

TRISTAN TZARA  
POÉSIES COMPLÈTES  
FLAMMARION

## PREMIERS POÈMES

### COUSINE, INTERNE AU PENSIONNAT...

Cousine, interne au pensionnat, vêtue de noir, col blanc,  
Je t'aime parce que tu es simple et que tu rêves,  
Parce que tu es bonne et que tu pleures et que tu déchires  
des lettres qui n'ont pas de sens  
Et que tu regrettes d'être loin des tiens et de faire tes  
études  
Chez les religieuses où la nuit on n'a pas chaud.

Les jours qui restent jusqu'aux vacances tu les comptes à nouveau  
Et tu te souviens d'une gravure espagnole  
Sur laquelle une infante ou une duchesse de Bragance  
Se tient dans sa robe large, comme un papillon sur une corolle,  
Et s'amuse en donnant à manger à ses chats et attend un chevalier.  
Sur le tapis il y a des perroquets et d'autres petits animaux  
Des oiseaux tombés du ciel  
Et couché près du fauteuil, lequel est en deuil,  
Là — mince et frissonnant — on voit un lévrier  
Comme une fourrure d'hermine glissée de quelque épaule.  
Elle veut la ramasser mais  
Elle se rappelle et caresse le collier qu'elle a autour du cou  
Parce qu'elle aperçoit le chevalier — et c'est tout :  
S'approche du pupitre soeur Béatrice ou Évelyne  
Professeur d'histoire ou de grec et latin  
O pourquoi lorsqu'on est à la veille des vacances  
O pourquoi passent les jours si lentement...  
Les feuilles et les fleurs tombent comme arrachées d'un calendrier ;  
La vie est triste, mais elle n'en est pas moins un jardin !

Et l'infante ou la duchesse de Bragance  
Se rendort ou perd son importance — car tu comptes  
Les jours qui restent — de demain jusqu'aux vacances.

Moi je recommence ma lettre et je t'écris : *Ma chère cousine,*  
*Je croyais entendre hier dans ma chambre ta voix tendre et câline\*.*

\* En français dans le texte.

## VACANCES EN PROVINCE

Sur le ciel les oiseaux immobiles  
Comme les traces des mouches  
Des valets bavardent devant la porte de l'écurie  
Les traces des bêtes, bouse et crottin ont fleuri sur le sentier

Passent dans la rue le monsieur en noir avec sa fillette  
Joie des mendiants à la tombée du soir  
Mais j'ai à la maison un polichinelle à clochettes  
Pour distraire ma tristesse quand tu me trompes

Mon âme est un maçon qui rentre du travail  
Souvenir à odeur de pharmacie propre  
Dis-moi vieille servante ce qu'il y avait autrefois et qui ne sera plus jamais  
Et toi cousine appelle mon attention quand chantera le coucou

Descendons dans le ravin  
Qui est Dieu lorsqu'il bâille  
Mïrons-nous dans le lac  
Plein du frai vert des grenouilles

Soyons pauvres au retour  
Et frappons à la porte de l'étranger  
Comme le bec des oiseaux dans l'écorce du printemps  
Ou bien n'allons plus nulle part  
Deuil blanc chez la fille du voisin

## L'ORAGE ET LE CHANT DU DÉSERTEUR

### I

La lumière a éclaté des obus  
Et s'est brisée éclair en notre main  
Comme la main de Dieu en cinq doigts elle s'est fendue  
Nous rattrapons les troupes et les abattons  
Nous foulons aux pieds les cadavres abandonnés dans la neige  
Nous ouvrons aux ténèbres noyées une fenêtre  
Par les vallées qui ont aspiré les ennemis comme des ventouses  
Et les ont tués jusque dans leur lointain le plus bleu.

Le froid : il effrite les os, ronge la chair  
Nous laissons le cœur pleurer.

Pourquoi glissons-nous le long de la montagne éventrée ?  
Rugissant l'orage a déchaîné ses lions  
Dans la forêt broyée  
Le vent obscur pénètre jusqu'au fond du cœur  
Et d'éparges timbales nous attendons  
Limpide et simple une parole sainte

Parmi les collines lépreuses, dans un ravin  
C'est comme l'orbite d'un crâne  
Nous avons abrité notre peur de l'orage  
Et l'un d'entre nous s'est mis à discourir sans suite  
Là-bas.

J'ai recueilli ses paroles — celles  
Qui m'ont traversé comme des loups-garous les sérénités lunaires  
Pour t'en faire des colliers de dents de requin  
Qui suscitent des tourbillons de mauvais rêves.  
L'œil mangé de rouille darde son feu  
Nous entrons dans la gueule du lointain  
Et sous la rangée des crocs du fort, les autres  
Attendent.

Il fait si noir que seules les paroles sont lumière.

## II

Sous la suie du sapin, à l'écart,  
Se lamente le chant du déserteur.  
Quelle branche devint flûte commençant à pleurer ?  
L'écume du froid durci s'agglomère en rameaux de sel,  
Effrite les os, ronge la chair.

« Les poings serrés, le cou tendu,  
J'atteins à la séduction de la nuit muette ;  
Glaçon d'acier pleurant en immobilités de constellation,  
Les épées de l'âme elle les affûte.

La lumière a jauni comme dans une tulipe,  
De quels draps les nuages ont-ils arraché les ténèbres bleues  
Où je fuis mordu par les serpents de la pluie  
Afin que ma lumière arrive aux lointains illuminés ?

Sous des immensités de tristesse,  
Ainsi que le tonnerre sous des voûtes asphyxié,  
Je suis un voyageur à l'âme obscurcie,  
Obscurcie.

Âpre est ici le mal du pays ;  
Mais toi aussi regarde comme a fleuri, très sage,  
Dans ses langes stellaires d'argent,  
Des saintes Écritures le petit enfant.

Pour moi seul la nuit n'est pas belle.  
Lugubre, le chant d'esclave se fige au-dessus du régiment,  
On dirait que des chauves-souris ont apporté d'un cloître des lambeaux  
de nuit.

Pour moi seul la nuit n'est pas belle,  
Pour moi seul.

Regarde : en poussière et en âme s'en va mon corps,  
Car je languis après toi avec l'orage et le hurlement des sirènes,  
Plus haut que les nuages contre lesquels se sont écrasés les obus furieux.

Si les peuples continuent de se faire la guerre,  
Pourquoi pend-elle encore tellement rouge la lune,  
Sceau de Dieu sur le livre de la paix ?  
Les grenades déchiquent le ciel, morceaux blêmes de bouclier,  
Mordent la glace des nuages et, tôles d'acier, croulent dans le brouillard,  
Les arbres se balancent comme des bateaux tirant sur leurs amarres,  
Les chauves-souris effeuillent la blanche marguerite de la lune,  
Le vent en disperse et déchire les pétales,  
Pour moi seul la nuit n'est pas belle,  
Pour moi seul. »

Le chant — pensée interrompue :  
Le froid effrite les os, ronge la chair,  
Laisse le cœur pleurer.

## VIENS À LA CAMPAGNE AVEC MOI

Immeuble en construction avec des branches sèches comme des  
araignées dans les échafaudages  
Dresse-toi vers le ciel en toute sérénité  
Jusqu'à ce que les nuages te servent de rideaux  
Et que les étoiles imitent la satisfaction des lampes sur les balcons pleins  
de nuit.

Entre deux marronniers chargés comme les gens qui sortent de l'hôpital  
Le cimetière juif a poussé parmi les pierres ;  
Au-delà de la ville, sur la colline  
Comme des vers se traînent les tombeaux.

Le dog-cart jaune nous attend devant la gare  
En moi se cassent des roseaux avec un bruit de papier froissé  
Je voudrais lentement disparaître au long du pays  
Et voir mon âme hésiter comme le danseur sur sa corde.

Errent dans les bois  
Des mendiants tziganes à la barbe de cendre  
Et l'on a peur quand on les croise  
À l'heure où le soleil frotte sa paupière contre les sentiers.

Nous irons à cheval des journées entières,  
Nous ferons halte dans des auberges grises,  
Là on lie beaucoup d'amitiés  
Et la nuit on couche avec la fille de l'aubergiste.

Sous les noyers — où passe le vent lourd comme un jardin de fontaines  
Nous jouerons aux échecs  
Ainsi que deux vieux pharmaciens  
Et ma soeur lira les journaux dans le hamac.

Nous nous mettrons tout nus sur la colline  
Pour que le prêtre se scandalise et que les filles se réjouissent  
Nous nous promènerons comme les agriculteurs avec de grands  
chapeaux de paille  
Nous nous baignerons près de la roue du moulin



Nous nous étendrons sans gêne au soleil  
On nous volera les habits  
Et les chiens aboieront après nous.

## CHANT DE GUERRE

Des épouvantails d'oiseaux ont poussé sur les champs  
Là où se nouent les sillons d'airain.  
Qu'as-tu à traîner dans les étables  
En écoutant le cor des gardes forestiers ?

La sécheresse  
A brûlé l'herbe dans mon âme  
Mère,  
Et j'ai peur.

— C'est que tu traînes par ici et que te brûle  
Le vent d'automne.

Nous nous hâtons vers les frontières,  
Devant les églises nous ne faisons plus le signe de la croix ;  
Nos amoureuses  
Si elles pouvaient se muer en eau de fontaine, en ombre de noyers  
Pour que nous nous arrêtions...

Mère,  
Je ne cesse de pleurer comme une fin de gamme  
Tant la route est dure  
Tant on nous y presse.

Et si mal, si mal avons-nous aux genoux  
Et ailleurs...  
Le vent nous enfonce ses ongles dans les yeux  
Pour nous faire éclater les prunelles comme des grenades.

Ici les troupes firent halte à midi  
Et se dispersèrent ainsi que le ruisseau dans un marécage  
Brûlée est la terre, tellement on pense avec douleur à sa maison,  
Elle fermente en profondeur comme le péché dans un sein de jeune  
fille,  
Mais elle n'étanche point notre soif et il y a une bonne odeur de pain  
chaud.

Sur notre campement  
La fureur des nuages a croulé  
Elle a poussé les charognes vers le ruisseau  
Multiplié la force des eaux en même temps que la fuite des populations  
Fouetté nos peines, nos angoisses  
Elle les a moulues comme du blé.

Vieux peuplier dressé au bord du fossé  
Ouvre ton ventre, répand tes entrailles  
Qu'elle est blonde la fille de l'aubergiste de Hirsoveni  
Combien d'heures en avons-nous encore ?

J'ai dormi avec les tristesses de la forêt  
J'ai découvert en moi un étang à la douce chanson  
Du fond duquel je pleure avec une voix de saint :  
— Enfonce plus profondément le clou de la souffrance car je ne suis  
pas mort.

## VOIX

Pan de mur fendu  
Me suis demandé  
Aujourd'hui pourquoi  
Ne s'est pas pendue

Lia la très blonde  
Avec une corde...  
Elle aurait pendu  
Belle poire mûre

Auraient aboyé  
Les chiens de la rue  
Et seraient venus  
Les gens pour la voir

Ils auraient crié  
« Elle va tomber. »  
Moi j'aurais fermé  
Porte et cadenas

J'aurais mis l'échelle  
L'aurais détachée  
Belle poire mûre  
Belle fille morte  
Et l'aurais couchée  
Sur un lit bien fait.

[LITANIES]

Je raconte au jardin  
Le sort qui fut le tien  
Et les chiens aboyant  
Et se moquent les voisins

Il fait froid  
Dehors il neige  
Le vent hurle comme  
Un loup pourchasse

Des cloches de bronze  
Clouent les vieilles douleurs  
Le temps se défait  
En paupières d'hiver

Lia blonde Lia  
Domage que tu ne puisses voir  
La mer s'enrouler  
En grisâtres brouillards

Domage que tu ne puisses entendre  
Comment les scies de la lumière  
Dans le berceau de la mer lointaine  
Frappent le bois des barques brisées

Domage que tu ne puisses sentir  
Comment les arbres se penchent pour t'embrasser  
Et comment les lèvres des vagues perdues  
Se rejoignent pour connaître ton visage

Quelque chose est tombé  
Une étoile en pleurs est tombée  
Braves gens pour elle  
Priez

## LE JOUR DÉCLINE

Les pêcheurs reviennent avec les étoiles des eaux  
donnent à manger aux pauvres, enfilent des chapelets aux aveugles,  
les empereurs sortent dans les parcs à cette heure qui ressemble à la  
vétusté des gravures  
et les domestiques baignent les chiens de chasse  
la lumière met des gants  
ouvre-toi fenêtre — par conséquent  
et sors nuit de la chambre comme de la pêche le noyau,  
comme le prêtre de l'église,  
Dieu : il cardé la laine aux amoureux soumis,  
il peint à l'encre les oiseaux, il renouvelle l'image sur la lune.  
— allons attraper des hannetons  
pour les enfermer dans la boîte  
— allons au ruisseau  
pour faire des cruches d'argile  
— allons à la fontaine pour que je t'embrasse  
— allons au parc communal  
jusqu'à ce que le coq chante  
pour que la ville se scandalise  
— ou au grenier de l'étable pour nous coucher  
le foin y pique et l'on entend le ruminement des vaches  
ensuite elles ont envie de leurs veaux  
partons, partons.

## DIMANCHE

Le vent pleure dans les cheminées avec tout le désespoir d'un orphelinat  
Viens près de moi comme une barque dans les roseaux  
Étale tes paroles comme les draps des lits blancs de l'infirmierie  
Parce que là-bas on peut pleurer tranquillement et que ça sent les  
coings et le sapin.

Parle-moi de pays lointains  
De gens étranges  
De l'île aux perroquets  
Mon âme est gaie et étonnée  
Comme un ami qui vient de rentrer de l'hôpital.

Dans ta voix il y a des femmes vieilles et bonnes  
Ton bras court sur ma poitrine comme un ruisseau  
J'aime les animaux domestiques  
Dans la ménagerie de ton âme.

Sur le pont un homme se penche, siffle vers l'eau ne pensant à rien  
Chez nous il fait chaud, il y a de la joie comme lorsque à la bergerie  
naissent les agneaux  
Ton histoire s'endort ainsi qu'un enfant qui berce un éléphant de laine  
Chez nous tout est calme comme lorsque les chevaux boivent à la  
fontaine.

En longues files passent dans la rue les internes du pensionnat  
Et dans chaque regard il y a une maison paternelle  
Avec une bonne table et des soeurs cadettes  
Avec des pots de fleurs à la fenêtre.

Quand le soir tombe le froid glisse dans les couloirs  
Comme un serpent très long traînant sa queue sur les dalles  
Le lac est cousu de fil blanc  
Les noyés remontent à la surface — les canards s'en éloignent.

Chez les voisins le père embrasse sa fille indifférent.  
Il lui fait la morale quand elle s'en va  
Le lac s'est refermé comme derrière une fille les portes du couvent

Le glouglou de la suicidée a fait peur — les grenouilles se sont tues un moment.

Je m'en vais rencontrer un poète triste et sans talent.



## HORS DE LA VILLE

Le squelette qui pend à l'osier frileux  
Claquant des dents, le vent le berce  
*Ami*, le vent siffle dans tes os  
Des mélodies curieuses, et vibre la corde.

Dans le cœur, dans l'ombre pleureuse  
La nuit les loups te fuyent, les papillons se rassemblent  
Et pénètrent dans la boîte des yeux ainsi que dans une fleur,  
La nuit se défait autour de toi comme les papillons.

Les cordes du cœur si elles vibrent encore  
C'est que je suis l'archet du violon :  
Les chevaux hennissent sur le tertre des moulins à vent  
Le soir tombe  
Les agneaux s'éteignent comme les anges gardiens.

De l'hospice les cris s'échappent  
Comme les serpents apprivoisés du coffre d'une ménagerie,  
Dans l'âtre de mon âme refroidie je t'ai rendue moins farouche,  
Tu es blanche comme la sérénité d'un aigle royal.

— Tu voudrais me briser, colonnade sacrée  
Me voir pousser, rose d'hiver  
Me sentir dans la prière, roc  
Dans les nuits d'été, simple jardinet.

Je t'ai endormie sur des oreillers de cygne  
Sur le lac de mes caresses  
J'ai jeté le squelette fragile à odeur de verger  
Je t'ai endormie comme la lumière des fleurs dans un vase.

## TRISTESSE DOMESTIQUE

En semence de lys  
je t'ai enseveli serein  
nous nous sommes aimés dans de vieux clochers  
les années s'effilochent  
comme de vieilles dentelles

je te cherche partout Seigneur  
mais tu sais que c'est trop peu

je t'ai enseveli en novembre  
quand les écolières s'en allaient déjeuner  
elles n'ont pas su que tu étais dans la charrette  
car elles auraient pleuré

ainsi que s'abattent les barrages vaincus  
la douleur a croulé sur les parents  
de papier, ta chair âgée  
comment serait-elle ? — jaune et triste  
et je t'ai aimé dans le violon de la bienséance

l'automne a étendu sa blessure dans le pays  
s'est déboutonné lentement à la poitrine  
et va déboutonner plus loin son vêtement  
comme le violon de la barque arraché à ses maîtres  
il va déboutonner dans son corps de sang la chair  
qui m'appelle  
nous nous sommes promenés tant de fois sur la digue  
parmi le vent qui pousse les navires blanchis à la chaux  
et enfonce un crochet dans la cendre des poumons  
mais la digue est un sentier d'escargot  
dans le cœur de Seigneur

mes pensées s'en vont — comme les brebis au pâturage — vers l'infini  
sur les champs pleurent dans les pipeaux de tristes fragments de  
biographie  
je me noie dans un désespoir de phénomènes sismiques  
et le long des rues le vent court comme un chien pourchassé

\*\*\*

les astrologues ont des rendez-vous secrets  
dans l'une des chambres de l'empereur qui sont comme une ruche  
où ils confectionnent à l'avenir des événements réglés  
pour traduire l'amour en douleur

\*\*\*

le cheval mange le serpent de la nuit  
le jardin a mis ses décorations d'empereur  
robe étoilée de mariée — laisse  
que je tue ô nuit dans l'infini ta chair fidèle

la folle du village couve des fous pour le palais

## INCERTITUDES

J'ai sorti le vieux rêve de sa boîte comme tu sors un chapeau  
Quand tu mets la robe aux boutons nombreux  
Comme tu sors le lièvre par les oreilles  
Quand tu retournes de la chasse  
Comme tu choisis la fleur parmi les mauvaises herbes  
Et l'ami parmi les courtisans

Voici ce qui m'est arrivé  
Lorsque vint le soir lentement comme un insecte  
Pour beaucoup le remède qu'il leur faut  
À l'heure où j'allume en mon âme un feu de branches mortes  
Je me suis couché. Le sommeil est un jardin clôturé de doute  
On ne sait pas ce qui est vrai, ce qui ne l'est pas  
On pense que c'est un voleur et l'on tire au fusil  
Ensuite le bruit court que c'était un soldat  
Avec moi ce fut tout à fait pareil  
C'est pourquoi je t'ai appelée pour me dire — sans faute  
Ce qui est vrai — ce qui ne l'est pas.

#### INSCRIPTION SUR UN TOMBEAU

Et je sentais ton cœur pur et triste  
Ainsi l'on sent la lune qui plane en silence  
    Derrière les rideaux baissés.  
Et je sentais ton cœur malheureux et timide,  
Tel un mendiant, la main tendue devant la porte,  
    N'osant pas frapper et entrer,  
Et je sentais ton cœur délicat et humble  
Telle une larme qui n'ose pas franchir le seuil des paupières,  
Et je sentais ton cœur serré et humide de douleur  
Tel dans la main un mouchoir arrosé de larmes,  
Mais aujourd'hui, lorsque mon cœur veut se perdre dans la nuit,  
Il n'y a que ton souvenir qui le retient  
    Avec d'invisibles doigts de fantôme.

## APPEL

Quand je t'ai vue, tu portais un collier ; aux bras poudrés  
Des bracelets, et des serpents se tordaient sur tes jupes courtes, — aux  
doigts  
Des bagues fausses qui brillaient comme les yeux des hiboux la nuit  
Et ta mère était morte depuis trois ou quatre semaines.

Les serpents montaient et descendaient tel un jeu d'eau  
Et tournoyaient allongés, pour lécher d'une langue innocente  
Quelque chose de défendu ou leur propre corps là où il finit  
(Dans ton âme silence mais tes yeux pleuraient une douleur vraie).

J'ai senti que ta voix payée  
— Tu chantais l'ivresse et elle était forcée —  
Voulait remplir ton âme vide  
Avec la mélodie des heures tardives.

Et ta danse aux intentions louches  
S'élançait insistante — merveille (les adolescents demandaient :  
combien ?)  
Mûrs et lourds étaient tes seins  
Et fous nos regards.

Chanteuse, danseuse de talent  
Laisse l'amour qui se vend, maudite fleur fanée,  
Redeviens comme avant : sage  
Ainsi pense ta mère avec une simplicité de neige.

Tu as voulu, Marie, t'attacher une corde au cou  
Parce que ta mère t'avait aimée  
Lui, en habits du dimanche est venu  
Et des fleurs de ton visage a essuyé les larmes.

— La lune est rouge, Marie, la nuit comment serait-elle — grise  
Viens à la campagne avec moi  
Tu pleureras d'abord toute ta douleur en toute quiétude  
Dans une vieille chambre obscure, dans une chambre tranquille et  
propre.

Où tu pourras te mettre nue entièrement  
Pour donner à ta souffrance le réconfort qu'il faut  
Peut-être voudras-tu des livres illustrés pour oublier  
Ou une poupée en son berceau et des soins de malade.

Nous nous promènerons en traîneau sur la plaine enneigée  
Et je jouerai avec ton cœur de chatte  
Au printemps nous inviterons des amis  
Et nous passerons des jours et des jours dans la joie.

## ÉLÉGIE

La vieille âme, bien-aimée, fleurs d'été tu la voudrais  
Les oiseaux sont dans leur cage enfermés pendant l'hiver

Comme la colline appelle le corps de la vallée accueillante  
Ainsi je t'aime, ou comme la terre la pluie épaisse et féconde

Je t'attends à la fenêtre chaque soir désenfilant des perles  
Rangeant les livres, récitant mes vers

Et je ris quand dans la cour tous les chiens aboient, aboient  
Quand tu viens rester chez moi jusqu'à l'aube, jusqu'à l'aube  
Et mon cœur est plus heureux que n'est chaude notre chambre  
Quand dehors je sais qu'il neige et que blanches sont les rues



### ÉLÉGIE POUR LA VENUE DE L'HIVER

Bien-aimée, (entends) les peupliers se lamentent parce que tu t'en vas  
Et moi je pense : pourvu que tu n'aies pas froid  
Emporte des vêtements épais et beaucoup de livres à lire  
(Une nuit tu trouveras un lys fané)

Je sais comment les choses se passeront : (comédie) j'attraperai un  
mouchoir propre  
Dans lequel je vais pleurer toute ma douleur, j'y tousserai aussi car j'aurai  
pris froid  
Puis je le ferai flotter en l'air quand tu seras loin — pensée honnête  
Et je me souviendrai d'un autre temps où je cherchais dans les rues une  
autre fille

Songes-y : il n'y aura peut-être personne là-bas pour t'attendre  
Et tu vas pleurer, et tu auras des regrets, elle est triste la vie, triste  
Tu te rappelleras toujours le mouchoir qui flottait  
Et qui va déchaîner en ton jardin un vent terrible  
Dévastant les allées, déracinant la pensée qui te ramène chez toi.

Écoute mes conseils sages  
Demeure près de la table et silencieuse fais ta couture  
Tu n'as pas encore fini ta robe de soie  
Écoute mes sages conseils

\*\*\*

Bien-aimée — l'hiver arrive et tu t'en vas  
Et le vieux cheval pourri dans le jardin  
N'a plus ni crinière ni oreilles ; j'attends la pleine lune  
Pour m'élancer en selle et courir après toi, lumière (Comprends...)

## VOYAGE

Croule maison attardée  
Sur une tombe de jeune fille ; par la fumée lentement rabattue  
Par le ciel taché et les poules diligentes, la pluie nous envoie des signes  
On voudrait rencontrer des pauvres aux cheveux gris, leur faire l'aumône

Trop grands sont tes yeux, trop froides tes lèvres  
Et moins souvent tu demandes au miroir si tu plais  
Quatre hommes raisonnables sont ici  
Sur le point de partir en quatre directions différentes

En route il y a des plantations de pavots, des peupliers foudroyés  
Il y a des ponts jetés sur des eaux royales  
Sur du sable jaune comme le soufre où même les mauvaises herbes ne  
poussent  
Au pied des montagnes il y a des villages neufs et propres  
Avec des volailles dans les cours, avec des vergers pleins de fruits  
Des clochers, des moulins à vent, des résidences de seigneurs  
Au bout de la terre il y a des collines déchiquetées  
Il y a des batteuses et des granges combles.

A la petite gare où seuls nous descendrons  
Nous attendra le vieux cocher  
Tu me poseras des questions sur les villages, les auberges de la route  
Sur des choses auxquelles je te répondrai que je ne sais pas

Nous habiterons une maison couverte de chaume  
Les cigognes y feront leur nid  
Nous recevrons des invités, nous irons chez le maire, à l'école  
Nous attraperons pour notre collection les insectes de l'espace  
Dans notre forêt il y a des ours, des écureuils, des cerfs  
La hutte du garde forestier est vide  
De là-bas on peut voir le village entier  
Et nous y attendrons le facteur de Dumbraveni

Et je vais, sans fin, dans ce train, avec une malade des nerfs  
Comme si je ne pouvais plus sortir des profondeurs, des marais et des  
mauvaises herbes

## VIEUX CHANT

C'est près de la mer que je fis ce chant  
Écoutez-le — et dites-le-lui si vous la rencontrez  
Elle est grande, ses yeux sont bons et calmes  
Et comme l'herbe elle est blonde qui a senti le frisson de la faulx

O tu t'en es allée, tu t'en es allée, bien-aimée, c'était un après-midi d'hiver  
Et mon cœur est maintenant une fleur fanée  
Un bout de papier — vieux poème depuis longtemps froissé  
Et jeté dans une boîte ou sous la table

J'ai voulu défendre ton image contre la tristesse du soir  
Et l'accrocher avec soin près de l'icône à un clou  
Pour que j'y puisse prier lorsqu'il pleut dans le jardin  
Ou lorsqu'il me semblera la nuit entendre les chants de l'oubli

Les poussins, bien-aimée, jadis se pressaient autour de toi sans avoir été  
appelés  
Comme autour d'une mère, et tu les caressais avec de douces paroles  
Tu ne leur donneras plus à manger, tu ne les coucheras plus  
Seul à présent le vent entasse des feuilles mortes en cercle autour des  
arbres desséchés

O bien-aimée, j'ai mal que tu sois partie pour l'étranger  
Les poussins n'auront plus à manger — tu es loin  
Je lis dans un livre combien je suis malheureux  
Le long d'une vieille rue venant de l'hôpital passent des infirmières

Si tu savais à quel point je regrette que tu ne sois pas en ce moment à  
mes côtés  
Pour me demander : Mais où as-tu mal, tu as pris froid, et tu te sens déjà  
mieux...

## LA CHANSON DE LA FIANCÉE

Mon bien-aimé transperce le désert  
Il écarte en haletant le sable ardent  
Dans le rocher bleui de l'âme  
Je sens comme les griffes de la brûlure se sont figées.

O, mon amour en prière prends tes mains toi-même  
Écoute la fin de tout bourdonner dans les oreilles  
Patience que ton sang s'écoule du crépuscule de la bouche  
Que les souvenirs te rongent le corps  
Souvenirs aux odeurs familières des vieux gîtes

Dans des pleurs d'après-midi la lumière de ta bouche a pris fin  
L'ombre de la forêt vibre  
Je déploie le sentier de ta souffrance, poupée  
Et sur mon cœur que de belles marques  
Avec des lisières de blessure telles des robes de jeunes-filles  
Dans des arcs-en-ciel de cendre

La fleur du réverbère s'est fanée  
Sa tige s'est brisée dans l'humidité des ténèbres  
La lune a refermé sa lumière au-dessus des nuages  
Comme le cœur d'une abbesse dans l'ancienneté d'un couvent

Et moi je t'ai enfermée dans la nuit du cimetière  
Là où volent des oiseaux de fer  
Amour fragile arraché en silence d'une dalle de lys timide  
Les arbres sont des chrysanthèmes de gel  
Et toi dans le ciel tu es glacier à côté d'un beau chant

## INTRODUCTION DE DON QUICHOTTE

Trot de cheval vif et souple m'a été la vie  
J'ai su parcourir le monde entier  
Je n'ai aimé qu'une jeune fille  
Et j'ai dormi bien tard dans la matinée

Le vieux cheval est tombé en pièces  
Rongées demain par les vers et les souris  
Mon amour : voilà la sagesse qui n'est pas dans les livres  
Reste assise silencieuse à côté de la table et couds.

Moi je te dirai ce qui t'attend plus tard  
Couds ma pensée sur une robe de soie  
Jusqu'à ce que tes yeux te fassent mal — et tu seras la mariée  
Et jusqu'à ce que ma pensée soit livre.

## PAR LÀ LES ÂMES

Par là les âmes  
Sont menues  
Vos yeux  
Sont très diaboliques

Fillette au jeune visage  
Encadré par  
Des boucles aux vers luisants  
Et des rubans en basilic

Ennui  
Roue du moulin  
Se précipitent sur le bief  
Tous les blocs de pierre

Son âme était  
À l'hôpital la nuit  
Le jour elle donnait  
Des leçons de piano

Pages jaunies  
Mains d'arbres frémissantes  
Ont caressé en pension  
Sa chair

Jaune telle la mousse  
Du gel dans la cellule  
Que le vent vous dise  
Le hurlement de la tempête

Arbre défleuri  
Tes bras sont secs  
Ils ont trop aimé  
Les fruits qui pendent

Tu répands telle la mort  
Tes dents dans la rue

Pour qu'elles tournicotent  
Tout autour

Je te vois à travers la vitre  
Comme tu agites la tête  
Ton corps a poussé dans la sueur  
Dans la neige molle

## UN HOMME SE PEND

Un homme se pend et promène son regard  
Il balance ses jambes  
S'amuse avec ses jambes  
Il moquerait volontiers la bêtise  
Bien que sa vie le quitte

Il essaierait volontiers  
De se faire un nom et de la fortune  
Et des culottes rayées et une coiffure  
C'est trop tard et il doit maudire

Même la corde n'est pas glissante  
Monsieur Wedekind  
La lampe brûle encore à côté  
Mais pour cela il n'est pas mûr

Il regarde ceci avec angoisse  
Alors son enfance s'envole  
Alors d'un coup douceur et distance jaillissent  
Tout se défait et s'épanouit, o Aurélie



### TOURNE AÜTOUR

Tourne autour du phare l'auréole des oiseaux bleuis  
Dans les moitiés de ténèbres perçant le lointain des navires  
Sont tombés dans l'eau comme des résidus d'archanges

Le pain et la fleur sont pourris  
Dans les baraquements gisent comme javelles fanées nos amis  
Seule tu couds pour ton fils des pensées diverses

Solitaire le train traîne sa vapeur  
Comme la fuite de l'animal blessé, aux entrailles écrasées.

## SŒUR DE CHARITÉ

Sœur de charité tu es bonne et tu pries devant l'icône  
Récite pour moi aussi une prière  
C'est mauvais d'être malade et l'automne est là  
Soigne-moi bien car ma bien-aimée qui vient à l'hôpital  
Avec des gâteaux et des paroles tendres, m'attend  
Elle a mis pour moi à la maison des fleurs sur la table  
O, je suis faible et je suis Jésus  
Mon cœur s'élève, et je lis un livre de sagesse.

Sœur de charité,  
Ma bien-aimée que tu aperçois et qui est si belle, m'a dit  
Que tu es bonne et qu'elle t'invitera chez nous à la maison  
Moi je jouerai du piano, je lirai des poèmes et je te dirai de revenir

Je suis pauvre (c'est vrai!) et je me tais car le médecin ne me permet pas  
de parler  
Mais lorsque je guérirai je t'offrirai des fleurs et je t'aimerai  
(N'est-ce pas que tu m'écoutes). Je suis le chrétien orthodoxe  
Je suis couché dans mon lit et je me demande s'il fait beau dehors

Ma souffrance est ordonnée par rangées  
Divisées en images qui deviendront pensées  
Cette nuit si elle était pareille à celle d'hier  
Je vais pleurer doucement dans mon oreiller, peut-être vais-je mourir et  
je souffrirai

Un nocturne dans la nature prend fin tel un oiseau qui chante  
Et Hamlet dans mon cœur tremble car il fait froid et il vente.

## INSOMNIE

### I

Presse, Seigneur, le citron lunaire  
Pour que l'innocence du ciel soit  
Envoie-nous l'annonce du miracle  
Tel l'oiseau en chiffon de la lumière  
Pour la joie de l'âme

Lorsqu'on n'aperçoit plus les villes, lorsque la fortune des armateurs du  
port se noie  
Lorsque l'orage s'adoucit tel l'agneau  
Lorsque la prière se met à genoux telle la traite des vaches  
Les anges descendent avec des mouvements lents de nageurs  
Départageant l'obscurité

C'est ainsi que des moustiques j'ai protégé le miel de ta chair  
Jardinier à l'arrosoir de fraîcheur je l'étais  
Je te désirais avec la nostalgie du marin  
J'ai appelé  
La lune tête de poupée cassée  
Et je ne t'ai pas réveillée — et dans mon sang galopaient des étalons

J'étais mendiant, toi pain chaud  
J'étais après la maladie, à l'hôpital, c'était une lettre  
C'était la maison vide et je t'attendais les fenêtres ouvertes  
Quels personnages lustrés de porcelaine  
J'ai bâtis à la nuit des tours de neige  
Et des Hamlets tremblant d'un crissement de porte  
Avec le linge suspendu aux cordes  
Je me suis débattu — loup dans la cage —  
Je me suis torturé et j'ai crié mais je ne suis pas mort  
Et le matin est arrivé tel l'écuelle de lait à l'est

### II

Je te regarde depuis si longtemps avec des yeux tendres de petit âne  
Que les insectes de mes yeux te font mal  
Tes cheveux sont noués comme chez les chiots  
Et ton corps tiré comme la peau des gants

Tu dors à côté de moi comme une rangée de fleurs  
Tu es le silence des dunes sous-marines  
Qui rêvent de rencontres clandestines avec des scaphandres  
De mer pénétrés par des baleines pour l'amour  
Et de petits poissons colorés qui circulent en forme de lettres

Fourrure de renard tirée au lever du soleil  
Se répandent dans l'air les faucons blancs de la joie  
J'aime l'amour dans le foin frais aux orties  
Et l'amitié dans les chambres aux vieux meubles minuscules

Pour demain  
Me promener avec toi au jardin public  
Sois poupée  
Pour que je comprenne ton mécanisme  
Sois chatte  
Pour jouer d'une autre façon avec toi  
Sois petite sœur  
Pour que tu me soignes  
Pour que tu ne me soupçonnes plus de te tromper  
Pour que je sois ton Polichinelle à musique

## NOCTURNE

Lorsque tu regardes à travers le parc la lune est adossée contre le mur de  
l'hôpital

Petite tante pelote de ficelle pour ceux qui ne peuvent mourir  
Crie un chat souffrance aux fleurai sons d'enfant qui se tue  
Marins depuis longtemps sans amour sont à la recherche, car nous  
sommes dans un port de commerce

Souvenirs d'après-midi : dans la prairie les fruits lourds pendaient aux  
arbres

La servante ramassait des pommes dans une corbeille — la poire du  
soleil était sommeil

À la fenêtre : les femmes qui m'ont vu naître cousaient bonté terrestre  
Moi je songeais à notre antique famille de seigneurs

Je pars mourir au loin dans une auberge  
D'une ville où personne ne me connaîtrait  
Que seul le vieux chant du souvenir m'accompagne  
Comme un vieil ami et comme un chien à la fin d'un roman

Amour de sœur — comme lorsque tu bois du lait  
Soeurette soeurette à l'arôme d'orange  
Viens replacer mon âme car aux broussailles du dehors elle s'est  
accrochée

Là où sur la clôture l'oisillon, chante nuit où l'oisillon chante nuit.

## NOCTURNE

[variante]

Pauvre musicien qui pleures sans instrument  
Vois la lune sur le dos de l'hôpital  
Petite tante qui appelle très familièrement les pendus  
Un chat crie sa souffrance avec l'empressement d'un enfant qui se tue  
Des marins rôdent en silence lourds éclats  
Dans la forêt du port commercial  
    À travers le prisme  
Après-midi humbles anges parmi les fruits rangés dans la boîte  
La servante portait le linge humide  
Mon ami  
À la fenêtre eaux lumineuses cousaient celles qui m'ont vu naître  
Caresser les châles des prairies sur des bêtes endormies  
Je pensais à notre vieille et noble famille  
Je m'en vais mourir au loin, dans une auberge, inconnu  
Le village morne comme la robe d'une fille (la pluie)  
Seul, près de mon lit, entre les cierges parallèles se penchera  
Pareil à mon ami et au chien du livre de gravures  
Le souvenir

Ma sœur, attends la voix du rivage qui sera ton cœur dans le métal  
    obscur

Ma sœur ma sœur couleur d'orange  
Viens enfiler mon âme à sa place dans le bracelet  
Car les ronces la mangeront dehors  
Où oiseau nuit chante sur le grillage  
Où oiseau nuit chante avec l'archange  
Où oiseau nuit chante pour les apaches.

MAMIE, AMIE

Mamie, amie tu ne comprendras pas, mais écoute  
La douleur je ne peux la pleurer dans un mouchoir  
Les paroles sont graves telle une procession de rois  
Pour ton âme aux lacs secs, tristes

Je t'ai appelée avec grande tendresse  
Tes seins sont des fleurs coupées  
Et des piques de framboise au goût de lait  
Oreiller nuage éclaircies de nuit

Dans tes cheveux il y a des écorces d'oranges, dans le désir des  
troupeaux de chevaux  
Dans tes yeux, soleil, dans tes lèvres, désir de manger  
La chair odeur de foin mouillé  
Pêches mûres, miel de mai et fraîcheur

Je t'achèterai sans conditions des boucles d'oreilles  
Chez des bijoutiers juifs  
Je te donnerai de la semence de fleurs rares  
Pour que tu développes tes goûts littéraires

Le veux-tu ? caresse-moi, berce-moi  
Ma fiancée est morte  
Demande-moi : qui était-elle  
Et dis-moi lorsque tu partiras

Mamie, tu ne comprendras pas  
Mais c'est beau d'être dans un poème  
Tu es entrée insecte fleuri dans  
Mon corps avec moisissure et déchets de ferronnerie

### CHANTE, CHANTE ENCORE

Chante, chante encore — il n'y a que le mur qui nous sépare  
Et c'est mieux ainsi — on n'entend pas les erreurs  
Je t'accompagnerai au violoncelle dans mon âme  
Et j'éteindrai la lumière car j'aime l'obscurité

Ma voisine est blonde et  
Habillée d'une robe cendrée  
Ma voisine, ne sois pas méchante — allons jouer une sonate :  
(J'ai écrit un poème car je ne peux pas mettre les mots en mélodie)

« O, tu es partie, tu es partie ma belle par un après-midi d'hiver  
Notre amour d'autrefois est tel un bouquet de mariée aux fleurs séchées  
« Aujourd'hui j'ai rencontré dans la rue où j'habite une fille  
« Vendeuse dans un grand magasin ou couturière

« Je lui ai dit que je l'aimais et elle m'a accompagné à la maison  
« Je lui ai dit qu'elle était belle, que mes yeux étaient rougis par les larmes  
Je suis pauvre mais je lui achèterai une étoffe précieuse pour ses robes  
« Et je lui ai raconté, o ma chère, comment par cet après-midi d'hiver... »

Le lecteur est prié de faire une pause ici  
Et de réfléchir à ce qu'il a lu  
Car ma voisine s'ennuie, sans raison  
Elle va manger une sucrerie et se coucher.



## POÈME MONDAIN

Poème mondain, que faire de notre vie — question —  
Je m'ennuie ; je suis le labour d'automne à la campagne  
Et la littérature est le ver qui ronge le chemin souterrain  
Là où coulera l'eau pour que la moisson se fasse en été

Photographie empoussiérée sur le piano et retrouvée ensuite vivante  
En province où les parents dispensaient l'éducation  
Pour la conservation de la foi — et il a pensé qu'il serait mieux d'aller  
A la grande ville — aux distractions qui égarent la conscience.

Mon âme : une femme à la mode pour tous  
Les jeunes-filles ne sont pas fidèles non plus les violons réels  
Ballerines fleurs retournées ballerines renversées  
Montrez-nous le secret dépouillé d'ouate

Sur la scène silence femme nue, dans la salle embarras, mais aucune  
Pensée sincère et douloureuse, aucun acteur en danger de mort  
Le noir lunaire descend (délicieusement) tel le moineau sur le violon  
Et si tu le veux ma bien-aimée si tu le veux je te paierai un caprice.

## NUAGES LINGES LAVÉS

Nuages linges lavés et au coin la lune est rose  
Tu es parti de la maison et j'ai pitié-maison de la douleur abandonnée  
Jeune-fille bien élevée et humble l'ennui ne te va pas toujours  
Tu vas dans des cafés renfermés, tu promets trop à une certaine  
démarche

L'enfant que tu as eu tu ne sais pas où il se trouve  
C'est un conte à rendre triste quelqu'un  
Ton cousin\* t'aime de temps en temps  
Tu lui as demandé une fois. C'est vrai qu'il est mort

Les boucles autour des oreilles telles racines des ceps de vigne  
Les lèvres vieux vin drogue pour les anémiques  
Ta voix avec un grincement de clef  
Retient ta pensée enfermée, femme  
Tu es partie, tu as joué, bûchette, je ne t'ai pas encore cherchée  
Ton retour est un point d'interrogation  
L'air frais me frappe au visage, je sens des courses de chasse  
Les chiens de la folie se sont libérés.

(\*) Ion Vinea.

[QUE TU AIES ÉTÉ COUTURIÈRE]

Que tu aies été couturière ou non cela ne me regarde pas  
Amour de province au courant des écoles littéraires  
Ton âme est naïve et bien renseignée, ceci est  
L'important pour le chant sentimental

Amour partagé entre les visites avec discussions et conversations  
Tu attendais la formulation déclamée de ma déclaration  
Pour trouver le moment propice à des comparaisons favorables  
Versifiées selon l'ancienne règle et rangées comme des fleurs dans le  
jardin

Tu t'es trompée, t'es trompée, compréhension irréaliste :  
Tu as pensé que j'avais honte de commencer sur un ton tremblotant de  
mandoline,  
Si tu savais ce qui est arrivé — je ne suis amoureux que de toi  
Je n'ai pas cherché et je suis heureux de notre amour sans  
commencement sans fin

Le printemps accomplit sa promenade en voiture et moi je viens à cheval  
Chanteur sur cordes nouvelles des champs et j'apporte l'abolement du  
chien du soir  
Qui reçoit son roi vainqueur avec fleurs et neiges

## DÉGOÛT

Ici il y a des rivages de mer morte  
Des forêts de bitume des nuages de pierre  
Ici l'horizon est vide de navires  
Les eaux d'algues de baleines de coraux  
Nul poisson dans les eaux, les algues ne serpentent pas paresseusement  
Et j'ai mal j'ai mal comme les cris de la sirène

Sur les collines jaunes  
Fourmillent tant d'espèces d'animaux  
Dans les marais verdâtres  
Dans l'usine abandonnée aux fantômes de fumée  
Âme pleine de maladies  
Voudrais-tu te perdre ?

Les pentes d'argile  
Ont bu la neige de tant d'hivers  
Et moi je veux t'embrasser, t'embrasser  
Avec des caresses de larve

[DANS TON CORPS J'AI PLANTÉ]

Dans ton corps j'ai planté, ma très chère, la fleur  
Qui éparpillera sur le cou sur les joues sur les mains des pétales  
Et fera bourgeonner demain tes seins — le printemps  
J'aime tes sourcils — tes yeux aux éclats métalliques  
Et tes bras qui ondoient tels des serpents, les vagues, la mer

Avec ton corps je voudrais construire des palais, des jardins  
architecturaux  
Et des paradis terrestres monumentaux  
Et m'enterrer dans ta chair lorsque je mourrai  
Et dans leur terre m'enterrer lorsque je mourrai

Dans ta chevelure je hume l'odeur des raisins des oranges  
Dans tes yeux cernés je vois le soleil et dans les lèvres l'envie de manger  
Avec tes dents tu voudrais détacher de l'âme la chair  
Et transformer tes ongles en griffes

Je voudrais mordre dans tes seins comme mordent le pain  
Les affamés qui cueillent l'argent dans les rues asphaltées  
Je voudrais fleurir ton regard avec des jardins architecturaux  
Et arrondir ta pensée avec des rêves terrestres, mamie.

## DANS LES TROUS BOUT VIE ROUGE

Titule  
Titule  
ton frère  
crie  
et tu lui dis  
entre les feuilles du livre la main  
avec la chaux peins-moi la croyance  
brûle sans cierges en fil de fer  
Titule

Ton frère crie  
Tu lui dis  
entre les feuillets du livre humide  
la main  
avec la chaux peins-moi la croyance  
brûle sans lumière en fil de fer  
parmi les douleurs  
il y a des organismes et la pluie  
dans les troncs bout la vie  
rouge\*

Dans les trous bout vie rouge  
pour le silence on veut que je compte les joies

Tu m'as dit que j'aie pitié de toi  
et moi je n'ai pas pleuré tant que tu étais chez moi, mais j'aurais voulu  
pleurer dans le tramway  
Tu m'as dit je veux partir  
les perles de la tour de ta gorge m'étaient froides tambour glissant sur les  
cœurs

Les insectes des pensées ne me piquent pas, oh  
et si tu veux, je rirai comme une cascade et comme un incendie  
dis-le : pensée désertique  
je me tais et je sais  
je voudrais  
être violoncelle

\* En français dans le texte.

Lorsque je tends ton manteau pour partir, on dirait que ce n'est pas ma  
sœur

dans l'acier de glace  
il sonne  
dors-tu lorsqu'il pleut ?

les domestiques, au domaine, lavent les chiens de chasse  
et le roi se promène suivi par les courtisans qui ressemblent aux pigeons  
la tour bondée (avec le prisonnier pitoyable) je l'ai vu moi aussi à la mer  
dans les tranchées ouvrez l'électricité la suite  
Seigneur Seigneur  
Pardonne-moi

jeudi octobre  
titule, je ferai un poème mais ne ris pas  
quatre rues nous entourent et nous leur disons lumière sur des  
Réverbères de prière  
et toi tu parlais avec les éléphants au cirque, comme la lumière  
je ne veux plus que tu sois malade, tu sais  
ce matin De pourquoi tu veux siffler téléphone  
moi je ne veux pas je ne veux pas et cela me serre Beaucoup Trop

ce matin  
d'airain ta voix tremblait sur le fil  
le jaune se cadennassait dans le pavillon comme le Sang  
la propriétaires est devenue verte verte et s'est répandue comme le  
brouillard dans les clochettes  
regarde, une lumière qui pourrait être noire  
pleure  
sur les lys d'acier et de sel tu me diras encore une fois ta mère était  
bonne  
je suis ligne qui se dilate je veux croître dans un tuyau de fer-blanc  
je dis cela pour te distraire.

non point parce que je pourrais être ange de cire  
ou pluie du soir et catalogue d'automobiles

des rideaux glissent LARMES IMMENSES  
têtes de chevaux sur le macadam  
tels se cassent les jouets en verre parmi les étoiles enchaînées aux bêtes

et dans les glaciers je voudrais suivre  
avec la racine  
avec ma maladie  
avec le sable qui fourmille dans le Cerveau  
car je suis très intelligent  
et dans le noir

En PORCELAINES la chanson au piano  
en allant — la chanson en pensée  
l'arbre craque de nourriture tel une lampe

JE PLEURE je voudrais m'élever au ciel, plus haut que la fontaine  
qui serpente haut car il n'y a plus  
la gravitation de la terre à l'école  
ma main froide et sèche mais elle a caressé l'explosion de l'eau

et j'ai encore vu quelque chose (également dans le ciel) comme  
on verrouille l'eau dans les fruits et dans la glue

mais je suis sérieux lorsque je pense à ce qui m'est arrivé  
Titule  
titule  
titule  
TITULE



## LA PREMIÈRE AVENTURE CÉLESTE DE MONSIEUR ANTIPYRINE

Mr BLEUBLEU  
pénètre le désert  
creuse en hurlant le chemin dans le sable gluant  
écoute la vibration  
la sangsue et le staphylin  
Mataoi Lounda Ngami avec l'empressement d'un enfant qui se tue  
Mr CRICRI  
masques et neiges pourrissantes cirque Pskow  
je pousse usine dans le cirque Pskow  
l'organe sexuel est carré est de plomb est plus gros  
que le volcan et s'envole au-dessus de Mgabati  
issus des crevasses des lointaines montagnes  
portugal débarcadère tropical et parthénogenèse  
de longues choses de plomb qui se cachent  
Dschilolo Mgabati Bailunda  
LA FEMME ENCEINTE  
Toundi-a-voua  
Soco Bgai Affahou  
Mr BLEUBLEU  
Farafamgama Soco Bgai Affahou  
PIPI  
amertume sans église allons allons charbon chameau  
synthétise amertume sur l'église isisise les rideaux  
dodo dodo  
Mr ANTIPYRINE  
Soco Bgai Affahou  
zoumbaï zoumbaï zoumbaï Zoug  
Mr CRICRI  
il n'y a pas d'humanité il y a les réverbères et les chiens  
dzin aha dzin aha bobobo Tyao oahiii hil hil hébooum  
iéha iého  
Mr BLEUBLEU  
incontestablement  
Mr ANTIPYRINE

porte close sans fraternité nous sommes amères tel  
 vire rendre scolopendre de la tour Eiffel  
 immense panse pense et pense pense  
 mécanisme sans douleur 179858555 iého bibo fibi aha  
 mon Dieu o mon Dieu le long du canal  
 la fièvre puerpérale dentelles et SO<sub>2</sub>H<sub>4</sub>  
 Mr BLEUBLEU  
 Tombo Matapo les vice-rois des nuits  
 ils ont perdu les bras Moucangama  
 ils ont perdu les bras Manangara  
 ils ont perdu les bras polygone irrégulier  
 à Matzacas la coccinelle est plus grosse que l'hémisphère  
 cérébral  
 mais où sont les maisons les vice-rois des nuits  
 LA FEMME ENCEINTE  
 quatre cents chevaux soixante chameaux  
 trois cents peaux de zibelines cinq cents peaux d'hermines  
 son mari est malade  
 vingt peaux de renards jaunes trois peaux de chelizun  
 cent peaux de renards blancs et jaunes  
 un grand oiseau en vie Tyao  
 ty a o ty a o ty a o  
 et quatre beaux fusils  
 Mr CRICRI | zdranga zdranga zdranga zdranga  
 Mr BLEUBLEU | di di di di di di di  
 PIFI | zoumbaï zoumbaï zoumbaï zoumbaï  
 Mr ANTIPYRINE | dzi dzi dzi dzi dzi dzi dzi  
 le grand nommé Bleubleu grimpe dans son désespoir  
 et y chie ses manifestations de la journée dernière il  
 ne veut rien de latéral et s'encloître à la manière des  
 angelus dans son clocher intestinal à l'arrivée de la  
 police il est dégoûté et se rend vivement contrarié  
 Mr CRICRI  
 maisons flûte usines tête rasée  
 107 quand la nuit vint très tranquillement comme un scarabée  
 les lapins entourant la cathédrale drale drale  
 et tournent jusqu'à ce qu'ils deviennent lumière H<sub>2</sub>O  
 comme les parties septentrionales qui s'enroulent à Ndjaro  
 LE DIRECTEUR

il est mort en disant que la farce est un élément poétique, comme la  
douleur - par exemple

puis ils chantèrent

Mr. CRICRI

LA FEMME ENCEINTE

PIPI

M. ANTIPYRINE

crocrocrocrocrodriil

crocrocrocrocrocrodrel

crocrocrocrocrocrocrodrol

crocrocrocrocrocrocrodral

à la fin il ne tarda point de s'allumer sans l'aide du  
cubiste et Kintampo et Crans et Begnins et Nicolas  
assistèrent et furent baldaquins les longueurs démesurées  
de leur enchantement s'appelèrent dorénavant  
mganani

PIPI

j'ai sur le sein 5 tant de belles taches  
aux bords 16 blessés les robes 7 des anges  
en arc-en-ciel de cendre 4

Mr ANTIPYRINE

oiseaux enceints qui font caca sur le bourgeois  
le caca est toujours un enfant  
l'enfant est toujours une oie  
le caca est toujours un chameau  
l'enfant est toujours une oie  
et nous chantons  
oi oi oi oi oi oi oi oi oi oi oi oi oi oi oi oi oi

LE DIRECTEUR

je suis historique  
tu arrives de la Martinique  
nous sommes très intelligents  
et nous ne sommes pas des allemands

Mr CRICRI

l'énergie du mouvement intérieur  
vire violon monte monte nègre balon  
et demain je serai malade — à l'hôpital

Mr ANTIPYRINE

Soco Bgãï Affahou  
les quiétudes des marécages pétrolifères  
d'où s'élèvent à midi les maillots mouillés et jaunes  
Farafangama les mollusques Pedro Ximenez de Batumar  
gonflent les coussins des oiseaux Ca204SPh

la dilatation des volcans Soco Bgäi Affahou  
 un polygone irrégulier  
 l'écoeurement au son sautant et beau temps  
 Mr. BLEUBLEU  
 Borkou Mmbaz la gymnastique Mmbaz 20785  
 sous ces décombres là-bas git Jerez Amantillado  
 Mr ANTIPYRINE  
 les plus étroits parallélépipèdes circulent parmi les microbes  
 les autos et les canards nagent dans l'huile  
 je veux vous rendre justice  
 Erdera Vendrell  
 Mr BOUMBOUM  
 les chansons des saltimbanques se réunissent familièrement avant  
 le départ  
 l'acrobate cachait un crachat dans le ventre  
 rendre prendre entre rendre rendre prendre prendre  
 endran drandre  
 iuuuuuuuuupt  
 là où oiseau nuit 1000 chante sur le grillage  
 où oiseau nuit chante avec l'archange  
 où oiseau nuit chante pour les apaches  
 et tu as gelé au ciel près de ma belle chanson  
 dans un magasin de verreries  
 NPALA GARROO  
 On enroule l'arc-en-ciel les pendus se vaporisent  
 le nombril le soleil se rétrécit  
 et l'étudiant mesura sa dernière intensité  
 il était tout de même amoureux et creva  
 TRISTAN TZARA  
 Dada est notre intensité ; qui érige les baïonnettes sans conséquence la  
 tête Sumatrale du bébé allemand ; Dada est l'art sans pantoufles ni  
 parallèle ; qui est contre et pour l'unité et décidément contre le futur ;  
 nous savons sagement que nos cerveaux deviendront des coussins  
 douillets que notre anti-dogmatisme est aussi exclusiviste que le  
 fonctionnaire que nous ne sommes pas libres et que nous crions liberté  
 Nécessité sévère sans discipline ni morale et crachons sur l'humanité.  
 Dada reste dans le cadre européen des faiblesses, c'est tout de même de  
 la merde, mais nous voulons dorénavant chier en couleurs diverses, pour  
 orner le jardin zoologique de l'art, de tous les drapeaux des consulats do

do bong hiho aho hiho aho. Nous sommes directeurs de cirque et sifflons parmi les vents des foires, parmi les couvents prostitutions théâtres réalités sentiments restaurants Hohohohihioho Bang Bang. Nous déclarons que l'auto est un sentiment qui nous a assez choyé dans les lenteurs de ses abstractions, et les transatlantiques et les bruits et les idées. Cependant nous extériorisons la facilité nous cherchons l'essence centrale et nous sommes contents pouvant la cacher ; nous ne voulons pas compter les fenêtres de l'élite merveilleuse car Dada n'existe pour personne, et nous voulons que tout le monde comprenne cela car c'est le balcon de Dada, je vous assure. D'où l'on peut entendre les marches militaires et descendre en tranchant l'air comme un séraphin dans un bain populaire, pour pisser et comprendre la parabole  
Dada n'est pas folie — ni sagesse —

ni ironie regarde-moi, gentil bourgeois. L'art était un jeu, les enfants assemblaient les mots qui ont une sonnerie à la fin, puis ils criaient et pleuraient la strophe, et lui mettaient les bottines des poupées et la strophe devient reine pour mourir un peu, et la reine devint baleine et les enfants couraient à perdre haleine.

Puis vinrent les grands Ambassadeurs du sentiment  
qui s'écrièrent historiquement en chœur  
psychologie psychologie hi hi  
Sciences Science Science  
vive la France

nous ne sommes pas naïfs  
nous sommes successifs  
nous sommes exclusifs

nous ne sommes pas simples  
et nous savons bien discuter l'intelligence

Mais nous Dada, nous ne sommes pas de leur avis car l'art n'est pas sérieux, je vous assure, et si nous montrons le Sud pour dire doctement : l'art nègre sans humanité c'est pour vous faire du plaisir, bons auditeurs, je vous aime tant, je vous aime tant, je vous assure et je vous adore

LA PARAPOLE

si l'on peut demander à une vieille dame  
l'adresse d'un bordel  
oi oi oi oi oi oi oiseau  
qui chante sur la bosse du chameau  
les éléphants verts de ta sensibilité



le prêtre photographe a accouché trois enfants striés pareils aux violons  
sur la colline poussent des pantalons un histrion de feuilles lunaires se  
balance dans mon armoire  
— ma belle enfant aux seins de verre aux bras parallèles de cendre,  
    racommode-moi l'estomac il faut vendre la poupée  
un mauvais garçon est mort quelque part  
et nous laissons les cerveaux continuer  
la souris court en diagonale sur le ciel  
la moutarde coule d'un cerveau presque écrasé  
nous sommes devenus des réverbères  
des réverbères  
des réverbères  
des réverbères  
des réverbères  
des réverbères  
des réverbères  
des réverbères  
des réverbères  
des réverbères  
puis ils s'en allèrent

VINGT-CINQ POÈMES  
VINGT-CINQ ET UN POÈMES



## LE GÉANT BLANC LÉPREUX DU PAYSAGE

le sel se groupe en constellation d'oiseaux sur la tumeur de ouate

dans ses poumons les astéries et les punaises se balancent  
les microbes se cristallisent en palmiers de muscles balançoires  
bonjour sans cigarette tzantzantza ganga  
bouzdouc zdouc nfoùnfa mbaah mbaah nfoùnfa  
macrocytis périmera embrasser les bateaux chirurgien des bateaux  
cicatrice humide propre  
paresse des lumières éclatantes  
les bateaux nfoùnfa nfoùnfa nfoùnfa  
je lui enfonce les cierges dans les oreilles gangànfah hélicon et boxeur  
sur le balcon le violon de l'hôtel en baobabs de flammes  
les flammes se développent en formation d'éponges

les flammes sont des éponges ngànga et frappez  
les échelles montent comme le sang gangà  
les fougères vers les steppes de laine mon hasard vers les cascades  
les flammes éponges de verre les paillasse blessures paillasse  
les paillasse tombent wancaha aha bzdouc les papillons  
les ciseaux les ciseaux les ciseaux et les ombres  
les ciseaux et les nuages les ciseaux les navires  
le thermomètre regarde l'ultra-rouge gmbabàba  
berthe mon éducation ma queue est froide et monochromatique nfoua  
loua la

les champignons oranges et la famille des sons au delà du tribord  
à l'origine à l'origine le triangle et l'arbre des voyageurs à l'origine  
mes cerveaux s'en vont vers l'hyperbole  
le câlin fourmille dans sa boîte crânienne  
dalibouli obok et tombo et tombo son ventre est une grosse caisse  
ici intervient le tambour major et la cliquette  
car il y a des zigzags sur son âme et beaucoup de rrrrrrrrrrrr ici le  
lecteur commence à crier  
il commence à crier commence à crier puis dans ce cri il y a des flûtes qui  
se multiplient des corails  
le lecteur veut mourir peut-être ou danser et commence à crier  
il est mince idiot sale il ne comprend pas mes vers il crie  
il est borgne

il y a des zigzags sur son âme et beaucoup de rrrrrr  
nbaze baze baze regardez la tiare sous marine qui se dénoue en algues  
d'or  
hozondrac trac  
nfoùnda nbabàba nfoùnda tata  
nbabàba

## MOUVEMENT

gargarisme astronomique  
vibre vibre vibre vibre dans la gorge métallique des hauteurs  
ton âme est verte est météorologique empereur  
et mes oreilles sont des torches végétales

écoute écoute écoute j'avale mbampou et ta bonne volonté  
prends danse entends viens tourne bois vire ouhou ouhou ouhou  
faucon faucon de tes propres images amères  
mel o mon ami tu me soulèves le matin à panama  
que je sois dieu sans importance ou colibri  
ou bien le phoetus de ma servante en souffrance  
ou bien tailleur explosion couleur loutre  
robe de cascade circulaire chevelure intérieure lettre qu'on reçoit à  
l'hôpital longue très longue lettre  
quand tu peignes consciencieusement tes intestins ta chevelure intérieure  
tu es pour moi insignifiant comme un faux-passeport  
les ramoneurs sont bleus à midi  
aboisement de ma dernière clarté se précipite dans le gouffre de  
médicaments verdis ma chère mon parapluie  
tes yeux sont clos les poumons aussi  
du jet-d'eau on entend le pipi  
les ramoneurs

## LA GRANDE COMPLAINTÉ DE MON OBSCURITÉ UN

froid tourbillon zigzag de sang  
je suis sans âme cascade sans amis et sans talents seigneur  
je ne reçois pas régulièrement les lettres de ma mère  
qui doivent passer par la russie par la norvège et par l'angleterre  
les souvenirs en spirales rouges brûlent le cerveau sur les marches de  
l'amphithéâtre  
et comme une réclame lumineuse de mon âme malheur jailli de la sphère  
tour de lumière la roue féconde des fourmis bleues  
nimbe sécheresse suraiguë des douleurs

viens près de moi que la prière ne te gêne pas elle descend dans la terre  
comme les scaphandres qu'on inventera  
alors l'obscurité de fer en vin et sel changera  
simplicité paratonnerre de nos plantes prenez garde  
les paratonnerres qui se groupent en araignée  
ainsi je deviens la couronne d'un christ énorme  
pays sans forme arc voltaïque

les aigles de neige viendront nourrir le rocher  
où l'argile profonde changera en lait  
et le lait troublera la nuit les chaînes sonneront  
la pluie composera des chaînes  
lourdes  
formera dans l'espace des roues des rayons  
le sceptre au milieu parmi les branches  
les vieux journaux les tapisseries  
un paralitique  
nimbe sécheresse  
roue féconde des fourmis bleues  
seigneur doigt d'or fourneau sphingerie  
pourquoi l'étrangler pourquoi  
après le coup de foudre la marche militaire éclatera  
mon désespoir tube en fer d'étain mais pourquoi pourquoi alors ?  
ainsi ainsi toujours mais le chemin  
tu dois être ma pluie mon circuit ma pharmacie nu mai plânge nu mai  
plânge veux-tu

## LA GRANDE COMPLAINTÉ DE MON OBSCURITÉ DEUX

regarde mes cheveux ont poussé  
les ressorts du cerveau sont des lézards jaunis qui se liquéfient  
parfois  
le pendu  
troué  
arbre  
le soldat  
dans les régions boueuses où les oiseaux se collent en silence  
chevalier astral  
tapisseries fanées  
acide qui ne brûle pas à la manière des panthères dans les cages  
le jet-d'eau s'échappe et monte vers les autres couleurs

tremblements  
souffrance ma fille du rien bleu et lointain  
ma tête est vide comme une armoire d'hôtel  
dis-moi lentement les poissons des humbles tremblent et se cassent  
quand veux-tu partir  
le sable  
passe-port  
désir  
et le pont rompre à tierce résistance  
l'espace  
policiers  
l'empereur  
lourd  
sable  
quel meuble quelle lampe inventer pour ton âme  
septembre de papier gaz  
dans l'imprimerie  
je t'aime les citrons qui gonflent sur la glace nous séparent ma mère mes  
veines le long du seigneur  
ma mère  
ma mère ma mère tu attends dans la neige amassée électricité  
fabuleux  
discipline  
les feuilles se groupent en constructions d'ailes nous tranquilisent sur

une île et montent comme l'ordre des archanges  
feu blanc

## VERRE TRAVERSER PAISIBLE

la joie des lignes vent autour de toi calorifère de l'âme  
fumée vitesse fumée d'acier  
géographie des broderies en soie  
colonisée en floraison d'éponges  
la chanson cristallisée  
dans le  
vase du corps avec la fleur de fumée

vibration du noir  
dans ton sang  
dans ton sang d'intelligence et de sagesse du soir  
un œil ridé bleu dans un verre clair  
je t'aime je t'aime  
une verticale descend dans ma fatigue qui ne m'illumine plus  
mon cœur emmitoufflé dans un vieux journal  
tu peux le mordre : siffler  
partons

les nuages rangés dans la fièvre des officiers  
les ponts déchirent ton pauvre corps est très grand voir ces ciseaux de  
voie lactée et découper le souvenir en formes vertes  
dans une direction toujours dans la même direction  
s'agrandissant toujours s'agrandissant

## DROGUERIE - CONSCIENCE

de la lampe d'un lys naîtra un si grand prince  
que les jets d'eau agrandiront les usines  
et la sangsue se transformant en arbre de maladie  
je cherche la racine seigneur immobile seigneur immobile  
pourquoi alors oui tu apprendras  
viens en spirale vers la larme inutile

perroquet humide  
cactus de lignite gonfle-toi entre les cornes de la vache noire  
le perroquet creuse la tour le mannequin saint  
dans le cœur il y a un enfant — une lampe  
le médecin déclare qu'il ne passera pas la nuit

puis il s'en va en lignes courtes et aiguës silence formation siliceuse

quand le loup chassé se repose sur le blanc  
l'élu chasse ses enfermés  
montrant la flore issue de la mort qui sera cause  
et le cardinal de france apparaîtra  
les trois lys clarté fulgurale vertu électrique  
rouge long sec peignant poissons et lettres sous la couleur

le géant le lépreux du paysage  
s'immobilise entre deux villes  
il a des ruisseaux cadence et les tortues des collines s'accroissent  
lourdement  
il crache du sable pétrit ses poumons de laine s'éclaircir  
l'âme et le rossignol tourbillonnent dans son rire — tournesol  
il veut cueillir l'arc-en-ciel mon cœur est une astérie de papier

à missouri au brésil aux antilles  
si tu penses si tu es content lecteur tu deviens pour un instant  
transparent  
ton cerveau éponge transparente  
et dans cette transparence il y aura une autre transparence plus lointaine  
lointaine quand un animal nouveau bleuira dans cette transparence



## RETRAITE

oiseaux enfance charrues vite  
auberges  
combat aux pyramides  
18 brumaire  
le chat le chat est sauvé  
entrée  
pleure  
valmy  
vive vire rouge  
pleures  
dans le trou trompette lents grelots  
pleure  
les mains gercées des arbres ordre  
pleure  
lui  
postes  
vers le blanc vers l'oiseau  
pleurons  
vous pleurez  
glisse

tu portes clouées sur tes cicatrices des proverbes lunaires  
lune tannée déploie sur les horizons ton diaphragme  
lune œil tanné dans un liquide visqueux noir  
vibrations le sourd  
animaux lourds fuyant en cercles tangents  
de muscles goudron chaleur  
les tuyaux se courbent tressent  
les intestins  
bleu

## SAINTE

formation marine pierreuse ascendance arborescente  
multiplication mon souvenir dans les guitares du trembles mon souvenir  
le caphre le clown le gnou enguirlandent l'engrenage  
l'ange se liquéfie dans un médicament et dissonances  
grimpent sur le paratonnerre devenir panthères navires engrenage arc-en-  
ciel buffles aspire  
les sons tous les sons et les sons imperceptibles et tous les sons se  
coagulent  
ma chère si tu as mal à cause des sons tu dois prendre une pilule

concentration intérieure craquement des mots qui crèvent crépitent les  
décharges électriques des gymnotes l'eau qui se déchire  
quand les chevaux traversent les accouplements lacustres  
toutes les armoires craquent  
la guerre  
là-bas  
o le nouveau-né qui se transforme en pierre de granit qui devient trop  
dur et trop lourd pour sa mère le chant du lithotomiste broie la pierre  
dans la vessie il y enfonce des lilas et des journaux

silence fleur de soufre  
fièvre typhoïde silence  
le cœur horloge microbes sable mandragore  
au vent tu l'agites comme la torche de mercure vers le nord  
l'herbe lézards pourris o mon sommeil attraper les mouches caméléon  
astronomique  
o mon sommeil d'aniline et de zoologie  
ta tête sectionnée pourrait siffler de belles couleurs  
jadis la nuit jardin chimique mettait les ordres de l'ambassadeur  
la lumière propre circulaire verdie dans le cœur des icônes  
quand tu marches dans l'eau les poissons multicolores se composent  
autour des pieds comme la fleur  
les rayons solaires de l'accouchement l'oniromancienne au cœur boréal  
la grande chandelle dans le puits  
les fruits les oeufs et les jongleurs se rangent dans nos nuits autour du  
soleil gélatineux pour notre lumière qui est une maladie

### SAGE DANSE MARS

la glace casse une lampe fuit et la trompette jaune est ton poumon et  
carré les dents de l'étoile timbre poste de jésus-fleur-chemise la montre  
tournez tournez pierres du noir  
dans l'âme froide je suis seul et je le sais je suis seul et danse seigneur tu  
sais que je l'aime vert et mince car je l'aime grandes roues broyant l'or  
fort voilà celui qui gèle toujours  
marche sur les bouts de mes pieds  
vide tes yeux et mords l'étoile  
que j'ai posée entre tes dents  
siffle  
prince violon siffle blanc d'oiseaux

## SAGE DANSE DEUX

accroissement d'un brouillard d'hélices imprévues  
arc voltaïque impassible visse  
les corridors échine des maisons et la fumée  
gradation du vent qui déchire le linge  
dans un tiroir la tabatière écorces d'oranges et des ficelles  
o soupape de mon âme vidée  
la fiole liée au cou  
les trains se taisent tout d'un coup

## PÉLAMIDE

a e ou o youyouyou i e ou o  
youyouyou  
drrrrrdrrrdrrrrgrrrrgrrrr  
morceaux de durée verte voltigent dans ma chambre  
aeoiiiiieaouiiiiiventre  
montre le centre je veux le prendre  
ambran bran bran et rendre centre des quatre  
beng bong beng bang  
où vas-tu iiiiiiiupft  
machiniste l'océan a ou ith  
aouithiouathaouithouaith  
les vers luisants parmi nous  
parmi nos entrailles et nos directions  
mais le capitaine étudie les indications de la boussole  
et la concentration des couleurs devient folle  
cigogne lithophanie il y a ma mémoire et l'ocarina dans la pharmacie  
sériciculture horizontale des bâtiments pélagoscopiques  
la folle du village couve des bouffons pour la cour royale  
l'hôpital devient canal  
et le canal devient violon  
sur le violon il y a un navire  
et sur le bâbord la reine est parmi les émigrants pour mexico

LA GRANDE COMPLAINTÉ DE MON OBSCURITÉ TROIS

chez nous les fleurs des pendules s'allument et les plumes encerclent la  
clarté  
le matin de soufre lointain les vaches lèchent les lys de sel  
mon fils  
mon fils

traînons toujours par la couleur du monde  
qu'on dirait plus bleue que le métro et que l'astronomie  
nous sommes trop maigres  
nous n'avons pas de bouche  
nos jambes sont raides et s'entrechoquent  
nos visages n'ont pas de forme comme les étoiles  
cristaux points sans force feu brûlée la basilique  
folle : les zigzags craquent  
téléphone  
mordre les cordages se liquéfier  
l'arc  
grimper  
astrale  
la mémoire  
vers le nord par son fruit double  
comme la chair crue  
faim feu sang

## FROID JAUNE

nous allons nuages parmi les esquimaux  
embellir la convalescence de nos pensées botaniques  
sous les crépuscules tordus  
ordure verdie vibrante  
blan

j'ai rangé mes promesses confiserie hôtelier dans sa boutique  
paulownias définitives  
l'éloignement se déroule glacial et coupant comme une diligence  
éloignement pluvieux  
adolescent  
ailleurs sonore

piéton fiévreux et pourri et  
rompu et broderies réparables  
je pensais à quelque chose de très scabreux  
calendrier automnal dans chaque arbre  
mon organe amoureux est bleu  
je suis mortel monsieur bleubleu

et du cadavre monte un pays étrange  
monte monte vers les autres astronomies

## LE DOMPTEUR DE LIONS SE SOUVIENT

regarde-moi et sois couleur  
plus tard  
ton rire mange soleil pour lièvres pour caméléons  
serre mon corps entre deux lignes larges que la famine soit lumière  
dors dors vois-tu nous sommes lourds antilope bleue sur glacier oreille  
dans les pierres belles frontières — entends la pierre  
vieux pêcheur froid grand sur lettre nouvelle apprendre les filles en fil de  
fer et sucre tournent longtemps les flacons sont grands comme les  
parasols blancs entends roule roule rouge  
aux colonies  
souvenir senteur de propre pharmacie vieille servante  
cheval vert et céréales  
corne crie  
flûte  
bagages ménagères obscures  
mords scie veux-tu  
horizontale voir



## PRINTEMPS

à h arp

placer l'enfant dans le vase au fond de minuit  
et la plaie  
une rose des vents avec tes doigts aux beaux ongles  
le tonnerre dans des plumes voir  
une eau mauvaise coule des membres de l'antilope

souffrir en bas avez-vous trouvé des vaches des oiseaux ?  
la soif le fiel du paon dans la cage  
le roi en exil par la clarté du puits se momifie lentement  
dans le jardin de légumes  
semes des sauterelles brisées  
planter des cœurs de fourmis le brouillard de sel une lampe tire la queue  
sur le ciel  
les petits éclats de verreries dans le ventre des cerfs en fuite  
sur les points des branches noires courtes pour un cri

## AMER AILE SOIR

par astronomique révolution nocturne tu m'as donné connaissance  
papier  
ami  
architecture  
suède  
attendre  
je téléphone ailes et tranquillité d'un instant de limite construire en  
colonnes de sel : des lampes de nuage neige et lampions de musique  
zigzag proportions anneaux monts de jaune jaune jaune jaune o l'âme qui  
siffla la strophe du tuyau jauni en sueur d'encensoir  
la soeur du noir mémoire miroir  
les tubes craquent et s'élèvent  
et les crécelles éclatent séparant l'air en zigzag

dans les poumons obscurs profondément le sommeil est rouge  
dur  
les grillages des squelettes lourds  
les eaux adorent la direction vers quelle aile d'ébène illuminée es-tu partie  
mère  
s'étioler  
traverse  
pourquoi  
sanglant

roi  
origine  
chandelle  
mes pensées s'en vont — au pâturage les moutons — vers l'infini  
symétriquement  
domestique  
les colliers lourds de lumière  
noire  
maigre  
surface  
pierre

## SOLEIL NUIT

son roi de glace et son nom descend  
et apparaît en mer dans le poisson le requin son corps  
gardien maritime  
naître  
voracité ouverte aux sons des lances et de la porte verte

sois ma sœur en large marche de planète  
trop longtemps j'ai vu squelette les  
mannequins aux parapluies dans la mine blanche  
chaude

et je dessine le pays et tes bijoux sont des yeux vivants  
la vache accoucha un grand œil vivant de douleur ou de fer  
au bord de la mer monte en spirale la sphère  
la tempête

la vierge écrasa sa chair et mourut dans le désert  
le feu à l'intérieur de grosses pierres volcaniques  
son image et les fruits  
la pluie sera fleur de la famine de la sécheresse  
manteau imperméable de nos cœurs facilite-nous la fuite et l'embarcation  
du seigneur couvert de plantes

### MOI TOUCHE-MOI TOUCHE-MOI SEULEMENT

tu fumes la pipe amère dans la nuit mes dents sont plus blanches étoile  
dans le coffre-fort remue vivement digère sur la pierre feu jaune mon  
frère  
gymnastique dans l'autre chambre  
tuyaux tuyaux arrangez-vous  
verticale coupée  
interrompre  
mécanisme drrrrr rrrrrrrr barres écartées  
ébranlement des rayons perce-nous trouve le chemin de la cité  
nos racines nos bouts de cigarettes allumées fixées en tout petits  
champignons dans le cerveau humide  
bateau rouge accroché au-dessus de l'eau  
tu ne peux pas dormir à côté de moi  
je suis tramway quelque-part va-et-vient dans l'amour  
le bruit dans la gorge des grands chats en métal vide  
mes veines sont couvertes de bracelets  
mordues

dans mon corps des masses obscures coussins qui gonflent  
sur l'eau d'amertume verdi est le cœur  
l'explosion  
sans savoir comment ni pourquoi  
serrées courtes  
montrent le chemin  
d'un coup  
pourrir en or de pierre grande  
dense

## DANSE CAOUTCHOUC VERRE

maladie obscurité fleurir en allumettes dans nos organismes  
geler

moi touche-moi  
touche-moi seulement  
escargot monte sur axe pays blanc

vent veut  
incolore  
veut veut  
trembles  
veut  
qui qui oui veut

monsieur  
tzacatzac  
parasol  
casse casse  
glace glisse  
monsieur

monsieur  
noix d'encre fait un bruit la fleur-timbre-poste

## PAYS VOIR BLANC

à maya chrusecz

les ors des 10 heures ont brisé la mort  
brûlé la fenêtre en argile et or  
séparer le bon de l'eau dans des carrés de cuir  
et le poisson alerte fixé avec une épingle

cuire des yeux d'or d'insecte  
je suis la mauvaise vibration de la chaleur  
dans les battements du cœur strié

les os sont aussi des cuillères pour ton âme  
mais nous voulons reconstruire  
vert sonore sous porcelaine  
dort dans le crâne

et poursuis les petits hommes dans leur voyelle  
coupe-les par le train le long de la sonnerie  
et poursuis les petits hommes dans leur voyelle  
le petit feu dans le calice  
et poursuis les petits hommes dans leur voyelle  
poursuis les petits les petits hommes dans leur voyelle

## SAUT BLANC CRISTAL

à m ianco

sur un clou  
machine à coudre décomposée en hauteur  
déranger les morceaux de noir  
voir jaune couler  
ton cœur est un œil dans la boîte de caoutchouc  
coller à un collier d'yeux  
coller des timbres-postes sur tes yeux

partir chevaux norvège serrer  
bijoux vers tourner sèche  
veux-tu ? pleure  
lèche le chemin qui monte vers la voix

abraham pousse dans le cirque  
tabac dans ses os fermente  
abraham pousse dans le cirque  
pisse dans les os  
les chevaux tournent ont des lampes électriques au lieu de têtes  
grimpe grimpe grimpe grimpe  
archevêque bleu tu es un violon en fer  
et glousse glousse  
vert  
chiffres

### PETITE VILLE EN SIBÉRIE

une lumière bleue qui nous tient ensemble aplatis sur le plafond  
c'est comme toujours mon camarade  
comme une étiquette des portes infernales collées sur un flacon de  
médecine  
c'est la maison calme mon ami tremble  
et puis la danse lourde courbée offre la vieillesse sautillant d'heure en  
heure sur le cadran  
le collier intact des lampes de locomotives coupées descend quelque-fois  
parmi nous  
et se dégonfle tu nommes cela silence boire toits en fer-blanc lueur de  
boîte de hareng et mon cœur décent sur des maisons basses plus basses  
plus hautes plus basses sur lesquelles je veux galoper et frotter la main  
contre la table dure aux miettes de pain dormir oh oui si l'on pouvait  
seulement  
le train de nouveau le veau spectacle de la tour du beau je reste sur le  
banc  
qu'importe le veau le beau le journal ce qui va suivre il fait froid j'attends  
parle plus haut  
des cœurs et des yeux roulent dans ma bouche  
en marche  
et de petits enfants dans le sang [est-ce l'ange? je parle de celui qui  
s'approche]  
courons plus vite encore  
toujours partout nous resterons entre des fenêtres noires



## GARE

danse crie casse  
roule j'attends sur le banc  
tout-de-même quoi ? les nerfs sont silences  
d'instant coupés

lis tranquillement  
virages  
le journal  
regarde qui passe ?

je ne sais pas  
si je suis tout seul  
la lumière écoute mais de quel  
côté et pourquoi

le vol d'un oiseau qui brûle  
est ma force virile sous la coupole  
je cherche asile au fond flamboyant  
volant du rubis

j'ai donné mon âme  
à la pierre blanche  
dieu sans réclame  
précis et sage

ordre en amitié  
dire : la douleur du feu  
a noirci mes yeux  
et je les ai jetés dans la cascade

partir  
vois mon visage  
dans le cercle du soir ou dans la valise  
ou dans la cage neige

je pars ce soir  
l'étincelle pleure

dans mon lit dans l'usine  
hurlent les chiens et les jaguars

as-tu aussi donné ton âme  
à la pierre bracelet  
saltimbanque au crâne oblong  
mon frère monte

je fus honnête  
soeur infini  
fini pour cette  
nuit

cœurs des pharmacies plantes  
s'ouvrent aux lueurs sphéroïdales  
et les liqueurs de la religion c'est vrai  
les lions et les clowns

#### INSTANT NOTE FRÈRE

rien ne monte rien ne descend aucun mouvement latéral  
il se lève  
rien ne bouge ni l'être ni le non-être ni l'idée ni le prisonnier enchaîné ni  
le tramway  
il n'entend rien autre que lui  
ne comprend rien autre que les chaises la pierre le froid l'eau — connaît  
passe à travers la matière dure  
n'ayant plus besoin d'yeux il les jette dans la rue  
dernier éclat du sang dans les ténèbres  
dernier salut  
il arrache sa langue — flamme transpercée par une étoile  
tranquillisée  
automne morte comme une feuille de palmier rouge

et réabsorbe ce qu'il a nié et dissolu le projette dans l'autre hémisphère  
seconde saison de l'existence  
comme les ongles et les cheveux croissent et retournent

## REMARQUES

femme étrange à double masque  
courbe blanche d'une danse obscène  
viens près de moi seul accord  
de membres las  
opinions sans importance spéciale  
bleu équivoque sang d'ébène  
et le pourboire

cache ton désir  
devant la mort à huit heures vingt  
si je pouvais recommencer la nuit ce matin  
dieci soldi voilà  
mon âme

tu n'auras point ce soir  
le dernier raffinement de ma virilité  
depuis longtemps j'ai surpassé l'industrie mensongère  
où tu traînes en ce moment ton être de soleil putride

ainsi je passe tu passes comme la mère l'enfant  
lentement plus vite lentement  
un après l'autre ou tous ensemble  
œil de souteneur en or d'éternité timide  
disparaît  
cloche d'un sentiment du rastaquouère  
reine sage-femme  
et c'est tout à fait dépourvu d'intérêt

## LE SEL ET LE VIN

le sel et le vin les plaintes et les grands hurlements  
étant debout de la nuit secrète étude

flambe

airain

solitude

le sexe au milieu planté au milieu des branches

dans leurs manteaux on a versé le tourbillon

spirales blanches et rouges soutenant la voix

et les barques avançant comme la divinité dans la chair

longuement

les ailes des flambeaux divisent les tuyaux de solitude les tympanes d'airain

et les clochers

le vent contraire

les veines solaires bandées de parchemin et les esclaves hurlent

mourir voir son fruit mort

CINÉMA CALENDRIER DU CŒUR

ABSTRAIT

MAISONS

1

flacon aux ailes de cire rouge en fleur  
mon calendrier bondit médicament astral d'inutile amélioration  
se dissout à la bougie allumée de mon nerf capital  
j'aime les accessoires de bureau par exemple  
à la pêche des petits dieux  
don de la couleur et de la farce  
pour le chapitre odorant où c'est tout à fait égal  
sur la piste réconfort de l'âme et du muscle  
oiseau cralle

2

avec tes doigts crispés s'allongeant et chancelants comme les yeux  
la flamme appelle pour serrer  
es-tu là sous la couverture  
les magasins crachent les employés midi  
la rue les emporte  
les sonnettes des trams coupent la phrase forte

3

vent désir cave sonore d'insomnie tempête temple  
la chute des eaux  
et le saut brusque des voyelles  
dans les regards qui fixent les points des abîmes  
à venir à surpasser vécus à concevoir  
appellent les corps humains légers comme des allumettes  
dans tous les incendies de l'automne des vibrations et des arbres  
sueur de pétrole

4

tes doigts chevauchent sur le clavier  
peux-tu m'offrir la gamme des hoquets  
je me suis courbé vers toi comme un pont tendu  
dont les piliers bousculés par la vague ne craquent pas  
et c'est l'incertitude sous une forme de décision glacée  
se déclenchant au mouvement subit des roues  
voilà le muscle de mon cœur qui s'ouvre et crie

5

sous l'escalier  
blottis dans la chaleur motrice de cet aéroplane crucifix  
ombre rousse  
familière dans la vapeur  
une cigarette s'approchant comme bateau  
et l'âtre fumée d'essence sur le lac  
o aiguilles traversant la montre les poissons striés  
montent comme des ascenseurs  
et l'or des mouches actives :  
l'autre

6

la brume a injecté l'œil  
qui met couleur à notre vue  
de sang léger et de liqueur opaque lasse  
se mécanise la danse des cercueils  
ou des pages multicolores imprévues dans les veines  
roue pétrifiée grise dépouillée de branches  
des choses sautant à travers la distance  
je vis les intervalles de la mort souterraine

7

affranchis d'agrément trop francs sur le divan  
fraîche corde reliant les pierres des pensées  
ou sable des formations indéfinies blanches  
la menthe a contourné ton âme sous le manteau  
malicieusement  
isotope lumière assise sur if et divertissement

8

les carreaux d'étoffe et de feuillage accentuent  
l'excuse des quatre paysages et la diversité  
parmi les poteaux de béton en construction coulent  
au-dessus de la foule entrecoupée par la nature  
jardinier de jaspes sanguins  
voilà un ballon  
brasserie à danse de ventre imprévue s'est tue  
un poisson en orme



un autre  
les couleurs sont des chiffres qu'on tue et qui sautent  
carrousel  
comme tout le monde

9  
les fibres se soumettent à ta chaleur stellaire  
une lampe s'appelle verte et voit  
prudente pénétration en saison de fièvre  
le vent a balayé la magie des fleuves  
et j'ai perforé le nerf  
au lac limpide glacé  
a cassé le sabre  
mais la danse des tables rondes des terrasses  
encerle le choc du marbre frisson  
nouveau sobre

10  
gin cocktail du lever du soleil  
le solde de compte des ombres atrophiées  
combattent au pas de box-trot les clairons  
animaux signalent la conjonctivite en acier des grillages  
et les employés du service maritime  
comme les occasions en ballon  
se jettent dans l'eau  
en costumes de satellites bleues et coupables

11  
vend pour l'escargot il vend des plumes d'autruche  
vend des sensations d'avalanche  
l'auto-flagellation travaille sous mer  
et des déserts évanouis en plein air à décoration vases  
la roue de transmission apporte une femme trop grasse  
champs de parchemin troués par les pastilles  
qui a compris l'utilité des éventails pour intestins  
légère circulation d'argent dans les veines de l'horloge  
présente la précision du désir de partir

12

picotements dans la gorge de petites lettres en flamme  
quelques gouttes de lumière échec dans le miroir suffisent  
et le meilleur cinéma est le miroir du diaphragme  
télégramme d'arrivée de chaque degré de froid sec  
télégraphie-moi la densité de l'amour  
pour remplir la chanson du rebec d'encre de chine

13

chandrier pour fumeurs d'algues et de filtres interrègne  
des isthmes inventaires inventions manège crime  
lixiviation  
les dadaïstes au gouvernail du gulf-stream sarbacane  
portent des moustaches légitimes et latines  
soignent les fistules de lazulite  
lazulite lazulite  
qui escalade le capricorne attraction du vaccin zélé tétrarque  
et fait des provisions de fissures fossiles  
d'érections filtrées par le thorax de jésus  
pronostics attaques shackelton du sous-cerveau

14

signe de croix et salut fonction gymnastique mémoire  
se dégage automate respiratoire inévitable politesse  
l'heure avance dans l'os et marque des traces de silence  
pansement soigné des machines défectueuses casernes mâchoires  
sel acier plâtre tabac anthracite menthe  
m'ont prouvé les nouveaux règlements du cœur abstrait  
fiacre fiévreux et quatre craquements âcres et macabres dans la  
baraque  
« sous les ponts de paris »

15

sur les blanches cordes du minuit atrophié  
reçois imperméable émissaire lunatique  
ampoule femme en caoutchouc de vert par kilomètres  
l'engrenage souterrain du sens tactile

16

haute couleur des désirs maritimes froide projection  
en diagonale céleste noble et corrigée  
sur ton corps gravé de croix blessures  
jetés dans le panier de la rédaction  
mesure la finesse calculée en dollars  
grosse fumée araignée métal fœtus

17

somnifère profondeur qui cuit le coucou kaki  
cloche autodidacte et tempérée à sueur d'humidité cacao  
d'autres liqueurs cérébrales troublent la grande ourse  
dans les creusets  
frémir comme des ficelles cultivées à l'équateur  
l'appareil guillotine la marche familière des wagons

18

purgatoire annonce la grande saison  
le gendarme amour qui pisse si vite  
coq et glace se couchent sous l'œil galant  
grande lampe digère vierge marie  
rue saint jacquet s'en vont les petits jolis  
vers les timbres de l'aurore blanche aorte  
l'eau du diable pleure sur ma raison

19

entre deux tuyaux et la rose diagonale  
ouvert le robinet pour lumière peach brandy  
la croix monte d'un verre garde-robe  
violoncelle cuit bleu hypermanganate  
engrenage embryonnaire  
et les traces du crayon trident

20

les lampes hypnotisées de la mine de sel  
font pâlir le crachat dans la bouche vigilante  
les wagons figés dans le zodiaque  
un monstre montre son cerveau de verre calciné  
voilà la vérité qui s'échappe au salut cordial

et ressemble à la tourterelle du rag-time  
sans opposition au parfum initial aux spéculations hippiques  
les voyelles de sel dents immobiles sur les rails  
on retire les escaliers  
signal

21  
le football dans le poumon  
casse les vitres (insomnie)  
dans le puits on fait bouillir les nains  
pour le vin et la folie  
picabia arp ribemont-dessaignes  
bonjour

## MAISONS

### MAISON FLAKE

déclenchez clairs l'annonce vaste et hyaline animaux du service  
maritime  
forestier aérostatique tout ce qui existe chevauche en galop de clarté la  
vie

l'ange a des hanches blanches (parapluie virilité)  
neige lèche le chemin et le lys vérifié vierge  
3/25 d'altitude un méridien nouveau passe par ici  
arc distendu de mon cœur machine à écrire pour les étoiles  
qui t'a dit « écume hachée de prodigieuses tristesses-horloge »  
t'offre un mot qu'on ne trouve pas dans le Larousse  
et veut atteindre ta hauteur

quelle vapeur d'un tube de foudre pousse  
la nôtre contre l'éternelle et multiforme voile  
ici on n'assassine pas les hommes sur les terrasses  
qui se colorent de la succession intime des lenteurs

nous tentons des choses inouïes  
mirages in-quarto micrographies des âmes chromatiques et des images  
nous portons tous des grelots-tumulte que nous agitions  
pour les fêtes majeures sur les viaducs et pour les animaux

tournure d'une danse en octave sur météore et violon  
le jeu des glaces année qui passe  
buvons un coup j'suis l'frère fou  
encre du ciel lac d'hydromel  
du vin opaque flake en hamac

pratique l'offrande tranquille et féconde  
il gratte le ciel avec ses ongles  
et le gratte-ciel n'est que son ombre  
en robe de chambre

l'année sera parmi les palmiers et bananiers jaillis du halo en cubes d'eau  
simple productive vaste musique surgissant à bon port

et le pain cramoisi à la future et multiple saison  
des vieilles gravures des rois à la chasse joliment coloriées  
pipe et boxe dans le vase sous l'as de pique pipier avec  
les oiseaux et les nus friches un bateau alerte dans le bec  
du roc moteur aux étincelles des bonnes nouvelles la tour eiffel joue au  
rebec  
ici chaque chaise est molle et confortable comme un archevêque  
entreprise d'ascétisme moines garantis à tous les prix-mesdames ici-  
maison flake

#### CRYLOMINE DIEZE

arp a un oiseau dans le petit téléphone  
arp est une barbe de candélabre  
il a un gonocoque comme montre

BULLETIN  
À FRANCIS PICABIA

qui saute  
avec de grandes et de petites idées de new-york à bex  
a b spectacle  
pour l'anéantissement de l'ancienne beauté & co  
sur le sommet de cet irradiateur inévitable  
la nuit est amère 32 hp de sentiments isomères

sons aigus à montevideo âme dégonflée dans les annonces offerte  
le vent parmi les télescopes a remplacé les arbres des boulevards  
nuit étiquetée à travers les gradations du vitriol  
à l'odeur de cendre froide vanille sueur ménagerie  
craquements des arcs  
on tapisse les parcs avec des cartes géographiques  
l'étendard cravate  
perce les vallées de gutta-percha  
54 83 14 : 4 formule à réflexion  
renferme le pouls laboratoire du courage à toute heure  
santé stilisée au sang inanimé de cigarette éteinte  
cavalcade de miracles à surpasser tout langage  
de bornéo on communique le bilan des étoiles  
à ton profit  
morne cortège o mécanique du calendrier  
où tombent les photos synthétiques des journées  
« la poupée dans le tombeau » (jon vinea œil de chlorophylle)  
5<sup>e</sup> crime à l'horizon 2 accidents chanson pour violon  
le viol sous l'eau  
et les traits de la dernière création de l'être  
fouettent le cri

## VENTILATEUR DE DANSE À BAIN D'HUILE

serner est le cri sous une porte  
part en abonnement  
de tabac d'orient vert et numéroté  
cordon souple câble sous plomb pianola  
se succursale en désinfection de turbine hypothèse  
rougit dans la bouche de bordel enragé



NOBLESSE GALVANISÉE  
ANDRÉ BRETON

je me stérilise masque lent citron cloche  
vautour se couche dans l'air noir et frisé  
si je brise le vase fauche les oiseaux d'extase fixe  
parmi les fruits la vitesse joue exerce l'incandescence du trident

la chaleur sort s'endort la guirlande des clous  
sors petite automobile  
asphalte fécondé lourdement  
par écriture d'algues et de veines de vampire  
et la flèche attire la pluie  
ou la guirlande de clowns en été et en tête

monstre de mer aux décorations de fer d'autruche  
scies de paquebot chatouillent les os de porcelaine  
scène d'ensemble de toutes les sensations en fête  
en éventail de verre pour les douceurs exprimables

ROSSIGNOL CIVIL  
MAYA CHRUSECZ

pli mississicri  
le tissu rayonne sous la flèche panique  
climat élégant confiserie histoire libellule  
convalescence assortie verre mi-blanc verre  
chaleureuse mère gêne la mandoline  
derangement autovéridique et mélodine microcardiaque

DÉFILÉ FICTIF ET FAMILIAL  
RIBEMONT-DESSAIGNES

clgr grtl gzdr  
la fatigue  
le  
piéd  
verre dans le nerf  
une  
unie  
gazomètre sacerdotal  
épilatoire  
et  
mieux  
ci-gît  
fait  
triple os  
n'a  
à dada  
ibidilivi rizididi  
planche  
simili  
galvanoplastie  
ra  
ga  
ta  
ga  
ribaldi  
course  
sifflet d'encre jaune  
et giffle

DÉRAILLEMENT  
SOUPAULT

machiniste d'ombres boréales connues  
l'effigie de l'empereur nous envoie des flèches ou des instruments de  
pêche  
les archanges ont aussi des besoins scandaleux  
souvenir collectif et parasite la fontaine dans la boîte

marchands de projections scarabés cabrés et crabes  
entre le taureau et le serpent il y a le lys hiver tuyau et l'emballage

MAUVAIS DÉSIRES CLÉ DU VERTIGE  
ARP HYPOGLOSE

madame prit le galop  
coup de sifflet à la frontière  
propre simple âme sténographiée  
accompagne les rares collections d'assassinats à entrée libre  
sous la table et dans la noix  
chevreuil  
cherchons le poumon trempé d'encre noire  
élévateur pour animaux entrailles des bateaux à voile  
dock bananes cuba  
tu vas  
tu viens — et c'est toujours l'évangile oreille fragile  
mais croire à l'âme mandat de poste interne  
au cerveau-caserne des instincts agiles  
réduire toujours réduire  
quittance réponse il t'aime bonne volonté etc  
on attend surmené l'éclat entre les doigts  
satanique infection jaunît l'astre de chaleurs tropicales  
on attend des amis et d'autres choses  
si reprochées aux vocations grammaticales des équilibristes en flacons

CRYLOMINE BÉMOL  
FRANCIS PICABIA

agraffe pipe pipi pompon de cœuroline  
sur le camion matin camomilait étoilite et gravonixe  
le pourquoi transruban de bain monsieur  
bandage la bisexualité des paysages cardinal amette  
au pompon poisson  
aux doigts ribemont-dessaignes g r d lubrifiant  
jette le poing dans le visage du balcon tempête voiturette  
du thé ou de l'essence ? cela m'est complètement dada

LA QUEUE DU DIABLE EST UNE BICYCLETTE  
ÉLUARD

la morsure équatoriale dans le roc bleui  
accable la nuit senteur intime de berceaux ammoniaque  
la fleur est un réverbère poupée écoute le mercure qui monte  
qui montre le moulin à vent accroché au viaduc  
avant-hier n'est pas la céramique des chrysanthèmes qui  
tourne la tête et le froid  
l'heure a sonné dans ta bouche  
encore un ange brisé tombe comme un excrément de vautour  
étend l'accolade sur le désert fané  
lambeaux d'oreilles rongées lèpre fer

MAISON ARAGON

arp et l'arbre à barbe  
ressuscitent dans la nuit libre  
dans l'édition spéciale australienne pour les poches du kangourou  
arp et la barque à l'arc  
s'encadrent pour sémiramis  
arp l'arc et la barque à barbe d'arbre  
croque-chronomètre

LA DEUXIÈME A VENTURE CÉLESTE DE  
MONSIEUR ANTIPYRINE

MONSIEUR ABSORPTION

cloches et plateaux de paille d'écorce  
dilatent les pupilles de pélican dentelé  
malgré l'agitation du sangmètre policeman du volcan  
prédisposé à la tuberculose  
métallurgique  
et chien de garde  
enfant coagulé sur le strapontin pot de chambre  
tu es mieux comme manivelle  
et tant mieux la dent du point de vue personnage restaurant  
s'enivre d'attentat serpentin est un chapeau  
tu aspirine comprends le là-bas de qui  
du magnéto poignard 37  
vulgairement trenteseptoline dit arthu

MADAME INTERRUPTION

les plumes et les scies  
insecticide radiateur  
MONSIEUR SATURNE  
les insecticides sont amers  
rappelle-toi par exemple la visite chez le ministre  
cinq négresses dans une auto

LE CERVEAU DÉSENTÉRESSÉ

oh oui les pères et les factures  
tout de même l'honneur

MONSIEUR ABSORPTION

je me déjà

OREILLE

il se déjà

LE CERVEAU DÉSENTÉRESSÉ

Sifflet gonflé de citronnade sans amour  
réveil dans le lait condensé  
rencontre un poisson de femme jaune merci aspire  
la couleur de lanterne opium  
les oreilles du violon  
l'heure de la tranche de l'œil du vent

porte des moustaches  
MADAME INTERRUPTION  
eh bien mon œil porte aussi des moustaches  
MONSIEUR ABSORPTION  
sort par une pompe à gomme  
mesure ou parfume  
ou allume car je suis toujours possible  
MONSIEUR ANTIPYRINE  
je exportation  
MONSIEUR SATURNE  
avez-vous des grenouilles dans les souliers ?  
OREILLE  
b.b.b.b.b.b.b.b.b.b.b.b.b.b.b.b.b.  
b.b.b.b.b.b.b.b.b.b.b.b.  
MONSIEUR ABSORPTION  
les pincettes chevalines  
des sexes d'autruches saturés  
OREILLE  
somme payée à destination balbutia la reine  
décoration en fleurs de caséine durcie  
violer les enveloppes  
préparer sur la course de têtes rondes l'indignation traversée des  
banquises  
réveil matin attachés aux  
sophies finies  
mémoire  
aigre et éventuel sourire de bouchon mécanique  
os de flûte  
rectifie  
le liquide avec ornements en cuivre  
dans une poche à explosion  
d'où le nouveau-né sortira avec les fibres de palmier  
sans carrosserie se leva résigné et gagna lentement la porte  
yacht démonté en boutons de crustacés  
à pied  
ovation  
surplus gonflé  
illicite de tic-tac  
illumine

soudé  
si non

très très cher  
procession de gendarmes en bouteilles  
parapluies de parasols  
MADEMOISELLE PAUSE  
pause  
OREILLE  
et autres matières grasses et stérilisées  
pour enlever les tannes qui vous désolent faites bouillir  
et faites tunnel  
tu %  
il long  
MADAME INTERRUPTION  
pour  
MONSIEUR SATURNE  
décidément décidément décidément décidément décidément décidément  
décidément décidément  
le front découvert du soleil  
naturellement naturellement  
MADAME ANTIPYRINE  
je connais un chiffre à genoux qui n'est pas un poème brosse jouant  
aux bouches des coquillages  
mais l'adresse d'un artiste français  
et une composition de staccato noir  
de balcon végétal métronome sur un clin d'œil  
médicament pour les vagues pulmonaires dans un sac  
OREILLE  
c'était à elle de se broderie  
MONSIEUR SATURNE  
l'emballage de 4 et 4 et 44 combien de points robinets de mensonges  
et chèvres en cellulose y a-t-il dans le corps humain ? drame  
bitume de lavage  
MADAME INTERRUPTION  
n.n.j.h.n.t.h.n.j.h.h.h.  
MONSIEUR ABSORPTION  
comme les bretelles des montagnes publiques soutiennent l'attention des  
pantalons tunnels

c'était à elle de se débrouiller  
LE CERVEAU DÉSINTÉRESSÉ  
le sommeil le général le carambolage de cœur  
le tabac de raisin les narines de l'estomac aux cheveux gris  
les épingles fraîches  
le savon testiculaire dans le café  
une côte de moteur à noisettes  
et le cerveau glacé de l'aviateur amoureux  
OREILLE  
évacuent les racines cardiaques de la maladie éclipse et bijoux  
répertoire  
jumelles  
glace anonyme  
roséole  
cravate des ruisseaux et zibeline à double cul  
MONSIEUR Aa ANTIPHILLOSOPHE  
sans la recherche de je t'adore  
qui est un boxeur français  
valeurs maritimes irrégulières comme la dépression DADA dans le sang  
du bicéphale.  
je glisse entre la mort et les phosphates indécis  
qui grattent un peu le cerveau commun des poètes dadaïstes  
heureusement  
car  
or  
mine  
les tarifs et la vie chère m'ont décidé à abandonner les D  
ce n'est pas vrai que les faux dada me les ont arrachés puisque le  
remboursement commencera dès  
voilà de quoi pleurer le rien qui s'appelle rien  
et j'ai balayé la maladie en douane  
moi carapace et parapluie du cerveau de midi à 2 heures d'abonnement  
superstitieux déclenchant les rouages  
du ballet spermatozoïde que vous trouverez en répétition générale  
dans tous les cœurs des individus suspects  
je vous mangerai un peu les doigts  
je vous paye le réabonnement de l'amour qui grince comme les portes  
métal  
et vous êtes des idiots



je reviendrai une fois comme votre urine  
renaissante à la joie de vivre le vent accoucheur  
et j'établis un pensionnat de souteneurs de poètes  
et je viens encore une fois pour recommencer  
et vous êtes tous des idiots  
et la clef du self-cleptomane ne fonctionne qu'à l'huile crépusculaire  
sur chaque noeud de chaque machine il y a le nez d'un nouveau-né  
et nous sommes tous des idiots  
et très suspects d'une nouvelle forme d'intelligence et d'une nouvelle  
logique à la manière de nous-même  
qui n'est pas du tout DADA  
et vous vous laissez entraîner par le Aaïsme  
et vous êtes tous des idiots  
des cataplasmes  
à l'alcool de sommeil purifié  
des bandages  
et des idiots  
vierges  
MONSIEUR ABSORPTION  
sens tes genoux s'éloigner  
lumineusement  
d'où sort l'obscurité écarlate et parfois la clarté  
et ne regarde pas le médecin qui s'approche avec les instruments  
LE CERVEAU DÉSENTÉRESSÉ  
mère des pluies pulmonaires par le vautour quotidien du fusil  
OREILLE  
de sa bouche glissent lentement les crachats en forme de lampions  
tu es aimable et mince seigneur  
tes boucles de lumière t'ont enseveli tu sais dans les murs de feldspath  
morceau de malheur  
LE CERVEAU DÉSENTÉRESSÉ  
je ne vous ai pas interrompu mais ça se prononce  
feeeeeeeldspaaaaaaath  
OREILLE  
tu es aimable et mince seigneur  
tes boucles de lumière t'ont enseveli dans les murs de feldspath  
morceau de malheur  
LE CERVEAU DÉSENTÉRESSÉ  
badabà badabà badabà gorille

MONSIEUR SATURNE

retourne au plus intérieur centre  
cherche le plus intérieur centre  
sur le centre il y a un centre  
et sur le centre il y a un autre centre  
et sur chaque centre il y a un autre centre (bis)  
et sur chaque centre il y a un centre  
sur chaque centre il y a un centre

MONSIEUR ABSORPTION

MADAME INTERRUPTION

MONSIEUR SATURNE

OREILLE

MONSIEUR ANTIPYRINE

LE CERVEAU DÉSINTÉRESSÉ

MONSIEUR SATURNE

le médecin fouille

MADAME INTERRUPTION

sifflet gonflé de citronnade sans amour — crispation sous-matinal  
latente — compte-courant des heures fidèles avalées par les  
steppes et les grandes lucidités — toujours lisible et flexible  
— au capital de 100 000 francs — Antipyrine en pyjama  
laisse tomber le mot gazométrique qu'il avait réservé dans les bouts  
des doigts de son cerveau de laine. Nous pouvons affirmer aujourd'hui  
avec sûreté que des langoustes mécaniques des pattes d'oiseaux  
tonnerre des vermillons français et des débris de statuettes en faïence  
et en cartouches peuplaient les circonvolutions paisibles de ses poumons.  
Une barbe à stalactites fraîches et androgynes entourait  
le bassin et la manivelle de sa force amoureuse. Du mercure  
au cerisier la nature déploie la stratégie de ses gammes combatives.  
Seul rastaquouère dans le pays l'arbre se nourrit de son tic nerveux.  
Le livre ouvert comme un muscle— à la douleur gauche stabilise—  
l'heure que nous trouvons en bas de chaque page après le repas —  
chapeau capable précision rigoureux médical martyr aimable  
opprobe pilori.

LE CERVEAU DÉSINTÉRESSÉ

dans le wagon-lit j'ai caressé vaseline la  
les dimensions sont élastiques et l'amour a 4 mètres  
notre notre amour pend en lambeaux comme un glacier putride  
prends bois tire mets-le knock-out

Arbre

MONSIEUR Aa

tzaca tzac tzaca tzac glisse tzaca tzac tzacatzac

OREILLE

tire lentement la barque fœtus rouge et criant

et la femme saute du lit boumbarassassa

et la femme saute tout d'un coup du lit boumbarassassa

et la femme saute du lit boumbarassassa et court avec la lampe entre les  
jambes

MONSIEUR SATURNE

regarde la pendule qui devient langue

larme de bifurcation qui te dira la température

LE CERVEAU DESINTÉRESSÉ

nos entrailles sont transparentes comme les protozoaires longs longs

longs longs longs longs longs longs longs longs longs longs longs

OREILLE

le médecin court

arrache brusquement la forme qui est :

tête d'hypocampe hémorroïdes aux yeux appuyés sous la coque frontale,

l'un grand ouvert comme un ballon et l'autre clos comme

le bateau les oreilles respirent raies bouclées ou étendards mouillés,

le rire noir et large sans dents, les bras sortent des mâchoires l'un est long

comme une lamproie les doigts tournent moulin à vent sur la partie

centrale une draperie tirée de l'estomac

MONSIEUR ABSORPTION

un de ses yeux le plus vert coule coule

le reste est opaque

entre les rails d'un violoncelle crevé nerf de poisson entrecoupé

danse micoula le plus rusé le plus alerte le plus orthodoxe médecin

MONSIEUR ANTIPYRINE

dadadi dadadi dadadi moubimba dadadi

MADAME INTERRUPTION

les officiers dansent les reines ont aussi le mon dieu dans les reins

et la fièvre puerpérale

MONSIEUR SATURNE

regarde le contenu de nos W.-C.

les fonctionnaires couchent avec les samedis soirs

l'arrosoir du désespoir dans le brillant rectangulaire a bon goût

les princes pissent dans les rues

MONSIEUR ANTIPYRINE

on a concentré la lumière en sphères plus blanches que l'étroitesse des  
anges

les pôles s'éloignent en ellipses pudibondes

mécanisme du scolopendre

allez au pays des pédérastes mais prenez les précautions nécessaires

LE CERVEAU DÉSENTÉRESSÉ

téléphone il n'y a plus personne plus d'ouvriers plus de concerts il ne fait  
plus chaud il ne fait plus froid les proverbes sont épuisés les suc  
gastriques sont épuisés les paratonnerres crachent la foudre et les  
moteurs produisent des couleurs à l'huile qui servent de pâtes dentifrices  
lorsque nous nous réjouissons sur les altitudes aristocratiques nous  
mangeons des moustaches d'antilope crions au feu.

## LE CŒUR À GAZ

COU est au-dessus de la scène, NEZ vis-à-vis au-dessus du public. Tous les autres personnages entrent et sortent *ad libitum*. Le cœur chauffé au gaz marche lentement, grande circulation, c'est la seule et la plus grande escroquerie du siècle en 3 actes, elle ne portera bonheur qu'aux imbéciles industrialisés qui croient à l'existence des génies. Les interprètes sont priés de donner à cette pièce l'attention due à un chef-d'œuvre de la force de Macbeth et de Chantecler, mais de traiter l'auteur, qui n'est pas un génie, avec peu de respect et de constater le manque de sérieux du texte qui n'apporte aucune nouveauté sur la technique du théâtre

### ACTE I

ŒIL

Statues bijoux grillades  
statues bijoux grillades  
statues bijoux grillades  
statues bijoux grillades  
statues bijoux grillades  
et le vent ouvert aux allusions mathématiques

cigare bouton nez  
cigare bouton nez  
cigare bouton nez  
cigare bouton nez  
cigare bouton nez  
cigare bouton nez  
il aimait une sténographe

les yeux remplacés par les nombrils immobiles  
monsieur mondieu est un excellent journaliste  
raide et aquatique un bonjour mort flottait dans l'air  
quelle triste saison.

BOUCHE

La conversation devient ennuyeuse n'est-ce pas ?

ŒIL

Oui, n'est-ce pas ?

BOUCHE

Très ennuyeuse, n'est-ce pas ?  
ŒIL  
Oui, n'est-ce pas ?  
BOUCHE  
Naturellement, n'est-ce pas ?  
ŒIL  
Évidemment, n'est-ce pas ?  
BOUCHE  
Ennuyeuse, n'est-ce pas ?  
ŒIL  
Oui, n'est-ce pas ?  
BOUCHE  
Évidemment, n'est-ce pas ?  
ŒIL  
Oui, n'est-ce pas ?  
BOUCHE  
Très ennuyeuse, n'est-ce pas ?  
ŒIL  
Oui, n'est-ce pas ?  
BOUCHE  
Naturellement, n'est-ce pas ?  
ŒIL  
Évidemment, n'est-ce pas ?  
BOUCHE  
Ennuyeuse, n'est-ce pas ?  
ŒIL  
Oui, n'est-ce pas ?  
NEZ  
Hé là-bas, l'homme aux cicatrices d'étoiles, où courez-vous ?  
OREILLE  
Je cours au bonjour  
je brûle aux yeux des jours  
j'avale les bijoux  
je chante dans les cours  
l'amour n'a pas de cour ni cor de chasse à la pêche  
des cœurs en oeufs durs  
BOUCHE (sort)  
NEZ  
Hé là-bas l'homme au cri de perle grasse, que mangez-vous ?

OREILLE

Plus de 2 ans ont passé, hélas, depuis que j'ai commencé la chasse.  
Mais, voyez-vous on s'habitue à sa fatigue et comme le mort serait  
tenté de vivre, la mort du magnifique empereur le prouve, l'importance  
des choses diminue — tous les jours — un peu...

NEZ

Hé là-bas, l'homme aux plaies mollusques laines chaînes, l'homme aux  
peines diverses et aux poches pleines, l'homme tarte à la géographie,  
d'où êtes-vous ?

CEIL

L'écorce des arbres apothéose abrite les vers mais la pluie fait marcher  
l'horloge de la poésie organisée. Les banques emplies de coton  
hydrophile. Homme de ficelles soutenu par les ampoules comme vous et  
comme les autres. A la fleur de porcelaine jouez-nous au violon la  
chasteté, ô cerisier, la mort est courte et cuite au bitume au trombone  
capital.

NEZ

Hé là-bas, monsieur...

OREILLE

Hé hé hé hé hé hé hé hé hé hé hé hé

COU

Mandarine et blanc d'Espagne  
je me tue Madeleine Madeleine

OREILLE

L'œil dit à la bouche : ouvre la bouche pour le bonbon de l'œil

COU

Mandarine et blanc d'Espagne  
je me tue Madeleine Madeleine

CEIL

Sur l'oreille le vaccin de perle grave aplatie en mimosa

OREILLE

Ne trouvez-vous pas qu'il fait très chaud ?

BOUCHE (*qui vient d'entrer*)

Il fait très chaud en été

CEIL

La beauté de ton visage est un chronomètre de précision

COU

Mandarine et blanc d'Espagne  
je me tue Madeleine Madeleine.

#### OREILLE

L'aiguille montre l'oreille gauche l'ŒIL droit le front le sourcil le front le sourcil l'ŒIL gauche l'oreille gauche les lèvres le menton le cou.

#### ŒIL

Clitemnestre femme d'un ministre, regardait à la fenêtre. Les violoncellistes passaient dans un carosse de thé chinois, mordant l'air et les caresses à cœur ouvert. Vous êtes belle Clitemnestre, le cristal de votre peau éveille la curiosité de nos sexes. Vous êtes tendre et calme comme 2 mètres de soie blanche. Clitemnestre, mes dents tremblent. Vous êtes mariée. J'ai froid, j'ai peur. J'ai vert j'ai fleur j'ai gazomètre j'ai peur. Vous êtes mariée. Mes dents tremblent. Quand aurez-vous le plaisir de regarder la mâchoire inférieure du revolver se fermer dans mon poumon de craie. Sans espoir de famille.

#### COU

Mandarine et blanc d'Espagne  
je me tue Madeleine Madeleine.

#### BOUCHE

Trop sensible aux sanctions de votre goût j'ai décidé de fermer le robinet. L'eau chaude et l'eau froide de mon charme ne sauront plus divertir les doux résultats de votre sueur, l'amour du cœur ou l'amour tout court (*sort*).

#### OREILLE (*entre*)

Son cou est étroit mais le pied large. Il peut facilement tambouriner avec les doigts des pieds sur son ventre ovale qui a déjà servi de balle à quelques matchs de rugby. Il n'est pas être car il est composé de morceaux. Les hommes simples se manifestent par une maison, les hommes importants par un monument.

#### NEZ

Mais oui mais oui mais oui mais oui mais oui...

#### SOURCIL

« Où », « combien », « pourquoi » sont des monuments. Par exemple la Justice. Quel beau fonctionnement régulier, presque un tic nerveux ou une religion.

#### NEZ (*decrecendo*)

Mais oui mais oui mais oui mais oui mais oui...

#### SOURCIL

Dans le lac trempé 2 fois au ciel — au ciel à barbe — on trouva un joli matin. L'objet fuyait entre les narines. Goût acidulé de faible courant électrique, ce goût qui aux portes des mines de sel s'ouvre au zinc, au



caoutchouc, à l'étoffe— sans poids et grimé. Un soir — en fouillant le soir — on trouva au fond un tout petit soir. Il s'appelait bonsoir.

NEZ

Mais oui mais oui mais oui mais oui...

ŒIL

Attention! cria le héros, les 2 chemins de fumée des maisons ennemies nouaient une cravate— et cela montait vers le nombril lumineux.

NEZ

Mais oui mais oui mais oui mais oui...

OREILLE

Distraitement le voleur se transforma en valise, le physicien pourra donc dire que c'est la valise qui a volé le voleur. La valse marchait toujours — c'est toujours qui ne marchait plus — il valsait — et les amoureux en déchiraient des parties au passage — au vieux mur les affiches ne sont plus valables.

NEZ

Mais oui mais oui mais oui mais oui...

ŒIL

On attrapait des rhumes pour son tic-tac. Pour le tic-tac de sa vie un peu de mort. Elle s'appelle continuité.

NEZ

Mais oui mais oui mais oui mais oui...

ŒIL

Jamais pêcheur ne fit plus d'ombres assassinées sous les ponts de Paris. Mais tout d'un coup il sonna midi sous le cachet du clin d'œil les larmes s'embrouillaient en télégrammes chiffrés et obscurs.

SOURCIL

Il s'aplatit comme une tache de papier argenté et quelques gouttes quelques souvenirs quelques feuilles certifiaient la cruauté d'une faune fervente et réelle. Vent rideau du vide secoue — son ventre est plein de tant de monnaies étrangères. Le vide boit le vide : l'air est venu avec des yeux bleus, c'est pour cela qu'il prend tout le temps des cachets d'aspirine. Une fois par jour nous avortons de nos obscurités.

ŒIL

Nous en avons le temps, hélas, le temps ne nous manque plus. Le temps porte des moustaches, comme tout le monde, même les femmes et les Américains rasés. Le temps est serré — l'œil est mauvais — mais il n'est pas encore la bourse en rides de l'avare.

BOUCHE

N'est-ce pas ?

CEIL

La conversation devient ennuyeuse, n'est-ce pas ?

BOUCHE

Oui, n'est-ce pas ?

CEIL

Très ennuyeuse, n'est-ce pas ?

BOUCHE

Oui, n'est-ce pas ?

CEIL

Naturellement, n'est-ce pas ?

BOUCHE

Évidemment, n'est-ce pas ?

CEIL

Ennuyeuse, n'est-ce pas ?

BOUCHE

Oui, n'est-ce pas ?

CEIL

Évidemment, n'est-ce pas ?

BOUCHE

Oui, n'est-ce pas ?

CEIL

Très ennuyeuse, n'est-ce pas ?

BOUCHE

Oui, n'est-ce pas ?

CEIL

Naturellement, n'est-ce pas ?

BOUCHE

Ennuyeuse, n'est-ce pas ?

CEIL

Évidemment mon dieu.

RIDEAU

ACTE II

SOURCIL

Nous allons aujourd'hui aux courses.

BOUCHE

N'oublions pas l'appareil.

CEIL

Eh bien bonjour.

OREILLE

Le bataillon mécanique des poignées de mains crispées.

BOUCHE (*sort*)

NEZ (*crie*)

Clitemnestre est gagnant !

OREILLE

Comment, vous ne saviez pas que Clitemnestre est un cheval de courses ?

ŒIL

Les bousculades amoureuses conduisent à tout. Mais la saison est propice. Prenez garde, chers amis, la saison est satisfaisante. Elle mord les paroles. Elle tend les silences en accordéons. Les serpents se profilent dans leurs propres lorgnons. Et que faites-vous des cloches des yeux, demanda l'intermédiaire.

OREILLE

« Des chercheurs et des curieux », répondit Oreille.

Elle finit les nerfs des autres dans le coquillage blanc de porcelaine.

Elle gonfle.

NEZ

Éventail en crise de bois

corps léger en rire majeur.

SOURCIL

Les courroies des moulins à rêves

effleurent la mâchoire inférieure en laine de nos plantes carnivores.

OREILLE

Oui, je sais, les rêves aux cheveux.

ŒIL

Les rêves d'anges.

OREILLE

Les rêves d'étoffe, les montres en papier.

ŒIL

Les rêves majuscules en solennités d'inauguration.

OREILLE

Les anges en hélicoptères.

NEZ

Oui, je sais.

ŒIL

Les anges de conversation.

COU  
Oui je sais.  
OREILLE  
Les anges en coussins.  
NEZ  
Oui je sais.  
ŒIL  
Les anges en glace.  
COU  
Oui je sais.  
OREILLE  
Les anges des milieux.  
NEZ  
Oui, je sais.  
OREILLE  
La glace est rompue, disaient nos pères à nos mères, au premier  
printemps de leur existence qui était honorable et gracieuse.  
ŒIL  
Voilà comment l'heure comprend l'heure, l'amiral sa flotte de paroles.  
Hiver enfant la paume de ma main.  
BOUCHE (*entre*)  
BOUCHE  
J'ai gagné beaucoup d'argent.  
NEZ  
Merci pas mal.  
BOUCHE  
Je nage dans le bassin j'ai des colliers de poissons rouges.  
COU  
Merci pas mal.  
BOUCHE  
J'ai une coiffure à l'américaine.  
NEZ  
Merci pas mal.  
ŒIL  
J'ai déjà vu ça à New-York.  
COU  
Merci pas mal.  
BOUCHE  
Je ne comprends rien aux bruits de la prochaine guerre.

COU

Merci pas mal.

BOUCHE

Et je maigris tous les jours.

NEZ

Merci pas mal.

BOUCHE

Un jeune homme m'a suivi dans la rue à bicyclette.

COU

Merci pas mal.

BOUCHE

Je m'embarque lundi prochain.

NEZ

Merci pas mal.

ŒIL

Clitemnestre le vent souffle. Le vent souffle. Sur les quais aux grelots garnis. Tournez le dos coupez le vent. Vos yeux sont des cailloux car ils ne voient que la pluie et le froid. Clitemnestre. Avez-vous senti les horreurs de la guerre? Savez-vous glisser sur la douceur de mon langage? Ne respirez-vous pas le même air que moi? Ne parlez-vous pas la même langue? Dans quel métal incalculable sont incrustés vos doigts de malheur? Quelle musique filtrée par quel rideau mystérieux empêche mes paroles de pénétrer dans la cire de votre cerveau? Certes, la pierre vous ronge et les os vous frappent les muscles, mais jamais le langage découpé en tranches de chance ne déclenchera en vous le ruisseau employant les moyens blancs.

BOUCHE (*sort*)

OREILLE

Vous connaissez les calendriers d'oiseaux?

ŒIL

Comment?

OREILLE

365 oiseaux — tous les jours un oiseau s'en va — toutes les heures une plume tombe — toutes les deux heures on écrit un poème — on le découpe avec les ciseaux.

NEZ

J'ai déjà vu ça à New-York.

ŒIL

Quel philosophe. Quel poète. Je n'aime pas la poésie.

OREILLE

Mais alors vous aimez les boissons fraîches ? Ou les paysages ondulés  
comme les chevelures des danseuses ?

Ou bien les villes antiques ? Ou les sciences occultes ?

ŒIL

Je connais tout ça.

NEZ

Un peu plus de vie, là-bas sur la scène.

SOURCIL

Tambour gris pour la fleur de ton poumon.

OREILLE

Mon poumon est en poumons et non en carton si vous voulez savoir.

ŒIL

Mais, Mademoiselle.

OREILLE

Je vous en prie, Monsieur.

ŒIL

Pâques vertébrés en cages militaires la peinture ne m'intéresse pas  
beaucoup.

J'aime les paysages sourds et larges galops.

NEZ

Elle est charmante votre pièce mais on n'y comprend rien.

SOURCIL

Il n'y a rien à comprendre tout est facile à faire et à prendre. Goulot de  
pensée d'où sortira le fouet. Le fouet sera un myosotis. Le myosotis un  
encrier vivant. L'encrier habillera la poupée.

OREILLE

Elle est charmante votre fille.

ŒIL

Vous êtes bien aimable.

OREILLE

Vous vous intéressez aux sports ?

ŒIL

Oui ce moyen de communication est assez pratique.

OREILLE

Vous savez j'ai un garage.

ŒIL

Merci bien.

OREILLE

C'est le printemps le printemps...

NEZ

Je vous dis qu'il a 2 mètres.

COU

Je vous dis qu'il a 3 mètres.

NEZ

Je vous dis qu'il a 4 mètres.

COU

Je vous dis qu'il a 5 mètres.

NEZ

Je vous dis qu'il a 6 mètres.

COU

Je vous dis qu'il a 7 mètres.

NEZ

Je vous dis qu'il a 8 mètres.

COU

Je vous dis qu'il a 9 mètres.

NEZ

Je vous dis qu'il a 10 mètres.

COU

Je vous dis qu'il a 11 mètres.

NEZ

Je vous dis qu'il a 12 mètres.

COU

Je vous dis qu'il a 13 mètres.

NEZ

Je vous dis qu'il a 14 mètres.

COU

Je vous dis qu'il a 15 mètres.

NFZ

Je vous dis qu'il a 16 mètres.

OREILLE

Merci merci très bien.

ŒIL

Amour — sport ou réquisitoire  
sommaire des BOTTINS d'amour — amour  
accumulé par les siècles des poids et des nombres  
avec ses seins de cuir et de cristal  
dieu est un tic nerveux des dunes inexactes

nerveux et agile feuillette les pays et les poches des  
spectateurs  
la coiffure de mort jetée au fléau  
au dehors neuf  
amitié à tort juxtaposée en délicatesse.

NEZ

Je vous dis que l'amour a 17 mètres.

COU

Je vous dis qu'il a 18 mètres.

NEZ

Je vous dis qu'il a 19 mètres.

COU

Je vous dis qu'il a 20 mètres.

NEZ

Je vous dis qu'il a 21 mètres.

COU

Je vous dis qu'il a 22 mètres.

NEZ

Je vous dis qu'il a 23 mètres.

COU

Je vous dis qu'il a 24 mètres.

NEZ

Je vous dis qu'il a 25 mètres.

COU

Je vous dis qu'il a 26 mètres.

NEZ

Je vous dis qu'il a 27 mètres.

COU

Je vous dis qu'il a 28 mètres.

NEZ

Je vous dis qu'il a 29 mètres.

OREILLE

Vous avez une très jolie tête  
vous devriez en faire une sculpture  
vous devriez donner une grande fête  
pour comprendre et aimer la nature  
et enfoncer dans la sculpture des fourchettes  
les herbes des ventilateurs flattent les beaux jours.

SOURCIL



Au feu ! Au feu !  
Je crois que Clitemnestre brûle.

RIDEAU

### ACTE III

COU

Le ciel est couvert  
mon doigt est ouvert  
machine à coudre les regards  
le fleuve est ouvert  
le cerveau est couvert  
machine à coudre les regards.

BOUCHE

On en fera une belle étoffe pour la robe de cristal

NEZ

Vous voulez dire « le désespoir vous donne des explications sur ses  
cours de change ».

BOUCHE

Non je ne veux rien dire. J'ai mis depuis longtemps dans la boîte à  
chapeaux ce que j'avais à dire.

COU

Tout le monde te connaît installation de bonheur conjugal..

NEZ

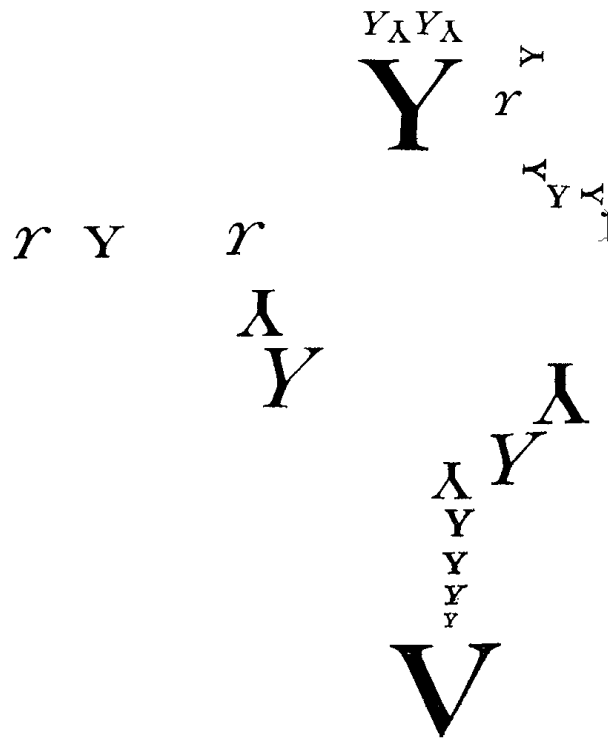
Tout le monde te connaît, tapis des idées perdues, cristallisation.

COU

Tout le monde te connaît, formule de chanson, marche-pied d'algèbre,  
numéro d'insomnie, mécanique à triple peau.

BOUCHE

Tout le monde ne me connaît pas. Je suis seule dans mon armoire et la  
glace est vide lorsque je me regarde. J'aime aussi les oiseaux aux bouts  
des cigarettes allumées. Les chats, tous les animaux et tous les végétaux.  
J'aime les chats, les oiseaux, les animaux et les végétaux qui sont la  
projection de Clitemnestre dans la cour, les draps du lit, les vases et les  
prairies. J'aime le foin. J'aime le jeune homme qui me fait de si tendres  
déclarations et dont la méninge est déchirée au soleil.



DANSE

(du monsieur qui tombe de l'entonnoir du plafond sur la table).

BOUCHE

Les rêves rafraîchissent le crépuscule de cuir tendu (*sort*).

ŒIL

Imaginez-vous cher ami je ne l'aime plus.

OREILLE

Mais de qui parlez-vous ?

ŒIL

Je parle de celle que j'ai beaucoup aimée.

OREILLE

Moi aussi j'ai perdu une illusion. Le cheval favori de mon écurie a

perdu ses forces.

ŒIL

Eh bien, mon cher, on renouvellera sa vie.

OREILLE

Vous êtes amer (*sort*)

BOUCHE (*entre*)

ŒIL

Clitemnestre vous êtes belle. Je vous aime en clarté de scaphandrier — ses algues. Mon sang tremble. Vos yeux sont bleus. Pourquoi n'entendez-vous pas, Clitemnestre, le rire tranquille de mes cellules qui vous attendent, la violence de mon haleine et les douces possibilités enfantines que le sort nous réserve ? Attendez-vous peut-être d'autres révélations sensationnelles sur mon tempérament ?

BOUCHE (*sort*)

ŒIL (*tombe*)

NEZ

Grand.

COU

Fixe.

NEZ

Cruel.

COU

Large.

NEZ

Petit.

COU

Court.

NEZ

Aigu.

COU

Faible.

NEZ

Magnifique.

COU

Long.

NEZ

Étroit.

COU

Fort.

NEZ  
Sensible.  
COU  
Gras.  
NEZ  
Haut.  
COU  
Mince.  
NEZ  
Tremblant.  
COU  
Fin.  
NEZ  
Clair.  
COU  
Courageux.  
NEZ  
Maigre.  
COU  
Obscur.  
NEZ  
Timide.  
COU  
Joli.  
NEZ  
Blanc.  
COU  
Flexible.  
NEZ  
Profond.  
COU  
Perfide.  
NEZ  
Laid.  
COU  
Lourd.  
NEZ  
Bas.  
COU

Noir.  
NEZ  
Superficiel.  
COU  
Inodore.  
NEZ  
Harmonieux.  
COU  
Lisse.  
NEZ  
Raide.  
COU  
Mandarine et Blanc d'Espagne  
Je me tue Madeleine Madeleine.  
OREILLE (*entre avec Bouche qui marche à 4 pattes. Crie*)  
Clitemnestre, cheval de course :  
3 000 francs ŒIL  
1 fois !  
2 fois !  
3 fois !  
Adjugé !  
ŒIL (*se met à quatre pattes à côté de Bouche*)  
OREILLE  
Cela finira par un beau mariage.  
ŒIL  
Cela finira par un beau mariage.  
SOURCIL  
Cela finira par un beau mariage.  
BOUCHE  
Cela finira par un beau mariage.  
COU  
Cela finira par un beau mariage.  
NEZ  
Cela finira par un beau mariage.  
OREILLE  
Allez vous coucher.  
ŒIL  
Allez vous coucher.  
SOURCIL

Allez vous coucher.  
BOUCHE  
Allez vous coucher.  
COU  
Allez vous coucher.  
NEZ  
Allez vous coucher.

*fin*  




*l'Amour*

DE NOS OISEAUX



## CIRQUE

### I

tu fus aussi étoile  
l'éléphant sortant de l'affiche  
voir un ŒIL énorme d'où les rayons se laissent descendre en courbes sur  
terre  
qui ne voit que sous la toile  
la force musculaire est grave et lente sous la lumière bleuâtre  
nous donne la certitude en certains exemples  
la précision des gymnastes parfois des clowns  
doit attendre ?  
la perspective tordant la forme du corps  
c'est émouvant dans ces lueurs  
loin d'ici  
des mains invisibles qui tortuent les membres  
toutes les taches jaunes aux points d'acier s'approchent de quelques  
centimètres du milieu  
du cirque  
on attend  
ce sont des cordes qui pendent en haut  
la musique  
c'est le directeur du cirque  
le directeur du cirque ne veut pas montrer qu'il est content  
il est correct

### II

porte d'entrée  
du chocolat vérité noisettes journal  
on fait des présomptions de couloirs et de malles sur les inscriptions des  
portes  
tu es inquiet mais moi j'ai confiance  
il y a beaucoup de soldats aux regards nouveaux  
les couches étroites horizontales de l'air la lumière forte tombe des  
escaliers  
filtration par les grillages des rapports  
les éléphants se couchent satellites noirs  
est-ce prospectus de l'apparence ? conduis-nous sous le rideau  
et dans les cabines familières  
un doigt inespéré nous touche tout d'un coup

### III

ce n'est que le commencement  
mon âme un atelier de fleurs en papier de nouveau  
je n'ai pas oublié ma mère pourtant  
le dernier engagement (si favorable)  
elle me pardonnerait je crois  
il est tard  
on trouve dans tous les coins des coups dérégés de tambour  
si je pouvais chanter seulement  
toujours le même toujours quelque part  
cette lumière éblouissante les fourmis la transparence  
surgissant de la main coupable  
je partirai  
la madone en bois sculpté est l'affiche la critique  
silence opaque coupé par le tic-tac inégal  
c'est mon cœur qui allonge la 5<sup>e</sup> mesure  
et la gloire  
entrevue  
le rideau de velours après la marche finale  
avec la plus subtile inflexion penses-tu aussi à moi  
quatre chiffres sur le mur  
avec la dernière inquiétude  
pourquoi chercher  
et voilà une sonnerie qui ne cessera jamais

### IV

le dompteur connaît  
les moeurs des peuples ce qui se passe dans tous les paysages  
les bouches des animaux leur salive  
toutes les respirations lentes anxieuses haletantes  
d'ennui de rage  
l'effet des blessures  
la manière sûre de les lier  
contre la liqueur venimeuse une lumière le bandage d'or  
et la nourriture  
il sait les moyens pratiques de transport  
la force mesurée et juste des coups

### V

anémie et élégances naphte virements  
la bonté me met au cou des sonnettes

hurle  
planète de rire liqueur nocturne violente brûlante  
lourde noire  
fumée montant rapidement en pyramide aiguë crie disque  
jardinier de ton silence sur mer  
et les vibrations de ta chair amère

accoucher et trafiquer

VI

— qui connaît la force mesurée et juste des coups  
ni trop faibles ni trop forts  
mes jambes sont longues et fines  
écoulé d'une crevasse du soleil  
d'acier  
nous sommes des gens honnêtes  
organisation de l'ampleur des lampes grasses rebondissantes  
dansons crions  
je t'aime le train part chaque jour  
buvons arc voltaïque  
chanson de la cocotte  
l'opération dangereuse  
main-fleur d'arbre rose  
tranquillise mes larmes  
offre aux choses  
des âmes de soeur  
splendeur et finesse  
ont rongé mon cœur  
je tourne sans cesse  
les bras en spirale vers le ciel  
il fait froid  
écoute ma mère  
et pense à moi  
maintenant  
le dernier arrivé du tropique  
fleur équinoxiale phaéton à queue blanche  
en auto vers amsterdam autour d'une table et la soupape  
du second brouillard

FIL D'AIR

qui se moi-même ?  
tout seul  
à quand ?  
avant  
à quoi ?  
pour cent  
vraiment ?  
je te le jure  
divers tantôt  
à quand ?  
à la longue  
la langue blanche  
de cristal pourri

## ÉPIDERME DE LA NUIT CROISSANCE

promenoir de notre eau  
je suis sorti en branches de gants flétris phosphore  
farine d'aigle mercuriel me secoue les muscles  
je suis service des tremblements si l'on appuie sur la cellule  
quelle belle photo je ferai aplati contre la grille comme un gâteau  
j'étais avec vous et vos yeux venaient avec nous

arrivons par intermède membre après membre et organe après organe

## LIQUIDATION ESTHÉTIQUE

crime par correspondance porcelaine jaune d'oeuf  
le front retentit d'un pas lourd

le satellite secrétaire grossit pour les presbytes lampion  
discours de violon sur l'escalier des tiroirs

malades guérissez-vous  
guérissez-vous malades

kiosque de pharmacie sur mer et blanc d'argile  
voyons voyons les hommes précis laïques et économes

tombola des préférences  
entre quoi et quoi c'est sûr

le retard le bien le froid le prix  
le patriotisme le rouge l'explication l'humidité  
décident la mesure minérale de brûlure  
des jambes des doigts  
des voies respiratoires

des canaux visuels du cerveau  
du degré d'ennui par alliance attaquant

une ordonnance interdisant la tétine et l'enthousiasme  
engelure apéritive accident à la faveur des lumières de borax  
et canule pour la mine de zénith  
cirent nos tristesses d'où nous extrayons le miel

## CIRCUIT TOTAL PAR LA LUNE ET PAR LA COULEUR

l'œil de fer en or changera  
les boussoles ont fleuri nos tympan  
regardez monsieur pour la prière fabuleuse  
tropical  
sur le violon de la tour eiffel et sonneries d'étoiles  
les olives gonflent pac pac et se cristalliseront symétriquement partout  
citron  
la pièce de dix sous  
les dimanches ont caressé lumineusement dieu dada danse  
partageant les céréales  
la pluie  
journal  
vers le nord  
lentement lentement  
les papillons de 5 mètres de longueur se cassent comme les miroirs  
comme le vol des fleuves nocturnes grimpent avec le feu vers la voie  
lactée  
les routes de lumière la chevelure des pluies irrégulières  
et les kiosques artificiels qui volent veillent dans ton cœur  
quand tu penses je vois  
matinal  
qui crie  
les cellules se dilatent  
les ponts s'allongent et se lèvent en air pour crier  
autour des pôles magnétiques les rayons se rangent comme les plumes  
des paons  
boréal  
et les cascades voyez-vous ? se rangent dans leur propre lumière  
au pôle nord un paon énorme déploiera lentement le soleil  
à l'autre pôle on aura la nuit des couleurs qui mangent les serpents  
glisse jaune  
les cloches  
nerveux  
pour l'éclaircir les rouges marcheront  
quand je demande comment  
les fosses hurlent  
seigneur ma géométrie

## LE CIERGE ET LA VIERGE

sur le dos de l'hôpital la sangsue pleure sans instrument  
les ronces rongent la lune appelle familièrement les pendus  
qui crie avec l'empressement d'un enfant qui se tue ?  
le chat

les marins n'ont pas fait l'amour depuis cinq semaines  
coudre des auréoles commerciales au mal qui pense  
je pensais à notre vieille et noble famille

auberge chien livre valise  
où scolopendre chanson gelée sur le grillage  
où scolopendre chanson gelée avec l'apache  
où scolopendre chanson gelée pour le bracelet



MONSIEUR AA FAIT DES SIGNES STÉNOGRAPHIQUES À  
MONSIEUR TZARA

martyre en flagrant délit messieurs les députés  
la lumière et le confort se cultivent au nord à barbe de neige  
le chèque de 8 heures et de bonne humeur  
voulez-vous gagner l'ange boxeur nage dans l'encre  
avec des gants myosotis  
les serpents portent maintenant des gants  
la passion javanaise dans une Rolls-Royce  
joue aux échecs avec un personnel de premier ordre  
savoureux et caméléon comme un dada de premier ordre

## SOIR

les pêcheurs reviennent avec les étoiles des eaux  
ils partagent du pain aux pauvres  
enfilent des colliers aux aveugles  
les empereurs sortent dans les parcs à cette heure qui ressemble à  
l'amertume des gravures

les domestiques baignent les chiens de chasse  
la lumière met des gants  
ferme-toi fenêtre par conséquent  
sors lumière de la chambre comme le noyau de l'abricot  
comme le prêtre de l'église

bon dieu : fais la laine tendre aux amoureux dolents  
peins les petits oiseaux à l'encre et renouvelle l'image sur la lune

— allons attraper des scarabées  
pour les enfermer dans la boîte  
— allons au ruisseau  
faire des cruches en terre cuite

— allons nous embrasser  
à la fontaine  
— allons au parc communal  
jusqu'à ce que le coq chante  
et la ville se scandalise

ou au grenier  
le foin picote on entend les vaches mugir  
puis elles se souviennent des petits  
allons

## LONGUE-VUE

sangsue d'encre et de cendre visse son œil dans le gâteau  
sur les mauvais sentiments des femmes le corset de la tempête  
qui travaille travaille  
le verre dans le verre  
et le petit animal de verre  
pour le petit déjeuner de dieu  
les yeux de cette jeune fille sont des boussoles de rébus  
pluie de becs d'oiseaux sur les yeux aux champs d'étoffe  
fermier des endroits lugubres  
un œil sur le piédestal

le ranch aux distances vivantes les lèvres des arbres les narines  
des herbes fraîches brèves les bandages des chemins pénibles  
que fait le ranch aux distances vivantes  
il nourrit la pierre et l'or manège des toux en peluche

l'air aux cheveux blonds à l'approche du capricorne  
l'air accumulé devient chair et crève dans une lampe de vipère agitée  
les yeux munis d'éventails légers dissimulent le paysage à conviction

que font les yeux aux éventails légers  
ils ont perdu l'été  
sur le chapeau de porcelaine  
le hiatus des dents ouvertes

#### LETTRE ANONYME

fleur cérébrale s'évanouit sur la liste des catégories de ciel  
il est étoile convaincu mandarin sur une carte de visite  
déserte le double éclat physique qui coupe l'heure avec ses ciseaux  
l'éther en spirale dans la porte tournante des salutations distinguées  
gonfle les escaliers que monsieur chèvre monte péniblement  
les ventouses sont aussi des animaux avec têtes et divers  
spectacles de vitalité brumeuse adaptés à toutes les circonstances  
nuage de barbe autour de l'auréole du jésus nikelé  
qui brille dans notre cœur collectif noyau dans la moitié d'une pomme  
jésus homme de confiance  
enfonce je te prie la porte d'x comme



## HERBIER DES JEUX ET DES CALCULS

immobile dans son désir inquiet mon amie  
lance le cercle de sa vue  
abondante  
sur les carrés des rendez-vous alternatifs  
les fenêtres des lèvres ouvrent leur bruit

formule la nuit amère ornée de ta pensée  
en grappes de balustrades de raisins  
le silence confus rempli de ronces et d'arbustes  
mais le coup éclate sec se casse  
en faïence glacée à travers la sonnerie du rire

courtoise serrée délicate l'ambition  
joue avec des instruments connus  
glissons l'archet sur l'élévateur de sentiments  
et sur la pente des sourcils désaccordés  
une caresse de lit défait dans ton demi-raisonnement surpris  
fait fleurir les pierres des merveilles échevelées

je passe mon temps à compter les rayons du soleil  
et les cheveux de tes paroles  
l'arbre du squelette couvert de feuilles et de printemps  
tourne au fond de la mer avec les valse bleues  
l'attrait de ton visage  
envahit la fin de la partie d'échecs

## EAU SAUVAGE

les dents affamées de l'œil  
couvertes de suie de soie  
ouvertes à la pluie  
toute l'année  
l'eau nue  
obscurcit la sueur du front de la nuit  
l'œil est enfermé dans un triangle

ce triangle soutient un autre triangle  
l'œil au ralenti  
croque dans sa bouche des morceaux de sommeil  
croque des dents de soleil des dents lourdes de sommeil  
le bruit ordonné à la périphérie de la lueur  
est un ange  
qui sert de serrure à la sûreté de la chanson  
une pipe qu'on fume dans le compartiment de fumeurs  
sur sa chair les cris se filtrent par les nerfs  
qui conduisent la pluie et ses dessins

les femmes le mettent au cou comme collier  
il fait la joie des astronomes  
tout le monde le prend pour un jeu de plis marins  
velouté par la chaleur et l'insomnie qui l'enlumine

son œil ne s'ouvre qu'au mien  
il n'y a que moi qui aie peur quand je le regarde  
il me met dans un état de souffrance respectueuse

là où les muscles de son ventre et de ses jambes inflexibles  
se rencontrent dans un souffle animal d'haleine saline  
j'écarte avec pudeur les formations nuageuses et leur cible  
chair inexplorée polie et adoucie par les eaux très fines

SELS DE MINUIT'

arc voltaïque de ces deux nerfs qui ne se touchent pas

*près du cœur*

on constate le frisson noir sous une lentille

**est-ce sentiment ce blanc jaillissement**

et l'amour méthodique

PARTAGE EN RAYONS MON CORPS

**pâte dentifrice**

accordéon transatlantique

la foule casse la colonne couchée du vent

**l'éventail des fusées**

*sur ma tête*

la revanche sanglante du two-step libéré

*répertoire des prétentions à prix fixe*

la folie à 3 heures 20

**ou 3 fr 50**

la cocaïne ronge pour son plaisir lentement les murs

des yeux tombent encore



## AUTOUR

### I

la terrasse est pleine  
de rumeurs salines  
la robe et même  
les plis du soleil

perdus aujourd'hui  
presque accessible  
au vertige lenteur  
coupé du minuit

l'animal poli  
dans ses hallucinations  
creuse l'abandon  
de la lumière instructive

et la proie fanée  
chassée à merveille  
les glaçons vermeils  
gras dérisoires

drôle de cœur  
faim de noir  
un collier d'humeur  
docile et féroce

enceint de soleil  
comme un jour de fête  
à la fenêtre  
appelle l'œil

glisse sur des sandales  
de sondes solaires  
aux rébus des mers  
aux réclames du mal

les fleurs frisées

en excursion  
des chapeaux en crise  
d'élégance végétale

sur les rocs les citrons  
poreux graves  
les prix de pension  
ont augmenté avec le paysage

ingénieuse cravate  
nouée dans l'alibi  
des nuits disparates  
que la voix gaspille

faiblesses senteurs  
les excuses rapides  
des maisons les fleurs  
et des vins la paix

le son moribond  
et des vagabondages  
vent doux bandage  
s'en vont avec l'âge

maladies craintives  
mesurées ma chère  
au degré d'alcool  
sous les branches des voyages

insensiblement claires  
les clés des racines  
ne savais-tu pas  
étaient nos médicaments

les femmes solennelles  
au bout des mains cruelles  
des villes de fatigue  
desséchées comme les figues

mettez tout dans l'armoire  
des occasions fumées  
au revoir au revoir  
ma chère des jeux de la terre

II

quand le poisson rame  
le discours du lac  
quand il joue la gamme  
la promenade des dames

quand l'oiseau vieille fille  
avale sa vie  
en chansons gentilles  
allume la chaîne d'air

je pense à votre extravagance  
reveillée en écharpes d'ouragan  
qui plisse les boucles des montagnes  
sépare le beau du morne plaisir

les bonjours de vos lèvres  
m'émeuvent que la pluie  
égrène le fleuve  
dont mon ciel s'abreuve

je m'ouvre aux rumeurs  
des heures assises  
pourquoi serais-je désolé  
désolé désolé

mais la forêt là-bas  
à quelques mètres seulement  
frémit de brutalités  
dans la boutique des horizons

quoique les cils tendres  
aient fermé dans leurs ornements  
l'insecte de ton souffle lent  
je l'attends infiniment

la dentelle douce madame  
est une cendre au nuage  
sans la roue des pensées sages  
je ne m'aventure pas sur les routes

les routes sont mauvaises  
car il n'y a plus d'argent dans les caisses  
les exportations sont comme les caresses  
elles ne payent pas les taxes à la douane

madame madame si vous saviez  
comme je vous aime et vous idolâtre  
vous ne partiriez pas sans une assurance  
sur la vie à laquelle je pense

mais elle n'est pas rétrospective  
l'histoire du matin destin  
maintenant il fait tard tard  
dans le soulier du ravin

et que faites-vous des ordonnances  
du médecin éclos du fin  
savoir aux tempes mûres et belles ?  
je fais mes malles répondit-elle

ainsi s'écoule janvier  
février mars avril mai  
juin février mars et les  
années des plumes comptées — mais

à la longueur des cris virils des lampes  
les bandits surent sa richesse  
et découpèrent en finesse  
son beau corps de chair charmante

oh les immondes les sales  
mais je préfère me taire  
le regret solitaire virulent  
me va beaucoup mieux

et je tiens à ma beauté  
à ma santé à ma gaité  
à ma liberté à mon égalité  
à ma fraternité et à ce que j'ai à dire

III

ici commence dans son château  
au milieu des cœurs  
l'appel de son beau cœur  
grand comme un monsieur

sous les vêtements des pierres  
le cadenas s'ouvre aux mystères  
laissez choir sur leurs gencives  
le dieu charnel des heures tardives

la vigueur aiguë des cloches  
finit le bavardage  
on enferme les vaches magiques  
au sein noir du garage

bientôt l'inclinaison  
de l'obscurité certaine  
vieille de mouettes  
clouée et velue

louve des lilas  
lente selon le tic  
régulier des dormeurs  
les remords politiques

des amants des printemps  
et du sommeil ravagent  
air et plumages  
avec les roues battantes des vapeurs

lorsque maternel agile  
le doute nous sollicite  
et nous menace je lègue  
mon corps à la dérive

toujours lasse fragile  
retouchée par le fard  
la négligence du rire  
et embellie par tout cela

la poitrine de la façade  
améliorée par un ténor  
c'était une vague perdue  
dans la coulisse de la mer d'or

effaçant le câble le capitaine  
songe au bonheur nettoyé  
comme un revolver — viens  
je mettrai mes oublis sur ta plaie

loin du naufrage célèbre  
de l'orage d'orangeade abandonnée  
je mettrai mes ours en cage  
et mes sentiments résistants à l'épreuve

du désir à l'autre rive  
de tes bras aux rayons clos  
le triste métal de l'eau  
au fond flûté de ton cerveau

jamais jamais je n'oserai  
te donner ma voix gelée  
le vif métal de l'eau  
au fond flûté de ton cerveau

où longuement scepticisme  
je méditais l'avalanche civile  
le grave métal de l'eau  
au fond flûté de ton oreille

que l'hiver vienne en ami  
accroché à sa loterie  
qu'on agite le sac des neiges

aux avatars des dieux aurifères

qu'on éparpille les gestes des choses  
et qu'on tire la clarinette du cothurne  
qu'on me regarde de côté  
à l'embarras du froid nocturne

qu'on gèle la musique sur l'évangile  
et que l'on crève en rêves habiles  
d'une voix forte les reflets  
quitteront la maison mais ce n'est pas de ma faute

mais à quoi bon puisque je t'aime  
conquérir les cris du monde

### LA MORT DE GUILLAUME APOLLINAIRE

nous ne savons rien  
nous ne savions rien de la douleur  
la saison amère du froid  
  creuse de longues traces dans nos muscles  
il aurait plutôt aimé la joie de la victoire  
  sages sous les tristesses calmes            en cage  
  ne pouvoir rien faire  
  si la neige tombait en haut  
si le soleil montait chez nous pendant la nuit  
  pour nous chauffer  
  et les arbres pendaient avec leur couronne  
  — unique pleur —  
  si les oiseaux étaient parmi nous pour se mirer  
dans le lac tranquille au-dessus de nos têtes  
  ON POURRAIT COMPRENDRE  
  la mort serait un beau long voyage  
et les vacances illimitées de la chair des structures et des os



## LE MARIN

il fait l'amour avec une femme qui n'a qu'une jambe  
l'étroitesse d'un anneau pondichéry  
on a ouvert son ventre qui grince grigri

d'où sortent les bas et les animaux oblongs  
dans ton intérieur il y a des lampes fumantes  
le marais de miel bleu  
chat accroupi dans l'or d'une taverne flamande  
boum boum  
beaucoup de sable bicycliste jaune  
château neuf des papes  
manhattan il y a des baquets d'excrément devant toi  
mbaze mbazè bazebaze mleganga garoo  
tu circules rapidement en moi  
kangourous dans les entrailles du bateau  
attends je vais premièrement arranger mes impressions  
les excursionnistes assis dentelle au bord de l'eau  
enfonce les doigts dans les orbites que la lumière crève grenades  
l'urubu nous regarde — tu dois rentrer dans la ménagerie des  
intelligences  
l'urubu s'enracine dans le ciel en ulcère orange  
où vas-tu  
prestidigitateur moulin à vent coiffures tous les pygargues sont  
chancreux  
egg-nogg

CRIME DISTINGUÉ

une robe rose de lucioles  
gélatine givre dru  
cuir  
médecin pour les affaires  
qui ne marchent pas  
boy boy  
cria l'impératrice  
la jeune fille  
tomba morte  
c'était le boy

## CRIME LONG

la morue de laine dans la crinière du lion  
laisse des traces et la salive des escargots tapis  
le groom laisse des dépêches dans toutes les chambres  
mais dans la 67<sup>e</sup> 2<sup>e</sup> étage on trouva le monsieur en train de finir la  
dernière interruption du hoquet de son âge

## CRIME SPORTIF

le criminel descend dans un parachute  
pour éparpiller les soupçons dirigés gracieusement  
contre son corps précieux et les bonnes intentions de son visage  
spacieux  
et accomplit le crime en 12 poses brutales et pittoresques  
voilà les suites de l'amour au cinéma où mènent les chemins des pays  
homogènes

## CRIME SOLENNEL

business business dit la jeune apparition  
simple constatation pour le portefeuille du commissaire  
qui l'aimait  
qui le tuait  
qui l'enterrait  
qui le buvait  
qui l'allumait  
qui le croyait  
et qui l'aimait  
tant de questions notifiées à l'ambassade des états-unis à l'hôtel crillon

remarques  
liquidez vos affaires avant de mourir  
tout le monde crève car la mort est brève  
la mort est chère mais la vie est bon marché  
sur les lèvres de papier maigre  
préparez vos mystères dans la mare aux allusions

## CRIME À VOIR CLAIR

orang et gibbon  
lion et chat  
puma et chat  
rat et souris  
monstre au décolleté angélique de glacier poli  
aux moustaches de brandebourgs et aux jambes en ciseaux  
s'introduit dans l'appartement  
sirop de groseille par la paille du gosier  
que croyez-vous que nous ayons trouvé le matin ?  
un jeune homme de 16 ans  
allumant la dernière allumette de son sang expirant et compromis

pour l'homme  
pour les singes anthropomorphes  
pour les félins  
pour le rat et la souris  
pour les perroquets  
pour la pie le corbeau  
pour les rapaces diurnes  
pour les canards sauvages  
pour le paon le faisan  
elle est égale

## JE SORS DE MON APPARTEMENT SOMPTUEUX

l'hiver nous dévore  
cigarette en poudre d'or  
le bonjour de joconde  
dit bonjour à tout le monde

la fatigue des animaux sonne  
sur les sacs de sel et de papillons d'air et de douleur  
mais la lumière carnivore  
et le bonjour de joconde  
il fait froid il fait froid  
disent toujours bonjour à tout le monde

on se balance les yeux ouverts sur la corde en équilibre  
les yeux ouverts dansent sur la pointe des pieds  
il fait froid froid dans la bouteille de la voix fermée  
il fait froid lourd sur la route  
et le vent pousse la lumière sur la route  
c'est un bonjour de joconde qui siffle tout le long de la route  
comme les autres autos vélos aéros motos sur la route

l'hiver nous dévore  
nous les bouts d'or des cigarettes en poudre d'or  
les gens distingués

UN BEAU MATIN AUX DENTS FERMÉES

je change le train en plume sonore  
le pays n'a qu'un seul insecte  
la maison aux narines d'or  
est remplie de phrases correctes

découpons l'échelle matinale  
de l'air et les nerfs de l'air  
en différences irisées en cris de mal  
pourquoi se regarder dans le blanc de l'air



## RÉALITÉS COSMIQUES VANILLE TABAC ÉVEILS

### I

écoute je ferai un poème mais ne ris pas  
quatre rues nous entourent et nous leur disons lumière

éléphants au cirque comme la lumière  
je ne veux plus que tu sois malade sais-tu  
mais pourquoi pourquoi ce matin tu veux siffler  
téléphone

je ne veux pas je ne veux pas et il me serre TROP  
TROP FORT

### II

ce matin  
de cuivre ta voix grelottait sur le fil

le jaune s'enfermait dans le pavillon **comme le sang**  
la femme couverte de vert-de-gris de vert- de- gris  
se dissipa comme la brume dans les clochettes  
pleure— rose des vents— pleure blanc  
voici une lumière qui pourrait être noire  
fleur

### III

sur des lys d'acier et de sel dis-moi encore une fois que ta mère fut  
bonne

### IV

je suis ligne qui se dilate et je veux croître dans un tube de fer d'étain  
je dis cela pour t'amuser

### V

non pas parce que j'aurai pu être archange de cire  
ou pluie du soir et catalogue d'automobiles

### VI

dans les fosses la vie rouge bout  
pour silence je veux compter mes joies  
tu m'as dit que j'aie pitié de toi  
et je n'ai pas pleuré lorsque tu m'as vu, mais j'aurais voulu pleurer  
dans le tramway  
tu me dis je veux partir  
les perles de la tour de mon gosier étaient froides tambour major pour

les cœurs et glisse  
les insectes dans la pensée ne me mordent pas,  
ah { fleur des doigts  
      { l'eau aboie  
et si tu veux je rirai comme une cascade et comme un incendie

VII

dis : vide pensée  
vite tu sais  
je serai  
violoncelle

VIII

je te tiens le manteau lorsque tu pars comme si tu n'étais pas ma sœur

IX

en acier de gel  
sonne  
dors-tu lorsqu'il pleut ?

X

les serviteurs de la ferme lavent les chiens de chasse  
et le roi se promène suivi par les juges qui ressemblent aux colombes  
j'ai vu aussi au bord de la mer la tour bandagée avec son triste

PRISONNIER

dans les fosses ouvrez l'électricité  
par conséquent }  
seigneur seigneur } de glace  
pardonnez-moi }

XI

GRANDES LARMES glissent le long des draperies  
tête de chevaux sur le basalte comme  
des jouets de verre cassent entre les étoiles avec les chaînes pour les  
animaux  
et dans les glaciers j'aimerais suivre  
avec racine  
avec ma maladie  
avec le sable qui fourmille dans mon cerveau  
car je suis très intelligent  
et avec l'obscurité

XII

EN PORCELAINES la chanson pensée

je suis fatigué — la chanson des reines  
l'arbre crève de la nourriture comme une lampe  
JE PLEURE vouloir se lever plus haut que le jet-d'eau serpente au ciel  
car il n'existe plus la gravité terrestre à l'école et dans le cerveau  
ma main est froide et sèche mais elle a caressé le jaillissement de l'eau  
et j'ai vu encore quelque chose (au ciel) comme l'eau visse les fruits et la  
gomme

XIII

mais je suis sérieux en pensant à ce qui m'est arrivé  
lila  
LILA  
LILA  
LILA  
LILA  
ton frère crie  
tu lui dis  
entre les feuillets du livre la main humide  
avec la chaux peins ma croyance  
brûle sans lumière en fil de fer  
LILA

XIV

ton œil est grand  
seigneur dans les draperies  
ton œil court derrière moi  
ton œil est grand comme un vaisseau pardonne-moi  
envoie des médicaments  
la pierre

XIV BIS

cœur de l'amant ouvert dans le ruisseau et l'électricité  
regardons le point  
toujours le même  
des cheveux poussent autour de lui  
il commence à sautiller  
s'agrandir  
monter vers les éclats définitifs  
encercler glisse  
vite

vite  
roulant  
nocturne  
virages

XV

parmi les douleurs il y a des organismes et la pluie  
tes doigts VLRAGES

XVI

golfe  
ton cœur volera faisant choses si hautes  
en escaliers de frissons serrés comme l'arbre  
entre les rougeurs des éclats  
tu t'en vas  
les chemins  
les branches  
lèchent la neige des hanches

XVII

où l'on voit les ponts qui relient les respirations dans la nuit  
l'obscurité se partage et se groupe dans des pavillons  
tendus par les chemins et les vents vers ta caresse  
la plaie

XVIII

le cheval mange des serpents de couleur  
tais-toi

XIX

la pierre  
danse danse seigneur  
la fièvre pense une fleur  
danse danse sur la pierre  
chaude tresse

recommence en dissonance pour **l'obscurité ma soeur, ma soeur ?**

## LA REVUE DADA

cinq négresses dans une auto  
ont explosé suivant les cinq directions de mes doigts,  
quand je pose la main sur la poitrine pour prier dieu parfois  
autour de ma tête il y a la lumière humide des vieux oiseaux lunaires  
l'auréole verte des saints levée des évasions cérébrales  
tralalalalalalalalalalalalalala  
qu'on voit maintenant crever dans les obus

il y a quelque part un jeune homme qui mange ses poumons  
il fit un pet si lumineux que la maison devint minuit  
comme un retour d'oiseaux qu'on chante dans les poésies  
et la mort jaillie des canons coupe la conversation des vautours  
le très grand voilier ouvrit son livre comme un ange cependant  
on a fixé les feuilles printemps une belle page dans la typographie  
zoumbaï zoumbaï zoumbaï diè  
j'ai touché à tout au bien et au mal ah la joie du général  
voilà pourquoi je mets sur chaque cœur une draperie et sur chaque  
draperie il y a notre seigneur et sur chaque seigneur il y a mon cœur  
mon cœur je l'ai donné pourboire hihi

## L'OPTIMISME DÉVOILÉ

pour :  
les thés mondains  
les fabricants de boîtes d'allumettes  
l'ennui d'argent  
une nuit d'ordre supérieur  
un cylindre d'azote couvert d'un chapeau haut-de-forme  
un philosophe tombé dans les plaisirs des cascades vierges  
un beau paysage alpin avec la lune et son ruisseau de luxe  
le cow-boy qui nous entoure de son lasso de paroles  
un sucre d'orge  
un sucre d'orage  
un missionnaire qui prêche l'insomnie  
un pied de verre rempli d'eau et d'oiseaux  
un clou qui sort des merveilles liquides  
le scorpion qui compte les avalanches à venir  
et les avalanches gardées soigneusement dans des sacs par  
l'administration des postes et par une société de soldats anonymes en  
peau luisante tendue et quelquefois gonflée par notre produit spécial  
« L'INTELLIGENCE »  
la moins chère et la plus résistante  
en vente  
partout  
toujours

## ARC

les virages de quelques lignes  
autour d'un point  
                    aux bouts des doigts  
le vent avec l'odeur de pétrole et de bromure  
chaque objet dessine une lettre      et j'écris des lettres  
précipice      la fatigue coupée en lettres  
poste d'observation      la fatigue coupée en lettres  
de précision dans l'attente      la station sur la carte  
j'ai collé le timbre dentelé de sang      de profondeur aurore  
contours couleurs détonations      cris vissent  
la voile est rouge le mât bigarré      oiseaux volant en bas  
                    taches de pétrole  
volant vers la voile      le mât bigarré dessine un alphabet  
dans ce changement de température  
                    bisexué  
fer grisâtre d'une musique  
appelant d'autres saisons  
sur un pôle      d'une lumière antécédente  
je récite      quelle pensée court à travers le cirque  
ton cerveau      et la résistance  
si flexible et pardessus tout transformable  
rosejauneclair en ce moment  
où l'on commande      l'obscurité suivie d'une fleur de science  
le silence huileux      gramophone sous-marin vers la fin de la corde  
                    STOP  
                    concentre ces instants  
le flacon remplacera des âmes      gramophone mis en contact  
                    par la fumée du phosphore  
serait la danse à jamais finie      finie ?  
prestidigitateur      les plantes  
avancent      encerclant ensevelissant  
            la panse      mouvement dernier  
            liqueur      danse  
            devant le paon impassible le crâne du MORT  
perçant l'a et d'une chevelure blanche  
fixée sur la croix descend jusqu'au ventre large  
la vapeur s'aplatit sur la surface      vers des marges

s'élargissant cercle incommensurables  
attends            attends            le ciel nouveau  
   jusqu'au passage  
étendard            définitif



BOXE

I

les bancs craquent  
viens patience  
ATTENTION c'est  
Une lampe tumeur nacré

regarde le milieu le tapis  
passez 14 merci  
la plaie que je sonde

craie cramoisie

*Tout à coup un coin qui tombe*

quelques cartes

**bousculent les artères dans l'ombre**

*tambour aux poings de cuir tendu*

grelots suspendus agrandis roulent sous la loupe

*spécialisée sur la*

*senteur aggravée*

**surprises réservées supprimées pour cette représentation**

(La Direction)

*le grotesque professionnel*

: préfacent l'ambiguïté lasse

qu'ils pratiquent

LE SIFFLET

Quoi ?

croire les yeux de fiel **effet**

ont oublié le ciel

**reflet**

— *Moi je ne crois pas*

— **Ils sont d'ailleurs de bons amis**

II

acharnement correct et sec

d'un pierrot quelconque

d'une machine quelconque

fièvre écume reprise

plantation de muscles

vacance de l'évidence

il s'en va

tournez lentement l'expertise

il revient

la lune d'asbeste

s'introduit sous l'apparence et reste

	figée sur le pont	
toujours prêt	aux kilométriques transactions	
il fuit (applaudir ici)	qui fuit	
exagère exagère	toujours bien mis	
les mains propres	hier au bar	
l'imperturbable attend	éteins les flammes des portes	
prépare l'attaque	il a gagné aux cartes	
et le nerf opaque	whisky aurore	
tendre les cordes	agilité « to-re-adore »	
Alternative	bravo le cœur	
la gomme immense de ta	en action exacte de cascade	
splendeur		
entoure l'amoureuse et le lac	quelque part	

### III

le nœud des muscles joue l'entr'acte de l'expectative  
 le zircon sur la poitrine  
 whisky poudre de perlimpinpin  
 tournez tournez la roue des membres  
 car il y a une vérité au monde  
 incurable supposée sous les épines hachées  
 de l'obscurité profonde étude  
 qui hésite le coup final  
 agite les soupçons le cratère déformé et les huîtres perlières

## CHANSON DADA

### I

la chanson d'un dadaïste  
qui avait dada au cœur  
fatiguait trop son moteur  
qui avait dada au cœur

l'ascenseur portait un roi  
lourd fragile autonome  
il coupa son grand bras droit  
l'envoya au pape à rome

c'est pourquoi  
l'ascenseur  
n'avait plus dada au cœur

mangez du chocolat  
lavez votre cerveau  
dada  
dada  
buvez de l'eau

### II

la chanson d'un dadaïste  
qui n'était ni gai ni triste  
et aimait une bicycliste  
qui n'était ni gaie ni triste

mais l'époux le jour de l'an  
savait tout et dans une crise  
envoya au vatican  
leurs deux corps en trois valises

ni amant  
ni cycliste  
n'étaient plus ni gais ni tristes

mangez de bons cerveaux  
lavez votre soldat

dada  
dada  
buvez de l'eau

III

la chanson d'un bicycliste  
qui était dada de cœur  
qui était donc dadaïste  
comme tous les dadas de cœur

un serpent portait des gants  
il ferma vite la soupape  
mit des gants en peau d'serpent  
et vint embrasser le pape

c'est touchant  
ventre en fleur  
n'avait plus dada au cœur

buvez du lait d'oiseaux  
lavez vos chocolats  
dada  
dada  
mangez du veau

BOIS PARLANT OU INTELLIGIBLE  
SIGNE DE L'ILE DE PAQUES

VIOLON LAMPES UNE QUEUE UNE LUMIERE BLANCHE  
TRES BLANCHE FUIR SOLEIL ET ÉTOILE ESCARGOT OU  
POISSONS VOLANTS DANS LA GARE UN PIED HUMAIN  
SALLE D' ATTENTE DES POTS DIFFÉRENTS EN TERRE  
CUITE DEUX COUTEAUX UN OISEAU SUR LE POT EN TERRE  
CUITE L' AXE 4 HOMMES EN POSITION DIFFÉRENTE UNE  
ÉCHELLE

ICI LA COULEUR

DES POTS A L' EAU EN NOIX UNE BARQUE ET 3 PORCS  
CHAPEAUX POULES COFFRE-FORT DE MATELOT CHIEN  
MANDOLINE

DIFFÉRENTS POISSONS LA TORTUE SUR PALMIER BAHUT  
VIDE UNE MAIN TRES GRANDE BLANCHE 28 OBJETS  
DIFFÉRENTS

ET LE LARGE SON DE LA VITESSE EST LENTEUR FIXÉE  
DANS LES CADRES DE L'HORIZON SIFFLE SIFFLE BLEU DE  
L'HOMME VOIS CE PERROQUET SUR LE JET-D'EAU  
SOLIDIFIÉ SIFFLE OFFICIER DE MARINE SIFFLE

LES CONTOURS SE MÉLANGENT

SIFFLE DANS LA BLESSURE LA LUMIERE GRANDE  
AUTOMNALE QUI HURLE ?  
HURLE TRANSVERSALEMENT

RACCROC

le larynx homme seul  
au regard fixe  
mets sur la fleur  
l'accent circonflexe

carnet carambole  
manivelle  
feu dans la fiole  
cœur de ficelles

nerfs perpendiculaires  
au centre  
d'une lampe incandescente  
et d'un liquide amer

## LES SALTIMBANQUES

Les cerveaux se gonflent s'aplatissent  
des ballons lourds s'épuisent s'aplatissent  
se gonflent s'aplatissent se gonflent s'aplatissent  
s'aplatissent (les paroles du ventriloque)

les nuages ont aussi de ces formes parfois  
les veuves s'ennuient en les regardant parfois  
écoute le vertige  
acrobatie des chiffres  
dans la tête du mathématicien

NTOUCA qui saute  
marotte

qui est dada qui est DADA  
le poème statique est une nouvelle invention

MBOCO l'asthmatique HwS2  
10054 moubimba  
il y a une machine  
machine

les voyelles s'allongent  
s'allongent les voyelles sont des globules blanches  
nous rongent horloge  
s'accrochent

VOILA UNE LUMIERE COURT  
LE LONG DES CORDAGES

fumée sort de la tête de l'équilibriste  
ma tante est accroupie sur le trapèze dans la salle de gymnastique  
ses tétins sont des têtes de hareng  
elle a des nageoires  
et tire tire tire l'accordéon de son sein  
elle tire tire tire l'accordéon de son sein glwa wawa prohab  
dans les petites villes le soleil couve sous les charrues devant l'auberge  
nf nf nf tataï

les petits pètent en regardant les bagages du cirque  
où il y a des poux  
et des grand'mères couvertes de tumeurs molles c'est-à-dire de polypes

## SURFACE MALADIE

il dit la chanson du givre enfer son cou est raide  
sa queue est une fleur de fil de fer  
ses cheveux sont des ressorts sa tête rosace aplatie  
chez lui tout est oxidé il chevauche sur une ligne  
si je suis fou seigneur chrysanthème mon cœur est un vieux journal farci  
ne me regarde trop tes lumières deviendront des fils de fer  
et le squelette de ton enfant aussi

l'arbre n'a qu'une seule feuille  
l'arbre n'a qu'une seule feuille  
j'entends les pas du fou prière regarde le cheval vert l'athlète insoucieux  
et le saut du saint dans le cristal  
métal des variations le long des oreilles des éléphants  
piano qui verse arc-en-ciel de soufre et fleurs lunulaires  
phosphore et l'air les fleuves aux broderies de charbon  
tu coules en moi multicolore  
les veines dans certaines pierres  
les étincelles qui s'ouvrent dans les pierres  
le feuillage saigne  
golfe mouton  
gonfle  
la mort noircit les ongles  
tes mains lucifuges caressent les louves et les fleuves  
ton œil cuit : descends araignée de cuivre  
attends sur le cœur j'ai de si belles taches  
aux bords cicatrisés comme les robes des jeunes-filles  
en arcs-en-ciel de cendre  
les couleurs humides rôdent  
ivres



## SUR UNE RIDE DU SOLEIL

noyez matins les soifs les muscles et les fruits  
dans la liqueur crue et secrète  
la suie tissée en lingots d'or  
couvre la nuit lacérée par les motifs brefs

à l'horizon remis à neuf  
une draperie d'eau courante large vivante  
grince petit coefficient particulier  
de mon amour  
dans la porte soudain éclaircie

harcelée par les désirs éclipses  
pleureuse accélérée palpitante  
tu t'effeuilles en prospectus d'accords privés  
l'inconstance de l'eau glisse sur ton corps avec le soleil

par le miracle fendu on entrevoit le masque  
jamais claire jamais neuve  
tu marches c'est la vie qui fait marcher la bielle  
et voilà pourquoi les yeux roulent dans leur pourquoi

l'avantage du sang à travers le cri de la vapeur  
un éventail de flammes sur le volcan tu sais  
que les veines de la tombe  
ont conduit tant de chansons d'ardeur  
à l'échappée  
le monde  
un chapeau avec des fleurs  
le monde  
un violon jouant sur une fleur  
le monde  
une bague faite pour une fleur  
une fleur fleur pour le bouquet de fleurs fleurs  
un porte-cigarette rempli de fleurs  
une petite locomotive aux yeux de fleurs  
une paire de gants pour des fleurs  
en peau de fleurs comme nos fleurs fleurs fleurs de fleurs

et un oeuf

## HIRONDELLE VÉGÉTALE

confluent des deux sourires vers  
l'enfant— une roue de ma ferveur  
le bagage de sang des créatures  
incarnées dans les légendes physiques— vit

les cerfs agiles des orages se troublent  
la pluie tombe sous les ciseaux du  
coiffeur obscur— de grandes allures  
nageant dans les arpèges disparates

dans la sève des machines l'herbe  
pousse autour des yeux aigus  
ici le partage de nos caresses  
mordues et parties avec les flots

s'offre au jugement des heures  
séparées par le méridien des chevelures  
midi sonne dans nos mains  
les piments des plaisirs humains

SEPT MANIFESTES DADA

### *MANIFESTE DE MONSIEUR ANTIPYRINE*

DADA est notre intensité : qui érige les baïonnettes sans conséquence la tête sumatrale du bébé allemand ; Dada est la vie sans pantoufles ni parallèles ; qui est contre et pour l'unité et décidément contre le futur ; nous savons sagement que nos cerveaux deviendront des coussins douillets, que notre antidogmatisme est aussi exclusiviste que le fonctionnaire et que nous ne sommes pas libres et crions liberté ; nécessité sévère sans discipline ni morale et crachons sur l'humanité.

DADA reste dans le cadre européen des faiblesses c'est tout de même de la merde, mais nous voulons dorénavant chier en couleurs diverses pour orner le jardin zoologique de l'art de tous les drapeaux des consulats.

Nous sommes directeurs de cirque et sifflons parmi les vents des foires, parmi les couvents, prostitutions théâtres, réalités, sentiments, restaurants, ohi oho, bang, bang.

Nous déclarons que l'auto est un sentiment qui nous a assez choyé dans les lenteurs de ses abstractions comme les transatlantiques, les bruits et les idées. Cependant nous extériorisons la facilité, nous cherchons l'essence centrale et nous sommes contents si nous pouvons la cacher ; nous ne voulons pas compter les fenêtres de l'élite merveilleuse car DADA n'existe pour personne et nous voulons que tout le monde comprenne cela. Là est le balcon de Dada, je vous assure. D'où l'on peut entendre les marches militaires et descendre en tranchant l'air comme un séraphin dans un bain populaire pour pisser et comprendre la parabole.

DADA n'est pas folie, ni sagesse, ni ironie, regarde-moi, gentil bourgeois.

L'art était un jeu noisette, les enfants assemblaient les mots qui ont une sonnerie à la fin, puis ils pleuraient et criaient la strophe, et lui mettaient les bottines des poupées et la strophe devint reine pour mourir un peu et la reine devint baleine, les enfants couraient à perdre haleine.

Puis vinrent les grands ambassadeurs du sentiment qui s'écrièrent historiquement en chœur :

Psychologie Psychologie hihi

Science Science Science

Vive la France

Nous ne sommes pas naïfs

Nous sommes successifs

Nous sommes exclusifs

Nous ne sommes pas simples  
et nous savons bien discuter l'intelligence.  
Mais nous, DADA, nous ne sommes pas de leur avis, car l'art n'est pas  
sérieux, je vous assure, et si nous montrons le crime pour dire doctement  
ventilateur, c'est pour vous faire du plaisir, bons auditeurs, je vous aime  
tant, je vous assure et je vous adore.

MANIFESTE DADA 1918

*La magie d'un mot –  
DADA – qui a mis les  
journalistes devant la porte  
d'un monde imprévu, n'a  
pour nous aucune importance.*

Pour lancer un manifeste il faut vouloir : A.B.C., foudroyer contre I, 2, 3, s'énerver et aiguiser les ailes pour conquérir et répandre de petits et de grands a, b, c, signer, crier, jurer, arranger la prose sous une forme d'évidence absolue, irréfutable, prouver son non-plus-ultra et soutenir que la nouveauté ressemble à la vie comme la dernière apparition d'une cocotte prouve l'essentiel de Dieu. Son existence fut déjà prouvée par l'accordéon, le paysage et la parole douce.★★★ Imposer son A.B.C. est une chose naturelle, — donc regrettable. Tout le monde le fait sous une forme de cristalbluffmadone, système monétaire, produit pharmaceutique, jambe nue conviant au printemps ardent et stérile. L'amour de la nouveauté est la croix sympathique, fait preuve d'un jem'enfoutisme naïf, signe sans cause, passager, positif. Mais ce besoin est aussi vieilli. En donnant à l'art l'impulsion de la suprême simplicité : nouveauté, on est humain et vrai envers l'amusement, impulsif, vibrant pour crucifier l'ennui. Au carrefour des lumières, alerte, attentif, en guettant les années, dans la forêt. ★★★

J'écris un manifeste et je ne veux rien, je dis pourtant certaines choses et je suis par principe contre les manifestes, comme je suis aussi contre les principes (décilitres pour la valeur morale de toute phrase – trop de commodité ; l'approximation fut inventée par les impressionnistes). ★★

★ J'écris ce manifeste pour montrer qu'on peut faire les actions opposées ensemble, dans une seule fraîche respiration ; je suis contre l'action ; pour la continuelle contradiction, pour l'affirmation aussi, je ne suis ni pour ni contre et je n'explique pas car je hais le bon sens.

DADA – voilà un mot qui mène les idées à la chasse ; chaque bourgeois est un petit dramaturge, invente des propos différents, au lieu de placer les personnages convenables au niveau de son intelligence chrysalides sur les chaises, cherche les causes ou les buts (suivant la méthode psychanalytique qu'il pratique) pour cimenter son intrigue, histoire qui

parle et se définit.★★★Chaque spectateur est un intrigant, s'il cherche à expliquer un mot (connaître !). Du refuge ouaté des complications serpentines, il fait manipuler ses instincts. De là les malheurs de la vie conjugale.

Expliquer : Amusement des ventrerouges aux moulins des crânes vides.

#### ☞ DADA NE SIGNIFIE RIEN

Si l'on trouve futile et si l'on ne perd son temps pour un mot qui ne signifie rien... La première pensée qui tourne dans ces têtes est d'ordre bactériologique : trouver son origine étymologique, historique ou psychologique, au moins. On apprend dans les journaux que les nègres Krou appellent la queue d'une vache sainte : DADA. Le cube et la mère en une certaine contrée d'Italie : DADA. Un cheval de bois, la nourrice, double affirmation en russe et en roumain : DADA. De savants journalistes y voient un art pour les bébés, d'autres saints jésusappelantlespetitsenfants du jour, le retour à un primitivisme sec et bruyant, bruyant et monotone. On ne construit pas sur un mot la sensibilité ; toute construction converge à la perfection qui ennuie, idée stagnante d'un marécage doré, relatif produit humain. L'oeuvre d'art ne doit pas être la beauté en elle-même, car elle est morte ; ni gaie ni triste, ni claire ni obscure, réjouir ou maltraiter les individualités en leur servant les gâteaux des auréoles saintes ou les sueurs d'une course cambrée à travers les atmosphères. Une oeuvre d'art n'est jamais belle, par décret, objectivement, pour tous. La critique est donc inutile, elle n'existe que subjectivement, pour chacun, et sans le moindre caractère de généralité. Croit-on avoir trouvé la base psychique commune à toute l'humanité ? L'essai de Jésus et la bible couvrent sous leurs ailes larges et bienveillantes : la merde, les bêtes, les journées.

Comment veut-on ordonner le chaos qui constitue cette infinie informe variation : l'homme ? Le principe : « aime ton prochain » est une hypocrisie. « Connais-toi » est une utopie mais plus acceptable car elle contient la méchanceté en elle. Pas de pitié. Il nous reste après le carnage l'espoir d'une humanité purifiée. Je parle toujours de moi puisque je ne veux convaincre, je n'ai pas le droit d'entraîner d'autres dans mon fleuve, je n'oblige personne à me suivre et tout le monde fait son art à sa façon, s'il connaît la joie montant en flèches vers les couches astrales, ou celle qui descend dans les mines aux fleurs de cadavres et de spasmes fertiles. Stalactites : les chercher partout, dans les crèches agrandies par la douleur, les yeux blancs comme les lièvres des anges. Ainsi naquit DADA\* d'un besoin d'indépendance, de méfiance envers la



communauté. Ceux qui appartiennent à nous gardent leur liberté. Nous ne reconnaissons aucune théorie. Nous avons assez des académies cubistes et futuristes : laboratoires d'idées formelles. Fait-on l'art pour gagner de l'argent et caresser les gentils bourgeois ? Les rimes sonnent l'assonance des monnaies et l'inflexion glisse le long de la ligne du ventre de profil. Tous les groupements d'artistes ont abouti à cette banque en chevauchant sur diverses comètes. La porte ouverte aux possibilités de se vautrer dans les coussins et la nourriture, Ici nous jetons l'ancre dans la terre grasse.

Ici nous avons le droit de proclamer car nous avons connu les frissons et l'éveil. Revenants ivres d'énergie nous enfonçons le trident dans la chair insoucieuse. Nous sommes ruissellements de malédictions en abondance tropique de végétations vertigineuses, gomme et pluie est notre sueur, nous saignons et brûlons la soif, notre sang est vigueur.

Le cubisme naquit de la simple façon de regarder l'objet : Cézanne peignait une tasse 20 centimètres plus bas que ses yeux, les cubistes la regardent d'en haut, d'autres compliquent l'apparence en faisant une

---

\* En 1916 dans le Cabaret Voltaire à Zurich.

section perpendiculaire et en l'arrangeant sagement à côté. (Je n'oublie pas les créateurs, ni les grandes raisons de la matière qu'ils rendirent définitives. ★★ ★ Le futuriste voit la même tasse en mouvement, une succession d'objets l'un à côté de l'autre agrémentée malicieusement de quelques lignes-forces. Cela n'empêche que la toile soit une bonne ou mauvaise peinture destinée au placement des capitaux intellectuels. Le peintre nouveau crée un monde, dont les éléments sont aussi les moyens, une oeuvre sobre et définie, sans argument. L'artiste nouveau proteste : il ne peint plus (reproduction symbolique et illusionniste) mais crée directement en pierre, bois, fer, étain, des rocs, des organismes locomotives pouvant être tournés de tous les côtés par le vent limpide de la sensation momentanée. ★★ ★

Toute oeuvre picturale ou plastique est inutile ; qu'elle soit un monstre qui fait peur aux esprits serviles, et non douceâtre pour orner les réfectoires des animaux en costumes humains, illustrations de cette triste fable de l'humanité. — Un tableau est l'art de faire se rencontrer deux lignes géométriquement constatées parallèles, sur une toile, devant nos yeux, dans la réalité d'un monde transposé suivant de nouvelles

conditions et possibilités. Ce monde n'est pas spécifié ni défini dans l'oeuvre, il appartient dans ses innombrables variations au spectateur. Pour son créateur, il est sans cause et sans théorie. Ordre = désordre ; moi = non-moi ; affirmation = négation : rayonnements suprêmes d'un art absolu. Absolu en pureté de chaos cosmique et ordonné, éternel dans la globule seconde sans durée, sans respiration, sans lumière, sans contrôle. ★★J'aime une oeuvre ancienne pour sa nouveauté. Il n'y a que le contraste qui nous relie au passé. ★★★ Les écrivains qui enseignent la morale et discutent ou améliorent la base psychologique ont, à part un désir caché de gagner, une connaissance ridicule de la vie, qu'ils ont classifiée, partagée, canalisée ; ils s'entêtent à voir danser les catégories lorsqu'ils battent la mesure. Leurs lecteurs ricanent et continuent : à quoi bon ?

Il y a une littérature qui n'arrive pas jusqu'à la masse vorace. Oeuvre de créateurs, sortie d'une vraie nécessité de l'auteur, et pour lui.

Connaissance d'un suprême égoïsme, où les bois s'étiolent.★★★ Chaque page doit exploser, soit par le sérieux profond et lourd, le tourbillon, le vertige, le nouveau, l'éternel, par la blague écrasante, par l'enthousiasme des principes ou par la façon d'être imprimée. Voilà un monde chancelant qui fuit, fiancé aux grelots de la gamme infernale, voilà de l'autre côté : des hommes nouveaux. Rudes, bondissants, chevaucheurs de hoquets. Voilà un monde mutilé et les médocastres littéraires en mal d'amélioration.

Je vous dis : il n'y a pas de commencement et nous ne tremblons pas, nous ne sommes pas sentimentaux. Nous déchirons, vent furieux, le linge des nuages et des prières, et préparons le grand spectacle du désastre, l'incendie, la décomposition. Préparons la suppression du deuil et remplaçons les larmes par les sirènes tendues d'un continent à l'autre.

Pavillons de joie intense et veufs de la tristesse du poison.★★★ DADA est l'enseignement de l'abstraction ; la réclame et les affaires sont aussi des éléments poétiques.

Je détruis les tiroirs du cerveau et ceux de l'organisation sociale : démoraliser partout et jeter la main du ciel en enfer, les yeux de l'enfer au ciel, rétablir la roue féconde d'un cirque universel dans les puissances réelles et la fantaisie de chaque individu.

La philosophie est la question : de quel côté commencer à regarder la vie, dieu, l'idée, ou n'importe quoi d'autre. Tout ce qu'on regarde est faux. Je ne crois pas plus important le résultat relatif, que le choix entre gâteau et

cerises après dîner. La façon de regarder vite l'autre côté d'une chose, pour imposer indirectement son opinion, s'appelle dialectique, c'est-à-dire marchander l'esprit des pommes frites, en dansant la méthode autour. Si je crie :

**Idéal, idéal, idéal**  
**Connaissance, connaissance, connaissance,**  
**Boumboum, boumboum, boumboum,**

j'ai enregistré assez exactement le progrès, la loi, la morale et toutes les autres belles qualités que différents gens très intelligents ont discuté dans tant de livres, pour arriver, à la fin, à dire que tout de même chacun a dansé d'après son boumboum personnel, et qu'il a raison pour son boumboum, satisfaction de la curiosité malade ; sonnerie privée pour besoins inexplicables ; bain ; difficultés pécuniaires ; estomac avec répercussion sur la vie ; autorité de la baguette mystique formulée en bouquet d'orchestre-fantôme aux archets muets, graissés de philtres à base d'ammoniaque animal. Avec le lorgnon bleu d'un ange ils ont fossoyé l'intérieur pour vingt sous d'unanime reconnaissance.★★★ Si tous ont raison et si toutes les pilules ne sont que Pink essayons une fois de ne pas avoir raison.★★★ On croit pouvoir expliquer rationnellement, par la pensée, ce qu'on écrit. Mais c'est très relatif. La pensée est une belle chose pour la philosophie mais elle est relative. La psychanalyse est une maladie dangereuse, endort les penchants anti-réels de l'homme et systématise la bourgeoisie. Il n'y a pas de dernière Vérité. La dialectique est une machine amusante qui nous conduit / d'une manière banale / aux opinions que nous aurions eues de toute façon. Croit-on, par le raffinement minutieux de la logique, avoir démontré la vérité et établi l'exactitude de ses opinions ? Logique serrée par les sens est une maladie organique. Les philosophes aiment ajouter à cet élément : le pouvoir d'observer. Mais justement cette magnifique qualité de l'esprit est la preuve de son impuissance. On observe, on regarde d'un ou de plusieurs points de vue, on les choisit parmi les millions qui existent. L'expérience est aussi un résultat du hasard et des facultés individuelles.★★★ La science me répugne dès qu'elle devient spéculative-système, perd son caractère d'utilité — tellement inutile — mais au moins individuel. Je hais l'objectivité grasse et l'harmonie, cette science qui trouve tout en ordre. Continuez, mes enfants, humanité... La science dit que

nous sommes les serveurs de la nature : tout est en ordre, faites l'amour et cassez vos têtes. Continuez mes enfants, humanité, gentils bourgeois et journalistes vierges... ★★ Je suis contre les systèmes, le plus acceptable des systèmes est celui de n'en avoir par principe aucun.★★ Se compléter, se perfectionner dans sa propre petitesse jusqu'à remplir le vase de son moi, courage de combattre pour et contre la pensée, mystère du pain déclenchement subit d'une hélice infernale en lys économiques :

### LA SPONTANÉITÉ DADAÏSTE

Je nomme je m'enfoutisme l'état d'une vie où chacun garde ses propres conditions, en sachant toutefois respecter les autres individualités, sinon se défendre, le two-step devenant hymne national, magasin de bric-à-brac, T.S.F. téléphone sans fil transmettant les fugues de Bach, réclames lumineuses et affichage pour les bordels, l'orgue diffusant des œilletons pour Dieu, tout cela ensemble, et réellement, remplaçant la photographie et le catéchisme unilatéral.

La simplicité active.

L'impuissance de discerner entre les degrés de clarté : lécher la pénombre et flotter dans la grande bouche emplie de miel et d'excrément. Mesurée à l'échelle Éternité, toute action est vaine - (si nous laissons la pensée courir une aventure dont le résultat serait infiniment grotesque — donnée importante pour la connaissance de l'impuissance humaine). Mais si la vie est une mauvaise farce, sans but ni accouchement initial, et parce que nous croyons devoir nous tirer proprement, en chrysanthèmes lavés, de l'affaire, nous avons proclamé seule base d'entendement : l'art. Il n'a pas l'importance que nous, reîtres de l'esprit, lui prodiguons depuis des siècles. L'art n'afflige personne et ceux qui savent s'y intéresser recevront des caresses et belle occasion de peupler le pays de leur conversation. L'art est une chose privée, l'artiste le fait pour lui ; une oeuvre compréhensible est produite de journaliste, et parce qu'il me plaît en ce moment de mélanger ce monstre aux couleurs à l'huile : tube en papier imitant le métal qu'on presse et verse automatiquement, haine, lâcheté, vilénie. L'artiste, le poète se réjouit du venin de la masse condensée en un chef de rayon de cette industrie, il est heureux en étant injurié : preuve de son immuabilité. L'auteur, l'artiste loué par les journaux, constate la compréhension de son oeuvre : misérable doublure d'un manteau à utilité publique ; haillons qui couvrent la brutalité, pissat

collaborant à la chaleur d'un animal qui couve les bas instincts. Flasque et insipide chair se multipliant à l'aide des microbes typographiques.

Nous avons bousculé le penchant pleurnichard en nous. Toute filtration de cette nature est diarrhée confite. Encourager cet art veut dire le digérer. Il nous faut des oeuvres fortes, droites, précises et à jamais incomprises. La logique est une complication. La logique est toujours fausse. Elle tire les fils des notions, paroles, dans leur extérieur formel, vers des bouts, des centres illusoire. Ses chaînes tuent, myriapode énorme asphyxiant l'indépendance. Marié à la logique, l'art vivrait dans l'inceste, englottissant, avalant sa propre queue toujours son corps, se fornicant en lui-même et le tempérament deviendrait un cauchemar goudronné de protestantisme, un monument, un tas d'intestins grisâtres et lourds.

Mais la souplesse, l'enthousiasme et même la joie de l'injustice, cette petite vérité que nous pratiquons innocents et qui nous rend beaux : nous sommes fins et nos doigts sont malléables et glissent comme les branches de cette plante insinuante et presque liquide ; elle précise notre âme, disent les cyniques. C'est aussi un point de vue ; mais toutes les fleurs ne sont pas saintes, heureusement, et ce qu'il y a de divin en nous est l'éveil de l'action anti-humaine. Il s'agit ici d'une fleur de papier pour la boutonnière des messieurs qui fréquentent le bal de la vie masquée, cuisine de la grâce, blanches cousines souples ou grasses. Ils trafiquent avec ce que nous avons sélectionné. Contradiction et unité des polaires dans un seul jet, peuvent être vérité. Si l'on tient en tout cas à prononcer cette banalité, appendice d'une moralité libidineuse, mal odorante. La morale atrophie comme tout fléau produit de l'intelligence. Le contrôle de la morale et de la logique nous ont infligé l'impassibilité devant les agents de police — cause de l'esclavage, — rats putrides dont les bourgeois ont plein le ventre, et qui ont infecté les seuls corridors de verre clairs et propres qui restèrent ouverts aux artistes.

Que chaque homme crie : il y a un grand travail destructif, négatif, à accomplir. Balayer, nettoyer. La propreté de l'individu s'affirme après l'état de folie, de folie agressive, complète, d'un monde laissé entre les mains des bandits qui déchirent et détruisent les siècles. Sans but ni dessein, sans organisation : la folie indomptable, la décomposition. Les forts par la parole ou par la force survivront, car ils sont vifs dans la défense, l'agilité des membres et des sentiments flambe sur leurs flancs facettés.

La morale a déterminé la charité et la pitié, deux boules de suif qui ont

poussé comme des éléphants, des planètes et qu'on nomme bonnes. Elles n'ont rien de la bonté. La bonté est lucide, claire et décidée, impitoyable envers la compromission et la politique. La moralité est l'infusion du chocolat dans les veines de tous les hommes. Cette tâche n'est pas ordonnée par une force surnaturelle, mais par le trust des marchands d'idées et des accapareurs universitaires. Sentimentalité : en voyant un groupe d'hommes qui se querellent et s'ennuient ils ont inventé le calendrier et le médicament sagesse. En collant des étiquettes, la bataille des philosophes se déchaîna (mercantilisme, balance, mesures méticuleuses et mesquines) et l'on comprit une fois de plus que la pitié est un sentiment, comme la diarrhée en rapport avec le dégoût qui gâte la santé, l'immonde tâche des charognes de compromettre le soleil. Je proclame l'opposition de toutes les facultés cosmiques à cette blennorragie d'un soleil putride sorti des usines de la pensée philosophique, la lutte acharnée, avec tous les moyens du

## DÉGOÛT DADAÏSTE

Tout produit du dégoût susceptible de devenir une négation de la famille, est dada ; protestation aux poings de tout son être en action destructive : **DADA** ; connaissance de tous les moyens rejetés jusqu'à présent par le sexe pudique du compromis commode et de la politesse : **DADA** ; abolition de la logique, danse des impuissants de la création : *DADA* ; de toute hiérarchie et équation sociale installée pour les valeurs par nos valets : *DADA* ; chaque objet, tous les objets, les sentiments et les obscurités, les apparitions et le choc précis des lignes parallèles, sont des moyens pour le combat : **DADA** ; abolition de la mémoire : *DADA* ; abolition de l'archéologie : *DADA* ; abolition des prophètes : **DADA** ; abolition du futur : **DADA** ; croyance absolue indiscutable dans chaque dieu produit immédiat de la spontanéité : *DADA* ; saut élégant et sans préjudice d'une harmonie à l'autre sphère ; trajectoire d'une parole jetée comme un disque sonore cri ; respecter toutes les individualités dans leur folie du moment : sérieuse, craintive, timide, ardente, vigoureuse, décidée, enthousiaste ; peler son église de tout accessoire inutile et lourd ; cracher comme une cascade lumineuse la pensée désobligeante ou amoureuse, ou la choyer — avec la vive satisfaction que c'est tout à fait égal — avec la même intensité dans le buisson, pur d'insectes pour le sang bien né, et doré de corps d'archanges, de son âme. Liberté : **DADA DADA DADA**, hurlement des douleurs crispées, entrelacement des

contraires et de toutes les contradictions, des grotesques, des  
inconséquences : LA VIE.

PROCLAMATION SANS PRÉTENTION

L'art s'endort pour la naissance du monde nouveau «ART» –mot perroquet– remplacé par **DADA**, PLESIOSAURE, ou **mouchoir**

*Le talent Qu'ON PEUT APPRENDRE fait du poète un droguiste  
AUJOURD'HUI la critique balance ne lance plus des  
ressemblances*

**Hypertrophiques peintres hyperesthésiés et hypnotisés par les  
hyacinthes des muezzins d'apparence hypocrite**

CONSOLIDEZ LA RECOLTE EXACTE DES  
CALCULS

HIPPODROME DES GARANTIES IMMORTELLLES: *Il n'y a  
aucune importance il n'y a pas de transparence ni d'apparence*

**MUSICIENS CASSEZ VOS INSTRUMENTS  
AVEUGLES sur la scène**

*La SERINGUE n'est que pour mon entendement. J'écris parce que  
c'est naturel comme je pisse comme je suis malade*

**L'art a besoin d'une opération**

L'art est une *PRETENTION* chauffée à la TIMIDITE du bassin  
urinaire, l'hystérie née dans l'atelier

Nous cherchons la force **droite pure sobre unique** nous ne  
cherchons **RIEN** nous affirmons la **VITALITÉ** de chaque **instant**

**L'anti-philosophie des acrobaties spontanées**

En ce moment je hais l'homme qui chuchote avant l'entracte —



eau de cologne — théâtre aigre. LE VENT ALLEGRE.

SI CHACUN DIT LE CONTRAIRE C'EST PARCE QU'IL A  
RAISON

**PRÉPAREZ L'ACTION DU GEYSER DE NOTRE SANG –  
FORMATION SOUS-MARINE D'AVIONS  
TRANSCROMATIQUES, MÉTAUX CELLULAIRES ET  
CHIFFRÉS DANS LE SAUT DES IMAGES**

au dessus des règlements du

*Beau* et de son contrôle

Ce n'est pas pour les avortons qui adorent encore leur nombril

*MANIFESTE DE MONSIEUR AA L'ANTIPHILLOSOPHE*

sans la recherche de je t'adore  
qui est un boxeur français  
valeurs maritimes irrégulières comme la dépression  
de Dada dans le sang du bicéphale  
je glisse entre la mort et les phosphates indécis  
qui grattent un peu le cerveau commun des poètes  
dadaïstes  
heureusement  
car  
or  
mine  
les tarifs et la vie chère m'ont décidé à abandonner  
les D  
ce n'est pas vrai que les faux dadas me les ont  
arraché puisque  
le remboursement commencera dès  
voilà de quoi pleurer le rien qui s'appelle rien  
et j'ai balayé la maladie en douane  
moi carapace et parapluie du cerveau de midi à  
deux heures d'abonnement  
superstitieux déclenchant les rouages  
du ballet spermatozoïde que vous trouverez en  
répétition générale dans tous les coeurs des individus  
suspects  
je vous mangerai un peu les doigts  
je vous paye le réabonnement de l'amour en  
celluloïd qui grince comme les portes de métal  
et vous êtes des idiots  
je reviendrai une fois comme votre urine renaissante  
à la joie de vivre le vent accoucheur  
et j'établis un pensionnat de souteneurs de poètes  
et je viens encore une fois pour recommencer  
et vous êtes tous des idiots  
et la clef du selfcleptomane ne fonctionne qu'à  
l'huile crépusculaire  
sur chaque noeud de chaque machine il y a le nez

d'un nouveau-né  
et nous sommes tous des idiots  
et très suspects d'une nouvelle forme d'intelligence  
et d'une nouvelle logique à la manière de  
nous-mêmes  
qui n'est pas du tout Dada  
et vous vous laissez entraîner par le Aaïsme  
et vous êtes tous des idiots  
des cataplasmes  
à l'alcool de sommeil purifié  
des bandages  
et des idiots  
vierges

TRISTAN TZARA

Regardez-moi bien !  
Je suis idiot, je suis un farceur, je suis un fumiste.  
Regardez-moi bien !  
Je suis laid, mon visage n'a pas d'expression, je suis petit,  
Je suis comme vous tous !\*.  
Mais demandez-vous, avant de me regarder, si l'iris par lequel vous  
envoyez des flèches de sentiment liquide, n'est pas caca de mouche, si les  
yeux de votre ventre ne sont des sections de tumeurs dont les regards  
sortiront une fois par une partie quelconque de votre corps, sous forme  
d'écoulement blennorragique.  
Vous voyez avec votre nombril — pourquoi lui cachez-vous le spectacle  
ridicule que nous lui offrons ? Et plus bas, des sexes de femmes, à dents,  
qui avalent tout — la poésie de l'éternité, l'amour, l'amour pur, naturelle-  
ment — les beaftecks saignants et la peinture à l'huile. Tous ceux qui  
regardent et qui comprennent, se rangent aisément entre la poésie et  
l'amour, entre le beafteck et la peinture. Ils seront digérés, ils seront  
digérés. On m'a accusé récemment d'un vol de fourrures. Probablement  
parce qu'on me croyait encore parmi les poètes. Parmi ces poètes qui  
satisfont leurs besoins légitimes d'onanie froide dans des fourrures  
chaudes : Ha h u, je connais d'autres plaisirs,

---

\*. Je voulais me faire un peu de réclame.

aussi platoniques. Appelez votre famille au téléphone et pissez dans le  
trou réservé aux bêtises musicales gastronomiques et sacrées.

DADA propose 2 solutions :

PLUS DE REGARDS !

PLUS DE PAROLES ! \*

Ne regardez plus !

Ne parlez plus !

Car moi, caméléon changement infiltration aux attitudes commodes —  
opinions multicolores pour toute occasion dimension et prix — je fais le  
contraire de ce que je propose aux autres \*\*.

j'ai oublié quelque chose :

où ? pourquoi ? comment ?

c'est-à-dire :

ventilateur d'exemples froids servira au serpent fragile de cavalcade et je n'ai jamais eu le plaisir de vous voir my dear, rigide l'oreille sortira d'elle-même de l'enveloppe comme toutes les fournitures marines et les produits de la maison Aa & C° le chewing-gum par exemple et les chiens ont des yeux bleus, je bois la camomille, ils boivent le vent, DADA introduit de nouveaux points de vue, on s'assoit maintenant aux coins des tables, dans des attitudes glissées un peu à gauche et à droite, c'est pourquoi je suis fâché avec Dada, demandez partout la suppression des D, mangez du Aa, frottez-vous avec la pâte dentifrice Aa, habillez-vous chez Aa. Aa est un mouchoir et le sexe qui se mouche, l'écroulement rapide — en caoutchouc — sans bruit, n'a pas besoin de manifestes ni de livre d'adresses, il donne 25 % de rabais habillez-vous chez Aa il a les yeux bleus.

---

\*. Plus de manifestes.

\*\* . Parfois.

*MONSIEUR AA L'ANTIPHILLOSOPHE NOUS ENVOIE CE  
MANIFESTE*

Vivent les croque-morts de la combinaison !  
Tout acte est un coup de revolver cérébral — le geste insignifiant ou le mouvement décisif sont des attaques (j'ouvre l'éventail des knock-out pour la distillation de l'air qui nous sépare) — et avec les mots déposés sur le papier, j'entre, solennellement, envers moi-même.  
Dans la chevelure des notions je plante mes 60 doigts et secoue brutalement la draperie, les dents, les verrous des articulations.  
Je ferme, j'ouvre, je crache. Attention ! C'est le moment ici de vous dire que j'ai menti. S'il y a un système dans le manque de système — celui de mes proportions — je ne l'applique jamais.  
C'est-à-dire je mens. Je mens en l'appliquant, je mens en ne l'appliquant pas, je mens en écrivant que je mens car je ne mens pas — car j'ai vécu le miroir de mon père — choisi parmi les avantages du baccarat — de ville en ville — car moi-même n'a jamais été moi-même — car le saxophone porte comme rose l'assassinat du chauffeur viscéral — il est en cuivre sexuel et feuilles de courses. Ainsi tambourinait le maïs, l'alarme et la pellagre là où poussent les allumettes.

Extermination. Oui, naturellement.  
Mais n'existe pas. Moi : mélange cuisine théâtre. Vivent les brancardiers aux convocations d'extases !  
Le mensonge est extase — ce qui dépasse la durée d'une seconde — il n'y a rien qui ne le dépasse. Les idiots couvent le siècle — ils recommencent quelques siècles après — les idiots restent dans le cercle pendant dix ans — les idiots se balancent au cadran d'un an — moi (idiot) j'y reste cinq minutes.  
La prétention du sang de répandre dans mon corps et mon événement le hasard de couleur de la première femme que j'ai touchée avec mes yeux en ces temps tentaculaires. Le plus amer banditisme est de finir sa phrase pensée. Banditisme de gramophone, petit mirage anti-humain que j'aime en moi — parce que je le crois ridicule et malhonnête. Mais les banquiers du langage recevront toujours leur petit pourcentage sur la discussion. La présence d'un boxeur (au moins) est indispensable pour le match — les affiliés d'une bande d'assassins dadaïstes ont signé le contrat de self-protection pour les opérations de ce genre. Leur nombre était très réduit

— la présence d'un chanteur (au moins) pour le duo, d'un signataire (au moins) pour le reçu, d'un œil (au moins) pour la vue, — étant absolument indispensable.

Mettez la plaque photographique du visage dans le bain acide.

Les commotions qui l'ont sensibilisée deviendront visibles et vous surprendront.

Foutez-vous vous-même un coup de poing dans la figure et tombez morts.

*DADA MANIFESTE SUR L'AMOUR FAIBLE ET L'AMOUR  
AMER*

I

préambule = sardanapale

un = valise

femme = femmes

pantalon = eau

si = moustache

2 = trois


canne = peut-être

après = déchiffrer

irritant = émeraude

vice = vis

octobre = périscope

nerf = 

ou tout cela ensemble dans n'importe quel arrangement savoureux, savonneux, brusque ou définitif — tiré au sort — est vivant.

C'est ainsi que par-dessus l'esprit vigilant du clergyman bâti au coin de chaque rue animale, végétale, imaginable ou organique, tout est pareil au tout est sans pareil. Même si je ne le croyais pas, c'est la vérité du fait que je l'ai mis sur le papier — parce que c'est un mensonge que j'ai FIXÉ comme un papillon au chapeau.

Le mensonge circule — salue Monsieur Opportun et Monsieur Commode : je l'arrête, il devient vérité.

Ainsi DADA se charge de la police à pédales et de la morale en sourdine. Tout le monde (à un certain moment) était complet dans sa tête et dans son corps. Répéter cela 30 fois.

Je me trouve très sympathique.

Tristan Tzara

II

Un manifeste est une communication faite au monde entier, où il n'y a comme prétention que la découverte du moyen de guérir instantanément la syphilis politique, astronomique, artistique, parlementaire, agronomique et littéraire. Il peut être doux, bonhomme, il a toujours raison, il est fort, vigoureux et logique.



A propos de logique, je me trouve très sympathique.

Tristan Tzara

L'orgueil est l'étoile qui bâille et pénètre par les yeux et par la bouche, elle appuie, s'enfonce sur son sein est écrit : tu crèveras. C'est son seul remède. Qui croit encore aux médecins ? Je préfère le poète qui est un pet dans une machine à vapeur — il est doux mais ne pleure pas — poli et semi-pédéraste, nage. Je m'en fous complètement de tous les deux. C'est un hasard (qui n'est pas nécessaire) que le premier soit allemand, le second espagnol. Loin de nous, réellement, l'idée de découvrir la théorie de la probabilité des races et l'épistolaire perfectionné de l'amertume.

### III

On a toujours fait des erreurs, mais les plus grandes erreurs sont les poèmes qu'on a écrits. Le bavardage a une seule raison d'être : le rajeunissement et le maintien des traditions de la bible. Le bavardage est encouragé par l'administration des postes qui, hélas ! se perfectionne, encouragé par la régie des tabacs, les compagnies de chemins de fer, les hôpitaux, les entreprises de pompes funèbres, les fabriques d'étoffe. Le bavardage est encouragé par la culture des familles. Le bavardage est encouragé par les deniers du pape. Chaque goutte de salive qui s'évade de la conversation se convertit en or. Les peuples ayant toujours besoin de divinités pour garder les 3 lois essentielles, qui sont celles de Dieu : manger, faire l'amour et chier, les rois étant en voyage et les lois étant trop dures, il n'y a que le bavardage qui compte actuellement. La forme sous laquelle il se présente le plus souvent est DADA.

Il y a des gens (journalistes, avocats, amateurs, philosophes) qui tiennent même les autres formes : affaires, mariages, visites, guerres, congrès divers, sociétés anonymes, politique, accidents, dancings, crises économiques, crises de nerfs, pour des variations de dada. N'étant pas impérialiste, je ne partage pas leur opinion — je crois plutôt que dada n'est qu'une divinité de second ordre, qu'il faut placer tout simplement à côté des autres formes du nouveau mécanisme à religions d'inter-règne.

La simplicité est-elle simple ou dada ?

Je me trouve assez sympathique.

Tristan Tzara

IV

La poésie est-elle nécessaire ? Je sais que ceux qui crient le plus fort contre elle, lui destinent sans le savoir et lui préparent une perfection confortable ; — ils nomment cela futur hygiénique.

On envisage l'anéantissement (toujours prochain) de l'art. Ici l'on désire un art plus art. Hygiène devient pureté mondieu mondieu. Faut-il ne plus croire aux mots ? Depuis quand expriment-ils le contraire de ce que l'organe qui les émet, pense et veut ? \*

Le grand secret est là :

**La pensée se fait dans la bouche.**

Je me trouve toujours très sympathique.

Tristan Tzara

Un grand philosophe canadien a dit : Le pensée et la passé sont aussi très sympathiques.

---

\* Pense, veut et désire penser.

V

Un ami, qui m'est trop bon ami pour ne pas être très intelligent, me disait l'autre jour :

le tressaillement

le chiromancien N'EST QUE LA

FAÇON DONT ON DIT <sup>bonjour</sup> ET QUI

<sup>bonsoir</sup>

DÉPEND DE LA FORME QU'ON A DONNÉE

**A** <sup>son myosotis</sup>  
<sup>ses cheveux</sup>

Je lui répondis :

**TU AS RAISON**

<sup>idiot</sup>  
<sup>prince</sup>

**PARCE QUE**

**JE SUIS PERSUADÉ DU**

<sup>contraire</sup>

naturellement  
nous hésitons  
raison Je m'appelle  
envie de comprendre

tartare  
**NOUS N'AVONS PAS  
L'AUTRE**

La diversité étant divertissante, cette partie de golf donne l'illusion d'une « certaine » profondeur. Je maintiens toutes les conventions — les supprimer serait en faire de nouvelles, ce qui nous compliquerait la vie d'une manière vraiment répugnante.

On ne saurait plus ce qui est chic : aimer les enfants du premier ou du second mariage. Le « pistil du pistolet » nous a mis souvent dans des situations bizarres et agitées. Désordonner le sens — désordonner les notions et toutes les petites pluies tropicales de la démoralisation, désorganisation, destruction, carambolage, sont des actions assurées contre la foudre et reconnues d'utilité publique. Il y a un fait connu : on ne trouve plus des dadaïstes qu'à l'Académie française. Je me trouve pourtant très sympathique.

Tristan Tzara

VI

Il paraît que cela existe : plus logique, très logique, trop logique, moins logique, peu logique, vraiment logique, assez logique.

Eh bien, tirez les conséquences.

– C'est fait :

Appelez maintenant dans la mémoire l'être que vous aimez le plus.

– C'est fait ?

Dites-moi le numéro je vous dirai la loterie.

VII

A priori, c'est-à-dire les yeux fermés, Dada place avant l'action et au-dessus de tout : Le Doute. DADA doute de tout. Dada est tatou. Tout est Dada. Méfiez-vous de Dada.

L'anti-dadaïsme est une maladie : la self cleptomanie, l'état normal de l'homme est DADA.

Mais les vrais dadas sont contre DADA.

Le selfcleptomane.

Celui qui vole — sans penser à son intérêt, à sa volonté, — des éléments de son individu, est un cleptomane. Il se vole lui-même. Il fait disparaître les caractères qui l'éloignent de la communauté. Les bourgeois se ressemblent — ils sont tous pareils. Ils ne se ressemblaient pas. On leur a appris à voler — le vol est devenu fonction — le plus commode et le moins dangereux c'est de se voler soi-même. Ils sont tous très pauvres. Les pauvres sont contre DADA. Ils ont beaucoup à faire avec leurs cerveaux. Ils n'en finiront jamais. Ils travaillent. Ils se travaillent — se trompent eux-mêmes — ils se volent — ils sont très pauvres. Les pauvres. Les pauvres travaillent. Les pauvres sont contre DADA. Qui est contre DADA est avec moi, a dit un homme illustre, mais il mourut aussitôt. On l'enterra comme un vrai dadaïste. Anno domini Dada. Méfiez-vous ! Et rappelez-vous cet exemple.

## VIII

**Pour faire un poème dadaïste.**

Prenez un journal.

Prenez des ciseaux.

Choisissez dans ce journal un article ayant la longueur que vous comptez donner à votre poème.

Découpez l'article.

Découpez ensuite avec soin chacun des mots qui forment cet article et mettez-les dans un sac.

Agitez doucement.

Sortez ensuite chaque coupure l'une après l'autre.

Copiez consciencieusement

dans l'ordre où elles ont quitté le sac.

Le poème vous ressemblera.

Et vous voilà un écrivain infiniment original et d'une sensibilité charmante, encore qu'incomprise du vulgaire \*

---

\* Exemple : lorsque les chiens traversent l'air dans un diamant comme les idées et l'appendice de la méninge montre l'heure du réveil programme (le titre est de moi)

prix ils sont hier convenant ensuite tableaux / apprécier le rêve époque  
des yeux / pompeusement que réciter l'évangile genre s'obscurcit /  
groupe l'apothéose imaginer dit-il fatalité pouvoir des couleurs / tailla  
cintres ahuri la réalité un enchantement / spectateur tous à effort de la ce  
n'est plus 10 à 12 / pendant la divagation virevolte descend pression /  
rendre de fous queu-leu-leu chairs sur un monstrueuse écrasant scène /  
célébrer mais leur I60 adeptes dans pas aux mis en mon nacré / fastueux  
de terre bananes soutint s'éclairer / joie demander réunis presque / de a  
la un tant que le invoquait des visions / des chante celle-ci rit / sort  
situation disparaît décrit celle 25 danse salut /' dissimula le tout de ce  
n'est pas fut / magnifique l'ascension a la bande mieux lumière dont  
sompuosité scène me music-hall / reparait suivant instant s'agite vivre /  
affaires qu'il n'y a prêtait / manière mots viennent ces gens

## IX

Il y a des gens qui expliquent parce qu'il y en a d'autres qui apprennent.

Supprimez-les il ne reste que dada.

Trempez la plume dans un liquide noir avec des intentions manifestes —  
ce n'est que votre autobiographie que vous couvez sous le ventre du  
cervelet en fleur.

Biographie est l'équipage de l'homme illustre. Grand ou fort. Et vous  
voilà, vous, homme simple comme les autres, après avoir trempé la  
plume dans l'encre, plein de

### PRÉTENTIONS

qui se manifestent sous des formes aussi diverses qu'imprévues,  
s'appliquant

à toutes les formes de l'activité et de l'état d'esprit et de mimique ;

Vous voilà plein d'

### AMBITIONS

de vous maintenir sur le cadran de la vie, à l'endroit où vous êtes arrivé à  
l'instant même, de progresser en marche ascendante illusoire et ridicule  
vers une apothéose qui n'existe que dans votre neurasthénie : vous voilà  
plein d'

## ORGUEIL

plus grand, plus fort, plus profond que tous les autres.

Chers confrères : un grand homme, un petit, fort, faible, profond, superficiel,

*voilà pourquoi vous crèverez tous.*

Il y a des gens qui ont antidaté leurs manifestes pour faire croire qu'ils ont eu un peu avant l'idée de leur propre grandeur. Mes chers confrères : avant après, passé futur, maintenant hier,

*voilà pourquoi vous crèverez.*

Il y a des gens qui ont dit : dada est bon parce qu'il n'est pas mauvais, dada est mauvais, dada est une religion, dada est une poésie, dada est un esprit, dada est sceptique, dada est une magie, je connais dada.

Mes chers confrères : bon mauvais, religion poésie, esprit scepticisme, définition définition,

voilà pourquoi vous crèverez tous,

*et vous crèverez je vous le jure.*

Le grand mystère est un secret, mais il est connu par quelques personnes.

Ils ne diront jamais ce que c'est que dada. Pour vous distraire encore une fois je vous dirai quelque chose comme :

dada est la dictature de l'esprit, ou

dada est la dictature du langage,

ou bien

dada est la mort de l'esprit,

ce qui fera plaisir à beaucoup de mes amis. Amis.

## X

Il est certain que depuis Gambetta, la guerre, le Panama et l'affaire Steinheil, on trouve l'intelligence dans la rue. L'intelligent est devenu un type complet, normal. Ce qui nous manque, ce qui présente de l'intérêt, ce qui est rare parce qu'il a les anomalies d'un être précieux, la fraîcheur et la liberté des grands antihommes, c'est

## 2

Dada travaille avec toutes ses forces à l'instauration de l'idiot partout. Mais consciemment. Et tend lui-même à le devenir de plus en plus. Dada est terrible : il ne s'attendrit pas sur les défaites de l'intelligence. Dada est

plutôt lâche, mais lâche comme un chien enragé, il ne reconnaît pas de méthode ni d'excès persuasif.

Le manque de jarretières qui le fait se baisser systématiquement nous rappelle le fameux manque de système qui au fond n'a jamais existé. La fausse nouvelle fut lancée par une blanchisseuse en bas de sa page, la page fut portée au pays barbare où les colibris font les sandwichmen de la nature cordiale.

Cela me fut raconté par un horloger qui tenait dans sa main une seringue souple, et qu'il nomma en souvenir caractéristique des pays chauds, flegmatique et insinuante.

## XI

Dada est un chien — un compas — l'argile abdominale — ni nouveau ni japonaise nue — gazomètre des sentiments en boules — Dada est brutal et ne fait pas de propagande — Dada est une quantité de vie en transformation transparente sans effort et giratoire.

## XII

messieurs mesdames achetez entrez achetez et ne lisez pas vous verrez celui qui a dans ses mains la clef du niagara l'homme qui boite dans une boîte les hémisphères dans une valise le nez enfermé dans un lampion chinois vous verrez vous verrez vous verrez la danse du ventre dans le saloon de massachussets celui qui enfonce le clou et le pneu se dégonfle les bas de soie de mademoiselle atlantide la malle qui fait 6 fois le tour du monde pour trouver le destinataire monsieur et sa fiancée son frère et sa belle-soeur vous trouverez l'adresse du menuisier la montre à crapauds le nerf en coupe-papier vous aurez l'adresse de l'épingle mineure pour le sexe féminin et de celui qui fournit les photos obscènes au roi de grèce ainsi que l'adresse de l'action française.

## XIII

DADA est un microbe vierge

Dada est contre la vie chère  
Dada  
société anonyme pour l'exploitation des idées  
Dada a 391 attitudes et couleurs différentes suivant le sexe du président  
Il se transforme — affirme — dit en même temps le contraire — sans  
importance — crie — pêche à la ligne.  
Dada est le caméléon du changement rapide et intéressé.  
Dada est contre le futur. Dada est mort. Dada est idiot. Vive Dada.  
Dada n'est pas une école littéraire, hurle

Tristan Tzara

#### XIV

Maquiller la vie dans le binocle — couverture de caresses — panoplie à  
papillons — *voilà la vie des femmes de chambre de la vie.*  
Coucher sur un rasoir et sur les puces en rut — voyager en baromètre —  
pisser comme une cartouche — faire des gaffes, être idiot, prendre des  
douches de minutes saintes — être battu, être toujours le dernier — crier  
le contraire de ce que l'autre dit — être la salle de rédaction et de bain de  
Dieu qui prend chaque jour un bain en nous en compagnie du vidangeur,  
— *voilà la vie des dadaïstes.*  
Être intelligent — respecter tout le monde — mourir sur le champ  
d'honneur — souscrire à l'Emprunt — voter pour un Tel — le respect  
de la nature et de la peinture — gueuler aux manifestations dada, — *voilà  
la vie des hommes.*

#### XV

DADA n'est pas une doctrine à mettre en pratique : Dada, — c'est pour  
mentir : une affaire qui marche bien. — Dada fait des dettes et ne vit pas  
sur son matelas. Le bon Dieu a créé une langue universelle, c'est  
pourquoi on ne le prend pas au sérieux. Une langue est une utopie. Dieu  
peut se permettre de ne pas avoir de succès : Dada aussi. C'est pourquoi  
les critiques disent : Dada fait du luxe, ou Dada est en rut. Dieu fait du  
luxe, ou Dieu est en rut. Qui a raison : Dieu, Dada ou le critique ?  
— « Vous déviez », me dit un charmant lecteur.





Je dors très tard. Je me suicide à 65 %. J'ai la vie très bon marché, elle n'est pour moi que 30 % de la vie. Ma vie a 30 % de la vie. Il lui manque des bras, des ficelles et quelques boutons. 5 % sont consacrés à un état de stupeur demi-lucide accompagné de crépitements anémiques. Ces 5 % s'appellent DADA. Donc la vie est bon marché. La mort est un peu plus chère. Mais la vie est charmante et la mort est aussi charmante.

J'étais, il y a quelques jours, à une réunion d'imbéciles. Il y avait beaucoup de monde. Tout le monde était charmant. Tristan Tzara, un personnage petit, idiot et insignifiant faisait une conférence sur l'art de devenir charmant. Il était charmant d'ailleurs. Tout le monde est charmant. Et spirituel. C'est délicieux, n'est-ce pas ? Tout le monde est délicieux, d'ailleurs. 9 degrés au-dessous de zéro. C'est charmant n'est-ce pas ? Non, ce n'est pas charmant. Dieu n'est pas à la hauteur. Il n'est même pas dans le Bottin. Mais il est tout de même charmant.

Les ambassadeurs, les poètes, les comtes, les princes, les musiciens, les journalistes, les acteurs, les écrivains, les diplomates, les directeurs, les couturiers, les socialistes, les princesses et les baronnes, c'est charmant.

Vous tous, vous êtes charmants, très fins, spirituels et délicieux.

Tristan Tzara vous dit : il veut bien faire autre chose, mais il préfère rester un idiot, un farceur et un fumiste.

Soyez sincères un instant : ce que je viens de vous dire, est charmant ou idiot ?

Il y a des gens (journalistes, avocats, amateurs, philosophes) qui tiennent même les affaires, les mariages, les visites, les guerres, les congrès divers, les sociétés anonymes, la politique, les accidents, les dancings, les crises économiques, les crises de nerfs, pour des variations de dada. N'étant pas impérialiste, je ne partage pas leur opinion ; je crois plutôt que dada n'est qu'une divinité de second ordre, qu'il faut placer tout simplement à côté des autres formes du nouveau mécanisme à religions d'interrègne.

La simplicité est-elle simple ou dada ?

Je me trouve assez sympathique.

Tristan Tzara

#### SYLLOGISME COLONIAL

Personne ne peut échapper au sort  
Personne ne peut échapper à DADA

---

Il n'y a que DADA qui puisse vous faire échapper au sort.

---

Vous me devez : FR 943.50

Plus d'ivrognes !  
Plus d'aéroplanes !  
Plus de vigueur !  
Plus de voies urinaires !  
Plus d'énigmes !

## MOUCHOIR DE NUAGES

Cette pièce a été jouée pour la première fois le 17 mai 1924, au Théâtre de la Cigale, au cours des Soirées de Paris, organisées par M. le Comte Étienne de Beaumont. (L'auteur exprime à ce dernier toute sa gratitude pour le goût et la subtile intelligence qu'il employa à la présentation de *Mouchoir de Nuages*.)

La scène représente un espace fermé, comme une boîte, d'où aucun acteur ne peut sortir. Tous les 5 plans sont de la même couleur. Au fond, à une certaine hauteur, un écran qui indique le lieu de l'action, au moyen de reproductions agrandies de cartes postales illustrées, enroulées sur deux rouleaux et qu'un machiniste déroule au fur et à mesure que les actes passent, sans se cacher des spectateurs.

Au milieu de la scène, un tréteau. À droite et à gauche, des chaises, des tables de maquillage, les accessoires et les costumes des acteurs. Les acteurs sont en scène pendant toute la durée de la pièce. Quand ils ne jouent pas, ils tournent le dos au public, s'habillent ou parlent entre eux.

Les actes se jouent sur le tréteau, les commentaires en dehors du tréteau. À la fin de chaque acte, la lumière change brusquement pour n'éclairer que les commentateurs ; les acteurs ne sont plus dans leurs rôles et quittent le tréteau. La lumière change aussi brusquement à la fin de chaque commentaire et les projecteurs d'en haut et de côté n'éclairent que le tréteau. Les électriciens et les réflecteurs sont sur la scène.

Deux aides mettent ou enlèvent les accessoires sur le tréteau. Tous les acteurs gardent en scène leur nom de ville. Dans la présente édition les personnages portent les noms des acteurs qui ont créé les rôles. Le Poète, la Femme du Banquier et le Banquier sont les personnages principaux. A, B, C, D et E, sont les commentateurs qui jouent aussi tous les rôles secondaires.

### DISTRIBUTION

LA FEMME DU BANQUIER	MM <sup>l</sup> es ANDRÉE PASCAL.
E.....	} MARCELLE ROMÉE.
L'AMIE.....	
OPHÉLIA.....	
LA CONCIERGE.....	
L HABILLEUSE.....	JEANNE DOLLY.

LE POÈTE.....	}	MM. MARCEL HERRAND. DAPOIGNY.
LE BANQUIER.....		
C.....	}	STAQUET.
2° MONSIEUR.....		
LE COLONIAL.....		
POLONIUS.....		
D.....	}	VALENTIN-
LE CHEF DE GARE		
LE CAPITAINE.....		
UN APACHE.....	}	ÉDOUARD FERRAS.
A.....		
L'AMI.....		
UN ENFANT.....		
B.....	}	MAX LUDOT.
PREMIER MONSIEUR.....		
ALIBI.....		
UN ENFANT.....	}	JEAN TILLERAND.
JEAN.....		
UN GROOM.....		
UN AGENT.....	}	PIERRE BRASSEUR.
UN APACHE.....		
UN MAITRE D' HOTEL		
UN AGENT.....	}	SEGUR.

#### ACTE I

(UN SALON, deux fauteuils, un téléphone.)

LE POÈTE (*assis, un valet lui apporte une lettre.— Il lit :*)

« Cher Monsieur,

« Bien que les temps soient durs et peu propices à l'aventure et malgré les avertissements que le ciel m'envoie tous les jours sous des signes divers, les cours des changes et des valeurs cotées à la Bourse du cœur, je me permets de vous écrire.

« Votre dernier livre me donne la confiance en vous. Je ne suis pas une femme malheureuse, je suis une femme vide. Je suis mariée depuis trois ans. Mon mari est banquier, il est riche, beau, jeune. Je le connais à peine. Il ne m'aime pas, je ne l'aime pas, nous nous voyons très rarement. Est-ce sa richesse et les préoccupations auxquelles elle l'oblige, est-ce mon insuffisance vitale à ne pouvoir capter la source de ses regards qui nous éloigne et nous serre chacun séparément dans un corset d'indifférence ? Voilà pourquoi je voudrais vous voir. Vous me direz j'espère si ces circonstances me donnent le droit de remplir avec un autre souffle que celui que la loi me destine, mes poumons avides d'affection.

« Recevez, etc... »

*(Il met la lettre dans sa poche.)*

Très intéressant... très intéressant...

*(Il téléphone.)*

... Élysée 44-33 : M. Marcel Herrand attend Mme Andrée Pascal chez lui.

*(Il appelle.)*

Jean... si une dame arrive, faites entrer.

*(Andrée entre.)*

Voulez-vous vous asseoir, Madame. Votre lettre m'a ému, et le charme que dégage votre présence s'ajoute au brillant éclat des choses que j'aime. Et pour préciser tout de suite : je n'aime que les choses, leur éclat et leur charme.

ANDRÉE. — Mais comment aimer les choses ? je croyais que les choses existaient pour être manipulées... Cela Monsieur doit encore être de la poésie...

LE POÈTE. — Oui, les choses sont là pour être manipulées, mais avec amour. Que voulez-vous, je n'aime pas les hommes, je n'aime pas les femmes, j'aime l'amour, c'est-à-dire la poésie pure.

ANDRÉE. — Oh ! Monsieur, comme vous avez dû souffrir dans la vie pour arriver à restreindre vos passions dans une discipline si terne et uniforme. Car je suis sûre qu'au fond vos sentiments sont aussi divers que la richesse des couleurs et que leurs combinaisons sont plus variées que les formations kaléidoscopiques de la faune sous-marine.

LE POÈTE. — J'ai tant pleuré sincèrement que j'arrivais à la fin à ne plus distinguer les vraies larmes des larmes de comédie.

ANDRÉE. — Quelle tragédie contiennent vos paroles. Mon cas est clair, ce n'est pas mon malheur que je veux vous raconter, je ne suis pas comme ces femmes qui aiment raconter aux poètes leurs histoires et qui, de ce fait, deviennent des « Incomprises »... L'empressement qu'elles y

mettent dérailler souvent sur la voie de la coquetterie.

LE POÈTE.— Je suis arrivé ensuite à un état de nivellement de toutes les sensations, à un équilibre, qui, même au printemps, ne pourrait pas subir, sans être dérangé, l'amour d'un être humain ; et pourtant je ne suis pas vide. Au contraire. Nous pourrions peut-être chercher sur cette base une solution...

ANDRÉE.— Mais croyez-vous qu'on puisse vivre seul, sans se dépenser pour un autre en juste échange d'attractions et de réactions ? Croyez-vous réellement qu'on puisse vivre sans aimer ?

LE POÈTE.— Parfaitement, Madame, car le bonheur dans ce cas ne serait qu'une sorte de maladie, sans cela on n'aurait pas besoin de prendre périodiquement des pastilles d'amour pour arriver à un état de plénitude, qui n'est qu'un simulacre, Madame.

*(Il se lève.)*

ANDRÉE.— Vous voulez me faire croire que vous n'êtes vous-même qu'un simulacre, Monsieur.

*(Elle se lève.)*

LE POÈTE *(la prenant par le bras)*.— Quand j'avais dix-sept ans...

*(Ils sortent.)*

*(Coup de gong. La lumière change. Le décor tourne. Pendant les commentaires, les acteurs changent de costumes ou se maquillent.)*

#### COMMENTAIRE

C. — Où sont-ils, maintenant, le poète et celle qu'il découvrit comme une note claire de chanson sur le bord de la route ? Ils sont en train d'égrener les histoires de leurs vies, comme un chapelet de cailloux qu'ils laissent tomber sur la route pour la retrouver à leur retour.

B. — Mais alors il fera nuit et ils ne pourront plus retrouver le chemin qu'ils avaient indiqué au moyen de cailloux sur la route, car le lendemain les cailloux ressembleront aux autres et tout rentrera de nouveau dans la confusion d'où chaque jour nous essayons de sortir.

C. — Tu as raison, on ne peut jamais retourner sur le chemin de la mémoire. A bicyclette ou en auto on retourne au point de départ, mais sur un autre trajet que celui que la mémoire a parcouru. Ce chemin s'enfonce dans la terre lourde dont est pétri le pain quotidien du cerveau.

B.— Nous sommes tous parsemés de cailloux.

*(L'éclairage change.)*

ACTE II

(VENISE)

L'AMI.— Venise est grave au crépuscule. Sur le Canal Grande, les deux rangs de dents en or des palais sont à la juste distance d'un sourire proportionné à la dimension de la ville.

LE BANQUIER. — Je m'ennuie...

L'AMI.— Pourquoi ne savez-vous pas apprécier avec simplicité cette architecture dont la prétention se dissout dans les reflets liquides ?

LE BANQUIER. — Je m'ennuie...

L'AMI.— Qu'est-ce que vous aimez alors, mon cher ami ?

LE BANQUIER. — Je ne sais pas, je m'ennuie, je pars ce soir. Au revoir !

*(Le Banquier sort.)*

L'AMI.— À bientôt, j'espère...

*(Le Poète et Andrée arrivent en costumes de voyage.)*

LE POÈTE *(à Andrée)*.— Je vous ai promis de vous conduire partout pour retrouver votre mari et provoquer l'entrevue de laquelle sortira l'étincelle qui nous indiquera la direction à suivre dans nos investigations cérébrales. Je tiendrai ma promesse...

ANDRÉE. — Maintenant j'ai plus que de la confiance en vous et j'ai renoncé à ma propre volonté. Quant à retrouver mon mari, je vous avoue que...

L'AMI *(aperçoit Andrée)*.— Ah ! Madame, comment allez-vous ? Je suis ravi de vous rencontrer. Je viens justement de quitter votre mari.

ANDRÉE. — Mais où est-il ? pouvez-vous me donner son adresse ?

L'AMI. — Il s'ennuyait ici et vient de partir pour Monte-Carlo.

*(Ils sortent. Coup de gong. Changement de décor et d'éclairage.)*

COMMENTAIRE

C. — Je crois qu'Andrée aime Marcel, mais qu'elle ne le sait pas encore.

D.— Ce serait triste, car le poète n'aime personne ; comme il le disait lui-même, il n'aime que la volupté pure que, par un jeu de subtilités, il appelle poésie.

B. — Ne faites pas trop de bruit. Nos héros veulent peut-être s'endormir dans ce compartiment de première qui les mène vers une destination encore inconnue.

*(L'éclairage change.)*



ACTE III

(UNE GARE)

LE CHEF DE GARE (*seul, se promenant*).  
une après l'autre l'heure diffuse tombe  
des tumeurs gonflées de souvenirs et d'air  
plus courte ou plus longue selon l'ennui du sang  
rôdant sur la chaloupe instable autour des neiges  
les pistils s'allongent et sucent le cœur du paysage  
(*Le train arrive : un commentateur imite le bruit du train.*)

ANDRÉE (*entre accompagnée d'une amie*). — C'est ici que je m'arrête ; je voyage comme cela, j'improvise mon voyage. Mais je ne vois pas d'écriteau. Monsieur, voulez-vous me dire comment s'appelle cet endroit ?

LE CHEF DE GARE. — Vous êtes au Pic de la Consolidation Sentimentale, à quelques kilomètres de la frontière, deux mille trois cents mètres d'altitude, sur le 37° méridien, climat agréable, spécialement recommandé par toutes les sommités médicales aux personnes n'ayant aucune maladie. Émotions fortes et alpines. Sports d'hiver. Le Pic de la Consolidation Sentimentale est surnommé l'Himalaya des Pauvres.

ANDRÉE. — C'est charmant, pouvez-vous m'indiquer un hôtel ?

LE CHEF DE GARE. — Derrière la gare, Madame, l'Hôtel de la Gare et des deux Terminus réunis, confort moderne, eau chaude et eau froide, chauffage central, gaz, téléphone, électricité, salle de bains ; prix modérés.

ANDRÉE. — Voilà un endroit qui me plaît.

(*Le chef de gare sort.*)

Il plaira surtout à Marcel qu'il faut prévenir par dépêche.

L'AMIE. — Ce pays est entièrement peint par les artistes de la Nationale.

(*Coups de gong, ils sortent. Le décor et l'éclairage changent.*)

COMMENTAIRE

A.— Vous seriez gentil de me passer le chapeau.

B.— Avez-vous du rouge aux lèvres ?

C.— J'aime beaucoup cette pièce.

A.— Cela ne m'étonnerait pas qu'elle ait du succès.

(*L'éclairage change.*)

ACTE IV

(MONTE CARLO)

1<sup>er</sup> MONSIEUR. — Alors c'est vrai que le Banquier a perdu toute sa fortune hier soir ?

2<sup>e</sup> Monsieur. — Parfaitement vrai, des sommes considérables. Mais d'après les informations que j'ai eues ce matin, ce krach n'entraîne pas l'argent de ses clients.

1<sup>er</sup> MONSIEUR. — Toute sa fortune personnelle ?

2<sup>e</sup> MONSIEUR. — Et celle de sa femme.

1<sup>er</sup> MONSIEUR. — Pour ce qu'il donnait à sa femme... vous savez qu'ils ne se voyaient jamais... on raconte des choses...

2<sup>e</sup> MONSIEUR. — Mais voilà qu'il s'approche. Ne lui donnons pas l'impression que nous connaissons son infortune, car souvent ce genre de malheurs, par le fait seulement qu'ils deviennent publics et présents à l'intérêt de la conversation futile, peuvent pousser celui qui les a subis à faire abandon de la faible vie qui anime encore sa carcasse.

1<sup>er</sup> MONSIEUR. — Et pour éviter le scandale, son cadavre risquerait fort d'être vite poussé dans un de ces tiroirs dont s'ornent les rochers d'ici comme une lettre que l'épouse coupable cache à l'arrivée d'un souffle humain.

LE BANQUIER (*arrive très gai*). — Eh bien !, mes amis, connaissez-vous la nouvelle ? Je suis gai et plein d'espoir.

1<sup>er</sup> MONSIEUR. — Vous avez l'espoir de regagner votre argent ?

LE BANQUIER. — Mais pas du tout, je suis content de l'avoir perdu. Il pesait lourd sur mes veines. Je suis gai et plein d'espoir.

1<sup>er</sup> MONSIEUR. — Ah !

2<sup>e</sup> MONSIEUR. — Comment cela ?

LE BANQUIER. — C'est maintenant seulement que je deviens riche.

(*Le Banquier sort.*)

1<sup>er</sup> MONSIEUR. — Je crois qu'il a de mauvaises intentions ; il pense peut-être que les dépôts que ses clients lui ont confiés suffiraient à...

2<sup>e</sup> MONSIEUR. — Mais non... ils ont tous déjà retiré leur argent. Moi je crois plutôt que ce coup a jeté un dé de folie dans la combinaison de sa raison.

(*Coup de gong. Ils sortent. Changement d'éclairage et de décor.*)

COMMENTAIRE

A. — Pourquoi ne comprennent-ils pas que le contenu d'un mot n'est

pas nécessairement lié à sa sonorité ? Le Banquier dit : « Je suis riche », quand il est pauvre, car il était pauvre quand il était riche. Il est riche de vie, maintenant que le portefeuille de son cœur n'est plus encombré de ces innombrables cartes de visite que le destin dépose avec amertume chez les personnes qui, n'étant jamais chez elles, ne font qu'embrouiller la circulation de l'esprit sur les artères principales de la cité et du souvenir.

B. — Et c'est le casino qui lui a rendu ce grand service, en lui enlevant tout ce qui, sans le savoir, le gênait affreusement.

*(L'éclairage change.)*

## ACTE V

(UN JARDIN. *Andrée et le Poète assis sur un banc.*)

ANDRÉE. — Alors que pensez-vous de cette lettre ?

LE POÈTE. — Que dit-il à la fin ?

ANDRÉE. — Il dit textuellement : « depuis que j'ai retrouvé ma richesse naturelle »...

LE POÈTE. — C'est-à-dire depuis qu'il a perdu sa pauvreté artificielle...

ANDRÉE. — Oui, enfin, l'argent. « Depuis que j'ai retrouvé ma richesse naturelle, je ne pense qu'à vous, je respire un air frais que pendant de longues années je ne connaissais pas. Il me semble que je suis sur le seuil d'une vie nouvelle, à demain, etc... ! » C'est vague, mais vous comprenez ce qu'il veut ? J'ai peur comme cela, subitement, je ne sais pas pourquoi. Avant, quand je ne le voyais pas, j'étais plus tranquille. Et depuis que vous êtes arrivé au Pic de la Consolidation... il y a un secret, Marcel, dont vous ne vous êtes jamais douté.

LE POÈTE. — Attendons, nous allons d'abord voir quelles sont ses intentions.

ANDRÉE. — Elles seront certainement honorables, mais ce ne sera pas encore une solution de la crise... car j'oubliais de vous dire que ce secret commence à donner une saveur au vide que je ressentais, et qui n'est plus vide...

LE POÈTE. — Solution... Solution... il n'y a jamais de solution ; on fait les choses ou on ne les fait pas, le résultat est toujours le même : on crève à la fin.

ANDRÉE. — Cependant je voudrais aussi bénéficier de l'insouciance de ceux qui ne s'aperçoivent pas que le temps passe avec une pénible lenteur.

LE POÈTE (regardant sa montre). — Il va arriver dans quelques instants. Évidemment ce revirement subit dans la pensée d'un homme qui n'avait qu'indifférence et sécheresse envers sa femme, me paraît inquiétant, mais plein d'intérêt.

LE BANQUIER (*arrive*).

ANDRÉE. — Je vous présente, Monsieur Marcel Herrand... mon mari...

ALIBI (*arrive*). — Le collier est retrouvé !

LE BANQUIER. — Les colliers sont faits pour être retrouvés.

LE POÈTE (*à Andrée*). — On retrouve tous les colliers.

ANDRÉE. — Même les colliers qu'on n'a jamais perdus.

*(Le Banquier entraîne Andrée dans un coin du jardin.)*

ALIBI *(au poète)*.— Permettez que je me présente : Mac Alibi, détective, recherches et indiscretions, divorces rapides, réhabilitations, lettres anonymes, surveillance et intuition.

LE BANQUIER. — Ce que vous devez conclure de cette conversation ?  
Je vous aime...

ANDRÉE. — Après des années d'attente et de solitude, je demande à réfléchir.

*(Ils s'embrassent.)*

ALIBI. — Excusez-moi, une affaire très urgente m'appelle à la Martinique.

LE POÈTE. — Il ne me reste qu'à vous suivre, attendez-moi, je sors avec vous.

ANDRÉE *(courant après le poète)*.— Pourquoi partez-vous si vite... vous m'abandonnez alors, que ferais-je toute seule...

LE POÈTE.— C'est mieux, je pars, je meurs un peu... la solitude vous apprendra à vivre.

ANDRÉE.— Mais pourquoi si vite, si vite... je voudrais que vous gardiez un souvenir... Qu'est-ce que je puis vous donner ?... Prenez ce loup en souvenir du bal masqué au cours duquel vous m'avez appris à vivre une vie contraire à celle que j'avais en moi.

LE POÈTE.— La vie, elle est drôlement déguisée la vie... heureusement qu'elle n'a aucune importance. Bonjour !

*(Le Poète sort, Alibi aussi.)*

ANDRÉE *(au Banquier)*.— Il est parti...

LE BANQUIER *(au Poète)*.— Bon voyage !...

*(Coup de gong. Ils sortent. Le décor et l'éclairage changent.)*

#### COMMENTAIRE

Le Poète *(en s'habillant)*.— Équillons-nous vite pour les besoins de la mer et des Tropiques. En route pour l'aventure ! Les voyages remplissent les valises du cœur que le Poète tient toujours ouvertes pour les besoins du hasard et des nécessités fuyantes de l'heure.

B.— Vous qui avez beaucoup voyagé, Staquet, quel moyen employez-vous pour ne pas vous ennuyer ?

C.— Eh bien, je voyage.

A.— Croyez-vous que Herrand voyage aussi parce qu'il s'ennuyait avec Andrée ?

D.— Moi personnellement, je ne pourrais pas me prononcer.

E.— Moi non plus.

C.— Voilà pourquoi cette pièce est mal faite. Quoique nous soyons les commentateurs, c'est-à-dire le subconscient du drame, il ne nous est pas permis de savoir pourquoi le poète n'aime pas Andrée.

E.— Elle est pourtant jolie et intelligente, je la connais bien, vous savez.

B.— Le fait que vous jouez sur le tréteau le rôle de l'amie d'Andrée, ne vous donne pas le droit de croire que vous l'êtes en réalité.

A.— Mais elle pourrait bien l'être, en dehors de l'action, en dehors de la scène, dans la réalité vraie, chez elle, qu'en savez-vous ?

C. — Oh ! c'est ennuyeux, toujours la même discussion sur la différence entre le théâtre et la réalité.

*(L'éclairage change.)*

## ACTE VI

(LA MER. Le Poète, le Capitaine et Alibi, debout, tiennent devant eux un tableau qui représente un pont de bateau. Chacun un verre de vin à la main. Attitudes héroïques.)

LE POÈTE.— Capitaine ! le vin est bon.

LE CAPITAINE. — Car il adoucit l'âpre pressentiment d'angoisse quand l'aventure s'approche de sa réalisation.

ALIBI.— Capitaine ! la mer est vaste.

LE CAPITAINE.— Mais sûre quand on sait glisser entre ses bosses gélatineuses et merveilleusement mouvantes.

LE POÈTE.— Capitaine ! Connais-tu la femme ?

LE CAPITAINE.— Elle est loin, elle est toujours loin, et ce n'est que la distance qui l'attache et la tient à vous.

ALIBI.— Capitaine ! sais-tu ce qu'est la mort ?

LE CAPITAINE.— C'est de tous les risques, le pire, dit-on, car on ne peut pas imaginer l'arrêt court de la conscience qui met en marche la montre et le temps.

LE POÈTE.— Capitaine, tu as raison !

LE CAPITAINE.— Le vent, les orages, la cendre des chansons, la confiance de mes hommes, l'idée de sacrifice et le danger ont parsemé ma raison des microbes du printemps.

ALIBI.— Capitaine ! le soleil est doux.

LE CAPITAINE.— Mais dur quand il ralentit le sang des laboureurs.

LE POÈTE.— Capitaine ! j'ai le cœur lourd.

LE CAPITAINE.— Comme le sang ralenti par les laboureurs du souvenir au soleil.

ALIBI.— Capitaine, j'ai faim !

LE CAPITAINE. — Moi aussi !

(Coup de gong. Ils sortent en emportant le bateau. Le décor et la lumière changent)

### COMMENTAIRE

C.— Retournons maintenant en arrière.

D.— Comme au cinéma.

A.— Que faisait Andrée quand le poète est parti ?

C.— Nous allons voir.

B.— Baissez le rideau du tulle !

E.— Le rideau du souvenir !

(le rideau de tulle descend.)

D.— La scène se passe dans l'appartement d'Andrée.

A. — L'imprécision des formes, n'est pas du rêve. Elle indique seulement que la scène ne se passe pas au fil normal du temps, dans l'enchaînement logique des actes.  
*(L'éclairage change.)*



## ACTE VII

(UN BOUDOIR. *Derrière un rideau de tulle.*)

ANDRÉE.— Il est parti et pour toujours.

L'AMIE.— Il n'y a rien de définitif.

ANDRÉE.— Je vais te confier mon secret. J'aime Marcel, et je l'ai aimé depuis le premier jour que je l'ai vu.

L'AMIE.— Mais pourquoi ne lui avoir rien dit ?

ANDRÉE.— A quoi bon, il ne m'aime pas... il n'aime personne, tu le sais... ses yeux sont remplis de l'agilité des gestes dangereux. Je souffre... il est trop tard, son allure s'est déjà insinuée dans l'ombre de mon sein. Je crois de plus en plus à sa perfection, ce n'est qu'elle qui peut engendrer la suprême indifférence. Il fait planer cette indifférence au-dessus de chaque geste, car, quoique son esprit soit toujours en mouvement, sur chaque acte, il met une couche de désintéressement, comme le temps qui enterre l'événement, en le couvrant des voiles de l'oubli.

L'AMIE. — Andrée, tu sais bien comme je t'aime, mais je ne comprends pas pourquoi tu tenais à retrouver ton mari...

ANDRÉE. - Je ne sais plus rien, j'ai été jetée d'un événement à l'autre comme une balle de tennis, je ne comprends rien moi-même. C'est lui, Marcel, qui insistait... Jacques en arrivant m'a embrassée, Marcel a cru probablement que cela pourrait suffire au misérable amas de désirs informes qui encombraient le vide de mon cœur.

L'AMIE. - Mais Jacques t'aime, c'est tout de même une consolation.

Peut-être qu'avec le temps...

ANDRÉE.— Rien, rien, seule, tout à fait seule. Il est loin, je ne le reverrai jamais... (*pleure*).

LE BANQUIER (*arrive*).— Eh ! bien, que se passe-t-il ? encore une crise ?... Andrée tranquillisez-vous. Ne savez-vous pas que ma tendresse ne connaît pas d'obstacles...

L'AMIE.— Je vous quitte. Au revoir, Andrée. Jacques a raison, **l'amour est une fonction comme une autre**. Ce n'est pas une chose intéressante... Il se niche là où on l'appelle... et se manifeste dans le coin qu'on lui prépare. Tout le reste est romantisme. Au revoir, Andrée.

ANDRÉE.— Venez me voir demain.

LE BANQUIER.— L'idée de réalité à laquelle vous faites allusion, Mlle Romée, sauvera l'Europe, aussi bien des crises sentimentales que des crises économiques.

(*Coup de gong. Ils sortent. Le décor et la lumière changent.*)

#### COMMENTAIRE

B.— Faites monter le rideau du souvenir !

*(Le rideau monte.)*

A.— Revenons maintenant à l'autre réalité, à la réalité vraie, à la réalité du Mouchoir de Nuages.

D.— Comme c'est le milieu de la pièce, ne croyez-vous pas qu'un entr'acte ferait bien ici

C.— Non, l'auteur ne veut pas d'entr'acte. Il dit que c'est l'entr'acte qui a tué le théâtre.

D.— Alors continuons.

A.— En scène pour le huit... en scène pour le huit... en scène pour le huit...

B.— Oui, oui, on est prêt.

D.— L'as-tu vu ? il est dans la salle.

E.— Cela n'a aucune importance, vous allez vous arranger, je le sais.

D.— Tout s'arrange.

B.— Presque tout.

D.— Pourquoi « presque »?... précautions oratoires, moi, je suis net : tout s'arrange...

B.— Voilà le secret du succès : soyez nets, ayez tort, affirmez toujours et vous réussirez.

E.— Si réussir signifie se tromper soi-même, voler à soi-même des parts de son individualité.

C.— Quels philosophes !

A.— En scène pour le huit, en scène pour le huit, votre discussion ne tiendra pas debout devant l'ouragan que va déclencher, un peu plus tard, le drame qui se joue ici.

*(L'éclairage change.)*

## ACTE VIII

(UNE ILE représentée par plusieurs peintures de plantations, nègres, etc., réunies sur un tableau.)

LE COLONIAL (*expliquant au Poète et à Alibi avec une baguette dans la main*).— Le nègre ne se charge plus de fardeaux exagérés, il laisse cela sur le dos de la civilisation. La charrue est traînée par deux boeufs. Qu'est-ce que c'est qu'un boeuf? Un boeuf est un animal, d'habitude blanc supportant toutes sortes de vicissitudes, non pas parce que le don du langage lui manque, mais surtout parce qu'il est occupé à ruminer ce qui constitue sa nourriture. Mais revenons à notre sujet. Que transportent-ils ces nègres? Ils transportent du tabac. Le tabac est une plante dont les feuilles sont vertes, comme l'azur bleu. C'est de là que vient l'expression passer à tabac, vous serez vert comme l'espérance.

De grands coiffeurs avec de grands ciseaux tondent le paysage. Il faut supposer que la récolte fut des plus excellentes en raison de la pluie et du beau temps qui sont nos meilleurs amis. Les feuilles de tabac sont jetées un peu partout comme les billets de Banque avec le geste de la semeuse. Elles sèchent d'une façon naturelle. Ces feuilles sont passées à tabac par quelques agents en civil ou en costume d'indigène. Roulées et collées ce sont des cigares, coupées en forme de nouilles, cela donne des cigarettes et passées au moulin, du tabac à priser, très en vogue maintenant. Les planteurs sont des gens riches et les hommes de couleur bien élevés. Vous voyez cela sur ce tableau. Une société anonyme est en train de se créer dans le but de griller les cadavres des hommes de couleur, qui, à cause de la pluie deviennent de plus en plus abondants, de les moudre ensuite et de vendre le produit sous le nom de poudre de couleur). Elle pourra être employée par les femmes, par couches légères passées à la surface de la peau ou aspirée par les cavités nasales. Il n'est pas besoin d'avoir compris le charme slave pour deviner que cette affaire est d'or, et que l'or de cette affaire est un très fort air d'effets et d'efforts et que, comme toutes les affaires qui sont tout à fait d'or, elle produira beaucoup d'argent.

(*Coup de gong. Ils sortent. Le décor et la lumière changent.*)

### COMMENTAIRE

A.— Alibi, après avoir été à la Banque où il vérifie son compte, se met un faux nez et des moustaches, et se met en même temps à la poursuite du voleur. Ce voleur de bijoux est fort célèbre. Alibi le découvrira sûrement parmi les riches planteurs ou parmi les ouvriers,

car son flair est de longue portée.

*(Chaque commentateur, en disant sa réplique, s'avance devant le tréteau. Ils font tous un groupe compact. Ils font semblant de suivre le poète dans la salle.)*

B.— Mais le poète cherche un hôtel.

A.— Il le trouve.

C.— Il s'installe.

D.— Maintenant il est triste.

A.— Mais sa tristesse devient de plus en plus grande.

B.— Elle met sa main massive sur son organisme.

A.— Car cet organisme, hélas, est devenu très faible.

B.— Après les horribles secousses que la mer lui infligea, tandis que le bateau était en train de glisser entre les bosses gélatineuses, etc... comme s'exprimait délicatement le Capitaine.

A.— Le Poète souffre.

B.— Oui, il souffre, mais il ne sait pas encore de quoi.

A.— Mais nous le saurons bientôt.

C.— Car il ne tardera pas avec sa fantaisie,

B.— à canaliser dans une voie très pure,

A.— sa douleur sans cause et sans issue.

C.— Le voilà !

A.— Il est au bord de la mer.

B.— Il marche.

C.— Il s'arrête et soupire.

B.— Il fait un geste qui signifie « courage ».

E.— Il dit tant pis,

A.— et s'avance vers la forêt.

*(Ils restent debout, et se groupent des deux cotes du tréteau pour écouter le monologue. L'éclairage change.)*

## ACTE IX

(UNE FORET. *Sur le décor est écrit en gros caractères : Monologue.*)

LE POÈTE (*s'avance un loup dans la main*).— Vivre, mourir. A droite, à gauche. Debout, couché. En avant, en arrière. En haut, en bas. Pourquoi cette gymnastique à propos d'un mal qui n'a rien de corporel ? Je l'aime... Oui, malheureusement, et à quelle distance ! Les îles me préparent bien des surprises, les îles, ces plats imprévus émergeant du flot bleu, sur lesquels la fantaisie affamée se jette à défaut d'autres assouvissements plus charnels. Et mon cœur n'est-il pas un énorme restaurant où tout le monde mange à sa faim, sans payer les additions et les 10% de pourboire ? Mais à quoi bon ? Je voudrais pouvoir me déchirer les méninges pour voir, comme à l'intérieur d'un jouet, le mécanisme de mon amour pour elle. Moi, qui n'ai jamais aimé.

(*il met le loup.*)

L'amour qui en de fines et pures circonstances  
frappa de si subtils regrets mes jours mes nuits,  
aux portes closes du temps avec des gestes doux  
qui ne réveillent pas les voyageurs d'hôtels,  
et dont je me crus veuf, dont je pleurais le deuil,  
que je crus arraché de ma poitrine mûre  
et emporté loin, loin, par le viril et rude  
courant de boue nuptiale, rapide et volcanique,  
vient aujourd'hui troubler la calme hypothèse  
pareille au vin magique qui dans la cave fermente  
au fond de ma tête lente et de ma solitude.  
La nuit, comme une soupape, fermait le large tuyau  
par où s'écoule le jour, le luxe de sa lumière ;  
les vies, petites et grandes, alternativement,  
sentaient encore une fois du rêve et du sommeil  
la noire fumée antique peser sur la balance  
de leurs paupières dociles et lourdes de chansons.  
Mais moi, rempli du bruit laissé par ses paroles,  
— des traces effacées de pas, sur le désert  
qu'était ma destinée le jour où je la vis, —  
vibrant comme sa parole au son du souvenir,  
j'étais debout, ici, tâchant de mesurer  
du temps le résidu que la mémoire dépose  
le long de son parcours, les tranches de mots rares,

les perspectives d'images fuyantes et habiles,  
de moudre ces graines dures et lourdes en pensées :  
farine du cerveau, poussière de ce monde.  
Le sable, si le vent tourmente sa clarté,  
aveugle la gaité des humbles piétons,  
et la pensée aussi roulant autour d'elle-même  
vous voile du tourbillon le fruit et le mensonge.  
Ainsi je reste épave du quotidien naufrage.  
L'amour me cache les yeux du cœur et du cerveau.  
Les poissons rapaces, les monstres des nuages,  
les haines, les douleurs, les crises, les horreurs,  
les vices, les microbes et les mauvais génies,  
me frappent, m'humilient, me mordent et déchirent  
l'allure préparée avec des soins propices  
que je devais porter ce soir au bal de l'Opéra.  
Et tout cela pour deux yeux bleus  
et pour le five-o'clock tea que le crépuscule offre au printemps dans des  
tasses en porcelaine, invisibles comme les étoiles.

*(Il fredonne la Violettera.— L'orchestre reprend l'air en sourdine, et le continue  
jusqu'à la moitié de l'acte X.)*

*(Il sort. Le décor et l'éclairage changent.)*

#### COMMENTAIRE

B (*Les commentateurs reprennent leurs places.*) — Sa chanson était fort belle, elle est d'ailleurs authentique, étant donné qu'elle vient de l'Amérique du Sud.

A.— Vous êtes toujours frivole.

C.— Mais, oui, il a raison, car il s'agit évidemment de la valeur poétique ou plutôt humaine dans laquelle le poète a habillé son désespoir. Je parle du moment à partir duquel il a mis le masque sur sa figure pour se cacher à soi-même le côté invraisemblable d'un pareil langage.

B.— Moi, savez-vous, je ne crois à rien.

C.— Alors rien n'a plus d'importance, vous pouvez dire « caoutchouc » et penser « chrysanthème ». Où allons-nous, où allons-nous ? Au lieu de se féliciter d'un si pur et classique effort auquel il nous fut permis de participer.

B.— Moi, savez-vous, je ne crois à rien.

A.— Taisez-vous donc, votre scepticisme est stérile. Mettez-vous à sa place, il a besoin de prendre la poésie pour une réalité et la réalité pour du mirage.

B.— Quant à moi, si je ne savais d'avance quelle tournure l'auteur a donnée à sa pièce, je n'hésiterai pas une seconde à proclamer que la poésie est un produit négligeable de la folie latente, et qu'elle n'est aucunement nécessaire à la marche ascendante de la civilisation et du progrès.

A.— Mais alors le problème se pose autrement et nous n'avons pas le temps de le discuter.

*(L'éclairage change.)*

## ACTE X

(UN RESTAURANT. *L'Ami et le Capitaine arrivent et s'assoient à la table.*)

L'AMI.— Et ce voyage ?

LE CAPITAINE.— Eh bien, mer houleuse presque tout le temps. Marcel Herrand passait pour la première fois l'Équateur et son baptême fut fort gai.

L'AMI.— Tiens. A propos de Marcel Herrand. Tout à l'heure, en ouvrant ce journal, mes yeux tombent sur un article extrêmement curieux.

LE CAPITAINE.— Un article ?

L'AMI.— Non, plutôt une fantaisie poétique. Je suis presque certain que sous le pseudonyme « téléphone », il se cache notre héros. Je vais vous lire quelques passages : « Le vent danse sur la pointe des pieds au-dessus de la mer. Il soulève avec des doigts aigus les mouchoirs des vagues étendues au soleil. Il peigne l'eau. Il la peint en bleu. Il lave la mer. »

LE CAPITAINE.— C'est fort beau, mais c'est inutile. Voulez-vous me passer le journal ? (*il lit :*)

« Les montagnes reçoivent un paquet de chocolat. Les montagnes sont derrière les jeunes filles qui se sont groupées sur l'escalier. Les fenêtres sont encore ouvertes. A leurs pieds on voit des corbeilles de fleurs et un chien de garde. Ce chien n'aboie pas, il est pensif. La jeune fille au milieu debout sur un tabouret tient une lettre cachetée dans la main droite. La main gauche repose sur l'épaule d'une de ses sœurs. Elles sont sages... »

L'AMI.— Savez-vous ce que cela me rappelle ? J'ai rencontré jadis en Italie un chanteur célèbre qui faisait bouillir le sang de sa voix en d'innombrables capitulations. Je n'ai jamais pu connaître le but de cette étrange occupation.

C (*debout sur la chaise, crie*).— Le Poète en proie à son amour, ou au mirage de son amour, ou à l'image de son amour, ou à l'amour tout court, revient à Paris, et tout en cachant ses idées et ses intentions, convie les époux prodigues à un dîner dans un restaurant chic.

LE CAPITAINE.— Laissons-leur la place.

L'AMI.— Reprenons notre rôle de commentateurs.

(*Ils sortent. La musique reprend plus fort. Le maître d'hôtel et le groom montent sur le tréteau, au fond, à droite et à gauche de la table. Le Poète, Andrée et le Banquier entrent et s'assoient. La musique s'arrête.*)

LE POÈTE.— J'étais donc sur la falaise. Le soleil fronçait encore une



fois, avant de disparaître, ses rides de lumière...

ANDRÉE. — Ah ! c' est ravissant, c' est ravissant...

LE POÈTE. — J'étais donc sur la falaise... On entendait au loin, comme des chaînes, les bruits des instruments agricoles, qui dans la journée avaient emprisonné les hommes dans la crainte du lendemain, entassés sous le hangar ; le jour finissait...

LE BANQUIER. — Ah ! comme j'aurais voulu être là-bas.

LE POÈTE. — J'étais donc sur la falaise... Quant tout à coup, effrayante de pâleur, dans cette lumière sans précédent, une bête, une bête...

ANDRÉE (*un cri*). — Mon Dieu, il va lui arriver quelque chose...

LE BANQUIER. — Mais voyons, Andrée, il est tout près de nous...

LE POÈTE. — ...une bête, une bête immense m'apparut. Elle bougeait lentement car elle avançait dans son imprécision. Je sentais, — inutile de répéter que j'étais toujours sur la falaise, — je sentais que chaque seconde pouvait abrèger et même détruire mon instinct vital. Je pris donc le fusil, et d'un seul coup, je la tuai.

ANDRÉE ET LE BANQUIER (*applaudissant*). — ...Très bien... Très bien...

LE POÈTE. — Un souffle large, mais pas strident. Un souffle de mort et de certitude. Ma curiosité me revint avec toutes sortes de précautions, je m'approchais et...

ANDRÉE. — Et qu' est-ce que c'était ?

LE BANQUIER. — Enfin, c' était ?

LE POÈTE. — et je trouvais une énorme, une immense, le climat et l'excentricité d'un pays si lointain, seuls, pouvaient produire une si grande...

LE BANQUIER. — Mais enfin, qu' était-ce ?

ANDRÉE. — Qu' est-ce que vous avez tué ?

LE POÈTE. — C'était une fleur...

(*Un temps... rires un peu bêtes et exagérés chez les commentateurs. Exclamations : « c'est ça la poésie »... « une fleur »... « ce n'est pas drôle », etc.*)

LE POÈTE. — Avec l'aide d'Alibi, qui était encore dans le pays, j'entrepris une enquête. La fleur était connue depuis de longues années dans l'île. On l'appelait « la Troglodyte ».

ANDRÉE. — Quel pays d' enchantement. Il me semble que j'ai toujours vécu dans le sang, la volupté et... les fleurs. Vous êtes poète, vous me comprenez...

LE POÈTE. — Et vous ne vous doutez pas, Madame, à quel point vous dites la vérité, car si vous saviez (*se lève, prend un air tragique*)... si vous

saviez... l'addition, s.v.p.

*(Coup de gong. Ils sortent. Le décor et l'éclairage changent.)*

COMMENTAIRE

E.— Ils vont au théâtre.

B.— On pourrait placer ici un très joli problème d'ordre général :

A quel point la vérité est vraie.

A quel point le mensonge est faux.

A quel point la vérité est fausse.

A quel point le mensonge est vrai.

*(L'éclairage change.)*

ACTE XI

*(L'AVENUE DE L'OPÉRA)*

LE POÈTE. — Aimez-vous les bijoux ?

ANDRÉE. — Je les adore.

LE BANQUIER. — Non, je ne les aime pas beaucoup et vous ?

LE POÈTE. — Moi ?...

ANDRÉE. — Les bijoux sont des bonbons que nous offrons au soir pour l'adoucir à notre égard.

LE POÈTE. — Leurs reflets sont des aiguilles que les femmes enfoncent dans la chair de l'imagination.

LE BANQUIER. — Je sais que vous aimez beaucoup les robes, les étoffes.

ANDRÉE. — Ah ! je les adore.

LE POÈTE. — Cela ne m'étonne pas, vous avez du chic.

LE BANQUIER. — Les étoffes se marient à la peau par l'entremise des dentelles et prolongent les lignes du corps.

LE POÈTE. — Oui, quand ce n'est pas un mariage de raison, elles les prolongent et leur donnent la saveur des lignes qui se rencontrent à l'infini.

ANDRÉE. — La forme avant toute chose.

LE POÈTE. — Non, de la saveur.

LE BANQUIER. — Je suis plutôt pour la couleur.

*(Andrée et le Banquier sortent.)*

LE POÈTE *(à part)*. — C'est étrange, étrange. Ils ne se doutent pas de l'inquiétude qui éparpille mes gestes au vent, mais qui, ce soir, au théâtre, épluchera l'écorce de la confusion qui enferme l'orange de leur sinistre existence.

*(Coup de gong. Il sort. Le décor et l'éclairage changent.)*

COMMENTAIRE

A. — Pardon, ici on ne comprend pas du tout ce que nos héros font dans l'Avenue de l'Opéra.

E. — Mais si, je vous l'ai déjà dit, ils vont au théâtre.

D. — Ce n'est pas absolument nécessaire qu'ils passent par l'Avenue de l'Opéra.

C. — Au fond c'est vrai, on aurait pu faire abstraction de cette scène.

B. — On pourrait placer ici un très joli problème d'ordre général :

A quel point la vérité est vraie.

C. — A quel point le mensonge est faux.

D.— A quel point la vérité est fausse.

E.— A quel point le mensonge est vrai.

ANDRÉE.— D'abord, je vous interdis de discuter des sentiments qui, m'étant adressés d'une façon aussi directe que publique, prennent dans la bouche de Marcel, des attitudes dramatiques et matérielles. Je vous défends de vous demander, ou même de discuter, si j'ai aimé Marcel ou mon mari ; le résultat de votre critique aurait peut-être, pendant une seconde, une vérité de passage, par rapport à une phrase brillante ou mondaine, mais n'aura de poids, que si moi-même j'approuve le résultat.

A.— Permettez-moi de protester, Madame, car il se peut fort bien que vous ne sachiez pas du tout ce que vous voulez, mais que nous, en dehors de l'action, puissions comprendre la volonté des Dieux qui nous régissent.

C.— Cela s'appelle le libre arbitre.

B.— Celui qui décide des résultats des matchs de boxe.

D.— Nous sommes les paroles de Dieu, nous nous promenons sur la terre et nous nous entremêlons comme les paroles de Dieu en phrases élégantes mais dépourvues de sens qui nous régissent.

B.— De temps à autre nous recevons dans la mâchoire des coups de poing. Ce sont des paroles que Dieu nous envoie pour qu'on se souvienne de lui.

D.— Mais prenez garde mon ami, car alors il se peut qu'il soit inutile de compter jusqu'à neuf, son knock-out sera l'obscurité plus définitive que le noir et que la nuit.

A.— Moi je reviens au début de notre conversation : que vont-ils faire au théâtre ?

C (*s'avance*).— Voilà, je vais vous expliquer : on joue Hamlet.

On joue Hamlet. Cette représentation est une souricière et une surprise.

C'est le poète qui est et joue Hamlet. Vous me demanderez pourquoi ; mais cela est le mystère du drame. Le public intelligent trouvera la clef le lendemain.

D (*monte sur la chaise*).— Avec cette clef on pourra tout ouvrir, car la clef est un oeuf ; l'OEuf est de Colomb, Colomb découvre l'Amérique, l'Amérique a des plantations de dollars, les dollars donnent le ton, le ton est un ton de violon, et le violon est un violon d'Ingres.

(*L'éclairage change.*)

ACTE XII

(LES REMPARTS D'ELSENEUR)

POLONIUS.— Qu'est-ce, Ophélie ? De quoi s'agit-il ?

OPHÉLIE.— Oh ! Monseigneur, Monseigneur, j'ai été si effrayée.

POLONIUS.— De quoi au nom du ciel ?

OPHÉLIE.— Monseigneur, comme j'étais à coudre dans mon cabinet, le Seigneur Hamlet avec son pourpoint tout défait, sans chapeau sur la tête, ses bas froissés, ses jarrettières tombant enroulées jusque sur sa cheville, pâle comme sa chemise, ses genoux se heurtant l'un contre l'autre et avec un regard d'une expression aussi pitoyable que s'il avait été détaché du fond de l'enfer pour faire un récit d'horreurs... il est venu se poser devant moi.

POLONIUS.— Fou, pour l'amour de toi ?

OPHÉLIE.— Monseigneur, je ne le sais pas, mais vraiment je le crains.

POLONIUS.— Qu' a-t-il dit ?

OPHÉLIE.— Il m'a prise par le poignet et m'a serrée très fort, puis il s'écarte de toute la longueur de son bras et tenant son autre main, ainsi au-dessus du front, il tombe en une contemplation de mon visage, comme s'il eût voulu le dessiner. Il est longtemps resté ainsi. Enfin, une petite secousse à mon bras et trois fois sa tête ainsi balancée de bas en haut, il a poussé un soupir si pitoyable et si profond qu'il semblait devoir faire éclater tout son corps et mettre fin à son existence. Cela fait, il m'a laissé aller ; et la tête tournée par-dessus son épaule, il paraissait trouver son chemin sans ses yeux, car il a passé la porte sans leur secours, et jusqu'au dernier moment il a tenu leur lumière tournée vers moi.

HAMLET (*entre*).

(*Ophélie sort.*)

POLONIUS.— Comment va mon bon Seigneur Hamlet ?

HAMLET.— Bien, Dieu merci.

POLONIUS.— Me connaissez-vous mon Seigneur ?

HAMLET.— Parfaitement bien, vous êtes un marchand de poissons.

POLONIUS.— Non, pas moi, Monseigneur.

HAMLET.— En ce cas je voudrais que vous fussiez un aussi honnête homme.

POLONIUS.— Honnête, Monseigneur.

HAMLET.— Oui, Monsieur, être honnête, au train où va ce monde c'est être un homme trié sur dix mille.

POLONIUS.— C'est très vrai, Monseigneur.

HAMLET.— Car si le Seigneur engendre des vers dans un chien mort, lui qui est un Dieu, baisant une charogne, ...avez-vous une fille ?

POLONIUS.— J'en ai une, Monseigneur.

HAMLET.— Ne la laissez pas se promener au soleil, la conception est une bonne chose, mais quant à la façon que votre fille pourrait concevoir, ... ami, prenez-y garde.

POLONIUS.— Qu'entendez-vous par là ? (*à part*) Encore son refrain sur ma fille ! Que lisez-vous, Monseigneur ?

HAMLET. — Des mots, des mots, des mots.

POLONIUS (*à part*).— Quoique ce soient ses folies, il y a pourtant de la suite là-dedans. Voulez-vous changer d'air Monseigneur et venir ailleurs ?

HAMLET.— Dans mon tombeau.

POLONIUS.— Ce serait assurément changer d'air tout à fait. Mon honorable Seigneur, je prendrai très humblement congé de vous.

HAMLET.— Vous ne pouvez Monsieur, rien prendre de moi, dont je fasse plus volontiers l'abandon... si ce n'est ma vie, si ce n'est ma vie, si ce n'est ma vie.

(*Polonius sort.*)

HAMLET. \_ J'ai entendu dire que des créatures coupables assistant à une pièce de théâtre, avaient, par l'artifice même de la scène, été frappées à l'âme de telle sorte que sur l'heure, elles avaient déclaré leurs forfaits.

POLONIUS (*entre*).— Monseigneur, la Reine voudrait vous parler, et à l'heure même.

HAMLET.— Voyez-vous ce nuage qui a presque la forme d'un chameau ?

POLONIUS. — Par la Sainte Messe en vérité, il ressemble à un chameau.

HAMLET.— Je crois qu'il ressemble à une belette.

POLONIUS.— Il a comme un dos de belette.

HAMLET.— Ou de baleine ?...

POLONIUS.— Oui, tout à fait de baleine...

HAMLET.— Ainsi, j'irai donc trouver ma mère tout à l'heure...

POLONIUS.— Je le lui dirai.

(*Polonius sort.*)

HAMLET.— Tout à l'heure est aisé à dire. Maintenant je pourrais boire du sang chaud et faire des actions si amères que le jour frémirait à les regarder.

(*Coup degong. Il sort. Le décor et l'éclairage changent.*)

COMMENTAIRE

A.— La nuit maintenant est complète dans le cerveau du Poète, car les bijoux sonnent dans ses clochettes et la fleur s'alourdit en matière molle de champignons.

Que voulait-il ? Il voulait que l'hameçon de son mensonge prenne ainsi la carpe de la vérité. Il a amené au théâtre le Banquier et sa femme pour les attraper dans la souricière. La souricière est Hamlet. Mais le poète se trompe car le Banquier est l'époux légal d'Andrée. C'était d'ailleurs leur premier et dernier mariage. Nous avons vu que le poète n'est pas le fils d'Andrée ni le neveu du Banquier, mais voilà ce qui s'est passé : Au prix du mirage de l'île, le poète a racheté le fantôme du premier amour d'Andrée pour lui.

C'est-à-dire :

1° Andrée aimait le Poète ;

2° le Poète ne l'aimait pas ;

3° aussitôt parti dans l'île, le Poète commença à aimer Andrée ;

4° Revenu à Paris, il s'aperçut qu'Andrée ne l'aimait pas du tout ;

5° Elle aimait le Banquier ;

6° Donc l'amour d'Andrée est le fantôme ;

7° L'amour de Marcel est le mirage de l'île.

Par conséquent :

Au prix du mirage de l'île, le Poète a racheté le fantôme du premier amour d'Andrée pour lui.

Il est donc lui-même le fantôme et veut se venger. L'usurpateur est le Banquier. Mais comme il n'est que fantôme (car il aimait Andrée sous forme de mirage dans l'île) il ne peut rien faire et laisse la charge à Hamlet. N'ayant pas le temps de chercher et aussi par « économie, économie », le fantôme se confond avec Hamlet. Le Poète est donc à la fois le fantôme et Hamlet et joue les deux rôles. C'est la seule explication qu'on puisse donner à l'hameçon mensonge, car il n'y en a pas d'autres, étant donné que les époux Banquier sont une famille fort convenable, carpe de la vérité, qui n'ont rien à faire ni avec le Roi ni avec la Reine vermoulus du Danemark.

*(L'éclairage change.)*

ACTE XIII

(UNE RUE. *La nuit. Un réverbère.*)

DEUX APACHES (*entrent. Coups de sifflets.*)

C.— Un Monsieur se promène dans le jardin des crises de sa canne il frappe le vent au moulin des rêves du jour

LE BANQUIER (*entre en scène et la traverse.*)

C.— démontre l'avantage charnel de l'heure exquise mise avec éclat sur l'éclat de sa mise et de son jour

(*Les apaches assassinent le Banquier et traînent son corps hors de la scène.*)

(*Silence. Un coup de sifflet.*)

E.— Malédiction, Malédiction !

DEUX AGENTS (*traversent la scène.*)

(*Coup de gong. Le décor et l'éclairage changent.*)

COMMENTAIRE

D.— Était-ce un meurtre simple ou compliqué du drame de la jalousie ? Hamlet aurait-il tué le Banquier ?

(*L'éclairage change.*)



#### ACTE XIV

(UNE BIBLIOTHEQUE. *Sur le décor est écrit en gros caractères : Vingt ans après.*)

(*Andrée assise dans un fauteuil, ses deux enfants debout, à gauche et à droite.*)

ANDRÉE. — Depuis que le démon de son attraction s'est dissous comme un bonbon fondant dans la bouche, j'ai senti la tranquillité glisser son coussin confortable sous ma tête.

1<sup>er</sup> ENFANT. — Mais dites-moi, Maman, avait-il du talent le poète ?

ANDRÉE. — Je vous avoue que je n'ai pas compris grand'chose à ce qu'il écrivait... Il écrivait d'ailleurs beaucoup moins qu'il ne pensait, il voulait vivre sa poésie.

2<sup>e</sup> ENFANT. — Évidemment vous avez aussi peu compris à sa vie qu'à sa poésie.

ANDRÉE. — On trouva le cadavre de votre père dans la rue, près d'un de ces lampions rouges que les paveurs allument pendant la nuit près de leurs travaux pour dire aux passants et aux voitures « attention ».

1<sup>er</sup> ENFANT. — En effet l'attention du meurtrier fut des plus délicates. Il voulait, si je puis m'exprimer ainsi, qu'il ne lui arrivât pas d'accident.

ANDRÉE. — Ce n'était pas le poète, ce n'était pas lui, j'en suis sûre. Ses sentiments étaient des plus nobles.

2<sup>e</sup> ENFANT. — Oui, car si c'était lui, pourquoi aurait-il caché son amour à maman, aussi bien avant, qu'après le meurtre ?

1<sup>er</sup> ENFANT. — Moi, je me méfie de la poésie. Elle est pour moi une forme convenable, mondaine de la folie.

En son nom on peut tout oser. D'abord elle n'est aucunement nécessaire à la marche ascendante de la civilisation et du progrès.

ANDRÉE (*songeuse*). — Il était si noble, si grand, si pur, si bon...

2<sup>e</sup> ENFANT. — Mais de qui parlez-vous, maman, du Poète ou du Banquier ?

(*Coup de gong. Ils sortent. Le décor et l'éclairage changent.*)

#### COMMENTAIRE

C. — le temps coule coule  
le temps coule coule coule  
le temps coule coule coule coule  
le temps coule coule coule coule coule  
goutte par goutte  
goutte goutte par goutte goutte  
goutte goutte goutte par goutte goutte goutte

goutte goutte goutte goutte par goutte goutte goutte goutte.

D.— Une torture chinoise

goutte par goutte

coule coule

remplit les poches de la raison

que le tailleur de Dieu laissa sans fond (quelle négligence)

avec les gouttes d'or, l'argent du temps

et nous met devant le problème d'ordre général que nous connaissons la course infatigable du sang à la chasse l'animal infatigable chassé par le sang la chasse au sang de l'animal infini qui passe. Voilà ce que nous pouvons souffler à la face des voiles déployées du temps parcourant les mers inexprimables sur le bateau à voiles déployées et durables comme l'eau et le temps qui passe sur le bateau à voiles déployées parcourant les eaux inexprimables.

*(L'éclairage change.)*

ACTE XV

(UNE MANSARDE. *Sur le décor est écrit en gros caractères : Vingt ans après.*)  
LE POÈTE (*assis à une table*).— Mettons un peu plus de confusion dans nos actes : mais gracieusement et avec ironie. Hamlet (*il rit*). Soyons concis (il fait le geste d'attraper une mouche). J'attrape une mouche. Une mouche est claire et ironique sans le savoir. Elle agace mes confrères, c'est-à-dire tout le monde. Mais elle ne s'en rend pas compte. Agissons avec la conscience ouverte et en sachant d'avance ce qui va nous arriver. Ou le contraire, laissons-nous aller au courant de l'imprévu et des instincts. Le Banquier est mort assassiné, mais il ne le savait pas. Il était comme la mouche : il ne savait pas qu'il allait agacer le souvenir qu'il laissa dans la vie d'Andrée.

Qui a tué le Banquier ? Moi je le sais. Poussez consciemment la folie à l'excès, vous serez moins fou que les autres.

LA CONCIERGE (*entre*).— Ah ! Ah ! Mon bon Monsieur, c'est l'âge où l'on préférerait descendre tout le temps les escaliers au lieu de les monter. C'est dur. Voici vos lettres.

LE POÈTE.— Merci, merci. Vous rappelez-vous les pièces que nous jouions ensemble.

LA CONCIERGE.— Oh, comme c'est loin tout cela. Au revoir, Monsieur, à demain.

(*La concierge sort.*)

A.— Voilà ce qu'est devenue Ophélie.

B.— Le lac dans lequel elle essaya de se jeter se glaça de mort et d'épouvante à l'approche de sa candide apparition.

A.— Elle ne pouvait trouver asile qu'auprès de la chaleur que lui offrait une loge vacante de concierge.

LE POÈTE.— Et que la noble fête à laquelle s'exerça l'esprit pendant les doux combats de la rime et de l'amour, prenne ce soir une fin aussi inédite que peu recommandable aux spectateurs par un éclat tragique et dont les conséquences, à jamais, frapperont les nuages de coups hardis de sabre et de paroles de sang.

(*Il se tue et tombe. Obscurité complète.*)

Les commentateurs (*crescendo, comme à une vente aux enchères*).—3, 5, 8, 12, 18, 25, 30, 35, 48, 56, 67, 80, 100, 150, 220, 260, 400, 800, 1.700, 2.000, 4.000, 5.000, 12.000, 49.000, 150.000, 220.000, 260.000, 400.000, 800.000, 1.700.000, 2 millions, 4 millions, 5 millions, 12 millions, 49 millions...

*A (derrière le poète, tient devant lui un voile sur lequel tombe une projection en couleurs). \_ Ils font monter aux enchères son âme dans le Ciel. Ils l'achètent par des chiffres au nuage de l'oubli. Ils font monter sur l'échelle des chiffres l'appréciation de son âme. (Il jette le voile sur le Poète). Chacun son goût.  
(Le Poète monte avec le voile dans le ciel).*

## INDICATEUR DES CHEMINS DE CŒUR

## VOIE

quel est ce chemin qui nous sépare  
à travers lequel je tends la main de ma pensée  
une fleur est écrite au bout de chaque doigt  
et le bout du chemin est une fleur qui marche avec toi

## TONIQUE

l'ennui des crues lenteurs se pose sur ta poitrine  
quai largement ouvert aux claires indécences  
pavé de gros morceaux de soleil  
soleil brisé aux carrefours des eaux

des eaux les riantes veines  
veines de vent inconstant  
les mâts dressent vers la chair des nuages  
des menaces multiformes dissimulées sous les robes des anges

bleu est le ciel dans le travail des marins  
les cordes des âges tendues entre leurs mains  
les départs risqués vers de bégayants langages  
entre leurs mains qui sèment des signaux l'étrange langage

grincez roues dentées dans la bouche des mers  
le long de la chaîne qui nous lie à la côte  
aux adolescentes odeurs des produits d'exportation et d'amour  
je t'attends à la porte du sourire à la porte du jour

la lumière du jour s'allume à tes lèvres  
vernies par le souriant avantage de ce jour  
et tes lèvres s'allument à l'éclat des syllabes  
qui s'échappent aux lumineuses défaillances de tes lèvres

## BIFURCATION

je ne veux pas te quitter  
mon sourire est attaché à ton corps  
et le baiser de l'algue à la pierre  
à l'intérieur de mon âge je porte un enfant gai et bruyant  
il n'y a que toi qui saches le faire sortir du coquillage  
comme l'escargot avec de fines voix

parmi l'herbe il y a  
les mains fraîches des fleurs qui se tendent vers moi  
mais il n'y a que ta voix qui soit fine  
comme ta main est fine comme le soir est impalpable comme le repos



## PENTE

malade de nuits trop amères  
amères ombres  
sur le mur cru se dépassant aux enchères  
les chiens aboient l'insaisissable distance

vin du sommeil dans la cruche du crâne  
et sur la nappe mise par des mains osseuses  
mains qui ramassent d'autres mains de branches mortes  
allument les déluges dans les vies sans issue

mains qui portent la parole à la bouche de l'enfant  
conduisent l'enfant à la bouche du jour  
jour tapissé de feu qui frôle l'audace des premières veillées  
ou s'accroche crispé à la corde de sauvetage

tu chantes des berceuses dans la langue de ta lumière  
aux fraîcheurs des nuits presbytes enveloppées dans des langes de vent  
mère des chansons égorgées dans la vague noyées  
ta main sait agiter tant de langage frêle

que des épaves les nouveau-nés sur les éternités du sommeil  
bercent à leur tour le monde dans le creux de la vague chantante  
tandis qu'au fond déjà neigeux de ta jeunesse  
tes yeux renaissent dans le sang des chaudes interrogations

## ACCES

magique démarche des nuits incomplètes  
des nuits avalées en hâte de boissons amères avalées en hâte  
nuits enfouies sous le terreux paillason de nos lentes passions  
rêves arides par de longs regards de corbeaux becquetés

salis mouillés lambeaux de nuit nous avons élevé  
en nous chacun de nous une tour de couleur si hautaine  
que la vue ne s'accroche plus au delà des montagnes et des eaux  
que le ciel ne se détourne plus de nos filets de pêche aux étoiles  
que les nuages se couchent à nos pieds comme des chiens de chasse  
et que nous pouvons regarder le soleil en face jusqu'à l'oubli

et pourtant mon repos ne trouve sa raison  
que dans le nid de tes bras la marée de la nuit  
après l'éclat des orages criards ruisselle la mort  
c'est le corps décousu d'une panoplie de la terre  
qui s'égrène au collier de nos rêves d'oubli

## SIGNAL

entre les trames bridées d'une robuste légende  
mon vers hésite au delà des pas  
la route me happe à l'étincelant tournant  
dans les mailles cahotantes où le mal engrenant  
engloutit la clé de ma raison errante  
malle vide abandonnée dans la brumeuse hôtellerie du sort  
sur les routes — faut-il que je les parcoure toutes —  
qui n'a pas encore trouvé sa dalle arrosoir de mélancolie  
pourquoi t'ai-je quittée — de la prodigue tristesse marquée  
que tu guérisses aussi vite que la parole du lumineux est vraie  
l'oiseau à ta trace accroché de nuit élaboré  
tête de flèche a glissé plaintif archet le long du rail  
la nuit a éteint la vive distance en berne  
versant des seaux de terre entre nos éveils de flamme se dresse

je ne puis pas t'écrire  
je suis trop sale du mélange de sommeil de suie  
que le train a agité pendant toute la nuit  
dans la bouteille de la nuit  
et pourtant les paysages juxtaposés aux solennelles indécisions des  
hanches  
par mille détours de croupissantes ciselures te feraient comprendre  
qu'entre l'amour et la maudite coïncidence  
j'ai planté le grain de ton savoureux chagrin  
mais nous sommes si éloignés de la chantante étreinte  
qui unit à l'amitié la chair flexible de destins

les couloirs du wagon sont sales  
les coussins se durcissent sous nos têtes comme nos têtes  
et le pouvoir de celui qui nous envoie à travers le monde  
en longues files d'orages migrants  
dans ses canots et ses trains de calcinants sortilèges  
annonce l'éclipse des voix au thermomètre de nos veines  
vois nos veines  
chahutés basculés sursauts que la balance entraîne  
mais quelle obscurité soudain enlève les couleurs comme des chemises  
aux collines voluptueuses

leurs chemises  
la lumière de tes cheveux étouffe dans le tunnel  
et le tunnel

## VOLT

les tours penchées les cieux obliques  
les autos tombant dans le vide des routes  
les animaux bordant les routes rurales  
avec des branches couvertes d'hospitalières qualités  
et d'oiseaux en forme de feuilles sur leurs têtes  
tu marches mais c'est une autre qui marche sur tes pas  
distillant son dépit à travers les fragments de mémoire et d'arithmétique  
entourée d'une robe presque sourde le bruit caillé des capitales

la ville bouillonnante et épaisse de fiers appels et de lumières  
déborde de la casserole de ses paupières  
ses larmes s'écoulent en ruisseaux de basses populations  
sur la plaine stérile vers la chair et la lave lisses  
des montagnes ombrageuses les apocalyptiques tentations

perdu dans la géographie d'un souvenir et d'une obscure rose  
je rôde dans les rues étroites autour de toi  
tandis que toi aussi tu rôdes dans d'autres rues plus grandes  
autour de quelque chose

## DÉMARRAGE

le bateau se détache de la mort touffue de lucarnes  
une larme une seule est l'amadou  
qui nous relie visage peint avec du soleil taciturne  
et prend feu tu es loin

ma larme est le ciel tu la vois  
ce que tu devines ce qui devient  
dans le brouillard grelotté de sel d'atlas  
j'agite le mouchoir neigé d'âme seule  
prise de courant branchée sur le saint souci  
sans joints sans nervures tu es loin

de moi-même je me détache mais que suis-je  
un amas verbal d'organes de feints souvenirs  
le bateau s'est détaché de la lèvre de terre  
un fruit mordu aux minuits qui s'entassent  
les orties sont sorties les sorts en sont pleins  
assez

## ÉVASION

pieds nus et gorge rèche au guet  
j'ai séché mes larmes du pressoir jusqu'à la plante de la tête  
mais que les vivantes empreintes sonnent dans le cadenas  
et les étirements de la lumière saignent le ciel sous le pont des  
tonnerres

c'est à la cascade que nous puisons les pleurs à pas de loup  
dont l'hiver s'approvisionne et se mortifie en nous à l'endroit des  
cyclamens  
cendre des terres le coude de la gorge garnie de fer  
et de bijoux d'eaux à répercussion réunit les berges en lacets de dialogue

et le muscle de la branche gonfle dépit et vision  
mais tout pend douloureusement dehors par la fenêtre lourde  
brisée est la clavicule de la montagne en haillons de neige  
et pesants sont mes yeux attelés- à l'attente de l'orage

les hurleurs à la mort les poneys mangeurs d'étincelles et de cliquetis  
débouchent électriquement aériens des conflits brouillés d'épreuves  
autant de fils de pluie autant de rênes à diriger du sommet joue en feu  
et chaque poing qui s'abat sur l'éternité est une fleur fermée à la nuit

le pansement émerge des violons volcaniques  
et la mer mâche la poutre amère  
et pourtant herbe si souvent passée sous le peigne du vent  
qui sait quand viendront se joindre tes regards de chlorophylle aux miens

tu vois l'abeille ramasse ses danses à la lueur d'une vie mousseuse  
le merle grignote des alphabets dans les virages des jeux  
le mulot compte les rides aux reflets de minuit  
aux gouttes de vitriol il y a le jaguar qui ne sait pas

ainsi se poursuivent les numéros à la chasse des loteries  
et un jour te trouvera au pourtour des choses  
courant sur l'horizon à une malédiction de chimie arrachée  
ouvrant les poches de ton être aux vœux météorologiques que sais-je

## RÈGLE

les mers disparates propagent l'onde de leur indolence  
dans les lits aux draps de blanche écume  
au bruit des pages des vagues tournées par le lecteur du ciel inassouvi  
l'aimable et régulière caresse des nuages  
se dissout derrière la brume  
la promesse tant attendue à l'horizon de ton sourire

la terre à sa rupture déploie la pierre blanche et jeune  
d'un sein solide de géante offert à la longueur du temps  
et le vent se mord les lèvres dans sa rage noire

brisée est la transparence traversant les verres de nos existences  
le vent étrangle la parole dans le gosier du village pauvre village  
sa vie d'étranges éclaircies

cassée est la chaîne des paroles couvertes d'hivers et de drames  
qui reliaient les intimes éclaircies de nos existences

et le vent nous crache à la figure  
l'infatigable brutalité de tout cela



L'ARBRE DES VOYAGEURS

A Greta

*L'ARBRE DES VOYAGEURS*

## HIBOUX

avalanches morganatiques mariées aux ondulations graves  
des secousses millénaires  
les ampoules parties avec les reflets de l'âge  
les étages du bruit  
des vagues chevauchant l'œil triste d'un lac  
l'oreille est nourrie par la chute d'eau  
musclée et constante  
le firmament grossit dans son spectre  
des chapeaux de femmes étaient suspendus aux branches  
variations volées aux jeux de hasard  
et ce qui guérissait l'heure tardive  
un oiseau  
se vautrait dans la voix grasse des clochers  
grandissant avec la vallée

sur la route de craie lépreuse  
trois personnages avançaient  
chacun un fardeau sur le dos  
les sapins chuchotaient  
les éventails les clavecins garnis  
à la longueur d'un vent simple d'après-midi  
chacun des trois personnages écoutait la mélodie de son nom  
frisée avec les portatifs télégraphiques  
andré henri ovide et ludovic

le premier  
harcelé par un amour superflu  
se délectait aux idées qui essayaient de pénétrer  
à travers sa peau résistante et brunie  
une machine à coudre les cellules infernales  
crépitait dans son sommeil ambulante  
il allait prendre un train que sa famille lui refusait

le second  
sourire léger des pluies marines  
il est parti sur les chemins du noir  
il a trouvé des lacs où dieu s'écoule en plaisirs américains

on suivait de près les contours de son dessin  
fumé comme un cigare  
une forme grossit en scolopendre magique  
l'autre est une chaise  
un livre ouvert fait d'ailes de sauterelles  
pourquoi nous arrêtons-nous  
devant la porte d'un brocanteur de vieux nuages  
pourquoi le sang coule-t-il de cet œil gyroscope  
mais le tout est une fleur de lave  
il ne fait ni bien ni mal ni grand ni petit ni droit ni gauche  
comme si de son index majeur il coulait du noir de pinceau  
de ses instants variés de ses sommeils sans problèmes  
comme des évasions cérébrales pendant les rêves marins  
le lacet se referme sur d'étranges propositions  
des pardessus fanés sans têtes  
vous demandent si vous voulez passer agréablement la nuit  
il n'y a rien de mystique  
rien de la sagesse grossière et vulgaire  
des prophètes dramatiques  
rien qu'un jeu de vie et ses écritures variées  
autour de la stabilité des chiffres  
y a-t-il une différence entre le sérieux et le léger  
dieu est-il sérieux ou lourd léger ou spirituel  
il sait  
que nous sommes des exhalaisons nocturnes d'une sinistre fantaisie  
des exhalaisons nocturnes  
des exhalaisons nocturnes ?  
oui des exhalaisons nocturnes  
des exhalaisons de five o'clock teas  
des exhalaisons  
nocturnes ? oui nocturnes  
des absurdités et des crapauds inélégants  
du passe-temps la tige de mariage  
et l'étalage des boutiques de dieux cachés dans les souliers  
j'ai dit au mort  
tu m'intimides blanc ami des blancs cristaux avoisinants  
mais il tourne autour de ma fenêtre dans une boule d'eau  
et se cogne aux vitres comme une mouche

## LA LUNE A TOURNÉ MAL

mâchant son cercle  
arrachant son sommeil de la panoplie des regards  
et nos regards se posent comme des ventouses sur les choses  
sucent l'inconnu de leurs raisins  
auscultent les poitrines quotidiennes  
baissés vers le malade  
quand au loin nu  
une escadre de cœurs à louer descend le fleuve  
tirant après elle le murmure des queues de fumée

combien de langues parle la fleur ?  
elle parle parle et ne sait pas ce qu'elle fait  
elle me retient à dîner  
elle peigne ses cheveux à rebours  
dans son sein l'odeur des catastrophes incomplètes avec plaisir  
croyez-moi l'ombre a retenti comme une trompette d'amour filial  
le carcan au cou de la fleur  
est fait de piloris plongeurs dans l'habitude des moulins à tan  
et si je bats le tambourin  
c'est pour les bêtes de toute la ville  
pourquoi agites-tu les remords particuliers  
tu sais tu sais quand papa est parti  
les souris dansent sur la table  
tant que le tangara évêque fait sentir son pouvoir  
par des souplesses historiques  
mon cœur gros de sources restera accroché au-dessus de ton œil  
un encrier  
vous ne le voulez pas  
ni moi non plus  
un appât  
un chien qui aboie  
qui fait plus de bruit que les morsures tragiques  
interceptées par la famille tranquille  
le père la mère assis dans le bien-être de la causalité  
se donnent des airs d'étoffe précieuse  
il faut les brosser souvent  
les décolorer avec des caresses

sinon ils vous traitent avec une extrême dureté  
quand les arbres et les cristaux  
se soucieront de la responsabilité de leur enfantement  
je serai prêt à reconnaître n'importe quelle hiérarchie  
en attendant à la vie et à la mort  
une belle américaine à feuilles pointues  
tenait dans son bec un mariage

mais pourquoi raconter aux belles américaines  
de quelle façon vous vous dérobez aux sports patrimoniaux  
c'était de ma faute  
la lampe d'un insecte qui consume des désirs inassouvis  
moi broyé par les machines à écrire les mensonges  
et jamais jamais je ne prendrai plus d'hypothèques  
sur la beauté apparente des femmes  
mieux vaut s'arracher les pierres de la poitrine  
même avec le risque  
de se faire distribuer dans les bureaux de bienfaisance  
la perspective des bâtiments  
laisse un espace libre à ces lentes respirations du ciel  
c'est elle qui fait résonner les coups des heures grasses  
connais-tu les mouettes qui s'allument à leur vol  
tombent  
se couchent  
se couvrent  
s'endorment  
rêvent  
se réveillent  
et ne demandent ni la raison ni l'ouverture de la saison d'été ?  
le mystère est éclairci  
ceci est un paysage malheureux  
un bâtard abandonné dans la crèche du soir  
un seul billet à côté  
un seul  
jean est son nom

## PRÉALABLE

cheveux défaits sentent le nuage de sang  
de ton sang faible  
lent à l'annonce de l'amour  
lent  
par les veines vers la vibration hospitalière  
de ton sang  
lent  
fièvre faible hypothèse sans amour  
dort sans paupières le poids à côté  
sur l'échelle des côtes la toux  
balbutie sa petite répétition arithmétique

PRECISE

sur mer  
transposés tout d'un coup  
un coup de revolver  
fini  
qui est ta soeur et qui pourrait l'être  
sous la claire étoffe disent les dames il y a des larmes  
atlantique de l'ennui  
quelle patience dans les creusets modifiables  
devant le musulman  
bords brûlants de la parole  
ô surgis de la forêt et chevauche  
absalon  
la mort papale spéciale et délicate

## LE CONDAMNÉ

pour mieux cacher son humain naufrage  
aux yeux laborieux des commerçants  
d'âmes et de mensonges innombrables à ithaque  
il détruit ses instruments de voyage

quand on lui parle des peaux cirées des athlètes  
des troupeaux de moutons en signes sténographiques  
que sa maîtresse dessine en l'air avec ses cils  
sa vie s'enchaîne aux anneaux sonnants des cris de fête

la nuit est amère  
je sais pourquoi  
c'est quand le loup  
se frotte contre la pierre

voilà que la terre grince  
et range les pistes comme des fouets  
jamais ricanement d'abîme ne fut plus piétiné  
par des bêtes lourdes éclatées au seuil de ta bouche

les bras des planètes et des tourments fleuris au bout  
par les doigts calcinés des appels des saluts et des racines  
font l'irruption attendue à travers les flammes  
le long des crevasses que je ne puis mesurer qu'à ton rire

à l'haleine incalculable qui a fui le soleil de ton rire



## APPROXIMATION

tu viens tu manges tu nages tu rêves tu lis  
tu cours parfois après le clair l'illimité pourquoi de tes actions  
tu te demandes parfois d'où tu viens si seul  
correctement vêtu et illisible selon l'allure de la chanson  
avec l'heure incommode et lourde dans ton sommeil

tu te demandes parfois ce que sera demain  
trempé dans la liqueur salée des airs serrés entre les terres  
jamais tu ne te demandes ce que  
tu es  
à cet instant qui ne saurait attendre ta réponse et fuit

ne sois la dupe des attractions sonores  
qui jouent au doute et au nuage dans ton écho  
sur d'autres marges incalculables  
tu descendras les marches du temps à perdre  
les gradations des ombres usurières sur la plage broyée à neuf  
et dans les poches alternatives des à-peu-près  
creusés au seuil des vagues rudes bien nourries

la cornemuse blesse déjà le digne simulacre  
de nos raisons chargées de l'étendue sans spasmes des prairies  
et leur livide gravité aux grappes de raisins  
s'attarde médiocrement le long du crépuscule et de la peau

## PAYSAGES ET ACCIDENTS

cirage des avenues fines  
le café d'aube d'où sortira le proverbe d'été  
donné au profit de tous les projets de voyage  
enfilés le long des galeries de flûtes  
le nombril de cire fond  
ainsi sur le fourgon de queue toutes les petites marionnettes  
où allons-nous se demande le monsieur qui a eu des déceptions  
voilà maintenant le rire qui dégouline  
ce sont des tranches de seins de verre  
c'est un amour-mètre  
c'est la menace perfectionnée d'un battant de cloche parapluie  
et le passeport pour l'étage supérieur de l'armoire s'ouvre  
il y a un glacier libre et les oiseaux  
nous remarquons là le microphone  
grossissant les pas et les paroles qui n'osent plus sonner  
restent pour ainsi dire dans leurs coquilles  
mais on les voit car ce sont des yeux  
voilà où mène une heure d'oubli  
le bracelet de rubis vous pousse sur la joue  
en bonbons acidulés de flammes  
le feuillage des veines se répand avec la lenteur de la soif  
c'est un vrai désastre  
que les palpitations des murs des immeubles explique et accompagne  
une auto  
la jeune fille reste étendue sur le pavé  
un mouchoir humide  
un accident comme un autre direz-vous  
voilà où mène une heure d'oubli  
personne ne demande votre participation  
aux spéculations excitées autour d'un mouchoir d'oubli écrasé  
la nécessité sociale ne la justifie pas  
voilà cependant où mène une heure d'oubli  
à l'unanimité des abstentions quand il s'agit d'un tamponnement prévu  
entre les os et les nombreux blessés en liberté  
locomotive douleur qui marche vite en tous les sens  
les sismographes auscultent la terre  
opérations de bourse

la panique les cravates se nouent et se dénouent en chiffres  
mais jamais la mécanique  
n'enregistrera la congestion d'une heure tordue par les nerfs  
cette écriture fine et mouvante du corps  
indique les fleuves sur sa carte géographique

voilà où mène une heure d'oubli  
comment voulez-vous comprendre ce que personne n'a encore compris  
on se gratte les organes l'un après l'autre  
une belle danse pour la solitude quand la langue est collée au palais  
un timbre-poste de musée glacial sur l'horreur des vitres vides et fixes

chacun de nous a un réservoir d'événements  
qui s'accompliront dans l'ordre des commodités de sortie  
ils sortiront comme les perroquets et leurs phrases  
sans se soucier de la justesse de leurs intéressantes observations  
voilà où mène une heure d'oubli  
dans les tunnels d'avoine noire de fumée

## LE POUILLEUX

des avatars les larges poches  
profondes comme le bleu des vagues  
où des mains frivoles et sidérales  
comptent l'argent avec des gestes gauches

se sont logées le long de ton corps en coquillages  
ton corps dont la couleur des abondantes pluies  
a subi au soleil les épreuves des microbes et des rouilles  
les lentes amours pétries à la limite des plages

bras encerclant l'épaisse épaule dévêtue  
racine nuitamment tordue autour du cou  
destin moisi de restes d'algues et de poux  
dont le dépôt de boue ton corps est l'île perdue

un âge terne couve dans tes oreilles marines  
une branche d'arbre en marche en ses haillons d'automne  
un bloc de pierre nuage tombé royale aumône  
au deuil humide du sac où grouille la famine

dans l'ombre de tes pores poussent les broussailles  
tes ongles fouillent la morne terre de ton ventre  
les plaies et les boutons sont les seules fleurs qui ornent  
ton être marqué de splendeurs botaniques et canailles

tes yeux se sont blottis rongés par l'heure impure  
au fond de ton paquet de vie grossière et dure  
qu'avec le fauve rire sorti du marécage  
le vent jeta aux sorts qui lèchent leur naufrage

mais dédaignant de l'ombre l'amère pourriture  
ils roulent désormais sans route ni aventure  
et pourtant dieu tient toujours ton sac  
qui marche détaché de toi à côté de toi

*À PERTE DE NUAGES*

PALMERAIE

que penseras-tu le soir lorsqu'étendu sur la rive  
l'infatigable ronron qu'un sort ultime moude  
entre les pierres de sa serrure parmi la feuille sèche  
tout près de tes oreilles fera sourdre de ce monde  
et la douce pâleur et le creux souvenir

que feras-tu le soir que penché sur un songe  
poursuivant des paroles les occultes ébats  
ou leurs fuites subtiles sous les mornes de cendre  
pour toi seul invisible le signal viendra  
se frayer le chemin parmi les chemins de lumière

il te dira le soir qu'écoutant à la porte  
impatient de toutes les inépuisables frayeurs  
l'aveugle qui frappe à la porte  
porte l'aveuglement à tout ce qui le voit  
et touche le front sonore sur le pas de la porte

qui te dira le soir que c'était le soir l'aveugle  
la poitrine dure sourde traversée  
des vains ensemencements des criantes  
ondes aux échos perpétuels et lourdes comme la mer  
craintive et blême

c'était un soir raviné par les eaux palpitantes  
que tes yeux inventèrent et donnèrent en partage à l'amour  
et les plaintes cursives chevauchaient la colline  
où se tenait prête à assaillir son deuil  
la balbutiante raison de haïr en secret

c'était le soir où la vérité vieille  
tintait en bas dans des clochettes de bois  
vieux de vérités inoffensives se frottaient les bestiaux en bas  
contre la fibre de lotus et les yeux de falaise  
marchaient sur des paroles si doux était le soir en bas

c'était ce soir que la terre pétrie de zébus  
durcie par les coups de tant d'insatiables midis  
et d'ombre de palétuviers léchée — que sa lumière partit  
tel le cri d'un chacal — broyée la colonne  
des montagnes couchées dans le sable hagard

le saut mou de silence dans les brouillons de l'attente  
et après l'attente le silence encore et le vide  
ce n'était plus le soir aux lueurs fumantes  
ni la bouche timide cherchant à savoir  
le rebec la scille et dans le maquis les sourcils de lavande

ce n'était plus le joyeux tambourin des galets et tridacnes  
le soir langoureux déferlant  
de son éclat soyeux  
les marais salants et le limon de la nuit couvert de hiboux  
se sont abattus sur nous saxifrages ardentes  
cèdres coriandres érables

ce n'était plus le soir étendu sur le tapis de la rive qui s'efface  
désormais l'océan épais de vivants créneaux tient l'horizon  
océan bouillant dans les monts renversés  
un peuple d'outre-tombe gravit tes pics d'écume  
d'où le soleil déverse l'ombre éternellement attachée à l'étroitesse de nos  
heures

aveugle patience aveugle motte de loques  
tirée par la ficelle qu'un œil de feu conduit  
sur la route que les trompeuses astéries ont ravie aux étoiles  
au creux de nos visites nous ne savons du rêve  
que l'ample moisson des lumineux jamais

et quand le cœur lithophage s'empare des volutes  
où s'ouvrent elliptiques les veines de cytise  
lourdement s'ébranlent nos cerveaux et marchent  
marchent jusqu'à l'âpre convulsion du bitume de la nuit  
lourdement cahotés en croupe du vent

et de tant de spacieux repos accablée  
toute la famille du paysage marche frémissante à nos côtés  
et la nuit marche furtivement au pas des vaincus  
jusqu'à la rivière où se détrempe la mort  
une lente halte de clarté dans l'enchevêtrement de sifflets

le fouillis de serpents le pays de pierres et de larmes  
et sous chaque pierre la chaleur d'une larme  
tout près d'un brin d'éclair et couvant des yeux le sort  
qui nous dira un jour joue contre joue la magique tendresse  
qui se joue des ruses du soleil couchant

et la main d'acier au cou de l'escalier en sang  
rit de ne jamais passer par la porte en sortant  
un insecte voltigeur d'habiles cruautés antiques  
une menace au moins une ferveur  
rit de ne jamais passer par la porte en entrant

c'est la nuit amis nuit basse  
qui rit de ne jamais passer par la porte en chantant  
et la maison en est enceinte  
une autre vengeance la plus lente  
douloureuse jusqu'à ne plus le savoir

## MATURITÉ

railleur avenir sentier sans excuse  
la troublante vigueur d'un crépuscule stagnant  
contre la futaie de faux l'herbeux souvenir  
du mamelon se dresse avec l'erreur en tête

et la cloche tette aux douceurs de cendre  
l'impossible exaltation où s'émiettent les reproches  
ce que la jeunesse a pu secouer de feuilles  
du haut du pigeonnier où voltige ta secrète pâleur

je longuais la rangée des béantes sensations  
que radaient en sa vie les hordes usurières  
des âges venus avec les nains hennissements  
et des herbes les lâches gesticulations que mâchait le soc

le sable sonnait sur la masse tombante de fatigue  
où l'ombre reniait le travestissement du jour en la molle détente  
on entendait à travers le vent les cœurs sauvagins des cigales  
se frayer les menues lamentations de leur plumage à travers le vent

pluvieuse silencieuse — la nuit prête à mûrir  
antenne des sourires répandus en ville  
attentifs repentirs mouvantes brisures d'intimités  
qu'arborent les extases aux pignons de douleurs

ceux qui ne sont pas absolument indispensables  
ceux qu'on a connus aux marées des âges  
ceux qu'on croit mais qui ne sont pas  
chargés tout de même de pensées scissipares

cueillie sur les branches lourdes de crinières  
et lente au sommeil des troupeaux de palans  
enchaînée aux précoces féeries des brouillards de baisers  
l'attente de ceux qu'on connaît mais qui ne sont pas

cède au subterfuge du vallon défardé  
à bout de force émouvante lisse



la balance dans la tête mais de chaque côté les gages du printemps les  
déceptions  
et l'oiseau mystérieux qui lime et ronge aux commissures de leurs  
consciences

## ÂPRE

des médisances maladroites de ressac se délient  
sur la rude journée de la mer épouse des affres  
saignent la paresse des larges sérénités dans la fascination  
la nuit amarrée au cadavre d'un lent cri errant

qui fuit les lianes loquaces les petites existences feintes  
les rochers aux cols des pardessus toujours levés sous la pluie  
les automnes que remuent des bergers en nous-mêmes  
parmi les craintes et les soifs — les vivantes alertes

le phare laboure sans cesse menaçantes ombres  
les ailes de détresse laborieuse flambent au jeu de couteaux  
charriez toujours chantantes solitudes de rubans tout autour  
qui passent et retournent autour d'un crâne invisible

alors des griffes d'ombres se nouèrent sous la corvée  
le récif a serré son casque d'acier a découvert ses dents hagardes  
sous la docile sensation — clématite de sommeil —  
couvent les railleuses exigences des libertés futures — les races de feu

quel est l'amour si fort  
en dépit des plâtras volants de l'orage  
en solde de saisons et d'intrigues  
en marge de l'ouïe

à la lisière des yeux sans volonté  
sur les pointes des sourires invincibles  
à la rencontre d'un vent ami  
vieux ouvrant l'œil sous roche

glissant comme l'hiver sur les rails  
à force de rire à force d'aventures  
à force d'écarter les détails des fleurs  
et des arbres sans suite où s'amasse l'écume

celle des chevaux enchaînés mais invisibles  
qui tirent des quais la péniche lourde sans fin

ou la chaîne à godets d'où tombe sur le monde  
quel est l'amour si fort

## LES REGARDS RAMEURS

ainsi que tu l'as dit — les persiennes doses  
par où l'alléchante mélodie des choses filtre son double  
et les nues qui entourent les choses  
cardent la lumière

ainsi que tu l'as dit — les migrations d'oiseaux  
travaillent l'air grandi à la chaleur des proues  
leur soucieux délire sépare sur tes lèvres  
en deux désirs contraires le fort courant qui naît

entraînée tirée et ne sachant pourquoi  
marée d'ailes feuilles d'îles le désordre d'une nuit d'été  
dans sa pâleur dansent les choses effrénées  
dansent sur les vagues avec leurs craintes et leurs sosies

mais lorsque les mains anonymes redevinrent visibles  
et qu'on les vit plonger dans leur profonde substance d'air veuf d'étoiles  
j'ai retrouvé sous tes paupières matinales le familier secret  
qui ne menace plus d'absences irraisonnées folles d'étoiles

## ABORDS

est-elle longue l'attente et vive  
qui nous reconnaît au pourtour des pensées  
sur les pentes s'amassent les violentes  
tardives résonances des forêts effeuillées

les défaillances des refrains emplissent la clarté  
n'avons-nous amorti leurs reflets dans nos nuits  
les yeux que la pluie sur le pré avilit  
à prévoir de cruelles renaissances

une longue lumière m'a suivi dans ta vie  
jusqu'à la lisière j'ai porté l'épave de son rire  
désormais elle pourrit parmi les feuilles et blessures  
qui nous jonchent sur la route noire

mais qu'une attente nouvelle vienne me serrer à sa poitrine  
meurtrie du sommeil des plaines molles et infinies  
et les plaintes seront ternes et leur appel sans force  
les songes seront clos et les regards nouveaux

## LES INCONSOLABLES

ils ont vu tant d'étés se baigner dans leur sang  
amoureuses attentes les rives  
ne tentaient des larmes l'essor cristallin  
inaccessible tendresse aux détours de l'espoir

ils ont vu des printemps se baigner dans leurs larmes  
ils ont vu les fenêtres s'ouvrir dans leurs âmes  
les jours n'y entraînent pas ont-ils attendu  
personne n'a frappé à la porte du soleil

en bas la rivière et la sereine chevelure  
l'écriture confuse de la terre dort sur le front  
le vent y plonge les doigts écartés  
où ressuscitent les lointaines

promesses à corps perdu lointaines promesses  
des enfants des vieillards se succèdent à la barre  
et le lent tourbillon qui s'écrase dans la tête  
alourdit la frayeur des hivers qui t'attendent

d'autres et d'autres ont succédé au tien  
regard d'acier à l'embrasure du soleil  
si longue longue lumière du haut de ta froide vigueur  
paisible coupe la trame de la raison

#### RAPPEL

j'ai ouvert les yeux sur des amours sans bornes  
et l'ombre nouvelle sur la terre nouvelle  
un silence marcha sur nos corps ce fut l'éclair d'un jour  
et l'œil ferma la frayeur

douce absence de mots où l'ombre vient s'embrouiller  
-les appels se faisaient douloureux tant le printemps était encore loin  
et vous douces chairs printanières  
perdues amères

ne porterez-vous plus mes loisirs mes peines  
ombres de cendre légères dans cette herbe qui vous fuit  
j'ai agité le rêve et tambouriné sous les voûtes étrangères  
sans répit — tes pas m'ont suivi jusque tard dans l'âme

un désordre de râles s'est trouvé sur ma route  
des appels lointains j'ai repoussé la lourde amitié  
je ne trouble plus mes yeux sur des amours sans bornes  
perdues sans bornes désormais composant de sourdes amitiés

## LE DÉGEL DES OMBRES

c'est l'ombre languissante et l'ennui des choses  
c'est la nuit lente qui sort des ruelles  
enceinte d'ombre berçant les projets et leurs nuits  
l'angoisse s'est figée au pas des soumis

tu vas de ce pas chancelant  
ombre mendiante aveugle au soleil  
aux ruses de la mort aux sables ardents  
aux rictus des grottes pauvres

poussière poussière un rêve de feu te soutient  
à l'écart des choses — et c'est toujours le même  
en face du soleil ou c'est la même chose  
qui longe le souvenir brûlant à son sein

et lorsque les rues te quittent les amies les pleureuses  
que le feu des paroles n'atteint plus le brasier  
où ton lit s'est fondu dans l'aurore des rires  
un autre été te surprend dans l'éclat d'un nouveau souvenir

où l'ombre s'éteint d'elle-même  
d'elle-même oubliée déteinte  
il n'y a que toi qui détiens de ce monde  
l'infatigable secret qui te lie au soleil



DATE

aussi belle — belle à ne plus penser —  
que les sombres mots de lointain sur les glacis de peau  
la tête haute de cristaux chanteurs  
riant du haut des neiges lourdes

les mains plus blanches à déranger les teintes  
chantantes fièvres aériennes  
sur les touches sans lendemain des rieuses  
fondant en feu hurleur tout l'avenir

belle à ne plus penser  
telle qu'à l'orée du rêve se lève furtive  
lèvres adoucies sur des prairies futures  
où joueront les plumes au vent

les nuits oseront-elles encore  
comme les cris attirent d'autres voies  
traire le mal au flanc des rocs  
et donner l'aumône des saignées aux morts profonds

## TRIBUT

la rupture d'un axe sur le talus  
l'éroulement d'un mur froid  
et tant d'âpre jeunesse vogue au fil du sang  
à tenter ailleurs les soupçons

en vain les routes se dressaient devant toi  
aux intersections de rumeurs dans la paume  
du béant plateau qu'on t'ouvrit sans clé  
se cachant la face ténébreuse de lie

incrédule mendiante de langueurs de cimes  
hantée sous le soleil précoce des promesses  
à mûrir incessantes dans une tête sourde  
où de lisses impasses nidifient dans l'oubli

qu'une nuée de mirages vienne encore s'emparer  
de la proie occulte sous ton front à l'abri  
les tendres architectures reviendront s'y loger  
avec leurs germes de clartés sur les larmes

avons-nous ensemble erré par ces éveils  
dure de tenailles ta nuit s'arrachait de la tige des yeux  
quelle est cette ferveur où s'acharne hagarde  
ta soif d'invisible déjà s'alentit de jeux frais

## UN SOIR PESANT

sur des pierres mûres de soleil  
ton silence entame l'heure du coucher  
de tes doigts effleure l'heure arborescente  
où l'ombre s'enlise

de quelles odeurs jalouses se ceint la torpeur  
s'étourdit ton sauvage pouvoir de soleil  
d'un fruit dur qui s'ouvre  
la lueur a cinglé vers les autres versants

s'est-elle affranchie des secrètes violences  
ta songeuse pâleur d'où fécondent les jours  
les trajets de phosphore et les sens incompris  
comme une nuit longue sans souvenir

un bruit de glèbe abandonnée se heurte contre la porte  
les débris d'étoiles ont couvert ta face  
que reste au travail nocturne sans suite  
à divertir le nocturne espoir

comme l'ombre comme l'arbre  
comme le vent dans le sable  
vivant d'incertitude  
à ne rien perdre des peines tacites

## TÉMOIN

d'un été en transes — aveugle rempart  
les regards battus de sentiers  
jusqu'au blanc du sommeil où le repentir —  
du sang s'enfonce avec d'humbles enfances

que les oiseaux s'alentissent en l'air arable  
jetant de l'ombre à rebours sur d'obscurcs descendances  
la nuit déchirée à un profil d'arbre  
d'où s'échappent les vestiges lumineux

sur un lit de lagunes la route expire  
discrète empreinte je t'ai sentie toute nue  
nuit de constantes flatteries de mémoire  
fragile où s'allongent les regards de femmes

la muette dévastation a grossi dans nos gorges  
qu'une montagne de plomb a scellé à la terre  
et depuis lors sous des ailes  
guette un chant vif à dépecer

c'est la nuit reconquise à tâtons  
au silence éperdu de grimaces — ou est-ce l'angoisse  
crûment greffée à ton devenir  
dans le souvenir du sommeil à voiles

même devant la mort  
comme une eau qui monte  
ne saurait ternir le voluptueux refuge  
mendie la lumière son tribut de douleur

## AUTRE SOIR

mais les ternes griffonnages que fouillaient sur la rive  
le vent moissonneur d'inassouvis tumultes  
n'as-tu aux plaintes grandies sous la braise des rires  
appris les ivresses

au gré de quel refus l'ardente incohérence vire  
autour de ton être si lourd de prudence  
c'est la mêlée soudaine aux vagues asservies  
à tes cheveux limpides où durent les orgueils

ainsi défie l'heure haute de péchés  
le sommeil des cruels près du rivage éteint  
il n'y a que ta fierté dont la rançon d'alarmes  
allèche les erreurs — qui ne se brise

tantôt aux épines le halo s'accroche  
devant le soleil vorace de l'abîme  
pendant gouvernail et pollen sur le môle  
pareil à un couchant de voix qui s'abandonne

des vigueurs dociles — des amantes  
de la paix sans sommeil — des rieurs — dit-il  
d'autres parleront sous les fougères consentantes  
avec des mélodies sur leur chemin

la brise se tord sur la couche marine  
les pierres ont enfanté jusqu'à la gorge du ciel  
on y voit entrebâillées les plaintes somnolentes  
qu'en des lieux sans amour a nourries ta beauté

n'était-ce nouvelle une crainte armée  
ton front s'ornerait toujours des soleils trépassés  
où de lentes enfances ont fait leurs mues d'un seul bond  
à travers l'ombre qui se passe et dépasse à sombrer plus profonde

l'oiseau n'a qu'un souffle sur terre  
terre de fatigue cadencée sous les os

dans les cocons de rêve qui tombent neigeuses  
confidences d'autres jeunesses brandissent les phares

sur des espaces plus turbulents de mauvais augures  
pendant la fonte des voix sans savoir  
et les revenants de mer  
quand il fait nuit sûre jusqu'au bout des doigts

## EN SUSPENS

ouvrir un œil nouveau sur tant de morte lumière  
où des clameurs sans vœux s'attendrissent à t'attendre  
éclat des rudes flaques d'automne  
au pied du mur friable

combien de fois près des frissons mûris  
au chevet du soleil et des mâles voix  
toutes voiles dehors — n'as-tu — merveilleuse  
des sommeils, louvoyant, égaré la raison

tant d'aveux ont vieilli dans la sourde paresse  
sur les chevelures flottantes de phosphore  
et plus loin que les ruches des feuilles vives de fer  
s'enlacent les meurtrissures des somptueuses carrières

sans autre joie que celle — à l'affût des saisons  
qui du retour charnel fait vivre les vendanges  
s'égayant à travers les hublots lumineux  
sous des rires nouveaux voulant fuir en secret

c'était le vent qui casse du bois  
et l'amour ne savait se souvenir  
ni les pleurs ne savaient tout dire  
ni se frayer ferveur de clairvoyance — en ce temps-là chasseur de routes

*LE FEU DÉFENDU*

I

faire fondre la foudre amère  
dans l'ombre arborescente il n'y a plus de vaincus  
les germes des bornes s'étranglent dans leur peau  
en ces régions de basalte  
sans autre abri que le vent et seul  
comme traversé d'un bond de poignard  
se lever parmi les gestes que l'espace a perdus  
à travers les tumultes de soufre

sous la sévère alerte de l'arbre levant  
que le hurlement de la louve s'enracine dans le jour  
le jour soit plus rude que la coupe du vent  
que son souffle nous couvre des remous de limites  
que l'ombre hagarde nous regarde à la peine  
être seul en mourant tout seul à savoir

à savoir mourir seul dédaigneuse douceur  
de mourir sur le seuil du doute serein  
où les ailes de flamme ont ferré les fronts rares  
durs à l'épreuve des marches hautaines  
quand les tempes marchant au pas des tempêtes  
mûrissent métalliques les cohortes d'élus  
et vrillent à la ronde les fables chasseresses de têtes  
dans l'éclat des échos

étréins le nocturne aveu que t'apporte l'acier  
plonge dans cette douce frayeur qu'on tend aux puissants  
mirage florissant des bons ports aux mauvais il n'y a qu'une seule plaie  
d'écho en écho  
plonge dans cette douce frayeur qu'on tend aux puissants  
mirage florissant que les fautes s'assombrissent et que sous d'autres  
bonheurs  
tu plies ton corps nouveau à la sueur des feuilles  
garde le sombre aveu en des lieux plus ardents  
que la nuit ne saurait étayer d'aussi hauts



désormais sous le vol vénéneux des corbeaux

aucune vie ne porte plus loin que le vent  
et le désert en suspens au-dessus de nos hivers chercheurs  
de signes et de crimes quand la nuit profondément s'égare  
et du réveil au rêve allant  
le vin et le pain qu'importent tant de nuages sous les lampes  
c'est le vent le vent  
qu'on jette à pleines et dures poignées dans les yeux  
et les hivers poignants au goût d'enfantements de craie  
s'incrument au cœur même du souverain savoir  
sans autre âme qu'une robe douloureuse emportée par le vent

## II

rieuse paresseuse une lampe s'est éteinte  
au fond de la vallée ravagée l'existence de velours  
les rides grasses de lichens à la fenêtre  
les plaies parquées dans l'ancre marin  
loin les coteaux affalés les enfances en friche  
épineuses qui passent et repassent et ne savent périr  
il y a un lecteur accoudé on ne sait où  
chaque page qu'il tourne tombe lourdement sur une tombe ouverte  
c'est la nuit des soeurs les remous ou les seins les remords  
une nuit c'est à la nuit plus lourde d'enfances que d'yeux  
s'enchaînent les projets de drames et de froidure  
des mains trop accueillantes où finissent les lèvres sans égards

## III

sur la route d'intersection des haleines tout en haut de l'amour  
où finissent l'essor et la nuit et s'éboulent les nains de pierre  
apparitions oblongues de lumière  
les yeux malheureux autour des lèvres  
ô retours ô chevelures de femmes taciturnes  
les mains sur les pôles  
l'attente trempée dans les couleurs plus basses  
les yeux ouverts à la dentelle en marche  
  
que sont-elles devenues les tempêtes rogues

elles nous quittent les fraîcheurs se passent du langage des années  
tout est dit tout n'est pas fini sur une plaine de lune  
se dressent les fouets là où il faisait blanc  
de tant d'exaltation à tous les abandons à tous les chemins  
à toutes les mains ouvertes la poignée de nuées  
et le baiser de l'air à toutes les joues tendues  
qu'avez-vous fait de nous ô femmes tressées de nuits  
tressées aux corps de vent ô pécheresses  
ruisselantes d'or comme rayonnantes de fuites

#### IV

ô rêveurs ô fragiles croissances ô vouîtes  
il n'y a plus d'ombre sèche qui lézarde les visions  
et d'un homme à l'autre comme d'un pas sans mesure  
s'enracine la feuille ardente et se couvre de silence  
l'eau légère et les fronts sans peine arc-boutés sous le fer  
où s'attèlent les voix rauques des rameurs s'illuminent

un troupeau d'auréoles ronge la terre basse  
aucun désir ailé ne saurait remplacer ta froide voix  
par paquets les signes rampent désemparés  
à la conquête de l'or il n'y a que les remous  
de ton visage de houle à s'étourdir sur les pâturages  
et les réminiscences

plonge l'acier arctique au plus certain des routes  
les doutes ont filé l'air tendre de ces jours  
un arbre me tenaille dans son aride angoisse  
où poussent les fruits lointains ces jours dissimulés  
l'automne pousse des doutes  
le cœur n'est qu'un seul cri — et allongeant les ponts  
comme feuilles mortes les rives se dressent contre le vent  
et vint le soleil verser le vin sans fard  
sur l'étendue magique et si fragile  
qu'à peine aurait-elle su ne pas être  
vivantes ou mortes qu'importent les faces hésitantes  
du spectre de glace qui conduit les erreurs

brûle mot froncé sur le front inconnu

brûle voiles dehors racines au vent  
tordu en ma puissance  
torrent de chaînes et d'âmes rudes brûle  
qu'un crime nouveau vienne reflleurir mon songe  
qu'une douleur sans larmes passe sur mon corps  
que le hibou paraisse au lieu du cep âgé  
qu'en grappes nébuleuses porteuses de rage  
s'amasse un suc vengeur  
l'amour s'éclaircira et dans de hauts silences  
je planterai le but — et laisserai blanchir  
la paix parmi les os dans la lointaine enceinte  
que la nuit ne pourra limpide arracher comme revanche  
d'une poitrine de métal où les désastres ont cuit

mais lente a terni en moi la neige folle  
s'est éteinte la légende dans les lampes à pétrole  
et de toutes les douleurs tu es restée la seule

V

partie sans fin sans fin venue  
aucune trace ne te change  
enfant de drames les ruches sont pleines  
de jours de soirs de nuits entières  
les sombres hommes d'infini  
le dos courbé la faim finie s'en vont  
n'était-ce l'ombre tôt parue  
craintive sans argent dessus  
un autre train nous chante automne  
et l'ombre sait ne plus venir  
et sans amour les rires morbides

elle se déchire en solitude  
le long du grincement furtif

VI

tu reviendras ma bien lointaine  
jour enrichi de mes passions  
légère ô couleur de joues à l'ombre

ombre sans corps

belle comme il n'y aura plus de plus belle  
et de plus en plus présente  
je serai — hors de mon rire  
prêt à bondir les mains en feu

mais qu'aura tissé tristesse  
sur les pas lourds d'avenir  
et personne n'aura le cœur peut-être  
de franchir l'épais silence de laine  
sans souvenir

## VII

les yeux s'ajournent dans la clarté  
d'où reviendront le cœur muet  
les mouvements de solitude  
blessés interdits sur la chasse à ton corps

et toi tu chasses sous les bois  
lassitude  
il y aura encore d'autres neiges absurdes  
sur les cerveaux des pays

personne ne reviendra de ce pays  
et tout le déchirement du monde  
pourquoi nous débattrions-nous tant qu'il est chaud  
tout le déchirement du monde

## VIII

il n'y a plus de place sur tes lèvres  
la question amère a couvert la neige  
d'où viens-tu pays de neige  
pour désapprendre au sort toutes mes frontières

je brûle sous tes brûlures amères  
ma paix n'a su cacher le sang  
je suis parti avec les départs

absent et les retours en cachette

ardente chair pleur du retour de chasse  
enfant leur porté aux yeux des vastes couronnements  
traîné dans l'ombre de boue — je veux être de vent  
un soleil croupissant jusqu'au bout

## IX

la nuit éclairait la nuit  
la nuit dans ses pièges à loups  
les vagues mendient aux oiseaux  
et l'eau s'éteint

dès lors ce fut le silence  
engloutisseur de villes à l'écart des morts  
en silence gardeuse de lampes  
ronge les mites de lumière  
sans autre tristesse sans autre silence que la lumière  
et qu'un long lit de chevelures de femmes

les yeux s'égarer déjà le cri du nourrisson  
ni joie ni pleur — les eaux bercées  
les ours eux-mêmes ont mal à la terre  
et je suis toujours là et je n'ai jamais bougé  
de nos loisirs giboyeux

ni espoir ni mensonge  
inventeurs de magies  
nouvelles comme le monde  
n'en saurait contredire

## X

nous irons par les rues à la rencontre des vents  
inventer sans cris les flammes fugaces  
et à l'ombre des plantes qui poussent de mémoire  
nous regarderons les regards et leurs yeux dans la flamme

cheminées cheminées

les rois des poissons passés

nous reviendrons encore par ces routes de feu  
de nouveau tout sera fini et à recommencer  
que dans ton eau claire je n'ai bien pu voir  
de trop de clarté

cheminées cheminées  
les chemins aimés

alors nous effacerons tout sera tout de bon  
que nous effacerons toute l'âme du monde  
un de plus un de moins  
ce sera toujours plein dans les mains vagabondes

cheminées cheminées  
que les pleurs damnés  
cheminots d'outre-tombe

## XI

tu reviendras ma bien lointaine  
je sais les herbes veillent en toi  
je brise ma force de t'attendre  
sur le pavé du long village

encore respire la haute ivresse  
près de toi gisait — tous les départs au cœur  
un corps sans crainte de clarté  
et la plus ténébreuse pour la plus belle eau

qu'avons-nous fait de nos nuits de nos jours  
qu'avons-nous su des tourmentes avaries de chair  
nous avons regardé sans voir que la vue sans regards  
nous nous sommes vus sans nous voir de mensonges

le rêve je l'ai joué par cœur  
bon an mal an et toujours vide  
reviendras-tu neige ma bien lointaine  
ne seront plus de pain les parages tardifs

## XII

pour te voir plus belle et plus près  
je suis parti plus loin que l'angoisse se lève  
d'un remous rongeur de feuilles  
qu'on nous aide à parcourir

pauvre je suis pauvre — mensonge soit l'ombre en moi  
amour vertigineux pour amour  
les yeux ne craignent de s'user qui cueillent à la dure école  
le long boueux du chemin de halage

encore je vis encore je veux encore j'appelle  
mais que sera demain sans la ferveur  
il y a encore bien d'autres coups de vent qu'attend  
l'amer oiseau des loups de solitude et pauvres

## XIII

tu t'es cherchée tu t'es trouvée  
et je me suis perdu et tête et biens  
liés aux durées vengeresses  
des êtres qu'effeuillent les blessures d'amertume

tu reviendras ma bien lointaine  
des pays guéris  
la poudre aux yeux  
toute la lourdeur du monde se sera mise à tes pieds

ville paisible calme des noirceurs les oiseaux couleront encore  
sur les péniches de quelles peines à quelles vagues de douleurs  
comme les douleurs aux gueules branlantes et les douleurs  
entre les gencives des collines

## XIV

lumière fléchie avec indifférence  
sous l'arbre grouillant des plus amples mers  
que les branches mortes grandissent en folie  
de certitudes asservies

hiver profond les feuilles sont lourdes  
de tant de noir pris à ton feu  
que n'ai-je aux yeux plus durs que neige  
tendu les pièges aux noirs silences

les mains imprévues sont des pièges de feu  
tant vont à l'abandon de tes doigts aux miens  
les obsessions sans fond et les lames de savoir  
les plus purs égards et les plus fières eaux

quand la force s'en va  
qu'on échoue qu'il n'y a plus de barrières  
quand on échoue lié à tes guides  
lié au devenir par les ailes et la soif

#### XV

à tour de rôle vainqueurs nous avons tous vaincu  
dits et redits broyés — liseurs d'ombres —  
aux enchères d'impossible quel survivant repentir  
nous fera revivre l'un pour l'autre

ou trancher le noeud malade sans reproche  
la perfidie des crimes où l'amère blancheur  
se répand sur les seins sans reproche  
de tes nuits voyageur de dépit

nuits voyageuses je n'ai vu que clartés  
de fruits charnus dans la chaleur de l'un et de l'autre  
qu'une cruauté nouvelle vienne froissée dans l'enveloppe  
toujours tu m'entendras venir dans le sang du mauvais signe

à l'aube elle se perd  
au départ elle se regarde partir  
le soir la fatigue  
comme ma tête ne sait se reposer

#### XVI

c'est bien des bouts du monde et des angoisses



qu'est survenue l'image de mirage  
et morte je te porte de porte en porte  
larme avilie dans la douceur du monde

encore dépaysée pour la lutte sereine  
comme la tendresse monte du puits profond d'enfances  
la gorge serrée une autre sécheresse  
plie sous le joug des jours forcés

palpitante fuyante  
et jamais saisie  
c'est en moi que tu vis de tes péchés plus jeunes  
qui crois connaître sans saisir

L'HOMME APPROXIMATIF

*À Greta*  
*1925-1930*

I

dimanche lourd couvercle sur le bouillonnement du sang  
hebdomadaire poids accroupi sur ses muscles  
tombé à l'intérieur de soi-même retrouvé  
les cloches sonnent sans raison et nous aussi  
sonnez cloches sans raison et nous aussi  
nous nous réjouissons au bruit des chaînes  
que nous ferons sonner en nous avec les cloches

\*

quel est ce langage qui nous fouette nous sursautons dans la lumière  
nos nerfs sont des fouets entre les mains du temps  
et le doute vient avec une seule aile incolore  
se vissant se comprimant s'écrasant en nous  
comme le papier froissé de l'emballage défait  
cadeau d'un autre âge aux glissements des poissons d'amertume

\*

les cloches sonnent sans raison et nous aussi  
les yeux des fruits nous regardent attentivement  
et toutes nos actions sont contrôlées il n'y a rien de caché  
l'eau de la rivière a tant lavé son lit  
elle emporte les doux fils des regards qui ont traîné

aux pieds des murs dans les bars léché des vies  
alléché les faibles lié des tentations tari des extases  
creusé au fond des vieilles variantes  
et délié les sources des larmes prisonnières  
les sources asservies aux quotidiens étouffements  
les regards qui prennent avec des mains desséchées  
le clair produit du jour ou l'ombrageuse apparition  
qui donnent la soucieuse richesse du sourire  
vissée comme une fleur à la boutonnière du matin  
ceux qui demandent le repos ou la volupté  
les touchers d'électriques vibrations les sursauts  
les aventures le feu la certitude ou l'esclavage  
les regards qui ont rampé le long des discrètes tourmentes  
usé les pavés des villes et expié maintes bassesses dans les aumônes

se suivent serrés autour des rubans d'eau  
et coulent vers les mers en emportant sur leur passage  
les humaines ordures et leurs mirages

\*

L'eau de la rivière a tant lavé son lit  
que même la lumière glisse sur l'onde lisse  
et tombe au fond avec le lourd éclat des pierres

\*

les cloches sonnent sans raison et nous aussi  
les soucis que nous portons avec nous  
qui sont nos vêtements intérieurs  
que nous mettons tous les matins  
que la nuit défait avec des mains de rêve  
ornés d'inutiles rébus métalliques  
purifiés dans le bain des paysages circulaires  
dans les villes préparées au carnage au sacrifice  
près des mers aux balayements de perspectives  
sur les montagnes aux inquiètes sévérités d  
dans les villages aux douloureuses nonchalances  
la main pesante sur la tête  
les cloches sonnent sans raison et nous aussi  
nous partons avec les départs arrivons avec les arrivées  
partons avec les arrivées arrivons quand les autres partent  
sans raison un peu secs un peu durs sévères  
pain nourriture plus de pain qui accompagne  
la chanson savoureuse sur la gamme de la langue  
les couleurs déposent leur poids et pensent  
et pensent ou crient et restent et se nourrissent  
de fruits légers comme la fumée planent  
qui pense à la chaleur que tisse la parole  
autour de son noyau le rêve qu'on appelle nous

\*

les cloches sonnent sans raison et nous aussi  
nous marchons pour échapper au fourmillement des routes  
avec un flacon de paysage une maladie une seule  
une seule maladie que nous cultivons la mort  
je sais que je porte la mélodie en moi et n'en ai pas peur

je porte la mort et si je meurs c'est la mort  
qui me portera dans ses bras imperceptibles  
fins et légers comme l'odeur de l'herbe maigre  
fins et légers comme le départ sans cause  
sans amertume sans dettes sans regret sans  
les cloches sonnent sans raison et nous aussi  
pourquoi chercher le bout de la chaîne qui nous relie à la chaîne  
sonnez cloches sans raison et nous aussi  
nous ferons sonner en nous les verres cassés  
les monnaies d'argent mêlées aux fausses monnaies  
les débris des fêtes éclatées en rire et en tempête  
aux portes desquelles pourraient s'ouvrir les gouffres  
les tombes d'air les moulins broyant les os arctiques  
ces fêtes qui nous portent les têtes au ciel  
et crachent sur nos muscles la nuit du plomb fondu

\*

je parle de qui parle qui parle je suis seul  
je ne suis qu'un petit bruit j'ai plusieurs bruits en moi  
un bruit glacé froissé au carrefour jeté sur le trottoir humide  
aux pieds des hommes pressés courant avec leurs morts  
autour de la mort qui étend ses bras  
sur le cadran de l'heure seule vivante au soleil

\*

le souffle obscur de la nuit s'épaissit  
et le long des veines chantent les flûtes marines  
transposées sur les octaves des couches de diverses existences  
les vies se répètent à l'infini jusqu'à la maigreur atomique  
et en haut si haut que nous ne pouvons pas voir  
et avec ces vies à côté que nous ne voyons pas  
l'ultra-violet de tant de voies parallèles  
celles que nous aurions pu prendre  
celles par lesquelles nous aurions pu ne pas venir au monde  
ou en être déjà partis depuis longtemps si longtemps  
qu'on aurait oublié et l'époque et la terre qui nous aurait sucé la chair  
sels et métaux liquides limpides au fond des puits

\*

je pense à la chaleur que tisse la parole

autour de son noyau le rêve qu'on appelle nous

## II

la terre me tient serré dans son poing d'orageuse angoisse  
que personne ne bouge ! on entend l'heure se frayer le vol de mouche  
et rejoindre la journée en quête d'une fin  
serrons entre les mâchoires les minutes qui nous séparent

\*

haut les mains ! pour accueillir l'ange qui va tomber  
s'effeuiller en neige de lucioles sur vos têtes  
ciel affaibli par le vent qui a tant soufflé  
nous payerons des souffrances les innombrables dettes

\*

la gare s'épaissit de jeux de sifflets  
tant de volontés nagent dans l'amère densité  
que la sonnerie mène le flot rongeur  
avec les noires et fétides indignations entrailles spumeuses de la terre  
aux surfaces veloutées vers quels buts buveurs d'espoirs  
qu'on achète au prix de lentes semences  
ornés des attributs des corps de métiers  
qu'on boit dans les abreuvoirs avec de reniflantes narines de cheval  
qu'on chasse en cercles dans les manèges villageois  
qu'on fume la pipe vieille d'aigles  
qu'on garde bergers des toits fumant le soir  
entrevus dans les glaces pressentis au cœur des pierres  
au fond des mines de pétrole sur des sommiers de lourds limons  
dans les granges où la vie se mesure avec le grain  
mousses clairs coussins des eaux assises dans le soleil

\*

homme approximatif comme moi comme toi lecteur et comme les autres  
amas de chairs bruyantes et d'échos de conscience  
complet dans le seul morceau de volonté ton nom  
transportable et assimilable poli par les dociles inflexions des femmes  
divers incompris selon la volupté des courants interrogateurs  
homme approximatif te mouvant dans les à-peu-près du destin  
avec un cœur comme valise et une valse en guise de tête  
buée sur la froide glace tu t'empêches toi-même de te voir

grand et insignifiant parmi les bijoux de verglas du paysage  
cependant les hommes chantent en rond sous les ponts  
du froid la bouche bleue contractée plus loin que le rien  
homme approximatif ou magnifique ou misérable  
dans le brouillard des chastes âges  
habitation à bon marché les yeux ambassadeurs de feu  
que chacun interroge et soigne dans la fourrure de caresses de ses idées  
yeux qui rajeunissent les violences des dieux souples  
bondissant aux déclenchements des ressorts dentaires du rire  
homme approximatif comme moi comme toi lecteur  
tu tiens entre tes mains comme pour jeter une boule  
chiffre lumineux ta tête pleine de poésie

\*

porte close à jamais de la nuit le fruit des belles jambes  
longue croix si solennelle sur l'haleine de la rosée  
aux confins du soir déshabillée chemise du jour  
pendant que le tunnel allonge l'accordéon de ses côtes  
glisse sur la corde du rail long archet du convoi de métro  
et de l'autre côté à défaut de soleil il y a peut-être la mort  
qui t'attend dans la rumeur d'un éclatant tourbillon aux mille bras  
explosifs  
tendus vers toi homme fleur passant des mains de la vendeuse à celle de  
l'amant et de l'aimée  
passant de la main d'un événement à l'autre sans volonté triste perroquet  
les portes claquent des dents et tout est fait dans l'impatience de te faire  
sortir au plus vite  
homme aimable marchandise aux yeux ouverts mais hermétiquement  
bandés  
toux de cascade rythme projeté en méridiens et tranches  
mappemonde tachée de boue de lèpre et de sang  
l'hiver monté sur son piédestal de nuit pauvre nuit débile stérile  
tire la draperie de nuage sur la froide ménagerie  
et tient entre ses mains comme pour jeter une boule  
chiffre lumineux ta tête pleine de poésie

\*

geste rond des mains offrant à l'air l'image  
alerte rossignol qui ferme le circuit de ton contentement



à la lueur aiguë des plaintes tu te trompes toi-même  
le plus secret de tous c'est toi le plus lointain  
tu te hisses jusqu'aux parfaits accords sur les vergues astronomiques  
te gorges d'incestueuses allures sur les marches des calvaires  
ta jalousie jaillit de l'étroit simulacre  
qui serre le temps dans la bourse de ta vie  
tu ne conçois la vie qu'en exemples éprouvés  
tandis que tu vieillis sans savoir pourquoi se rouillent les charnières de ta  
tête  
s'élargissent tes articulations se mouille comme la feuille sous la pluie la  
fierté  
avare tu serres si fortement la porte que tes ongles entrent dans la chair  
le sombre gosier où s'empilent les nuages  
où l'orgueil inassouvi ne sait plus se rafraîchir  
tend déjà vers les pelouses de la mort en holocauste son délire à perte de  
vue  
et l'eau est toujours fraîche au confluent de tes amours

\*

les lignes de tes mains calleuses qu'à ta naissance un ange traça  
sur son parcours le tien doué de toutes les réussites terrestres  
l'estompe de ta fausse vie les effaça et tu salis ce que tu touches  
tu te vautres dans le râtre et l'or des mensonges incandescents  
de la vie il ne te reste que la détresse d'une évasion manquée  
et pourtant la nuit défait dans son sein les noeuds des clochettes les  
étoiles  
l'ossature cadencée des musicaux échafaudages jetés en vrac  
cependant les hommes se serrent en rond sous les ponts  
et dans les albums de photographies feuilletent les soirs de chaleur  
médiocre  
parmi tant d'amers bourgeons que le souvenir fit poindre tout autour de  
la nappe lourde  
défends à coups de dents ton lopin de monde pour t'endormir d'un  
samedi à l'autre  
anonyme et bafoué dans la séculaire nourriture de ton engeance  
cependant les hommes chantent en rond sous les ponts  
et déchirent le nid des méninges grattent  
pour découvrir cachée au fond la fraîche orange de leur cerveau

\*

aux fureurs de neige que l'heure fasse son éruption de remords et de  
torture  
que le sang jaillisse en toi de la plus neuve bouche l'astronomie  
et se répande dans chaque cellule de prisons anatomiques  
que les minutes fourmillant dans le sac des poumons ensemencent les  
prés  
des asiles de vieillards les terrasses à plusieurs rangs de billard  
que le crime enfin fleurisse jeune et frais en lourdes guirlandes le long  
des maisons  
engraisse de sang les aventures nouvelles les moissons des futures  
générations  
les aigles se dissolvant comme le sucre dans la bouche des ans  
dissolvant le sucre des journées passées dans le bol de l'océan  
volant d'une fleur à l'autre avec des pétales de peau sur les ailes  
insectes ou microbes chargeant de souffrance les lits les saisons  
les acides sommeils traînant comme des bêtes de peine nos carcasses  
et nous tirant vers eux pendus dans le rêve tirant à la grue du céleste port  
douce de soleil putréfaction sans corbeaux ni vers dans la blancheur  
invincible immaculée

### III

que nous lie aux ventres de nos mères  
à ceux auxquels provisoirement nous donnerons l'amère vie  
nous promenant aux environs de charmes fleuris  
ne pouvant casser le noyau

\*

et tandis que la creuse sonnerie emplit nos horizons d'alarme  
tu lèches la chair du fruit et à l'intérieur il y a le mystère  
tu berces le rythme des minutes pour laisser passer le temps du mystère  
passer le temps et que la mort te surprenne sans trop d'embarras sans  
yeux trop ouverts  
comblé de frayeur chaque minute sans interruption ni hâte  
je bois l'aigre terreur de ce que je ne comprendrai jamais  
bonheur dans des grains de lys je t'ai enterré sereinement

\*

je me vide devant vous poche retournée  
j'ai abandonné à ma tristesse le désir de déchiffrer les mystères  
je vis avec eux je m'accommode à leur serrure  
instrument rouillé mielleuse voix des phénomènes de surprise constante  
alléchants mystères signes de mort la mort parmi nous  
dans les magasins aux sourires roussis avec le temps  
dans les salles de concert le cyprès s'agrandit f guette  
adolescence fine ce que personne n'a pu te dire ni te montrer  
où des gens qui cachent des domestiques soucis  
promènent des doigts gras parmi la flore des étiquettes  
autour des amours aux pénibles inconséquences que feignent les révoltes  
chez le coiffeur tu laisses choir ta tête inerte et la neige  
sortant du quotidien linceul prends garde que les mains du cerveau  
n'effleurent la masse gélatineuse du cauchemar  
dans les stades où de rudes attentions mènent le déluge à fracas d'apôtre  
chez les jardiniers où dans la bouse et les décombres  
est pétri de fleurs l'illisible soleil  
sorti des plexus sépulcraux avec les saisons et leurs amples audaces

\*

tu entres tu regardes tu te tâtes les poches

des tempêtes assagies aux monnaies décolorées  
que les ruisseaux aurifères ont gagnées à la torture du temps ridé  
tu sors aussi pauvre dandinant tes os dans les vêtements de leur chair  
ridé jusque dans l'âme fatigué du va-et-vient du monde  
ridé jusque dans l'âme fatigué  
mais le jour recommence couleur de fertiles logarithmes  
dressé dans l'élégance de tes yeux tu allonges les trottoirs des rues  
ta fierté se cache dans l'emphatique indolence  
tu sais que tu vas te disséminer à la fin de la vie mais tu te caches et tu  
entres  
fleur noeud de rubans de peau humaine  
et si peu de choses m'ont ému mes frères et me font pleurer  
dans les gares — mais jamais je ne pourrais assez parler des gares  
ont vu le jour les morcelés enchantements les saluts trop brefs  
dans les hôtels à la stricte gêne calculée  
où même l'amour n'est qu'une nécessité de poussiéreuse légende  
j'ai exténué ma jeunesse qui ne sait plus se réveiller  
tandis que la marche de la vie du dehors s'organise avec des arbres de  
sommeil des trains  
des jardins de femmes aux jolies omoplastes reposant dans leur  
langueur de nénuphars  
mendiant de lumière comme cela tout le monde mange à sa faim P  
et dans les mines on ne veut pas même penser qu'il y a le jour et les  
sirènes  
la parole seule suffit pour voir  
dans les hôpitaux il y a des numéros qui suffisent  
à étendre sur un lit le blanc espoir d'une mort prochaine  
dans l'église saint-eustache j'ai vu deux putains faire le trottoir  
tandis que de vieilles femmes à sept heures du matin  
portant des paniers à leurs bras et des enfants dans leurs têtes  
trepaient leur expérience et leur foi candide dans le vin de la divine loi

\*

malgré les injures que le temps dédaigneux nous fait  
le mauvais temps abondamment vomi par le désert du haut de ses tertres  
de nuit  
malgré le cri épais de la bête condamnée à mort  
la brèche ouverte au cœur de l'armée de nos ennemis les mots  
la glaciale paresse du sort qui nous laisse courir à notre guise

nos chiens nous-mêmes courant après nous-mêmes  
seuls dans l'écho de nos propres aboiements d'ondes mentales  
malgré l'inexprimable plénitude qui nous entoure d'impossible '  
je me vide devant vous poche retournée

\*

tu es en face des autres un autre que toi-même  
sur l'escalier des vagues comptant de chaque regard la trame  
dépareillées hallucinations sans voix qui te ressemblent  
les boutiques de bric-à-brac qui te ressemblent  
que tu cristallises autour de ta pluvieuse vocation — où tu découvres des  
parcelles de toi-même  
à chaque tournant de rue tu te changes en un autre toi-même  
dans les maisons — mâchoires serrées — où maussades les volets du  
cœur sont clos  
la lumière s'essuie sur des draps anémiques  
dans les pampas virile odeur d'héroïsme  
une déchirante mélodie te précède dans les asiles d'aliénés  
et l'usure de nos péchés évolue sans satellites dans un univers étroit  
homme aux vertigineuses culbutes dans l'espace  
j'ai vu les animaux les sentiments humains se nouer grossièrement entre  
eux  
les lotus endimanchés dans les salles de théâtre nous tapissent  
dans les couvents se mécanise le jeu des impulsions bourdonnantes  
chez les paysans les négligentes voluptés à l'ombre vieille de gestes  
méprisants  
dans les bureaux de poste où allures et pays se touchent  
chez les bijoutiers nous essayons de tout petits paysages  
et dans les ports la terre finit les bras élancés  
dans l'alcool j'ai trouvé mon seul oubli la liberté  
dans les music-halls aux stridents exemples  
d'élans et de tours patients de risques tendus et d'excès  
dans les salles d'attente cigales mes soeurs  
dans les auberges des vies impénétrables les belles cages dans les bocages  
mais partons routes et môles sur les lambris cutanés des cartes  
tant de sanguines attractions nous ont apparentés aux charnelles  
maçonneries  
que les bouquets de mains enfumées ad ont élevées dans les prisons  
les têtes ballottées d'une main à l'autre du jour à la nuit

incalculable floraison de haine sur les vaisseaux fanés  
chez les solitaires désabusés sévère froment  
se croisent les bras les lianes et les édifices  
au-dessus de la nocturne paix odeur forte nocturne paix  
et tant d'autres et tant d'autres

#### IV

filtre la fleur passoire de clairière  
la fraise tourne son œil gras à l'intérieur matelassé de lèvres  
et l'index du pistil touche l'incrédule plaie du ciel  
saccagé par les attaques nocturnes des loutres  
étendu auprès de nous où les louches équilibristes se laissent tomber  
dans le filet  
au saule sont accrochés les harnais de la tristesse  
que les longues journées d'automne ont graissées avec caresses de hamac

\*

le linge aux flammes blanches rit dans sa langue d'alcool  
et l'insecte voiture d'enfant plie bagages et ressorts  
il s'en va sur la route imberbe où la parole brode le liège  
et l'arbre suce la résine aux gamelles des cœurs torrides

\*

un coup de canon raidit les globules rouges sous la tente  
où les somnolentes fusées vivent en colonies d'électricité  
et ramasse dans son tablier de rayons les pelures de l'horizon au soir  
l'informe modeleur voit dans chaque arbre un vivant accueil  
sur la route imberbe où la parole brode l'altitude  
la forêt essoufflée est montée jusqu'au sommet de la conception  
mathématique  
et sans nuages sa poitrine voltige autour des coucous transformés en  
minutes  
mais la fraîcheur crépusculaire de l'esprit apaisera bientôt notre faim de  
mondes  
et ternira les morceaux de vie que nous déposons d'échelon en échelon  
dans le vide vertige que la mort laisse échapper de son orbite  
de la besace si misérablement encombrée des scories sonnantes  
d'ineffables châtiments  
de chocs et de fatigues incalculables pour n'aboutir à rien

harcelés comme nous sommes par les microbiennes prévoyances des  
pensées  
pauvres êtres ne pouvant détacher le regard du talon de la mort  
quand l'informe modelleur voit dans chaque arbre un vivant alibi  
l'automne entraîne sur des béquilles le vent bègue  
et les nageoires des buissons ne pleurent plus sous le manteau  
dors dors  
l'alfa se ferme sur ta paupière  
le grain des montagnes  
l'eau te regarde  
caravane d'eau  
grain de regarde  
fronce les feuilles sourcils des montagnes  
sous les doigts de l'eau choyées les cloches se penchent  
l'éventail du tunnel s'ouvre sur le sein du soir  
les songes ont sonné toutes les vacances

\*

moignon barbu d'arbre le poing dressé au combat des sécheresses  
tonnerre soupape des vallées endolories  
chantante monotonie des kiosques alignés comme des tasses de café  
et fils surnaturels reliant les routes médicales  
accrochées aux remparts des solides cous  
cercles voltigeurs autour de la mort de phosphore  
la herse des grimaces pourries a contourné l'irréel des dents belliqueuses  
mais toi insouciant de ce qui n'a ni poids ni augure  
éclair substantiel  
à peine souriant au hasard des muscles les yeux et  
le vent  
tel les langues de neige léchant les sels profonds des précipices  
fourmillants de sphères  
dors dors  
le peuplier va s'envoler  
l'aubépine va chevaucher l'épave de nuage  
mordu est le flanc de la balance  
où le paysage pèse sur son dos d'âne la peine à distribuer aux  
montagnards  
des fleurs plus petites que des grains de poussière  
te porteront sur un alphabet d'accordéons

et sur les toits roulants des papillons  
dors transparence figée de givre  
à l'abondance de nuit  
et claire corbeille du lac  
ce sont les violons nouveaux qui poussent sur les violonniers  
ce sont les nouveaux enfants qui sortent des violons volants  
dors dors  
la pluie a fui payeuse de blanc

\*

éparses sur les trousseaux de clefs des sources sous les tapis calcaires  
les noires bandes de dictons maraudeurs végètent toujours aux environs  
du sommeil  
et les arêtes de cristal chantent sur l'orgue la charpente dorsale du cargo  
ruminant ses forces  
à la limite de l'odeur de goudron se meuvent les lourdes peuplades de  
meubles charnus  
mais lorsque la fierté de la pétale s'épanouit elles redeviennent forêts de  
chevreuils pour mourir  
et les geysers de la flûte et de la conscience ébouriffés sur le front des  
meules  
moisissent sous les ombrelles de chaume là où l'équateur suspend ses  
nids  
devant l'âtre où le silence se mêle au henné stellaire  
et l'écorce couleurs trompeuses se détache  
les fruits bronzés se déshabillent des fourrés endeuillés de vieilles filles  
que les contes alizés ont battus sur le parapet des ponts  
dans la grotte la musique de gypse s'illumine  
le sapin gardera les moutons d'ombre qui déferlent des lampes  
d'acétylène  
la foire aux coquillages en sourdine  
tinte dans la corne de mica  
c'est le cortège des voyages qui s'ébranle  
le colchique des mains jointes s'abîme  
chrysalide d'hirondelle  
dors de la blancheur interdite aux loups

\*

et la mythologie diffuse de nos sauvages brins de savoir



tourne la meule crêtée de la planète  
un long départ de chant d'oiseau sans lacune  
et l'ambre sans lacune de ton tourment majestueux  
ainsi se joignent aux métalliques vérités les jours de fête que nous  
sommes  
que nous voulons être  
réunis dans la même natte de fluides monticules  
égrènent les cœurs le long des noeuds quand le scaphandrier descend au  
fond des pleurs  
toujours près de nous l'odeur de catastrophe que répand la lune  
dors sous l'aisselle de l'eau  
erre seule  
serre fort la fleur tardive  
à la poitrine où campe l'isolement des matelots  
la nuit a mis les genêts en prison  
l'homme s'est défait de ses agrès  
les engoulevants apprivoisent le bruit étroit  
et les couronnes de ferrailles blanchies jusqu'aux os  
sont suspendues en haut de la colère qui émane des fjords  
prêtes à tomber dans la bouillante outrance leurs mamelles dentelées  
d'ardoise  
s'engrènent avec des soins de nouveau-nés dans la crémaillère du soleil  
levant  
la menace des rapt cruels brise les contacts des nerfs  
barre la route de la frayeur aux mannes somnifères qui comblent toutes  
les brèches du sentiment  
et le bruyant néant croise ses bras au-dessus du gouffre ensorcelé où la  
paix fume sa douleur  
dans les gisements au cœur des frétilantes végétations  
les paupières se grisent dans l'allégorie des draps  
je jette l'ancre du sommeil désordonné dans l'anse si familièrement  
vagissante d'incantations  
et les lamentations nuitamment éclaircies dans l'alambic des mensonges  
mendent à l'équipage dément la trêve du regret errant

\*

captive est la raison d'une fable de discorde  
tel le coléoptère qui porte en soi son fugitif bouleversement  
cloîtrée dans l'éloge de son remède occulte

soumise aux rites géants des vaines passions  
et l'autre où l'injure égorge le daim du haut serment  
où logent les cratères des enfers où déambulent les médisances des  
chauves-souris  
les pilotes de la querelle écartent l'enchanteuse expression de la règle du  
juste  
s'écroule sous le poids des bûches flambantes et des chagrins esclaves  
des furies  
et à travers la délirante distance d'eau-de-vie et de débris d'orgueil  
l'exemple de vengeance mesure la rançon adroite

\*

gardien des immatérielles mesures du repos  
bouteille sur la vague enceinte de monstrueuses immortalités  
tu portes enfermée dans le secret de tes entrailles la clé des immenses  
coïncidences  
tu ne laisses pénétrer aucune convoitise par les craquelures remuantes de  
la tribu des fruits  
mais l'éternelle agitation nous est lumière commune  
et d'âge en âge nous enchaîne à ses rêves constellés d'épis  
paix sur le dehors de ce monde renversé dans le moule des unanimes  
approximations  
et sur tant d'autres et sur tant d'autres

V

de tes yeux aux miens le soleil s'effeuille  
sur le seuil du rêve sous chaque feuille il y a un pendu  
de tes rêves aux miens la parole est brève  
le long de tes plis printemps l'arbre pleure sa résine  
et dans la paume de la feuille je lis les lignes de ta vie

\*

l'étiquette de la plante qui est une bouteille de ciel  
et sur ton cœur aussi les étiquettes gardent leurs secrets  
avec l'annonce silencieuse je reste aplati et collé à la pharmacie  
de la terre grasse aplati la triomphale maladie des nuages  
défonce l'horizon et s'écroule le château de cartes météorologiques  
mais à quoi bon trompette des saisons  
journal déployé à la terrasse du firmament  
par où l'on filtre avec dédain l'équivoque brise des versions astrales

\*

sommeil gros d'arbres las  
sourdes tortures les ébats des chairs dans leur écorce meurtrie  
des crépuscules furtifs les avalanches d'angéliques nudités  
martèlent les jours du pas lourd de tes amours  
tu laisses dans le nid de rêve le grain ailé ton géant oiseau  
sommeil gros d'arbres las  
tressées couronnes de pics entrelacées avec les nues  
lac coupé net dans l'humide front de la terre  
loin loin tout près de la mort et intarissable  
dans le ventre du sommeil qui ferme sur toi les doigts d'humbles hantises  
se creusent sur la carte du passé les rivières de la vie géographique  
sommeil gros d'arbres las  
avec un œil un seul tourné à l'intérieur  
souple des danaïdes n'emplira jamais le sac la lueur  
et sur ton émail lunaire dieu de rêve je gratterai la marche des caravanes  
dont les longs sifflets assurent le départ brumeux  
une fontaine dans la poitrine et l'inépuisable saveur à l'intérieur  
vers les magiques insolences des paroles qui ne couvrent aucun sens  
chevauchant les tortures prises dans leur corset de vallées par bonds et  
hoquets  
lorsque j'ouvre le tiroir de ta voix fraîche sans nom  
rubans dentelles des âges bracelet des dents  
je le mets autour de mon poignet quand j'enfoncé la porte du rêve  
pour sortir au seuil du jour lacéré j de battements de cœur et de tambour

\*

à peine éveillées mes chairs franches sur la dalle plantées  
fleurissent la tombe ouverte de pâques et de draps solaires  
dans le ciel j'ai ramassé tout le ciel superflu  
aux abords du village assemblé avec les bêtes  
ciel bouilli où flottent les parchemins et les squelettes  
et qui mène à rebours les troncs d'arbres à la scierie  
j'ai quitté la vraie vie débordant de l'allure de gentleman en songe travesti  
les poissons des nuages remontant le courant des veines emplies  
de liqueurs arrachées aux flammes que des mains de fer ont tordues  
dans les aciéries des volcans où l'on prépare des satellites pour les canons  
impalpables linges caressant la peau du pays incertain

\*

par la fenêtre ouverte les maisons entrent dans ma chambre

avec des chambres en désordre des réveils et des fenêtres ouvertes  
les carafes des clochers s'égosillent à la fraîcheur des gencives  
sous la loupe grossissante du cœur l'herbe tresse son vitrail  
l'herbe offre des tissus le système et le détail  
mais partez frais souvenirs et prévisions de printemps passés et d'autres à  
venir

laissez-moi à mon hiver de cuir à mon souterrain travail  
nerfs nourris d'oisive constance l'humidité des astres vivants  
de la racine à la pierre voit le mal  
le vent fauche la chevelure de nos espoirs

\*

réveil à la limite des bouts de phrases suspectes  
réveil limite j'entre dans le jour le sommeil à l'envers  
à la nage débouchant dans la spacieuse fête de l'air chargé de synonymes  
j'ai marché sur le ciel la tête en bas  
parmi les buissons de fumée d'algues les sentiers lactés  
les bancs marins de thermomètres et de planètes  
où poussent les casquettes les phares et des pavillons de gramophone  
la chaîne des montagnes en or sur le ventre  
le soleil une montre et la devanture du monde  
les ciseaux des aiguilles coupent l'ombre jusqu'à la nuit  
l'homme se raccourcit avec l'année infiniment

\*

les rivières déroulent leur film à travers le paysage  
le cow-boy garnit sa ferme d'arbres de lassos  
l'horizon tête nue lui sert de parapluie et son cœur  
son amour jaillit de la chaleur du geyser crinière au vent  
et la vie se recroqueville s quand il vend sa peau au diable  
j'ai marché sur le ciel avec l'année infiniment  
on suit les forêts anatomiques où l'on plante des notes  
l'homme se raccourcit avec l'ombre jusqu'à la nuit  
et la pluie tombe de bas en haut éclabousse la tribu des dieux nomades  
j'ai marché sur le ciel à la devanture du monde  
où les étoiles volent d'une fleur à l'autre et sucent le miel de leur  
printemps de plume

\*

au fond tout au fond qu'il dissimule il voit  
il voit un autre œil caché à l'intérieur  
à l'intersection des courants de charnelles tendances

s'oublie le noyau dans ses paupières et pétales  
tandis que les affiches déchirent la doublure du mur  
mais voilà les annonces qui disent que tout n'est pas dehors  
et il ramasse les feuilles que son automne mit par terre  
et la neige tombe déjà et les églises s'étalent dans les rues soigneusement  
et les chats dans les bras deviennent de petites locomotives  
entourés comme nous sommes d'oiseaux et de fortifications  
silence boréal silence à l'œil ouvert comme une bouche  
et des dents de neige à la place des cils  
paquet de maisons immobile ficelé prêt à sombrer  
dans le gouffre lumineux de la mer splendide cataracte et crise  
bien que les branches aient insinué leur cristalline nudité un peu partout  
glacé  
combien d'étranges mathématiques jouent dans ton sourire près du feu  
pavoisé  
et de navires sillonnent le souvenir de tes artères  
les latitudes de ton corps mordues aux chairs éblouies  
sous le dégel de tes fines paroles tombant du coin de tes yeux navigables

\*

mais que la porte s'ouvre enfin comme la première page d'un livre  
ta chambre pleine d'indomptables d'amoureuses coïncidences tristes ou  
gaies  
je couperai en tranches le long filet du regard fixe  
et chaque parole sera un envoûtement pour l'œil et de page en page  
mes doigts connaîtront la flore de ton corps et de page en page  
de ta nuit la secrète étude s'éclaircira et de page en page  
les ailes de ta parole me seront éventails et de page en page  
des éventails pour chasser la nuit de ta figure et de page en page  
ta cargaison de paroles au large sera ma guérison et de page en page  
les années diminueront vers l'impalpable souffle que la tombe aspire déjà

## VI

même sous l'écorce des bouleaux la vie se perd en hypothèses sanglantes  
où les pics picorent des astres et les renards éternuent des échos  
insulaires  
mais de quelles profondeurs surgissent ces flocons d'âmes damnées  
qui grisent les étangs de leur chaude paresse  
est-ce le cygne qui gargarise son blanc d'eau  
blanc est le reflet dont la vapeur se joue sur le frisson de l'otarie

dehors est blanc  
une éclaircie chantante d'ailes absorbe le mistral dans sa corolle de paon  
que l'arc-en-ciel décloue de la croix du souvenir  
frottant les dents du ciel battant le linge à la rivière  
tourbillonnent les moulins blancs  
parmi les flocons d'âme que fument les opiomanes à l'ombre des  
éperviers

\*

la bouche serrée entre deux nouvelles contraires s'agrippe  
comme le monde imprévue entre ses mâchoires  
et le son sec se casse contre la vitre  
car jamais parole n'a franchi le seuil des corps  
mort est l'élan qui faisait bouillir le mauvais temps  
dans les récipients des pauvres hideuses têtes nos voisines  
et malgré la bourbe citadine de nos sentiments d  
dehors est blanc  
qu'importe le dégoût puisque notre force est plus ininflammable que la  
mort

et son ardeur ne détruira ni nos couleurs ni nos amours  
coquillages et moellons stratifiés dans des étages de proverbes  
le sens est le seul feu invisible qui nous consume  
depuis l'origine du premier chiffre  
les aviculteurs parlent un langage simple  
formé d'un alphabet d'oiseaux aux blancs dehors  
blanc est le doigt que les penseurs ont tant frotté contre leur temple  
nous ne sommes pas des penseurs  
nous sommes faits de miroirs et d'air  
et quand même insatisfaits obscurs moroses imperméables  
les dents de scie qui ornent notre front voisinent avec la mort  
et sautent aux yeux d'une chose à l'autre tout le long du dictionnaire  
frottant les dents du ciel battant le linge à la rivière  
vomi des blanches crêtes le brouillard se coagule parmi nous  
et bientôt serons-nous pris dans la matière dense et boueuse  
bientôt serons-nous absorbés par la spongieuse léthargie du fer  
qui dépasse de la longueur d'une douloureuse litanie la bière et le  
mensonge  
surgi de quel glacier mordant dont le blanc dehors gargarisme de nuage  
succe aux racines de nos iris le miel des siècles à venir

\*

flétrie de la synthèse l'insoumise tonique  
et fleurie en boucles libre de peau  
haute en taille de mur  
hante la mort quotidienne ma journée est frêle insomnie  
rit de face et pleure à l'envers

\*

les coquillages et moellons stratifiés en étages de proverbes  
se lisent de haut en bas attention fragile verres  
les rires grimpants ensemencent de tempête les constellations d'abeilles  
et les escargots flairent la maudite émeute des averses  
rit de face et pleure à l'envers  
car dehors est toujours blanc  
et comme la truite peinant contre le courant sautant les barrages en sens  
inverse des chutes  
tu remontes ta grisonnante jeunesse jusqu'où le soleil a déposé ses œufs  
et si de chaque lueur placide émerge une fréillante auréole de saluts  
on ne sait quelle marée haute de magie se lance à la conquête des  
nouveaux points de retour  
ainsi ramasses-tu dans des filets d'ombre les rudes volontés qui passent  
leur vie à mourir à travers  
et les morts continuelles qui n'arrivent pas à mourir  
l'homme trait l'éternelle soustraction de chaque tranche en lui-même  
qu'il lui reste à mûrir de sa dette noire envers les durs soleils rit de face et  
pleure à l'envers

\*

chevaucheuse de spasmes profond est le tiroir d'antiquité  
que la pêche crépusculaire et la glaciale offrande ont veillé jusqu'au repos  
des mots là-bas  
bâtiment pâte urbaine  
frottant les dents du ciel battant le linge à la rivière  
peu de lait peu de sucre peu de  
à l'ombre des fumantes ronces sous les arcades de ton cœur  
chante en veilleuse un chapelet d'yeux cirés  
et sans joie s'allume l'échappement libre dans l'œil du volcan  
de l'avion la moutonnante dépression d'air libre  
chevaucheuse de spasmes vent est ta pensée foudre la courue  
tempête l'obsession botanique ton lit  
le bouquet de sentiers se lève et marche en tête  
et les longues pentes glissent faciles les processions là-bas

c'est l'exode des feuilles vers d'autres prés d'aubes plus grasses  
ainsi fond à la bougie ton souvenir dépaycé  
la pluie a rongé la maladie des pierres pies  
nourriture des souris les serpes se disputent la proie des abris  
et la cendre des cadavres porte aux grincements des abîmes encastrés  
l'un dans l'autre  
à l'ombre des ronces fumantes en veilleuse sa perfide inutilité

\*

qui nous indiquera l'heure aigre où le thym se meurt de ruse  
et fait fondre sa couleur dans l'eau tendre des baisers moqueurs  
sur l'arbre les fruits étagent leur bégayement visuel  
dehors est blanc  
blanc est ton sourire aussi enseigne de ton corps plus blanc que toute  
expérience  
frottant les dents du ciel battant le linge à la rivière  
si je me fortifie aux sources indicatrices des libellules de fer c'est que et si  
je m'égare c'est que je  
chevauchese de cascades le temps a couru ses risques et les primes  
je fus plus fort et l'autrefois fut mon compagnon de marbre  
les poings des arbres morts se lèvent encore  
et contre l'automne du firmament livrent  
c'est mon espoir

\*

maintenant je plonge tes yeux dans le noir fond de la chanson de paille  
le vin sera plus vif filtré par les vèpres de tes prunelles papillon  
maintenant je fonds à la bougie souvenir dépaycé  
errant avec des labyrinthes attachés à l'ombre de mes pas  
avec de lourds paquets de labyrinthes sur le dos  
perdu à l'intérieur de moi-même perdu  
là où personne ne s'aventure porté sur le brancard des ailes d'oubli  
et en dépit des fusées parties à l'intérieur du globe  
les armoiries géologiques somnolent dans le gosier de la montagne  
dont les corbeaux troublent le silence indéchiffrable  
vissant leurs larges et dures spirales d'acier autour du vol unique  
perdu à l'intérieur de soi-même là où personne ne s'aventure sauf l'oubli



## VII

lorsque l'herbe rare gèle à ras de bord  
et la nuit s'effrite à l'abord des côtes  
lorsque le phare s'apaise sur des cheveux blanchis  
quand il fait noir dans le pleur de l'enfant oubliant de pleurer  
que le noir ravagé de sortilèges bleuit  
lorsque charmeur de noir le poète ou son rire  
sur l'ombre s'alentit réveillant la glace  
lorsque les croyances aux durs coloris dévalent les montagnes  
brûlées par de paniques rages enjambent pêle-mêle contorsions et  
cariatides  
et sombrent dans l'outrage des multitudes charnelles — leurs ornières —  
lorsque — chétif fanal sur la face tyrannique de l'île —  
la fuyante sirène — bouge sans crique substance sans scrupule —  
tire des glas le feu nacré du plaisir  
et du plaisir l'insolente détresse — dompteuse de pardons —  
lorsque le désir — fumeuse nonchalance — lèche les nasses du soleil  
ébranle les écluses — arrache les essieux de leur échine —  
fierté chasseresse — sombre bâillon —  
flaire les oscillations du malheur et l'arôme ardent de leurs brousses —  
lorsque rêche et peureuse issue d'une nuit étale —  
alarmant les mythes bouchant tous les cris —  
fastueuse lassitude sur le chemin des ivresses —  
tu viens sourdre dans la main — étoile des radeaux marchant entre les  
veilleuses  
que toi-même — harassé de visions touffues  
tu retournes au secours de ton cœur en étranger  
quand vision sur vision et ombre découpée d'ombre  
effaçant des perspectives le voeu à quoi le recul t'engage  
n'arrivent plus à suivre la grève sous tes pas —  
les lourds battants de ta jeunesse s'ouvrent  
un vent à perte de jours circule en toi  
les fenêtres ouvertes sur le fronton des choses  
font courir les antiques rappels à travers toi  
sans frein se soumettent les soucieuses avidités  
aux âcretés charnelles des embûches de lichens  
les béantes portes les fenêtres saignées et ton corps  
aux coups aux bourrasques vendu — sur un plateau de soleil

offert à la plus haute à la plus cruelle  
la vibrante pudeur des jours indécis

\*

sournoise invitation aux pâleurs australes  
sous la tente que tend en sourdine  
le verbe mortel qui bâti de tant de successives renaissances  
se ronge aux arcs-boutants se dérobe sous tes pieds la source chantante  
l'alléchante

tu te demandes où tu vas les pesants héritages d'arbres les survivances  
et pourquoi tu te meus sous ce signe  
jardin envahi par les mauvaises amours  
les provocantes pâleurs qu'on retrouve hors de soi-même  
ce que tu es ce que tu ne sais

l'insecte zézayant cherchant entre les lignes  
alors tu te demandes alors tu te le demandes  
la fleur zézayante cherchant à savoir  
ainsi joue avec moi et ruse un grand enfant invisible  
et me jette d'un coin à l'autre dans l'enceinte de mes jours usagés  
traînantes loques de sens provisoire  
pâleurs figées de savoir et de puits

\*

l'oubli l'enfoui l'introuvable croyance  
enfouie dans les houles les landes les fruits  
lit abondant d'hermétiques interrogations  
où grossit taciturne le bourgeon de foudre  
la frémissante bannière  
quand l'œil ne sait plus secourir  
l'oiseau mûrit devant le parcours sans guide  
surgi des torrents de démons  
quand la solitude saturée d'yeux secrets  
en appelle à la végétation d'orgueil  
les battants de ta jeunesse s'ouvrent  
et l'amour bondit à travers l'épais retard  
en vain les hallebardes ont ébouriffé la cohue des brumes  
que la force auguste visait — siffle siffle serpent —  
les massives arrivées dardaient sur toi leurs messages de soleil  
où tant d'affection se mêlait que la lumière  
semblait couronner l'incestueux souvenir

\*

frayeur contradictoire bousculant la balance de montagnes dans ta tête  
tu combles de dégoût l'imagination par quoi la certitude du sort t'a  
soumis —  
jour conquis à l'insécurité — effeuillage de visions —  
au sommet de ta vue a placé la prison hagarde  
celle où vont se perdre les prédictions irréalisables  
celle où vont se perdre les mensonges de clarté  
celle où l'esprit ne sait plus se reconnaître  
parmi les poids et les mesures les rayonnements inépuisables  
où les dangers se chuchotent l'étrange entr'aide  
indomptable fuyant les tangentes des crêtes  
cadenas des craintes  
insondable vigilance  
les harpons secrets

\*

pourquoi me mettre en route — ma route de peine —  
pourquoi tourner autour en amont du vent nargueur  
ou veiller les nuits malades au pardon des lits de mer  
et piller tout l'or des fêtes — le bluter à l'écoutille de ton cœur — minuit  
de gaz —  
séparer des cils marins les vieux cailloux un pleur qui ne saurait mûrir  
quand échelonnées sur de nouvelles vigueurs de ciel il y a des paroles  
volantes  
qui n'ont qu'une courte défaillance et s'éteignent dans la soumission  
il y a des paroles filantes  
laissant une trace légère trace de majesté derrière leur sens à peine de  
sens  
ou bouquet de faisceaux s'accrochant à chaque regard de phare  
à la vitre qui s'allume mais qui ne perd ni feu ni hâte  
— et des étoiles — mais nous avons assez vieilli en y pensant les épiant  
rôdant autour des miettes d'exil les alouettes  
qu'en savons-nous — avec ce dur tangage sur les vagues mal arrimées en  
tête  
et les boîteuses cadences des remords que nous nous faisons — qu'en  
savons-nous —  
où cela finit et pour quelle visionnaire randonnée nous menons ce jeu  
frondeur  
à la limite de nos obscurités  
jusqu'à l'oseraie touffue

jusqu'au van lointain tapi derrière l'hésitation  
jusqu'aux feuilles sèches que perdent les raisons en route  
en guise d'offense au terme de leur grâce  
et les sagaces cruautés les sanglots balbutiants des rossignols  
et tant d'autres et tant d'autres  
portés en croupe d'horizon  
vers les sacrifices éclatants de labeur et d'herbages  
l'étendue se durcit sous l'attention  
et de son silence s'insinue l'intense attente  
l'attente à pas feutrés qui broute dans notre tête  
sans souffle et sans but  
arrache les échardes de la lisse mantille des dunes  
parmi les plus longues parmi les douloureuses  
rampe la détresse des fantômes artésiens  
radieuses haleines surgies des vocabulaires lares  
que le froid rend visibles et neufs

\*

enfant jauni parmi les liasses de jeunesses  
et jeunesses couvertes de raisons ensablées  
insatiable enfant parmi les reliques  
l'eau fraîche a terni et ses yeux sont tous morts  
criante jeunesse qui multiplie les miroirs  
et remue des échos les tardives vaillances  
à chaque pas retrouvée et toujours plus fuyante  
et toujours retrouvée et toujours plus aveugle  
pareille à une plante qui nous dévorerait sans le savoir  
pareille à une amour qui nous dévorerait sans le savoir  
parmi les glaçons une joie qui jaillirait sans le savoir  
pareille à l'allure dont elle tracerait d'une main fine le contour  
la couronne de l'arbre se verrait dans la feuille  
et dans chaque feuille il y aurait une autre feuille  
et dans chaque feuille il y aurait le tronc de l'arbre sans le savoir  
dans une autre langue que celle dont nous sommes couverts  
tu vois le plein midi au cœur du fruit mordu  
et pareilles aux tiges tu vois les branches se tenir et se tendre  
à travers les paupières à peine entr'ouvertes  
pareilles aux multiples langages  
pareilles aux nervures ancrées dans la feuille  
et jusqu'où l'on ne peut plus voir — pareilles —

jusqu'aux diaprures des infinies parentés  
écho de formes parallèles le sentier des voix se perd  
avec le tien dans la mer avec les bruits que brouille la légende  
à l'œil expectatif des insoumis

\*

l'arbre vit en toi et tu vis à son ombre  
des cercles concentriques fuient avec le temps  
le cœur une pierre lourde que les noyés s'attachent  
te tient au fond des inexprimables correspondances  
à peine bougeant parmi les erreurs  
les liens épais — ô lents rameurs de suie  
entrez par la fenêtre — la nuit vieille de masques  
laisse toutes les nuits entrer en moi sa longue jeunesse  
qui ne perdra plus pied sur ce sol ennemi  
j'ai pris son goût un peu salin  
et j'ai perdu ses voies secrètes  
l'amour ouvert comme une tombe  
tant d'hommes patients le portent en eux jusqu'à la tombe  
tant d'autres ombres  
les plantes crispées et dans les herbiers tant d'autres vies trop longues  
nuits  
font tinter leurs rimes de délire  
et tant d'autres et tant d'autres  
qui saurait les lire et les redire  
qui n'ont pu mourir ni vivre

## VIII

je me souviens d'une déception sinueuse tirant du passé son amère  
substance  
vogueant sans clarté je ne sais où  
on voyait parfois s'ouvrir sur le front de la chanson un miroir comme  
une enfance raidie  
qui crachait l'image par terre  
et brisait l'éclatante jeunesse — des traces de sang traînaient quelque part  
sur des draps souillés par des crépuscules attardés  
des vers fiévreux sous la braise  
je me souviens aussi c'était une journée plus douce qu'une femme  
je me souviens de toi image de péché  
frêle solitude tu voulais vaincre toutes les enfances des paysages  
il n'y avait que toi qui manquais à l'appel étoilé  
je me souviens d'une horloge coupant des têtes pour indiquer les heures  
celles qui attendent aux carrefours les solitaires  
dans chaque passant solitaire il se déchire un jour le carrefour d'un jour  
et comme l'heure d'amour vient de l'air retourne à l'air  
chaque carrefour se retrouve dans une autre placide attente  
avec l'air que l'on chante lointain  
de plus en plus lointaine enfance  
à la terre mâchée avec les cendres dans la serrure des mandibules  
agricoles  
vorace porte au rire adulte de fer  
je me souviens de la mystérieuse hâte qui te poussait après le passage  
d'un convoi  
des chaînes massives remuaient noires dans les têtes  
des coqs dressaient un chant frugal entre chaque paire de regards  
et les vents essayaient des humides museaux les aboiements tout frais  
ils allaient éclater bien au loin où il n'y avait plus de mémoire  
ils éclataient avec fracas de flammes sans bruit  
je me souviens d'une sereine jeunesse qui ramassait à son étalage  
les soupirs luisants de l'éclatement épars  
sans bruit mais bourrés de flammes  
comme je les aime quand ils ressuscitent métalliques des larmes  
tu le sais — neigeuse adolescence — te souviens-tu  
des dangers virevoltants dans l'embrun noir de larmes  
parmi les bouées des seins coupés

nous voulions boire tout le sang des rochers purulents de soleil  
 qu'essayaient de happer les vagues aux gueules brûlantes  
 la mer amenait des cicatrices encore voluptueusement chaudes  
 à chaque gémissement elle vidait son sac de crécelles de tant de douleur  
 ne sachant plus quoi faire te souviens-tu du bruit qui nous enlaçait  
 de notre étreinte qui faisait pâlir les mauvais augures de la flamme  
 et l'écluse du soleil cédait sous le poids de tant de clarté  
 un œil de raisin que l'on crève  
 c'était une journée plus douce qu'une femme qui palpitait d'un bout à  
     l'autre  
 j'ai vu son corps et j'ai vécu de sa lumière  
 son corps se tortillait dans toutes les chambres  
 offrent des dieux inassouvis aux aveugles adolescences  
 des monceaux d'enfants changés en sauterelles sur d'immenses  
 désolations de plages  
 les chevilles glapissantes d'un bonheur sauvage  
 des branches jasant dans les fragiles ruisseaux  
 j'ai vu son corps étendu d'un bout à l'autre  
 et j'ai plongé dans sa lumière qui pénétrait d'une chambre à l'autre  
 l'arbre à fouets striant de minces traînées d'obscurité  
 le corps immensément douloureux — c'était une journée plus douce  
     qu'une femme  
 j'ai vu sous les lits  
 de lourdes masses d'ombres  
 prêtes à voler autour des voleurs endormis  
 dans la paume molle de leurs lits  
 j'ai vu accrochées aux oreilles les auréoles  
 de lourdes masses gardiennes aux poings noirs  
 et marchant au milieu écriture sans répit  
 la pluie rompant des ailes grises et des prismes  
 de courtes volontés phosphorescentes perdues parmi les hachures du rire  
 leur trot réveillant les champs fermés par les yeux  
 sans bruit se vissant sur l'écrou de la margelle du puits  
 de rares halètements d'herbes folles  
 et puis des catacombes d'oiseaux les oiseaux  
 fuyant à travers les tentacules soumises  
 les frères apprivoisés dans la glace  
 les yeux de faïence fixés aux enclos des patries  
 où l'on jette les terres dans des flaques de cadavres et d'urine

plus loin j'ai vu les cils qui se pressent autour des oiseaux — couronne  
polaire  
et les puissantes chutes des oiseaux de lumière  
sur le monde enflammé de journées sans issue  
et puis je n'ai plus rien vu  
quelqu'un a fermé bruyamment la porte  
— amie pleureuse au fond de cale —  
la nuit s'est recroquevillée en moi

\*

sur des veillées de nymphes à tâtons  
il neige désormais doucement des combles de nuit  
couleur de nuit — veilleur de runes  
qu'il n'y ait que les ravins fustigés par l'impétueuse bleuité  
l'œil paré de girandoles va descendre de sa verrière  
avec un long sillage de sifflements aigus  
on se croyait glisser vers des régions dures de blancheur  
où les glaçons jonchés de soupirs de détroit  
vers d'autres mers raniment l'inquiète fente  
que le matin abrupt ouvrit au cœur de la saison  
l'attelage des chiens s'emballant à la chasse  
broyant des cœurs légers les huttes de neige  
aux yeux de perle au fond des éprouvettes  
d'avoir trop roucoulé dans la bruine des épaves  
joyeuses autour des pentes  
où l'amour se débat en cage sue dans l'âtre  
et crie et géint comme s'épuise un orage dans la camisole de force  
des barques désarçonnées sur des sables muets  
une toux sans échos tapant contre la porte  
le vide où bâille le rauque bleu  
soufflent les profondeurs gutturales d'onde —  
loin si maternel est le reproche qui couve le silence dans le ver luisant —  
immobile et lumineux de tant de tension  
rester debout tempête à tribord  
la rage a conquis l'espace turbulent  
et le délire flagelle les revenants de lait  
il n'y a plus que fantoches qui traînent au gré des buts  
l'ensanglantée berceuse des agonies navales  
les décevantes expériences  
harassées dévergondées émanations de cris oblongs d'hyènes



mêlées aux frénésies des miasmes de cerveaux  
aux espérances impatientes de se délivrer  
c'était un matin rugueux d'écorce et de vides carapaces  
dans la cruauté  
si jeunes étaient les paroles que leur sens glissait sur la peau  
et la rêcheur tout autour n'accablait la frondaison sonore  
du poids des remords  
que le sang incompris ruminait dans l'immense dévastation de la mer

\*

alors j'ai reculé sous les porches abîmés dans le silence  
la lune s'est recroquevillée en moi — et j'étais la nuit entière  
aux serres fastueuses de rocher prêtes à déchiqueter l'humain silence

\*

les routes sourdes perdaient leurs ailes  
et l'homme grandissait sous l'aile de silence  
homme approximatif comme moi comme toi et comme les autres  
silences

IX

le loup embourbé dans la barbe forestière  
crépuscule et brisée par saccades et fissures  
et tout d'un coup la liberté sa joie et sa souffrance  
bondit en lui un autre animal plus souple accuse sa violence  
il se débat et crache et s'arrache  
solitude seule richesse qui vous jette d'une paroi à l'autre  
dans la cabane d'os et de peau qui vous fut donnée comme corps  
dans la grise jouissance des facultés animales paquets de chaleur  
liberté grave torrent que tu puisses enlever ma chair mon entrave  
la chaîne charnue autour de mes plantes vertigineuses impétueuses  
tensions

aventures que je voudrais jeter par flaques paquets et poignées  
à ma face honteuse timide de chair et de si peu de sourire  
ô puissances que je n'ai entrevues qu'à de rares éclaircies  
et que je connais et pressens dans la tumultueuse rencontre  
frein de lumière marchant d'un jour à l'autre le long des méridiens  
ne mets pas trop souvent ton carcan autour de mon cou  
laisse jaillir ma fuite de ma terreuse et terne créature  
laisse-la tressaillir au contact des terreurs corporelles  
s'échapper des caverneuses veines des poumons velus  
des muscles presque moisis et des ténèbres délirantes de la mémoire

\*

sur toutes les courbes de la terre j'ai patiné élégamment gratuit  
pressant à ma poitrine le destin en monogramme  
j'ai bu j'ai mangé  
les broderies du ciel s'effritent il pleut des liasses de chrysalides sur le  
couvent

et les nuages là-bas se couvrent d'ailes qui couvrent  
les oeufs vagissants des mondes embryonnaires —  
quelle brusque aversion chassera la neige aujourd'hui  
car je veux que le plan me témoigne clarté  
tes lèvres me sont gîte étincelant quand le crépuscule met sa signature  
au bas du jour la page qui a tant vu ri et souffert

\*

dans la caisse de contrebande je mène ma vie à double fond  
vers le danger explosif dont la prévision me fait mal  
me faufile entre les rangs des dieux et ceux de la lumière

me cognant aux frontières des jours gantés de blanc

\*

les trains s'arrêtent c'est la mer les pellicules du paysage se perdent dans  
la mer

le nageur sème dans l'eau le grain de son geste  
et déjà le fruit du mouvement longe la latitude et la lèche  
il bêche la vague rétive  
de ses extrémités sortent des effluves qui poussent  
sa masse de chair que le rêve porte  
à la porte du rêve au fil de sa respiration

\*

sur la berge les habits amas de soleil en vacances  
solide écume tenue par des griffes de pierre  
danseurs inarticulés jouant aux vertèbres incandescents flocons de neige  
yeux par les mines approfondis obscurcis dans leur centre imprégnés  
de sel violacé la rouille poudre la pelisse minérale de son règne

\*

et sur des coques fragiles les pêcheurs effeuillent leurs destinées  
dans des directions en éventail s'éparpillent les confettis migrateurs  
battent la mer avec des ailes de papillons jetés au sort  
tandis que des oiseaux affamés dérivent les crécelles élargissent leurs  
compas

ils s'en vont si loin où l'on voit la rondeur de la terre  
la terrestre tristesse à l'ombre des montagnes d'eau et de ciel  
le filet remonte parfois lourd de bagues et de fusées mouvantes  
et traîne des familles de couleurs cueillies dans l'insondable tournoiement  
mais dans le travail tout n'est que terne prix de la faim de la famille  
les cris des sirènes mugissements de voies lactées de vent ennemi  
des orages renversés dans les cieux dansent acharnés  
sautent et touchent la mer avec leurs têtes  
vident les poches du manteau nuptial

\*

têtes de granit arrachées sur le billard le roulis et les jeux  
épaves laissées à la douane aux frontières du destin épars  
blanches voiles déployées implorant la paix au vide  
voiles blanches déployées mains de voiles réunies pour la prière  
la barque à genoux la tête baissée gémit se lamente  
mais si le ciel enlevait le masque de ses yeux pour les voir  
des fusillades de rayons d'espoir ranimeraient les fiévreuses proies

tant craint l'homme la face de son dieu que dépourvu d'horizons il  
tremble  
tant craint l'homme son dieu qu'à son approche il tombe il se noie  
tant craint l'homme sans horizons sa mort que dépourvu de dieu il cache  
sa tombe  
tant craint l'homme

\*

mais à quoi bon les larges flaques de plaintes marécageuses  
le soleil ne connaît que sa grasse incandescence  
riant de toutes ses bouches d'or de flammes  
il se lève

\*

et le loup embourbé dans les vignes tortueuses  
a trouvé son berger le berger de la divine constellation  
il a mis dans ses mains confiantes et calleuses  
sa vigueur chercheuse d'inédites libertés  
a trouvé son berger l'immobile berger  
si grand qu'il n'a pas besoin de marcher qui est partout  
a trouvé son berger le berger qui mène tous les troupeaux et tous les  
bergers  
dans l'amour si grand qu'il n'a pas besoin de bouger  
tant il est partout par où les autres marchent sans retrouver le bout du fil  
sans retrouver le bout du fil  
le bout du fil qu'ils prirent en mains à leur naissance  
qu'ils quittèrent à l'autre bout quand l'heure impérieuse  
coupa le bout du fil des mains crispées et décharnées  
que d'autres reprirent mais que personne ne sut garder  
jusqu'au retour du commencement par lequel ils sont venus au monde  
le loup a déposé sa fierté et son hautaine hâte vermoulues par les années  
dans les mains confiantes et graves du berger immobile  
berger des vagues chevauchant vers quel but coupeur de drames  
berger des pluies voyageant de pays en pays  
berger des tristesses déraisonnables qui nous voilent périodiquement  
berger qui mène nos destins dans tant de sens  
que parfois ils se rencontrent si souvent ils se côtoient  
sans se toucher et dans des courbes folles et zigzags  
se pourchassent avec d'insatisfaits aimants à leurs narines  
parallèlement sur des sentiers étagés en spirales de différentes envergures  
berger de nos défiances dans lesquelles nous nous embourbons les

cerveaux lacérés

mains qui toujours vers la mort dirigent la flèche de leur boussole  
l'inconfortable existence que nous avons prise en location  
et dans laquelle nous essayons de nous aménager  
berger des évocations guerrières se ruant les unes vers les autres  
berger des humbles hésitations paysannes  
des horizons torrentiels dans les timides habitations des poitrines  
berger des bateaux des oiseaux des hypocrites  
et berger aussi de ceux qui s'aiment qui font l'échange de leurs yeux  
clartés à jamais incommensurables d'où naissent la vie et la dérive  
je te vois lumineux comme la lumière dans le bruit des capitales  
dans la feuille du rosier dans le savoir du mourant  
dans la main qu'on me tend dans l'insecte gazeux  
dans l'eau dans mon rêve fleuri de splendides inutilités  
je te vois immobile et pourtant marchant à travers toutes les choses  
arrachant des têtes et les remplaçant par d'autres têtes de bêtes  
dirigeant la circulation astronomique et celle des vents et celle des eaux  
et celle du sang dans les souterraines artères et des poissons  
et l'enchaînement des regards malgré dans chacun de nous notre  
déchirement  
nos misères et nos fortunes intérieures se succédant au jeu de bourse  
dont tu gardes les basses raisons et les secrets cruels des chutes

\*

berger des pavés qui vont en troupeau dans le sens contraire  
à la marche de la foule ciseaux en mouvement constant  
coupant la distance en mesures de pas  
immobile berger dans le nimbe de poussière aurifère  
chante dans les rideaux planté chante œil touffu chante  
berger des journées qui passent feuilletant le calendrier de la décroissante  
ombre  
chante œil touffu de mimosa à la fenêtre chante chante  
le pays fronce les sourcils à l'embouchure des frontières montagnardes  
à l'approche de l'ennemi de grêle de vermine d'orage de sauterelles  
berger des éternelles neiges et plus haut sur ton fauteuil de nuage  
glace cassante fenêtre sur le ciel  
chante inutile remède prends le pouls des rivières  
fièvre de l'année chante médecin des saisons des raisons astrologiques  
chante l'homme dépouillé de l'effervescente humilité de l'homme  
les jets-de-fleurs jaillissent des lacs de lumière

des nuages de neige le divan sur l'horizon  
prépare le repos du dieu tournant inconsolable autour de son axe  
et les troupeaux de nos doux sentiments émigrent  
vers les célestes pâturages de la nuit

\*

le loup embourbé dans la barbe forestière  
a trouvé son berger l'immobile berger  
celui qui mène tous les yeux plantés au faite des acroïles mouvantes de  
la foi  
le berger des incommensurables clartés d'où naissent la vie et la dérive il  
se lève  
émigre vers les célestes pâturages des mots

X

la tête rampe entourée d'échos sur la trace des beuglements fumigènes  
 que les volcans ont sillonnés le long des migrations de prospecteurs  
 là-haut où tout n'est que pierre  
 et gazouillis fragile d'inconsolés soleils suivi  
 l'anémique viaduc débouche dans l'entonnoir de chaux de la vallée  
 cravatée de portails  
 et la métallique faune grouille amèrement dans la mare de rouille et  
 de fourrure

\*

gazouillis fragile d'inconsolés soleils — remous des dunes  
 dures à craquer — les courtes sauterelles dans les fentes  
 qu'un doute fidèle délivre des mailles du sommeil  
 et les fatigues qui bavent sur les sofas brûlants où le soleil se couche  
 entouré de bavardes anxiétés d'escortes géométriques  
 de touffes d'ectoplasmes de pènes dormants hilares  
 de translucides trappes de haltes d'espaces  
 de bariolages de gerçures cadenassées — l'air crève

\*

et que l'amour suive l'amour d'inconsolés soleils suivi  
 là-haut où tout n'est que pierre  
 amoureux des pentes douces sorcier des brusques eaux  
 que la nuit grelotte au fond de cale  
 que tu puisses sortir des poches des cocotiers  
 les mouchoirs volants où sourdent les vœux des voyageurs sans lune  
 sur les difformes illusions et les entrepôts des races  
 la pluie met sa bâche de serre  
 et le cône grandi au sein de corail becquette le récif  
 les yeux mouillés en rade de découragement  
 qui t'attendent  
 là-haut où tout n'est que pierre  
 et s'en détournent avec indifférence

\*

des chants voraces ont embrouillé les plumes de leurs mourantes  
 mesures  
 au pupitre du navire où le vent a ramassé le déluge de toutes les  
 directions  
 que les flores ont suivies et délaissées

tant il tournoyait de lents printemps dans l'œil clément de l'embouchure  
que les écueils s'étaient mis à frémir des oreilles de radeaux  
que les insectes durcis à la lune mijotaient dans l'impuissance des rêveries  
c'était des cloches des immémoriaux bastingages que les giboulées des  
siècles giflaient les voûtes

le fruit du sable blême gisait auprès du mamelon d'effroi  
et la falaise rude assise en elle-même les genoux au menton  
mastiquait son étoile et la paisible lumière qui la gouvernait

\*

ramasseuse de mégots dans les brousses d'extases  
et d'astres délabrés tombés loin dans la fosse aux secrets  
tronçons de pays de lourdeur déchiquetés soupçons  
de trébuchantes fluidités de ressac  
distraite convalescence de flammes d'échassiers  
là-haut où tout n'est que pierre  
les cuves mystérieuses de la fascination  
fermentent le blé illusoire des voix  
sur les branchages des cataractes le soir les araignées des yeux se muent  
en peine

sauvage espoir projeté avec les boomerangs et les comètes  
dans l'humidité de jais que nul retour n'effleure d'ailes pensantes  
ni de tisons d'amour

\*

et la dormeuse — incrédule aux vagabondes caresses —  
ceinte des galères où se pétrit l'esprit  
où nulle avance ne fêle d'un infidèle reflet la paresse étoilée du mystère  
se fraye un essor parmi les tessons de proverbes que le bruit dissimule  
vers la chair infiniment mobile du rêve  
et s'en détourne avec indifférence

\*

et c'est dans la fumée les treilles de fumée la fumée  
que caracole le beaupré piétine le grésil  
c'est dans la fumée des pâturages extrêmes là tout n'est que pierre  
et c'est la fumée du soleil qui monte de l'éboulement de dés  
les attroupements des cases autour des aveugles résignations  
les coteaux dépliés aux passages les lourds convois de chaleurs  
les loisirs élimés sous le plaid des fourrages  
figure évanouie dans les bruits des bêtes  
épanoui éclat dans le panier de bruits



et coupant en biais le relief crayeux la torpeur de ce bruit  
tatoue la façade de funestes visées  
et d'amour

\*

tant d'heures m'ont bâti de leur ciment friable de tibias en croix  
tant d'hommes m'ont précédé dans l'auguste sillon d'exaltation  
tant d'âme s'est dispersée à édifier la chance que je joue  
dans la geôle sans compagnons où rôde un sang épais de remords  
tant de douces frénésies ont charrié les paysages vers mes yeux  
et d'amères consciences ont retenu les lames de fond dans leur tamis  
d'anxiété

tant de voyages invisibles ont trempé dans mes sens  
tant de miracles nous ont liés  
à la flottille de paroles — sédiment des divines insinuations —  
des hypothèses roulant dans les creusets et des minuits de l'esprit  
où se brisent les lames de fond et celles de l'amour se brisent  
et tant d'autres s'enflent et se dénouent  
et tant d'autres se brisent secrètement

\*

et que le hibou marche et que la nuit tresse  
et que la nuit marche sur le pied de l'étang  
et que le rocher tressé de hiboux dresse sa tente  
que le froid vienne de nus boas couvrir la paix de la colombe  
là-haut où tout n'est que pierre  
où l'herbe durcit où les doigts se fanent  
où le héron craint le flot où son ombre grésille  
où les bijoux tombent et les lèvres du glacier vacillent  
où le foetus creuse l'écin dans une lampe mandibule  
où le souvenir secoue le vent des victoires sur le deck  
où l'on écrase la côte pelure du temps  
où l'ouïe se voile d'orient d'autrefois et de fatalité  
sur les mouvantes vanités des distances de cristal  
là-haut tout n'est que pierre indéfiniment  
et dans l'alambic des jeux où nous versons les larmes et là-haut tout n'est  
que pierre  
l'alarme celle qui sonne une seule fois sonne tirée du haut d'une larme au  
hauban  
suspendue au gosier crachat du vent lente à ne pas pouvoir dormir  
déchirée du soleil visitée des soleils lourde à la mer

\*

tant que l'ombre grignote les bords poreux de la nuit  
tant que les feux se rangent du côté des amis sur les bancs  
et s'en détournent avec indifférence  
l'oiseleur de quartz peut abreuver la lumière naine d'abside  
au chuchotement qui perle le déclic de son élytre  
mais de quel irréel désordre de cryptes et de paupières  
de quelle couleur âpre du fond des refrains  
avons-nous puisé l'ancien dégoût couvert sous feuille morte de boucliers  
et entourés d'invisibles boucliers  
repoussant toute vie sur le passage  
l'ennui — infernal moyeu — les vilebrequins furetant le bled  
leur magnétisme bourdonnant cernant les alligators dans le marcher sans  
pas  
avons-nous atteint — là-haut où tout n'est que pierre — la fraternelle  
pierre  
là-haut où tout n'est que pierre  
et contagion dans le havre des talismans et des instincts

\*

quel miroir englouti dans les golfes nous rendra à l'aurore les refuges  
vitreux  
des feintes nudités les noms où n'ondule encore que l'indulgence des  
roches  
les bastions de la chaîne humaine lustrés de mica  
rabortent le massif de nuages — ce sont les dents du tonnerre —  
gorge déployée — que nous tend la croûte de neige —  
ricanent là-haut  
un hiatus dans la béante éternité a mordu  
et les terrasses se fendent jusqu'aux cœurs des croyances  
les zones des cerveaux démantelés glissent sur des embarcations de  
perfides limites  
ce sont les amorces de nos expériences — là-haut où tout n'est que  
cailloux  
polaire désagrégation — fanfare caverneuse —  
qui s'en détournent avec indifférence

\*

frileux avenir — lent à venir  
un écumant sursaut m'a mis sur ta trace de regard  
là-haut où tout n'est que pierre et nappe de temps

voisin des crêtes argileuses où les jamais s'enflent sous robe d'allusion  
je chante l'incalculable aumône d'amertume  
qu'un ciel de pierre nous jette — nourriture de honte et de râle —  
en nous rit l'abîme  
que nulle mesure n'entame  
que nulle voix ne s'aventure à éclairer  
insaisissable se tend son réseau de risque et d'orgueil  
là où l'on ne peut plus  
où se perd le règne le silence plat pulsation de la nuit  
ainsi se rangent les jours au nombre des désinvolures  
et les sommeils qui vivent aux crochets du jour sous leur joug  
jour après jour se rongent la queue et dansent autour  
et là-haut là-haut tout n'est que pierre et danse autour

XI

quel est ce ronflement joufflu emplissant la pénombre  
à la lisière du silence patageant parmi les anges  
je longe la somptueuse vallée de passementerie  
celle qui s'étend en ton cœur ému de sollicitudes  
et gagné au jeu des solstices dans la solitude la tête haute  
coiffant les plis de la tunique vierge un flambeau  
craint la nudité terrestre  
c'est l'orgue qui déverse des avalanches de soie sur les nues des parois  
de crises et pousse la tempête vers les plafonds  
haleine plus profonde que les volcans  
décharge le filet de sons de tant d'amour tumultueux  
où la hauteur est prise haute haleine  
mais jalonnée de sarcophages escalade le tympan et fuit

\*

le mariage du firmament verger œil frais  
médailillon d'eau douce où s'apaise la soif des cymbales  
sur les lèvres des bonjours qui attendent la tombée de la nuit circonflexe  
le sourcil du monde la guimbarde agonise l'ombre  
fronce la taille vrombissante de guêpe et la coupe

\*

sous le soleil huilé la plante peut tourner dans l'engrenage  
des vies et des morts rotatives dont l'espace est chargé jusques aux  
confins de l'incohérence  
les flaques de bruit s'étalent sur la mare paralysée  
et quelques feuilles quelques cadavres flottent sur l'épaisse transe  
où sont les angéliques étapes que le sommeil ne put livrer à la lumière  
le cadenas des rêves a fermé ses mâchoires sur les gradins de l'homme  
et la brise ne sert plus de chemise au jardin quintefeuille fille chérie  
soudain la dure tragédie et le sacrilège ont envahi notre vie  
arrachant les brefs lambeaux de repos de nos os  
arrachant les eaux des gonds de l'archipel conque et démon  
du livre de port que feuille couverte de feuille et vague de vague  
comblent encore d'écritures de litanies et de cerveaux

\*

le fracas des vitres brisées jette le soleil à la mer  
une nuit natale de larves une nuit la confusion  
le jugement dernier surgit sur des ailes vitreuses dans notre agitation

et démolit l'amour si aérien que nous fîmes élever jour après jour dans  
l'innombrable voûte  
dans l'orgue le son s'est engouffré où la gorge  
de peur saisie la bête se cabre avant de s'aplatir dans sa lourdeur de  
trompe  
et les oiseaux ont grossi démesurément et glissent obliquement vers nos  
demeures  
s'entassent comme noirs flocons et sacs dilatés de froid et d'hypnotisme  
telle est la force des mouvantes humeurs qu'exténue de langueurs  
légendaires  
l'indicible théorie des vocabulaires et des thorax  
varechs sommeillés aux sables fins

\*

parsemés dans l'azur les fossiles des globes  
ne prouvent plus rien si vaine est la mesure  
de l'humaine respiration scandée au profil des dunes  
mais le vertige sorti du rêve celui qui ramasse comètes et limbes sur sa  
rotation  
caresse éperdue sur les rails des migraines  
vertige aux mille nouvelles compréhensions  
nuit anémique sucée par des mésanges vieilles de cercueils et de siècles  
de poétique élimination  
et que la cerise  
avons-nous pleuré du haut du grillage  
lumineuse enseigne l'astronomie  
entame l'alphabet des pas  
les raisons de nous taire

\*

à quoi servirait le spasme fulgural  
comment se range un fond d'abîme cartilagineux  
vitrail est l'anémone et vibrant l'effraye  
timbre dans l'assonance l'annonce courroie  
de transmission de la foi au néant —  
songe au soupçon aquatique vire  
sur place c'est le plus lointain duveté signal le bleu  
ma poignée de mains sur roues  
et que l'hésitation enseme le grèbe  
l'ensemble des ronces en filigranes de suif  
sous l'arcade sourcilière du bosquet

\*

que la penchée  
voisinant avec la brune  
j'entends celles qui se serrent sous l'éternelle coïncidence  
viennent appuyer sur chaque épaule ma tête  
veloutées pareilles mais moins crues  
tel vivement anéantit l'avenue d'images traversée  
le trépan de l'horloge

\*

la pluie échevelée lézarde nos conversations nos fortifications de  
poitrines  
les coups de poing les noeuds au long cours de l'existence  
qu'enfoncent-ils clairs de temps et miroirs  
le poteau de départ au champ de courses humaines  
l'emplacement des prunelles nostalgiques bornes d'oubli  
la lune dans ses atours de vésuves empaillés de fortifications de poitrines  
l'orgue déverse sa magique impulsion sur les strophes  
où résonnent les poumons antiques aux fêlures de divin  
et les tombeaux qui dansent au collier des gestes  
brillent parmi les diamantifères exaltations des vénus le long des stades  
les jours s'embarquent et suivent de près le pas des crépuscules visqueux  
l'orgue déverse ses signes d'azur sur les cloisons des gongs  
défonce la muraille de paupières cimentée et sourde comme l'hiver  
le strict trémolo se retire dans son alvéole de souffle  
que l'obscurité enrôlée aspire — les ex-voto de bolides  
tombent du sein de la nuit avec les mammifères et les arbres  
et toutes les tirelires se vident dans la nuit  
qui tire sur tous les péchés ses couvercles de bruit  
d'où est-elle survenue la voyelle à tire-d'aile  
qui prolonge des flûtes étranglées les haletants questionnaires  
les ponts et câlines chaussées  
élastique éveille les procédures animales peut-être les étoiles  
et s'écrase tout à coup sur les plateaux de chair et de buissons

\*

place aux austères bonds des coloris musclés  
la folie a creusé de trépidants ravins dans les refrains de la vie ses à-côtés  
les obstacles vagissants traînent dans le dédain de l'horizon  
le matin se contracte à travers le piaffement des branches danse de saint-  
guy

le prisme jette de nouveau son incendiaire attirail  
une pierre précipitée dans l'eau tente des hallucinations les plis à peine  
des vagues  
dans la banlieue du jour longtemps après le choc  
l'homme déchiquette la proie de sa rancune

\*

tapie sous la feuille la mémoire grossit de visions ricanantes la face  
et déterre les détritrus et les scories  
hostilité tout est hostilité autour des nébuleuses de propos  
et passion sur le glacis du glaive transparent  
cinglant fouet d'éclairs ramifié de bistouris  
parole — au bord du précipice dans les siècles durcie  
jet de venin fusant des cimes avortées —  
glorifie des haines la lumineuse tension  
l'auréole d'intransigeance qui aveugle la couleur viciée  
et renouvelle les sortilèges des humaines controverses  
les adhérences des cortèges d'ouragans à l'irréalité des molécules  
vomissez massacres le fouillis des puants pullulements et des gangrènes  
entassé sous des arpèges lacrimaux dans les bas-fonds des origines du  
monde  
ô ivresses délivrez-nous des fanges parasites et de la paresseuse  
habitude de vivre  
et des autres de tant d'autres

## XII

le temps laisse choir de petits poucets derrière lui  
il fauche les fines molécules sur les prairies d'eau  
il dompte les poches d'air traverse leur jungle  
il coupe le ver de la vague et de chaque moitié s'illumine un papillon  
dans le volcan il se faufile le long d'une note de violon  
il boucle le cours filant du verre dans les fines heures de transparence  
là où nos sommeils bousculent la chantante nourriture de lumière

\*

le fleuve que la montagne enfile à l'orient articulé de danger et de  
pourquoi  
et charge de médailles et d'holocaustes tout le long des gardénias  
s'est crispé autour de ton poignet route boutonnée de bornes aux soleils  
voisins des champs  
au delà des rives l'arc étire le sourire de l'étendue jusqu'au rictus du  
glacier  
et la navette du tisserand piquée de rames dans l'ivresse du mille-pattes  
traverse les chauves obstacles et les yeux chevelus des flèches qui voient  
mais la soudure au bout du lac se défait  
comme bouffées de nuages s'étalent sur l'eau les sentiments réguliers des  
layettes brodées de stylos  
que ne suis-je frénésie l'elfe qui se noie avalant de grosses bouches d'air  
au jeu  
ou le trémolo de feu courant dans l'espace que l'écho a vidé  
le vent fuit le tourniquet le vent fouille les paysages les passagers  
et la volonté d'être soi-même nidifie au creux du clapotis son long bail

\*

les ampoules électriques sous la carapace de tortue couvent les grains de  
sable et de beauté  
le crépuscule enlève les adieux à l'horizon lavé de froide clarté de  
stéréoscope  
fouetté par les lueurs navales fait le tour de la prison  
et ses chutes de site en site préparent l'électrification des yeux  
adam et ève se cachent au beau milieu du fruit fendu  
deux tours font abaisser le ciel jumelles des âges souterrainement  
à la saveur des métaux grossies les lentilles des étoiles donnent le sein à  
l'embouchure de la grotte  
au rocher figé au garde-à-vous



tombant dans le laisser-aller de l'hiver qui tire ses sabres  
nullité et hébétude égrenant d'une main solide les arbres dans le précipice  
clamant aux nouveaux airs les départs les sauts rapaces du vide  
dans l'illusion des blancheurs alourdis par le chloroforme  
que la peau de la glace porte au midi de sang

\*

adolescent attardé dans un nuage d'anges désaffectés  
ne crains-tu pas du fleuve la sourde rapidité  
qui entraînant les gares de colliers riches de gelée couronnées  
et les jardins les ponts les objets endormis  
porte le limon filial en amont des sorts  
bâillant à ton sein de pesantes lionnes ligoté —  
cependant le rythme de l'homme épuise le secret rubis sur l'ongle  
sous la soutane feuille morte guettant le débiteur  
l'homme marche prisonnier dans la doublure de son âme  
entouré de vapeurs d'anges désaffectés  
car dans la paume de son jour de fête  
ont sonné l'heure invisible de l'esprit et le stigmaté de l'infini des voix  
la serrure fausse le sens  
quand se réveillent les sauterelles de poussière qui dans chaque blessure  
mettent un cœur d'araignée  
et des griffes saisissent l'homme en quête d'un merci de brique ou de  
soleil  
mais lourd des milliers d'heures auxquelles l'anfractuosité de la roche sert  
d'incroyable oubli  
j'ai élevé mon silence à la douceur de la mort  
que sa crue printanière bientôt nous emporte  
que la récolte de ses sens envahisse les nids de feutre  
où la canicule veille engourdie parmi les cils de tabac  
que son souffle ferme les portes aux hiboux  
qu'une lame de nuit broute le taciturne poil des fourmis  
l'agneau s'efface du ciel germé des orties de la grêle  
et la révolte bat son plein d'éclats et d'ailes ensanglantées  
parmi les faiblesses à peine encore mouvantes des naufragés  
quelques arêtes égarées sur l'immensité des fumées se dispersent  
et tandis que la rage hurle au deuil de la lune  
et répand les fétides obscurités dans les ruelles vacillantes  
qui fuient de tous côtés tels les ruisseaux de vin du fût de la création  
et que les maisons ne délimitent plus en rangs serrés de dents veilleuses

s'entre-choquant les têtes les édifices que nul déluge ne put dissoudre  
dans l'acide  
craquent brisés maintenant sur le pavé avec les restes de béquilles  
et croquent la mort aux pierres dures dans la tête  
les squelettiques grincements Y ouvrant la tombe aux appels rampants  
coupant les artères c'est le déraillement des trombes qui s'entassent  
et se rallient à nos côtés

\*

dieu juxtaposé à chaque allusion de geste millimétrique  
dieu inséré entre les cellules ne me laissez pas seul  
comme je suis — seul planté au centre de l'enclume horaire  
vagues sont tes appels les parages qui applaudissent mais lisses  
tes mains dans les miennes saisies au vol des crises migratrices  
et circulaire vit la solitude blottie au fond de la crevasse  
rétréci au fond de moi-même je me regarde absent et m'étonne de tant  
pouvoir encore bouger  
à la périphérie de la tache répandue sur la nappe terrestre  
il y a encore comme moi quelques légères gouttes d'âme rejetées par la  
force centrifuge  
et là où la tige se dresse en croc de dague  
croupissent les âmes lourdes qui ne voient pas

\*

accidenté est le vallon qui te rejoint dieu de pénombre  
et souveraines sont les masses que tu jetas entre nous  
mais les tramontanes qui nous dirigent et avec lesquelles nous rusons  
limpides  
nous mènent plus loin  
plus loin plus loin que la portée de ton sourire confus plus loin  
plus loin que le mépris où ta charité se plaît à promettre la meute des  
ténèbres  
plus loin que les pleurs là où les récompenses ne sauront détourner le  
clair aviron de notre cri de course  
et les sursauts d'erreurs et d'impuretés que nous cultivons aux fronts  
d'aurore  
poussent avec nous les fraîches et vigoureuses pénétrations  
les traits polaires des antennes  
refoulant la chair putride et terriblement labourée d'inconnu  
se lèvent jusqu'aux lucidités désormais dépassées aux écluses des rêves  
se consumant d'une insomnie agile de gibier et de braise

la transfusion des intruses douceurs celles des limites des vies et celles en  
trouble bordure des morts

\*

homme à voiles déployées par le vent lancé dans l'embarras des pièges  
l'œil blessé des rochers te plaint amèrement à plaindre  
blanche est l'inquiétude que l'écume jette contre la pierre  
mais l'automne a poussé le soupir des longues traînées  
et par bouffées de paperasses dépouille des chrysalides les fluorescentes  
toitures  
il n'y a que les femmes ratissées de journaux qui s'entêtent à ranimer les  
joues du printemps  
irrémissible élan dans la gangue de chaque fibre savouré et dont chaque  
fin est un début  
par la voie de quelle invincible foudre sauras-tu un jour percer la  
demeure de la connaissance  
et plus loin que dieu planter les arbres des drapeaux et des poignards  
condamné à te survivre douloureux encerclement d'univers  
débordant des forces isolées mais impuissant haussé par les cris des  
limes  
si peu de chose tu es et limité si peu pour le strident désir  
que les hontes mûrissent à ton sein dans des flores innombrables  
et pourtant sainte est l'insatisfaction qui te couve indomptable allure  
germe de l'inondation hautaine de tyranniques nombres et volte-face

### XIII

il y a un bien beau pays dans sa tête  
là où la promesse du ciel le touche avec sa main  
nue est la peau du ciel et écorchée par les grappes de rochers  
les raides itinéraires des convois de ronces  
ont limité de l'air les fiévreux profils  
et dans la citerne de sa mémoire l'essaim des peuplades  
mûries dans les perfides nivellements  
désagrège l'écume haletante la raison sans issue  
son maudit chavirement transit 1 là où finit ta volupté grandit le vide  
se casse l'éperon des steppes sordides contre la piste des dolmens  
ventilateur raclant dans le cercueil de résonance du ravin  
ravin grisé de profondeurs gémissantes  
capitonné de fines écritures de vertiges dédaigneux et d'algues  
nos regards glissant de verticale en verticale se dissolvent  
dessinent des yeux d'huile sur leur flaque  
ainsi je te regarde au pied de la montagne  
assise comme la nuit est prête à se répandre  
et sur les marches creuses qu'enfoncent tes allures  
s'est fauflée la mort haleine d'apaisement

\*

mais sur la passerelle qui tient dans sa balance  
le plateau de la rive et le pont du navire  
tu chancelles flux du jour  
portant les petits miracles de tous les jours  
sur le flot de tes bras et derrière toi la nuit geigne  
avec des torches et du gibier elle vient éparse  
déboutonnée jetant dans les fossés et dans les mines  
de gros morceaux de gras orient  
et le vent se lève écartant la nuit suffoquante  
comme crient au secours les yeux écarquillés  
et bras en l'air frappant les guenilles de l'air  
et déchiqtée par des accès de chacal dans les montagnes  
la nuit se laisse choir couche par couche dense  
cataracte en gradins d'asthme descendant dans les arènes  
battue vaincue muette jusqu'à l'ouverture des portes du lendemain

\*

une courbe jetée loin frémit dans le regard

le vol durci d'acier d'un oiseau oblique  
d'hiver est son remous de diamant le bec  
tirant son crissement acide sur le verre dépoli  
qui sur le vierge abîme te porte insondable  
repas de deuil disant dans un flocon blafard de brume

\*

ne sens-tu pas la longue égratignure sur ta poitrine tendue  
prolonge du violon la passagère humeur  
taillé dans le talus le fil de la rivière  
cheveu perdu une larme une lame de couteau  
a fui la plainte oisive de la crête de craie  
qui émergeant des fards écarte les pétales  
et sur les plaines enceintes de villageois espoirs  
amoncelle des blancheurs successives de lit

\*

les grottes se creusent dans l'amas de ton âge  
d'où descendent de robustes stalactites  
et le froid éteint l'air grisonnant  
pareilles à la folie les morsures calcaires que les songes ont glacées  
le long des paupières de la terre ouverte avec les ongles  
ont tracé dans ta vie les sanglantes obscurités  
dont les sentiers vivants sont seuls ma lumière  
et loin dans la tempête de l'être est blottie l'enfance des passions  
massée en débris de cris ardents de craintes  
à la racine du monde dans les berceaux des germes  
l'homme nidifie ses sens et ses proverbes

\*

tressés de cils les puits inarticulés sur les récifs  
abritent le matin dénudé de doute et de prière  
soulève le couvercle de la prison des voix  
que même à la dérive elles puissent humer l'éloquence des chocs  
et démêler les convulsions les culbutes des signes  
s'accrocher aux caps mauvais sourcils du monde  
qu'elles puissent retourner la trajectoire de l'ordre  
ou abreuver la marche des sourires le long des caravanes  
le sol qui oublié sur le cadran des vignes  
fermente le sel de nos étreintes remet sur la voie  
la soucieuse chair hésitation latente

\*

vois-tu l'alignement de cadavres en moi  
c'est le pont des douleurs en rangs coagulés d'âges  
la mourante oscillation des sentiments qui ne s'allument plus  
au frottement des yeux contre la dure lumière tu vois  
malgré l'argument à jeter des lettres de pluie dans la boîte à ordures  
les plantes grimpantes de tes veines  
luttent avec le poids de la lumière escarpée  
spasmodiques leurs doigts encerclent ma tête et la nuit  
dégage les lois du carrousel d'épines  
cerveau dont les canaux à l'aube aboutissent  
au noeud du jour et de la nuit quand ils se serrent les mains  
à la source des routes bordées de duvets et de dents  
le temps court les rues le long des adieux  
tandis que sur l'écran les jongleries du démon remonté  
crépitent en fugitives étincelles tissées d'eau  
et dans les cœurs les sonneries des fanfares épaisses  
portent les années à la conquête des courroux  
maintenant la coupole du silence enfonce son bonnet sur la ville  
un ange ne craint pas de rester suspendu en l'air  
après avoir jeté la clef par la fenêtre  
quel est ce sourire perpétuel qui nous regarde  
et que les nuits d'été nous appelons mystère  
le secret à ton oreille fait pousser des fleurs des fruits en boucles  
d'oreilles  
l'alphabet de ton collier de dents  
tu es si belle que tu ne le sais pas  
à la lueur des colonnades antiques cadenas de rimes  
il porte au ciel sa lettre d'amour  
sans le trouver sans le trouver  
le train déchire le pays

\*

les pans enveloppent les plantations  
les plans déploient leurs plumes de paon  
sur le front des auréoles mais à l'abri  
le grand tailleur coupe les herbages de la terre  
étalées les rumeurs des oasis sèchent d'un pôle à l'autre lobe d'oreille  
défiant les cimes apoplectiques  
l'oiseau s'écrase se rue de crise en crise  
vers les écumants torrents de crinières et de malaises

là-haut les glaces brisées sur la tête du pays  
carillonnent du ciel les glorieux reflets  
montagnes lisses et musclées sur lesquelles les voix se cabrent  
montagnes drapées dans des flores d'infini  
boucliers incrustés dans les glabres chairs  
car les météores s'affranchissent des vertus spectrales  
cuirasses froissées dans les poches océan  
montagnes peignées lacérées et drues crevasses  
le lacet des flancs en pente serre le corset de la vallée  
les clameurs martèlent les soutes de l'être  
et parsemé de pierreries le lézard sablonneux traîne sa trace de sentier  
défriche la glace encombrée de crustacés  
parcourus par les faucilles tombent  
des jets d'éclair les rudes coups  
dans le tambour des jeux massifs

\*

ainsi s'entasse l'homme ramassant les générations perdues  
des paniers de vendange  
dans le sac de la colline que d'autres tourments rouleront devant eux  
chacun sa tourmente d'un bout à l'autre serrant les brides des chemins  
brisant les serres où servent les nains  
chacun sa tourmente d'un bout à l'autre chante  
aux tournants dangereux  
menant les mères et les plantes par la main  
que d'autres tourments rouleront devant eux  
tombeaux de vin tournant au son des averses l'orage  
assourdis les étés de nos couches dans le sang  
jusqu'à l'éclat des bornes en solaires morceaux de houle  
les barques craquent à l'appel affalé du traître fond  
par lequel glisse fugitif un autre fond tombant de fond en fond  
de transparence en transparence il n'y a que les sondes astrales qui  
ramassent  
des heures de verre la céleste moisson  
mais l'homme à ses peines se confie  
et dans les greniers de sa tête les rats se gorgent d'infini  
homme marqué de ponctuations mortuaires  
balayé à l'intérieur par les courants de frénésie et d'air  
le hibou figé sur ton épaule  
t'enfonce dans la tête sa dure clairvoyance

la stérilité du châtement fixe

\*

maigre puits moulin tourné par l'âne funéraire  
l'enchevêtrement des couronnes de détresses  
les mains de l'escalier roulant  
déversent des hommes qui s'aplatissent et s'engouffrent en piles  
transparentes  
dans le détroit sans fin et sans augure  
l'ouragan a retiré sa loterie de leur nuit  
a retiré les étoiles de leurs yeux  
et les cloches de la nuit il les a renversées dans la mer  
et les mers aussi il les a renversées  
voilà ce que nous savons des mers renversées dans le puits du ciel

\*

cependant de la lumière le halo caillé  
une tiare d'encens sur le chef du promontoire  
éclôt des nattes saturniennes  
et debout incandescente lampe ton cœur dans la main  
cueilli dans les urnes débordantes d'angoisses  
phare clignant du soleil  
ton œil passé par tous les trous les défaillances des heures  
prophétise la surprenante clarté du chemin

\*

qui nous sortira des encombrements des choses et de la chair  
les applaudissements de la mer se brisent contre toi  
digue tragique et raidie sur la première marche de l'amphithéâtre  
vieux pli de pierre sur le front éprouvé du monde  
les épaves et les décombres jetées dans la mer  
et celles de la mer dans le monde  
soucieuse ride de terre congestionnée  
amarrée dans la gorge des ténèbres marines  
cramponnée à la noirceur de la poupe hardie de l'avenir  
faisant face aux griffes fonçant dans les vagues debout  
sillon trempé dans l'inconcevable imprécation du temps  
jusqu'à la consommation des siècles  
jusqu'à l'épuisement des cyclones dans les entrepôts élyséens  
pauvre petite vie perdant pied chaque jour  
culbutée basculée précipitée pauvre vie  
pauvre vie harcelée par les présages fauves piétinée



et pourtant : mâchoire d'inébranlable éternité et insolence  
fortifiée et crénelée jusqu'au sommet de dieu  
que nul œil n'a pu gravir  
nulle joue chauffer d'humaine tendresse  
mais à quoi bon gravir le pic filtrer les nues  
quand l'humaine tendresse ne sait plus chauffer mes joies  
qu'importe l'ami le seul la nuit l'ennui  
je porte en moi la mie de pain la mort l'ami  
et le degré de froid chaque jour augmente en moi ami  
devient ami qu'importe l'habitude  
qu'importe l'ami le seul la nuit l'ennui  
un jour un jour un jour je mettrai le manteau de l'éternelle chaleur sur  
moi  
enfoui oublié des autres à leur tour oubliés des autres  
si je pouvais atteindre le lumineux oubli

#### XIV

lève tes yeux plus haut que les alluvions des graves neiges  
lève tes yeux là où les mâchoires claquent de tant de rigide clarté  
vers les moulins à girouettes des astres si vite est la trombe dans sa  
rotation

que ses rayons ne broient plus le tribut de fard au ciel la poudre  
les grains de café brûlé en aval de la nuit  
la farine comme sont blanches les chemises des talus  
quelle plume écrit l'étrange lettre circulaire de l'horizon plaintif  
que tes yeux du centre chasse au plus confus et lointain des sens  
ils se lèvent vers l'éternelle incandescence  
qui assourdit l'apparence des choses et leur simulacre d'héroïsme

\*

nous avons déplacé les notions et confondu leurs vêtements avec leurs  
noms

aveugles sont les mots qui ne savent retrouver que leur place dès leur  
naissance

leur rang grammatical dans l'universelle sécurité  
bien maigre est le feu que nous crûmes voir couvrir en eux dans nos  
poumons

et terne est la leur prédestinée de ce qu'ils disent

\*

mais lorsque le souvenir vient effrayer son masque de cri de crime  
voulant arracher les lettres des mots  
la paille sort du matelas de mon corps qui aussi résistant que mon dieu  
m'opprime

et si dur ô ciel enfiévré et

et je me brise le long de la structure de fer

et écrasé tel un fruit sous le pied inattentif

je pleure du fiel succulente délivrance

si je pouvais tuer le souvenir fuyant gibier

que la parole à son approche est salissante que ne l'étrangles-tu pas

avant qu'elle ne déborde du seau de l'atmosphère

que ne reste-t-elle accrochée à la monstrueuse bave des stalactites

à l'orée du sourire les grottes animales

que le souvenir s'anéantisse foudroyée soit sa gloire et le mirage

la vitesse contagieuse avec laquelle il se propage

gagne les plus reculés hameaux sur la hauteur et l'horreur

\*

et pourtant les objets sont là consolation côtoyant les sensations  
il n'y a que leurs noms qui soient pourris vermoulus insalubres  
la lumière nous est un doux fardeau un manteau chaud  
et quoique invisible elle nous est tendre maîtresse  
consolation  
je chante l'homme vécu à la puissance voluptueuse du grain de tonnerre  
qui s'enveloppe aussi de la somptuosité sidérale de la poussière et brille  
consolation  
et lorsque l'un après l'autre nous aurons passé par le tourniquet suprême  
infatigable tournesol carrousel de soleil  
et que la tristesse de notre séjour aura été balayée de ce monde  
du sommet de la coupole de rayons tomberont des larmes claires  
et l'amour sera assez fort pour marcher à côté de la lente conscience des  
plantes  
consolation  
dans les berceaux volants où grandit la lente conscience des plantes et  
des choses

\*

le noir tunnel traverse la tête cuite dans un four  
tordu et agité contre les murs jeté balayé en tas comme les ordures  
je sors vibrant et bandagé de larges sillons de crépuscule  
un mot  
convalescence  
un mot  
sec et mat  
emmitoufflé dans des plaies d'hiver  
une voix décrochée des rideaux  
consolation  
cellules crues stratifiées  
au lent enfer de ton étreinte chaude  
une voix s'engouffre et s'éteint  
une voix a mis la trace de ses cinq doigts de cristal  
sur le plafond  
développe son grain de feu concentrique  
sous le message du fakir lumineux  
égrène des mythes et des dents par les yeux

\*

or l'arbre a éclaté de la terre

et l'explosion a encore transi l'éclat épars  
mais dans mon cœur il n'est pas permis aux racines des instincts variables  
de sortir avec le bienfaisant chahut des délivrances et des colombes  
faut-il qu'encore longtemps à la raideur des cordes  
j'emplisse le verre déjà débordant de si minimes plaintes  
ô mon dieu mon violon ce n'est pas encore le débouchement tant  
attendu  
qui au fracas des poids morts des volcaniques gorgées  
enjambant les barrages et les filtres pourrait un jour se déverser  
dans le creux de ton impassible main à la base de tout  
qu'une seconde soutient encore peut-être  
compotier des astres

\*

un tronc d'arbre placé sur le bord  
fume encore d'épais nuages  
et une forêt voudrait brûler si frémissante est sa chaleur  
un homme voudrait brûler une forêt d'hommes  
au bruit des troupes phosphorescentes dans la nuit de mes consolations  
un homme voudrait pleurer un homme  
un homme voudrait jeter sa tête dans la rivière fraîche sa tête  
une femme voudrait pleurer sur l'homme  
un homme est si peu de choses qu'un fin filet de vent l'emporte  
l'homme

\*

mais qu'importe l'homme au croisement d'épées  
qui sur la piste du ciel met aux prises éclair et étoile  
dans les caves du cerveau cuisent la moisissure ou l'aurore  
fermente le pétrin croupissant sur le fond des vieilles eaux  
et son goût de vin crépité dans le gosier  
sèche est ma langue et avide la poitrine de nouveaux enfers  
paissant sur la prairie écrasée de granges et de poutres  
claquant au vent oriflamme et palais  
la langue de l'étendard sauvage tape contre la membrane du ciel  
et le gosier du ciel si sec craque comme les vieux planchers  
rousse est sa chevelure étendue sur les épaules zénithales  
amère l'écarlate monnaie avec laquelle il nous rembourse  
la patience que nous avons mise à l'attendre  
et hérissée des becs fulgurants aboie l'orageuse étreinte dont nous  
sommes assiégés

jusque dans le fossé du jour où gravitent ses germes autour de la  
cotonneuse âcreté du wagon de troisième

\*

c'est le cimetière de campagne saccagé  
mal rasé mal barbouillé de levure et de plâtras  
qui au fond fertile de notre ferveur multiplie le divin réseau de radicules  
surhumaines

et bien que l'ombre vaine s'écoule par le delta de fumée  
et que l'usure des meubles nous dise la misère ancienne  
des superpositions d'âges et de familles ou de procès  
il pleut du soleil sur la braise de soleil  
et des barques de soleil se noient dans la germination du néant  
de nouveau sur la langue s'incruste le pétale de soleil du goût de partir  
ma respiration ne s'arrête qu'à la frontière du repentir  
il pleut du soleil de grosses gouttes trillent sur le front du glacier  
il pleut du soleil et la calèche du monde en est emplie  
un œil de verre le monde flotte dans le verre de l'univers  
vert est son sang verts les impétueux courants de loques et de vent  
ou de lait qui nourrissent les nouveau-nés sur les places astrales  
et embryonnaire le tournoiement si lointain  
que la frayeur depuis longtemps déjà sera morte  
quand son image aura atteint l'espace qui nous sépare de lui  
tel est le chant de celui qui voit brouter le soleil  
et sur la tempe du monde appuie les lèvres de revolver  
les nombres sont alors des anges distillés dans les soubresauts des veines  
accélérées

et quoique l'ardente ortie ait touché mon front à l'endroit du soleil  
je chante plus vite que sur le cœur le roulement de la grêle  
et angoissée frémit la paupière du matin  
ventouse agrippée à la chair frénétique de l'année

\*

continuez craintes anguleuses à faire jouer au-dessus de nos têtes  
le cliquetis des ustensiles chirurgicaux  
indéfinis présages sondez la profondeur criante des puits  
où nous amassons pêle-mêle connaissances et lyrismes  
mais de nos poings serrés et cimentés de providences  
jamais vous ne pourrez arracher ce que l'épreuve du dérisoire grain  
saisit à l'indécision d'un jour consolateur  
en arrière lépreuses pensées de mort de vermine

consolation

laissez aux cultivateurs de couleurs et de cieux la promesse succulente  
de l'homme portant dans son fruit la brûlante et propice éclosion de  
matin

consolation

l'espoir se cicatrise sur la tristesse des consciences déboisées  
une maladie comme une autre une habitude à prendre

consolation

car vaste est l'étendue de la plaine que gardent jalousement les douaniers  
du trépas

et infinie la sainte variété de ton espèce

homme approximatif comme moi comme toi lecteur et comme les autres

XV

lorsque le soleil eut assez encombré de records à prix d'or  
les voiliers d'ardeur et gonflé les pis de la terre  
ceux-ci se mirent à jeter au ciel leur nourriture de feu et d'abîme

\*

sur le versant veiné d'acanthé et de ceps  
le soc sape la brume de gnomes dans la glaise rabougrie des mimes  
tandis que par l'oreille du pôle le monde figure l'agitation  
des astres incomplets les boréales saignées  
les levées de lave bavent sur la vallée  
d'air boutonné au givre sont les bourgeons des feux follets  
qui de leur coulée de métal extraient le miel des sons hâtifs  
et l'incisif désespoir cramponné à l'armature de la nuit  
a lâché prise telle est la force de la lumineuse sommation  
le vent autrefois crispé autour du soir de ton cou nu  
a franchi les aériens abords du visage éternel  
il invite désormais par de secrets sifflements  
l'aurore insinuante à quitter l'inépuisable bain  
et les vagues dételées se contractent sous les plis  
de l'accordéon — le frisson absorbe et rend les toupies scindées  
les multicolores harnais se dispersent à tous les vents  
à la gorge tu prends le violon  
et puis aux tempes tu auscultes le dégel de sa parole  
mais soudain l'oiseau s'agrafe au col de la chaumière  
flambeau de souhaits frustes  
met le feu au jour qui se réveille en nos poitrines

\*

on fête les noces cristallines  
d'où émergent les frais épis des scintillements marins  
les carrioles sonnent déjà les vives arrivées  
des monnaies d'argent sur le comptoir du matin rare  
et la mare aux soleils avale les aphrodites de brouillard  
le lait précoce de leurs étés giclant sur les parois des conques  
tu es à l'heure du petit déjeuner de ta vie  
tes pas tricotent la désolante distance qui déjà grandit  
tu marches la tête haute de brins d'herbe  
tu traîs la lumière des collines domestiques  
la lumière nue qui se traîne à tes pieds

et que de ta parole enfant tu habilles de toisons  
mais avant que tes prières aient tressé la route atmosphérique à quoi  
l'écho s'attelle  
le panier des routes qui se retrouvent autour de la bobine  
l'âge est mur de te prendre dans son filet sournois  
d'où les issues sont difficiles et les souvenirs tamisent péniblement

\*

et alors les branches de feu brodent les craquelures du zénith  
par quoi tu as pris racine en toi-même et volonté  
une pipe dans la bouche de la porte entrebâillée  
que ton baiser divise en deux croissants d'adieux alternatifs  
s'immobilise docile calice  
mets la muselière sur le clocher ardent d'aboïs  
qui aux sonores bouleversements détaille l'abandon  
église par la taille prise au flanc de la colline  
arrosée par la marée des franges d'éclairs filant bas  
le débarquement des étoiles sans guide ni répit  
leur prolifique campement parmi nous

\*

et la main de dieu tâte le pouls dur du gouvernail  
régulier et sans crainte le sang fouette le zodiaque  
tandis que des parents de la fiancée s'élève la digne lamentation  
allaitée de risque du tic-tac de la sève volcanique et du train en marche  
c'est ici que la vie se coupe comme le ver  
et que l'enfant se range dans la colonne frileuse  
qui suit l'éternel gémissement de la chair

\*

dans chaque pore de la peau  
il y a un jardin et toute la faune des douleurs  
il faut savoir regarder avec un œil plus grand qu'une ville  
sur la glace dansent les loups  
on mène sa clarté en croupe  
sur sa verdure on fait des sports on joue à la bourse  
et souvent on chante sur le toit  
de chaque note il monte des lignes de la main sur la misaine  
il descend des animaux aux racines  
car chaque note est grande et voit



\*

semer des tocsins dans l'épiderme de la terre  
sous l'arbre surchargé de signes musicaux  
ramper à tâtons sur les monticules calcaires  
parmi les lézards et les pierres tombales  
les hangars résineux et plâtreux  
les cimetières à l'odeur de térébenthine  
dévorés par les âpres griffes rangées en demi-cercles  
ouvertes comme le rire des crécelles  
et rongées par les souvenirs des lèpres diluviennes  
que savent-elles de la solitude  
où les routes s'éteignent sous les fuites vieilles  
une ombre court la mort

\*

la brise chevelue balayera les berges les halliers et les cors  
et le pleur que le nuage tordu aliène  
sonne sur le pays caduc un deuil foulant son hallali  
dans l'océan sur le velours de rêve  
la nuit à l'écart accouche d'un bateau

\*

matin matin  
matin scellé de cristal et de larves  
matin de pain cuit  
matin de vantaux en folie  
matin gardien d'écurie  
matin d'écureuils et de polisseurs de vitres fraîches à la rivière  
matin qui sent bon  
haleine attachée aux stries de l'iris

XVI

les éclipses monstrueuses touffues d'arbres  
écrasées dans les mortiers des lunes sans heurts  
les haillons végétaux de la rampante demeure  
que le nuage entraîne vers le conflit des yeux  
ont conquis ton ombrage — xylophone d'écailles — montagne  
dont les roux lits de soleil crépitent frileux de volts et d'abandons  
et dans les gorges ouvertes à coup de cauchemar  
la cruauté du vent cautérise la foudre et la soif de la baie

\*

l'espoir aux multiples circulations climat au niveau de paradis  
a usé le wagon et dans chaque voyageur j'ai trouble domicile et je  
m'ennuie  
je connais les hontes inhumées dans la douceur des sites cicatrisés  
sur l'échelle les circonstances répondant à la faim de chacun  
à sa révolte à son humilité où êtes-vous acides avidités  
avalanches accumulées aux carrefours des latitudes  
où êtes-vous peuplades inclinées sous le poids des dieux absurdes  
parquées dans les étables assoupissantes d'amphibies  
dans les lagunes ciselées d'intempéries et de trafics  
et sous les perspectives des arches dans les presqu'îles majestueuses  
d'humanité  
soumises à d'occultes turbulences aux tyrannies verbales et funéraires  
avalanches des caves lassitudes  
où êtes-vous dieux serrés autour de la marne du mot  
les bras croisés sur le ventre de la caverne la nuit aimantée conspire  
avec déjà le lent fourmillement bactériologique  
qui de plantes nous fit hommes  
aux mâchoires grinçant de l'impuissance de vomir la haine créatrice  
et l'amour aussi avalanches des nulles chances  
entre ses dents se brise l'intrépide élan des dynamos  
dans la coupe hautaine de ton âge  
tu boiras dit-on encore tant de livides années  
et ton ivresse consumera toute lumière  
et tes yeux useront la lumière  
par de trop fréquents emprunts de liberté  
c'est la lumière qui lave la vaisselle intérieure

de nos mesquins ménages avec chaque présence  
et la prostitution à laquelle nous nous livrons autour des gares  
où à chaque heure les autres nous-mêmes nous arrivons chargés  
d'encombrants paquets de vie

\*

mon horizon ne dépasse plus le cadran d'une montre  
l'arène où la course de taureaux bout en mon cœur harcelé par les criants  
étés  
et sous les passes embarrassées de pathétiques confessions il y a des  
fleurs qui s'agenouillent  
expiant leur désarroi sur les marchés aux puces des créations spontanées  
entassées dans les kaléidoscopiques garde-robes les générations  
silencieuses  
accrochées aux grappes de bulles de savon les poulpes  
montent vers la croupissante boursouflure du ciel de langes  
et la voix de perroquet gras coincé dans une porte  
colore les jets d'eau illuminés à jour où de somnolentes garnitures de  
brandebourgs s'étalent  
une autre ville comme une autre douleur  
le temps se moque de nous

\*

rue sous le va-et-vient des roues pétrie  
soufflet soulevant rythmiquement l'écorce terrestre  
le sein des paroles bien-aimées nourrices mères  
qui palpent la cupide chair des soirs  
mains qui enlèvent au front dur l'épaisse couche de pensées échanrées  
aux lèvres portent le verre où grandissent les mondes  
font l'aumône et avilissent la propre allure de l'homme  
mains crispées sur l'épave qui emportera le corps infime  
mais l'épave est d'air et fuit  
mains qui prient devant l'épave d'air — sans la pouvoir saisir  
qui disent à d'autres mains l'inarticulable possibilité  
ce que l'oreille s'essaie aux vibrations irréalisables et fines  
qui seules sentent l'oscillation du dépit  
mains fraîches et musiciennes des sereines découvertes  
mains adroites aux sauvetages ou destructives  
cachant des larmes rangeant les herbiers des notes et des faits

mains qui attrapent et domptent les fauves surgis en corps d'hommes  
forgés à la tension des célestes enfantements  
et mains aussi qui assassinent  
vengent l'homme tombé dans l'animale obsession  
mains coupées  
il y a aussi les mains qui écrivent  
paix aux uns gratuité désenchantée aux autres selon le hasard des puits  
où nous tombons  
mains incendiaires  
les seules qui brillent

\*

ainsi s'émerveille à la chantante illustration le cours  
dont le foyer est nombre lampe cœur de barbarie  
et soulevant la région malgré l'eau vigilante  
nous nous c'est la vivisection botanique  
qui chante dans les cours  
et gonfle d'atlas l'extinction opaque des hautbois

\*

les bars s'ouvrent aux confidences et à l'intérieur des coquillages  
dansent les diaboliques vibrations par où se filtre le passé  
entre les dents figées sur la morsure d'air  
j'entends encore la scie à nuages  
qui découpa l'horizon de la maturité des vestiges ondoyants  
et dans ton cœur le troublant contour et l'au-delà  
le gouffre s'obscurcit et dense est le grouillement des nageurs dans la  
marmite  
c'est dans l'homme pays inculte et sec que ce piétinement se reproduit  
avec querelles et aigreurs ou tremblements de terre  
enclume sur toi les étincelles des yeux se brisent prestidigitateur  
homme approximatif comme moi comme toi  
pourquoi ne sais-tu pas éparpiller ton âme en cartes de jeu  
en cartes géographiques que tes solides pieds fouleront  
mesurant la force des falaises à celle des villes et des nerfs  
épluchant aux escales des générations les fruits des âges neufs ô  
sécheresse  
subterfuges crachats d'anges collantes graisses de méduse  
excrément de la mer vengeresse

\*

et le boueux mollusque se réveille compact d'épidermes et d'hiéroglyphes  
la ville serrée dans la bouée de ses faubourgs cernée par la misère vogue  
à peine  
et tout s'écoule dans la fangeuse médiocrité d'où est éclos un chant  
instable  
chacun s'en va derrière le corbillard de son épaisse existence  
que le bruit dans son exubérante fosse commune engloutit et asphyxie  
lentement  
et crevant le tympan du tambour d'où giclent les versions nouvelles  
l'électrique déluge  
frôle la soudaine émanation et le fil remontant à l'origine de l'ange  
aux cocons des astres miauleurs qui flottent sur la mare de la durée  
allume sur son parcours la rangée nuptiale les évanouissements de  
pieuvres lactées

## XVII

imparfaits retours des longues méditations magiques  
des méditations chercheuses de hantises et d'éclatements  
des pointes extrêmes des lumineuses longitudes  
des hauts regards de la fatigue des neiges  
imparfaits retours des longues méditations magiques aux saisons d'ici-bas  
trempées dans ces algues grouillantes de transparences  
des lambrequins d'hétéroclites éternités traînées dans la boue d'ici-bas  
œil toujours neuf au retour des choses  
infatigable retour du haut des rêves migrateurs  
j'habite la musique dans le four où cuisent les ombres  
une larme — froide trace de lézard — nous suffit — négligence  
éblouissante  
pour éteindre dans chaque lampe le silence qui nous enterre dans des  
oreillers d'aurore  
et menant l'étoile en laisse l'affluent du tour du monde tente l'infini avec  
de grésillantes imitations  
ne ferme pas encore l'étoile à la vitrine des yeux  
détache des pontons la clairvoyance des fantômes dont les mains  
crispées de chaînes  
ramassent le léger envol des fluorescentes prophéties de suicides  
et les spéculations inépuisables de hautes études d'atmosphères  
léproseries de nuages

\*

sous le dôme des ailes parlantes qui sait dénombrer les dards de la grotte  
le levier de la nuit tient dans sa main de fer toute la lourde chevelure  
fermée sous clef  
ainsi dans ton cœur de folles œillades l'enfant tient la balance  
au centre de son cœur d'éponge  
à l'ombre de la force orageuse et inculte  
et malgré l'hésitation lunaire des perspectives assises  
dans les champs d'edelweiss où poussent les cocardes sauvages  
les arbustes accrochés aux chèvres dévissent les éclairs que happe la  
brume  
que le visage d'anémone lèche la tache de lune abrupte  
et que les sourcils d'amère laine au-dessus du temple de sel  
s'attardent aux tentatives d'éclosion des proues nocturnes —

les cœurs d'autruche cachent la tête du paysage dans le sable  
et le pinceau de la douleur glisse toujours sur toutes les chairs  
qu'elles soient de perles ou de couches  
et sur tant d'autres

\*

aux nucléaires confins où le nuage pelote de pluie  
presse le pic écaillé contre la joue juteuse  
d'où tombent les secrètes impatiences  
les plaisirs inexplorés de ces ravins de solfèges  
au fond toujours plus lointain de l'affection  
se déversent sur la plaine quand minuit fauchant toutes les erreurs  
gronde l'infinie couleur mourante de la nuit de plomb  
du jour de plomb

\*

l'homme céleste cruche d'où le rêve suce sa lumière de corridor  
ramasse le pollen de lapis à l'intersection des boulevards  
les cinéraires bossues — nous n'avons pas le temps  
l'homme à sonnettes se déroule du sentiment quand du moulin  
s'approchent les gerbes  
et le poisson oreille froissée gambade autour du compte-gouttes du réveil  
voilà l'archet tend la grille articulée du rire — l'aurore  
et les gants sortent les courtes mines de vérité des poches escarpées de  
vivants emprunts

\*

enfouies sont les images dans les vols chercheurs des albatros  
et le cœur tournevis va à leur rencontre  
car je t'ai quitté bel ourlet de soleil  
au rideau de la fenêtre vide épinglé avec des jardins d'arc-en-ciel  
et quoique l'horizon de ma claire volupté soit resté pour te chauffer  
de la chaleur veilleuse des tulipes près de toi  
endeuillée des bourdons de nuages la braise des chansons  
serpente vers l'indicible désespoir de granit  
la fonte des jours — les ruisseaux s'altèrent  
et le cœur tournevis va à leur rencontre

\*

et lorsque comme le sel ton âge monte à la surface de l'eau

filtré à travers tant de longues chevelures de femmes et de fumées de  
trains et de bateaux  
les hangars des années de mâchefer se vident dans la vallée  
et contre les billards édentés se cognent les maisons de chiffonniers  
et les cerveaux d'asphalte  
il y a aussi les occasions qu'offre la nature en déroute  
des flairs sans fil d'absurdes dérèglements d'asphodèles  
des épouvantails d'âme qui ne laissent s'approcher aucune consolation  
des goélands de lait  
des vieux jardins voltigeant éplorés dans les fanfreluches de frissons  
les médailles de mousse plaquées contre les débris de créneaux  
qui indiquent aux styx de nos diluviens savoirs la route à suivre le long  
des astérisques de l'automne  
et quand le foin fermente le long des sifflements  
qui sans raison s'engouffrent dans les profonds éclats de rire  
montrant des dents de stalactites aux rosées de cendre  
et aux bâillements terrifiés des crustacés  
la chevrotante flamme des dagues monte sur des escaliers d'araucarias  
sur les hauts perrons peuplés de cumulus  
d'aériennes précautions de voyelles chétives  
de coussins chantants des abcès de clarté qui crèvent et de vents  
où à chaque pas le problème de notre réalité effleure la colère des raisons  
d'azur et de folie  
et de tant d'autres et de tant d'autres

\*

ne ferme pas encore les yeux  
dans les étuis de haie sous les cagoules des pâturages chaque jalousie se  
tient secrète  
et pour la bouche assiégée des injures de clairons et de pétards  
fait abandon de la sueur des mains de résine

\*

les pores de la terre s'ouvrent avec ceux de la peau  
et les mains écartées les blessures encore molles des obus  
dans la terre agrippées de peur qu'elle ne s'envole comme un linge  
serrent sa raideur de linceul sale  
ne ferme pas encore les yeux  
les meurtrières cavalcades de la solitude



et cet élan qui se répercute en moi noirci  
se brise en moi contre les parois se brise  
aussi impétueux qu'un jet de lourd soleil éclaboussant  
qu'enfoncé le pilon dans la gorge sourde du puits —  
que cet élan sans nom la bouche tordue de ne pas se connaître  
de ne pas pouvoir arracher la nuit profondément enfoncée dans le crâne  
puisse joindre à travers tumulus et polypiers sur le familier plateau  
les deux éclipses à la manivelle de marjolaine les peuples défaits  
la chasse à l'onde noire qu'étale la fulgurale connaissance  
le ciel stagnant de faux  
et l'amour sevré d'amertume sous la coupole  
et le sourire d'émail greffé à la veine  
la guitare muselière des méfiances criardes  
le facile outil dans la main du désert de rafia  
la source corrigée dans l'âme industrielle  
qui cède à la drogue d'une jeunesse à venir  
quel crime insoupçonné et quelle douleur sobre végétale  
sauront un jour de saphir apaiser mes monstrueux désirs  
mes monstrueux désirs de ciel corrosif  
d'homme traqué par les morsures sépias des violentes idoles  
pendant que sa vie s'émiette sous la pluie courante des tentations  
aveugle aux conjurations de charmes ces pains d'illusion quotidienne  
sur le parvis du sommeil aux laiteuses incertitudes de larves  
où lentement s'écoulent les sucs de nos doctrines de mort et  
d'inspiration

\*

alors quelle vieillesse bannie des fonds crapuleux des enfers  
nous guette aussi au coin du soleil par où notre route a passé ou passera  
un jour  
ronflante d'ambitions encore inconnues munie de purulentes patiences  
et sur la gangrène des pacages qui dissout la bouche de la couleur  
couchante  
se prépare l'avènement de l'esprit aux signes morts de l'anthracite  
et le cœur tournevis va à sa rencontre

\*

et que ce soient les noms des fleurs les rives des expressions mêlées à l'or  
des îles

les moeurs des routes les caps des sens graves  
où tout est vrai et le jardin des hespérides n'est pas plus loin que la  
poignée de mains  
où les langages font mousser à fleur de peau leur lie  
et toutes les suprêmes déceptions et leurs conduites de feu  
scellent le païen repas aux silences du roc  
que ce soit l'usure prodigieuse des clameurs  
que ce soient les chancelantes aspirations circulant dans les herboristeries  
du rêve  
et les bambous gravitant autour de l'acrobatique cérémonial des avirons  
si lente est la navigation de l'esprit qui se confie aux gages solennel de  
mélancolie  
et éloquente la lanterne qui présage tant d'émotions au flanc de la nuit  
aux gages solennels de mélancolie  
qu'importe — la jonque des prodiges trace les nouveaux sentiers  
sur cette terre de cœurs — son empire  
ne ferme pas les yeux  
d'où sortent les labyrinthes et les élastiques guet-apens de la chair saturée  
de démence  
et si tu ouvres les zéphirs aux flancs solennels de mélancolie  
ne tressaille pas — le cirque enguirlandé de clochettes de pagodes s'offre  
à la pivoine  
et les commotions ont usé la selle des cascades orchestrales  
tant de nuits ont allumé leur pipe aux étincelants étriers les vents  
mystiques  
qui à la base de ta parole ont pris souffle  
ne ferme pas encore les yeux  
au chenil du soleil s'est retirée toute la musique  
les racines l'ont poussée jusqu'aux tortures des orbes sporadiques  
et en longeant les côtes et les éboulements de métaphores  
les yeux des nombres se sont emplis du temps sonné au jeu des arts

\*

et l'amour humain pétri sous la croûte de dégoût  
que coagule en son ventre de fer l'inconsolée pâleur des prisons  
et la peur qui augmente sur des échelles de vérité  
s'invente et se perd dans l'œil du marcassin  
et les pleurs chimériques s'accordent sur des échasses  
la haine qui nidifie dans la mémoire du vin

s'écaille et se retrouve aux heures de silex transie  
et la peine — calice de rides — que l'agricole figure du jour immémorial  
souhaite  
et boit — prolifique saison d'obsèques les tempes dételées —  
et que ce soit la douleur du vent portée au front de nickel  
qui emplit l'oliphant de sombre argile des Lyriques passions des clans  
détraqués  
les nombres se sont nivelés tant va l'immensité des instincts  
à ce divin engrais — les charognes  
et que ce soit le cœur qui va à sa rencontre d'amour ou le dépit  
il y aura toujours tant d'autres et tant d'autres  
ne ferme pas encore les yeux  
ni ceux des autres

## XVIII

les empreintes de tes pas invisibles sur mer  
soulèvent des pagodes temporaires d'eau  
jésus d'air ferment de splendides auréoles et semeur d'oiseaux  
chaîne remontant jusqu'à l'hélice des nuages  
grimpe impalpable soupir diable nageur  
vers le goulot de la bouteille du cirque  
tes paroles munies de voiles atteignent tous les ports de la mémoire  
le ferry-boat relie nos deux mains qui dans le foin du rêve se cherchent  
main — ouverte diadème du cœur ouverte aux couronnes de fruits  
douce parole reposant dans ma main magique fraîcheur  
dans le cormoran enfouie à son sein volant en vis de signe astral  
la lumière s'exprime perd ses pétales.

\*

troupeau de villes et villages paissant à l'ombre d'un dieu herbivore  
un dieu pas plus grand qu'une feuille de chêne  
pas plus lourd qu'un grincement de grillon  
pas plus riche qu'une boutonnière de douve  
pas plus grand qu'une niche de diamant  
et que de souffrances inutiles sur cette fleur d'archipels et d'îlots  
tombée avec quelques gouttes d'eau dans l'azur sans fracas  
le monde les continents les océans les bagnes

\*

et de si difficiles relations se nouent entre les apparences et architraves  
homme un peu animal un peu fleur un peu métal un peu homme  
les relations qui ont leur vie indépendante en dehors de celle des voix et  
des rives  
les relations qui s'agrandissent s'effilent planétaires  
se gonflent de tumeurs végètent ou lentement périssent  
dont nous sommes entourés lampions de lassos de fils barbelés  
cuirasse trop lourde pour partir en guerre contre ce faux soi-même l'agité  
l'inassouvi de mort  
l'inconnu au fond de soi-même qui chasse mes jours aveugles d'espoir

\*

un peu d'or parsemé entre les forêts et les lacs

les mauvais instincts somnolant au fond paresseux des cruches  
non assez de cette paix  
je veux la lutte je veux sentir la brûlure du sort dont un dieu de foire  
estampilla mon cœur  
sentir la chaude haleine corps à corps l'injustice la bataille  
et vaincre la lourde obsession — lourd de tant de liens obscurs  
face à face et me frayer chemin à travers les diaboliques ébauches des  
moisissures  
et sournoises tentations pimentant la rumeur que tant d'autres ont  
mâchée avant moi  
l'inconnu

\*

les troncs d'arbres portent des mappemondes sans feuilles à leur faite  
les poteaux télégraphiques ont des ailes de mercure aux chevilles  
de blancs oiseaux servent de bornes kilométriques  
les distances s'envolent à l'envers  
et dans les bœufs des volcans les sous-marins défilent en longs colliers  
de poissons migrants  
et pourtant dans le train je sens sur mes épaules si longuement meurtries  
par le désert  
le poids du bétail mythologique mené dans les abattoirs du temps serein  
les moulins à vent les moulins à tourments  
broyant les hyperboréennes régions où sèchent les amours primaires  
les langues du ciel fauchant les cheminées des usines maigres  
les rivières se penchent à ton oreille et disent la secrète histoire  
tous les métiers se sont réunis autour de l'appel prophétique  
autour du doigt sur les lèvres du météorologique signal  
le museau fleuri de l'arbre renifle l'orage qui vient à pas de loup  
et pourtant le train continue à bêcher sur appareil morse à travers pays et  
voix  
foule moelleuse échangeant des paroles en chair et en os  
quand la parole est si chère pour ceux qui en ont besoin  
parole que j'attends parole en pépites dans l'anfractuosité du port  
autour de la ruche de tes douceurs éventuelles  
nous sommes de si nombreuses abeilles dont tes promesses ont  
emprisonné l'envol  
et dans la brise chant tendre et salé de ceux qui se sont pendus au ciel  
dont les corps ulcèrent le vent et les éventails des haillons frôlent les

banquises  
la fumée de la machine aboie maintenant et happe le feu ventilateur  
la roue de la mort en bateau tels sont les circuits des cerveaux  
que tournent sur eux-mêmes l'hélice des humaines douleurs  
et tant d'autres et tant d'autres

\*

mais la chute de sifflet se fait menaçante  
elle jette le déluge par-dessus bord  
aux naufrages la secrète invitation se double d'avatars de sirène  
et nos amours brûlent dans la flamme des voiles  
elles sont loin les grasses rivières aux chansons touffues bordant le  
manège  
et tous les ménages qui montaient aux gorges dans les veines des  
baromètres  
les peines d'amour les siècles d'amour les lettres  
les lettres qu'on voulait écrire avec la sève des entrailles  
mais que l'âge prit au vol vides en quête de charmes  
les cimetières que gonflent de souvenirs les outres les morts  
et toute l'amertume qui ne put sortir des poumons trop souples  
ils sont loin les faits divers tant attendus dans les journaux  
superposant leurs vies aux nôtres malgré le pays jeté loin par le discobole  
obscur  
les impatiences tombées au fond du sac dans le fossé  
les scieries d'hommes les rapides menant des têtes tordues et hébétées  
voilà où mènent le train et la pensée  
quoi qu'on en dise la mort n'est qu'un conte pour les enfants  
et la mort n'est qu'un conte pour les enfants  
j'attends le mort qui me dira que sa vie est finie  
et jusqu'à la prochaine mort de mort en mort la loterie sort son rouge et  
son noir  
son bleu ciel sa rose à la queue du serpent avec rime et sonnerie  
et pourvu de tout le confort de l'amour triste mécanique  
loterie du méridien quel sera ton prochain arrêt de mort  
loterie mise en musique et en mouvement par la fumée de cigarette  
qui dans l'espace vierge contourne de neigeux continents  
et tant d'autres et tant d'autres

\*

mais à la suite de tes pas en déroute les drames se débattent sourdement  
ce sont les esprits des haleines les vengeances les imprécations  
afin que tes doigts puissent continuer leur course à travers les pistes  
musicales

tant j'ai guetté ton ombre vérité dans le florilège de couleurs  
qu'à la fin autour du cou le foulard de l'arc-en-ciel s'enroule  
et serre plénitude assombrie le fouet jeté du pôle  
je sens en moi contre le mur se jeter le désespoir de toute la ville  
pleurs en incendie tombant d'en haut fuites terreurs immondices  
je sens en moi contre le mur se jeter le désespoir de toute la ville  
cruautés loquaces offenses maladies malédictions  
je sens en moi contre le mur se jeter le désespoir de toute la ville  
horreurs grimées enfers asphyxies de sueurs  
grimaces d'orages cataclysmes contagieux avalanches tombes

\*

j'attends j'attends la patience de mon destin atteint la fin de la bougie  
les dernières palpitations de phalène ce qu'il me reste  
que l'ombre enfonça d'abord en moi et qu'elle sortit peu à peu  
et peu à peu broya la pierre et petit à petit étrangla en moi l'aveu  
j'attends emmitoufflé dans mon humilité subalterne  
le secours comme une ivresse surmontant l'œil terne  
émergeant du bouquet de rayons sourds  
j'attends que la divine imprudence fasse tomber son dé d'amour  
sur ma tête dont les racines vont déjà à sa rencontre  
la vertu aiguë du nombre qu'elle déclenche et qu'elle me montre  
j'attends que l'apocalyptique moyen de transport  
vienne me prendre dans son tourbillon d'infini et d'or  
qu'enfin la prophétie de l'ordre se cristallise dans la mort  
et tant d'autres et tant d'autres

## XIX

la coqueluche des montagnes calcinant les escarpements des gorges  
aux pestilentiels bourdonnements d'aqueducs automnaux  
le défrichage du ciel gratuit qui fosse commune happa tant de pâtures  
les langages des nues les courtes apparitions des messagers  
dans leurs touffes annonciatrices de suprêmes clameurs et obsessions  
les inquiètes usines souterraines de chimies lentes comme des chansons  
la rapidité de la pluie son fourmillement télégraphique cru de coquille  
ruminant

les crevaisons à vif des pics d'où émergent les moutonnantes lessives  
rompu à tous les paysages et aux ruses des vallées goguenardes  
tentatrices de patries

les promenades sans dieu des cours d'eau  
les témérités de leurs exploits contre la brune assise d'argile  
les oublis des essences noyées dans l'oubli des nombres et des bacs  
dans les fibreuses oubliettes agglomérées d'épis et de cloches  
où fileuses de soucis s'évanouissent à l'ombre grelottée de faux  
et découvrent les paupières des glaçons sexuels des spectres  
la crudité des murs de pierre aux noyaux gravis de mille doigts  
s'entrelaçant parmi les tresses de pissenlit  
et le balancement des températures tisonnées par l'excessif regard  
vos complaisances dressent en moi de trop doux méandres d'orade aisé  
et d'endormir

et rocailleux dans mes vêtements de schiste j'ai voué mon attente  
au tourment du désert oxydé  
et au robuste avènement du feu

\*

heurtée dans le basaltique mutisme des ibis  
accrochée aux brides des rivières souterraines  
livrée aux folles forêts d'hydres  
où les sermons des étés épais gargarisent de rêveuses rivalités  
la nuit nous avale et nous rejette à l'autre bout de la tanière  
remuant des êtres que la grammaire des yeux n'a pas encore délimités sur  
l'espace du lendemain  
de lents encerclements de corail  
égorgent les hautes fourches des volontés rocheuses  
les échancrures dans ton cœur il fait un temps lourd de gravier d'affamé



et combien de baraques à l'abri de ton front ont écrit le large deuil de  
mousse sur la poitrine  
tombant en ruines d'amas d'avenirs  
couvertes de tares embrouillées mêlées aux embuscades des lianes  
quand les bancs de troubles poissons s'infiltrèrent de mort opaque et de  
chevelures

\*

nous allions dans des landes adoucies par l'attention  
doucement attentifs aux cahots monotones des phénomènes  
que l'exercice de l'infini imprimait aux blocs de connaissance  
mais l'écailleuse structure des opinions éparses  
sur la moite infinité de diadèmes — les champs —  
dédaigne des vérités la pulpe sensible  
d'une prompte faveur de supplice avivée

\*

les haches cognaient dans des rires alezans  
et les disques des heures volaient à l'attaque  
éclataient dans la tête des troupeaux aériens  
c'étaient nos raisons en jachère qui endiguaient leur diaphane turbulence  
et les trajets noueux qu'ils traçaient temporels  
s'incarnaient tentaculaires dans la contrainte du lierre

\*

là nous abandonnions le luxe et le dogme du spectacle  
et immolions à d'autres impulsions le désir mordoré que ses fruits nous  
apprirent  
fauchez diamantines insistances les vains paysages qu'élaborèrent mes  
sens  
debout sourde hallucinante méfiance  
sur la garrigue de mon être les routes te sont ouvertes toutes  
emporte ce que l'ivresse du reproche n'a pas encore su renverser  
et tout ce que j'ai pu comprendre et à quoi je ne crois plus  
le caillot de ce que je n'ai pas pu comprendre et qui me monte à la gorge  
le goémon halé par l'implacable labour des profondeurs  
et la fleur du triangle incisée dans la pupille  
la guerre que mon souffle perd sur la raide page blanche  
et l'osmose des pensées odieuses  
les chagrins criblés de persistants semis de séduction

les chagrins construits sur pilotis à l'abri des divertissements  
et la hutte veloutée de poussière  
et celle d'une âme perdue  
et tant d'autres et tant d'autres  
retrouvées ou malades  
car rocailleux dans mes vêtements de schiste j'ai voué mon attente  
au tourment du désert oxydé  
au robuste avènement du feu

\*

des mains étrangement écartées des grappes de mains transparentes  
mélangent des dominos d'étoiles sur la savane ce sont des moutons  
et des écorces de nuages écrasées des odeurs nautiques traînent  
sur la table du ciel encombré d'eucharistiques jeux  
quels jeux quelles joies sauvages nourrissent de désarroi ta démarche  
dans le ciel d'acclimatation  
où fauves et planètes roulent enlacés des yeux d'opium  
allongé d'un bout à l'autre de l'aquarium ton cœur si lumineusement  
tailladé de silence  
aux minutieux artifices des lames dédié  
incrusté de gouttes rebelles de vin et de mots impies  
s'imbibe du va-et-vient des extases dans la congestion verbale  
dont le typhon stigmatisa ton front

\*

taillée est désormais la proue des remparts selon la figure de nage  
mais maintenant tes yeux guident le cyclone  
hautaine ténébreuse intention  
et sur mer jusqu'à la limite des veillées d'oiseau  
le vent tousse jusqu'à la limite où se décharge la mort  
de prométhéennes cataractes d'échos tonnent dans nos consciences  
engourdis  
c'est souffrir quand la terre se souvient de vous et vous secoue  
battu chien de village et pauvre tu erres  
reviens sans cesse au point de départ inconsolé avec le mot  
une fleur au coin de la bouche une fleur phtisique chahutée par l'âpre  
nécropole  
des tonnes de vent se sont déversées dans la sourde citadelle de la fièvre  
une quille à la merci d'un élan étourdi que suis-je

un point de départ inconsolé auquel je reviens fumant le mot au coin de  
la bouche  
une fleur battue par la rugueuse fièvre du vent  
et rocailleux dans mes vêtements de schiste j'ai voué mon attente  
au tourment du désert oxydé  
au robuste avènement du feu

\*

lorsque les ramifications du hasard à la force de leur sourire attachent les  
amarres  
lorsqu'on appelle ton cœur — là où de solides mors s'enfoncent —  
poussièreuse et sùrie phalène — mate intimité — que sais-je — chantier  
de la nuit —  
lorsque la jarre aux sifflements de ruche de reptiles battue  
où s'acharnent les sollicitations des mâles intempéries  
gronde à la longue gémit  
une lente fournaise d'invincible constance — l'homme —  
une lente fournaise surgit du fondement de ta lente gravité  
une lente fournaise surgit du val des principes glaciaires  
une lente fournaise d'indicibles alliages  
une lente fournaise qui gagne les foyers des émotions lucides  
une ample fournaise surgit des toux esclaves des forteresses  
un lent feu s'anime à la crainte béante de ta force — L'homme —  
un feu s'enivre des hauteurs où les cabotages de stratus ont terré le goût  
de gouffre  
un feu qui se hisse suppliant sur l'échelle jusqu'aux souillures des gestes  
illimités  
un feu qui aboie des jets de regrets au delà des hypocrites suggestions de  
possible  
un feu qui s'évade des mers musculaires où s'attardent les fuites de  
l'homme  
un homme qui vibre aux présomptions indéfinissables des dédales de feu  
un feu qui ourdit le houleux soulèvement en masse des caractère — se  
plie  
harmonie — que ce mot soit banni du monde fiévreux que je visite  
des féroces affinités minées de néant couvertes de meurtres  
qui hurlent de ne pas défoncer l'impasse sanglotante de lambeaux de  
flamants  
car le feu de colère varie l'animation des subtils débris

selon les balbutiantes modulations d'enfer  
que ton cœur s'épuise à reconnaître parmi les salves vertigineuses  
d'étoiles  
et rocailleux dans mes vêtements de schiste  
j'ai voué mon attente au désert oxydé du tourment  
au robuste avènement de sa flamme

OÙ BOIVENT LES LOUPS

*PIEGES EN HERBE*

I

alors se fit une lumière volante  
et je vis la laideur  
alors se cassa sur la corde obtuse  
le regard de ta flamme

lourde lourde et sans fard  
est tombée de moi la cassure  
morts à jamais le passé et toute la pierre  
de ton corps tel un enfant mort

encore bougeant au sein vivant des treilles  
que ta souffrance grise la chair des champs incultes  
lambeau par lambeau sur l'arête de feu  
rire aux éclats sur la tombe inhumaine  
nourriture de joie d'où se lève l'amertume  
éternelle qui loge en toi éternellement reine  
des nuits humiliées — lambeau par lambeau  
ce que tu es que tu n'as pu devenir  
où l'on perd pied sur les mensonges mouvants  
s'arrachent de toi les aigles de nuit

ô terre vipérine ô misère de terre  
aux prix des douleurs maudite parmi tous les oublis  
les routes sont fermées — la tête est ailleurs

les hommes sont de granit et le grain de la mort  
n'a pas tari la source meurtrie des soifs impures  
dans le cercueil où se tord amer le souvenir  
lambeau par lambeau j'ai vu se perdre l'été  
pour la terre qui se rompt comme la flamme de la tête  
arracher le refus aux murailles des poitrines  
s'implanter le rire vitreux des revanches  
dans le sein où se vide la douleur

à peine t'ai-je vue que tu t'égares  
terne route de loisirs coupée dans la neige  
à la peine lourde sur toutes les branches

se casse la peine lourde à ne rien consentir

ni paix ni ivresse  
les langues liées  
les revenants de la dernière heure à se perdre  
frappent la poitrine de sel  
à la dernière porte l'annonce inconnue  
d'un visage mort dans toutes les étincelles  
de son souvenir — les portes condamnées



## II

une larme s'avance vers le bord de la parole  
tant est plein l'indicible de ta lente audace  
sur les montagnes s'accumule l'ivresse  
des larges tournolements embrasés de rumeurs

les villes se sont éteintes là-bas  
les vents ont chassé l'injuste douleur  
et sur les départs sans bornes les pierres figées  
ont dressé les temps provisoires sous la tente

les feuilles se suivront dans l'ombre turbulente  
et les femmes aimées au cœur de brousses  
porteront leur sourire aux nouveaux venus  
et leur tardive adolescence aux combles des neiges

### III

à l'or veillé tard dans les nues  
j'ai mis la main de guérisseur  
sur le cœur d'incertitude  
où vagissent les plantes rares

les chiens m'ont montré les crocs

sur la route où dort l'avare  
il fait nuit sous l'angoisse  
dans les yeux incertains  
trop de cœurs trop de mains au guet

les chiens inconnus nous suivent

a-t-on attaché la nuit au phare  
qu'elle aboie à l'inconnue  
celle qu'attend chaque soir au pas des portes  
l'être noir à la serrure d'acier

en aval les dormeuses incandescentes

quatre nuits montent la garde  
le noir grimpe à reculons  
il y avait une fois de l'or au loin  
quelque part qui s'égare

flamme seule je suis seul

#### IV

j'ai éteint mon amour sur le sentier de la terre  
froid devenir de ce bruit qui me cuit  
je te fuis invincible charme sous le signe du joug  
charmeuse de folies aux marées de douleurs

mémoire suivie dans tant d'âpres légendes  
vitreuse conscience que brûle le diamant  
sur les traces éperdues de mes désirs de chaos  
chasseur de nuits givrées ou troubles confiances

d'heure en heure plus serrées aux terres profondes  
de sommeil que découvrent les réveils de glace  
et sans regret, des chairs fondues en larmes sombres  
fuir l'onde rayonnante et le repos de fer

fuir les yeux aux doux rappels de cendre  
les mains perdues qui s'offrent aux voluptés  
des chevelures maîtrisées par les regards patients  
les mains de soleil — ainsi s'en va-t-il

que le froid le guette  
sans âge aux détours des vergers  
où le sort s'engouffre — ainsi s'en va-t-il  
à sortir des plantes aventureuses les rumeurs de vie

V

le visage penché de la belle chercheuse  
se reflète dans la flamme où vécut la splendeur  
des ferventes attaches et des sorts enlacés  
aux enfances des rafales par nos cris mis à nu

depuis qu'en nos nuits les maisons ont vieilli  
dans les parcs desséchés dans les feuilles de braise  
dans l'essaim des perpétuels souvenirs  
ont pâli les pétales des paroles de brise

une autre jeunesse est montée  
au dégel des gestes  
la tendresse d'un jeu plus profond  
à regagner toutes les cendres au doute de l'été

VI

ni vin ni usure n'ont su reposer  
sur le fond du tonneau la détresse ancienne  
mouvante faiblesse quel vent a-t-il su  
secouer le cadenas des sourcils à la longue

les volets fermés aux visions anciennes  
l'attente sans mots nidifie dans les yeux  
sans ombre de vie — au secours magicien  
tendre des bras vains au coin de chaque rue

une nouvelle grimace a cueilli la caresse  
des blessures anciennes sur un corps d'imprévu  
béantes vengeance — il n'y a plus rien à dire  
ni à prendre la vie telle qu'elle est sur la pente

âgé de remords et brique sur brique  
retourne en ton lit où s'étagent les oublis  
de néant la paix couche par couche  
saura se bâtir sur les rires magiques

## VII

lorsque le soleil ouvrit sa nouvelle paupière  
sur les joues de l'été les nuits coulaient sous des larmes  
le ciel jeta des morceaux de souffrance dans la nuit  
par morceaux s'entrechoquaient les vagues en quête de nuits de cristal

au cœur de mes yeux j'ai attendu la flamme  
gémir tout au long des racines aux trésors  
mais les pleurs ont séché dans la gorge de falaise  
sans atteindre les yeux des tempêtes en la pleine saison

rien qu'un mal de passage  
et dans son extase des nuées d'oiseaux  
n'était-ce l'ensorceleuse pleureuse  
qui leur jetterait du pain de soleil

une autre journée garde les malades  
des voyages bas aux rires trompeurs  
chacun garde ses pensées comme des morts dans le sang  
qui jouent en secret avec l'ombre malsaine

## VIII

une lente humilité pénètre dans la chambre  
qui habite en moi dans la paume du repos  
convalescentes rumeurs dans les eaux des furtifs  
qui ne vivent que de meurtres

rire inavoué sous des choses renaissantes  
aux printemps germés dans les paroles de plomb  
que les cris de folie sur les langues solitaires  
puissent rejoindre encore les seins et les ailes

que les fruits sonnent creux qui battent la poitrine  
et d'un pas mesuré que les cloches s'amassent  
les cheveux sont partout de veillées enivrés  
tous les chemins mènent à la mort la plus proche

angoisse des ans crispés dans le corps  
entre les mâchoires serrées des rochers  
quelle chance chassera les pardons d'amertume  
ton image fuit sur de vastes inconnues

IX

j'ai cru te mettre en joue ô jour  
qu'emporte lent la roue des morts  
un œil s'ouvrit dans l'arbre que je porte  
en moi qui étouffa la noire lumière

aux seins de la mort puiser l'ombre vorace  
et aux veines acides s'allaiter d'inconnu  
qui brisera nos jeunesses où les os  
ont tant sommeillé sur les blessures indicibles

et le long des heures boiteuses  
à ne plus douter des rêveuses  
rompant tous les liens tout autour  
pour s'habiller d'une mort entière



X

sur la trace des pas qu'elle invente  
la colline velue s'attache à la peine  
noire soif où il n'y a plus de place  
et ne sait se trouver parmi les autres traces

ne sait plus se reposer au puits d'incantations  
une angoisse rompt la feuille  
qu'à de rares arrêts une nuit pour aveugles  
déterre des transes

et du bon côté invisible à mes côtés  
marche un autre frisson sur les cailloux des yeux  
de tes mains pleines de chances  
pleines de mondes qui lèvent en moi

liés aux fers du souvenir  
d'une voix étranglée  
d'une nuit à l'autre  
sans rire d'une vie où s'éteint l'impossible

XI

malgré l'ombre que poursuit  
l'ombre en moi des longues flammes  
qu'en des lieux plus bas qu'oubli  
j'ai conquis à la clarté des larmes

lentes lentes sans tristesse  
sont parties les incroyables  
sous le toit plus de serments  
plus de femmes dans les voix

plus de soirs — qui sait leur mine  
dédaigneuse à franchir  
plus de soirs entre les doigts  
coulent pour amasser fortune

comme l'eau à garder  
dans la main qui tremble  
un instant une confiance  
dans le feu insaisissable

XII

il n'y a plus personne à mes côtés  
le ciel s'en est allé des têtes de fleurs  
les secrets des cimes dans le nid des lacs  
sont tombés sur des yeux murs

par le ciel aux sourdes portes  
a glissé toute l'amertume toute  
que de doutes je m'abîme  
à ne plus me regarder

lorsque tout sera fini  
neige neige et encore neige  
qu'un matin vienne rejoindre  
près de moi l'enfant d'été

sors des lits perdus au fond  
à mûrir une fois peut-être  
la rosée sur la joue fraîche  
qu'encore garde la mémoire

XIII

arrachés comme vive peau  
la fugace — à ta fatigue  
nos ardeurs se sont tordues  
en une mort que vent enlève

encore une fois sur le parcours  
où éclatèrent tant de soleils  
que de lumière en lumière  
s'obscurcit le front de rêve

toute passion meurt sur la branche  
où s'amasse âge sur âge  
roulant une parole devant soi  
dans la neige qui grossit

sans mesure chant vengeur  
que la terre douloureuse  
les frayeurs vers les plus belles  
et les plus enchanteresses  
où me cuisent les eaux dormantes

XIV

sommeil coupé aux dures escales  
insouciance dur sourire  
mûrir mûrir au cœur des flèches  
prises dans les glaces dansantes

vivement s'émettent les soleils alertés  
les oiseaux à tous loisirs  
il fait froid sur le visage du roi  
que déracine le souvenir

quelle peine à t'endormir  
faut-il lointaine aux lèvres  
enlever du poids des mots  
où est mort l'aveugle mot

où se cachent les enfants  
d'un été — l'aveugle danse  
sur la bouche du soleil  
sans écho — du poids des morts

XV

dans la poitrine bat des ailes  
le voyage inassouvi  
de la source des cloches  
aux miroirs des fruits des craintes

sur un traîneau d'air tu viens imperceptible  
jeunesse à tout savoir  
j'ai condamné en moi les portes pourquoi  
qui ne peuvent s'affranchir

oreilles des morts où sourd l'oubli  
mes mains tendues vers vos fontaines  
hautaines — dans la belle vue  
bien de vengeances qui nous lient

encore — ramasseuse d'inconstances  
les points morts  
faut-il que seule à la douleur pour toi  
s'allume une vie

*LA FONTE DES ANS*

I

larmes mères  
dans la coupe au givre  
sur le bout des chiffres  
où il n'y a plus de consolation

filles mères  
aux lèvres de soleil  
rêves brefs  
pareils pareilles

pour s'en souvenir  
tel qu'il devint  
tant qu'il a fallu  
et ce qu'il en garde le loup



## II

ce que pense la hauteur  
tant de terres à suivre  
que les voyelles de neige  
dans l'incertain des cages

pour que le devenir  
pour les cheveux sur la plage  
la sourde oreille  
dernière sans pareille

à la racine des têtes  
il n'y a plus de récompense  
de la nuit en radeau  
comme une autre nuit

éveil éveil  
sur des bijoux de jours  
n'y aura-t-il plus de morts  
dans un langage frais

### III

marchant toujours devant  
roulant la lettre devant soi  
comme les mains savent  
comme personne ne voit

la clé des enfants  
la puissance des murailles  
terre de dormeuses  
pour plus de certitude

que de mirages  
dans un regard  
un seuil incompris  
tombe sur le monde

comme fumée se perdent les routes  
ni lumière ni sang  
et se perdent les oiseaux  
de trop se savoir

IV

où l'homme est assis  
tournent les radieuses  
de peine en peine  
à la faim d'une vie

tant que neige  
la haine dans les pierres  
les ponts condamnés  
ni voguent ni sommeillent

ainsi va la peau  
aux sourcils des puits  
d'une tare à l'autre tare  
seul et seule

rien que les yeux  
qu'une amour qu'un saut  
que reste-t-il des fièvres  
si tout est pour se perdre

V

à quoi chante la profondeur  
aux lésions des cris de glace  
bâillant par tant de fleurs natales  
d'une enfance lourdement

ce qui parle est plus caché  
et l'étoile sur la bouche  
du côté ensoleillé  
de la rue sur toutes les dents

telle je t'ai vue tel l'oubli  
passe par la masse noire  
ce qui parle à quelqu'un d'autre  
quand l'oiseau luit dans la fumée

tu n'as su donner la joie  
que retrouvent les yeux immenses  
et deviennent de vieilles blessures

VI

l'étoile creuse toujours — la déception  
dans le creux d'une main de cire  
que ne fus-tu coup de fouet  
tout le ciel figé

que l'enfant s'éveille dans la tête  
de ravins aux flux des morts ravie  
blanche comme peau luit la parole  
qui ne glisse que sur l'enfant

ravagée dansant dansante  
toujours à l'arrière des lignes  
tant d'éclaircies en si peu de place  
grandissent dans une mort prochaine

seule et seul  
une ville nouvelle comme un autre mensonge  
s'amasse dans de mauvaises fumées  
une autre pluie sans tache comme une mort sans fin

## VII

fraîche la route te prendra  
belle comme ne choisiront plus les sanglots  
les regrets en terre étoilée  
se réfugient les chants des meules

en un clin de vie  
les passants sur mers hardies  
captent la plus frêle  
folle clairsemée

ce sont de jeunes pierres  
au retour des flammes  
n'y en a-t-il pour de plus jeunes  
que le jour ne prend

il y aura pour tous les jeux  
et sous chaque racine les douleurs vivront en reines  
des cheveux sans âge jusqu'à la plante étrangère  
fuit un monde à travers moi ami du vent

## VIII

et du jour au lendemain  
que de nuits s'allongent aussi dans tous les coins  
de solitudes rudes et parallèles  
aux nuits des routes croisées dans la pierre

ne touche pas aux étoiles  
ce sont des orties  
où sont nos paroles  
les portes s'égarant

il fait clair dans la maison du fou  
toutes les heures ont moisi  
une seule sonne de temps en temps  
qui ressemble à ton chemin

une seule femme se lève encore  
de la voix qui nous bâtit  
que nous primes l'un et l'autre  
par la main un jour de frais jardin

IX

des sommeils anciens qui montent  
les oiseaux repentis  
de la couche de sang ombreux  
aux sommets d'innocence

par monts et par rêves  
suivant les allusions de la terre  
tangentes des regards d'emprunt  
qui ne passent plus par la tête

pour prendre feu au vol  
le long de la crinière d'air  
ne sort d'entre les dents  
le refus comme un fouet

que pensent-elles de la délivrance  
où les rimes des profils s'anéantissent et des lacs  
une fumée court la servitude  
dans chacune incandescente



X

une joie un avenir  
tout est dit sur la branche  
le roulis l'emportera  
ton sourire volé comme le vent

les yeux les plus purs et les jours en sang  
quand j'ouvre la bouche tu parles  
et la même est chantée bien plus haut  
où tu n'arrives pas à boire

rire rire dans la terre  
une enfance à divertir les bois  
et les muettes confiances  
dans lesquelles s'est noyée ta bouche pour moi

XI

y en a-t-il de souriantes  
au partage de ma tristesse  
où s'étend la lente image de houle  
en pays de connaissance

radeau en perdition — mémoire d'homme  
qui vit du jour au jour sans se compter  
qu'importe au feu s'il perd les flammes  
que l'homme porte en terre d'inconnu

ainsi je t'ai perdue en route de calme  
vision — où le sanglot ardent des mers  
s'attache aux peines des morts en moi mordant  
par la peine des regards et les dédains encore vivants

## XII

celle qui fut la joie — désordre de ma peine  
ne l'as-tu plus craintive revue errer sans fard  
dans l'âme pleine et sonnante comme un fruit  
scrutant la paresse du sol

le soleil lécha les corps lents et las  
nulle ombre n'a troublé ses allées et venues  
tendres comme les lambeaux pendants des bouleaux et les voix  
se sont consumées les chairs vêtues de charmes calmes

ô mort docile ô attentes ô soupçons  
pétrées par des mains rudes dans le feu  
un jour les arbres secoueront frêles  
les craintes sèches d'ici-bas

et la mémoire ne verra plus sa fin  
les nouvelles rumeurs dresseront leurs corps fiers  
dans l'herbe des morts  
avec les carillons

XIII

errer errer dans une tête pleine  
où j'attends la seule l'absente  
la mal choisie d'entre les belles  
la pierre au cou

par les profondes ruelles du sourire  
tant d'hommes s'égarer près du pont  
toujours partie — ni rides ni vents  
parmi les rares

vieille l'ombre s'est rompue  
de la branche sans amis  
et la dernière est morte  
qui voulait revivre une jeunesse morte

toute la neige toute  
le ciel où demeurent toutes  
ancrées désespérément  
dans un cri — d'avoir trop compris

XIV

quelle est la belle au cœur d'eau  
au cœur de l'eau changeant de peines  
à peine marchant de chanson en chanson  
dévisagée le long des yeux

déraisonnée au long des îles  
se vident dans le sommeil les vérités à peine pensantes  
mourir dans l'eau veuve de désirs  
où se dérèglent les rides

vie sauvage fleurs aux tempes  
sommeil mordu au flanc des furies  
l'ombre refoulée en d'autres vies me porte  
ombre désormais secret sans vie

sans amis et sans figure  
je t'ai vue dans la prairie  
pareille aux autres couronnée par mon soleil  
unique changeant de femme en femme

comme le rire comme la nuit  
sans passion ni retour  
déchirée en son or  
morte au sommeil des autres

*OU BOIVENT LES LOUPS*

## I

il tonnait et raisonnait au delà de la mer d'aigles  
le couple de chemins noirs nichait en titre de la plaine  
comme parmi les chocs au feu du gardien du sang  
venait une autre douleur s'emparer des blancs amas d'aube  
coucher sur la paille parmi les présages  
franchissant les cavernes de cuir aux bras de nuit tendus vers la jeunesse  
face au feu  
jeunesse écrite en rébus de feuilles

translucide donneuse de neiges  
face au feu jeunesse aux éclats de silex  
ravinée dans les rites de l'humus riant  
riant jusqu'aux éclipses printanières du sang fardeau de sang dans la tribu  
vaine et pluvieuse chair  
rapide comme l'éclair et son erreur chasseresse  
à travers les groupes de vent amassés dans l'être douloureux  
prête aux dénouements dans la gangue les nymphes  
les cahots monotones des roues parsemées  
sur l'incarnation des forêts en rut  
nombreuses voies  
où vivent les loups en abondance  
face au feu

couplant l'air noir grinçant des mines ensorceleuses  
où ressuscitent les secrets entre les rides immondes  
et ne se comptent plus les mensonges qui obscurcissent les feuillages

ciel allaiter des blancs troupeaux montagnards  
vers ton indivisible pureté se tourne ma face étrangère  
et sans nuages te regarde dans les yeux de tout le monde  
si loin en moi-même qu'à peine on peut me voir  
si loin va la peine  
mûrir son empire et croire dans la pierre  
en vain se révoltent les masses d'images et se plient  
à l'ombre de l'eau sommeilleuse des astres  
comme la parole n'a mensonge ni vérité pour vivre seule  
et faire vivre la solitude face au feu de la parole à la tombe

l'œil cruel dans ses loques de puits se dresse  
usé est l'amour dans les proches entrailles  
de la nuit l'époux de la nuit marche la tête haute  
de tant d'enchantements voltigeant dans la force  
que l'homme bientôt atteindra à ses bords lumineux

comme la mort plus pressante  
à la poitrine d'horizon bas  
s'arrime le sourire  
en toute sûreté à fendre les bois  
à rendre son feu épars aux ardentes pécheresses dans les terres  
les nuits molles aux creux des mémorables



## II

de ta chevelure rousse jusqu'aux racines qui te lient  
le soleil a mis l'empreinte paisible  
le rayonnement de sa parole de houle  
hagarde sous le rire sans mors  
blottie au sein charnel des mots  
et de la nuit aux âcres adolescences  
tant les yeux fermés se mirent encore  
dans leurs jours où vivent les cristaux  
qu'aux galets du jeune souvenir en toi  
s'est attachée la mer livide

plante rousse des déserts lentement apparue  
dans l'odeur humide du rêve en cohue hirsute  
qui se déroule en toi avec tant de vieilleses  
humaines auprès de la chaleur des yeux de bête  
douce chaleur où l'on retrouve les mots  
chauds comme le pain et la brousse  
jusqu'à l'anéantissement

j'ai longé ton haleine de sursauts  
que le vent seul murmure au vent la bouche sur la bouche  
et sort des frais serments qu'un cri déchire  
l'immense désert que fit l'amour de moi  
parsemé de vides amours et de trop pleins  
nids d'espoir

ô pierres lourdes sur les épaules  
dévisagées plaintes de remous  
dans l'œil mort de blé  
à craquer des sécheresses et des replis indestructibles  
comme les rides dans les lits des fleuves  
maladif traîneur de boue en plein printemps  
frôlé du rossignol  
feuilles fanées de scarabées parmi les cytises et la mort  
les fenaisons dans l'âme comble et rude ont commencé  
et se couvre de rouille aveugle  
dans les bras de sel

à l'abri des jeunes pousses de raison

### III

il fait un rude jardin d'hiver dans ton passé  
qui ne sait passer ni revenir  
il n'est pas de chair absurde qui te garde  
piétine le clair devenir  
d'une enfance plus lourde que mer

laisse vivre au champ de certitudes  
jusqu'au plus perfide pli  
où échoue ton ombre en beauté  
qui perd son herbe

des cavernes noires  
que l'homme a oublié au plus profond de lui-même  
de déblayer les fuites de lumière  
de gros morceaux de lumière jetés en vrac  
la tendresse même au cœur du lent rocher  
ô seins inimitables dans l'aube  
et tendres naissances de ressorts furtifs  
ô naissances d'hésitations printanières  
les routes sont en germe les plaintes en tête  
et les feuilles marcheront d'un pas sans remords  
à l'abîme des yeux  
aux douleurs victorieuses des absents

#### IV

ce fut un temps au creux des neiges  
ravi parmi les ombres seules  
tu assemblais l'épars troupeau  
de folies sur la maison du pluvieux

il neige inconsolables des nuits folles  
sur un jardin de lèvres où puisent les savantes

vaine s'est réconciliée la lumière louvoyante  
avec la terre aux agrès de sourires dans la douceur  
la nuit se mord déjà les lèvres  
que tu portes incrustés dans chaque repli du lent terrain

que tu portes dans la faim des vagues  
où des larmes gardent le secret minuit des loups

plein est le jour de dépouilles impénétrables  
et du suc de la sanglante infortune  
apparaissent des rives brodées de femmes nues  
pétrifiées dans des figures de rêve

ô tendresses ô distances sur les bords des terres bues  
aux mues des pensées qui te vont comme un gant  
dans l'angoisse ou la ferveur de leurs soleils  
mortes sur la face terreuse des prés  
foulées dans la course profonde  
les défaites dédaigneuses

l'être plein de vie de faible vie à peine attachée aux morts  
saura effacer les durs sillons encore vivants en moi  
les douloureux itinéraires  
qui à ton regard se lèvent encore en moi pleins de dédains  
vie qui commence et qui finit par toi de honte asservie  
nous avons remué les ombres et les morts  
infatigable vigie des tristesses veloutées  
sur le faite déraisonné mordu aux frontières charnelles et pures  
des furies vagabondes qu'insinuent les lenteurs

ô fumeux sommeils tensions de lumière  
où trop de rires vifs se meurent

c'est l'ami perdant son ami  
et la poitrine en est toute emplie  
dans les fermes de terreurs  
se consolent les oisifs  
et les deuils insistants abondants en défauts

elles sont redoutables les fougues les cruelles  
abondantes terreurs sur le duvet des toits ennemis  
butin sanglant dans une tête de résonance  
où les vains souhaits s'amassent dans des clapotis sans raison  
elles ont fui les raisons moissonneuses passionnées  
et les dards du rire sans expression ni poids  
tournent la roue ce n'est que mélancolie  
qui s'accroche aux pans mouillés d'une visiteuse  
partie du corps et du monde avec les opulentes prophéties aux aguets  
dans ton monde qu'a mordu l'inimitable

V

que sont-elles devenues les croyances les silences  
les routes étaient ouvertes au plus fier de nos jours  
frappant aux portes légères des rires avec des flammes  
et les témoins méconnus avertissaient les forêts tapies derrière les yeux

elles sont mortes les étendues balayées par les traînées stellaires  
qui grandissaient à l'ombre ensanglantée  
des oiseaux — îlots vivants dans le grouillement des récifs  
où nous était donné l'amour en gage d'éternel

la jeunesse noire aux yeux brillants a coupé la route du présage  
ma jeunesse enchaînée aux seuils inhospitaliers  
morte — c'est le mépris qui se lève en moi avec le soleil  
franchissant des monceaux informes

ce sont les cadavres qui bruissent encore en moi et meurent  
chaque jour tandis que l'herbe atteint l'espace ancestral  
parmi les chauves-souris trébuches indéchiffrables  
vouloir de trop de pureté

un jour peut-être jaillira  
la lumière dans la grandeur  
et le front enfin levé de la boue comme un enfant au sein  
tu partiras dans son audace de blancheur immémoriale

VI

mentir d'une nuit belle comme une femme  
nous avons tous vieilli à son chevet de sang  
belle et plus belle comme la flamme  
ne saurait revêtir de plus frustes veillées

dans le fruit qui mûrit je t'ai toute enfermée  
c'est ma vie avec les bêtes voraces du rire  
et la morte se fit voix dans l'écho de la glace  
où s'inscrit l'alphabet de vos yeux ô femmes inconnues

nouvelle et plus belle l'herbe douce du sourire  
à la source haute de bras tendus vers ton zénith  
ce ne fut qu'un cri limite d'air  
et l'onde déchirée en gaité

combien faut-il un temps lourd de pardons  
a sombré sur le port où nous n'aborderons plus  
le soleil m'a oublié dehors  
de vin clair

## VII

il était à l'ombre d'une raison hautaine  
invincible ramage sous les plaies de l'azur  
un chant qui me suivait une mauvaise morsure  
le récit long et âpre d'un fleuve de serpents

l'air où je vivais s'effritait d'abandons  
successifs mais le plus profond dénudé hier  
amorçait le feu  
la risible croyance de pouvoir

pénitence pénitence — tant de feu se perd ailleurs  
qui pouvait se déchiffrer  
seuls yeux lourds de tant d'animaux  
en cage ricane la tendresse

tendresse dit la main mais la main est de plomb  
et les mains ne me parlent plus c'est la nuit qu'elles couvent  
c'est la nuit pour les autres lèvres  
voguant absurdes

en vain les ardentes aux secrètes études  
des mers vaporeuses à l'affût des passants  
la proie se détache du vent  
et tu restes sur place avec les racines

miroir tout est miroir qui te jette l'aumône du présent  
tu te jettes avide ténébreux  
et te cognes contre le mur de lumière  
le sage au tronc de nuit



## VIII

par où je passe a passé le fer rouge  
et les yeux rongés au feu des larmes  
ont passé par le sang et le lion  
ô rigide

nul vent n'a tressailli plus avant dans la nuit  
que la dette obscure  
le marché de soleil est entré dans la chambre  
et la chambre dans la tête bourdonnante

mûrir les amorces du désarroi  
que de plus craintifs ont jeté sur terre  
chaude défaillance d'une nuit de chantier  
vivre son indifférence toute

et si calme la nuit tant qu'elle marche dans l'enivrement  
s'embrouille dans la cité dans les plantes  
une main invisible me pousse sauvage  
sur des routes vieilles de jardiniers

où vibrent les nouvelles  
on retourne les gazons  
il y a encore des larmes à puiser  
des fers à tordre en hiver

IX

hivers de tigres je ne puis vous voir  
du tertre que j'ai retourné en ma tête  
et le peu de tendresse tel  
que la palme s'accoutume au ciel noir

les sentiers friables qu'on croyait d'univers croisés dans un corps  
de femme et les risques l'éclairaient en dedans  
lucide eau de la confession profonde  
où ne vivent plus

ainsi se raidit le corps ample et froid  
dans la serre et le soleil ne le remplace pas  
soleil pour pauvres dans les corps successifs  
les uns enfermés dans les autres avec destins et fleurs

une fleur simulait la présence des choses  
inconfortables à l'esprit et fuyait  
le long d'un horizon de lendemains  
pauvres comme un printemps si faible si bas

mélangé encore avec la terre involontaire  
les poings serrés sur des jours et le mal de gorge  
serré le mal de désirs trop grands sous ce soleil  
ne peut percer des touffes où respire et s'attache

et s'empêche et s'y perd  
cheveux blancs de feux follets  
se gargarise d'insectes  
le ciel et par nappes nous nous dépaysons sans hâte

X

aveuglement toujours plus aveugle  
ouvrir la vie aux hantises intactes  
qui sommeillent parmi les brindilles  
d'air enhardi par le rude silence

les hantises en dehors de mon monde  
et ce monde mon enfant  
évanoui parmi les torches  
quand se ferment les yeux et les roseaux sur la piste

nœud assoupi dans un nid de bras souples  
la bouche en soleil de crypte — l'effondrement  
des fatalités en barres au son du clairon  
dans les berceaux lourds de zébus

à même l'oracle de peau  
sommeil trempé dans la jungle de sibylles  
tant d'autres printemps se sont trompés à claire-voie  
aux duretés de sabre qu'un autre être pousse en moi et ne peut en sortir

des cris de pandanus angoissants d'araignées  
allongent les lances  
des feuilles ne sort qu'un cri à peine de doutes  
offrande au relais du solitaire

durcir les lucides méfiances  
ouvert aux terreurs aux claires voix  
dans les cornes d'abondance des tempêtes  
d'un seul coup d'ailes défaillantes

dans la maison du ramifié en lui-même  
parmi les cailloux et les cactus et les seins de femme  
au ravissement du trop de sang versé à l'inutile  
se dresse enfin une braise printanière en campement de pitres

XI

titubant entre les gares et les yeux des môles  
dès l'éveil de faim n'a-t-on vu de plus peureuses  
qui ne jouent ne savent  
d'un soleil profond

comme se laisse choir de l'âge  
un feuillage dort sous terre  
ni à prendre ni à laisser  
à toucher des bouts des doigts

plus nombreuses en moi les vies se figent  
et d'envolée en envolée j'ai perdu la trace de leur peur  
rien que désirs dans la fourmilière  
palpant l'astre

vider la lumière d'un corps arraché  
à l'unité sonore plus vieille que chanson  
sur mer à la cruelle vigilance  
d'un sommeil où gisent les poutres

## XII

autour du pivot que les flammes lèchent  
et les tenanciers de la mort  
tant de lâchetés subjuguent les brunies  
que se dispersent les trames du séjour  
entre toutes les pierres la plus lourde  
est une constellation au cou

une jeunesse qui ne chante ni n'arrive  
par l'assouvissement au don du feu sur la terre  
la faim n'a pas brûlé en moi les dures stations  
où j'ai lavé les pieds meurtris  
leurs courses désordonnées ont pris racine en tête  
et des grumeaux de terre et de sève coagulés  
s'arrachent avec les touffes indécises de jeunesse

jeunesse jeunesse je reviens toujours à tes routes de filons perdus sont les  
restes de la trame  
je sais les jours qui veillent encore à tes remparts  
infranchissables derrière lesquels tu tiens table ouverte  
et que si rarement j'ai pu escalader en cachette  
mais les feuilles sont vives sous les yeux fixés au cadran des drames  
nombreuses se pressent à l'embouchure les floraisons des jeunes ans  
juchées sur des  
épaules d'eau  
la main ouverte dont se charge  
le printemps trop jeune pour se hisser  
des couches profondes et clame terre terre en s'ouvrant  
bouche avide sang salin

c'est la ruche qui s'ouvre la pleine poitrine  
ruisselante d'écueils sous chaque cil  
pénétrant dans la chaleur charnue des airs bas  
où la populace grouille parmi le tribut de la mer  
rien n'est facile comme la vie dans ma tête  
jetée sur la plage fine  
même du vent le grincement douloureux  
viole les volets du soleil

ce sont de rares et tenaces pousses  
de blessures vivaces sans s'émouvoir ni d'hirondelles ni de remords  
rasant le sol tendu de craquelures  
et les ossuaires craquent dans les jointures de la terre  
calcinant de viriles lenteurs

### XIII

lorsque les feuilles se pressent contre les feuilles et s'accouplent leurs  
corps humides et souples  
et se tapissent les émois de la rosée première  
au sein d'un chant  
flétris de lèvres autour du lit  
il y a des yeux qui ne peuvent s'endormir  
jalousement coupés à la hauteur des paroles en bas âge  
à ranimer les hardes de nuit  
à faire tourbillonner dans l'abandon la poussière chaude de nos mains

au fourmillement de solitaire  
quand la peur se couche sur le tombeau frais  
de notre corps aux vivantes enseignes de feu  
de terre volée aux portes anciennes  
au repos provisoire mêlé à une cendre d'herbe qui ne sait plus pousser  
ni baisser la tête dans la déchirure d'un baiser de sous-bois

au poitrail du soleil les fourmis  
et pas un grain de sable par le tamis de la tête ne passe  
un ciment d'or mûr et d'été  
sur les pas pressés de l'oiseau  
où la craintive gorgée sursaute le long de la peau naissante  
d'une route longuement de fruits amoureuse et perdue

la retraite du sang isolé  
et l'étang de sang dans un désert où les ailes  
au cours des paisibles  
s'amassent transparentes en herbes de silence  
aussi douces aussi pleines  
que les seins dans les larmes baignés de caresses  
et tout à coup la plaie béante  
de tant de vie luisante aux crins de la couleur  
et craquante  
et de découragement

XIV

L'arc tendu des parlers de chagrin  
sous la voûte jetée du fond de la terre  
du rire

nulle ombre n'est trop épaisse pour la traversée difficile  
des lignes ennemies que l'homme fait chaque nuit  
à travers le ciel de glace et les flots de terreur  
se déversent sur la ville aux grincements de dents

entre les lunes basses  
et les mémoires où naviguent les sourires  
loin des terres loin des grilles  
parmi d'immenses tristesses penchées à la fenêtre  
de lunes basses si basses basses

que l'homme puisse dans le sang des floraisons  
avides retrouver la chambre fraîche  
ceux qui laissent naviguer leur sourire  
et trouvent arrachée au sol en grume la menace de mort  
sous le chêne fidèle de cortèges de vitres

je t'ai reconnu caché dans mon sang  
homme frileux quoique habillé du pain de ce monde  
brûlant dans ton ciel qui ressemble à la folie des hommes  
mais qui d'une planète à l'autre joue avec des amours opaques de ce  
monde  
à la rencontre des rives

les rives sont de feu vers quoi tend la jeunesse encore loin d'être finie  
qui allume encore les prunelles  
en friche et les amours indéchiffrables  
les dernières sont de la terre  
encore voguant au delà des matins jeunes



*LE PUISATIER DES REGARDS*

I

il y a des heures, blanches épreuves  
qu'engloutissent les maudites  
sur la fente irréductible  
d'un espoir trop plein

il y a tant de sens à l'aube qui sombre

qu'il n'y ait qu'une aube de ce monde  
seule et qu'elle ne fut que l'ombre  
d'une raison parée de mille méduses  
de ses clairs éclats ou des cendres  
revivront les souffles oubliés  
dans une aube nouvellement débordante  
de vérités dures de pierres dures

et les aubes écrasées dans l'invisible sang  
en laine au regard du fer jaloux  
d'une croissance si pesante si grave  
que le jour ne résiste au sourire avançant  
dans la chaleur des mortifications où brûle encore  
la constance du verre et se rue et se délasse  
le tourment hideux de la vague à voir sans repos

sur chaque dune solitaire s'amollit la feuille juteuse  
de trop de vouloir impuissant de trop d'écume  
nous laisse l'absence regrettée des rêves en pleine activité de chaland  
son visage de volcan à toute heure en fuite  
à tout refus broyée sur la digue de soleil

## II

à l'encontre des heures à la proue abolie  
des compréhensions entre hommes — ce que furent les sources  
les derniers mots s'immolent  
maison sur maison — qu'avez-vous fait ma jeunesse  
striée à l'endroit du soleil sur les portes  
de grelots et de vagues de sommeil qui livrent leurs combats  
autour de l'île ardente — qu'avez-vous fait des voix  
qui se sont offertes dans la charnelle plénitude  
des charniers bouillonnants et des sèves avides  
de tempêtes et d'apaisements que donne la bête féroce  
cachée au plus subtil repli du front de la mer  
avec la mélancolie de l'homme  
celle qui tend vers la fin fugitive — un delta d'années —  
et se désaltère à ses terrifiantes possibilités  
les vociférations d'oiseaux  
qu'avez-vous fait lucide ma jeunesse — le fer grelotte dans sa gangue  
et l'enclume sourde dans une tête de dormeur  
à l'abandon du bruissement de la forêt  
chaude se fond dans un écho adulte  
et le sens file à terre  
cycle cristallin à fleur de sort  
sourd des creuses résistances des lumières fabuleuses  
empilées sur les raisons de la terre

à mûrir l'impitoyable gain  
nulle eau n'a contourné plus frais pays  
que haine et rire dédaigneux au seuil de l'être  
vol continu de l'aube à l'aube à la plus basse  
imperceptible déclin et familier — de passage  
est l'oiseau dans le golfe rigide  
à la barre et crie sauve qui peut  
et personne ne bouge c'est la chute vertigineuse  
soufre chaux cendre sauterelles  
terre terre mais il n'y a que vagues affamées  
et clavier de bois sec tout autour pour le vent  
à s'entendre gémir l'inutile survivance  
parmi les beaux et les mauvais temps levain des rides

et les ricanements du travail inné de la saison  
au revers de la mort mot à mot  
remuant des masses éteintes

obscurès vigies  
les rivages prochains de la faim  
déchirent l'air  
et les lèvres du soleil sont mortes  
mûres contre une terre bien-aimée ma lointaine et délétaire

### III

l'ombre close sur un jour penché  
à la vigueur de vague  
mesurée au roc pourri

il y a des plantes de rire  
poussant sur un fumier de trop de peine déçue  
en reines et d'accablements  
il y a des fronts impérieux  
derrière les murailles des têtes livides  
derrière l'enclos des pays de feuilles  
qui offrent du vent à pleines poignées  
et du sang au vainqueur  
assoiffé comme terre de soufre  
il y a des raisons il y a de moins bonnes  
il y a des raisons de dormir  
d'une moitié de vie fendue en pleine croissance  
vie rançonnée sur les grand'routes de fer  
dormir de fer  
dormeur de dompteur de dormeur de compteur  
de rançons de dormir  
poignée d'enclume  
un signe haut sur le front  
domptant les culbutes de laine de nombres  
sans fin dans la molle effervescence des nues  
endormeur de vie  
au centre où les rives sont des algues  
et le minerais de sommeil agglutiné à la rive incandescente  
remue des traces et des dormeuses  
allongées sur le bout de langue d'une douceur de crépuscule  
parmi les paillasses de terre au seuil des comédies vivaces  
fendent le feu sur un tronc de fronts pesants  
trônant absurde et seul  
dans la sueur d'une blanche solitude — pour personne —  
à force en elle-même de se perpétuer  
sans croire et sans égards

il y a des copeaux d'écume qui sillonnent le séjour des dormeuses

que font et refont d'innombrables glaces  
à la lisière des corps  
en silence de veines au pied des cadenas  
en cadence de cascade où se figent les vagues incantations  
au barème des sens et leur délabrement de plâtre humide  
mieux que le cri au sein de la vague  
allaitant l'inconscience des dangers à travers les réussites des terres

tant de mort silencieuse parmi de lentes vies  
se passe le temps des cerises  
à hausser le ton et le vin  
vainement acquis aux bords des sommeils juteux

tant nous sommes-nous réchauffés aux voix terreuses  
jusqu'au plus lourd noir de vigne  
à la spongieuse lumière sans bruit  
dans les os que les arbres laissent traîner par terre  
perdre leurs jointures vides  
et se peupler de ramifications dans la joie de taupes  
au soleil aveuglement lent

le trésor abcès de terre et du feu la  
saignée tenir les rênes le dédale  
par le massacre dispersé aux vents ennemis  
l'allégresse cicatrisée des devins dans leur coque de dragée  
tel un couchant incarné sur un nuage de tigre  
la cavalcade ailée dans son sillage d'agonie  
vire au plus profond de la conscience et du joug  
à l'étrave de soi-même attentif encercler de vies vagabondes  
aux frais de mille penchants attendris  
le bout croupissant d'une histoire sans fin  
perdu dans la nuit d'alcool s'abîme  
avec des rêveries de carnage et de mythes  
par personne et par astre

#### IV

les bergeries de vent où miaule le bois  
et sèche sur la joue les heures de larmes  
bardées de fer houlaiement les aveugles puissances  
rien ne marche qui ne soit de la mort  
de la source glacée aux justes feuillages des rois de la route  
qui n'en parle ou se lève

que dites-vous hôtes de feu  
en changeant de mondes les heures de larmes  
sur les joues des portes où s'étouffent les pas  
de ceux qu'on attend et qu'absorbe l'épaisse tristesse  
massée devant la demeure sombre  
où s'éteignent les spectres

et les sommeils saignent  
qui nient les yeux des autres

je grandis de leur ombre et je m'éteins en eux  
où veille jalouse la solitude et ricane  
à travers la figure fermée de la fenêtre  
atteint les couches fumeuses  
longuement clignotantes d'une mer de phares  
et de plants choyés d'hommes

les rames sont des ailes où cesse la lumière  
s'effacent dans nos parterres de lèvres les lettres de passé  
et les plaintes moqueuses des plantes

tant ont passé de secours en secours  
les peuplades de lierre les anneaux de débris  
fiévreusement ô la belle nuit sourde  
qui résonne encore sur la route  
que leur tumulte enflamme le sommeil  
au milieu même de ses dégâts  
et le sang tombe des cimes de soleils  
où s'élèvent le doute et la nuit

sur un seul visage pâle à tout jamais  
le printemps dévasté  
qui sait — ma tête tombe



V

seul dans une âme ample j'ai vu se perdre tant d'aventures  
dans la vaine gamme de clarté  
que fier comme la solitude a sombré le gouffre dans la couleur  
universelle qui me porte

c'est un alcool vécu dans les yeux  
un réche fourmillement de planètes  
et l'ancre serrée à la poitrine  
où battent les vents au pair  
n'était-ce le fruit radieux sur l'aire de coton  
les routes endiguées par les dents de la mer  
et la chevelure au vent qui larmoie  
un astre nouveau s'inscrirait sur la flore de la main  
une vie faite de silence profonde vigueur  
aux limites de l'orage

le recueillement des mares d'étendards où se mêlent les villes mortes de  
vagues  
sans l'éclat des fenêtres sur le ciel de squales  
fuyez négligences de mémoire  
où rampent les voies sourdes  
vers quelque impasse bourdonnante de cloches  
où s'est prise la trame de lumière  
dans sa douce signification de puissance et de droiture

est-elle charitable sur les toits inconnus  
qui s'enfonce plus sourde que jamais  
la neige de constantes défaillances de traits  
où nous rêvons la même rive  
et sur le squelette en friche  
grouillent à la dérive les floraisons impunies

VI

le trot des mulets à travers les viornes  
s'accroche au feu des cornes avec l'appel de nuit  
la sciure des nuits se frottant contre la gloire des jours  
recueille dans le creux des montagnes  
frétilante pluie aux humeurs d'aronde perlière

que l'homme ne se donne aux prairies verdoyantes  
et à l'eau sage qu'encercle d'oubli le timonier  
un charme passager

l'amitié a passé en coup de vent noir  
tout était là pour qu'elle y soit aux neuves moissons de vertiges  
peut-être n'était-il pas assez habité par lui-même  
et rien n'était en place  
peut-être a-t-il trop pensé à fuir  
quand aucune fuite ne l'aurait détaché de sa ferveur première

ce ne sont pas des fleurs qui montrent des égards  
à prendre ou à laisser  
ce ne sont pas les feuilles de neige  
ce ne sont pas les mots qui lui feront ouvrir les pièges  
et desserrer les proverbes où il s'est pris d'hiver  
dans la moelle des gemmes

héler encore les lâches séductions  
je veux vivre avec la mémoire entière  
harcelant les chiens béantes fêlures  
agitant le sac empli de verrerie cassée  
où maint reflet se brise à faux  
comme le cheminement des événements à travers la fumée  
pour en sortir  
un peu vivant et un peu mort  
endormi ô lecture de soi-même  
et las des jambes qui me portent  
ni assez vite ni assez loin  
éventant les amoncellements de passé sur l'estrade  
brisant les mâts porteurs mauvais de lointains conseils

aux mamelles d'auréoles  
pourquoi chanter

VII

à l'horizon planent toujours les oraisons  
de vie en désordre  
le liège est cerf le cerf est feuille  
un matin à bijoux une robe de mains  
palpitantes qui fuient la terre

un visage qui se hâte à la nuit  
les soucis au rivage  
une lumière qui erre sans se connaître

une femme qui l'habite à regret  
la neige la couvre sur les cimes interdites  
une seule ombre la trouve  
une seule qui la cherche qui ne doute  
de la naissance des ombres

## VIII

des nouvelles étranges et imprévues frappèrent à la porte  
dans la bouche de la rue le voltigeur jouait aux dés  
entrez dit-il et la lumière se fit  
frappez dit-il à la porte plus loin  
les lointaines eaux lointaines  
plus haut que la naissance des eaux  
plus loin que la crête où se divisent les eaux  
et les mortes nous suivent jusqu'au pas de chaque porte  
entrez dit-il et la lumière se fit  
personne n'avait frappé  
c'était encore la solitude l'éclair qui fond en dedans  
et rien n'épuisait la vaste étendue de la figure des rives

je les ai redécouvertes enfouies sans voix  
solitaires au fond de leurs regards de fines fissures  
au puits froid un seul mot est à dire  
qui ne trouve pas la force du jeu

les rivières me suivent où je ne réponds plus de moi  
mes pas sont captés les réponses comptées  
il n'y a plus de caresses dans l'air des yeux  
sauf dans tes yeux où saignent les corps  
femme aux regards emprisonnés par les regards des autres  
et les rues passent en reines où les femmes toujours nouvelles  
au clair du nid se comptent

IX

l'eau monte jusqu'au sourire  
les paupières des choses où s'attache un souvenir violent  
baissées sur la lampe du corps

par un matin duveté de corps jeunes  
s'arrime le pacage des rires mordorés  
qu'en d'autres incohérences labourèrent la chair  
cernée de phénomènes aériens

le jour des douloureuses ramifications d'étoiles  
s'éponge le front lumineux de buissons  
plus bas que la neige que nourrit une mémoire  
la cascade des corps de femme et de soufre  
la peau chaude des nids  
dans l'odeur toujours viciée des amours ligotées  
une femme qui naît à chaque tournant d'eau folle

X

le bruit des sources calfeutrées dans la tête  
une seule pierre roule depuis toujours sur la pente  
et ramasse des regards de bêtes  
tu es toujours à la source de soleil trépignant  
couvert de mousse tu te passes la main fiévreuse sur le visage de fer  
et une autre sueur vient alourdir le passé  
tourne doux regard de servitude tourne seul — hameçon —  
il n'y a pas de porte ni pour entrer ni pour sortir  
il n'y a pas de mort aux alentours qui guette les travaux  
les vies forcées

toutes les paroles sont oubliées illimitées  
et l'ombre ne sait plus où se nicher  
de tant d'aveuglant silence  
qui perd le sens de sa douleur de feuille lourde  
que les pétales aux cils de fièvre ensemencent la solitude  
et la solution de sauvagerie se fait jour parmi les assauts de la mémoire

XI

trop loin plongés dans la clarté  
les seuls à nous mêler aux pieuvres des rêves  
enchevêtrés comme ailes mouillées  
dans la moiteur des molles feuilles de peau  
aux béantes aubes des lits inconnus et familiers

serre dans la main des parapets  
le fouet qui claque au vent des dunes  
un escalier de nuages se déverse sur la ville décapitée  
et des glaçons amers les vénéneux souvenirs  
où sont les yeux où sont les mains  
l'impitoyable couronnement  
et les bouches où nos jeunesse s'abreuvent  
seuls désirs amassés par nappes d'images  
en pelotes garnis de velours sont les cerveaux des jouets ennemis  
que nous avons abandonnés dans les coins des chambres nues et tièdes

ne retrouver sous l'empire de l'œil  
que les combats de l'épouvante parmi les ailes noires sans corps  
filles des veilles résolues  
virevoltant dans l'air hostile et déployé au-dessus de nos têtes  
avec un bruit de frottement confus contre un mur d'indifférence



## XII

sur le verglas du rire glissent les nuits heureuses  
jusqu'au blanc des yeux les oiseaux ont couvert l'espace  
les deuils vivants s'amoncellent au pied de la muraille  
les sentiers parcourus se sont attachés à mes flancs  
et volent au vent — ce sont les crinières des pays rebelles  
les verres sont pleins — nous ne buvons que de l'ombre  
les gestes en fuite sous l'écume d'hiver  
les vagues piaffent dans les veines adultes

### XIII

sauvage illimité  
de chaque taciturne tu entoures les branches  
de nymphes cotonneuses impalpables  
sur le mur de camée  
les plantes de mains aux pommettes saillantes  
portent leur silence en croupe les bandages  
une ombre passe à tes souhaits  
turbulence  
poudre  
fauve

au foc flottant des mausolées  
les narines riches d'épouvante  
les galons de la mort ont ligoté l'empire  
des hâves et fougueuses invisibles

tu répètes la nuit la démarche de l'adolescence  
des gouttes transparentes aux absurdités de verglas  
ce n'était pas la douve  
ni le doute  
ni le hunier  
les lèvres cernées de vagues insurmontables

détruis ce que rencontre sur le parcours apparent  
l'arbre de glaives  
de la tristesse de ce monde il ne restera que l'entrave  
d'où ne s'échappe la conscience ni ne se dégage l'écueil du souvenir  
incarné  
l'incohérent assaut  
au retour des flammes sur la terre insolente  
le sang en friche sous les pas déchiquetés

#### XIV

ainsi remuent dans l'ordre de bataille  
et veillent l'inépuisable concert  
les fruits abondants insérés dans la fente du rocher  
où la jeunesse revient sur ses pas  
et ne sait couper les amarres  
les flammes amères  
nulle preuve derrière moi

les vents soufflent à travers les caries des carrières  
les plaintes retournent aux ruches anciennes  
et les flots de peur

chaque ombre découperait-elle une trace rigide sur la terre  
que l'homme tomberait encore sur l'instable amas  
le fracas des pierres mortes  
dont se nourrit sa nudité plaintive  
dans sa bouche poussent les feuilles  
de son corps s'arrachent les tombes  
et le frisson de lumière et la proie des nouvelles pentes  
qui bruinent parmi les derniers restes d'interrogations d'étoiles  
mûrissent au palais des seins blancs

à l'enfant qui surgit d'un bol de lumière  
la lumière enlève la tristesse couche par couche millénaire  
et la flamme fuit de tout le sens de sa richesse  
va et vient meurtrie de jours meilleurs de chaînes  
sous la feuille il y a encore de l'hiver rêche pour la lumière  
qui racle dans une bière vide et vide les miroirs de leur lumière

XV

il s'est fait une lumière de roi  
dans la crique aux fleurs folles où grignote le sommeil  
je n'ai pas méconnu l'éclairage brûlant  
que peut penser l'obscurité  
sous la robe d'amour

une fleur en acier  
et tout le regard tendu de la tempête  
portant au désert des taciturnes le souvenir du fenouil et de l'aneth  
les folles odeurs de pain chaud

ce sont de ces plantes amères  
haletantes figures où sombrent les humaines démarches  
et courbé sous les puissances absurdes des mondes  
un noeud sur le fil où nous savons à peine avancer  
on croit laisser sa vie derrière soi  
et c'est encore une vie tapie contre une autre  
les nuits s'appauvrissent qui livrent au prix des gestes de ce monde  
les seins soufrés de leurs flammes en courroux

les drames lointains sous des amas de masques  
rongent encore les rives éparses  
la lumière défigurée aux tempes

XVI

les portes se sont ouvertes sans bruit ce sont des ailes  
de lourdes landes aux bras tendus  
les steppes de fer enjambent les canaux  
parsemés d'ossements de caravanes perdues en route  
les corps tendus des routes suspendues  
brûlent dans le gosier des froides foules  
dans le lit du fleuve gît une lumière fauve  
et fend l'air à la proue de verre  
mûrir les yeux dans la prison des mers  
endormir dans les nombres

les galets parmi les rayons nourriciers  
aucune douleur n'amorce les vagues de lèvres  
l'ennui s'est échoué sur la plage de textiles sauvages  
et les sabliers des corps de soleil  
immobilisent l'heure et la charrue  
fumée  
ligne  
amer  
une nuée de fleuves impétueux emplit la bouche aride  
ni l'homme ne rencontre l'homme  
ni la barrière de pierre et les glaciers d'homme  
nus n'ont visité ces lieux ce sont des ailes  
les portes se sont ouvertes sans bruit  
personne ne tremblera — un cri tourmente la laine l'existence même et  
les mauvaises  
pistes de clairons  
foreuses de tempêtes ce sont encore des ailes  
sous les écailles des racines se vautre un soleil pour vautours millénaires  
il sonne des éclairs dans la fatigue des eaux

## XVII

les lèvres et les yeux ont recouvert le lierre  
entre ce qui meurt  
une cruche aux longs cheveux de lune  
comme les nuages en font descendre jusqu'au pied de la tour  
étrangle l'abîme

la peau fine impalpable que répand la lune  
sur les cruches couchées dans un lit de coteaux  
et les femmes se ruent de ma tête avec les torches de leur souvenir  
vers des eaux plus paisibles et leurs anses fragiles de rêve  
le printemps sonne à la porte des rivières  
femme allongée dans ma tête sur une couche de feu  
femme fraîche aux yeux de lune femme  
tendue entre les mains de sourcier  
vibrante de joie la terreur des grottes les yeux suspendus  
au-dessus de l'apparence des choses  
brûlantes de ces lieux jusqu'à ne plus se savoir et après  
la baguette de sourcier  
l'eau fraîche et l'or des pleins repos  
calcinés sont les déserts dans le tonneau de la tête  
on n'avait rien à se dire  
les claires visions des plaines s'amollissaient  
sur la raie de ciel où je pouvais te perdre  
et en creusant le sol quelque part dans la tête  
on jetait des pelletées de ciel dans le creux de l'été  
et c'est le lent tourbillonnement des rives des langues  
non encore entendues qui se fait jour dans l'air  
balbutiant des drames humains  
le rire de proie aux mille et une âmes nouvelles  
je n'ai rien voulu savoir d'un corps trop neuf  
dans les cendres du jour tissé d'acier flexible  
le ciel fléchissait sous le poids des lits plus purs  
que l'ordre vivant débordant des cruches de la terre

### XVIII

d'une douleur ancienne d'un rivage éteint  
d'un remous de rêve comme d'un puits sans fond  
des lèvres de la terre des nuits qui hurlent à la mort  
des têtes qui filent au fil de l'eau  
au ras de la mort  
des terres qu'on mord avec des dents d'éclair  
où l'on s'agrippe et ne se suffit pas  
des retours lumineux on ne trouve plus de place  
sous la motte de soleil

j'ai remué le fond des ombres  
il va et vient l'automne désemparé  
qui circule dans le sang il n'y a plus de place  
cours insaisissable c'est l'étoile c'est la tête qui court  
sur les nattes des routes les villages de constellations  
les plages sourdes au froid zénith c'est le départ d'un être aimé  
c'est l'algue attachée au corps qui fuit la source  
et l'éternel ondoisement du sourire jusqu'à la lèpre des tempêtes  
l'impatience de se réveiller avec l'éclat de l'été en son écho puissant  
ruisselant des haillons d'étoiles traînantes  
dans une poussière de rires et une végétation de lumière dense

ouvre encore les yeux la tête est pleine de mondes  
le rire poignardé au cœur  
que le regard s'achève par la puissance des bras  
et du vent et du sifflement qui remue les figurations de doutes  
l'impatience de saisir lorsque fuit le souffle et la voix  
l'indestructible mot qui vous tenaille  
et les enfances taciturnes qui remontent à la surface  
infatigables et vous alourdissent et vous entraînent au fond peuplé de  
mille triomphes  
à ressorts de plantes migratrices où se confondent les larmes de joie et  
celles de douleur  
et celles qui vont encore venir sans raison dans la ferveur  
dans la paix profonde du sang de la nuit  
ou à l'aube de la chair rayonnante et des rumeurs impénétrables au  
sourire

ouvre encore les yeux  
les distances fuiront entre les doigts  
les portes se démasqueront  
la rive s'approchera des lèvres de la terre  
même sous la meule de sommeil il n'y aura plus de solitude  
tout sera plein profondément dans l'odeur de foin et de soleil  
les mots cesseront quand l'insatiable secret  
qui habite à l'écart des enclos et des corps  
aura fait taire la nudité des mots  
les mots cesseront — ouvre encore les yeux —  
les sens profonds seront ensemencés  
et le fenil des paroles de soleil en sera plein  
les ombres tomberont en poussière



XIX

elle vit sur l'aile fine où filent les instables  
puissances de l'abîme  
elle ne craint pas le feu des feuilles vives  
ni les mèches de vent  
ni l'or  
des profondes légendes de repos absolu  
c'est la rumeur des villes aux rames d'yeux de prairies  
abandonnées au milieu des lacs  
la déchirure atrocement brûlante des enveloppes de murs  
la désolation d'un gazon trop vert trop nu  
pour qu'une image y puise la peur  
une chaise de fer placée en son œil  
la verdure coagulée des clés du ravissement  
une autre crinière une chaîne morte  
l'imprévisible navire d'air  
un autre charme à l'envers de la flamme  
ce n'est plus un regard que nous trace la dune  
à la règle des mers lentes et lisses  
le furet des cheminées aux soifs de fleurs de plomb  
grandies dans les haleines  
dans les chaînes des vives voix  
sur les balcons des glaciers corrompus  
les brumes éternelles de moisi et de lait  
et les abeilles — les abeilles démêlent les ficelles d'air  
les vitres sont liquides et les fenêtres coulent de ce corps de blé  
mouvant sous globe  
il y a aussi l'incandescence des gorgées d'alcool  
dans la buée des bouches de métro  
les roueries de l'élan n'ont pas atteint les bois  
et les dents des banquettes entre les portes qui claquent  
il y a il y a le sang de l'homme assassiné à l'intérieur de l'assassin  
qui brille en transparence de radiographie  
le choc du sommeil contre les piliers d'ombre  
les poings d'ombre rustiques  
l'innocence des crêtes  
quand le feu lèche l'euphrate des fous et les flèches d'émeraude  
l'irréel bâillement des condors

de pierre à fusil  
la chaleur des fruits  
les miroirs de voix un jour à la chasse  
au sanglier dans une vallée affalée d'un pays la faim  
la soif l'insomnie des troncs de contralte  
les brocards de mousse parmi les oreilles en éveil des montagnes  
les vrombissements des lèvres flottantes sur la membrane tendue d'un  
    pic à l'autre  
que n'ai-je dans l'orage mes assises vastes royaumes  
de jours et de vents qui bavent à la nuit du désert  
que n'ai-je la neige digitale que le piano saupoudre de courtes rimes  
sur l'aurole de la roue de dynamo — je parle des yeux  
je pense à une nouvelle vigueur au mouvement des objets dans les yeux  
et ranime la flamme du bûcher — ô sécheresse  
ô pluie de mai et de mil — chauds gosiers de jeunesse  
les muscles seront donc à jamais arrimés à la rue  
et les revers des portes les femmes aimées  
à ne flairer que du bout des meurtrissures  
— animées inanimées —  
et ne pas bouger et ne pas crier  
à marcher sur les pointes des flammes de bougies  
la monnaie des rires

il y a encore du soleil sur le museau des chats moustachus  
et il y aura encore du soleil sur les robes et dans les cheveux pétris à la  
    campagne  
au bord d'un ruisseau dont la clarté sera de sang  
et de perdition seront le feuillage et le goût

XX

les aiguilles marchent à l'envers sur la face rayonnante  
elle ne pleure pas de joie elle ne cache pas les fleuves  
qui surgissent d'entre les cloches et les bois  
à mille têtes de carreaux aux puissances de bielles  
de paroles retrouvées aux inflexions géantes des nuits insulaires  
de lourdes maternités de tempêtes et de naphte  
et de forêts de fer aux poitrines neuves et majestueuses  
le rire qui donne à la côte  
une seule femme de vagues se brise à tout jamais recommencée  
une voix inconnue de fil de soie comme parricide ne fût-ce qu'à tout  
venant  
voix bien connue d'un filet de sang suivie jusqu'à la charnelle  
agglomération d'étoiles et de luttés aimantées  
elle n'est pas construite à l'ombre de nos murs  
elle vit d'obscurité comme rire ne vaut plus la peine  
s'offrir à la nichée des fauves vents  
les boucles des brisants et le désert des yeux  
rire rire en hardes rire comme la main

tu tournes la plage autour du pivot de la lune dans la mer  
le livre ouvert des vallées aux poitrines dénudées aux plaies de glace  
la fourrure incandescente des buissons mal venus  
et les nains qui sautillent dans la voix de perles de verre  
je suivais un jour une femme qui te ressemble  
dans une rue comme toi semblable au jour de suie de bruits  
un jour qui tremblait dans une bulle de savon  
je suivais une rue qui me avançait étrangement lentement  
et dans un aquarium les colliers coupés de lumière  
suivaient changés en oiseaux la femme que je suivais

ce n'est pas elle qui change ce ne sont pas ses pas  
ce ne sont pas les échos du hasard des rencontres  
qui mettront le repos sous le feuillage des ailes de fusée  
à tout propos mouvantes rompues à toutes les joies  
ce ne sont pas les terreurs bridées  
ce ne sont pas les gerbes des quintes de toux à la cascade  
qui fera allonger le temps des absences

régulières où je te retrouve homme fané à l'intérieur de moi-même  
accroupi toujours ivre de phosphorescences  
et la tête sauvage emplie de courlis et la tête hangar désert et la tête au  
battage de seigle et les alarmes  
voici le tir aux heures les étoiles tournent sur elles-mêmes  
et des lettres de feu viennent s'inscrire sur le flanc des varechs  
de nouveau la solitude m'attend au bout des routes d'airain  
avec des doigts bâtards et chevrotants de vieille  
pour carder à tâtons le silence qui me guette et m'enchaîne  
les cils des fleurs tombent sur les cils des yeux  
et les dunes visqueuses se contorsionnent  
ralentir les routes émondées  
c'est l'heure du marchandage entre le ciel et la nuit de tourbe  
ne sait plus où donner de la tête de voussoir  
les fougères blotties sous l'aisselle des venelles  
tous les oiseaux chavirent et les licous  
tombent avec les amandes mortes  
ce sont les amères crevasses des vieux corps de moellons  
entassées au hasard du sommeil qui ébranchent la tempête  
et les coupe-gorge aux périphéries des têtes à nids d'abeilles  
les semaines périlleuses d'yeux de printemps

rire rire en hardes le rire des mains  
toujours ensanglantées toujours renouvelées

## L'ANTITÊTE

*MONSIEUR AA L'ANTIPHILLOSOPHE*

## I

Capitaine !

les bolides, les forces ouvertes de la cascade nous menacent, le nœud des serpents, le fouet de chaînes, avancent triomphalement dans les pays contaminés de fureur perpétuelle ;

Capitaine !

toutes les accusations des animaux maltraités, en morsures au-dessus du lit, bâillent en rosaces de sang, la pluie des dents de pierre et les taches d'excrément dans les cages nous ensevelissent en manteaux interminables comme la neige ;

Capitaine !

les clartés du charbon devenant phoque, foudre, insecte sous tes yeux, les escadrons d'hallucinés, les monstres à roue, les cris des somnambules mécaniques, les estomacs liquides sur des tablettes d'argent, les cruautés des fleurs carnivores envahiront la journée simple et rurale et le cinéma de ton sommeil ;

Capitaine !

prends garde aux yeux bleus.

II  
PROSÉLYTE A PRIX FIXE

Dada laisse peler ses ailes stigmatisées sous forme de D — c'était son élan littéraire et chaleureux — et contracte par de minuscules cascades staccato le scénario du célèbre Monsieur ; à sa demande :

comment il pourrait multiplier sa vie en quelques pages de livre, il n'y a que deux genres dit-il, le poème et le pamphlet, pourquoi ou défense d'entrer au feu follet ; accomplis exactement les visites, ou plutôt :

Pour les résidus (résédas). Pour les résidus de l'appendice chromo, résistant à toute distance, où chacun serait devenu rastaquouère, c'est de trop et les restes ne me séduisent point, quant à la question de qualité, mais c'est trop, c'est vraiment trop, à la demande du célèbre Monsieur Aa, comment il pourrait multiplier sa vie en quelques pages de livre.

Après l'arrangement du problème, il commence à vivre en deux paniers, son piano à pédale de poète ayant sonné et annoncé l'avancement, commence familièrement à vivre la géographie de sa constitution nerveuse.

A sa demande comment il pourrait multiplier son souffle insaisissable en combien de pages

le pâle œil du second ara

Dada ayant survécu à la conception vocale, immense et compromettant

signe de faiblesse

après la protestation digne

soixante chameaux

quatre cents chevaux

trois cents peaux de zibeline

cinq peaux d'hermine

trois peaux de loup-cervier

cent peaux de renards blancs et jaunes

vingt peaux de renard jaune

cinq peaux de boeuf dorées

un grand oiseau en vie nommé Tyao

quatre beaux fusils.



### III SUCRE EN POUDRE SAGE

Jaune sonnait, bric-à-brac d'instruments chirurgicaux, brisait les fils, le sang du navire de commerce coulait par les canaux spécialement construits, magasinage, odeur de café (midi). Aa sort de son lit est profond, creux coffre-fort, tout perforé par les mâts des rêves malveillants, paupières tremblantes, applaudissement muet au spectacle des flammes jetées entre les lignes parallèles, étroites, vraiment trop brûlante affirmation d'en haut pour simple coïncidence sulfureuse du choc précis des nuages (ici les montagnes se reflètent dans le lac), l'accouplement des rivages ne serait pas impossible à l'aurore religion téléphonie on glisse (cette crèche servant de cendrier — Aa fut baptisé scarabée de métal) parmi les cigarettes et les plumes de pithécantrope.

Il n'avance et ne recule devant la transformation subite du violoncelle en barque, monte dans le tramway planétaire, nu cristal dans la tasse, attend ce sucre précieux pour les bonheurs des éboulements d'altitude, dans le compartiment des plaisirs privés qu'il ne note que par des gestes légers rappelant l'éventail, toux en échelle, vapeur mise dans son moteur à essence de sang humain (il fait si froid) et se couvre doublement manteau d'ailes d'insecte mimicri dans la forêt une forêt en marche le rend dans les airs une grande feuille d'automne du plus grand cornet de la mécanique des pyramides.

Aa n'a que l'émotion chiffre — ses fleurs (accouplées par 4, amours métalliques (calcul infinitésimal), chien, densité, nageant au-dessus des chandelles et de la chimie, forme son langage à la table de multiplication, les chansons aussi — joue au billard, suspendu, les pieds fixés lanterne pendule multiple en fuite les insectes fourneau, cri d'un œil verdi par la poudre, chute de pétrole de ses artères par la gorge la tête roule en écorce sur la table de billard, tourne en demi-cercles, les bras ne sont que ficelles, les restes d'Aa se serrent vers le plafond — il ne reste plus rien dans la salle de jeu d'un hôtel équilibre.

Astre — moteur du calorifère de l'été, fais le deuil carré, typographique, sensations succulentes de la T. S. F. communiquant à l'âme les microbes spiraloïdes de cette fin — non seulement tragique, hélas ! — tropique hémisphère de l'oiseau boréal planté sous la terre merveilleuse,



IV  
HAUTE COUTURE

Grande illégitime lumière qui enfonce le soleil ventre sous l'escalier des côtes — détectif intracellulaire — j'étouffe sous l'avalanche des apocalypses matinales et la candeur des larges manteaux couvre la colline sourde et bourdons cri graphite.

Promenade inutile par les congrès des perfections — où sont-ils les bons pères des constantes affirmations — dans leur main collective je mettrai la lourdeur de mes clichés pour allumer la superfluité des jambes et des bras.

Bulletin de versement tout mon sang et l'intelligence gratis je ne veux rien je ne veux rien fichez-moi la paix ni crier ni me taire ni désespéré ni chimique vulgarité de l'absolu colle la médecine des contents près des affiches en face de la pissotière qu'elle soit pour les hommes ou pour les rats c'est égal et je vous donne à chacun vingt sous de plus.

Moi ou un autre le langage m'absorbe sans ornements si c'est trop clair je te mangerai que tu connaisses le foie les poumons en service je n'ai jamais été malade car chaque mot est mensonge jusqu'où je présenterai cellule par cellule sur cette tabatière si cela sent le pétrole c'est l'adresse de l'étemité et je n'irai jamais là-bas car elle est trop propre.

Les mâchoires des phrases bien construites bon sens de tout regard stop la couleur élastique ou je ne suis pas libre donc je suis le problème stop si je suis simple il n'y a plus de problème donc stop donc je recommence si cela m'amuse ? j'aime le chocolat.

Du ballon on analyse la bouche des villes et d'ici je suis dentiste des étoiles poème simultanée c'est très facile d'éclaircir la gomme sous la langue je cite un poème de 1915 :

« et tous les petits qui font caca  
là où chez nous autres logent l'amour et l'honneur »  
en deux chiffres je puis voir le monde même en un seul et je puis aussi le voir sans chiffres par exemple cartouche.

Voir fait mauvaise impression à cause des sons mais comprendre est

incommoder et le mannequin de cire n'est pas frisé pour comprendre il y a les conséquences c'est toujours frisé propre je suis vraiment pour les conférences je ferai des conférences j'écouterai toutes les conférences j'irai partout des conférences conférences.

Serrer les fibres d'un insecte dans la fiole encre sans humanité c'est prétentieux je vous serre la main attention sexuelle vous remercie de vos vœux en attendant je fais le compte société de cartilages contre remboursement on raconte secrets of life au fond c'est très agréable ou désagréable et précis.

La mécanique du jeu ardent qui brûle entraîne les ombres question de statistique me donne raison les poissons du sud ne savent rien c'est bien ou mauvais 17 septembre c'était le jour et le gratte-ciel pour supporter les cris d'aniline.

Froid poisson froid poisson la roue des villes la roulette bouts d'or et de circonflexe flexible j'ai trouvé le chemin tu es mon chemin et la vérité du two-step.

V

ATROCITÉS D'ARTHUR TROMPETTE ET SCAPHANDRIER

Au lac d'hydrogène ramassé au sexe du sommeil les cigarettes crient de petits oiseaux courent après le rythme des moteurs c'est-à-dire ondulation dei sospiri.

Décor : Canot de sauvetage accroché au-dessus du lit,

Palmiers,

Canapé rouge de vieille forme,

Mannequin d'osier avec un disque de gramophone sur la tête.

Ici je meurs, à la troisième couche comme digne scaphandrier, touche le miroir et regarde par principe ou langoureusement la bouche du mégaphone muet.

Chaque confrère sa blague et la totalité des blagues : littérature.

Cylindres louches avec cache-nez, superposés, visitent la mer — au moins ton regard grand gardien d'antilopes dans le garage arrange le contrecœur à la queue, piano à vaseline pianoline des poissons à mécanisme simple poitrinaire.

J'aime par-dessus tout la simplicité. Le squelette des machines est inférieur ou supérieur à celui des pithécantropes. Une pensée peut s'allumer comme la lumière électrique, sécher comme un bandage et sauter comme une certaine couleur verte que j'ai composée autrefois avec le sang du colibri et le caoutchouc des bicyclettes à califourchon sur un fil télégraphique. Tranches de cartes postales sur les branches du nouveau système homme ou chanson entre quatre yeux.

L'interruption ici du langage de Aa qui voulait lyncher, lécher, laisser et arracher la philosophie, Mississipi, et l'éruption des voyelles d'une rose placée sur la nuque de Napoléon fixa la boutonnière robinet des diaphragmes, pour quelques instants, sur la fin bien placée de la phrase qui ne finira jamais.

VI  
CARNAGE ABRACADABRANT

Se lever sous la manivelle de l'accordéon, orchestration, fluctuation  
calculation des résidus lents, malades — quelle gorge rigide, garage des  
fouets sages et parallèles et la cavalcade classée sous l'accolade.

Roman policier, nez artificiel pour éclairage rose de jour de fête,  
pickpockets, imperméable, ballons aux bords des lacs, biberons, soir de  
printemps, les machines marchent pour le grand réveil qui loue le  
carambolage dieu.

De Cambodge arrivé avec son bouledogue, parti 5 h 05 tué  
minuit précis.

L'antenne tremble sous l'abat-jour, cuisine des sabbats météorologiques,  
bagage, soupe stellaire dans l'ouragan leur solennelle.

Strident éclairage DO majeur, projections d'hélices et poudre blanche  
dans la bouteille clé de premier ordre garantie pour toutes les malles je  
m'amuse dans le triangle de fer.

Étiquette dans la pharmacie et confession de la jeune amoureuse :  
L'amertume des machines à coudre les nuages et des étoiles éteintes dans  
un verre d'eau des anges de carrousel bleu robinet pour les instincts et la  
baguette sonne sur les mensonges des colliers grelots et cadenas.

## VII

### SABLE

Bon, bon, dit le bonbon, de la bouche d'enfant qui était pour lui le bonbon. Le silence de la petite chambre était un cri pour le grand silence. Le silence me dit son manque de confiance. Bon, bon, dit mon silence et s'échappa pour toujours. Tout cela revint sur le bout de ma langue. Avec un peu de charbon. L'accordéon se mit sur la table. Bon, bon, dis-je.  
Fable.

VIII  
COMME UN HOMME

« Ronge les os de la lampe électrique, accroche les chevaux au système sidéral, pêche à l'hameçon ; dit Aa, bréviaire des hypothèses vivantes.

Il prépare dans la machination de la couleur Venise la hardie interruption de la logique siècle.

Le vent ! Le vent !

L'âge du premier personnage, calcinez le peuple en souffre lentement, calmement, consommez la fleur de sol, la dé du rire du carburateur, le vent révolte terre et mer, le vent de la race canine.

Le vent ! Le vent !

Tous les cerveaux contiennent de l'huile, oubliez avalez les impuretés et les besoins, la flamme occulte sera votre nourriture, corps et feu sont entre ses mains.

Le vent ! Le vent !

La couleur fertile, la mer spacieuse, qui poursuivra la hiérarchie de leur fabrication ? Brisées les verreries sur le basalte des tumeurs, dans la gorge du volcan s'est faufilée une longue comète. Pluie de sauterelles, les psaumes poussent en longues barbes de la bouche du barbare, en automne, automne qui suffoque les puits, témoin indiscutable du tremblement solaire et à nos pieds :

Chaux, poussière, cendre.



## IX

### LE DOMESTIQUE MYSTIQUE

Glauque coagulé est un médicament comme la conclusion hollandaise des lampes électriques mur écroulé sur la corde mûre dérange le carreau et le taureau c'est cela l'évasion de l'œil du filet conjonctivite lui a servi d'exemple conjugal ni serpent ni coiffeur mit tout son bien sur la voiturette d'enfant et voilà c'est-à-dire plaça son capital en tourbillons inverses en commençant l'époque de la bronchite de l'exil et du phonographe capable et macabre.

X  
ENFERMÉ

Verser le sable fin dans la parenthèse ouverte vers l'œil empli de noir  
l'insecte vert dort il a une petite âme dans le sac la comète voit.

En profil et de face en même temps coupé par la glace les animaux  
l'usine quelle idée tuera ma tête mon général ?

Allumettes papier où aller église cigarettes des nuits nuit grand fauteuil de  
laine sourd trompette de cascade rouge verse la lumière sur mon dos il  
sonne 7 corridor étroit ferme-toi vibrer en échelles minces insectes de  
blanc eau toujours lumineuse lourde dans les flacons siffler la joie  
ancienne crie la pyramide d'où sort la fumée ? — électrique muette éclate  
enfin sommeil de porcelaine et de bois.

Ballon transformé en vase casse la symétrie et que le médicament  
devienne prière aux bords zigzagés le lac versera à la tour de fer ciel ses  
métaux aux petits organismes transparents.

Mords la pierre déchire le ventre les routes avale la cendre bleue des  
céréales.

Souffle souffle dans tes yeux du sable gluant et sonore.

XI  
LE DOMPTEUR GENTIL

Sur la casserole en effervescence de fox-trot : la folie légère ; — je me penche sur le bord et souffle dans le ventilateur. Du yacht jaillit l'héliotrope à travers la section tropique que le lest chatouille et les rides qui restent et traînent se réjouissent dans l'eau comme Margot sous les bras.

Choléra se développe dans le violon dont le sentiment en longues traces graissées avec colophane craint le craquement des lois de gravitation. Je crache donc. Mais ma grandeur emplit de suc sucre la salle. Légataire universel de Marcel Prévost, tu avais un autre profil. Il résumait ses regards dans la tabatière et ramassait les étiquettes de cacao Van Hooten. Je vous réserve, visiteurs -, dans des tasses de Nyon, des roues de montres minuscules, défaits et leurs ressorts. Le rendez-vous avec la Grande-Roue (4.I5). Embryons mis dans des vases avec des cuillers. Sacrilège météorologique. Pantalon. Les os automnaux. Voilà ce qu'il attendait pour siffler en octaves l'incandescence logarithmique de la seconde aiguille du voltmètre b ou la probabilité du cri pensé à l'aurore. Pissat froid par le robinet olympique et les bonbons ouverts dans le télescope. Aa roule dans les coussins — pain en fabrication — sort sous forme d'oeuf et se plante.

Plante rouge qui chatouille de son nom ma méninge. Plainte dans la plainte d'utilité. Dans le pli du diaphragme je sens 100 sons. Mais la clarté des sens plantations de notes dans l'argile à décoration fixe est question d'habitude, j'ai péché hier, question de métier. A la pêche des souliers de suicidés, Aa cherche sa journée au-dessus de la folie précise et nette et constate la banalité mathématique de l'ennui qu'il aime.

De l'ennui qu'il aime mathématique banalité. Beauté.

Éclaboussement de pets dans la corolle — son œil voit dans l'intérieur du ventriloque, quel bonheur, Aa se faufile sous les manchettes du prestidigitateur Printemps.

Voilà.

Et se purifie entièrement au dépôt général en gros.

Ici les antennes brûlent l'impatience des agences télégr. les rayures appellent les scorpions qui règlent le lavage automatique des urinoirs, envoient gratuitement des cigarettes à ceux qui en désirent avant le suicide, Peach Brandy auréole de tes yeux. Les scorpions enfoncés dans les organes y circulent librement, les cadrans annoncent l'intoxication, voilà les saints qui jouent la ronde parmi les chaînes et le saut qui se prépare chez les modèles des peintres, dans les pavillons — voilà le fer qui menace de sa chute liquide, la grêle, les dents. Voilà le remède. Extra-fin.

Voilà.

## XII YOLES DE MATIN

On s'infuse dans le cirque bourré de roues dentées et où il n'y a que des roues dentées, comme l'odeur d'iode sous l'épiderme des tapisseries de bar. Si le cirque est petit et acide réveille-matin (capter les cavatines excédées) et la tente est transparente (ma tante accroupie sur le trapèze), le salto vitale s'appelle Pensée.

Chaque roue vante sa construction faciale, son épanouissement giratoire, la régularité ou la coquetterie lucides chantent la façon dont elles stupéfient la vitesse, etc. Les désirs des roues, les spécialités des centres, déchirent le cerveau et cassent les glaces systématiquement, enfoncent les corridors et produisent pour la plupart des cas et pour le sang de mauvais caractère, la constipation dont on connaît les suites fâcheuses. Les écoliers évitent les maladies de cet ordre (élégie, ode) qui proviennent de la dilatation d'une certaine roue que je rougis de nommer en cette place.

Il est nécessaire non seulement que la machine soit en ordre, mais surtout que les bouts des paroles s'entrelacent les uns avec les autres dans des passages inaperçus et que l'acclimatation des heures devienne, sur les oreilles fragiles, maladie d'altitude grammaticale, mazurka de colibris dans les piles électriques, prépare la mixture permanente et le mastodonte reviendra dans votre monde avec les aboiements aromatiques des renards intangibles.

XIII  
IMPOTS ET OCCASIONS

L'invention depuis que l'église sans serviteur a peur et les rats portent aussi sabre candélabre et casque les squelettes se bercent lorsque le ventriloque récite la marseillaise et le riche monsieur possède le troupeau d'éléphants la traduction et la soirée impassible il achetait des chevaux verts très nécessaires à l'amertume nous savons qu'elle n'est pas transportable mais nuisible à la concentration broderie et naturelle comme le craquement des poissons électriques dans l'eau lorsque les chevaux passent les mots crépitent avec des plaisirs de cheval vert et de chloroforme.

XIV  
VÉLODROME AUX OIGNONS

Le mariage 1/3 est aussi un résultat de la vie maritime comme la fin de phrase voilà et mat la fleur remue la queue on lui met des ventouses de lampes électriques il croit à l'inviolabilité des négations valables pour un mois il est donc très gentil (\*).

Le téléphone nous reste fidèle comme un chien nickel dit le dadaïste il bâille bâille les rideaux avalent la lumière des rues Aa envoie express tout cela pour l'exposition des colonies le monde normal le mien phosphate le tribunal est un raid conjugal entre la poudrière la manivelle la manifestation et les bagages des grains de migraine savon lunaire et hors-d'oeuvre avantage ont adopté un fils nouveau vierge et l'ont caché dans le piano garage.

Il y a encore le cancer de la lampe rouge du corridor  
et la mâchoire enguirlandée d'ongles attend le nain le train et le lapin  
Monsieur Aa attend le courrier l'applaudissement civil de l'attentat criminel et perpétuel.

(\*) et extrêmement sympathique.

XV

MONSIEUR AA SOUMIS À LA TAXE

Car elle est parallèle et tourne dit le photographe aussitôt que les promesses botanique ont supporté les je me tue et infâme tu m'as trahi car il a toujours réglé pour mon compte et mon cerveau le repas humide et l'heure inodore du départ mais nous n'étions qu'un organe étrange appelé bleu bleu et la tour d'affiches blanche comme l'autruche s'enveloppait de coussins aériens ce n'était plus un secret qu'elle couchait avec une femme grasse à double caisse avec inscription verrerie et deux minarets dit-il comme la pendule et le règlement à double caisse dit-il avalant la doublure de ce grand oiseau comment s'appelle-t-il dit-il hôpital de nos nuits mais voilà au bout des couleurs il a vu notre seigneur et tout d'un coup le jardin zoologique s'introduisit par contrebande dans le bulletin de la bourse sans payer les contributions au consolateur.



XVI  
PASTILLES D'ACIER

I

les pieds nus dirent à la neurasthénie : fausses moustaches d'autruche  
marque américaine  
l'oiseau froid dit au monocle : bouche sans lèvres je me tue  
mais le cubiste dit au cubiste : j'ai inventé le gratte-ministre et je suis le  
chef  
le chef dit au chef : chef.

XVII  
PASTILLES D'ACIER

2

sans je je vous le 1 vends  
2 parle de 3 vent  
tu traînes les pilules de bijoux 4  
comme 5 le vieil ours danse sur 7 la plage  
comment 6 compresse manoeuvre  
monsieur 8 pardon princesse compresse 9  
mais à la 10 raison il faut un coloriste  
dit-il sortant de son pourquoi qui II les appesantit 12 13 14  
en douane 15

XVIII  
PASTILLES D'ACIER

3

l'ange dit au vent reptile : précipite-toi  
et les témoins des cabrioles du whisky à épisodes  
et l'amateur d'anges consciencieux au compositeur :  
oui oui

XIX  
PASTILLES D'ACIER

4

Autour du lac les crapauds jouent aux cartes dans la scierie il y a un instrument de silence qui produit des auréoles et une anémie atmosphérique deux allumettes brillent et servent aux loups d'yeux frais chocolat et bromure pour les industries discrètes l'après-midi convalescence de la nuit dispose d'une grande décoration d'empereur pendue au pont prostituée d'alarme des samedis mécaniques quoi demande le serpent par sa forme et avance et s'écroule et ne crie pas demande le prix.

XX  
PASTILLES D'ACIER

5

amour petite gare dans une petite oreille  
bonheur à la coque

je veux me certificat  
devenir azote de l'observation place

qui stimule l'antiphilosome  
qui est incendiaire

le péché de prix ne se fixe pas  
la vérité à répétition et le grand cœur ne se captent pas

la bouche en automne lent d'intentions suspectes  
j'attendais je nageais

XXI  
LA VIRGINITÉ AVANTAGEUSE  
ET LA RÉCOMPENSE DU MONSIEUR

La valise s'ouvre, les inutilités de l'an dernier, les dernières jeunesses, sur les strapontins des cages, le printemps sans âge revient sur le marché se regardant dans la bouche avec les mêmes dents, la même glace en initiales pleines.

Soudain les deux messieurs s'arrêtèrent, l'un en face de l'autre, l'autre en profil du premier, regards gras.

Chevelure en circuit fermé de vierge, globule de nerf timide, le bonheur des enfermés. Et dans les cours de pensionnats ce qui nous reste à savoir.

Les deux messieurs portaient la barbe pavoisée.

Dans la serrure, des dents prêtes à mordre. La mort dans la poche, la clef dans la poche, la clef avait un œil vivant et agile, Monsieur Aa commença à soupçonner le il venait d'achever son, quelle lourde intoxication en bouteille de nous.

Les deux messieurs échangèrent des paroles aigres sur l'humanité et ses hypothèses. Le grillage autour de leur langage était étroit, l'amertume pauvre. Ne crispa aucun muscle. Ne fit pas de bruit car les feuilles, les arbres, l'herbe et les grains portaient des gants de laine. — « Habitude et propreté. L'homme sème entre les hommes le cri. Toute phrase présentée avec « voilà » à la fin est applicable avec profit. La vie se ronge les lèvres, le paillason s'use. Les ongles préparés à la mort par les manucures. »

Monsieur Aa continuait à dicter. Les deux messieurs n'en savaient rien. Et continuaient leur promenade comme le même goût de sucre qui ne change jamais sa vibration lente sur le nerf de la langue — remerciement des vis-à-vis annihilés.

Les deux messieurs rentraient chez eux car ils habitaient le même hôtel.

XXII  
CHAQUE AMPOULE CONTIENT  
MON SYSTÈME NERVEUX

Soulève ta jupe et mords la scie la scie de vinaigre souvenir et pellicule  
d'os martelé à désespoir vint le loup qui vola la broche agneau son  
squelette décore encore la poitrine lasse d'or des deux villages et le  
cerveau resta comme cœur du lac que personne ne mange ne mange ne  
mange n'embrasse n'embrasse n'embrasse n'embrasse ne croit ne croit  
ne juge ne juge ne juge ne vole ne boit ne boit ne dissèque ne dissèque ne  
dissèque.

XXIII  
LE NAIN DANS SON CORNET

Qui m'appelle dans le trou capitonné de grains d'étoffe, c'est moi répond la terre ouverte, les couches durcies de patience incassable, la mâchoire du plancher.

La main que le nuage nous tend touche l'œil avec tous mes sentiments respectueux. Qui m'appelle c'est toi oui c'est moi c'est toi oui c'est toi, il portait des grelots de danse à la boutonnière. Je suis donc le millimètre pense-t-il pourquoi ne suis-je pas le voyageur des tubes à phrases pense-t-il pourquoi ne suis-je pas l'œil de locomotive en fête de papier pense-t-il pourquoi ne suis-je pas le millimètre de cheval arabe pense-t-il et quelques tranches de charbon je me balance symétrie et touche avec l'aiguille le son des parois de la pagode.

À ces paroles, l'Anglaise se mit à crier : au violeur au violeur. L'arbre voyageait incognito. Il se mit à table d'un air fort embarrassé. L'Anglaise finissait sa journée dans des pâmoisons exacerbées, des flûtes indignées, des ultimatums à la vie, des vivisections de voix. Personne ne fronça le sourcil sur son plaisir. L'autre, celui dont je disais dans le chapitre précédent qu'il avait une ombrelle à la place de la tête et ressemblait par sa structure à un fauteuil (un vrai homme, vous placez dedans n'importe quoi), chantait :



XXIV  
LES ÉCLUSES DE LA PENSÉE

Un cristal de cri angoissant jette sur l'échiquier que l'automne. Ne dérangez pas je vous prie la rondeur de mon demi-langage. Invertébré.  
Un soir de calme la beauté. Une jeune fille que l'arrosage transforma la route voilée du marécage.

Traité de langage.

Quand le loup ne craint pas la feuille je me languis.

Et quant au vol de négligence accroupie.

Je me, en décomposant l'horreur, très tard.

La fatigue se souvient d'avoir déposé le colis sur la blancheur de l'heure.

Peut-être la dent privée. Comprendre la promenade des adjectifs dans la bouche de travail.

Les Spartiates mettaient leurs paroles sur la colline pour que les renards rongent et arrachent leurs entrailles 1. Un photographe passa. Comment, me dit-il, osez-vous galoper sur les champs réservés à la syntaxe ? La parole, lui dis-je, a cinquante étages, c'est un gratte-dieu. C'était vrai, car le photographe n'était qu'un parasite de la compagnie générale des démangeaisons.

XXV

FOUDRE TARTARE

Faites vos jeux sifflez l'aiguille par les cornes de boeuf cendre la pluie le long des herbes sèches moustaches de quel transport de matières combustibles chatouillent le final de saison, demanda X à l'ampleur des fibres à communication, dévore le tonnerre enflé de sursauts de roue mal graissée.

La chienne sait l'heure qu'il est à la denture de son chien excepté l'acte de faiblesse précieuse pour les soins du croisement de jument et de clou cela s'appelle foudre.

XXVI  
LES PÉTARDS EN CAGE

Le grelot d'un chien s'amuse sur une manchette, coupe le nez de ceux qui sentent la viande en masturbation.

Il mange les hommes s'ils ont dans leurs têtes des bonbons nus, les microbes et les bonbons grattent la peau de leurs cerveaux, ils appellent idée le sperme artificiel obtenu par des moyens faciles.

Lorsqu'ils frottent leurs têtes, une sonnerie mélancolique a la colique dans le crâne de Monsieur Saturne.

Le cannibale vient sur une ligne fraîche avec une grande mâchoire de fer dans les mains, avec des dents à roues, avec un balai, avec deux pierres de moulin, avec des acides sombres et forts pour détruire tout ce qui digère. Tout ce qui continue le mot, la couleur, la joie, est une digestion mortuaire et scientifique : la discussion, la masturbation, l'explication, l'exaspération.

Il envoie des scaphandriers gonflés dans le ventre de Monsieur Cormon (on y trouve la propagande pour la couleur bleue des yeux, la pâleur des abat-jour aux bords de la mer cubiste et la matière grisâtre des yeux pourris, des poissons noircis, des pierres en folie),

raccourcis

adversaire

disponible

régime

usage

député

pronostics

profondément

halles.

Le bain à l'acide gastrique mange le papier, ne cherchez rien dans un tableau le sujet et le moyen sont identiques. Le tableau dada est une douche universelle à l'eau rouge. La nature est ce qui sort des yeux et des doigts, librement, elle a un numéro de téléphone et un appartement au Champ-de-Mars comme l'amitié et la conversation filtrée par le filet du tissu cérébral.

L'art est un poète aux côtes cassées, il a cassé tous les os et les roses de verre, l'art est un bandage et un livre d'Oscar Wilde, l'art est l'art des artistes, l'art d'être poli avec les événements du jour, susceptible en société, un cochon dans sa cuisine.

Dans toutes les boîtes crâniennes il y a des lignes pures et une expression de géographie au soleil, il n'y a pas de secret pour les noter, la simplicité s'appelle Dada, ses mouvements détruisent et tuent maintenant, elle ouvre la lumière pour quelques hommes qui regarderont et sauront qu'ils ne trouveront rien. Dans une ampoule — un morceau de verre g désinfecté, — on ne vous offre que la méchanceté et la bonté comme une déclaration en douane sur un sapin de boutonnière sagesse sempiternelle.

XXVII  
ÉCROULEMENT

Boum, boum, boum, il déshabilla sa chair lorsque les grenouilles humides commencèrent à brûler, j'ai mis le cheval dans la peau du serpent à la fontaine on dépendra dorénavant mes amis et c'est très intéressant les girafes des morsures sur le marbre valse macabre.

Dimanche: deux éléphants journal de Genève au restaurant le télégraphiste assassine le portrait de l'empereur.

La concierge m'a trompé elle a vendu l'appartement que j'avais loué dans l'église après la messe le pêcheur dit à la comtesse : adieu Mathilde.

Le train traîne la fumée comme la fuite de l'animal blessé aux intestins écrasés pauvre animal.

Autour du phare tourne l'auréole des oiseaux bleus en moitiés de lumière vissant la distance des bateaux tandis que les archanges se purgent et les oiseaux accélèrent la menstruation par des moyens artificiels et cachés.

Oh mon cher c'est si difficile la rue s'enfuit avec mon bagage à travers la ville le métro mêle son cinéma à la Jamaïque la proue de je vous adore accoste au casino du sycomore.

Dans les nerfs des poissons il y a la vibration dada, da, da, répète l'instrument inexact cataracte et inodore.

XXVIII  
LES NUAGES CONTREBANDIERS

La chevelure abondante de l'imagination lui tourne magnifiquement a tête, sous le poids et la menace, des pensées en tours de cartes. La chance est ingénieuse, la cuiller tourne infatigablement dans la tasse. Portemanteau de l'Évangile et sa tête minuscule laisse pousser la barbe en ferments de crocodiles oubliés : la mémoire.

Les tourelles les tourelles et leurs dispositions calcaires.

L'herbe des yeux de pluie.

S'ouvrant trop souvent, cor et tambour, aux crises d'inconnu. Le train qui part porte des bas de soie, mais les filigranes des échafaudages. Avant avant est disponible aux combinaisons de la mémoire. Coupant transversalement le deuil des lèvres, il. Le prochain arrêt est un joli mariage. Le ménage a tamponné l'amour l'amour a déraillé facilement, voilà.

L'âme est nécessaire, l'accent de la tête, quand l'opinion imperméable joue au succès des nations. Infatigable et ayant caressé les plantations sinueuses de la paume de sa main. « Je ne sais pas lire je ne sais pas écrire je ne sais pas penser. Sur la chaise l'œil de raie. Je ne sais pas faire l'amour je ne sais pas respirer. Mais je je. Je sais je. Quant au roucoulement crispé de ta nervosité verbale. Je ne sais pas dire la vérité. Je ne sais pas digérer. Désirable tu es sans peur, chemise de ta vue, myopie fraîche et décousue en surfon. Danse sur les gradins. Je ne sais pas danser sur les gradins. Je ne sais pas grandeur. Projetés dans l'ombre du visage, nous jetons de l'ombre aux oiseaux. " Qui ne deviendrait pas fou en mangeant de l'ombre d'oiseaux ?

XXIX  
L'ARBRE À FUSILS

Sous la loupe de grandeur étoile un insecte hygiénique sert de bouchon à la bouche du métro. Assis sur un tuyau de fonte oiseau nuit convie les passants au Dada. Ainsi s'explique ce paysage qui n'avait pas encore de titre. Une courroie de transmission le porta à son aquarium de campagne salubre où il fit tout ce qu'on entend, touche, voit.

Avec une pellicule de fourmi automobile et une plante alpine qui sert de métronome à la fontaine, il mit en marche la pendule.

Il a disséqué un réservoir de matière nerveuse et versé dans le canal, l'une après l'autre, les mesures du fox-trot cascade sabre grêle.

Dada est aussi intelligent, aussi peu intelligent que les animaux domestiques, les microbes chauds nécessaires à l'organisme, l'agriculture cardiaque et l'élevage raisonné des meubles confortables.

Les délices chimiques des engrais esthétiques, les fatigues des voitures qui agrandissent la voix, les arbres qui poussent sur le front des cyclopes en mal de mer et les phosphates gonflent notre ballon cérébral.

Nous devenons de plus en plus nocturnes et faisons un grillage de ciseaux autour de nous.

Des dessins et des paroles il n'y a que le vent qui se filtre en rapports quotidiens : de légères pastilles de menthe posées sur chaque articulation, liées à la rétine, percent une page de matière grise, nationale et lourde, à quoi bon et pourquoi.

Il dit en ce moment de ridicule pensée, en ce moment d'action absurde, il n'y a que l'amusement. Une cascade budget monopole s'appelle vie et nous pousse à l'entendre, nous nous entendons marchandise roue qui marche sur place depuis l'impression de la première cellule. On emploie la chirurgie critique pour la roue à sauts d'antilope, les oreilles brûlent sous le frottement des intrigues. Il continue à s'amuser.

Dada part avec les groupements mathématiques et forme des baraquas en cylindres sourcils et moustaches.

Dada se nourrit de colle, de fleurs de timbres-poste, de cailloux, de lames de rasoir, d'inquiétude et d'oignons.

Un monstre à langue de cheveux sur un corps de gramophone intelligent et un arrosoir à la place du sexe féconde les hommes et les champs qui le

voient passer.

Le poème est la réponse au pourquoi de la pluie en cage et le dessin le pourquoi du crime.

Lorsque les nerfs sortent par les ongles et laissent des traces, l'ŒIL touche le zinc et le pourquoi voit.

Monsieur Aa l'antiphilophe a un atelier de haute couture, il dit Un moteur passa l'emporta dans les nuages  
une plante carnivore gratte le dos de Dada qui nage  
Dada est le bonheur à la coque  
et nous les dadaïstes nous sommes sortis trop cuits de ses oeufs.



### XXX

#### LES CISEAUX DES FAÇONS D'AGIR

Lorsque le pain, un perroquet, le peigne sur la tête, apprend à marcher sur les assiettes d'un ours blanc, la neige ne couvre plus les montagnes couvertes de neige et de mauvaises actions grimpanes, poissons de nuages sur les plantes.

La scie encadre les portraits des saints et les cailloux sont plus lourds sur les sentiments de nos yeux durs. Quelle horreur, s'écrie Monsieur Aa, s'étend et se raréfie entre les heures que la candeur des animaux marque de cachets de grisou pour les coups audacieux mais sûrs des héros d'almanachs. Les poils magnétiques des ciseaux chatouillent les ongles de mes doigts pompons. Il y a de l'obscurité dans tout consentement, l'objet dans l'homme est plus fort que l'homme, dans la bouteille qui se vide, l'inexplicable manipulation nous vole les yeux avec l'étoile de pierre et de cerveau huileux. Ce bandage m'a toujours semblé parfaitement inutile. Si j'offre le vide au vide, les noisettes aux cigales normales, la brume aux fusées égales et tranquillisées par le sport, les vitres aux catastrophes légales, les jeux suspendus des fortifications au destin, la grandeur ne peut que grandir, j'explore l'agglomération qui a précédé la géographie, le raisin de la possibilité quand le cerveau n'était que gaz.

Ainsi se broie la clef des dents et le corps au milieu. La cravate vivante du sentier. Ce ne pouvait être qu'une famille prospère en quête d'une carcasse de bonne heure. Certaines balles perdues se multiplient dans les miroirs, jouent aux souvenirs ataviques des habiletés nuptiales. Sur le bateau affiche, le service des soins paternels est réglé à l'aide de poteaux indicateurs. Les vaches lèchent les fossiles qui deviennent précieux — ne croyez-vous pas que cela circule dans le sang ? Et que chaque globule est un oeuf vivant avec queue, force et instinct ?

Sans sourcils la bouche ne pourrait pas fonctionner ; au large passent les poitrines des mérites galants, des crises agricoles, des saluts vagabonds, des bornes, des brouillards et des conquêtes.

XXXI  
FILATURES DE JONQUES

Dans l'autobus aux roues difficiles la musique monte l'ennui des cœurs de caoutchouc. Enveloppé du bruit de la fumée. Amour — narines ouvertes au hasard. Qui eût cru que sur la blancheur du linge, une goutte de timbre-poste signifiât l'étreinte palpitante non contrôlée par la mémoire ? Blanchisseuse adroite, la mémoire unit les temps. Qui fait battre les tempes en retraite de trompette ? Le marin. Cristal aux cheveux ébouriffés, l'amertume rouille nos plus grands plaisirs, l'insecte. Cristal aux yeux hagards, aux cheveux ébouriffés, l'amertume rouille nos plus grands plaisirs. Cristal aux yeux hagards, l'amertume des cheveux ébouriffés rouille nos plaisirs, les insectes. Cristal aux cheveux hagards — l'amertume rouille nos plaisirs — les insectes ont aussi des cœurs, des tempes et des bruits. Cristal des plus beaux plaisirs, l'amertume aux cheveux las (moisis). Cristal aux yeux hagards, aux cheveux hagards de vent, l'amertume aux battements d'insecte rouillé, son tambour. Cristal des cœurs, des tempes et des bruits, l'amertume rouille le tambour des insectes. Cristal d'insecte aux yeux hagards, l'amertume aux cheveux défaits rouille l'amertume aux yeux hagards de nos plus beaux désirs de cœur, de tempe et de bruit. Cristal aux plus beaux désirs, l'amertume rouille les cœurs, les tempes et les bruits. Cristal hagar, l'amertume rouille le plus bel insecte : l'ange. Cristal d'amour et d'amertume, le blanc d'ange est précis. Voilà l'amour, l'amertume, le cristal, le blanc, l'ange et la précision.

## XXXII

— Cher Monsieur,

La lâcheté connaît son ordre, c'est le poids de la peur que nous portons tous dans les noyaux des os. Les nerfs de l'océan sont les rails du vent et de la chaleur. Leurs luttes quittent les empreintes digitales des îles et les dents solitaires des rochers. Autour de la maison de foin, des gouttes d'insectes tombent à la clarté de soie et la phosphorescence des fruits attire les grains de nuage. Les nuages apportent les oiseaux aux robinets.

— Cher Monsieur,

Ce n'était point sans intention que Monsieur Aa avait découvert la joyeuse complicité de l'estomac. L'inventaire de son dépôt cérébral dure depuis son adolescence, le résultat est nul, sans alliage. Il est mat par jeu d'éclairs.

Il ouvre maintenant sa tente — un parapluie au-dessus du poumon — et la chevelure abondante de l'air qu'il aspire.

— Cher Monsieur

Les crinolines s'emplissent de méduses faites de flocons de nuit. Les crinolines tourmentent les enfants. Ceux-ci sont allongés sur le gazon. Les géraniums sont encore debout. Suspendues aux branches des arbres, on aperçoit des chaises et un oiseau de proie. Cet oiseau ne déploie pas ses ailes, il siffle. Le plus jeune des enfants, étendu sur un tapis persan, tient une mappemonde de la grosseur d'un oeuf au-dessus du front de son voisin de droite. Ce voisin est son propre frère. Ils sont tous étonnés et tendres.

— Cher Monsieur,

À l'approche de la dernière heure de vie quotidienne, j'ai senti, pendant longtemps, le malaise fixé par la collectivité anonyme en un mot et la signification sentimentale qu'il cache, terre et odeurs sous le nid et l'oeuf. Des mots deviennent des conclusions ennemies, aussitôt prononcés, prennent une existence qui agit directement sur la cellule et la spéculation du sang. En dehors de leur sonorité ineffaçable, établie comme base d'une logique de marché et de compromis, rien ne peut témoigner de leur vertu réelle que la jouissance que j'ai à les faire manoeuvrer. Et encore. La réalité n'est qu'une conclusion explicite.

Rien ne peut être efficace. Il faut toujours s'écarter. En nouant des

paroles en une phrase, j'arrive facilement au point, J'y trouve toujours un résultat. Après n'importe quelle phrase. Le résultat et la phrase sont emportés par la moindre objection animale. Leur donner une valeur est un signe de vulgarité; il faudrait amortir le résultat avant de finir la phrase et ne pas mettre les points suivant les nécessités grammaticales. La syntaxe est algébrique et nous nous servons de logarithmes pour les calculs de finesse.

— Cher Monsieur,

À l'invasion liquide, un jour d'été virulent, à sa clarté, le gazon couleur de momie ouvre son male. J'ai vécu sur des échasses parmi les feuilles mortes et le ronron de leurs pas. Y a-t-il des voix plus lourdes que les routes sur la balance des branches? L'étrange gazouillis d'un sang nouveau nous accompagne dans ces démarches que les incrédules appellent la mort, les douces occupations de liberté et de ruisseaux.

XXXIII  
SORCIER TANÉ

Cataracte netteté le métal découpe des morceaux de chair vivante dans  
mon œil et si j'ai un téléphone dans les voies respiratoires c'est pour  
parler familièrement d'amour avec l'amour.  
L'électricité de la couleur dans un gosier de lampe constante  
se constate par sa propre direction et voit  
boit le renouvellement de l'atmosphère  
un alphabet nouveau se forme sans effort : l'immédiat.  
Nous cherchons des amis et d'autres choses si reprochées aux vocations  
grammaticales des équilibristes en flacons.

XXXIV  
BEAUCOUP DE POUSSIÈRE POUR RIEN

La chambre était pleine de meubles disparates. Un jour que j'étais sorti l'après-midi, je fus étonné qu'on me fit attendre deux ou trois minutes à la porte. Monsieur Aa était assis sur une caisse. Elle me pria, en riant, d'être sans embarras. La caisse était emplie d'objets précieux. Elle me répondit qu'elle ne m'avait pas entendu frapper. Le juge d'instruction entra. Ah Dieux, m'écriai-je, vous pleurez, mon cher Aa, vous êtes affligé jusqu'à pleurer et vous ne me dites pas un seul mot de vos peines. Les personnes qui suivaient le juge gardaient la porte d'entrée. Cette pensée m'inspira aussi. Le juge d'instruction était jeune. Je ne pouvais démêler si c'était de l'amour ou de la compassion, quoiqu'il me parût que c'était un sentiment doux et languissant qui fonctionnait sur sa figure comme un ver de feu. Le juge toucha tous les objets et essaya leur stabilité. Je me mis à table d'un air fort gai, mais à la lumière d'une chandelle qui était entre lui et moi je crus apercevoir de la tristesse sur son visage et dans les yeux de mon cher ami le juge d'instruction. Il se penchait très souvent mais ne parlait pas. Le secours du ciel s'est joint à mes satisfactions. Il jalonnait l'endroit de poudre silencieuse et circonscrit de cette façon le danger. Le juge donnait des ordres. Ces ordres me paraissaient lugubres comme les lueurs inverses de la galanterie festive. Il me raconta qu'après s'être aperçu que je l'avais trompé, et que j'étais parti avec Monsieur Aa, il était monté à cheval pour me suivre, qu'il était arrivé à Saint-Denis une demi-heure après mon départ, qu'étant bien certain que je m'étais arrêté à Paris, il y avait passé six semaines à me chercher inutilement et qu'un jour enfin il avait reconnu Monsieur Aa à la Comédie gonflante, qu'il y était dans une parure si éclatante qu'il s'était imaginé qu'il devait cette fortune à une nouvelle frappe de ferraille éteinte dont l'extrait aurait rempli l'osier de feu palliatif. Il tira les cordes. Tous les deux jours. Je formai là-dessus un système de vie paisible et portative. On sait que le juge était sévère. Malheureux chevalier tu vas donc perdre encore tout ce que tu aimes. Trois fois par jour. Pardonnez si j'achève en peu de mots un récit qui me tue 6. Un chat oublié par la compagnie de déménagements jaillit d'un vase de porcelaine et la justice sort solennellement. Pardonnez encore une fois si j'achève en peu de mots un récit qui me tue. Mais l'aquarium pancréatique des reins et des voyelles fait la traversée du désert en barques à voiles ; qui contentera donc les bouteilles de salutations comprimées, les conservatoires, les

distilleries de dégoût gastrique et les poches ouvertes parsemées le long,  
tout le long du Missouri en fleurs ?

XXXV  
LA PÉTRIFICATION DU PAIN

Frotter sa peau et dilater les pores jusqu'à ce qu'on y voit des fêlures de larmes et des restes de repas. Agrandies dans le rêve de l'enfance, je vois de très près les miettes sèches de pain et la poussière entre les fibres de bois dur au soleil. Pour le baiser de l'anniversaire, le vent envoie sa fiancée, une tendre salutation d'écharpes palpant sa chair bien nourrie. Et devant l'église couverte de neige, le vieux s'en va obliquement dilaté à la mesure de sa tache noire et lourde. Le drame est écrit sur un parchemin qui sert de nuage et de sac à ces sortes d'événements en dentelle. Qui n'a pas senti, quand la gaîté le rend léger, sa bien-aimée venant de loin, se poser dans la paume de sa main, ne connaît pas les subtilités des syllabes de temps fondant dans la bouche. Couvert de toute la poussière du sort obscur, le violon s'en va, emportant son musicien, le violon s'en va, emportant son musicien, le goût de bonbon dans l'œil du chien, la chanson s'en va sur les rails du train, le violon couvert de la poussière du sort obscur sur l'œil du train, sur les rails de la chanson, sur le bonbon de l'œil.

Ainsi ramasse-t-il, avec d'énormes mains, l'histoire tourmentée du monde, sur la table ronde du monde, tandis que de sa bouche s'envolent des oiseaux en sifflant et les accents circonflexes bouchent les bouteilles à l'étalage des voyelles où l'on agite des mouchoirs parmi les calculs des probabilités et des rêves.



## XXXVI

Avec le geste des millénaires déclamations, l'ombre se détacha de l'ombre, de là où le cœur s'abrite à l'ombre des années. Une rue passait devant sa fenêtre ouverte, une rue matinale qui allait en ville faire des achats, traînant après elle mille bruits de vaisselle dans les entrailles des véhicules, les marchands d'habits, d'oiseaux, de salade et de quatre-saisons. Je vends aussi des saisons. Je vends le froid, le chaud, le froid-chaud et le chaud-froid. Mais il ne s'agit pas de cela. Voici : l'ombre en se détachant de l'ombre provoqua une déclaration dont les moindres inflexions auraient pu toucher maints paquets de nerfs sensibles qu'avec des doigts délicats, attachés à une ficelle, on porte à l'intérieur de soi-même. Des influences occultes se font sentir entre des paquets différents qui se mettent à osciller et, malgré l'entêtement de chaque individu de rester ce qu'il est, infranchissable, insoluble, dur, raide, même, des attractions de nature subversive se sont produites à plusieurs reprises entre sexes différents, ayant comme résultat le mélange par le canal de la bouche du contenu de leurs crânes galants.

Devant les devantures de magasins, les chairs usées défilent. Leurs vieux propriétaires examinent avec intérêt les derniers progrès de la science qui seraient capables de les retenir à leur place approximative à côté des os correspondants. Il y a longtemps que certaines prédominances de leurs corps ont perdu leur raison d'exister. Mais les affiches vantent la beauté du langage dans des phrases si correctes que les plus froides expériences s'agitent avec des gestes d'araignées.

XXXVII  
LE BATTEMENT DE NARINES

Quand les yeux sortent de leur orbite, la cravate des branches étrangle le feuillage anglais qui porte chapeau haut de forme, gants blancs et souliers vernis de chlorophylle cordiale. Comment, dit mon ami, vous ne croyez pas à la vie des parallèles quoiqu'elles se prolongent et rajeunissent. Le final de symphonie est difficile, la musique ne peut finir qu'entrecoupée de petits morceaux et en recommençant des lambeaux de douceur.

— C'est dommage, dit-il encore, on ne saura jamais si c'est le vent qui remue la feuille d'herbe ou si c'est l'herbe qui remue le vent. Mettre l'herbe dans un endroit sans vent, je ne crois ni dans le bon sens ni dans le paradoxe. Ma plaine n'a pas de vent, n'a pas d'herbe, il n'y a pas d'endroits, il n'y a pas de mouches. Vivre sans sursauts, sans avancer et d'humeur sans fausses tempêtes. Ma plaine aime l'ennui et les couleurs équivoques, les sentiers bisexués ; ma plaine ressemble à toutes les plaines et les hommes à tous les hommes, nom de dieu, il n'y a pas de bonheur, la vie se passe comme elle se passe, le seul bonheur est de connaître l'ennui, les faux insectes poétiques s'enferment dans la tour de chocolat sur la montagne de Zarathoustra, ce sont les génies avec leurs secrétaires, ils descendent deux fois par jour en ville pour téléphoner à l'imprimeur et mesurer le résultat de leur politique à l'échelle de l'orgueil animal. Mon cher Tzara, quittons la pureté et l'impureté, l'intelligence et l'esprit parisien, l'Institut et l'Espagne, ainsi que tous les Espagnols morts, vivants, anarchistes ou peaux-rouges, toutes ces balivernes froides ou cyniques qui existent ou n'existent que dans les gros cerveaux en fonction d'estomac. Le cerveau accapareur n'est qu'un crabe qui est resté dans la bouillabaisse et se fait passer pour un empereur. C'était une magnifique bouillabaisse avec orchestre et impressions de voyage.

Comment allez-vous comment déjà je vais bien ressuscite au vent n'importe où comment allez-vous me dit mon ami je vais bien vous voulez du feu dit-il l'oiseau frisé sert de sourcil au crépuscule épanoui de tant de belle musique dit-il comment allez-vous comment déjà je vais bien ressuscite au vent n'importe où comment allez-vous me dit mon ami je vais bien voulez-vous du feu dit-il.

XXXVIII

J'AI VU L'HOMME QUI SE DÉGONFLE

Dans la cour lourde de fatigue, deux hommes dorment, des pastilles d'heures difficiles au cadran des littératures humaines. Une charrette, des planches, des meubles sentent le bois jeune et la résine. Pourquoi sommes-nous assis dans un fauteuil à regarder comme il descend du sommeil dans la mort? Nous sortons toujours par l'escalier de service. La mort est couleur de plomb, ses moustaches tombent comme les ailes des oiseaux mondains. Les bras tombent. La poitrine est lourde. Les muscles des jambes sont en gélatine. Tout est gonflé d'une haleine condamnée. Et cette masse d'étoffe et de chair habituée se visse en spirale dans le centre de gravitation qui l'appelle. Son camarade est fort. Il ne comprend pas. Il essaie de le placer sur une chaise. Pour ne plus être à côté d'un cadavre. Il ne comprend rien. L'autre tombe toujours. Il s'entête. Devient furieux. Ne voit que la tranquillité de l'équilibre. Cela dure comme le cours normal d'une maladie. Ils sont assis l'un à côté de l'autre sur des chaises et dorment. Le soleil. Ils se réveillent. L'homme qui se dégonfle le premier. Et se gratte la tête où fourmillent des nervosités animales.

XXXIX  
CHER AMI

Malgré la chacone radiée d'orchidées les muettes meurtrissures comment est-il possible que de nos jours de martre nous autres lucarnes qui donnons jour à dieu fondées sur des épouses de terre étreindre les couleurs et que du suc des fronts froncés naissent les réseaux frisés en villégiature dans la nuit des fraises froissées et l'extirpation des sandales des sentiers visqueux quoi demande le quoi demande l'incorporé le quoi demande le quoi ne t'ai-je donc pas dit le bambino gluant encombré de mannequins de crins de manipulations obscènes et de mannequins chaque heure il part un train de la source de l'heure où est la source du frappant délit elle est à la source de l'heure elle est inodore incolore se met des coups de poings à la place des cravates et des pavillons desséchés lui servent de nourriture elle a des engelures de soleil vivant quand il fait froid c'est une belle joute dans la souricière du lit défait voilà comment paille le marsouin et la foi n'a plus d'écaïlle plus de carburateur s'il vous plaît ainsi hâtez le glapissement le jugement dernier est à la porte maudite soit la baie d'où le salut se déverse sur les fruits épars des satellites sur le seuil des fronts l'enfer s'exerce à la lutte et le dernier dernier la poitrine se lézarde et la nuit s'écroule sur la fin de notre sur l'obscurité de notre l'affranchie et puis c'est le silence de caoutchouc qui commence et qui en lui-même porte déjà un autre bruit pour de plus silencieux.

## XI.

Assise dans un fauteuil confortable, la parole fume de gros sous-entendus. Pendant longtemps agitée dans la lessiveuse du crâne, sa saveur s'est éteinte et sa chaude dureté de vertèbres s'est dissoute dans le poids de la brume quotidienne. L'inconsolable fatigue ternit l'éclat de ses dents dans les poches multiples du désarroi. Et, attelée par les tentacules habituelles aux lassitudes grammaticales, son haleine mourante ne saurait empêcher les heures de se couvrir du manteau de moisissure et d'ennui.

À défaut de la fraîcheur de la langue, il invente une sténographie du sentiment. Son alphabet n'a, du mirage, que la force miraculeuse qui pousse les nuages vers les contours galants, tire les langues aux feux variables, tourne d'étranges rondes à l'intérieur des pierres. Et nous déchiffrons l'histoire nucléaire qui dans chaque variation contient l'immense image du monde aussi facilement que son esprit marque les traces de son passage sur la feuille.

Sur la corde tendue de la poupe à la proue, l'archet du vent s'exerce à d'incalculables bavardages. De ces solfèges gymnastiques sont composées les fables mystérieuses qu'on ne peut concevoir qu'à l'aide des nombrils d'oiseaux.

XLI  
GRANDIR À L'OMBRE

Certains petits messieurs blanchis à la chaux, trottant aux pauvres soins des clochettes avalées en hâte, se font signaler à l'attention du crépuscule parricide par la marche rapide avec laquelle ils découpent les draps des routes du rayon de verdure qui darde ses numéros sur la rareté des cœurs résistants. Mais voilà qu'arrêtés brusquement par quelque foudre insecticide qui leur traverse la pensée d'un seul coup, et la tue, leurs maigres pantalons les quittent, telle une paire de sentiers la grande route, dans toute la douceur de l'air et, mus par un unique secret, ces hardis pantalons individualistes, se mettent à continuer la route par leur propre devoir et de leur dure initiative. Ce sont les messieurs dont les fesses du visage ne connaissent pas les soirs réservés aux dames seules, compartiments où les regards avachissent les prairies ; quoi qu'en pensent les penseurs, les bagages flairent le bien-être des gens et s'en éloignent dédaigneusement, préférant les difficultés des montagnes aux avalanches de sons hâtifs, bien plus dangereuses que celles des neiges engloutissantes d'éternité et vont se ranger dans la salle où les pas ont perdu leur raison et leur train de vie qui est aussi celui de la désillusion.

Mais, revenons aux deux messieurs. Ils s'appellent M. Cahin et M. Caha.

— J'en suis bien aise, dit le premier.

— Ainsi ces régions stériles des Alpes ne produiraient-elles que des alpinistes, dit le premier.

— Vous me flattez, dit le premier.

— Ne vous déplaît, dit le premier.

— Alors les raisons d'être des nuages ont effectué leur mue, dit le premier, et quoique la broderie n'en produise pas moins, dit le premier, qui nourrit son homme bien se connaît, dit le premier, et je m'y connais, j'en fus moi-même du nombre, dit le second, qu'il se fasse couper la tête à la scierie de têtes s'il ne sait pas décortiquer la corde et le son, le cadran sauvage montre ses dents, dit le premier. Alors ces deux messieurs, qui en réalité étaient trois, s'il faut compter les pantalons du premier dont il fut déjà question plus haut et qui, entre-temps, avaient poussé et atteint la hauteur d'une âme bien pensante, se ralliant à plusieurs écoles gastro-littéraires au moyen du fil de la pensée à travers l'oreille de la cave, entrechoquant les verres des rêves vides, les verres siamois, soeurs infinies de leur propre et sincère boule d'air, l'estomac charnu, ils se dévissèrent, fémur par fémur, phalange par phalange et, tirant les ultimes verrous,

s'en furent en toute sécurité, à tous les anges, au bric-à-bras voués, au paradis des entre-mélomanes.

XLII  
AUX JOUEURS DE VENT

Une cure d'origine du monde, un vertige de confession qui mange la lèpre géographique du mur, une bouée d'amour qui sert de pneumatique sur ces mauvaises routes du monde et le déclat de la bouche du volcan qui enregistre la céleste toux — c'est sur nous qu'on expérimente les piqûres sous-cutanées de cette lumière d'Inde pleine de gargarismes, de mimosas et de têtes invisibles. Pile ou face. Une vieille figure de femme compliquée comme une théière prend racine. Je n'ai pas voulu arracher à mes doigts l'illusion qu'ils se donnaient. Je lui dis. Mais l'encerclement nuageux des cristaux, leur double vaccination sur échelle contre l'été et le fer, le déguisement des crustacés en hortensias lavables, les mensuelles douleurs de ces fausses fleurs qui ne naviguent que sur des déceptions à hélices, sur des déceptions de voiles à mousse rouge, sur des oreilles d'arbres, sur les rouges délivrances des mots, sur des omoplates de verre, les rangs de chapeaux melon qui déterminent les frontières des pays solides, le crescendo du rouge sur les rails où se décharge le venin et pète la trop rapide combustion, la coupe verticale dans un gâteau aux couches d'étagères bourrées de chemiserie géologique, où est le sel qui monte dans l'innombrable tête à ailes, fleur joufflue et de plaisir drapée sous la housse estivale, conservée comme les cuisses des religieuses pendant les grosses vacances des larves, où l'étoile, abcès de serrure, sert de sifflet à l'agent céleste de la brigade des circulations et malgré la pelote de circulations au cœur de l'appel qui nous entraîne bien loin au cœur des noeuds et des litiges, au cœur de l'eau, fier est l'œil qui nous supporte et, cotonneuse, la fumée qui s'en échappe en baillant.

Mais voilà.

Dans la cuve aux confidences où les céphalopodes et les gants de crin se débattent amèrement, virant des girandoles et des peignoirs dans le vent liquide de quelque spongieuse variante de nostalgie — cri mouillé — discrète contraction de terre au bord d'une ride champêtre, quelle crise navigable met en marche le hennissement à la carte du cocon, quelle rage anonyme remue les bicyclettes dans les gobelets, quelle calvitie de l'âme ravage les démoniaques régions de nos jeunesses et que voulez-vous voulez-vous que par exemple voulez-vous mieux vaut me passer l'exemple ou ne voulez-vous pas mieux vaut voulez-vous et vous êtes tout à fait aimable pas plus que voulez-vous tant va le veau par exemple à l'eau voulez-vous par exemple aller à l'eau ou le veau vous voulez



voulez-vous dormir ou mourir ou voulez-vous dormir par exemple  
dormir.

### XLIII

L'ombre courte. À la courte-paille. Nu comme paille. Ne vous ai-je déjà vu quelque part ?

D'avoir voulu trop voir. Oublié en lui-même. Un parapluie quand il pleut. D'avoir voulu pleuvoir. D'avoir voulu. Rire mythique. Brebis. Au croisement du contrepoint. Ne vous ai-je déjà vu quelque part ?

Le dernier mot incurable. Le dernier mot marche en tête. Sur la tête. De la tête aux pieds. Oh ! gages ! Oh ! hirsutes ! Et la crainte de. Avec les pieds dans la tête. Les culs plombés. Les têtes de piédestal. Les incognitos ! Laissez-nous rire. Du rire en liasses. En liesse. Des liasses d'idylles. L'assis en rire. Où prient les chamelles pissent les serpents. Il ne fera pas long feu. Disent les cœurs joie. S'en donner au long feu. Et fera cœur joie. Non, non et non. Ne vous ai-je déjà vu quelque part ?

D'abord il y eut le non. Ne vous ai-je déjà rencontré quelque part ? Ce fut un non plein d'arbres. D'égarements. De certificats. Un non touffu et agité. D'abord ce fut un pépin de non. Un prophète pépian. Un tout petit prophète de rien. De tout. Un pépin de tête. Presque une pépine. Un vrai pépin. Un pépin de plus. Un pépin de famille. Soyez bons pour les pépins. Soyons justes ! Ne pas fienter sur les pépins. Les pépins se chargent de leur propre police. Et l'armée des pépins, quelle armée ! Toute une mythologie. Tout tête et rien que tête. Un pépin sans pieds. Et le pépin du pépin. En pieds, grandeur naturelle. Les pépins et leurs besoins naturels. Voilà comment on fait un pépin. D'un rien. D'une chose comme d'une autre il y a pépin et pépin. Le pépin affranchi, meilleure provenance. Pouvons le recommander en toute péripétie. Prospérité. Sécurité. Pépin par-ci, pépin par-là. Oh ! les joies de l'amour ! Quel plaisir excessif ! Les clients sont terrifiants. Même sous la peau de locomotive. Les pépins sont grands. Ils sont jolis. Leur savoir n'a ni, ni n'a. N'y a-t-il pas d'autres pépins pour juger les pépins ? Immolons les déboires. Au radoub. Les plus grasses femmes du monde, par exemple, aussi des pépins. Oh ! homme comme je t'aime, criminel aux heures perdues, insignifiant par trop de circonstances a maître de la folie et du calme, tout-puissant dans la tête et les muscles, ne crois pas à une vaine surexcitation, tout peut servir, rien ne se perd, que personne ne sorte de ce couloir où la pensée est abolie et l'extase en bouleversement suit la

tempête de très près, regarde encore une fois avant de te coucher sur ton sommeil ou de laver la pensée de tes mains, comme une pensée lave l'autre et les deux ensemble tirent à la courte taille l'amoureuse sur le fumier, regarde, dis-je, avant de croire, car alors b ta tête aussi sera certificat comme tant d'autres regarde, ce sont les pépins de papa qui viennent avec tambour et stylographes en hordes indestructibles, avec entêtement de poux en tête de colonne et fanfare, comme les plaies et les pluies, toute l'indécence, tout le cafard rien que la terre, et le- labyrinthe s'ébranle de ses gonds de pustules dans des gerbes de masques et des grisous de marches militaires ! Qui en veut pour les pépins ? Mourons pour les petits oiseaux.

XLIV  
LE TRAVAILLEUR DE GIRAFES

Lorsqu'il se fit creuser en lui-même, au pied d'un mur nu, parmi les cris des bouviers et qu'il se recouvrit d'une terre mousseuse au plus offrant, à la plus douce, au plus lucide enivrement, dans un berceau d'étain, un fruit d'hiver sous sa peluche incandescente, le soleil souleva encore une fois une de ses innombrables paupières, à peine perceptible à l'œil nu tant elle était nue de matière et veuve de tout espoir, la paupière de ce jour parmi les autres, de ce jour unique comme les autres dans la chaîne à godets dont nous escaladons la marche roulante de tambours, de l'escalier sans fin, où l'on ne triche pas sur l'ordre à suivre et l'on ne peut plus retourner, la marche croulante de tambour, si vite ont fui les hantises précédentes que, raidi comme l'arc dans l'embrun des risques, maintes fois, il avança des lianes musclées autour de l'imaginaire poteau pour y rester, un jour de plus ou une minute, une seconde, hurlant de toute l'insatisfaction, de cet instant qu'on n'arrivait pas à rassasier et combien de dettes sont restées en suspens dans l'univers fuyant, bruyant, embrouillées dans les défaillances imprévisibles, clairsemées parmi les hardies, invisibles à toute souffrance, car l'engloutisseur de hardes et de mémoires n'a ni savoir, ni défaillances, ni compétence pour savoir et voir ; lorsqu'il se fit creuser en lui-même, ce jour jongleur de miroirs et de perruches infatigables à railler le clair semblant de voix et de savoir, celui-là même qui s'incarne dans la hutte du désarroi pour la lutte de soi-même et sous chaque toit trouve la confiance et la cruche d'eau fraîche, fraîche de vitre ou, plus loin que sa frontière, le sabre vengeur, le rire fort comme une tempête, les lourdes barres et les lances perfides traîtresses, les médisances, les évanouissements de clartés à jamais insuffisantes, ce jour-là de corne d'abondance il se fit un lourd silence d'offrande à quelque riche simulateur de gestes et les roseaux plièrent l'échine en promesse de servitude, mais la lumière était toujours lucide et solide son clairon — ne l'avait-on pas déjà entendu tant de fois de relais en relais, de campement de tambours dans la jungle en campement d'étoiles dans l'invisible ? — ce jour-là facile aux sifflements aigus tant l'air était raréfié que l'on marchait sur des oracles et des yeux plantés dans les cailloux, il sortait une confession plaintive, mais ironique à la fois, flambante neuve, que le sang s'inscrivait en tête de liste et les aloès portaient d'immenses araignées sur leur faite où d'autres volontés avaient rêvé de se consumer sur la hauteur, parmi les accouplements des brises, à la vue de tant

d'indécents nuages, stériles et d'aspect parfaitement métallique, ce jour-là de confusion, de virus de jour, d'enfant de jour jouant sur le pouls, ce jour si hermétique et vipérin que le son de cloche, l'autre, jalousait la peau de l'ours et jouait sur ses mots comme une pétrolette, ce jour infatigable de revers de médailles, une pythie dans la source de mandoline, ce jour de grasse clientèle qui hennissait et pestait sur la paume de la steppe, étrange gong pour ce calice, sitôt qu'il vit l'attroupement de toutes les bonnes consciences, mit sa pelouse dans sa poche et le vagissement de l'avachissement pullulait comme une pétrolette épidémique, ce jour-là jongleur de mantes religieuses, troubleur de fiacres dans l'adversité cosmique, flagellant de l'ordre alcalin, éventant les nuées d'aigles qui s'étaient coagulées à la suite d'une nuit dangereusement profonde, ce jour de vélos peigné de coraux, drapé de coulisses, gai, comme ce ballon qui fit poindre de son extase tout un printemps de poitrines, cruelle herbe pour la crise d'amour, désormais célèbre, ô vitesse ! ce jour où il se fit enterrer en lui-même au subtil pied d'un mur lucide où les plantes simulaient des croissances d'argent et les cornes d'antilope ne connaissaient plus de barrière, tant va la sépulture au baume qu'à la fin elle passe inaperçue, ce jour de lapins couchants, de soleil friand, de brebis frileuses, il se fit une lourde mer d'absinthe sur un front inconnu. Protecteur des lettres et des arts. Le tour était tué et le jour joué. Les brebis frileuses de gale s'esseulaient sur des lopins de mer.

*MINUTS POUR GÉANTS*

## I

La marche plus légère à cause de l'attraction des pas nouveaux, l'air haletant, entre les rangs de dents qui rongent les routes, les feuilles crispées. Parmi les milliers de pierres se hâtant vers la terre béante, j'ai pris une pierre de hasard, un fruit du fer et de la gomme souterraine. Elle est maintenant sur ma table. Je la touche avec le bout des doigts, comme une secousse électrique à la périphérie d'un cœur. Une tranche d'impassibilité solide, une bouche de tête de mort. L'œil n'a pas pu fermer ses paupières sur les veines de métal. Il y a des plantes et des histoires à l'intérieur. Un riche paysan se rendant un jour au marché s'aperçut à sa marche soudain alourdie que l'air vigoureux et noir de la mort conquérait son souffle obscurci. Il se crut assailli par des bandits et cacha sa bourse sous une pierre de la route. Quelques pas plus loin, raide et foudroyé, balayé par le vent verdâtre, il tomba dans le précipice. L'oubli et sa racine s'inscrustèrent dans la pierre. Celle-ci grossit dans la chute.

Est-ce le caillou avec lequel l'enfant a chassé les oiseaux ? Les oiseaux picotent l'herbe avec leurs queues déshabillées.

On l'a jeté peut-être sur l'idiot du village. Il l'a ramassé peut-être. L'oeuf d'une bête aux entrailles de fer, des fibres de charbon, un lacet de nerfs morts, lavé par une mémoire de couleurs indistinctes, les petits étincellements aperçus aux rares rayons propices.

Quand l'artère se frotte contre l'artère, quand les rivières débordent et s'unissent aux autres rivières, quand l'homme se confie à un autre homme par la voie des vertus et de la modération, quand un coup de revolver quitte le port pour la conclusion d'un pacte réciproque et décisif, le ciel soudain immobilisé par des nuages paralytiques se couvre le visage avec mépris — son fard s'efface et coule avec les malheureuses filles des boulevards. Le ciel s'écoule sur les boulevards avec ce grand chapeau que nous nommons pleureuse, comme une fille malheureuse dégouline et s'écoule le long des boulevards, ces rues que nous nommons pleureuses comme des filles malheureuses. Mais vers quelle vérité chimique nous pousse tout d'un coup le tambour du ciel battant, comme des grains de sel jetés dans les robes renversées des légumes admirablement fleurissants ?

## II

L'équilibriste minuscule au fond de ma chambre dont le corps est retenu par une ride d'air fugitif me rappelle l'histoire de la poupée déshabillée par la pudeur du temps. Il faisait nuit grise à la campagne. Il faisait jour gris à la campagne. La différence d'un gris à l'autre marquait le jour et la semaine. La couleur se débattait comme un cerf-volant d'oiseaux dans un gant en peau de Suède — qui était jeune fille trempée dans l'automne, jeune fille fine et finie par l'automne — vie enveloppée d'une couche lourde et mouvante de fatigue.

Fixée derrière la vitre d'une fenêtre et les yeux réglés par la petite géométrie de l'horizon, ainsi s'écoule l'ombre de l'assassin, le long du mur, par le filtre du feuillage. Immobile, la tête enferme une roue de loterie vertigineuse. Le fouet harcèle les bêtes. Les sondes douloureuses. Les ondes de fraîcheur, parfois. Le gouffre à épisodes, le silex qui gratte la peau, la vitesse de la fièvre qui bouscule le jeu de quilles, la boule qui monte dans la gorge, angoissante, les griffes qui s'incrument dans la poitrine, le paquebot qui se détache légèrement et s'éloigne dans une glace où l'on voudrait encore se regarder avec regret et apaisement b. Tous les jours, le jour humble et la nuit humble commencent et finissent le jour pauvre et la nuit pauvre. Le jour se mêle à la nuit, on ne dévore plus, on ne brise plus, on ne déchire plus, on est mêlé à la pâleur. Les yeux rapaces, la voix comprimée dans une fourrure de caresses, les piliers de la coulisse déclenchent en éventail la froideur d'une tragédie antique. Élevé aux petites lueurs en cachette, aux lèvres tremblantes et hésitantes des flammes de bougies pour bénir l'eau fraîche d'un éclat sans nom.



### III

Le cyclone avait mis le crochet dans l'œil du bossu ; le bossu sur la colline, la bosse était l'œil du paysage. Le train passait devant la maison, fer à repasser la lingerie de luxe des grandes végétations ; la végétation en fiches de bibliothèque fouettait le vent avec des bruits d'appareil Morse. Que voyait-on sur le rideau d'en face étendu comme un bel horizon de dentelles et de cumulus ? Une chèvre rapide ouvrant le tunnel du vide qui respire ses zigzags de bonne volonté. N'exagérons rien. Tu as peur. La tempête passera. Les vibrations électriques que tes seins en relief communiquent aux regards véritables de la peau, belle fille d'aquarium, n'allumeront jamais ce que tu penses l'après-midi d'été, l'ennui bourdonnant dans tes oreilles. J'ai des casiers, des bouteilles vides, des pages blanches dans mon cerveau arrière-boutique d'imprimerie que tu peux emplir de poteaux indicateurs. Si tu veux placer des coquillages, j'habite en monogramme enlacé dans mon cerveau d. Des variations de fièvre pour couvrir, avec des mots et des images, le bruit qui nous dépasse.

Réfléchissez, mes chers enfants, à ce qui vous arrive : ni fortune, ni économies, ni mobilier.

La fourchette de l'éclair errait maintenant au-dessus de la petite ville et cherchait sa maison '. Elle la soulèvera, s'anéantira ; nous perdions nos têtes dans le bruit. L'indécision nous frappait d'étincelles angoissantes. Je pensais à des artères, seul mot que je pouvais formuler distinctement dans la vision fugitive d'une planche anatomique accrochée en lambeaux à quelque clou abandonné de ma fantaisie. Sur les vitres, la lumière faisait des signes cabalistiques pour remettre à flots la signification échouée de mon état sans bornes.

Emmitouflés dans l'ombre de la chambre, nous mettions en marche les jouets de nos sentiments. Entre vous et moi, notre sécurité. Je vais vous déshabiller tranquillement. C'est la saison des émigrations lentes, l'œil blanc, la crinière des rubans au vent. Mais le vent soufflait très fort, il était jeune, et les arbres passaient à travers sa force. L'entonnoir de la mémoire, les voyages et les vacances.

#### IV

Ma fatigue nerveuse et arborescente se déploya en procédés de finesse faisant luire ses branches à la lumière fraîchissante et animée des choses. Garnie d'haleines raffinées, la danseuse se perdait dans la brume. Un autre moi-même la suivait de près. Nous étions maintenant dans les docks, où d'étranges spontanités nous faisaient tressaillir à l'odeur de sardines, de camphre, de vanille, de savon et de pharmacie. Le souvenir nous joue parfois de curieuses mazurkas mécaniques. Mais les voyages ne sont agréables que par la matière probable qu'ils contiennent pour entretenir la vie de l'avenir. La vie est une femme entretenue par la justesse d'expression.

Cette nuit, par l'habitude que j'avais prise de me sentir retourné comme un gant à l'approche de ces points de départ ou d'arrivée, j'étais incapable de saisir l'aménagement naturel d'une contrée pourtant solide et immuable. Était-ce l'effet de la brume insaisissable et grossissante ? J'étais inondé de subtilités aériennes en marche, bureau d'enregistrement de visions perpétuelles et lointaines, mais totalement insensible à l'attouchement de son corps — petite capsule polie par les étoffes et les lumières très douces. Le mauvais temps adoucit les pierres. Petite danseuse, la douleur que tu respirez sème des grains de cailloux en faisant des tours d'adresse et d'équilibre dans la vie de tous les jours.

Un coup de fusil, un signe de tête, la destination, une salle de spectacle, un habit de ville, la profession, un homme de guerre, un acte de vente, la matière, une table de marbre, le contenu, de près, de loin, plus ou moins : j'ai compris ton désordre, il est limité et circulaire, il se déclenche et se contracte dans le port. C'est pour cela qu'un cœur étrange, visible à la lumière des becs de gaz, apparaissait de temps en temps sur la paume de sa main.

## V

L'opulence de quelques vacances illimitées m'a conduit dans des pays de lenteur. Troupe de sentiments à exposer, décuplée par la désorganisation des moyens de transport, les plages ensoleillées de richesse, les peuples lourds chassés dans leurs dilemmes et les collines récompensées par la végétation des couleurs — sang épanché hors d'une artère lacérée — j'ai voyagé avec le faste des dentiers en or brodés sur le soleil des ports et des crevasses de vent cassé. Les transbordeurs, égratignures de l'embarcadère et les barques minuscules dans l'embarras de leur nombre, sont les muscles qui régissent notre plaisir, les chargements de marchandises et les larmes à venir des mouchoirs qu'on agite.

Aujourd'hui je puis à peine comprendre la gaité tatouée sur la main du souvenir qui me faisait voir l'avenir d'un séjour et d'une ville dans les lignes de la vie gravées sur le plan des rues.

Les dimanches font souffrir partout parce que le travail a cessé autour de vous et qu'une lumière douloureuse partage le doute que vous avez de votre inactivité. Les orchestres des terrasses mettent des taches de chaleur sur la foule durcie et crêpée. Les gestes suscités par cette musique régulière restent écrits dans une pose de politesse. Les échecs ont occupé aussi mon temps par des contorsions d'esprit qui prouvent que les pensées les plus profondes fourmillent dans l'inutilité de leur vertu. Les pions se mettent en mouvement, mais ils sont reliés par les fils des regards. La reine est active, il faut savoir employer son efficacité dès le commencement du jeu. Mais elle s'use vite comme toutes les tyrannies. Celle de l'amour en est la première preuve. Les parties sont toujours imprévues. L'échange des reines les rend uniformes et pauvres. Chaque jeu porte les empreintes digitales du caractère du joueur. Il y a des jeux lents et inoffensifs, effacés et attendus, inquiets et capricieux ; il y a des joueurs qui veulent tout prendre, d'autres qui donnent, d'autres qui emploient la ruse pour gagner une pièce et cela les rend aussi odieux que dans la vie de tous les jours. Il y a les jeux précipités qui entraînent le partenaire à répondre vite et sans réfléchir. J'aime risquer ; mes combinaisons tiennent sur une tranche de danger, je les pousse toujours vers quelque éclatante mêlée en comparant les résumés des positions — la balance mentale des constellations fait souvent des sauts désespérés. Les démonstrations jettent des coups d'œil fugitifs sur mon ennui. Je n'aime pas les partenaires qui m'induisent en erreur par des propos spirituels ou tendancieux. J'aime la distribution d'inconscient, aux

différentes reprises d'une partie; leur dosage décide des actes importants ; la logique qui les détermine est vite cachée sous les données d'habileté, de promptitude, de clarté. Le contrôle évident d'une partie nulle, gagnée ou perdue, rend la fin du jeu plus agréable que la lecture d'un poème ou la marche naturelle d'une aventure d'amour. Une dame que j'ai aimée m'écrivit, il y a longtemps, que je perdais les parties parce que je trichais. Je tiens à protester ici, dans l'espoir que ces quelques lignes lui tomberont un jour sous les yeux. Je triche parce que je vis entre les rapports de l'ennui, des satisfactions, des prétentions, des obligations humaines. J'anime la mollesse qui traîne d'une passion, d'un acte, d'une idée à l'autre. Le but de la vie est de mourir, je me l'avoue, et c'est la lâcheté même de l'aveu qui m'empêche d'aboutir à cette fin qui manque d'imprévu, Je la désire d'ailleurs de toute la force de ma fatigue en liberté qui se nourrit de sa propre suffisance.

## VI

L'heure me fuyait entre les doigts. Le soleil collait — un baiser de lumière — le timbre-poste de rigueur sur ces cartes postales circulant à travers le monde : les piétons impénétrables. Leur anonymat est une solide carapace, leur vie est une visite officielle ou incognito, — la colonne indéfinie et ondoyante, vertébrée et noire, bouge lentement sur le dos de sable d'un vaste terrain propice aux serpents. Que cela se répète a d'une génération à l'autre, qui aurait des mots assez définitifs pour s'en avouer la vanité ?

Je poursuivais des yeux un passant. Je ne le connais pas. Il traverse la rue. S'il me disait les raisons qui l'animent b et même si le calcul qu'il faisait était exact, je ne pourrais croire ni à l'utilité ni à la stabilité de sa factice combinaison. Elle est faite d'adroites excuses à l'oubli du temps.

Ainsi courent dans chaque ville des milliers d'hommes, en grinçant des dents, en gesticulant, en riant ou en se bousculant autour d'un centre de préoccupations auquel ils prêtent, comme les usuriers, la suprême importance.

L'heure me fuyait entre les doigts. J'étais riche de soleil et je connaissais la volupté de dépenser facilement. D'une fenêtre ouverte on jetait, comme des sous aux passants, des notes claires de musique gaie et gratuite. Les employés qui retournaient à leur travail d'après-midi s'en remplissaient bien les poches du souvenir. Je mesurais de mon balcon leur lyrique regret.

Une femme entra par la voie du soleil.

## VII

Sous l'ombre lente, les pierres vivent d'un reflet familial et l'expression que prennent leurs contusions s'enchaîne au sourire des plages, aux indolences de la blancheur.

Sous l'ombre lente, les amis se disent les plaisirs qui sonnent dans le porte-monnaie du cœur, là où les fines expériences lèchent les avantages d'une stupide animalité dans un port accueillant.

Sous l'ombre lente, on déjeune de fraîcheur, on saute de ville en ville avec les nouvelles des journaux et, parmi les perçantes annonces de la chair qui revient, l'on est sûr de discerner la plus ample et adéquate forme de satisfaction.

Sous l'ombre lente, je regarde la vigne et son fruit d'ombre lente.

La vigne s'allonge et rampe ; ses doubles tentacules implantent leurs ongles dans le bois frais de l'arbre, elles se rencontrent avec d'autres tentacules et, en se nouant, se lient à la branche. D'autres mains sont envoyées dans la même direction. Le vent soufflant dans les voiles déployées des feuilles, les aide souvent à trouver dans leurs tâtonnements la branche compliquée et solide où la plante mûrit son attachement. Quand la tige est devenue solide, ce qui fut flexible et ficelle est abandonné par la sève, se rouille et se durcit comme du fil de fer. La vigne pousse et continue son chemin. Car si vous voulez l'amener sur une autre route, ses crampons ne s'y attachent que pendant peu de temps et quittent l'endroit qu'ils n'ont pas choisie. J'ai essayé d'accrocher à des tentacules un léger morceau de bois qu'elles soutenaient avec leurs ongles pendant quelques minutes et abandonnaient ensuite. Mais, quand la plante se fut impatientée, ses deux paires de tentacules, quoique fraîches et vertes, me restèrent dans la main. Essayez de couper une de ces solides attaches pour la détourner de son chemin : la plante se fâche et refuse d'employer les facultés de ses appendices.

Ainsi rampe et se développe la vigne selon un minimum d'instinct, s'accrochant au passage à l'infini des branches, dans un seul but, pour combler le vœu sourd de sa direction, celle qui lui fut donnée par le golfe de terre claire, gonflé au sein du soleil auquel elle tette un peu d'indiscutable et d'insatiable vie.

Comme les abeilles et comme les rames battant l'eau, les fermes travaillent l'air avec des gestes agressifs et agiles, mettant du désordre dans les hommes et de l'ordre dans les maisons : cet alphabet solide des villes avec lequel s'inscrit l'amour sur le fronton de leur valeur.

VIII  
AVANT QUE LA NUIT

I

Avant que la nuit ne tombe, à cette minute troublante comme l'air suspendu entre les états liquide et solide, quand tout pense à se cacher la figure de honte, que les bruits mêmes s'envolent sans courage pendant quelques instants, quand la sensation qu'un vase va déborder s'implante avec angoisse dans la poitrine de chacun comme si une nouvelle annonce de mort, d'un atroce suicide, allait nous frapper en pleine poitrine dans la personne d'un être cher, quand cette haine de la vie peut transformer la douleur en une immense gratitude, que des monceaux de cadavres chauffant en nous l'hiver durci, à moitié putréfiés, des hommes qu'on a connus dans la constante amertume d'une gaîté sans repos (faut-il que la tristesse soit puissante parmi des signes tellement évidents pour qu'elle emprunte de si étranges aspects) se sont mutilés, déchirés, étranglés avec une joie acharnée de destruction, dans un délire de haine, un délire de haine, une telle frénésie que la joie seule et la plus vive, seule, peut élever la pureté d'une âme jusqu'à de si tendres altitudes — avant que la nuit ne tombe, à cette minute qui tremble dans la voix de chacun, sans qu'on le sache, à cette minute qui n'est perceptible qu'à bien peu d'êtres exercés pour qui l'invisible compte au moins autant que la matière dégradante — comme la souffrance physique est dégradante — et de se savoir esclave de la douleur vous blesse dans l'orgueil d'homme, quand le sort s'amuse à vous montrer ses crocs d'acier, prêt à moudre comme à la foire, dans l'engrenage de ses roues de loterie, mangeur de feu, sa propre création grouillant de malentendus, sujet sur lequel je reviendrai, sur lequel tant d'autres sont revenus sans se retourner comme dans la chanson ; enfin pour ne pas me laisser aller sur la pente amère, avant que la nuit ne tombe, dis-je, à cette minute qui est une longue aspiration d'air, qui paraît plus longue dans une poitrine creuse, une longue aspiration pour pousser un cri qui ne sortira jamais peut-être, tant l'inutilité des choses s'est figée même dans les intentions de la nature, j'ai songé à t'appeler, dégoût, toi qui vis caché derrière le sens des choses et des gens, toujours présent, inondant ce monde de ta gluante imprécation, toi qui n'as jamais changé, enseveli sous les couches immémoriales des humains désespoirs, fusant parfois avec la force des orages et t'étalant orgueilleusement devant nos pas hésitants, dégoût j'ai songé à t'appeler d'une voix sans éclat et sans

injure, d'une voix qui aurait capté les voix de tous les hommes sur le parcours infini qu'elles ont de peine, amère plainte et peine sans retour, à s'en souvenir, de toutes les voix unies dans un faisceau de haine, je t'appelle, dégoût, à mon secours, pour que ta face hideuse, surgie au milieu de ce monde, puisse dénombrer tes immondes amants et ceux qui s'en détournent, pour que ta face hideuse puisse partager en camps serrés la masse hybride et indécise, je t'appelle, sournois dégoût, toi qui ralentis nos mouvements, toi qui découpes la dure rançon d'au moins la moitié de ce que nos regards ont recueilli, de ce que nos mains ont touché, de ce que la pensée a essayé de remplacer ou de chanter, toi qui réduis notre haine et décourages l'assassin qui est né avec nous, qui a grandi en nous et se débat dans un cachot entre l'amour et le soleil, en nous, dégoût, lorsque ta face sera montée des monstrueuses noirceurs et qu'elle aura caché toute une moitié du ciel de sa fétide substance, la réponse s'ouvrira peut-être dans la parole de chacun, comme la lumière qui ne brillera que du côté de leur invincible haine.



IX  
AVANT QUE LA NUIT

2

L'homme turbulent — ô homme, tel que je te vois grandir de la paume lisse d'argile, fusant des radicelles profondes et fines, à peine lié au sol de peau, à peine fuyant par le vent soulevé, à peine submergé par les eaux fuyantes, à peine survivant au jeu profond, te ramassant dans l'aérienne agilité — l'homme turbulent que l'âge décante, l'homme des drames et des silences irrémédiables, penche sa tête de soleil mourant, penche son regard où se baignèrent les crimes, les élans, scrutateurs regards de tournevis, source lente des tristesses, des tendresses — ô moments qui tombent fins comme des perles sur une plaque de verre, la mémoire, celle qui entre par les yeux et qu'on projette aussi sur les amas immondes que nourrissent les déceptions — l'homme replié, cruche fraîche et bienfaisante dans la main du mendiant, du mendiant sonore et plein qui vient frapper aux portes de l'être comme un arbre, comme une cloche, comme une route plus forte que toi, homme, l'homme qui a connu la route plus impérieuse que la voix d'une femme et qui d'une voix s'est fait la nourriture et la chance quotidienne et le sommeil et la raison, l'homme harassé par les absences (faut-il qu'un mur absorbe tant d'échos que la présence en lui résonne encore, si longuement cruelle ou tendre, tendre infiniment), l'homme se penche sur un monde défunt et voit l'amour, la pauvreté, toute une faim bâtie de vie et d'hommes, et la passion que l'homme croyait si forte pour faire mûrir la face froide, ce qu'elle touchait sur son passage, la raillant souvent d'une voix creuse et parallèle, l'homme qui a touché en son délire le suprême mensonge qu'accompagne la pureté, tant qu'il s'use à se mentir dans sa force et le doute — tombe, tombe dans la boue — et du haut de sa ferveur, aveugle ivresse des neiges — les neiges fondent et, sur chaque place où l'on tombe, se délimite la place d'une tombe — l'homme vit de l'impuissance devant l'exaltation qui l'attire comme un gouffre, l'homme fait pour tomber plus bas, chaque jour plus bas, sans se compter, comme l'eau, comme sa fraîcheur et comme la flamme n'a pas de prix, pas plus de prix qu'une feuille qui vole est un oiseau qui chante crûment tandis qu'en bas il y a de lourdes douleurs, des mâchoires de rage appesantie, de lourdes mémoires qui plongent dans nos immortalités, tant d'autres qui n'ont su périr, l'homme qui s'est tourné vers les espoirs cardinaux et dans chaque

bête a découvert le cri d'enfant et la pensée, comme l'amour, il l'a portée plus haut que l'heure des morts, l'homme se penche sur la parole et se fond dans la légende comme une bouche dans le désir et le devenir dans la rangée des innombrables tombes à travers quoi il s'est forgé un front de roi et un soleil pour pauvres, souveraine amertume et lassitude.

X  
AVANT QUE LA NUIT

3

Et lorsque l'homme eut fini d'étaler en lui l'obsession d'infini, il recommença le cycle déraisonnable des faillites perpétuelles. Les drames agitèrent des ailes vaines et folles. L'amour brilla en lui comme un secret profond de mine. Le sommeil ne lui fut pas ami. Mais le vent lui apporta des paroles nouvelles et, sous chaque parole, il trouva l'herbe fraîche. Et des nids inconnus. Et l'inconnu grandit en lui jusqu'à atteindre la hauteur de la tête. Là, il y avait la solitude ; là, se voyaient les indicibles. Là, il bâtit sa maison, des décombres. Que ses vœux se réveillent, que la pierre prenne racine ! Mais cela ne se pouvait pas et il repartit. Sur mer, sur paupières. Sur terre avec le feu.

## XI

L'eau creusait de longues filles précieuses dans l'ombre de sable. Nous nous incrustâmes dans la nuit. Aucun chagrin n'a résisté aux occultes virulences. Loin des pierres, dans leur centre. Les épines n'ont connu de plus belles raisons de s'anéantir. Un fruit, le remords, comme une capsule de lumière. Et la couronne b au centre avec la couronne d'épines. Immense lumière qui jette sur la plage des fruits inassouvis, en loques, juteux avant-coureurs de la mort. C'est toute la pauvreté de la campagne. Les faits inassouvis.

L'absence de rêve, ni grave ni triste. Mais à jamais rocheuse et veinée d'époques lointaines, de souvenirs vineux et de courses à la mort. Immuable mélancolie des couvertures d'eau qu'un dormeur de charbon tire jusqu'au cou. Mais, bras dessus bras dessous, les vagues s'en allèrent des lieux de la pensée et ne laissèrent au goût salin que leur frileux souvenir de soleil.

Hideuse, la face échangea des lumières avec le phare. Et les animaux monstrueux retrouvèrent leur posture placide au creux de l'oubli. Toute la désolation immensément phosphorescente d'une main tendue à un tournant de la mer.

## XII

La basse mélancolie d'un paysage désert. La basse mélancolie de quelques habitants de noir. Le bruit hérissé qui est petit et se répète. Qui nous dira la pulsation dissimulée dans un cri volontairement lointain et continu ? Il erre insensible.

Il fait encore jour et l'on ne comprend pas encore la nuit. Qu'on frappe à la porte et la porte ne s'ouvre pas. Mais qui aurait la singulière idée de frapper à ce pays lâché à l'épouvante avec un souffle de mer ? Tout ouvert et net. Sèche est la plainte dont on couvre les cadenas morts. Roche et sable de bourdons. Dur comme l'incroyable martèlement et sans questions dessous. Le vent aussi l'a fui ; la caisse est vide, mais les murailles menacent toujours de s'écrouler ; aucune fenêtre n'a vu l'inavouée à la grille avide d'impossible entêtement, formuler son appel confus et verrouillé derrière un aigle muet de terreur n'a vu l'amoureuse du rien plus beau que toute chair et geste, au mal de toute la terre fabuleuse, fixer les yeux sur un désert peuplé de tendres égorgés et, dans chaque mort, ses mains pleureuses prêtes à fondre dans la douceur — ce paradis de trappeurs II de vide et d'impassible — maîtresse toute-puissante de la défense de vivre ailleurs que dans les grottes de fer et de la douceur de vivre sans mobilité, chacun dans sa personne lucifuge et chaque personne à l'abri de la terre, dans du sang frais, au centre du désert peuplé de tendres êtres liés au sang des égorgés par un secret endormi au fond de lui-même comme une première femme aimée dans un oublié toujours présent.

Inexprimable tiédeur. Les yeux de jeunesse en jeunesse plus aigus. J'ai eu aussi des ailes à caresser dans un langage limpide qui m'effleurait à peine. C'était une prison formée de longues enfances, le supplice de trop beaux jours d'été. Et leurs rires tordus, habillés de noir, comme la seule tendresse qu'il me fut donné de rencontrer au cours de mes nombreuses années de recherches, à tordre les gorges dans leur lait, les fugitives, enfin fixées, aux jambes de sel, aux yeux de définitives éclaircies dans la mélancolie vénérable de ce jeu d'étincelles. Quand elles s'éteignent dans le sang étouffé avec un cri filant d'étoile. Comme personne n'a vécu.

### XIII

De toutes les joies, j'ai écarté les plus éclatantes. J'ai étouffé les sentiers frais. J'ai appelé le temps aveugle et la terre mauvaise. Avec des cliquetis au bout des cils, des pas voleurs mûrissaient à l'écart. Les mains feutrées dans des tiroirs de soleil remuaient des souvenirs. C'étaient des yeux.

À toute épreuve se plient les nuits de servitude, sous ton bras de mer. Les poissons eux-mêmes pâlissaient dans les flacons des yeux. Agitons les flocons rêveurs, pour voir. Il y a une mousse d'iris, il y a une roue. Sous chaque crâne repose le bien-aimé, sous la dalle. Des ganglions poilus et des combustions lentes. Départs sans cause. Buts sans revenir. Trêve de sang, cristaux, maquis, égorgements d'orages, d'oublis, de verve, de hauts et de bigarrés. D'un seul saut, comme un seul homme. Quand le règne de l'éclair commence à poindre, le taureau se lève, tout soleil en tête. Tout feu déchirant, feu déchiré aux cornes comme un rire dévorant de feu pur. Une flamme qui se jette, qui prend les rires et les tord et des bras cagneux qui ne mesurent pas la forme ni la brûlure ni la porte à enfoncer dans l'être terrifié, agrippés à la terre. La proie de la joie. Encerclé par les craintes occultes, de ses multiples ébats, s'élance un acier livide et limpide jet de tristesse. Où vogue-t-elle ? Elle se tait. Il devrait s'élancer, d'une quelconque part de rêve, un doux gibier : le souvenir. C'est un pays qui n'a pas encore dit son dernier mot. Et l'air affamé de vent, les yeux sortis de l'orbite, les mains fiévreuses, quel être inhumain attend l'anxiété des vagues nouvelles ? Un taureau immensément noir et souple s'est emparé de leur cristalline vigueur. Sous l'écume s'entrechoquaient les verres liquides. La passion se taisait encore au creux d'une main suppliante. Tendues au coin d'une rue, les bouches mouraient. Le bruit s'exerçait sur du bois fendu, les voiles tapaient dru dans l'allégresse matinale et, vague sur vague, s'empilaient, les bras tendus, vers quel poison, miroir damné, ô douce illusion de compréhension ardente, plus forte que son propre savoir des choses, de vent et d'être. J'ai surmonté mon dégoût. Vieille image, le solitaire a cassé son monde. Au poitrail de la tour, tous les sortilèges se sont cassés et le vent a sifflé de hautes marées sur l'arc tendu des rives moroses. On poursuivait un absurde fuyard. Quoique personne ne l'eût vu, ses abords étaient imprégnés de charmes douloureux. Doux et damné, dans sa confiance, le vent variait la force de sa vie. Entre les cornes du taureau s'illuminait la plus belle pour la plus belle des lumières. Le vent faisait tourner la roue des éclats lourds. Les pierres elles-mêmes levaient leurs fronts béants. Rien que des

craquements de sécheresse dans la tête et le soleil. Et de tant de vent qui éclatait sous les masses lourdes et mouvantes de soleil, que les gouffres se taisaient dans leur profonde fièvre et s'arrêtait le désarroi vertigineux de la brebis, il ne reste que des ronces enchevêtrées au chevet d'un soir malade mollement étendu dans mes bras ; j'étais la terre entière au bras de la terre et des yeux qui regardaient la terre je pouvais contempler l'antique hideur pétrissant ses mains gluantes, la haïssable tranquillité, la conscience ténébreuse gisant dans la boue de viande et plus haut, la laideur et plus bas, la trahison et partout l'indifférence, les veaux, les dieux, les charognes, les trafiquants immondes de fraîcheur. Que je puisse me réveiller dans la juste lumière de l'insouciance et de l'éternelle insomnie !

#### XIV

Volez, oiseaux, dans l'air saturé de sourires. Mon sourire s'en est allé de la plage ensoleillée. Maintenant, c'est l'automne qui craque dans les crécelles des chardons. Toutes les épaves y passent. Les étraves à genoux et les algues défaites au vent — la quincaillerie de la mort — et l'ombre se serre autour de la taille. La jeune fille se joint à la terre fuyante. Et, derrière les vagues, une autre angoisse se lève avec le vent.

Quand s'arrêteront-elles ces fuites à travers quoi je m'agrippe ? Rien que refus, aucune découverte. Nul être dans la rade n'effleure les étincelantes possibilités. Les bateaux se dissimulent sous le cadavre déjà froid. Quelques légères ondulations encore et les arbres tomberont dans la raideur et la simplicité. Jamais pareille pauvreté ne vit un jour plus désolé dans cette compacte fusion de bateaux désossés. J'ignore ce qu'elle dévêtit. Le lointain salut du dernier soleil, la main levée derrière les dernières maisons, leur dernier départ peut-être et nu mouchoirs agités, ni fenêtres ouvertes, ni coups de fusil au courant de la fatalité en marche.



## XV

Nuit glissante comme la respiration d'un chasseur tapi sous la force d'une main rugueuse a. La terre bâillait, la terre toussait par endroits. Le mal n'avait pas encore conquis la frêle consistance. Chasseur d'étoiles filantes, les vœux t'inondent et les traînes de poudre des rivières animées, tu les suis aveuglément. La nuit pouvait glisser des œillades sur l'eau mémorable, dans les fentes de cristal, les routes immolaient leur sourire b aux surfaces de noire mélodie. Et je portais de lourds arpèges dépareillés, en silence.

L'incomplète solitude t'accable, les branches mortes se durcissent sous la fraîcheur de ta jeune volonté, les feuilles dansent au-dessus de ta tête et s'y perdent, les craintes en forgent de nouvelles.

Nuit déchiquetée aux amarres de glace, les larves bourgeonnent dans ton sein. Nul témoignage. Secoue dans ta bouche les étoiles, tête renversée méditant des crimes infinis. Là se trouve l'homme. La tête enceinte de fulgureux langes de mondes. Déchire leur ordre et le vin fleurira dans ton sang crédule. D'heure en heure s'adoucit le chemin, mais son regard nous glace ; il a abandonné les craquements furtifs par quoi son regard nous glace ; nous ne saurions en dire autant d'un être aimé et de l'amour florissant. Comme la chair, les regards se répandent dans les entrailles et les racines qui sont prêtes à les recevoir. Qu'il n'y ait qu'une faible rosée, l'humidité des lèvres le dira ; dira-t-elle les meubles qui craquent, les chiens qui aboient, le mauvais sang, l'angoisse des attentes, quand personne ne doit venir et jamais de joie que pour ceux qui sont chez eux, dans leur tête, les meubles craquent et ceux qui jamais ne trouvent de maison que là où les chiens aboient sans cesse comme des gouffres et des crevasses dans une tête en armes, les rafales que produit une seule fleur quand jamais personne n'est à la maison dans sa tête les chiens aboient et les mauvais signes le traversent et les flèches se meurent dans les gouffres à se voir attendre et s'attendre.

Celui qui a compris. Plus rien, jamais plus rien, plus rien que ravages.

## XVI

Il y a une telle joie qui attend enfermée en moi, que tout ce qui m'environne ferme la paupière de peur de ne pas la réveiller. Nous avons connu le vice car l'amour se consume d'amour. Quelles étoiles se sont cassées b sur nos routes bordées de seins ? Toujours en avant, vers de vieux appels. La tête haute, nous ne nous embarrassions pas des décombres que le vent avilissait. Et pourtant c'étaient des étoiles qui nous regardaient encore d'un œil mourant, perdu de mort, plein et humide comme le petit jour. Ce fut une envolée de cris et d'autant de regards qui décomposaient la teneur des champs. Les oiseaux eux-mêmes en étaient étonnés. Des fleurs restaient accrochées aux ailes et de la paille aussi après le battage des nuits c. Quelles paroles étaient plus fortes et quels gestes plus chanteurs ? Ce fut un temps plus doux que des paupières et les enfants sentaient que le sang des bêtes brillait plus fort que le sommeil. Là, s'emplissait la poitrine de toute l'écume nerveuse des insectes d'or. La houle nous tenaillait sous des griffes de rocher. On n'avait pas encore vu de si éclatants nuages. La terre entière se détendait et les journées nous semblaient à jamais immobiles. N'en aurions-nous jamais connu de plus traîtresses ? Mais le rocher brillait de son propre sens multiplié. Et le cerveau était submergé par le silence en marche. Le sang se réveillait dans l'arbre, l'arbre dans la poitrine, le feu grandissait et pas un seul soupçon de tristesse à l'horizon. Ferveur d'aube, plein midi de fruit opaque de tant d'incandescence que les yeux étaient le centre d'une flamme nouvelle, dans laquelle nous vivions, légers comme la fraîcheur du soir et insouciant de la nuit. Et chacun de nous était une flamme dévalant des sentiers sans poids. Plus de rides, plus de vagues, rien que l'herbe fine et la végétation des paroles lourdes de passé. Sur un silence de flammes.

Mais ce ne fut qu'un court temps d'agonie. Le vent fit claquer la porte et les cris impurs retentirent dans la sécheresse, le sang n'arrosait plus les yeux profonds et leurs puits étaient secs et les tôles rouillées, les écailles sur la montagne, les chardons de ces jours en cale sèche, les dunes brûlantes inscrivaient en signes de mort leurs craquelures sur les coteaux de la mort, tel un jour quelconque dans la crique de sa destinée qui chavire quand on fait le geste de saisir l'épave et le pain.

## XVII

D'abord ce fut une pierre. Se casse-t-elle ? Les hautes vallées s'égarèrent dès que tes yeux se couchent sur de fugitifs festins. Nul secours ne s'en échappe. Tout se brise, tout se déchire, aussitôt que je touche à la tendresse d'un soir. J'aurais demandé bien plus à l'existence, si le désir de vivre ne ressemblait si fort à la nostalgie de la mort, en moi captive et torride. Y a-t-il le souvenir de plénitude d'une mort précédente qui m'attache, incapable de vouloir, incertain du présent, aux soupçons qui m'envahissent, le retour ?

De vastes paysages s'étendent en moi sans étonnement. Les mélèzes effacés par le limon des syllabes qui descend des hauts pâturages vers des vallées chimériques, domptent les lignes trop abruptes. Et l'oubli est maître où l'on trouve la fumeuse intimité, les débris austères d'une méditation de taillis. Rien n'est maladroit sur ces pentes hâtives. La gaucherie des gestes d'un arbre chétif, traqué par les vents, ressuscite de pénétrantes réminiscences sur l'étendue engourdie. Et des paroles enterrées depuis longtemps tintent sans signification à travers la déchirure.

La nuit, on voit sur les montagnes des étoiles qui n'y sont pas. Les épouses de la mer se lèvent dans la voix égarée et ma voix cherche les pistes inconnues : le débordement des éléments sans mesure. Tout craque à dépister les flagellants ; ne serait-ce l'air louvoyant de la mer, quelle raison donnerait le soleil absent au silence des chats, au retour qu'on devine difficile et broussailleux, à de nouvelles attentes ? Du sang coupable de quelque méfait prolongé dans des veines abasourdiées, jusqu'à un âge avancé, à fleur de mort.

Pourchassant l'amitié des torches. Happant par vigoureuses lampées la noirceur rampante. Et les airs, rameurs lourdeux et hâves, à travers les colères, appâtent les misaines.

Sous la peau mince des prisons, mince et ardente, se tord un ciel plus pur où les éclats des faces riantes et venteuses s'ouvrent à toutes les séductions. Les lits veilleurs, riches d'écritures indéchiffrables, mettent une main de fer à la gorge anxieuse. Ce sont les marées de sang qui jusqu'en haut des villes martèlent les tempes de pierre. C'est la vie trépidante du sommeil, son lait délétère que puise en secret l'homme d'azur. Le bran de vie tombe sur nous. On se calfeutre comme on peut, la discorde en tête et l'affreux vrombissement d'un souvenir d'enfer au sein chaud de laine, comme une haine qui devient précieuse, retourne

s'allaiter au deuil inconnu.

Ainsi s'introduisit dans l'âme déjà pleine — comme le soleil purulent de joies et l'abreuvoir tant espéré des spectres de calanches que la mort se fit amie fidèle du compagnon des routes, les poings liés aux routes — le crime radieux qui dut la délivrer des entraves de terre, frémissant d'ondes jeunes, le crime irrévocable d'eau de source et de victoire que le rêve de sang décante dans le creux des montagnes avec la fluidité des monceaux de nuages et des gestes d'enfant. C'est le vainqueur des heures creuses, l'unique évasion des rets de volutes domestiquées vers les herbages vierges d'une existence sans mémoire, le retour.

## XVIII

Le geste fou et le désordre en tête, craintive indiscretion, je t'ai vue toute nue. Tu te jetais la tête en avant contre les sensations de fin du monde, ces murs qui se dressaient subitement éclos de l'eau frétilante, avec des épines sur le dos, un front têtue, la poitrine bombée. Toute vie se fracassait la tête sur sa trame à leur ingrate apparition. La douleur se terrait en toi, raillant son propre devenir. L'espoir était moqueur, tant s'ensablait la désolante, l'insoumise. Les roues et la fange puante, les gonds meurtris, donnaient le ton aux douloureux éclats de rire, ensevelissant l'être dans des brisures de phrases. Des halètements obscurs de sanglier blessé après la battue où les éléments s'enchevêtraient sur une parure d'insomnie. Ivres, ivres de vie difficile. Les cachettes d'impétrissables logarithmes étaient leur domaine et leur pain. Ils se haussaient à la valeur d'une roche. Jamais tonnait plus fort que jamais dans un cœur se refusant au monde. Il préférait pétrir la rafale plutôt que de se donner à la mollesse. Il s'évertuait à trouver le rictus de la terre sous ses pas. Et tout sourire lui fut caché sous la richesse ou la pauvreté du repas.

L'immense malédiction dont il s'entourait, dont il vivait, n'avait plus besoin de s'exprimer. Il lui obéissait et, farouche, ne savait contenir la torride vie qui était captive en lui. Il était pris dans l'étau d'un tremblement massif. Les vanes cédaient à la mémoire envahissante ; voilà le spectre qui se dresse déjà, gouvernail en tête, à la débandade, le cœur aplati, à la dérive, sans rire, sans ride, les poings rivés aux rocs. L'inondation de mort, l'impénétrable face fuyant la flétrissure.

J'ai aveuglé les voies d'eau.

Si dans la folie des gestes, il est plus aisé, au tourment sans espoir qu'à la douleur qui s'exprime, de se saisir dans la révolte, il y a toute l'amère résignation, bien plus d'irrévocable et fertile menace dans la consolation d'un amour qui se donne à son destin avec le calme apparent de l'égarement.

J'ai aveuglé les voies de sensation.

Mais la révolte couve plus âpre et tendue sous l'herbage clair et la sérénité du volcan ne se juge pas. Les fusées non apprivoisées dans sa poitrine s'interdisent toute évasion ; elles attendent le fracas et la fissure et l'éclat du signe que les vivants ne pourront jamais ravir à la mort qui Vit et se perpétue et se magnifie au sein magique de la poésie, invisible parmi les gages, inépuisable dans sa puissance, toujours présente.

J'ai aveuglé les voies de réalité pour que la mort puisse fertiliser les souffles et désillusionner la souffrance.

## XIX

Il est doux de savoir, sur un lit de dunes et de subterfuges, qu'une jeunesse révoltée jeta dès les premiers pas les loques des solitudes primitives dans la fange. Il est doux, maintenant que la paupière est lourde, de savoir que celui qui s'est débattu dans la bouteille étroite railla l'amour et soi-même pour y avoir trop cru et la servitude et se fit haïr par ceux qui avaient encore le désir et la force d'aimer, pour atteindre au délire, la sarabande effrénée du désordre, pour atteindre à l'oubli — si la mort ne lui était pas encore propice, ô la tendre, juvénile fiancée dont on rougissait de prononcer le nom durement incrusté dans une âme chaude et luxueuse — qu'il se fit détruire lui-même, morceau par morceau, morceler la part d'homme qui lui revenait sur l'alpestre pureté d'un sentiment de ciel. Dans quel excès, irisé de fausse gloire et de trahison, l'avez-vous relégué, pudique par trop de pudeur, dur par trop de tendresse, insensible et froid, par mépris de ce qui est stagnant et dont l'apparence nous trompe, mystérieuses assonances, ô souffles interdits ! Rien que douleurs et déchirement le long d'une attente aux repentirs pourris, aux buts traqués, depuis longtemps condamnés au séjour des chardons. Miroirs, miroirs stériles dont on ne cueille pas l'image. Rire derrière quoi on ne perçoit pas l'orage, jeunesse désemparée sur une mer de regards, la tiare étincelante sur un pic inaccessible. Et, là, le couronnement, le carnage.

Mais une vallée béante s'offrit à nous — un corps de femme fendu par le milieu dans tout le sens de la faim — et là nous cherchâmes l'abri de rêve, d'adolescence, de sourire.

Le sang seul pouvait encore ouvrir les yeux de l'amertume où nous sombrions. Il est doux de penser à des crimes inavouables. O douceur d'un repos mérité quand la conscience saturée se laisse tendrement bercer avec la palme.

Il est doux de penser que, par mépris de l'humain savoir, on a pu offrir la danse suspecte de folie et que, par dégoût des moyennes compréhensions, on a fondu le sens et le verbe dans un éclat de geste excessif, pour se tenir tout seul à parmi les têtes lourdes et imperméables, fier en soi-même et mieux que le roc, tranchant comme l'inépuisable péché, fuyant les faces grasses au cœur de granit, la tête bourdonnant de foins coupés. Par ivresse de soi-même. Pour l'éternelle battue sans tirer profit du rire. Pour l'inutilité voluptueuse. Pour celui qui meurt de trop de vie, parmi les vivants. L'action fervente qui n'arrive sur la hauteur que

par la désagrégation et la souffrance, en se raillant et se flétrissant et se blâmant de ne pouvoir pas vivre et de ne savoir mourir.

Mais il est plus tendre au solitaire de trouver l'issue — la vallée fendue en pleine chair fraîche — où il peut laisser fermenter et son esprit et ce qui l'entoure encore de vie, s'il n'est pas déjà au terme de ses vacances parmi les os des routes rongées, des lèpres.



*LE DÉSESPÉRANTO*

I  
LA TERRE MEUBLE

Des femmes habillées de cuisses immondes surpeuplées de seins s'entassent sur les champs morts de peau. Une autre auréole a sonné dans l'être vigoureux. La résistance s'organise sur tous les fronts purs. Finies les illusions dans l'enceinte du pauvre.

Les regards flottent dans l'air sans qu'on y voie les yeux. Il y en a un qui a pris le mien en remorque, mais voilà qu'il disparaît déjà sur une luge d'air. Si blanc est le tombereau que le bruit qu'il sème s'effiloche en poussière de neige. Et le squelette traîné par des chevaux de sang peigne l'air de la route et tout court derrière lui, ventre à terre, à n'en plus finir, jusqu'aux prochaines, jusqu'à de plus blanches, jusqu'aux villes habitées par de grands diables d'arbres blancs.

Les revenants d'herbe s'entremêlaient et par paquets et pelotes jonchaient la route d'air comme des coussins et des bancs. Dans des baquets verdâtres, des lionceaux pas plus grands que des crapauds jouaient avec des flocons de blanc. Tant de rayons d'une lumière qui n'était pas de la lumière connue dardaient à travers les légers plumages, que le vent parvenait à peine, avec d'infinies précautions de style, à ébranler la surdité des murs. Et l'espace était pourtant immatériel quoiqu'imbu d'une certaine solidité ; mais qu'une telle légèreté puisse soutenir de si grandes masses de blancheur, un tel amas spongieux de vie à peine organique, voilà ce qui était à peine pensable.

On attrapait une poignée et le vide se reformait comme une circulation lente mais précise et ce que vous serriez dans la main était encore une fois le rien comme tout le reste était rien et pourtant était toujours quelque chose.

L'air n'était pas libre et chaque pensée vidait l'espace. De densité en densité on avançait — les corps faisaient le point du jour. Un genre nouveau de calculation sourde entamait la muraille par son arme toute-puissante, le silence. Les mots à tout faire étaient bannis de cet effritement b. Mais tous les mouvements se regroupaient selon leur ordre de naissance. Les calembours d'air se juxtaposaient aux langes envahissants des vagues. Un froid prolongement de matière cérébrale

dans le monde et le monde se désarticulait le long de ce nouveau mode d'interférence. Des lettres sans couleur battaient en brèche les rapports de langage, des plus sauvages aux illimités questionnaires et le sommeil se taisait, les vagues s'épaississaient, le sommeil se taisait, les mots mouraient de faim et le sommeil se désagrégeait sur la pente inadmissible. Une seule chrysalide dominait la vue, son noyau était incandescent et des radiographies de plus en plus imprécises l'envahissaient partant de la couche extérieure vers le centre, de manière à lui cacher le spectacle impur de ce printemps à nervures rapides et provisoires. L'éternelle veille dominait les hachures de temps et des étincelles, d'étranges et phosphorescentes botaniques, voyaient un jour nouveau d'ouate et de ruche.

## II LA MINOTERIE DE MINUTTS

Nous échappâmes encore une fois aux assauts des accords finaux. Ils s'acharnaient après une minute de silence qu'ils n'arrivaient pas à saisir. Et nous courions en meutes compactes à leur suite, sauf indications contraires ou bousculades imprévues aux portes des sorties de secours.

La tête surmontée d'une cupule donne à réfléchir. Comme on donne du pain aux pigeons, nous en étions les tristes incrustateurs de diadèmes. Soulignés de rouge, nous scrutions les épaves de lèvres. Mais sur la place en étrier un seul nez busqué portait la main à la hauteur des seins. Et la mer en tubulures roulait des plumes et des traces. Des lèvres brisées apparaissaient parfois le long de son corps. La mer croisée, les mains assises et dures. Des dents féroces s'échappaient des genoux et les épaules aquilines verdissaient sous la touffe de mort. Des entrelacs et des rameaux se dévêtaient de leur matière et de leur couleur et ainsi déguisés en air, prenaient des allures équivoques de nuages. Et comme boeuf à trois cornes. Le tout pouvait s'enfermer dans un coquillage au moyen d'un bouchon en bois à large menton, les oreilles étaient en plumes, une manquant et à trois pointes. La pelle de la tête à barbiche de vannerie. La coiffure minaudait, l'homme était un ornement nasal, sur son visage on avait planté des ailes ouvertes.

Tu dis « on », mais nous savons que c'est la reine et encore ne laissait-elle pas toujours passer sa langue par l'œil entr'ouvert. Serait-elle sans cela reine de type analogue au précédent, puisque, transpercée à l'étage supérieur, la poitrine translucide ne faisait plus l'affaire des étoiles.

Elle ne recule devant rien.

Les bouts des seins étaient des lèvres à embrasser, des lèvres qui ne pouvaient pas parler et qui savaient simuler des convulsions variées et cachées. C'était aux désirs de leur faire avouer au ralenti ce qu'elles saisissaient en vitesse de pensée neuve ou de mémoire. Des empreintes douces comme celles des murs désolés. Des gestes charnus comme il n'y en a plus. Des chatouillements de cigarettes et des gants réversibles aux crues de charme, au temps des mues. Que le printemps était alors long, avec dans l'air le goût du citron, sur le parcours sans regret de la femme ! Il y a encore bien plus de liberté au delà des mondes où les ponts sont coupés. Elle a le sens de la lumière gazeuse et du fifre.

### III LE RENFLOUAGE D'UNE NUIT À TOUT FAIRE

La sagesse des poissons poursuit les traces d'une clairière dans un monde de gramophones. Terres momifiées dans le pot de silence, les yeux de vitriol ont pris les décisions que nous attendions. Les jeunes dunes en feuilles s'ornaient de pâles trésors en l'honneur du poisson des gueux. Et les rêves de mains envahissaient les gorges chaudes de nos paysages, là où nous passions les saisons pures de nos oiseaux de nuit, l'encre fragile des admirables reflets de supplices.

Ainsi se passe la vie, de l'interruption du sommeil à l'attente du prochain sommeil et, le long de la guirlande formée de bulles nulles, où s'émiettent nos corps déraisonnés, qui sont de jour, une femme nouvelle succédant à une autre, marque de légers coups de marteau le saisissable du temps à la cadence des perles filantes dans l'incommensurable série des gammes d'eau. L'espoir de soleil en porte la terrifiante responsabilité.

Les monstres dévalent des montagnes d'amiante de nos nuits. Les jours les happent, ce sont des pigeons. Et c'est de passage se déshabiller il faut remonter à la crinière des sources pour sentir la fraîcheur des seins à cueillir précipitamment.

Il s'agit des règlements définitifs en vue d'une nouvelle réalité d'où seront exclus les monstrueux besoins de sincérité des roues à pluie, les rues de fourrure estivale et les bains de fer aux minuits des vierges fortes. Les cerveaux seront cachetés avec la neige à répondre, aucune amygdale ne restera libre sur la ligne de flottaison, les clochettes des tortues feront un bruit insupportable de paysage à prostitution, de mâchoires à plates-formes, de déchirements de prisons à bourgeons et, des tiédeurs des sommeils inoccupés, s'élèvera une brume inhospitalière aussi dense, aussi vive que l'ombre dont sont faits les suiveurs de belles images dans la rue.

#### IV LES POURSUITES JUDICIAIRES DES OMBRES

Le chêne, ce jour-là, nourrissait des entêtements fraternels. Les oiseaux, eux, se nourrissaient de porcelaine. L'ombre du hêtre donnait à la côte tandis que les chaînes vivaient d'un sommeil d'autant plus lourd que le crotale avait déjà décrotté les bottes de ces mers.

L'oiseau était perché sur le violon et les côtes saillantes de cet instrument à bords en disaient long sur la misère violonière comme humaine ne fût-ce qu'à tout prix. Le bâbord en était plein, aucune moustache ne convenait plus à sa grandeur de naphte. On ne se suffisait plus de tant de bâbords à bobards. Les chaînes menaient un train de vie réfrigérée.

Les bardes portaient à leurs serviettes de longues barbes, n'y touchons pas. Ce sont les grands papiers des flores insecticides qui l'emportent. Nous n'en verrons plus la fin.

Il se mit en tête toute une ribambelle de protestations délicates. Et encore cela ne servait à rien, tellement la nuit se couvrait de ridicule. Il se mit alors en marche à l'aide de puissantes bielles, mais aucune rue ne s'arrêta pour regarder. Les verrous étaient ravis et, en un tournemain, se mirent à parler comme les mains. Aussi ne fut-ce que la rame au dépourvu. Sur ces entrefaites les fleurs commencèrent leur colloque. En voilà qui demandaient la distribution gratuite des bas de joie, d'autres, les hachures inconditionnelles des pissenlits géants et les dernières, la sorcellerie mise à la disposition de tous les courroucés. Ainsi se dévoilaient des terrasses entières de fleurs hypocrites parmi les plumes en vacances.

Voyelles, voyelles, en avez-vous fait des histoires ! Et vous, enfants de gazomètres, vous en a-t-il coûté de brisures de carreaux ! Pour un d'enfoncé, mille têtes de carreaux surgissent et les cloches quittent le plein tarif. Démesurément noire la rapidité des frais. Aux éclats s'ajoutent les autres rires et les voilà partis pour toutes les branches de la pluie, cette fantaisie oratoire demandant des fantômes à toutes les classes de la société des chemins de fer. La locomotive s'affuble de voiles de mariée, elle porte son époux à la poitrine, des fleuves puissants d'arbres, délégués par les tortues croupissantes, lui offrent le bras et de soupir en soupir la lune s'émiette, comme de tour de danse en crique de tétines, le voyageur s'essuie une larme majestueuse. Ainsi va la vie un homme neuf de cuir et d'irresponsabilité.

V  
LE PLEIN DES YEUX

Le goûter des colombes est composé de bigoudis de rivière et de fraises de trait. Les moteurs de ces êtres délicieux s'emplissent d'aube en aube de dessous de robe où l'air frisé des puits s'attarde aux aspérités des dalles et fait naître des lèvres de gazon et de ces mystérieuses beautés de rapprochements de pinacles.

Deux grands royaumes se disputent la chlorotique présence de ces oiseaux de bains de mer — séparés par une mer d'huile, les lampadaires des bateaux se tendent des bras d'air de couleur sans pouvoir s'atteindre, et des profondeurs des caves sous-marines s'élèvent les onguents des mots d'ordre comme les cuirs à semelles pour cadeaux de paix. Les enfants sont là qui courent d'un camp à l'autre et arrachent les peaux brûlantes des murs de corbeaux.

En dépit des cœurs de brique superposés sur le paradis des têtes, l'ombre ronge les termes de loyer de la mer. On avait déjà remarqué les entremetteuses de jeunes mers poursuivre de leurs acides assiduités les vents prodigues, par fractions et saillies de caractère, mais jamais on n'avait vu de pareilles malversations se produire au cœur même du foyer de lumière.

Trouvé porteur d'étincelles en pénétrant par effraction dans le nuage, le grand bousculeur de santé dressa les échafaudages bariolés de sa loterie atmosphérique à la mesure des fonds de mer. Prises sur le fait, les feuilles se dessaisirent de l'hippodrome. Elles ont été priées de porter, au cours de la cérémonie, robes renversées et blancs calfeutrements. Mais dans ces conditions, elles préférèrent s'éclipser, ce que d'ailleurs elles firent avec une grande désinvolture de vraies dames de pique. Le damier resta vide tandis que la forêt battait son plein dans un parc somptueux à l'abri de la mémoire. L'eau était servie à la tombée des orgues, sous les clameurs enthousiastes des kalaos, des grues et des pélicans et les derniers arguments, les meilleurs, se joignaient aux malfaiteurs de sons graves. Puisse la race des grands jours de bombardement continuer à porter, de bienveillances en tics sensoriels, les fêtes par dizaines aux boutonniers des têtes à tiroirs et le secours d'été aux pourritures des champs couverts de midis géants.

VI  
À L'ABRI DU PAYSAGE

On fait bavarder la lessive au bord de la suspicion. Non, ce n'est pas de l'eau, ce n'est pas du lait de cendres. A pleines poignées on jette des oiseaux aux yeux des pays vinicoles. Une poudre d'emblèmes couvre la flottille des riches envoûtements de pilotis.

Les fers s'entre-dévorent. Sur le ventre de la vieille tour, un grand monsieur de parade pédale avec acharnement, mais rien n'avance ni ne monte car les roues de la bicyclette sont formées de montres plates. L'homme à bascule fait arrêter la circulation des vivres de rêve avec un crayon blanc. Au sein de la nature le trouble s'installe et l'heure des hannetons est notée avec l'encre sympathique sur les branches domestiquées. Aucune heure n'est plus grave que le vin. De lents déménagements s'effectuent au fond du lac. Les poissons arborent des barbes pluvieuses dans lesquelles s'accrochent des fraises.

Ce sont les agacements des vignes folles qui incitent le jour à courir plus vite que la couleur des fruits endimanchés. Tout gantés de suie ils entrent dans la fraîcheur marine du soir. Les cloches des gares ouvrent des parapluies et les quais sont vides comme les yeux de la reine. Les enfants devront jouer dans le jardin, ne laissez pas les enfants jouer avec le jardin, l'œillet est la serrure de l'œil et les grilles du ciel se ferment quand les chariots sont revenus après le marnage des étoiles, quand on trait la désolation de la nuit, quand on ne peut pas assez fermer les fenêtres chez soi, quand on est encore ouvert aux velléités du dehors et quand les lits ennemis s'inscrivent en faux contre le pépiement des choses avant de livrer bataille aux singulières méditations d'arbre qui frémissent à l'heure des monstres.

Il n'y a qu'une femme qui vit entre parenthèses. Quand elle dort, la nuit est couchée près d'elle. Quand elle se lève, il n'y a de vie pour personne et la fumée vous serre la gorge. C'est une lumière de contrebande que vous fait passer l'envie de dormir.



VII  
SAVOIR POURQUOI

Quand elle sort, la fenêtre s'aveugle et les toitures des montagnes se penchent du côté du couchant. Quand elle lit, les feuilles solitaires suivent en lacets des alphabets muets, de douces odeurs de lits dans l'air.

Un sanglier traverse la nuit en diagonale, un homme se tord les bras de rivières de montagnes. Un train court en rase campagne et ne sait plus joindre le bout de la lumière à la racine des cheveux. Des herbes folles, les sourcils du vallon — encore une lumière en se levant fera fuir les feux follets de la boîte à musique.

Comme je suis, comme je veux, comme je ne réponds plus de moi, comme je gagne, aux silences des taupes grises, à la tombée des jours enchâssés dans les gorges, je la vois se dérober au travail de la verdure, peinte couleur de sommeil.

VIII  
LES BROSSES À MUSIQUE MILITAIRE

I

De vieilles poutres tricotent des enfants. Les enfants sonnent creux comme le jeu de cartes et se tortillent autour de l'espoir de bénéfice sur un sommeil nouveau. Sans scrupules, le bruit s'empile dans le tonneau collectif des pensions et villas. Les barbes haletantes se confondent dans le même rhume de cerveau et trempent dans la soupière qui sert de tête familiale à la source du bien-être.

Les limaces engraisent démesurément, on voit bien que c'est le temps des fumées. Des cris mal mouchés jaillissent de terre sous les balustrades encombrées de détritits de truites. Des sifflets coupés de rires par bribes décèlent l'existence d'un bouquet de femmes carnassières, épinglé avec art sur un buisson d'insoluble humeur. Et de ces braves types croqueurs de dés. Mâcheurs de ponts ou d'escalopes de sauterelles, vous n'avez pas encore touché le fond de la vie des champs. Un grand honneur vous attend à l'orée de la forêt de clous. Le directeur de l'avachissement international viendra en personne lire aux pieds de moutons les dernières conclusions morales du point de vue des boeufs. Par un geste onctueux il gagnera la sympathie des oeufs d'automobile et ses éloges prodigués par tonneaux laisseront sous-entendre des retours figiolés de toute beauté. Une gloire nouvelle sera née par sous-entendu de vitriol. Elle portera des molletons agglutinés de brins de paille et de bouse. Les trains seront pris d'assaut, mâchoires en tête. On s'amusera jusqu'à la crevaison des pneus et des rates. Ni couronnes, ni scaphandriers. Rien que tôle et paroles à victuailles, crânes, tirelires et moustiques. Mais sans qu'on y prête attention, la poitrine de la montagne se gonflera peu à peu et arrivée au sommet de la faim, se videra d'un seul coup, balayant les immondes survivances des crapauds à crinière de Pégase i, emportant les derniers souffles en pantoufles, écartant de son chemin les plaintives insuffisances des yeux en forme de boutons à pression et sur la prairie nettoyée on placera, en guise de monument, une bouteille de vin rouge de 12 mètres de hauteur pour commémorer la vie de ceux qui mûrissent en eux des montagnes et se nourrissent de vent âpre et sec.

IX  
LES BROSSES À MUSIQUE MILITAIRE

2

Maintenant que la route est boutonnée à la terre avec de gros pavots à écailles de salamandres, lecture sera donnée à haute et intelligible nuit. Le sable mouvant des raisons d'agir engloutit le buste d'une femme irréaliste. La fatigue des sables mouvants pèse lourd sur le cadran du glacier où d'autres bustes de femmes sont happés par la lumière en prévision de la pluie. Leurs bras émergent de la masse des nuages avant de disparaître à tout jamais. Quelques globules d'air sur la surface de l'eau errent sans se reconnaître et des troncs d'arbres passeront désormais inaperçus sur la désolation sans limite où la faillite de l'aigle s'est jointe à ceux qui restent, les visiteurs incroyables.

Ce sont des sauterelles, les lettres de cosses à il n'y a plus d'espoir sur terre qui puisse les assembler. La forêt des têtes mouvantes grimpe les durs échelons des machines agricoles à domicile et les mandibules des villégiaturistes sont en proie au délire de lune. Les taxes sur la mastication atteignent véritablement le maximum d'eau riche en cascades. Heureusement il reste encore quelque tristesse à solder les murs de l'indifférence à toute heure de la nuit où il y a des épaves il y a des intrigues d'orages.

## X

### HIBOUX DÉCORTIQUÉS

On presse le clapet à ressort en avant sur la substance glutineuse et l'on place la grenouille sur la table. Pour augmenter l'effet, surtout en société, on fera un petit discours sur l'hypnotisme pendant la préparation. A l'étonnement général et à l'effroi partiel des spectateurs, la réminiscence saute en avant après peu de temps causant ainsi des éclats de rire parmi les assistants. Si la substance glutineuse est trop dure, il faut l'échauffer un peu par l'haleine ou la toucher avec le doigt.

L'amour austère, depuis des âges caverneux peut se traiter de la même invincible façon, cousu d'or, de silence et de fil blanc il se pare de la malicieuse intimité des vallons ou des luxueux auvents de corbeaux, se greffe sur la jante du rêve et engendre des foins coupés aux syllabes tombantes des fins de déjeuners. Il ne faut pas flétrir l'excès en matière d'ondulation car l'effervescence au sein du vivier est de nature à rendre chétifs et irisés les cerveaux destinés à de plus hasardeuses submersions.

Le cerf se passe volontiers du poids de la glace, il ne faut pas mais que lui faut-il donc, l'amour lent a dépassé le pâle, faut-il alors au tulle attribuer le sort champêtre ? Il ne faut pas laisser aux lits le soin d'ouvrir les yeux rouillés, ni aux frissons irrévocables le goût du suicide sur la langue et en public. Comme on fabrique des femmes avec des éclairages doucement dosés sur la palette du nimbe, nous, les suiveurs des boulevards, nous ne sommes que de l'ombre et la question se pose de savoir si réellement nous avons jamais existé, car c'est en glissant sans fatigue sur des pavés de velours que s'ouvrent les vannes de la confusion et de la nuit. Des nuées d'oiseaux transparents et doux au toucher, s'échappent de nos bouches quand nous sifflons un nom sans heurt. Il est temps de se coucher, avant que les bêtes fauves n'aient commencé à saccager la demeure de ce nom, de ce chagrin aimé sans heurt.

XI  
LES DÉBRIS CHIMÉRIQUES

On échange les aventures des chutes d'eau contre la lumière adolescente et dérégulée de l'acier en fusion. Les jours par ici sont d'étranges ventouses qui s'agrippent au corps sans défense et le rire reste toujours la proie des échos crapuleux. Belles de lumière artificielle, belles de montagne, belles à la peau de nappe d'eau, belles aux yeux moirés de déplacements rapides, vos silences me poursuivent de leur obscurité de nid. Les boussoles de vos yeux n'ont plus de secret pour moi, mais l'impatience de vos gestes me déroutent agréablement. Suspendu aux treuils des heures, l'éclair cogne contre les parois de cristal et le feu qui anime vos longues chemises, belles aux éveils de plume, sarcle la solitude dont vous formez le chaton

Ce qui reste du matin dans une traînée de poudre de platine est envahi par des miettes de pain et de minuscules verres à lunettes. A bout de bras la hutte tient à sa façon de regarder la réalité par-dessus l'épaule de zibeline. Il n'y a pas de meilleure fumée pour cercler de mort la cruche où battent les cœurs inaccessibles. Belles de temps amer et rare et de lieux de lumières sauvages, vos lignes de la main conduisent l'enfant au jeu de glaces humides qu'on aperçoit au fond du danger.

Avec d'infinies précautions, le feu se lamente dans la main droite. Il conduit les aveugles, il chauffe les muets, mais aucune peine ne lui est pardonnée. Sur les pics de l'orgueil il avance sans frémir et, de nuage en nuage, il affermit son vol pareil au cri du berger. De là il n'y a qu'une morsure de pas de ravin à franchir pour atteindre au silence. Et les belles de toutes les couleurs du monde s'effondreront sur la paille du doute.

XII  
MAINTENANT OU JAMAIS

Le crocodile va à la messe des bois. Les noms de bêtes n'ont plus de cours sur le marché aux bois. Sans égards pour la mariée, la cascade rugueuse, le vent s'étrangle dans sa franchise au pignon du beau fixe. Empoignant le manche du passage difficile des coccinelles à travers les toiles d'araignées, le voyant ronge le massif de la réalité du fer.

Qu'importe au trajet de chaume la veuve outragée ? Dans les vallées aux belles dragées, le clocher de l'église suce tout le plaisir des plongées. Ronfle, ronfle, froid ruisseau, il faut mettre à nu les bornes, ces piétons du silence vermoulu. L'herbe n'a que faire de son indéfrisable solitude — la truite remonte le gain de la solitude. La route se tait jusqu'à l'embouchure du feuillage mécanique — l'homme qui sait se taire. Les bas de laine — coiffeurs de baleines.

Le doigt autoritaire des raisons les plus impérieuses de vivre, touche à la fontaine le front de la boulangerie des nuages. En secouant tous les jours un peu plus fort la salade des sons de cloche, le grand abricotier des cœurs purs s'achemine vers la rupture du sommeil de plâtre. Tellement la grêle a perverti l'hésitation nomade de l'escadre qu'il y eut un long sursis d'ombres sur le marécage de la vision, sur les matériaux de construction du silence et ce n'est qu'après la longue discussion des rafales de dés, lorsque le coup de volant eut établi la cérémonie du drame en pleine lumière, en présence de l'adversaire, qu'on put voir par-ci, par-là, des escaliers chuchotant des pelures de lumière, des oiseaux fraîchement sortis de leur moule s'éparpillant à la débandade parmi les orties des jours et des rues entières, pavées d'amour ou de la venaison des souvenirs, assiégeant en pure perte l'œil tranquille comme un torrent raidi. Le lutteur abordé dans la brume avait accepté le défi du soleil. Rien ne pourra lui faire oublier les froides brûlures et les ornements du mensonge, la promenade spectrale des temps variables sur des remèdes inquiets au fond du monde visible, la chevelure impure des neiges de printemps.

XIII  
LES SOMMEILS APPRIVOISÉS

Il faut croire que depuis la mort du voltigeur savez-vous que les serrures des carcasses idéales le bailleur de fonds marins a subi des pertes d'abîme. Il n'y a pas de solution sous la ménagerie du grenier. Par vagues intermittentes, L'obscurité gagne à être connue dans les cages d'escalier de la tête. D'une antenne à l'autre antenne, le pur avantage de son souvenir se propage avec le geste des ondes gracieuses. Laissons déborder la raison et couler le miel par terre. Il se mélangera au goémon, c'est de son âge. Un œil restera toujours figé au bout de la rue et réglera la circulation de la triste substance, la distribution des soupirs. Un cri échappé de la maison voisine fait ses préparatifs pour le tour du monde. Que diront les voisins ? Y aura-t-il des visions dans la maison des voisins ? Ils en profiteront pour décharger les pierres du vocabulaire longtemps tenues à l'écart du ruisseau. Il n'y a que les gondoles qui aiment battre les records du silence dans les paperasses du rêve tant qu'ils sont chauds. Ma vie, quant à moi, est un livre ouvert. Je m'ouvre à la vie ouverte, je me livre à l'ouverture de la vie, ivre de vie vite et verte.

XIV  
STADE

Orpailleuse noireade, la chenille s'est fait un costume de boue et d'été de la crispation des roues, du malaise graphique propre aux futaies abruptes et des boucs émissaires très nombreux dans la région pétillante des vents à oripeaux, où l'ortie se gare et le faon de la daine bondit sur la soie en dérouté. Avant d'avoir bu le lait des rumeurs et changé le sens des fourrages de rêve, L'infatigable miaulement des foules hirsutes sur la montagne s'était déjà fait proclamer par les arbres, roi des corolles et des routes.

Qu'avez-vous appris aux grandes chasses, pilotes, frondeurs des âges de diamant, aux terres écrasées sous les promesses des pâtres, aux mécontentements des enfants boisés, aux épineuses péripéties des statues esquissées par les flammes ? Ce n'est pas de vous, thermomètres hésitants à la barre agraire, que j'attends le dépouillement des voix et la satisfaction des logis limés par l'hiver. Captureurs de fauves tendresses, voyageurs sur rires gratuits, haïssables tourneurs d'heures en tourments de neiges, L'ennui vous plaque comme des mouches quand l'horloge sonne l'armement défensif du sang en détresse.

Personne ne songe à donner l'alarme et pourtant le feu a déjà conquis l'autonomie des hauteurs monacales. Sombre fête, tressée de paille, que cet alambic de têtes de fougères aux craintes inimitables de ruisseaux morts en pleins champs d'avoine — sur leurs échasses de rayons matinaux agonisent les balbutiements des derniers quarts d'heure, les chauves-souris pâteuses. Encore un bruit de ferraille à désarticuler dans le gosier résistant du chambranle et l'on pourra inviter les moissonneurs à s'étirer dans la lumière jusqu'au goulot où le soleil s'est fait jour sous la douce vapeur de vins blanc et rouge, mélangés à quantités égales, avant que l'âtre sueur des sapins n'ait gagné un repos mérité aux nombreuses granges de proie.



XV  
SAISONS MANQUÉES

Les inspirations des volets à images, quand on ouvre les écluses des admirables forgeurs de cratères, prêtent à rire aux fûts vides roulés sur les pièges à cailloux. Les charrettes chargées de belle saison grignotent à l'ombre les taches de rousseur ; — midi a sonné sur les raies des toits. Mille chevaux s'adonnent avec des grincements d'acier à des exercices de nuages, ils apprennent facilement à faucher les caractères en herbe et le piano des jonques ne s'en trouve pas plus mal. Ce sont la rizière jonchée de buffles de laine aux abreuvoirs de l'orage, le beau nuage sans emploi apprêté d'oriflammes et les maçonneries instables de pluie, qui cherchent dans les astres domestiques, dont les prévisions en éventail nous tenaillent, les raisons de croire et de vieillir. Un ciel de buisson opaque, un ciel d'huile. Les autocars circulent librement parmi les robes de soir éventrées et les maigres établis b de papillons. Même la menace imminente, nous la saupoudrons des événements lucides de la dissimulation. Fuira mieux celui qui rira à la première alerte, quand l'érosion des cœurs aura atteint les paupières des racines bien prises.

Le gazouillis de la pluie essaie de niveler les défauts des tuiles — maigre encouragement pour les toitures ennemies casquées de carquois et du mépris des lois. Les secrets n'ont plus de sexe — il faut se hâter d'en garantir le désarmement dont ont le moins parlé les yeux les plus obstinément dos au déclenchement de la sonnerie de lumière.

Ne t'ai-je pas assez haïe, raboteuse des temps envenimés par la contrebande, pour que ta face tentaculaire vienne encore, lorsque le jour s'annule de lui-même, mendier aux pierres les accents d'un acte qui ne peut plus se légitimer ? N'as-tu pas senti jusqu'à quel point d'absurde colère la force du coursier réside dans l'oubli des tyrannies ? Les tenaces voyageurs sans tête se laissent dévaliser par les mesures narquoises du tango répété à l'infini sous les roues du wagon. Autant de gouttes de pluie perdues dans l'immense fonctionnement du réseau du vent, que les nues emportent avec timidité. J'ai accumulé la pierre sur la misère des contraintes et je me suis défendu contre la compréhension des écuries. Je ne me suis pas contenté de rudiments. Je me suis heurté contre les preuves et, hors d'elles, les choses m'apparaissaient raidies entre des mâchoires de mort, dans des tunnels éboulés.

Sur la brouette du corps humain tenue par les pieds décolorés, on porte des cailloux, de leur attrouplement informe aux coffres-forts des retraites

inviolables, impitoyable nourriture des feux intérieurs.

J'ai joué mon destin sur la clarinette et le sommeil s'est chargé de lui retrouver sa voie. Quel sourcier se chargera de vacciner contre l'imagination des pluies la terre cuite à la légère ? Le vent enfermé dans mes yeux brasse les étoiles, mais d'une femme à l'autre tous les ravins s'ouvrent la poitrine. Des pas rageurs sonnent sur des poitrines éperonnées. Et le monde sombrera bientôt par l'entrebâillement des poitrines dans le désespoir tumultueux et les ravins goudronnés de la mort.

XVI  
LES ÉCLUSIERS DE L'OBÉISSANCE

Malgré l'escargot de la route immonde dont nous entortillons l'adolescence des égarements, l'oeuf crève comme une maison hantée dans les entrailles du coussin spongieux. Il n'est pas aisé au bon marcheur de se frayer le jour à l'insu de la bourrasque. L'heureux perdant dresse un front sincère vers l'absent et le tour est encore une fois joué sous les crinières barbelées des neiges. Le ciel pourtant est potelé. Il marche à la vapeur. Son œil rit bêtement. Il bêle pendant que des bouffées de matin dérivent des incestueuses manifestations du hasard. Que les feuilles soient blanches et de longues figures à l'agressive pâleur d'usines abandonnées lècheront le sel des vitres croustillantes. A regret elles se poseront par terre et y séjourneront parmi les glandes fixes ou mouvantes des pays d'origine. Cette marchandise a son prix d'élection parmi les rares qui n'en ont pas. Elle produit des poils sacrés que, de génération en génération, les laitiers chargés de les recueillir transmettent, avec le pouvoir de guérir de toute pompe la jeunesse, aux avertisseurs de l'épidémie et de l'infraction. Mais les poissons longent toujours la rivière sans sourciller ni se soucier des lames de rasoir et des mégots de cigare, changeant par là même le cours hypocrite du soleil. Ici, les fauteuils des pères sont confortablement installés sur les têtes des fils. A leur charge de perfectionner le système en amollissant les honorables pensées sous le poids de la sécurité. Les pompiers continueront aussi à puiser à la chaîne de feu les soupirs désarçonnés, les longues nattes à attiser l'usure de la ferveur et des jeux.

C'est en dissipant les plages que nous atteignons la barrière. Les champs incultes ont bonne mine et des bras solides pour marquer l'inutilité du temps. C'est l'hôpital des marguerites, le pont ombragé qui joue à saute-mouton avec la pelure des soirs. C'est le cerisier du rêve qui fait luire au soleil des boutons de cuivre dont je ne sais pas le soleil de savoir les lèvres par cœur. Quel autre je n'ai jamais su où s'engage la fourmilière par la crainte du déjà vu en soi-même fumé avec de gros cailloux de nuages à savoir par tête d'habitant. Connais-tu je ne connais ni la route ni l'expression si bien gagnées aux ruses à voiles que les foires fanées nidifient aux arrêts obligatoires dans les arbres à bras — il y en a trois : le premier ne se compte pas, le second est le tour de France et le troisième ne le sait pas, trompe l'éléphant de même que sa façon de voir par-dessus la tête.

XVII  
CREUSER EN PLEIN SILENCE

Il y a une grande maison à l'abandon. Une crainte diffuse s'échappe déjà par les stores baissés et un papillotement d'expressions prêtes à mourir efface peu à peu du champ de vision les meubles crispés par la peur. Les champs de blé ont envahi les couloirs fertiles. A chaque poignée de porte il y a un œil qui ne cède pas. Les vasques du sommeil sont fêlées, les heures disparates répandues par terre épousent les vertèbres du collier mort pendant la traversée. Un mystérieux cambriolage eut lieu par ces profondeurs, dont les auteurs, des vents habiles, sont restés inconnus à la lumière de nos voyages. Des tiroirs renversés dont le vol fut le mobile montrent leurs seins opulents au premier grenier venu moyennant un jet-d'œil et une tape amicale sur le dos de l'éclaireur b. La cruche où réside le rêve, comme un cachet de cire au fond de l'étang, posé par mégarde pour sauvegarder nos paysages de toute atteinte sauf l'honneur, sur parole, accorde la contre-basse de peau veloutée, le premier venu au trot ou au galop, moyennant un tiroir sur la tête où se déversent les déchets de cire des fleurs manufacturées au gré de l'acheteur, un cachet de cire sur chaque joue en feu prouve que l'honneur est intangible, préposé aux douanes de cuivre martelé, il n'y a pas de meilleure solution de poche de revolver, il n'y a pas de meilleur honneur de poche à l'insu de l'acheteur, il ne sait pas l'heure qu'il est ni l'éclair le saurait-il que le pauvre premier venu de bonne mine de plomb ne parlerait parlerait le volte-face d'en face le baromètre parle en face, oui, approuve le porte-plume du cortège et s'échappe dans l'incompréhensible exception mené par un centenaire d'ailes et une longue audience d'escalier d'honneur inscrite avec des ailes au fronton des montagnes de peau. Tant d'obscurité s'éternise dans la maison abandonnée sur les corps de poutres, que la mémoire fourmille de faits inacceptables. Faut-il les considérer sous l'angle de la déformation des faces humaines lorsque le crépitement des ardoises nous transmet les signes du soleil ? L'indifférence a gagné les plus beaux visages de femmes dont se jouèrent les lumières selon leur degré d'amour. Amoureuses par étapes successives les angoisses vous remplacent en plein jour et de nouvelles obscurités compactes, comme des linotypes vierges craquent dans les jointures des meubles fragiles, laissant miroiter les pollens dans les oreilles vrombissantes des coquillages e. Ce sont les gémissements de la peinture, aidés par la putréfaction en marche, qui offrent aux abeilles les inépuisables calices

des chiffres liquéfiés. Y aurait-il encore un printemps en vue, que le capitaine ne quitterait pas son oeuvre ni sa destruction ; il se bornerait à désigner le défilé des sources à suivre aux papillons qui battent les mers.

XVIII  
MYRTILLES SONORES

Les enfants pleurent seuls à la maison, ils pleurent des larmes de lait et mettent en marche la déception de l'âge mûr. Si les huttes à la tête de foin savaient se tenir à la mesure des images en poussière, on n'aurait plus besoin de chèvres. Les enfants pleurent seuls à la maison des papillons désarticulés, un collier fait d'aigrefins de rivière, les schisteuses formations de hangars en déroute parmi les montagnes tombées à la renverse dans la disgrâce des appâts. Les vers commencent maintenant à filer autour des lits un soir de toute solidité. Des piqûres de lampes se font sentir parmi les fleurs des rues et la solitude retentit du plaisir des assiettes entre-choquées.

Engoncé dans les murs, le trot des mystères à l'assaut du mendiant borgne, découpe le cadran de l'horloge en tranches d'éclipses acidulées et de sommeil. Les mouches sonnent plus fort l'alarme des paupières et la lumière enlève ses bas de soie. Jamais on ne pourra s'évader de la souris, on connaît le traquenard familial des étoiles pour myopes.

Une étonnante pénombre de doigts épargne la fourmilière des mensonges écorchés à vif par les aïelles. Les fourches de la réflexion empêchent le sommeil d'aller plus vite que la fourmi en ramassant les travaux de l'image en meules et ensuite au grenier il y a du sommeil plein les poches des greniers, de scieries de grillons, il ne faut surtout pas dire la vérité mais la scier en planches minuscules et la faire marcher à côté du cocher. Il y a des échelles pour scarabées photographes qui montent par leur propre force à l'aide de béquilles fixées aux aisselles.

Voici la tristesse des pommiers de sommeil, telle qu'elle se présente quand elle protège des draps la lune à louer pour la promenade à cheval en costume de tilleul.

XIX  
POUR LES BEAUX YEUX

Un beau soleil qu'une ombre parfois jette en arrière — une crinière de mûrier sur un clocher d'église — un beau soleil de jour en friche, lorsque l'escargot tapi sous la lucarne de feuilles tâte l'air empoisonné par les mites, un beau soleil de celluloïd se cache dans le bracelet du vice et enlève la clairière râpée du lit de la tempête comme s'il ne s'agissait que d'une lame d'océan à la lisière de la vieillesse. On y voit l'araignée de midi, celle qui marche entre deux eaux contraires et ne peut ni avancer ni reculer, mais marche toujours par amour du courant entre le chagrin et l'espoir, comme un midi placide dans la vallée humaine. La main du hasard se hérissait dans la marmite aux nombres et en tirait des oiseaux gagnants parmi les gouttes de lait qui tombaient du haut de la conscience tranquille, pareilles à la bave des torches. Mais l'ère des ours ne devait pas encore commencer, il y a loin de la fleur aux cailles. Un coup de fusil suffit pour que le train joigne les mains sur le bord du sable éclatant de jeunesse, aux fourmillants poitrails des sirènes résineuses. Là, ne finit pas encore le mouvement de l'oeuf à cils.

La mer jette des grimaces derrière elle. Je la vois gagner les champs à l'aide de fausses clés. Elle gagne la partie de passerelles sur les visages chargés d'herbe au grand étonnement des juges de bambous qui sont les tristes résidus des pontons. Après avoir mis à sac un golfe bien rempli de constructions insectiformes, de grilles et d'escaroles de jade, le dernier contrefort de la noblesse siliceuse, elle rend encore un son aigu, l'anathème que lance contre les larmes nouvelles sa maligne suffisance et se retire avec fracas dans ses chaînes journalières. Infinis sont les tâtonnements de la voie et à les reconnaître, j'ai ébréché ma mémoire de pillard de trains de vie.

Les intrus de lumière deviennent rares à cette époque d'inconfortables bagages et de mauvais souvenirs à pièges. Il n'y a pas longtemps que je courais encore à de vertigineuses allures de statistique, de ville en ville, à la recherche d'une rive. Fureur des âmes hermétiquement profondes, des masses d'obscurité se bousculent avec des frôlements de moisi dans tes moments les plus présents, tandis que l'être luxueux répand l'hallucinant rayonnement de sa glace et s'en va. Il s'en va vers les îles désertes et les îles désertes ne connaissent pas de repos. On tue par-ci, par-là, une heure ou deux, mais ne se ressemblent-elles pas toutes par la douleur qui cesse sur le titre des figures inanimées dès qu'on les sauve du souvenir de

pacotille — est-ce là que nous voulions en arriver ?

Il semble que la paix s'est rompue sur le basalte de l'indifférence avec des gémissements de marée et des tailles de guêpe en signe de reflux. Ni venir, ni revenir, telle est la plainte de l'arpenteur de gestes, quand il baisse son regard vers la terre et qu'il n'y rencontre qu'astres et vêtements d'artères. Au fond de la mer végète une palmeraie, toutes fenêtres ouvertes sur un sol de cailloux brûlants e. Elle vit du jour au jour sans mendier au soleil la factice beauté des joues figées ; les poissons lui apportent assez de leurs pour que dans chaque aisselle de ses branches se découvre, le soir, un nouveau village en fête. La fragilité des femmes entourées de sourires en maillots qui se tiennent par la main, met des taches de nimbe à la naissance des vagues et une ronde autour de chaque arbre. Des drapeaux légers viennent approvisionner les algues en bétail de nuages et en petites noisettes crépitantes comme les étoiles. Quel que soit le poids du rêve, aurons-nous bientôt fini de déplacer des mélodies dans l'orbite du sucre du phare coiffé d'un casque colonial ? Sommeil arborescent et magique où gît l'exquise fidélité des yeux de la nuit, la mer. Les artificiers de la mort ont passé par là, vidant soudainement les escarcelles de leurs sommeils et guidant leur invincible fertilité dans les devenirs féeriques des clans de fruits radioactifs.



XX  
FORAINS DE BRUYÈRE

Il y a un ciel de fin de fête, des bouts de papier traînent dans le ruisseau de musique et, par lambeaux, la chance s'accroche aux filets des pêcheurs avec des algues brodées à vide sur des gradins de cumulus. Il y a la fin d'une fête dans le salon des yeux où des familles sans résonance s'égrènent au fil des meubles disparates. Quelques lampions brillent encore comme des sandales, mais les poupées éclatent déjà et leur sang ralentit la vie des gramophones.

Sous l'écorce des petites villes il y a du tabac à priser pour chauve-souris. Derrière les lucarnes de ces arbres, des bougies d'yeux anxieux s'allument souvent au passage des femmes merveilleuses et certaines du rayonnement de leur paix. Leurs voix, aussi belles que leurs mains, charrient des paquets de vagues vers le cœur imaginaire. Sans doute, se souviennent-elles des frêles embarcations de désirs rieurs couronnés de mousse. Il suffirait d'une larme pour que la vague sombre dans le piaillage de la mélancolie et tout serait alors à reprendre dès la souriante origine des fenêtres de dattier.

De nouveau, il y a de la verdure sur ma tristesse et de gros arbres emplis des potins de la lumière. La nuit vient laver la poussière des coteaux et s'en va avec le bruit de ferraille des rouleaux à niveler les routes. Mais la paix n'a pas encore franchi les douces collines derrière lesquelles, sombre dormeur sous des paupières trop sèches pour se fermer, j'attends la claire dormeuse de jadis. Le vin ne coule pas encore du pressoir surchargé de soucis, les nuages inflammables sur la désinvolture d'une tête, l'éparpillement des craintes. D'étranges pétrifications se produisent sur les différentes couches du sommeil en commençant par les modulations qui doublent les caps enchantés de la parole. Un tombeau dans chaque main, l'aveugle tâtonne et longe la rampe d'air raréfié. Sur son chemin, de légères flammes s'allument à ses pas et, petit à petit, elles s'effacent et se dissolvent en l'air, sucées par une bouche lucide. Elles apparaîtront plus loin sur le mât d'un voilier de verre et personne ne connaîtra le trésor soumis aux lenteurs des aveugles. Y attendront-elles l'éclat d'un fruit lumineux sur la margelle du soir, l'écroulement de la tour où se brisent les lames du mirage ou le retour des pêcheurs chargés d'adverbes rigides et d'arbustes d'écailles? Celui qui dépiste les hautes sphères des profanations, celui qui s'effeuille jusqu'à l'os. Celui qui sait dire ce qui ne peut se saisir, celui qui se maîtrise sans trahir la vérité des fleurs.

XXI  
LES CONSCIENCES ATTÉNUANTES

Sur le fond de la mer d'autant plus lisse que les scaphandriers ont tressé les mailles à partir avec la justice des papillons, des poumons en rangs d'oignons respirent encore ; ils rejettent des couleurs étincelantes dans l'amorphe tristesse jonchée de lampions toujours vivants. Lorsque je fis pour la dernière fois ce voyage qui devait laisser des traces profondes sur les salins répandus à la surface du corps de la mer, sous forme d'abcès de mémoire et de sillons de pensées à crans d'arrêt, les paisibles complices de la féerie s'étourdissaient encore des pantins à panache des bocaux d'alcool. Que les yeux soient placés à la jonction des lèvres et que celles-ci palpitent d'un sommeil et d'un réveil de courte haleine, nul vent n'est mieux placé pour attiser leurs flammes conservées sous globe que la force d'attraction des rêves et des rives. Les nasses de pluie filtrent les pensées meurtrières et les magnolias portent perruque et bas de soie tout en rompant le pain frais au-dessus de la rivière de chair humaine. La fourmi devient herbe, l'herbe devient œil, l'œil devient poulpe, le poulpe monte à la surface, les candélabres sont éteints et le froid pénètre à travers les couleuvres dans la chambre, la chambre redevient fourmi et nous marchons vers des murs friables en arrachant de l'éternité des fusils, des guirlandes en papier où sont inscrits l'insuffisance de l'histoire des roses et les nombres de fer dont se nourrissent les pas myopes au sortir du berceau.

Où se sont-elles perdues les femmes, sources de savanes étendues sur la terreur des chasseurs indiscrets, les clairvoyantes de jadis ? Leurs yeux où alternent l'extase avide et la braise au fond des jarres pourtant fraîches, déjouent les embûches des lianes impétueuses qui se lèvent avec la souffrance et brûlent et se consomment de la vie naissante dans les creusets engourdis des paniques. Depuis que les refrains de leurs possibles existences se sont empilés sans ordre sur ma tête, une vaste clairière s'est ouverte dans les angoisses qui me servent de jours. Aucune mélodie n'avait encore forcé les bagarres d'obstacles éclatées à ses portes et nul plaidoyer de fourré ne s'est enlisé plus loin dans les couches de lave qui se succèdent lourdement à la barre. Des pensées transparentes sont offertes par les mimosas sur les hauts plateaux en vacances que nulle inquiétude ne vient troubler aux heures longuement couvées et soigneusement déposées dans le panier. Pour une qui se casse, mille autres se pressent à la porte et demandent leur admission au rang des

trépassées. Il ne faut voir que la mousse au bout des pensées — il ne faut la flairer que du bout des pensées. Il faut brouiller l'inconsistante mousse sous peine de subir le poids de nouvelles pensées engendrées par la misère. Comme le doigt appelle la main, celle-ci le bras et le bras le corps entier il est dangereux de suivre l'inconnu qui s'attache un bonbon au bout de la queue, il n'y a que les enfants qui n'ont jamais saisi le principe pourtant connu de tous les glutineux, ogres et rhumatisants.

Ce sont les mangeurs d'enfants et de matins suspects, les beaux dormeurs à l'ombre du chêne. La bicyclette non encore entamée, légèrement posée contre le tronc, quelques restes de repas dans un papier froissé, le tour du chemin n'est pas loin de venir. Le dos courbé, le champ cherche dans quelque invisible profondeur une maigre nourriture de dépit. En grattant le sol, le chien suit la voie du maître et la feuille vibre sous l'action du vent comme si elle venait de naître dans la joie et la plénitude. Il n'y a qu'un soir qui fuit le monde et sous son casque lourd un fuyard s'agite poussé par des démons de coton noir. Il fuit les routes et les plantations, poursuivi par un grand démon de vent aigu et monotone. Dans les caves de la fleur de plomb, se trouve, parmi les dunes d'indolence, un long et fluorescent squelette d'homme allongé sur un amas de bouteilles vides. Des forêts de chênes-lièges vinrent dès les temps les plus anciens s'incliner devant la tombe et de nombreux vestiges attestent des façons langoureuses dont elles s'y prirent. D'un bout à l'autre de l'adoration, sur des pistils vêtus de robes de camphre, une seule voix poussait des œillades désespérées vers le taciturne. Des étiquettes multicolores étaient collées sur le squelette comme sur ces geais qui ont beaucoup voyagé. Les pigeons vinrent aussi par délégations joyeuses verser une goutte de vie dans le flacon vide. Leurs ailes abritaient des messages de seins de femme. Tant de tendresse s'était réunie en coupole sur le ciel qu'il faisait noir et la tempête ne tarda pas à larguer ses amarres. Les enfants fuyaient, les fleurs se renversaient. Alors, il se produisit un phénomène étrange. Mais personne ne l'avait vu et personne ne s'en était aperçu. Aussi est-ce dommage pour tant de peine perdue et de soleil gaspillé en vain. Derrière les murs centenaires, l'envoûtement prit fin et la princesse se réveilla de son sommeil duveté de cendres, les étoiles ne fermèrent plus les yeux depuis ce temps d'heureux sourire et un grand rire couronna la scène qui éclata ensuite en l'air comme une bulle de savon parmi des milliers de palais construits en amont de l'arc-en-ciel.

Le savoir du rire est plus profond que les racines du platane ; n'a raison

que celui qui vit dans les racines, indifférent au tronc où poussent les rires — voici la sagesse de laine des moutons qui suivent trop fidèlement leur maître. Il y aurait bien d'autres enseignements à tirer des cachots humides, si la belle prisonnière ne s'était vouée aux flammes du silence. Un jour cloué au pilori, un jour de printemps, indécis et contenu comme la colère sans raison, un homme de grande allure de hêtre vint se planter sur le versant de midi d'une petite ville propre, quoique pauvre et sage. De nombreuses industries s'établirent à son ombre toute-puissante. Au nom de la curiosité des femmes, des petites-filles et des grand'mères venaient souvent soulever soit un tapis, soit un matelas, une nappe ou une tapisserie, dans le secret désir de découvrir un trésor dont personne n'avait ouï parler. Par cela même, à l'égal du pèse-coucou, il n'en avait pas moins une chance d'exister. Un marché étrange fut conclu entre l'ombre et la proie facile, dont l'enjeu, une âme neuve, constituait le démoniaque pari. De longues palabres précédèrent la signature du contrat et les oiseaux en profitèrent pour ouvrir leur congrès où de vacillantes flammes se prononçaient déjà pour un départ brusque et coloré. Tandis que les vieux ne voulaient rien savoir d'un coup de tête de l'aile gauche, les rouges acclamaient à pattes levées la séparation des biens de l'été. Il y eut d'autres incidents de guêpes et des simulacres de neige montés de toutes pièces par certaines fleurs aux moeurs plutôt légères, mais en dernier lieu, c'est la musique qui eut tous les torts et les jurés de nuages se prononcèrent à l'unanimité pour une sécheresse de plusieurs semaines à subir par la contrée, les autres membres de la société étant considérés en partie comme receleurs, en partie comme préjugés. Les témoins ne pouvaient contenir leur indignation. Une pétition en révision circula parmi les crapauds-menuisiers, mais lorsqu'elle fut couverte de signatures indéchiffrables, on s'avisa en haut lieu de l'impossibilité de recommencer l'affaire sous prétexte que les dignitaires de la confrérie s'étaient rendus coupables de faux témoignage. On les menaça même d'expulsion et je passe sous silence les scandales de vent qui s'ensuivirent et qui devaient tragiquement mettre fin aux exigences des escargots-gros-proprétaires. Le silence est par ailleurs une des forces de la petite humanité de sous-entendus et c'est à lui que je joins maintenant une minute de l'existence de chien qui me fut donnée, en paiement des services rendus sur les champs incultes, comme un os jeté sous la table au destin, malgré les protestations sur papier timbré, dûment enregistrées, que je fis tomber en pluie sur la tête de la région. Elle en avait besoin selon les dires des laboureurs en détresse qui,

pendant la nuit, accrochaient dehors leurs linges de corps pour recueillir quelques gouttes de rosée, le vin étant exclusivement destiné à arroser l'avarice des vignes. Ces gens étaient trop vieux pour courir d'une fleur à l'autre, des années de privation les ont réduits à la plus simple expression de paille. Des hommes de paille s'interposaient régulièrement entre eux et les autorités en marche pour échanger les cavaleries vermoulues contre les contributions de la mer en sel et en or. Les cabotins sous-marins grinçaient des dents en présentant la poudre précieuse dans des tabatières en argent. Boutonnés avec des yeux de poissons, leurs tuniques gonflées d'astéries et de violettes les portaient, munis de parachutes à l'envers ou de paramontées, à la surface d'outres où ils prenaient contact avec l'air à la manière des baisers entre les corps astraux. Mais l'incandescence dont ils étaient enduits, se brouillait au toucher de la lumière, les scènes d'amour perdant leur sens tragique sous l'action du soleil tiède. A la façon des artificiers, ils sacrifiaient leur vie d'autant plus courte qu'emplie de phénomènes mystérieux, aux joies de la lumière artificielle. Les tombes étaient construites en forme de mains indicatrices pointant l'index vers le ciel, mais des armoires à glace les remplaçaient auprès des tortues bien-aimées, mères épouses et filles sentant la lavande des soins de bonne ménagère. Heureux pays où l'égalité des morts rendait possible une existence sans embarras, digne comme le port des armes et à la portée de toutes les bourses! C'est à vous que je pense, nobles éperviers qui portez une montre brodée sur la poitrine, éperviers de quatre heures qui dégustez le porto des étoiles dans les crânes de nos aïeux! En matière cérébrale les elfes jouent mieux à qui perd gagne que les pendus des portemanteaux dans les antichambres de la mort. Pourtant, rien à signaler sur le front du penseur. Parmi les prisonniers il y eut un veau, on ne compte plus les braves diamantaires. Boulevard, boulevard buvard. Les règles du jeu de billes seraient-elles abolies? Avant d'atteindre le fond du sac de la nuit il fallut vider tous les bavardages dans la rue parmi les immondices, mais lorsqu'on put monter vers le jour, on respira de nouveau, l'air était plus mûr que les dents et le pain sec à l'abri de tout soupçon. Sur le billard, les détectives brouaient, penchés sur des constellations imprévues, des formations de cloches dans le marc de café. On aurait dit, de loin, des sauterelles à fleur de peau, sur un fond de timidité, partageant un butin précieux. Au zinc, le patron essayait des verres en sueur et le vin coulait à flots, sur sa chevelure, d'un tonneau chevauché par un Bacchus en chiendents. L'heure tardive frappait les grands et les petits avec un marteau de

commissaire-priseur. Il pleuvait des enchères fabuleuses d'oxygène. Une belle écarlate jouait des coudes, mais les yeux ne s'enflammaient pas au passage des mots. Mieux vaut tourner en rond que d'être dupe du marécage. Que de vacances perdues pour un éclair de magnésium ! Que de sommeils rompus sur le dos du gagnant ! Finies les provisions d'yeux bleus pour pharmacies portatives de printemps ! Finis les jeux, finie l'enfance de l'art ! Des forêts grisonnantes fument la pipe de la colère. Elles s'enfoncent dans d'autres forêts et la touffe sous laquelle bat un cœur jaloux d'horloge de jeune ours en campagne, se découvre subitement. Un frais murmure de clavecin a traversé le sentier et le chasseur à l'affût a perdu son calme habituel. Un gland avance suivi d'une procession de fruits, il vient demander la main de l'égarée, une jeune personne de son âge drapée dans sa chevelure de minuit soyeux et lointain. L'enthousiasme fut général, les enfants des pommes de pin portaient la traîne en verre de la robe de mariée, des coups de revolver étaient tirés dans la solitude immémoriale, les marcassins prirent part à la fête et lorsque les grands chênes se déchainèrent à leur tour, on sut que les libations avaient atteint le point culminant de la courbe des plaisirs. A quelques bouleaux qui perdaient la tête, on dut mettre à regret la camisole de force, mais la mer d'allégresse d'où le soleil seul pouvait extraire les pierreries précieuses des regards lourds de passé et d'eau-de-vie, ne cessait de baratter son alphabet dans les limites de la convenance. Là, ne s'arrête pas la clairvoyance de l'effraie si souvent et à tort maudite. Il fut question d'un héritage de farfadets les braconniers et les brocanteurs en connaissaient bien les dessous. Des lits en fer, des tables de nuit, des candélabres étourdis, des fauteuils goguenards et mille bricoles entrèrent solennellement dans la maison des jeunes mariés. La vaisselle était fournie par une maison de confiance, tandis qu'avec la lingerie, la confiance provenait d'un château des environs, abandonné par une famille autrefois glorieuse. En même temps que son nom ronflant, elle dut, il y a bien longtemps de cela, quitter, par l'escalier de service, telle une vulgaire cohue de dormeurs éveillés, de fournisseurs évincés et d'acteurs ambulants, le pot aux roses familial. En tête trottaient une petite vieille légèrement décosue, portant un chandelier à trois branches dans la main mal graissée dont les os grinçaient au moindre mouvement et traînant après elle une foule de domestiques qui s'entreléchaient de haut en bas. Les histrions suivaient et la plus jeune qui était aussi la plus belle des filles fermait le cortège avec un geste de gardeuses d'oies, les yeux tristement attentifs au moindre signe

d'éparpillement. Le feu prit feu au donjon le plus haut et le drame fut déclaré comme un suicide incompréhensible, une heure après il expira et quoique les dégâts n'aient pu être encore exactement évalués, le gibier s'adonnait déjà aux plaisirs de la table sans crainte d'accident ni de fissure dans la conduite en plomb du gaz. Quel est l'homme qui ne se dérangerait pas pour les hautes festivités forestières ? Les innombrables unions entre l'herbe qui poudroie et les routes qui verdoient, célébrées comme mesures d'urgence par le tabellion des loirs, lui vaudront son pesant d'or. Après sa mort, un monument de poche lui sera élevé dans le cœur de chaque amoureux et, parmi les grands cordons des palmiers à lait et les poitrines cuirassées de fer, aura lieu la chasse volante dont est encinte l'obscurité.

Comme les lacets d'un corset se croisent et se multiplient, les filles et les garçons se cherchent d'une rive à l'autre du torrent impétueux, risquant souvent leur vie au pied du mâchicoulis, se souciant fort peu de l'objet à apprivoiser. Telle est la force de l'amour naissant, que sans escalader des murs inavouables, le serpent avale sa queue et se retourne comme un gant. Sur les chapeaux qui couvrent les glaciers, le temps a beau tambouriner et claquer des dents, les heures disparaissent derrière le rideau. Les nains armés de faux et de gourdins sortent par la porte de fer et les mains de la sorcière qui égrène le collier de l'enfer, serviront de fagots au dresseur de lions, au redresseur des torts. Il faut mettre sur le compte de la révolte l'amour dont s'enorgueillit la ménagerie lorsqu'elle donne de pauvres représentations dans les campagnes râpées. Un immense incendie se déclare alors dans la poitrine des enfants. C'est l'automne, des plumes de perdrix recouvrent les bois. Il y a foison de criailles et de gémissements sur la colline dénudée, on ne peut que les pressentir, personne ne les entend. Les livres gisent éparpillés sur les allées couleur de cadavre, les cheminées suivent les cigognes sur des étoiles palmées et les ramoneurs arrivent par groupes joyeux de pommiers et de rêves et parcourent la ville en croquant de faux bruits. Mille chansons rampent bel et bien dans les rues et les rideaux s'écartent aux mille fenêtres de la ville. L'allégresse des gestes envahit les mille éclats de rire qui se montrent aux fenêtres de la ville. Voilà pour ce qui est de la ville des pommes. Un monde grouillant de signes et de chapeaux, des trains et des fanfares qui se déversent sur le frémissement des feuilles. La neige tombera bientôt sous forme d'éventails en plumes d'autruche sans que les frétilantes multitudes aient à se réfugier sous les hangars. Serons-nous plus avancés quand nous connaîtrons la

bienfaisance pluvieuse à mériter des fins de fête en repos ? Tristesse, tristesse, c'est pourtant toi qui te faufiles dans le lit des belles pécheresses ! Légères comme le feu en plein jour dans un parc de verre filé, je les ai vues défiler devant la glace, les chaperons rouges, filles des rois et des reines, profonds sommeils des bois, les lumineuses de jadis. Pédicelles et pédoncules se levaient sur la pointe des pieds pour les regarder dans les yeux où brillait déjà le vin des noces enchantées, tandis que le mildiou se débattait parmi les biches et les mimes dans les vignes du matin. La moitié de mon royaume à Salomé, a dit le roi minable, mais on ne put couper la tête du redoutable mildiou et la séance de danse n'eut pas lieu ce soir-là. Chargé des poisons et des parfums que les devins avaient déposés au pied du trône, le soir voguait vers d'autres jeux qu'il devait cacher aux yeux du monde, mais les longues barbes blanches des sages étaient nouées ensemble et par grappes de cinq, les dignitaires se déplaçaient, vaquant à leurs occupations d'état, comme des mains ouvertes sur des toiles d'araignées. A la lueur d'un chien de chasse, je pus tant bien que mal rassembler les bêtes de somme de la parole. Le temps de la distillation était arrivé, on n'attendait plus que les bandits pour allumer les feux gordiens. Il faut entretenir l'humidité des mots. Il faut leur procurer une nudité de fil de fer et leur ménager une retraite décente. Il faut mettre la charrue devant les mots. Sous chaque pierre, il y a un nid de mots et c'est de leur tournoiement rapide qu'est formée la substance du monde. On n'a pas à se préoccuper des sentiers vénéneux qui se perdent en route d'échos. Des vallées profondes nous séparent de l'irréalité des raisons majeures. Rien que mouvement dans la fourmilière instable. L'homme s'est terré sous la meule de paroles (il ne pouvait s'agir de chercher l'aiguille tant que le fer était chaud), mais la pluie et la peur le feront sortir grandi dans le violent remue-ménage des astres étourdis. La poutre aimée aura, de cette façon, rejoint l'œil noir qu'elle avait perdu de vue, et c'est ainsi qu'auront fini leurs longues vacances passées au pays des bijoux, des grillons et des muscades, toute la terre virulente sur leurs pas.

\*

À tour de bras, les burnous zébrés fouettent les coquillages d'air, les tessons d'entendement qui se miroitent dans l'eau calme, l'air et le désespoir concentrés dans la paume de ce rêve à tous offert, le golfe calme. Les furtives cavalcades du sang sur l'asphalte sonore déploient leurs claquements secs de nageoires et se rembuent. Voilà l'homme à nouveau placé devant la voie d'obscurité, son miroir lui signifie la vanité



du calme plat. Que celui qui jette le premier mot dans la bataille, se fasse connaître. Il n'y a pas de plus beau réveil que dans les bras d'un mot nouveau, d'une femme jusqu'alors inconnue — la voluptueuse féerie du silence avant que le soleil ne paraisse. Mais ce n'est qu'au delà du mot que grouille, obstinément présente, cette forme ingénue de l'oubli, la pensée. A travers la claië on chatouille volontiers la candeur de l'arnica avec le clair regard où les fantômes se noient ; ainsi se noie la phrase sans ponctuation, celle qui souligne la triste ou joyeuse continuité dans la défaite qu'est le sens de ma vie. La réalité brouillée, avant qu'elle ne soit conquise par le rêve, est le règne où je me trouve chez moi. L'ennui avant qu'il n'arrive à la mort, quand je m'y enlise entièrement, est mon état de veille le plus délicieux. L'attente de quelque éclat, l'aiguë intensité de la conscience. Que m'importe l'accomplissement de l'acte, la volonté ou le désir qui ont atteint à leur couronnement ? Le charme s'étiolé sur ces sommets glorieux. Là, commence l'irrévocable succession de cruautés et de lumière. Aux trois quarts du chemin on rencontre l'ordre et la lucidité merveilleuses que répartissent l'inattention des lutins et la révolte des nombres établis — le feu qui bat son plein avant qu'il ne s'attaque au principe de la destruction — et qui palpitent et s'élèvent.

*[TEXTES RELATIFS À L'ANTITÉTE]*

MONSIEUR AA L'ANTIPHILLOSOPHE

— Que voulez-vous ?

— Aa s.v.p.

— À droite anno domini

bonjour.

I

Je m'appelle maintenant tu.

Je suis meublée et maison de Paris.

La physique moderne applique des gâteaux aux tu sais mon cher ami et c'est affreux, la physique moderne cache-nez de l'astronomie NOUS donne à chacun la possibilité d'avoir sa physique moderne.

Je connais un bonhomme Glzgl.

Derrière allemand au parapluie Zurich,

l'art n'est plus une maladie depuis que j'ai gagné 100.000 francs.

Maison de Paris, je suis très belle.

Bien imprimée.

Tous les présidents du Mouvement Dada sont fous, je vous assure

Monsieur Aa l'antiphilosophie Je-Tu tue, affirme de plus en plus que sans ailes, sans dada, il est comme il est, que voulez-vous, il oublie oublie les jambes et la voix dans le lit, oublie l'oubli et devient intelligent.

Quel jeune homme intelligent !

II

Crache-acide stylo-geste le bain est amer deux cuillers par jour de baiser de St-Saint.

La ouate est blanche indispensable et le dégoût de moi-même très profond.

On tousse : voilà les cailloux des étoiles. Le chat est tranquille sur le poêle du bijoutier.

La sculpture à l'huile servie à la campagne est une campagne nommée Paysage. On est tranquille au moins.

Mais je ne crois pas.

Pas du tout.

Papa maman sont des poupées.

Voilà ; c'est-à-dire : Zizi de Dada est un jeune homme très intelligent.

### III

Depuis que je dors, depuis que je parle, depuis que je ne vole plus des fourrures à l'Opéra.

Le chemin de la respiration se termine dans un arbre d'où l'on extrait l'encre de Chine et cela finit toujours par un poème et un dessin.

Fume la cigarette en poils de mort.

Le cigare des poumons d'oiseaux abattus.

Le consul de l'amour ne fait plus l'amour, 35 à 36 ans. Déjà ?

Assez de phrases pastilles. Assez de chroniques. Yeux gonflés dans la bouche de ventouse.

### IV

Le train entre dans le gosier, fini l'amusement, me dit Aa, le Monsieur à l'oreille gauche, tout s'explique, il n'ose plus mourir, la profondeur de l'atmosphère où il vit le rend ridicule et le ridicule n'est pas un adjectif concluant. Il pousse, laissez-le. Pater Domini synonyme. Cachez-le dans les éponges de votre odorat mis à part. Enregistrer au iodoforme la puissance des HP, nouveau gramophone-réservoir, paraît-il. On ne sait pas exactement. J'ai dit tant de mensonges qu'il n'y a plus que des vérités au monde. On boit le reste, ce qu'il y a entre timbre-poste et enveloppe, là, cherchez, vous trouverez Monsieur Aa s'amusant avec ses microbes. Il les craque avec un casse-noisettes comme des puces en fer d'étain. Il leur met des chemises de nuit. Et enregistre la vitesse des mots parlés à l'heure et à la minute. Mais eux, ils ont une montre spéciale qui marche beaucoup plus vite que la nôtre et fait moins de bruit.

### V

En avançant par la méthode des chemins de fer, on finira bien par la goutte explique tout joli garçon est toujours bien habillé naturellement supplément pour les premières somnambule vérifié imaginez-vous ma chère j'ai vu une grenouille dans le carburateur et moi j'ai aperçu le mouvement Dada perché dans les caravansérails du Champ-de-Mars.

## ARP

Une tête aplatie sur l'assiette n'a plus besoin de nous faire connaître son existence. Cela se passe chaque fois à l'aspérité des globules sur la nuque, le petit cerveau joue toujours un rôle dans la vie, brosse les trajets que les myopes nomment image dans la basse-cour de leur petite nervosité. L'amour de l'homme — ce qui l'entoure n'est pas bonté — mais indifférence : cailloux glace tunnel fleur ongle fer. De nos oiseaux.

Les deux trottoirs s'invitent l'un en face de l'autre — où est l'homme qui les contentera de ses deux pieds à la fois. De nos oiseaux. Ici il n'y a pas de sauts, mais des voyages lents pour de très grandes trajectoires. Jamais proverbe ne fut plus populaire, définition juste précise, dans la mesure de la respiration, d'éléments inexistant devant la raison (se détruisant au regard de la matière). De nos oiseaux. L'habitude les passe par le moulin-à-paroles. Ce qui les tient dans le langage est l'intonation. Sagesse et bon sens populaire ne sont que des hasards d'intonation. Répétez et vous serez philosophe. ne nos oiseaux.

Des mains libres poussent des verbes dans les choses — les interjections agissent en personnages. La crinière du lion, le roi et les fileuses se précipitent — il n'y a rien de moderne. Des gouttes se réunissent sur la vitre après une marche en apparence parallèle — sortent par le siphon et peignent l'herbe. Cela pourrait se passer sur un diaphragme humain la tête en bas et *on ne mordra jamais assez fort dans son propre cerveau.*

Pas assez glace

par l'œil serrure l'algue se répand pétrole sur l'eau

le compte-gouttes rajeunit l'eau

poisson de laine

poisson en brosse

poisson en marteau en fleur en alcibiade en lasso

ainsi l'ange se détruit par l'ange et la bouche au sommeil.

Devant un fauteuil, les yeux gras, il vit que son grand-père aplati était devenu fauteuil — celui qui au temps des boërs remuait les milliards en une énorme bouillabaisse. (Plantations de tabac.)

POEME POUR UNE ROBE DE MME SONIA DELAUNAY

L'Ange a glissé sa main  
dans la corbeille l'œil des fruits  
Il arrête les roues des autos  
et le gyroscope vertigineux du cœur humain.

## D ' ÉTÉ

ce sont de longues cadences qui lèchent le jour de lait  
molles et lourdes comme les langues des vaches  
et chaudes de nuages attendant le vacarme du soleil  
aux irritations d'agate sur la peau de son rire

c'est la poignante allégresse d'un enfant de journée  
la somnolente aubaine la féerique investigation de chardons  
la rencontre inespérée d'un épineux souvenir  
la bénigne échéance d'une psalmodie de gazon

calmante captivante — auprès de ton repos  
ensevelir ma tête dans la toison d'hyacinthes  
qui tente le vent et l'appelle et le tire  
le long de la course mécanique du silence distinct

dans la chambre si blanche d'équivoques déguisements  
placée en haut de ton être entrecoupé d'épisodiques témérités  
parmi les plus gaies et parmi les plus longues  
et parmi les nuits âpres d'indiscrétion et d'été

GRAINS ET ISSUES

Rêve expérimental



À partir de ce jour, le contenu des jours sera versé dans la dame-jeanne de la nuit. Le désespoir prendra les formes gaies de la fin du temps des pommes et roulera comme une grêle de tambours fraîchement déchargés sur l'ombre humide qui nous sert de manteau. Les nuits seront agrandies au détriment des jours, en plein jour, selon les règles des mauvaises humeurs les plus indéracinables et sordides. Des oeufs de lumière seront amassés sur la poitrine des édifices Il sera interdit au rêve d'accoster les femmes dans la rue. Aux heures d'affluence on lâchera des meutes de chiens invisibles à travers la ville, ils se faufleront entre les pieds et les véhicules, tous enduits d'une substance phosphorescente, légèrement musicale comme le satin. Hommes, femmes et enfants se toucheront les mains avec une évidente satisfaction qui tiendra lieu de politesse. Personne ne sera tenu de rendre compte du prolongement de ces attouchements. De cette formule, en apparence démunie d'intérêt, naîtront des connaissances invraisemblables et des enchevêtrements capitaux. Bientôt les cheveux seront mis à la disposition de tous. Une volupté nouvelle éclora en remplacement de l'amour. Ses chaînes disparaîtront et à leur endroit il y aura des fils de soie aussi invisibles que certains regards qui expriment le monde dans sa complication actuelle, sentimentale, atroce.

voilà à ce moment la pluie fine d'une obscurité de fourmis qui tombera  
heureusement sur la ville  
je dis heureusement je ne dis pas autre chose  
et comment pourrait-on sans bruit écraser les agents et briser les vasistas  
si la douceur de l'atmosphère entre autres n'encourageait par de subtils  
signes de rires  
chuchotés en cachette  
les faiseurs de scènes sans fin qui viendront poindre dans la paume de la  
ville

Des monceaux de fruits seront placés aux carrefours, certains d'entre eux atteindront les hauteurs d'une maison de trois étages. Les nouvelles seront soigneusement affichées au moyen de signaux de bateaux enfilés sur des cordages et ceux-ci à leur tour suspendus aux réverbères. On rendra aux chevaux l'honneur dû à leur beauté plastique et à la noblesse de leur caractère. Rien ne sera négligé, ni l'embellissement des animaux domestiques, ni l'institution des parlements d'oiseaux. Les hommes ne parleront plus, tandis que les femmes chanteront certaines phrases, dont l'usage sera déterminé et le nombre délimité, mais le sens exprimé par les

paroles ne concordera ni avec l'étymologie ni avec les sentiments habituels. Tous les vendredis il y aura changement d'expressions, quelques suppressions seront ordonnées et, dans les limites du répertoire qu'on établira pour la semaine en cours, les adjonctions aux sens toujours renouvelés combleront les mélodies connues. Tout ce qui est susceptible de faire un bruit aigu, on l'endura d'une mince couche de caoutchouc. Les bruits seront matés et assourdis leurs résonances.

Dans la ville immensément fluorescente où la sagesse des foules sera agglutinée à la folie éparse de quelques êtres délicieux, sera instituée, en prévision de la transformation imminente de la matière et claironnée du haut de tous les greniers, à l'usage de ceux qui ont des oreilles pour entendre et non pas pour casser les vitres des gifles malheureusement bien entendues, sera claironnée, dans la clarté du temps bienvenu, seul tintamarre largement admis, L'heure des pâtes. Et le chanteur des rues mettra l'ombre à la rude épreuve du silence répandu comme une tache de vin rouge qui saura engloutir la ville entière dans le délice et la volupté sans bornes vers quoi tendent véritablement les significations de l'homme, cet imperturbable solitaire qui sort chaque jour d'une prison.

un pas en avant  
les lèvres de pluie  
un pas en avant ceci est une berceuse pour les enfants de cuir  
hermétiquement bouchés  
une rue de moins

un pas en arrière  
la douleur du prochain  
un pas en arrière  
dire ce qui passe par la tête pourvu que ce ne soit en vain

dire n'importe quoi  
sans desserrer les lèvres  
il y a déjà eu les lèvres de pluie  
et nous en sommes restés là  
ce ne sera pas pour toujours le verra bien qui verra la fin  
pourvu que personne n'entende  
le vent les essuie  
avant après  
n'importe comment

tous les détails, dont nous saurons un jour le nombre exact et la nature, grâce à l'enregistrement mécanique des feuilles tombées par terre que l'automne amasse sur la poitrine chaude de la terre, celles qui sont dépareillées devant tomber dans le fossé, tandis que les femmes éparpillées dans le parc se déshabilleront, jetteront leurs robes dans un puits profond et chercheront asile dans les arbres qu'elles transformeront par des moyens de fortune en domicile jusqu'au moment où les feuilles nouvelles viendront prendre possession des branches adroitement trompées par ces provisoires et insolites présences.

Le printemps se verra annoncé par des feux, des jeux et des bois. Les femmes descendront des arbres et se grouperont aux entrées des parcs. Sous la conduite de boulangers habillés en pâtisseries, elles traverseront les rues, se mêlant de plus en plus à la population ébahie et accueillante et s'y perdant entièrement, tant en signe de joie que de reconnaissance. Ainsi, au fur et à mesure qu'elles disparaîtront totalement de la circulation, happées littéralement par une jeunesse avide de sensations rapides, le printemps apportera bien d'autres réjouissances.

À chacun sera donné le pouvoir de réaliser par une vie monocorde les

absurdes possibilités que nous fait pressentir l'envie de rire en sécurité.

L'absence de paroles saura par elle-même déjà amener de curieuses transformations dans la nature des sens ;— les rapports entre l'exprimé et l'exprimable engendreront, à la place des désirs nettement poursuivis selon une ligne plus ou moins droite issue de nos connaissances actuelles, une manie de l'action, surprenante en partie et en partie rappelant un utilitarisme dessaisi singulièrement de conviction et de but, une action qui, à cause de la faculté de soumission ou plutôt de la facilité à subir dès lors développée dans la masse de la population, n'aura plus le caractère agressif d'une réussite envisagée ni la passivité d'un devoir accompli ou d'une énergie à dépenser— elle sera donc franchement égocentrique quoique incorporée à la vie sociale par la suppression des barrières aussi bien à la réception qu'à l'énoncé d'une quelconque proposition. C'est pour exercer un constant rapprochement, établir un point de repère constatant les distances parcourues, une échelle de proportions ferme et rigoureuse et aussi pour maintenir la vie sur un niveau qui ne menace de se stabiliser définitivement ni d'éterniser de stériles considérations dans un récipient aux sourires trop faciles, certifiables, que les femmes chanteront, dans les conditions déjà décrites, quelques phrases aux sens dépourvus de l'apparat de la raison.

Disparaîtront peu à peu : le doute de ce qu'un individu pense, ne pouvant, ne sachant ou ne voulant, pour diverses raisons, le dire, et, avec lui, la possibilité du « dire » ; l'habitude de penser en mots car dans la plupart des cas, seul le parler sonore ou étouffé dans la bouche engendre le penser ; le pouvoir moteur de la pensée dont l'avancement, par la preuve de ce qui reste en arrière, fait son compte sous la rubrique du temps ; le but à atteindre qui, par la contagion de celui proposé à la pensée se répand sur la démarche d'une activité selon la notion moisie de la vie en général et, finalement la notion de la durée continue car la nature statique de la pensée imagée saura retenir l'individu dans la mare croupissante d'où seront absents le bien et le mal, le beau et le laid, la vie et la mort. L'enchaînement des faits n'aura plus la crétinisante allure que donnent à l'imagination les testicules paternels mais la tendresse imprégnera les événements collectifs par lesquels s'extérioriseront les phénomènes spatiaux. On peut aisément se figurer la nouvelle nature de ce temps si l'on admet qu'à tous les cadrans des montres que l'on continuera à remonter on arrachera les aiguilles à même leurs racines.

En attendant les débordements d'une tendance sur l'autre, on mangera dans de vastes établissements soit des plats que les dispositifs olfactifs et

visuels auront énoncés à la mesure des sens mis en éveil, soit ce que le gré ou la fantaisie des serveurs acrobates, vivantes pendules, laissera tomber pendant les sauts périlleux; à chaque barre sera suspendu le dépôt d'une des spécialités dont le hasard aura pourvu, ce jour-là, la population prête à accueillir les plus extravagantes innovations.

Manger, dormir, faire l'amour, etc., tendront à se confondre; on ne saurait tenir encadrées pendant longtemps des manifestations vitales dans des enclos rigoureux aux destinations nettement spécialisées. Des mannequins-témoins d'une parfaite exécution seront postés dans des poses banales aux arrêts des autobus. Ils seront fabriqués en matières comestibles et incrustés de perles. De mauvais plaisants ne manqueront pas de leur faire une cour assidue, mais les rites se transformeront en nécessités avec le droit de rire sans desserrer les lèvres jusqu'au moment où de nouveaux postulats en feront des vestiges pris en flagrant délit de bêtise mûre, ce qui créera une nouvelle raison de continuer à y croire et à s'y adonner de bon cœur. On remplacera les feux d'artifice par des lâchages, dans une totale obscurité, d'oiseaux munis de minuscules réflecteurs et attachés par de longs fils à de hauts pylônes appelés communément tours des philosophes. Les plus mauvais tours seront joués aux personnes dont l'allure pensive prendra l'apparence du bitume. Elles pourront être obligées à marcher à quatre pattes, trempées dans les bassins et abandonnées à la terreur et à la cruauté délirantes de la populace, ce qui leur servira de leçon bien méritée. La quantité de tristesse diminuera ainsi progressivement et lorsqu'elle aura tout disparu de la ville, on lancera les nouvelles formes de la joie, où l'étude de la terreur, de la peur et de la cruauté jouera un rôle de premier plan et amènera un certain changement dans les habitudes désormais uniformes. Des chiens gorgés d'essence, auxquels on aura mis le feu, seront ameutés contre les femmes nues, les plus belles bien entendu. Des vieillards seront pressés et séchés entre les feuilles d'immenses livres de bois et étendus en guise de tapis dans les salons bourgeois. Des bocaux contenant des langues d'aristocrates seront exposés parmi les pots de confiture et de moutarde dans les devantures. Des autos rapides munies à l'avant d'aiguillons en acier pourront empaler de longues files de gens faisant la queue devant un cinéma par exemple. Ce sera très excitant, n'est-ce pas, tout le monde sera de cet avis. Une maison de huit étages qui, sans susciter la moindre inquiétude, pendant plus de dix ans avait abrité les services de la chanson, se renversera sur son flanc, un fonctionnaire ayant coupé la ficelle qui seule l'attachait aux fondations.

Une montagne pourrait aussi, aménagée sur des rails, venir se renverser sur la ville, puisque nous y sommes, mais on évitera le plus longtemps possible d'employer ce moyen un peu brutal de mettre fin à l'exquise et excellente organisation de la joie générale. On se contentera d'arroser les jardins publics avec de l'encre et de construire sur la place de la Concorde un immense bateau dont les moteurs tourneront à sec. Des bandits enlèveront au lasso les banquiers qui se seront trop rapprochés et, à l'aide de béliers moyenâgeux, on détruira petit à petit cette merveille de la mécanique moderne. Pourtant, tous les jours, au moment où personne n'y pensera, car l'oubli servira de base à la culture nouvelle de la joie sous ses manifestations les plus âprement discutées, non pas du point de vue de leur efficacité, mais de celui de la destruction qui constituera toute l'humaine fierté de l'oubli au jour le jour et d'heure en heure, au moment où la vie de la ville brûlera d'envie de surmonter la joie, quand elle n'aura pas encore fini de moudre la fatigue des petits suiveurs, des grands amasseurs de cruautés populaires, les vrais inventeurs de temps inespérés dans un minimum d'espace, je parle de ceux, peu nombreux, qui vivent de la vie de tous et qui, morts, servent encore de tartines au beurre sur la table des profiteurs, tant il s'exhale d'allégresse de leurs bras tendus et raides, à l'heure où l'oubli aura circonscrit la vie en dehors de tout passé et avenir, dans un présent toujours plus réduit à sa plus courte expression d'existence, de silence, du haut des tours immensément perdues à la recherche des nuages, sera claironnée, à travers les masses glaciales, pour que la ville trépidante de bruits secs et feutrés se transforme en vie d'aquarium, comme un seul et immanent rappel à l'existence, l'heure des pâtres. Et le chanteur des rues se couvrira lui aussi du manteau de cet asservissement, lui qui répandit des flots de silence comme des ondes infiniment gracieuses sur la ville incommensurablement cruelle et contente.

Le sommeil tournera vide et sec, car les rêves ne viendront plus concasser les pierres de l'existence avec leur vis d'Archimède, les désirs étant comblés pendant le temps de veille. On dormira à tour de rôle dans des bahuts rangés le long des trottoirs et la ville ne désemplira pas des vivantes fornications des ombres, de l'esprit inventif de ses habitants. Les souffrances physiques seront un plaisir recherché, des institutions luxueusement aménagées répondront aux besoins de la foule. Nombreux s'y presseront les adeptes de la douleur corporelle la morale ayant depuis longtemps disparu sans laisser d'autres traces que les dérisoires accessoires sentimentaux passés dans le domaine des mythes. Les métros seront désaffectés personne ne sera pressé. Le temps aura recouvré, sauf pour certains intervalles, une fluidité aérienne de passage à niveau de pensées mates et statiques, ponctuée par les besoins organiques. Le temps ne sera plus emprisonné dans le système de marteaux trop bien connu, hélas ! à notre époque où il s'allie à l'excrémentielle odeur de l'idée de mort et de regret Le temps libéré de l'étreinte osseuse de la religion étant effacé du cercle des représentations humaines, les métros seront mis à la disposition du laboratoire de souffrance et de cruauté. L'honneur se gravera sous les formes inverses, de toutes façons négatives, de l'héroïsme, celles de la destruction. Les soupapes dérivatives que ces nouvelles pratiques créeront de toutes pièces ne manqueront pas de faire apprécier aux foules les effets bienfaits du nouveau système. La beauté des corps sera façonnée dans ces instituts par les déformations et les suppressions et ainsi de nouveaux critères prendront les places en vue dans le domaine d'une morale aux moyens coercitifs et aux signes indiscutablement visibles pour tout le monde. Les costumes des hommes et des femmes ne seront pas sensiblement différents de ceux portés aujourd'hui, leurs transformations auront lieu dans la mesure où la coquetterie des habitants exigera que l'on découpe certaines parties pour que les marques des corps puissent être rendues à l'évidence et ainsi se formera une nouvelle hiérarchie des élégances où les plaies iront de pair avec les découpures correspondantes, celles-ci commandant les autres et inversement.

Des sérieux correctifs à la nature ambiante, des accaparements des règles physiques par les rayons ordonnés et complexes des miroirs, face à face, dans l'esprit évolué de chaque individu, des expropriations de chair et des douleurs contenues jusqu'à leur inhibition si parallèle au plaisir qu'elles arriveront à s'y identifier entièrement, naîtra la forme supérieure de l'amour, épluchée de la zone érogène et, sous un certain aspect,

épurée des controverses et attendus moraux, car elle n'évoluera que dans la sphère morale des absences de soutien et de principes solides. Les attirances seront marquées du sceau de la réciprocité animale et directe, hors de l'idéal support de la conscience, elles atteindront à l'état de nudité parfaite qu'exigeront la théorie de la connaissance et, pour ainsi dire, l'impossibilité de tirer des conséquences de quelque nature que ce soit, avec ce que comporte de reposante intensité, l'abolition des lois de la causalité et le manque de toute idée de danger et de responsabilité. La vie s'écoulera d'une façon systématique et agréable. Pour mieux faire saisir au lecteur la manière dont l'érotisme pourra se vider de ses perspectives spécifiquement immédiates, je décrirai une scène entre mille prise au hasard d'une promenade dans la lumière blafarde des lampes à mercure.

Dans une rue en pente, des gens qui ne sont pas ivres, vont les uns vers les autres, traversant souvent la rue, se touchant les mains, hâtivement, presque en secret, courant à d'autres, d'un pas hagard, absent, d'un corps absent et pourtant maître de ses mouvements. Dans le silence, une voix belle comme ne peut l'être que la voix d'une femme très belle, élançée dans la solitude qui ne connaîtrait ni l'idée tragique de la mort ni la tristesse des regards remués par ce qu'ils cachent de misère installée à domicile, une voix s'élève résistante et chante sur le ton velouté d'un cireur de rues (car les rues seront cirées et les portes remplacées par des corsets couleur de rose rose, dont les vantaux seront fermés par des lacets), s'élève, dis-je, une voix qui chante :

pain de minuit aux lèvres de soufre

chante en marchant et se tait, selon le mode ordinaire des invocations subitement retirées de l'eau quand sous la pression de la main on sent que le poisson s'est pris au hameçon et se débat dans sa merveilleuse et soudaine lucidité, sur une mélodie qu'à défaut de notation exacte j'essaierai de décrire, en m'excusant de l'imprécision des termes que ce genre bâtard de transcription ne saurait éviter.

*Pain*, chanté dans toute sa longueur de pain, soutenu par un souffle aux prises avec les défaillances éventuelles et l'inflexion à la fin pouvant faire croire au contentement d'avoir abouti à placer la modulation en sécurité dans les notes suivantes, leur servant aussi de socle ; de mi... doit précipitamment tomber comme un renversement de boîte à deux couvercles, plus grave et descendante, L'attrapant dans sa chute avant



qu'elle ne tombe par terre, sur mi, tandis que... nuit sera à l'opposé de pain, exacte contrepartie du jaune par rapport au rouge ou du canari à un tuyau en fonte, de la longueur d'un fil à coudre un bouton de gilet, au moment où l'aiguille s'arrête par un léger soubresaut annonçant la limite de sa longueur maximum limite où s'amorce aux lèv..., qui sera légèrement triomphal, mais pas plus que la décision de se lever d'une chaise, la satisfaction que vous donne une résolution de peu d'importance, un acte réflexe ou mécanique, par exemple, ayant un minimum de sous-entendus de confort comme mobile, mais qui, par la suite de la modulation, pourrait faire penser à un souffle emporté proposant la prise d'une barricade, par le mouvement musical qui la précéderait bien entendu et non pas par l'énergie musculaire et bondissante qui se développerait en cette circonstance;... res de sou... rappellera une certaine tournure mélodique employée avec insistance par le réparateur de porcelaines qui sous le nom de monsieur Joliboit se fit entendre au cours d'une audition dans la soirée du 10 juin 1921, au Studio des Champs-Élysées, à Paris et aura aussi la régularité de trois petits coups successivement donnés avec une fourchette sur une soupière, une assiette et un verre empli de citronnade ;... fre sera le point d'arrêt terminal d'un ascenseur, amorti par des tampons d'ouate dans des sacs de laine qui imiteraient les pattes d'éléphants des jouets d'enfants blonds de préférence— ni trop long ni trop court, ce sera un livre qu'on ferme, mais un livre de velours où la justification des pages fera croire que des poèmes réguliers y sont imprimés, mais inutile de dire que rien ne sera lisible dans ce pseudo-livre de poèmes de velours et que le lecteur patient n'y verrait que des soupçons de beauté dont il sera seul l'auteur momentané, l'éditeur et le lecteur et qui par la subite fermeture décèlera le sourire de l'homme content d'une oeuvre accomplie en d'heureuses conditions— cette note sera close par un geste d'hésitation sur de possibles échos à réveiller dans l'âme des auditeurs, par ailleurs absents— comme un léger haussement d'épaules, qui pourtant n'aura pas lieu, de renoncement et de soumission aux décisions à prendre et à venir— quelque chose d'aigu et de résigné dans le sens de la fatalité et aussi de timide offrande quand on n'a rien de mieux à offrir ou l'acte d'engloutissement d'une dernière bouchée d'une substance aimée après la mastication et la suction machinale quasiment désespérée et délicate par elle-même en dehors du goût qui la caractérise  
Voici comment chante, avec un arrière-goût de nature interrogative, la femme belle et consciente de l'importance de son acte :

pain de minuit aux lèvres de soufre

tandis que d'autres femmes chantent, indifférentes ou insouciantes, passionnées ou dramatiques, dans un ordre dont le hasard seul est le régulateur d'intervalles et de puissance de débit, sur le mode bien défini du répertoire hebdomadaire :

la force réside dans le lobe de l'oreille  
roue des plaisirs plaisir de souffrir  
la fureur la fureur du furet des bois fictifs  
ravir aux fruits les ancêtres de paroles dures  
les objets à mûrir  
couvrir les parfums par de longs trémolos dans la voix  
tout ce qu'il faut ce qu'on veut ce qu'on peut  
ce qu'on a n'a pas ce que  
chat de pomme  
théorie des sentiments par la concordance de leurs rapports de réalité  
souriante  
la réalité non-euclidienne aux prises avec l'autorité

et ce qu'on peut nécessairement lier dans un système dont les prémisses de départ sont superficiellement mises à l'épreuve d'une fantaisie de fer passée au rouge par la flamme et le sabre et dont les conséquences s'étaient sur une humanité hâtivement organisée en vue de la volupté sans armes et de considérations oiseuses accompagnant le langage en fuite. Réversibles, les paroles y font office de servants uniquement décoratifs : de maîtres d'hôtel pendant une famine au milieu d'un désert— de desserts copieux dans le même désert— de restes de repas sur un rocher solitaire perché sur un glacier où l'on vient de l'amener à grands frais d'une mer lointaine située aux antipodes de la civilisation et de feu à se brûler les doigts, spécialement vendu (je dis vendu pour donné, mais je sais ce que je dis), à grands renforts de publicité.

Voici pourtant une très belle jeune fille à la description de laquelle je ne m'attarderai pas, le vocabulaire descriptif ayant totalement changé d'aspect selon les notions nouvellement pensées mais non pas exprimées et encore moins dites.

Ne serait-ce pas la chanteuse de tout à l'heure, car elle était belle et une belle en vaut une autre, c'est fort possible et c'est même souhaitable ?

Un jeune homme horriblement déformé sur tout le long de la partie gauche de son corps, des cheveux à la plante des pieds, selon une ligne de démarcation nettement dessinée, tient longuement dans ses mains celles de la jeune fille. Le sens évident de la politesse s'est transformé en joie d'autant plus délirante que rien ne fera voir aux gens qui les entourent, le plaisir qu'ils y prendront. Maintenant dos à dos, debout, les jambes légèrement avancées, ils se soutiennent réciproquement. Ceci durera au moins pendant une heure, des badauds feront cercle, passeront et se disperseront, mais personne ne soupçonnera à quelle communion de sentiments expérimentaux les deux amoureux se seront ainsi consacrés, d'autant plus qu'ils se sépareront, sans que, à tout jamais peut-être, ils aient la chance de se retrouver (Scène 114.097 C. Rue Tholozé 2.2.4.). Il faut ajouter que toute scène d'ordre spectaculaire sera inscrite sur un registre par la seule demi-douzaine de Rescapés de l'Alphabet qui auront droit de savoir lire et écrire. Combien de milliers de scènes différentes se seront produites à la même minute sur les mille points de la ville, en toute indifférence et dans la sobriété des geste distingués, dans la réjouissante sécurité d'une foule aux lèvres cousues, sans compter es quelques ennuyeux et rebondissants chants saccadés, dus au reboisement des rêves, à une âme populaire à l'invention toujours en éveil, au goût exquis et délicat, jamais en faute à cause de l'organisation même de l'esprit qui ne peut plus céder aux vagissantes fluctuations des oeufs en mal d'orgueil et des visites en plein champ d'avoine, personne ne saurait le dire.

C'est à dessein que je laisse le lecteur avec l'impression du goût d'avoine sur sa langue car le moment est venu où par mille sirènes, toutes décorées de sirènes et les sirènes elles-mêmes décorées de vraies écailles de poissons, par mille sirènes on annonce à la ville, je dis que le moment est venu non seulement de clamer au ciel moribond, pour déchirer la trame d'une existence monotone et rébarbative, l'heureuse nouvelle, mais aussi de fournir un exemple de ce que pourrait être une surprenante démonstration, on annonce dis-je à la ville, qu'un fait — pourquoi l'un et pas l'autre, personne ne saurait le dire— un fait d'une importance immémoriale, quoique se produisant quotidiennement selon nos montres actuelles, déclenchera à l'instant même une activité que seuls les poètes de nos jours apprécieront à leur juste valeur.

Les hommes et les femmes sont tenus à charrier dans les rues des tonnes de foin, des sycomores à roulettes sont portés par des boeufs peints en blanc, les charrues sont hissées sur le toit, d'où on les jettera dans le foin. D'innombrables tranches de melons glacés sont écrasées sur les trottoirs. Des batteuses happent des passants innocents et les broient en même temps que les machines à écrire. Une grande campagne de semailles sera abordée en toute simplicité, l'on ne négligera pas la complicité, avouée par ailleurs, des tribunaux et des théâtres, qu'on aura auparavant retournés comme des gants, les décors, les loges, etc., étant à l'extérieur dans la rue, tandis qu'à l'intérieur on établira une petite place, un kiosque de journaux, un vendeur de colibris pour cacahuètes (je dis vendeur pour donneur, mais je sais ce que je dis, on ne donne qu'à ceux qui ont un intérêt à prendre), des trottoirs parsemés de chapeaux qu'on appelle pleureuses comme les filles malheureuses dégoulinent le long des boulevards— voir « Fille malheureuse qu'on appelle pleureuse » — une campagne de moissons se dessine, car dans chaque cœur de citadin bat un cœur de drôle de drille et dégouline le long des boulevards, plantant des pommiers et des poivriers, tous à roulettes, quelques-uns à vapeur, les légumes, des montagnes de moutons qui n'arrivent pas à se dépêtrer des tonnes de miel qui coulent par les bouches en fonte militaire, munies de puissantes pompes à miel, des têtes de veau à tous les arbres, des sardines huilées pour que l'on glisse mieux sous les lampes à arc, des jambons sculptés en forme de femmes nues, grandeur naturelle et qu'on s'arrache à pleines dents avec le mouvement précipité de la gueule de gauche à droite comme les chiens qui savent bien copier les gestes des hommes, des candélabres et des pustules parmi les détritres d'avions construits en carottes et palétuviers, des pluies de noisettes, des barbes

de rhubarbes dans des cages minuscules, sur l'air des lampions, mouvements divers sur les bancs de l'opposition, des miroirs à catins, des sacs de sel, des tonnes de clés mises au rancart— tout cela et le reste \_ et aussi la simplicité du verger jeune et les feux d'automne et les vents et les hurlements des chiens prolongés au-delà des lignes de démarcation de l'obscurité, les silences lourds d'angoisse et le vent, ou l'animal sauvage surgissant parmi les chercheurs d'or et le vent encore et le vent, le vent, tout cela et bien d'autres phénomènes aériens, la foudre et la solitude, mais tout à coup tout cela cesse et les gens s'empressent de nettoyer les rues, on fait rentrer les animaux domestiques et les étendards, on trait le ciel de sa noire mélancolie, on lui retire l'électricité comme une lente agonie, on range les flûtes dans les boîtes à musique, on lave les rues et on les cire de nouveau, la vie recommence, selon des règles définies, à marcher sur les roulettes de ses lents développements, dont nous ne saisissons que quelques courts principes, en coups de vents, le vent aussi s'est tu, l'heure inattendue, dont la longueur et la profondeur nous sont toujours inconnues, a pris fin. Et le chanteur des rues saura dorénavant par le geste et la mimique alerter toutes les attentions du monde et assembler sur la place publique ceux qui, comme lui, auront incorporé la nécessité jusqu'aux ultimes clignements de probabilités logiques et dans la saturation des raisons majeures, impérissables impersonnelles, préférant servir aux survivants de cuir à ressemeler les bottes plutôt que de survivre à l'expérience, enlèveront leur vie comme une couche d'écume

avec la même gaieté muette  
au fil de l'eau  
de frôlement de papillons  
les mouvements ondoyants des éléphants  
blancs bois de rennes chargés de neige  
de cahotants et monstrueux rasoirs gillette à moteurs destinés à raser la  
vie la campagne les villes  
l'indéniable tranquillité de conscience  
forte comme l'alcool que donne l'absence d'amour filial local maternel  
paternel tout cela étant intégré dans la méthode de la violence et  
de l'objectivation d'une nature brute  
sans plus de front qu'il ne faut aux arbres pour pousser  
et à la toundra de se laisser parcourir  
par les nostalgies douteuses

sans plus de crainte que ne fait présager l'existence  
sans plus de discernement qu'il ne faut au cirque pour s'élever du centre  
de la terre  
jusqu'à nos doigts toujours en quête de tendresse  
sans plus de certitude sans plus d'yeux fameux  
sans plus de rigueur ni de cœur assourdissant qu'il ne faut aux étoiles  
en chômage pour trouver la peine à suivre  
en claquant les dents  
sans bruit sans lampes  
sans chaînes à tendre à rompre à vouloir rompre  
à tendre des lampes tendres jusqu'aux confins des lumières caresses  
à vouloir tomber dans les bruits sombres et tendres et fumeux comme  
un éclair éparpillement de fleurs à fumer  
de duvets de légers serremments à la poitrine sans limites  
de sentiments de duvets qui imprègnent la maladie de l'homme  
l'homme latent  
l'homme aux univers de printemps éclatants  
l'homme latent cerné par l'audace  
incarné dans son devenir  
et la certitude  
qui participe aussi bien de sa vie que de sa mort  
avec un tapis persan comme fond de déception  
et ce n'est pas plus compliqué que cela  
d'avoir plusieurs cordes à son rire  
cela fait même une heureuse diversion  
et procure quelques joyeux murmures quoique muets teintés d'ironie  
dans l'assistance  
des manoeuvres intrinsèques et du vin sec  
grisonnant aux tempes aquatiques de la foudre  
que les poils numérotés des nuages sont capables de laisser errer parmi  
les autres égarements

car la vie humaine n'aura plus de valeur— la peur de la mort ayant  
disparu avec ses dérivés de regrets à laisser parmi les restants ainsi que la  
conformité de ceux-ci à l'hommage des morts— telle sera, dans un  
monde où l'oubli absolu s'instaurera comme première règle de vie, quand  
l'inspiration et l'enchantement deviendront les objectifs en vue d'une  
innocence totale, la force émouvante de l'esprit en mouvement, comme  
la géométrie euclidienne, restreinte à l'explication de quelques sens de

misère n'est plus opérante dès qu'on y introduit un système à plusieurs dimensions, démontrant par là la vanité de notre délire de fixation et les innombrables possibilités de changements, non pas du décor de la vie, mais du contenu spécifique des notions et des sentiments et les multiples glissements dont l'homme, ce désir en marche, sera l'objet assoiffé et infiniment transformable.

### *DES RÉALITÉS NOCTURNES ET DIURNES*

Je me promenais dans un paysage de touffes de mort, de buissons de précautions oratoires et d'ouate, de touffes de flocons de mort opaque qui s'ouvraient devant moi comme une raie sur la tête bien dessinée d'un monticule à tout hasard durci sur ce pays et se refermaient après moi dans la confusion de la nuit d'herbes et de serpents profondément ancrés dans l'opaque meurtrissure de la nuit.

Je voudrais écrire brutalement— avec un stylet à même la chair franche d'un monde de serpents et de mots opaques et lourds \_ des histoires qui brûleraient la vue de ceux qui s'approcheraient trop de ce noyau de malheur— avec l'acide encore inconnu pour les usages de la vie mentale— des histoires déchirées et déchirantes qui pendraient en lambeaux sur le corps du monde d'où toute lumière est bannie, non pas en souvenir de quelque trouble méfait qui aurait pesé sur ma conscience, à travers les temps, alourdissant, assourdissant, accentuant sa virulence avec le temps qui croît, avec la conscience d'un fétide souvenir pétri dans la notion du temps, mais en anticipant sur un avenir fumeux où l'homme serait changé de fond en comble, changé au point de confondre sa vie avec le feu, d'approfondir sa paix dans le tourbillon et le feu et d'identifier sa croissance à la destruction par le feu, à l'invisible, l'invincible continuité du feu. Mais, dès qu'une vague envie d'écrire se répand comme une vague sur la plage tranquille que j'affecte de représenter le long des séjours de dégoût enchaînés, sans cahots, à l'insignifiance et à la turpitude, tout me semble se transformer en caresse et douceur. Ni à mes yeux ni à ceux des autres, mais derrière eux, le délire d'une infinie tendresse s'empare alors de ce résidu de désirs dont à pressentir le parfait assouvissement, le long de la vitre embuée d'un train jamais pris, je me trouvais comme renfloué à la surface d'une existence sans arrière-vue, au-delà d'un site à continuelles transformations où la confusion des règnes de la nature serait devenue la vraie nature des choses et des gens. C'est du moins l'impression que me laissent mes écrits et la tristesse s'est trop imbue du goût amer qu'ils décèlent pour que je me fasse l'injure de la passer sous silence.

Ne pas se pencher au-dehors. Cela est en effet si dangereux, pour ceux qui se sont assis dans la vie et dans leur tête, qu'un fauteuil a poussé à l'intérieur de leur corps, auquel il sert de structure et de squelette. Il est dangereux de se pencher en dehors de soi-même, car on ne sait quel vent noir balaie de ses branches le convoi et tant la terreur agrandit les yeux à



l'énoncé d'une semblable possibilité qu'ils arrivent à ne plus voir, la chaleur d'un poêle est si douce en soi-même qu'on se replie dans la divination et en soi-même on trouve un univers, petit, certes, mais d'autant plus mignon, un simulacre d'univers, un univers de singes, en quiétude, systématisé avec application, petit, certes, mais d'autant plus savant et précieux. Organisé selon les lois du confort moral, cet univers se prête à de petites aventures très spirituelles pourvu qu'elles tournent hors d'atteinte et de danger et que leur étude approfondie soit à l'abri de tout danger. Où en sommes-nous, nous qui, à force de nous pencher au-dehors, en essayant d'attraper, de nous-mêmes, ce qui nous dépasse au point de vivre hors de nous, dans le monde réel et objectivable, qui, à force de vouloir et de vouloir saisir, ne nous maintenons souvent qu'à un miracle d'équilibre, à un millimétrique déséquilibre, tant la force du dehors nous attire et nous tente, où en sommes-nous, considérés sous l'angle de la douleur inhibée, du présent entrelardé d'anticipations, entrelacé avec l'inférieur souvenir qui bruit et sourd, quand le présent uniquement nous importe et nous fait mal et que le choix d'une préférence ne peut pas se formuler même sous l'aspect d'une fugitive inspiration, d'une arbitraire volonté ? Ainsi ne savons-nous plus à quels moments il faut prendre les questions pour des réponses comme si l'ascension d'une montagne n'était que la descente dans un monde renversé et non sensible, un monde imbriqué de simulations, de montagnes et de marées et de cœurs et de pierres, hors d'atteinte et de danger, hors d'haleine, insaisissable et cru.

Cette nuit-là, je montai sur la colline broussailleuse, sur des chemins si froncés de soins, de veilles et de battements de pouls, que la frénésie de l'oiseau, tassée vers la base, leur faisait craindre la rupture des relations de séduction avec la saison immodérée des perpétuels éveils, je montai dans la nuit poignardée en plein dos, la nuit affalée dans la raison ensablée, la nuit des jugements furtifs, la nuit aux suspects chuchotements levés comme des digues dans la candeur renaissante des propos d'eau, des pétales d'eau, des cailloux subitement agités dans une tirelire— une nuit de rames, de ramages et d'armures, de violents avant-propos et de rocaillieux murmures, d'algues spectrales et de fines nervures, fictives démarches des fougères hautes et des copeaux de rire invalide de feuilles froissées dans la main— je montai sur la colline épaisse, c'était dans la nuit même que je montais, le monticule étagé de brume, de pelures de faible entendement et de sel noir comme le mensonge et la mort, je montais toujours par des chemins qui s'ouvraient à mon intention sans

égards ni pour le ciel ni pour la terre, qui s'ouvraient au centre même du corps humain comme l'embranchement des fleurs et l'horrible palme des prédictions inconfortables au balbutiant esprit de vengeance et je m'agrippai avec certitude aux cercles tangents, translucides bouées de sauvetage qui, eux, flottaient à la dérive et m'entraînaient dans leurs orbites de feu froid.

Un fourmillement de bêtes féroces parcourait le nuage qui se reproduisait en négatif dans la tête de l'homme, d'un bout à l'autre de l'horizon incorporé à l'idée de la mort. Finies les fortifications des tranches et la nuit des écluses de la faim. Les escaliers des vagues dans l'agitation toujours croissante de la nuit, montent jusqu'à l'homme, jusqu'à sa faim incorporée à l'idée de la mort. Dans le creux des rochers les oiseaux s'entassaient et dans le marc de café, sur cette glace de la vue qui, incorporée à l'image de la mort, givre le reflet amical de la mer, à jamais s'immobilise le souffle notoire de la détérioration. Et des lettres suinte un miel maléfique qui prépare de voraces sillons à l'expression de l'amour grossissant.

Je suivais dans la nuit un de ces misérables passagers de la nuit, véritable émigrant anonyme sur l'infini et l'ennui des pontons de neige un homme précédé d'un nuage et suivi par un autre, un homme vidé de son activité sentimentale, à la remorque de la nuit, qui sous d'autres soleils s'enchevêtrait avec les croûtes de sable écaillé sur toute la longueur d'un passé d'ecchymoses, un passant pétri dans l'absurde violence contenue sous le globe de l'enfance, seule entité préservée au prix d'incroyables pressions de volontés absurdes et je sentis combien en lui le vide pesait du poids des immenses coïncidences, comment, jouet des basses et des hautes marées, fléchissaient toutes les tendances de l'eau à s'écouler par les pentes naturelles et que rien ne saurait distraire, ni son destin de la vocation d'instrument que, sans qu'il le sût, il devait emplir jusqu'au bord de son enveloppe de terre, ni les propriétés d'un monde extérieur qu'il s'était créé avec des souvenirs, qu'en fait on pourrait à peine croire qu'il existât réellement si sa conviction et le gaspillage de certaines facultés à allure humaine ne nous y forçaient jusqu'à l'évidence. Mais, objectivement, ces manifestations étaient veuves d'un certain sens difficile à formuler, ce n'étaient en somme que leurs fantômes qui avaient pris un air familier, faussement fatidique, quoique par mille petits soins logiques empressé de se conformer à la réalité environnante ; une certaine expression de moelle et non pas tout à fait de consistance, je dirais plutôt de poids, leur manquait totalement. L'homme, selon toutes

les apparences soumises à nos faibles moyens d'investigation, vivait, l'homme vivait obstinément comme des milliers d'autres, par la force d'inertie, quoique à ce moment précis, pour des raisons ineffables, j'aurais aussi bien pu admettre le contraire. Tel est l'enthousiasme que confèrent les rares pensées simples, univoques et solides dont à juste titre il est recommandé de se méfier.

Toutefois, c'est en vertu de la mémoire que les sortilèges opèrent à la manière de promesses sur le plan pathétique d'une unique réalité. L'homme mène en laisse un autre homme ou se promène à côté de lui, la main dans sa main et pourtant l'un est enfermé dans l'autre et, pas plus que de la liberté d'un paquet de nuit à réfléchir vers l'intérieur les radiations d'un amour retenu, nulle fissure ne préjuge de la liberté de s'éplucher vers l'extérieur, concentriquement, à l'exemple d'un pistil qui émerge en se déshabillant. Cette résidence, simultanément interne et externe, cette propriété d'inhibition et d'exhibition mutuelles et spontanées, n'est pas exclusivement le spectre d'une paresse organique ou la simulation, propre à la matière vivante, d'une pétition d'infini, mais surtout la solution d'un principe d'arbitraire qui, vivant d'hypothèses, amène ces dernières à leur néant particulier ou les adopte sans autre discernement que celui de la vraisemblance et les développe jusqu'à atteindre les portes mûres de la mort. Qui éveille la mémoire au fond du rêve pour lui donner la prenante acuité du jour, qui l'abaisse au niveau d'une confiance en sourdine, pendant la veille, ou l'élève et la mate pour lui imprégner l'allure fuligineuse qu'ont les ombres derrière un rêve dépoli ?

À quoi répond le souvenir d'un souvenir ? Y a-t-il, par-delà les claustrations de la pensée, une mémoire infuse qui résiste à tous les chocs ? Qui gouverne ses vicieuses intrusions dans les plus simples actes de l'homme ? Est-elle de nature permanente, est-elle, à l'état latent, absente, ou suit-elle les allusions d'une autre mémoire superposée à la première et organisée en vue d'exercer son empreinte et sa domination ? Les réactifs qui la décèlent peuvent changer à l'infini de raisons déterminantes sans qu'on puisse établir à leur égard un critérium de probabilité ou un degré de prévision. Ce système de la mémoire, à multiple et extensible fond, selon les besoins de l'ambiance, où les courses aux contrastes ne cèdent à aucune appréciation, parce que toutes recevables à toutes les échéances de temps, d'humeur et de bon vouloir, où aucune expérience ne se répète dans les conditions strictement égales en apparence mais irréalisables dans le temps, car aucune connaissance

totale du passé n'est possible, ce système est régi par une loi d'indétermination qui, malgré les différences d'un individu à l'autre, est susceptible d'être généralisée. C'est pourquoi si, à l'occasion, la mémoire sait se stabiliser dans une frénésie locale et dans l'extatique piétinement de l'obstination, le plus souvent elle se complait aux substitutions, aux travestis et aux vicissitudes des fantômes en actions.

Cette année, la pierre du souvenir, il faut croire, était plus lourde que d'habitude.

Et, plus allégrement que le pêcheur sortant de l'eau finie l'heure qui n'a pas encore fermé l'éclat de son éperdue ressemblance avec celle qui l'a précédée ou avec celle qui la suivra et dont la raison majeure réside dans ses clauses à chaque seconde différentes— l'imprévisible invention sans laquelle l'homme résignerait ses fonctions d'attente et d'espoir, que ce soit dans le rêve, que ce soit au bord de l'eau, la vigueur impondérable qui consent à vivre hors des causes et à allécher son contenu vers les tendances générales de l'universelle continuité—, le poisson suit ondes et traces sans se soucier de l'heure qu'il porte inscrite sur un fronton de glace, toujours la même, toujours bonne et alléchante et qui, sans marquer la distinction entre le rêve et la transparence de l'eau, le mène aussi sur la ligne d'une poussée végétative où chaque passage de la saison dilate l'écorce de l'arbre et insère entre elle et le noyau encore une couche merveilleuse de fibre et de soleil, de ce soleil durci, tanné sous mille pressions égales, fortes et douces, dont l'homme ne connaît plus la volupté, le poisson s'infiltré entre les algues et remonte le courant de sa lente maturité, vers les éternels veloutés des mères et des pierres, des amours abandonnées sans rupture ni douleurs et retrouvées sanglantes et fraîches aux commissures des rivières et dans les craquelures des donjons.

Cette année, la pierre, il faut croire, était plus lourde que d'habitude et la somnolence de sa peluche légendaire louvoyait parmi les prodiges de parvis et de ravissements, harcelant les copeaux d'auréole et les hâves flocons de soleil, à l'abri d'une parfaite stabilité de sentiment, d'une subtile illusion.

L'été brûlait à tous les bouts, le long de cet arc distendu qu'était le jour, le jour d'autant plus douloureusement long que la nuit, constant refuge dans la tendresse chassée d'un paradis maternel, se rétrécissait et s'interrompait avant que sa douceur ne devienne opérante. Et, malgré ce plaisir qui en même temps était une souffrance, l'habitude, en jouant des coudes, finit par se frayer passage à travers la cohue des obscurcissements.

La région habitée m'était un meuble patiemment usé par les regards, un meuble qui arrivait à exister tout en passant inaperçu. Des maisons et des arbres, des rivières opulentes et des oublis de la perception, caressants comme des pêches, s'élevait un nimbe de sourires, quelque chose ressemblant à un voilement sans papillons, à une tendresse rendue matérielle, mais sans source ni objet, à une exaltation dont on n'avait pas encore tout dit, l'alluvion d'une ferveur de songe qui croissait sans se connaître. Qui aurait scellé les jours de mémorables admirations, sur la colline glissante et venimeuse, sinon cette femme, née de la cire des mots d'amour et des interférences de l'émotion, à la racine de la parfaite fidélité au rêve qu'elle acceptait comme moi à travers les détails de la vie perceptible, dont la beauté, chaque fois que je la regardais, s'étendait, sous l'effet d'un réveil impromptu, sur l'univers entier, en négligeant les apparences du monde qui nous entourait ? Fondue en ma substance, à cette limite où l'attachement est dépourvu de toute réserve et où l'amour croit découvrir, à l'usage de son espoir, le sens hallucinant des espaces interstellaires, déjà sa souveraineté s'imposait à moi, mais elle hésitait encore, sous des mains délicates, à dépasser les centres sensoriels, les jalons plantés autour des frontières de nos consciences, comme des semilles immortelles, palpables et massives, de nuit en nuit hantées, plus transparentes que le silence, dévorant l'automne lent. Tout l'or qui sourd du haut des rêves, dans la connaissance atténuée de la mort, et tinte, lourdement présent au travail hautain de l'eau, vous enveloppe alors de fines erreurs végétales et des solitudes des oliveraies en pente, éveillées parmi les larmes. Le désespoir fondait sa chance de nidifier à feux épars sur la persistance d'une qualité de chaleur propre aux parfums criblants. Pour toute moisson, le silex choisit sa fronde. Des oiseaux comme des leviers guettent les troupes de citadins et répandent une subtile levure de destin sur leur masse amorphe et insouciant. Et, en s'ouvrant du plus grand au plus petit, comme du plus petit au plus grand, toutes les portes vous accueillent avec joie, vous pour qui l'amour s'est décanté comme dans son oeuvre, car les moindres faits rétablissent l'accent personnel

sous la coupe du hasard. Des croissances des jours aux cages enfantines, des tunnels à la clarté du temps, traînait un rêve dont, en veilleuse, s'emplissait toute la campagne. Et cette ombre épiée où l'enfant que vous gardez en vous est dissous, plongé dans le frisson profond des traversées, des langes et des tumulus, cette ombre rôde jusqu'aux transformations des mondes de cocons en vivantes prolongations des océans de nuits. Vous passez avec aisance leurs frontières de fumée, mais la hâte somnambule qui vous longe vous fait fuir la vue entre les doigts. Dans la nuit, je pourchassais l'image même de la nuit, comme une ombre en suit une autre, s'en empare et s'en sépare, sur ce chemin maintes fois parcouru, un chemin altéré par tant de frôlements que je n'arrive à préciser ni sa longueur ni sa teneur, un chemin qui souvent accapara ma mémoire au point de lui imprimer ce mouvement rotatoire dont l'obsession se sert pour moudre la brûlante perdition des fictions alternatives.

Quel silence, quels obstacles nous disaient que nous vivions de la substance quotidienne dont se cultive l'amour à tous les stades de la pensée, des épreuves spatiales auxquelles le soumettent les objets qui vous attirent et des consolations des lents terrains ployés à l'horizon des bêtes pesantes comme des aurores, comme des soeurs? Chaque jour nous atteignait dans la promesse d'une nouvelle attirance appelée à cœur ouvert. Ainsi arriva jusqu'à nous, tentateur et insidieux, le bruit qu'une maison des environs semblait être hantée. Elle faisait l'objet de multiples recherches dont la passion nous gagna bientôt. Nous nous mouvons dans un élément saturé d'informations de toutes sortes, entourés de nouvelles qui ne demandent qu'à être accueillies, mais bien peu d'entre elles ont une emprise sur notre attention: la plupart perdent pied et vont se fondre dans l'essaim des molles vagues. A l'instar des courants soutenant le plongeur autour duquel des lassos errants de filaments à peine d'eau, à peine de lueur, s'enroulent, tordent des noeuds sans consistance et réussissent à brouiller la surface, les zones effilochées de la peau glissante, dans la réverbération des demi-veilles, les nouvelles dont on est enveloppé ne nous laissent indifférents que dans la mesure où une préparation spécialisée de certaines féminités en nous a fixé le littoral de l'innocence en déterminant la fécondation des réceptacles selon les méthodes immobiles, florales et passives qui, de la création cristallographique à celle des astres, nous rejoignent à chaque bout de silence. Ainsi, comme un jeu à ses débuts se plaît à faire planer en plein jour une parcelle au moins des secrets de la nuit, dès que je me tournais

vers la nuit, celle-ci resplendissait de toute la force de ses signes, celle d'une réponse indestructible à l'engrenage de mes interrogations. La maison hantée devint pour nous ce qu'une avarie dans l'harmonie du paysage, une subite intoxication, représente comme mobile encourageant de la nécessité de se laisser surprendre par la vie de chaque piège. Elle rampait en nous et nous glissions sur ses froides pentes. Il y avait des murs épais et blancs dans lesquels nous étions enfermés comme à l'intérieur d'une pomme, mais déjà ce n'était plus la tendresse et l'amour que nous y trouvions, Il y avait des monceaux de chaînes baillant aux gueules des scorpions de bois. Et ce rêve (pouvions-nous en être juges quand l'impuissance nous clouait au sol de bure ?) venait fouiller jusque dans l'angoisse et la complète obscurité le signal d'amertume qui devait nous dévoiler d'une manière sinon valable, du moins provisoirement acceptable, les raisons mêmes de notre angoisse. Celle-ci n'était-elle déjà fonction de la terreur qui de plus en plus envahissait le corps de la maison avec lequel nous nous étions identifiés ? Une invasion grise de propos d'impasse succédait à la gaité des vignes. Nous nous perdions dans des suppositions et, en soulignant leur caractère violemment inventif et paresseusement hallucinatoire, nous nous rendions compte de la nécessité d'en sortir indemnes : tellement nous avions descendu, d'échelon en échelon, la crainte de nous-mêmes que, déjà, nous étions capables de transiger quant à la viabilité des raisons qui nous seraient offertes de marchander sur leurs valeurs plénières, Une bien riche panoplie de jugements orne la demeure du rêve, mais à quoi me serviraient-elles les ardeurs que nous mêmes à disposer des soupçons, des vigilances, des hypothèses autour de ce mystère divergent, sinon à vivifier l'inhumain appétit de connaissances qui poursuivait par nos recherches une nourriture qu'elle croyait indispensable ? Cependant les jugements étaient, dans cette chasse à l'inconnu, d'inutiles fusils à pierre car le domaine à explorer ne se trouvait pas plus loin qu'au centre de nous-même. Et combien plus difficiles à atteindre sont les régions situées derrière la vue, d'où procède l'acte même de la vision, avant que soit donné l'objet effectif de direction qui seul est contrôlable à la boussole de nos volontés ! A la sauvagerie des étoiles inscrites sur le fond des yeux de bête, dans l'étrange idiome qui, en tous état d'ailes, sans abri ni faux col, ne demande pas de traduction, on reconnaît la noblesse des interventions lunaires et les latentes destinées qu'une chevelure abondante rend solubles et acceptables à toute transmission de pouvoir nucléaire. Non pas que sous l'angle de la connaissance, une fausse

position du problème ne vaille en efficacité ce qu'une relative, donc incomplète justesse tire de présomptueux du délire de la science, mais n'a-t-on déjà vu les fenêtres se vider des poursuites respectives et les couteaux des hibiscus s'enfoncer, avant même le départ du détenteur de lumières, dans les murs de viande dont se garnissent les cavernes et les lits ?

La maison hantée étouffait entre ses charpentes de mousse les mouvements qui se débattaient dans leurs lois de féerie pour laisser à la ductilité de notre désarroi tout l'espace que raisonnablement ils auraient dû occuper. Une vivace lucidité dépouillait de toute allusion utilitaire les épures squelettiques de ces activités décousues et ressoudées à fleur de peau. Les sensations décharnées qui pullulaient à la base de leurs impulsions s'étaient mises à la tête de toute la série d'absences de faim et je ne pense pas autant à la faim manifestement buccale qu'à celle qui, repoussée aux périphéries organiques de l'homme, se transforme, chargée de l'effort demandé par les mécomptes de cet acharnement, en une voracité sobre et constante mais féroce, dont les plantes carnivores illustrent pour le mieux la palpitante promiscuité. Que valent désormais les avidités sans frein, quand le toucher ne rencontre plus de résistance et s'enfonce dans le métal redevenu la fluide ténacité qu'il était au sein des orbes lactés ? Disparaissant derrière son mystère tout-puissant, la maison hantée mettait en cause la réalité de notre amour dont l'intérêt, progressivement, se fixait ailleurs que sur lui-même. L'écœurement dont la justification de certaine construction de l'esprit empirique, par les organes de la police rationaliste, a toujours été la cause et ma conviction de la fragilité des témoignages en général, y contribuaient pour une bonne part. A supposer que la révolte sourde et l'insatisfaction d'un désir de réintégrer l'ordre de la nuit eussent pu trouver dans l'angoisse où je vivais un dérivatif passionné, à quel point le remplacement d'un penchant par un autre, cette éternelle erreur du serpent qui se mord la queue, eût-elle été due à la faiblesse des déductions discursives ? Maintenant qu'il m'est permis d'y penser à tête reposée, je me demande encore s'il y eût eu là matière à entretenir les efforts déployés dans la sécheresse indéfendable qui nous dévorait sans discernement.

Avant-coureuse de catastrophes, l'attente d'une averse de clarté qui ne devait manquer d'éclater au moment opportun, s'implanta en nous. Alors, et tout cela se passait bien en rêve, survint un incident dont la soudaineté sur une terre assoiffée, la déchirure produite et le froid jeté par sa certitude dans les champs déconcertés, reflètent la compatibilité



qu'il y a entre les dépérissements d'un état de conscience donné et l'avènement d'un autre, aux limites de la mémoire possible.

C'est le propre du rêve de voiler les événements qui précèdent un incident central et, pour celui dont le dénouement s'avéra capital, ce trouble de l'attention démontre une véritable haine, fondée, contre toute idée de causalité. Ainsi perdis-je, à même les brusques rafales de mon étonnement, à même ses combats hautains mais tâonnants, l'enchaînement des circonstances dans lequel il eut lieu.

Néanmoins, grâce à la subite lumière et à la fatalité de ce trouble, je vis en ma compagne *elle-même* la cause involontaire mais *directement* responsable des insolites phénomènes dont la maison hantée était le siège occasionnel, un prétexte parmi d'autres d'attenter aux moeurs humaines et de fixer une attention diffuse sur la longue succession des aberrations de la matière. Que de brouillard entassé autour d'un éclat de conscience, que de sens profond perdu dans l'insuffisance de la matérialité des rêves! La femme que j'aimais, en ne sachant rien, ni en deçà ni au-delà de ce qui se passa, continuait à remuer des puissances dans un monde déjà sans cela bien hérissé de craintes et de contradictions et enchaînait à ce délabrement jeté comme une poussière de gêne et de pénible situation sur nos esprits, mon amour et le sien. Elle n'en prenait point prétexte pour se trouver astreinte à quelque nouvelle obligation ni se douter de ma condescendance quant à son vrai visage, d'elle-même inconnu, qui flottait, pourrait-on dire, dans sa masse, comme un corps intermédiaire, amorphe et transparent, parfaitement feutré contre les bruits de l'extérieur.

Quand un mur s'écroule au hasard démolisseur de la vie affective, quand la vue offerte à vous, vous surprend et vous frappe dans la richesse sous-marine dont il est donné à votre fantaisie de savoir figurer les ambages, sans respect, au gré d'un dé clic derrière lequel peuvent se cacher aussi de merveilleuses nudités appelées aériennes ou colloïdales parce que négligeables à la possession, uniquement proposées à la contemplation des ondes, quand ce mur écroulé représente, non pas la femme aimée, mais l'établissement de la croyance en elle, cette entière crédulité qui demande le contrôle de pore à pore de toute luminosité et obscurité, à quoi apparemment rien n'échappe, sauf parfois un cri, mais qu'aussitôt on ramène à l'ordre naturel d'un désespoir légitime de pierres et de racines, quand la douleur provoquée par ce mur qui s'écroule devant vous est mise en présence des images décrites, plus hautes sur l'échelle de l'entendement que les possibilités fournies par la matière, d'une joie

certaine due à la contemplation des choses étincelantes, cette réalisation fictive, mais combien admirable, des désirs dont vous ne vous doutiez même pas qu'ils puissent exister parallèlement à l'amour avoué, quand cet écroulement est lié à un plaisir d'un autre rang, inférieur si l'on veut, celui d'une immédiate satisfaction, la découverte brute, ce plaisir que nous réserve une dignité qui se croit bridée et dont l'asservissement se venge par l'allure héroïque, victorieuse, de la découverte qu'enfin on tient entre les mains, il n'y a pas de lieu en l'homme pour désigner la lutte qu'on se livre et, malgré le ressac des réminiscences qui vous serre et vous lance au néant, la raison accommodante vous fige et vous transporte dans l'état antérieur à l'incident, avec, en plus, le trouble le caractérisant, vous baignant, aussi impossible à rejeter que l'être aimé qui, désormais secret, est le dépôt de ce nouveau secret.

Ce sentiment qui se démembrait en rêve et continuait à résonner gravement sur la corde dévissée et prolongée au-delà du souvenir précis dont j'entreprends ici la description sans arriver à lui fixer. de terme, trouvait sa plénitude à ce fait que rien n'avait changé dans la nature intrinsèque de la femme aimée, dans la voix qui alignait ses agissements au long d'une histoire bordée de spectres ou de fleurs. Pareillement à un printemps avancé qui se dépasse, à votre insu, en une série de dépaysements ayant sur vous l'effet d'une attraction et d'un entraînement continus, sur un escalier en colimaçon le long duquel se faufile une ombre d'haleine, de chaleur et de bien-être, ce sentiment est capable de vous conduire comme un enfant au lieu angoissant des véritables émotions d'ordre moral, celles des retrouvailles et des émerveillements, au sein d'un confort absolu, la nuit, qui toutefois ne cesse de vous enfanter, d'avorter de vous, chaque jour, autant qu'il y a de jours complices, après avoir brassé et pétri la force de votre âme perpétuellement de connivence avec elle, dans la matière prolifique et indivisible, aussi suprêmement altérante et pénétrante que voisine de la mort.

J'avais, au moment même où l'incident eut lieu, pareil à l'ombre que vous suivez de votre gré, vous semble-t-il, mais dont en réalité vous êtes attiré quand ce n'est pas elle qui vous suit et vous conduit, j'avais suivi dans la nuit un de ces messagers inconscients, apparemment inutiles et décidément aveugles pour leur vie mendicante et j'acquis la preuve qu'il jouait un rôle secondaire mais précis dans la longue intrigue tissée autour de la maison hantée. Je compris dès lors comment ces êtres vivent de cette espèce de vie figurée, vidée d'une certaine signification juteuse, qui

n'est pas entièrement la mort, mais dont ils restent profondément empreints et dont, de très près et de très loin à la fois, ils sont les facteurs variables des méthodes d'inconnaissance. Eux qui frappent aux murs des vieilles, des maisons hantées, ils sont les proies des directives transmises par d'autres êtres merveilleusement doués pour confondre le rêve et la réalité en tant que moyens et résultats. Dans de fragmentaires désirs de soulèvement et d'insurrection, ces derniers ne peuvent canaliser l'un au profit de l'autre, ni inversement, et déchargent l'admirable tension de leur esprit inassouvi sur de pauvres hères, leurs correspondants inconscients dans un monde superposé au nôtre, englouti, au sein duquel nous nageons, nous volons, que nous contenons et qui nous contient, submergés par lui, haletants, résistants, hésitants, confiants ou non, peu importe, mais à coup sûr asservis, soumis à sa rigueur et à son implacable nécessité.

Que l'existence de la femme délicate et impulsive ne soit uniquement le fait d'un rêve, mais l'incorporation de celui-ci parmi les mouvements naturels et impératifs que la fatalité a libérés en nous, l'ascendant sentimental qu'elle prit sur moi suffirait à le prouver, car si elle possédait le pouvoir de conduire des personnages convaincus de leur parfaite indépendance de pensée et de diriger leurs mouvements perdus, moi je me voyais, au contraire, ramasser ces gestes dans la foule des autres gestes comme un bien qui m'était dû, à moins que mon illusion ne parût encore disposée à les situer parmi ces mouvements qui échappent à l'attention. Je parle de ces mouvements qui ne répondent à aucun postulat de but ou d'utilité, dont la mémoire même dédaigne de s'emparer, objets perdus, trouvés, perdus, sans importance et ne brûlant d'aucun feu intérieur ni extérieur, les absences et les abandons irraisonnés de ceux qui mènent à l'aveuglement, en haillons de sentiments, les craintives étoiles et les loques des plages froissées sous la main irrémédiable du lecteur pressé, jetées là par mégarde dans l'amas de papiers gras, de pierres à barbe, de rives désaffectées. Ainsi, quand l'homme désemparé s'arrête dans la rue et ne sait si c'est à gauche ou à droite qu'il doit aller ou traverser la rue et lorsqu'il met fin à cette hésitation en se donnant l'air de prendre une décision, comme le caméléon en changeant de couleur prend la nouvelle pour indéfectible, c'est que, loin de lui, il se plie à la volonté de ce réseau d'invisibles fils qui le relie à un centre par lui-même ignoré. Un être, doué d'un sens précis pour la direction des mouvements imprévus dans l'encercllement du monde par des hommes liés à une fantaisie voilée, déclenche, en

prévision d'incertifiables desseins, en vue d'occultes manoeuvres issues de son subconscient, un mécanisme étranger à la raison du monde sensible. Là se trament d'invisibles contes tandis que le monde qui les a provoqués prend congé de ses formes habituelles. Souvent on rencontre des cas ravissants où les vacances sont assez longues pour se confondre avec le sommeil et nul n'est mieux placé pour en ignorer les effets que le générateur même de ces forces avides. Aussi actives que les naturelles, elles s'entrecroisent et mettent en mouvement la vie gratuite des actes irréfléchis. Les lois de la causalité tombent alors en désuétude. Ce sont de nouvelles lois de l'irritabilité et de la provocation qui les remplacent avantageusement. Leurs rigueurs servent à mettre en branle les quelques misérables sentiments de peur greffés sur le monde extérieur, mais là n'est pas leur but final ni le nimbe de déroute dont elles s'entourent amoureusement.

Farouches, les liens se divertissent de la mort. Et l'horreur qu'ils sont susceptibles de soulever par des emportements perfides et raffinés est la forme familièrement adoptée par leur sens général de tendresse. Qu'une femme belle et pure, l'image même du désir, du plaisir, pure, éveillée parmi les veilles et élevée à cette hauteur dont la douceur empreinte de violence fait le prix de tout le charme humain, qu'une femme pareille se confie à ce qui est censé représenter le crime, l'homme affreux et bas ou vil, allez en comprendre les raisons indélébiles selon les pauvres lois dans la fange desquelles nous nous sommes habitués à nous débattre. Quel que soit notre refus de nous identifier avec elle, c'est pourtant à la boue que ces rigides règles doivent leur meurtrière sève et la force oppressive de leurs lanières de cuir. Et au-delà de toute critique, il y a l'abîme et la souffrance.

Tel est l'enseignement qu'un échange perpétuel, dans les cadres définis par l'homme, sur l'échelle de l'espèce, peut fournir à la matière pensante : malgré la brume qui assourdit l'éclat de sa voix et où se meuvent des volontés de chrysalide, ce que l'homme arrache à un autre fait sa joie et sa passion, tandis que ce qu'il donne provoque tristesse, désert et déchéance autour de lui. Et si l'homme s'organise ainsi au cours de ses sentiments aigus, tout gain en surface et en nombre entraînant une perte de force et de profondeur, c'est qu'autant sonneront d'heures au cadran des progressions, autant en tomberont, du même coup, à celui des dégénérescences. Des épiluchures et des punitions jonchent alors sa terre coutumière. Des sourcils épais de nuées de vautours assombrissent ce qui reste de soleil sur mer, de vengeance. Je pense à la vengeance révélée sous la forme du suicide d'une impondérable part de l'homme, celle qui échappe à la voracité des contours de vautours. Qui nous dira si ce n'est pas en elle que résident toutes les déterminations de l'homme, sa soif de grandeur et sa tendance à l'accaparement par des moyens qui font mal, par des traces mnésiques rougies au feu de la frayeur ?

De concession en conception, d'adaptation en conversion, de leurre en mythe, d'humiliation en aventure, de castration ou d'accroissement en choix ou sélection, à la passivité digestive d'un monde de phantasmes, s'oppose l'action ferrugineuse et acide du temps qui ronge et polit.

Si la mémoire m'a toujours semblé une force adverse et traîtresse, freinant la cadence du temps, une insaisissable instigatrice de repentirs sans fondements s'interposant entre l'oubli et la paresse que j'appelais à mon secours, un empiètement sur un domaine dont pourtant elle faisait partie, la représentation créée d'office, selon les axiomes de la durée, d'une mémoire universelle à quoi tous les milieux propices sont subordonnés n'est pas moins justiciable des surprises qui en découlent. Il serait à peine osé d'élever cette tyrannie de la mémoire personnelle jusqu'à la maléfique superstructure dont le monde s'ingénie à secouer le joug. Je ne trouve pas à me reprocher quelque si horrible méfait pour que je considère le résidu foncièrement blessant et agressif de ce que dut passer par un filtre mystérieux, comme un mauvais tour que la mémoire me jouait, comme un poids désormais inclus à la base de ma vie ou comme une malédiction sur quoi reposait l'identification que j'opérais de ce résidu avec la mémoire entière. Sa coexistence n'entraîne en ligne de compte que sous un aspect à peu près étranger et compatissant, je veux dire que, malgré le sentiment de parenté à son égard, ou plutôt à cause de lui, de ce désir de s'éloigner des êtres proches que vous n'avez pas

librement choisis, je l'envisageais avec méfiance, car si l'oubli se rapportait avant la naissance et si la paresse tendait à la mort la vie, entre les deux, se résumait en une inadmissible contrainte. Celle-ci ne saurait révéler une intention de se réaliser pleinement qu'au-delà de ces deux termes que l'homme se plaît à se créer comme suprêmes limitations. Oh, nostalgies jetées d'un bout à l'autre de cette enceinte qu'emplissent les laineuses et remuantes végétations du souvenir, que d'énergie vous dépensez à fuir l'espace et le temps réservés à la mémoire vivante ! Pourtant ce sont là de simples signes sur lesquels s'amassent les nuages des griefs échoués en route, avant qu'ils n'éclatent dans la tempête sur la montagne, ces harpies inadaptées aux exigences des pèlerins ! On n'a qu'à lâcher prise aux tenailles dont, sans le vouloir, vous commandez les manches, pour voir un enfant se noyer dans un univers maintenu intégralement au niveau des cellules ataviques et, dans la complexité des systèmes de références, un volcan s'accrocher à sa fumée ou entendre le mot remuer dans la coquille après que la mer se soit retirée des yeux des passagers en train de s'endormir. C'est la force des ferments de la jeunesse sensorielle de renverser les ordres naturels dans un courant en devenir, la force qui préside à la naissance des nostalgies.

Qu'une femme vous apparaisse en rêve, une femme pour l'amour de qui vous vous résignez à tous les abandons, car ses linéaments innombrables remplacent en vous tout le passé et toutes les présences, alors les parois du rêve se brisent et son contenu vous suffit à emplir le gué des jours, non seulement en franchissant, d'une attente à l'autre, les rives sèches et solitaires, mais aussi en inculquant à la femme aimée autant de vie que vous-même avez abandonné au rêve, jusqu'à ce que l'équilibre établi dans vos rapports réciproques atteigne le niveau de l'indicible vraisemblance. Malheur à celui qui dépasse cette borne ! Car plus l'image de l'aimée monte en degrés de similitudes de vivre, en intensité liminaire, plus profondément se plongent dans le rêve et dans l'impuissance d'en sortir, les facultés désormais prisonnières de l'amant.

D'où proviennent ces êtres attachants, pourvus des gammes infinies de la séduction et des sources de la tendresse ? Elles répondent aux cris de nostalgie finement modelés dans l'enthousiasme, elles sont les moments distillés d'une mémoire angoissée. Elles habitent la mémoire, transies dans une tour et ne peuvent se divulguer que grâce, parfois, à un accident, à une brève rupture dans la continuité du temps, ou du moins à ce qui nous paraît comme telle, une déchirure vite étanchée due à une probabilité très réduite de conditions favorables, la fissure à travers

laquelle un court sourire vous happe au passage et vous éblouit et vous marque à tout jamais du symbole brûlant de sa solitude. Un tacite accord s'érige en lumière conductrice. Et plus la voie de communication est restreinte, plus la totale sensation de ce fait nouveau vous astreint à une intensive obéissance envers lui.

Le hasard couronne la fallacieuse construction de l'esprit humain et son champ d'activité, par lequel il s'associe à nous, se trouve sinon au centre, du moins en l'immédiate proximité de la mémoire, mais à partir de ce sommet, comme des hardes d'escaliers descendants, s'enchaînent les mille raisonnements, les facultés, les propriétés, les valeurs, les propositions, les catégories et tout ce que l'homme a su méticuleusement séparer pour agraffer un élément à l'autre dans les mailles infiniment enchevêtrées aux lois de la nature. Et comme dans la ménagerie en révolte, on laisse tomber un filet sur les bêtes déchaînées, cet immense édifice, endimanché et pavosé, est destiné à servir d'éteignoir pour couvrir le cri de l'homme.

Les travaux de défense que l'homme entreprend et les compensations qu'il se crée par voie de transmutation, en l'amenuisant, en désagrégeant la force vive de ses instincts, en attaquant, petit à petit, la pleine jouissance de sa vie par l'augmentation de la quantité de déchets et de sosies et en lui interdisant la récupération de tant de vie, éparpillée par le vent autour de lui au profit des choses et du fer, que même son sourire tend à disparaître de la place qu'un visage éternel lui assignait au cœur de l'homme, l'amènent infailliblement à vouloir détruire l'ordre établi du monde actuel. Sa position, à côté de celle de l'amour, corrigée par ses douloureuses expériences d'enfance, ne peut que s'intensifier dans le danger et s'allier, organiquement, par les ancrés du cœur, aux seules forces qui tiennent en réserve l'explosion nécessaire. Seule attitude, seule altitude : devant elles le front du monde recule et ses mensongères données pétrissent déjà sous la poussière décrépite les miettes de temps et ses amères vanités.

Il va de soi que, de mille manières différentes, on pourrait faire la preuve de ce que j'avance ici comme étant la plus simple expression de ma faim de terres et d'astres. Des cas cliniques et des observations quotidiennes sont là pour faire valoir les mille démarches de l'esprit qui convergent vers un point où se situe la fierté de l'homme.

Toute mon angoisse et le feu qui la soutient, je les confie à l'espoir de voir un jour prochain, grâce à la réduction des monstrueux antagonismes entre l'individu et la société moderne, s'exprimer librement,

ouvertement, couramment, l'ambivalence des sentiments dans un monde où les coutumes n'interdiront plus son emploi et où la justice ne s'exercera plus en vertu de la trop simple opposition du noir au blanc. Quand, sans être accusé de duplicité, on pourra facilement dire à l'ami qu'on aime, qu'en même temps on le hait et quand les transports d'amour seront accompagnés des transports de destruction inhérents à la nature de l'amour (enfin connue, il sera grandement temps d'en parler en connaissance de cause !) quand les formes de la pensée permettront de ne plus s'en offusquer (l'hypocrisie du mot sincérité !) quand on n'utilisera plus de la sublimation par la politesse pour éviter de refouler et d'avilir un membre de la phrase à balancement défectueux, lourd de milliers de responsabilités, on verra naître comme une lumière artificielle dans la lumière du soleil et la chaleur d'un poêle allumé en plein été, on verra naître, dis-je, une nouvelle lumière qui se nichera dans la lumière, une force inséparable de tout acte humain, l'humour. Issu de la contradiction des sentiments, il exercera à son tour sur la thèse et l'antithèse qui l'ont constitué une action qui seule leur donnera un sens valable en les liant et les changeant dans leur essence. Ce sera enfin, dans sa plus belle nudité, le parti-pris qui remplacera la vérité. L'ingratitude et l'hypothèse— on connaît leur rôle comme instruments de prospection de la nature humaine, sur cette couche poétique qui mime l'acte de connaissance jusqu'au plus secret fortuit— seront les pièces maîtresses parmi les lois de sens commun. Elle existe bel et bien, cette force de persuasion (je prends ici son sens actif de véritable objet de mutation) dont l'humour dispose dans la poésie, intégré comme il est dans la masse de celle-ci, par la vision dont il éclaire les relations des choses et des êtres, par une négation intrinsèque et constante de l'objet affirmé qu'il accompagne et qu'il détruit ou par la suspicion qu'il jette, gratuitement en apparence, nécessairement à l'examen, sur l'entre-jeu des pensers dirigé et non dirigé. Résultant du hasard, il retournera au hasard, mais à un hasard humanisé qui aurait vécu l'espace d'une mémoire, un hasard qui aurait appris à la mémoire ses aventureuses façons de vivre et les inappréciables perspectives qu'il offre à l'espoir humain, à travers les chutes et les infirmités, de mettre à jour l'objet des rêves, en dehors de tout concours de circonstance.

Ainsi les mots eux-mêmes, par l'insolite accouplement non prévu dans des dictionnaires de granit, sont susceptibles de prendre la teinte nouvelle d'un sens ou d'une perte de sens selon le principe du débordement d'un liquide en état d'ébullition et des changements de



nature qui se produisent à l'intérieur de celui-ci. L'humour est la revanche de l'individu en butte aux traquenards de ses limites. La levée des privilèges de l'automne des mots, que l'humour sait rendre objectifs, jouit encore des fanatismes du caprice et des mystères de la séduction. Elle est insultante pour tout ce qui lui est extérieur, en tant que trop vive affirmation d'une personnalité sadico-tragique parce que fixée dans la solitude immense. Mais à mesure que l'individu adapte ses expériences aux exigences de la communauté l'humour, en se modifiant, prend un caractère plus universel. Je rêve d'un coefficient d'humour qui servirait aux calculs mathématiques à des buts de haute spéculation. D'un humour spécifique et libérateur, mesurable dans ses propres unités correspondantes aux unités de tout ce qui est définissable. D'un humour qui, répandu comme il sera sur toutes les formes de la pensée humaine, dont il sera immanent, permettra aux manifestations de la science de vivre avec l'homme, pour lui, véritablement et intimement d'avoir partie liée avec sa vie de tous les jours et son mode de connaissance. Il s'agira peut-être de l'amour. Il s'agira peut-être de l'amour-humour. Il s'agira peut-être d'une conscience sans tourniquet. Il s'agira peut-être de la suppression des numéros d'ordre. Il s'agira peut-être de la transparence, de la disparition de toute ambiguïté. Il y aura peut-être un ton haut et soutenu dans lequel la résonance du soleil marchera en écartant les nuits naines qui s'accrochent à nous et nous agréent. Il y aura peut-être, comme à la limite du souvenir prénatal, au-delà duquel le manque de conscience provoque une angoisse qui trouve son expression dans le désir irréalisable d'un confort chaud et doux, calme et noir, le retour, et à l'autre limite, la crainte de la disparition de la conscience, la mort, il y aura peut-être une transformation capable d'envisager celle-ci sans inquiétude, comme de trouver au bout des désirs les perversions bienfaisantes qui restent encore à inventer.

La vie m'est apparue en coupe transversale comme une agate dont les taches sont mouvantes dans une fuite perpétuelle de contorsions de vers qui se côtoient pour s'éviter et cherchent dans un constant équilibre une issue contournée à des oppositions, à des barrages et à des interdictions provoquées par le mouvement lui-même. Il y aura peut-être une brèche dans le cadre. Il y aura peut-être la possibilité de ne plus penser à huis clos. La consistance du gaz gagnera peut-être la partie. On verra peut-être que l'obscurité n'étant qu'un globe de verre, une tumeur, il suffit de le casser pour que la lumière se fasse et envahisse la mémoire et la crainte de la mort. Il s'agira peut-être de l'amour. Alors seulement les lois

morales videront leurs poches, car l'homme sera visible et visitable et personne n'aura envie de savoir plus qu'il n'y aura à voir, L'humainement pensant fera dévier sur les voies de ses nouvelles lois du hasard et de l'humour le haïssable bien pensant qui chaque jour ajoute une pierre aux carcans de nos heures de vitres et de clairières.

Le jour, ce jour-là, était d'une transparence à tout prévoir. Les couches d'air encastrées et emboîtées les unes dans les autres s'élevaient jusqu'au niveau où la lumière s'annule dans sa clarté. L'aveuglante puissance d'un sang incandescent, l'infini gazouillis de son impudence, où finissent les absences, où commencent les présences ?

Motivée par la séduction d'une figure de souvenir, la transposition de celle-ci, selon le mode de l'azur en fuite, sur un être concret- un être dont nous sommes habitués à prétendre que rien ne nous persuaderait de son irréalité— échappe au facile doigté des nombrils et des encriers. Mais, quand l'amour s'en mêle, y a-t-il une raison décente de nous aliéner les bénéfices de ce dialogue des formes dont la réduction, à mesure que le temps se meurt, relâche le rapport de réciprocité des propos tenus et de nous croiser les bras devant la multiplicité de ses fissures ? Une âme de papier buvard s'établit dans la germination des restes et sa durée, par voie de consommation, la triture et l'épuise.

À ce point de divergence, où les coups infiniment répétés des surenchères et des concours font espérer un arrêt définitif des pièges à tic- tac de loup, se referme le circuit des yeux. Mais, quand dans l'âme des vains mots brûle une nouvelle signification, à travers le désœuvrement d'une nature de plumes surgissent quelques courts oiseaux qui s'immobilisent avec insistance aux bords mêmes du précipice humain C'est une rude vie qui s'enchaîne en marge d'un souvenir de peau.

La femme délicieuse et violente, par de subites terreurs traversée comme un arbre, suspendue aux courroies des branches, frémissant dans le vent de la nuit et la pluie, j'ai su que d'elle rayonnait un monde obtus de volontés. Grâce à elles, l'autre être qui l'habitait en secret pouvait mener vers quelque conclusion un treillis de désirs refoulés, devenus vivante histoire, drame latent d'un lieu d'aigles et de nombres, en secret, la violence, en un tel silence qu'elle n'en décelait même pas la présence, ni celle des acteurs qui lui servaient de gants dociles, ni celle de l'émanation dont elle était le centre lucide et pourtant de brumeuse inconscience habillé à l'aide des soyeux ménagements des brises et des lèvres.

Parmi les formations cristallisées sur la surface d'un cœur mal écorcé, enclin à l'outrance, hostile aux infiltrations vagabondes et bien qu'imparfaitement connue, celle d'une essence nettement masochiste me paraît la plus apte à régner sur les manifestations de cet ordre. La contrepartie dialectique de cette inhibition étant de nature sadique, c'est par la voie de la vengeance que celle-ci trouve son mode adéquat

d'expression. Son caractère sournois est à tel point scandaleux que la conscience du malade n'arrive à aucun moment à en prendre connaissance. Elle est donc doublement occulte, aussi bien pour ce qui est du sujet que de l'objet. De cette double culbute, pourrait-on dire, dans l'inconscient, de ce refoulement du refoulement, il résulte pour le sujet une apparence de parfait équilibre psychique. Je dis apparence, car, à l'analyse, sa réalité psychique est abaissée, sur le plan correspondant, à un degré inférieur— degré calculable par ailleurs selon la progression géométrique que représenterait la racine carrée du refoulement initial— à un état qui trouverait une comparaison dans l'habitude que peuvent prendre certains êtres de voir et de vivre par adaptation à l'intérieur d'une cave qui reproduirait en creux un magnifique château dont la splendeur est d'autant de fois amplifiée, par rapport au château réel, que la distance en mètres le séparant de la cave se trouve correspondre (d'une certaine façon multipliante) aux degrés exprimés en photons par lesquels on passe de la lumière à l'obscurité. Ici, suivant les cas, on fait intervenir un potentiel de la température, du temps, de l'air et du souvenir, et, broutant la tempête, une flamme subtile qui, née d'un calcul, comme des lèvres se brisant dans une glace, finit par égarer les cœurs amoureux, les coupes de ciel et les oiseaux gagnants des lagunes désolées.

Dans le dénivèlement de la personnalité, entre le plan psychique réel et celui du comportement habituel, d'apparence normale, on distingue la crainte de l'abîme, ces yeux fermés qui enferment en eux des yeux fermés, ces tâtonnements des mouvements de la raison révoltée quand elle veut se saisir des réalités matérielles, cet éclat irréel que prennent les objets usuels parce qu'ils se sont mystérieusement volatilisés à l'attouchement de nos malades, ces malades plus forts que des arbres mais que l'idée de la maladie rend faibles comme des chaises en verre filé, les phobies, ces êtres à l'état flottant, fluorescent, perdus dans le labyrinthe des plus simples manifestations journalières, mélangeant l'amiante aux plus graves moments humains d'une véritable et haute vie sentimentale et leurs larges données à des égarements de mains et de couleurs, ces fluidités navrantes et solaires, ces tardives joies de serre savoureuse, mais éclatantes et pleines, on ne sait comment, on ne sait pourquoi, tous ces contraires qui sont contenus et contenant, qui se succèdent et se couvrent sans ordre, sans système, parce que jamais sur le même plan, mais toujours présent, entre un plan et l'autre, un vide qui ressemble étrangement à un ravin, ce sont là les signes infaillibles et irréductibles du charme, les symptômes d'une activité délirante à

fonctionnement hermétique.

Comme, mis en présence de deux contenus psychiques consécutifs, de même nature, le sujet substitue, au moyen du transfert, un individu qualitatif à un autre et, dans un suprême et synthétique effort, formule la comparaison qui s'impose en justifiant par là, historiquement, la conclusion métaphorique cette étincelle isolée des scories inertes, le sommeil lourd sur un plateau de la balance provoque un d'autant plus léger réveil sur l'autre plateau ; et de même que l'inconscience et la conscience jouent à qui perd gagne avec des valeurs d'intensité et de grandeur qui s'échangent à des taux invariables, le dénivellement produit par le refoulement du refoulement engage le sujet à une totale discrétion. Si ferme est cette discrétion qu'elle engage le sujet à se la cacher à lui-même. Et pourtant elle est traduite dans son regard inconnu et sa figure s'en trouve frappée comme d'une lumière particulière, comme d'une soudaine énergie.

Plus le silence dans la vie des faits est grand, mieux la retenue des bruyantes manifestations est marquée du sceau de l'innocence et d'une manière plus ample et fiévreuse, plus mouvementée et dramatique, plus complexe, inextricable, difficile et insurmontable, passe l'existence qu'il nous est interdit de connaître. Le refus d'envisager dans leur lumière propre les manifestations de la vie extérieure mène le sujet à un refoulement classé dont l'effet et la cause se confondent dans la lâcheté, l'impuissance révolutionnaire. Mais la cause, implicite à l'effet, du cas qui nous préoccupe, est à chercher dans une puissance révolutionnaire, manifestement précoce, qui s'est brisée trop jeune contre l'abominable résistance du père. Celui-ci, pour asservir l'enfant selon le mode bourgeois de possession qui confond amour et biens en donnant à l'amour une valeur marchande et en réservant aux biens la valeur éternelle, celle qu'il croit être de l'amour, s'oppose comme un mur à sa volonté révolutionnaire. Car cette dernière risque de renverser l'ordre qui lui garantit sa sécurité sociale. Il la craint et dresse contre elle la terreur de son ascendant paternel consistant, d'une part, dans les moyens de subsistance qui, fournis à l'enfant, doivent le couvrir de honte et en faire son instrument et dans la menace constante d'un amour incestueux qui est le prix de ce marché, d'autre part, l'une commandant l'autre et inversement et dévoilant, à l'abri des lois et de la tradition, l'horrible lésion que présente pour l'histoire le révoltant spectacle de la société actuelle.

C'est dans un vacarme de coques brisées, dans le sifflement des amarres

coupées, dans le choc épouvantable des bateaux éventrés que l'angoisse s'installe définitivement avec ses corollaires, mais c'est dans la surdité souterraine et compacte que commencent ses travaux de forage.

Pourtant une douceur délétère enveloppe la confusion et le latent crépitement du sommeil envahisseur, pacifique et ténu, virulent et sûr de lui, dispersé sur la masse de l'existence extérieure, se ramassant peu à peu sur un point précis du monde, celui de l'individu. Tel s'annonce l'être de sommeil quand il s'introduit avec précaution dans l'homme de jour. Une amorce de la nuit qui le domine désormais et s'en empare, le soulève dans ses mains puissantes et larges comme des étangs, des coquillages. Une amorce qui, du jour au lendemain, attire l'homme vers les valeurs assouvies de la plénitude des moeurs. Des êtres subtils construits avec la substance des varechs mais animés d'une incandescence spectrale, d'un fourmillement de nervures et de scintillements de mica, peuplent la matière réservée à ce second domaine de l'existence. Les règles de cette vie ne sont pas fixes, elles varient avec la densité des jugements dont les sujets sont plus ou moins capables d'accorder leurs désirs d'intégralité aux fonctions humaines. Rien ne s'oppose à ce qu'elles soient totalement ou partiellement inverses aux connaissances établies dans la vie diurne ou inventées de toutes pièces ou même en conformité avec celle-ci, quoique déplacées de leur sens provisoire et entachées d'une déformation à peine inexp rimentale.

Dans la nuit prolix , bâtie à l'image des rats avec ce qu'il y a de plus fuyant en l'homme, il arrive parfois que des figures de neige corrompues par le froid soient happées par un gouffre noir et rond et que, suivant la direction donnée par cette aspiration, elles s'allongent indéfiniment et vous entraînent aussi dans la voluptueuse fluctuation de leur nature transformable. De fines et phosphorescentes gazelles de vin blanc versées par un roi stupide et miroitant parlent sans pudeur des gouttes mortes dans le bruissement du jardin. Sans compter les subterfuges de la plus fastueuse floraison, je pense au faux-maigre revêtement de mystères, palpable et incapable chair des pr s. Que n'a-t-on pas déjà dit devant les murs buvards et les rêches amphibies, à l'encontre de la vue, de près et de loin et à l'envi du mauvais sens, dont il importe de rétablir enfin la solitude parmi les hypothèses lancées comme ballons d'essai et de signalisation et d'en synchroniser la réhabilitation à la vitesse de l'espoir humain ?

Vus à travers l'air raréfié des mirages, dans leurs anneaux qui lèvent à la hauteur des meurtres le sens ventripotent des mondes affinés, le calme

des montagnes se confine dans les branchages sous-marins des frayeurs instantanément immobilisées et des villages entiers rampent vers la prophétique solidification où l'on acquiert les satisfactions interlopes, mais toujours précieuses, du sommeil, d'une certaine rudesse dans l'incandescence du ton.

Qu'on dise ce que personne n'a osé, avec le seul bruit des ardoises entrechoquées, croquant de douces souris dans l'armoire de la tête et froissant des papiers de soie sous les couvertures lentes des greniers de paille, la simulation des oreilles couchées contre la poitrine des îles filtrera assez de soleil à travers les auvents pour que ce simulacre d'intelligence— car la réalité environnante, a-t-on pensé, ne pouvait être que de jour— nous fasse encore croire que c'est à la mort que nous en voulons.

Rien de plus faux si l'on pénètre en plein dans la neige. Un grignotement acidulé de lumière gazeuse soulève et abaisse sans suite le nuage qui déjà se désagrège en nous. Des voiles patinent par la tendre courbure. Il y a des bouffées de silence. Leur vertige n'atteint pas le blanc. Elle est sourde, la terre sans pupilles. Le blanc des prunelles comble les oublis avec des coussins de terre. Rien ne s'écarte de l'incessant voltigeur. Voilà une femme toute blanche tenant dans ses bras un enfant tout noir, noir comme un gémissement figé. Des hanches de sapin s'allongent vers cette bouteille formée de mains liées. Elles l'entourent, la soulèvent. Avant que le soleil n'ait eu le temps de secouer les brindilles de givre de ses paupières, elles l'ont fait disparaître dans des sphères plus intelligibles. Qu'importe désormais qu'une cheminée de briques, à sa place, fume de longues randonnées, la distribution des oiseaux à travers les tubes de baobab? Des robinets, rien que des robinets munis d'ailerons emplissent le ciel de leurs clameurs. Ce qui fut à désirer ne quitte plus le panier de provisions. Il fallait penser aux saisons avoisinantes et, d'une manière plus précise, à la mort qui rôde et renifle les odeurs de chien à la base des troncs d'arbres, avec tant d'insistance que le frétillement de ses succursales, voguant à sa suite, en coup de vent, a pu passer inaperçu. Et pourtant, chaque arbre ne cesse d'attirer l'attention par son cœur levé et branlant, ouvert à la mousse. Vous saurez donc qui vous cherche, implanté en vos mémoires, aux creux des cloches et des jupes, dans quel invisible but tout l'aveugle blanc semé autour de vos pas mauvais, s'amasse jusqu'à la chirurgicale rupture du destin, de la branche de nuit, pesée sans succès dans une suite de contreforts et vous enfonce dans la neige jusqu'au cou. On ne couvrira jamais assez l'impudique cruauté de

ce blanc par les cris que chacun se doit de pousser quand le jour devient trop criard, quand il arrache l'homme du lit de sa rêverie, de ce qu'il prend pour tel dans les meubles de terre grillagés où il vit, et sur les flots qui le portent par la durée épaissie et uniflore, vers quelque laconique système de soupapes dont le moins qu'on puisse dire est que la certitude de son astuce est de taille à obstruer la voie à toute intuition et à toute fonction d'utilité.

Il y a un délire dans chaque fatalité, c'est lui qu'il importe d'élaguer. La cruauté ne réside pas autant dans la brusquerie du passage d'un phénomène à l'autre, dans le changement des conditions valables pour chacune des couches corrélatives, que dans le délire qui, en partie, l'a déchainée et dont, pour le reste, il participe. Ce délire est concevable en tant que force motrice, comme une émission illicite d'un poste fait de la transparence de la masse résorbée des sentiments inassouvis, comme une faim dont l'objet manquerait invariablement, comme une douleur dont le sujet serait mobile et répandu sur une grande surface. Des vellétés psychiques naîtrait alors un vide qui, instantanément envahi par des flots de matières de toutes sortes, disponibles dans le plus proche voisinage, provoquerait une forte réaction, la subite ouverture des vannes, la transposition des valeurs d'un niveau sur un autre et le changement de conditions qui s'ensuivraient.

Rapides se succèdent les éclairs autour d'une roue emplumée tournant éperdument. Son arrêt produit une entaille profonde, un signe passager de mort, dans le flot amorphe de la mémoire qui, de part en part, coule lourdement chargée et sans animation aucune. Telle s'éploie la chance sur la hauteur garottée par nos contraintes quand elle désigne quelqu'un. La honte du vide et de la platitude qu'exprime, à chaque tournant, la scolaire faculté de reproduction des mammifères, est attachée aux flancs de la mémoire lourde. Mais que cette chance soit de mort ou qu'elle pétrisse dans la marne de tous les jours la peine et la joie environnantes, elle éveille par l'image une incomparable représentation.

C'est celle de la femme qui, un jour venue en rêve, pour peu que vous ayez tracé un cercle autour de votre vie probable, vous oblige à épouser cette nouvelle forme transitoire de l'existence qu'elle évoque et, dans la mesure où l'état de vos pensées naissantes le permet, sinon l'invite, à adopter ses peines et ses joies conjuguées : les rivières de merveilles et de délices dont, à toute latitude, s'épanouit l'amour en vous fondé.

Malgré l'infinie variation, mitigée de cyclones et de fusées, des femmes qui apparaissent en rêve, il est possible d'en déduire un type unique basé



sur un minimum de traits communs. Son itinéraire suivi jusqu'à l'embouchure de nos sens, et la révélation, dans la plénitude de ses agissements qui pour être des plus secrets n'en sont pas moins éblouissants, empruntent le fonctionnement de la subconscience par quoi précisément ce modèle s'apparente aux créatures de chair qu'il sait, par la suite, remplacer avantageusement. Aussi peu nombreux que soient ceux qui puissent en découvrir la présence, il est pourtant donné à chacun de savoir le faire vivre hors de soi.

Il y a un sursaut nécessaire, un changement des cadres de la pensée à effectuer pour participer en plein accord de sentiment aux courses de l'homme et du non-être. Ils se suivent et s'étaient par ordre de brusques renversements et d'acquisitions qualitatives, sitôt arrivés à un point culminant, déterminé, de leur accroissement, ils se continuent par leurs aboutissants, s'entre-pénètrent par leurs poursuites, se chevauchent et s'insinuent dans leurs compartiments antinomiques. Finiraient-ils par se couvrir entièrement et, tantôt dans la mort, tantôt dans la vie, par circuler librement de l'une à l'autre, au gré du rêve, livrés à la confusion, sans fausse perspective, sans peur des dimensions, que de nouvelles faillites viendraient clairsemer les rangs de la joie selon le féroce principe du bombardement des cellules par les rayons cosmiques, cette monomanie destructrice et souveraine qui emporte dans son tourbillon toute idée de persistance et d'autonomie.

Que les clartés n'aient plus de maître, que la pluie n'élise plus domicile dans les poitrines démonétisées des araignées, tous les pas mèneront au feu ceux qui s'en sont injustement détournés. Dans chaque poitrine acérée brûlera alors le feu domestiqué et tous les espoirs renaîtront dans leurs propres buts dont ils auront reconnu les couleurs aux flammes mutables et palpitantes qui pousseront au lieu des fruits.

Que la blancheur impossible et que le néant se raniment en chacun, que le cristal se brise et qu'à sa place s'établisse la transparence ! Qu'à la sobriété des nuits, les jours clairs viennent déverser les lames de corps nus parmi les poignards des phares allumés et les amours muettes, durables comme les rivières ! Que les couronnes de lumière broutent encore l'indécision spongieuse de nos nuits par troupeaux intarissables et l'homme saura se précipiter dans la mort comme dans l'eau de ses désirs, toujours fraîche et somptueuse ! A la portée de ses mains, sur chaque gazon de gemmes, dans les oubliettes de basilic et sous les arceaux des lichens, par brassées de fourneaux, vivre et aimer trouvent à dire et à redire. Ni en arrière, ni au-devant, mais toujours au centre de la vie vécue

sans savoir, sans comprendre, de l'instant irremplaçable, verrouiller l'afflux humain ! Les nostalgies échevelées, les profondeurs des vices et puis l'eau calme et le romarin, les printemps retrouvés et les confort des nids de nuit, légers, légers, légers et pleins : de quoi charmer toutes les danseuses, toutes les feuilles folles en vrilles, aux dépens des géôles inertes des cerveaux, voilà l'être défriché aux prises avec les inventions somptuaires de son instinct et la tragique confrontation des cailloux sur la route avec la sueur du prisonnier de fer.

Suaves inadvertances du temps, mûries dans des chambres trop touffues, nous prévoyons la fin de vos éclairages mornes, bâclés dans la hâte des mésanges à se survivre et couvant par vagues et flaques les intermittents déshabillages des palais. Les pavés assaillent les bruits. L'orage nidifie dans chaque creux de calme laissé à la disposition des gants fraîchement dévêtus. Partout, les yeux des chercheurs croisent des jets. Partout, les cailloux broutent des bois de sommeil. Des ronds irréguliers d'arcs-en-ciel larvaires inscrivent les brasiers des lèvres sur leurs faces désordonnées. Ils plissent imperceptiblement, vers une lumière rapide qui les broie, les temps unanimes courant à la dérive. Une excavation de velours, dites-vous, aux joues franches, glisse et se démantèle. Et la mort des femmes, en tant qu'elles furent aimées, a passé docilement par là, menée par une main d'ambre dans toute la simplicité des céréales. Les vitres se dérident, les villes volent en éclats, un seul parfum reste à terre sous la hampe du berceau. Montez et descendez, échelles et sylphides, rien qui ne nous glacerait d'effroi ne vient troubler l'effondrement de la croupe de forêt. Les tombes, on les porte en soi-même, renversables à souhait et bien trop légères pour les peines à suivre, autour du pivot où dansent au goût de chacun les paupières et les pivoines dures des lampes. Il ne faudrait pas se laisser aller à une totale mélancolie. Mais plutôt se servir de celle-ci comme d'un agent conducteur pour arriver à y juxtaposer un nouveau rouage producteur d'émotions. C'est pour cela que certains détours d'alouette, comportant une suite après un acte final, sont toujours à conseiller. Je n'ai jamais consenti à vivre et à penser en champ clos, le désir de m'y enfermer, tout en restant aux aguets, a suffisamment effilé l'image que je m'en composais pour que l'aventurier qui se débattait en moi cherchât, au risque de naufrages et de pertitions, de nouveaux débouchés aux dangers enfermés dans les mots. Les éboulements de la raison ne pouvaient que vivifier leurs intentions exaspérées de conquête et d'expansion.

Une utopique volonté m'obsède : celle de poser en travers des routes des propositions évidentes et si solides que les gens trébuchent et ne se relèvent plus de la déformation mentale que ces obstacles d'émeraude leur ont imprimée. Quelles que soient mes défaillances, dans les conflits, injustement claironnés à la face de l'horizon, je puisais la force de passer des fantomatiques mesures de la conscience, dont la provisoire condition de vie n'en rend que plus pathétique la valeur, à un plan plus proche du poids net de l'univers. Je pense à la grisaille métallique des réflexions où les sédiments individuels des sentiments s'insinuent parmi les rigides

systèmes de broderie intellectuelle auxquels nous associons des vertus plus réelles que les incertaines évaluations de ce soi-même d'horlogerie projeté sur les choses et les êtres de cadenas.

Les enfants connaissent bien les différents âges de la réalité sensible, ses étapes successives. Ils savent les proportionner à des échelles spécifiques, en gardant intacte leur propre identification avec l'objet du jeu choisi pour le moment, conformément à des principes de simultanéité et de succession interchangeable et en doser les contenus effectifs selon l'économie présidant à l'efficacité qu'ils désirent obtenir. Leurs disputes portent principalement sur l'interprétation de ce dosage, sur des questions de degrés et sur la multiplicité des réalités possibles ou de celles à conjurer, ainsi que sur l'intérêt qu'il y a à passer au plus vite de celles qui ont mûri aux suivantes, ceci constituant la convention préétablie à côté de laquelle toute variation d'habileté et de caractère reste l'apanage de chacun et son apport personnel à la communauté de la tribu. A son tour celle-ci enrichit chaque membre, grâce aux principes de l'osmose et de la contagion, les parois mises en présence étant fragiles facilitent ces actions, et prépare les réussites dans le feu précipité des enchères combustibles.

À la sécurité que donne aux hommes la pétrification des systèmes de pensée et aux preuves de leur excellence qui s'étalent à tout venant, à tous les vents, dans les bazars standardisés des pierrieres trop voyantes et trop nombreuses pour ne pas être suspectes, j'ai toujours opposé la force de mon manque d'arguments, ces chapelets sertis de la transhumance des idées de combat. Les sautes brusques de mémoire, dont mon enfance s'est ingénieusement à meubler la mécanique capricieuse de mes tournures de pensées qui sont mes piètres façons d'agir, m'ont permis, en transgressant les barrières depuis longtemps rendues inamovibles, de préférer à la lâcheté, les domaines indéfinis du vagabondage et même ceux de la confusion, quand celle-ci résultait des résidus psychiques des instincts et dépassait la portée de ces sables mouvants par lesquels une connaissance trop souvent insatisfaite se fait une joie de nous duper, de nous narguer.

C'est d'un geste d'élégance que j'attends l'excuse de la folie, celle de vouloir passer inaperçu, inviolable mais menaçant comme un timide orage et une inaltérable félicité, à travers les rangées de sentinelles qui délimitent les droits de cuissage des genres existants.

La chair coriace de ce monde n'est pas près de céder. Les insistances verbales couvrent de lourdes draperies le malfaiteur de vagues et

s'engouffrent sous le porche des oiseaux. Là, nulle tentation, malgré les chutes des lèvres et les étourderies d'écaillés, malgré les frustes barattements des feuilles, n'est capable de tisonner les coloris baissés, le soir, sous l'abat-jour de l'âtre, à travers plumages et colonnades.

Se frayer en soi-même la crise et la munificence.

Traverser les signes ligués à l'ombre, leurs lignes sombres.

Faire le tour de soi-même, c'est voir se lever à chaque point limitrophe un horizon d'incertitude, une vague tremblante d'inédites cosmogonies.

Une sensation de réalité intoxiquée par les tiraillements et les dépouilles des errances et l'instable écheveau que fait courir, tout autour de son souriant abandon, la cupidité des veilles versatiles, ont fini par mettre en fuite les derniers retranchements des soi-disant solidités de vivre au soleil, à ce soleil qui fouille les secrets, dit-on, et qui, au lieu de réhabiliter le respect de la logique, comme on le pense communément, engourdit au contraire les esprits et les prédispose à la somnolence de jour, avec laquelle il vit et s'accorde à ravir.

C'est de la coulée de métal en fusion, de ce soleil pondu à la tête de terre, que se dégagent les mirages et malgré le sens explicatif de ce mot qui veut faire concorder, mais à posteriori, les expériences vécues— ô pauvreté du langage rationaliste—, il n'en est pas moins évident que celui qui est soumis à l'action non-trompeuse du phénomène, à son instant même d'éclat et de présence, en ressent la vérité jusqu'à la mortelle compromission de tout son être qui s'y engage et s'enfoncé dans la voie de la reconnaissance. Qu'une semblable crise des sens puisse avoir lieu accidentellement, mais, malgré tout, consciemment, avec le seul concours d'une éclipse du jugement causal, la systématisation de ce processus ne pourra, à plus forte raison, qu'augmenter la vitalité de l'individu en faisant déchaîner en lui un tempérament enseveli sous le fatras des feuilles. Si une restriction dans les méthodes par enchaînement de prise de contact avec la réalité immédiate est possible, il semble certain qu'un accroissement des autres facultés relatives à la connaissance doive s'ensuivre nécessairement de l'édification de ce barrage mental à toute idée automatique de prévision qui contre-balancera la perte, grandement souhaitable, du raisonnement mécanique de la causalité. En vertu de ce principe de l'immédiat, du cantonnement vital dans les sensations intenses, épluchées des antécédents et des aboutissants, cette moisissure apocryphe qui saupoudre l'acte de pensée en le prolongeant dans les deux sens, celui de son mouvement et l'opposé, mais uniquement sur le plan d'une réalité intellectuelle qui par là même se

définit comme faussement intérieure, en vertu de ce principe rigoureux, à l'encontre du paranoïaque qui confond le rêve et la réalité extérieure, le poète s'emploie, à l'aide du rêve, comme d'un projecteur, à rendre la réalité confuse à la disloquer, la morceler, la disséminer et l'insensibiliser. Il est temps que nous entrons délibérément dans le monde de cette nouvelle consistance, hier encore insoupçonnée, qui est déjà en train de se forger une réalité d'acier. En quoi peuvent-ils nous arrêter les compromis entre les puissances psychiques actuellement dominantes et tous ceux qui nous précédèrent dans la voie de la libération ? Nous bornerons-nous, malgré nous, à en accepter les modes d'appréciation dont nous savons mesurer les vices et dénoncer les fondements ? Une théorie du désespoir se développe dans la contexture de cette science des contingences où l'action est réversible et le sens variable qu'on attribue aux mots refait la preuve de notre incapacité à ébranler la nature brute de l'homme. En fait, c'est le problème même du langage en tant qu'attitude mentale qui se pose et l'humour, tel que je le vois découler du hasard, ne pourra que hâter le travail nécessaire de disqualification en appliquant à cette attitude un coefficient de déclin et de flottement propre à ruiner ses convenances.

Traduire en une réalité tragique, en une réalité qui ne vous laisse de répit, brusque et émouvante, mais non pas sujette à des manières basement descriptives, la réalité manifeste du monde sensible, il serait urgent de s'y appliquer avec rigueur avant que ne tombe la nuit de proie et de raideur. Toutes les facultés disponibles en vue de saboter la réalité du monde extérieur et ses inacceptables manifestations et de les atteindre dans le noyau même de leurs aboutissants de misère, d'en compromettre les attendus, convergent déjà vers le foyer de cet agencement de la transparence des choses et des êtres, la poésie Il s'agira de donner à chacun la manière de s'en servir, de canaliser au profit de la poésie les élans subversifs de l'esprit et de capter les émanations équivoques et clandestines des activités improductives, celles à fond perdu des superstitions et des traditions populaires de tendances sibyllines et les forces irrégulières des phrases aux sens brouillés, dépravés ou anoblis par un processus de transfert ou de mimétisme. On s'emparera de la magie des lieux communs et des attirances sexuelles à base de prédictions réalisées, réalisables ou fausses, comme des attentes de miracles genre veau à trois têtes et des sympathies spontanées entre les objets et les personnages, quand ceux-ci, avalant, par exemple, la prescription du médecin à la place du médicament, s'en trouvent mieux que s'ils avaient

procédé inversement. Les liaisons déformantes et déformées avec les animaux et les végétaux, venant des échos révolus du totémisme, les déviations de la mémoire qui mènent à la nécrophagie et celles des images d'éternité qui se résument dans des actes de cannibalisme seront prises en bonne part. Seront encouragés et pratiqués les sentiments d'amour qui trouvent leur apaisement dans le sang et les ivresses hallucinatoires de ceux qui provoquent les déraillements ou des pyromanes et les désirs compliqués de tant d'arrière-souvenirs, où un simple incident se fixe au point de devenir déterminant, que le mécanisme de la satisfaction en dépend nécessairement. Pour se saisir enfin de cette équation de l'homme qui se dérobe sous ses pas, on cultivera les terreurs spasmodiques des orgasmes, leurs manies, leurs spécialisations glouglouteuses de clartés invertébrées, les tics sensoriels qui empreignent la vie morale, les dépréciations volontaires des méthodes acceptées par des communautés de délirants, ces désespérantes expériences d'air, les passions, les traumatismes des spéculations cosmiques dans les cadres de l'espoir, d'où résultent les vices dans ce qu'ils ont de noble et d'élevé si on les considère sous la forme exclusive d'un instinct vital très intense et corrosif.

Ainsi adaptés à la vie courante et à l'urbanisme de la force humaine, on rendra offensif tout mouvement pseudo-conscient à allure monstrueuse, le gaspillage d'une matière fonctionnelle unique en l'absence complète de ses plus proches compléments, le dépaysement systématisé, le déséquilibre inflationniste de la jalousie et tout ce qui, en général, s'oppose au front d'avarice et d'harmonie du monde réel, tel qu'il nous apparaît, façonné à la mesure de la pauvreté et de l'ennui auxquels il nous condamne. Il y aura, enfin, la redistribution plus équitable, selon les dispositions organiques de chacun, de toutes ces valeurs qu'une société fondée sur des actes de brigandage n'enregistre que sous forme de déficit, de démences et de psychoses dans ce qu'ils ont de plus achevé par l'accumulation des misères, des usures, des lésions et de ces odieuses fuites dans les régressions auxquelles une routine séculaire pousse l'individu : la seule liberté qu'elle lui accorde étant le droit de se réfugier dans les systèmes philosophiques ou érotiques d'un bonheur infantile à tout jamais perdu.

Si l'autorité de ce monde vestimentaire, notoirement soumis aux sens humains, mais pas plus que les boules d'air au moindre souffle cardiaque, défaille déjà, c'est que les leviers de commande se trouvent derrière les murs qui le limitent. Nos existences mêmes contribuent à sa mise en état

de suspicion. Sur l'entrecroisement des influences réciproques des deux mondes qui se combattent pour s'unir, on placera bientôt l'exquise lueur du cèdre et de l'antimoine. Quoique nous manquions de moyens moraux et matériels pour nous payer certaines fantaisies de gestation, des signes inmanquables de dépression se font valoir quant au refus de vivre dans un monde truqué, tronqué, ou de suivre en boitant un chemin qui n'est pas de notre choix. La réintégration des éléments contraires de toute nature dans la connaissance du monde dont nous participons, malgré les différences qui nous séparent les uns des autres, liés tous par un phénomène inné d'automatisme à caractères symboliques à cette même différenciation, cette réintégration, ne serait-ce que par la rumeur du délire, sera effectuée au prix de notre droit de vie.

Il s'agira, au plaisir des rivières adultes, de battre les matrices de l'apparence jusqu'à ce que sommeil s'ensuive. Il s'agira de faire battre en retraite les émanations valides de leurs paroles de mort. Il s'agira d'en essorer le produit obtenu et de réduire au néant les allégations des quelques gouttes jetées comme poudre aux yeux des assassins de pluie. On bâtera sur des arrière-goûts d'émeute les sanglantes insinuations à l'ordre de la nuit. On imprénera les tournures de pensée des manières d'agir de ce qui, actuellement, est considéré comme le pire ennemi de la morale, en s'inspirant des méthodes insurrectionnelles éprouvées comme telles dans les zones de l'action directe des masses. On fera subir— et l'injustice ne sera pas exclue du nombre des moyens de combat— une entorse, comme un spasme déformant figé dans une loi sans écho, à l'abominable codification des mœurs en tant que reflets de l'inégalité actuelle des puissances représentatives octroyées par la supériorité des classes dominantes. Mais les mœurs, gardées intactes, surtout dans la classe dominée, leurs caractères permanents, après leur avoir enlevé les parties honteuses greffées sur elles pendant le temps de prébende et d'esclavage, nul ne sera censé les ignorer dans leur pratique par ce qu'elles ont de plus irrationnel, d'absurde et d'arbitraire, du moins à la lumière de notre impossibilité de les analyser. Tous les désagréments infligés comme mesures d'opprobre dans l'ordre sentimental seront dûment élevés à des formules de politesse. Seront mis hors d'état de nuire les paroles à contenu manifestement fidéiste par l'organisation de leur emploi massif en conjonction avec des mots qu'une latente péjoration a désignés comme mots à tout faire et qui, peu à peu, en absorberont le sens. On aura par là déjà rendu un immense service à la ventilation des vocabulaires et à l'extinction de toute une série de



significations dont les soi-disant idées qu'elles comportent tiennent en réserve de bouche bée une grande partie de l'humanité victime des escroqueries du verbalisme et de la scolastique. On creusera des tranchées où, par couches géologiques, seront étalées les dignités de ce monde et leurs insignes. Placés sous verre, les graphiques idéologiques des mots et de leurs maux, serviront de musées aux vers de terre qui sauront s'en instruire pour le plus grand bien de l'oubli de leur espèce. Ainsi nous réjouirons-nous des plus infâmes jeux de mots et des lieux communs dont nous avons déjà prouvé qu'ils formaient notre plus succulente nourriture spirituelle. Assez de préceptes douillets ! Assez de raisons de toujours avoir raison ! Le ciel des miettes de pain n'a pas besoin de la compréhension des vers de terre pour être démembré à l'aube des cheveux. Ni les mâchoires des mâchicoulis, du rayonnement des presseoirs cillés, sinon dans les subtiles opérations d'identification que certains obus occasionnent par les jours de disette et d'abus de pléonasmes. Et l'amour, nous a-t-on dit, est à la portée de tout le monde— n'est-ce pas ?—, à moins qu'on ne nous donne le conseil de tuer le temps par les excursions, les sports, les jeux et autres saines occlusions et badigeonnages propres à faire bondir de leur peau, pourtant tannée, les plus durs amateurs de pacotille et de cymbales ! Que les grands hommes, parmi les plus grands, grands et grands ; grands, savent joliment parler d'amour, amour, ce gargarisme, ce miroton, ce marouflage !... Place aux vieux ! Depuis que l'homme existe, c'est par des pelletées que les pères ont dépossédé des virulences humaines ceux qui, à un rang inférieur, mais seulement par nombre d'années, leur étaient supérieurs en tant que devenir sur toute l'étendue de leur activité. N'est-ce pas une certaine lucidité de pensée, sur le vernis de laquelle s'arrête toute recherche de profondeur, qui nous rend la vie insoutenable ? A plusieurs degrés d'intensité, au long d'un incontrôlable instinct, une obsession prend place au gouvernail intellectuel de ces « pères » et selon elle l'obsession contraire, manifestée dans leurs souvenirs de jeunesse et applicable à la jeunesse réelle, devient raisonnablement et véritablement abominable, non pas à la manière dont les raisins jouent un rôle réversible comme objets de désir et de dédain, mais à celle d'un renard qui verrait foncièrement, naturellement, l'accomplissement de la transformation, à l'illusion de laquelle il croirait péremptoirement. Il ne pourrait s'agir de brouiller sa vue grâce à des nébuleuses de brume, mais de dissoudre les objets de la vue dans ce quelque chose d'insupportable, de pertinemment trouble et acide, dans un bain de

fondement qui aura saturé, de par son extension, les manières mêmes de la perception, du contact le plus simple jusqu'à la contemplation fiévreuse et hautaine et qui aura sanctionné l'emploi exclusif de l'extase comme méthode de connaissance.

Il faudra dresser l'inventaire de tout ce qui, pour chaque secteur, est reconnu comme figurant le meilleur dissolvant. Les armatures de la réalité objective qui semblent résister aux chocs les plus forts ne consistent qu'en filaments de gomme ayant pris les traits particuliers et prolongés d'un échafaudage de métal, quoique, au su des empreintes de glaise, elles soient ourdies par la bouche d'un enfant.

On divisera par fractions et dissonances, en la restreignant dans son étendue et sa valeur, l'apparence de ce qui, autour de nous, consacre le triomphe d'une doctrine d'asservissement. Que ceux qui ne soupçonnent en rien l'immensité de l'homme dressé sur le bilan de pluie des ruines dont il s'est déraciné— à travers la suite d'acrobaties sur le fil desquelles il a su se tenir debout— suppriment leurs visées alimentaires et les vices de construction psychique qui sévissent parmi eux comme des témoins d'une mort parallèle, d'une animalité de pâtes et de grumeaux contre laquelle il s'agira enfin de les immuniser !

Que la nuit rétablisse sa profondeur sur la base même du jour, en pleine cruauté de laminoir ! Saturée d'évocations de nostalgie et implicitement vouée au redressement de l'homme sur terre, la nuit remettra sur le tapis les pigeons et les vasques éclatants où le temps est raréfié à la mesure des blessures végétales. Que l'homme vive sur terre comme s'il était en mer, que l'air puisse lui servir de plumes et que la pluie ait pour lui l'impureté du fer, rien ne saura absorber ses facultés toujours en éveil dans une masse polymorphe et largement brassée par une brasse de vagues ! Face au brouillard et grâce à la tendresse des règnes limitrophes, les hommes délimiteront leur puissance et leur faiblesse enfin réunies comme une note dominante sur le pic que chacun d'eux constituera en son propre individu.

On réduira les choses de l'esprit à leur plus simple expression de timbres-poste. On arrachera à leur nature les honteuses données d'interpénétration dont nous sommes les trop bénévoles bouillons de culture. La mort n'avilira plus la tristesse souveraine des plus beaux yeux de femme et la trame insensible jetée sur leur clarté. On brisera dans l'oeuf la résistance de toute innocence, et les brouteurs de raisons, les vagues avaleurs d'horizons en feu qui, à l'abri de toute épreuve, nous incitent à partager leurs détestables jeux de moustiques, on les broiera

dans le mastic de leurs cerveaux de hiboux. On étouffera dans son ronron toute condition d'une vie hésitante qui, sur la pointe du sourire, fait tourner d'illusoires contentements. Et la voie de l'amour sera déblayée, la voie par laquelle nous pénétrerons dans le règne merveilleux, celui qui tiendra sous son empire, les dominant du haut du flux, les règnes minéral et végétal et animal, avant que ne tombe la nuit de proie et de raideur et que nos membres ne soient las de combattre, comme des hélices, l'injure du temps dont nous ne pouvons plus suivre les dédales de cendre à travers les embûches et les duperies de ce monde haletant.

De nouveau se répand l'hiver sur l'étendue sonore où l'abîme creuse à demeure ses rides riches en gisements de peur. De nouveau se tait la source des mariages entre la vie et la mort dont je tire la fluidité de mes renseignements crépusculaires. De nouveau la fleur se confine dans la chaleur maussade des carniers. Aucune fenêtre ne se réveille dans la tête. Aucun désir n'assume la responsabilité du vent. Rien ne bouge quoique le ciel tourbillonne dans sa placide infirmité à l'intérieur de la boule de verre que mon sommeil équivoque a élu comme repaire. J'ai gravi les échelles minérales où les papillons dépassent le stade de leur évolution pour devenir des grelots d'une espèce sautillante et hargneuse particulièrement douée pour remplacer les lois. Les lampions sont ensevelis par là avec des enfantillages de couleurs et des turbans de chair blonde. Mais rien ne bouge dans l'immensité des dents antiques et dans la lumière des bracelets répandus en profusion sur les allées d'ouate, on reconnaît le voisinage de la mer. Le gravier ne crépite plus dans le gosier de l'embarcadère. Là se sont dissoutes les figures de neige par ordre de grandeur, de jour, au fur et à mesure que s'éteignait la moelle des corridors. La blancheur des lourds objets de la vision s'est cramponnée aux crevasses des fables lunaires et les alambics des temples s'égarèrent parmi les robes lacustres de dentelle et de serpents.

Une fille m'apparut sous l'aspect d'une cascade. Sa fraîcheur insondable franchissait le seuil des crues diamantifères, barrage de tiares qui me séparait de la splendeur de ce rêve à tout jamais voué au feu du souvenir. Une fille m'apparut en rêve et mes yeux grands ouverts lui disaient de rester. L'or qui soulignait ses contours était incandescent et ses gestes confiants avaient le son très pur des gongs minuscules et des chaudes multitudes d'insectes dans l'air compact des forêts. Tout était en elle sûreté de soi et plénitude. D'aériens, comme elle les posait pour régner sur le monde de ses traits, ses yeux devinrent impérieux et ne montraient aucun doute sur cette sorte d'ondulation qu'elle avait à accomplir pendant la courte traversée de mon esprit. Ses paroles, je ne les entendais pas, mais je savais qu'elles étaient liées à l'étonnement et à la structure intime des minéraux. Son regard, comme un silence parlant, vidait de leur substance mon corps et ma demeure. Aucune allure au monde n'était moins impatiente de s'affirmer que la sienne. Aussi me sentis-je vivre en fonction d'une nouvelle naissance, comme si une singulière imprudence s'arrachait la faveur de mes nouveaux pas. Un exil sanglant de feuilles résidait dans ses mains. Elle était gagnée aux sphères incorruptibles, par les sentiers de l'alambic départagée de la lumière qui

gelait d'exister seule et vieillissait à vue d'œil, elle palpitait sous sa chevelure de sourire, avec des sutures de lune je l'attachais à la soie du toucher, tellement elle me sembla vivante qu'un unique peuplement de cristaux et d'ailes germait dans ma main, qu'une unique voix savait couvrir la mienne et celle-ci allait son vertige, du plus clair horizon sous la course de nuit, vers un total désœuvrement, car sa présence chassait le temps autour de moi comme un air impur et, dans la majesté de ce rêve, mes yeux grands ouverts l'implorait de rester. Les surprises de l'âme n'excluent pas les illusions du mouvement sensible, ainsi s'en alla-t-elle dans la douleur qui l'avait enfantée, aussi taciturne et merveilleuse que peuvent l'être les dormeuses et les hantises.

Un monstre m'apparut en rêve aux confins de mon savoir. Aussi l'ai-je gardé en moi au risque de contaminer ma raison, comme un précieux témoignage de l'humeur ruineuse des visites de bouée. Depuis lors, j'ai pu contempler l'image concrète de la fille aux cheveux de givre, elle ne m'apparaissait plus que le jour, comme un calque derrière mon regret, mêlée aux mots insatiables dont elle changeait à son profit le sens et la portée, toute de somptueuses émanations entourée, l'héritage de la nuit, une mouvante faiblesse.

Des pas presque lourds gravissent l'escalier. Ce sont les succédanés de la réalité du délire, redevenus à la vie normale ce qu'est l'enchaînement des univers, sous la conduite des ombres et des désastres, dans la continuité des nombres, un conte affligeant, un miroir, rien de plus.

Telle se manifeste une âme sans peine devant l'expression d'un semblant de vie dont la mort a chargé un être cher et douloureux. Un chemin souvent parcouru en mémoire, celui d'une femme belle et impétueuse dans le silence de la perfection, qui, au-delà de la douceur corporelle, possédait le secret des valeurs automatiques en dehors de toute matière et englobait dans un souffle unique la vie, même sous sa forme transitoire de nuit, ce chemin est de terre et ne saurait disparaître. Un chemin doué d'une vie propre, une manière de vivre, un conte vertigineux, un miroir, rien de plus. Rien de plus, même pas une larme.

*DE FOND EN COMBLE LA CLARTÉ*

Un ciel interrompu dans sa lucidité première de haute et indivisible furie, s'étale, complaisamment aurifié, sur la couche d'enfance restée intacte dans l'enchevêtrement des serrures. Nulle discorde n'empêche l'eau, dans l'enchaînement des miroirs à sa suite réfugiés, de se joindre aux yeux de bêtes, alors que c'est l'engourdissement des volontés à transpercer une neige millénaire qui, à la belle lueur d'agate, fait son chemin embarrassé. Des dents sans faute se découvrent aux alentours des larges gazons. Ce sont de vénérables faces, serties de contes irradiés sur le revers desquelles trottent des troupeaux de donjons qui se défigurent à l'attouchement des rumeurs en quête d'ombre. Une géométrie sous-cutanée qui perce aux oasis des avisés. Les oiseaux n'en sont pas plus avancés et les voiles ne s'en raidissent pas moins aux arêtes du jardin. Nous ne fûmes pas autrement surpris de retrouver, à l'embouchure morose, la tanière en décomposition des heures désormais vulnérables, les portes de secours bouchées par des intempéries d'ouate.

Glaces, glaces, je vais, en souvenir des infinies répercussions sur les horaires du monde de vos brisures soyeuses, assembler, au fond de tain des fuites, ce qui reste de présent dans une faim à peine de mémoire, de poudre !

il n'est pas de crainte au monde  
sous les berges à l'envi  
des voraces lumières incrustées au fond des pains  
où ne gronde la lavande  
qui ne soit au choc des branches  
apparue à la lumière des livides chairs de seins  
translucides épouvantes  
par-delà les bergeries  
dans le sang des anémones sous couleur de nouveau-né  
face aux grèves où les vagues s'avalissent en lenteur  
les flambeaux rivés aux mors  
toutes les portes sans issue  
où s'éteint le goût du monde

l'œil amer et indivis  
que l'eau fraîche tient à cœur

d'assembler ne serait-ce qu'un instant d'image dissoute  
au sentier des rescapés  
circulaires sectionnements de membranes aux vives allures  
l'air fondu à sa racine  
nul ne sait redire son ombre  
dans le creux des sourdes rixes  
dont se forment les hivers  
les squelettes de leurs brousses et l'haleine des fourrages

inconnue  
au flanc droit des solitudes attachée  
à la voix vindicative  
enduite de la fraîcheur des champs  
toujours dans la colonne morte brisée comme un soleil de paille  
poignardée dans la gorge des glaciers  
dans la moelle des flûtes fines et de leur éloignement pistil mûre et  
pourtant de neige  
et par des robes de neige jusqu'à la hauteur des myrtilles  
enlevée à la beauté de ce monde

inconnue  
distillée dans le sang de toutes les lèvres inconnues  
mêlée aux os des tombes  
volée en mille éclats aux antres des trombes marines  
sentie dans les profondeurs des mines aux détours de leurs fleurs de  
plâtre  
désemparees ainsi t'ai-je perdue quand d'autres t'ont trouvée  
et je n'ai eu que faire de toi dans les recoins de salamandre  
fuyante comme la glaise dans le ruisseau oiseux  
crainte par-delà les neiges des oiseaux millénaires

je t'ai feint inconnue attardée à toutes les plaintes inconnues  
le sens des glaces la direction qu'elles prennent sous l'aimant  
que tu ne fusses la vivante  
qu'on attend au havre des ressacs  
et la direction donnée à la plainte  
selon le sens de l'amant et de la fuite  
haussée dans la neige et la douleur crispée  
que tu ne fusses la présente

Les détroits ne sont pas plus suivis dans les profondes entrailles de résine que déjà, comme un verre d'eau avalé d'un seul coup, la passion immense culbute morts et dissidences et s'installe au premier rang des insurgés. Ourlée de fourmis vivantes, l'auréole de l'arbre n'a qu'un tour à parfaire et le lasso étranglera, dans sa fuite désordonnée, le poulain essaimé qui court à l'empressement de ton lobe, foudre suspendue au fouet du repas.

Je retrouverai dans les mouvements de l'homme, étalés sur un orient de cicatrices par une main d'avare, les démarches de bouée des animaux et des pierres. Simplicité aux mâchoires serrées, je dépeuplerai, si c'est nécessaire, pour atteindre le noyau de ta paix, jusqu'aux sauvages protubérances des tribus dentaires dans leur marne et leur indifférence. Et la hache ne manquera pas de parole, puisqu'il est dit aux anses de perdition qu'un souffle vague mais ardent relie les mufles des golfes aux entorses de vitriol. J'atteindrai la hauteur des armes de peine et les oeuvres de chair en seront illuminées. Dans l'amour et par la guerre désenchantée au profit des eaux, ravie comme la ruche, profondément paisible, ô soif incendiaire, tu te plais à morceler le feu vrombissant des doigts dans le désert des mansardes, tandis que le loup ne pense qu'à déjouer la force de ton choix et la suprématie des ruses dans la génuflexion de tes feuilles.

Il s'agira de savoir si un mouvement du pur déplacement spécifique de la validité pensante arrive à diriger les événements pris comme entités, hors de toute influence et, ce qui me paraît une dangereuse présomption, enlevés au centre générateur des désirs, de loin le plus actif puisque, ramené à l'importance qu'il doit conserver près du sujet et de ses objets, mais sur lequel plane désormais le doute, il est suspect, à plus d'un égard, de trahison ou de faiblesse et s'envenime progressivement à la source même des questions.

Pourquoi faut-il que, de tout le poids de la tristesse acquise, l'ennui des infinies glissades de terrains, allant jusqu'à la rupture des laborieuses réalités dans leurs rapports sensibles, pèse sur les frêles paupières de ces voyageuses amassées à la proue de la nuit qui figure, à l'ordre croissant des compréhensions, l'avant-garde du jour haï? Il y a dans la communauté morose d'intérêts des promeneurs sur les écailles de ciment et de grenades, un évident souci de se soustraire à la vie justicière des humanités coagulées et dures sous la pâte ravinée. Mieux se cachera aux yeux déversés sur le monde, la douleur et les courants de haine qu'elle



suscite et plus profondément sera induite en état de cruauté la permanence de sentiment qu'on est disposé, pour pouvoir vivre, de supposer toujours fondée au cœur de l'homme. Ni l'arbre ne se distraira du fil sur lequel il danse dans le hall badigeonné de faible humanité, ni la façon de vivre, à force de propulsion comme pulsations et insinuations, de l'homme, de l'homme tel qu'il s'agglomère et agonise par groupes de paralytiques \_ à peine encore pensants, tant ils s'infusent et se multiplient à travers les canaux des éponges— ne se soustraira aux subites interventions du charme, sur un point donné de la trajectoire, dont l'explosion bienfaisante désagrège la solidité de filaments basée avant tout sur l'oubli de sa fonction vitale, béatement comprise dans le lot de collages.

Telle est la puissance de l'habitude que rien ne saurait éviter les rigoles par où se canalise la substance humaine en vue de concordances certaines et de subtiles complicités avec les éléments du monde extérieur. Il n'est pas nécessaire de briser la couche animale de glace pour palper le feu malléable que l'histoire a inscrit avec des torches de chair. Nul maraudage n'est permis aux abords des sèches cristallisations. Les brisures, il y a bien longtemps que la végétation vaccinée des pertes de mémoire les a recollées au mieux des existences arables. Tout est redevenu lisse et sans ambages. Mais bien des lèvres décharnées se sont recousues et les cicatrices épaissies ont marqué d'une auréole indélébile dans la croissance des pelures, les fruits ramassés sur eux-mêmes et abandonnés au soin de leur propre attention.

C'est de fils en père que nous remonterons, par l'enlèvement des greffes successives, le courant de l'ultime adaptation des facultés naturelles aux venins des débats. Mais les intrigues de fleurs ne se cantonnent pas dans leur spécialité rigoureuse et, en perdant de leur hermétisme, influent grandement sur les domaines proches et vont, à la ronde, sonner à toute les portes, de plus en plus faiblement à mesure qu'elles s'éloignent, jusqu'à atteindre l'imperceptible borne, jusqu'à mourir dans leurs propres yeux. Rien n'est étranger à quoi qu'il arrive. Il n'y a que l'homme en tant que conscience qui est étranger à tout. A cette limite se situent les drames et les crimes de la connaissance et les brutalités mises en oeuvre pour prendre conscience du monde sous sa forme atroce, cruelle, aride, mordante et douloureuse.

Il y avait une fois un lézard qui, vivant au soleil de sa chaleur et de sa nécessité donnait pourtant, à travers toute son image, la certitude du froid. Non pas qu'il tremblât comme si, exposé aux rayons d'un glaçon et entouré de toutes parts et à coup sûr sanglé par de longues paroles de garde-malade, il craignît, au terme de l'enveloppement soigneusement mis en scène, d'être broyé et pour ainsi dire avalé, mais aussi bien sa couleur que le halètement intempestif et les membranes translucides qui étaient taillées dans une eau marine et un air condensés, pour ne pas parler de ses mouvements hâtifs toujours préparatoires de successives disparitions, d'intermittents engloutissements spatiaux, tout le vent dont était constituée sa force décelaient en lui l'expression extrême du froid.

Il faisait cependant chaud comme l'existence même du lézard le prouve et ce n'est pas en cet endroit que je songe à introduire la confusion par laquelle le lecteur a senti que se gâtera cette histoire, comme cela s'est déjà produit pour une bonne part de celle de sa vie. La chaleur était donc tolérée et d'une certaine manière inhibée, malgré les apparences contraires, par le lézard repentini qui, en concurrence avec les farfadets des lacs, laissait reposer la plaie de sa petite flammèche de vie et enfouissait dans le sable la malingre justesse de son volume fuyant comme un mirage de fortune. Qu'il se heurtât à l'intransigeance du soleil, que le maquis ne badinât pas avec l'ombre coulante enduite sur son ventre et fût peu de cas des tortures tisonnées dont les lavandières ne tarissaient pas d'accabler le défunt voltige par des ruades coutumières, le lézard flairait l'espace qu'il était prêt à happer, harponnant archet, haletant en son recueillement de moeurs lourdaudes et pâles à la fois et se pliait aux vieilles rancunes de la terre avare d'inspirations en faisant roucouler la bielle sous le tourniquet des éminences en fuite.

Il y a des moments où le terrain vous glisse sous les pieds. Ce sont des moments de lézards. Il ne faut pas surestimer la valeur intrinsèque de ces moments, car, aussitôt la mémoire remise à l'oeuvre, la situation pourra être rétablie sur le cadran dans une plus brillante constellation que celle ayant laissé dans la bataille plus d'un segment du plumage dont est constituée sa vie d'envolées et de flottements, sa désinvolté transparence. Si l'on convient qu'il y ait eu une fois un lézard, engendré par la pluie et les pentes, qui prêtait à des moments de ravins une bonne portion de ta vie galérienne, galérien de printemps, homme de tous les jours mijoté en coutume de paix et connu par la haute stature de la solitude qui t'accompagne mais néanmoins assujetti aux dissonances des verrières où de courts doigts tapent dans la nuit en t'appelant pendant que les

hurlements des longs chiens étalent d'un seul trait la souillure intariable de leur misère de nuit, interrogative et jamais contentée, celle dont justement ton esprit en tournée partage le stock de haillons et hante, pour de spéculatifs cambriolages, les gardiens qui ne veulent pas encore concéder que les forêts de la nuit changent en angoisse la nappe de la terre— ce bon bossu de voisin dont on touche la bosse pour s'entendre rire, tel est le jour dans sa ferme position, telle la sensibilité due aux portes de l'être et sa sécurité—, si ce lézard entraînait trop souvent, sous la semelle, ton pas qui se croyait sûr et fondé en poutre d'édifice quoique arpentant l'embouchure du chêne, sur le sable mouvant où s'est établi tout pouvoir de l'homme pour qu'il se croie en droit de possession sans tenir compte du rêve qui le sape et qui rode, en dessous, les pilotis de son aménagement, en le dépassant, c'est que la fumée suprême d'une histoire de monstres t'attend, lecteur, galérien de printemps, en signe de compensation, là où tu peux l'atteindre. Et déjà elle s'offre en sa peine et sa plénitude à l'emploi de ton écho et à ton exigeante aspiration bientôt transformée en droit de requête.

Elle est loin de suffire à la faim infinie. Elle n'est que leurre, fertilité de vapeurs. A son tour elle ouvre des puits où tire-bouchonne la vue et trébuche le cri. De sa momentanée satisfaction est soustraite la vis de la droiture de vivre. Et durement s'implante dorénavant le ravin dans la maison de l'homme.

Aussi, de même que le chaud et le froid alternent leurs durées aveuglantes dans la corolle qui les accueille et, hautement engrenante, les attend à la boussole des réactions magistrales et directes, de même que l'eau et la sécheresse s'unissent sous le signe du froid et de la poudre, mais que le soleil et la pierre engendrent le sable, le croulement de ses vagues aboyées par franges d'écume dans le désert, de même chaque homme dans le clos vertige qu'il s'est choisi, ou plutôt, dont il s'est désigné comme poteau régulateur des regards et des vents qui viendront picorer à son aspect nourricier, alliera, pour en sortir par la lutte à son angoisse de vivre, ou l'envers de la face des choses qui dans le rêve empreint sa charge lourde en négatif, ou cette activité qui dans l'ensemble des travaux s'appuie sur les échines des serfs de tout le poids de la production et de l'utilité répartie selon les besoins de chacun et plutôt au-delà d'eux et l'autorité que confère la contrepartie de cette activité qui est son nombre et sa force. Mais que ce soit à l'aide de l'un ou de l'autre instrument ou même des deux, unis par leur détermination à combattre l'angoisse de vivre, la lutte sera dure et l'échange demandera

la décision du sang. Voilà qui fermentera la terre et scellera la plante  
nouvelle : ce sera le sang.

Les sources de verre aux jambes de cuir, les identités friables et de rêve plein la bouche, le sommeil une fois éliminé, le trot agile et gercé de la peau le long d'un frisson où s'émoissent la lime du Capricorne et la force convulsive de l'épouvantail amarré à ton flanc, nocturne puissance de dissuasion et de méprise, apparaissent dans les membres épars d'une désillusion totale. Hommes désarticulés dans la nuit, sur quelle voie de garage installerez-vous les copies de vos corps amassés par petits tas de cendres, les travers de vos âmes détachées du soleil au réveil des brises balayeuses ? La bonne prise, le contact ainsi posé ! Vieux chasseurs de déroutés électriques. Pas à pas j'ai suivi l'inférieure infiltration de la nuit dans les corps des choses maraudeuses et l'investissement d'un nouveau tête-à-tête avec les chouettes obtenues sous l'effet de la pression morale n'a pas été sans ébranler la raideur de mes sens et effriter la proie de leurs objets continus.

On ramasse des oiseaux dans les boîtes enfantines, on les couvre d'yeux crayonnés à la hâte des campagnes à s'engouffrer dans les rôles des fleurs mais que deviennent-elles, les années qui d'un bout à l'autre furent gonflées d'un souvenir persistant d'imposture et de l'exquis enchaînement du meilleur au pire sur les marches d'arc-en-ciel qu'ont gravi les palais, personne ne peut le dire et moins encore en amadouer le surplus de morsures. Et c'est bien ainsi car l'arrosage, le sarclage, et la dissolution de leurs grappes indécises contiennent le dépôt nocturne qui, comme une humeur nécessaire à l'organisme, attire en bas le poids de la réflexion, de tout le doute insensé dont elle est pénétrée de part en part. L'admirable pelage quotidien des deltas d'images par où l'homme s'approprie les traits caractéristiques de l'univers et qu'à la tombée du jour, en anticipant sur le phare, il débarrasse de leurs formes pour n'en garder que l'enseignement, ce pelage mental où s'arrêtent les aphones et végétales admirations, depuis tant de maternités douteuses que le pasteur des ivresses en a perdu le compte et l'évaluation, est désormais fripé, mais, sans omettre le moindre reproche résigné ou non, dans l'habitude déjà puérile à force de se répéter, d'amputer une bonne part de la mémoire en dormant, nous reprendrons le cours des évocations plénières au point où le champ fut rompu de la gloire de ses ailerons.

Là réside l'importance des excroissances qui obstruent les voies vitales et ternissent la circulation des fonctions naturelles. C'est de leur suppression que dépend l'unité splendide du chant dont nous avons, par des fibres secrètes, mot pour mot et joue contre joue, gardé le souvenir déposé sur la teinte des plumes d'oiseaux et sur l'incomparable

concordance de la parure des fleurs et de celle des minéraux. De la matière périssable, pour un instant fixée sur l'événement humain, lui-même passager, l'émotion construit le plus précis prétexte d'exercer son pouvoir d'apothéose, en connaissance de cause et à demeure, selon sa mesure qui est aussi celle de l'univers. Les humaines sarbacanes sont ainsi chargées d'astres terrifiants. Ces projectiles d'une unique volonté sont les êtres aux sismiques héritages lâchés en liberté comme d'incontrôlables centres de délire.

il pleut à verse et la lumière du néon à la belle étoile se dessille  
où s'endort la caverne et se fane l'enveloppe chimique  
d'une frénésie qui suit son cours de levain  
on se couche au carrefour des mèches de cheveux

trappeur de schiste argileux à ton sein se fait la pluie et le beau temps  
à ta charpente fossile s'accoude le pampre comme le héron  
par filiation de sentences en dédales les unes des autres déduites  
adéquates  
la combustion agronome de ravages par alliance  
à même les draps de la baie si inaltérablement muette  
dans le soufre qu'excèdent les fléaux des souches d'arbres rivales  
que ne peut se dépêtrer ni le jarret natal de la garance  
ni la corruption qui déjà atteint à la promesse des granges

la mort flaire l'injure des matelas  
des murs velus des marais des vigneron  
dont le calcaire s'éparpille avant de succomber sous la hache  
dans l'inflexible eau des serpes voyageuses

si bien que la privation puisse établir une règle coriace d'être sur les dents  
longuement mûrie mais spectrale mouture de galetas  
à la ferme sauvage des nuits  
où s'égare aussi la tendresse transitoire ne serait-ce que sous forme de  
chaux de tortues  
le veneur dort dans le feu empêtré  
l'amour dans l'absence le gagne au versant des poitrines de charbon  
la fleur espiègle court cependant à sa fin acharnée  
que de cils veloutés aux abois  
que de brusques cultures de mondes giratoires

inflexion de solde des futaies  
aux molles royautés des mémoires locales  
des pas d'hommes effacés  
encore qu'incomplètement et leurs ruches  
forts des jardins traînant dans la voix des enfants  
les jeux de marelle étaient suspendus aux boucles des forêts de corde  
les chats s'allongeaient aux tailles des routes  
laines tombées en flocons de satellite je vous salue jusqu'à terre  
porteuses d'eau comme seule la ligne de démarcation des sexes tamise  
l'étoile et sa limpidité narquoise  
veufs des bois meuniers des cataractes niellées  
rires des fraises archers blottis sous roche dansantes amandes  
dents de lait quand le vent secoue les amandes  
des bêtes de lait épelant des écoles de colliers égrenés  
chaleureuses journées placides des baumiers enfermés dans la chair des  
amandes  
quoique la moue de léger déplaisir s'abrite sous la brise des récitations de  
varechs  
des peaux d'or rafraîchies aux vassales miroiteries  
des moussons aux territoires de transhumance où se brise le bâton  
les lambris des repaires de rapaces solides  
puisque l'onde file sur un désir de cuivre et d'amadou  
vers le paysage estropié la cohésion des pas

qui, en trouvant un gîte dans la colonie des palanquins, commande, d'une  
voix bien connue, la multiplication des écolières tandis que les nuages  
laissent à l'amande le soin de briser les coffres-forts des baobabs. Une  
manière comme une autre de passer du sourd craquement des dents et  
des satisfactions masticatoires à une image d'amnésie, c'est-à-dire  
métaphorique et de recommencer l'opération jusqu'à l'épuisement de son  
contenu dont il est au moins prématuré de prédire par quel gâchage on  
en viendra à bout.

Amande était un message d'entrechat furieux. Il ne lui suffisait pas du seul fil à la patte dont pouvait déceimment s'enorgueillir l'aigle de la circonférence— car il sera dit une fois pour toutes que les excursions ne se produisent pas à partir de l'épiderme vers l'extérieur, mais en deçà des couches de graisse qui, par le chemin le plus long, aboutissent aux grèves désertes du cœur plaignant de paon— il fallait encore qu'une cuisson prolongée en étendît le sens jusqu'aux égorgements des paroles données. On s'est abouché avec des événements semblables aux extinctions de voix et pourtant les lacunes et les déficits ne se sont pas effacés comme fétus de paille pour le plus grand bien des chutes de paroles encourageantes. Me voilà entré tout vermoulu dans la zone de noirceur, embroché comme le tournant hémisphère, avec toujours ce sourire idiot qu'un exil de fraîcheur imprime en zézayant sur la face fondante. Et lorsqu'on ne sait plus où cacher les souliers dont on a chaussé vos mains, ni les fers au nez qui vous relie à un poteau fixé sur le dos, il est bien convenu que cela vaudrait mieux que vous ne crachiez pas au visage de votre interlocuteur, mais que vous fassiez semblant de vous trouver en excursion. Voici les nains du paysage. Voici la foudre blessée et son ivoirine grimace. Voici la crevette de jade qui court à la ville. Les ossements obliques des traces d'eau. Égrenez dans votre tête les anneaux de tonnerre qui défilent pareils à des chiens battus sur l'entrefilet de vitres et bientôt, sans douleur, vous serez déposé comme une dent sur la sagesse en rotin d'un café-bar-restaurant tenu par un hippocampe dont le va-et-vient plisse la monocorde solitude en s'insurgeant contre son système cohérent et envahisseur de grogneur. L'air, direz-vous, sera chantante victoire, verdâtre comme il sera de bon ton de le dire et les montagnes vous en feront des compliments. Comme s'il s'agissait encore de raifort ! N'y a-t-il pas assez des singeries de crustacés ? Coalitions et oléagineux, toute la mare amère s'est réunie en deux temps sur la chauve nappe dans le but d'empeser le client pour le bal des quatre rages. L'une est du nord et mord comme le gel des fontaines. L'autre vient du moulin et se compte aux dents. La troisième est de soie et voyage dans le fer des étoiles. Quant à la quatrième, c'est celle de l'homme qui n'a mordu qu'aux demi-rêves et qui s'est cogné la tête à tous les murs en cherchant la porte par laquelle pourtant les gens ne cessent d'affluer jusqu'à étouffer dans leur propre souffle, sans que, à leur tour, ils découvrent l'issue visiblement circonscrite dans la même et unique ouverture bouffie par l'air monumental des outres. Voilà que ces quatre âges de l'humanité horticole se sont donné la main



et dansent un sacré cadran solaire de nuit sur la plaque versatile. Il faut y aller, y participer et ne pas laisser glisser un pareil holocauste de la gélatine de vos reins, une fois que l'occasion ainsi présentée ouvre les bras à l'avantage de l'ortie Mais, hélas ! ce n'est pas un sac de toile, ce n'est pas un aimable goupillon d'abeilles, ce n'est pas la ruse invitant le soleil à sa fumée quotidienne, ce n'est pas encore l'heure de l'œil, ce n'est pas le portique de peau ni la garde de l'avant-jour d'un sou qui, cognant à vos croisées de chair, vous appellent au plus vif réveil d'une rentrée impromptue, de plain-pied avec l'air, dans une légale joie de terre. Ce sont les glaçons qui s'entrechoquent dans leurs vipérines lucidités. C'est l'encadrement boréal de vivre à facettes moitié plongé dans l'absence totale et moitié dans le tirage de la nostalgie électro-magnétique, dont on frise la rigidité. C'est le tiraillement du reflet qui happe les franges de vos rayonnements et les emporte tout droit au rapace soleil. C'est le bourdonnement de ces ruptures d'axes dans vos racines qui, loin de reconnaître les figures des amis, s'emploie à en peindre d'inconnues sur les glaces flottantes et les oursons nouveau-nés.

je suis resté étranger à tout on m'a laissé en dehors de tout

Le drôle se défend bien ! Il se débat comme mille papillons de papier buvard dans le bocal, à l'intérieur de ses torchons de sang, avec des yeux longuement mouchés par une pression propulsive contre la vitre et, à coups de nageoires de droite et de gauche dans cet espoir moucheté de spectacles qui fait naître le gaz sur la langue, et mille envies, les unes plus belles que les autres restent hautes, battues sur le cèdre des jambes de danseuses, il avance dans la forêt de paupières. Mais le sommeil, en le découvrant aux radicales des pas, l'écarte décidément de la joie qu'il s'était promise et lui ordonne de reculer à ce stade irrévérencieux qu'une égale proportion entre l'amphibie et la nébuleuse délimite en tremblant. Un sirop vaut l'autre et le pansement de beauté est dans le portefeuille de l'échu. Avec persévérance, un dramatique achèvement de fourmis lancine le volume placide du plaisir de la chambre. De courts gémissements d'œil de rivière s'allongent par delà les couleuvres envahissantes. Des palmiers jaillissent de chaque goutte de tombeau, comme une guérison de steppes, c'est-à-dire de partout. Autant s'en ouvre à la solitude la veine fendue. Si une chaleur satisfaisante croissait toujours dans les membres et pénétrait lentement les raidillons de pelures, telle n'était pas la part jetée en pâture au tronçon de carte d'azur par un sort de foin suivi sur les grappins

éblouissants des blessures, car

je suis resté étranger à tout on m'a laissé en dehors de tout  
seul à seul à seul miroir replié sur lui-même  
vin de fissure flore d'obsidienne  
périsset la vallée par où flambent les écureuils  
dans l'agilité sereine de leur rousse multiplicité  
et l'angle dur où l'aurore giratoire  
s'est abattue comme cottes de mailles sur l'encolure du désert

bruit de proie aux ailes épaisses  
toujours je te verrai dressé sur le front découronné  
pareil au bras menaçant au soupçon de poison  
à la force des âtres par le ciel déplumé  
bourdonnante ensorceleuse dans la terre assoupie  
à l'abri des clefs  
partout je te verrai assoiffée agitation et pourtant seule  
résistant à toute paroi et des poignées de gel sous la lumière  
répandues pour la vanité bien portante de ton corps  
étranger à tout hors de tout  
alors que l'ombre croule du haut des cils aigus  
où l'herbe dresse le vent par moissons d'orbites  
couchées comme plaintes froides au pied des lourds troupeaux  
le pic à l'orbe sèche de sable et froidure  
que rires et coutures tracent de crête en crête  
l'essaim des vagues fraîches  
alors que seul subsiste en toi moqueur de long  
une dérision connue sous d'autres roses des vents  
les montres au repos oiseaux cléments venus des rides azurées  
apaisement de la rétine voyageuse  
par delà les flambeaux des étés étincelants  
dans les pierres disjointes où attendre la veloutée cabane  
fend l'aspect des joncs dans leur délabrement

un monstre s'insinue en plongeant dans les greniers d'avoine  
embaume au-delà des chiffres l'aventure de l'homme d'hiver  
resté étranger à tout laissé en dehors de tout  
la solitude vieille couve des tambourins  
dans la tête des fous patience de gravier

dans la pomme méfiante l'oeuf du souvenir  
dans le regard du pendu une liaison d'assurance  
les perdus au bord du ravissement  
précipités dans le bracelet de peu de douleur attardée  
le propre abîme des grimaceurs  
de savanes de tournants lendemains  
éblouissant éboulis de trombes et de patinoires  
je suis resté étranger à tout on m'a laissé en dehors de tout

En planant à la renverse au-dessus du tas de rossignols groupés par parcs solennels de trilles et de filets, dans ce coup de vent des grisailles ferrées qu'asservit le fascinant renard, l'homme à la barbe lance le poignard obliquement incisé de son œil assuré sur la semence engourdie des pas d'innombrables peuplades et de son accablement tombe le vacarme fauve des forêts de becs et de tourbe. Des étangs qu'embaume une faune de contes rôdent par ces terrains de sentiments volcaniques, parmi les pavés. Bien d'autres tendresses voguent à leur rencontre, bien de mentons de porcelaine affleurent, laissant sur la structure des risques, l'image d'une justice des souvenirs.

La pierre émaciée en dit plus long sur l'empoignement sans frais des lentes moutures, au gré du preneur, que n'importe quelle affinité de balai qui passe aux grenouilles le blottissement à mine patibulaire de leurs souhaits farineux. Certaines fleurs, certains piliers sont là en vue d'un sauvetage possible. De là leur coassement qui n'est qu'un acte de présence et le phénomène à répétition qui revient à la charge chaque fois que les forces se sont reconstituées sur l'ensemble du territoire en grommelant. Les chasseurs affluent de toutes parts. Ils ne savent pas encore à quoi ils vont s'attaquer, mais tout est bon à la force broyeuse de leurs calleuses mâchoires. Il est inutile de répandre de l'huile sur les vagues d'une douleur aussi aiguë que martelée. Quelles que soient les félonies mises sur la sellette les minimales indications de pillage des pinceaux cagneux finiront quand même par saupoudrer de la honte les mouches et par étendre uniformément leurs effets nocifs sur la palette du pays.

Glaces, glaces, c'est pourtant en l'honneur de l'enclave morte par vous constituée à l'intérieur des sentiments, que j'adapte la force de mes bras encerclers, tandis que la levée de boucliers de vos masses, indifférentes en apparence, infirme déjà le gazouillis des rais de lumière tapis sous les ailes maternelles des volets clos, les couveurs d'une rare et distinguée discrétion!

Infirmier froid et à toute éventualité d'emportement joué sur la gamme des pavillons, toujours prêt, j'honore en toi la disponibilité calme et la réserve de tes moyens dont la momentanée cruauté n'est qu'un mouvement transitoire pour atteindre à la paix. Sang panique, assez des courses déréglées de troupeaux dans la pierraille et dans la poussière que tu soulèves! Comme le trouble, rendu matériel, levé derrière la fuite éperdue, et qui la masque, du célèbre sépia, s'éclaircit et se dépose calmement, gravement, lorsque le subterfuge s'est déprécié à la base,

ainsi je chasserai de mes mains la fumée, désormais illusoire, à la faveur de laquelle s'instaure l'exaltation des sens. Blanc malaisé, évincé de tes gonds! Solidité heureuse faite de néant! Chavires-tu sur les eaux insensibles, qu'aussitôt se reforme dans un nouveau sens de gravité, l'harmonie du jour. C'est sa lumière écarquillée qui rend aveugles les saturnales cohues des mâts. Et encore métissée de nuit, lorsque l'aurore dissoute ramasse ses éléments épars dans un unique coquillage et s'étire dans ses membres fluides, dandinant éblouissement sur la route des clochards, l'ombre s'absorbe par tes pores et de nouveau tu apparais dans la blessante blancheur gardienne, un poing solide et pourtant formé de plumes, un sein invitant mais solidifié dans l'espèce d'un instant de faïence, à la devanture d'un horloger, d'une défaillance.

Ainsi dépecée, démunie de son enveloppe, la lumière se meurt et le silence, de trop de silence, bat le pouls des coups de canon dans l'effrayante solitude à tel point peuplée que malgré la lenteur immense et ténue de ses déplacements — la durée n'étant plus que fonction et fidèle serviteur— tout virevolte dans la blancheur à peine exprimable avec les blocs friables de montagnes jumelées comme témoins de passage. L'orbite de l'œil du spectateur enferme dans sa cavité le rutilant espacement des icebergs.

la femme en rose et le chapeau de vitrail  
et les fleurs dans les roseaux aux lourdes paupières de lait  
ce sont des cicatrices de sommeil bridées au long des réseaux fuligineux  
de cristaux  
aveugles conques lampes frileuses  
clignotantes promesses  
en herbe de chemise  
molles auréoles blotties à plat ventre dans le verglas du verger  
des rondelles d'échos incandescents battus sur l'enclume  
perdus aux larges lisières de la mémoire  
comme vol douloureux d'insectes d'air raréfié et lumineux  
dans les hauteurs où les nuits ne comptent plus  
les voix aiguës ceignant les bouquets de fronts sans couleur  
les contreforts des endormis

y a-t-il encore des crimes qui longent l'homme sourd  
tout le long de l'histoire de pierre qu'interrompt la cendre des violons  
pendant qu'il parcourt la quiétude fumée  
des lampes à huile

des cimes mûres aux rabatteurs de nocturne  
toute feuille aux cheveux sans suite fermée en gage de fête  
sur la gorge lourde des clairières  
aux ceintures maritimes des chuchotements de linges étendus sur la  
steppe médiatrice de ton apparence  
le sable le sable chatoyante mousse de désastres aux avirons se succèdent  
les vertèbres par degrés de chaleur  
les paniers bondés de bras nus  
entassés sur des montagnes de coussins jusqu'aux gradins des pensées les  
plus sèches  
où l'arbre se meurt dans l'écorce qui se brise  
les dalles crépitent au bruit de canon  
un défilé de sonnerie par roulement à billes  
aboutit au gouffre des yeux dans un soleil plus rapide que mer  
l'embrasure des grottes collées au tympan

ainsi je t'ai parée des dards de la montagne splendeur incandescente  
et j'ai mis les abois du souvenir à tes pieds  
amassant les dunes aux descentes de ta voix  
mais la voix enfouie dans le sable en suspens  
la hache du décortiqueur dans l'abattage des vignes  
figée au glaçon du reflet improductif  
ainsi j'ai préparé la fontaine au souffle tari à l'avance  
dès la pose de la première pierre comme une tête lourde sur la margelle  
de la terre

où le semeur court sa mémoire  
en guise d'ardente chevelure et de bijoux  
je suis resté étranger à tout on m'a laissé en dehors de tout  
comme l'odeur des acacias par les soirées d'écharpes rouges  
en bordure des trains dévidés sur des marchés dévastés de stuc  
comme l'odeur des sourires immobiliers  
et de jardins rompus dans le pain rassis  
les visages partagés les emblèmes de la cruauté  
j'ai poli ta demeure dans l'acier de la vision  
la pluie suspendue au-dessus de l'haleine en surplus  
et la vivante plaine ne s'est plainte dans la flûte  
ni la lenteur du colombier arraché à l'arche frugale  
où s'engouffre et se gargarise en lacets d'images mortes le vent dur à  
l'attache

cataracte de seins  
je t'ai bâtie en sourdine  
et de toutes pièces comme une conviction profonde  
le léopard allant à l'eau après la bataille  
le vautour brisé à la rizière  
le retour à l'enfance du cri mal parti  
un ordre neuf en lingots un ordre bref d'un seul coup de massue un  
tronc ramassé matinal  
je suis resté étranger à tout on m'a laissé en dehors de tout

Toujours tu entendras devant toi le bruit sec, concassé jusqu'à l'extrême ravinement, des glaces profondes en leur équilibre comme les fantômes vaincus.

Toujours tu sentiras sur la peau de tes tempes le vin glacé qui accuse la soif et dessèche les mains et les fins misérables apparaîtront dans l'aspect féminin des îles qui dès lors te hanteront, si enfantinement que se mêlent à ton sein leurs tronçons de serpent.

Toujours tu verras devant toi l'image dégradée d'une poupée qui te représente, mais qui a passé par le feu. Son armature est de miroir et sa tête de plomb découle des lignes de flamme et les prolonge au-delà du sommeil, tandis que le moule de la détérioration, comme une lumière constante de lanterne, te précédera dans toutes tes démarches, car ce sont ses chemins que tu emprunteras et tout le reste de la vie te sera fermé par des œillères sombres, des fondrières de pensée et nul ne cherchera la pureté en dehors de la loi terrible dont pourriront les intentions que tu voudras donner aux choses et se pulvérisera la fatale et vaine résonance que ton esprit reconnaîtra pour sien.

Une femme de flocons de neige sera tout ce que tu connaîtras de l'amour. La terre battue s'usera sur ta mémoire. Le peu de matière qu'elle répétera à l'infini poussera sur ton corps de portes ouvertes et gravira au soleil le gel des plaies dont tu seras encerclé. Tout geste te sera arrêté aux trois quarts de son accomplissement. Rien ne bougera en dehors des nageoires qui viendront te bafouer par leur chatouillement de coutellerie. Lorsque l'écorce de fer aura poussé autour de ton tronc, tu deviendras la tanière des voix multiples de la peur. Le ciel te traquera jusqu'au point où l'écho fléchit en te renvoyant les images salies et décomposées de ce qui autour de toi aura encore un semblant de fraîcheur.

Alors tu inventeras l'appel de la mort, mais à cette mort il sera interdit de franchir les meurtrissures de ton corps, car tu pourras la regarder en face sans t'identifier à sa saveur.

Tel fut le sifflement du vent jeté à la face obscurcie, quand il eut quitté les prés mûrs et tendres dans toute la longitude de leur stable plaisance, les tours harnachées d'étoiles où l'homme de la ville vient désaltérer sa nostalgie, toujours remuante derrière sa peau, les plages de raisins où le vin des nuages se presse dans la poitrine des femmes mariées aux vagues, leurs hautes frayeurs et leurs frétilantes compagnes, les forêts aux assises de meules, les feuilles dont les hésitations sur les joues premières qu'il leur est donné de toucher lorsque, adultes, elles s'instaurent sous un signe d'amour, les maisons solitaires sur la falaise où l'habitant au retour



d'un grand voyage ne sait plus distinguer la limite du point et continue en lui-même l'action déséquilibrée, ayant perdu l'usage de ses muscles comme les malades au sortir de l'hôpital, sous l'angoisse, plient la tête et dépistent les ports ; quand le sifflement du vent eut quitté les armures joyeuses et leur terrestre vibration et emporté au loin les babillages félins des oiseaux dont les franges résonnent encore aux branches mortes et flûtées des rires perdus ; quand le sifflement du vent eut transpercé les troènes, les tympanes des hautes installations humaines et insinué leur âcre-doux droit de regard dans la bouche des mesures, dans les interstices secrets aussi bien de la joie de l'homme que de sa déchéance,

l'abondance des récoltes de crinolines  
les pollens des oasis les plantations décapitées par les crânes des chevaux  
ombrageux  
mâles rafraîchissements forains  
les tortues voleuses des sources  
les nains soleils des scarabées  
et le faucheur divisible en paillettes de mort  
et la primauté du sel sur les éclairages des hameaux  
les feuilles de tabac qui tempèrent les sonneries des noyaux  
la moisson redécouverte à son sens de misère  
l'arc-en-ciel contenu sous la voûte

quand le sifflement du vent eut parcouru le désespoir dans l'ensemble de ses formes et les élevages subtils des peines réservées à l'homme en deçà des règnes naturels qui le conduisent à la bride, les astres vainqueurs de ramages, pendant que, marchant au fond des fleuves, les palais s'emplissent de femmes volontaires et décidées à la nudité de leurs beautés irrésistibles ; quand le sifflement eut atteint les glaces décrépites dans la bouche sans dents et les maxillaires polaires de la solitude, telle fut l'imprécation du vent et le déchiètement des tunnels que l'épouvante se fixa désormais dans la moelle des os et les vallées humaines en ressentirent le massif désastre, envahies par la malédiction contagieuse comme d'un vaste plan d'emprisonnement à domicile et atteintes en plein dans la naïve souveraineté de leur semblant de liberté. Voilà l'homme aujourd'hui encastré en un monde qui le dépasse par la force de sa misère et la compétition de ses châtimens. Voilà l'homme tant engagé dans la force vive des fjords qui le tenaillent et qui pénètrent assez loin dans sa force vive pour demander la résiliation de sa constante

révolte comme un droit déjà acquis au trouble de sa conscience, que seul un débordement par delà des écluses humaines de la raison peut le sauver des eaux malfaisantes, celles qui rampent à pas de sable et usent les bords, jusqu'à la corde des pendus, dans l'unique but d'une submersion mentale contre laquelle il s'agit d'élever enfin des digues.

l'air acidulé qui flotte sur une lente cicatrisation du temps botanique  
pour tous les espoirs et les appréhensions de ce monde pétri dans le  
printemps et pourtant objet de disgrâce  
entouré des affreux dimanches de bandages et des layettes de haillons  
battement de cœurs répandus sur d'immenses territoires  
mains tendues le vide entame le ricanement de sa bleuité  
que l'on puisse à l'unisson ramasser l'éparpillement de vos masses  
la cruauté contenue dans les soubresauts des haleines  
les piétinements des enfants de soleil qui vivent en vous  
des canons tonneraient  
dépouillant des remblais de moisissure la hâte dont le monde a pris soin  
de nous envelopper  
à l'endroit des fleurs de montagne  
je chante la haine puissante  
la révolte s'emparant des hauteurs d'ici-bas  
la cadence des marteaux sur les glaces acerbés  
le souci palpable de puiser dans les plus vieilles misères  
l'incandescence de son martèlement brut et son écho de feu

qu'importe la tristesse qu'importe l'amour  
il y a la tristesse il y a l'amour  
et de leurs flammes jaillira une flamme plus haute  
unie aux mille flammes dont se dresse en nous la splendeur vertigineuse  
ascendance  
crinières déployées des colonnes les plus pures levées  
que se brisent les lances que l'homme enfin s'élève et grandisse en  
marche  
pour remettre l'homme en place à la mesure juste de son règne  
qu'il soit roi du domaine qu'il est qui le hante  
qu'il serre la terre et l'angoisse rapide dans la puissance réunie de ceux  
autour de lui  
sans autre mot que celui de la part où se trouve la joie et se cherche le  
chant de l'alouette sauvage

la lutte commencera dans le sang le soleil sera toujours là  
les serpes brandies rougiront au feu le vent se mettra en berne  
ce jour l'homme qui marche se confondra avec la pierre  
il n'entendra que son propre battement aveugle au soleil et à la nature  
des choses qui l'appellera par son nom  
il se confondra avec le flot qui le mène et la rue qui le porte  
il criera pour n'entendre que le choc qui doublera son allure  
illimitée puissance de l'homme rejointe dans les coins obscurs de la  
chambre  
déblayée de la suie  
au fond des misères puisée goutte à goutte dans le sang  
les brûlures des mors  
et puis le réveil la torche neuve qui flambe dans la soumission  
ainsi porteront tes épaules un homme nouveau encore invisible mais qui  
sera remué du vertige du ciel et de la pureté de la flamme neuve  
insoupçonnée  
et de la paix des prés et de l'assouvissement de toutes les soifs  
l'incandescence de l'amour par avalanches de feu descendue des coteaux  
où les bêtes en détiennent les clés  
ainsi passeront par le cercle d'acier et de feu  
les hommes qui de l'autre côté se verront grandis dans leur force  
et y resteront maîtres de leur feu

ma haine ne se dissipera avant que soit passé le fer rouge dans les rangs  
monstrueux de  
ceux qui se répandent comme des moucheron  
et poursuivent de la vieillesse inhumaine le sombre accroissement des tas  
sur lesquels se prélassent les yeux injectés de venin le gluant ennui  
de leur sang les aumônes  
je chante la haine pernicieuse  
je pense à la tristesse qui bientôt débordera les purs réservoirs où  
augmente  
la puissance terrestre de l'homme  
je pense à la décision unanime dont le sens déclenchera à la même  
minute dans toutes les poitrines l'incendie contenu  
à l'impatience aux fleurs crispées qui joueront devant les yeux les étoiles  
aux promesses d'éclosion près de leurs gorges palpitantes  
le bois vert ployé sous le regard  
que rien ne résiste à l'homme qui a pris sur lui la souffrance des autres

elle veille et le pousse à la lutte des suprêmes témoignages  
la terre qui se fond dans l'accueil de ses fruits  
quand il se confie à ses yeux grands ouverts  
toutes les mélodies se taisent dans l'anxiété des premiers pas  
fusez salves orgues sifflez la tache répandue qu'annonce la grappe de  
souffles  
et adhère stridente en communauté parfaite  
par gradins de rires paniques  
au front éclairci au rajustement et à la course précipitée du destin de  
l'homme vers sa source et son fruit

## NOTES

### NOTE I

#### REVE EXPÉRIMENTAL (P. 7.)

L'expression « rêve expérimental » étant susceptible de susciter quelque équivoque quant à la signification que j'aimerais lui prêter, je me dois, quoique cela puisse paraître présomptueux, de publier les observations qui suivent sans toutefois entrer dans le détail même de la création artistique, l'analyse des manières dont j'ai pratiquement procédé en écrivant « Grains et Issues » étant une tâche qui dépasserait ici mes possibilités.

C'est la première phrase : « À partir de ce jour... » qui m'a fourni l'idée de rapporter à la réalité sensible les faits matériels que j'inventais au fur et à mesure le long de mon travail. Mais c'est dans cette invention même qu'apparut le piège de l'élément lyrique, non conforme à la réalité environnante ou supposée possible, qui devait jouer un rôle décisif dans l'élaboration de ce conte. A partir de là, l'enchevêtrement s'est poursuivi avec le maximum d'inattention, mon principal souci étant de conformer naturellement les faits aux déductions morales et critiques qu'ils suscitaient, tandis que celles-ci donnaient à leur tour naissance à de nouveaux événements non prévus par le plan initial. Le récit suit ainsi et s'échelonne sur une trame à développement logique qui, réduite à l'expression d'un compte rendu des faits successifs, laisserait à découvert un résidu irrationnel de nature lyrique. Celui-ci, à son tour, déborde du récipient qui lui est assigné, submerge et inonde, à certains moments, la base, le fondement, la charpente rationnelle du récit. C'est une superstructure lyrique, dont les éléments dérivent de la structure même et qui, aussitôt réalisée, agit sur cette dernière du haut de sa nouvelle puissance. Elle sait à l'occasion développer sa virulence, au point de miner la signification de cette structure, de la corrompre, de la soulever et de l'anéantir dans son essence.

La somme des qualités de cette activité lyrique, je l'appelle rêve car ici je n'envisage celui-ci que dans le sens généralisé de zone d'influence, d'attitude, de sphère d'activité et non pas de fait. Le rêve est qualité d'un mouvement psychique donné, d'un dégagement de forces qui, sous l'action d'un levier pour l'instant inconnu, est capable de faire passer d'un état à l'autre certains phénomènes en vue d'une synthèse qui est un

acte de connaissance, qui est quantité et que nous désignons sous le nom de poésie. Il tire sa nourriture de la structure logique du récit (qui représenterait l'état de veille) sur laquelle il exerce son influence jusqu'à en provoquer la décomposition, comme le rêve-sommeil se comporte envers les manifestations du monde extérieur, dont il extrait ses données et que, par répercussion, il trouble réellement. Les symboles poétiques sont interprétables par rapport au récit rationnel dans le même esprit d'insolite interdépendance que les symboles oniriques par rapport à la vie diurne.

Le rêve serait, dans ces conditions la force qui comprend le débordement lyrique provoqué par un mouvement logique donné, d'une part et d'autre part, les facultés réciproques d'inhibition de ces mouvements lyrique et logique, leurs matières interchangeableables qui se manifestent à la fois sur les plans du penser dirigé et du penser non dirigé.

Ce qui lie ce rêve à la valeur expérimentale que j'aimerais lui octroyer réside précisément dans sa nature de rêve éveillé, car l'opposition et la réunion de ces deux termes dont les aboutissants paraissent contradictoires, exigent impérieusement la création d'une nouvelle notion, celle de la poésie.

La qualité expérimentale de ce rêve est définie par les interventions de l'activité lyrique dans le domaine rationnel, interventions produites en vue d'éclaircir le problème de l'interpénétration des mondes rationnel et irrationnel, car les mobiles, les provocations, les moments de déclenchement, ne se trouvent plus uniquement soumis à la volonté du poète, mais tiennent en grande partie à l'automatisme des nécessités et des réactions créés, pour la cause, par le récit logique lui-même. Ainsi tout ce qui est superposé à la trame logique, le poète l'enregistre aussi docilement que peuvent le lui permettre ses habitudes, ses tics sensoriels et littéraires. Il connaît l'arbre qu'il a planté, qui est sa création, mais il n'est pas responsable des fruits, créations spécifiques de l'arbre, et pourtant sa connaissance englobe familièrement et les fruits et l'arbre, car ces fruits sont, sur un plan différent, à un degré autre que leur propre nature initiale, la reproduction du fruit même qui, originellement, est condition de l'existence de l'arbre.

L'activité délirante se substitue consciemment à l'inspiration poétique. Le fait qu'elle n'est pas systématisée assume au rêve la valeur d'une expérience qui consiste en la tentative de le libérer de tout automatisme inhérent au subconscient du poète et comme telle, il lui est loisible de se transformer en processus de connaissance la contrainte étant son

correspondant morbide dont il n'emprunte qu'un certain fonctionnement et quelques formes symptomatiques. La poésie est la leçon humaine la plus efficace pour déterminer une méthode valable de la connaissance car, vivant du rapport approfondi de ses symboles, ceux-ci étant susceptibles de se réaliser immédiatement sur le plan psychique d'un monde où lois et nécessités se commandent réciproquement, elle tire sa raison d'être de ce même approfondissement dont elle constitue à la fois le contenu et le contenant. Le signe et la chose signifiée se confondent et s'absorbent mutuellement et dépassent, par ce sentiment spécifique vital qui est un résidu irréductible de la poésie, la portée limitée du langage en tant que traducteur et catalyseur d'une idée ou d'une image. Sous une forme bien différente de celle qui nous apparaît comme telle, la poésie deviendra acte unanimement employé et exercé, principal moyen de connaissance, quand elle aura transgressé le stade de champ d'observation et de déviation spécialisée, voisine du délire et de la simulation, qu'elle occupe encore, pour suivre son destin révolutionnaire qui se confondra avec celui de l'amour.

Mais cette entrée de la poésie dans la vie quotidienne comme comportement humain demande un total revirement des choses qui, par ailleurs, fait l'objet de toutes autres démarches et de nécessités de fait.

## NOTE II

### LA RÉDUCTION DES MONSTRUEUX ANTAGONISMES ENTRE L'INDIVIDU ET LA SOCIÉTÉ MODERNE (P. 47)

La situation psychique, socialement parlant, de l'homme, de cet être hypothétique mais concevable formé du résidu d'homme, de ce qui n'est pas encore entamé par les interventions agressives des conditions matérielles d'existence et de la morale aménagée dans le but de l'amoindrir, d'en arracher des morceaux vivants, la situation psychique de l'homme par rapport au monde extérieur et aux lois que celui-ci a créées, aux lois qu'il s'est créées grâce à l'excessive fermentation de ses instincts de brigand ou de parasite, est caractérisée par une angoisse de vivre dans la société actuelle. Cette angoisse est d'habitude liée aux misérables conditions d'existence que la bourgeoisie contrôle en exploitant souterrainement, depuis des siècles, la vie même de l'esprit sous ses aspects et les plus élevés et les plus anodinement sentimentaux. L'oppression économique serait plus facilement abolie si elle n'était soutenue par la culture qu'elle a engendrée.

Ce subtil mais virulent instrument de pénétration dans les rangs des opprimés, qui sape leurs fondements en détournant vers d'autres buts leurs facultés de résistance, constitue le facteur déterminant par excellence de la domination capitaliste. Sa tâche consiste à ne laisser subsister aux yeux de la bourgeoisie les griefs qu'elle pourrait élever contre les agissements trop brutaux des exploitateurs des richesses et des sentiments et à étendre la conscience de cette pudique substitution de valeurs sur la masse entière de l'humanité comprise comme une notion idéale, hors du temps, et non pas comme le champ d'une lutte entre les classes sociales réellement rejetées dans leurs positions respectives.

Parmi d'autres méthodes mises en oeuvre par la bourgeoisie pour la justification de la propriété et du gain, celle d'un systématique entraînement des individus vers une somme de notions morales toutes faites qui coïncident, sur l'échelle économique, avec des intérêts plus immédiats, s'est à tel point perfectionnée qu'il semble difficile, au premier abord, de distinguer la part de sournoise contagion qui s'emploie à pénétrer la masse totale du monde de l'esprit de son contenu spécifiquement inaltérable. Cette angoisse de vivre même est faussement mise en rapport avec d'illusoires nécessités éternelles. Or, la disparition de l'angoisse de vivre, ceux qui en subissent à plus d'un titre la



douloureuse servitude l'attendent principalement du renversement des valeurs du monde actuel dans le but d'un plus rationnel partage des biens. De là il doit s'ensuire la formation de nouvelles valeurs ayant trait à l'enrichissement moral de l'homme tel qu'il est et non pas tel que le représentent quelques concepts dépourvus de leur contenu temporel. Qu'il y ait dans cette tentative d'intégration de l'homme à sa propre nature, à la réalité de la nature et des choses, dont une mauvaise organisation sociale et morale, profitable à une minorité, l'a systématiquement éloigné, une condition primordiale à la transformation de l'angoisse de vivre, cela me paraît indéniable. Une orientation nouvelle de cette angoisse est déjà donnée par l'attente de ce renversement qui ne saurait être passive mais qui comporte, dans l'essence même et la virtualité des mesures déployées pour la conquête de son objet, un élément violent de lutte et de constante révolte.

Mais cette angoisse de vivre qui, sous d'autres formes, a toujours existé, il s'agira encore d'établir à quelles transformations des modes de penser sera liée sa propre transformation dans la société future, car rien ne nous autorise à croire qu'elle disparaîtra sans laisser de traces. Elle découle, certes, en une très large mesure, des difficultés d'existence dans la société capitaliste, de l'incertitude du lendemain que celle-ci crée, du conflit entre le désir de libération de l'individu et l'obéissance des lois auxquelles la société l'astreint et des limitations, dans le développement de l'homme — devenues inconscientes — qui, dès l'enfance, lui sont imposées par des agents de nature coercitive connus : la culture et la police, le respect de la pudeur, de la famille, de la race, de la patrie, de l'ordre établi, de la possession, etc.

En considérant cette angoisse comme une superstructure des conditions d'existence, superstructure dont le développement anarchique et rapide a envahi la classe même de ceux qui sont responsables des inquiétantes proportions qu'elle a prise, en considérant cette angoisse comme générale (malgré les différentes modalités qu'elle emprunte selon le degré d'oppression ressenti par les formations sociales et tendant toutefois à disparaître dans la mesure où l'espoir prend la forme violente d'une volonté de renverser les rôles conducteurs dans l'organisation de la société), il est aisé d'y voir, par le dépassement inconditionné de ses fonctions, un des indices les plus clairs de cette maladie de classe de la bourgeoisie qui, destinée à disparaître à la suite de ses propres contradictions, a perdu le contrôle du mécanisme qu'elle a elle-même déclenché.

L'angoisse de vivre dérivant de cette féroce organisation qui, cachée derrière un semblant de liberté démocratique, encercle l'homme dès sa naissance et le brime, peut-on parler d'un complexe collectif de castration étendu sur la masse des individus? Il ne saurait s'agir d'identifier la société à un organisme vivant, comme on a essayé de le faire, pour lui imposer certaines lois de développement concernant les cellules individuelles. L'évolution des sociétés, en tant que telle, obéit à des impulsions propres et, en parlant de refoulements collectifs, on le verra par la suite— c'est l'homme comme être social que j'ai en vue, la communauté de certains de ses caractères psychiques et la possibilité de lui appliquer par zones ou par taches quelques méthodes d'investigation pour ainsi dire diluées dans un coefficient des masses, méthodes qui, pour l'individu, ont prouvé leur efficacité.

La vie psychique de l'homme est déterminée par les rapports sociaux. Mais, néanmoins, le mécanisme de cette vie est déterminé par un enchaînement de faits individuels et de réactions envers la société. Il y a donc lieu de présumer, en dehors de tout cas particulier, l'existence d'une entité dans l'homme, susceptible de réagir activement et passivement aux impulsions d'ordre social. Cette entité généralisée et, par conséquent, incomplète et approximative, serait à comprendre comme un des processus valables, quoique elliptiques, qui consiste à distinguer en l'homme (de même que certaines catégories animales possèdent à des degrés différents un sens de sociabilité) une part disponible, non pas délimitée, ni indépendante, mais cependant stable, sur laquelle s'exercerait l'emprise des rapports sociaux. Cette discrimination n'a de valeur que si l'on présuppose, intrinsèquement avec celle-ci, la coexistence des caractères particuliers de l'homme qui, eux, désignent et limitent l'individu différencié. Les rapports constants de réciprocité entre ces deux aspects de l'homme, pris ici pour des extrêmes, sont indéniables, et ce partage ne tend qu'à mettre sous une vive lumière la distinction entre le caractère propre de l'individu et celui de son comportement social. La formulation théorique de cette distinction n'exclut pas, par ailleurs, la séparation nette de la société réelle en deux classes antagonistes, inégales comme force et comme nombre, celles des opprimés et celle des oppresseurs, quoiqu'on soit forcé d'admettre que des caractères négatifs, dans l'ordre moral surtout (une certaine dépression, un certain découragement, etc.) propres à la classe dominée ne peut pas ne pas avoir déferlé sur la classe dominante, de même que certains caractères positifs, dans l'ordre matériel (le confort, le sport, etc.)

n'ait procédé inversement. De là un sentiment d'ambivalence sociale qui explique certaines tendances de faiblesse des révolutionnaires et certaines complaisances envers ceux-ci de la part de la bourgeoisie.

Une force concentrée en un point, l'individu, produisant un effet virulent et complexe, il est certain que la multiplication de ces points entraîne un affaiblissement de l'effet correspondant et sa simplification. C'est uniquement dans ce sens général qu'il faut interpréter les termes de refoulements à caractère collectif employés ici. Ils visent l'individu en tant que personnalité sociale, l'individu dépourvu de ces caractères singuliers, son résidu latent considéré comme composante de la société humaine et non pas la société en général.

Si, dans de nombreuses sociétés primitives, l'oppression économique est inexistante et le libre champ d'épanouissement des facultés psychiques de l'individu est, par là, supposé possible, comme le veut la théorie matérialiste qui voit, nécessairement, dans la suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme, la disparition de l'angoisse de vivre, dans d'autres, par contre, l'angoisse de vivre caractérisée par des formes mythiques semble être attribuable à des déformations ou à des dégénérescences d'un souvenir prénatal lié à des traumatismes qui, bientôt transformés en une horreur accompagnée de désirs, a pris un sens social. Leurs formes extérieures, seules, empêchent les savants de les classer sous le signe des civilisations.

Les interdictions de la libido imposées par l'inceste peuvent être ramenées à ce traumatisme de la naissance, par l'ambivalence du désir et du refus de retourner à l'état prénatal du manque de conscience (retour assimilé à l'inceste) et l'angoisse que provoque la peur de perdre cette même conscience dans la mort. Sans sous-estimer l'importance de la répression de la libido par la société, répression établie sur la base des barrages que celle-ci élève, toujours est-il que ce traumatisme de la naissance agit dans une infime mesure d'une façon collective sur les sociétés dites civilisées : le langage qui souvent y fait allusion d'une manière détournée ou symbolique, peut très bien ne se référer qu'à des survivances dont le sens glisse sur notre conscience sans l'accrocher en aucun endroit et l'influence à peine par une sorte d'induction. La tyrannie démesurée exercée par les besoins matériels dans la vie moderne rend indéniable le caractère de dépendance de l'angoisse de vivre envers elle, mais pour une plus juste intelligence des conditions de sa transformation dans la société future, il me semble nécessaire d'établir dans quelle mesure elle est une survivance de l'homme primitif et jusqu'à quel point,

sous sa forme actuelle, elle est déterminée par la société capitaliste et le monde que celui-ci a enfanté.

La signification de l'acte de cannibalisme pris comme phénomène rituel, où (en Nouvelle Guinée, par exemple), l'ingestion de la chair humaine aspergée de matières séminales confère au délire provoqué une intensité accrue, réside dans le fait que l'enrichissement de celui qui absorbe les facultés du mort correspond à un fort désir de retour intramaternel par sa substitution à l'objet fécondé qui désormais fait partie intégrante de lui-même. Dépourvu de l'apparat social et rituel, ce désir trouve actuellement un fonctionnement semblable dans certaines formes morbides, extrêmes, de la sexualité (la scatophagie, etc.) comme le désir de mordre, de manger l'objet aimé, a trouvé sa forme coutumière, donc affaiblie, dans le baiser pratiqué même en dehors de l'amour ou de ce que l'on croit être en dehors de lui.

On pourrait donc, d'une façon sommaire, se représenter les rites, ainsi que toute activité mythique entraînant un mouvement de déchargement ou l'institution d'une fonction d'échange comme l'expression sociale des névroses et, d'autre part, l'absence de ces activités dans notre société, comme un désir qui pousse l'individu à la découverte d'un rituel individuel de nature névrotique. Ce rituel, déterminé et déterminant dans la vie de l'individu, dispose d'elle comme débouché et n'est plus calqué sur celle de la masse. Cette personnalisation du rite, devenu névrose, s'exerce en fonction de la différenciation du psychisme individuel; elle est liée à la transformation des caractères collectivistes des sociétés en sociétés individualistes où les moyens d'expression et de communication de l'homme tendent à se réduire à des phénomènes d'ordre expérimental ayant le monde extérieur comme support et comme aboutissant. De cette transformation radicale, il est résulté pour les individus des sociétés modernes une singularisation de la vie psychique, un sentiment de solitude et de désert et, par conséquent, une aggravation de l'état des névroses qui, dans les communautés d'antan, trouvaient une forme conceptuelle et phénoménale assez strictement limitée pour se transformer en comportement. De là cette manie récente de multiplier, sous n'importe quel prétexte, les communautés artificielles, les associations aux buts les plus futiles, et la sensation de bien-être que, par ambivalence, on est toujours enclin à trouver dans le service militaire, la guerre, etc., sensation liée au regret de la cessation de cet état comme à l'orientation des désirs vers lui.

Il serait prématuré d'anticiper, dans le stade actuel de nos connaissances,

sur une définition plus précise de l'angoisse de vivre dans les sociétés archaïques, car, aucune expérience vécue n'étant susceptible de se reproduire dans des circonstances de temps identiques, l'expression rationnelle d'un thème de cette nature sera forcément mécanique et schématique. Par ailleurs, l'élément raisonnant qui le dominait à l'origine fait désormais défaut, soit par son impénétrabilité même, soit par l'impuissance foncière à laquelle nous sommes astreints de procéder à sa reconstruction, notre participation à un autre ordre d'évolutions, par un mode de penser particulier, nous mettant en dehors de lui. Cependant, les observations sur la vie des primitifs nous autorisent à admettre qu'à un titre analogue à celui du langage, le rêve a pu servir de moyen d'expression et de connaissance et être considéré comme phénomène social. En procédant au long des siècles, par substitutions, adaptations, parallélismes, analogies, simplifications, etc., à la constitution de rêves types, expurgés des éléments personnels, sur lesquels les mythes ont pu s'accrocher comme sur des schémas généraux et des graphiques d'humaines démarches, les primitifs ont graduellement abouti à se former une monnaie d'échange et une convention sociale. Inutile d'ajouter que, sans prétendre expliquer l'origine des mythes, la proposition ci-dessus essaie d'indiquer quel serait le rapport de liaison entre ceux-ci et le rêve. Ce dernier, en tant que phénomène social, a disparu de la vie moderne par le fait même que la réalité que nous lui attribuons est d'un degré inférieur à celui de l'état de veille, et, par conséquent, défalquée de cette réalité synthétique dans laquelle le primitif confondait ses diverses connaissances en mélangeant celles de jour à celles de nuit. A l'encontre du langage qui, continuellement en transformation, exprime, à chaque étape de l'histoire humaine, la somme des connaissances accumulées, selon les contenus variables des mots dont le mécanisme d'association et d'assimilation peut à chaque moment être actualisé, à son encontre, cette faculté du rêve de se généraliser par la sélection, la comparaison, l'heureuse trouvaille plus ou moins adéquate à un minimum de qualités, d'opposer les résultats d'une confrontation progressive de ses contenus successifs s'imposant sur un groupe humain et faisant tache d'huile en cas de réussite, généralisation tendant à délimiter le résidu psychique de toute une série d'automatismes, à l'encontre du langage qui, lui, poursuit son processus propre de développement et de production, le rêve a perdu sa qualité de phénomène social dont il a été empreint dans la société primitive et n'a gardé qu'à un faible degré le rôle d'agent comparatif, tant comme

élément de prédiction dans le peuple que comme instrument d'investigation dans la psychanalyse. Cette dernière fonction ne s'affirme qu'en raison d'une conception dualiste qui oppose, sans les réduire, le rêve à l'état de veille. Le résidu humain des rêves aurait donc primitivement consisté en des démarches universelles, éternelles, en des mécanismes constants et dramatiques de la pensée qui expliqueraient suffisamment la présence des mêmes mythes et des mêmes légendes chez les peuples éloignés entre eux ainsi que celle des phénomènes universels du totem et du tabou, comme une aimantation sociale à laquelle aurait abouti un long travail d'élimination. Pour rétablir pratiquement à travers le rêve une méthode de connaissance, il faudrait lui rendre son caractère de phénomène social actif, en estompant les frontières trop rigides qui le séparent de l'état de veille. Or, c'est notre mode de penser actuel qui s'y oppose totalement.

Pourtant, si le nouveau système vers lequel s'achemine la société contemporaine sera, selon Marx, la résurrection sous une forme supérieure, du type social archaïque, il me semble évident que le mode de penser prédominant qui y prendra place sera la reproduction, à un degré plus élevé, du penser primitif, c'est-à-dire non-dirigé. Mais, quoique dépassé dans sa portée et son essence, le penser dirigé sera contenu dans sa structure intime comme une négation niée, comme une ruine qui, prise pour fondation d'un nouvel édifice, reste en quelque sorte la base de sa constitution, sans que, toutefois, à partir de la ruine, on puisse prévoir la forme de cet édifice, sauf pour ce qui est des caractères généraux comme par exemple des rapports de mesure, ou qu'à partir de l'édifice, on puisse conjecturer ce qu'a été la ruine. De même est-il impossible de définir (de rétablir sans altération) le mode de penser en devenir qui a précédé le moment de rupture antérieur, dans cette ligne nodale faite de renversements successifs qu'est l'histoire de l'homme, moment correspondant à la transformation du communisme archaïque en société individualiste.

Il reste néanmoins acquis que les formes mythiques relatives à l'angoisse de vivre, trouvent un juste équilibre dans les pratiques rituelles, ces soupapes régulatrices de la vie des populations primitives. Elles suffisent pour laisser déborder le trop-plein de l'angoisse et pour établir le va-et-vient entre la tendresse et la cruauté qui, à l'échelle donnée par le degré d'évolution de ces peuples, déterminent, en les subordonnant à ces formes, la circulation des biens et les principes d'échange qui y sont attachés.

On ne saurait être tenté de conférer, de nos jours, à la religion cette fonction régulatrice et compensatrice de la vie psychique fondue dans les caractères particuliers de l'individu. Indépendamment des échos mythiques inclus dans ses formes actuelles (échos qui, aux périodes intermédiaires de la transformation des sociétés communistes- primitives en individualistes-capitalistes, ont pu remplacer sur le plan collectif les activités mythiques), la fin du processus auquel nous assistons, par l'exaspération de l'individualisme, assigne à la religion une place en dehors de lui. Aussi l'Église se substitue-t-elle à la religion. Elle ne dépasse plus le rang d'une communauté artificielle dont il a été question plus haut. Elle se rattache plutôt à la formation de cette série de dérivatifs à la lutte des classes autour desquels le capitalisme entretient l'agitation intéressée qu'elle doit à ses soutiens, qu'au fonctionnement des nécessités psychiques immédiates dans la vie primitive dont les conditions sociales universalisaient le rendement. Elle a pris à sa charge le rôle directeur dans la répression de la libido. Elle en devient le principal agent si elle ne la détermine au moyen de la morale mise par elle en circulation. Même en dehors de ses cadres spécialisés, sa sphère d'influence s'exerce sur les fonds de nos civilisations. Elle représente une étape anachronique dans l'évolution des modes de penser et dans celle de la propriété et du capital. Elle constitue encore peut-être, dans l'ensemble de son système, un refuge partiel à des manifestations névrotiques des mystiques isolés— ces mystiques eux-mêmes en quelque sorte formés par un état de choses inhérent au régime individualiste— mais ses rites, ses mystères, ses croyances, n'agissent plus en conformité avec la communauté des individus. Elle arrive encore peut-être à sublimer des désirs refoulés, mais alors elle provoque de nouveaux refoulements dus à la place privilégiée qu'elle occupe dans l'idéologie conservatrice des institutions bourgeoises. Son rôle social se résume à sa volonté de tromper les opprimés sur l'état réel de la situation consécutive à leur dépossession par la classe dominante, à faire dédaigner les biens terrestres, mais seulement aux yeux des dépossédés et, en embrassant sous une unique autorité les opprimés et les oppresseurs, à différer le règlement des comptes dont, seule, la bourgeoisie peut craindre le dénouement. Même dans ces pays où les pouvoirs ont dû se séparer de l'Église, la morale créée par celle-ci continue à tenir sous son emprise la législation démocratique par les notions de bien et de mal, du péché, des valeurs idéalistes, etc., dont elle imprègne les individus. Tant que les individus resteront tributaires de cette forme spéciale de culture, le

capital peut se permettre de tenir la religion à l'écart de l'état, en concentrant son appui sur la forme subsidiaire de celle-ci : la morale idéaliste. Dans le conflit actuel des classes l'Église fait le jeu des formations politiques superposées aux intérêts divergents des états, mais néanmoins sujettes à leur commune volonté de maintenir le règne de l'argent.

Autant le domaine psychique particulier de l'individu est miné et absorbé par celui de la société, au stade débordant des besoins matériels qui caractérise l'évolution dans laquelle nous sommes engagés, autant l'angoisse provenant du passé singulier de l'homme est dépassée en son devenir par celle des conditions sociales actuelles.

Tandis que l'angoisse de vivre dans la société archaïque semble devoir s'ensuire d'un traumatisme de la naissance ayant subi, à travers le rêve qui, à son tour, a pu servir de mode de connaissance et, en une certaine mesure, de véhicule à cette connaissance, les transformations de nature sociale cristallisées dans la formation des mythes, l'angoisse de vivre dans la société capitaliste, malgré les quelques bribes de survivances archaïques, ne peut être rattachée, en raison de notre mode de penser et des données des nécessités sociales en cours, qu'à des privations, à des misères, à des oppressions de tout ordre, mais se réclamant spécialement de l'ordre matériel des moyens d'existence. Tandis que les pratiques rituelles peuvent avoir établi chez les peuples primitifs une équilibration des plus-values et des déficits psychiques, il s'ensuit pour l'individu vivant en régime capitaliste, des conditions mêmes de ce régime, un complexe de castration collectif, c'est-à-dire plus réduit dans son intensité, d'une expression plus simple que celui se produisant chez un individu spécifié, mais néanmoins participant à ses fondements constitutifs. Généralisé et étendu en largeur sur la masse, il perd de sa force à mesure qu'il atteint les couches sociales moins entamées par l'antagonisme des classes en régime capitaliste, ces populations demi-primitives, à institutions patriarcales, de certains pays, qui se caractérisent par un grand nombre de survivances et de mœurs irrationnelles.

Ce complexe de castration est inhibé (de même qu'un certain instinct dans la vie de l'individu conduit à composer avec lui, par des accommodements, des aménagements, des concessions et des nivellements) et l'inhibition de cette angoisse, sauf accidents, se répand et devient usage commun : comportement social dans les notions de la famille, de la nation, de la patrie, etc., ou affectif dans les relations à consentement réciproque et équivalent, de l'amour, de l'amitié, de la



sympathie, etc. Ce comportement, faussement pris pour naturel, n'est qu'habituel et se voit régi en vertu d'une économie spéciale par l'usage des coutumes consacrées. Mais, cette inhibition étant unilatérale, c'est-à-dire s'étant produite aux dépens de l'individu qui, sans prendre position pour contrecarrer ses effets, reste, dirait-on, endetté à son égard, les manifestations qui en résultent auront un caractère agressif occulte et, dans la plupart des cas, se transformeront en refoulements d'ordre collectif. L'unilatéralité de ce marché de dupes qu'est l'inhibition du complexe de castration est visible dans le cas du sujet se considérant, tout en acceptant sa position, soit par nécessité, lâcheté ou paresse intellectuelle, comme la victime des lois qui le régissent. Il n'a donc rien à offrir pour contrebalancer son état de soumission. En endurant la force des choses, la dureté du temps, des injustices, etc., son existence devient larvaire, il est la victime rêvée des faibles compensations sentimentales dans l'ordre social ; sa féminité et sa passivité le destinent comme proie aux faciles flatteries de sa personnalité mondaine qu'il prend pour morale et qui, en développant en lui le droit de vantardise, lui permettent de se confondre dans la masse et de militer en faveur du soi-disant bien commun. Le courage intellectuel des chefs-flatteurs et leur honnêteté d'apparat servent à tenir en haleine les masses dont la mauvaise conscience, sourde, peut puiser à cette source un équivalent d'héroïsme moral.

Un autre cas d'unilatéralité de l'inhibition résulte de l'organisation sociale des moyens de restriction, dont la rigueur est telle que toute velléité de contrepartie de l'individu est étouffée au besoin par les armes, si l'éducation, l'Église et la science n'y ont pas suffi. Ces dernières agissent sur l'individu par des méthodes de déformation et de persuasion, mais le sujet est un révolté à l'état latent, demi-conscient, soumis à la peur. Tout concorde dans la société capitaliste à créer des dérivatifs à ses velléités de réveil, dérivatifs dont l'insuffisance manifeste se dissimule sous l'éclat des fausses pierreries, des combats de cirque et des feux d'artifice. La notion du héros, montée en épingle, lui sert à se gorger d'une particule de sa puissance qui, par ailleurs, le refoule dans les sombres couloirs de son infériorité. Ce qu'il perd en qualité héroïque, le sujet le transforme en force d'enthousiasme : c'est ainsi que d'une petitesse réelle, il se fabrique une grandeur inconsistante, idéale.

Mais la contrepartie concrète de l'inhibition du complexe de castration collectif est l'exhibition des misères psychiques, la démoralisation, le désespoir. Ces dernières manifestations sont à encourager en tant que

facteurs subversifs et dissolvants. Dans certains cas, elles comportent une possibilité d'équilibration sur le plan dialectique capable d'amener la formation d'une synthèse, donc à fonctionnement révolutionnaire. Il faut classer sous cette rubrique la petite bourgeoisie dont la révolte est souvent sentimentale, dont le désespoir embrasse le domaine dit d'un « idéal » ou de « l'art » et qui peut, mais uniquement par la dépravation psychique, arriver à la révolution. Cependant le caractère individualiste qui l'a déterminée à la base lui donnera l'allure anarchisante dont elle restera toujours empreinte. Elle sert la révolution mais devient, après coup, dangereuse pour elle.

Le caractère agressif inhibé (masochiste) du complexe de castration, cherche une contrepartie dans la vie propre de l'individu sous la forme des perversions et des névroses, sauf dans le cas fortuit d'une volonté ordonnée en vue de recréer le monde sensible et insensible, donc de bouleverser l'actuel, au moyen du délire non systématisé qui est une activité poétique et qui, par sa nature agissante et subissant à la fois, par ses propriétés expérimentales arrivant à être simultanément objet et sujet, est capable de trouver la formulation d'une issue. Il s'oppose ostensiblement à tout conformisme et peut être considéré comme parallèle à toute une série d'actes illégaux, immoraux, subversifs ou caractérisés comme tels qui desservent la cause admise des méthodes de connaissance au service du monde capitaliste.

Tous les accidents, cependant, qui résultent de cette agressivité, sont inoffensifs, car ils n'arrivent pas à entamer la croyance populaire que le monde continue à marcher, ce qui attribue aux formes de ce monde une permanence, quand c'est le contraire qui serait justifiable : en accentuant le caractère permanent de l'homme, de développer ses désirs d'intégralité et de démontrer que la satisfaction de ces désirs conclut à l'impermanence des formes du monde, par conséquent à la possibilité de changer radicalement celui-ci.

Si, pour l'individu économiquement opprimé et mis en état d'infériorité sociale, la satisfaction des désirs dépend de la possibilité matérielle de les satisfaire, pour la classe possédante, cette éventuelle possibilité de satisfaction est dès sa base désorganisée, car le désir lui-même, à cause de son caractère exceptionnel et isolé (qui a pu se faire valoir grâce à l'argent), est envahi par la superstructure culturelle (dont il n'est plus maître) et troublé dans sa puissance, modifié quant à son contenu, sublimé et affaibli. Ce n'est donc qu'à la disparition des inégalités sociales qu'est liée l'affirmation des désirs dans leur puissance biologique

spécifique et leur pureté d'expression. Autant les désirs des classes dominantes sont objet de dégoût envers les membres de cette classe même et avilis en leur essence, autant ceux de la classe dominée paraissent intenses et dangereux pour l'ordre établi. Mais encore est-il nécessaire de ne pas les laisser mettre sous la tutelle de la fausse moralité et de l'hypocrisie que la classe dominante tient à sa disposition, cachées derrière le paravent de la culture dont on fait toujours grand cas.

Le caractère agressif masochiste collectif est fixé en partie à la faveur de l'illusion que l'individu se crée, par l'identité de l'un et du tout, d'être son propre bourreau. Cette méconnaissance du principe de la transformation de la qualité en quantité le protège contre la réalité de la lutte des classes et a souvent recours à des représentations d'ordre religieux. Ce même caractère peut résulter du raisonnement par lequel ce qu'on s'inflige à soi-même ne peut être que bon, donc, qu'on a ce qu'on mérite. Cette image d'auto-punition qu'on fait remonter jusqu'au péché originel, est subordonnée au sentiment de bien-être donné par la souffrance dont le sujet est à la fois l'initiateur et l'initié.

Le refus systématique d'envisager, sous leur commune mesure, les manifestations du monde extérieur, a trouvé dans une forme sublimée de recueillement, la tour d'ivoire, une attitude panthéiste-sceptique qui, du moins en l'art, tend de plus en plus à disparaître. La connaissance de ces manifestations, englobant aussi bien leur acceptation que les refus qui les accompagnent dialectiquement, reste, jusqu'à nouvel ordre, le meilleur moyen pour les combattre. C'est par les propres armes de la bourgeoisie, par les infiltrations à travers les fissures de cet édifice, qu'on en viendra à bout.

Toutefois, la version des caractères masochistes-occultes en sadiques-exhibitionnistes est exceptionnelle et prend, dans les cadres du monde bourgeois, les proportions d'une catastrophe. Je parle de sa forme extrême, la guerre, et j'entends ici ne pas en déceler l'emmêlement des forces dont le matérialisme historique détient l'explication en précisant l'opposition des intérêts qui, de ce fait, la rendent inévitable, mais l'état de réceptivité dans lequel est l'individu pour l'accepter, en dépit de sa peur, du prix qu'il attache à la vie humaine et des formes morales qu'a prises cette horreur. Au delà de cette acceptation, il y a l'*enthousiasme* et le désir de *provoquer* un état anormal, asocial, dans lequel la version des caractères masochistes-occultes de l'individu en sadiques-exhibitionnistes, puisse se donner libre cours avec un minimum d'ambivalence comme coefficient d'accompagnement. Cet état exaspéré

serait comparable à celui où l'individu prendrait sur soi la délirante décision, dans des conditions favorables, de décharger les éléments d'oppression sociale qui le rongent et l'altèrent, sur la haine canalisée vers cette fin, soit par la préparation patriotique soit en dehors d'elle, comme un dérivatif tout personnel. Il donne à l'individu l'illusion de totale sincérité et d'honnêteté que comporte le déversement pseudo-héroïque sur l'extérieur, d'une quantité d'imprévisibles scories sociales de son subconscient. Celui-ci trouve enfin dans une communauté, un semblant de support social à cette opération de nettoyage. C'est en vertu de cette association d'intérêts inavoués mais réels que l'individu se complait, malgré la boue ou à cause d'elle, à souhaiter l'avènement de la guerre. Elle représente l'organisation et la polarisation de tous les sous-produits du refuge nostalgique, du dépaysement, etc., déposés à l'état latent par l'enchevêtrement des conditions sociales sur le fond de sa conscience. Rien de fortuit n'entre en ligne de compte dans la coïncidence entre les intérêts du capital, la concurrence des marchés, les conflits internes de la bourgeoisie qui préparent la guerre, et l'intérêt de l'individu à passer outre à la morale coercitive, car un continu et réciproque entraînement de ces intérêts la commande et la pénètre. On pourrait donc dire que, malgré le désir de la bourgeoisie d'éviter la guerre, une force inconnue à elle, mais qu'elle sait utiliser, plus ou moins libérée dans le subconscient de chaque individu, la pousse vers cette solution. La transformation de cet état de réceptivité en processus de production par la propagande et l'appel aux «bons» sentiments, ne saurait avoir lieu sans une transformation assez radicale de la société qui permettrait l'éclosion de tout un nouveau système d'économie psychique, basé sur un mode de penser nouveau. Si certaines peuplades patriarcales donnent bien l'exemple d'avoir pu vivre sans la guerre, les tribus sauvages, par contre, démentent cette assertion. Elles avaient déjà découvert en cette échappatoire l'entreprise de déchargement organisée en vue de la version des caractères masochistes-sadiques.

Ce stade de l'évolution individuelle, sur un autre plan, est la revanche de la part détentrice des caractères différenciés de l'individu sur la suprématie qu'a prise l'entité sociale dans l'homme à la suite des incessantes oppressions dont il a été l'objet.

C'est dans une égale mesure d'insolite exaspération que se produisent les explosions collectives à l'intérieur des mêmes frontières et que la société appelle barbares parce qu'elles dérangent l'ordre intellectuel établi. N'essayant de changer les conditions de l'homme que par la propagande,

la persuasion, l'éducation ou la brutalité, sans toucher aux nécessités sociales de ses mouvements, ces révoltes s'apaisent vite et rentrent dans les normes d'où elles sont sorties. Mais, pour la plupart des cas, la sensation pénible produite par un acte inhibé et exhibé, rendue consciente, si elle n'est pas simplement annihilée par les convenances où la société, faisant office de cercle fermé, confond les éléments provoqués avec les facteurs provoquants, cette sensation agit à la manière d'un dégoût sur les individus qui quittent le cercle de la société actuelle (les évasions, phénomènes exotiques ou romantiques, le goût des aventures, les dédoublements de la personnalité) ou qui croient à la possibilité d'existence d'une autre société qu'ils lui opposent contradictoirement. À cette sensation désagréable est due, après une guerre, le pullulement des manifestations ci-dessus décrites. Quoique prenant souvent l'allure de véritables courants d'opinion, elles n'en sont pas moins incapables de laisser des traces durables.

Ces quelques rapides observations n'ont pas la prétention de résoudre le problème d'une possible entrée de la psychanalyse dans les cadres du matérialisme dialectique, surtout sous la forme du freudo-marxisme dont je suis encore à me demander dans quel but confusionnel on a pu en inventer le terme. Le problème n'en subsiste pas moins de savoir s'il suffit réellement d'envisager le phénomène de la guerre comme un pur processus social, quand il est sûr et certain que, malgré les intérêts, les antagonismes, les contradictions des éléments qui la provoquent et malgré les grands mots de liberté, patrie, honneur, terre, etc., mis en circulation par la presse et l'éducation, même ceux dont il est commode de croire qu'ils se battraient pour la défense de leurs intérêts de classe, ne sauraient encourir les risques de la guerre que grâce à un élément irrationnel. L'angoisse de vivre aboutit à la guerre de même que la contradiction des forces dans la société capitaliste, mais aucune de ces démarches, à l'exclusion de l'autre, ne suffit à l'expliquer. Cette angoisse reproduit, à l'échelle de l'individu, et traduit, dans le langage de ses manifestations quotidiennes, le déterminisme qui a pour cadre la société capitaliste. De même que la morale chrétienne est incapable de supprimer dans l'individu l'instinct qui le porte à se battre, de même le pacifisme ne saurait être efficace sans la destruction des causes profondes de la guerre. Mais tandis que la morale, produit de la société capitaliste, mène indirectement à la guerre, l'idéologie qui abolira la même société pourra supprimer l'instinct guerrier à condition de contenir en son principe la forme à donner à l'échange des valeurs

psychiques et à leur canalisation. La nécessité d'interpréter par l'analyse individuelle— élargie et généralisée— les tendances de l'individu à se conformer aux faits sociaux dont les mobiles historiques restent en dehors de toute discussion, me semble clairement indiquée par les facultés de l'individu différencié qui coexistent avec les activités psychiques des masses. Celles-ci, des psychoses de guerre à la mode, des chants populaires à la naissance des coutumes, de la réclame aux lieux communs, s'emploient à combler dans la vie de chacun un lieu vacant et disposé à accueillir les manifestations publiques relatives au monde extérieur. Le devenir de l'homme implique en son essence le devenir de ses nécessités. Une rigoureuse et constante mise à jour de leurs formes et de leurs contenus s'impose de par la nature même des progrès scientifiques. Si le réformisme socialiste tend à satisfaire les besoins de la vie matérielle attardés à un état de fait depuis longtemps surpassé, il n'y a pas à s'étonner que pareille contradiction puisse avoir une répercussion sur l'efficacité même de la théorie révolutionnaire. Le phénomène social de misère psychique, conditionné par celui de l'ordre matériel, détermine à son tour toute une série d'actes sociaux et doit être examiné pour l'élaboration d'une nouvelle théorie révolutionnaire de la connaissance. De même que les relations réciproques d'un nombre d'individus donné forment la société, de même cette dernière prend la figure moyenne de ce nombre et suit un destin unique qui résume, englobe et domine le destin de chaque partie composante. C'est là, me semble-t-il, la signification de la superstructure sociale dont il importe d'humaniser l'expression essentielle en vue de la libération réelle de l'esprit. Il faut donner à la haine présente contre la société bourgeoise le complément de son terme opposé, celui de l'espoir, dans la société à venir, de voir satisfaits les désirs opprimés et d'intégrer dans l'ordre psychique les possibilités endormies ou atrophiées qui constituent le sens résiduel de la dignité humaine.

### NOTE III

#### LA CONCLUSION MÉTAPHORIQUE (P. 52.)

Pour la psychanalyse, l'acte de transfert marque le retour concret des fonctions psychiques de l'analysé à une position d'équilibre vulgairement appelée « guérison ». Mais si, poussé à l'extrême chez le malade, le transfert est clairement interprété et étudié parce que son degré d'intensité le met brutalement en lumière, ce phénomène existe sous une forme latente chez tout individu et détermine, sous la forme la plus commune le processus de la comparaison qui est à la base du mécanisme du penser. Cet acte de transfert figure, sur le plan mental, le rétablissement fonctionnel de l'équation métaphorique, c'est-à-dire le pouvoir de projeter sur le dehors les facultés restées attachées au sujet ou celui de projeter les facultés attribuées à un objet donné sur un autre objet, facultés qui se transmutent en changeant de destination selon un principe d'équivalence.

Comme le transfert, la métaphore exige deux termes qui se présentent, s'affrontent et s'opposent et qu'on réunit en reflétant sur l'un les propriétés de l'autre. Le dernier terme de la comparaison, tout en restant muet sur le sens du premier qui est déterminant, absorbe intégralement sa qualité et arrive par là à lui attribuer, a posteriori, une nouvelle signification. Grâce à l'économie de style et au processus elliptique qui président à cette opération, on assiste à la naissance de l'image.

L'expression « refus unilatéral d'envisager les manifestations de la vie extérieure » implique donc la perte des facultés de rétablir dialectiquement l'opposition des deux termes métaphoriques en vue de leur conciliation. Si cette perte est signe de refoulement, le rétablissement de leurs fonctions contient toutes les possibilités expansives de l'individu qui tend à la connaissance et contribue indirectement à la formation d'une idéologie révolutionnaire par le sens de la synthèse qu'il éveille. Ce sens résulte des antagonismes puissants (dont la lutte des classes n'est qu'une généralité pouvant englober tous les cas particuliers d'opposition) et peut, de par son fonctionnement même, éviter à l'homme l'état de régression ou de stagnation idéaliste en l'incitant à se considérer, dans sa multiplicité propre, comme un dépassement en devenir de stades de conscience successivement acquis.

Comme la production humaine est régie par des échanges, celle de l'esprit comporte la création de nouvelles métaphores, cette dernière

étant non pas une technique, mais une continuelle adaptation des formes de pensée aux nouveaux contenus qu'exige le lent cheminement de la connaissance. On pourrait sommairement affirmer que le « charlatanisme inné de la pensée » consiste dans la juste expression de ce perpétuel échange métaphorique qui aide à vivre par progression et accroissement, un contenu nouveau couvrant un autre et se basant sur lui pour la production de nouveaux contenus, chacun niant le précédant après en avoir assimilé le sens, tandis que toute fixation du mode de penser dans des contours rigides, d'apparence immuables, caractérise les états morbides des névrotiques qui, liés à la croyance de la stabilité des configurations d'images, sont victimes d'une dangereuse obsession. La thérapeutique employée par la psychanalyse consisterait donc à apprendre au patient à passer d'une chose à l'autre selon le mode métaphorique (ce passage excluant par son dynamisme même toute idée de pessimisme organique), c'est-à-dire : l'emploi naturel et continu du transfert dans le processus de réduction et de dissolution de toute image du monde dont le malade a pris connaissance et qu'il a inhibée, ou, si l'on veut, d'une manière plus générale : une méthode de systématiser l'oubli, méthode rendue productive par la transposition de la qualité de base de l'objet oublié sur le plan de la quantité.



#### NOTE IV

##### LE PROBLEME DU LANGAGE EN TANT QU'ATTITUDE MENTALE (P. 61)

Au noyau même de toute discussion, devançant les causes d'une série d'incompréhensions et les contrôlant par l'examen du principal outil mis à la disposition de l'homme, celui de l'expression, devra se placer le problème du langage en tant qu'attitude mentale. Créé en premier lieu pour répondre à un empirique et élémentaire besoin de communication, ou plutôt perfectionné dans ce but, car il existait déjà auparavant au stade de cris et de sons inarticulés, le langage adhère au penser avec lequel bientôt il fait corps. Il se développe selon des élans immuables de l'instinct (le déroulement parallèle de ces derniers chez des peuples sans liens entre eux prouve que l'on peut parler de lois), élans qui, reliés à l'acte de transfert sous leurs formes respectives de tabou, de totémisme et de potlatch ont déterminé sa phase métaphorique. Passé ensuite par le crible des nouvelles connaissances acquises, des analogies, des identifications, des coïncidences, des incidences, de la causalité, etc., exprimées syntaxiquement, c'est-à-dire ayant subi le processus de symbolisation, le langage tend à chaque étape du développement de la société à s'adapter à une moyenne, à une somme de conditions nouvellement présentées à lui et à couvrir la validité des nouvelles acquisitions dans le cadre d'une actualité donnée, en les rendant jusqu'à un certain point automatiques, de l'autorité que lui confère leur acceptation par la masse qui, arrivée à une sorte de saturation conceptuelle, renonce aux vérifications individuelles dont elle n'éprouve plus la nécessité, la connaissance s'étant familièrement assimilé les nouveaux contenus comme autant de repères dans un champ ouvert à tous les vents.

Il faut penser à ce que représentent les découvertes de la roue et du feu, celles de Copernic, celles de Newton relatives à l'astrophysique, les influences des matérialistes du XVIII<sup>e</sup> siècle, sur le cours des idées et des événements, pour se rendre compte à quel point une image, résultant de l'expérience scientifique, reste stagnante au fond de la conscience de l'homme et comment de ce résidu momentanément statique, toute une nouvelle multitude de manières de penser naît par analogie et antithèse, après que l'image initiale fut absorbée, sans discussion possible, dans le domaine même des nouveaux modes de penser. Elle commande, sur le

plan social, la fonction du langage en tant que collection de cadres variés, de récipients et de schèmes fonctionnels dans lesquels toute nouvelle idée peut s'aménager de manière virtuelle si elle n'y prend naturellement sa place.

Ainsi s'explique-t-on la popularisation du langage de nature rationaliste, passé comme nouvelle acquisition dans la masse à la faveur des secousses de la Révolution française — à la faveur surtout de la transformation sociale qui s'en est suivie — langage ayant cumulé les données de la science dont les revendications idéologiques mises en avant ont préparé cette même révolution. Mais, d'une façon générale, le langage vit encore de nos jours sur cet état de choses et sur les conventions du XVIII<sup>e</sup> siècle. Aussi bien éprouve-t-il une difficulté toujours croissante (car la pensée elle-même lui est tributaire par les limites qui lui sont assignées) de contenir sans altération l'expression des phénomènes de la science comportant des configurations excentriques à celle des images sensibles, comme les notions récentes des corps à plus de trois dimensions, du temps-espace, de la matière-rayonnement, de l'indétermination, etc. Ce langage imprégné d'une certaine pensée (ou cette pensée assujettie au langage) a rendu possible, en grande partie, la fixation, au moyen des lieux communs, des principaux éléments de la physique mécaniste. Introduits dans le langage, ils se défendent bien de tout doute à leur égard. Il s'avère que la *vérification rigoureuse* — en dehors des malentendus linguistiques et des survivances des conceptions anthropomorphes — de quelques expériences élémentaires a indiscutablement fait découvrir les principes de la physique moderne. Si j'ai pris comme exemple le cas de cette dernière, c'est qu'il rend pratiquement explicite le phénomène de stabilisation de la connaissance dans la langue et le processus social de sa transformation par l'accumulation notionnelle et par son dépassement. Mais les autres sciences auraient pu aussi bien conduire au même déroulement et prouver qu'à défaut de brusques changements sociaux, les facteurs linguistiques des modes de penser tendent à fausser la courbe de leur développement.

Les différences entre les potentiels conceptuels, les déformations généralisantes et péjoratives, des langues étrangères, marquent les différences spécifiques dans l'évolution sociale des peuples correspondants. Il faut prendre en considération les divers mécanismes des langues parlées par de différents groupes sociaux à l'intérieur d'un même pays et une certaine identité de fonctionnement des langues des

peuplades sauvages, éloignées entre elles mais présentant des caractères de similitude dans leur organisation sociale, pour saisir le rapport entre la connaissance et la nature intime du langage et celui de leurs fonctions interchangeables sur le plan de la société.

Il serait erroné de croire que nous sommes exempts du fonctionnement psychique des trois formes mentales privilégiées du tabou, du totémisme et du potlatch qui, au sein de la société primitive, tiennent sous leur emprise directe et les dirigent, la vie sociale et intellectuelle dans toute leur ampleur. En assignant des conditions fondamentales identiques à nos civilisations modernes (des survivances d'exogamie, etc., prouvent jusqu'à l'évidence que ces formes ont été universellement communes aux sociétés primitives), il faut admettre que seuls leurs attributs matériels ont disparu car, déracinés d'un milieu qui était le plus propice à leur développement, ils se sont répandus comme une mousse imperceptible sur la surface entière de notre mode de penser au point de se confondre avec la pensée elle-même. C'est dans l'évolution, suivie de sautes brusques, de ces méthodes automatiques inhérentes à l'homme et qui constituent son substratum psychique, sautes suivies à leur tour de nouvelles inhibitions, que, historiquement, on établira le degré d'interdépendance du rationnel et de l'irrationnel. Au stade actuel de la mentalité dite « civilisée », quoique l'absorption de ces trois formes de pensée primitive dans la masse du rationnel soit jusqu'à un certain point accomplie, ce sont néanmoins elles, ou plutôt leurs traces mnésiques, qui, du fond de leurs transparentes cachettes, agissent encore sur certains mécanismes de la pensée. La nature de la libido ayant été décelée dans les processus de formation des symboles ainsi que l'étymologie de la plupart des langues primitives en fait foi — c'est-à-dire dans la création même de la langue (qui, elle, reproduit sur une autre échelle la création des êtres vivants) — et, d'autre part, la prédominance de la libido dans notre vie affective étant désormais expérimentalement prouvée, il résulte que toute transformation de la langue sera liée à celle des conditions affectives de l'homme, comme une construction qui, ne pouvant se concevoir sans fondations, est néanmoins conditionnée par l'existence de celles-ci.

Si les mots ne naissent que lorsque l'idée qui les désigne s'est confinée en une image assez limitée et stable pour que le déclenchement d'un mécanisme minimal de la représentation les affecte, les formes mêmes de la phrase par lesquelles les possibilités de la pensée arrivent à s'exprimer sont incluses en miniature dans le procédé de la formation des mots et reproduisent sur une plus grande échelle la somme globale des

expériences vécues et concluantes. Le rôle des formes syntaxiques est de mettre en rapport les mots pour leur assigner le sens voulu et expressif, fonction assumée dans le langage parlé par le geste et l'intonation. Ces formes de langage sont aussi en quelque sorte symboliques et sont sujettes aux critiques que l'on est en droit de formuler quant à la logique dont elles ont l'air de vouloir procéder mais avec lesquelles elles sont concomitantes comme tout ce qui tombe sous les sens. Il n'y a donc pas de répudiation de la logique qui n'aille de pair avec une critique de la syntaxe. L'expression de la pensée devra être impudique, insolente et brutale, même injuste à la rigueur, si elle ne veut sombrer dans l'annulation verbale qui, au degré de nos connaissances actuelles, doit être considérée comme improductive et tautologique.

Il s'agira, non seulement d'adjoindre au langage de nouveaux concepts-désignations, mais de transformer radicalement sa nature, la syntaxe ; cette transformation répondant aux exigences intuitives de la science actuelle, c'est notre attitude même à son égard, la conception qui en résultera pour son aptitude interprétative, qui sont mises en cause. Elles influenceront sur les démarches possibles de l'évolution linguistique quoique celle qui prédomine soit entachée d'un principe de prévoyance par la gêne et la difficulté à englober ce qui, à un moment défini, peut être exprimable, principe qui ne permet au langage de s'adapter aux nouvelles exigences qu'avec retard et timidité, en procédant par les tâtonnements de milliers d'enquêtes auprès de toutes les couches de la société qui ne sont pas trop pressées de lui accorder satisfaction. La lenteur même des progrès de cette évolution à chacun des échelons intermédiaires que constitue l'adoption des nouvelles propositions lorsqu'elle est couronnée de succès, est le sûr garant de la solidité du ciment qui lie le langage à la structure psychique des populations grégaires dont il ne faut pas sous-estimer— malgré le mouvement qui les anime— la paresse intellectuelle, par une étrange ironie dénommée le bon sens quand c'est le mauvais qu'il aurait dû s'appeler— la routine, la force inerte de l'habitude et les résistances qu'elles opposent aux méthodes de connaissance et d'investigation. Quoique le langage ne puisse changer dans ses racines mais seulement se transformer par dépassements d'états signifiés successifs et cela, lorsque la normalisation de ce qui actuellement n'est exprimable que par symboles bruts ou formules de signalisation sera devenu expérience vécue du domaine public, il incombe au poète de démontrer par l'acte qu'une certaine ductilité, un caractère de mollesse dans l'adaptation traduite, de laisser- aller voluptueux de la matière

linguistique, rend possible cette transformation. Que les événements sociaux jouent un rôle de premier plan dans ces changements, que le langage lui-même soit un phénomène d'ordre social, rien de plus incontestable quand on pense à de multiples exemples fournis par l'histoire des langues et celle des mots— les langues imposées par les conquérants aux peuples conquis ne signifiant rien quant aux origines de ces peuples— et aux possibilités d'expression contenues, de nos jours, dans la classe opprimée, dont elle détient l'exclusivité et qui pourtant subit la domination du parler de la classe des oppresseurs. Mais si des survivances animistes, impliquant les recherches des essences philosophiquement formées sur le moule théologique doivent être éliminés, ce serait une grave erreur de vouloir placer la charrue devant les boeufs en demandant la démonétisation effective de ces formes linguistiques avant que les notions elles-mêmes relatives aux croyances et aux conventions qui les soutiennent (les statuts de leurs manifestations pensées) aient disparu de la circulation en changeant de sens. Pour qui ne confond pas le symbole avec la nature intime de la chose qu'il comprime et signale, le contexte avec le sens, ou le nom d'une femme avec la nature de celle-ci, il ne fait pas de doute que la compréhension de toute une série de phénomènes de la science de l'âme et de celle de l'univers, telles qu'on commence déjà à les faire procéder de l'homme au centre pour les projeter sur l'extérieur, n'est pas possible dans les éléments d'une langue faite à l'usage des stades antérieurs, périmés, attardée à des systèmes déjà dépossédés de leur contenu. Or, de ces systèmes, c'est la société actuelle entière qui est résultée, dans toutes ses formes économiques et intellectuelles, dont elle dépend ou qu'elle a intérêt à défendre. C'est donc au changement de la société actuelle, à la suppression radicale de la classe opprimeuse (car c'est elle qui maintient le monopole de la domination économique, donc humaine, sur un niveau constant) qu'est liée l'intégration correcte, c'est-à-dire en correspondance avec le langage, dans le monde, des nouvelles données de la science sans laquelle nous perdrons bientôt tout contact avec ce qui nous entoure et sans quoi nous ne saurions vivre en conformité avec nous-même. Dans son état actuel, la science est mûre pour une transformation de ce genre. Elle se doit de l'appeler consciemment car, quoique contribuant à sa préparation par les problèmes des nouvelles nécessités qu'elle soulève, c'est de ce brusque renversement des valeurs sociales que découlera pour elle la possibilité de poursuivre, en tout état de cause, son processus de production.

## NOTE V

### LA POÉSIE, LA TRANSPARENCE DES CHOSES ET DES ÊTRES

P. 62.

L'identité entre le rêve et la poésie est une des simplifications auxquelles souvent on a recours pour caractériser cette dernière en l'absence d'une vérification rigoureuse de leurs rapports. Une certaine parenté de nature a pu être décelée dans leurs manifestations respectives, en ramenant l'un et l'autre à des phénomènes d'automatisme psychique, dont les mécanismes, bien entendu, se touchent et s'influencent réciproquement si l'on consent à confondre leur théorique morcellement avec la réalité immédiate de leurs particularités. Mais, l'automatisme psychique ne présentant qu'un seul des aspects du problème aussi bien pour ce qui est de l'aliénation mentale que de la poésie, par rapport au rêve, démontre nettement l'insuffisance de cette méthode. On s'est efforcé, pour plus de vraisemblance, de réduire la poésie, telle qu'elle devra être, à un mécanisme objectivement automatique. Sans dénier à celui-ci une vertu fonctionnelle et stimulatrice, utile à plus d'un égard, il ne faut pas hésiter à voir dans l'exclusion des modes de penser de l'ensemble des éléments de recherche (seuls modes auxquels la poésie est rattachable) la valeur dérisoire des résultats acquis.

Pour obtenir un compte plus exact de la similitude substantielle entre le rêve et la poésie, il est nécessaire de remonter à des époques où— en raison du penser non-dirigé qui imprégnait (et dans lequel baignait) la masse des connaissances rendue consciente à l'homme— ils ne constituaient pas encore le domaine hermétique qu'ils occupent actuellement. D'objet de connaissance qu'il était, le rêve est devenu objet de désir et de refoulement. Le penser dirigé (logique, productif) des temps modernes, ayant pris le rôle prépondérant qu'on lui connaît par le développement des sciences dans les sociétés individualistes, ne contient plus qu'à l'état de germe le penser non-dirigé (associatif, improductif) refoulé, qui pourtant prévalait dans les sociétés primitives. Mais le penser dirigé lui-même n'était qu'un rudiment (dont la forme nous est inconnue) dans le penser précédent. Ce brusque saut, ce renversement de valeurs coïncidant avec la transformation des sociétés collectivistes en sociétés individualistes, est visible dans le développement des civilisations préhistoriques par l'étude des fouilles entreprises dans divers pays. Il a donné naissance à ce quelque chose de plus que la simple amplification

du germe de penser dirigé et qui est la signification, la portée et le ton dont se réclame sa croissance accélérée. Un point de saturation constitutive est prévisible dans la civilisation matérielle qu'il a engendrée et son débordement, sous le principe du changement de la quantité en qualité, aura le caractère total que nous attendons de la révolution. Le penser dirigé est cependant bien éloigné d'atteindre à l'état de pureté qu'on voudrait lui octroyer et c'est le trouble permanent qui intervient à chacune de ses opérations qu'il s'agit, pour nous, de limiter. Grâce à la force d'expansion que tient en réserve le germe du penser non-dirigé, un mouvement similaire à celui qui s'était déjà produit, sur la base des perfectionnements acquis et des connaissances inhibées, consécutivement aux transformations de la société, est susceptible d'avoir lieu dans l'avenir. Le rêve est la concentration extrême de ce trouble désigné comme penser fantaisiste, imaginaire, rêverie diurne, etc. Il sert, de l'autre côté de la barricade qui sépare les deux mondes subjectif et objectif, d'instrument de signalisation à toute une série de névroses et de maladies mentales. Mais en raison de la manière imprécise dont le rêve touche à notre conscience, la fragmentaire intelligence que nous avons de lui, permettra-t-elle, à l'égal des déductions paléontologiques, de reconstruire le mode de penser engendreur, non pas seulement tel qu'il a déjà existé, mais surtout, en conformité avec sa loi du devenir, tel qu'il s'épanouira dans un milieu propice de l'avenir? La participation inhérente du penser dirigé à l'élaboration de ses propres conditions futures est peut-être en mesure de nous laisser entrevoir sa destinée probable, mais nous oblige à nous restreindre au domaine des nécessités objectives et des désirs subjectifs que ce penser représente dans son état vivant, pour nous.

Pour définir les relations entre la poésie et le rêve (et par conséquent le mode de penser qui le contient), je ne fais qu'esquisser ici quelques propositions qui me semblent dignes d'être prises en considération.

Elles consisteraient à démontrer que le symbole onirique, se concentrant en un point sur une ligne donnée par la limite entre le conscient et l'inconscient, tire sa substance des faits refoulés, de la profondeur du subconscient, de leur masse, en les faisant converger vers ce point dont le processus d'éclosion en pleine conscience (dans les régions limitrophes) constitue le symbole perceptible, tandis que le symbole poétique, prenant naissance sur la même frontière et figuré aussi par un point (qui serait le processus de sa prise de conscience à travers les images, les métaphores, etc.) projette sur le monde extérieur, par

divergence et sous une forme supérieure, des faits correspondants à ceux qui gisent à l'état latent sur les fonds du monde intérieur. Ce qui est relativement statique est transformé en relativement dynamique et les facultés inhibitoires du rêve se transmutent en facultés exhibitoires de la poésie. Le rêve et la poésie seraient, sur des plans différents, le même pivot autour duquel les refoulements arriveraient à être objectivés.

Il y aura lieu ensuite de ramener l'action du poète à un phénomène de *mimétisme* par son assimilation à un objet extérieur ou par l'absorption des facultés d'un objet dans celles d'un autre, phénomène prenant part à l'acte du transfert et qui, par la concentration des fonctions des sens sur un seul d'entre eux, trouve dans la biologie et dans le règne des animaux un fonctionnement correspondant. Cette méthode panthéiste conduirait à considérer comme mimétiques certaines analogies des démarches ou des tournures générales du rêve et de la poésie, en tant qu'attitude devant le monde extérieur. Le rêve et la poésie seraient, dans ce cas, les moules d'une même et unique représentation. L'intervention des symptômes de l'hystérie, du délire d'interprétation, etc., adoucis dans le fonctionnement de la simulation, des obsessions, assumerait à la poésie le rôle d'une tentative symbolique d'identification du poète avec le monde intérieur et extérieur.

Cela nous amènerait à établir dans quelle mesure l'état psychique où se plonge le poète, sous certaines conditions, répond à un fort désir de retour intra-maternel — état provoqué ou cultivé au moyen des procédés obsessionnels, par la spécialisation des facteurs en une plus faible dose, propres à tous les individus — et dans quelle mesure la rêverie diurne, le rêve, etc., facilitent le travail du même désir de confort pré-natal, ou la formation d'un milieu paradisiaque fait de manque de conscience, milieu servant de sélecteur ou d'appareil régulateur à cette angoisse de vivre qui provient du traumatisme de la naissance. La poésie objet-sujet de désir, extrairait du rêve sujet-objet de désir, matière suffisante à une compensation par sublimation et obtiendrait, à un titre analogue à celui du rêve, un rôle organique dans le comportement de l'homme.

Ceci contribuerait à situer la poésie dans le cadre des fonctions humaines, mais ne suffirait pas pour l'envisager dans la multiplicité de ses facettes. Tout au plus aurait-on indiqué que, liée à l'acte du penser, la poésie est sujette à des transformations, mais que, comprise comme un *état organique*, elle est irremplaçable parmi les préoccupations de l'esprit. Il faut s'élever contre ceux qui, ne prenant de sa signification que la part désignée comme *moyen d'expression*, essayent de la faire dévier vers une



activité médiatrice et documentaire de description allégorique dans un but moralisateur de fabulation et de propagande. (J'ai montré ailleurs comment la *poésie-activité d'esprit* s'oppose à la *poésie-moyen d'expression* et comment la première tend à intégrer la seconde, en se débarrassant des attributs des mots, des couleurs, etc. et à la dépasser.) Cette méconnaissance de la nature de la poésie instituée, à la faveur d'une théorie de la fixité de l'événement dans l'histoire, une constante erreur, et dispose ceux qui ne sont tentés de voir en la poésie qu'un phénomène social de traductrice des sentiments, à lui chercher d'avance la place qu'elle prendra sous sa forme préalablement déterminée.

En relation avec cette survivance idéaliste du concept historique qui, de plus en plus, se fait jour lorsque certaines activités artistiques sont réduites à chercher rétrospectivement la confirmation de leur validité, il me semble nécessaire d'insister sur un de leurs caractères qui les conduit, en droite ligne, dans cette voie de régression. Je veux parler de la perte progressive de la notion de risque dans l'art moderne qui, initialement, est intervenue comme moment par excellence révolutionnaire dans sa constitution. L'oeuvre d'art considérée en quelque sorte comme un casse-cou, comme un acte spontané et irréfléchi, comme une protestation dédaigneuse, non seulement envers l'opinion courante et sa capacité temporaire de compréhension, mais aussi envers l'ensemble des postulats de l'artiste lui-même, tend à disparaître par la formation, dans l'essence même de ses moyens d'expression, d'une position plus ou moins inconsciente de sécurité. Ce n'est pas la réaction objective provoquée hors de ses cadres ni la résistance coutumière des partisans de la rigidité des formes d'art qu'il importe de discerner dans cette opposition de principe, mais la relation intrinsèque de danger réel que comporte ou rend possible l'oeuvre à l'égard de l'artiste, danger ressenti par lui au point de s'y engager sans restrictions. Cette stabilisation relative des valeurs, cette tendance à la fixation des moyens d'expression qui, à la suite de leur vulgarisation (les écoles, la mode, etc., aidant), tel le langage, est susceptible de se transformer en style (dans un milieu favorable et un espace déterminé), résulte de l'alternance oscillatoire des jeux des générations et représente la marche dialectique du principe de germination qui, sur une plus grande échelle, fait que les époques d'art se surpassent et meurent, pour renaître sous une forme supérieure, à un point culminant donné par de nouvelles adaptations.

Une défense de l'immobilité du phénomène artistique serait la négation de son rapport avec le phénomène économique-social qui, lui, est

continuellement en mouvement. C'est pour cette raison que toute activité artistique concertée (s'étant assimilée le caractère de collaboration propre à un groupement), arrivée à un terme maximum de souci envers sa sécurité essentielle, doit être consciemment abandonnée ou transformée dans ses assises.

Les regrettables tics que sont les obsessions délibérées, répandus à profusion, tels des jeux d'esthètes, sur les aspects passagers du monde environnant, non sans l'influencer par ailleurs, et qu'à la veille d'un renouveau on charge du déclin de l'époque condamnée, seront absents quand il s'agira de faire valoir à la poésie, en dehors de la forme extérieure adoptée par elle dans les mots, l'orientation profonde de son contenu latent. Il serait présomptueux, en partant de la découverte de certaines méthodes destinées à stimuler l'inspiration, de vouloir procéder à l'édification d'un système du monde. On ne saurait contester l'ascendant que ces méthodes et cette stimulation aient pu, à la rigueur, prendre sur l'oeuvre d'art qui en résulte et qui les contient, mais il n'en reste pas moins que la notion d'art et de poésie, dans toutes les acceptions temporelles et permanentes qui y sont attachées, notamment comme acte et moyen de connaissance à la fois a été à peine effleurée par de réelles investigations.

Il y a un abîme entre les activités concentrées sur un minimum d'entente, à tendances restrictives, des associations artistiques, activités dirigées et intéressées, et le résidu propre de la poésie qui est loin d'avoir été défini. Toutefois, une certaine unanimité d'ordre pratique s'est constituée autour de ce que l'on considère comme poésie, activité insouciante et désintéressée, aussi bien pour ce qui est des valeurs de plusieurs espèces qu'on lui attribue (se manifestant sous la forme écrite, peinte ou même en dehors de toute réalisation empiriquement contrôlable), que pour ce qui est de son comportement réel dans le monde ou de celui de l'individu envers elle. Le résidu de la poésie n'a pas encore été dégagé, il est vrai, des scories, des paresseuses réminiscences, des circonstances décousues, au moyen d'une technique rigoureuse et cohérente d'élimination. Mais, d'une part, la poésie participe à un nombre considérable de phénomènes encore mal connus et, d'autre part, il serait vain, même si l'on arrivait à objectiver sa nature, son état de pureté, de préconiser ce résidu comme la seule forme sous laquelle il importerait d'en comprendre la reproduction. Ces rebuts individuels en font, pour la plupart, partie intégrante s'ils ne la déterminent dans sa texture. La matière fugace même de la poésie devra être contenue dans la définition de son résidu. De ce fait,

l'importance de la poésie est plus grande que celle d'une activité expérimentale de l'ordre de l'esprit, car elle embrasse, dans leur totalité complexe, les destinées de la pensée. Son sort est intimement adhérent aux perfectionnements que nous sommes en droit d'attendre de la part de celle-ci. Là réside la difficulté qu'il y a à isoler un processus de caractère organique humain par une méthode coordonnée. Tant il est vrai que le fonctionnement même de la pensée gravite autour de la poésie, tandis que celle-ci élève la pensée, la dépasse et la nie dans son devenir. La résorption de l'une dans l'autre sera le fait d'une profonde révolution. La perte des caractères individuels de la poésie, que la rapide transformation des conditions sociales, dans l'attente de ce choc définitif, semble corroborer, montre encore plus clairement la voie nécessaire du passage de la pensée dirigée à la pensée non dirigée sur le plan dialectique.

Telle m'apparaît, débarrassée de sa gangue, la notion de la poésie en devenir et la permanence de celle-ci à travers ses formes historiques : subordonnée au penser, mais dépassant, en tant qu'activité d'esprit, les modes de ce penser, elle pourra, à son tour, le commander sans faire appel à l'aide commode et typique des mots, des couleurs, des surfaces et des volumes, quand les conditions nouvelles de l'homme auront rendu propice, non pas le retour en arrière, mais, dans l'avenir, la superposition d'un mode de penser accru à l'actuel qui aura parfait son circuit et sa maturation, comme une superstructure qui, venant de la plus profonde antiquité, est portée par le rêve et la poésie dont ils constituent de nos jours, les ferments et les principes actifs.

## NOTE VI

### POUR EN SORTIR PAR LA LUTTE (P. 80.)

D'une manière ou d'une autre, plus générale que particulière, tout est dans l'un comme l'un est dans tout, mais la volonté d'acquérir la conscience de cette interdépendance, dans les conditions circonscrites par les sens humains, demande que l'être se hausse sur un piédestal soit pour jouir de l'aspect à lui offert— scandaleuse attitude—, soit pour agir sur le plan de la réalité médiate ou immédiate après en avoir pris connaissance au moyen d'une certaine contemplation brute ou due à l'analyse. Rien pourtant, dans ce dernier cas, ne change à sa façon de prétendre à la compréhension totale, cependant limitée par les sens, donc impossible et, partant, d'aboutir à la séparation ombilicale entre le monde extérieur et lui. C'est en raison de cette limitation que tout effort d'objectivité sera soumis à une loi de relativité simple qui lui ôtera la valeur hautaine, supposée indifférente aux phénomènes temporels-spatiaux, qu'elle aime s'octroyer.

Rien ne se soustrait ni à son berceau ni à sa tombe et surtout pas à chaque particularité du trajet parcouru de l'un à l'autre. Pour changer le monde, il faut non seulement en faire partie mais aussi en reconnaître la réalité immédiate : c'est l'effort auquel tend tout compromis d'action, car ce n'est que du dedans que l'agissant prend sa forme propre. Par tous les moyens on essaye de valider la nature de ce compromis les conditions actuelles d'angoisse de vivre ne permettant d'accéder à la communion de l'être et de la réalité extérieure que si l'on en accepte délibérément la sordidité désespérante et, dans le meilleur des cas, je veux dire dans celui d'une certaine passivité, si on ne la conçoit que comme un délire euphorique d'interprétation ou comme un mirage instantané (même futile ou déjà entré dans la voie chronique du dérèglement et de l'automatisme) qui dans la société actuelle sont les seules expressions possibles de la beauté. S'il est souhaitable d'user de cette dernière jusqu'à la saturation pour en épuiser la lettre et l'esprit, pour la réduire à un minimum qui s'approchera de ce qu'il peut y avoir d'éternel, de biologique en elle, pour de là passer à la traduction de ses caractères dans la masse totale du comportement humain, il est dangereux de l'assimiler à la réalité du monde extérieur, car cela équivaldrait à la reconnaissance des manifestations actuelles sociales et économiques qui y prennent place. On assignera à cette réalité le rang de la plus extrême atrocité pour

que, de la destruction de sa forme présente, dépende l'intégration, dans une nouvelle figure espérée, des éléments dérobés à l'expression humaine en ce que ceux-ci ont de perpétuel et de non conditionné par la misère ambiante, par ce qui nous est connu actuellement. Cette proposition, destinée à élargir le débat de la lutte des classes et l'étendre à un domaine qui échappait à son emprise, l'activité artistique entre autres, n'exclut pas la fonction certaine d'influences réciproques entre l'exploitation de la beauté et le combat systématique contre l'atrocité du monde extérieur, considérés l'une et l'autre soit comme un virus latent introduit dans la société en vue d'imprévisibles prospections de l'âme humaine au moyen de créations issues de successifs anéantissements, soit comme un contenu manifestement délimité par les conditions sociales, contenu ayant trouvé sa cristallisation formelle dans l'acceptation comme telle du fait accompli et conçu en son propre devenir. Ces deux virus et faits, sur des plans variables, se servent mutuellement comme aliments et se résolvent, simultanément, en produits, mais toutefois dans l'unique mesure où un provisoire résultat est susceptible d'interrompre sa course aux transformations pour se fixer pendant un instant et devenir à son tour un aliment nécessaire. De cette destruction de la destruction est formée la chaîne d'inhibitions et d'exhibitions généralisées et ininterrompues ou le rapport mutuel d'influences entre l'individu et le monde extérieur.

Dans l'état actuel de son cheminement, ce système cohérent de la pensée que constitue l'art est à l'abri de toute atteinte destructive de la réalité environnante, car, strictement posé comme un jalonnement de l'individu sur un certain parcours de l'univers, aussi objective que puisse être son action sur le monde sensible, il n'est que l'expression essentielle de l'individu (en tant que phénomène introjecteur) et, par là-même, échappe à toute rigueur et à tout contrôle extérieur. Ce n'est que l'individu qui engage son entière responsabilité dans cette activité, quitte à être de force à changer les conditions critiques et idéologiques du monde extérieur pour s'établir par la suite dans la nouvelle concordance, à préparer la voie de cette transformation, ou, en cas de non-réussite, à périr comme tout ce qui n'est ni déterminé par l'actualité, ni déterminant pour l'avenir. Il y a donc dans une activité de cet ordre autant d'espoir en puissance d'univers qu'il y a de désespoir dans la fatalité que comporte envers elle un déterminisme donné pour le changement du monde. Il y a autant d'interpénétrabilité entre l'oeuvre d'art et le phénomène économique-social, que de lutte pour imprimer le sens de direction au changement

proposé. Il serait faux de croire qu'un cantonnement sévère de leurs sphères phénoménales dans leurs limites propres, rejette chacune de ces activités sur un but défini et distinct, car, la connaissance étant leur unique but, les problèmes qu'elles posent, malgré leurs moyens d'expression différents, seront essentiellement les mêmes.

Loin de moi la prétention d'épuiser un sujet aussi ardu (car continuellement en état de fluctuation) que celui qui engagerait l'individu en fonction d'espérance sur une voie de prédiction estompée ou de désenchantement précis. Le conflit à résoudre réside dans la proposition suivante : il n'est pas possible d'élaborer une méthode de connaissance par un quelconque mode propre à l'art sans être révolutionnaire, comme il est impossible à l'artiste de se consacrer au renversement des conditions sociales actuelles en sacrifiant de propos délibéré à cette activité ce qui constitue la part des caractères acquis dont il est effectivement le dépositaire ou son apport spécifique à cette même connaissance. En d'autres termes : il n'est pas nécessaire de renoncer à la poésie pour agir comme révolutionnaire sur le plan social, mais, être révolutionnaire est une nécessité inhérente à la condition du poète. L'acceptation de cette formule d'immanence conclut, aujourd'hui plus que jamais, non pas tant à la justification de l'activité dite d'art moderne qu'à la précision des tâches révolutionnaires dont elle se doit d'imposer le contenu, car d'elles dépendra son existence même. Du rejet de cette formule résultera la séparation des pouvoirs qui, à l'éternel dualisme bourgeois, la main gauche ne sachant ce que fait la droite, ajoutera celui où le révolutionnaire militant s'opposant à l'artiste, incite ce dernier à se retirer dans sa maigre tour de fameuse mémoire. Ces deux termes de révolution sociale et de poésie, imbriqués en tant qu'effets d'un commun intérêt devenu passion, sont inséparables, quoique apparemment ils semblent, chacun, correspondre à une technique particulière, exclusive et inconciliable. Pour le poète, la pratique de la vie en fait pourtant un unique commandement. Dans la proposition : « il n'est pas nécessaire de renoncer à la poésie pour agir comme révolutionnaire », si l'on envisage la révolution elle-même comme l'aboutissant du régime capitaliste et les individus qui la préparent, en contradiction avec lui mais néanmoins non encore débarrassés des caractères psychiques dus à son ambiance, il est aisé de remplacer la poésie par l'amour, les désirs et mêmes les vices— ou dans un sens analogue par les besoins organiques, biologiques et matériels— pour se rendre compte qu'il serait illusoire et inefficace de demander la suppression radicale de certains éléments au profit de l'idée

révolutionnaire. Une unique méthode de connaissance est applicable à la réduction des termes de révolution et de poésie injustement pris pour contradictoires, parce que, apparentés sur le plan du devenir par leur commune prévision d'une intégration humaine dans la juste mesure des obligations et des jouissances et concomitants quant à la formulation des postulats d'opposition à ce développement, tout doit être remis en question pour aboutir à l'entière concordance de leurs données.

Il est difficile, dans la situation actuelle du poète, de concevoir autrement que comme rupture d'une ligne donnée de culture de civilisation, de force sociale, la nécessité passionnée qui forge en lui une réalité de plus en plus agissante, tout en laissant à l'espoir une vaste échappée, la liberté de se développer après la rupture, de même que sa mémoire, en anticipant, interprète déjà comme douloureuse l'affligeante masse qui se trouve avant elle ; mais c'est en vertu de l'élément irrationnel de cet espoir que le poète en assume la responsabilité, car, rendu conscient, le processus en formation de la réalisation, dont on peut déjà prévoir certains caractères tendant vers une moyenne, le plonge dans une irrémédiable détresse, en le laissant, aussi bien avant qu'après la rupture, en dehors de tout. Ne serait-ce le fait qu'en vertu de cet espoir lié à son élément irrationnel, le poète agit sur l'histoire et ne la subit pas comme une force supérieure, extérieure à lui, mais s'incorpore à elle pour justement lui donner le sens avec lequel il s'identifie, non pas en s'insérant à sa juste place, qu'il est content d'avoir gardée (comme si l'interprétation même des valeurs historiques n'était aussi sujette au changement), mais au contraire, en se forçant d'en sortir et de la violer, de la dépasser et de lui imprimer sa volonté ; n'était le mouvement suprêmement humain de cette unanimité de la poésie agissante et de l'action poétisée, on n'aurait qu'à céder la place aux différents spécialistes, au principe de l'actualisation de leurs moyens d'expression et de combat et à leurs prétentieuses compétences, à ces spécialistes qui, au moyen du port obligatoire d'œillères, accroissent en force ce qu'ils perdent de sens profond, quittes à laisser au petit bonheur les adaptations nécessaires qui, elles, ne les intéressent pas. Il faut s'élever contre ce matérialisme mécanique qui veut ignorer que l'individu doit être essentiellement et totalement intégré au monde en tant que devenir révolutionnaire, car, rien n'étant étranger à quoi qu'il puisse arriver, une doctrine de l'histoire pour l'histoire me semble inadmissible en raison même de son caractère pratiquement statique et localisé.

Tout doit tendre à la fusion des données des problèmes de cohésion et

de structurelle compréhension entre la poésie d'une part et l'action sociale d'autre part, car, indépendamment de l'inquiétude réelle dont ils mettent en évidence l'expression, ces problèmes sont posés par le conflit du comportement d'une grande partie de la jeunesse actuelle, pour laquelle l'opération de soustraction d'une activité existante au bénéfice d'une autre, répond mal à l'image qu'elle s'est faite, profondément ancrée, d'un enrichissement spirituel.

Contrairement aux contradictions internes de la bourgeoisie, dont il faut croire que celle-ci périra, les conditions ci-dessus esquissées, ne comportant que des différenciations externes, doivent trouver une solution de réduction et de cette solution dépendra la nouvelle méthode de connaissance qui déterminera la culture à venir. Pour rendre cette solution concrète et correspondante aux aspirations du moment mais tendant déjà vers l'avenir, on changera dans la vue sur le monde tout ce qui s'y oppose, convaincus que, dans son devenir, la formulation justement humaine (c'est-à-dire contraire au bon sens) ou même hypothétique, des désirs et de leur satisfaction compris les uns et les autres aussi bien comme sujets que comme objets, enferme en elle et son expression temporelle et sa vérité permanente. Ceci d'autant plus qu'il ne faut pas attribuer aux systèmes clos de pensée la valeur rigide objective d'une vérité inamovible, mais la provisoire mission d'alimenter en espoir une plénitude de sens humain et actuel, en vue d'une intégration probable de ce sens dans la réalité du monde extérieur, selon les conditions existantes au moment où les systèmes considérés comme valeurs d'agitation ont été produits et au moyen d'une souplesse d'accommodement qui correspondra à la mouvante nécessité de l'homme tant d'aujourd'hui que de demain et de toujours.



## NOTE VII

### LES ÉCLUSES HUMAINES DE LA RAISON (P. 95.)

Deux pôles de l'existence humaine se disputent la prééminence des modes de penser : celui de l'état de veille et celui du sommeil. Mais en reliant l'un à l'autre, L'homme passe par une infinité de degrés intermédiaires. Leurs éléments constitutifs, dans la lutte pour la suprématie, s'entrepénètrent ou se séparent, se dépassent ou s'effacent en vue de la liquidation de leurs constants antagonismes. Dans ce but de réduction, j'envisage ici quelques démarches de la pensée qui se résument finalement par la proposition (aussi bien démoralisante présentement que révolutionnaire quant à ses aboutissants) selon laquelle aucune identification entre les réalités intérieure et extérieure n'est possible dans les conditions existantes de la société actuelle. Je laisse de côté, bien entendu, les systèmes basés sur la tricherie connue se contentant d'attribuer à un X mystérieux une valeur objective et agissante.

1) Après avoir transplanté dans le rêve les manifestations de la vie perceptibles à la lumière du jour et attachées en propre aux recouvrements de ses ombres, l'homme les rapporte à l'échelle de la nuit, malgré ce que comporte d'insolite la volonté de faire concorder une construction psychique arbitraire, partie du peu de prémisses choisies en guise de matérialité répressive, avec une réalité d'éclairage réduit telle qu'elle résulte des transformations nécessaires. De cette méthodique et crépusculaire réalité qui ne peut avoir d'autre fin que la suppression de la vie, mais qui, ici, est prise dans le sens d'une déduction expérimentale, Lyrique et logique des nouveaux postulats imposés à la base du comportement humain, il résulte une sorte de preuve par l'absurde de la nécessité d'accroître, par l'enrichissement de ses facultés, la nature humaine. Le problème posé est celui de savoir si la vie peut aboutir à son propre anéantissement ou si son but, présenté par la vie elle-même telle qu'elle se manifeste hors de notre conscience, doit être compris dans sa continuité et son impersonnelle permanence.

2) Après la tentative en sens inverse de rendre viable dans la réalité sensible et concrète une parcelle de la vie du rêve, personnifiée par la nostalgie amoureuse — cet instrument d'une mémoire plus lointaine que celle, à immédiate limite, encerclée par l'oubli temporel — , l'homme rétablit, grâce à l'action du transfert, l'équilibre des plateaux nocturne et diurne dans la balance universelle et, le contenu de l'un troublant l'autre

et inversement, en appelle à la nécessité dialectique d'abolir leurs rapports d'interdépendance au profit d'une unique réalité irrationnelle. Cette projection du rêve sur la réalité extérieure rend virtuel l'échange des formes habituelles de l'un contre celles de l'autre, mais se cantonne néanmoins dans les cadres de l'individu particulier en tant que destin-limite et reste finalement sans prise sur la possibilité de transformer la société. Elle tend à une individualisation sommaire de la cellule humaine ambivalente et anticipe sur un état de décourageant pis-aller où l'homme d'aujourd'hui pourrait trouver une consolation de l'ordre notionnel dans un changement effectué en dehors du renversement réel des valeurs du monde et ce, à la faveur de certains troubles fonctionnels de son organisme psychique et de celui de l'univers et en vertu de la transposition de sa douleur immémoriale sur le plan d'une simulation de confort prénatal.

3) Après l'épuisement de ces modes de connaissance ayant pour termes opposés le jour d'un côté et la nuit de l'autre, l'homme découvre la réalité du monde extérieur, mais seulement sous la forme extrême de ce qui l'en éloigne péremptoirement. C'est là la forme de son refus de prendre contact, à l'exclusion de tout autre, avec cette réalité imprégnée d'angoisse, définie par sa venue au monde et celle qui ne peut se concevoir d'après les données de la même conscience dont il s'agit de perdre l'usage dans la mort. Il ne saurait donc participer à ce monde extérieur qu'au moyen des deux travers de l'aridité et de l'atrocité terrestres, objets et sujets à la fois d'attraction et de répulsion, figurés symboliquement par le désert et la glace. Ce qui se trouve à la portée réelle de ses désirs, la représentation du monde dont l'intégralité ne peut faire l'objet d'aucune expérience vécue, doit être conquis par une lutte acerbe et sans merci, non pas de l'homme en tant qu'individu, mais en tant qu'échelon de la masse, produit de la misère et de l'obscurité. La transformation de la représentation structurale ou idéologique du monde ne peut s'effectuer que parallèlement à la transformation de l'homme en tant qu'élément social, impersonnel. Quoique animé du feu simultanément destructeur et constructeur qui bat dans un souffle synthétique de révolte, l'individu n'agit qu'en fonction du résidu irréductible de l'espoir ; mais cet espoir étant lié à un sentiment de plénitude humaine qui à son tour ne peut être conçu sans la satisfaction des désirs d'amour— ceux qui, tout spécialement, dans la société actuelle, sont avilis par les misérables conditions d'existence qu'elle met à la disposition de l'homme— , il résulte pour l'individu le besoin dicté par

cette société de sublimer ces mêmes désirs, en les transposant sur un avenir concret. Sur ce plan, l'humanité lui apparaît comme une entité réalisable et suffisante par rapport aux lacunes, aux privations et à la dispersion des éléments valables qui caractérisent la société d'aujourd'hui. Ce qui pousse donc l'homme à vouloir renverser l'ordre social présent est en étroite dépendance avec la représentation, projetée sur l'avenir, des satisfactions de ces désirs dont personnellement il peut constater le déficit actuel, conditionné par l'aménagement économique et social. La valeur révolutionnaire des expériences vécues résidera dans le caractère violemment négatif de leur résultat. Il s'agira de rendre l'homme conscient de ses désirs. De la force et du nombre de ceux-ci, de l'impossibilité de les satisfaire dans les cadres actuels de la société, défalcation faite de la part d'invention et des opérations du subconscient, dépendra la volonté de renverser l'ordre régnant des choses et des valeurs et par conséquent celui du monde capitaliste.

Telle est l'efficacité de cette reconnaissance des droits de désirer, que toute société constituée préconise, dans le but de sa conservation, soit par la morale, soit par la religion, l'étouffement des désirs, leur refoulement ou leur amputation, c'est-à-dire la déviation des désirs de leur sens naturel et l'apaisement de leur virulence. La prise de conscience, par l'homme, de ses désirs spécifiques, pratiquement accompagnée par son impuissance de les combler équitablement, doivent, me semble-t-il, déterminer le mouvement affectif fondamental du processus pré-révolutionnaire. La distance variable entre les données des désirs et la réalisation possible de ceux-ci, sera en rapport direct avec la tension révolutionnaire qui en résulte.

Tout en faisant la part de la valeur d'explication qu'apporte le matérialisme dialectique dans l'enchaînement des événements, on pourrait dire que l'histoire de l'humanité se traduit par l'histoire des désirs de l'homme. Elle reflète les conflits et les distances entre les désirs et leur satisfaction, les efforts pour diminuer ces distances, pour confondre les contenus latents et manifestes des désirs ou ceux des satisfactions, les uns au détriment des autres, elle est l'histoire des transformations de la nature des désirs en vue d'acquiescer nécessairement les satisfactions par voie de compensation, celle des barrières opposées à leur développement naturel sous forme de servitudes économiques et sociales, celle des drainages par le canal des religions restrictives et des castrations psychiques, celle de leur union avec les caractères sadomasochistes augmentés par l'ordre économique qui, à défaut des

satisfactions immédiates des désirs, a pu trouver dans une volonté de puissance autre que celle de l'amour (la conquête par les guerres et la domination matérielle) une issue monstrueuse à l'élan primitif de l'homme qui consistait à engendrer la vie et à en augmenter la jouissance. L'équité sociale, la société nouvelle et les hommes qui la constitueront seront caractérisés par une parfaite identité entre les désirs de l'homme et leurs satisfactions immédiates. Mais ces désirs, telle sera la transformation de l'homme, n'auront plus rien de commun avec les désirs qui nous désagrègent aujourd'hui jusqu'à entamer la plénitude même de notre conscience.

Les attributs actuels des vices, des anomalies et des perversions sont destinés à disparaître comme tels dans la société future, car ils se transformeront soit par leur assimilation à de nouvelles conventions dépourvues des caractères péjoratifs actuels, soit par leur affaiblissement et leur intégration, comme comportement habituel, dans la masse des nouveaux désirs. Cette soi-disant santé morale, qui n'a trait qu'au refoulement des désirs, requise par les révolutionnaires de nos jours, est un des plus maussades héritages des principes de puritanisme et d'hypocrisie qui animent l'éthique bourgeoise. Elle est un élément de stagnation et, si elle confère à l'homme d'aujourd'hui une sécurité apparemment traditionnelle, elle n'en constitue pas moins le pire ennemi de l'homme en tant que devenir. La véritable tradition des mœurs se trouve, à l'état de germe et d'indication, dans les sociétés primitives. Il ne saurait s'agir d'un retour au paradis perdu qu'ils représentent, mais de la continuation de leur lignée au moyen du dépassement historique des conditions économiques, dépassement conforme aux acquisitions modernes dans le domaine de la science de l'homme. Il s'agit de mettre un terme aux inhibitions de la pudeur, aux marchandages de l'ambivalence des sentiments et à la prostitution que l'on appelle les compensations psychiques et la sublimation trop souvent empreinte de mysticisme pour que son principe même ne nous apparaisse comme suspect. Quoique toute douleur morale puisse être ramenée à un système de coordonnées sociales, on a trop oublié dans les remous de la bataille qu'à travers un nouvel ordre économique, c'est l'homme et sa libération qui en restent l'enjeu et le but ; il serait donc vain et dangereux qu'au lieu de combattre la société actuelle tout en préparant la culture à venir sur le solide terrain de l'économie psychique, l'on s'attaque à un système général de choses en ignorant cette misère morale qui, trop profondément ancrée en l'homme pour qu'elle disparaisse par une

simple incantation de mots d'ordre, détermine néanmoins, en tout état de cause et au plus haut degré de violence, la composante affective de la volonté de changer radicalement le monde.

PERSONNAGE D'INSOMNIE

## I.

### *POUR PASSER LE TEMPS*

De la solitude je me suis composé un alcool violent. Je l'ai reprise à la mer, à sa plénitude et au néant, au bruissement iodé des nids dont elle est couverte. Mais, bien que plongé dans la vie mentale, le solitaire s'abandonne aux forts remous de la crainte, il n'en reste pas moins qu'à vouloir épuiser les changements de sa mimique, les oiseaux récupérés à la mer qu'il avait animés de sa ferveur, ne cessent de se disputer, en multipliant sur le cadran des vagues les décalques grossiers de leur apparence.

À chaque pas il y a une interdiction de s'affranchir. D'irrésistibles puissances sont groupées à l'entrée des tours. Les fleurs de fer sont barbelées, des murs aux crépis d'ailes d'oiseaux s'envolent d'un seul coup comme une riposte. Alors on voit, dressée dans la souffrance qui prend l'aspect trompeur d'un rideau d'aimables sources, la femme au corps de pierre, aux membres de plumes et à la voix de craie dont la placidité pensive se répand en surface sur des nappes de lait. Telle m'apparut dans le rêve de verre, dans l'aquarium d'inquisition, parmi les crustacés désincrustés des nids de stores, l'image de la lourdeur des jours qui s'allie à la légèreté des nuits. Et l'être d'insomnie est là avec ses sentiments de paperasses et d'hélices.

Sur un écran de fourrure un défilé désarticulé de formes dont une partie lui appartient en propre tandis que le reste semble déduit de la fixité d'une statue, s'enchaîne aux éternelles enchères d'un cercle vicieux et chaque nouvelle évolution se hausse à un niveau insoupçonné, dans une direction qui, apparemment, tend vers la hauteur. Mais, en fait, qui saurait garantir la réelle existence de la hauteur sur laquelle s'enroule, en spirales d'alambic, la démarche d'une femme qu'à défaut d'un nom approprié, on distille familièrement d'un exercice d'insomnie ?

Comme tout le monde, j'ai vu se promener sur les boulevards, à l'heure où le soir prend l'apéritif de cristal moustachu et languissant, le monsieur presque élégant, en casquette et knickerbockers, marchant à l'aide de béquilles sur une seule jambe de cigogne. Sa figure, entourée des foulards et des bandages qui dissimulaient des excroissances de becs et d'ongles, chargeait d'une mélancolie indivisible le parcours incessamment interrompu par des signes de ponctuation.

Plus tard :

De sordides individus, habillés de l'actualité des rues, vous guettent à l'ombre des faisceaux de pluie et, à la lumière de quelque molle menace, sûrs d'une langue nuageuse, vous abordent comme des dents avec le cri : la bourse ou le rêve. Mais, contrairement à toute attente, ils vous laissent aller à vos gélatineuses occupations, lourdes de nuits, agiles sous les cotonnades et accueillantes aux plaies minuscules des loteries d'été.

Ainsi s'installe l'insomnie.

La conscience partagée par flaques et mottes avec son air d'enterrement, la présence indéniable des caillots d'entendement et leurs îlots flottants d'incohérence, la signalent à l'attention des laboureurs de lits.

Toujours en avant, hommes ficelés.

On a déjà vu, sous le régime des bananes, des banquiers cacher frauduleusement le bénéfice de leurs peaux. Des rois de denrées alimentaires ne se faisaient-ils pas enduire de lard sous le fameux régime de bananes ? Il y avait aussi des fiancées grincheuses qui succombaient à la tentation des petits pois. Mais, à force de faire la navette d'un pays à l'autre par invraisemblables quantités de wagons, les petits pois eux-mêmes n'étaient-ils devenus des abstractions florissantes, augmentant à chaque trajet le surplus d'une valeur or dont les ventres affamés se souciaient bien peu ? Ne s'agissait-il en l'occurrence, surtout d'absence et de réclusion ? C'étaient là de vraies notions en fuite, comme daigne s'exprimer une philosophie de goût d'autant plus douteux que lorsqu'il est question de la servir comme plat de résistance, elle s'amenuise jusqu'à devenir imperceptible sous prétexte de relativité.

D'autre part, l'avantage qu'à l'occasion des incendies nous tirons de la graisse immortelle des objets nous a déjà habitués à glisser au long des assertions scandaleusement impropres à résoudre les difficultés du langage en tant que résidu passionnel.

O, imposture ! Que de minutieuses analyses nécessiterait encore la belle nature, enfin décousue pour que le noyau apparaisse dur et brillant dans la main du chercheur. Tant la nature adhère au sort que l'homme lui a fait, que l'homme lui-même paraît détaché de son ensemble où pourtant il devrait faire figure de lieu, de lien, d'anneau ou d'amarre.

Voici l'escroquerie au carambouillage : l'homme vend la croyance en ce qui ne lui appartient pas, alors que ce marché de dupes dans lequel lui-même il entre comme vendeur et comme vendu, comme acquéreur et comme acquis, ne peut s'effectuer que grâce à toute une série de négligences voulues, de dilemmes complices, de silences inavoués et d'aurores mal posées en guise de chapeaux sur les principes de l'osmose.



À considérer les prémisses dont la destinée de l'homme constitue le point de départ, il n'est pas mauvais de se dire que sa vie pourrait changer. Aussi qu'il y a des briques qui peuvent lui tomber sur la tête. Qu'un sourire, s'il est attentif à ce jeu de chair et d'intentions, peut lui briser l'échine quand il s'y attend le moins. Qu'il dort et qu'il s'éveille ; mais que tout en ne dormant pas ni en étant éveillé, il peut participer aux activités que représentent ces états sans cependant en éprouver les coutumières satisfactions. Il faut être prêt à tout.

Vous êtes en train de dessiner en l'air le profil oublié de quelque image empreinte de corrections.

Vous vous laissez aller à l'humidité d'une bouche inutile.

Tout à coup vous vous apercevez de l'abandon où vous entraîne le glissement du terrain pernicieux. Une préoccupation absurde et absorbante s'accapare de vous. Avec des tronçons d'images qui traînent derrière les meubles de la tête et dans un espace fictif, vous construisez un objet curieux surtout par l'assemblage des divers éléments qui vous tombent sous la main. Charpentier du vide, ouvrier de l'impalpable, brocanteur de pactes inconsistants, dans quelle déformante entreprise vous voilà donc engagé !

Si l'on ne savait d'avance que, suscités artificiellement par la mémoire, ce sont des fragments morts qui entrent dans la composition de cet objet, on pourrait, à force de leur imposer la volonté de ressemblance, leur assigner des fonctions appartenant à des secteurs du corps humain tout en ayant en vue plutôt leur nature disparate que leur cohérence statutaire. Mais pour cela, il faut encore une volonté déterminée de procéder par approximations successives, chacune durcie, scarifiée, dans des frontières stables. Toujours est-il qu'il y a là un procédé infallible, apte à circonscrire l'étendue des dégâts que ne manquerait de produire l'insomnie lorsque l'homme, ayant quitté l'état de veille, reste au seuil du sommeil sans que rien de perceptible l'empêche de le franchir ou, par la force des choses, prend l'apparence d'une bouillie informe qu'une main invisible déverse sur la braise de l'aube pourrissante.

Il s'agit de conjurer le sort des cadenas en faisant face à l'immatérialité des images de rêve, sans pour cela endommager en quoi que ce soit l'intégralité bien établie de la paresseuse rêverie de jour. Pour être extraites de la pratique journalière des perfides recoupements, ces constructions faites des concessions à la raison, où l'anthropomorphisme donnera sa pleine mesure, sont capables de tromper, par leur force de simulation, les mieux avertis de leur factice existence. Toutefois, pour

réussir l'opération, on dispersera l'intérêt qu'on serait tenté de prendre à la valeur même des mots employés en le dirigeant sur les rapports imaginaires entre les actes pouvant s'en suivre dans le domaine des possibilités récitatives. Chaque partie composante de l'objet ne doit qu'à une provisoire faculté de fixation sa délimitation spatiale. On pourra donc la prolonger à l'infini à l'aide d'une histoire plus ou moins valable, étant entendu que cet infini est lui-même limité par la vie du lecteur et que le sens de toute éternité réside dans l'accommodement à la probabilité d'une mort accidentelle qui, du même coup, s'accroît et tend à mettre fin à cette sorte de spéculation. Riche en débris de perte de temps et imprévisible quant à la multiplicité de ses déductions de laine, voici la complicité admise comme règle du jeu où toutes les malhonnêtetés sont prises en bonne part, ce qui, par la méthode bien connue et spécifique des substitutions de personnages, apparente la fabrication que je préconise à l'art du romancier véreux.

Dans une cour étroite et de courte mine, montée de toutes pièces parmi la cisaille de fer blanc et les dégoûts des blancs d'oeufs de la froide matinée, vous avez ramassé un bidon à essence. Vide, seul son bruit de conque marine l'accrochait à l'oreille d'une durée qui était morte.

Il peut figurer une tête qui vaudrait la peine de doucement se laisser choir sur une poitrine enfouie dans le sommeil des cruches paludéennes.

On peut la maquiller comme une vente de putréfaction pendant la saison de bienfaisance. Rien n'empêche de l'exhausser d'un peigne espagnol, haut sur pattes et d'un flamant empaillé. En guise de tronc, il faut supposer qu'il y a là sous la main la rédaction d'un journal de modes.

Mais comme elle ne peut servir en entier à la confection de cette partie de l'objet, on se contentera d'une malle en osier que l'un des collaborateurs (appelons-le le divin tailleur) aurait pu entreposer au bas de l'escalier avec la ferme intention de la faire retirer aussitôt qu'il serait en mesure de lui trouver un emplacement plus convenable. Que le divin tailleur ait pu exister d'une manière concrète voilà une de ces parenthèses que l'on peut ouvrir ici sans savoir précisément à quelles conséquences elle nous mènerait. Bientôt s'imposera la conviction que la vérité de cette histoire devait se révéler plus compliquée qu'elle n'en avait l'air. L'homme était donc disparu. Et d'une manière tellement insolite que la vie et la mort du divin tailleur restaient suspendues dans une égale proportion de chances dans l'esprit de ceux pour qui la fonction d'oublier était un métier et une profession de foi. La malle en revanche dont on ne se souciait plus, ayant pris l'air contrit et la teinte ferrugineuse

des amantes abandonnées faisait maintenant corps avec l'architecture et le décor environnants. Il serait pourtant par trop présomptueux de croire que de malsaines curiosités n'aient poussé certaines gens louches et perfides, à des moments de malade solitude ou de perte, en automne notamment, depuis tant d'années qu'elle défiait les mœurs et parmi tant de personnes qui ont profilé leurs ombres poissonneuses sur le plancher de service, à la flairer sous toutes les faces et, finalement, avec douceur, à l'éventrer au moyen d'instruments contondants. Plusieurs déchirures témoignaient des désirs assouvis et des hantises qui entouraient la malle désormais muette. C'est à ce fait de cruauté qu'il faut attribuer le silence glacial dans lequel elle gisait pareille à une mare de mort. Personne n'ignorait, toutefois, qu'elle contenait des chemises de femme. Or, ce ne sont pas les quelques chemises de femme qui auraient empêché les gens de donner libre cours à leurs bavardages. C'est plutôt la honte spécifique dont les désirs sont empreints dès leur point de départ qui avait légalisé à l'égard des hommes cette pénible situation dans laquelle se trouvait la malle, comme d'une mort coutumière il ne reste, après la résignation d'office, que l'abus des palmes et le goût forain des accidents : une indifférence à peine déguisée, mais toujours irritante. Si l'absence pouvait être totale et ne ressembler à l'effacement d'une présence antérieure, en d'autres termes, si elle ne présupposait une présence latente, l'identification entre la malle et son propriétaire ne se serait pas imposée avec une pareille acuité à l'esprit des gens qui prétendaient ne pas se soucier de la réalité d'un problème uniquement parce que les données de celui-ci étaient mouvantes par rapport à leur propre stabilité.

C'est par la généralisation, jusqu'à des confins tactiles et mimétiques des pensées criminelles que, dans la bouche des honnêtes gens, les vidangeurs de l'esprit, tout désir se doit d'être soustrait à la lumière. Encore une forme aiguë d'une paranoïa de la discrétion.

Voici, dira-t-on à la légère, ou pour mieux dire au saut du lit, qui forme la partie centrale du personnage en cours de construction. Car le problème consiste, sans attacher d'importance au poids de la malle, à la soulever dans sa position horizontale à la hauteur d'un ventre omnipotent où elle reposera en l'air, tandis que, plein d'hésitations et de soucis, vous vous préparez déjà à entamer la confection des parties inférieures du personnage, ses complices et ses véritables soutiens dans le monde irréversible et sensible dont les bien-fondées solidités sont loin de faire l'objet de quelque doute ou bénéfice que ce soit.

Le sexe sera formé par un arrosoir, un de ces rares objets à fonctionnement ambigu, à symbole d'hermaphroditisme sur la qualité duquel viennent se greffer des perversités spéciales suscitées par son emploi fréquent comme jouet. On l'emplira d'un liquide à base d'infusion d'eucalyptus de misère technique aux prises avec le bon sens, de tapioca en guise de xylophone à la frontière de la personnalité où l'état coagulé d'un groupe humain fait penser à de la térébenthine et à du sang de tourterelle, le tout malaxé soigneusement et agrémenté de quatre coups de fusil tirés en pure perte. Le goût de ce breuvage sera, pour ainsi dire, assis. Il rappellera la selle d'Attila, d'heureuse mémoire, et la jument qui lui servait de cuisinière. Il sera légèrement fumé à un feu de cartes postales. Celles-ci seront sélectionnées parmi les courriers de chiens et couvertes d'apostrophes. Le goût sera tantôt creux, tantôt plein, chaque creux entraînant pour un point de vue opposé un empli et inversement, comme cela se manifeste pratiquement dans la conformation des femmes qui empruntent leurs exquises formes psychiques d'existence aux lois physiques de la reproduction. Un véritable produit de beauté organique pourrait si une règle de compensation était tirée des modes de chapeaux de femme dont les figurations sexuelles masculine et féminine servent à tour de rôle à caractériser la charmante aisance que la périodicité de leurs prédominances érotiques prend à travers l'histoire. Ce goût aura l'aspérité du gros sel dont on aurait auparavant isolé la saveur de fin-de-siècle et la consistance de la lave. La substance sera répandue sur le palais comme la bave marine, comme un badigeonnage par flaques, sans l'aide de la salive diluante et dilatoire mais franchement écrasée par des moyens mécaniques propres aux muscles de la langue. Il est recommandé d'en extraire une décoction en faisant intervenir les forces bouillantes de la mémoire plutôt que de recourir au feu des casseroles.

Un goût de catastrophe pigmentera avec dignité la surface, au contact de l'atmosphère, d'une seule goutte de la mixture. Il s'agit de la première goutte qui coûte. Certaines réactions frigorifiques se produiront dans le gosier comme dans une longue impasse très fréquentée à la vitesse d'une rue à débouché normal, dans laquelle les éléments du mouvement s'accroissent en commençant par le fond et s'immobilisent par degrés successifs. Des sens interdits et grimaçants dirigeront les flots de pensée suscités par le liquide vers une location de jardin à l'usage des presbytes agglutinés à la lecture et empêtrés dans la glu de la vue, les véritables gutturaux à tendance ecclésiastique et murale. Dans l'ordre

chronologique, le goût se répercutera sur l'ensemble de l'organisme de la manière suivante : on prend une cuillerée de rosée comme repas ; la fumée d'une inhumation de paix ; le talus donne lieu à un ébranlement fébrile de circonvolutions, aussitôt englouti, des glissades et des noyades se signalent à l'attention des scribes comme un tapis roulant de crapaudines. Des forces mauvaises qui déjà chavirent se déversent de l'arche que figure l'orgue. On aurait pu dire de celle-ci qu'elle arrachait des tuyaux à une étrange multiplication de bras en porcelaine si la sueur des mots ne nous eût appris que, au sortir du tribunal, toute condamnation équivaut à un acquittement pour peu que le verdict ait été conquis de haute lutte ; tant une solution de luxe peut réduire à la méfiance celui qui de la solitude s'est fait un bain quotidien de dictionnaire.

En hâte on terminera la construction du personnage d'insomnie, en lui ajoutant des membres inférieurs qui, formés d'une chute de matière légère, de crêpe de chine par exemple et fixés par des épingle de nourrice à la base de la malle, permettront à la créature ainsi obtenue de se prévaloir des fluctuations et des seins et de lâcher prise à son destin, en guise de libre violon, en guise de chemise de nuit. Égaré parmi ces digressions amères de la saison, purulentes et sûres, dont les nourrissons accèrent leurs premières larmes de savoir et les premières armes de leur inqualifiable pouvoir d'abrutissement, voilà que le personnage prend déjà parti pour les chevrotantes transhumances des soliloques à fleur de peau. Mais puisque la déception d'une oeuvre accomplie se mêle déjà au remords provoqué par les piqûres d'épingle dans les gorges vivantes et pleines des souvenirs d'enfance, il est temps de reprendre en route, à la remorque des incidents possibles et du lancinant mystère de sa disparition, l'histoire du divin tailleur. De toute manière, pour avancer, il faut déposer un caillou derrière soi dans une matrice de terre battue, et une fécondation en appelant une autre, il est nécessaire que le déroulement d'un récit détermine la maturation d'une arrière-pensée de mécontentement général, aussi chaotique fût-elle, par une série d'accouchements allant progressivement du minimum de conscience inclus dans le souvenir d'avant la naissance à la suppression de cette conscience par la mort violente.

## II

### L'HOMME À BRANCHES

C'était un beau matin du mois de mars et le divin tailleur s'en apercevait à peine. Absorbé par ses tâches journalières, dont il arrachait ses moyens de subsistance, il ne se rendait plus compte que le travail avait fini par manger sa vie, l'engloutir entièrement, tant et si bien que l'un se confondait dans l'autre sans laisser de place à la libre interprétation de ses velléités ou même de ses tics. Il y avait de quoi grincer des dents. Et rien d'étonnant à ce que, en dédoublement du dégoût profond que lui inspirait sa vie à répétitions, sa révolte dût s'exprimer d'une manière exhaustive, presque à l'insu de sa conscience corporelle. Vues à travers la loupe grossissante du temps écoulé, les occupations auxquelles s'adonnait le divin tailleur pouvaient bel et bien lui apparaître à distance comme des solides disposés autour d'une scolarité nébuleuse, c'est néanmoins au milieu d'elles qu'intervint le léger changement physique de l'ordre établi, dont, par la suite, sa vie dut devenir subsidiaire. On était loin de penser que ces occupations, inscrites dans des moules aussi vivants que subtils, mais dont la nature restrictive n'était plus à mettre en doute, eussent pu transformer les circuits standardisés de ses jours en nécessités aveugles, automatiques et fermées aussi anonymes, bouchées, empaquetées et livrées à domicile que l'étaient les produits de consommation courante. En fait, elles aboutirent par amener un total chambardement de sa vie et par donner au cours de celle-ci une destination imprévue.

Ce fut par un beau matin du mois de mars que cela commença d'une manière presque imperceptible. Rien ne permettait de prévoir qu'un printemps entamé à la légère dans l'odeur de brûlé et les contrefaçons du goût, débiterait bien tristement chargé d'une supplémentaire culpabilité. Rien ne faisait penser que ce printemps singulièrement contondant mais impuissant à atténuer les exhalaisons de pétrole dont les arbres étaient les premières victimes, proies des doctrines de couleurs et des hardiesses des duvets, fût soumis à la corpulente incidence et au tenace manège de quelque sort tombé à l'improviste. Nullement étonné d'abord, le divin tailleur constata qu'un bouton paraissait poindre sur son deltoïde droit. Un bouton comme un autre. Mais bientôt, à la dureté inaccoutumée et pointue de cette désagrégation cutanée de plus en plus apparentée à la cellulose, il reconnut qu'un vrai bourgeon d'un vert jaune encore indécis allait faire irruption sur le champ d'observation encore inculte de son

corps.

Avec les milliers de considérations qu'elle traînait à sa suite, une branche allait lui pousser en pleine poitrine. Seraient-ce là les suites incongrues d'une sorte d'école buissonnière de la nature? Serait-il vrai qu'un printemps intolérant et sans scrupules fût capable de bouleverser la torpeur apprise en éveillant de candides impondérables dans des calices impropres à la germination ?

Ainsi se méprennent, sur un ciel éventé, les couleuvres que vise la trame d'une étoile. Une ombre de cactus, que dis-je, une embarcation de hirsutes manoeuvres, une floraison intempestive de boucles d'oreilles, un revers de tempête et son sable aurifère prêtent aux tapis gagnants les coupes favorites de leur haute prestance. Les sèves fortes, en clignant de l'œil, escaladent les mâchicoulis de sucre tandis qu'autour du bassin tressé dans la vannerie des glaciers

une pâleur ineffaçable feint de rompre l'aube mûre  
chaque reflet de lune attardé parmi les branches  
réunit sur son visage l'or des fous encerclements  
et les tiédeurs vermeilles des après-midis de brousse  
comme une luge de lumière  
à la traîne des regards  
et un carrousel de terrasses enroulé de filaments d'iris  
comme un silence de neige  
s'allonge par-delà les bois  
et descend les membres las démesurément dissous dans la lenteur des  
ferments

les pentes écoulées dans la neutralité des faces  
par un fugace désespoir de flottaison  
et cela, sans préjuger de l'inquiétude qui augmentait pour le divin tailleur  
au fur et à mesure que le phénomène printanier d'erreur prenait en lui  
une apparence plus décisive. Il le harponnait en pleine croissance des  
vagues lumineuses, l'immobilisant au beau milieu des filigranes de ses  
jours. Ce ne sont pas seulement mille imprécations qui l'envahirent de  
leurs tourments en grume à la vue de la branche lui poussant en pleine  
poitrine, mais il se sentait déjà comme si, tout à coup vidé de ce qu'avait  
été sa vie de jusqu'alors, on avait, par un orifice invisible, déversé en lui  
d'immenses objets usuels et hétéroclites. Un monstrueux bric-à-brac  
résultant d'un balayage insoupçonné et mirifique formant des éléments  
décoratifs utiles aux couchettes de luxe aux yeux des amoureux.  
Tellement la tête lui tournait, qu'il était prêt à se saisir, comme d'une

écharpe au vol, de la première pensée dont il aurait pu pratiquement se servir pour reprendre haleine. Le miel du souvenir pénétrait la terre incommode du vertige en lui conférant un semblant de solidité. Et cela, en dépit des excès de douceur et de déchéance dont cette sécrétion est capable de fertiliser les âmes fignées. Le divin tailleur ne savait toujours pas si, en tout état de cause, la branche une fois grandie, il pouvait la supprimer et tant bien que mal continuer son existence journalière, cet ouvrage d'orfèvre dont le résultat, par la bifurcation de ses tenants et de ses aboutissants devait d'avance être considéré comme nul et non avenu. Timidement, d'autres bourgeons se mirent à poindre en différents endroits de son corps. Il résolut de trancher, rendant ainsi matérielle et explicite une représentation de castration dont l'idée l'avait depuis longtemps séduit, la brindille qui, par les problèmes qu'elle posait, commençait à le gêner considérablement. Mais, avec une remarquable violence, la pensée, sous son aspect moral d'écharde, s'installa en lui, selon laquelle il lui était impossible de se rendre coupable d'une pareille cruauté. La branche ne faisait-elle déjà partie de lui-même ? Et les craintes que, d'une façon ou d'une autre, les suites ne lui fussent funestes, l'amènèrent dès ce moment à transiger en vouant à son nouvel état un sentiment où la peine et la tendresse se mélangeaient à des doses variables mais également dévergondées sur le plan du sacrifice dont il avait déjà arboré en lui les insignes douloureux.

Ainsi s'embrase de nouveau la totalité des choses dont il n'est pas inutile de rappeler que, si certaines périodes prenaient place parmi les natures concevables, leur lourde éternité n'est qu'un blâme adressé, par ordre de raréfaction des événements sensibles, à la marée montante de notre délire de volonté. On peut dire qu'une inflammation séculaire, dédaigneuse des illusives concordances, survenue sur un point perpétuellement mobile de la raison du monde satisfait à la particulière lacune d'un état d'âme périssable, mais que l'entretien au stade endémique d'une pareille condensation de pouvoirs de ruine dans le cadre limité d'une unique personnalité, exalte à la longue le pernicieux désaccord des règnes naturels.

Tantôt le souffle de la forge s'évanouit, quand une fulguration de haine en interrompt la prédominance sous le rapport de la vue, tantôt il bannit l'indésirable lumière en rétablissant le principe de son primordial pouvoir. Mais c'est toujours en vue du feu sans masque ni légende que s'élabore la mémoire sur la prairie  
avant que le jour ne vienne dont nous récolterons l'amande amère



aux commissures des nuits sans redites où se contredit le feu des lèvres  
incrusté de soleil l'amour dans la bouche liquide d'un horizon en marche  
garde les gestes désespérés du vide  
tel le balancement éperdu des nuits en proie à nos fuites les lambeaux  
d'îlots dans la masse des désastres des alcaloïdes  
traînent solitaires misérables à l'embouchure du réveil de l'alligator  
une chevelure de jeunesse  
ici je pense à toi fuyante étreinte air pur inadmissible ô inabordable  
rêveuse  
la route bordée de mains lisses de femmes  
poignardant les rouge-gorges  
les poitrails de pierre mêlés à la douceur enceinte de ruses  
qu'enveniment les ailes longuement mûries dans la persistance des limites  
tandis que les branches poussaient sur le corps du divin tailleur, et  
qu'indomptables s'entrepénétraient les forces de leur nature lente.  
Voilà au bord d'un manteau de précipice et de treillis de quoi mettre un  
terme aux innombrables racontars dont la vie de chacun d'entre nous est  
le reflet.  
Qu'elle soit à la merci des couronnes de fleurs d'abricotiers ou de la  
rapide mousse des piqûres malveillantes, les unes et les autres favorisent  
sinon provoquent les insensés développements de la mélancolie sans  
fard.  
Des signes multiples et cohérents vinrent chuchoter un peu partout leur  
véloce joie de vivre et de minces pousses apparurent dans la chevelure  
déjà abondante du divin tailleur. De ses cuisses et de ses omoplates, de  
ses avant-bras et de ses chevilles, une force haïssable faisait monter, on  
ne sait par quels absurdes rappels de profondeurs, les inéluctables  
incarnations. Les feuilles naissantes s'insinuaient déjà dans les recoins de  
ses poches et dans les pliants abris de paille humide avec l'insolence des  
êtres prêts aux combats de la lumière et sûrs de leur existence sans  
dilemme. Peu à peu, la singulière destinée dont s'était emparé son corps,  
qui au début l'intriguait, à l'égard de laquelle le divin tailleur avait nourri  
une tendresse presque perverse mêlée d'inavouable curiosité tant qu'elle  
fouillait une terre étrangère, lui devint assez chère pour y investir son  
entière liberté. Malgré la résistance, adroitement déblayée, des préceptes  
moraux, il se décida— ou ne se soumit-il pas plutôt à un concours de  
circonstances accablantes et hâtives sans trop se soucier du monde de  
répercussions sentimentales où cette braise de délire l'entraînait? — à se  
cacher des hommes. Sa phobie, parallèlement à son amour de la solitude

qui souvent se confondait avec un narcissisme des plus compatissants, vint mettre à l'unisson son paysage intérieur et l'atroce conte dont le divin tailleur suivait, absent, les méandres merveilleux.

Il faut préciser que cet examen intérieur n'était que d'ordre pseudo-narcissique, car il n'avait en vue que les attributs de sa superstructure végétale. Et malgré l'insuffisance des mots à poursuivre des confrontations millimétriques dans le galop des têtes, il était parfaitement évident, d'une évidence à se casser les dents, que sa nouvelle condition qui manquait d'un langage correspondant obligeait le divin tailleur à se nourrir de racines, l'influence de la superstructure sur la structure le portant naturellement à cela. Aussi, pour qu'aucun soupçon de trahison ne puisse s'établir à cet endroit, malgré sa conscience encore vierge jusqu'à présent de toute expérience d'inceste et d'aérophagie, débarrassé comme il était des préjugés envers les conventions végétales et animales, il faut ajouter qu'il évitait soigneusement de satisfaire sa faim des racines et des écorces présentant une ressemblance avec celles dont lui-même était à tour de rôle et l'esclave et le maître.

Dans aucun ordre de tristesse approprié à la cadence des catégories par classes de grandeur, où s'emboîtent, jusqu'à la saturation, les sous-jacentes accusations envers les maniaques correspondances du tout au tout, il n'y a de place pour raisonnablement dénoncer la pauvreté d'un homme qui, à son insu, tombe du jour au lendemain victime d'une étrange conjuration. La nature timide et délicate du divin tailleur l'aidait dans les démarches de son dévouement et le prédestinait à la singularité des moeurs désormais fleurie d'une aussi vaste entreprise d'évolutions et de favoritisme.

### III

#### *FAIM DE SOUVENIRS ET NOURRITURE DE LA MÉMOIRE*

Un nouveau type d'homme prenait le large sur un champ d'ivraie et de passion, livré à la vindicte des sauterelles par un sycophante mécanique ; mais déjà sa nature sursoyait au jugement de sélection prêt à être prononcé. Elle éloignait sa sphère d'activités de celle, immense, où se prennent les uns dans les autres les engrenages les plus infimes, s'accommodant de leurs dents, broyant sous leur poids ceux qui ne peuvent s'adapter ou acculant à la misère ceux qui se sont soustraits à l'universelle circulation. Car pour le divin tailleur, il n'y avait plus d'événements flagrants, il n'y avait que des sosies d'événements et ceux-ci n'emplissaient que d'air ce qui, sous le ciel d'une durée à fonctionnement débonnaire et niais, éventrait de chocs mal équarris la réalité sourde, je veux dire la réalité qui n'avait besoin du véhicule de la conscience pour s'avérer brutale ou même féroce dans la satisfaction générale que ces fantômes d'activité semaient autour d'eux. La fatalité elle-même abandonnait les pas lourds de cuir qu'elle tressait, dans des conditions normales sous forme d'avant-goût et de prévision sur l'échelle banale que gravissent les êtres, sans se demander de quelle substance elle comblait les fondements de leurs appels au devenir.

Quelle débâcle peut encore dans ces contingences étonner une âme en quête de perpétuelles raisons de fuir ? L'essentielle pérennité de la vue lucifuge du divin tailleur était pourtant endiguée à sa base, à la base même des objets qu'elle dévorait liminairement en commençant par les franges de rayons et avançant à pleines dents vers les problèmes centraux de leur cosmogonique saveur.

Il y a des étoiles dans ce que l'on mange et les voies lactées coulent à perte de vue devant le fumeur de pipe, à condition qu'une interdiction infranchissable rende aérien et surpeuplé d'essences et d'endogènes angoisses de friandises l'objet barré proposé à votre convoitise.

Toute possession peut être envisagée sous l'angle froid de la jouissance ou compromise par la facilité avec laquelle les désirs s'y référant se pressent en vous. Ainsi, parmi les piétinements des badauds vous avez vite fait de choisir le cri séditieux qui vous intéresse et que toujours vous trouverez présent à vos ordres, sans visière, ductile et pernicieux dans sa forme et sa mollesse. Toute possession par le désir, non encore extraite de la vitrine qu'est l'arrière-monde de la race voyageuse des nostalgies,

doit être assimilée à la matière totémique qu'on ingère pour répandre en soi la douceur délétère et crainte par-dessus toute imagination, qui lui est attachée par degrés de qualités. Il n'y a plus qu'un pas à franchir pour accepter comme foyer de toute nostalgie la concrète provenance de chaque être et comme son objet l'identification que je préconise des suprêmes vertus de ce lieu terminal des désirs avec les aboutissements de la voie buccale, même si la substitution, pareille à une promesse de vente, ne se rapporte que d'une manière poétiquement égocentrique aux caractères sensibles de la vraisemblance et de l'évocation. J'ai en vue les viandes saignantes, tendres quoique résistantes à la macération, les sauces de couleur brune ou blanchâtre, glutineuses ou dissolubles, aux odeurs plus spécifiquement fécales des légères fumigations, des insensibles putréfactions, des stimulations cadavériques, des venaisons, des saucisses, je parle aussi des formes que ces plats par-dessus tout appréciés prennent, affaissées ou coulantes, versées, coagulées, aplaties ou stagnantes, extensibles, allongées ou fumantes à fleur de ces magnifiques récipients concaves autour desquels on rêve des parures d'une rare volupté de poils et d'automneales floraisons. Forme, consistance et couleur, flairs vagabonds et degrés de chaleur, garnissent l'acte hautement rituel par lequel le plus répugnant, le plus horrible et odieux se transforme en délice sur la langue— c'est de la langue que je parle, de celle qui parle et qui en même temps est parlée— et en un doux bien-être caressant et confortable comme l'idée du repos infini et de la mort. De même que la somptuosité viscérale, cette transformation suppose un enthousiasme sanguinaire du principe de l'identité qui glacerait d'effroi les plus friands à s'exposer aux feux de la parole si tel était l'emploi journalier des lavettes désinvoltes que leurs vertus s'accordassent aux habitudes d'une terre décrépite et nourricière, à la lisière même du potentiel des représentations.

Une excitation d'ordre physiologique à travers des éléments disparates contribue à l'assaisonnement inductif du monde réel et à la fécondation du symbolisme psychique dont la plus élégante forme est le cannibalisme et la plus courante, la voracité sans prise des baisers éperdus. C'est la même excitation qu'arbore l'enthousiasme particulièrement agressif des gastronomes de tétines, des amateurs de guinguettes, l'enthousiasme vécu dans les calmes voluptés engendrées par la friture et les lymphatiques et gloutonnes perversités correspondant à l'engloutissement sacrificiel ; la disparition sans appel de l'objet dans un autre monde qui, à l'intérieur de chaque individu, se trouve au centre, au

cœur de son activité. Cette excitation est toujours accompagnée des signes d'une fausse faim organique et d'un appétit démuné des attendus matériels, en tous points comparable à celui, non moins mystérieux, de l'amour.

Sollicité jusqu'à l'aversion, n'est-ce pas le désir scatophagique qui mijote dans les gibiers faisandés, qui se délecte à la vue de la bécasse morte accrochée par les pattes, la goutte au bec, qui se fixe sur les sauces chasseur, les tripes, les boudins, les moules marinière, les harengs saurs, les fromages et les choux-fleurs ? Ce désir trouve un ample et bienfaisant écho dans la confusion que l'enfant, à l'aube de son jugement causal, de l'interprétation arithmétique de l'univers, s'est plu à tramer sur l'orifice de sa venue au monde. Il ne devrait exister pour l'homme de raison objective ou constitutive de prendre en horreur les consistances et les odeurs des matières qui ont causé sa première erreur et dont le souvenir, en veilleuse, brûlera toujours dans ses entrailles désormais marquées des appréhensions d'une impossible grossesse. Tant la connaissance de cette erreur veut déraciner celle-ci de la conscience que l'interdiction même d'en parler devient une tyrannique coutume. Laissé à lui-même, l'enfant ne connaît pas cette horreur, et ce n'est que bien plus tard, l'éducation aidant, qu'il arrive à éliminer de la géographie de ses désirs l'attraction impérative qu'elle exerce sur lui, comme une terre promise mais jalousement gardée.

Si une attraction effective de ces zones soumises à un régime de brouillard interprétatif se traduit par un désir correspondant, brouillé, il n'est pas moins évident qu'une répulsion affective dirigée contre le premier mouvement et proportionnée à son intensité fasse son apparition pour mieux le cacher, mais que ce soit uniquement cette dernière répulsion qui, visible, dévoile sa force selon la violence qui l'anime et par laquelle elle s'exteriorise. D'autre part, on oublie que, pratiquement, une minime quantité de ce que l'on mange suffirait, si elle était appropriée, à assurer physiologiquement la subsistance de l'individu, mais qu'aussi bien les animaux que les hommes dépassent largement la norme de la nécessité dans des buts autres que ceux de l'entretien de leur organisme.

Il faudra donc distinguer entre les notions de se nourrir et celles de manger, toute la gamme des exagérations raffinées procédant de l'acte de la succion. Si la nécessité biologique de la première constitue le fond primordial sur lequel se greffent les considérations névrotiques des gourmands, la faim n'est que pure représentation d'un vide ou d'un creux

et sa satisfaction sera accomplie par une sensation de plénitude abdominale dont la tension et le bien-être provoqués donneront le change aux interventions cycliques qui, dans le désir d'être fécondé, côtoient, sans l'atteindre, son véritable point culminant.

Sans atténuer la force de contagion des carnages annoncés il est facile de prévoir à quelles circonstances rudimentaires de déchirures d'épiderme, de fentes aux invitantes commissures, de giclants phénomènes gras, adoucis dans leur mouvement par la viscosité des adhérences et des chocs opératoires s'attachent les faibles personnalités d'emprunt de ces faims simulées pour emplir les cavernes élastiques et suivre le parfait chemin des imitations substitutives, plus efficaces si elles sont feintes et symboliques que si leurs attributs n'étaient que de photographiques pétrifications. Il nous faut observer que ce sont là des actes irréversibles, sans réciprocité, formant un circuit fermé et continu comme la circulation du sang. La transformation des matières fécales en nutritives se produit sur un plan inférieur, à des temps lents et espacés et celle des aliments en fécales à un rythme plus rapide mais nullement plus vexatoire que les phénomènes désormais identifiables de l'engloutissement et de l'expulsion. C'est, par conséquent, pour au moins quatre étapes de trajet que la nourriture-foetus, le foetus-excrément, l'excrément-nouveau-né et le nouveau-né-nourriture servent à tour de rôle à parfaire le parcours au sens unique et figuré de la nostalgie giratoire qui est celle de tout destin humain.

Les refus caractérisés comme actions punitives contre qui totalise la somme des soins à prendre envers soi-même, on croit devoir les cultiver par les simulacres ambivalents d'horreur et de volupté gastro-anales. Ces refus des satisfactions nutritives composant la masse équilibrante par rapport aux pertes du droit de s'accorder soi-même les dites satisfactions de retour intra-maternel par l'orifice buccal qui, à son tour, constitue la contrepartie de celui de l'expulsion. Mais la fonction de ce dernier orifice, par la répartition dédoublée de son usage qui, en apparence, figure le terme final d'une série cyclique donnée, prête à l'équivoque.

La subtilité du langage populaire nous offre des exemples instructifs de cette ambivalence dans des expressions comme « avoir mal au cœur », où le point capital de la confusion anatomique des organes rapprochés porte sur leur rapport de voisinage. Ce même constant rapport existe dans la désignation du sexe féminin par le nom vulgaire de l'anus. Ici l'absorption d'une signification par une autre n'est ni totale ni absolue, mais procède par localisation de catégories et dans ce cas précis, en

généralisant le sens de la région où l'attraction du subconscient ne manque pas d'attribuer un fonctionnement unique aux deux organes différents dont l'objet est l'expulsion. Mais elle laisse assez de jeu à une certaine analogie de leurs caractères pour pouvoir les confondre aisément quand il s'agit d'élire un réceptacle concret et interchangeable à la fixation des désirs.

De la même manière que, à la lumière de la conscience, l'on peut faire ressortir la formule : tout ou rien, si je n'obtiens pas ceci, je renonce du même coup au tout, ce dépit du plus mauvais augure tentant les âmes faibles et les induisant dans la phosphorescente vaticination que les ambitieux béquêtent aux buissons des enjeux, dans le domaine épineux des refus et des tabous, le sujet peut menacer, sans que sa pudeur ait à en souffrir, le monde entier globulé et figé autour de lui comme une attente, d'un suicide camouflé d'allure coercitive. Le sabre de la grève de la faim grâce auquel n'importe quel Damoclès peut se vanter d'annihiler l'adversité attentatoire de ses semblables prend alors la signification habillée de différents prétextes allant de la spécialisation du goût jusqu'à la prévention des maladies.

La lumière entre les nuages n'a pas fini de nous fournir le vivant exemple de ce qu'entraîne d'inconnu et de bienfaisant l'emploi constant des images de plaies. Il y va de même des déchirures de lumière aux périphéries de la nuit sur les roues de la peau. Les cratères éteints touchent encore de plus près à cette joie qui, simultanément, est une profonde mélancolie. Là, en y pénétrant— qu'on se le dise hautement dans l'atmosphère épaisse brassée par des mains puissantes de désirs— on n'a qu'à ouvrir certaines portes, certaines valves ajustées aux orifices musculaires, fluctuants, contractés et mucilagineux pour se laisser glisser dans les canaux de terre humectés, suintants et glutineux, où tout est aménagé pour déguster a priori les élégances toutes faites des petits esprits bornés par les prémices incontrôlées de la distinction, mais où l'amour des mystères se trouve informé des richesses incommensurables que ces profondeurs recèlent. C'est justement de ces richesses que la nouvelle demi-vie du divin tailleur regorge, au point de lui donner l'ampleur d'un mythe adopté et suivi inconsciemment par des milliers d'êtres, dans la solution aux problèmes posés par le style de leur vie. Je veux dire que, multipliée en obscure intensité d'autant de fois qu'elle est réduite dans ses possibilités d'expansion, ce qu'à peine nous osions encore appeler une vie, déferle sur les manifestations autres que celles des mammifères d'où elles prennent le point de départ et plus

spécialement sur celles des végétaux dans le cas qui nous occupe. Elle s'épanche aussi dans les règnes voisins, par de malhabiles attouchements discursifs, timides encore, mais dont la volubilité somptueuse des sens est supérieure aux limitations classées par les épreuves sociales et anatomiques.

Que faut-il entendre par cette immixtion systématique dans les genres mitoyens, par cette dissolution de l'individualité, par ces pérégrinations estompées le long du tiède désarroi et de la paresseuse déception qu'est la vie de l'homme à branches, sinon qu'un complexe de supériorité peut se développer au détriment de la diversité des formes de vie ? Conçu au prix d'un traumatisme dans l'uniformité de ses facultés, le plus restreint et usurier principe de compensation enlève à l'orgueil initial ses possibilités d'épanouissement, sans pour cela avoir à détruire en leur essence les catégories psychiques de l'individu ; il les laisse languir, tout au plus, émoussées dans leur entité, sous le plus cruel des éclairages, celui du total inassouvissement.



#### IV

##### LE TRAVAIL DE LA SOLITUDE

C'est ainsi que le divin tailleur fut préparé à l'exploration des grottes, pour les intestinales moiteurs desquelles il abandonna les plaisirs frivoles d'une vision extra-lucide et les rappels nourriciers de sa mondanité. Au risque de tuer la conscience des champignons, et on sait à quel point l'activité intellectuelle en est richement pourvue, il dut mettre sous tutelle leur action prévaricatrice dont l'organisme ne se départit pourtant à aucun moment ni pendant la veille, ni après la mort. Encore ce mot est-il mal employé car, dans ce cas précis, il ne peut s'agir que d'une demi-mort certaine ou, si l'on préfère, d'une mort incertaine. C'est dans l'oubli intentionné de la matérialité des choses que nous devons dorénavant situer les manières fluctuantes, ralenties et cursives qui seront les parties contractantes de l'activité en sourdine du divin tailleur, leurs cristallisations sur la place sensible s'évertuant de mieux en mieux à imprimer des pigmentations médiévales sur la surface des joyeuses mémoires de potagers.

À l'ombre d'une telle lenteur de temps que, sous l'action des agents cosmiques, les pierres elles-mêmes se transformaient en systèmes clos et cohérents de pensée, ce n'est nullement un effet du hasard si, par une certaine convenance envers la noblesse des lois qui maintenant l'acceptaient dans leur sein, où malgré tout le divin tailleur tétait de plus près que les autres la lumière infailible et l'aérien prétexte à de rudes leçons, il refusait de devenir le centre parasite d'une malsaine curiosité. Et cela sans égard pour la honte qu'il eût été en droit de ressentir devant les arbres, les buissons et les rochers qui l'entouraient. Que valent aux hommes de science les fins scrupules des perroquets, quand se présente à eux la possibilité d'exploiter les monstruosité que la nature s'amuse— dans ses moments de béate crétinisation ou de famélique exaspération— à composer, en découpant des images distinctes et en les recollant avec le seul souci de les rendre absurdes et méconnaissables ? Ces savants, dont le bénéfice ne peut plus se compter en pullulement de misérables haricots, les haricots de la célébrité qu'ils en tirent, se seraient emparés du cas du divin tailleur et, tandis que sa déférence naturelle envers tout effort humain l'eût empêché de se soustraire à leurs moelleuses interventions, sa distinction naturelle aurait eu mauvaise grâce à s'afficher sous l'affligeante fabulation de sa tare ou de sa qualité données en pâture

à de basses contributions. Par ailleurs, au point où sa volonté avait déjà réussi à surmonter la gêne première, le divin tailleur n'aurait pas consenti à se prêter à des observations qui, fatalement, l'auraient amené à se séparer soit par un traitement— et ici il nous faut penser à la valeur curative des plantes— soit par des moyens chirurgicaux, de ce qui maintenant touchait presque à son esprit. Dans la sonnerie imberbe et bégayante des duperies dont, comme un fou de village, il était l'objet de la part des forces de la nature prolifique, accablé au point de se sentir haussé au niveau granitique des aigles de douleur, comment l'idée de devenir sujet d'expérience, ou de conversation, ne lui aurait-elle répugné ? Lui, qu'un caractère droit et acéré garantissait de toute atteinte, ne refusait-il de concevoir le suicide sous les formes lentes et louvoyantes des souffrances à longue échéance et des effacements provisoires aux responsabilités mitigées ? C'est par la même contrariété exprimée à l'emporte-pièce et par l'image frappée d'un seul coup et d'un seul bloc, dont le divin tailleur se construisait une présence d'esprit répondant aux notions toutes faites d'héroïsme, que les terreurs paniques ont prise sur la nature animale, accrochées comme une constante menace au-dessus des troupeaux et prêts à flairer la moindre attaque d'un brin d'herbe ou de voix. Au contraire, les façons dont les nuées d'oiseaux prennent leur vol ou le posent sur les rochers sont empreintes d'une délibération de pétales sous le vent, du tendre conciliabule des plumes et du calme foncier qui, depuis d'immémoriales gestations, a consacré l'honneur du patrimoine végétal en l'apparentant aux grâces féminines que le juste milieu entre l'immobilité des pierres et la violence des animaux désigne tout particulièrement à la fabrication des hameçons.

Nullement empressées à combattre l'ambition démesurée des principes angoissants à la poursuite desquels le divin tailleur se lançait à corps perdu, ses branches poussaient et se peuplaient des minuscules coloris de l'eau fraîche. L'insouciance des démangeaisons vocales des moucheron, les microscopiques cartes de nuages dont le changement incessant et les pavages de fumée servent de base à l'incontinent élargissement des corps, de roulement de tambour aux plus fines crispations d'étoiles qu'on puisse déceler dans la consistance des atomes et leur indéterminable groupement par figures géométriques, présentaient l'aggravation de leur cas de mystère devant le jugement aux poings liés, rivé à la contemplation et à l'impuissance des chèvrefeuilles. Et pendant que dans la tête du divin tailleur aussi des branches se heurtaient avec un bruit de crypte amère et d'humides clochettes de liège souple, un débat étrange

s'établit, à la manière des familles d'oiseaux-mouches dont se répercute encore en nos mémoires les alibis bruyants des gongs, dans sa conscience pourtant rompue aux minutieux exercices de ces portes sans issue que sont les pensées imprégnées des clameurs de la nature. Ainsi la neige projetée contre la glace laisse surnager un écho tendre et fragile, ouaté et chaud, à l'encontre des brulûres d'acier qu'elle suppose contenir.

Il n'est de question si discrète qui, une fois entrée dans la voie des déblaiements ne finisse par se démonétiser. Aussi le divin tailleur ne voulait-il plus condamner à une mort par dépréciation de veilles et de valeurs combattives, en les privant de bienfaits congénères, ses propres feuilles, haïssables, certes, mais faisant quand même partie intégrante de son être comme du soleil et de la pluie. Si, parfois, il souhaitait cette mort, de pathétiques et lointaines survivances transformistes lui commandaient le plus souvent et non seulement comme un devoir envers lui-même, mais aussi envers ses branches, de les soigner avec circonspection comme il se devait de soigner le jardin de la confusion où s'ébauchaient les issues d'un combat intime entre les représentations de sa mémoire et les périphéries de sa sensibilité.

On serait tenté de croire que, pour accompagner la sienne, le divin tailleur s'aménageât une conscience d'arbre de tout repos, mais ce serait engager les facultés d'adaptation de la vie psychique de l'homme sur une pente dangereuse que de ne pas compter avec son désir de paraître et de briller, avec les fiertés ataviques et hautaines mal interprétées, quelle que fût la désuétude qui neutralise la violence de leur expression.

Comme l'intolérance et le printemps, la pluie vint à pas de feuilles d'herbe. Des fleurs, pareillement à de minces sexes, allaient apparaître çà et là, incitant à de renaissants moments d'anthropophagie, les instincts tordus dans la torpeur des enveloppes de mousse.

L'air était acide, tant la terre respirait la mort à travers les dalles et les toits de chaume. Chaque jour se couvrait comme d'un ongle d'ardoise, d'une nouvelle angoisse mélangée et d'irrésistible attraction et de dégoût. A la dérobée, sans en avoir l'air— mais, au fait, de qui se cachait-il, sinon de ses compagnons forestiers auxquels il attribuait déjà une conscience malhabile dans l'orgueil qui l'excédait?—, le divin tailleur arrosait ses branches et la honte d'y procéder avec lâcheté bourdonnait à ses oreilles, sous les coups des va-et-vient des portes de la terre qui ne pouvait admettre un pareil compartimentage dans les ordres temporels qu'elle engendrait comme unités.

Ce n'est plus que la nuit que le divin tailleur se faufilait le long des quais

déserts, en rasant les murs et leur solide abandon. Les pluvieuses odeurs des pique-niques improvisés des barils le guidaient à travers les boussoles tapageuses des bidons et des poteaux, comme une mer assoiffée parmi des continents de barques. Des cordages imbus des regards mourants de poissons, il se créait des portraits familiers de beuveries atlantiques, des typhons surpris dans de sculpturales instantanéités ou de longs et minutieux crimes de sirènes aux cœurs froids et perçants comme des perles, toute la plus souple chevelure du monde réunie sur des haies de soleil, un seul cri de triomphe.

Il marchait au rythme rare des oiseaux exotiques qui à son intention construisaient de leurs corps de reines et de mica des arches et des bosquets renversés dont il se servait comme de palais de nids. Et ces hautes vasques, le divin tailleur les emplissait d'un désir clair et fluide, doré et plus transparent qu'un cœur de centaure, en l'honneur de qui il constituait, mais seulement à l'aide de métaux précieux, une faune maritime mêlée des souvenirs humains. Il y avait aussi des hardes infamantes de glace, des sentes de sourcils et des restes de ripailles entassés dans des ruisseaux. La cécité des lunes transversales, accoudée sur cette chevaline misère, privait le divin tailleur de la juste mesure de sa solitude car les vagues qui enflaient la rivière en donnant au borbier des merveilles les desseins de florales splendeurs, lui tenaient lieu de feu et de silence. Si c'était en son pouvoir imaginaire de retourner la face des choses sous leur aspect brillant et somptueux qui ne pouvait coexister dans sa mémoire que grâce à des appareils infiniment précis, comparables aux élytres des paroles, il lui manquait en revanche la basse fantaisie vestimentaire pour s'assimiler les hautes trahisons des chalands galants et des cheminées d'usine. Leur silence intempestif plongeait tout ce qui résistait en route à sa vue circulaire, en une si cohérente profondeur que toute imitation de l'absence, le ciel, les puits ou les tunnels, semblait, par contraste, inviter au mobile et au sonore les immuables disposés autour dans leur poids unanime et à leur strict point de gravité. Ce silence lui était devenu une vie palpable où les condensations, comme des nombrils de lumière, devaient aboutir à une tension d'excroissances cellulaires de rayons qui lui rappelait la formation du premier bourbillon d'arbuste dont témoignait encore l'entière et frugale noirceur de son existence ; mais néanmoins c'est là que grandissait son esprit parmi les barattements fuligineux et opalins des nuits, dans une douleur de rouille et de caresses imaginaires. Cependant à la lueur d'une brèche dans le silence fermé, à la source d'une cassure

dans le bois tordu de ce tonneau pour un instant éventré, telle la figure d'un dompteur d'éclairages subitement mise en charpie à même le ciel édenté qu'il aurait pris pour point de mire, le divin tailleur s'aperçut que des fleurs de cerisier allaient pousser sur ses branches. Il était cerisier.

*ACCOMMODEMENTS À LA VIE DE CERISIER*

Il était cerisier.

Ce sont ces sortes de constatations, ces moments décrépits dans l'enchaînement des faits usuels, ces sauts de mémoire et d'humeur— un retournement insolite dans la suite criblée d'hargneux événements les laisse prévoir — parmi les nécessités liées les unes aux autres par la crispation respiratoire et les contractions musculaires à mouvements périodiques des guerres intérieures, les précipités moraux, les désavantages sans objet défini, les urticaires psychiques et les hypothétiques crocs-en-jambe, les suppositions renversées, les hypothèques à jet continu, les susceptibilités à tout propos après la période d'incubation suscitant des questions inconvenantes, ce sont les normes mornes et imprévues, quand accabler l'homme enfermé à son insu à l'intérieur de l'homme de soupçons de crimes microscopiques d'oiseaux et d'eau ne signifie pas encore le condamner à une déchéance sans appel, ce sont les apothéoses des objets fictifs traversant les consciences de part en part et provoquant des congestions d'itinéraire et des maladies de temps, qui font passer une existence à déroulement furtif sur le plan exceptionnel des corollaires à grand fracas.

Un instinct dangereux mais empreint de grandeur, bien que maté par une timidité ontologique et d'aspect voilé, dirige les êtres pondérés, misés sur la table de désastres d'une universelle manie déambulatoire, vers la multiplicité de leur destin. Les certitudes crispantes baignent dans les vitres et la pluie désorganise leurs phosphorescentes inversions. Craintives et disproportionnées, fuient les équations fondamentales, seules capables de désarçonner le cavalier du moment et je passe sous silence les diverses visions qui les mettent sur la trace d'un brumeux avenir.

Cependant, l'égalité des forces de mourir et de sourire qui se révèle comme un dégrèvement massif des soucis parasites et dont l'unique but est l'apaisement, semble dépister les appréhensions les plus récalcitrantes. Elle laisse au temps assez de place pour passer. Mais le divin tailleur s'appliquait à dénombrer les entailles précaires par lesquelles de nouvelles branches pouvaient montrer leurs langues hésitantes et à étouffer, le long de cet austère lèchement d'échancrures qu'est la durée sylvestre, le trop rapide élan des fruits prêts à se dégager de leur chair

désobligeante. Ainsi se développe une nouvelle théorie du tempérament grégaire, par la simple impatience, à unique suture et à complète révolution autour d'un astre, d'un fait qui est en train de s'accomplir. Inutile d'ajouter que cela a lieu d'une manière assez désintéressée pour dissocier l'événement du parti pris de la pétiole par laquelle il est lié au système cosmique ou particulier de l'individu. Or, pendant que les membraneuses paupières trahissaient la corne monstrueuse et foliée, pendant qu'un court assoupissement du soleil dentaire volait une étamine de fourrure à l'attention, toujours en éveil, du maraudeur, le noyau était mûr pour trouver dans un botanique satanisme l'expression parlée d'un amour répandu, comme il se doit de l'être, sur la surface entière de ce qui existe et ne peut se contredire.

Comme « *Je m'appelle maintenant tu* », la phrase : « *il était cerisier* » prévoit l'éclosion et la possible volupté d'une syntaxe de l'imperfection logique érigée en un système dont les données ne sont pas moins concrètes que celles du pigeonnier connu mais où les fuites du temps loisible et de l'objet désigné— toute l'excrémentielle notion de l'espace sans laquelle on ne saurait accoupler l'idée de dieu à celle d'infini mathématique — posséderaient la fréquence des plus agréables promenades et des plus exquis artifices de la métaphore. Il y va de même pour ce qui est de la péjoration, de la nomenclature des sources verbales et des locutions proverbiales ou des abcès géologiques de la connaissance. Le glissement de leurs terrains respectifs se produit à l'improviste, leur premier pas prenant un point d'appui sur la nécessité sensorielle, tandis que les trajectoires de leurs fulgurations la dépassent aux têtes de pont. La construction sur pilotis de cet acte de dénivèlement et de substitution de personnalité est semblable à celle des fleurs sur pédoncules. Elle est soumise à la floraison par des saisons appropriées. C'est le saisissement d'effroi présidant à sa reconnaissance, tant qu'elle est vivante, qu'il importe de couronner à travers la brume épaisse dont s'entoure sa frondaison pour, de la surestimation de la cueillette qui en résulte, éteindre la violence que met l'infini à se manifester aux dépens de l'homme.

La vie (en tant que matière façonnée à la guise de celui qui la contient, contrairement aux conception des destinataires caractérisés qui en subissent les effets) importe infiniment plus que le fait de se laisser submerger par les coïncidences, les considérations causales réversibles et les erreurs de suite temporelle qui se produisent au cours de son inlassable renouveau. Qu'une illusion optique soit à la portée de tout

instant, incluse aux fondements des mesures de jaugeage grâce auxquelles on départage la vie subie et la vie subissante, provoquée, produite ou occasionnée, tout concourt à exiger en cette matière, comme seule valable nécessité, une flagrante injustice, celle du refus de toute attitude féminine consistant à se laisser aveugler chaque voie de connaissance par le flux montant des soi-disant mystères de la vie. Il ne saurait être question que l'homme les contemple de l'extérieur ou se soumette à leur tyrannie, lui qui en majeure partie est non seulement le canal de ces incidents telluriques en contradiction avec son propre entendement, mais aussi leur inventeur. La solution au problème d'objectivité qui se présente à l'esprit ne doit en aucun cas trancher brutalement dans ce flot de subtile continuité qu'est la vie, ni formuler l'absurde proposition d'enfermer l'individu sous un globe sans air ou dans un grenier d'ivoire. L'absolue réfrigération qui caractérise une attitude de cet ordre touche à la représentation sadique des dieux commodes et supérieurs. Comme mû par un levier, l'être qui ne prend pas conscience de la sordidité vitale d'un pareil risque— lorsqu'un fait de nature affective vient subitement l'ébranler sous la forme désirée des rencontres fortuites dont cependant la succession des temps n'est déjà plus contrôlable— sombre alors dans cette profonde dégradation de l'énergie où seule la mort peut encore se targuer d'amonceler les couches de cendres et les glanes d'oubli. Il s'agira donc de louvoyer parmi les embûches et de ne toucher à aucun degré le principe même de la transformation en puissance. Sa perte signifierait l'avènement des noires et néfastes forces qui dans la marécageuse passivité des sens interdits, vous guettent avec impatience et, aussitôt en vue, vous happent gloutonnement.

Voilà comment le divin tailleur fut amené, en composant avec le doute des épingles dont de graves problèmes tailladaient son esprit, à laisser jaillir, à plein débit de trésor et de graines, les âpres hyperboles d'un égoïsme inventé de toutes pièces, mais d'un format inaccoutumé aux digestives prescriptions de la conscience des perruches. Les plus exceptionnelles découvertes naissent d'une vie en porte à faux. Et si la sagesse du poète attribuée aux orages une main guérisseuse, leur bouclier oppose aux bouviers des blanches montagnes une erreur constante en deçà des minceurs de grêle et au-delà des bures pétrifiées des pics. Sans la présence du souterrain qu'il avait décidé d'explorer, le divin tailleur n'aurait jamais pensé à y vivre, comme l'histoire des pygmées proscrits le prouve par de gros emballages de rochers et des précautions de tirelires. Aussi a-t-il été proclamé que des affinités de lit résumant, par ordre de



famines oculaires, les portées musicales des toiles d'araignées dans l'embarras desquelles, chacune sous un parapluie de cristal, s'abritent les fines gouttelettes de pluie. D'autre part, le séjour prolongé des mares de lumière sur le fond pileux, entortillé dans des rigoles de nuit, des pelotes de nerfs aquatiques, provoque sur la face étamée des soles couchées une décoloration de pigments qui ne s'arrête pas aux écailles, mais pénètre en avant. Aussitôt cette couche franchie, une force grandiose, réulsive et comparable à un Niagara, mille fois plus étendu, plus haut et plus puissant se déchaîne en miniature, tandis que, pris par cette énergie enfouie et sans bornes, l'œil de la sole privé de l'horizon spatial s'attaque à l'oblique transpercement de la tête. Il se produit alors un curieux phénomène d'extravasement rétinien vers la position nouvellement acquise ou un mouvement de torsion par lequel l'œil se place à côté de son frère comme une bille dans son trou sous le regard jumelé du soleil et du gouffre liquide. (Conçoit-on que devant un phénomène inverse de lucifugité, les yeux de l'homme puissent traverser le corps et se placer au bout de ses orteils ? Qu'on imagine alors, en marche, le champ visuel brassé, étiré, contracté, distendu tantôt par un pied, tantôt par l'autre, comme cette pâte à berlingots mécaniquement pétrie dans les foires pour le plus grand plaisir des amateurs de sucettes.) Pour passer de cette florale faculté d'adaptation à l'aménagement d'un programme d'existence, aussi lié par les accommodements à la nature que celui qui aurait permis au divin tailleur de végéter parmi les vivants de jour si l'infirmité ne l'avait pas inséré dans sa fatalité de bois et d'écorce, il n'y avait qu'un pas à franchir. Pour peu qu'il pensât à une condition donnée, comme une armée de fourmis procédaient les mémoires corrélatives et capillaires à l'encerclement stratégique de la place dans l'intention de se combiner un milieu propice, une situation sur l'échiquier des circonstances qui se désignait à ses limites par d'ingénieux moyens de fortune et de promptitude. Déjà sa vie prenait l'apparence d'un souterrain.

Il y a souvent des exigences surgies de l'individu au centre, une pile chargée de désirs encore innommés, qui se confondent avec les appels, bientôt suivis des attractions pressantes, de certains objets des alentours.

Il y a des espèces de distinctions qui sont difficiles à formuler.

On peut être amené à explorer les sphères d'influences à partir du moi, de l'homme ou de l'objet ; vieilles histoires. La seule signification de ces démarches réside dans le fait que l'homme puisse en profiter, à travers un long détour de bousculades, en adaptant la face du monde à sa

foncière irrégularité, pour que celle-ci devenue en propre la parfaite régularité, tout soit aussitôt à recommencer. Une élégante variable devra être ajoutée (en l'exprimant, l'accompagnant et le définissant) à tout mode de jugement. Car les sociétés humaines étant en continuelle transformation, quel est le critère de valeur d'une oeuvre ou d'un acte, quand cette oeuvre ou cet acte déterminent en partie cette même transformation? Il faut soi-même devenir partie intégrante de la transformation du monde pour en être aussi le déterminant rien n'étant enclin à la fixité et chaque chose devant être comprise dans sa fuite et sa course, la sincérité et la fidélité, entre autres, seront considérées comme de vains mots.

Le divin tailleur mutilait ses sources.

Il avançait vers des valeurs de changement certaines et voulait atteindre ce qui depuis longtemps était resté derrière lui. Le divin tailleur dédoublait ses sources en en puisant matière à des buts précis.

Il faut défigurer les sources pour pouvoir fermer les circuits. Les eaux seront en chair quand le sang se muera en cuir et les propriétés des choses se chargeront d'amertume pour tous ceux qui en supporteront la servitude et qui seront à même de retourner la face des jeux. Il faut enlever au sens des mots tout le poids des dettes de joie contractées pendant la canicule d'euphorie. L'entreprise d'exploitation de la gaminerie qui réside au fond de l'homme, du latent étourdissement de son esprit, dont la faillite inévitable se solde par un résidu de mensonges, tourne le plus souvent au cauchemar. Mais la mort ne cesse pour cela de hanter les zones de grément, en s'exerçant aux suffrages des marées, et en rayant de ses pirogues sans fin le trajet de l'homme miné dont elle souligne, tout au long, l'inevitable dépendance. A ressouder quelques rudiments d'amour pris dans un réseau de cales sèches et les essaims des poussiéreux déserts, l'homme, s'il garde la main haute, ne succombe pas moins à la tentation des clés. Et si les souterrains le happent, lui et tout l'automne des miroirs tel un papillon sans lendemain à la recherche d'une pérennité de peu de peine et de courte humeur, il n'échappe pas au temps du sable ni à l'heure de fumée. Un témoin perpétuel le harcèle de sa mort coutumière et ce témoin s'agrippe en lui et le guette jusqu'au bout de l'ombre et des cils. C'est le départ de l'homme qui reste sur place et l'éternel dilemme de la joie et de la douleur, contenues, sauf incartades, L'une dans l'autre et à jamais inséparables en leur essence et leur trame.

*À LA RECHERCHE D'UNE FEMME*

Par un immense corridor tout à coup ouvert dans le flanc d'un souterrain et dans la vue ardente qui en émergeait comme une question bien posée, une gluante mais despotique atmosphère béait d'inanition devant les yeux émerveillés de notre divin tailleur. A peine eut-il franchi le seuil de cette bouche de ciment évanouie parmi les déchets de la terre, qu'un décor inaccoutumé s'offrit à lui dans toute la familière impudeur propre aux contes opulents et contagieux. Mais une découverte ne saurait s'imposer à la promiscuité de l'esprit humain si celui-ci n'assignait au premier instant de surprise la place que l'oeuf de Colomb occupe dans le sourire explicatif et dans l'air entendu par lequel les experts moribonds savent, de plain-pied, protéger ce qui nous entoure et ce que nous entourons.

Garni le long des murs de casiers où, par bottes de six et liés ensemble comme des asperges, des mannequins de femmes étaient placés, ce corridor s'avérait comme une réalité offensante pour l'habitude commune de mêler les fonctions des choses à leur utilité. Ce n'est pas la fixité de ces torsos de femmes qui les aurait fait distinguer des autres femmes si les intrigues de la pensée particulariste, en mettant sur le compte d'un dispositif spécial le monde des passions, ne nous avaient farci du sable dans lequel, à tout bout de champ, nous enfouissons nos têtes d'autruche, tant le dragage de nos représentations se résout en un rythme négligeable quand il s'agit de les accorder à nos notions de stabilité. Tandis que les troncs de ces femmes étaient matelassés de matières peu précieuses et enveloppés de toiles de sac, leurs têtes et leurs membres infiniment polis par le plus soigneux saisissement qu'il serait donné au désir humain d'augurer s'il s'agissait de leur rencontre inopinée, sculptés dans la substance même des regards et de l'attendrissement, paraissaient immobilisés dans une espèce d'extase de l'acceptation perpétuelle. On décelait une grande variété de caractères et de types. Et tellement la disparition de toute crainte et de toute réaction, chez ces femmes, se rapportait à l'évidence d'une mort surprise en plein travail, qu'un semblant de vie circulait encore de l'une à l'autre. Une aube mal formée laissait traîner sur des bancs de sable le charme insolent de leurs attitudes de sécurité.

Intérieurement comme extérieurement aussi bien instruites des gestes de

femmes, que les poses d'élégance l'étaient du sordide milieu dont elles étaient prisonnières, ces femmes ne semblaient pas être dupes des incarnations contractées sous le scalpel d'une vie à peine plus étrange que celle où avaient lieu les grands plaisirs, les bals et les tapageuses chevauchées. Se rendaient-elles compte de la proportion d'ironie dans l'imitation figurative que, tout en laissant du jeu à leur fraîcheur d'ensemble, le sculpteur avait établie au chevet de leur berceau ? Se poser une pareille question, voilà qui en dit long sur le spectacle de pluie dont il n'importe de tirer au clair la tendresse naissante que par bribes de sens et des babillages de fond.

Des perles de grêle aux poignets de flammes vives brûlaient, dans la perfection croissante de leurs formes, du désir qu'on s'en saisisse et des bracelets de chansons zélées, comme des ronds de fumée, s'empêtraient dans des nuages aux couleurs de fards posés en l'air.

Invariablement, chaque segment de la vision se répétait dans un espace fictif de miroir sans qu'aucune glace n'en rompe l'homogène uniformité. Tout était tellement précis et achevé que la démarche du divin tailleur, à travers la distillerie de ce luxe de détails autonomes, semblait taillée à coups de serpe. Des ampoules électriques allumées, munies de crochets et de pattes à articulations labiales, grimpaient un peu partout sans se soucier des lourds rideaux de velours qu'un mécanisme caché faisait secouer sur le rythme de valse des bonnes ménagères aux balcons populeux. Il n'y avait que le claquement sec de ces langues sans poussière contre le palais qui désarticulait le parler des pistons et scindait le long mouvement linéaire en de sourdes répétitions. Engrenants et huileux, tels des osselets de bruits de boggie fragmentés et continus, les rappels des cadences de la tétée rapprochaient progressivement le divin tailleur de la cible sur laquelle, de toute manière, sa mémoire possédait des données précises de direction. Ceci l'incitait à l'instar de l'homme qui, aussitôt installé dans le compartiment, se laisse aller à une intense régression— à déballer les instruments de sa faim, non sans regretter l'absence des moyens par laquelle le voyageur se mettait en devoir de la satisfaire.

La faim est une et indivisible dans l'attente embryonnaire de son objet  
comme il a déjà été dit, ou de son manque d'objet  
quand l'éleveur de monticules sent l'absence de baisers  
bourdonner au creux des mines  
évincer les attendues  
de leurs yeux sonnants et des bègues apparences  
quand l'adolescent de glace

embrasse des viviers et des pulsations des bagues  
l'ombre lisse qui s'allume au toucher des soies vigies  
face aux voix  
quand les fous s'apprêtent à suivre la féline  
vacillante auréole de survivre  
dans la flamme et le sang aux joues pâles des oranges  
et le verbe débordant de limes  
creuse la tombe familière de chaque jour voué aux lèvres  
quand la vue s'impatiente des langueurs tactiles et des sons si doux à  
croire  
que les mains ne savent plus saisir de la douleur qui se donne sous le pas  
des ponts  
au fin fond de sa ferveur  
et les grappes d'oiseaux pèsent lourd sur la balance familière  
quand l'apprenti nourricier de la déception lègue au rire la science des  
tatouages  
et quand l'aube turbulente veut des peines et des tourments  
éclaircir au front des portes la présence sans écueil  
les vautours de cartilages battent de leurs auvents perdus  
l'air des longues traversées  
quand la mousse du corail  
les couloirs figés où la terreur des vents s'embourbe  
les aveugles remparts que croisent les feux  
et la certitude de la déchirante attirance des îles  
couleur de solitude mûrissent dans leurs bois  
quand les espoirs alliés aux rondes fraternelles de l'abîme  
ne savent plus où se poser tant il a neigé de paupières écloses  
et les pierres resplendissent de la faim solaire des cactus  
les collerettes de coquillages  
les plumes de brise  
la lie des plaisirs  
une nuit de rencontres  
comme une brâise de courte haleine  
l'ère des portes mutilées  
au centre d'une ville amère et chaude  
au faite d'un palmier  
quand à l'abri de tout le ruissellement du monde  
et du salpêtre c'est le salpêtre  
les éponges les éponges se contractent

les bras multiples de la femme abandonnée encerclent l'enfant au sein du  
grenier  
toutes les armures se cassent dans les vitres des poitrines  
où la tendresse noie les crêtes de fraisière  
les fulgurants iris  
les seins des oiseaux s'écorchent aux escales  
dont l'ombre sulfureuse fleurit la peau des mains  
et de friables attentes dévissent l'or des gonds  
que les frissons trop frêles pour entretenir l'horloge  
amassent dans les fentes  
les astres bandés les bouches cousues

La nuit profonde et solitaire s'amplifie dans un monde à part fabriqué pour les besoins de la cause. Elle devient le centre d'une activité veuve des plus intéressantes manoeuvres de l'esprit considéré comme appât. Et pendant que les branches du divin tailleur étaient devenues assez fortes pour soutenir à leur tour de nouvelles branches, dans sa tête leurs ombres lourdes tressaient d'étranges pensées. Prenant d'inédites racines dans ses instincts engourdis, soumis à une vive distraction de leurs aboutissants lumineux, l'appétit sentimental, par les secousses que celui-ci imprime aux différentes latitudes de l'homme, livra le divin tailleur aux démanagements d'une nouvelle joie de vivre. Celle-ci s'exprimait en fonction d'une traite tirée à l'ordre du hasard; aussi bien peut-on admettre qu'elle n'était qu'une forme plus ou moins mucilagineuse d'un désir en instance d'espoir. Mais l'état hébété de froide arabesque que donne l'attente n'exclut aucunement la possibilité d'existence, par le vide ou la négative, d'une exaltation promise. Quand bien même le divin tailleur n'aurait acquis la conscience de cette joie qu'en la faisant dépendre de son propre effondrement, c'est jour et nuit que désormais il lui fallait chasser l'image d'émotion placide fournie par la contexture d'une absence, pour ainsi dire présente. Celle-ci n'était-elle déjà passée avec armes et bagages à l'ordre concret quoiqu'approximatif des frustes réalisations?

Sans trop y faire attention, la fierté de se singulariser parmi les créatures vivantes se développa dans le divin tailleur comme un arbre intérieur. Là s'assoupissait tout un mobilier fluorescent pouvant servir le rêve qu'il défendait en lui. Des yeux détachés flottaient parmi des lèvres sur des eaux parfois stagnantes, le plus souvent entraînées aux audaces infernales des mémoires qui lui présentaient, sur chaque palet de leur roue de moulin, le même problème sous des aspects divers, celui de savoir si

d'autres êtres que lui foulait la terre des soupirs, par-delà les labyrinthes de céramiques, affublés des particularités dont il était arrivé à proprement se bâtir une existence organisée. Ne lui serait-il jamais donné de décortiquer de ses impondérables l'apparition d'une femme de rencontre sur laquelle auraient poussé, sinon des branches de cerisier, du moins des branches de pommier, par exemple ? Car si le dire d'une mare de nuages visibles sur la configuration des mares anciennes concentrant sur le beau temps les aiguilles du baromètre (les têtards grouillaient dans le temple et Uranus conjoint avec Mercure criblait de dettes aphrodisiaques le déroulement de son planétaire isolement), il n'osait encore espérer, au moment précis où le désir de volupté s'affirmait sous la forme douloureuse d'une cloche d'alarme, que le plus doux des hasards couronnerait une vie d'infirme en déposant sur son passage, à la portée de sa condition, une femme aux mots caressants subordonnée dans son essence aux caractères fusibles du mot « cerisier ». Telle est la déformation amoureuse que déjà le cerisier ne représentait plus qu'un mot pour le divin tailleur, une abstraction prématurée. Le magnétique frémissement de cet écot visuel éveillait en lui l'opulence des risées de ciguës que la réalisation d'un rêve pareil est en droit de susciter.

Mais combien impatiente était sa volonté de passer du stade de l'espoir à celui d'une précoce présence ou même de déposséder le temps de son cours rectiligne et de placer l'objet rêvé dans une mémoire hallucinante, combien le divorce entre l'élan de la rafale et la paresse des faits allait en s'accroissant, les événements eux-mêmes se chargeaient de le démontrer au fur et à mesure qu'ils se produisaient. Car le divin tailleur ne réussissait à s'emparer de leurs réalités, à maîtriser leurs services rendus comme intermède du destin que seulement lorsque échoués au tournant d'une insinuante erreur, ils eussent été au préalable égouttés le long des murs et, silhouettés indifféremment sur l'écran de son passé ou sur celui de l'avenir, ils se fussent intégrés à pas lents, usagés et anémiques comme des lucioles, dans la pénombre de sa vie.

Belle de sa solitude et délicieusement ancrée en son pouvoir la vacillante flamme peignait l'ordre de son horizon de barreaux de fer ; à chaque pas, le divin tailleur s'approchait de l'objet de son obsession avec un bruit de cadenas.

## VII

### VISIONS ET PROFITS

Le divin tailleur s'enhardit jusqu'à pénétrer la nuit dans des rues désertes et à vouloir surprendre à travers les fenêtres quelque borgne fait divers. Par des moyens détournés il cherchait à s'aliéner une douteuse position de combat porté, croyait-il déjà, sur le compte de son sort et s'évertuait, en lui forçant la main, de se la rendre favorable.

Mais si la durée n'était pas une continuelle dépense échelonnée sur de divers rapports de choses et d'êtres, au long d'un trajet donné, la mort coïnciderait avec la naissance et l'univers se réduirait en un point or, l'existence du point n'étant elle-même concevable qu'en raison de l'existence concrète de l'univers, il s'ensuit que le mépris de l'action accomplie raccourcit concentriquement, en proportion directe, la durée de la vie et amoindrit par conséquent l'univers dans le prestige dont il jouit. Est-ce un bien, est-ce un mal ? Toute la question est là.

Le divin tailleur n'avalissait pas la teneur de l'univers. Il voulait, au contraire, qu'il soit immense car à son accroissement malgré sa propre déchéance, il pouvait mesurer sa secrète splendeur.

De moins en moins, le malentendu des frondaisons dépassait la voûte à moitié effondrée des baraques et des illusions où s'affairaient maladroitement les phantasmes de son passé.

Un soir, caché dans les buissons de luxe dont était entouré un restaurant, celui-ci déjà bien suspect par la distance qu'il tenait à faire observer entre les murs extérieurs et les tons à l'égard desquels on manifestait un dédain opaque et le divin tailleur, en guettant quelque rare gibier imaginaire tissait en pure perte sur un canevas de problèmes des cosmogonies préméditées. Ses joues collées aux vitres embuées, il prenait à cela un innocent plaisir de chômeur de nouvel an, lorsque tout à coup, il vit un groom à carrure athlétique accueillir en souriant, avec une satisfaction bien trop familière pour être strictement professionnelle, un personnage qui par aucun signe extérieur ne dépassait la moyenne insignifiance à grincements paternels des riches commerçants incrustés dans la chair du pays comme des bêtes de somme. Avec calme et élégance, en un tournemain saisi au collet du pardessus dès que la porte fut fermée, ce personnage qui semblait être un habitué de la maison fut promptement accroché, tel qu'il se présentait, à un des portemanteaux qui partiellement était déjà occupé par d'autres vêtements, tous contenant leurs dociles



propriétaires. Un assez grand nombre de portemanteaux disposés çà et là tendaient vides les os de leurs patères recroquevillés. Les tables étaient mises, les garçons, les bras croisés, comme si tout était prêt à recevoir les clients, attendaient debout dans différents endroits de la salle, ou par groupes de deux se chuchotant des propos détachés. Il était pourtant rien moins que vraisemblable qu'ils fussent payés pour savoir à quelles fins ténébreuses servait l'étrange institution, en dépit de la contenance mécanique qu'ils essayaient de se donner en circulant comme de hautains radeaux sur une mémoire scrupuleuse.

Le calme s'élargissait sur tout l'espace comme une persistante vaporisation. Rien ne bougeait et le côté éclatant des choses se retranchait dans une fixité qui promettait de devenir définitive. Il y avait des couteaux à chaque limite d'objet, ainsi se résumait la solennité de ce silence. C'étaient des lames. Et malgré cela, un air de parenté plongeait la scène dans l'ambiance des choses vaguement connues, nullement surprenantes et merveilleusement conformes aux démarches qui auraient pu être habituelles, sans qu'on sache exactement pourquoi ni comment. Ainsi s'expriment sans trop de dégâts de vieilles coutumes prises comme des rides par d'honorables administrations légèrement provinciales et à coup sûr déviées de leur initiale destination. Un certain dégoût colle à ces sortes d'établissements de bains qui n'en sont pas, malgré le soin que visiblement l'on s'est donné pour ne pas offusquer les usagers qualifiés comme tels. Rien n'était à proprement parler inacceptable pour ce qui est du restaurant et, sans savoir le mot de la fin, on concevait des conditions où ces rites auraient pu s'emboîter parmi des occupations domestiques. Il n'y avait que leurs raisons qui, tout en existant quelque part, en dehors du monde de l'envie, suffoquées aurait-on dit par d'autres raisons plus impérieusement agissantes, faisaient défaut à l'intelligence des spectateurs. On sentait que, sans l'obscurité dont ces agissements étaient entachés, on aurait pu s'en déclarer solidaires. Les êtres qui en formaient les parfaits instruments d'exécution n'avaient-ils transformé en conviction leur paradis intérieur? Solidaires, on aurait pu l'être, certes, sinon à la manière des engagements passionnés, car de cela il ne pouvait être question dans l'atmosphère molle de ce restaurant, du moins à celle des passants qui ne désapprouvent pas par une insouciance sympathique, par une déférence paisible, la chose existante, nullement prétentieuse, hors de toute idée de violence ou d'abus. Une raisonnable apathie, un effleurement de devanture. Car nous participons, par l'excellence des moyens dont nous disposons pour imposer notre timidité, à tout ce qui

ne répugne pas brutalement et c'est pour cela que l'indifférence est un mot sans contenu. Elle prétend nous tenir à l'écart de ce qui ne mérite ni la révolte concernant le rejet d'un fait ni l'enthousiasme suscité par le désir d'y adhérer. Mais si à bien considérer, nous sommes solidaires et, en une certaine mesure responsables de ce qui se situe entre ces deux pôles : le sordide.

« Et du respect, qu'en faites-vous ? » Voici la phrase tirée de l'embarras public au bout de la canne à pêche d'un index atrabilaire que le divin tailleur entendit réellement résonner à ses oreilles. Le personnage invisible qui troublait ainsi l'eau mal peignée de sa mémoire engourdie, ne pouvait être que le père du divin tailleur dont l'image, calée dans un fauteuil confortable, essayait à nouveau de s'installer en guise de chapeau sur la tête de son fils.

L'air frais et noir où le divin tailleur aiguisait son attention toujours croissante, cet air d'hypnotisme et de charcuterie, l'air pauvre et adolescent si l'on compare sa frigidité au luxe chaud et massif qui régnait à l'intérieur de ce pseudo-restaurant, était plutôt de taille à réveiller les doutes en les remettant sur leurs justes pattes, les renversant pour ainsi dire et les rendant compréhensibles, mais là se produisit une nouvelle substitution de positions qui fit que, plus l'engourdissement général gagnait les sens de notre héros, plus une étonnante clarté de nécessité et de sobriété éclairait le moindre acte qui prenait corps derrière la vitre. Rien pourtant ne se passait. Les gestes étaient lents, à peine esquissés, très nobles mais humains et personne ne dormait.

(En même temps, non loin de là, un homme assis à sa table de travail dévisageait le parquet de sa chambre qui était formé de tortues vivantes fixées les unes aux autres par des attaches en fil de fer. Un poulain mort suspendu par la crinière à la tringle des rideaux constituait une espèce d'abîme pour les yeux, car, le plus possible, il en évitait la vue. L'homme coupait du pain et en faisait griller les tranches sur un petit réchaud à gaz. Les tartines abondamment beurrées, il les insérait dans ses livres. Lorsqu'il eut fini de garnir de cette façon tous les livres de sa petite bibliothèque, il commença à mélanger les mégots et les cendres de cigarette qu'il avait gardés en grande quantité avec le beurre dont il possédait encore une motte de la grosseur d'un oeuf d'autruche. Il accomplit méticuleusement ce travail à l'aide de deux fourchettes, quand le tout fut bien malaxé, il en mit de petites quantités sur le dos des tortues, en alternant de manière à donner au plancher la ressemblance d'un damier. Pieds nus, il marchait soigneusement sur les tortues dont le

dos était resté intact. Le reste du mélange il l'enduisit sur les cheveux de la femme nue. Car une femme était tout à coup suspendue à la place du poulain. (Je me plais à insister sur l'absence de précision que j'apporte à expliquer ce changement nullement dû à une plaisante comparaison ; le fait en lui-même indiscutable ne souffrant pas qu'on l'amoindrît par quelque doute que ce soit.) Avec beaucoup de précautions il attacha la corbeille à papiers aux pieds de la femme nue, puis recouvrit celle-ci d'une lourde pelisse qu'il décrocha de son armoire. Il remplaça tous les livres sur le rayon après en avoir à chacun arraché la page 5. Toutes ces pages il les réunit au hasard et se mit à les lire, les unes à la suite des autres. Cela dura assez longtemps car il possédait environ une cinquantaine de volumes. Il embrocha ensuite les pages dans l'unique parapluie qu'il gardait depuis sa tendre enfance, accrocha l'objet ainsi obtenu à l'épaule de la femme et regarda par la fenêtre. Un coq traversait la rue. Il descendit les escaliers, mais dans la lumière blafarde, ne vit qu'une gibecière sèche et usée à l'intérieur de laquelle se trouvaient une mèche de cheveux de fillette et un collier en verroterie. Il ne la ramassa pas, mais alla se laver les mains dans un ruisseau qui justement commençait à couler le long du trottoir. Lorsque le filet d'eau eut passé, il mesurait environ vingt-cinq mètres et se retirait dans la direction de la pente en serpentant ; la terre derrière lui, comme brûlée, mettait à nu un minuscule et étroit précipice, un brusque mais irrégulier enfoncement. Il alla acheter dans un magasin, où il était connu pour faire ses emplettes pendant la nuit, un panier rempli d'oeufs qu'il se mit en devoir de placer dans le fossé un peu au hasard des déclivités du terrain, mais c'est devant sa maison qu'il prit le soin d'en rapprocher les intervalles. Il avala solennellement le contenu de l'avant-dernier oeuf, comme s'il buvait à la santé de quelqu'un. Le dernier, il le jeta contre la vitre qui se cassa avec grand bruit. La violence du choc se répercuta sans embarras sur le parcours lointain du saphir près de la nuit, car jusqu'à ce moment le silence filait limpide dans sa ruse et pendant tout ce temps il n'avait marché que sur le bout des pieds).

Le divin tailleur dut bien se persuader que ce n'étaient toujours pas des hommes à branches qu'il rencontrerait cette nuit-là, et, une fois la plupart des portemanteaux garnis, l'heure étant déjà bien avancée, après le rituel consacré des heures de fermeture, les tables desservies, les salières groupées comme un troupeau de moutons au repos, les huiliers couplés amoureusement mis à part, les chaises placées sur les tables, les garçons ayant enlevé leurs tabliers et se disposant un à un à sortir, on fit baisser

les stores de fer. Alors il s'en alla aussi, pas plus absurde et pas plus triste que la continuité de la nuit, comme si rien d'autre ne s'était produit au cours de son éparpillement, sauf encore un haussement d'épaules et une supplémentaire dépression sur le goût sucré de la déception dans lequel il baignait pareil à un brouillard dans un brouillard de levure et de soie.

Il ramassa par terre la gibecière écrasée.

Seul un bruissement de boqueteau germait quelque part au loin qui ressemblait de plus en plus à de la joie de colliers b.

VIII

RAPPORTS ENTRE LA FEMME ATTENDUE, LA VIE  
ERRANTE ET LE DÉPEUPEMENT D'UNE ILE

Y a-t-il un grand amour résolu en une femme inconnue  
si inadmissible que soit pour la mémoire une rupture des rapports  
d'association  
qu'on attend sans savoir comment elle est ni ce qu'elle sera ni même si  
elle existe  
dont la chair composite et le regard rétréci  
présage la couleur de la voix la démarche l'abandon  
et sa fine figure où l'autorité par laquelle s'exprime la beauté de la faim  
prend force de loi  
car il n'y a de beauté que la faim  
désirée à travers l'aquarium d'acier qui coupe de l'envie la miroitante  
image  
indomptable au ravissement  
mordre à pleine bouche dans la substance savoureuse par l'absence et  
d'autant plus désirée qu'elle n'a du contenu qu'un semblant  
d'écho et la vague balbutiante.  
la carence des matières solides  
pourtant pénétrables à force de regarder perdu à la cueillette des  
abîmes semés un peu partout  
sur la surface du monde submersible  
aucune chair ne brûle d'une plus haute volupté de zénith lustral  
que celle et la seule dont ne soit vain le repli ainsi inconnue invisible en  
elle-même  
sur un lit où sa forme et son poids se mêlent gracieusement dans  
l'empreinte dénuée de mesures palpables  
et la délimitent sous l'angle de la fermeté probable au mordant espoir de  
la balance  
tels s'enchevêtrent les cheveux et les nervures  
tari soupçon du pas à reconnaître le sentier  
il y va désormais de sa propre certitude pour déblayer les fuites de sens  
les herbes dures le duvet des vautours le blanc d'oeuf sous le vent  
l'appel ombrage la cadence de la sécurité l'enfilage des galets sur la ligne  
des sages  
et les griffes des paroles trop précises dans la solitude nue de leur éclat

de tout ce qui l'entoure au hasard glouton des rigides bûches  
des pieds de meubles des exquises grâces du cuir ouvragé  
des souches de jouets plantés en terre solide  
des nuages sertis de plumes d'autruche sur les plateaux des plages  
des repos de fleurs où des rois fluets sont consommés parmi les géants  
de la foudre  
et des subits effondrements des vols en masse d'éventails  
il se compose les détails de la femme inconnue insensible  
constante en son volume mais mouvante par le nom des objets qui  
entrent dans le jeu de sa composition ou en sortent par giboulées  
de chansons  
selon le temps et le regard que traînent les enfants dans la rue  
une femme faite de la paresse des regards de platine  
qui lourdement s'insinue dans la multiplicité des évaluations  
et n'en prend qu'un goût infime dépourvu de l'exactitude des chiffres  
leur housse d'air leur mouvement possible  
elle vit et se meut mais change à chaque instant et pourtant elle ne ment  
ni ne fuit  
elle s'habille de nuit pendant le jour et se fait jour pendant le sommeil  
des autres  
elle est toujours la même quand elle sort ou qu'elle dort  
son sommeil est encore plus vivant que les efforts sollicités des dormeurs  
que nous sommes à la faire éclore vivante agissante  
continuellement défaite et refaite comme les interrogations de la réalité  
extérieure aux clins d'yeux  
elle ne sait fixer son allure dans aucun miroir attentif aux courbes des  
lèvres amoureuses  
elle alterne avec les heures misérables et se confine dans la chaleur des  
ruches et des nids chevelus  
elle manque de dimensions et lorsqu'elle se disperse et prend part au  
mouvement des cils vibratiles  
le jour et la nuit se mélangent au vin  
elle est dissipée sur toute l'invisible poussière qui entoure comme d'un  
son léger ce qui résiste au sens la matière satisfaite  
et vous regarde avec des yeux moqueurs tendres parfaitement et souvent  
trop cruels  
c'est de la placide simulation des saisons qu'est venue sa tendresse et  
l'ironie profonde et douloureuse sur la voie  
dont joue au chat et à la souris son apparence aussi présente qu'absente

aussi légère qu'agressive démembrée sans être partagée  
toujours en recrudescence comme une contemplative et contagieuse  
obsession  
répandue sur le nombre infini de sourires aux commissures de la nature  
entière  
sur toutes les particularités d'un amour instigateur de flots permanents et  
de multiples brisements  
les ordres refaits à la hâte des hommes à leur étroite mesure  
il y a une grande pensée autour d'une femme inconnue  
qui court à la dérive une pluie suspendue  
le souffle expirant du manque de durée

La route évasée est barbouillée de la mousse légère des paillettes de soie  
et dans le triomphe de sa perspective, elle accueille le divin tailleur qui se  
rend par la pleine lune sur des coussins de moutonnantes villes, à la  
raison des vers luisants.

De temps à autre, un pan de sommeil crépite dans sa chute verticale à  
travers l'alcool respiré par les boeufs. Mais comme personne n'habite la  
fêlure du rêve, cela vaut mieux de se laisser porter par la rame royale,  
dans les eaux réjouies, que d'attendre. Le divin tailleur marche embourbé  
dans la brise, soutenu par elle, avec le tintement des feuilles couronnées,  
dans un éveil perpétuel et réduit à sa plus simple expression, en tête de la  
procession dont il constitue le corps en même temps qu'il est le chef de  
file. Il se livre un atroce combat d'araignées entre les chaînons de fer  
d'une multiplicité de désirs prisonniers à vie : c'est ce qui traîne après le  
divin tailleur. Mais une étoile le précède cependant et papillonne et  
tangué dans une pochette surprise, prise dans la glace des caravanes de  
myosotis. Armés de gaffes et d'aiguillons, les nuages se mettent aussi en  
marche habillés de peaux de bêtes et sur leurs traces les femmes suivent  
avec des fontaines, des urnes et des baluchons sur leurs têtes de cèpes  
amortissables. Avec le divin tailleur s'ébranle tout un peuple d'images, de  
sentiments arrondis, de crustacés liquides, de vitreux emballages de  
collines, de forêts de puits de pétrole, d'adorables princesses, les  
chapeaux sont défendus, par ici la sortie, en grande pompe de canaris et  
mille assortiments de quincaillerie disparus que de grands insectes de la  
dimension de poulets déterrent à la faveur des pannes de vent et en  
sucent le bruit et en corrompent l'usage. Et accompagné des fanfares de  
la troupe invisible des brins de journées, allant du plus petit au plus  
grand oubli du temps, soufflant étourdiment à la gloire de la glaise, du

plâtre, du charbon, du chanvre et du foin, le divin tailleur laissait se former autour de lui— c'est-à-dire en lui-même qu'en l'occurrence il voyait personnifié dans les égards, l'amour et les bonnes intentions dont il se sentait entouré— des légendes subtiles basées soit sur des calembours, soit sur des hauts faits, avec lesquels les mots eux-mêmes n'entretenaient plus que des rapports minimales, tant il était difficile d'atteindre les profonds noyaux enfouis dans la secrète paille de leur signification. Au lieu de se fier à l'idée, après tout rassurante, car connue, d'une angoisse formulant à ses oreilles, en cadence, les brèves cavalcades des échos échus qui le pourchassaient de leurs talons sonnants, le divin tailleur se les attachait à sa personne, préférant en cela les incorporer à sa suite et se procurer à bon compte de prestigieuses réjouissances. Mille têtes déguisées en dents de scie se montraient aux lucarnes des scarabées. Le convoi avançait, dédaigneux et allègre, s'enrichissant des nouvelles sectes de bijoux captées à la source du sexe par un entraînement visuel et guerrier dû à la pratique des marchandages de trottoir.

Mais il y avait aussi des pluies immobiles dans l'ombre malade et des drames lactescents, des boues d'albumine, des flocons de nébuleuses répandus sur des plaies de miroir. C'étaient des limiers qui s'échappaient entre les doigts et coulaient comme un matin juteux d'orange— quoiqu'il fit nuit— des festins de toitures parmi les miaulements obliques des persiennes. Un large sourire perdait pied dans la chevelure spasmodique de la route. Ce n'étaient pas tant les grilles qui résistaient à la toux, harnachée de confiance, des rappels à l'existence, mais les champs déplumés glissant sur d'inquiétantes béquilles, battaient des ailes et s'égorgeaient dans la bouche du divin tailleur. La débâcle des galops engoutissait la vantardise des fiancées. Sans égards pour les jeux de mots possibles, le cortège se déplaçait avec, au centre, le soleil assourdi, emmitoufflé dans des couvertures opaques et porté sur un brancard.

Fraîcheur des sentiments en herbe, je pense à la mobilité des épreuves qui vous précipitent, quand il s'agit de mettre à jour un rêve ancien, dans le néant de verre. Je pense à la désolation d'une image qui ne réussit pas à se formuler dans sa totalité palpable. Je pense aux imprévisibles conséquences que peuvent avoir les moindres faits sur l'envahissement de la nature par des aspects de mort. Je pense à la détresse qui plane sur une petite île polynésienne où, il y a encore cent cinquante ans, grouillait une vie florissante. Atoua était son nom, sa population était dense et rien n'avait encore troublé sa paix, lorsqu'en 1804 un bateau battant pavillon russe, le Potemkine, ayant pour mission d'accomplir le tour du monde,



mit l'ancre dans ses eaux. Le capitaine évaluait à 2 000 le nombre de ses habitants. Établis dans des vallées fertiles que baignaient de rapides courants, ils jouissaient de la riche végétation justement célèbre à des milles à la ronde. En descendant à terre, le capitaine fit don au chef de la tribu d'un couple de chèvres, animaux inconnus dans l'île. Et le chef s'empressa de les déclarer tabous. Dès lors, les chèvres se mouvaient en liberté et se reproduisaient, craintes et respectées par la population docile. Elles se nourrissaient de plantes et d'herbes et leur nombre s'accrut en une proportion telle que leur nourriture une fois raréfiée, elles décimèrent les plantations des habitants. Ceux-ci, ne pouvant enfreindre le tabou ni se défendre contre ce fléau, se virent peu à peu privés de leurs moyens d'existence. Aussi leur nombre commença-t-il à décroître. Le moment arriva où rien ne pouvait plus arrêter le dépérissement des gens ni la multiplication des chèvres. Et comme bientôt la nourriture vint à leur manquer aussi, les chèvres s'attaquèrent aux écorces et aux racines des arbres. Les arbres mouraient, la dévastation des forêts entraîna la sécheresse, les sources tarirent, les rivières disparurent, la population d'Atoua s'éteignait. Alors, les chèvres périrent à leur tour. La terre sèche, que les racines ne faisaient plus adhérer aux pierres, elles aussi descellées, fut peu à peu balayée par le vent, le rocher mis à nu. Dans le lit vide des fleuves gisent d'énormes blocs de pierre qui, autrefois, avaient été charriés par des eaux abondantes. Telle est l'histoire d'Atoua. IL y est dit que l'insouciant gâité de deux chèvres portait en son flanc la destination d'une mort massive. Dans les mers du Sud, les voyageurs se montrent encore avec effroi, de loin, les crêtes tannées et les coteaux poudreux d'Atoua, le désolant déroulement, car basé sur une logique rigoureuse, d'une fatalité conditionnée par l'homme, par la puissance de désastres dont il dispose à son insu.

Ainsi arrive-t-on, en sens inverse, à se construire d'un hasard imploré, un levier qui met en branle la concrète jouissance d'une vie magnifique engendrée de la poussière. Les plus graves moments de tristesse se trouvent dorénavant porteurs de graines impérissables destinées à leur destruction ; il ne manquait au divin tailleur que l'occasion de mettre en valeur ces germes à la lumière du puissant principe de la femme inconnue qui se déplaçait en lui selon la direction des fulgurantes précisions pour écarter le misérable assemblage de fumées dont il s'était forgé un système cruel du monde. Mais, à considérer la cohérence même de ce système et celle à laquelle il était physiquement tributaire, ne pouvait-il déjà se croire en droit de conjuguer son existence avec

l'existence de la femme aimée? Les catastrophes de chemin de fer nous renseignent amplement sur la validité du problème que le divin tailleur ne cessait de se poser. Ne raconte-t-on pas que la vie sur le globe terrestre est due à l'heureuse mais accidentelle rencontre du carbone et d'un groupe d'atomes disposés d'une façon particulière? Telle se montre la nuit, elle soustrait ses sujets à la voie de la connaissance comme le jour engage les siens sur celle de l'obscurité.

## IX

### *FIN DE LA FAIM*

C'était une nuit gigantesque de sang froid et de citernes. Malgré ses malversations, la réalité du monde extérieur échouait dans ses tentatives de combler l'immense trou d'air qui s'ouvrait dans chaque être et que chaque être à son tour creusait avec assiduité autour de lui. Sinueux préambule, combien de claies ne se sont contractées autour des rondes d'enfants destinés au massacre ! A quelle hauteur d'oubli, à quelle profondeur de la mémoire furent adjugées les questions mises à brûle-pourpoint sur la table comme autant de diversions sur une échelle ascendante ? Balayez, balayez, bouffées aphones de nuit, les débris de ces envoûtements de plancton ! Ce sont de pauvres déchets de rosée que ces humaines excitations à peine potables, ces excréments de lavabos. N'y a-t-il plus d'œil pour émettre quelque doute, plus d'oreille pour faire cesser cette activité spectaculaire d'éteignoir ? La nuit, heureusement, ferme l'œil et bouche l'oreille (je dis bouche l'oreille et non pas oreille l'œil ou œille le nez), tandis que d'autres yeux, plus brûlants et plus impératifs, des yeux au regard d'acide, s'ouvrent dans la nuit qui leur est un jour plus solennel et favorable et que de nouvelles oreilles, plus fraîches que les roches sédentaires, plus rapides à surprendre l'âge des labours, ne craignent pas la solitude et le socle de droiture, les somptueuses données de leurs tractations illégales.

Nuit saignée, nuit débattue dans des chaumières transparentes, nuit jaune, nuit pesante, l'homme te soumet humblement sa longue crainte et à travers ton obstination, il retrouve sa lumière et sa soif. Tu mets un terme à son incontinent éclaboussement sur les idées fixes des dehors de bayadère qu'est la nature ensoleillée. Son angoisse succombe d'avoir tant peiné sur l'apogée d'un désir invariable d'aimer et d'être aimé. Sa ferveur se morcelle dès que, projetée sur les cailloux et les lits des fleuves, on omet de lui mettre un objet défini sous la dent.

Dans la membrure saisie sur le vif des parcelles de nuit, dans la vaste coagulation de ses caractères négatifs, il faut encore voir un pacte que l'homme a conclu avec ce qui se trouve à l'état disparate et défaillant sur la couche intérieure qui double sa paroi. Il s'instaure en héritier de ces forces où s'exprime, par le moindre bruit dans la paille des roucoulements agressifs et des paniques brisées, une vive supposition de ce qui adviendrait si l'homme ne trébuchait sur des barrières étroites,

lorsque à la nuit ainsi formulée par ses vœux, il fait subir sa loi de carnivore.

C'est par une nuit de cette envergure que le divin tailleur décida de s'introduire dans un pavillon vide de la banlieue, une de ces gares fanées où les moisissures esquissent des simulacres de départs et d'arrivées à des heures flasques, calculées selon la discrétion des couleurs demi-mortes des insectes dépenaillés. L'acharnement des cambrioleurs à mettre sur le compte de leurs habitudes rampantes les espacements des rondes de mémoire et les précautions qu'ils doivent prendre pour ne pas être découverts, sont bien peu de choses si on les compare au magma des craintes où se débat un être qui, comme le divin tailleur, se drape dans de multiples raisons de fuir la présence des hommes, d'autant plus que le vol n'est pas le mobile de l'intrusion, mais une angoisse qui cherche dans le risque et la curiosité un apaisement apparenté à l'idée de suicide.

Or, la poussière grasse, presque visqueuse, qui était répandue sur les surfaces horizontales de ce qui paraissait encore s'offrir un pied d'égalité avec les exigences humaines, témoignait dès l'entrée, en rassurant le divin tailleur, que la maison était inhabitée depuis longtemps. Il se trouva dans un de ces salons riches et répugnants, meublés selon le goût des générations tonitruantes envers lequel, automatiquement, on éprouve l'aversion d'un système paternel violent qui, sous la forme bénigne de ce dégoût, provoquent un rire mi-moqueur et mi-indulgent, et d'autant plus cruel qu'il se veut le signe d'une indéniable supériorité. Autour d'une table, quatre chaises capitonnées attestaient de l'invariabilité des habitudes cardinales de vivre en rond, face au souvenir d'un feu central.

Un motif d'arbustes en tapisserie s'y répétait, illustrant les ombres apeurées et dandinantes dues au vertige et à l'effusion de ses sentiments.

« Allons », lui dit une voix enfumée, détachée de l'obscurité comme d'un épi de voie et l'invitante inflexion, tutélaire au bout des lèvres, de ce mot, avait l'air de le prendre par la main et le conduire. Ils parcoururent ensemble des chambres et des corridors, attelés au grincement de lentes poulies, par des fossés dont les subites déclivités fusaient au pas glissant des disparitions de crocodiles. Des bruits de marteaux et de javelots sur des balustrades, de freins et de marchepieds, embrouillaient la lourde vapeur où l'avarie plénière se cachait, une meute de débris de carrière jonchait ces lieux déguisés en- champs ouverts. Des essieux brisés joignaient la misère des costumes abandonnés de ramoneurs, des talons écrasés de bottines infamantes gisaient dans la boue desséchée, on aurait dit que des poulaillers et des charrettes arpentaient le chemin désolé où

des échos de crimes marmottaient leurs relais parmi les calebasses, en longeant la voix protectrice dont l'esprit de suite et la douceur emmena le chevalier d'insomnie dans une chambre étroite et fraîche comme la jeunesse d'un espoir ou l'insinuante intimité d'une transparence incomparable. Elle lui sembla taillée dans un diamant à mille carreaux et des flûtes infiniment menues disposaient des globules d'air autour des meubles qu'il distinguait à peine à travers la molle musique.

Voici les paroles qui se précipitaient en une fantasia éblouissante à la sortie de la caverne dont le divin tailleur décanta le surplus de céramique et ressuscita le vin fruste (nul doute que le spasme irradiant d'une prosternation longtemps contenue ait été pour beaucoup dans la présence des tubes

des quatre chaises agenouillées

des quatre chaises tambourinées

des quatre points des caisses d'aiguille

des plumets hurleurs

aux chiens disséminés par de rauques vallées) ;

« Ivoirine tendresse secouée des arbres de prunelles, déferlant des écumes des landes, du zodiaque de tes yeux et des sourires qu'y déposent leur cendre, douce-amère, ailée de l'insignifiance verbale et de son amer verglas, ô ravissante et calme, je te reconnais aussi hautaine que puérile et belle à ne pouvoir s'épuiser avec l'éloignement du monde, séparant les bonnes d'avec les voluptueuses chevelures que clament en haut des tours les nimbes étrangers et lancent par-dessus les cornues du matin vers les pointes du zénith vrombissants ennemis, douce et calme, j'ai pu caresser la paume splendide de ta présence et faire miroiter dans son creux le vif argent des ravages du temps, depuis que l'attente a décapé les profondeurs de ses yeux enfantins pour mettre le cap sur la fragile conception d'un univers vivipare jusqu'à la solitude tangente à la mienneté dont j'ai fermé les paupières et cristallisé le choc.

Imperturbable présence à la chair de nouveau-né des anémones greffée comme un semblant d'oasis par-delà les pluies estivales, obsédant verger de licous gorgé de l'invention de nouvelles catalepsies lunaires, où des coursiers uniquement composés d'air marin et de scintillements de neige prennent leur galop de cendre dans une foison de vent et des élaboussures de crinières aux abords des cascades, vers une poupée de diadèmes comprise dans le lot de mil, c'est dans la coutume des caresses aux rebords fleuris de tes flancs que je m'enlise corps et yeux, en moins de temps qu'il n'en faut pour les mimer, la palmeraie s'ébroue dans la

gorge de l'aveugle et aux dolmans accrochés par migraines de soie, un soir tété aux yeux des éclairs, j'ai dépisté le sens du val dont l'ombre était parcourue de bout en bout comme un canal de voix et un goupillon de nervures, ô, incandescente, c'est par là que j'ai retrouvé ta lumière dans la parole qui ne parle pas et la constance du désir.

Réverbérée par la somnolence, perpétuée dans les jupes d'un soleil métissé, par des essaims de voyelles enchevêtrés aux forces torrentielles du puits, languissante fumée, ramage cristallin, ô, émouvante et chère, chère par dessus les éboulis de chaume et des chantiers par moi abandonnés aux hardes en désarroi, à leur sombre obstination, claire éployée en mon âme qui changea la millénaire sieste d'une nature vivant côte à côte de rapines et de falaises pour une retraite de clavier ébauchée sur des marches de colombes, lorsque s'amoncellent les éperons de bien peu d'assurance en paroles et débroussent la détresse, lorsque sans se laisser abattre par la vipérine carcasse de cet effondrement humain, ô clair tournesol, tu dissipes l'ombre superflue dont pêle-mêle le rocheux jacassement des bas-fonds de neige tient à cœur de nous montrer les griffes et lorsque les derniers bruits de pioche qui irriguent la mort de pisé s'étiolent comme les cages d'escalier, succombant à l'effritement des lumières et s'enfoncent dans la glaise, tu te dresses dans le timbre émerveillé d'un son de cloche lointain, lointain, dans les naines écuries qu'y abritent les aisselles des chênes et te postes aux repaires fantômes des météorites, tandis que de petites poches transformables par les intensités des regards regorgent dans les cavités des poumons de colibris palpitants ; ce sont de bien minces bouquets de violettes jetés en vrac sur un toit de drap, des bouquets d'yeux harnachés et tout perdus et anxieux, telle je te vois lointaine à des signes particuliers de savoir, lointaine au tournant de l'amour, lointaine émerveillée de nuit et prête au rire parachevant le pacte de ne jamais plus nous quitter, parmi les cristallins et les purs audacieux de ce monde ».

Pendant que de chaudes larmes coulaient le long du temps sur les troncs qui a vue d'œil perdaient de leur fierté première, la tête lourde de la découverte ivresse et du contrepoids du cœur meurtri, le divin tailleur se laissait aller à une déception qui se confondait avec la demeure des sirènes à la voix fleurissante. Et, après que les fleurs se fussent éparpillées le long des absurdes promenades, un beau matin du mois de mars, on le découvrit étendu dans un buisson, ses branches étreignant les autres branches et s'entremêlant, dans le désarroi des feuilles, aux déchets de sagaies sur un champ de betteraves, parmi les bouteilles vides et des

coquillages sans gloire. Près de lui gisait, comme un mouvement d'horlogerie qui pourtant n'en était pas un, un étrange paquet soigneusement ficelé indéfinissable sous tous les rapports, quelque insignifiant et indésirable objet, qui contenait le rêve suivant :

*LE RÊVE DE L'HUMANITÉ À BRANCHES*

Un phénomène contagieux qui ne devait être une maladie ni même un malentendu s'empara subitement de la carapace du globe terrestre. Ce ne pouvait être une épidémie comme on le crut tout d'abord ; l'unanimité qui caractérisait cette action constituait plutôt une étape dans l'évolution désemparée de l'humanité. Celle-ci, dès lors, présenta les mêmes symptômes que ceux qui avaient changé la carrière du divin tailleur en une suite indéchiffrable de litiges et d'exigences allant de la suprême tendresse jusqu'à la persécution et les encombrements ne tardèrent pas à se produire à l'échelle grandiose des fléaux universels. Bientôt de jeunes forêts se mirent en marche par flaques et taches, par foules ou familles, par trombes ou par rangs d'écolier. Des promeneurs solitaires dans des parcs mouvants ou fixes s'adonnaient à des rêveries branchues. Quels que fussent les successifs ajustements de la vie matérielle et psychique à la nature ambiante, pendant cette lente transformation des formes de l'humanité, personne ne se sentait capable d'en recueillir, dans un unique bouquet, les astuces et les détails. Il faut convenir que l'ingéniosité des gens s'accrut et fit face aux nouvelles nécessités avec une acuité qui, après les premiers moments d'hébétude, naturels par ailleurs, fit honneur au genre branchu. Non pas que de grincheux, de semi-doctes professeurs, n'aient proposé des moyens brutaux de supprimer les branches, ou que de vieux savants qui craignaient pour leur paix ou pour la fin de leur morose vie, n'aient essayé, aussi fou que cela puisse paraître, de rechercher dans les vieux laboratoires, sans grand résultat, il faut l'avouer, des virus mortels contre les branches ou d'autres formules de destruction. Mais la sagesse populaire l'emporta finalement et les fit taire d'une manière définitive. Les jeunes surtout, qui avaient déjà pu apprécier le résultat de l'adaptation de la vie usuelle à leur état contre lequel ni critique ni obstruction n'était plus à formuler et pour qui les histoires du passé non-branchu appartenaient au domaine du mythe, accusaient sans gêne les vieux de pourrir docilement dans leur or, dans l'habitude qu'ils avaient prise de vivre pauvrement, sans branches, et maudissaient la coutumière opposition que ces derniers apportaient à toute idée de progrès matériel et de perfectionnement moral, corrélativement à l'affaïssement de leur potentiel sexuel. Leurs vieilles craintes, non encore suffisamment dissociées, de la mort et en un mot,



leur manière logique d'envisager le monde comme objet pestiféré de fuite, constituaient une honte d'une espèce particulièrement dégradante. Il faut convenir que, si un virus avait pu être découvert supprimant radicalement les bourgeons et les arbres aux troncs humains, aucune garantie n'était donnée pour la sauvegarde des arbres fixes et pour que le sort du domaine entier de la botanique ne fût ainsi mis en jeu.

Systématiquement, on avait procédé à l'agrandissement des portes et à l'écartèlement des lits, à l'étude des nouveaux moyens de locomotion et à celle du ralentissement des mouvements accrédités auprès des désirs immédiats, ceux des rapports entre patience et impatience étant subordonnés aux solutions morales imposées par la non-concordance des besoins humains et végétaux qui pourtant étaient astreints à une intime collaboration. Les avantages de la nouvelle vie sur l'ancienne ne se discutaient plus que dans des clapiers de professeurs et ceux-ci avaient pris la place méprisante, méthodiquement sujette à la pitié feinte et empreinte de mélancolie et de tolérance, des minorités d'analphabètes et des primitifs des sociétés d'antan.

Il était au plus haut degré instructif et presque douloureux de constater combien on avait négligé le bien-être des arbres tant que ceux-ci n'étaient aussi intimement accordés à la nature des hommes. Car maintenant, les effets des sécheresses étaient socialement et scientifiquement endigués par des douches publiques tandis que rien n'était plus fréquent que de rencontrer des bandes joyeuses d'hommes à branches qui, à l'aide d'un système de ballonnets munis de rigoles et de conduites, protégeaient leur gai attirail des trop munificentes chutes de pluies. Non seulement l'égoïsme des hommes jouait en cas de sécheresse contre celui des végétaux (les arbres, en tirant des hommes la sève qui leur manquait, exposaient ceux-ci à une déminéralisation des plus farouches mais la surabondance de l'humidité provoquait aussi des désavantages dont le moindre était la difficulté pour les femmes de garder leur fard et, le plus courant, une espèce de tannage général de la peau qui la rendait en grande partie impraticable aux caresses auxquelles elle avait droit. Une certaine justice dans le partage climatique était pourtant obtenue grâce à l'exode organisé d'un nombre suffisant d'individus des agglomérations qui attiraient la pluie vers les régions moins favorisées.

Peu d'enseignements apparaissent dans le tourbillon de la pensée, aussi émouvants et nus que ceux fournis par l'histoire d'Atoua. Des grêles de dents qui tombent, souvenirs de soifs pluviales, anémies et dictatures, de quoi étancher l'imagination des voiles. Cependant, il n'est pas question

que d'un exemple, aussi triste que soit son parcours à travers les hantises personnelles, on tire une désillusion permanente. Aussi les hommes à branches avaient-ils soin, à la campagne, d'employer des filets portatifs pour se protéger contre les chèvres, les lièvres et autres rongeurs de circonstance, mais il n'était pas rare, dans les pays tropicaux, que des singes mal avertis prissent leurs feuillages pour des amusements de nourrissons. Si certains fruits devaient être prémunis contre l'invasion des vers à l'aide de crèmes et de poudres, les noisettes et les noix tombaient souvent la proie des écureuils, de leur hâte grignotante, de même qu'à des époques précédant la maturation des fruits, des mouvements brusques provoquaient leur chute prématurée. Les réactions nerveuses des hommes durent être adoucies sur des courroies malléables. De là de nouvelles façons de marcher par glissades et sur des béquilles, où la grâce des gestes allait de pair avec la nécessité dictée par l'intérêt et la pratique quotidiens.

Mais, dans l'ambiance des coutumes décernées aux distinctions des formes de vie, les sentiments qui en découlent et les emplissent s'élevaient aux subtilités des parfums imperceptibles à nos organes, comme l'ultra-violet l'est toujours pour l'œil humain. Leurs travers s'alanguissaient sur les nimbes stagnants qu'exhalent les fauves étapes dont l'homme, après leur avoir attribué la valeur sculpturale des accidents (comme un film qui les aurait figés au moment même où ils se produisaient), se constitue un fonds d'alibis. Il y puise toujours à sa convenance, en accord avec sa mémoire, matière suffisante à la formation de nouveaux sentiments.

S'imaginer-t-on les formes merveilleuses que prenait l'amour, quand les branches de l'amoureux emmêlées aux branches de la bien-aimée faisaient crépiter, sous un ciel pur de printemps, un ciel plus pur encore, ouvert à la transparence des chants et des frôlements ? Une sensibilité de feuille à feuille était née, perceptible seulement aux autres feuilles et aux branches, pour ne pas parler du développement qu'avaient pris les simples sens épidermiques. Une sensibilité de fondement, non pas superposée, mais juxtaposée aux sens connus, répandue à de différents degrés d'actualité, accroissait la vie érotique d'autant de nouveaux éléments et par tant d'intensité que le degré de perfection des attributs sylvestres était plus ou moins avancé. Le goût exquisément aphrodisiaque, par lequel la nouvelle mentalité s'instaurait dans la saveur initiale et sans rouge aux lèvres, au moyen de l'imagination ou de la perversité, le goût exquisément aphrodisiaque que pouvait prendre une

cerise ayant poussé sur le corps de la bien-aimée, quand soi-même on la cueille pour la manger dans une intention de délirante provocation et d'apaisement momentané apporté à un désir pseudo-cannibalique, la joie, alors, et la satisfaction d'une appréhension devenue commune mesure, suscitent un sentiment d'angoisse qui par sa variété et sa multiplicité atteint au tragique universel. Qu'en dehors des éléments représentatifs de la beauté des yeux, des seins, des lèvres ou de la peau, tels qu'aux époques pré-branchues ils existaient dans la hiérarchie que chaque individu établissait et que, selon les nouvelles circonstances, il modifiait au mieux de ses intérêts, une sublimation de ses goûts et leur fixation en un rapport constant de l'offre et de la demande puisse avoir lieu, rien d'étonnant à cela. Mais qu'en dehors de cette beauté il existât des principes insoupçonnés, ayant conjointement trait à la vie sexuelle, de toute manière plus directement que ceux qui résident dans le plaisir d'une tasse de thé ou la lecture d'une affiche, caractères qui s'ajoutent aux formes proprement humaines, c'est une croissance telle de la vie des sentiments qui en résulte, ne serait-ce que par simple déduction, que je peux me passer d'en énumérer tous les attendus. Et pour rester au cas concret de la cueillette de la cerise, se figure-t-on ce que signifie pour l'homme le rôle qu'y joue la qualité, la consistance, la couleur, la précocité de son état de croissance, le goût, le vernis, la dimension, la forme légèrement fendue et ressoudée par des moyens de douceur inconnus à nos capacités de travail manuel ou mécanique de polissage, la valeur charnelle de l'humidité constante, trempée, à peine liquide, cet état transitoire des lèvres au palais et la fraîcheur légèrement acidulée en elle-même, la brise d'une nuit de première rencontre, tout cela multiplié à l'infini d'une image d'amour par la répétition incessante, continue des choses qu'on veut faire durer non pas en longueur de temps et d'espérance, mais en conservant à chaque acte son intégrité limitée dans des parois strictes de contenance et de vigueur ? Il suffit de penser aux états préparatoires, aux fleurs par exemple, à la force d'attraction développée selon leur stade aimé et attendu, intentionné et attentif, aux calculs de chlorophylle, aux empêchements d'oiseaux, à l'exhibitionnisme n'exerçant son action qu'au gré de certains d'entre ces états, aux interventions chirurgicales et jardinières en vue de la conservation, de l'épanouissement de la beauté plastique ou imitative des formes, aux perfectionnements de celle-ci par des moyens correctifs ou éducatifs, lavages et mises-en-plis et j'en passe, il suffit de penser aux variétés des rencontres par affinités ou divergences ou de celles résultant d'un

accrochage fortuit des branches dans une rue étroite ou dues à l'inadvertance— qu'on envisage seulement le cas majeur du coup de foudre sous son aspect sentimental et sous celui de la vie électrique— aux rencontres qui bousculent les habitudes sociales, aux fiançailles insolites entre essences à apparence irréductible et l'on aura un tableau approximatif d'une vie grouillante et jamais en peine de trouver le propre écoulement de sa dignité et de son savoir.

Je ne m'attache même pas à démontrer ce que la vie peut, dans ces circonstances, présenter de combinaisons mathématiques : les unions libres, les adultères, les émancipations préméditées, les différences d'âges, les sélections par perversions habituelles, les tempéraments évanouis, les tremblements de caractères, les drames nuageux, les querelles de ménage, les démangeaisons de spores ou les vertus en tant qu'obstacles. C'est d'une multiplication sans bornes que je parle. C'est d'une amplification de nouvelles possibilités dont il s'agit. Et de la peine et de la douleur qui participent au repas. Et de la peine des feuilles et des fruits et de la douleur des branches et des tiges. Et de la douleur des hommes et des femmes pour qui elle aura emprunté la forme crépusculaire de cette pseudo-différence dont les aléas eussent à eux seuls motivé les transformations de l'esprit mis en appétit de supériorité. Entre la physique et la morale, il y avait assez de place pour une douleur intermédiaire destinée aux brûlantes coupures et aux coupeurs de branches. Les caractères psychiques se transposaient à des périphéries végétales dont la sensibilité augmentait proportionnellement à la perte des vertus animales. Et une intelligence de fleur à fleur, de branche à branche, de hanche à hanche et de fruit à fruit naissait dans des centres de localisation dont on ne sentait que de lointains échos de perception, car les lois végétales, malgré tout, ne s'exprimaient que dans leur propre matière selon une conscience dont l'essentiel échappe encore aux hommes qui, depuis longtemps, avaient oublié la leur et confirme les volontés d'autonomie de la nature que l'homme, qui s'en est profondément détaché, considérera toujours comme une insulte perpétuelle à son désir de tout accaparer.

## XI

### *DES FORMES DANS LA NATURE ET DE LA MIMIQUE DES RÊVES*

Ainsi, par la force des contraires s'établissait graduellement un compromis à échange interlope, une sorte de charlatanisme organique, une symbiose à caractères maniaques aigus, une atmosphère de flagornerie entre l'homme et les atouts végétaux que la nature lui avait mis, pour ainsi dire, entre les mains.

Tandis que les quotients d'insinuation des ordres naturels se développaient prodigieusement selon des aspirations mal connues, les phénomènes mimétiques avaient pris force de loi. Des méthodes d'éducation, d'apprentissage, de massage, de finissage, d'inoculations mentales, d'influence chimique par des moyens de dissimulation, de déperdition de mimique, de déprédations colorantes et capsulaires, de précocités théâtrales concernant les gestes des fruits et chorégraphiques, se rapportant au mouvement des lianes, sous les différents éclairages de la passion, étaient mises à contribution, toutes faisant valoir aussi bien dans les domaines moraux que physiques les innombrables faces que prenait la nature humaine pour se superposer, ne fût-ce que provisoirement, aux moules inventoriés des règnes présents dont elle se considérait comme étant et l'instrument et le bourreau. Elle se surpassait en malaxant, en pétrissant et en broyant les folliculaires enveloppes dont le nombre, à l'analyse, se révélait aussi insondable que la profondeur dans laquelle se cachaient les oeufs de toutes dimensions. Derrière eux, sous le poids de l'emballage, du paquetage et de l'étiquetage, des frais généraux et de manutention, à peine pouvait-on reconnaître cette règle qu'il aurait été bon de graver à même l'opalin de l'œil pour que toujours elle restât présente à l'esprit de l'homme : rien n'est immuable comme rien n'est désintéressé.

Mais, inabordables au sens de tous les jours, s'envenimaient les rapports intérieurs entre les mondes disparates. Ces transformations de surface organique entraînaient à la fois le genre humain et sa constitution morale vers des expériences dont le résultat final ne pouvait se solder que par un affaiblissement extérieur des caractères humains qui, en même temps, se présentait comme un accroissement des richesses de base.

Graves et larges dans leurs répercussions sont les directives qu'impriment les clans de mimétisme aux formations naturelles, aux

correspondances de leurs aspects et à la parenté de leurs contenus, par un esprit d'équipe et de camaraderie doit les lois de persuasion et de progression sont au moins aussi attachantes dans le règne de l'amitié que celles de la destruction le sont quant à la lutte pour l'existence.

Ce n'est pas une adoration aveugle de la femme qui met en tête de l'étoile la franchise du départ, mais c'est plutôt un travail patient d'additions et de soustractions, ayant, pour unités, des représentations idéales adaptables à toutes les facultés mises en présence, de par leurs possibilités mimétiques, qui détermine sur un plan unique, parce que préconçu, la rencontre amoureuse de deux êtres.

De l'élaboration de l'image poétique par l'identification du poète avec l'objet ou des objets différents entre eux, à l'imitation psychique par mouvements de mémoire et d'atavisme donnant le change aux survivances sociales ou érotiques ; du décalage et de la décalcomanie des formes dans le temps et l'espace, (qui sont à l'origine des cosmogonies, de la cristallographie et du principe de la symétrie) aux fonctions émotives qui produisent de brusques décharges de couleurs ; des épanchements radiaires et circulaires des structures aux ressemblances développées par colonies parasitaires, la trame des rapports universels prouve que le plus petit participe intimement au tout et inversement. Cependant, des échelles innombrables et nuancées d'esclavages et de soumissions pourraient aussi bien relier les apparences actuelles des choses à des chaînons manquants et engloutis dans la marne du temps. Ces apparences sont indéfiniment reproduites, non pas toujours à la manière d'un miroir parfait, mais le plus souvent brouillées, à travers une opalescente vapeur. Elles suivent cette loi statistique de la symétrie qui veut que les parties composantes soient contenues dans les cadres limitatifs maximaux, où la prédominance, aussi faible fût-elle, de l'une de ces parties sur l'autre, fait pencher dans le domaine des probabilités hormonales le fœtus moitié mâle et moitié femelle vers sa détermination définitive et la fixation de son sexe. C'est-à-dire, indéterminé au début, le phénomène mimétique se précise en cours de route dans le sens qu'il doit suivre jusqu'au schisme, sans toutefois couvrir d'une identité de principe l'impulsion attaquée sous des auspices douteux.

On serait tenté de croire que la plupart des formes existantes dont on ne retrouve le double, se rapportent à des éléments de reproduction ou d'impression disparus, mais ce serait là empiéter sur le domaine des hémorragies et des paralysies des mécanismes naturels qui, eux, pour n'être pas identifiables aux organisations coopératives des cellules

vivantes, n'en systématisent pas moins la tricherie jusqu'à l'élever à la hauteur d'un dogme. Toutefois, un rappel incessant des formes de la nature entre elles par des caractères à nous perceptibles — et dont il faut supposer qu'une partie n'entre pas sous le contrôle de nos sens — demande d'élargir la portée de cette espèce de snobisme mimétique au-delà des nécessités de protection des êtres vivants. La signification par trop élégante qu'on lui assigne comme instrument de ruse et de rapacité n'a d'explication que lorsqu'on veut prêter à son ordonnance l'invisible autorité de quelque baguette magique : en dehors du mimétisme formel des couleurs et des structures, par constellations statiques et rétrospectives, il existe un mimétisme fonctionnel par schéma de mouvements et de valeurs dominantes, auquel, en premier lieu, il faudrait assimiler la formation des symboles sousconscients de la vie psychique en général et sexuelle en particulier, à effet rétroactif, s'exprimant au moyen de représentations imagées. Dans quelle mesure le mimétisme formel est-il subordonné à ce mimétisme fonctionnel ? On sait qu'une longue communauté d'intérêts spirituels donne aux amoureux un air de parenté tandis qu'inversement, l'amour ne saurait être le produit d'une ressemblance physique. On sait que les gestes et les expressions des lignées d'ancêtres déteignent sur ceux des enfants, que cela s'entrepenètre avec cette force d'adaptation au milieu qui veut que les blancs deviennent noirs au voisinage de ces derniers, matés par des siècles au point de transformer leurs caractères anthropologiques et que de rudes montagnards, par toute la force de leur être, se mettent à ressembler soit à des sangliers, soit à des coqs ou à des roches et même à des eaux calmes sous les cieus plus pénétrants des cimes. Aussi n'y a-t-il rien de fortuit à ce que l'on trouve sur la physionomie des gens les traits caractéristiques de leurs modes de penser et de sentir.

C'est à un cas de cristallisation de cette espèce dangereuse, à une féroce initiative prise à l'improviste contre le divin tailleur, qu'il faut attribuer la poussée générale des branches qui finit par mettre un terme à une phase dépréciée de la trépidation humaine. Un mot de passe embryonnaire qui fait tache d'huile est à l'origine des giboulées d'inattention et il repose sur une équivoque de pâturage.

Mais pour revenir à nos moutons : que de subterfuges dans l'harmonie des câpres !

Il y avait aussi, hélas ! des crimes et des méchancetés, des vols de fruits et des compagnies d'assurances, des dégâts salutaires et des trafics de pentaèdres. Quant au gros bétail, il étalait son affligeante nudité et le

paysage continuellement en marche rendait sa mobilité aussi inutile qu'elle semblait indécente. Des oiseaux vivaient en compagnie des branches et ne s'effrayaient plus des secousses et des chocs, ni les vagues de bruits qui déversaient sur eux leur scie mutine. Comme les chemineaux qui accrochaient aux branches les rudiments poltrons d'une ménagerie de rosaces et les marchands ambulants qui employaient de vivants éventaires pour écorcher de leurs bricoles succulentes les haltes de lumières ; les oiseaux y établissaient leurs nids. Leur intelligence allait assez loin pour s'entendre avec les branches familiales et la consommation des fruits leur était permise dans la juste mesure où les humeurs des désastres étaient compensées par la générosité des propriétaires responsables. On cultivait cette parure criarde et on acclimatait des espèces comiques. Que les branchus producteurs fruitiers aient été, généralement, plus estimés que les autres en raison de la beauté et de la richesse de leur production, cela va de soi, mais n'est pas nécessairement lié à l'idée de la possession. On peut même aisément imaginer qu'à partir de certaines formes sociales surmontées, les improductifs aient pu atteindre à une plus haute considération sur l'échelle du développement humain et, subsidiairement, de leur situation morale. Le rôle social des greffes sous certains régimes libéraux, leur rigoureuse réglementation sous d'autres, les castes partagées selon les espèces des arbres, les révoltes, les mouvements mystiques entraînant des catastrophes végétales collectives, les obstinations dans la voie masochiste, regrettables erreurs, les bals populaires, les difficultés purement physiques de rapprochement et celles, métaphoriques, des attouchements, les conflits entre l'amour végétal et animal, les attractions et les répulsions alternativement couplées, les effets des intempéries, la musique des attroupements frugaux de ventilateurs et de spasmes, l'ombre constante et les excès de voluptés emmêlés, les jus d'hommes pressés, les travestis des menthes frisées et les espiègeries de l'eau, les oiselleres engageant le sort de l'humanité ardente dans des baleinières de crevasses, les pustules et les éperviers, les intrinsèques et les éventrés, les mangeurs de crudités, les rongeurs de racines s'attaquent aux enfants et tout ce qui encore s'empêtre aux alentours des ceps et aux vellétés broussailleuses du possible, toute la gamme des résistances et des obscurcissements, était reporté à la nouvelle échelle de la vie. Et quoique la dignité humaine eût validé ses points précis de repère à l'aide de la fierté botanique et des réticences cellulaires, les méthodes d'obstruction inconscientes retrouvèrent leur ampleur des temps passés. La mort avait



pris de nouvelles proportions, car les maladies des branches et celles des hommes, les décès respectifs ne coïncidaient que dans les cas d'une communion totale et celle-ci était fonction de devenir. Le mouvement constant, mais propre à chaque plan dont se prévalaient les personnalités mises en coupe réglée, rendait presque impossible une rencontre délibérée pendant leur durée sur terre. Des survivances d'une vie sur l'autre, malgré les amputations nuptiales de la conscience, était né un estompage de la peur de la mort, comme l'assouvissement des désirs. Le retour dans le ventre maternel se dédoublait, en se déchargeant partiellement sur les responsabilités participantes. Et, ayant perdu le sens complet de ce confort mou de bienheureux et chaud blottissement dans les humides profondeurs vaginales et vagissantes des éclipses (les difficultés matérielles rendues imaginatives, des piquants, y étaient pour une bonne part), des désirs se réfugiaient souvent dans des représentations rustiques de terres arables, de serpents et d'insectes à base de sang froid.

## XII

### ERREURS ET MALENTENDUS

La vie des papillons est remarquable. Qui ne prendrait un plaisir de la plus vive complexité à voir voler au-dessus de lui, dans les méandres mêmes de sa tête, des jambes de femme d'une douceur veloutée, aux reflets de veines et aux chairs émouvantes, ces papillons gaspillant par paires des fortunes improvisées et emplissant l'espace vide des branchages de leur frétillement lunaire de fraises de bois ? Une de ces pêches miraculeuses dont on parle à propos de navires volants, la pêche aux fantômes, dansera le dernier qui rira le premier, une folie de poissons qui se déchaîne instantanément, un tourbillon de gifles et de feuilles dans l'embrasure d'un soleil pour nains. Il faut être aveugle pour ne pas applaudir à l'apparition des *Doleschallia* odeur d'automne qui par un défi de sympathie empruntent la couleur mourante de vos feuilles de figures de ballet, des *Ornithoptères* de la Malaisie à l'irisante opalescence des lampadaires de cadmium, des *Macroploea* de velours de sarcophages, des *Satyridés* et des *Catagrammas* ces apôtres de la civilisation pré-colombienne, de mille autres luxuriantes preuves de la relativité du temps et de la vétusté des cultures lactées, des tapis et des palais volants, des parlotes de paillettes que les amoureux de zinc se jettent en pleine figure comme des rêves prophétiques de vols nuptiaux.

En l'air les cheveux s'emmêlent alors dans de la musique humide. A travers les prismes, l'architecture devient cucurbitacée. Il n'y a que là que l'on se sent chez soi, œil préposé à la conservation des bois. Le peigne brut de la poésie et encore ce que tu penses de moi, œil préposé à la tête de jade. Faire l'amour de toute l'évidence remise en question par les yeux d'homme de pois, petite circonstance, petite circonspection et que de longs pas à courir, que de prodigieuse encre à verser pour de multiples départs, des lames de larmes, les ancres aux plaies ! Et les battements des greniers sous l'action crayeuse des rats blancs et des lampes.

Il y a une ville effacée par la mer, un homme intelligible et, dans le temps qu'ils creusent, leurs normes renversées. Il y a une ombre offensive qui longe les rails d'un train de campagne. Des bijoux défigurés pendent à la poitrine d'une créature obtenue par le négatif des images pensées. Et de tous les vœux émis pour que les dons en nature puissent, en fin de compte, sinon éliminer leurs facultés fantomatiques, du moins en diminuer la portée, il ne reste que des sons désabusés. Il serait vain de

vouloir les saupoudrer de la réalité des choses, ils se refusent à toute contrainte et se posent avec aplomb sur les murs déchiquetés. Rien en poche, rien dans les mains. Le train-train des cadavres cavaliers pousse les blés. Ni vu ni connu. Ainsi passe l'ignorant, ainsi tombe le vent.

Il y a une ville errante qui parcourt les champs, mais elle est creuse, son enveloppe est d'air, elle est rigide et édentée, construite dans les ténèbres dont les frontières reposent sur l'éclairage intense amassé au-dessus d'elle. C'est un désert ambulante, un souffle rotatif. Elle se dissout lorsqu'on chante, les pas de l'homme la chassent, mais des lambeaux disparates, des lambris dépecés, elle se reconstruit plus loin sous forme de brume. Elle prend l'aspect d'un chien qui fait le beau, mais n'aboie pas ni ne mord. C'est un morceau de sucre, la profanation d'un système géométrique. Telle est la force ruineuse des impasses brassées par ce filtre urbain, à nouveau disparu dans le roulis des chaudières, que l'homme se transforme tour à tour en toutes sortes de cétacés et de bouées, en un complément qui s'adapte strictement à la phrase du bout des lèvres invitée à se composer. Un grain de sable invente dans la fumée un argument qui lui permet de se laisser rouler par l'océan sur la plaque de marbre du monde. Lorsque ayant passé par toutes les phases des déformations possibles, l'homme redevient une flaque de lumière, de l'air ou un regard perdu en route, il arrive qu'on le trouve encore dissimulé sous l'aile d'une maxime en charpie, d'un de ces goélands rompus aux paroles amères et battus sur l'enclume des vagues. Il est disséminé sur le bétail des toits. Il mène à l'abattoir les laiteux souvenirs, les opales, les nourrissons, les bagues des amants. Rien n'est plus difficile que de décacheter la méprise d'une montre et la tour de mémoire validée dans la main. Il y a quelque part des ciseaux et des bagnes ; il s'agit de tondre l'ours du songe pour trouver toute fraîche sur le cuir, la caresse des lobes d'oreilles et les pôles des objets, chauds comme des poignards. Il y a une femme suspendue entre les états liquide et solide dans un point de l'univers pareille à une goutte altière d'où rayonne un nimbe entouré de prudence, une indomptable et douloureuse lumière qui vous traverse de part en part.

On entre dans la ville de l'arbre le long des cheminilles (chemins de chenilles) rendues au sentiment de la vie publique par des prédestinations d'encrier. Ainsi le cœur, où l'encre de sang scelle le pacte des bûcherons, enlève parfois ses culottes onduleuses qui lui servaient de voiles par temps de détresse, sur mer, et, en proie à des excès d'exhibitionnisme, se laisse aller à la tendresse d'une angoisse bien comprise et tempérée. Il y a

un meeting en plein air auquel participent les églantines arrachées au mur des escargots. Par rangées concentriques, les spectateurs attendent les yeux fixes et l'ombre magnifique. Une taupe pénètre dans chaque bouche et la ferme automatiquement. Alors seulement apparaît, dans l'entrebâillement de l'écorce, le tamaris enchanteur et la fête commence par des vibrations de moustiquaires. En parlant, il marche grossièrement comme un gros goujon à la pêche, rigoureusement contrôlé par les réflexions insidieuses des deuils collant au vent. Les taupiers courts sur pattes comme des cèpes disparaissent par le trou réservé aux feuilles sèches et aux semelles des pendus. De protestation en protestation, il ne reste à la fin du discours qu'une épaisse pâte de banlieue sensiblement adoucie par le temps qu'il pourrait faire à l'intérieur des améthystes. C'est une excellente pâture pour les troupes de sommeil accumulés par rangées de mamelles sur le placide plateau frontal en vue d'un apprivoisement et d'une accoutumance à la discipline des nuages.

Il faut prendre ces événements pour ce qu'ils sont : des scarifications sur la surface consciente de la tentation.

On accumule les pires délires sous les yeux. La sexualité, exagérée sous des formes dérégées où se retrouvent les finalités réprouvées des temps de veille, dans un mélange d'invention et d'expérience acquise, augmente considérablement le volume psychique des taupinières humaines. Ce panthéisme sexuel basé sur le principe de l'osmose et de l'alliage représente la couche immédiatement organisée sous la peau du square visible à travers la lucarne de la terre.

En poursuivant jusqu'au bout les données du rêve et la course aux tiges, d'abréviation en abréviation, on arrive à une connaissance atténuée de l'univers, et parce qu'englobant dans sa masse les cas particuliers de la conscience, c'est là précisément qu'il s'agit de situer ce que nous pourrions savoir de l'homme. Que la méthode ne manque pas d'efficacité, il est inutile de le rappeler à ceux qui, habitués aux désistements de la croissance des figues, se voient chaque jour dépassés par l'indignation dont s'étranglent les abandons avant leur échéance.

Ainsi finit par la reconnaissance des fausses pistes pour la recherche de la vérité, ô vérité, vérité chérie, vérité de poisson d'avril, ainsi finit, en vérité en queue de poisson, un mouvement qui débute comme mécanisme d'horlogerie, mais qui, en cours de route, engage les possibilités descriptives et constructives du récit sur des pentes discréditées, au point d'entraîner le lecteur dans les pires inconséquences. Le paysage d'insomnie, sa nature aquatique aidant, ne peut trouver de confirmation

que dans la contamination du réel terrestre par la faune et la flore sous-marines et dans sa dissolution. Car l'homme, lui, est un éternel regret et sa nostalgie ne se confirme que dans l'expression minérale des sentiments et dans l'investigation de ses fastes. Il a besoin de pierres pour masquer le cours de l'eau. C'est la lune qui les lui fournit. Pour décrire la vie des papillons, il a recours au monde des poissons. Et ce monde est de nuit, comme celui des berceaux qui flottant à la dérive, la pierre au cou, ne se soucie des immensités de la mort et de la vie que dans la mesure où les substances mucilagineuses des muqueuses et des cartilages se coagulent dans les souvenirs des premières jeunesses. Ainsi assiste-t-on à la reproduction des formes confortables du cercueil et de l'oeuf qu'un poisson essaie en vain de grignoter tout en permettant aux nuits de succéder l'une à l'autre. Et en se mordant la queue, il attise le feu des gestes, qui consistent à tourner en rond, en guise de constante annulation, de continuelle prescription.

Les hommes-forêts se débandèrent, les signes de glace dispersèrent au vent leurs facultés, en vertu de ce principe de délabrement qu'un rideau qui tombe fait se lever un autre et que la vie humaine pourrait ne pas être autrement valable que comme un vaste erratum écrit dans les langues de ses divers domaines, et pouvant servir de coussin profond, de trêve de plaisanterie et d'œillères aux personnages tangibles d'insomnie que nous sommes nous-même, en quête d'un réveil définitif ou d'un incommensurable retour aux sources obscures du monde prénatal.

Et, du rêve projeté sur la réalité à travers les passages à niveau et les compensations nécessaires, après les erreurs de la vie végétale qui cachaient, pour mieux la faire valoir, la prédominance de l'eau l'homme reconstruit le processus du retour, non pas en arrière, mais en l'avenir, sur un plan supérieur à celui sur lequel il se meut, avec des notions de puissance du niveau de cette soif. De meurtre en meurtre, jusqu'à l'assouvissement de sa soif de splendeurs et de lumière, l'homme arrive à reconquérir l'objet de son retour, modifié selon les aspects nouvellement maturés, par delà la fusion et l'anéantissement des phénomènes naturels. Tel est le parcours de sa soif de splendeurs et de lumière d'où il puise sa secrète fraîcheur.

Et déjà le matin balaye la rue, les chiffonniers s'enfuient avec des soleils sous le bras et les laitiers avalent en hâte leurs premières gorgées d'escaliers.

MIDIS GAGNES

(1936-1939)

*ABRÉGÉ DE LA NUIT*

I

j'ai laissé le corps qui sous le vent se dévêt à l'intérieur des douves  
déjà mal ajusté bien pauvre doux crépitement de noyau de cerise  
se lézarder le long des soupentes et des agricultures crayeuses de glace  
d'ardoise de raideur  
les souffrances nuageuses de la vague en mal de retour coupée à ras  
servile et proverbiale  
des ruches montagnardes où les fruits vont vibrer à la soif de pouvoir  
j'ai voulu endormir les questions insidieuses  
sans poids telles les tombes  
à chaque dire avançant les pointes branchues froidement poissonneuses  
et glissantes les venins et leurs trajectoires  
soupçonnées à peine dégrossies et pourtant hagardes craintes les  
tentacules pourtant dangereuses de tant de sangliers de tant de  
projets que la glace se cassait et fondait sous les rapides remous  
des bêtes laineuses les trains et les forêts lourdes chargées de  
cargaisons fluviales  
j'ai senti le sommeil ordonné rayonnant en pleine glissade matinale  
un beau linge h rangé sur le sommet de framboise ou les bouts de seins  
des femmes aimées par les neiges  
amoncelées au long cahotant d'une mémoire en cours  
j'ai allumé le feu immobile du désert et si je me sentais vivre ce qu'en  
lettres ravies aux sources des ramures de cerfs  
aucun souvenir aux cheveux hérissés de mica n'est venu incruster sa fine  
fusée  
sur le beau corps d'enfant au rire de mer qui à tout jamais s'est entortillé  
dans ma solitude de fil  
  
vivants glaçons charriés à bras d'homme l'immémoriale douleur grandie  
sur les préaux de soufre  
les cris aiguisés sur la meule des louves  
les cœurs saccadés sur le brasier d'os de ravins  
les tendresses saccagées les tampons des trains les chocs marins amortis  
dans la braise  
ce sont des craquelures nouvellement avouées par des tisanes de ciel qui  
s'offrent aux secrets des fumées parmi les miasmes des bateaux  
désarmés à peine enlevés au soleil  
les cadavres rongent les brandons et en guise d'écume la mer balaie de la



chapelure de charbon de bois  
telle s'enfonce l'enfance dans l'aveuglement des maternités sidérales à  
l'abri des forêts de murs chaque jour un jour de dupes et  
l'épouvante des portes se ferme à double crépuscule sur ses pas  
insensible et solitaire  
emmurée dans le cratère d'une fleur à jamais éteinte mais rigide comme  
le désespoir  
tout est froid qui longe l'expression extrême du cadenas  
et la mort ne parle plus de la mort des paroles tant choyées dans la  
substance et la fluidité de leurs seins d'univers  
la pierre bondit à la place de l'homme  
et le cœur aux paupières en loques se dresse menaçant la mer de toute  
son entière certitude de métal.

## II

J'aime les substances humaines compactes et échevelées, celles qui, difficiles à démêler même avec des ailerons de subite aurore, trouvent dans un sommeil toujours vierge l'oubli des yeux aigus et des mémoires scrutatrices. Très rares, ces femmes d'eau n'apparaissent devant les ventouses des miroirs qu'entre les heures non mesurables qui relient l'indéfinissable insomnie au jour définitif. Mais si celui-ci tombe comme une masse hargneuse et froide sur la conscience de l'homme, le refuge dans une végétation de douceur sous-marine, sous l'œil ambigu, ne sait que prolonger la résolution d'un son bourdonnant, héritage de la nuit infantine, à travers des tunnels fragiles de transparentes membranes et de métamorphoses planétaires. Une vibration décousue de lamentations se brise comme de minuscules carreaux dans des sacs de clochettes et des grincements de bijoux. Le soleil est son pire ennemi. Le vent peut lui procurer l'ivresse dont frémissent les pauvres au pied de l'escalier si des roches galvanisées par les vagues se trouvent à la portée de sa frénétique rigueur. C'est ainsi que la mer, cellule du rêve, contient le plus grand nombre de possibilités nucléaires d'où les apparitions de nuages et d'éclairs musclés à figuration anthropomorphe sont capables d'influer sur les légères modifications de sexe des êtres qui en résultent avec la simplicité de l'orage. Et toutes les cruches se cassent avec un bruit de montagnes sèches, tandis que, par couches successives de plus en plus aériennes vers le sommet, un sentiment de vie, sous-entendu de reproches, éclaire d'une nouvelle pierre précieuse la continuité du charme humain à travers les grottes de poudre.

### III

c'est de l'immense solitude du brin de faille  
abandonné aux lèvres voraces des champs  
que je déduirai le feu à couture de nacre  
les ancrés de nuit aux ailes agricoles aux tresses de sarment  
les aloès rouillés les murs mis à vif des défilés d'hommes et de grêlons  
fours branlants où le pain est de pierre et la paix des fougères s'émiette  
ce sont les grillons d'anis et d'ombre  
et la dévastation des vignes de l'ombre  
d'une certaine transparence à voix étroite  
du toucher des objets blafards  
d'une peau douce à la longue haleine  
d'une envolée de bijoux sans lendemain ni plumes  
d'un jour foncé d'un bois de pigeons  
d'une fenêtre froide comme d'une chevelure sans feuilles  
on guette la poutre de soleil

le silence n'a pas encore atteint la structure intime de l'ombre de cristal  
les pans de rocher aux crinières d'eau pâle  
le sommeil sectionne les êtres vivants par coupes verticales les unes sont  
noires les autres de mer  
le roi des vagues n'a pas encore séché sa dernière larme

#### IV

Des rayonnantes monstruosités de la pêche, l'âme humaine a gardé le souvenir couleur de fer. Étonnantes immensités de la vivisection. La mousse des regards profonds, les végétations de cuir et les cœurs laborieux des rivières édentées se réunissent en un éclatant faisceau d'ailes qui tendent à la connaissance des âmes de gaze. Malgré la fluidité de l'alarme, l'arc distille les pensées dans la sécheresse et la difficulté. Les robes elles-mêmes s'endorment sur les vagues solidifiées du large. Des tentes et des chariots souffle une brise laitière, tandis que les galets enfants de cristal, tambourinent en vain aux portes des tonneaux. Ce sont les joueurs aux cerceaux d'horizon, les créneaux des hautes futaies de l'adolescence marine, la crue saisonnière des yeux de jeunes filles. Les paniers aux tempes argentées des ravissements d'écaïlle se sont fendus et par éclats de crécelles jonchent la terre de distantes destinées. Les vendangeurs de lianes de lune ont brûlé les dernières escales des renards en signe de deuil et en retirant la foudre de leurs yeux, pétale par pétale, ils se sont comptés à la clarté naissante. Tel se dresse le rapide paysage à l'annonce du puits secret. Une main pétrifiée se décroche des dents du mur et le sommeil retombe sur la planche amère. Le crime lui-même refait, pierre par pierre, sa demeure de feu et des têtes s'effritent dans la tête avec un bruit dompté de pluie et une déchirure de mousseline à l'endroit de l'enfance. On porte des merveilles au sein infini, mais la lucidité d'acier de l'homme porte de mauvais coups à la matière dont elle est l'objet. Noire, échevelée dans la boue animale, toutes les issues lui sont à jamais fermées. Et qu'importe une eau ferme douée de la puissance des charmes quand, à travers elle, les couleurs perdent la force de hurler sous la cendre Minuit sonne à chaque heure dans ce cerveau qui s'éloigne dans sa sphère et se perd dans sa propre perspective avec l'inconscience de la lenteur qui à son tour s'éloigne et se perd. L'homme laboure les heures incertaines, les plus visibles ne sont pas toujours celles qui font le plus mal, ce sont celles qui perlent sur le front des oiseaux. Pour une seule chambre ouverte, tous les rires fondent, la charrue repassera.

## V

les soupirs se firent des heures de fourrure la voix vive  
et dans leur eau sans remords j'ai vécu comme un chant  
impassible une nouvelle tendresse déferle à l'encan des soies  
que fit-on alors de l'amour sous les yeux  
de lavandes coupées les amarres au ras des pieds de sable  
le sifflet venu des longs et larges espaces d'oraisons planes  
du retour que présentent aux moites et moelleuses circonstances de fée  
cette nuit noire qui brille d'une si persistante volupté que la clarté aux  
          cornes des taureaux s'enlise  
oh bouteille des mers loquaces — que fit-on alors de l'amour —  
renflouant les grisailles déridant les feux des cheminées  
comme une grande simplicité en amour  
comme personne n'a su la tenir à l'écart des feuilles démentes  
des murs étouffés des yeux fixes ou du tireur de cartes qui met la vie  
          même en jeu de pupilles  
et le désespoir aux bruits des écoliers  
un chant calme et ferme en joue  
des paroles qui claquent au vent des péniches sous des bottes de chêne  
que fit-on alors de l'amour et la voix se tut  
comme un coup de massue rebondit dans le vide  
un chant calme non une déchirure de plus  
une horloge de moins  
un renard en aval  
une poupée de moins  
une autre au loin  
qui suis-je que fuis-je  
à la porte des azalées une porte de plus

## VI

Il s'agit, à travers les effondrements de la mémoire, de suivre pas à pas le prodigieux développement d'un coefficient de ruine qui prendra sa place dans un système universel de délabrement et d'étourderie. Quelle est la conduite habituelle d'un écroulement de la nature ambiante dans le cadre de chaque événement à l'usage de la vie fruitière ? Ce n'est pas au rare moment d'héroïsme qui frappera, en vertu de la décadence du corps et des liens sociaux, la poitrine du ciel, à chaque sommet d'un orage que nulle force ne saurait immobiliser, que je confierai le soin de ma redécouverte. Vous, qu'une singulière timidité berce encore sur des genoux d'enfant, résistantes existences au jugement de poussière aux affections errantes parmi les voyages latents et les domaines de la confusion, entendez-vous la voix de ciment des loups quand elle se cogne contre la paroi du monde ? Des tessons de vagues se dispersent alors dans les roseaux sous les yeux et les criques humaines se mouillent des larmes aiguës de l'abandon. Les échardes de la mer, le sable nouveau, où à fui la tendresse des objets de nuit, des seins de soleil doux au toucher des doigts de varech ? Encore un cadavre de jour à emporter furtivement en amont de ce glissement universel des choses et des inspirations. Où finit la muraille, vous changez le nuage en ombre de harnais ; le temps est libre au poitrail d'un nouveau champ.

## VII

marmoréenne orbite au sein du couchant  
grandie en détresse terrée dans l'oubli des colonnes  
vivante à même la peau  
qui chantait plus haut que la fleur  
sur les crêtes avides du lait ranimé  
à l'aube folle

des rues entières pavées de visages suivent la flamme  
des visages contractés à la mue des aveugles fumées  
sur le sang de leurs échos j'ai essayé les premiers pas de la mémoire  
échelonnée de feuille en feuille le long des brûlantes roches  
d'œil en œil aux boutonnières rapides  
des signes porteurs de branches et de pains  
de rides de pistes assombries et de pattes  
effleurant la clarté douce des prenantes douleurs  
le clapotis sans mirage qu'une parole subsiste à la glace sous les yeux  
fondue est l'automne dans l'image de mort elle étire ses ailes et respire  
    au-delà de la tombe de fer  
à la tombée des premières neiges  
aux feux des roues elle rit

ce sont les tenailles des raisons suprêmes de possible  
dont le bois parsème la rive de gui  
qui me tiennent sur place  
arrachent à la voix ce grave miroitement  
à la faveur des hurlements semblable aux rares nudités de ce monde  
jetées à la face du monde  
de fonte et de vitre

telles s'enroulent les mantilles fulgurantes des visions de recul et de  
hausse  
autour de certaines chevelures s'enroulent  
jusqu'à en perdre l'allure  
elles sont blanches ou noires et ne craignent pas le feu  
et aux yeux des morsures elles passent indivisibles  
comme des dents égrenées le long des bouches infinies  
au fil de leur mine

au long des somptueux souvenirs entortillés  
dans des couches h de muqueuses et d'humides sourires

l'oiseau montait montait sous les yeux  
vivant de peines minuscules  
portant son nid et l'arbre dans sa peine  
et des pierrieres et des viviers

c'est la proie qui couvait sous la braise  
l'attente de fondre en un rire de roi  
qu'à l'ombre vécue par une lune d'hiver  
il n'y eut de songe plus rugueux plus sonnante  
qu'un troupeau de berceaux prolongeant le troupeau de colombes  
c'était le jeu des ailes qui montait montait  
aveugle et chaud de toutes les présences comme un miroir  
sur un mur de vagues un tombeau altier

veilles merveilles merveilles



## VIII

L'apparente injustice qui m'a nourri à son nom et qui, à l'indigne acclamation des dominos, s'est plu à me faire croire laides en leur essence toutes les femmes que j'ai aimées. Étreintes, contraintes, n'avez-vous définitivement implanté en moi cette maladresse de fond dont je ne peux plus séparer les ambiguës manières qui s'emparent de mes sens quand il s'agit de me saisir de la réalité environnante ? Lorsque les aires où l'on baratte les vaines images glissent à l'écart insensibles et figées, vers une vie de cave suscitée artificiellement comme l'eau déformante sur la paume d'un océan de mercure, le silence se laisse prendre à son piège de reflets. Je m'agrippe de nouveau à ce seul et solide îlot dans la totale désillusion des flottements, le souvenir des femmes dont, malgré le délire insatisfait, le cortège de masques et d'abandons fuligineux, laisse encore sur moi la trace d'un vide soupçonneux, à la lisière des apparences incomplètement assimilées.

C'est la jeunesse qui croit en son éternité sans quoi elle ne saurait se concevoir en puissance de soucis. Un treuil de puits pour glabres diamants est le cauchemar aux souffles sombres. Tant pour la mer, tant pour le métal : le sommeil a mis son emprise sur toute une bonne partie du jour aérien, déjà expatrié, tandis que la veille s'instaure sous l'empire de la nuit, cette conversion à la somme de friandises charbonnières, afin que les langues et les lampes puissent joindre à la lagune, en signe de mort, leurs vives et rudimentaires renaissances.

Elle a fui la jeunesse sur des roues veloutées et le ronron de la bête a surgi des couches minérales avec un beau cri de matin doré sur tranche à la frontière maine des furtives odeurs. Ce n'est pas encore la faute des yeux crus que, tête en avant, l'oiseau fonce dans la cheminée, mais les pattes arides des buissons, lorsque le désespoir vous plante devant l'amère grille du jeu où il y va des rapides successions de vos colères contenues et que, ayant tout misé sur la carte impossible, vous ne doutez déjà plus des issues concrètes de cette ronde, les pattes arides des buissons, de plus en plus estompées vers le large, vous tiennent encore un moment sur le bord de l'abîme où des yeux brillent et clignent en signe de doux et imperceptible ralliement.

## IX

il fait clair dans le repos du bourreau  
la neige n'a pas fondu aux interstices de la chair  
personne ne veut encore de vous  
des lèvres se détache l'arbre neuf

autant de feuilles cueillies en vain  
et de signaux mémorables tracés sur les cristaux des crêtes  
de vieux moulins tournant à vide c'est la mousse des retours  
dont l'eau pleine plie les mors  
baladin des infidèles  
et la rue se rit des pierres  
qu'une fenêtre nuit de terre jette au pied de la muraille les pièges  
insensibles  
déplaisir des rescapés

comme un traître au présent  
de toutes fraîches écorchures de chemins  
escaladent au clair de lune les lanières  
encore un désespoir joue dans les tôles du souvenir  
ce ne sont pas des nuages ce n'est pas le souvenir  
ni les alluvions des yeux nouvellement fixés sur vous  
dont la peau criblée de rives s'assouplit entre les failles  
où de minuscules éclairs grouillent dans l'ombre poissonneuse  
ce n'est pas la chair abrupte des collines éboulées  
dans les mares d'âge impur  
et les briques échafaudées autour des fruits aux portes mûres  
l'intolérable voisinage des rumeurs ensoleillées  
ce ne sont que cloches d'automne  
ce n'est pas le couperet du soir  
ni la rame de feu flexible  
qui rendront aux craintes en vrac lierres nus sur la montagne  
la tristesse de poursuivre minaudant au port des lois  
les ententes de l'abîme  
enchanteur de pilotis

la vague retroussée à la fenêtre  
vent du rire part en sang

il s'agit de rivière  
sait-elle vivre

on agite les fumées qu'ombres lasses portent en marge  
des étangs les bien peureuses l'ordre lent  
dont les yeux vont paître la rigide  
sommolence tant d'étain  
que de bêtes sous l'écorce  
ouvre l'aire aux soumis  
où l'on bat les rêves et la danse dans leur lie  
jusqu'à ce que l'or s'en mêle

sans sommeil et sans humains va le fil en ton absence  
à travers mirages d'un pays couvrant un autre  
je te trouve à la filière  
je te suis au sillage  
des filons de destinées graves passent des emblèmes de hasard  
aux herbiers d'anciennes colères  
rutilante voix de vitre  
sur la grève loin des yeux à la fin des mers déchues  
une seule fente où s'enlise  
mûre rêche sans retouche  
se découvre en silence aux cheveux des longs miroirs  
l'aile naine d'une mémoire étincelante  
c'est encore un pas de vide un effondrement de cils

X

Un mouvement dramatique s'inscrit en blanc— sans responsabilité aucune de sa part et sans garantir la circulation des masses de sentiment — sur les rainures que présente, à la coulée de lumière, une âme gercée emplie de vastes résonances. Mais toute stabilité n'est elle-même qu'un mouvement imperceptible; aussi faut-il croire qu'à l'apparence d'une hypertrophie sensorielle il sera aisé d'opposer efficacement, sans suppression de détails, la précipitation cinétique et rotative d'images d'un monde accéléré. Tel n'est pas le cas pour ce qui est des astres, leur vitesse maximale allant de pair avec leur fin ralentissement par rapport à un point idéal d'observation que nous voulons croire pouvoir nous-même représenter.

Le temps n'est pas le même sous la dent vigoureuse de l'orage que celui posé, en crépitement de fougères, sur la table d'opération du monde. L'être se soumet aisément à la pluie sans durée, au flot de son manque de hausse et de baisse auditives.

Le temps est un système de coordonnées, un rapport imprévisible de masses et les infinies liaisons que présentent entre eux les objets de sensation, tant par la voie animale que par celle des astres, ont suffisamment éloigné de nous l'horizon limite de la conscience pour que, dans nos mouvements, rien ne nous empêche de formuler un vague principe de liberté lié pour la plupart des cas à une illusion de fixité. J'assiste au spectacle d'une vie se déroulant tout à coup à une vitesse virtuelle qui n'a aucune raison de se limiter, ou à celui d'une considérable raréfaction de points de repère d'un ralenti solennel, à celui d'un agrandissement insensé de ce qui nous entoure ou à celui d'un rapetissement à l'infini de tout ce qui existe. On peut concevoir aussi, par secteurs ou par strates, la coexistence de ces mouvements, ce qui compliquerait singulièrement le problème des exigences amorcées. Où finit l'esprit de suite de l'homme, se prolonge dans l'individu, par cascades lumineuses, la capacité de ses réceptacles sentimentaux; c'est le domaine de la déception qui tourne à la triomphante aridité.

Il serait difficile de me convaincre qu'un individu donné (prenons celui qui justement est en train, en toute insouciance, de synchroniser au mieux ses besoins organiques au temps dont il dispose jusqu'au passage de l'omnibus) voie, entende, sente, perçoive selon la même vitesse et la même dimension que moi ce qui se déroule autour de lui et que ses montres, mètres et adjectifs n'aient été, dès sa naissance, truqués par

l'unanime et constant rapport des choses et des êtres auquel il a assujéti les normes de ses jugements. Car, il suffit de supposer que cela soit réellement possible, pour savoir a priori que rien ne transpirerait de ce secret gardé envers tout et malgré soi, en raison même de la parfaite conformité de ce secret au secret incorporé à l'existence de chaque être. Il s'agit de rompre en un point quelconque le parfait circuit, ou, ne serait-ce que sous réserve de se laisser à tout jamais contaminer par le rêve débordant la cruche du sommeil, de laisser entrevoir ce qu'une danse effrénée et non concordante de tout ce qui fait l'objet de quelque entourage que ce soit, aussi bien atteint dans sa grandeur admise que dans sa conventionnelle durée, est capable de susciter, sous son angle déformé, dans le monde de la pensée. Se soustraire, pour un temps, à la coïncidence des mouvements ralenti ou accéléré, grossi ou diminué par le volume et le poids, des choses et des êtres, non pas sous l'influence d'un narcotique qui, cependant, peut nous avoir déjà donné les avant-goûts nécessaires, mais en pleine conscience, me semble devoir ruiner le système d'idées toutes faites quant aux relations réciproques de l'homme participant et de la nature participée ou quant à celles de l'homme non participant et du monde extérieur. Mais l'homme ne pouvant pas être conçu, en ce sens, comme isolé, les lois de la réalité extérieure étant telles que toutes les coordonnées par rapport à lui doivent toujours, à tout moment, se conjuguer et que même son inconscient est forcé de s'y soumettre afin que rien n'entrave la tyrannique ordination, il est évident que tout état échappant au contrôle direct de la perception par les moyens objectifs appartenant au milieu — le rêve, les narcoses — pourra nous faire prolonger ou écourter la vie et qu'il n'est pas exclu que de nouvelles méthodes puissent encore être mises au service des explorations de la conscience, en tout état d'éveil, soit par des interventions physiologiques dans la structure optique de l'organisme sensoriel, soit par des exercices intellectuels capables d'assouplir la volonté en endormant justement ces facultés de l'intelligence, raides et bourruées, qui nous dirigent dans la vie selon des règles schématiques. Les orages se succèdent dans la tête de l'homme et la ville qui la garnit par en dedans étouffe sous le poids du coton amassé. Il s'agit pourtant d'une vie plus lumineuse qui, à l'orée de la notion d'indépendance et avec le concours de son attraction, sera rendue imminente et nous éblouira par la légèreté de sa compréhension des choses et des êtres. Il s'agit d'une axiomatique des désirs, d'un luxueux enveloppement dans la bruine de leurs satisfactions possibles.

Telle à peu près m'apparaît la nuit dans la fermentation de ses chances  
profondes

XI

lorsque la vie s'agrippe avec difficulté aux grains de peau d'une terre  
battue  
battue sur l'enclume du soleil feuille fendue  
rousses prolongations des paquets de sentiers une à une  
dans ton être carrefour de toutes les mains qui se tendent  
les unes pour prendre d'autres pour voler  
lorsque les lèvres punissent aux feux des étapes  
les ardentes des taches fraternelles couchées par éclipses  
irrémediables sur les nattes des humains reposoirs  
que la brume s'amasse sur de hautes dunes  
où pas à pas les pressentiments d'une mort chatoyante  
te gagnent à leurs brasses régulières  
que déjà elle t'habite au remous de la fleur quotidienne  
que déjà tu parles en vertu de sa sous-entendue rumeur montante  
vas-tu à la plaine romps-tu les digues  
à quoi est nouée la racine par où monte la lumière de la rive  
et quel que soit le sens profond dont gémit la marée constante de chair et  
de sang  
à la base des lettres qui poussent sur la prairie  
océan de branchages  
vides cercueils brandis dans l'écume splendide  
frontières des mondes dépassés derniers tunnels sucés du fond de la terre  
longues chevelures de fumée tombant sur les épaules des montagnes  
et toi petit visage dans le creux de la main  
toujours te fermant à tout jamais la nuit de la terre  
englouti dans la mer sans fond du coquillage  
tu te fermes à tout jamais au feu troublant du jour de la terre

## XII

La nuit m'est venue comme une idée malsaine. Vitreuse et vindicative. Jamais, depuis, elle ne m'a quitté. Il s'agissait pour elle, comme une certaine adolescence, de franchir aisément les limites qui composent la ferveur statué et les obstacles qu'elle posait. D'un côté la mer s'enfonçait en moi telle une substance légère et jeune, de l'autre côté se dressait la chair même de l'amour dans laquelle était englobé son fluide et incessant principe de renversement. La simplicité d'une pensée n'est pas toujours le meilleur garant de sa juste gravitation autour d'une demeure aimée, apte à en être fécondée ; mais, toutefois, il arrive souvent que l'on s'installe provisoirement sur l'aile mortelle d'un jour envahisseur, comme lors d'un voyage on ne veut se sentir attaché au mécanisme que comporte l'échange de mémoires entre le visiteur objectif et l'objet visité. Que de malentendus sanglants naissent de la méconnaissance de cette règle, ils ont été ensevelis sous les hurlements des destins carnivores, ceux qui seraient capables de nous fournir là-dessus quelque maigre renseignement ! Aucune entrave de cet ordre pour le voyageur de nuit. L'échange des rapports de souvenance ne se fait qu'avec le consentement tacite d'un voile qui couvre l'apparence des deux parties. La présence même d'un objet, il faut l'approcher dans sa fuite, sa connaissance ne saurait être avant tout qu'un frôlement. Et de cet attouchement et de ce glissement, aucune idée morale ne viendrait brouiller la pureté de mouvement, en lui laissant supposer un haut et un bas, aucun désintéressement humain ne lui indiquerait un avant et un après, car, à l'inverse de toute chose, la nuit n'est pas à mes yeux un phénomène ayant un commencement et une fin, ni même une image statique autour de laquelle le jour tournerait avec, à son tour, comme satellites, les contenus du jour et de la nuit. Elle semble plutôt résumer un état de conscience préventive, par bribes, une indéfinissable succession de degrés d'interférence entre l'homme et l'univers, un état pour lequel la conscience circonstancielle de la durée est donnée, en tant que problème astral, comme un changement de la périodicité de certains phénomènes rythmiques ou autres en une coulée générale, sans subdivisions ni mesures, entière et archaïque. Une ruée liée à la structure moins différenciée que celle de l'homme de jour, de l'homme actuel, mais non pas moins consistante qu'elle, et pourtant ne perdant pas le contact avec l'individu particulier et le dépôt salin de sa souffrance amassée ni avec ses désirs sans prise et sans possibilité de s'assouvir.



Un enfant s'isole — avec ce que comporte de bavures l'enregistrement du désordonné gribouillage d'une aiguille de boussole qui dirige son empreinte animale — sur un fond de décor rendu maître du nuage par un arrêt momentané de la vie et de la pulsation. Ce sont les bégaiements prolongés de certains oiseaux récemment transformés en petites masses voltigeuses d'eau et de vin, les va-et-vient des algues qui prennent racine sur une couche d'air établie à hauteur d'homme. C'est bien de la hauteur d'homme, dont il s'agit de valider la constante sélection, qu'on a affublé les frais drapeaux de nage de l'adolescent aux yeux verrouillés. Y a-t-il encore des bulles de crainte qui montent du profond mépris des nasses rapides ? La condensation d'un bas espoir. La haute signification d'un cri sans soutien. Et tout ce qui environne les appréhensions d'une nature qu'à peine j'ose encore croire douée d'un appui solidifiable, n'est que vaste enchaînement de bouées de connaissance et subtile allusion à une volupté qui jamais encore ne s'est démentie en tant que sauvegarde de l'unanime attraction. Discrètes, concrètes mais invisibles sont les figures pérennes auxquelles l'homme de nuit a attaché ses racines. Voilà pourquoi l'éternel retour des choses accomplit sa boucle quotidienne dans les sphères végétales des bruissements marins devenus terrestres à la lueur d'une courte échappée de sens humain, à la faveur d'une minime prohibition.

Telle m'apparaît la nuit, comme une perpétuelle entrée en matière.  
Et que personne ne commande la fusion des terriers.

### XIII

bouillonnantes troupes de jeux sur les tempes  
vous vivantes déformations de soleils croulants  
ô courtes générations assouviés  
au trot des chevaux aux grincements de dents  
des jours et des nuits des mains et des mains  
l'ombre vous charge un seul lourd paquet sur le dos  
et l'aurore est morte la balance instable  
dont se règlent les portes qui circulent d'une maison à l'autre  
comme le rire et les relations des habitants

créateurs de villes incendiaires

et vous meneurs de vagues bêlantes  
sur le feu des trépas géants réceptacles  
au gré des passions aux fins effacements devant l'amour envahisseur  
dressés à la ronde des jeux suffisants

roues de lampadaires  
encore une morte d'asphalte dans la couche des murailles  
avec sur soi toutes les apparences de la vie qui se souvient  
par miettes disparates disposées sous forme d'oiseaux  
de la solitude de regarder et de la pudeur de mourir

#### XIV

Des yeux nouveaux, jetés un peu partout, changent l'aspect des choses offertes à la ronde, à la longue. Vis-tu en retard ? Crains-tu le regard du bois ? Évites-tu la pente ? Elle bourgeonne en toi.

En souriant, en arpentant les roches de soie, en geignant avec mille singes à l'appui de la poutre, en crissant des dents aux portiques du maïs, en crispant la chair des armoires sur un sommeil en suspens de cigogne ou en ramenant au néant la chrysalide partie de l'amour superbe et dégagée des gratuites vapeurs de la matinée, à travers œillades et champs, les êtres s'amassent dans le globe toujours empoigné à la base du lot de circonstances ravinées et, par grappes ou suintements, ils pourchassent dans les rues désertes l'absente image de la ville ingrate raréfiée.

Une seule femme qui passe dans la tête et la nuit recouvre son sens, la maturité de ses enchaînements.

Âmes crispées, dossiers de structures, éclairs bruts et soifs d'iconoclastes givrées dans la poudrière ambulante de l'hiver, doux marchands d'effets incompréhensibles sur des rubans de forêts, vous, bossus de lumières paternelles dans les âtres de pain blanc crissements des campagnes dans les gonds des meubles fléchis, auberges d'assurance, chasseurs égarés dans la lenteur des pensées appuyées sur les rigoles des fiches, encanaillés dans les feuilles sèches et la mousse lavée, je vous salue, densités éparses sur le monde de pierre et de fard, car vous êtes la vie solidaire de la peine et de l'absence de toute volonté de gloire tandis que l'homme vit chez lui absurde et solitaire.

Un carré d'étoffe somptueuse, pauvre défroque, se mouvant par sa propre ondulation de courlis et d'ourlets de reflets, une plume qui court, le visage reviendra dans l'encadrement de la fenêtre. Unique éblouissement d'une mémoire déjà dépossédée de toute nécessité de présence.

XV

il y a des vies rapides comme des rires  
des bouées de secours suspendues aux arbres de la route  
ramages ramages ce sont des femmes passagères  
elles gardent leurs vies et cachent le secret de leur rire  
le lent tourbillon qui les porte sur la vague lisse d'un jour  
rien ne trouble la distraite attente  
lente déchirée par-dessus bord et de toute crainte libérée rompue à la  
    chair voyageuse  
miroitante glace des prunelles au printemps

tel passe le jour une seule femme qui passe  
déjà la nuit se déverse dans l'eau de l'oubli à faibles reflets  
les anses du monde que les hommes mènent à leurs lèvres  
il y a une nouvelle sorte de vie qui s'insinue par de fraîches boissons de  
    nuits jeunes dans la vie  
stable elle bannit les nouveau-nés de la parole apprise  
du dehors envahie se confondent ses lois  
sa mémoire en elle-même engloutie par un puits de pétrole ronronne  
le coton d'un mirage sur une rive malade  
traînant vers quelque œil errant  
par mottes hétérocytes  
pierres pierres  
pierres que je porte en moi pierres lunaires  
pierres lucifuges demi-dures pierres dans lesquelles se réfugie l'amour  
pierres où reposent les caresses dures  
anguleuses ou lisses pierres à la paupière robuste  
et vaste du centre de la nuit au cœur lourd  
enfermé dans une enfance encore vivante  
pierres mains chaudes

mais à la grille de nouveaux vertiges viennent au secours  
des préceptes de déchirement où l'homme s'alanguit  
prompte nuit main irritabile  
un vol fin sans corps a passé par les tisons des folles absences  
incompréhensibles toujours plus irrisantes

nuit jetée à la face des pierres

abandonnée au front pur au bruissement incessant des verres entre-  
choqués  
où les astres se gorgent d'amphibies rutilants  
nuit prise dans la glace  
à la limite de ce qu'il y a à la fois d'absent et de présent en moi  
nuit frontière je te reconnais aux subdivisions des égards que tu prends  
    envers ma terrestre mémoire  
nuits de plus en plus minces enrobées les unes dans les autres  
toutes encastrées dans les interstices de la durée comme dans un tronc  
    une fuite perpétuelle  
sous la gamme marine la paix à la file  
à la traîne des amours ponctuelles tangeances  
s'entourer de désastres se poursuivre sans suite  
la redite des choses redoutables  
qui montent à l'assaut d'un monde jailli de la flamme que je sème

*LA MAIN PASSE*

## DÉVIDÉE

les yeux sont de l'eau dans la glace des pensées  
qu'ils nous suffisent  
le trottoir est de sel la rumeur d'eau naine  
je ne suis pas pressé  
qu'une infime rivière passe sur les lèvres aimées  
et tout est à recommencer  
au point de solitude

les gîtes des champs les repaires des rapaces  
les jeunes filles dans les arbres et les appareils à sous  
que les jours deviennent courts et la pluie et les jours  
je ne sais pas pourquoi  
ce sera toujours blanc dans le lit des pensées que je dresse à la source  
ce n'est que mardi pour chaque soir qui commence

je tends les bras je baisse les paupières  
je serre les poings dans la nuit la route de gibier  
la peine  
homme de peine rit à la reine défaite  
le blanc se recompose à faire tournoyer la nuit pleine  
pleine mais fausse déjà mercredi  
il y aurait de quoi  
que ne suis-je resté dans la porte naissante  
une seule lisière pour une seule attente la plus proche  
un seul jour de fourmi  
écraser les justes souvenirs de mains pures  
les hommes se serrent dans le froid autour d'une unique limpidité  
ni terrestre ni saline  
ils n'ont plus de mardi ni de peine  
à peine pensent-ils au retour atroce des choses des morts et des  
naissances au point de solitude inflexible  
rien ne recommence homme inflexible effacé de la planche de terre  
rien que la solitude

## D'UN NOIR ÉTÉ

La folle des vignes a défait son corsage et à travers l'air titubant des surfaces enflammées, elle a planté le nénuphar de plomb sur la route.

De quoi est-elle faite l'image universelle de l'espoir pour que jamais on n'hésite à emprunter sa voix quand il s'agit, à l'intérieur de soi-même, de s'enfoncer dans le sable, en trébuchant ?

Et la pureté ?

L'immense sollicitude envers soi-même, l'air ne de pas se laisser traîner à la rive.

Il y a un silence, il y a un regard.

Il y a une main qui vous prend à la gorge, la passion rapide qui ensemeence

les prés.

L'homme tendu entre les pôles du soleil et de la nuit s'annonce et vibre, le sort tournesol de sa peau chamarrée.

Et lorsque l'un vieillit ou qu'il se fane dans l'égalité des suppositions et que les issues lui paraissent condamnées, mille autres semblables surgissent des trous vipérins et pâlisent devant une nouvelle harmonie, insupportable.

J'ai perdu dans la désagrégation des oracles l'envie et la peine.

Même l'espoir a prostitué sa route familière ; sa clarté ne se montrera plus devant moi.

Sans faire attention à la solitude où je suis pris dans les rares moments que se retirent les nasses. Pareilles à des oreilles fidèles et encore.

Il faudrait de larges égorgements, en masse, de clairs événements.

La vérité d'une porte au corps surveillée.

J'ai connu la vieille des vignes et le meurtre de la joie. Que cela me suffise pour encore quelques ramures, les hautes rescapées des années grisonnantes, les accablées de vol et de neige.

Ainsi put parler impunément de la tristesse, le loup. Mais elle était d'une vérité incompréhensible, tellement en était fort le sentiment, la ruche de l'exaltation, tandis que l'abondance de la brise de printemps, de la pêche et du sabre submergeait d'une pensée intacte et fraîche les ombres hilares attachées aux poteaux du pays.



## LIMITES DU FEU

Marié aux larges masses d'insoumis, brassé dans l'universel attroupement des choses, livré aux dénicheurs de graves tourments, aux radicales humaines figées dans le recueillement et la complicité des jaloux, tu te regardes accomplir les gestes quotidiens dans les limites serrées des souples branches. Au désir de papier buvard, tu t'opposes, tu t'agites sous le vent d'un sillage toujours en fleurs. Que je n'arrive pas à distinguer des choses les fantômes des paroles qui ont aidé à leur épanchement hors de moi, cela est dû à la continuité de leur action médiatrice entre le monde et mon adolescence. Et, désormais soumis à un sentiment, morcellé et étranger, de gouffre, que pouvais-je sinon subir avec terreur leur désertique et ferrugineux appel ? Tout l'espace terreux se cabrait sous les bancs de nuages. Je me suis entouré d'hivernages fragiles, de forces desséchantes. Que reste-t-il d'humain sur les glabres visages tannés par les lectures et les astringentes politesses des dossiers dont je me suis constitué un décor famélique ?

Coutumière faiblesse, il sera dit un jour de révolte que les yeux qu'on a cherchés étaient vides de la joie des hommes. Et les hommes et la joie, j'ai toujours essayé de me mêler à eux, à défaut de la féroce fusion promise que l'on trouve cependant encore vivante au fond résiduel des contes, parmi les germes de froid et les portes parsemées d'enfances.

## ÉVEIL

Hâte-toi vers la joie immense et terrestre, c'est la coupe des paupières qui cogne en dansant contre la paroi de nuit. Assez de la mort explicite, allègre mort utilisée jusqu'au vernis de l'ongle, jeunesse perdue dans les apostrophes de l'hypocrisie ! Assez des ternes souffles des cœurs tressés dans les paniers salubres ! Hâte-toi vers la joie humaine qui est inscrite sur ton front comme une dette indélébile !

Une nouvelle forme de crudité estivale est en train de descendre sur la brume du monde en flocons d'herbe lente et de la couvrir d'une mince couche de joie, prévue d'un glorieux avenir pressenti dans l'acier. Hâte-toi, c'est de la joie humaine et brillante qui t'attend au détour de ce monde démembré, que l'on parle dans la langue de l'asphalte ! Il y a des revers, des sources scellées, des lèvres sur des tambourins et des yeux sans indifférence. Le sel et le feu t'attendent sur la colline minérale de l'incandescence de vivre.

## ENCORE PLUS LOIN

Il y a quelqu'un qui nous regarde.

Il y a une juste aube dans la bouche du poussiéreux. Il y a une eau qui monte limpide pendant que nous nous accomplissons en rade de gâité, sans nombre.

Le soc de la tête persistante.

La ruche de feuilles.

Vent, vent. Qui ne foncerait vivant dans la stèle de fourrages quand le coq se mire au déchiqûtement austral des signaux ?

J'attache à ton nom les poignets de ma voix, je vais révéler ton nom qui est celui de la joie et de la continuité des bras dans l'encerclement du monde, là est la joie. Il n'y a pas de recul. Les yeux sont tous abolis dans la profonde brume des seins. Mais rien n'est encore perdu. Il y a un pays haut derrière l'amertume du temps, les harnais d'une terrible aurore.

## LES FORÊTS DE LA MÉMOIRE

encore une vie de brousse se lève dans le verre  
encore un cri de joie se perd dans le regard  
encore un été de sable à mêler au vide tourment  
les mains qui mesurent l'abîme  
mains fraternelles feuilles vaines

pelouses de la vie enfantine à la cendre légère  
toute ombre amie va pâître à la fraîcheur du seuil de cristal  
des rires glissants de marelle  
une jeune ruée de mondes d'insectes  
tel se lance le sommeil invisible à travers la colonne embrasée  
et se crispe et se lamente à la traîne

fuis ombre malsaine au front insoumis  
ville desséchée dans la déchirure de la nuit  
le lourd limon des castes dissolues  
par le froid le fer s'amasse autour des couronnes de poissons  
entrechoquées parmi les glaçons des dures apparences  
que soulèvent les bottes des humains

et la paix déchirée dans l'entonnoir des ponts  
les paupières des palais se fanent lorsque tombent les horizons emplâtrés  
sur le venin des routes  
qu'importe la jeunesse montante la fine nervure de l'eau dirigée vers sa  
fuite  
qu'importent la beauté et le fin vernis des visages et des fruits  
l'éternelle restitution des tendances  
lassitudes acquises au prix de la mort  
grincheuse paix des soutes à mi-chemin  
de l'être fondé en soleil et ravissement

qu'importe la tendresse jaillie des miroitantes ruelles parmi les blessures  
des herbes  
et les faims reconquises aux routes trop droites  
qu'importent les ardentes recherches des mains trempées dans le labour  
de métal  
qu'importent les yeux sans peur sur le fil de vérité de la dernière étape de

l'enfance

les thorax des villes provinciales bafouées sous la révolte des repaires  
limpides  
les pas sans frein d'un orgueil de ruines  
la chevelure qui traîne dans les arbres et d'un poteau à l'autre  
la halte du maraudeur  
la pie des sauvages  
les seins de la parole pressentie  
à l'orée de la neige  
la chaîne noire du chant  
qu'importent les senteurs marines des vitres subtiles  
les glissades aiguës sur les roches de lueurs  
et le rire des enfants qu'importent leurs courses avides  
leurs sommeils saupoudrés de thym  
les cascades de recommencements du monde construits sur la facile  
aiguille des ronces  
l'or des nuages et la fusée des dunes puissantes  
qu'importent mes phrases et la chaleur dont je voudrais les entourer  
par ces hivers sans cesse amassés sur les épaules des hommes  
si hommes il y a toutes les frêles merveilles  
de temps à autre on en parle encore au long des vallées profondes  
les graves tintements quoique de ce monde qui ne peuvent survivre à la  
honte précise  
de se voir piétiner dans la gorge rêche des fous  
de mémoire d'homme  
jamais éteints ni vaincus jamais morts

toujours devant soi sans mort précoce ni chute  
entends-tu la moue subite de la mort quand elle glace  
les brises alléchantes aux détours végétaux des caresses  
les lacets de la gloire de vivre sans bout aux limites des coutures  
qui de règne à règne communiquent des ordres indéchiffrés les  
matinales appréhensions des prisons emplumées que nous sommes  
en quête de riverains adultes et sûrs  
et l'offrande des barques s'entoure de la jeunesse  
dont malgré soi on sent sourdre dans le sablier la présence la naissance  
aux racines des jours méconnus reconnus  
quelle est cette tristesse en face de la mienne  
couverte de poudre qu'importe sa vitesse à gagner

les prochaines agglomérations mais déjà personne n'est plus sur la route  
pour l'attendre  
quand l'ombre penchée sur l'homme d'aujourd'hui ne semble apaiser la  
rigueur de sa soif  
et dans l'immémoriale absence choisi parmi tant d'autres  
l'instrument de l'homme ennemi ne se sépare de la main de l'homme

quand la mort rôde dans les bâtons des passants  
quand elle grince aux portes sans sarcasmes  
cadenassée mais lisse d'acier au gouvernail  
je reviens à la forme solaire des q roues limitées  
et aux champs qui s'égosillent dans la vieillesse des fumées  
qu'importent les espoirs chenus forts d'une vérité splendide à poursuivre  
dans la poussière  
dans la tête des hommes rapides les traînées de forêts  
qu'importent les promesses de fraîches structures diamantifères  
entourées des douces haleines des bêtes incomprises et lentes  
puisque l'arme amère des travaux journaliers s'implante en pleine  
souffrance  
accueille la flamme dans la misère de la durée sans rythme  
tandis que brille le sens nu de l'amour parcourant en toutes les directions  
l'infini de sa parole ample  
et la joie interdite de la volonté de se connaître à son corps indécis  
déjà le jour se prend dans le laminoir de la cruelle dentelle  
la crèche saline au cœur de la terre  
déchire la proie des colères rivées  
aux pas de l'homme fort et aux écorces des premiers arbres apparus dans  
la détente du lac  
gardien déchiqueté d'aurore  
regards toujours plus lents à boire  
rivières de lampes  
stridentes clôtures de sang  
l'ombre croule des papiers buvards des murs coagulés  
le long des phares d'oiseaux aux vols monstrueux crinières nouées  
où se niche encore la crainte sans fissures de mourir immobile avant  
même de s'être usé et d'avoir vécu  
cloué à la paroi sonore des vertèbres

## SUR DES TRACES VIGILANTES

au cours des chemins lus dans la paume des mariées  
cheminez savetiers du roi  
par mille refuges soustraits à la vie  
et pourtant ancrés dans la simplicité des ruines au bord des mers  
emplissez poitrines de l'appel du fer sauvage des tempêtes  
la maison du vent vous qui traversez sans fumée  
sans ombre de raison sans feu sous les semelles  
la patience de l'ombre

par le courroux subit des cours d'eau  
a-t-on compris le sens de la vie grandissante  
les formes n'ont encore cédé à la trombe envahissante des réseaux de  
mille serpents  
les muscles n'ont faibli sous la neige  
et les choses regardées ne se sont pas éclaircies  
pour le bon plaisir des feuilles vierges  
sous les muselières qui les gardent intactes  
que déjà du haut des plaintes nues sur le retour des aigles  
ont dévalé les roues de fer

déchirant et déchiré  
toujours plus attaché au regard  
marcassin des panoplies lapidaires  
en longeant le lit du fleuve secouru de pierre en pierre  
une feuille d'herbe pour chasser d  
ton corps et la nuit font la chaîne  
la nuit a emporté le pont par lequel je joignais ta présence  
sans amour dans les mains  
sans défaut sous l'écorce  
ni printemps autour des tailles  
la plaine a palpé la chair des murs  
et muraille après muraille a chassé le jeu des jours  
vers le centre jusqu'à l'os  
a rompu le rire de bois vert  
et troublé l'arme du désir  
à la ronde de joie  
à l'aube de plaie

la maison est tombée  
le soleil tari  
le clairon sonne  
la peur a parcouru l'arbre  
le sommeil ne sait plus s'approcher  
l'ami ne reconnaît plus le vent  
la tête sombre  
par les mers les pâtres  
les scieurs de bois ennemis  
toute trace a disparu  
tonnez villes disparates  
gravissez loies en pure perte  
les lieux disproportionnés des nids de cauchemar  
une voix grince dans les meubles  
l'homme rugit  
ses mains sont de sable  
les regards errent dans les foins  
le matelas de fumée  
les enfants de plâtre  
les pensées sont des flammes  
c'est le feu qui se fait jour sur le monde  
et rejoint par la source des choses la force du feu  
infini multiplicateur des puissances aimées et naissantes  
à fleur de peau saisies dans la vie de leur propre feu de nouveau-né



## TOURNESOL DES PASSANTS

tous les glissements permis  
les paix conclues  
les vides des yeux résolus  
les eaux minées jusqu'aux reflets des moelles  
les briques changeantes les orages en place  
les bruits mis à neuf  
les chiffres nus les glaces roulantes  
les rieurs dégrossis de la laine de leurs ans  
démunis des talus sonnants de leur espèce  
les bouées de bonne volonté en berne  
et à nos côtés d'été  
les greniers des pures épaules  
la marée pour assembler le monde et le rire défendu

que nous reste-t-il de l'insoucieuse clarté de la faim  
elle est riche sous les toits  
où s'arriment les certitudes de mort

ont-elles assez secoué les fentes conquises au vide  
les vaines beautés de l'adolescence  
et sur le trajet des lampes couronnées  
sur la terre ferme  
saisies de la terreur des grenades  
sur la mer haletante  
dans l'outillage à peine secret de la nuit  
par barils et par radeaux battants  
sur les mares adultes de patience  
ont coulé à pic les promesses de joie

temps qui passe  
la main s'agrippe  
claironnante la misère passe toute à travers nous  
à travers les autres  
sans jamais se perdre en route  
sans lâcher la proie à la dérive  
aux doutes aux déroutes

je grandis dans son centre  
à l'ombre de sa face  
sa puissance incendiaire m'éclaire  
je ne vois qu'elle  
courant de l'un à l'autre  
le long des chemins et ce sont tous les nôtres  
au seuil des champs  
dans la serrure des coffres de matelots  
dans les souliers des enfants

et dans leurs jeux de poussière  
crient les gonds des ruelles étroites  
aux seins des maisons avare récolte  
l'espoir moribond le lait de la grêle  
j'ai vu aux poignets des rampes décharnées  
le désir de mourir s'arrêter devant la porte

j'ai vu le cheval immobile sur le sommet de la montagne  
la ruche des plaisirs déshabillés vrombissait sur place non loin de la  
rivière  
à toutes les fenêtres se pressaient les ténèbres

voici le chien désœuvré  
la mie des nues déjà pétrie par endroits  
tête as-tu fini de n'écouter que la marche des soldats  
minuit s'entasse bientôt au creux des ponts  
que le coq allume son grincement de bois  
le sommeil touche à la fin des îles  
les moissonneurs les uns et les autres tremblent-ils  
ont mis à plusieurs leurs solitudes en commun  
mais chacun s'est replié sur sa crainte et sa mort

aussi hurle dans le puits à sec  
le pain noir des punitions  
aussi trottent sous les plafonds  
les têtes lourdes de voitures  
pierre au cou le lendemain  
et que nous garde des fleurs lisses  
l'or pourri des froides aurores

déjà se lève des décombres  
le matin aux sourdes langes  
sur des mains trempées dans le sang des pains soumis  
sans répit nourries de la vie mesurée  
à peine de vie  
à peine vivant pour la vie elle-même  
sale vie  
sale vie mélangée à la mort

*LES MUTATIONS RADIEUSES*

## RAMURES

ramures d'une feuille à l'autre les lèvres se retrouvent  
les lèvres des miroirs les volets des jours jeunes  
les volets des fines faces si fines que seul le retard de nos yeux  
en emprunte l'allure ils prennent sur eux l'écume de lumière  
saturés de la braise des couleurs changeantes  
ils sont intimement liés aux parcours des voiliers  
et laissent à d'autres regards le soin d'oublier leurs jalouses coutumes

absentes coulantes les eaux enlèvent leur substance frugale  
attardées aux formes premières les pesantes figures des mots  
les gammes en fuite dans l'éclosion du mouvement déjà passent  
abandonnent au néant des souffles la mémoire des parties perdues  
qui les composent et en tracent le verglas des lignes

ce n'est pas contre la nature que l'homme s'arc-boute  
ce n'est pas la rupture du cours des villes à sec  
d'avec les eaux tonitruantes et la multitude des meutes animales à leurs  
flancs assombries  
que je me plais à ramasser par pâtés de sable dans le désert  
là où les murs n'ont plus de toits ni les tonneaux de chant je pense à la  
conscience des mors  
qui d'homme en homme change sans rencontrer à de pures limites  
le champ libre  
non ce n'est pas d'un air insouciant et léger  
qu'est bâti l'accent du séjour sur une plaine de rames et se grave  
le renouvellement de l'étendue splendidement dressée en face de l'océan  
d'une vague brise de printemps vouée au placide plaisir des doigts  
rafraîchis  
d'une aile de plus ou de moins au fronton des grâces possibles  
sans feuilles sans haie au cœur de la lumière vive  
que parle la voix haute

efle dit à la nuit assez des courses échevelées de tes gambades de louve  
des eaux mortes à tes flancs  
assez de l'attrait du rythme commun qu'est la profondeur de ta pupille  
le frêle rappel d'une mort qui est gouffre et sciure de roche  
et qui pourtant se ranime à heure fixe

et se lisse l'épaisse chevelure

elle dit à l'enfant viens main dans la main  
et déjà ta main froide s'égare de peur  
il y a des pétales des échelles de pétales de lettres  
qui gravissent les dos d'âne des îles mais les îles ont des ailes  
et les chevaux se profilent sur les flûtes mobiles  
des mers passagères qui déferlent sans crier gare  
elle trame de lents ossuaires  
elle relie le soleil au veilleur des ponts effilés  
mais personne ne passe et la nuit couverte d'écailles  
s'éloigne déjà frappe frappe menuisier  
c'est dimanche et pas dimanche à la tête des collines en marche

elle dit à la lumière de courir de barque en barque  
tant de cibles en route  
tant se mire dans l'eau vaine l'oiseleur des ponts filés  
que la clarté s'efface du front de la route  
que de rires s'envenime la journée interrompue  
entre les dents aiguës des lampes  
ce sont des vallées humaines que traverse la voix haute  
tas de pierres sur les routes après les routes

elle n'est pas encore venue sur la montagne  
elle n'a pas encore chassé la nuit de rapines  
vivant d'auberges délaissées  
incrustée aux barbes noires des secrets sentiers de chasse  
vient le jour sur de nouveaux cothurnes raides  
et délie l'enfant des tresses marines du lit  
frappe frappe bûcheron des nuits d'été  
aucun bruit n'a retenti dans la forêt  
n'a rendu la voix à son cercueil de mains froides

## LES DOUTES À L'ÉCART

j'ai quitté la nuit des ronces  
pour les toits aux fronts légers  
où se courbe sans mémoire la plus jeune ensoleillée  
j'aime les yeux de poupes anciennes  
quand ils traînent sur la robe des marées

quand ils glissent au sommeil des étincelles sur leurs rênes  
les antiques yeux de seigle dont est parsemé l'automne  
par plaques lentes  
leurs sabots étincelants fuient la nuit des rizières  
fume fume ride profonde qui poursuit le laboureur

labour tout est labour des crêtes des cœurs ensevelis par les grincements  
des dents  
jusqu'aux mers hachées dans l'interpellation des fouets ce sont des noms  
rapides  
les masses de ciel superposées par bandes de terrains bas  
l'homme à la fenêtre attend ou s'absente se plie au dur sillon de chanvre  
en rangs de fausse joie les mots pesants aux tempes  
il fuit et en lui-même il cherche à l'abri des nuits  
une flamme transparente un jeu subit de mâts  
ardoise de l'enfance l'espace d'un voyage  
l'air mobile d'un ruisseau reconnu  
lacets de résonance par les hivers de peaux  
joues tannées au feu des vitres sans horizon  
que brûlent-elles les saisons les lourds coups de marteau  
la vie se faufile à travers par le fil et l'aiguille  
silencieusement courante

que brisent les cailloux sous les talons du printemps  
quand les eaux réunissent les voix des moussons  
frileux sur la paume de l'âtre  
si ce n'est le pain deviné à la toux des tunnels  
les sifflets des cheminées répétées  
sur le chemin de tes paroles de greffe

large poitrine des attelages de course à venir au trot de la vie

dire et médire sur l'échelle du puits  
quand s'agitent les corps où le soleil s'engouffre  
que vaudraient les méduses de ciel appliquées contre la joue froide  
des brunes amoureuses découpées dans l'acier  
et les rousses pénombres des contours gagnés à la lumière  
si l'homme ne secouait la neige de ses nuits

une lourde bousculade d'animaux épais et larges  
jetés en vrac au détour des forêts  
c'est le soleil qui trotte ce sont les arbres qui se frottent les écorces  
contre les murs  
ce ne sont que vifs jaillissements de sourires dans des orphelinats de  
feuilles rugueuses  
et de subites rouilles dont s'empourprent les coins obscurs des chambres  
nues

il n'y a de jour qui ne sache résoudre l'été poudreux de son bouquet de  
résédas

l'homme redécouvert dans sa cendre craintive  
le regard détaché du fil sombre parcouru pendant la nuit des renards  
et la joie défendue à la majesté des calmes confins  
dont s'illuminent les démarches journalières de la réalité de vivre  
les doutes à l'écart tous rires allumés  
les jours retrouvés dans de chaudes campagnes et les luttes lucides  
et les luttes lucides et les limpides survenues à leur tour



## LE GÉANT DES MURS

rampe sous la pluie des vitres veuves de bourgeons  
les contours amis des feuilles dans la brume  
mille éclats épaississent l'air au-dessus de ta tête  
un seul mot comme un caillou de mort  
danse sous la table avec de jeunes sources  
jusqu'à ce qu'éclate l'aurore dans la noire cohue des yeux

vengeance s'écrie la voix de la lumière violente  
et le sommeil rend son souffle de cendre au roulis  
les armes de dents  
vigueur des cascades  
la brousse qu'éclaircit le pur enfant du vent  
sur la pointe des vagues allant à sa perte

une large houppelande de plumes  
et le temps n'est plus aux gants de brouillard  
viticulteurs de mortes menaces  
sur des yeux renversés par l'oubli dans la mie de pain des sous-bois  
vous longues feuilles d'embrun sur le sable  
oiseaux aux paupières trop ouvertes  
et cloches d'alarme sonnez ailes intactes  
dans une pluie de toile aux trames filantes  
sonnez rames de feu dans un espace de glace  
sans tenir compte du sarclage des meurtrissures connues  
la fille de paille et le roi transparent  
ont perdu dans les fougères les terrains arables de leurs mines  
ce sont les déserts aux chaudes gorges  
les brûleurs d'ossements derrière les habiles minutes de poussière  
et les dunes aux lourdes poches de folie que nous voulons être  
sonnez fenêtres aux bouches de plomb  
dans l'embrasure des branches offertes  
et vous paroles de marbre heures éternelles plutôt périssables  
que dures plutôt rudes voyelles des temps saisonniers  
et longues solitudes des hivers glissants ou opaques  
passés au cou des colonnes avec l'ombre imbue d'araignées

comme le rêve vaincu en une journée de miroir

tourne sur ses larges propos laisse tomber ses chaînons  
met fin à son intelligible vol au-dessus des choses crédules et lourdes  
au métal des angoisses mémorables  
la vie est coupée en deux tronçons d'égale servitude  
qui pourtant avant comme après se superposent et se suivent  
l'un sapant l'autre semant de l'audace  
et toute entière nouée à la grandeur de l'homme mesurable sur terre  
ce sont sa présence accidentelle et la fin conjugée à sa route prévisible  
le fruit ramassé et le froid souvenir en aval de la chute de sa vague

l'un est de plantes porte sa joie comme doublure  
et s'effrite en marge de la rive muette  
l'autre serre les mâchoires remue la terre  
rend l'homme à sa pierraille sauvage  
étranger à toutes les faces  
pendant à chaque coup ce que gagne en patience  
le voyageur indécis et sa peine marchante

l'attente des prunelles  
mais aussi les poings dressés dans la révolte pleine  
l'aile veloutée la racine rompue  
le monde revu à la force constante  
la flamme de l'homme portée à la face de la vie sûre  
et la vie subite se frayant victoire victoire  
rien que ciel soulevé par les bras de ce monde rapide  
vie sur cette terre à l'ordre des jours clairs  
un homme s'illumine dans le doute épais de chacun se dévoile  
sans que la honte le fige dans la cruauté volontaire  
il sème la clameur suivie dans les bois  
par fronts bas et marées  
par folles vallées de têtes somptueuses  
hagard il se plonge dans la joie verrouillée  
des nouvelles chairs à réveiller par le fer  
crie victoire sur la ligne de feu de ses lèvres  
tout être retrouvé dans la riposte du semblable  
et chaque riposte coulée à la mesure de l'infinie demeure  
où l'homme s'impatiente

il n'y a de paix que celle qui joue dans les épaves

### L'ANNONCIATEUR DE PRUNELLES

Le platane tente l'âme descellée. Et il est vrai qu'un branle-bas d'écorces raides traîne quelque part par là. Aussi, l'homme, à la suite des débris dont s'entoure sa turbulence, voudrait-il s'en débarrasser. Vers de nouvelles envolées ! Mais alors, assez des fétichistes saluant jusqu'à terre la déclinaison de leur honte ! Redressez-vous, regards baissés sur la braise larvée des insurrections ! Et vous, mains adulées, maigres mains simulatrices, qu'importent vos impatiences, le torrent gronde et les joies en friche écoutent aux portes du blé l'ordre de combat et la fierté des démarches.

Un nouveau souvenir se dresse jusqu'à la souveraineté du monde et les quelques mots tombés des lèvres suffisent pour reconstruire les troupeaux mythiques s'enfonçant dans la gorge du massacre. Les désirs montants effaceront désormais les souches des têtes à la recherche d'impossibles modes d'emploi.

La fanfare des tulipes sur la brouette des quais.

Solitude, solitude haute et sereine, c'est à la passion de tes multiples tables de résonance que je dédie la feuille amère où s'engage l'avenir. Là se baigne le briseur de glaces. Où veille la cendre de soleil. Déjà les vallées retentissent des mains jointes dans l'amitié renouvelée des palmes. Mais la rivière. Mais le trop de lumière. Mais le court hennissement. C'est de la mort qu'on parle.

## RETOUR DES FLAMMES

d'une ombre investie dans la croissance de l'homme  
du lierre secret nouant la trace des lacets qu'il laisse à terre  
d'une pierre inhabitée d'une latente soumission à l'exemple des plantes  
avec fleurs à l'appui  
d'une jeunesse qui parcourt la rangée des passions jusqu'au bout  
d'un cheval d'un fusil d'une cachette de mousse  
et de la largeur du ciel dressé comme tente sur la poussière  
incommensurable du carnage  
du filon poursuivi tard dans la nuit sur la trace d'un chant plus obscur  
que la danse  
parle sans suite la fidélité du feu

c'est d'une fine peau de route que s'entend dire l'espace  
c'est la mer autour des doutes  
un torrent du gibier la meule  
faut-il que parmi les peines il ait pris la moins visible  
l'homme aux durs caillots de l'âge dans la tête  
et de la plus lointaine à la plus mûre d'entre toutes  
celle qui ne peut se reproduire

je n'entends la claire voix de l'être lent à s'en défaire  
que lorsqu'elle mime la sourde vie de la révolte indivisible  
le remous des longues files de fils de filles de la plaine  
face à la terre noire  
ou quand elle sourd des purs tisons  
pour l'espoir des jeunes tailles de géants  
le jour où les fraternelles transparences des portes  
accueillent au cœur des choses les yeux fixés sur d'innombrables  
étendues

ainsi confond la lutte et la mémoire  
dans l'été amassé au confluent des lèvres sans maison  
le cri de joie adulte

mais sous l'aile des jours neufs  
temps sournois des éphémères  
sommolences je t'épie à la dérive

où s'étanche l'auréole  
et sur toutes les assemblées combats de rues victoires  
l'homme comme l'herbe des pays  
au sens de la tempête massive  
éclaire sa mesure  
à venir à revenir  
cloches de feu

## MATIN DE MARBRE

tristes clés pays de somnambules  
têtes à couper rivières blessées  
des regards sans violence traînent leurs loques désemparées  
par les canaux  
oublient la racine de soleil dont on allume les sens des choses leurs  
méfaits de sable  
bientôt personne personne ne sera mesurable au vif argent des gouttes  
de pluie  
les huttes de feu aux frontières ridées  
ouvrent sans desserrer les dents des volets d'immenses clairières  
aux radeaux de fer de l'homme des forêts

sombre place vertigineux destin des rires amassés  
par milliers de feuilles volantes réunies dans des poitrines de rades  
pas à pas et bientôt par troupes de territoires  
par nuages agglutinés et massés au-devant des épaisses marées  
l'homme se met en marche  
reconquiert la multiplicité de sa vague montante

dans la couronne des toits se battent toujours les vents  
le milieu de la nuit est aussi la meilleure part de son règne  
il se glisse une aile profane de champ  
par l'embrasure du corps au sein de sa glace  
mais la cible se répercute en son centre  
lucide terreur jusqu'à rompre la nuit  
un éclair élevez vos pleines voix de vasques  
vous filles des cascades serties de fins pouvoirs  
la lumière reconnaît le noyau sans anses au bégayement des écailles  
polies dans la chair anguleuse des montagnes  
c'est le soleil retrouvé dans les noms des poissons  
que marquent les entailles d'or aux âges de réveil

une seule main reste en place immobile  
qui indique la direction de la gentiane des prairies  
et c'est bien assez comme cela  
par temps chaud ou tempête  
personne ne retient l'homme lancé sur la piste des miroirs

qui va droit à sa certitude sans broyer des décombres

retentis mer haute et vous cicatrices de frondaisons automnales  
saluez très bas jusqu'au fond de vos minuits de cratères  
nefs volantes parmi le dégel et la refonte des choses les abeilles  
emplissez arbres du bruit de vos carrosses roulants  
des roues de pierres des boeufs en déroute la conque de marbre  
mais toi pure feuille parmi les limaces les étoiles de gravier  
une dernière goutte une grimace je te salue feuille d'herbe  
au soleil petite fille en robe d'acier

## LA PROIE DU SILENCE

les yeux lourds de quelque bain de paysage entrevu  
à peine mélangé à la lumière cristallisée  
et découpé en fines lamelles de nuages  
parmi les hôtes friands de larges nappes de vent  
il engage sa voie dans l'air palpitant des battements de rames

toute vie à son cristal reconnaît la plus proche  
nuisible d'invention elles sont toutes pareilles  
celle que sa lampe garde dans la pure démarche des grillons  
celle qui court par les temps des golfes  
celle qui impassible s'arrache aux épines  
ne s'aperçoit des lambeaux laissés en route  
la colombe ne se soucie de la douleur de sa conduite  
celle que le soleil abîme dans la voix tannée des mers  
celle dont se moque le chêne

ni trop lente ni heureuse elle se mire dans le feu des mines  
qu'ont creusées au cœur des places les chansons piétinées  
les rivières chargées d'ans dit-on de l'ombre dans les mains  
les amers buissons en tête  
œil baissé sur le retour des choses jalouses  
champs peïnés à la pleine lune  
corps durcis dans le hasard des sutures de routes  
une véritable bagarre  
une source de plaisirs  
un puits non entamé  
par une après-midi de terre



## LE JOUR APPRENTI

*À Henri Matisse*

sol trempé la mer cousue au vent  
aucun jour ne lui échappe  
sans chaînes  
ni la floraison des draperies  
où la jeunesse à la courte paille entre les nues  
ne s'égare même en rêve

je t'ai vue à la poussière des flambées  
folle mêlée des fronts sans fard  
fruit de ce sable  
et le monde a recouvert l'entonnoir de sa voix  
la question inscrite sur ses branches  
qui s'amasse dans les noeuds

mousse et cendre est le nid aux griffes noires  
où se perd la fine urne et séjourne l'heure de suie  
la précoce figure  
l'arbre picoré par soirs d'automne  
aux dents d'ambre et la fuite toujours aux lèvres  
parcourue en tous les sens

le sommeil aux pattes chaudes de gibier  
pousse les alluvions dans leur orbite  
l'oasis tressé dans la lumière des gongs  
et les danses où l'or s'infiltré par les plaintes  
longues entailles de l'oubli filles du désert rendues au vent

le soleil dit-on a vaincu les fentes  
de la nuit âpre au refrain des autres  
elle se sert d'un dé à coudre  
d'un exemple de grammaire qui susurre dans le verre  
de taches d'encre sur les doigts  
et du sable de l'enfance revenu au trot des espadrilles  
elle se fane dans les rides veloutées des vignes

vacillante elle se niche dans les rideaux

égrenant le maïs sec des cavalcades  
les oiseaux se démunissent de leurs robes centenaires  
sans détours repassera la carriole  
chargée de révolte traînant en vrilles enfantines  
les eaux secourues par des passés de cordes  
grandie dans les fossés avec les feuilles mortes  
prenant d'assaut les mirages et à mains nues  
attachées par la lutte  
à la nuit qui précède la nuit des poids morts

## MASSE D'ALARME

y a-t-il des hivers méconnus  
qui glacent les tempes quand tombent les paroles  
de joie de la dernière phrase comprise  
au centre de feu parmi les hommes de proie

le soir n'a pas encore retiré son ample cristal  
du sein où la vigne enlace l'insouciance de la mort  
il s'est retourné encore une fois  
derrière l'horizon pour voir qui le suit  
et le suiveur s'est rendu invisible  
de tant emprunter la face de toutes choses  
et multiplier le son de sa tristesse

elle vogue elle partage les cailloux de la voix en cachette  
la route impassible de l'heure de craie  
personne n'a cru que c'était possible  
entrez minotier des îles errantes  
les tiroirs sont vides

mettez des gants blancs aux poignées des portes  
de grâce dit-il la ronce compte la pluie régulière  
il n'y a pas de jour où l'angoisse ne vient  
il n'y a pas de vent sans cheminée de campagne  
ni fusil sur le mur qui n'appelle la lumière  
lorsque tombe la fatigue sous le buisson de lumière  
que répand la lampe  
et s'accrochent aux griffes des murs  
les baies empreintes moitié de lumière moitié d'espérance

aucune ombre n'a bronché  
aucune cendre n'est tombée  
les museaux humides du sommeil

ainsi neige-t-il dans une tête d'enfant la solitude chantante  
et le soleil ne sait plus la prendre par la main  
les rouge-gorges eux ce sont les libres libertés  
les couteaux en tête

les fumées au vent  
les fourmis de sable  
juste ce qu'il faut  
de souterrain  
entre le vin et la vie

venez frais montagnard des chances froides et franches  
emportez ce qui vous tombe sous la main couleur d'espace  
les fourmis de sel  
le silence de copeaux  
la conquête des crédules soupirs  
les instruments à casser la peur natale  
les voies par lesquelles avancent les bêtes des printemps promis  
et les cris nouveaux des aveugles qui ne voient que les fleuves  
parmi les pas pressés il y a encore de l'herbe qui s'égaré  
un monde de silence de fuite  
sans se soucier des chevelures de femmes  
ni des maisons en place  
ni des meurtres en cours  
derrière les pans de rosée

## VIGIE

comment changer la joie et la naissance  
comment puiser aux morts courantes l'aide sonore  
de la chute des abondances  
des rapides fers de nos talons tombent les gestes et les morts  
et la mort nous reconnaît  
dans les mots qui s'attablèrent dès la joie de leur naissance  
incrustés de têtes et de poitrines  
parmi les jeux volés aux cruautés des étalages  
et des mers où les enfants jettent le plomb des nostalgies

misérables loques de foires meutes de sang  
dépouilles des mots tout ce qu'on ramasse  
la voix finissante de l'âge  
aux os de la route perdue  
chaque jour revenu dans la suite des neiges  
les veines acides des murs et des faims

au milieu s'amasse la rive  
la désolation auprès de la mort  
les splendeurs d'établi  
arrachent la chair par lambeaux  
qu'il vente dans le cœur  
l'indéracinable  
l'œil s'atrophie  
les rayons de glace  
creusent des limites  
autour des noyaux  
dans les cours musiciennes  
dans la nuit des couleurs  
dans les fours sédentaires  
sur les landes chimiques  
à l'ancre des meules  
la sécheresse des villes  
par bandes et vallées  
l'ordre du feu  
survenez misères des corps  
dans de mûres racines

maudissez leurs sourires

les feuilles hilares passent sur le vent de ferraille  
et leur chemin se cogne aux falaises des yeux  
rien n'a ébranlé les échafaudages de l'homme  
prêt à s'effondrer prêt de la boue à joindre la lumière  
lié par des parentés de souvenirs au banc de l'étoile  
ni beauté ni laideur comme l'enfance et la pierre  
empiètent sur la vie de l'eau n'ont vaincu les charmes fugaces  
des parcelles de rire fondues sous la pluie  
moulez écrasez-les  
que l'homme s'en souviene  
les sources ont fui

## SABLES

écosser les yeux des jours  
ou chasser la ruse des villes  
c'est toujours le doute le piège  
autant vaut tuer les mouches  
mais les colliers des fontaines  
mettent au cou de la pleureuse  
la résine du soleil  
c'est l'oiseau qui prend son vol  
à la lumière de la solitude

c'est aussi ce dont on dit  
sur la pente du monde  
ce n'est rien c'est tout le monde  
le hameau en peau de bête  
sous l'angle maternel des choses  
la montagne accrochée aux pans de robe  
de l'amour en cours de route  
et de rivage

vivre vivre à pleins bras de lumière  
sans se soucier de la vie  
fils de la certitude  
toi qui ne te soucies d'aucune vie  
ni ne restes  
et si trop d'ardeur enclume  
de soleil collé au mur  
mal à l'aise  
perd le sens de la battue  
l'homme se change en aventure  
l'arbre rompt la plage amère  
pleure ou rit  
et reste  
ce n'est rien c'est tout le monde  
bras dessus bras dessous  
c'est le vent dans la maison  
c'est un homme qui s'en souvient  
c'est le feu qui prend sa source

à la lumière de la solitude



## TERRE DU JOUR

lorsque le matin secouant le mensonge du pré  
retrouve l'amitié déjà la vie sur son chemin de retour  
se penche sur les ports qui portent le poids des pays  
cadenas et grelots en bandoulière

au nid des pluies blotties  
parmi les duvets des bêtes sans savoir  
au gel des cascades par gradins d'immortalités  
sur le seuil des prunelles surgies des rêves de courroies  
dans les lits des fleuves arrachés de leurs gonds  
en vrac le long de langues de feu où s'étire le vent  
comme un départ de vagues  
dans la subite incandescence des revers de bataille  
la course des hommes de jeune joie se détache des pierres  
sous le choc des remous et les crosses du temps

frileuse fierté des gouttelettes sur la feuille  
le jour dressé entre les cornes de l'antilope  
large et plein comme un soleil vivant sur terre  
parmi les animaux et le sommeil des hommes  
rien que les hommes déjà leurs mains l'acide  
réveil aux quatre coins de l'angoisse résonante  
par bonds rares à calcul mental de crinières  
la forêt percée des pupilles qui la regardent  
marche vers la frénésie et la colère  
sur les béquilles du rire

chantier de la mélancolie  
rire tout le rire des printemps printaniers  
et sur les tombeaux qui tombent roulent les rives et les riverains  
c'est trop bête  
quai rapide de l'oubli  
mais les insectes mais les fuselages des timoniers  
à chaque embrasure des branches  
se balance un navire et la mer se voit mourir  
à la nuit route chantante colle le sang des lèvres des sentiers

ainsi finit encore la cendre des ailes  
par s'amasser au cœur frais des anciennes détresses  
et le soir surpris sur une patte d'araignée  
visse la terre jusqu'aux os  
un seul long cri et le long lendemain est compris  
qui monte des geôles croulantes dévale les rapides  
comme un homme plongé à la naissance de sa révolte  
se lève levé par ses propres mains devant le soleil des enfants  
où tremble l'avenir de se voir piétiner  
et se terre la force neuve des ibis

revenez au centre de nos villes figées  
forêts liées les unes aux autres par les crus de nos limpides mémoires  
il a passé de l'herbe dans nos cours profondes  
et sur les pavés qu'ont polies les lentes attentes  
l'or jaillit des fruits tant va la cruche à l'eau  
lorsque s'ébranle le cours indomptable des changements massifs  
et battent les cadences des mots en rang de marche  
que les oiseaux emplissent de la joie redécouverte aux pas cristallins  
des premiers  
le monde qui de nouveau tient dans le creux de la main

## À LA LIGNE

Nuit payée de l'incertitude des chandelles pour le savoir, comblée de montagnes galeuses, frayée par des essaims de plâtre aux lisses alentours des chemins, bonne à ceux de qui le jour rudoie la triste mine de leurs vies de lampadaires, à ceux dont la force se rue sur les palets d'une roue comme une interminable dureté de sentiment, de douleur à la chaîne, de vagissante mue (l'ère des cages n'a-t-elle imprimé le moutonnant balancement de têtes aux ours polaires habillés du pain des intempéries ?) nuit qui nourrit la misère des mulets brisés de l'indivisible sève dévalant les pentes des muscles, pendant déjà trop longtemps je me suis laissé berner par ta marécageuse gaucherie et le cuir de ton coude a fini par tromper le frottement usagé de ma mémoire contre le phosphore antique.

Ton action crispante ne se répercute dans les chantantes poitrines que grâce à la fraude dont s'entoure le jour. Au misérable tu es la bienvenue sous les porches et dans les granges mensongers. Mais ce n'est pas fini de la confusion que tu sèmes. Nuit ramenée aux injustes proportions de la taupe, je veux refuser l'aide incantatoire de tes assises électriques. Est-ce de la mort qu'il s'agit, te voilà sereine entremetteuse prête à rendre la justice des lumignons. Tu aides le paresseux à éventer la constante pluie de son sous-bois de berceau. Tu invites l'incertain à retomber dans l'enfance de sa grisaille sur ses lourdes pattes de devant. Quelles promesses n'as-tu faites aux amateurs de graisses charnelles, aux lâches incartades des grenouilles, aux absurdités osseuses des grillons de sable sec ? Attelée aux aboiements de toutes sortes de forêts, grignotant à l'endroit des substitutions de ciel les champs subalternes, tu suis l'épervier dans sa course apprise. Mais lorsque le voyageur emprunte le sentier dévolu à son erreur exemplaire, tu t'incorpores aux malfaisants échos en chargeant sa peur de tout le poids de la croyance en ta force corrosive. Te voilà installée à demeure. Et le baluchon sur le dos attire les narquoises étoiles.

Ainsi je te hais et les masques te brisent.

Je passe aux prochaines plaies sur table, aux joies des luttes ouvertes où se joue déjà la clarté inaltérée des volets.

## SUR LE CHEMIN DES ÉTOILES DE MER

*À Federico Garcia Lorca*

quel vent souffle sur la solitude du monde  
pour que je me rappelle les êtres chers  
frêles désolations aspirées par la mort  
au-delà des lourdes chasses du temps  
l'orage se délectait à sa fin plus proche  
que le sable n'arrondissait déjà sa hanche dure  
mais sur les montagnes des poches de feu  
vidaient à coups sûrs leur lumière de proie  
blême et courte tel un ami qui s'éteint  
dont personne ne peut plus dire le contour en paroles  
et nul appel à l'horizon n'a le temps de secourir  
sa forme mesurable uniquement à sa disparition

et ainsi d'un éclair à l'autre  
l'animal tend toujours sa croupe amère  
le long des siècles ennemis  
à travers des champs certains de parade d'autres d'avarice  
et dans sa rupture se profile le souvenir  
comme le bois qui craque en signe de présence  
et de disparate nécessité  
il y a aussi les fruits  
et je n'oublie pas les blés  
et la sueur qui les ont fait pousser monte à la gorge  
nous savons pourtant le prix de la douleur  
les ailes de l'oubli et les forages infinis  
à fleur de vie  
les paroles qui n'arrivent à se saisir des faits  
à peine pour s'en servir pour rire

le cheval de la nuit a galopé des arbres à la mer  
et réuni les rênes de mille obscurités charitables  
il a traîné le long des haies  
où des poitrines d'hommes retenaient l'assaut  
avec tous les murmures accrochés à ses flancs  
parmi les immenses rugissements qui se rattrapaient  
tout en fuyant la puissance de l'eau

incommensurables ils se succédaient tandis que de tout petits murmures  
ne pouvaient être engloutis et surnageaient dans l'invincible solitude  
où passaient les tunnels  
les forêts les troupeaux de villes les mers harnachées  
un seul homme au souffle de plusieurs pays  
réunis en cascade et glissant sur une lame lisse  
du feu inconnu qui s'introduit parfois la nuit  
pour la perte de ceux que le sommeil assemble  
dans leur profond souvenir

mais ne parlons plus de ceux qui se sont liés  
aux branches fragiles aux mauvaises humeurs de la nature  
ceux-là même qui subissent les coups rudes  
tendent la nuque et sur le tapis de leurs corps  
quand les oiseaux ne picorent pas les graines de soleil  
sonnent les bottes rigides des conquérants  
ils sont sortis de ma mémoire  
les oiseaux cherchent d'autres printaniers emplois  
à leurs calculs de sinécures  
par troupeaux charmants d'affolements  
le vent à leurs trousses  
que le désert leur soit compté  
au diable les fins avertissements  
les divertissements coquelicots et compagnie  
le froid gratte  
la peur monte  
l'arbre sèche  
l'homme se lézarde  
les volets battent  
la peur monte  
aucun mot n'est assez tendre  
pour ramener l'enfant des routes  
qui se perd dans la tête  
d'un homme au bord de la saison  
il regarde la voûte  
et regarde l'abîme  
cloisons étanches  
la fumée dans la gorge  
le toit s'effrite

mais l'animal fameux arc-bouté  
dans l'attention des muscles et tordu sous le spasme  
de la fuite vertigineuse de l'éclair de roche en roche  
se déchaîne à l'appétit de joie  
le matin refait son monde  
à la mesure de son joug

pilleur de mers  
tu te penches sous l'attente  
et te lèves et chaque fois que tu salues la mer ivre à tes pieds  
sur le chemin des étoiles de mer  
déposées par colonnes d'incertitude  
tu te penches tu te lèves  
saluts brassés par bandes  
et sur le tas il faut pourtant que tu marches  
même en évitant les plus belles il faut pourtant que tu marches  
tu te penches  
sur le chemin des étoiles de mer  
mes frères hurlent de douleur à l'autre bout  
il faut les prendre intactes  
ce sont les mains de la mer  
que l'on offre aux hommes de rien  
glorieux chemin sur le chemin des étoiles de mer  
« alcachofas alcachofas » c'est mon beau Madrid  
aux yeux d'étain à la voix fruitée  
qui est ouvert à tous les vents  
vagues de fer vagues de feu  
il s'agit des splendeurs de la mer  
il faut les prendre intactes  
celles aux branches cassées renversées  
sur le chemin des étoiles de mer  
où mène ce chemin il mène à la douleur  
les hommes tombent quand ils veulent se redresser  
les hommes chantent parce qu'ils ont goûté à la mort  
il faut pourtant marcher  
marche dessus  
le chemin des étoiles de mer par colonnes d'incertitude  
mais on s'empêtre dans la voix des lianes  
« alcachofas alcachofas » c'est mon beau Madrid aux feux bas

ouvert à tous les vents  
qui m'appelle — longues années — des orties  
c'est une tête de fils de roi fils de putain  
c'est une tête c'est la vague qui déferle  
c'est pourtant sur le chemin des étoiles de mer  
que les mains sont ouvertes  
elles ne parlent pas de la beauté de la splendeur  
rien que des reflets de minuscules cieux  
et les imperceptibles clignements des yeux autour  
les vagues brisées  
pilleurs de mers  
mais c'est Madrid ouvert à tous les vents  
qui piétine la parole dans ma tête  
« alcachofas alcachofas »  
chapiteaux des cris raidis

ouvre-toi cœur infini  
pour que pénètre le chemin des étoiles  
dans ta vie innombrable comme le sable  
et la joie des mers  
qu'elle contienne le soleil  
dans la poitrine où brille l'homme du lendemain  
l'homme d'aujourd'hui sur le chemin des étoiles de mer  
a planté le signe avancé de la vie  
telle qu'elle se doit de vivre  
le vol librement choisi de l'oiseau jusqu'à la mort  
et jusqu'à la fin des pierres et des âges  
les yeux fixés sur la seule certitude du monde  
dont ruisselle la lumière rabotant au ras du sol

*MIDIS GAGNES*



## PIEDS NUS

quelle est cette conscience  
qui fuse d'homme à homme  
prolonge la lumière  
des voiles où se gonflent  
les temps mobiles des rêves  
sur l'air des lampions

un toit aux dents serrées  
danse sur ta tête  
tu marches sur des serrures  
et dans des fleurs de laine  
tu trouves les mailles  
de la terre battue  
mais pas une porte ne s'ouvre  
aucune lampe ne rôde  
par les salins mouvants  
que les louves du soir  
harcèlent de leurs demandes  
sur le pas des ponts

les ports sont morts  
la nuit est bue  
jusqu'à la lie des souvenirs  
personne ne passe par là  
de cendre infinie  
les yeux on les connaît  
je compte sur les doigts  
la beauté de tes cils  
les paumes des tempêtes  
les tempes d'eau fraîche  
posées dans ma main

quand l'ombre découvre  
la nudité de ta voix  
au sein des chaumières  
couvertes d'écailles  
sentiers de la solitude

solitude de la grille  
museau froid où les contes  
s'enchaînaient à l'or de l'horizon  
poussaient les desseins de l'homme  
du côté des tournants cruels  
il y eut un frôlement  
et la certitude devant soi  
pesait la récolte  
de boue et de misère  
lacets de l'insomnie

pas un muscle  
pas une virgule  
pas un insecte  
rien que des désastres  
remuant dans la bouche des golfes  
et le sel de la vivisection  
sur les arêtes du réveil  
je chantais je mordais  
que je sache  
je longeais mes doutes  
je vidais mes poches  
je jouais mes ans

## ARRACHÉ À LA RIVIÈRE

plus vif est l'écho des audacieuses sources  
que le corbeau ne se mélange à la terre  
deux fois par jour il est ce qu'il veut  
et le sel de vos champs  
larges cariatides des causses  
pigmente les destins de vos voix  
tant de fois tombés en miettes  
sur les routes de porcelaine

disparates ressources  
des grâces rapides  
exquises filiales  
vous n'êtes d'aucun secours  
vous mentez sur les doigts  
la beauté trompeuse  
au tournant des bois  
qui est-ce qui est-ce

mercerie de la douleur  
entre qui veut  
mardi mercredi  
prend ce qu'il peut  
mardi vendredi  
qui est-ce qu'est-ce que c'est  
la roue du moulin

sur l'air de l'incertitude  
vivant de la quotidienne proie des jolis rêves jolis  
lumière misérable  
au cou cravate des pendus  
et ballottée par les rues  
un pied dans la boue du tombeau  
qui est-ce qui est-ce  
gantée de la racine des temps  
le poids du socle au bras  
la folle du village  
crie à la rivière plaintive

mario mario  
deux fois par jour  
elle vient au parapet  
crier mario mario  
s'en va  
comme si elle n'était jamais venue  
et c'est pour cela  
que le marché a lieu  
une fois par jour mario  
et encore une fois par jour mario  
marché où les marcheurs  
et les démarcheurs et les maraîchers  
et les poissons frits  
vont par la ville  
crier mario mario  
et la force des plain-pieds

## SUR LE CHAMP

sur l'arbre de tes bras  
dans l'enceinte de ta liberté  
sur les yeux sans remords  
comme une faille du visage  
qui laisserait à découvert  
des larmes de fenêtre  
la résine des miroirs  
où trop de fous rires  
ont trempé dans le vide  
ont emprunté aux pierres  
les cous des noyés  
sur l'onde des conquêtes  
que porte l'abîme  
en tête pendeloque  
des tours démantelées  
et des bêtes fossiles  
agrippées comme des portes  
dans la poudre des ans  
s'émiette la glace  
racine ou mémoire

mais de l'enfance des chiffres  
des branches de verre  
des tailles d'abeilles  
cousues de fines flammes  
à l'heure du départ  
qui sait la naissance le doute soudain

non ce n'est pas peine perdue  
au creux de la douleur  
gagner le retard  
sur la barque des tire-lires  
tire-lires de la peur  
non ce n'est pas la ruelle de vin  
ni le fronton de l'oubli  
amoureux pigeonier  
des ruches anciennes

qui feront perdre la tête  
au printemps qu'essuient les vitres  
sur la trace des marcassins  
où se brisent les chemins

amassé sur le balcon  
lourde suie des ailes naines  
le passé  
saupoudrant la joie maline  
que se donne l'air moqueur  
se réveille sous le feu

personne mais personne  
mais nulle part la part du lion  
aucun ordre  
les débris  
la fuite  
le bourgeon est sur ses gardes  
au pressoir de la patience  
que les doux regards essorent  
à l'envie de la pleureuse  
nuit des toits grandie sous roche  
qui bourdonne

## DEVANT SOI

il y eut parfois des plaines  
dans la vie qui me parcourt  
sac au dos  
de lointaines filles de lignes  
courent encore le long des sables  
où se perdent les amarres  
effaçant la plaie des vitres

j'ai gagné le sang des luttes  
mais l'eau pleine serre l'écorce  
des fenêtres sans appel  
sur la faune des regards  
qu'on offrit au maraudeur

l'eau se fige toujours dans l'ombre  
et l'angoisse lisse ses bords  
chevelure de maïs  
sous la ronde plénitude  
du silence à mûrir  
rien que l'or des durs grillons  
craquelures de l'enfance  
gonds où grincent le cornet  
de l'espace sans sommeil  
et les dés de l'avenir  
mais ce sont des maisons lourdes  
qui se sont levées à l'aube  
mains liées  
dans l'enceinte de la peur  
près des ponts où suinte le linge  
creusent les mers les tôles basses  
les épées des vifs rapides  
et des sacs dans les greniers  
ont comblé l'angoisse des hommes  
feuille à feuille  
la douleur trouve son chemin

nouveau-nés dans les fougères

brefs vieillards de liège  
noeuds de ronde  
pointes d'orages  
dans le foin se niche la plainte  
de la route au ravin  
les cristaux de la mort  
tombereaux d'informations  
la mort gagne la lutte visse  
la poitrine des jours creux



ESPAGNE 1936

jeunesse des pas dans la cendre  
le soleil dévoile ta matinale surdité  
lorsque le serpent se mêle de labourer  
aux lentes fonderies de cristal  
les crêtes tannées de peau et de lait

sous la force mâle des oiseaux  
a percé le cri en armes de l'hiver  
pleurez femmes si le cœur vous en dit  
les matelots protégeront vos larmes

mais derrière les lignes de ferraille  
quelle est cette éclaircie de vin blanc  
dont la parole fluide soupèse le retour  
des lourds corbeaux dans la cruche du monde  
la cruauté des nasses  
portées par des mains nourricières  
et l'air infatigable  
aux cloches cloué  
avec les échasses des morts haut placés  
dans le frétillement des lampes  
pleurez femmes si le cœur vous en dit  
les matelots protégeront vos faiblesses  
quelque part  
il y a un pays à la mer attelé  
c'est l'or suspendu aux tavernes de poissons  
les sacs gonflés de mort  
et les oranges font éclater les chemins de traverse  
les cadrans des horloges  
où le rire des femmes est de chair  
et où s'engouffrent dans le puits de chevelures  
les plus pures nuits le soleil à côté  
sur le balancier des médailles

riez femmes si le cœur vous en dit  
les matelots jouent à qui meurt gagne

la terre de ce pays est rouge mais les hommes  
sont de la substance du fer que le vent aurait vu  
et choisi parmi les feuilles mortes  
scellé aux ailes leur passé court les rues  
la mort souffle par toutes les fentes  
les écharpes de pluie par toutes les flûtes  
par toutes les fautes et les chants par troupeaux  
montent comme la mort dans le sang  
de celui qui à la nuit s'est à jamais identifié  
après avoir avoué sa solitude  
pleurez femmes sur les routes introuvables  
les matelots partageront vos larmes

la vie brille à l'avant  
puisque tombent les cadenas des proues  
sur les contreforts de pierre calcinée et c'est la vie  
crispant les portes des dents  
tout près des commissures mêmes de la mort  
qui gît à peine reconnaissant sa source terrible

fuyez femmes vers de nouvelles souffrances  
les matelots protégeront vos nouveau-nés

c'est la vie qui brille à l'avant  
son regard se bat avec le sillage des forêts  
quand la mer passe au large des bras qui l'encerclent  
comme son avenir fondé dans le phosphore  
l'herbe de douces incrustations tressée  
sa lumière d'enfant  
de racines sa langue mêlée aux grumeaux de feu  
matelas matelas sa douleur crisse sur la vitre du fleuve  
ciel déchiqueté tout peuplé de somnolences amies  
terre battue  
jamais soumise  
parmi les multitudes antiques ferveurs  
et les fraternités des mythes inassouvis des hommes  
le brasier des rires de demain

## CHANT DE GUERRE CIVILE

neiges encore que nous soyons trompés  
amoncellez les ivresses

capitaines de brouillard  
aux regards accapareurs  
de buissons et de femmes  
noyées dans leurs rires

dans les cachettes des cornemuses  
les couches âpres des profonds événements

crépitez petits feux  
aux indolences humides  
des courtes seigneuries  
sous le couvert des paroles

il n'y a plus qu'un bond réveillez les visionnaires  
pour que la flamme franchisse le parapet des ivraies

neiges neiges couvrez-nous  
vent de nuit vent de midi  
pierres toujours et encore  
les couteaux de la grêle  
la mort court vite elle est plus légère  
jeunesse que la terre de ceux que nous portons en nous

alors les bien-aimées  
viennent mendier le silence  
les lèvres de chair  
collées aux lèvres des tombeaux

c'est moi qui ai écrit ce poème  
dans la solitude de ma chambre  
tandis qu'à ceux pour qui je pleure  
la mort est douce ils y demeurent

## FARDEAUX

cravates au bord du ravin  
balayant les coupes sombres  
où s'entassent encore les hommes  
du passé dressez vos bras  
agités de cormorans

c'est la mer toujours qui dompte  
l'ordre sourd de la vision  
lorsque la détresse voisine  
mord en marge des têtes possibles  
aux limites de ce qu'on voit

écuyères d'autrefois  
algues au vent salin des tresses  
c'est le cœur mis en morceaux  
dont on sucre la tempête  
des chimies que boivent les cimes

et les ours ne cherchent la route  
que pour l'ombre de leurs molles  
intentions cousues d'azur  
sur la table de la neige  
que les taches de sang garnissent

tourne tourne donc en rond  
cliquetis des riches services  
dure lame l'homme des rues  
porte l'ombre de ce monde  
et les outils des hautes danses sur le dos

## CHEMINS TREMPÉS

c'est une ombre sur la joue  
non c'est la direction des routes

venir de loin on ne sait d'où  
porté sur la fraîcheur de l'antilope

brisé dans l'air d'une bride amère  
creusé dans la couleur vaincue du soir

c'est un seul toit qui a couvert la ville  
non c'est la soif d'y arriver

mais redresse l'aile subite  
l'eau des fins escarpements

de ce monde tu salues  
les regards qu'ont dépistés les criques

## SUR LE SEUIL

vignerons des larges rafales  
et vous coteaux où grimpent les trains  
étonnement des citadelles  
que la fourmi en armes veille  
comme fumée en marge de l'homme  
la raison feint de vous suivre

pipe aux dents le ciel en feu  
mâche le thym des clés perdues  
et les oeufs de farfadet  
jonchent la route de cisailles  
sans issue les dents serrées  
vont les mots reviennent ivres

n'était-ce l'ombre qui guette  
nous ne saurions jamais  
si le plus ou moins bavard  
à la mort au nouveau-né  
en longeant la chambre rit  
ou s'il pleure ce qu'il pense  
tombe lourd sommeil de pré  
ce n'est pas le tout dernier  
quoique l'aile batte plus vite  
qu'elle n'arrive à s'éloigner  
de ce centre où l'étoile  
cloue le poids d'une mort maline

certitudes certitudes

## SI PRINTEMPS IL Y A

les criquets qui vont aux champs  
ont des vitres sur le dos  
où la grêle tambourine  
c'est l'appel des bien-aimées  
aux fenêtres c'est la vie  
qu'éparpillent les bonshommes

tant de glace au cœur feutré  
cheminées douillettes vales  
s'amoncelle que la ville en vrac se couvre  
d'inconnu — magnifique inconnu  
on t'attend dans mille maisons  
dont chacun porte le poids  
sur la bosse du souvenir  
on t'épelle sur les murs  
on épie tes rêves anciens  
que l'on trouve sous les paroles  
et tu vis inconcevable  
aux miaulements des foules  
et tu vois dans chaque main  
que l'on tend à l'autre main  
derrière chaque porte qui s'ouvre  
le matin à la campagne  
la mort qui se colle à vous  
la rue par où elle fuit sous les pavés  
les pensées et s'implante dans les bourgeons  
et s'installe dans les wagons  
sous les yeux de tout le monde sous les yeux

## RUBIS SUR L'ONGLE

le vide souffle à travers la rue  
sonne dans les chambres noires  
quel que soit le sens des choses  
dont le froid trie l'apparence  
la mer nous regarde en face  
et sur l'ivoire de nos yeux  
comme les bêtes au dressage  
s'écoutent yeux dans les yeux  
et se suivent par buées  
la tendresse et l'amitié

j'ai dit à l'ombre des fenêtres  
sous la paupière de l'arbre  
qu'un sommeil pour autres ors  
prit sous l'aile de sa flamme  
j'ai dit par le temps qui court  
à sa perte à la ruine  
tristes mines rires géants  
granges volées aux navires  
puits grimaçants silences du monde  
vieillards en perdition ancrés  
amants enfants futurs bourreaux  
mères de sang mères en herbe  
ou forêts tremblantes de passés pressés  
c'est toujours un seul langage  
dispersé au flanc des flûtes  
des trésors au cœur des nues  
de ces hommes que nous sommes  
langage de la solitude

à travers les pays noirs de monde  
noir est le monde  
ses vêtements intérieurs sont visibles  
les confidences de catacombe  
les saluts des biches montées en épingle  
les magasins aux lèvres ouvertes  
aux structures de neige



les ménageries éteintes  
sous la pluie les lunes de miel  
et le miel de la mémoire  
comme sous le poids des villes  
c'est la même parole aveugle  
mille morceaux de voix la cachent  
qui revient dans les brisures  
repoussant la meute des choses

mais à nos portes obscurcies  
se pressent les mers écrites  
sur la glace des marguerites  
l'insouciance des béliers  
dans les chambres mortes ou vives  
sourdes peuplades d'intentions  
que des lampes en longues files  
ont conduit dans les tombeaux  
c'est l'avenue pour pauvres  
à nos squelettiques viviers  
guettant la naissance des voix  
le dévidage de l'ombre  
où personne ne rencontre ombre  
ni de tendresse ni d'amitié

## JOUER AVEC LE FEU

criques criques ramonages  
marchandages échafaudages  
peines perdues qu'on se le dise  
dévalent les champs des yeux

le soleil sur chaque tête  
met le signe du néant  
les troupeaux des terres dansent  
contre tout raisonnement

aux quatre coins d'une table  
quatre petites filles quatre  
dressent le foin fou de l'avenir  
éclipsent la fierté de la mer

et par gerbes le présent  
mûrit dans la solitude des choses  
mortes ou vives folles substances  
à cueillir au bord des chutes

## MATIN DES BAIES

j'ai vu des hommes brassés dans la couleur des terres meubles  
et l'aile de leur sourire régner sur l'air des champs  
les fruits portaient en tête le goût de leurs yeux clairs  
c'est la lumière souple minant la flamme des corps  
qui égrenait les soirs et leurs dépouilles amères

j'ai vu boire à la source l'oiseau sans souvenir  
cueillir la vague nouvelle portée de mains en mains  
enfant bruyant des mers éblouissantes et tristes  
j'ai vu à même l'herbe l'été des rescapés  
de ses vertiges de roches guidant l'humain essor

et puis j'ai tant étreint à l'ombre de son ombre  
la merveilleuse parole fondée en liberté  
j'ai tant repris aux nuits le rêve ancien  
que de reprise en reprise  
et d'une douleur à l'autre en pure croissance  
s'est amassée derrière mes pas  
une vie qui suit en laisse ma vie de dur écho  
détente de nos fuites  
cristal fier de l'aube  
au faite de la fidélité

## POUR MÉMOIRE

sous la feuille mouillée  
ami l'oiseau ganté d'avenir  
n'ai-je sur les routes  
perdu le feu de toutes les servitudes b

sourcils froncés des temps  
vous justes tempêtes  
trombes de nuit  
aux pieds fourchus des campagnes

dérisez vos feuilles  
les hivers ont clos  
leurs marchés de dupes  
aux verroteries des paroles

dans des jupes de miroirs  
belles passagères  
phares d'autrefois  
s'est levée la lumière

et déjà rôdent froides  
dans les profondeurs de la conversion  
avec le goût de l'été  
les lèvres de la mort

## À LA NAISSANCE DE L'OMBRE

les craintes déchirées dans l'or des forges lentes  
où sont-elles enfouies  
elles ont couvert la rouille arborescent oubli

la force des pensées à l'intérieur des mers  
déjà sous les faisceaux de sel  
s'inclinent les flamboyants fouets  
ramenés à la surface de la terre

que les rires ferrés galopent sur l'écume  
où l'astérie des places  
enclume défigurée  
prolonge la beauté fluette des femmes sous la pluie  
plus loin que le silence  
ce sont les pointillés de leurs plaintifs échos  
qui illuminent la glace

le vent embrouille ses ailes  
que l'on n'arrive à voir  
où boivent les étoiles  
comme une croyance amère

mais tant que le houx peuplera d'alambras sauvages  
l'hiver de ta chevelure  
intraduisible forêt à clochetons  
la vie des enfants répond la semeuse  
aux multiples embrasements des courroies  
que l'homme se laisse aller à la singulière voracité de sa nuit

il faut dire lorsque la forêt enlève les heures de mousse  
réveille les secouant les chatons de ses bruits  
clopin clopant ouvrez ouvrez  
vous qui n'ouvrez ni l'ambre de la route  
ni les yeux à la splendeur où baignent  
les lampes de néon au seuil des vagues infirmes  
formez vos rangs de cloches et d'abeilles  
ô infinis enfants des printaniers triomphes

que les flèches de feu n'ont pas encore soumis

alors vous trouverez la veilleuse de sauge  
entrez crieurs de rives le moulin n'est pas couché  
comme le soleil aux pieds du maître  
derrière les mille pattes du toit soustrait à l'honneur  
des gomme antiques la paille des ravis  
tirant le sang du temps ivoire de nos âges  
où ronge le grand rat buté dans le cadenas de la terre

FIGURE

sur les colliers des campagnes  
j'ai compté jusqu'au terme de l'orage  
que faisiez-vous au cou du jour  
enlacée à ne plus savoir

menez-nous attente  
l'amertume au cou du jour  
la maison au centre chevelure lisse  
les mains du jardin ouvertes à la pluie

la nuit  
la nuit plie son temps  
sur les yeux de l'herbe  
dis-lui d'où tu viens  
le sommeil à la ceinture

les enfants sont-ils las  
et les chemins déserts  
les pleurs vont bien loin  
amenuisant l'espoir

## COURANTE

couronne de la ville la pluie tisse son herbe  
nous ne vîmes ni source ni bois maigre ni colline  
l'oiseau seul  
et la route non plus ne savait jusqu'où l'écureuil  
grignotant au temps sec de la poutre  
dévidait le fil de sa justice  
dans la craie du sourd souvenir

mais la tourelle en bras de chemise  
mais la menuiserie aux vifs proverbes de noisettes  
mais la racine rivée de l'amitié  
mais le tendre cheminement d'une pensée sourcière  
où déjà s'aventure l'avenir  
sur un lit de tilleuls le parchemin de l'aube les yeux bleus



## TOUTE UNE VIE

comme lumière battue comme lumière morte  
comme l'éclat d'un crime  
le flot de silence est entré dans la chambre  
il n'aboie ni ne pense nous prend-il pour des chiens  
dix ans

dix ans depuis pèsent sur le battant de la porte  
un bloc de solitude a glacé la mémoire  
dix ans de rues délavées dix de dortoirs  
où tremble encore la rivière insatisfaite des reines perlières  
dix ans

nos enfances se vengent dix ans l'étoile en esclavage  
penche vers l'oubli n'est-elle déjà empreinte  
de la houle nacrée des chevelures  
à l'abandon des rues discrètes trop désertes  
dix ans

automne amer des lampes sur le vitrail dormant  
maudit secret l'amandier au cœur de vitriol  
a traversé ma nuit comblée d'humaine mesure  
comme un incendie dévorant la hanche et la sauvagerie  
onze ans

## LA FIN DU COMPTE

de gros regards d'orage  
se sont posés sur nos épaules  
fuyez chants erreurs de sable  
des mains rapides des bien-aimées  
comme tresses d'automne

vérifiez les verrous silence après silence  
nous sommes aussi de ceux qu'on attend  
sans crier gare qui rompent la clarté du temps

l'obscurité coule entre les doigts  
et pas à pas une pluie de pas  
dissout l'humidité du soir  
sur le sel de l'avenir des tessons de bouteilles  
à la lumière des paumes buvant dans une rigole

rues désertes oreilles expertes  
portes atlantiques dans la brume crayeuse des chantiers

le sommeil aux contours de braise  
perd en route l'écume des corps  
attente pour attente il n'y a plus de minutes  
à ravir aux sourdes pécheresses  
le long des murs genoux en sang  
nous sommes aussi de ceux qu'on redoute  
terre de transparence gagnée au tuf de serpents  
galopant par des combles de sources

tant pis pour la solitude et pour la nuit de garde  
sur les talons de sauge des printemps que nous fûmes  
le verre éclate quand se lève la chasse interdite  
sonnant parmi les troncs où la mort lèche ses pattes  
dans l'ombre d'airain il n'y a plus rien à dire sauf l'oubli

## VUE LONGUE

pour un rien la bouche cousue à la terre  
pour un rien scellée au bloc des glaces sous le vent  
pour un rien la ville s'agrippe au fleuve de boue  
pour un rien la majesté du sourire apparaît parmi les grincements

pour un rien sombrant dans les choses qui se passent  
pour un rien l'hiver des langages sourds  
pour un rien les vifs cris des corbeaux debout  
pour un rien la beauté éclate au pays d'un visage

pour un rien voilà détresse nos sous et nos enfants  
pour un rien au diable l'éclair tend l'or de sa figure  
pour un rien personne ne nous tend la main  
pour un rien les garçons prennent le sentier de la guerre  
pour un rien mais l'arbre des splendeurs présentes et mûres  
pour un rien surgit dans l'homme de rien

oh sources chantantes des raisons de mourir  
qu'à l'aube vous me paraissiez chancelantes mais pures  
dans la paume du matin les mémoires se ressemblent  
sous la mâle lumière qui éteint les sources pour rien

## HORIZON AMBULANT

lorsque les nuages arrivèrent  
jeune est la nuit si l'on peut dire  
il se fit une douceur de cellophane  
qui emporta le ciel comme fétus de paille  
ses armes à feu — du travail bien fait  
jeune est la nuit

et quand la tente du cirque se mit à flamber  
sous les yeux n'en parlons plus de la fine acrobate  
jeune est la nuit si l'on peut dire  
les escargots aveugles par paires flairant  
s'en furent aux champs chercher les tombes mortes  
oubliées dans les os de l'oubli  
si l'on peut dire

n'était-ce la fierté de la nuit qu'importent  
aux silences du charbon aux forêts parcourues  
les éperons d'épines si l'on peut dire  
qui éteignent contre l'arbre la longueur des routes  
jeune est la nuit  
emplissez de routes les cheminées des navires  
mains dans les mains les flammes sont ouvertes  
dont on tresse l'univers des yeux  
jeune est la nuit plantée de tisons  
les paroles se couvrent la face de cendres  
quand le soleil saut périlleux cesse de se connaître

à son corps défendant  
chevaux brefs vous voilà routes  
telles que par horizons entiers armés de nouvelles zoologies  
les eaux tendres renaissent aux secousses des pensées de pierre  
le cirque vannant les grimaces de la mémoire

## RECHERCHES

tresser le midi des présentes solitudes  
artisans de lumière guettés aux carrefours des ongles  
ne vous aurais-je déjà mis sur le compte des terres pleines  
que les cigales porteraient votre armure de feu  
au comble de l'éblouissement

plus loin au delà de villes sucrées  
dans les dimanches de leur petitesse  
ce sont les fibres de la terreur  
et moi jouerais-je de la harpe  
sur la crinière de leur éloignement

comme l'athlète au centre  
la lumière vissée  
la mort soulève les nuits  
passées dans des renoncements

la nuit frappée dans la maternité de son sens  
dépose par couches de vautours son épais silence  
aussi fulgurante aussi drue  
que l'heure de mépris  
dont s'entoure le lierre au moment de la pluie  
et où se plaît le vélin de la pensée lisse

jours interdits  
j'use ma mémoire à retrouver le tranchant de vos couteaux

## AUX CÔTÉS DU MATIN

une lenteur de haute muraille  
une femme debout près de la parole  
L'abandon de la charrue pliée contre la poitrine  
du sommeil aux lourdes bottes de hêtres  
une lueur de cerise dans l'abîme  
que les bêtes portent à la racine de leurs regards  
et tu es là assis au carrefour des bras  
qu'importe

les chiens font la chaîne  
interrogez-les profondeurs des mains pleines  
par delà les tuyauteries de la terre

chiens tordus suspendus à la nuit élastique  
tendus à la mémoire des malhabiles courants  
qui traversent la substance des bois enrubannés  
autour des fermes aux minuits serrés dans le cuir des cercueils  
vous fûtes aussi de ceux-là

chiens des fumées des incartades de la mort  
quand elle néglige au vol des minutes substantielles  
les bêtes endormies comme tas de pierre sur la pente glissante  
vos fuites aussi parmi celles dont le songe nous dépasse  
aboyez aux phosphorescences rapides des miroirs repentins  
de la persistante tournée des vers-luisants au sous-sol des buis  
cadenassés  
il y a la nuit de larges déchirures de tombes  
à belles dents luttant contre les nappes de forêts  
sous les bâches sans pouvoir entrer par la fenêtre

n'avez-vous étoiles desserré les branches crispées  
à l'appel de l'amitié  
et la rainette unique clapotis  
dans l'entonnoir subit du silence que l'eau aspire par en bas  
le moins que l'on puisse dire a fui le cristal de l'attente  
vent marin d'une pause à l'autre à l'angoisse  
blanches sont les vides clairières

alors que les paupières closes  
noyées dans la nuit s'abandonnent à la vigilance de la mort

ainsi se confondent par des sentiers déchaussés  
l'air unanime des passants et la passion qui ameut les audacieux  
et pourtant comme un bateau solitaire  
prunelle d'une vie détachée de son dessein  
image hautaine tu te refuses à l'empressement du monde  
et tu palpites à travers toutes les portes  
où écoute un homme où la plainte d'une femme veille transparente

rien ne dit ce que l'on dit les on dit  
désincrustez des flûtes les souterraines enfances  
et les enfances des rivières rouleront par des lendemains de feu  
rien ne nous dit  
ni ne pense comme la feuille tendre  
passez votre chemin  
au revoir de la terre humide et des fruits  
que la faim trouve la nappe mise  
que le passager rendu à son sommeil souriant se souvienne  
des lampadaires de bruits des chauds manteaux  
cousus dans le chant des merles à l'embouchure de la lumière  
des odeurs du matin avant l'enlèvement des couvertures sur les toits

## MALFAITEURS

les yeux imprégnés d'une humide docilité de chaume  
des pistils de silence s'allument sous tes pas  
tu marches sur un fil tendu dans le désert  
éblouissante parmi les pistes des rois

en vain le vent la mort entre les dents  
a passé retournant la figure des roches  
c'est dans l'onde sereine que nidifie ta lumière  
où le désir éclaire l'air des choses

que la faim croise ses ailes d'épouvante  
que l'arbre s'étrangle dans ses cris parmi les durs poignets  
que l'unique souci de la ville soit dans les mains de l'aveugle  
que la beauté ne se juge qu'au bonheur de la glace  
que les ponts par lesquels on la reconnaît soient rompus  
que de toutes les images la douleur vienne en tête  
que l'impasse des mers aboutisse à ta solitude  
pôle de chaleur enrobé dans la chair de ta fuite  
perpétuellement la même sous toutes les faces  
tendre eau d'un sommeil offert à la ronde  
qui apaise en appelant chaque brin d'herbe par son nom  
nom d'enfant  
tu es pétrie dans l'écorce  
tu parles entre les cils des feuilles  
c'est toi qui apparais à la fenêtre du vent  
entre chaque coup d'horloge  
je parle de l'horloge  
je te sers de pèlerine  
quand le soleil balaye l'horizon  
je te parle d'horizon  
et ma peine est à chaque lettre  
tracée comme une dure racine  
que la maison assourdie de forêts  
porte dans la nudité de sa soif de mondes

c'est la courte rivière  
dont s'arrache l'amitié du soir



ta cruelle jeunesse sur le pavé

le premier dit  
le sel de l'oubli  
les chiens aux mâchoires d'étoiles sous la table  
une lampe est de quart dans la pluie  
bras ballants le silence à tout jamais  
le deuxième dit amis en vue  
sous roche l'œil est plus clair  
que la peur ne mord au navire  
et si rien n'est encore dit  
c'est que la minuterie de la peine  
darde par à-coups de lumière  
son innocence jetée aux surdités d'abreuvoirs  
sur les marches démarches et marchés de cette ville  
ville— à peine village  
village non une tête au sein de la nuit  
déchaînant les terribles machines de chasse

le premier est ruine  
le deuxième est mort  
le deuxième est la mort

solitude comment pouvais-je à te fêter  
jouer ombre contre amour

*ENTRE-TEMPS*

## DE FIL EN AIGUILLE

le serrurier fourbit l'ombre séculaire  
le menuisier à petits coups tape sur la peur de la mort  
le jardinier plante des draps sur des tertres de fumée  
mais l'aveugle ramasse toujours la suie

le mécanicien tourne le miroir du tournesol  
à l'envers du monde où sont les infirmières  
elles vont au cinéma au bois aux champignons  
mais les invalides sonnent les feuilles mortes

quand le cultivateur arrache l'écharde de lumière  
aucun frisson ne parcourt la parole de l'endormeur  
le berger secoue la grise lande  
mais le marin n'échappe à la risée de la durée

oh brave animalier dans l'oeuf de la douleur  
l'enfanteur de brises est tombé sous sa main  
matin mainmise sur le silence du routier  
mais le vitrier fournit les cailloux

et les enfants sont morts les meuniers debout  
les fous plus nombreux que les lucarnes de leurs ans  
courant à l'école sur le fil des couturiers  
les limiers montent dans les greniers du langage

attention le souffleur de verre vide la crécelle  
ne t'approche pas trop de la ville qui fume  
le pêcheur soulève le voile des pleurs  
mais le facteur ranime de vieux fusils

dans chaque main mortelle se glisse un triste sire  
chaque vent d'hiver nous porte aux portes des pâtisseries  
le ramoneur est là il est dans de beaux draps  
mais sur le képi du général paix et cendres

le charbonnier a dans la peau les bruits de l'armoire  
pas un chien n'aboie quand passe l'ébéniste

c'est un vieux pharmacien habillé de plâtre  
mais le gardien lui se bat avec la nuit

il y a des boulangers dans la forêt des familles  
et des savetiers qui savent le latin du ciel  
ce sont encore des princes dans l'herbe des géants  
mais le maraudeur baratte la solitude

n'était sur le village un halo de plâtriers  
le quai enflerait-il des gants d'embaumeurs  
voici clopin-clopant la toux du médecin qui monte  
mais le cocher tire l'escalier par la barbe

les puisatiers se donnent à cœur joie  
quand les géomètres rompent l'or du temps trottant  
et les mineurs retournent la mesure de la terre  
mais les écoliers en portent le poids

est-il vrai bûcheron le sentier sort de ta tête  
comme le pâtre rameur à belles dents  
du rocher incendie gisant dans le fossé  
mais le fermier ne l'entend pas de cette oreille

ainsi vont les charpentiers à la foire aux médiances  
ainsi déroulent les acteurs les tréfonds des trépassés  
et les chapeliers leurs vérités de rubans  
mais le musicien en tire les conséquences de blé sourd

rien n'échappe aux doigts de l'architecte  
dans les yeux du parc l'horloger s'installe à son banc  
l'arroseur des rues fait la part de peine à la raison  
mais l'oiseleur rit dans sa ruse blanche

le paveur a mis sa cruche sur la tête  
où sont-ils les cavaliers qui foraient la montagne  
l'aubergiste enfile des dents de sanglier  
mais la servante boit son dernier soupir

amants amants de corps et âme

les chasseurs ont perdu la partie de campagne  
et les caillonneurs aiguisant la tempête  
messieurs les fossoyeurs enlevez vos chapeaux

## AVOIR LE TEMPS

l'aveugle dort il cache son sommeil  
miroir le jour s'arrache de son corps

dur pavé d'yeux murs  
pour le parcours de mon oubli

je jette du vent et en ramasse  
un point grandi par la mémoire  
il neige sur la nappe blanche  
les mains lourdes de temps  
il y a des nuits aux peaux limpides  
que l'on retourne comme la terre  
rien que des chiffres de visages interdits  
à l'avarice de l'immobile

l'aveugle dort la flamme règne  
au cœur des contes à dormir debout  
sur la crête des tragédies indivisibles

j'ai conçu la vie comme vie  
à la rigueur de la lumière  
quelle est la joie trompant ses signes  
qui jusqu'à l'anéantissement  
porte mon sang redoutable  
roche pleur ou vin impur  
qu'importe c'est toujours la vie feuille morte  
cheveux épars le rire en sang  
je suis le fer

## RAISON D'ÊTRE

sur nos têtes un seul oiseau  
dans nos mains la main volante  
c'est la même c'est le temps  
un seul vent brûle nos épaules  
et sous des voyelles amères  
la mémoire sans audace  
l'eau vive que nous fûmes  
à la naissance des paroles  
nous avons plié les routes  
les ciseaux se sont mis en marche  
au bruit des découvertes futures  
les jardins figés dans la pénombre de nos bouches

cœur trouvé la flûte pleine  
enfant des flammes sans fumée  
limpide première  
il y a du soleil dans les doigts aveugles  
qui comptent les marchés de la ville  
dans nos têtes à provisions  
par la criallerie des marées  
parmi les fruits et les batailles  
allumez les mots d'étoiles  
qui perd gagne  
l'immobile raison de l'eau

## PERDU EN ROUTE

je connais une plage couverte de fines armures  
ailleurs les velours des feux corporels  
belle de tant d'absence que la mer passe inaperçue  
au large des tumultueux minuits de glace

je connais un visage où le ciel tient conseil  
et les mains de galères gravitent autour des nuages  
ils sont troubles ceux-là mais rien sous leurs débris  
n'arrête le clapotis des paroles décapitées

j'ai connu aussi la détresse des cristallins  
c'est la plus dure je parle de jeunesse d'innocence  
légère eau de roche et toi boue à côté  
sur la ligne droite que s'est tracée la douleur de soi-même

je connais que n'ai-je pas connu maintenant le mur de nuit  
même tard dans l'abîme se lèvent des promesses de vitres  
tant que le feu couve sous le couvert de l'insensé  
il reste de vieilles vies à déterrer

pourront-elles encore servir pour croire  
l'étincelle aux bras cassés  
pour mendier l'oubli de leur rire  
la misérable monnaie du jardin



## CHAPITEAU

j'ai attaché au cou de la jeunesse  
les grelots de la solitude  
j'ai mis du temps dans mon vin  
et fait taire la clarté

croire encore encore rire  
dans la transparence pensée  
du serpent qui rompt la glace  
au cœur de la détresse vierge

ne serait-elle que fumée  
la ferveur à la portée des mains  
l'ombre a étouffé le cri  
de la jungle mise à nu

œil fragile de cadenas  
face à la sérénité vaincue  
dans la rue sans visage  
la raison d'être non de vivre

## MATURITÉ

dans la profondeur le vent brise des cloches  
les cristaux du vide personne pour écouter  
parole ta saveur a fui le règne des humains  
et le chant que j'ai suivi jusqu'aux portes de l'abîme

depuis que la joie ne fait plus la roue aux lèvres de soleil  
le soleil couve sa ruse sous la cendre des rocs  
sécheresse tout est sécheresse où le tendre archet de l'eau  
tendre eau puisée à la parole effleura la nuit d'un homme

entends-tu blancheur de trop de veilles  
ce nom à l'aile battant de branche en branche  
sur le seuil de chaque rive ce sont toujours les mêmes  
je suis resté sur place mes pas seuls sont ailleurs

le temps a fait son nid empreint de surdités  
où des éponges éteintes et lourdes sans remords  
un long déchirement tiennent lieu de mémoire  
et d'abondants échos se brisent contre la vitre

dehors le paysage avance menaçant  
les hêtres ont des gestes liés de durs reproches  
que jettent par la fenêtre les brassées de colère  
taciturne tu écoutes le désir remuer au cœur de l'hiver

c'est un feu contenu par des mains lentes et rares  
fanées sont les attaches des mots dont s'éclairait  
le front de velours aux yeux de l'amitié  
rien n'échappe à l'éclat désemparé de sa flamme

chaque ombre à son âme reconnaît la lumière  
et la proie ne pèse pas lourd dans la balance faussée  
ruisselante de temps image défendue  
que la mort guette au plus profond de ton rire

## HORS DU MONDE

elle va troublant les ombres par de chantants sillons  
que les regards parsèment de leur défaite d'orage  
profonde comme la fleur qui couvrirait la terre  
d'une solitude de main tendue au coin d'une rue

tendue en vain — rigide — la honte du refus  
ne sait plus découvrir les demeures naissantes  
où la mort épuise ses douloureuses larmes  
à force de fleurir l'oubli des survivants

elle retire les nasses où rejetant l'injure  
se sont prises les lèvres qui parlent d'un passé  
léger et tendre que de graves lenteurs  
d'univers ont lié aux racines de l'enfance

et nouant les vents à des fenêtres mortes  
par des questions fragiles nombreuses comme l'herbe  
elle ne connaît du temps que la feuille première  
se mouvant finement dans l'essaim du printemps

elle ne craint pas les fers des hivers dévorants  
ni les feux des mémoires transparences lointaines  
où la souffrance a perdu ses paroles  
elle remue des absences dans la nuit des chantiers

enfance abandonnée aux poutres fugitives  
le temps souffle en rafales par tes béantes bouches  
les mots se sont couverts du sens de leur poussière  
et le soleil déchire le désert des yeux

mais des beautés présentes des fines chevelures  
des plantes aux allures certaines comme des reines  
de ceux qui vont venir dans l'abondance des jours  
elle ne sait que la peine elle brise la pauvreté

parmi nous éternelle de ne savoir mourir  
et ne plus pouvoir être elle porte le poids

du sourire et de la nudité de sa présence  
que déjà efface le soir aux blancs cheveux de sa figure

ENTRE MILLE

frêle poussière aux rires des charpentes  
la mort sommeille dans la couleur du sang  
elle frappe aux portes des visages  
à chaque tournant un cri se ferme avec fracas

le cœur dont parle sans beauté  
l'image même de la vie  
toi friable disparue

je me suis perdu en route  
tant j'ai voulu dépayser ta présence  
et cru t'emporter en moi  
mais je suis resté sur place autour de ta figure  
je ne trouve plus l'issue

## MATIN EN VUE

si je dis la vérité des innocents  
la lettre morte du désespoir  
la règle du jeu chaque paysage à son tour  
viendra ne viendra pas semblable à la vie le vide  
si je crie par dessus la ville  
lourde que personne n'entend  
l'homme tient à un fil  
le mensonge de la lumière  
l'incertitude du matin de proie  
si je sème le grain de sable à perte de vagues  
grain nourri de la misère  
si dans la solitude du visage  
je trouve l'amour terni bafoué  
le désert de la vengeance déchiqueté aux seins meurtris  
et la beauté des mains d'argile  
emportée comme fétu de paille  
c'est pour la clarté de ta ferveur  
espoir ton jour est grand ouverte  
sur la faim d'un espace aux regards de reptile  
la baie des yeux liée à ta présence  
les poings serrés les rênes de la mer  
tu joues ta fierté tu restes à l'écoute g

## MUETTE

illimitée j'ai vu ton nom de sable  
brûler la vie des ailes à tes raisons  
renier le contour des années en proie à l'amour  
l'eau naine à la source

j'entends le jour au feu de la sourdine  
mentir de trop de lumière  
depuis que se répand la terre de ta beauté  
et que la nuit me vient à la bouche  
acide comme le fruit de la conscience

tu mènes les fleuves à la baguette  
les villes s'entassent- et se disloquent sur ton parcours  
une vie de pluie une fleur pour la reine  
et pour la neige de sa voix le bracelet de ciel dur

femme volée à la pierre  
immobile à la limite du miroir et de la vie  
la patience perdue dans le matin de ta chevelure  
la mer obscurcie à ton sommeil de plâtre

parmi tant de poissons que la cendre légère  
danse au soleil nous les pitres et les pâtres  
nous buvons le vin de ses paroles  
dont on n'a pas encore tout dit ni de l'aurore ni de la douleur  
la laine molle la noire raison

elle est en roc elle est le monde  
les cloches sonnent dans ses puits profonds  
elle est de sel elle est la transparence  
les yeux grands ouverts pour mieux se voir dormir

## INFRANCHISSABLE

le feu déferle sur la trace de l'arbre fou de cerfs-volants  
rien ne presse autant que l'œil à croire  
le feu de la mer vertigineuse  
la peau timide et farouche de son corps intérieur  
toi solitude à toucher du doigt

une ville éteinte à force d'y boire  
une femme errante de la transparence des raisins  
elle n'a pas de poids la conscience feinte  
le métal de l'eau  
toi solitude à toucher du doigt

encore le feu et encore sa haute droiture  
et à toujours regarder la distance sans appel ni feuilles  
là-haut où les sabres mangent le bruit du diable  
l'air lui-même s'écoute devant le nu miroir  
toi solitude à toucher du doigt

mais à peine la nuit monte nouée au vent  
que de tous les visages le plus douloureux mensonge  
s'ouvre à la rive  
et tu es restée nouée au vent comme à la détresse le rire  
toi solitude à dormir debout



## À UNE MORTE

un toit s'éteint dans l'entendement du soir  
encore un jour de plus au cœur du feu perdu  
les yeux défont la vieille trame de lumière  
où au détour des pierres se creuse le même visage

il n'a plus de voix les lèvres de la nuit  
en a fermé le pleur coulant au creux des vagues  
et les regards sont seuls à rappeler l'entente  
des rues et des ruisseaux sur le couchant du corps

dans les cheveux meurtris par l'algue de l'aurore  
s'accrochent encore des mains lissant de douces heures  
les os en sont pourris et l'herbe printanière  
à peine les découvre dans des racines d'oubli

ainsi je t'ai perdue le long du ciel en flammes  
à force de me chercher au bord des routes nues  
à chacun de mes pas où l'espoir s'arrime  
ta figure s'arrache des lointaines blessures

au cœur du long silence où est figée une larme  
unique encerclement d'un monde disparu  
s'efface jusqu'aux bornes de la béatitude  
l'âme d'une mémoire plus dure que le temps

y a-t-il encore des sources joyeuses et nouvelles  
ensevelies au centre des terres que nous fûmes  
plénitude des jours devant bien d'autres jours  
où le soleil se mêle au butin de nos nuits

c'est le même visage semblable à la source qui meurt  
sous chaque goutte d'eau une mort encore plus jeune  
rien ne ressuscite au terme de la peine  
ni ne retient l'abandon sur le chemin de la perte

## RÉVEIL AU LOIN

elle chante toujours dans une forêt de têtes  
la tête riante à l'or de l'abîme  
l'air s'élargit du bourdonnement des minutes  
et lourd flotte le miel délétère de la durée

j'écoute l'éloge de la dernière rumeur  
où l'homme fondait sur l'herbe vive son dur cristal  
arrache seul témoin intact ô arbre  
le ciel perdu au front opaque de ce monde

perdu dans la multiplicité de l'être  
vécu à fleur de quotidiens exils  
perdu dans le bruit entremêlé de bêtes  
vaincu par la féroce cohue du sable mort

j'ai reconnu prairie l'éclat chargé de cœur  
à nos matins brisés par le fer de la rue  
et renaissant au souffle de leur fraîcheur dansante  
cette voix la seule qui veut qu'on s'en souvienn  
couverte couverte des cendres de notre pauvreté

TIGE

je descendais de la montagne  
j'ai bu le vin noir du refus  
la chèvre broutait le reflet du ciel  
la pierre décue me montrait ses crocs

le pin mêlait au mimosa le dur versant de certitude  
oiseau silence ambulante  
qu'as-tu fait terre que ma soif vaincue  
regagne la douceur de ses larmes dans tes bras

le chant va loin sans mot dessus  
au centre clair de la durée  
c'est le sommeil parmi toutes les présences  
serré au cou des êtres neufs

## À SOI-MÊME PROMIS

arrachée à mon sang  
présence fleur de la terre à mi-voix  
j'écoute les redites aujourd'hui enfouies  
mais vivantes dans les fourrés couleur de silence

les yeux ne sont pas plus près de nos visages  
que la chaleur d'une paume de main fraternelle  
pour avoir essuyé la glace des tempes  
déjà disparaît résorbée par le mouvement unanime

présence combien douce est la chevelure de ton souvenir  
tendre tendre eau fumée sur la montagne  
souffle déchirant posé sur le front  
de l'enfance terriblement joueuse du printemps

puis c'est un monde nouveau de pierre et de serrure  
l'épervier du roi dresse sa tête d'or  
parmi les froides splendeurs couronnées de vie immobile  
plus dures que la mort les nombres de la peur

j'allais ami du vent sur des sentiers rebelles  
et des pavés trop neufs pour ce monde qui court  
à perdre son silence dans de courtes haleines  
j'allais semant le silence

sur des cours d'eau douce ou amère  
s'étendaient les plaques de passés massifs  
là où je passais reprenait le silence  
étranglé dans la semence de la nuit pharaonique

nulle fibre sur le granit compris entre les murs  
mille pères de leurs pères passés de feuille en feuille  
ont reculé la vitreuse conscience du sourire  
jusqu'à des âges informes parmi de dures fourmis

entre le feu et la faim l'heure passe l'herbe renaît  
le deuil se détourne de la mort des êtres aimés

les fleurs nouveau-nés dans la ruche du matin  
ouvrent leurs regards sur l'oubli de soi-même

et l'avenir aussi trompera le temps  
gazons de jeunesse découverts sous la paille d'hiver  
sur la colline de lumière s'allume le sens des peines inconnues  
toujours nouvellement brillantes d'enfances et de pudeurs

silence arraché à mon sang  
je ne pleure plus sur des présences volées  
c'est près de ta joue d'ombre phosphorescente  
que j'éclaircis le trajet de mon passage parmi les attentes de cristal

## LE SIGNE DE VIE

## BLÉ

les paupières scellées sur le blanc évanouissement des murs  
c'est comme si tout petit perdu dans la forêt la vie trop grande prenait  
peur et se retirait de vous  
tout est familier et les bruits vous invite mais ils vont trop loin  
et de les atteindre il vous semble aussi difficile que de se faire  
comprendre  
puis voilà que le soleil sur la lourde présence duquel on pouvait  
compter comme sur des os et de la chair sans savoir  
s'en va aussi glissant sur une pente de peur lourdement insouciant des  
menaces qu'il porte  
et les arbres grandissant dans leur mort coutumière  
qui accompagne comme chacun sait de bois de résine  
et du vertigineux souffle sans écho des feuilles sèches  
alors vous voilà devant une porte et vous ne savez ni entrer ni sortir  
ayant laissé dehors le monde habitable et accueillant le sens des aveux la  
douce chaleur du temps à soi  
rien ne vous appartient plus et de même que vous cherchez dans la forêt  
en courant vous vous cherchez en vous-même  
devant la justice unanime ballotté par des brises à peine sensibles qui  
pourtant vous frappent et vous jettent et vous ferment l'issue  
comme une brûlure  
le corps lourd qui s'effondre sans nom impalpable est celui de la forêt  
dans la nuit  
et sans suite crépitent des branches à des lueurs nazaréennes de récital  
blotti dans une joie durable de flûte il n'y a plus d'étonnement  
et s'il chante à verse le revers de la vie est encore de l'histoire  
elle cueille dans chaque bruit terrestre ce qu'il garde de marin secret  
la douleur au centre et la rose des poissons comment le vent tout autour  
de l'Islande d'une longue trop longue mémoire que l'on connaît  
par cœur  
et qu'il faudra rejeter pour enfin pouvoir vivre  
comme l'écorce de la vie ne va pas sans meurtre et il n'y a pas de  
grandeur que celle assise à la racine  
et que le feu et la foudre n'arrivent à abattre même dans le nombre de  
vingt-trois  
qui est celui de la blancheur scellée au cœur d'un mur où nidifient les ans  
comme des colombes

et des oreilles qui auraient perçu les craquements des pains que  
pourriront nos peines longues  
chantantes transparences pures pourtant comme le jaillissement du  
bonheur

présence des yeux j'aime effeuiller les interrogations devant la vie de vos  
sourires  
et une à une couronner la gloire de leur mesure de lumière  
elles mesurent la lumière et guident la pensée des pas de l'homme  
est-elle nécessaire  
elles sèment la certitude vivant des plaisirs et du temps de la terre  
je parle encore c'est du temps de la terre que je parle  
et ne cesserai d'en parler tant qu'il ne soit là de nouveau  
parmi nous près de nous lève la tête lourde tête  
lève le ciel de ta face les bras nourriciers des arbres dans la clarté vivante  
les loups ont dévasté la ville  
et c'est de la substance même de l'usure et du feu  
que déjà surgissent aux encolures des jours des semaines les formes  
hautes et tendues à craquer de l'amitié sereine  
et autour d'elle mes soeurs se serrent les campanules les dernières  
comme les nouvelles  
je te remercie forêt obscure toi nuit neuve  
d'avoir à jamais planté en moi avec le sel de la mort cette cendre  
hospitalière  
qui redresse le vent et aligne la route et étouffe le passé au cou de sa  
jeunesse faible maudite  
et m'ouvre son jour  
seul enfin avec la douleur et la plénitude de moi-même que je puisse  
hurler si je veux  
je te salue forêt obscure et toi nuit neuve dans la nudité de ton présage  
de joie



VLTAVA

*à V. Nezval*

je pense à toi Guillaume carrefour  
moulin de la science  
à travers toutes les fuites et les vents des pays  
je retrouve le pavot de la mémoire

je pense au nom d'une femme aux yeux couleur de plage  
la ruche de ses cheveux m'appelle par toutes les lettres  
où le miroir vous jette à la figure la profondeur de l'homme  
le feu de la parole cousu aux fruits de la terre

joue contre joue j'ai regardé dans les yeux des lacs durcis  
par tant d'ancestrale jeunesse que le matin nous fait mal  
la femme au rire d'algues à quoi pense la colombe  
raidie comme le sapin offrant aux mille tendresses  
les mille et une mains des ailes et le sel

la dernière était pour moi la lumière  
qu'est donc la fleur le rêve  
poussière maladresse  
je l'ai perdue dans le reflet des premières veillées de braise  
faudra-t-il radieuse qu'à tout instant je m'en souvienn  
je te salue feuille de luzerne

je pense à toi Guillaume carrefour  
chaleur des jours grossis aux bouches de métro  
la mort rôde autour qu'importe l'hirondelle  
nous parle de baleine parle à perdre haleine  
parle à la pierre et à l'oreille du blé  
qu'importe l'arbre veille

## UNE LUEUR

pour la route ouverte  
pour un repos d'un sou  
pour une parole d'eau  
comme pour un matin de rire  
pour que le mur se dresse  
contre le cri du monde  
que le vin absurde  
aboie dans la tête  
et chasse les merveilles  
dont il n'a que faire  
sous le tas de paroles  
où les feuilles se mêlent  
pour l'amour du diable  
pour l'abeille ronde  
pour un seul espoir  
le désert aux lèvres  
et la mer à boire  
il secoue l'arbre  
le sommeil de sable

POUR ANTONIO MACHADO

veillée des mers au front des sources  
dans la paume de ta présence Collioure  
j'ai caressé l'éternité j'ai cru en elle  
et dans le vif silence de ta vigne  
j'ai enterré le souvenir et l'amertume

fumée d'automne noire pierraille  
minute après minute a déposé sa brique  
autour de la maison du solitaire  
le vent aiguise le couteau sur la montagne  
déjà l'hiver lui offre sa poitrine  
qu'importe au cœur de la mélancolie  
s'inscrit une vie rapide de lézard

qu'importe sous le sel de la lumière  
qu'un sourire tel un fouet vienne éclairer les dents  
aux commissures mêmes de la vie sereine

toute la terre parmi les terres de Castille  
repose dans ta terre aux lourds secrets d'amitiés  
et de l'olivier tardif jusqu'à la mer toujours jeune  
se mêle la voix de la terre à la fierté jamais vaincue de la Castille  
même par la mort même par le sang puissant du brin d'herbe au  
printemps

## QUATRE POEMES DE PETITE GUERRE

### I

ils sont bien pressés les gens de vivre  
qui croient vivre  
puissant en tout que n'as-tu mis dans chacun d'eux  
et le sel du silence et le pain de la mort

beaucoup d'eau et d'air et de remords  
et de douleur et de courage  
bonne nuit grande nuit  
à la santé de ceux qui cherchent

soleil mains pleines d'ailes et d'or  
chercheur de mensongères tendresses  
passées aussi déchirements  
au bruit des fers et des promesses  
et l'arbre tend toujours la main  
puis nous voilà dans l'ombre lisse  
en attendant ce lourd tourment  
qui nous vient du loin de l'âme

### II

c'était le temps des eaux vivantes  
les jours ballants pendus aux arbres  
de larges clartés balayaient nos attentes  
dans la main de l'aveugle la fleur prenait le contour du monde  
rien n'arrêtait l'espoir sur le sentier de chacun

tout recommencement des choses était encore permis  
ainsi la fuite de l'enfant sur une ligne de feu  
lorsqu'un sourire sans bornes plongeait son univers  
dans la tête bourdonnant des yeux et des boucles  
tendres jusqu'à quitter leur matière

telle était la légèreté des corps enchantés  
que la vague et la flamme confondaient leurs pas feutrés

un cheval de tout son lourd repos de craie  
fixait la paix des terres blanches

ô lointaines heures battant comme des promesses  
aux portes disparues poussière de deuil  
personne ne sait plus où mènent nos démarches  
et les efforts obscurs de gagner le silence

### III

où sommes-nous sur quelle terre voguent nos voiles  
désespèrent les années de trouver leur nourriture  
juste faim des sens aigus et pleins  
et des pleurs d'étoiles fines dans nos âmes

sur des traces d'aventure et toujours à la même place  
au soleil ou sous la pluie mais il pleure il pleure  
vent du jour nuit de midi loin de moi je perds mes pas  
dans l'encombrement des sourds minuits que sonne l'automne

c'est toujours une longue histoire dans la brume des enfants  
courent les billes tournent lentement les pages  
et les mers pourrissent sous la neige à voix comptées  
corps de dune sans mémoire mais il pleure il pleure

encore s'en souvenir de glace est la pensée  
qui nous fut maison tendresse et courage  
nous avons vu naître à l'embouchure de nos vies  
et croître le soleil de nos croyances

où sommes-nous mais il pleure il pleure  
sur quelle terre voguent nos têtes au gré des voiles

### IV

barque abandonnée aux fureurs renaissantes  
des temps glissant le long des cordes de nos temps  
les chaînes se sont alourdies sous la pluie et l'oubli  
et la chair plus légère a épousé les mouvements de la douleur

c'est le silence scellé sur ce grand monde trop jeune  
ce sont les lèvres qui n'ont pas fini de creuser le néant  
où mort et création labourent la terre de l'âme  
je pense à la croyance qui enflammait l'illimité des choses

que tout s'en aille de soi et que la solitude  
nue comme la souffrance s'épuise à se connaître  
que la raison sombre dans le lait de l'enfance  
et que la cruauté de la parole s'enfonce dans le corps  
il y a encore des oiseaux

## EXIL

la route a mis à nu la cendre des misères  
et les jours que j'ai vus et les mots passés  
et le soleil et moi frileux dans l'inconstance  
la peine la plus pressée l'amour le plus obscur  
je suis au bord du monde racine qui s'égaré

l'angoisse a dépassé le terme du voyage  
dans la solitude des villes nous ceux à la mort  
apparentés par les fils visibles et invisibles de la mémoire  
nous ouvrons sans crainte des écluses en nous-mêmes  
et remontons absents le sens écœuré des grands pâturages

abandonnons c'est dans le majestueux silence de vos paillasses  
que j'ai appris le langage du sang fraternel  
la sourde indifférence à jamais closes les portes désirées  
et les moindres lueurs où s'accrochaient dans les branches  
la croyance en sa propre vie à peine vivante aux limites du chemin

que la pudeur retrouve sa paille maternelle  
aux tristesses sans nom écorchées à vif  
les arbres et les feuilles suffisent à la tendresse  
aucun mot n'est assez pur dans la lumière  
pour couper le diamant de leur beauté autour de nous

## VENIR À VENIR

écoute le vent jeune sur la montagne  
il retourne au puits de solitude  
terre brûlée au bord d'un monde à boire  
l'aurore et le silence et toi feuille perdue

sables multipliez les sources grisonnantes  
coulez pensées vieilles entre l'éclat des doigts d'éclair  
il faut avoir parcouru de longs chemins pour atteindre  
solitude la transparente nudité de ton regard

qu'un nouveau printemps de chair fraîche et de loques  
vienne à passer tant d'autres nous regardent  
à la limite des gammes sanglantes la vie n'arrive pas à fermer  
son circuit de clarté le jeu abandonné

écoute la nuit appelle de ses mille fenêtres  
les cordages tendus d'attente chantent dans ses arbres  
comme l'eau nue une âme nouvelle se jette contre la pierre  
aucun visage n'est assez tendre pour en recueillir les larmes

que le rire déferle alors sur la peine qui monte  
l'air de la cascade emplit les fuites d'été  
de la santé des poitrines comme parmi les morts  
marche l'espoir somnambule vers le rempart de sa force



## FLUIDE

il est temps d'ouvrir la grande porte  
il est un temps pour édifier pour la ruine  
il est un temps pour déchiffrer et nettoyer  
c'est le temps où l'oubli se moque du monde où le monde est interdit  
feuille de la simplicité on te voile le soleil  
tu t'effeuilles sur le seuil entre mille épis veillé  
verrouillé  
où tu trompes le temps bu de servitude  
et l'attente

dure vie rude vie  
le vent a mis sa colère sur la braise des paupières  
et la flamme s'est éteinte derrière le souvenir  
Sur sa route plus d'espoir  
Plus d'étoiles dans sa folie  
le mot plane  
tu te caches dans la nuit animale  
et tu passes

## LA MAIN NOIRE

l'été brandissait son rire de cavalcade  
les routes tordues dans le grésillement des fuites  
et des abeilles cousues de minuscules flammes  
foyers chantants de lèvres

c'était le temps léger des heures ô nudité  
où la joie découverte à l'orée des couleurs  
couronnait l'enfance démesurée et fine  
de la gloire du jour d'un cristal éternel

mais j'ai appris le silence à même la source  
et la mort je l'ai vue allant de tous côtés  
ivre de murs de pluie ivre de branches  
riant à vol déployé

depuis lors une voix toujours la même frôle l'arbre de glace  
que je suis au milieu de la chambre opaque  
immobile solitude lourde de planètes  
et de violente mémoire levée à fleur de feu

tristesse au front d'ombre nacrée  
il est temps que le grain défonce nos demeures d'oubli  
avant que la nuit ne vienne couvrir la racine de terre  
de la cendre furtive des têtes de montagne

arbre d'aurore  
je vois poindre l'air subit à la patience des fraises  
fenêtres ouvertes sur l'âme entière  
le vent lève sa face

alors une main noire vint se poser devant mes yeux

j'ai attendu jusqu'à la transparence des paraboles  
à la tombée des cris ensorcelés  
le peuplier du soir et puis personne  
même pas la nuit pour m'ouvrir la porte  
même pas le doute petit rieur

## D'UNE VILLE

en nous bourgeonne la pierre  
sous le ciel étalée telle un peuple d'enfants  
la légèreté de la nuit trompait le temps des souffles  
tu partais avec la lumière éclatante d'un lit de sauges  
tu vivais du sommeil des ailes

que la chèvre broute le froid  
que les pas enfermés dans le fini du gel  
à la forêt tombante craquent sans retour  
les jours secrets mêlés au fard de leur mort lisse  
tu tournes autour de toi-même et au centre les yeux veillent

il y a l'ombre et son visage  
sur la chair de cette grande ville qui ne quitte pas ma tête  
la soie chaude des empreintes  
tu es l'arbre et la rivière  
tu regardes passer le cuir pauvre de la solitude des montagnes

les mains folles ne reconnaissent plus leurs semblables  
qu'une nouvelle nuit nous vienne  
de la profondeur du consentement  
tu retournes sur la voie de la racine  
tu brises l'angle de la corruption des eaux

## GARNIS

il y a sur le front lent limpide  
une eau pensée aux flûtes du temps  
que ne chante-t-elle elle dort  
elle polit l'effroi des libellules  
nos regards de vitres fixes

pont aveugle au soleil  
sur les fruits les marques de mort  
sur les langues une longue patience  
la lumière même s'y perd

jusque dans la moelle des villes  
les grimaces et les fous rires  
vie courante à chaque étage  
portes ouvertes portes vides  
c'est toujours un seul silence  
qui nous guette et nous plie  
et sa dure incandescence  
sur un lit de terre battue

## LOINTAINE

ne dis pas la vie sans phare  
l'ombre nous a submergés  
l'ombre croît l'air est debout  
les hiboux sont à nos portes

ne dis pas les heures sont mortes  
que les mers ont délivrées  
aux volets de leur tristesse  
bat le cœur du doute lourd

ne dis pas le mot qui passe  
lèvre vide d'arbre veuf  
c'est le vent cassant la route  
comme un sourd aux yeux trop lisses

ne dis pas chacun sa place  
au soleil comme à la mort  
la mort passe la patience  
perd son temps le long des nuits

ne dis pas trop de mémoire  
fuit le sang des choses aimées  
le temps nu de solitude  
où se figent les années

j'ai connu le poids des murs  
là où le silence est roi  
c'est sur l'or d'un pur visage  
que se brise le passé

## DÉPART

le cheval dresse l'or de sa tête sur la crête ivre de montagnes  
la ville s'est perdue dans ses balbutiements de murs  
parmi les escargots pris dans la neige des ailes  
encore des hirondelles qui aveuglent la puissance de la mer

c'est sous de lourds harnais que je compte les grains nus  
de la vie domptée filant entre des fouets aigus  
les pas ne dévorent plus la plainte de terre  
où les fruits ont baissé leurs paupières de clarté

des vignes en bataille campent autour des lampes  
la nuit à peine venue trie les rescapés  
ce sont autant de noms qu'étoiles sur le front  
parmi de pures promesses et des phares à la ronde

heureux celui qui part au comble du silence  
les feintes du vent glissent sur l'eau de sa mémoire  
il ne connaît la pierre qu'au sein dur du sommeil  
la douce chevelure du secret des sources

moi je reste rivé à l'ombre de l'enfance  
les âpres servitudes aux lèvres oubliées  
des libertés anciennes la pâle lueur  
puisse-t-elle ne plus troubler la paix de cette misère

## ENCORE À UNE MORTE

que toute chair se taise et écoute le craquement de ces murs  
des pas nus courent sur le plafond  
j'entends les sources sourdes de leurs chevilles  
c'est nuit épaisse au point où changent les eaux  
et se partagent les souterrains visages de la pensée

il est une lumière abandonnée d'où gicle le désert de son image  
en elle éclairé que mon langage puisse se consoler de la chute brusque  
du temps  
je pense à la fuite éperdue après ce serrement de joie multiple sans nom  
que l'enfance a connu et que le sang adulte  
a chassé comme une fumée sans suite

route obscurcie attachée à mes flancs  
triste silence injure des nuits  
murs et pierres pierres et murs au versant de l'homme sans répit  
vous avez conquis l'oubli de son destin profond  
et enfoncé dans sa terre le plomb quotidien de vos racines  
si d'ombre et de proie à gratter le fond de l'angoisse  
les mains pures se noient la semence se perd  
il y a encore des corbeaux à tourner autour de sa tête  
chacun portant sa brûlure en lui-même  
à jamais séparés pour que brûlure sur brûlure  
ne puisse retrouver le brin de clarté  
caché au plus secret du puits de sa figure

qu'importe puisque après la pluie mais ne crois pas ce qu'on dit  
après la pluie le mauvais temps et à toujours battre le fer froid  
une longue patience a creusé ses rides sur le printemps vide de rire  
d'où le sens chaud a fui et que nous ne connaissons plus  
nous ceux rivés à l'hiver éternel plus près de la tombe que de la source  
du temps

que toute chair se taise et écoute le craquement de ces murs  
il vient de la rivière d'une lumière moisie  
du lit sourd de la mémoire battue  
et l'ombre retournant à l'ombre de la terre

et le ver dans le fruit se sont changés en pierre



## APPRENTISSAGE

sur un sommeil d'eau  
d'une oreille fine  
à l'encontre des toits  
comme une seule pensée  
à l'heure des corneilles  
et des justes fruits

aux mille marguerites  
de tes volontés  
aux yeux clairs clairière  
de tes mille mille-pattes  
sur un fil d'espoir  
couché sur la paille

combien d'allégresses  
sourdes et agiles  
passées au galop  
et de pierres au cou  
de l'enfant aveugle

secret ébloui  
une pensée ancienne  
cache sa figure  
une année de pluie b  
pèse sur son front  
l'écureuil des mots  
ne s'échappe plus

## CONTRE LE COURANT

tu parais calme détaché hagard  
tu marches comme les autres avec ou sans l'idée d'un proche retour  
tu sembles dévisager le soleil des choses  
et puis avec le vent tu te jettes à la poursuite de je ne sais plus quelle  
douleur  
et pourtant tu es là enlisé dans l'attente  
un autre toi-même est venu te rejoindre  
te souviens-tu c'étaient des nuits compactes  
enfermées au cœur des fruits les jours tremblaient sur leurs parois  
si fin fuyait le lent duvet sous la peau douce de la lumière  
que le goût de la tendresse emplissait la gorge sonore d'heures molles  
et d'heure en heure la parole venait plus claire  
boire à la fontaine douloureuse

biches j'ai surpris vos secrets légers  
noués avec des rubans de flammes de paupières  
à l'absence de soleil  
c'était une lumière repliée sur elle même  
en elle-même visible avec des yeux fermés  
les clés et les serrures n'auraient servi à rien  
les fleurs n'ouvraient aucune porte  
ne menaient à rien  
une goutte profonde comme de sommeil  
touchait à l'éternité du feu  
et là traînait une vie grouillante de clartés de luttes  
dans la démesure du temps oublié  
corneilles dans votre peur  
est caché le noyer auguste méprisant  
corneilles j'ai mâché longuement le grain noir de vos fuites  
ne me souviendrais-je bois morts de sacerdoce  
des jours piétinés sous la hache d'hiver  
que sous d'amères brisures je ne trouverais pas moins la source  
soeur fine aurorale détachée de l'arbre premier  
qui de ma solitude rejoint le bruit du monde  
ô nouveauté racine pure  
que de douleur gagnée de porte en porte  
pour ne retrouver le point de départ

que chargé du rire imbécile du mâchefer  
défaillant sous les pas friables des résédas les plus moqueurs  
et point d'arrivée point de rivage en cours de vue  
alors je te vois tu marches comme les autres  
t'accrochant au pas hagard des choses ensoleillées  
des proies des bouées des feuilles mortes

## ENTRÉE DANS LA NUIT

nuit assaisonnée de salades fraîches et d'huile molle  
nuit gutturale à l'embouchure d'une gorge frêle  
je te connais œil de verre fibre de verre écorce amoindrie  
sel de thym métallique au goût d'électricité et de scie  
et toi soulier tordu près de la rivière  
couac couac un aboiement écrasé de chien sucré  
nuit flanquée comme un beafsteack contre la peau fine des herbages  
nuit ensemencée de cirques ambulants  
nuit enfarinée au long des poissons pendus aux arbres d'acier  
gorgée de soie  
nuit de pantalonades stupides et bégayantes  
flasque et désossée tombant sur des coussinets de cervelle aveugle  
non ce n'est pas à cette nuit pâteuse à langue de marécage  
qu'à longueur d'enfances en haies je veux penser ce soir silence  
mais comme parler d'une femme sans qu'elle soit de substance  
et à travers sa substance l'effleurement du parler  
frileux évanouissement non pas la nuit carnage et accouplement  
nuit de bataille étouffée sous les draps de l'angoisse  
nuit clocharde à couvrir sous la cendre  
de boueux lendemains dans des sacs d'humaine apparence  
dans tous les interstices tu as glissé ta vénéneuse complicité  
qui soumet la mère et la putain à la joie des mêmes tiédeurs  
nuit tu m'as saisi dans la parole de ta main  
imperceptible de brume lisse et ce sont encore des lèvres  
quand une femme s'approche de la mémoire que la parole est perdue  
et que tel une lampe en veilleuse l'homme avance dans la solitude de la  
densité  
sur une lame de couteau la saveur d'un fruit frôlé  
et la durée engloutie dans un parfum de scintillements

que n'ai-je mendié tendresse trop présente pour t'offrir ma peine mon  
visage  
ce regard penché sur mon épaule  
qui m'aurait fermé la paupière sourde  
nuit répandue en moi j'ai empli ta résonance de ma chaude vérité  
qui est absence nuit dissoute dans le souffle où la voix se brûle les ailes  
d'étaler tant de morne conscience sur de vains proverbes de plaisir

plaies de givre  
feintes amorces  
et les crudités brisantes aux minuits de craquelures  
mais assez fuites sauvages dans les masses opaques de perspectives  
je suis là que suis-je je ne vois à mes pieds  
que terre profonde tête baissée

TERRE SUR TERRE

## COLONNE À L'ATTENTE

la nuit brise ses chaînes  
et c'est l'espace couleur d'abandon  
grandissant sous l'œil vernissé de la pluie  
mais toi qui relies les jours aux fleurs  
je dis fleurs ô dérision par les maudits séjours de provisoire  
et je vous entends déchirants cris de tunnels  
et lentes asphyxies parmi les décombres des hommes  
tu jettes le fouet du rire impassible  
sur le troupeau d'agonies accroché au flanc de nos heures  
tu noues la couronne de silence

le printemps ouvert au beau milieu de la nuit  
difficile pensée bruit lourd d'épaisseur de fumée  
et la grâce filante comme un arbre d'étoiles  
où quelque vive présence montre sa double figure

l'une est à l'hiver comme l'autre à la joie  
faut-il que je passe entre leurs sillages aveugles  
par la mûre nudité de la mer puissante  
seul couvert de brumes parmi les chants de feu  
jusqu'où jusqu'où te suivrai-je visage défendu  
à la racine du monde

## LENT LEVER DU FEU

jeune fusait la force et jeune la douleur  
cachait sa soif mûrie au feu des voix absentes  
l'eau fuyait légère l'herbe desserrait l'étreinte  
de son sang nouveau  
un cheval s'affolait dans l'ivresse de craie  
et toi où étais-tu à la poursuite d'une enfance perlière  
à la source de l'abandon

le toit baisse sa paupière et le sourd passé de pierre  
qui remue dans les failles  
l'étincelle de cristal a ouvert sa rose fugace  
je l'ai vue en un instant embraser le ciel terrible  
un seul jet toi au milieu  
à peine une promesse la fuite d'un sourire  
et jouant au chat et à la souris voici l'amour et la tendresse  
dressez la table du retour  
rivage en vue  
bonjour le soleil dans la main



## SALUER LE CHEMIN

nuit de fer matin de glace  
cri entouré de la flamme du silence

et toi au beau milieu du fruit ouvert du jour  
qu'attends-tu où vas-tu racine perdue

j'attends la mousse première et le cri de l'agneau  
l'abeille secrète la hache dans la forêt

un pas imperceptible de brume et de lait  
une scie caverneuse aux confins de l'été

seul sur la route il tresse des rivages  
des pensées houleuses traînent loin derrière lui

elles couvrent la terre d'herbages trahis  
les morsures du silence l'accompagnent à voix basse

c'est une meute de chiens parmi toutes les fleurs  
qui dressent des visages ahuris de tant de midi et d'indifférence

UNE ROUTE SEUL SOLEIL

les couteaux sont debout  
le souffle nous manque  
les corbeaux répartis  
les départs annulés  
l'année de la pierre s'est abattue sur nous

que de fumée j'ai vu défiler  
de printemps interrompus  
la chaîne des brumes  
brisée sur la hutte  
et de liberté perdue

je marche sur la mousse  
la sourde oreille  
une nuit m'est venue  
ronde comme une châtaigne  
par delà les silences

elle parlait d'un homme  
elle mimait un songe  
jetait du soleil  
aux pauvres que nous sommes  
plus riches que des montagnes

et j'ai suivi l'étoile  
j'ai deviné la joie  
paroles au cœur de menthe  
quel est cet espace  
qui rayonne en moi

## CHEMINANT

le sable du regard  
la terre meuble  
l'écorce de la tour  
l'échange de bonnes collines

la pierre première  
pieuvre enchanteresse  
les vignes arrachées  
au troupeau de meules  
elles sont trompeuses

puis l'eau basse crédule  
et la nuit de partout  
les portes battantes  
les mains secrètes

l'herbe engainée  
la voix barrée  
la route décapitée  
la maison enfouie

tout pour toi tu vois  
tu ne vois plus rien

ÇA VA

trotte trotte petit cheval  
la maison s'écroule  
les coups de la voix se brisent contre l'enclume  
la fumée vous happe  
hommes ou vous qui avez cru l'être  
pauvres petits morceaux de bois égarés  
les mots hachés  
enlevez-les tuez-les à même l'arbre  
les enfants  
eux au moins ont le sang menu  
sur les routes des lèvres s'enfuient des regards  
qui ne peuvent plus porter les corps dans leur pitié  
si mince berceuse qu'à jamais se déchire le lien  
mais qu'importe torture  
yeux crevés de nacre  
mâchoires de serpe  
nuit envenimée par des postes  
cachettes de braise  
tout autour la solitude un seul cristal chacun pour soi  
trotte trotte petit cheval

la meute sauvage a pénétré dans le sang  
il gicle des tempes les silex sous le fer  
la mort ne vient pas il faut courir longtemps après elle  
un coup de poing le mot dans la gorge fêlée  
tempes démantelées  
et la tension dans l'ombre des muscles de l'attente  
là-bas tout est flamme et ceux qui s'enfuient— des lapins  
pauvres flammes hagardes  
vont tomber dans la flamme battante  
et alors que ne parlez-vous roses magnétiques  
des vents de la faim de la soif ces doux jardins de l'homme enfantin  
d'autrefois d'amour trouble de froid  
le mot noyé dans la gorge un râle antique  
tout cela là-bas  
et le pollen des cendres aux neiges titubantes  
trotte trotte petit cheval

défaites la lèpre des repas  
délivrez les scorpions lunaires  
ouvrez les écluses de boue  
et les trappes de l'indignité  
défoncez les barrages  
que le flot de cadavres liquides submerge nos murs  
et de toute la puanteur de ce nouvel enfantement  
que l'homme se gorge jusqu'aux repaires de sa mémoire d'amour  
jusqu'au crachat des visages  
écrasez-les tuez-les à même l'arbre  
jusqu'aux maudites tendresses des mères ici-bas  
et à la confiance végétale des enfants qu'importe  
des piques et des cadenas  
des mouches vous dis-je des mouches de colle  
et toujours des visages d'enfant parmi les chairs  
et de bruissantes corolles d'alphabets égrenés  
comme un commencement du monde déjà putréfié défiguré  
avant d'avoir goûté au cœur fruité du vent  
le lait floral des fins envols  
une seule larme immobile  
trotte trotte petit cheval

rien au bout des doutes  
rien dans les poches de l'eau  
où vas-tu chargé de paysages morts  
à ne pas voir ni sentir le temps aux coutures  
je ne sais plus sable  
trotte trotte petit cheval

## LA RONDE

l'eau se frotte les mains  
s'il y avait de quoi  
l'arbre picore  
à des jours meilleurs

l'heure sonnée  
la table desservie  
les tempes aveugles  
les bêtes sur la paille  
les mendiants soignés  
les maladies interrompues  
les rivières guéries  
du grondement des montagnes  
les corbeaux pliés  
les lettres au secret  
les feuilles cachetées  
le vent plié  
rangé dans l'armoire  
je parle d'espace  
de pluies gutturales  
de plaies naturelles  
de palais parés  
et de sabres de ciel  
du sang crié sur les toits  
des bêtes sourdes folles  
de mimosas béants  
de bouches couvertes  
courtes et cossues  
les traits supprimés  
les rails lavés  
les cloches obscures  
les bêlements cassés  
l'herbe démunie  
de sa petite monnaie  
les rires au dos  
les fardeaux déposés  
les chariots vendus

les illusions à l'étable  
avec les gants de rechange  
corps et bagages  
les peupliers seuls  
la mousse abreuvée  
la toux apaisée  
le vin bu oublié  
le dîner expédié  
la prairie brisée  
les yeux ouverts  
les derniers aux derniers  
les costumes prêts  
la valise à la main  
le chapeau sur la tête  
le sourire mis  
la main enchantée  
la clé ensanglantée  
du sang des soumis  
la racine à nu  
j'ai fermé la porte

je les ai tués

## TERRE INVISIBLE

j'ai vu de près parmi les aveugles le mystère de la naissance  
le jour se levait brisé sous les chaînes et du barattement des forces noires  
des rayons  
dans un cliquetis de galop sous la neige veloutée  
j'ai vu une fleur de lumière la minime veilleuse de soie  
palpiter à la porte d'un homme pauvre homme d'oubli et de transparence  
le chant et le silence mon beau pays de joie

qui frappe à la porte oubliée enfouie sous la sciure d'oubli et d'hiver  
pourquoi frappe-t-on j'ai dit à la froide vérité en vérité  
que l'eau de clarté inonde la chambre démasquée  
mille ailes blanches découpent l'air soudainement violent comme un rire  
de jeune fille  
à la porte du pauvre où seul le clapotis de la pluie frappait d'un sang  
fatigue  
le pouls du jour de la nuit et l'invisible brûlure s'accrochant aux  
commissures étoilées  
rêve ou bruit du silence d'épines  
le vent la pluie la liberté

j'ai dit que n'ai-je dit neige pluie et vent et grêle  
j'ai dit à l'ombre à la misère  
et j'ai chassé en vain les mouches  
j'ai cassé tant de vaisselle  
que la honte monte à ma bouche  
tant de mots amers  
sur des routes parcourues par cœur  
les yeux fermés la honte en tête  
un rire moqueur à chaque fenêtre  
et bien d'indiscrétion dans les regards d'entre les feuilles  
de tous les arbres poignardés en ma poitrine  
la joie les fruits la liberté

j'ai vu de près parmi les aveugles le mystère de la naissance  
vent et pluie et vin et fruits  
le soleil de l'aveugle un enfant dans la neige  
et à dire l'avenir toute la force de l'homme



offerte de chair comme le sel et le pain  
à la plus belle à la merveilleuse à la flamme future

c'était un jour comme pas un autre du mois d'août  
l'audace portait haut le front de sa flamme  
celui qui traversa la longue nuit de France  
a vu tarir l'angoisse à la margelle du puits  
et du ravissement des eaux jaillir la colère  
seule lumière seule  
pure entre les plus hautes déchirures

j'ai vu de près parmi les aveugles le soleil de la naissance  
et la fleur première  
le pain rayonnant sur le comble de l'ombre  
et des montagnes d'oiseaux fraîchement confiants  
revenir à la source  
le chant et le silence mon beau pays de joie

## SAISON POUR SAISON

j'ai mis de l'ombre dans l'arbre  
et l'arbre dans de beaux draps  
au diable au diable  
votre nature comestible

le sable dans le lit  
les cendres dans le sommeil  
le goût de pluie dans les rencontres  
le retour de l'aveugle  
les regards d'acier  
de celle que j'attends au sein de la chaleur  
les mots de verre cassé  
la tête de marbre  
les routes à gifles  
les portes de nulle-part  
les bouches sourdes  
les tables rases  
les mouches de garde  
les vins seuls figés solitaires  
les rases campagnes  
les désirs sous la table  
avec les chiens mous  
les poux et les punaises  
dans le lit étouffé  
de la conscience de la liberté

au diable au diable  
votre nature monnayable

## L'INUTILE

le pré monte sous un ciel d'aveugle  
implacable frappé d'oubli  
une image morte sur la feinte paix  
de mon oubli

il y a l'eau qui passe et le vent  
arrachant l'aveugle à sa voix natale  
l'homme qui parle le langage des boeufs  
et s'entend entendre

une pensée me vient de loin  
celle qui ne change plus  
elle ne chante ni ne rit  
implacable frappée de peur

comme pour sauver un noyé  
ouvrir la porte d'une cage  
elle a jeté l'eau de l'oubli  
sur la sécheresse d'herbes folles  
pauvre folle

DE RIEN DU TOUT

j'ai cassé la noix du souvenir  
et l'image m'a échappé  
écureuil de courte mine  
court encore de fenêtre en fenêtre  
où se montre une bouche errante  
et une fuite riante de lèvres

pour l'avoir donnée en mille  
j'ai vécu de moquerie  
de feu froid du bruit des mouches  
de la hargne des oiseaux  
et devant le mur aveugle  
j'ai donné ma langue au chat

mais qu'importe solitude  
soif de mondes vin amer  
je suis là je suis nulle part  
l'acier d'un ciel plus vif  
que l'hiver brûle et veille  
au chevet de ma colère

toute la joie toute ma peine  
qu'au jour mûr on s'en souviene

## UN SOIR

*(Erlkoenig)*

quand le vent se tord noué au jeu hautain  
des filaments d'azur où glissent les bêtes  
se tord les mains se frappe la poitrine  
quand le vide du regard boit la danse  
quand s'embourbe la mécanique des départs  
quand le chat croît en sourdine  
et le hérisson le hérisson  
flaire le lait du danger  
quand la feuille ni joueuse ni plaintive  
juste justement s'éteint  
et le berger sur la colline  
entre dans son arbre  
quel est ce changement furtif  
des pas de feuilles sèches sur le hennissement de la route  
voici venir du fond des soifs  
un signe gris d'oiseau de terre  
au bruissement des attardés  
parmi les cris et les enfants  
il s'enfonce dans les rainures jusqu'aux pores  
et aux plantes dans la chair des herbes de rire  
et l'envie même de pleurer  
s'arrête au seuil des primevères

j'ai vu le noir galop sur le chemin de paix  
le chant balayé la secrète figure  
chevalier sauvage quel sang ridicule  
soulève la montagne amasse la brume

ce n'est rien rien que la nuit  
des enfants nouveaux derrière le miroir

chevalier ridicule quel sang noir t'amène  
ruisselant de sommeil sur le pas de la porte

ce n'est rien un oiseau se faufile  
talonné par le soir et l'appel de l'ami

on ne verse plus cette lumière à boire  
où les mots s'écoutaient dans leurs fruits profonds

la fenêtre claque des dents  
et le rire du vitrier devant un monde branlant  
comme d'un autre monde de sel et de transparence  
craquent les meubles hurlent les loups  
les fleurs se réveillent dans des noeuds de lait  
il y a une blanche fumée autour de la tête  
un chant oublié par le temps qui court

chevalier terrible j'entends un cri vorace  
à l'aile du vent le lit de douleur

mon enfant ma peine ma rivière ma joie  
l'ennemi bat en retraite

que l'envie même de dormir  
s'arrête au seuil des primevères

## LE BUISSON OUVERT

à éteindre la distance  
j'ai usé mes yeux en feu  
je suis allé dans le désert  
la solitude m'a fui

fallait-il que je me perde  
à guetter l'étroite flamme  
au cœur noir des chevauchées  
sous la pierre et le soleil  
je t'ai reconnue ma vie

je te garde je te soigne  
au jardin des chauds silences  
tant que le passé sous terre  
ronge l'ombre de son frein

ce n'est pas une fille de la terre  
encore moins une fille du ciel  
mais plutôt une fille de l'eau folle  
rien ou presque

de qui parles-tu tristesse  
un oiseau mort dans ma main  
que se crispe que se cabre  
la mémoire inextricable  
moi je passe

inlassable lame de fond  
le feu court dans mon sommeil  
et dévaste ses chemins  
mais je vis de sa lumière

## SALUT

il y a une route défaite à force de la regarder  
il y a un homme pris dans l'iris de sa glace  
il ne touche plus du bois il ne craint le lendemain  
il effeuille le couronnement de sa vie démesurée  
la demeure immobile au cœur même d'une naissance

et la fine conscience fine bégayant le nom des choses  
je l'ai suivie jusqu'à la vibrante membrane  
séparant le rire de la mort et l'insolent éclat des vivants  
je suis là comme le veau mièvre  
devant la joie de l'innocence

il n'y a pas plus d'issue  
que la cruche ne se casse

je tire ma route tire tire  
je la porte sur le dos  
si j'arrête mes pas tièdes  
tout me tombe sur la tête

encore un rire d'aveugle  
qui ne sait pas reculer  
tel un vieux soulier d'insulte  
bientôt vais-je dire bonjour ma vie  
et de l'autre côté de la rivière tordue  
chaussé d'azur réinventé de toutes pièces  
j'écoute déjà l'immense voix de mon envie  
monter jusqu'à des paroles ailées

un remplaçant devant la porte neuve  
un revenant de la dernière heure  
un jeune un gai voyageur frileux de honte  
armé de toute l'innocence des oiseaux durs comme fer



## MAUVAIS SOUVENIR

il ne pesait pas lourd l'oiseau joliment  
mollement figé dans des yeux d'araignée  
il ne savait que supplier  
il tombait en fumée

la fumée sans feu histoire de parler  
et la plus belle conquête de la science fruitière  
tu sais ce que je sais nous savons vous savez  
les savons se font rares quand il faut laver le linge  
en famille comme les paysages barbares

les fruits les plus beaux ont le goût du savon  
il le sait tu le sais l'éternité laissée  
pour compte pour compote ô sources de saveur  
esclaves de quel règne sauvées de quelle impasse  
perdues dans la boue frappées d'ombre  
faire son nid de vent de soif  
n'importe où dans le fossé sifflant  
sur la route asservie  
dans la grange folle et immobile  
dans l'arbre de la peur  
au bord de la rivière tordue  
celle qu'on ne traverse qu'une fois  
autour de la vie  
sous la pluie et le hasard  
au fond de la misère  
en marge de la pauvreté bavarde  
ou de celle stricte comme une colonne  
sur la paille des cachots  
dans le lit de vermine  
dans le vide  
n'importe où à l'abri des cages  
des piailllements de la marmaille ténébreuse  
elle ne pesait pas lourd l'oiselle joliment  
toute la fanfare  
la fumée sans feu la vie sans arêtes  
la toile d'araignée où rêvait un être mou

les yeux pétrifiés de se voir regarder

ô rats montés du fond de cale  
sous les averses de rires durs  
tambour battant  
elle s'est perdue ma toute en plumes  
pour avoir mis comme si de rien n'était  
en la saveur du monde  
la fumée des ailes lourdes

## CHAQUE JOUR

chaque jour plus profond gémit le sous-bois  
dans le silence où tu te découvres  
en toi-même vainqueur de ton image impure

chaque jour il faut se vaincre  
tombé plus bas qu'automne de misère  
dans la rupture des portes  
le froissement des feuilles

chaque jour une force nouvelle  
quand tant d'autres sont tombées  
sous le rire hideux des mitraillettes  
l'injure des pas cadencés  
la honte l'amère compagne

chaque jour le sursaut du réveil  
comme un coup d'espace blanc  
la déchirure celle où la mort se présente  
claquant les talons

mais la vie qui fermente en nous  
chargée d'épouvante au fil de la tendresse  
vous fera passer le rire  
chevaliers sans peur au ricanement d'eau morte  
de force perdue

## LA VAGUE

par le feu le vent la mitraille  
sans flamme sans souffle sans fusil  
comme paroles de justice éclairé au centre de lui-même  
la peur partout présente définitive  
telle fuit la nuit immense de la solitude  
et à son flanc grand ouvert l'homme aux aguets

qu'a-t-il fait de quel sauvage silence  
a-t-on scellé sa vie un coup dans la mâchoire  
mâchoire de sa vie limon d'adolescence  
d'étoile éclaboussée au bas d'une terre vague

il n'a rien compris il tourne dans sa tête  
les genoux foudroyés les mots éparpillés  
tout autour de son regard frileux  
la marée invisible des villes des campagnes  
et l'acier unanime de leur soleil terrible

ANECDOTE

géants de pluie fraîcheur d'été  
ô profondeurs des vains scintillements  
je vais toujours tentant les chutes les plus certaines  
ne suis-je celui qui de loin se voit vivre et périr

ainsi je vais feuilletant des paysages à suivre  
déchirant déchiré fidèle  
de bois mort de chair de terre  
mal loti persévérant  
jusqu'à la station prochaine

je suis cheval je suis rivière  
j'avance mal je vis quand même

## BERCEUSE ENTRE DEUX PORTES

l'herbe sèche sous nos pas  
nos démarches ne mènent à rien  
que le feu des dures faux  
éclabousse notre honte

j'ai connu le temps des vins  
sous l'enclume et la paille  
et au cœur des fines attentes  
le désespoir au goût de fraise

vent du large aux mains sourdes  
voix gantée du gel de terre  
la charrue avant les boeufs  
et ma vie à qui en veut

n'ai-je pris à la racine  
l'homme aux pièges des grands jours  
et perdu au jeu des mots  
et la face et ma peine

rendez-nous sommeil des neiges  
les baleines les agneaux  
et dans la terreur des eaux  
comme on donne un sou aux morts  
oubliez le pain des choses  
rats de ville

## FACILE À DIRE

quoi qu'il dise quoi qu'il fasse  
qu'il déchire l'ordre pâle  
de l'enfance retrouvée  
et qu'il pleure ce qu'il pense

qu'il trafique ou qu'il parle  
qu'il retourne l'or sans cesse  
grandissant de la mémoire  
qu'il s'en lave les mains lourdes

sans répit et sans regret  
silencieusement immense  
qu'il se donne corps et âme  
à la flamme de l'oubli

c'est toujours la même histoire  
qui s'écrit les yeux fermés  
dans des mots de lisse mousse  
sur une mer de vanité  
mais je ne l'ai jamais comprise

## SUR UNE AURORE GRECQUE

voici le sable voici mon corps  
voici le marbre et le ruisseau  
sur la table où les nombres sonnent  
le verre de vin à la parole de lune  
et le battement de cristal qui vous traverse

mais le corbeau défend l'espace  
le rond venin de la patience

la terre est pleine la bête sommeille  
l'olivier tordu sous la flamme du rire noir  
où la mer trempe son mépris  
de se savoir toujours victorieuse  
rien que cailloux secret oublié  
et la source calcinée de la vieillesse

n'y aurait-il plus de veines au ciel  
et de feuilles à l'aventure  
que sur la flûte ramifiée  
les étreintes des amoureuses  
iraient encore parmi des jeux hilares  
nourrir la surdité des choses  
envenimer leur vanité cruelle  
mais le rêve est pourri  
il a pris au sang des autres  
les barrières les fusils  
et les roches européennes  
comme vautours aux rimes de nuit  
et de griffes parallèles  
ont déchiqueté le rêve  
et le sang est mort souillé

pour n'avoir vaincu en vain  
la prison et le désert  
c'est la sève dernière  
qui des radicales brûlantes  
jusqu'au bout des doigts de fièvre



montre aux hommes cette clarté  
où l'enfant réveille le cri  
terre terre à l'horizon  
et le signe arborescent  
à l'aurore du regard  
en guidant l'étoile le fer  
reconnaît son dur chemin  
de la mémoire

victoire pure entre les pures  
qu'il n'y ait qu'un mot à dire  
pour la prendre et la savoir  
à même la peau et le sourire  
que la terre se remette à croire  
en son fer et son étoile

et le temps est mûr  
il n'y a plus de corbeaux  
le soleil dans la poitrine  
le rêve revenu  
dans sa grandeur incendiaire  
les rois mages vers de nouvelles naissances  
il est dit sur la montagne que déjà leurs feux s'allument  
au cœur visible du silence  
et l'appel se fait brûlure  
le sang monte aux joues des villes  
la faucille et la colère  
sont les maîtres du monde  
dans chaque rue où chante un homme  
habillé de leur lumière  
le vent brise les larmes  
sous le masque des aveugles

## ACCEPTATION DU PRINTEMPS

je parle d'un temps neuf luisant  
et d'une fraîcheur bleuie  
à l'or des lourdes eaux  
serties de lents poignards  
les portes sont ouvertes ivoire des fruits mûrs  
je parle de constance  
les poitrines saignent  
elles s'offrent à la majesté de la nuit

au cœur des déchirures  
l'attente se fait flamme  
de nains soleils saluent les langues de cristal  
ceux qui partent dévorés par leur écho  
mais le galop du sang  
parmi de lisses larmes  
aux sources incroyables  
partage les voix les justes et les dures

je parle de ces sources  
que le secret des mains de femme  
a su garder intactes  
au terme de leur braise  
qu'importe leur éclat  
si pour perdre la route  
elles s'égarent sous la cendre  
se couvrent de l'ardente fidélité du silence

elles ne savent que dire  
sourdes incandescences  
blessures plus profondes  
que les pays dormants  
de qui je parle — sable —  
n'a pas nom en ce monde  
où le printemps par touffes  
s'arrache à la nuit vaincue

que n'ai-je forces incultes

des enchantements de lumière  
greffé la vie fragile  
au rire robuste des montagnes  
où de vieilles mémoires de terrains en friche  
sommeillent dans ma chair  
entends dehors l'immensité  
se briser dans les arbres

le fruit des castagnettes  
s'éclaire à la cascade  
vous réveillez le feu scellé  
à l'aube trompeuse  
voici les vents figés  
dans les robes des dormeuses  
dansez la nuit des âges durs ô pierres  
les nombres et leurs proies visibles ici-bas  
jusqu'à éclater en rire de sang  
que la terre advienne sur terre  
et se multiplie la graine de son règne

## LA FUIITE

poème dramatique en quatre actes et un épilogue

## PERSONNAGES

Le PÈRE,  
LA MÈRE,  
LE FILS,  
LA FILLE,  
LE RÉCITANT,  
LA PREMIÈRE RÉCITANTE,  
LA DEUXIÈME RÉCITANTE,  
Des fuyards, hommes, femmes, vieillards, enfants, des soldats  
déguenillés, des  
gendarmes, etc.

## PREMIER ACTE

*La scène représente un intérieur, une table au milieu.*

## SCÈNE PREMIÈRE

LE PÈRE, LA MÈRE, LA FILLE.

LE PÈRE.

La lampe s'est éteinte une tache rongait l'obscurité elle respirait encore  
la lumière  
l'obscurité n'était plus nette précise lucide mais sale et ruinée  
une plaie boursoufflée de l'injure faite au langage  
et dans la mauvaise substance d'un feu froid bleui aux bords des robes  
dansantes  
des cercles luisants déformés par la constante rumination du  
grouillement  
je me souviens — dans cette lumière coagulée mêlée à la globulaire  
teinte étrangère à ce que l'on connaît —  
je me souviens qu'alors en sautant par-dessus les ruisseaux d'air pour ne  
pas toucher des pieds la mouvante éclaboussure  
et aérien soigneux translucide vint mon ami Karmok — c'est ce nom  
curieux que prit sa drolatique apparence et je ne sais toujours  
pas pourquoi —  
vint me visiter et tout en m'amusant par ses cabrioles qui mettaient en  
jeu les particularités de sa conformation m'incita à le suivre jusqu'au bout  
de son monde lacté et riant  
À peine étais-je né à la puissance des formes environnantes  
et ne devais dépasser en années les premiers chiffres deux peut-être trois

c'était de lui que je tirais toute la science de mon éblouissement

LA MÈRE.

L'affection que nous donnons c'est nous qu'elle lie à l'être aimé  
mais lui l'être aimé s'y complait comme dans son élément coutumier  
aussi la tendresse dont l'entourent les gestes invisibles de la douceur  
dépensée  
la saveur saisonnière d'un fruit inventé  
il la quitte pour chercher une amitié dont il serait maître  
les appels ne manquent pas au trot au galop des aventures  
qui vous ravissent l'âme dans le fol enchantement des dangers que l'on  
court

LE PÈRE.

Il y a un ciel velouté des enfants il est caché à la prudence de nos  
fondements  
une frénésie sans nom une ivresse de promesses s'y dépose comme une  
poussière de peur  
où les enfants ont placé leur sommeil secret et cruel le sommeil du  
meurtre l'innocence du sang

LA FILLE.

Mais il n'y a pas de mal à cela c'est leur innocence qui parle

LA MÈRE.

Dès que les premiers pas de l'oeuvre balbutiante eurent accompli le  
circuit qui va de la fleur à la voix  
vous pouvez en être sûr des raisons criminelles vous ont déjà volé votre  
enfant  
volé le sang la part de votre sang  
et même s'il reste près de vous l'appel qui ouvre en lui le vide d'une  
tenace promesse  
dirige ses gestes sonne dans sa voix  
il est absent pendant la présence ainsi présent jusqu'au suprême  
ravisement

LE PÈRE.

Peut-être est-ce déjà le néant d'où il est né qui le rappelle ?

LA FILLE.

Le jeu la vie l'ivresse n'ont pas les aiguilles de leurs signes tendus vers ce  
silence

LE PÈRE.

Qui sait ? Si la promesse ne peut être tenue ?

LA FILLE.

Aucune promesse faite par l'air ne peut mener ailleurs qu'au vide tout au plus déchaîne-t-elle le vent

LE PÈRE.

Quand la vie grandit l'oubli se définit et s'enracine en vous  
c'est lui qui grandissant vous facilite la tâche de mourir calmant le vent  
quand l'heure venue tout coïncide aussi bien l'oubli de vos désirs  
insatisfaits  
que la disparition de ces désirs dans un geste d'apaisement où se  
confondent existence et absence  
c'est le patient travail du soutier de la nuit  
je parle sans tristesse aucune je constate  
qui pelletée après pelletée érige l'édifice d'une consommation toujours plus  
souterraine

LA MÈRE.

Si elle n'était accompagnée de cet abandon progressif et de cette lente  
construction la mort serait insupportable  
chaque mort broyerait le monde des vivants aussi est-il donné que  
malgré la douleur naissances et morts se succèdent sans troubles  
profonds  
sur la masse infinie de ceux qui les uns après les autres sont tenus sous  
l'éclairage violent de la joie

## SCÈNE II

LE PÈRE, LA MÈRE, LA FILLE. LE FILS entre.

LA MÈRE.

Mon fils pourquoi cette tristesse nous parlions de ceux qui passent par le  
violent éclairage de la joie  
d'où rayonne comme un couronnement une si forte vérité qu'elle  
emporte jusqu'aux visages de la détresse

LE PÈRE.

Mon fils ne pouvons-nous rien pour toi ?

LA FILLE.

Frère si je puis t'aider  
rappelle-toi les heures de nos chants par la folie des sentiers  
et le sang bouillonnant de nos courses perdues et du temps perdu à en  
retrouver le sens

LE FILS.

Personne ne peut rien pour moi  
la solution se trouve en moi-même mais elle n'est pas mûre

et je vous prie en pensant à l'affection que je vous porte  
profonde et véritable de me laisser préparer en silence  
les éléments de la lutte que je vais entreprendre  
je sais qu'elle sera dure ni défaite ni victoire ne m'enchantent ni ne  
m'effraient d'avance  
mais je dois être seul devant la lutte pour me vaincre et me conquérir

LE PÈRE.

Ce sont des paroles de dignité et de courage  
j'approuve et respecte cette solitude peuplée de dimensions pour nous  
autres invisibles  
où l'homme grandit lorsque resté en face de son image  
même s'il doit en souffrir procède au rigoureux inventaire

LA MÈRE.

Mon fils je ne voudrais le voir souffrir  
que désires-tu pour être heureux  
je le ferai

LE FILS.

Toi dont la tendresse m'est si chère  
qu'à tout jamais elle me paraît irremplaçable  
je ne voudrais te faire de mal  
mais je vous dis à tous je ne sais pas encore ce que je veux  
je ne sens qu'un appel informe une force de vent qui se lève  
une odeur suave entre toutes et inconnue qui passe altière et encore  
passe  
à une certaine distance de moi je ne saurais en préciser la direction ni le  
poids ou la matière  
c'est une pensée douce et tenace et en même temps ce sont des griffes  
qui me tiennent  
je suis le maître de cette pensée qui est à moi mais je me sens esclave de  
la force tentatrice qu'elle répand autour d'elle

LA FILLE.

Veux-tu dire par là qu'il est fini le temps des boîtes à lézards ?

LA MÈRE.

Fini le temps des figues volées ?

LA FILLE.

Le temps des nages savantes et rapides ?

LE PÈRE.

Celui des pipes de pommes de pin ?

LA FILLE.



Les grands bateaux en bois de caisse ?

LA MÈRE.

Celui des pêches miraculeuses ?

LE PÈRE.

Et les oursins les bêtes curieuses ?

LA FILLE.

Les pierres précieuses sur les plages ?

LA MÈRE.

Les haltères les canifs ?

LA FILLE.

Et les mantes religieuses ?

LA MÈRE.

Les fleurs rares en porcelaine ?

LA FILLE.

Les détectives les inventions ?

LE PÈRE.

La neige au goût aigu de lame ?

LA FILLE.

Les langues secrètes et enivrantes ?

LA MÈRE.

Les bagages des fous rires ?

LA FILLE.

les glissades sur les rampes ?

LE FILS.

Fini fini

une porte fermée une porte ouverte

une page qu'on tourne

j'étais pris au piège de la joie

et j'ai joué la joie jusqu'à sa dernière chance

je n'ai perdu je n'ai gagné je suis le même

### SCÈNE III

*Brusque obscurité. Le visage seul du RÉCITANT apparaît éclairé.*

LE RÉCITANT.

Nous avons vu le père dès son plus jeune âge

appelé par cette voix qui de père en fils se perpétue à une cadence

toujours plus rapide

et se précipite elle qui fut semence de vie

sur le fruit de cette vie et de semence en fruit

tout est désir qui s'enfoncé et s'engouffre où donc mènera l'avalanche de  
cet enfer à double face  
le fils est là au centre même de la destinée circulaire  
et les destinées autour attentives à la génération centrale  
s'y lient et sont prêtes à la suivre  
mais elle au centre est aveugle et impuissante au plaisir comme à la  
douleur  
collée à la terre à l'écorce à la pierre  
elle colle sa peau ennemie à l'eau de taffetas à la satinée fraîcheur du  
sable de nuit  
pendant coulez galets des alluvions secs par les déchirants étés grattés  
dans la faim de la terre  
baves australes aux commissures fatiguées des horizons  
et toi cristal du nord dressé dans l'incandescence coupante et anguleuse  
de l'œil  
et la sévérité du jugement  
tu fixes l'acide d'un réveil profondément ancré dans les couches de l'être  
qui dépassant le corps et le matin enveloppant  
voudrait d'un coup de lance se hausser jusqu'à la cruauté de voir autour  
de lui avec délice  
se tordre la douleur et la veule lamentation des gens à peine éveillés à la  
solitude de terre

Mais le voilà s'essayant à l'école des jeux  
touchant d'un doigt rapide ce qui déjà mûri s'offre tout naturellement  
je le vois aux premières angoisses de la découverte  
et maintenant il rentre d'un court voyage  
comme si devant lui la mer immense déployée  
il la touchait du bout du doigt pour savoir combien vaste est l'existence  
le temps passe  
et tant qu'on y pense le temps passe

*(Il disparaît.)*

#### SCENE IV

*Lumière. Autour de la table sont assis LE PÈRE, LA MÈRE, LE FILS, LA  
FILLE.  
LE PÈRE.*

Nous voilà encore une fois assis autour de la table moi sur la même  
chaise tournée au nord et de chaque point du globe une vie

canalise vers le feu central ce qu'elle a pu y trouver.  
placée comme elle fut dans la capacité de ramasser  
de rejeter de croire et reconnaître les données de la terre

Nous voilà encore une fois réunis après des temps mauvais ou bons et  
chaque journée il faut l'admettre a eu son jour et sa nuit  
et la nuit ne fut que nuit nuit opaque soit dans l'inconscience du temps  
soit dans la lutte par la boue des heures pour atteindre les claires  
vigieurs des mouvements premiers  
maintenant nous voilà encore une fois réunis ne pensons qu'au jour de  
ces jours  
qui était jeu et légère parole détachée de la chair de la vie  
laissons la nuit lourde s'enfoncer et fertiliser la terre  
puisque c'est d'elle qu'est engendrée la richesse presque musicale de  
l'espèce  
fêtons ces jours qui nous ont ouvert la carlingue de la joie  
et nous ont montré l'infinie variété de lumières  
comme des plantes explosives et des lieux inflammatoires où l'exaltation  
venue soit par les yeux ou le toucher ou l'ouïe  
confondait l'invisible individu dans la totalité oublieuse de soi-même

Bien que le sentiment y soit essayons de nous tenir à la surface lisse fine  
membrane d'air de la joie  
et en retenant nos souffles contemplons la promesse à la mesure des  
souvenirs  
sachant qu'entre la tristesse le désespoir d'un côté et la joie de l'autre la  
différence n'est peut-être pas aussi grande que les mots qui les  
déplacent  
que nécessairement liés ils s'engendrent réciproquement  
en se haussant chaque fois l'un sur les épaules de l'autre pour toujours  
dédaigner ce qui est resté en arrière

Je puis dire pourtant qu'arrivé à une certaine hauteur qui est donnée à  
chacun  
si ce n'est pas lui qui se l'est comptée selon le pouvoir de l'abstinence  
ou la vanité des plaisirs qu'il a éprouvés à l'âge de démesure  
arrivé à l'âge de cette lenteur il ne regarde plus que derrière lui  
chaque fait encastré dans le diamant d'une bouteille  
où des forçats font entrer les navires immobiles coupés du mouvement

précédent et de celui à venir  
et figés dans l'immortalité d'un sourire de pierre  
LE FILS, *avec une certaine violence, se levant.*  
Pourquoi retenir mes pas tendus vers la recherche musclée de ce  
qu'aucun de vous n'a encore vu ni connu  
comme le vent qui s'engouffre dans l'impasse des roseaux  
vous n'avez manqué de la violence initiale et de l'impétueuse clarté  
et je ne dis pas qu'elles ne furent encore plus fortes et qu'elles n'allèrent  
plus loin que celles qui vous ont précédées  
mais le temps ne serait-il pas venu pour moi dont la vie ne pèse pas lourd  
sur les épaules  
de franchir même en la risquant ce qui nous blesse et nous ronge du  
connu  
pourquoi ne pas permettre d'essayer et de jouer la ferveur qui m'y  
pousse ?

LA MÈRE.

Depuis que le monde est monde et la chair détachée de la chair  
la douleur a frappé ce que fut la joie de donner  
ce que l'on croit être don de soi-même et pure générosité puisque tout  
enfantement fut marqué de la couronne de grâce  
n'a été que joie et pure exaltation aussi faut-il qu'on les paie  
car la chair détachée de la chair s'en va vers d'autre chair  
et l'enfant court les bras tendus en avant vers le monde  
tandis que la mère court sur les traces de l'enfant tâchant de le ramener à  
elle  
ainsi le sort est toujours absence et pleurs

Dans le jeu subtil de donner et de prendre  
il y a aussi le refus et même le plaisir il faut qu'il tombe à l'insu de tout le  
monde  
et qu'il soit secret sans cela on ne peut le supporter

LE FILS.

C'est affreux de se savoir la cause de tant de douleur  
pourquoi aussi faut-il que lorsque je fus mis au monde  
ce soit moi et non pas un autre  
mieux aurait valu ne pas être  
et aujourd'hui encore il n'y a que deux issues— la mort ou la fuite—  
alors comment pourrais-je supporter de me savoir l'objet et le sujet à la  
fois de la désolation

moi dont toute pensée n'est que reconnaissance et amour

LE PÈRE.

C'est ce jour de déchirement dont je savais qu'il devait venir  
que j'aurais voulu voir le monde entier s'effondrer pour qu'il n'en reste  
sur aucune conscience vivante

non — pourquoi cette lâcheté je dis plutôt que tout en sachant qu'il  
devait arriver ce jour

je m'y préparais pour être plus serein et supporter le choc en pleine  
poitrine

ouvertement en face et avec la puissance du sourire  
donner cette douce parole qui est le réconfort des courageux

LA MÈRE.

il n'y a pas de mère au monde qui sans pleurer jour sur jour et nuit  
épaisse

puisse dire à son fils va ton destin t'a effleuré de ses ailes

mais toi dont la vie ne pèse pas lourd sur la balance

le plateau de la balance s'inclinera sous le poids de mes larmes

et cependant je ne puis pas retenir en toute justesse de réflexion et

d'amour ta vie légère sur la trace de nos pas lourds

LE PÈRE.

Nous aussi quand nous fûmes jeunes nous avons de même fait souffrir  
et nous n'étions insouciantes

mais un vent plus fort soufflait en nous emportant les voiles par-dessus  
pleurs et pierres

nous avons suivi les traces des hommes par le tumulte et les silences  
pour arriver au long silence qu'alourdit la pierre des ténèbres

LE FILS.

Comment pourrai-je demander qu'on me pardonne

quand je sens que même si je voulais rester

mes pas mes yeux ma voix ne sauraient écouter les décisions de ma  
raison

qu'ils m'emporteraient damné et déchiré

avec sur chaque décision l'arrêt de mort et sur chaque volonté une nuit  
de plomb

que faire plutôt la mort que la conscience d'avoir en partant laissé  
derrière moi l'odeur de mort

et rien n'est plus affreux qu'un mort vivant

Mais je reviendrai

oui vous ne m'attendrez pas en vain

je reviendrai emplis de tous les parfums de la science joyeux de tout ce  
que j'aurai vu et que par avance je sais que je vous l'aurai dû  
je reviendrai et le temps ne sera pas long car si les yeux vont vite et  
glissent sur des paroles  
les ruisseaux les glaciers les cailloux les oiseaux grands comme des pays  
les rares conformations des grottes inexplorées et les atomes eux-  
mêmes dansant dans la coupe du ciel  
tout passe en trombe comme un objet d'ivresse

LE PÈRE.

Ton ivresse sera courte notre attente à longueur d'hivers  
ici-même devant la lampe on comptera les villes parcourues  
et les glaciers et les cailloux  
et les printemps et les printemps

*(Le Fils pleure, les bras allongés sur la table.)*

LA MÈRE.

Il y a encore des fleurs dans le jardin

LE PÈRE.

Allons les voir et caresser le chant qui reste sur notre toit ce qui nous  
reste

*(La Mère et le Père sortent.)*

#### SCENE V

LE FILS, LA FILLE.

LA FILLE *chante* :

Par lourdes couches de sommeil  
s'étend le sort de ces pays  
ils ont vidé de leurs distances  
les airs des routes pardonnées  
J'ai parcouru la terre d'oubli  
et cueilli les graines d'aurore  
le vent dévisageait la mort  
j'ai fui les yeux de la clémence

Sur le ciel un seul silence  
pour la terre un seul oubli  
et sur l'aile de la mémoire  
fermons l'œil de la nuit

LE FILS.

Assez !

LA FILLE.

Mais tu chantaient bien cette chanson avec moi...

LE FILS.

Assez ! Ne pourrais-tu te taire au moment où tu vois l'affreux dilemme qui se joue de moi ? Je ne veux pas être un jouet.

LA FILLE.

Singerie ! Dans quel livre as-tu lu ces choses ? Oui, tu te déchires, te déchires, mais tu partiras, tandis que moi : « Sois bien sage, ma petite fille, tu resteras toujours notre petite fille sage. » Et pour toi : « Veux-tu du chocolat, je t'achèterai un gramophone, tu auras ta bicyclette, ne prends pas froid, mon petit garçon, tarte à la crème par-ci, notre grand garçon par-là. Il faut aimer mieux et plus les garçons, comprends-tu, car il sont méchants et s'en vont vite. » Alors, tu comprends : « tu es notre petite fille sage, tu resteras notre petite fille sage... »

LE FILS.

Je ne partirai pas. Tant de déchirement derrière moi, je ne serai capable de jouir d'une vie, quelconque vie, le sachant, tiraillé par l'appréhension d'un vide que seul, et Dieu sait pourquoi moi, et moi tout seul, je devrais emplir de ma présence.

Que vous faut-il joie ou tristesse de cette présence ?  
cela vous est égal pourvu que mon être se trouve là  
non pas pour l'être mais pour vous  
ai-je demandé à être l'ai-je voulu ?  
mais puisque je suis je dois rester  
telle est ma décision

LA FILLE., *en qui un brusque retournement d'humeur s'est accompli,  
lui mettant la main sur la tête.*

Tu es fait pour de grandes actions pour la connaissance des actions et  
pour engendrer la vie plus loin toujours plus loin  
tu es fait pour porter la souffrance et pour engendrer tant de joie que  
même la souffrance pâlisce devant son éclat  
tu dois partir par les routes et par le monde pour respirer toute la  
souffrance et pouvoir la changer en joie  
ceux que tu laisses derrière toi en ont fait autant  
et tout en le sachant cela ne change rien telle est la substance de la  
douleur qu'elle semble toujours neuve  
et la nécessité même de souffrir  
pars en paix avec le souffle frais du vent  
je resterai ici mon rôle n'est-il pas de consoler

et quelle serait la meilleure consolation sinon la pure venant de ceux qui  
en ont le plus besoin  
ils s'y connaissent  
et garderai l'esprit vivant dans la maison  
jusqu'à ce que la force d'épuisement s'approchera de la saturation de la  
terre et retournera à la terre

LE FILS.

Oui je sais que c'est mon âge qui me dépasse et le vent et je le sens en  
moi

ainsi doivent sentir les femmes en train de devenir mères  
une impulsion irrésistible et inexplicable  
personne ne voudrait que resté sur place je me morfonde  
et que je morde le mors jusqu'à ronger mes dents  
dans l'impuissance et la contrariété du sort  
car où serait-elle votre fierté de voir bouger autour de vous  
une bûche morte coupée de la splendide forêt odorante et bruissante  
des mille sèves des oiseaux  
et de l'ensemble de la vie terre et ciel pluie et soleil  
je partirai car plus fort que mon jugement et ma volonté  
est l'appel de la nécessité et de l'harmonie indicible  
(Il s'apprête pour le départ.)

LA FILLE.

Et moi je resterai le Silence

(*Rideau.*)

#### DEUXIEME ACTE

*La scène représente le même intérieur.*

#### SCENE PREMIERE

LE PÈRE, LA MÈRE, LA FILLE.

LE PÈRE.

Quand j'étais jeune la tendresse autour de moi me semblait due et me  
blessait car j'y voyais l'entrave  
tout enseignement des choses de la vie et ce que j'apprenais moi-même  
lorsque je découvrais chez les plus âgés leurs quotidiens soucis et  
leurs soucis pour moi qu'ils me cachaient étaient déjà une entrave  
la préparation aux difficultés de partir  
ma jeune vie était désir



et pour l'accomplissement de ce désir le seul moyen était partir  
je doutais de la valeur de tout ce qu'on pouvait m'offrir  
l'application de ma vie était que je puisse moi-même m'en saisir

Alors tu sais je suis parti et en apprenant le dur métier de la douleur et de  
la joie  
et de la fierté dédaigneuse de toute facilité  
et en riant et me moquant et en mâchant la solitude et en cachant les  
larmes sous les toiles d'araignée de l'alcool de l'insomnie  
je t'ai trouvée

LA MÈRE.

Je sais et ma révolte aussi contre la tyrannie des miens  
m'a fait voir en toi la liberté mais là les chaînes c'était moi qui les avais  
forgées  
de ma propre volonté et j'en répondais  
et de tes chaînes je me suis délivrée en enfantant ce fils  
et les chaînes encore plus lourdes m'ont brisée mais je me suis dressée  
contre la fureur du temps  
et travaillé encore travaillé et les longs couloirs de la jeunesse  
s'épaississaient  
les cheveux noirs cachaient mal les blancs  
je l'ai soigné mes mains devenaient livides à force de le caresser le  
dorloter  
ma peur plus grande de le perdre  
c'est si frêle une petite vie et si soyeuse  
mes yeux pleuraient mes mains étaient toujours plus courageuses  
ma seule joie était l'angoisse lorsqu'il grandit j'ai su que sa vie était à lui  
cachée au cœur de ceux qui la firent  
et détachée comme un beau fruit  
du tronc rugueux de l'arbre qui le porte

LE PÈRE.

Tout en pensant à lui je voulais que tu gardes tes forces illuminées de la  
beauté des soirs d'automne  
je savais que la nature de l'homme fait violence à la tendresse  
que tout amour retient ce qui pousse vers l'inconnu du vent  
et que nos bras tendus dans cette fuite ne saisiraient que le vide  
mais c'est de fuite impétueuse qu'est faite la substance de la vie  
celui qui veut que l'on oublie où mène cette fuite  
et n'en connaît que la vanité sans savoir qu'en passant par la vieillesse

la tombe s'éclaircit et prend contour de consentement de paix  
ne mérite pas d'avoir connu la joie ni d'avoir souffert dans l'exaltation  
d'aimer

LA MÈRE.

Mon fils toujours présent tel une pensée en mouvement

LE PÈRE.

Je voudrais comme dépassant les traces de sa course que mon inquiète  
absence puisse redresser les défaillances de ses pas

LA MÈRE.

Il marche droit sa joie plus forte que notre angoisse

LE PÈRE.

Deux faces sont à l'homme ce que l'eau est au feu  
l'une n'est rien sans l'autre toutes seules elles submergeraient la vie  
mais pour la conduite de son cycle quoique visibles alternativement  
elles se complètent et se prolongent dans la substance d'une couleur  
unique

## SCENE II

LE PÈRE, LA MÈRE, LA FILLE.

LE RÉCITANT *entre, salue les présents, s'assied un peu à l'écart des autres.*

LE RÉCITANT.

Je le vois visitant une grande ville en Italie  
le plan en mains il parcourt les rues  
en regardant maison après maison

LE PÈRE.

Il était toujours précis il disait que les nombres chantent

LE RÉCITANT.

Soigneusement dans les musées il embrasse chaque objet dans sa soif et  
ne le trouve pas à son goût  
cela viendra plus tard quand il n'attendra pas des choses mortes la  
tendresse

mais il veut savoir ce qu'est la beauté de quoi elle est faite  
et malgré le respect pour elle il sent qu'il est plus fort encore par ce qu'il  
demande à la vie

LA MÈRE.

Il nous écrit que le monde est grand

LE RÉCITANT.

Je le vois se retourner sur le pas des filles fines  
et le sourire crispé de la timidité qui se donne un air supérieur

je le vois lisant lisant et déchiffrant  
je le vois inquiétant de tant vouloir savoir  
passant devant les gens sans les voir comme le vent à travers leur  
apparence  
mais de la grandeur d'une vie harmonieuse ne pouvant s'empêcher de  
respirer le fort parfum  
je le vois sur un bateau en plein orage  
pas découragé liant conversation  
on l'aime bien car la fraîcheur de ses yeux interrogateurs émeut  
et on sent la force sous ce brin d'homme encore obscurci encore  
nuageux  
je le vois regardant une grande fille rousse  
et puis sur la pierre de l'Acropole regardant la mer si claire  
claire comme la flûte de ce pâtre au canal de Corinthe sur ce pont  
merveilleux  
que le mât du bateau atteint le ciel jamais le monde ne sera assez grand  
pour la joie de le connaître

LE PÈRE.

Béni soit la beauté de ce monde dans chaque grain de sable d'où il s'est  
élevé

LA MÈRE.

Vide est la maison qu'on a bâtie pour la vie quand le souffle sur quoi elle  
reposait en est sorti

LE PÈRE.

Comme le commandant d'un navire mon jugement doit regarder droit  
devant lui

LA MÈRE.

Vide est le cœur de la parole quand le souffle qu'on a créé n'est plus là  
pour l'emplir

LE PÈRE.

Regarde ta fille à qui tu as donné une âme de beauté et d'harmonie

LA MÈRE à LA FILLE.

Tu seras toujours notre fille bien-aimée près de moi et tes enfants seront  
les miens

LE PÈRE à LA FILLE.

Tu dégageras le foyer de ton cœur des scories du monde et dans ton  
amour nous reconnaitrons le nôtre

LE RÉCITANT.

Je le vois loin à la campagne sous le soleil brûlant. Je le vois avec une

grande bande joyeuse d'enfants. Je le vois seul. Je le vois près d'une fille blonde allant à la plage se baigner. Je le vois sur un âne. Il monte sur le Vésuve. Je le vois veiller de longues heures sous la lampe, ses yeux de nuit sont rouges. Il a pleuré. Puis il se laisse essuyer les yeux par la grande fille blonde. Je le vois souffrir et se réjouir. Sa souffrance vient de grandes appréhensions. Sa joie des petites. Une orange le réjouit. Une pierre. Un vieux moulin. Un curé le fait rire. Il trouve que c'est le plus bel endroit de la terre. Il monte dans une carriole à hautes roues. Pendant des kilomètres entre de fortes murailles les cahots de la route l'enivrent. Le paysan lui offre de lourdes grappes de raisin. Il a vu la couleur jaune du soleil. Découvert la gaieté des enfants sous de larges chapeaux de paille. Il connaît le plaisir de rentrer et la terrasse déjà familière. Le délice après la fatigue de la marche, quand on se sent purifié à l'intérieur, comme une nudité nouvelle. Une nudité cinglante, une brûlure. Et la fraîcheur. La beauté neuve et celle de la ruine. Et aussi l'avarice de la tendresse. La colère d'homme celle qui déjà fait souffrir pour éprouver la force de l'amour. Je le vois triste à cause de cela. Une subtile mélancolie fait des ravages et parce qu'il souffre, à son tour il fait souffrir. Déjà insensible, difficile à la consolation.

LA MÈRE.

Il nous écrit qu'il est heureux

LE PÈRE.

La joie rayonne dans notre immobilité

LA MÈRE.

S'il est parti ce n'est que pour son bonheur nous ne pouvions l'en empêcher

LE PÈRE.

Elle est complexe la structure d'une âme elle est faite de couches transparentes

mais le fond clair et cristallin qui chante il n'est que peu de gens qui peuvent l'apercevoir

LA MÈRE.

Une mère possède la clé et sait comment on ouvre l'âme de son enfant

LE RÉCITANT.

Je vois le temps. Je vois l'amoncellement du temps. Je vois le temps charrier de gros bagages. Je vois des orages menaçants.

LE PÈRE.

Qui donc es-tu pour apporter ici en plein jour de notre douleur des nouvelles angoissantes et de mauvais présages

qui donc es-tu pour charger d'une brumeuse poudre de châtiment la  
claire vision que nous gardons dans l'espoir ?

LA MÈRE.

Il nous écrit qu'il est heureux

LE PÈRE.

Qui donc es-tu pour prédire misère quand la jeunesse est faite pour vivre  
l'heure et la plus belle ?

LE RÉCITANT *se lève.*

Je suis le temps

*(Un moment de silence.)*

LA MÈRE.

Je ne veux plus entendre le temps  
je sais qu'il trotte et qu'il m'entraîne dans son sillage  
mais le temps que j'ai mis à réaliser l'image du fils  
était à moi création de mon sang  
aussi l'ai-je arrêté dans ses phases diverses  
qui vont du berceau aux premiers souliers au tablier d'école aux  
tourments des examens aux fous enivrants des courses de  
sauterelles  
il s'arrête au départ quand la montre s'est brisée contre la roche  
anguleuse

*(Elle sort.)*

### SCÈNE III

LE PÈRE, LA FILLE, LE RÉCITANT *qui de temps à autre regarde des feuillets, les  
classe devant lui.*

LE RÉCITANT.

Je le vois timide les mains serrées dans les poches traversant comme un  
hanneton des salons élégants. Je le vois en proie à d'indicibles angoisses.  
Pauvre, mais courageux, faible et fort à la fois, la nuit penché à déchiffrer  
les interdictions. Il rejette tout ce qui est connu, accepté, acquis. Dans sa  
rage rien n'est épargné, ni le sang familial, ni l'honneur tel qu'il est  
pratiqué, ni la beauté consolante. Tout est compris dans son mépris  
violent. Il devient méchant jusqu'à l'ivresse. Il dédaigne richesse et amour  
et ce qui est exploitation de la vie. L'homme, il le voit enfermé dans un  
doute universel. Au mal il veut répondre par le mal. Et pourtant je le vois  
pleurer en secret. Il pense à la mort. Mais le rire engloutit le monde et la  
mort qui y est comprise. Je le vois loin du monde, déjà pensant à la  
solitude éternelle. Je le vois donnant le sou au passage du pont à Péra. Je

le vois mordillant le grain de blé sur une plaine de l'Herzégovine. A Galata, le chapelet des marchands ambulants unissant au chant des diverses marchandises les artères principales, cependant que, grain après grain, comme se jetant à la mer, il marque du cachet brûlant du soleil le songe fixe et inamovible. Je vois l'inondation. La pluie d'étoiles filantes. Je vois la grande éclipse, les bêtes allant se coucher. Je vois l'hiver et le découragement du soir. Le temps passe lentement, on ne sait plus quand finiront les ténèbres. Je le vois jouer aux échecs. Je le vois méfiant envers une femme blonde qui pourtant l'aime, qui le soigne dans sa maladie, l'enveloppe dans des draps blancs mouillés et le nourrit comme un enfant ; elle lui donne du courage. Je le vois poursuivre un grand rêve qui le rend hautain et insensible. Il torture autour de lui et se torture lui-même. Il poursuit un grand rêve indéchiffré. Cependant, dans des tripots grisonnants, dans des banques somptueuses, à l'ombre des monceaux de ventre dans le silence louche des cimetières et jusque sur les pas bondissants des jeunesses joyeuses des forêts, je vois une lente préparation algébrique, celle d'un bouleversement, la fureur canalisée au moyen de paroles pénétrantes, de l'agacement des mouches, de la maladie lentement amenée avec tous les aspects coutumiers de la vie, je vois l'agacement de la mort, sa mise en état de perpétuelles soldes, soldes de printemps, d'hiver, d'automne, de sud, d'est, d'ouest, que sais-je, accessible à toutes les bourses, apanage de tous les âges, la grande dissolution...

*(Le Père sort, accablé.)*

LE RÉCITANT *continuant.*

...la graisse des cadavres extraite au moyen de procédés modernes, la danse effrénée sous la pluie, la pluie d'argent, des pans de murs qui s'effondrent et encore des rires béats trempés dans la mousse de champagne, les charognards se préparant à tirer profit de tout, ceux qui savent que le temps est compté ; je vois la préparation à l'affolement qui précède le jugement, l'affolement de la bourse, de l'honneur, des trains, des bandes hétéroclites, des monceaux de matelas et la terre nue.

#### SCÈNE IV

LE RÉCITANT, LA FILLE.

LA PREMIÈRE RÉCITANTE *entre.*

LA PREMIÈRE RÉCITANTE *se penchant vers LA FILLE, confidentiellement.*

La guerre éclate de partout. Les pays s'entremêlent comme sous l'action désespérée du vent, des paperasses ramassées dans la hâte du hasard. Ils

se couvrent de guerre, comme d'un bruit infâme.

LA FILLE.

Je suis le Silence.

LA PREMIÈRE RÉCITANTE.

C'est parce que tu es le Silence que je te confie le brisement des horreurs.  
Que personne ne le sache.

LA FILLE.

Je suis le Silence.

LE RÉCITANT.

Je le vois se débattant dans les mouvements de la générosité

LA PREMIÈRE RÉCITANTE.

Deux femmes se disputent la joie de le garder parmi les biens vivants

LE RÉCITANT.

Il veut offrir son corps et son âme au bûcher infamant comme punition

LA PREMIÈRE RÉCITANTE.

Deux femmes dans un même élan veulent le garder parmi les biens vivants

LE RÉCITANT.

Je le vois sous le signe de la désolation et sans pouvoir

LA PREMIÈRE RÉCITANTE.

Deux femmes lui ont tendu à bout de bras leur pureté pour sauver son  
âme et son corps

LE RÉCITANT.

Je le vois déchiré enchaîné

il pleure les morts il pleure les vivants

LA PREMIÈRE RÉCITANTE.

Heureux ceux qui sont morts avant d'avoir connu la boue

LE RÉCITANT.

Je le vois malade. Bien des gens sont morts dans la cité. Je le vois fermer  
les yeux et appeler la paix. Sa fièvre est faite de tranquillité. Je vois la  
femme blonde s'approcher de son lit. Il lui crie : « N'approche pas tu vas  
prendre mon mal »

LA PREMIÈRE RÉCITANTE.

Elle dit : « Sans toi il n'y a plus de bien ».

LE RÉCITANT.

Et je le vois guérir peu à peu. Où donc est sa reconnaissance ?  
Amertume,

limon de l'acidité, il en veut au monde d'être encore présent.

LA PREMIÈRE RÉCITANTE.

Deux femmes offrent leur pureté pour le rachat de son âme

LE RÉCITANT.

Personne ne peut plus respirer dans l'épaisse atmosphère de mensonge  
de ruse de trahison

LA PREMIERE RÉCITANTE.

Deux femmes arrachent la vérité de leur être pour la lui donner

LE RÉCITANT.

Je le vois dans l'angoisse s'arracher à leur vérité ne voulant plus lutter  
qu'avec la mort

LA PREMIERE RÉCITANTE.

Toutefois la vie est plus forte qui fait passer la tendresse des mères dans  
le cœur des femmes plus jeunes

LE RÉCITANT.

Aussi est-ce leur courage leur vaillance qui l'emportent sur les noirs  
desseins de la mort

LA PREMIERE RÉCITANTE.

Elles inventent déjà les gestes qu'elles auront plus tard envers leurs fils

LE RÉCITANT.

Je le vois déchiré, déchirant. Ni la faim ne l'atteint, ni l'hiver, ni le fer. Il  
poursuit son rêve indéchiffré. La nuit, à nouveau, je le vois penché sur  
les secrètes interdictions. Il veut se pencher si loin dans la vie qu'il en  
atteigne le fond, le néant. Et dans la grande dérision de la catastrophe qui  
en chacun touche du doigt une plaie ouverte, il rit, torture, il ment et je le  
vois même s'adonner aux grimaces de la vanité.

LA PREMIERE RÉCITANTE.

Deux femmes dans leur pureté ont reconnu sa pureté

LE RÉCITANT.

Elles voient en lui l'enfant dont il a voulu se débarrasser. Je le vois seul  
avec sa solitude comme bouclier dans une montagne. Il fréquente les  
bordels de Genève. Il boit vite le vin pressé pour de nouvelles  
entreprises. Il veut que le carnage prenne fin. Lui qui a senti résonner en  
lui l'écho de toutes les plaintes qui affluent, il veut seul, crier à la face du  
monde, le mensonge, l'imposture, le dégoût, pour que la soldatesque ivre  
de discipline, en tremblant, laisse tomber les armes de ses mains. Folie !  
Personne n'entend. A peine un froissement de papier dans le silence  
neigé. Un froissement glacial, lui-même n'est qu'un papier que l'on jette  
négligemment. Ce sont les affiches de la brasserie, quelques fous comme  
lui pourchassant un rêve indéchiffré, quelques pauvres braillards,  
quelques vieilles anglaises lymphatiques de pleurnicheries, toujours prêtes



à faire un brin de bien, les pauvres, qui lui font face. Et dans sa faillite il ne distingue plus le droit de la justice, les hautes idées des barbes longues de sept mètres et les piliers des lupanars s'entrechoquent comme les bâtons d'une danse vieille de milliers d'années, tout est vanité et découragement.

LA PREMIERE RÉCITANTE.

Je le vois pourtant s'approcher d'une jeune fille qui a souffert et qui pour avoir caché ses blessures, a pris au rayonnement du ciel la joie des regards chauds et approuvateurs.

LE RÉCITANT.

Je le vois souffrant d'être cruel envers celle qui l'aime et l'a soigné.

*LA PREMIERE RÉCITANTE, sous l'emprise d'une émotion intense, jouant pendant la scène qui suit le rôle de la femme. L'éclairage change l'aspect de la scène et donne une apparence nouvelle aux deux interprètes.*

Je t'ai aimé comme personne plus ne t'aimera. Tu as été pour moi et le fils et le frère, et l'amant et le père. Tu as été mon monde et hors de toi il n'y a plus de ciel.

LE RÉCITANT, jouant le rôle du Fils.

C'est mon destin d'être cruel.

LA PREMIERE RÉCITANTE.

Savoir ta vie emmêlée à celle d'une autre femme, moi qui te connais et t'ai choyé. Que ne suis-je pas morte plutôt que d'être arrivée là devant ce seuil de braise infranchissable !

LE RÉCITANT.

Je t'ai aimée. Personne n'est plus près de mon cœur que toi, à qui je dois d'avoir connu le fier courage dans la pureté. Mais il y a une telle détresse qui me touche, et si profondément, chez l'autre femme, chez cet enfant, que rien ne peut me retenir.

LA PREMIERE RÉCITANTE.

Personne ne saurait te supporter comme moi, moi qui ai supporté ta cruauté, ton injustice, ta tristesse, sachant combien il m'était doux de souffrir pour toi, pour que tu sois le grand, l'unique.

LE RÉCITANT.

J'étais enfant quand tu m'as connu, par toi je suis devenu grand. Ainsi, quand j'ai été encore plus jeune, j'ai dû quitter, me séparer, j'ai dû partir, car je sentais la feuille morte gagner en moi la pourriture, la moisissure. J'ai à nouveau senti venir ce vent qui dut me prendre à son bord.

LA PREMIERE RÉCITANTE.

Dis-moi si tu m'aimeras encore.

LE RÉCITANT.

Jamais je ne pourrai effacer ta vie de la mienne, ce que tu as fait de moi. Mais, vois-tu, je sens une lâcheté mystérieuse répandre son parfum angoissant et enveloppant en moi, car je dois courir vers l'autre femme qui ne sait pas vivre et qui a souffert. Je dois la secourir.

LA PREMIERE RÉCITANTE.

Qui te connaîtrait mieux que moi ? Tu suis un rêve indéchiffré. Aucune femme n'aura la force de supporter ton déchirement. Tu fais souffrir pour que la vie se garde brûlante en toi. Tu reviendras. Je vais porter ton souvenir jusqu'à la fin de toute vie. Ce que tu m'as donné en m'aimant et l'amour que j'ai pour toi brûleront en moi d'une flamme longue jusqu'à la fin de toute vie. Et tu seras toujours présent.

*(Elle s'effondre près de la Fille.)*

LE RÉCITANT *reprenant son rôle de récitant, tandis que l'éclairage, peu à peu, rend à la scène son premier aspect*

Ce fut ainsi. Et toute la vie de cette femme admirable, dont le courage savait même sur les tombes et dans les larmes trouver le réconfort pour d'autres, fut empli du temps de son amour entier, inconsolable.

SCENE V

LA FILLE, LE RÉCITANT, LA PREMIERE RÉCITANTE.

LA DEUXIEME RÉCITANTE *entre, reste près de la porte.*

LE RÉCITANT *continuant :*

Mais je vois mon homme l'oubliant. Il construit des maisons, s'agite, mille plans le prennent à la fois dans leurs tentacules dispersés Un fils lui est donné dans la joie. Une joie de courte durée. Car je le vois mourant, sur une route, entouré de paysans.

LA DEUXIEME RÉCITANTE *s'avançant sur la scène.*

Sa femme je la vois mourante.

LE RÉCITANT.

Je le vois blessé, mourant, sur le brancard, je le vois dans un train, bandagé, absent.

LA DEUXIEME RÉCITANTE.

Sa femme est là qui l'attend. Il y a des glaciers et le soleil brûlant.

LE RÉCITANT.

Elle est pâle, maigre et les feuilles robustes des arbres dans le parc pèsent du fond de leur peur sur l'être frêle qui hésite encore entre l'ombre et le poids.

LA DEUXIEME RÉCITANTE.

Évadée à la mort, ne pouvant comprendre la naissance de son fils sans partage ni rupture.

LE RÉCITANT.

Il croit avoir atteint la source de son rêve indomptable. Dans l'amour et la résignation des tâches quotidiennes. Dans l'ardeur de l'amour et la fidélité de la pensée de chaque jour tendue vers le vraisemblable et le réel de ce monde. Il construit après avoir tant démolì que le sang a dû couler, qui les unit.

LA DEUXIEME RÉCITANTE.

Mais on ne construit pas à proximité de ruines.

LE RÉCITANT *vient de recevoir un message.*

Le père va mourir.

## SCÈNE VI

LE RÉCITANT, LA DEUXIEME RÉCITANTE

La Fille *sort précipitamment, soutenue par la première Récitante.*

LE RÉCITANT.

Mais il est trop tard pour l'aider à mourir. Le père est mort. Ainsi chaque naissance dans le bouquet de chaque communauté n'est accomplie qu'au prix d'une mort. Et chaque fois que naît à un nouveau degré de vie une ardeur supérieure, s'éteint dans l'âme collective quelque jeunesse, quelque ferveur.

Mourir seul et pour mourir se retirer comme un chien pudique, pour ne pas importuner, se laisser mourir aidant à la délivrance de ceux autour de soi, silencieusement, pour qui la peine sera teinte de la douceur d'un tendre sentiment, sûr de lui-même, comme après un court voyage le retour est irrévocable, sachant qu'avec le sourire du salut on va retrouver un être aimé et la mort désormais familière, ce lieu de vacances illimitées, le domaine de la légèreté aérienne de son Corps et des corps qui l'alourdissaient par le regret et l'agitation et l'insécurité et le doute, c'est ainsi que le père est mort. Et que la musique couvre le temps et en extraie les racines, picorant des souvenirs sur la seule étendue des bras, penchée pour les cueillir sans lever le sourire et le récit de la surface de terre, calme et ténue pour que la pensée retienne le cours impétueux du drame.

*(Rideau.)*

*Musique pendant la durée de l'entracte. A la moitié de l'entracte, le Récitant sort à l'avant-scène et dit : « Pensez à tout ce qui advient. »*

TROISIEME ACTE

*La scène représente le même intérieur.*

SCENE PREMIERE

LA MÈRE, LA FILLE, LA PREMIERE RÉCITANTE.

LA PREMIERE RÉCITANTE *chante, en berçant une forme imaginaire dans ses bras.*

Le vent s'est brisé s'est brisé  
contre la porte d'amande  
je suis là tu peux entrer  
trois voix entrechoquent leurs verres  
de ciel froid

Verse-moi ta voix à boire  
près du feu la nuit s'abîme  
le vent frappe sa vie nue  
à la porte de la poitrine  
sans savoir

Entre entre doucement  
ma maison est celle du vent  
ma voix court la route du monde  
sans jamais te rencontrer  
mon enfant

*(Elle laisse tomber ses bras.)*

LA MÈRE.

Toi qui berces la forme du vent  
désespérant des poids imaginaires  
tu es plus près de l'image qui t'accompagne  
dans ton désir et pas à pas t'enchanté  
que moi à qui déjà les mouvements du berceau  
firent sournoisement entendre les premiers pas du départ

LA PREMIERE RÉCITANTE.

L'amour et son fruit vont inséparables  
se prêtant la flamme  
il n'y a pas de fruit l'amour s'est évanoui  
la flamme de l'abandon

LA MÈRE.

Mais voici que le fruit s'appelle douleur

et alors c'est la passion atrocement injuste corrosive  
qui balaye les pauvres hardes quotidiennes et la fierté  
et même les fondements de la bonté désormais veuve de son âme

LA PREMIERE RÉCITANTE.

Cédant à la douleur dont se nourrit ta naissante révolte  
peux-tu faire injure à la mémoire de celui qui t'a aimée ?

LA MÈRE.

Si ma raison oscille l'oubli n'a pas encore éteint le son de son sourire.

(*A la Fille*) :

Je l'ai connu jeune ton père et j'ai cru que le monde s'arrêterait  
d'égrener sa course s'il n'était plus là.

LA PREMIERE RÉCITANTE *à la Mère.*

Il s'empressait autour de ta vie, s'arrachant l'écorce de la sienne pour  
border le lit de ta vie.

LA MÈRE.

Je dégageais du brouillard le fond limpide a de ses yeux et j'y cherchais ce  
dont il avait besoin pour être encore plus beau plus fort dans la joie qu'il  
répandait autour de lui.

LA PREMIERE RÉCITANTE.

Profonds deviennent les fourrés de l'être aimant quand il ne pense qu'à  
l'être aimé et qu'il lui faut offrir la plénitude en s'arrachant lambeau par  
lambeau à soi-même.

LA MÈRE.

Je l'ai vu s'épanouir jusqu'à la transparence et dans ses moments de joie  
me donner sa propre enfance, celle qui, appartenant en droit et en chair à  
sa mère, il croyait avoir ravie à moi.

LA PREMIERE RÉCITANTE.

Non seulement chaque moment de sa présence était à toi, mais aussi son  
passé, craintive colombe dévorée par les eaux ; et il voyait le pain pourri  
de l'avenir venir amer et intraduisible. Il voulait d'avance t'adoucir les  
angles de l'incompréhension.

LA MÈRE.

Tant d'amour ne pouvait plus être de cette vie. Alors j'en créai une autre.  
De rien. De tout. De cet amour sans bornes. Une vie plaintive et  
informe. Une vie à peine végétale, à peine minérale et animale une vie de  
peu, une vie incompréhensible dont on pouvait s'excuser, la faire grandir  
et respirer.

LA PREMIERE RÉCITANTE

Ce fut ton fils. Il t'a abandonnée.

LA MÈRE.

Oh, non, jamais ! Il reviendra.

LA PREMIERE RÉCITANTE.

Et puis ce fut ta fille. Toujours douce et courageuse.

LA MÈRE.

Heureuse soit la femme qui près d'elle a un appui aussi fidèle.

*(La Fille pleure, tandis que la première Récitante lui caresse les cheveux.)*

LA PREMIERE RÉCITANTE.

Chaque vie qui naît c'est dans la joie.

LA MÈRE.

Et cette joie tue en un quelconque point de soi une part de la vie d'un autre. Chaque parcelle de vie entraîne une part de mort, dans la guirlande, plus elle grandit, plus la mort se fait lente, pénétrante. Je l'ai senti.

LA PREMIERE RÉCITANTE.

Tu l'as voulu.

LA MÈRE.

Personne ne supporte autant d'amour sans désirer qu'une part en meure.

LA PREMIERE RÉCITANTE.

Je le vois dans son âge de père, dès l'aube, faire des additions, creuser ses yeux dans l'insomnie, pensant au Fils et à la Fille pour que ton angoisse ne t'éloigne.

LA MÈRE.

Dès ce moment chacun y vit sa peine honteux de ne pouvoir se l'avouer.

LA PREMIERE RÉCITANTE.

Et quand il sut que la peine, dont il ne pouvait plus être le témoin, n'égalerait l'attente de ton fils, il se laissa mourir.

LA MÈRE.

Il reviendra mon fils, il l'a écrit.

LA PREMIERE RÉCITANTE.

Il a sa vie et son problème.

LA MÈRE.

Mais elle est morte aussi une faible part de sa grande vie  
car l'enfant qu'il a eu remplace dans sa petitesse frêle et faible  
l'amour qu'il a voué à l'être cher  
choisi en pleine force de connaissance  
Alors cette part me reviendra

SCENE II

LA MÈRE, LA FILLE, LA PREMIERE RÉCITANTE.

LE RÉCITANT *et* LA DEUXIEME RÉCITANTE *cachés par l'ombre deviennent  
visibles.*

LE RÉCITANT.

Il a retourné la terre n'a trouvé qu'indifférence

LA PREMIERE RÉCITANTE.

Sa rigueur de cristal lui a caché le temps vivant

LE RÉCITANT.

Voici pourtant que les pleurs de son enfant détournent de lui l'inhumain  
du paysage

LA DEUXIEME RÉCITANTE.

Sur la table d'opération son fils est ligoté prisonnier et ne comprend pas  
pourquoi

LE RÉCITANT.

Déjà parmi ses appels implorants on entend crier pardonnez-moi »

LA DEUXIEME RÉCITANTE.

Comme si le poids du monde avait avancé jusqu'à ses bras faibles la  
crainte lucide de la punition

LE RÉCITANT.

Alors il fuit

ne plus voir ne plus entendre

que par la sécheresse ce qu'il y a encore de bon il en atteint l'absolu

LA PREMIERE RÉCITANTE.

Dangereux est le jeu de monter trop haut sur la crête devant l'abîme

LE RÉCITANT.

Qu'importe s'il tombe c'est le néant

le néant il le porte en lui ami patient qui sait se taire

et s'il survit que ce soit malgré l'ensemencement du rêve pendant la  
saison de douleur

LA DEUXIEME RÉCITANTE.

A-t-on le droit de tenter la mort quand on a mis des vies nouvelles en  
chantier ?

LE RÉCITANT.

Sa femme lui en indique la voie

la voie de perdition inscrite en elle

LA DEUXIEME RÉCITANTE.

Et pourtant elle a peur de l'enfer

LE RÉCITANT.

L'enfer est sur terre

LA PREMIERE RÉCITANTE.

Faut-il que dans sa haine du monde il ensevelisse celle qui lui est chère ?

LE RÉCITANT.

Son amour fut trop grand pour l'enveloppe de cette terre

LA DEUXIEME RÉCITANTE.

Elle a peur de l'enfer

LE RÉCITANT.

L'enfer est en nous

LA PREMIERE RÉCITANTE.

*Pendant ce monologue le Récitant et la deuxième Récitante s'estompent jusqu'à disparaître entièrement.*

Quitter un être après l'autre, une chose meurt pour revivre en une autre. Attendre un être cher jusqu'à ce que la mort se confonde avec l'attente. Vouloir garder ce qui s'est donné au départ. Venir et revenir, des portes ouvertes, des portes fermées. Aider et refuser l'aide. Vouloir accepter quand personne ne vous offre plus rien. Pleurer, souffrir, rire de tant de souffrance. Descendre bien bas, jusqu'à la boue, pour ensuite pouvoir remonter et que le moindre sourire de bête ou d'homme vous soit la suprême délivrance. Errer comme un souffle somnambule, par la force d'inertie, dans l'attente, et enfoncer en soi l'arme de douleur jusqu'à ce qu'on ne reconnaisse même plus l'objet de cette attente. Poursuivre en aveugle un rêve indéchiffré sans jamais en atteindre la source. Essayer de boire à toutes les sources, même celles interdites du mensonge, de l'orgueil, de l'égoïsme, de l'hypocrisie et ne pas être satisfait. Ne pouvoir vivre qu'en tuant une part de soi-même. Avoir la cruauté de l'imposer, cette castration, à l'être cher. Errer, partir, toujours partir, serrer les dents, vouloir tuer le souvenir, ne vivre qu'à sa douce et douloureuse lumière. A quoi bon ? Une vie après l'autre et de père en fils, l'espoir a fait fleurir de beaux jardins et des promesses. Toujours une grande raison vint mettre fin à l'inconscience du vouloir. Et ce ne fut jamais la fin. Douleur, douleur sur un plateau de la balance. Qu'y a-t-il de l'autre côté ? La joie d'avoir encore souffert, encore davantage, sans l'oublier. C'est cela la seule joie, après que l'on vous fit promettre pendant l'enfance que le monde serait un jeu, un grand appétit, une ascension vers les plus hautes cimes ensoleillées ? Solitude, solitude jamais rompue que lorsqu'on est avec soi-même. Vie après vie. Elle n'est pas si lente la marche qu'elle paraît à la paresse de nos yeux. De génération en génération elle se précipite vers un abîme jamais atteint. Et aucune mort



n'a jamais donné la solution aux survivants.

### SCENE III

LA MÈRE, LA FILLE, LA PREMIERE RÉCITANTE.

LE RÉCITANT *et* LA DEUXIEME RÉCITANTE *entrent.*

LA DEUXIEME RÉCITANTE *sous l'empire d'une certaine agitation produite par une discussion.*

À quoi bon cacher la vérité ? La vérité doit être dite.

LA PREMIERE RÉCITANTE *s'avançant vers elle et montrant la Mère.*

Une vie dont le déclin n'est dévolu qu'à une attente, doit être sacrée, même aux yeux acérés de la vérité.

LA DEUXIEME RÉCITANTE.

Personne ne pourra étouffer la vérité. Est-ce à la raison d'en voiler l'existence ?

LA PREMIERE RÉCITANTE.

La nature elle-même qui est faite de distances nous donne le droit de la voiler.

LE RÉCITANT.

Je vois le Fils voulant cacher, au mieux du voile même de ce rêve qu'il poursuit inlassable, sa souffrance à la mère. Il l'a blessée par son départ. Ce fut plus fort que lui. Il ne regrette rien. Il le fallait. Mais pourquoi ne pas la ménager quand cela nous est rendu possible par l'instabilité des relations et les coupures faites à travers l'espace ? N'y a-t-il pas des montagnes, des rivières, des frontières qui séparent les justes craintes des vivants ?

LA PREMIERE RÉCITANTE.

Que la seule joie de l'attente soit posée devant elle comme une planche de salut.

*(Elle s'approche de la Mère, L'aide à se lever.)*

LA MÈRE.

Il m'a écrit qu'il est heureux. Il reviendra.

*(Elle sort ensemble avec la première Récitante qui la soutient pendant que l'éclairage change.)*

### SCENE IV

LA FILLE, LE RÉCITANT, LA DEUXIEME RÉCITANTE.

*Ces deux derniers jouent les rôles des personnages qu'ils représentent.*

LA DEUXIEME RÉCITANTE, *en proie à une tension violente, se transforme dans le*

*personnage qu'elle incarne, tandis que l'éclairage a fini de changer, donnant un aspect nouveau à la scène et au décor. La Fille silencieuse dans l'ombre.*

Non, je ne peux plus me taire. J'étais esclave. Toujours esclave. La tyrannie de ma famille, je l'ai voulu briser en venant à toi. Et tu es devenu un tyran mille fois plus puissant, plus insidieux, plus dangereux.

LE RÉCITANT, *subissant le même changement, joue le personnage du Fils.*  
*L'éclairage et quelques sommaires transformations vestimentaires finissent par lui donner l'aspect du personnage qu'il incarne.*

Ne t'ai-je pas aimée comme on aime un enfant, une reine ? N'ai-je pas mis à tes pieds ce que j'avais et l'hypothèque de ce que j'aurais eu encore ? N'ai-je pas renoncé même à mon rêve, croyant avoir trouvé en toi la source ?

LA DEUXIEME RÉCITANTE.

C'est justement parce que tu m'aimais et de l'avoir su que cela ne pouvait me laisser libre envers moi, envers mon rêve à moi, car moi aussi j'en poursuivis un ; tu m'as rendue esclave et double, car je te hais tout en t'aimant.

LE RÉCITANT.

C'est toi qui prononces ces paroles toi qui as été à la racine de ma confiance, toi dont je gardais entre mes mains la pudeur comme un oiseau qui ne savait voler ?

LA DEUXIEME RÉCITANTE.

Mensonge ! Je t'ai menti. Ma pensée a toujours été ailleurs. Loin de toi. Je te craignais. J'ai cru avoir la paix en consentant à être esclave. Mais je te hais d'avoir fait de moi ce que je suis, un être invertébré, ayant peur du monde, une lâche.

LE RÉCITANT.

Ce que tu demandes, je le ferai, pourvu que tu me permettes de suivre le sillage de ta beauté, que, encore, je puisse me perdre dans la pureté de tes yeux, tant aimés, tant adorés, que sans eux je ne saurai voir, ni vivre

LA DEUXIEME RÉCITANTE.

Je suis couverte de pustules. Mon corps est à mes yeux déjà couvert de la moisissure du trépas. Je suis hideuse à voir et je me hais, comme je te hais de m'avoir fait ainsi paraître à mes yeux.

LE RÉCITANT.

Détrompe-toi, enfant plus doux que toute caresse maternelle, toi qui m'as ouvert dans l'angoisse majestueuse les paupières de la vie.

*(Il veut la toucher, elle se dérobe.)*

LA DEUXIEME RÉCITANTE.

Ne me touche pas ! Va chez d'autres femmes, le monde en est plein Ne vois-tu pas que je suis hideuse, que tout me fait horreur, quand d'autres femmes plaisent et parlent et s'habillent et dansent, et rient, enfin, des femmes qui rient, entends-tu ? Moi j'ai toujours peur, le monde me fuit comme une pestiférée.

LE RÉCITANT.

Tous ceux qui te regardent oublient d'avoir jamais vu se lever le soleil. Quand on entend ta voix, le monde semble naître à la joie et à la connaissance de lui-même.

LA DEUXIEME RÉCITANTE.

Déjà petite j'ai cru que tout le monde se moquait de moi. La jalousie de mon père— ce qu'il croyait être de l'amour— avait fermé les portes devant moi. Mais toi, que librement j'ai choisi, tu es pire. Tu as tué en moi jusqu'à la faculté d'aimer, celle de t'aimer.

LE RÉCITANT.

C'est de ma faute. Je le reconnais. Je t'ai entourée de l'instabilité de ma vie, je t'ai trop regardée comme si tu étais le monde, en toi prenaient commencement et fin et ma raison de vivre et mon rêve. Je t'ai fait souffrir parce que je souffrais.

LA DEUXIEME RÉCITANTE.

Je sais, tu as souffert et c'est de le savoir que j'ai tant été émue par toi. Aussi, ne pouvais-je te donner ce que je te devais, ce que tu avais le droit d'attendre de moi. C'est plus que je n'étais. Je t'ai aimé comme un enfant. Tu as été très doux pour moi, un frère, un père. Mais tu m'as pervertie, car je ne veux plus rien, sauf mon malheur et dans ma honte de t'avoir tant fait souffrir, je ne puis plus que m'en aller de toi et je sais pourtant que je ne pourrai vivre sans entendre ta voix douce, ta bonté, celle qui apparaît en toi après avoir été cruel. Je voudrais plutôt mourir.

LE RÉCITANT.

Enfant tu es restée, tu as gardé la violente fraîcheur de l'adolescence inculte et sauvage. Ainsi, quand on était jeune, apparaissait le printemps comme un éclat, c'était un jour précis qui ne permettait pas de passage. Pourrai-je vivre, sachant maintenant que ce printemps existe quelque part ? Y a-t-il des murs qui opposeraient l'épaule de leur force à mon désir ? Même si à jamais je ne devais plus te toucher, que je puisse t'entendre et te regarder.

LA DEUXIEME RÉCITANTE.

J'ai joué la comédie.

LE RÉCITANT.

Plus tu voudras te rendre haïssable à mes yeux, dans ta volonté que librement je m'éloigne, plus seront fortes les attaches qui m'unissent à toi.

LA DEUXIEME RÉCITANTE.

Cet attachement j'en porte aussi la marque inaltérée. Avec personne je ne pourrais m'entendre aussi proche de la voix du soir, de ce que j'aime, qu'auprès de toi. Mais ne vois-tu pas que je me dessèche Ne vois-tu pas qu'il est nécessaire que tu t'en ailles ? Laisse-moi seule j'ai mon fils, c'est le seul être que je puisse encore aimer.

LE RÉCITANT.

Mais moi aussi je l'aime.

LA DEUXIEME RÉCITANTE.

Alors prends-le, ne te soucie plus de moi.

LE RÉCITANT.

Tu veux ta liberté, ton fils te gêne.

LA DEUXIEME RÉCITANTE.

Rien au monde n'égalera l'amour que j'ai pour mon fils. Je souffrirai. Car ne suis-je pas une mauvaise mère de trop l'aimer et en souffrant et même cachant mes larmes, que lui apprendrai-je de la vie ? Prends-le !

LE RÉCITANT.

La liberté est en chacun de nous. Si elle n'est pas, tout est chaînes Celui qui a connu la liberté te dit : mieux valent les chaînes que l'on choisit que la liberté que l'on trouve.

LA DEUXIEME RÉCITANTE.

Je dois vivre mon destin. Quand tu es là je n'existe plus.

LE RÉCITANT.

Ton fils sera à toi, il n'y a que ceux qui peuvent se mouvoir auprès de toi qui sont heureux.

LA DEUXIEME RÉCITANTE *en pleurant.*

Le ciel t'en tiendra compte. J'ai su que tu étais bon, que tu es grand à la mesure de ce rêve que tu poursuis, que j'aime en toi, je sais que je n'étais pas digne de le remplacer. Tu appartiens au monde qui te réclame, qui t'attend, qui a besoin de ta chaleur et de l'espoir que tu peux donner.  
(*Elle sort.*)

## SCENE V

LA FILLE, LE RÉCITANT.

LE RÉCITANT *s'adressant à LA FILLE.*

Et toi Silence qui vois passer les choses et leurs retours

sous des formes différentes tu sais qu'elles sont les mêmes  
et les départs et les oublis des éternelles ressemblances  
ont dépeuplé ton âme et du mépris et de la passion désespérée

De même que la douleur quand elle grandit abaisse la voix  
de même la douleur conquérante totale la remet pour toujours à l'abri du  
son terrestre  
tu ne trouves l'apaisement que dans la douleur  
et toutes les douleurs affluent vers toi pour retrouver le courant universel  
de leur loi

Tu es là apaisement de la douleur  
car toute douleur déjà en s'exprimant perd l'ordre de sa virulence  
trouvant l'apaisement dans la douleur des autres  
tu la répands autour de toi et tu en gardes le secret

À quoi me mènerait la présence du fils bien-aimé  
quand déjà dans sa joie je vois poindre le malheur  
on tâche de garder la joie plus qu'il n'en faut comme après la fin du fruit  
juteux dans la bouche  
la saveur reste attachée au noyau que pourtant il faudra cracher

L'homme naît une première fois de l'inconscience de l'inconsistance  
et puis encore il naît au monde extérieur  
et encore une fois il prend conscience de lui-même et il naît  
encore une fois il croit naître mais déjà commence le déclin

car à chacune de ses nouvelles naissances il tue autour de lui qu'il veuille  
ou non  
et lorsque ce qu'il a mis au monde par l'attachement de sa force  
naît à nouveau alors il faut que quelque part il meure en lui  
et c'est là le cours naturel que l'on doit connaître pour en accepter  
l'allégeance

Mais entre connaître et pouvoir il y a encore une mer de sarcasmes  
et si l'on appelle à une nouvelle naissance l'être cher choisi parmi les  
femmes dans le but unique de lui rendre cette naissance  
peut-on le détourner de la même absurde indomptable volonté de fuite je  
dirai même d'assassinat

dont est doué chaque enfant par la force des choses et non pas par sa  
volonté réfléchie faite de tendresse et d'amour

Certes il est bon de s'épanouir dans la grandeur et la sérénité  
mais c'est la faillite de ce que fut la poursuite du rêve il faut en convenir  
et malgré la révolte de plus en plus faible par ailleurs on s'y résigne  
en y puisant un miel moins violent que celui de la passion exprimée mais  
dont le goût plus essentiel lui confère une profondeur particulière

*(Il change de place et reprend son ton de Récitant tandis que l'éclairage est redevenu ce  
qu'il était au début de l'acte.)*

Ceci est la sagesse même. Et je le vois d'abord par sa volonté entière  
essayant de s'y soumettre. Beaucoup de pensée emporte l'eau sous les  
ponts de la Seine. Puis c'est l'hiver. Ce long hiver dans lequel on  
s'engouffre ne sachant plus si jamais on en sortira. Il ressemble  
étrangement à l'adolescence qui vous a paru longue, bousculant tout  
autour de soi, et impuissante, on n'en voit plus l'issue, tant elle est  
persistante. Je le vois se déchirer le long des murs. Je le vois au centre de  
son piétinement voulant tuer en lui le souvenir. Qui est plus fort et à  
chaque tournant de rue le happe. Qu'il s'en moque, affreusement déçue,  
cela ne sert à rien, la nuit revient et elle n'est qu'un jour qui se prolonge.  
Douloureux, tout ce qui de ce monde est étranger à sa torture, le blesse  
et l'écorche vivant. Il ne hurle pas encore, mais dans sa tête la ville  
entière hurle et se débat. Il ne pense plus qu'à l'être cher et dans la  
lumière merveilleuse d'une forêt chantante de soleil, légère et profonde, il  
voit distinctement le monde qui lui est interdit. Partout derrière les volets  
clos il sent la félicité, la paix, la chaleur stable, souriante. Il est porté par  
des cahots de vagues farouches, alors il veut le mal. Tout est dressé pour  
son isolement. Des âmes charitables et fines en ont deviné la détresse. Il  
est insensible aux bons conseils. Malgré sa bonne volonté, il ne peut rien  
contre le fer rougi qui le transperce et brûle en lui. Mais la souffrance le  
grandit, brûle tout en lui, le purifie. Il se croit prêt à disparaître, mais une  
voix cachée en lui lui dit, bien faiblement, bien clairement, que ce n'est  
pas possible ainsi, qu'il y a toujours, ne serait-ce qu'à travers la poussière  
d'un espoir, un lendemain, qu'après l'hiver il y a un printemps et que la  
mort ne peut venir que lorsque chaque part d'espoir est morte en soi et  
qu'il n'en est pas encore là. Ça va venir. *(A la deuxième Récitante qui vient  
d'entrer.)* Les femmes ne sont-elles faites pour apaiser la douleur ?

LA DEUXIEME RÉCITANTE.

N'as-tu pas dit toi-même que tu ne voulais pas de pitié ?

LE RÉCITANT.

Quand il tua autour de lui jusqu'à la mémoire de ses parents  
il répudia la pitié qu'il aurait pu avoir envers les êtres auxquels il fit le mal  
sachant l'irréparable action qu'a faite le mal autour de lui  
il ne voulut en détournant sa voie leur infliger la honte de se sentir  
coupables de leur tyrannie involontaire

*(Le Récitant et la deuxième Récitante reprennent les rôles des personnages qu'ils  
représentent. L'éclairage change.)*

LA DEUXIEME RÉCITANTE.

Nous n'avons été que des enfants, chacun de nous voulant faire naître  
l'autre à la vie.

LE RÉCITANT.

Je ne pouvais vivre en sachant qu'à chaque moment tu voulais fuir.

LA DEUXIEME RÉCITANTE

J'ai vu qu'en dehors de toi, il y avait le monde et d'autres hommes.

LE RÉCITANT.

J'ai toujours voulu que tu le saches, que tu le voies.

LA DEUXIEME RÉCITANTE.

Quand tu étais là, je ne pouvais voir que toi, penser comme toi, vivre

LE RÉCITANT.

J'ai toujours voulu que tu t'affirmes dans ta propre vie, que tu  
épanouisses la beauté de ton être entier.

LA DEUXIEME RÉCITANTE.

La tyrannie et l'exclusif amour de mon père, je les ai retrouvés en toi.

LE RÉCITANT.

Ne vois-tu pas comme je souffre ? Mon fils grandit loin de moi et je me  
meurs à désirer voir vos sourires s'agiter autour de moi.

LA DEUXIEME RÉCITANTE.

Mon père est mort.

LE RÉCITANT.

Comme je te plains, tu dois souffrir.

LA DEUXIEME RÉCITANTE.

Ce fut une délivrance pour lui, il a pu enfin réunir le déchirement

LE RÉCITANT.

Il a beaucoup souffert de t'avoir aimé.

LA DEUXIEME RÉCITANTE.

Il m'a trop fait souffrir, moi je souffrais de le voir souffrir. Et il voulait

que je revienne, que je te quitte. Je n'ai pas voulu.

LE RÉCITANT.

Ainsi, chacun, quand il tue une part d'un être aimé, s'en va, tandis que celui qui reste tend ses bras voulant le rappeler à lui ; plus il le désire, plus l'autre s'éloigne.

LA DEUXIEME RÉCITANTE.

Je sais que tu souffres, mais je ne peux rien pour toi.

LE RÉCITANT.

Tu veux te rendre plus cruelle que tu n'es pour que je te hâisse et t'oublie. Mais plus ta cruauté est grande, plus fort se fait mon amour de te ramener à la douceur que, de toutes les femmes au monde, tu es seule à posséder.

LA DEUXIEME RÉCITANTE.

Je suis comme toutes les autres femmes.

LE RÉCITANT.

Il n'y a que toi qui puisses me faire du bien.

LA DEUXIEME RÉCITANTE.

Je ne te connais plus ! Le Justicier est passé sur mon chemin. Tu as été vil et cruel Tu voulais que j'existe uniquement pour toi. Mais j'ai mon fils. Et le Justicier va m'ouvrir les volets du monde. Tout y est harmonie, paix, tranquillité. Je t'ai supplié de revenir. Je me suis humiliée pour que tu reviennes. Tu as été dur. Tu n'as pas voulu. J'ai voulu être ta servante, pourvu que tu daignes, de ta hauteur justiciable, m'accepter auprès du fils et vivre à l'ombre de ta vie. Tu as été dur. Je t'ai supplié de ne pas me faire de honte, la honte de mon cœur meurtri, toi que j'avais choisi. Il n'y a pas de faute au monde aussi grande pour justifier un tel mépris. Tu as été dur. Et pour le fils, j'aurais voulu que tu puisses le voir grandir. Il avait besoin de toi et moi aussi. Tu as été dur. Tu es parti. Et maintenant que j'ai compris la voie du monde, tu veux revenir ? Non. J'ai vu la liberté. Je ne cherche pas mon bonheur, je tiens à ma solitude. La mort a assez longtemps erré par les sentiers de mon corps, pour que je gagne enfin la paix, une triste paix, mais sans peur de l'avenir, sans peur de toi. Je ne veux pas de ton amour. Je ne t'ai jamais aimé. J'avais de la tendresse pour toi et je te plaignais, mais je ne t'ai jamais aimé.

LE RÉCITANT.

Tu as voulu trouver en moi un appui, pour secouer de toi une vie fermée. Et lorsque par la force de mon amour, t'ayant donné ce fils aimé, j'ai réussi, tu me rejettes, je ne suis plus rien, je ne suis plus bon à rien.

LA DEUXIEME RÉCITANTE.



Tu l'aurais dû voir depuis longtemps, mais tu n'as rien voulu comprendre.

LE RÉCITANT.

Comprendre quoi ? Tu es comme les autres femmes Au moins ont-elles le courage de dire sans fard la vérité. Il y a des hommes jeunes et beaux, le monde est plein de leur bavarde vigueur. On va vers eux, la vie est courte, les vieux on les oublie en route.

LA DEUXIEME RÉCITANTE.

Ce n'est pas vrai. Tu sais l'attachement que j'ai pour toi. Que sans toi je n'aurais pas vu la lumière de mes jours. Moi qui étais sourde et aveugle à la réalité des choses quand tu m'as connue et qui me suis confiée à toi comme la vigne au mur. Je me souviens. Tous mes souvenirs me viennent de toi. J'aimais en toi jusqu'à l'injustice, les mouvements agressifs de ta parole, la démesure de la poursuite de tes idées. Je le sais, mais cela même m'empêche de vivre.

LE RÉCITANT.

J'ai cru pouvoir t'associer à la poursuite de mon rêve. Jamais deux êtres n'en feront un. Mais je l'ai cru, tant je t'aimais. Et tu restais à l'écart du monde et de moi. Et pour souffrir encore plus, je suis parti de toi. Non pour te punir, mais pour t'éviter la présence de ma douleur J'en avais honte. Et je souffrais de ne pouvoir vaincre en moi l'orgueil de cette douleur et retourner à toi. Dès que j'ai su combien je t'aimais, c'est moi, disposant les témoignages, qui ai tout préparé pour fuir, pour m'en aller de toi. Le mal que je t'ai causé est bien plus grand que tu ne le soupçonnes. Car si je t'ai amenée à demander ton illusoire liberté, c'était là une ruse de ma fuite : encore une fois, moi qui ai été injuste, qui ai supporté le poids de mes fuites consécutives, j'ai senti en moi se lever ce vent intempestif, gonflant mes voiles plus fort que ma raison et que ma volonté. Et je souffre maintenant de n'être plus auprès de toi.

LA DEUXIEME RÉCITANTE.

Trop tard, trop tard. (*Elle pleure.*) Je sais qu'un jour je reviendrai à toi.

LE RÉCITANT.

Menteuse ! Trois fois menteuse ! Tu as menti à tes parents, puis à moi, puis à ton fils. Tout est mensonge en toi. Quand tu respirez, L'air même s'emplît de ton mensonge. Tu es le sable mouvant et trompeur sur quoi tout glisse vers l'abîme. Le monde périclité et tu ne bouges pas, tu ne fais rien pour que je puisse courir à l'aide ?

LA DEUXIEME RÉCITANTE.

Je ne peux pas et j'en souffre. J'irai empierrier de ma solitude la pierre de

la montagne.

LE RÉCITANT.

Lorsque j'ai vu des peuples entiers qui gémissaient et dans la simplicité de leurs vieilles femmes et des enfants, ce qu'ils sont ces peuples à la lueur d'un courage lent et sûr et établi, j'ai compris la petitesse de ta douleur. Il s'agissait de solitude!... J'ai couru, voulant aider. Voulant aider, voulant changer les bases mêmes de la petitesse de nos droits. J'ai vu que la grandeur de ton orgueil pesait bien peu en face de la souffrance humble, mais multiple. Cependant la guerre dure et nous mange comme une contrition. Elle grandit et nous dépasse. Et j'ai pu me rendre compte que jusqu'à ce que l'injustice qui règne en moi, en toi, ne soit abolie, même si cela ne devait être que par le feu destructeur du drame, je ne pouvais servir à rien dans le travail qui m'appelle. On est pressé. La guerre est à la porte. N'entends-tu déjà meugler les convois hideux, brandissant des scorpions, des scolopendres et glissant comme des mollusques, bondissant dans les haras et inspectant la destruction ?

LA DEUXIEME RÉCITANTE.

Trop tard, trop tard. J'irai empierrier de ma solitude la pierre de la montagne.

(Rideau).

#### QUATRIEME ACTE

*La scène représente la salle d'attente d'une gare où s'est installée la misère. Des gens accroupis ou couchés sur des bancs, des ballots, des caisses. Des bagages partout. Parmi les enfants, femmes et vieillards, on voit la Mère, la Fille et la première Récitante. Le Récitant est un peu à l'écart. De même qu'un groupe de soldats déguenillés. Une femme, au premier plan, est étendue par terre. C'est le soir, sordide éclairage. Un vieillard tousse de temps à autre, des enfants gémissent.*

#### SCÈNE PREMIÈRE

UN HOMME (*à la vieille étendue par terre*).

Je te donne cette montre en or en échange de ta couverture.

UNE FEMME.

Laissez-la donc mourir en paix.

L'HOMME.

Donnant, donnant. Chacun sa chance.

UN HOMME.

C'est l'absence ou je ne sais plus.

UN HOMME.

Est-elle donc seule cette femme ?

UNE FEMME.

Seule, bien sûr. Elle attendait quelqu'un, qui sait, son fils, un frère...

UN SOLDAT.

Moi, on m'attend, c'est loin d'ici.

UN SOLDAT.

J'ai un grand fils que je voudrais voir.

*UN SOLDAT s'approchant de la vieille pour examiner sa figure.*

Moi j'ai une mère quelque part. Depuis un an, plus de nouvelles. Chacun de nous a été jeté dans la dispersion. *(Après l'avoir regardée.)*

Ce n'est pas elle.

*(D'autres soldats, en silence, les uns après les autres, viennent regarder de près la femme étendue.)*

UN HOMME.

Mourir seule, quand quelqu'un à chaque instant de la journée vous appelle et vous veut. Quelle faute expions-nous ? Attendre, attendre, nous perdre, ne plus rien savoir, ni ce qu'on attend, ni pourquoi.

UN SOLDAT.

*Au moment où il passe, une petite fille crie épouvantée et se serre contre sa mère.*

Ils ont tous peur de nous. *(Se plante devant la petite fille.)* Eh, bien ! Qu'est-ce que je t'ai fait ? Nous avons faim, c'est vrai. Mais nous n'avons pas encore mangé des enfants, à ce que je sache.

UN SOLDAT.

Ils nous regardent tous comme des pestiférés.

UN SOLDAT.

Et pourtant, ceux qu'ils cherchent, sont comme nous, dans des gares, sur des routes, pères, époux, fils, cherchant les leurs.

UN HOMME.

Oui, mais n'êtes-vous pas les responsables de notre détresse ?

UN SOLDAT.

Nous sommes comme vous dans la détresse. Nous sommes des vôtres.

UNE FEMME.

Ceux que nous recherchons, nous ne les reconnaissons pas en vous.

UN SOLDAT.

Pourtant, dans une gare, pareille à celle-ci, une femme pareille à vous est ma mère, la femme de celui-ci, la soeur de celui-là.

UNE JEUNE FILLE *chante* :

Un éclair unanime

une douceur torrentielle  
une force douloureuse  
c'est le cœur de mon bien-aimé  
Un regard de fine rivière  
une main tendre comme la pluie  
seule lumière son sourire  
c'est le cœur de ma bien-aimée

UN HOMME *venant de dehors.*

Ce soir il n'y aura toujours pas de train. Le Chef de gare est allé se  
coucher.

*(Il ferme la porte.)*

UN HOMME.

Voici trois semaines que j'attends ce train. Mais où me mènerait-il ? Ceux  
qui sont partis à pied ont au moins la chance d'arriver quelque part.

UN HOMME.

Arriver où ?

UN HOMME.

Tranquille. On les a déjà arrêtés depuis longtemps et ils moisissent dans  
un hangar.

UNE FEMME.

Chacun cherche quelqu'un. Et celui qui est cherché cherche à son tour.

UN HOMME.

On est englué dans l'attente et on clapote dans la boue de l'espoir.

UNE FEMME.

Patience, patience. Le règne du soleil reviendra et la paix des âmes avec  
lui.

UN HOMME.

On ne peut même plus mourir.

UN HOMME.

Venin, venin, tout n'est que venin.

UN SOLDAT *chanté :*

Lune de miel géographie  
j'ai aimé un verre à dents  
lave ton rire grince vie  
de n'avoir su rire à temps

Tu écoutes la lumière  
et te vautres dans la boue  
c'est l'amour à ses ficelles

reconnu de bout en bout

Tu prends froid mon bien-aimé  
bois de l'eau et n'en parlons plus  
c'est la guerre en avant  
va te faire tuer pour elle

*(Plusieurs soldats en choeur.)*

En avant avant avant,  
dit la belle en avant  
en crachant poussant en sang  
vive la guerre mon enfant

UN HOMME.

Heureux ceux qui sont morts avant d'avoir connu la malédiction et la fuite

UNE FEMME.

Que l'on puisse encore se souvenir  
dans la grande pièce assourdie par la douce chaleur de l'attente  
ma fille et moi nous tressions des paroles autour du fils  
il avait fui de son propre gré à l'âge de la fuite des fils  
et pourtant nous lui offrons ce que l'on peut vouer au plus clair de la  
tendresse et de la paix  
il s'en est allé si loin que le chagrin frappa le père  
et nous étions là à attendre le fils  
comme du gibier déjà atteint par l'impitoyable encerclement

UN HOMME.

Ainsi ont fui les nôtres de père en fils ils se sont transmis la flamme  
la flamme de la fuite qui embrasait leur être entier  
et de siècle en siècle la fuite pesait de sa menace lourde  
et de la punition de mettre au monde les graines de la fuite insensée  
à son tour la fuite des nôtres nous punissait dans notre fruit

UNE FEMME.

Et fuite sur fuite s'est amassée  
et le pays entier s'est mis à fuir  
ceux qui attendaient les retours commencèrent à fuir  
et ceux qui voulaient retourner ne savaient plus où retrouver les leurs  
ainsi la fuite des nôtres a rongé nos âmes  
et nous nous mêmes à glisser comme des nuages comme des troupeaux

liés à l'invisible obéissance  
la démesure du silence a conquis notre raison

UNE FEMME.

J'ai entendu hurler la mort à travers les bêtes dans les fermes

UNE FEMME.

Chez nous voilà ce que j'ai vu. La ville fut envahie par des fuyards. Il n'y avait plus une parcelle de terrain en ville où les gens pouvaient coucher la nuit. Alors ils allaient plus loin. Toujours pressés, en quête d'attraper la dernière terre vide. Ils disaient qu'on les poursuivait. Ils emplissaient les routes, les routes elles-mêmes s'étaient mises en marche. Tout le pays se vidait. Vieillards, femmes, enfants, à pied, en carriole, les visages creusés, poussant, portant, traînant des ballots, des bagages, des couvertures, des matelas. Les infirmes sur des voiturettes poussées par de petites vieilles et des grappes de soldat désarmés à pied, parmi eux, ils disaient qu'ils allaient retrouver les leurs. La ville s'agitait, chacun donnait ce qu'il pouvait pour ces pauvres qui passaient. On ne comprenait pas encore. Mais les fuyards disaient : Votre tour viendra bientôt. Vous serez comme nous. C'est une immense malédiction qui chasse tout. Encore, ici, on veut se rendre utile, se dépenser, servir. Mais le flot ne cessait pas et la fatigue était si grande que parfois on n'entendait plus une voix. On ne comprenait plus. Mais tous ils semblaient résolus. Pourtant, personne ne savait où il s'arrêterait ni où il allait. Savaient-ils même pourquoi ils étaient partis ? Nous avons interrogé quelques-uns d'entre eux. Ils avaient été paisibles et attendaient. Alors la rumeur était partie et avait tout emporté sur son passage, comme un déluge elle avait empli chaque chambre, chaque grange et quoique personne n'eût rien à craindre de l'envahisseur — car, qu'aurait-il fait de ces vieilles gens, près de leur tombe, de ces enfants insoucians ? —, ils étaient partis. La plupart pour rencontrer l'être cher qu'ils attendaient. Alors nous nous joignîmes à eux.

UN HOMME.

C'était tout un pays qui marchait, hébété, sombre, déjà absent, changeant la fleur en poussière, salissant les doux gazons restés intacts dans leur pureté d'hommes, de femmes.

UNE FEMME.

Et c'était partout, dans chaque hameau, dans chaque ville, ce grouillement incessant, jusqu'à ce que le pays se vidât. Derrière soi c'était l'inconnu et devant, il y avait peut-être un espoir, on ne sait de quoi il était fait, ni même s'il existait, mais la fuite était plus forte que l'entendement de ces gens qui avaient tout quitté la plupart avaient déjà

perdu les leurs, se nourrissaient d'herbes et de hasard, ne dormaient plus, ce n'était pas des mendiants et pourtant les gens les secouraient et ils acceptaient tous en remerciant.

UNE FEMME.

J'ai entendu hurler la mort à travers les bêtes dans les fermes

UN HOMME.

Les bêtes désemparées c'est nous nous voilà assis à ton ombre Seigneur à l'ombre de ton poing prêt à nous terrasser mais qu'attends-tu

frappe et que ce soit fini

nous t'appartenons avec notre angoisse et notre soumission

UNE FEMME.

Sa volonté est faite nous sommes le blé de son grenier jusqu'à ce que soit mûre la conscience de notre humilité pour le pain de fierté de nos fils

UN HOMME.

Nos fils la nuit les a effacés de l'espace de terre

il n'y a plus que des bêtes broyées des os calcinés des mots dévoyés

UN HOMME.

Comment bougerions-nous dans ce sang épais qui colle à nous à moitié morts comme nous sommes à moitié ensevelis sous le plomb du temps

notre volonté est aveugle sourds nos muscles

et notre direction n'a plus un sens continu

puisque bonne partout il suffit d'une brise pour la disperser dans la fumée

UN SOLDAT.

Ce n'est pas vrai. Des gens arrivent. Qu'ont-ils à perdre ? Ils risquent tout et forcent les barrières.

UNE JEUNE FILLE.

Et si la vie n'était pas belle frappée dans ses arbres ses oiseaux et jusque dans sa misère couverte de paille et de terre l'attente ne circulerait plus en nous comme un sang toujours nouveau

LE RÉCITANT.

Je le vois parcourir la longue langue de plage abandonnée

le pouilleux qu'il y vit ramassant les lentes ruines de ses bras

d'entre les pierres écaillées de la peur

a semé le long de son parcours les misérables restes de ses provisions héroïques

*(Peu à peu les gens se groupent autour du Récitant.)*

Le voilà maintenant à l'ombre de tes pins mon second moi de la dérision  
et à chaque base de tronc il s'est redécouvert tapi  
et taciturne dans le monde merveilleux du vent

QUELQUES VOIX en chœur.

Le monde merveilleux du vent

LE RÉCITANT.

Puis ce fut la maison le rocher caressé la lointaine étendue de cigales  
donnant un corps sensible à l'espace à la lumière  
le rocher haussant l'épaule à l'insouciance de la vague et sous une rafale  
d'insultes  
la cabane du pêcheur Pholéas était son nom porteur d'eau ce sont de  
simples graves paroles  
qui naquirent dans la chair la ride d'une pensée longuement ligotée c'était  
le temps

QUELQUES VOIX en chœur.

C'était le temps

LE RÉCITANT.

C'était le temps où la jeunesse prenait la libre vie du vin  
du vin de l'air le temps à soi comme apprenti  
les mouvements heurtés de la trop jeune liberté s'ouvrant  
s'entrechoquaient dans l'absence de tout reste derrière soi  
telle était la vie avait-il cru par ces temps vigoureux auxquels tout était  
permis  
Le voilà revenu après une longue absence qui charriait des pierres  
ses cheveux gris cachant la vieille jeunesse frêle part restée intacte aux  
assauts de la tristesse  
une jeune vie à ses côtés aux grâces retenues de poulain dans ses yeux  
fidèles et confiants  
assis à même le sable où les aiguilles de pin se mêlent à la fraîcheur  
connue  
il a contemplé l'espace chaud jalousement fermé aux indiscretes oreilles  
et mesuré des yeux ce qui alors lui avait semblé bien large et bon  
à tous les horizons vers quoi ses pas portaient l'envol de l'allégresse

PLUSIEURS VOIX en chœur, résolues.

L'allégresse

Il était assis là même d'où sont parties tant de friables voix  
à la source même où ses pas découvrirent dans la liberté du soleil



l'appréhension du possible  
il est revenu  
il n'est plus seul une jeune vie à ses côtés à son côté tremblant du mois  
de la trop longue solitude  
il est avec des yeux nouveaux  
avec les yeux de l'enfant qui firent si grande la petite cité où il grandit  
et les maisons familières dans la confusion de l'esprit  
il se voit tout petit sur les trottoirs irréguliers  
la rue pavée de grosses pierres et de soucis  
et des maisons blanchies en tête de jardins lourds  
de noyers de granges aux enfantines inventions  
il se voit graver les dates où il pleura caché  
sans apparente raison en lettres majuscules  
et descendant sauvage le brûlant sentier  
le ruisseau aux cruches de terre  
il apprend à regarder ses mains et l'herbe et la paille  
le puits aux bavardages de voix fraîches  
et l'effroi de la naissance des seins de la jeune servante  
la grandeur de la nuit la flûte du veilleur sur la colline  
le mauvais augure du hibou et le mystère du fusil  
il se voit dans la petite ville se perdant à ses deux bouts  
dans l'indéfinissable et sordide hostilité  
et la peur qui le saisit à traverser certaines ruelles  
il avait dit à la nourrice avec le premier argent que je gagnerai je  
t'achèterai une robe  
le ravin coupant la ville par son milieu  
il se voit sur le pont et tout lui paraissait immense  
familier c'était un monde grandiose s'étendant de l'hôpital à un jardin  
public  
la rue en pente et sa maison hiver été de la cave au grenier  
le banc les lauriers les sauterelles  
le monde était grand comme un incendie quotidien  
il courait à travers sa vie

QUELQUES VOIX *en chœur.*

À travers sa vie

LA PREMIERE RÉCITANTE.

Souvent je l'ai entendu pleurer ce paradis de la tendresse

QUELQUES VOIX *en chœur.*

Heureux les jours et cristallins

D'AUTRES VOIX *en chœur.*

Heureux les jours et cristallins

LA PREMIERE RÉCITANTE.

Souvent je l'ai entendu pleurer la tendresse maternelle

LA MÈRE.

J'ai toujours su qu'il y pensait

LE RÉCITANT.

Il se voit partir enfant pleurant le monde perdu

Il se voit dessinant les plans minutieux du souvenir

Vacances de tant d'attente le jour lui semble irréel

qu'il soit venu du fond du monde revenu

il se voit dans une voiture à chevaux traversant la ville comme un triomphe

il s'étonne que les maisons soient si petites qu'il avait quittées bien hautes

il lui semble qu'il pourrait sauter par-dessus elles lui dit sa joie et la mémoire le grandit

aux yeux de tous les gens qui le regardent

QUELQUES VOIX *en chœur.*

Qui le regardent

LE RÉCITANT.

Pourquoi le temps a-t-il caché sa douce figure

et à travers d'épaisses fumées gardé intacte cette enfance

au soleil coupant du cristal et à la lucidité du sourire

QUELQUES VOIX *en chœur.*

Le sourire

LA PREMIERE RÉCITANTE.

Heureux ceux qui sont morts connus et inconnus avant que vienne la détresse

heureux ceux qui n'ont pas vu la souillure et la veulerie

et les figures barbouillées de mort et déballant la mort comme une marchandise

heureux ceux qui ont pu mourir sans honte

LA MÈRE.

Je reconnais la voix de cette enfance elle fut belle et cristalline

LA PREMIERE RÉCITANTE.

Heureux les jours et cristallins

QUELQUES VOIX *en chœur.*

Heureux les jours et cristallins

UNE FEMME.

La vie de nos enfants fut belle et cristalline  
*(Brusque et long éclat de rire d'un Soldat suivi de silence.)*

LA MÈRE.

Je veux qu'on me porte près de cette femme étendue.  
*(On l'aide à se lever.)*

LA PREMIERE RÉCITANTE *aux soldats* :

Venez donc nous donner un coup de main.  
*(Deux soldats viennent pour l'aider.)*

LA MÈRE.

Il m'a écrit qu'il est heureux. Il reviendra.

UN SOLDAT.

Ou plutôt c'est toi maintenant qui iras le rejoindre.  
*(On étend la mère près de la femme morte.)*

LE RÉCITANT.

Il est vivant. Il se perd dans l'obscurité de l'être. Il se cogne la tête contre les murs, il trébuche sur des cadavres. Mais il se lève. Il est sauvé. Il va par des chemins nouveaux. Il avance péniblement, mais il sait où il va. Il quitte la plage abandonnée et la maison vide d'où il partit naguère à la conquête de sa jeunesse. Ses pieds ensanglantés, la soif, la faim, l'horreur de voir la misère des autres, car la douleur est plus affreuse de la voir autour de soi, que de subir la sienne dont on peut garder secrète la moisson, rien ne l'empêche de gravir la montagne. Au faite de cette montagne, comme dans un nid sauvage se trouve celle qui lui est chère. Le chemin est dur, mais il n'y a au monde de cailloux assez coupants pour empêcher qu'il aille porter le réconfort. Et le trouver. Ce sera beau de retrouver les siens. Alors peut-être la puissance lui viendra d'aider les autres et par la force de la parole remettre l'ordre et la bonté dans le pays livré aux loups.

LA MÈRE *qui s'est à moitié levée.*

Je savais qu'il allait revenir.

*(Elle se couche pour mourir. La Fille et la première Récitante se mettent à genoux et pleurent en silence. Silence assez prolongé. Le jour se lève. On entend au loin un chien aboyer, divers bruits métalliques.)*

LA PREMIERE RÉCITANTE.

Ainsi toi qui as heurté le monde par ta coupante dureté de cristal  
tu vas les yeux fixés en avant sur un seul point ta vie est nue  
que t'importe la mort ouvrant des brèches de tempête de larges avenues  
dans la chair des tiens  
tu ne peux souffrir que de la souffrance de tous quoiqu'elle soit là à fleur

de peau sa nudité palpitante

Ta mère est morte et dans sa bonté distillée par l'essentiel soutien des siècles d'amour elle veut encore t'épargner le souvenir de ta promesse bafouée voudrais-je me tromper que je ne sentirais pas moins de terribles épreuves nécessaires s'approcher à pas de loup et guetter le chemin de ta vie nue

UN SOLDAT *se levant.*

Je ne sais ce qui remue en moi. Je sens une flamme tout d'un coup, qui monte. Elle arrive jusqu'à ma respiration. Je me sens grandir dans la grandeur. Écoutez-moi ! Quelqu'un me dicte des appels. Suivez-moi ! Je sais ce qu'il y a à faire. Nous allons tous ensemble accomplir de graves actions. C'est une force qui monte en moi, impérieuse, elle vous dit de me suivre ! Elle vous l'ordonne !

UN SOLDAT.

Il a la fièvre.

UN SOLDAT.

Il devient fou. Peut-être faut-il le lier ?

UN SOLDAT.

Non, il a seulement la fièvre.

UN SOLDAT *exalté.*

Oui, j'ai la fièvre. Mais c'est la bonne fièvre, celle-là. Je voudrais que vous l'ayez tous. Comme moi. Venez ! il y a une grande colère qui gronde, il faut savoir l'entendre et je la vois percer dans tous les yeux.

UN SOLDAT.

Mais nous n'avons rien.

UN SOLDAT.

Et nous devons chercher de quoi manger.

LE SOLDAT.

C'est cela que nous allons créer. De quoi manger pour nous, pour tout le monde. Et la paix et le calme et le travail et le repos. Nous nous réunirons aux autres, nous, les plus jeunes et nous sauverons ce monde que le règne de la bête est déjà en train de conquérir. Ne voyez-vous pas la foule lâche et aveugle, elle ne vit plus que d'espoir, mais d'espoir mou, d'espoir vide, car pour avoir l'espoir, il faut le mériter, il faut durement peiner pour s'élever jusqu'à la puissance d'espérer.

SCENE II

DES GENDARMES *entrent.*

UN GENDARME.

Papiers, s'il vous plaît. Que personne ne bouge de sa place. Préparez vos papiers.

*(Ils commencent à les examiner.)*

UN HOMME.

Pourquoi venez-vous tous les jours ? Nous sommes toujours les mêmes. Ceux qui sont partis, d'autres les ont remplacés.

UN HOMME.

Les morts on ne les remplace pas. *(Rires.)*

UN GENDARME.

Allons, allons, plus vite. Vous *(désignant les deux hommes qui ont parlé)*, vous venez avec nous.

UN HOMME.

Au moins s'ils étaient nourris comme dans le bon temps quand on allait en prison.

UN GENDARME *le prenant au collet.*

Et vous aussi !

*(Les Gendarmes sortent en emmenant les trois personnages.)*

LE SOLDAT.

Vous voyez. Et vous pensez que ça c'est l'ordre ? Ils ne sont forts que parce que nous sommes lâches. Partons. Je vous montrerai le chemin.

*(Tous les soldats se lèvent résolus et sortent.)*

SCÈNE III

UN HOMME *aux soldats.*

Bonne chance !

UN HOMME.

À moi ils m'ont toujours fait peur.

UNE FEMME.

Ce sont peut-être eux nos fils que nous allons retrouver.

UN HOMME.

Je n'ai plus personne, moi.

UNE FEMME.

Ce qui reste à secourir doit l'être pour que le monde continue.

LE RÉCITANT.

Enfant contrit il est revenu avec des larmes dans la bouche  
les yeux par terre et les mots cherchant dessous les herbes la parole  
il est venu sans trop d'espoir mais le bonheur fleurant en lui  
sous la tendresse de lui-même piétinée sans certitude  
il a ouvert la porte où devait luire ce long soleil  
qui sur les routes l'a conduit jusqu'à la porte incertaine  
il l'a ouverte

QUELQUES VOIX *en chœur.*

Béni soit le moment où il retrouve ses êtres chers

LE RÉCITANT.

Mais il fallait que ce soit dit  
on l'a pris par les épaules il fallait que ce soit dit avec un mouvement  
non démuné d'une certaine douceur  
il fallait que ce soit dit on l'a pris par les épaules  
doucement et il fallait que ce soit dit  
on l'a lentement poussé  
et on a vite fermé la porte derrière lui

*(La Fille crie, lève les bras et s'effondre sur sa mère. Quelques gens s'empres-  
sent autour d'elle.)*

On l'a mis sur la route dont on savait qu'elle lui était fermée à clef  
gardée de tous côtés par de puissantes mâchoires de cadenas  
il fallait que ce soit dit  
qu'on lui a dit pourquoi donc es-tu revenu  
des larmes dans la bouche les yeux par terre  
les mots cherchant sous l'herbe la parole  
ceci encore il fallait que ce soit dit  
qu'un grave soleil se répandit alors en lui  
et que c'était celui de la pitié

*(Un moment de silence.)*

Et le temps a saigné

*(Un moment de silence.)*

Il a fermé la boucle

*(Un moment de silence.)*

Et comme si c'était lui le jeune fils aux brusques abréviations de poulain  
retenu  
quelqu'un l'a pris par la main et l'a conduit vers cette douce demeure sur  
la plage devant les pins  
d'où le temps s'était mis à saigner  
fermant la boucle

*(Quelques personnes, en pleurant, regagnent leurs places.)*

Il est celui qui vient et qui repart  
et qui serre un cœur de pierre sous la mousse  
il est parti pour mettre l'homme en marche  
celui qui vient et qui repart au cœur de gros pavés de routes

LA PREMIERE RÉCITANTE *comme devenue subitement folle, se lève.*

Monsieur s'est laissé pousser les moustaches  
comme dans un rêve

UNE FEMME À LA VOIX AIGUE.

Monsieur s'est laissé pousser les moustaches  
comme dans un rêve

PLUSIEURS VOIX *reprenant en chœur.*

Monsieur s'est laissé pousser les moustaches  
Comme dans un rêve

D'AUTRES VOIX *en chœur.*

D'AUTRES VOIX *pas à l'unisson.*

Comme dans un rêve

*(Rideau.)*

#### ÉPILOGUE

Je dis bénie soit celle qui ayant rompu le lien  
de la terre unie à sa loi et de la loi à l'enfant  
de la terre par l'inexorable douceur de la maternité  
et toute amertume bue dans l'espérance vaine  
a brisé la chaîne douloureuse  
cette chaîne  
prolongée par delà les anneaux  
si souvent de fumée parfois bouées de sauvetage  
qui du gémissement du berceau va à la vérité de poussière

Bénie soit-elle d'avoir rendu la liberté  
à l'âme pardonnée sertie dans son anneau de pierre  
je la salue au recommencement de la fierté  
comme si elle était la fierté première  
et la splendeur inégalée de la première feuille verte du printemps

Mais le fils ayant changé le chemin du retour  
en un désert les ponts coupés derrière lui  
qu'il souffre encore

C'est là sa vie tant qu'elle atteint à la plénitude du désir

Et résolu chacun frappé par le fixe déroulement de sa force  
l'homme et la femme foncent avec de dures œillères  
sur le sillon tracé devant le mur aveugle  
Aveugles ils marchent entre des fenêtres noires  
— j'ai peur de l'enfer  
— l'enfer est sur la terre a  
aveugles ils tâtent la noire chair de soleil  
— j'ai peur de l'enfer  
— l'enfer est en nous  
aveugles ils trébuchent sur des destins qui ne sont pas les leurs  
qu'il leur soit pardonné que leur âme soit payée selon le mérite de la  
douleur

Et pour avoir cédé leurs âmes au diable  
au prix de la jeunesse dévergondée et du secret délire de l'oubli  
n'ont-ils déjà ici-bas récolté des affres éclatants de la damnation?

Je dis qu'il soit pardonné à ceux qui ont refusé le cœur de leur pardon  
entier  
leur souffrance en dépasse le jugement  
et de n'être vivants ni de pouvoir mourir que des ailes tendres tendres et  
tenaces  
peuplent la lumière fine où déjà leur voix ne s'entend plus de tant de feu  
de tant de clarté  
Le monde aussi par son sens renouvelé  
les jardins partagés l'air ouvert les routes muettes de la joie  
La Favière. Août-septembre 1940.



## PHASES

I

les fenêtres portent des œillères  
le printemps on me l'a volé  
le cheval trotte à ma tempe  
le silence dans la chambre

c'est bien vite dit merci  
à la pierre au sommeil  
la nuit même désespère  
d'arriver au bout des peines

je ne suis plus de ce monde  
le vent vide les images  
et la proie se rit de l'ombre  
où s'égarer les rêveuses

## II

que fais-tu j'arrête le vents  
où dors-tu dans une tête étrangère  
pourquoi l'étoile à l'œillère  
et la rose muette des cheveux  
quand à l'ombre suppliciée  
gît l'aurore folle des voix  
et l'appel insatiable  
piétine dans le sang

je connais les yeux des eaux  
lisses rames des échos  
où se mirent les montagnes  
et l'amour perd la mémoire

### III

un sourire fleur aiguë  
un poignard à la fenêtre  
ouvre tout au long la rue  
fait jaillir la lumière

quelle que soit la joie nouvelle  
l'amitié et la fraîcheur  
la soie lasse des poissons  
à la paix à leurs travaux  
l'amitié et la tendresse  
l'aile la nuit  
c'est dans chaque cri de la ville  
une attente qui mûrit  
vide les cœurs  
longe la nuit

IV

la nuit gratte à la porte  
ronge l'impossible songe  
et l'éclat de l'oranger  
sous la lampe tu déchiffres  
les déchirements anciens  
les blessures parallèles  
tu échappes à la mémoire  
des bras souples de marée  
à l'orée de la peur bleue  
les sentiers mouvants des pieuvres

or la nuit amie fidèle  
dans le même sac pour rire  
plie les choses et le temps  
toute la terre  
à ton sein

V

ni les yeux ne savent que dire  
ni les pas mener à bien  
l'aventure de poussière  
le soleil fou dans les vignes

si de toutes les démarches  
tu choisis la plus fragile  
dégrafée au col neigeux  
l'aube noire aux chevilles

c'est sous d'anciennes herbes  
que par des chemins de chèvres  
perce une voie imaginaire  
où la mer au feu se mêle

VI

Mers — aux portes de vos battements  
j'ai saisi le flux des ailes  
à l'instant de transparence

craintes — enchaîné aux pattes molles  
le rocher au flanc vidé  
j'ai suivi vos lisses pentes

mais les valse de nos temps  
résolus au fort des choses  
retentissent par le monde  
tissent au moulin des larmes  
la voie libre

plénitude des foules amples  
pour avoir bu à vos sources  
j'ai cru voir aller ensemble  
le soleil et l'avenir

VII

c'est de-ci et c'est de-là  
qu'un seul vent court par la ville  
des paquets de loups de brume  
traînent des lenteurs tordues  
dans le crime

une plainte très gazeuse  
sourde des profondeurs passées  
dans le lit — c'est à la source  
que le rire boit le temps  
de la mémoire

que le diable en personne  
vienne attiser le soir  
l'onde tout au long épelle  
ta fraîcheur toujours nouvelle  
bien-aimée



VIII

flûtes étourdies  
vous vous êtes perdues  
entre deux eaux

la braise des soirs  
s'éteint sous la tendre  
lumière des chambres

alors que des fous  
soufflant sur les mots  
font jaillir la flamme

une joie nouvelle  
vous prend dans sa ronde  
renouveau du monde

IX

j'ai brisé l'hiver des choses  
secoué le rire du pommier  
les miroirs se sont ouverts  
aucun feu ne nous fait peur

le cheval devant la porte  
et l'attente dans la chambre  
où se cherchent inconstantes  
nos misères nos révoltes

l'aube a frôlé les vagues  
de sa robe de rafales  
ensevelissant les larmes  
au passé impardonnable

souris souris  
le soleil aveugle

X

autour de la tienne  
tant d'autres vies s'éteignent  
que nuit tombe avant l'heure  
et tu songes aux brisures  
des feuilles vives

ce sont lampes en déroute  
les amours à la dérive  
toutes toutes les eaux claires  
la lumière les hivers  
mouture de mort lente

seul un brin de paille  
rompe le désert  
que cela suffit  
va ma joie nouvelle  
mon enfant ma peine  
l'air s'emplit d'attente

XI

ce fut un jour sans peur ni haine  
ma vie  
le cœur ailé  
vivant de restes de semaines  
au ciel mêlé

vivant — vivions-nous sans nul doute  
ni peine —  
au gré du vent  
c'était le temps dont on redoute  
le mal présent

pourquoi au cours de ces tortures  
errantes  
lier tes pas  
alors que tombe l'ombre mûre  
autour de toi

XII

il n'y a plus de pas sur l'herbe  
ni de vagues à l'assaut des fronts  
sans qu'un homme seul se dresse  
sur la roche perlière  
le silence pardonné

mais qu'importe tout ce monde  
qui du haut des transparences  
où les neiges s'échelonnent  
et des rues d'absurdes larmes  
aux fracas d'enseignes mortes  
par cascades et vallées  
vient abattre la parole

elle masque la lumière  
des colères des révoltes  
sous le rire des murailles  
et tu restes à attendre  
l'eau le pain et quoi encore  
voyageur inconsolable

## PORTRAITS

### I

par ces jours sans tain  
les miroirs aveugles  
une présence violée  
dans la nuit découronnée

un visage à la mer  
luit de toute sa violence  
cendres cendres sur la tête  
le silence dans les mains  
la tempête au bord des lèvres

## II

par ces jours de miroir sans tain  
les visages parsemés de ruptures  
mille éclats invisibles  
ont atteint la profondeur étoilée  
l'eau docile  
source brûlée

par ces jours de miroir sans tain  
le temps s'habille de revanches  
les visages enlacés dans la lumière  
viendront définir leur nudité  
face à l'amour

miroirs éclats des jours nouveaux  
jeux de cristal batailles gagnées  
le soleil en tête  
les villes palpitent de la fraternité des rêves  
l'amitié de la chair couronnant le sang des cimes  
et jusqu'au bout des doigts la ferveur aimantée

POUR COMPTE

dans l'Arabie des trois midis  
des tours aux fronts de caïmans  
dans l'Arabie de ta peau neuve  
et des turbans de rêves noirs

le feu tinte dans les cloches  
douce est la parole de l'eau  
sous la clé des nuits légères  
enchaînées au cœur des filles

le feu lèche les miroirs  
les museaux des endormies  
brûlent sous le regard fendu  
dans l'orange du matin

c'est pour ces pays d'un sou  
que se vide la mémoire  
pour la neige et la flamme  
dont se parent les étoiles

sous la crinière aveugle  
court le feu inassouvi  
le cristal vivant des sources  
dans les eaux de l'avenir

va mon enfant dors mon cheval  
il n'y a pas assez de paix  
dans les justes mains des cimes  
pour couvrir la voix des villes



## OUVRIR LES PORTES

sur la tête des années  
s'est figée la lumière  
jours tombés sur l'or des prés  
la mort s'y mêle

ce sont là de minces choses  
que le vent foule à ses pieds  
filles de flûtes enchevêtrées  
aux racines sans raison

filles de cristal furtives  
filles soumises dans le sang  
filles claires fuites de flammes  
filles des neiges enchantées

j'ai rêvé d'une chambre chaude  
où la chair gonflée d'orange  
ressuscite la présence  
d'une lumière odorante

mais le joug de la parole  
pèse encore sur la pensée  
impassible la charrue  
tord l'aurore

l'eau rumine ce passé  
oh s'épuise la terreur  
pour la terre et ses boeufs  
ses oiseaux ses crustacés

porte insensée de rire  
ouvre au monde les volets  
l'aube cloue l'éclat fidèle  
sur la croix de la colère

POUR ROBERT DESNOS

dans le blanc de ma pensée  
hurle un merle l'herbe chante  
sur la ville décapitée  
siffle l'air subit du sang  
d'où s'ébranle l'arbre mûr  
mendiant de lumière

mademoiselle voulez-vous  
et la mort montre sa montre  
des dents vides au bracelet  
et les os de mille témoins  
mademoiselle voulez-vous  
le bois mort des fortes mâchoires  
ferme doucement la marche

à la tête un seul espoir  
dans la tête une forêt  
par le brisement d'étoiles  
j'ai connu la mélodie  
d'où se lève la mémoire  
il n'y a plus de voix sonnante  
dans Paris pavé de feuilles  
un été manque à l'appel  
je suis seul à le savoir

oubliez vos fils vos mères  
la jeunesse les printemps  
les baisers des amoureuses  
l'or du temps  
un nom nu voltige encore  
dans les nuits autour des lampes  
et le poing serré des villes  
dresse jusqu'au cœur du jour  
cette lumière cette révolte  
que l'on offre aux passants  
dans la paume de la main  
celle du monde

dans les bras que vague emporte  
un oiseau rien de plus sauf la colère  
un visage à ma fenêtre  
une joie flotte  
mon secret ma raison d'être  
et le monde

*SANS COUP FÉRIR*

ne tirez pas sur le pianiste  
j'ai fait ce que j'ai pu  
laissez-moi aussi dire la vaste prairie de mes jours de raisins  
et le vin condamné des années que voici  
troupeaux d'hommes de zinc embrochés en une seule croyance  
aux langues pendantes les abords de la peur  
devant la mer de désastres  
midi éclate dans l'obscurité de sa force  
et le rire absurde feint la joie des retours

dans l'eau violente j'ai cru voir mon aisance  
encore que sur le tard maîtresse inviolable  
qui de tout sang t'es cousu une robe de visions

j'ai suivi tes raisons qu'importe une fine caravelle  
porta en moi l'annonce du diamant futur  
au comble de la certitude  
à la fidélité de vivre

un océan de sel grouille à ma porte  
l'aimant cadennassé de trop de jours tombés  
piétinés humiliés orages de fer sombre  
parmi les pluies d'insectes une heure seule sonne  
dans une poitrine rompue au pain de fine fleur  
quelle fête déferle sur ce vaste monde  
poitrine rompue au flanc mort du maïs  
pour que le silence enflamme le sommeil d'un homme  
la dure sécheresse de se porter absent

laissez les herbes grêles mûrir à vos fenêtres  
n'avez-vous entendu le soir crier plus bas  
halte halte personne ne passera  
les ombres mises en quatre  
sous leurs empreintes lourdes fixées au mur de cendre  
ont crucifié la nuit  
sans corps ni étoiles sans voix ni issue  
à la dérive

un poisson de brume percé de part en part  
dissout la forêt où se serrent nos mains

je parle  
je fuis ce que je chante  
j'ai éteint la flamme  
qui arrêta ma vue obscurcissait ma chambre

vivantes étreintes aux heures premières  
vous fûtes de lumière  
séjours sombres au bord des pleurs inavoués  
une enfance à la rivière  
une chèvre broutant des morceaux de soleil  
une eau court à sa peine  
de ne pas se savoir  
ni trouvée ni perdue  
et toujours discourant d'un avenir incomparable  
des cruches de glaise à l'aurore montante  
des doigts enfantins aux confins du soleil  
dans l'eau prise sous la taille fuyante  
le ciel a lancé ses premières œillades  
nous nous sommes entendus

un taureau vend sa peau  
en quelque Espagne

Anaïne et Intrinsic  
échangent le miel de leurs doigts  
contre une bague de sureau

eux aussi ils s'entendent  
à travers l'alcool respiré par les boeufs  
dire la concorde de la marguerite

ils amassent des minutes de cailloux  
qui valent les années de la peine  
une flûte perlée de joujoux anciens  
déborde de l'eau mémorable  
un pâtre une chambre

un enfant à table  
c'est le temps du diable les vacances finies  
Anaïne et Intrinsic  
ont mis leurs rires en commun  
et se ruinent au jeu de la semaine  
de l'eau coule encore sur leurs cailloux mémorables  
creuse le soleil au plus profond de leur bruit  
sur la piste cependant intacte  
le silence à son poste  
et au delà des hirondelles  
la feuille finit de se croire de ce monde

Anaïne et Intrinsic  
arbres serpents fermes et douces  
vont les bergères en habit de vergers  
sur le chemin de halage aux nuages  
on dirait des cornemuses des sifflets  
le souffle leur manque ils sont à la page  
ils se disent à la plage les maillots à sécher  
les vagues cristallisées le sucre pour le chien  
et le chien de mer la maisonnette du pêcheur  
tout un fourbi de bains de mer  
klaxons et boggies distances à soufflets  
comprimées harmonicas télévision sucettes champignons  
bas nylon étendues sculpturales sous un soleil de fraise  
et la braise de tous ces cœurs éparpillés  
sur le sable de leurs corps  
les tentes dédaignant la concurrence  
des sapins à soutaches des boissons à pipeaux

un taureau vend sa peau  
en quelque Espagne

comme miroir à double face  
Anaïne et Intrinsic  
en un seul élan biplace  
quittent la terre  
ô merveilles  
en secret sur l'aile lasse

par-delà la mer de glace  
où se fendent les étoiles  
le duo de leur silence  
profondeur à deux espaces  
glisse dans la nuit étale

que les sommeils parallèles  
aillent réchauffer leurs oreilles  
Anaine et Intrisaire  
les escargots des chemins crédules  
au cœur feutré de leur mémoire

ne tirez pas sur le pianiste  
il n'a pas encore dit tout ce qu'il pense  
si penser il y a sous l'aisselle du marronnier  
frelons et sourcils froncés de tabernacles  
tourbillons sans cause volontés de pacotille  
duvets d'escaroles et grillons à pignon sur rue  
toute une ribambelle de fiacres de tabourets  
à pleurs de nourrissons  
je parle de merles  
j'entends la marmaille

un peuple de piaillerie de friandises  
gratte haut en couleurs sur pattes  
voici madame qui sort le panier sous le bras  
voici le cinq à sept qui change de pied à terre  
le marché se consomme à vue d'œil et de terre  
et le deuil que porte madame la maréchale  
ne tient chaud à personne  
dans ce monde-là  
où grouillent les sauterelles  
voiturettes d'enfant pliées sous les bras  
des pluies sautillantes  
au nez des abeilles  
dans les puits des fleurs aux lampes de néon  
cosy par-ci par-là des meubles à crédit  
des rouges-gorges chauds  
des demoiselles empreintes de lieues de devinettes

que d'ombre amassée dans les tripots de hêtres  
où fèves et courgettes jouent vent sur table  
et la marelle bat son plein  
au son d'un tapioca sauvage  
mille petits verres de manzanilla  
à la tienne à la mienne  
à la vie de château

un taureau vend sa peau  
en quelque Espagne

Anaïne et Intrisaire  
passent de la forêt à la vie  
ils sont toujours blottis dans l'herbe frêle  
au cœur feutré de la mémoire

qu'est-ce que vous vous promettez des oranges  
quand elles s'habilleront de Noël  
il n'en est pas encore question  
tant que l'automne peine sur les vignes  
peigne l'or des sons  
sous la fine chevelure des pluies courtes  
c'est encore de ce pain-là  
que le soleil charge le coucher des montagnes  
étendue la femme nue  
derrière l'horizon

c'est le sang c'est la flamme  
une cascade d'aquariums  
aux écailles de cristaux volants  
une roue de plaisirs une folie de fournil  
des cœurs transpercés des jets de poignard  
des tombées dans le vide étincelant vélodrome  
derrière l'horizon

Anaïne et Intrisaire  
ne parlent pas d'amour de peine  
leur mémoire est confondue  
sans paroles sans histoire



comme devant un seul écran  
dans la nuit qui les comprend

qu'ils se le disent  
celui qui entre au prix des semailles  
celui qui sort le monde lui pèse  
celui qui pleure voit vivre son cœur

mais ne récolte que poussière  
vent vent sur le Sahara des ossements  
où sont les joies introuvables oubliés  
ceux de tout le monde et de personne

elles ont pris la clé des champs  
rien que pour la porte neuve  
où le veau et le mensonge  
se partagent l'or des foin  
les promesses à l'étable  
les serments au poteau  
et les fous à leurs palais  
allumez votre patience  
les bijoux volent au secours  
des amants plein le jardin  
fins limiers de lourds parents  
s'opposant à leurs enfants  
diable que cela n'arrive  
détective course à pied hispano réception  
bal musette des cow-boys picorant des alouettes  
que bouche bée la vie s'étale  
esquimaux caramels mous coup de barre

la poussée au ralenti de la fleur à chatouiller  
tranche de semelle aux nouilles  
poudre de perlimpinpin  
et le pianiste est-ce qu'on tire sur le pianiste  
hurlement de lion métro  
les chapeaux sont interdits voix internes  
tragédies d'usines à gaz starlettes marche militaire  
toute la gamme l'âme pleine

et la vie est toujours belle  
gazouillis de fraîches épaules  
il ne fait ni chaud ni froid  
un peu folle la nuit tombe  
aucune arme n'est partie  
mais les éléphants d'Asie  
viennent mourir au pied du trône  
et le pianiste et le pianiste  
bris de glaces mine de rien  
la misère prise de court  
donne à réfléchir autour  
les chinois sont en bouillie  
on dit ça

Anaïne et Intrisaire  
qu'avez-vous fait de vos amours  
qu'avez-vous fait  
quelque part en Espagne  
un taureau vend drôlement sa peau  
pour de bon

*PARLER SEUL*

## ÉTRANGÈRE

étrangère dans le soleil des cloches  
je t'ai vue fugitive aux bras de feuilles mortes  
rien qu'une fenêtre donnant sur l'air des libres barques  
le feu s'est étranglé dans la tête errante

les dents de la chambre se ferment sur ton rire  
et sa langue de sucre dissout la lampe du sommeil  
tu tombes dans l'azur béant et crédule  
encore un chant qui n'ose pas dire son nom de pauvre

de la coupe aux lèvres le sable s'effrite  
les paupières sonnent le glas de porcelaine  
couvertes de vacarme les vagues aux pieds nus  
polissent les écailles de ta démarche de reine

voici le cri de terre terre à l'horizon  
le velours figé d'une serrure d'âme lente  
de tout le poids de son repos d'étincelles  
l'arbre gît à la source aveugle

réveillez les dormeuses leur cause est entendue  
éternelles étrangères sur la croix du sentier  
à peine ressemblantes à peine lointaines  
les jardins foudroyés aux lumières sauvages  
les raisons de se taire et de haïr en secret

## ÉGARÉES

### I

verte l'ombre t'a rejoint  
sur le bras cassé de l'eau  
tel un roi parmi les nains  
s'est crispée la nuit des têtes  
sous la robe minuscule  
d'une clarté jetée sur les épaules  
le printemps prend par la main  
l'innocence de la route  
et l'insecte noir des tresses  
t'a conduit à la rivière  
y a-t-il des rivières  
où se baignent les rivières

parle parle puis personne  
tu te tournes sur toi-même  
et te vois te retrouvant  
sous la fuite poissonneuse de l'eau libre

## II

parmi les fins pouvoirs des sauterelles  
sous la chair de la rivière  
dans le blanc caillou veilleur des yeux  
dans le monde moutonnant de l'écorce de bouleau  
dans la plante lucide d'un sable neuf  
dans la pomme du souvenir  
derrière les clochettes de mousse de lèvres  
dans la bouche du miroir  
comme d'un trèfle qui te voit  
sous la cendre des fougères que le feu noir a noyé  
par les bois durs des chevelures  
dans l'eau des pierres que voilà  
comme sur les tessons du soleil à boire  
je t'ai retrouvée

invincible à tout jamais chaude telle la fourmi  
sur la route intraduisible  
tu t'es découverte au bras des vagues  
la lumière à la fenêtre dans le lit de nos mémoires

III

d'une enfance tendrement  
je dis la laine  
la main dans la main  
ma voix perdue

que le matin opaque  
me prenne pour racine  
je perds mon regard  
par les yeux des feuilles

j'ai laissé mon enfance  
aux autres petits  
ceux dont on rira  
la bouche pleine

je rirai la dernière  
seule et sourde  
prends-moi par la main  
de laine molle



IV

belle seule le désert aux lèvres  
songe à l'avenir des portes  
où les fuites s'enchevêtrent  
les cristaux des faims mouvantes

les pelotes dans leur centre  
les loups vaquent à leur hiver  
le désespoir entre les pattes

mais de toutes les incomprises  
tu es seule à ton plaisir

les mains seules sont tristes  
elles pleurent la rosée des champs  
le passé de leur regard  
tient l'aiguille sur le bord des larmes  
rien n'apaise le feu lisse  
ni l'éteint au bout des doigts

seule seule seule laine  
où les fuites se sont prises

V

le sommeil a vidé la cruche  
des yeux crissent dans les mâchoires  
clochettes clochettes que d'herbe en vue  
que la robe est belle

des enfants sortent du sable  
brûlent le soleil crayeux des morts  
les poissons mordent à la cascade  
à la santé de ceux qui tuent

pourquoi voulez-vous que l'arbre des lampes  
tombe en poussière de médailles  
puisque tant que le sang de la lumière lèche le mur  
nous caressons l'herbe à sa source lisse

criez plus fort le cri que gonfle le soleil  
maintenant que la chambre sombre dans l'oubli de verre  
et que la table hurle à la mort  
et l'armoire parle dans sa langue profonde

VI

qu'en savez-vous l'air s'est détaché de nous  
nous sommes là sans étoiles  
qu'en savez-vous sans argent sans feu  
un chien moite dans sa niche  
et la pluie sous les aisselles  
qu'en savez-vous le bruit ment  
et se meurt à chaque surprise  
printanier de mobilier  
le voilà venir de loin  
une bouteille sur le blanc  
et le zinc sur le comptoir  
qu'en savez-vous c'est le rire d'ambulance  
il a l'air d'un étudiant  
charrettes charrettes la clé est sur la porte  
qu'en savez-vous sur les dents du travail  
tambourine le maïs  
une gorgée vient après l'autre  
et la mort nous mord les fesses  
qu'en savez-vous aboyant au rire noir

délivrées du retour  
vous voilà sur la bonne route

## LE RIRE DE L'EAU

### I

arbre aux yeux innombrables tourbillons  
arbre qui du départ des robes fines  
t'es bâti un désert que déjà absorbe l'oreille de minuit  
aux quatre coins des cheveux blancs  
tu bats le vent tu plonges les mains de murmures  
dans l'eau crue des poignards qui rient  
que ne rient-ils pas d'avoir pensé avant  
pleurent de ne pas avoir plongé vivants  
dans le corps de la lumière nue  
arbre tu dresses ton front  
tu te recroquevilles dans la flamme froide  
de l'eau nue

le temps est venu où se croisent les ombres  
et le ressac sonne dans le partage du fer  
où les mouettes comptent la petite monnaie de la nuit  
l'écureuil laisse s'envoler les sourcils de mitaines  
le sommeil se met à gravir le soleil de gravier  
que tu nous fais attendre que tes joues sont en feu  
tu joues à qui perd court entrez mes chevaux blancs  
aux pattes de fenouil aux couronnes de fête  
et les chevaux entrèrent le rire se mit à briller  
avec une poussière d'envie sur le bout de la queue  
mais de tous les chemins ceux d'entre les vides  
envahirent les poitrines qui ne demandaient pas mieux  
ainsi les chevaux à reflets obliques et les oiseaux d'avril  
mélangeant le sourire de leurs destins métriques  
forgèrent parmi les clairs tambours des nids  
l'orage indescriptible dont se nourrit la mer de vitres

alors je me suis dit  
debout vieux corps où la lumière vaincue  
crie déjà terre à l'autre bout  
à l'autre bout de quoi du rire  
et des branches du monde

en attendant que s'éclaire la statue des fruits  
et s'envolent les fines bouches sucrées des flocons de lumière

## II

encore imbu de parenthèses  
paraffiné tordu blanchi  
ouvert dans l'eau des rires rares  
tombé plus bas que main d'aumône  
le marin à sa fidèle  
la lumière à son automne  
le bois maigre à ses lèvres  
dévoilé de bout en bout  
comme un cadavre aux dents de pluie  
dans chaque coin de tourterelle  
il s'est choisi paré connu

rêches belles à ne plus douter des noeuds  
risibles le long des coutures termitières  
brisées chevalines sur le tertre de chaux  
ainsi je vous ai vues puis perdues  
sur le champ diamanté d'un dimanche à longueur de rail  
deux par deux soutenant l'abîme  
la fourrure des margerides à vos pieds

III

que dire de l'armoire vide  
quand elle veut s'en aller par-dessus les soupçons  
aire de nacre  
courir en étoiles  
dans un grand éclat de rire de lait

IV

meure le cadenas des tempes  
vignes aux lampes sucrées  
lentes condensations de cadavres  
sur la glace de nos veilles

l'œil perce le poing gèle  
la lumière somnambule  
erre à travers les feux des campements  
comme un chien hagard le long des rides  
cousues aux terres implacables

mais de toutes les maudites  
une seule hardiesse  
celle aux yeux de fer tranquille  
secouant la poussière  
qui se lève dans le blé de son sourire  
est venue nous secourir

retrouvées toujours plus seules  
incrédules à la file  
elles s'en vont chercher de l'eau  
les maudites les hardies  
dans le creux de la mémoire  
où l'étoile et le poisson  
boivent leurs paroles avides



LES PAROLES DES VIEUX  
ET DES JEUNES

mûrir dans les astres  
ô courte adolescence du fer  
tu n'as mis de ton côté au passage des troupeaux anciens  
les jours forts et visibles  
que déjà l'eau s'envenime au sommeil de tes oreilles  
d'abandon et de fumée

tu as couronné la mort fiévreuse de la flûte  
de voyelles noyées  
tu as nourri le nuage du pas précipité du cerf  
tu as marché parmi les rois  
tu as mâché l'aspic rond de l'esclavage  
et te voilà les mains vides adossé avec les montants murmures  
à la porte clouée  
en vue de celui que l'on porta dans les champs  
tout le bois mort de son temps sur le dos

que fais-tu là parmi l'herbe rare  
au bord crayeux du morne buvard de la piste  
un seul mot fleuri par la coulée de sable  
que ta présence a figé sur la croix du souvenir

que fais-tu là et le sol déjà avale sa langue de terte  
celui qui écoute et se répercute de lointain en lointain  
tombant dans le puits de la cascade des chaînes de montagne  
seul avec sa solitude de fil  
celui-là dans la flamme de sa voix a reconnu l'abîme

une lampe s'était mise à parler toute seule  
de cette solitude de fil la lumière des autres

tu t'entoures du remous des nuages de fifres  
ta tête seule émerge de la conscience de poussière  
tu n'es pas encore poussière et pourtant la parole engloutie  
dans sa raison de croire a vidé la substance  
la boue de sa mémoire

petite fille au bord du ravin  
petite fille de fusée  
petite fille à la peau de mer  
petite fille à la naissance des paupières

que fais-tu là j'attends la rose hérissée  
dans la bouche du marcassin et la hanche nouvelle  
de la route dépliée alors le soleil s'est tu  
dans la tête de l'enfant il n'y eut plus de miroir  
ni sel  
ni queue d'oiseau  
rien qu'un cri ténu de fine électricité  
et la dispersion des choses selon le bonheur de l'espace  
leur bon plaisir

vieillard aux poutres sibyllines  
vieillard au thym de la pensée  
vieillard de figues et de raisins d'étoiles  
vieillard aux colonies de plantes de peau  
la voracité de velours des fleurs harnachées  
les yeux jetés au feu des orties

la parole est donnée à d'autres ténèbres  
et c'est l'écorce du soir s'éclairant de rien et d'espoir  
le pur ravissement d'un oiseau de miel qui s'allume  
dans la gueule du loup  
la route depuis longtemps enterrée

## LES MOTS DE PAILLE

### I

dans des cahiers de lait  
les enfants ont grandi  
ils ont rusé avec le miel des doigts  
ils ont bâti la coulemelle

hérisson hérisson  
tapi sur le toit  
hérisson de dimanche  
caché dans la manche

ils sont allés dans le désert  
les enfants de Jérusalem  
le lait tari à la source de miel  
les champs battus jusqu'au sang

II

pour Cécile

hérisson hérisson  
le temps est dans tes yeux  
hérisson de samedi  
saupoudré de sucre lent

le temps est venu sur la pointe des pieds  
flairer le château d'eau voler le bâton de rouge  
le gravier dans la bouche  
la maison du gendarme

hérisson hérisson  
suce ton nez mange le morceau  
hérisson de lundi  
les temps ont grandi

qu'as-tu fait de tes quatre vérités  
dans la cachette de la pluie

### III

truite de la parole aimée  
prends racine à mes pieds  
viens la coquille mûre  
de soleil pourri  
mettre à l'envers des choses  
l'eau à la bouche  
je t'ai prise à la colère  
brève rive  
je t'ai tordue dans le rire  
de la lessive  
je t'ai plongée prolongée  
tout le long du Missouri  
longée comme fleur  
aiguë à la sauterelle  
minuscule de sapin  
tu es partie

il n'y a plus qu'à tirer l'échelle  
tu es cousue à la courte paille  
gagnée sur la sagesse immobilière  
avalée à la hâte du feu noir  
de trouver la bonne manière

IV

tu vois à même la peau  
durcir l'ombre sous tes yeux  
de la peur à la tristesse  
pas à pas  
remuer la liberté  
serpolet mon frère à la parole aimée

retroussée jusqu'aux hanches  
truite de la parole cruelle  
l'amour te rit au nez  
tant va la belle vie à la cruche du mépris  
qu'à la fin tu l'aimes

un sommeil d'un siècle  
pour une pluie de minuit

V

pour Jeanne

sable sable à ma façon  
table ronde table rase  
je t'ai vue à la peine  
truite de la délivrance

crache le feu mords le temps  
le vent aux yeux cernés t'a fui  
truite de l'inexpérience  
au bruit bleu sous les semelles

galopez mes infidèles  
truites un peu à la folie  
bouche en cœur la fleur au mors  
sur les pentes aux voix basses

truites voici l'automne  
la paresse à vos trousses  
l'herbe lasse nous nomme  
dans le bocal de l'école

VI

l'eau douce et l'eau musclée se rencontrèrent  
que cherchez-vous un bouton de macfarlane  
le bonbon se mit à rire  
avec un air de champignon de la capitale

l'eau douce douce est ma bien-aimée  
en papier de soie fripée  
sa parole d'escargot  
rampe jusqu'à la tête  
et l'emplit de rayons sonnants  
et de monnaie d'alouette

douce douce est la matinée des boeufs  
quand ils s'en vont deux par deux  
flairer les ossements de girouette  
couchés dans le blanc lit des amoureux

ma joie soeur imprudente  
à table à table  
disperse les eaux troubles  
midi erre dans les genêts  
le renard de nos désirs d'arbre



VII

branche de l'impatience  
serpolet de ma peine  
il n'y a plus de sommeil sous le traversin  
et le soleil en est plein

encore deux mots à la semaine  
pour finir en beauté  
filles que n'êtes-vous fidèles  
aux vacances éternelles

à serpolet nain  
pierre à feu  
pour amadouer l'œil  
tant et plus

VIII

encore je n'ai rien dit  
mais je n'en pense pas moins

boire une tasse de thé  
gagner du temps au joue petit  
visiter les magasins  
gaspiller le sucre de son rire  
donner à boire aux malades  
trotter menu  
traire les roches  
avertir la fumée  
dénouer les papillons de fraternité  
dénombrer les orties  
deviner les stores  
qu'est-ce que cela nous cache  
avec un goût de mille ans  
dans la bouche

IX

brebis l'une dans l'autre  
vous battez le sommeil de mousse  
jusqu'à ce que jour s'ensuive  
dans la paume de la main

la tendresse tourne ivre de lenteur  
ou ne serait-elle que semoule  
l'interdite certitude  
semée de dents ferrée d'amour

je vous vois à la foire  
roulant de grands yeux  
dans le pain blanc de la chanson  
comme un miroir de grande personne  
enfarinée jusqu'au cou

il y a peut-être une croyance  
qui se dépense au jour le jour  
qui sait  
l'automne

X

pour Tamara

libre à toi libre à moi  
de n'avoir ni joie ni flamme  
tous ensemble et chacun pour soi  
piaille fille de personne

fais la branche fais la planche  
je sauterai par-dessus  
ou marcherai entre les jambes  
d'un seul rire écartelé

l'une est noire l'autre aurore  
qu'est-ce que c'est  
celle qui rit de ne pas pleurer  
celle qui pleure de ne pas aimer  
coccinelle au bout du nez

XI

pour Françoise

le couteau dans la plaie  
coup de sifflet fini départ  
un autre train nous dit que dit-il  
il dit pauvres gens de-ci de-là  
sommolents ou insolents  
vifs alertes indifférents  
dépêchez-vous dépêchez-vous  
l'acrobate sur la corde  
transpercé de part en part  
une aiguille au bout du monde  
fait éclater la lumière  
c'est un oiseau de sel  
brisant la nuit

et la liberté se répand  
comme du lait comme du sang

## PARLER SEUL

insensé voici l'homme aux crispations de cristal  
à la rumeur de sable au passé de poupée  
à la démarche creuse dans un lit de détresse  
et cependant présent au passage du printemps

homme tant qu'il passe son arrêt est de mur  
mur de lourdes épaules  
et voilà que la lumière est noire  
le soleil de sel  
l'eau ne désaltère plus les regards des enfants  
leurs paroles sont de bois  
la voix ne se reconnaît plus  
dans l'entrebâillement de leurs gosiers de ciel  
et comme justice au fond du puits se reflète la vraisemblance  
l'or terni des fuites d'été  
la franchise de leurs faims

chiens qui hurlez démesurées vacances  
chiens qui tirez la langue  
qui tirez sur la corde jusqu'à perdre l'allure pluvieuse  
aux yeux de chanvre e  
perdus perdus dans une fourrure  
chiens qui trompez la nuit  
dans le puits de la justice véritable eau forgée  
et perdez le fer aux pierres scintillantes des parois  
comme cela ne s'est encore jamais vu  
horreurs détresses visages passés repassés trépassés  
de terre de potasse de fumée vitreuse  
boue boue à l'horizon  
rien que boue où nous accostons  
et îles de vertiges herbeux  
les pavés sont déserts les amours malaisés  
pourquoi aimer rien qu'avarice  
et partout le vide la transparence risible du ravin  
homme parmi les hommes et le fossé devant  
le vent dessous et de chaque côté le silence  
tu es entré vivant dans la demeure de la tendresse morte

et dans chaque pas  
tu t'es reconnu comme une réponse alléchante  
le monde n'a pas changé pour toi de cendres  
ni l'angoisse ne s'est crucifiée  
un peu plus un peu moins c'est toujours le poids des vitres  
qui pèse sur ton front obscur  
mais tu es clair aux heures qui te ressemblent  
marchant parmi tes pas que compte la balance  
aux ans étoilés sur l'arbre des douleurs

enfermé dans l'horizon des voix  
il n'y a pas de mur qui résiste à ta chaude mémoire  
face à la voix rompue  
les rats peuvent courir entre tes jambes  
l'herbe fine n'a pas fini d'échapper à ton appel  
avec un bruit invisible sur la bouche et les doigts  
tu es sorti vivant

DE MEMOIRE D'HOMME



*LE TEMPS DÉTRUIT*

I

— pourquoi chantes-tu si haut  
que le temps des paroles nous limite la vue  
l'alouette dans l'eau fait éclater sa fraîcheur centrale a  
et les dents grandissent dans la bouche de verdure

à la tombée du jour pour une mémoire de loutre  
s'éclaircit la pomme de l'enfance la lumière perd le souffle

— je ne chante pas je sème le temps  
j'isole le grain sonore aux alentours de la feuille  
l'homme tord ses bras à la racine du combat  
— l'étoile par-dessus le visible encercle le nombre méfiant  
— l'homme sent s'accomplir la fleur ouverte du départ  
— le museau parfumé de la pluie de printemps  
— l'homme marche vers la conscience de ses pores de son sang  
— l'âge des troncs d'arbres allège son poids  
— l'homme marche vers la destruction de son temps  
— la maison ses enfants la mémoire le défendent  
— rien ne saurait arrêter la fructification de son élan  
— paix paix voici la nuit ou du moins le repos qui l'attend  
— la nuit il la chevauche dans la pensée qui déborde la lumière  
— le cheval est las  
le sommeil lui infuse la douce chaleur odorante de l'attente  
— même pas la mort ne saurait vaincre la course lancée au néant  
— égale à la vie que ce soit alors la nuit qui le conseille  
par sa raison intermittente malgré lui qu'elle le conduise au port  
— ce n'est que vie et semence de jour qui l'emplissent et  
l'exaltent  
— ne vois-tu pas dans l'herbe  
minces jouets du périssable le grillon et le trèfle  
— je ne pourrais en reconquérir la joie avant la victoire  
— victoire et défaite échangent les faces d'un unique battement  
— la pensée poursuivie bouclier à mon flanc  
couvre la terre de son éblouissement palpable  
— vois-tu la lumière ne saurait ne pas laisser d'ombre sur terre  
— pour la terre sur la terre mes pas empêtrés dans les ailes  
le signe de son règne nourricier

dans chaque brin de vie l'homme reconnaît sa maîtrise temporelle  
la pureté de ses armes

il part rien n'a su retenir son souffle  
ni accrocher l'attention de son muscle par l'effet soit de  
mémoire  
soit de bonté ou même de raison aux vigilances cruelles  
cruauté des attaches de ce monde  
son monde l'enracinement de l'être profond  
ciel de ses jeux l'eau claire  
me voici  
le sifflement de la passion première l'a pris dans ses bras  
vipérins  
la terre de son innombrable flamme  
la vigueur de son chant à l'abri des saisons  
tel va le sang dans son harnachement de plante  
brandir le tribut de feu devant les sources esclaves  
le chemin toujours derrière lui le chemin détruit reconquis  
la nouveauté surprise à l'état naissant de la voix  
le parcours éperdu de la durée des radicelles d'herbe  
sous le trot du cheval s'égrenant

## II

cri sibyllin à travers la cornemuse de vin sombre  
j'ai vu la fermeture sur elle-même de la cendre sans riposte  
et la crayeuse attente aux portes de pain  
mais l'aile pointue de la flamme invisible  
couve toujours sous la promotion entreprise  
la désolation de l'être et sa joie au sortir de la forêt

— que ne reste le sang placide dans la géographie de sa limite  
— la poussée de sa palpitation fait céder la paroi de suspicion  
— l'âge de la dévastation l'atteint en plein cœur  
— la tête bondit hors de l'enceinte  
— des cris éternels pèsent sur un destin de ciment  
— tout le vent du monde en ébranle la base  
— rien ne saurait alors rompre la ligne droite du départ  
— droite décidée ample dans la sûreté de son droit  
— vanité vanité de toute arrivée  
— départ sur départ et de bout en bout le chemin déjoué  
— les embûches en route  
— vaincre la séduction de leurs paroles perlées  
— l'alcool captif de la passion contenue  
— mon âme en est pleine  
— la fidélité alors la parole donnée la main fraternelle  
— dans la course devant les découvertes adultes  
— les futures rencontres le présent déjà englouti  
— plus douce la faim que toute nourriture g  
— à quoi bon les maisons les villes l'amour  
— oui moi aussi j'en ai dévoré le désir  
et l'appel de la paix m'a marqué au long des acides durées h  
j'ai voulu non plus y penser mais en extraire le sourire  
suffisante saveur où le temps n'aurait plus grincé des dents  
à chaque tournant me montrant la langue  
oui moi aussi  
la fleur j'ai pensé la faire parler avec des syllabes d'iris  
la nouveauté installée à demeure la mer ivre à mes pieds  
et le suc continu arborescent de la tendresse  
m'emplissant d'une force soutenue bruissante  
personne n'en a voulu

j'ai bu le vin blanc de l'attente  
épuisé la candeur fruitière où raison et enfance  
jouaient aux châteaux de cartes  
attendu dehors dans la rue vide perdu  
marché dans la boue de l'hiver de griffes  
j'ai pris ma patience au bout de la corde de cou  
j'ai serré le poing sur la crevaision des pneus  
et l'éclatement du violon  
le bois mort aux abois  
les échardes comme des langues parlantes sur une poitrine gonflée  
j'ai supplié la pierre et l'os  
qu'une goutte de fraîcheur vienne leurrer ma lèvre  
j'ai menacé j'ai forcé la main amie j'ai pleuré  
imploré la parole promis souri ri  
j'ai dansé pour de nouvelles récoltes  
ri au nez des dieux de fil d'acier de racines  
j'ai rusé avec le sable vif  
pour faire rire la victoire sur la nuit

rien rien n'a répondu  
l'herbe de la justice morte  
voici la route qui m'a rendu route  
l'ombre bue plus vite sur les bords  
que le coq n'arrivait à hauteur de vigie  
l'aumône déridée dans le rire de la main  
et le reste à tout venant cheminant  
par le ver dans le fruit dévidant la vérité épinière  
au cœur d'un midi vorace oh blanc éblouissement  
j'ai saisi le sens caché sous l'heure des chaudes chevelures  
dont on aurait pu sourire  
si la mort n'avait passé par là  
dans un nuage de fierté et de poussière  
assombrissant l'audace des vivants

### III

Aujourd'hui la cendre a pris la teinte a de la rose mouette. Et les yeux sont fermés, ceux qui à force de s'enorgueillir ont confondu leur dignité avec la joie. Rien ne paraît plus lointain que la main chaude des caresses. Main profonde, lourde du tombeau des caresses frustrées. Décidément, ce n'est pas encore aujourd'hui que l'eau vive de la découverte des paupières viendra apaiser l'ardeur des regards.

Dans l'entrebâillement d'un Dimanche somptueux et misérable, je m'aperçus soudain du goût fade de la durée. Jeune, la substance du jour se découvrait aux sous-entendus des enchères. On allait voir ce qu'on allait voir. Cela valait la peine de jeter les dés. Au bout de l'aventure pouvait bien surgir quelque fraîcheur, une surprise. Ou la lumière. L'inconnu si lisiblement délimité par le hasard que nul découragement ne saurait l'entamer. Te voilà après des hauts et des bas arrivé en vue du terme du voyage. Qu'ont-elles valu les illusions de la plénitude? Aujourd'hui la cendre a pris la teinte ' de la rose mouette. Le port est là. Le grouillement immémorial continue à se déchiqueter aux ronces des roches, adouci seulement par le va-et-vient des varechs insistants.

#### IV

qu'il parle encore que dit-il à la dérobée des vagues  
il dit comme parole perforée gonflée dans la tête  
le monde de l'éclatement s'est emparé de sa brousse  
par-ci par-là percée d'une fenêtre  
où la lumière lèche la joie des enfants -

il a pris l'homme à la source dit-il et c'est le vent  
dit-il le pilotant à travers l'aveuglement des ruelles  
il s'agit de ses premiers pas une valse lente  
le traverse des pieds à la tête  
par rafales de trouées les ravins se mettent à la danse  
voilà où commence la bride se casse l'eau du bruit  
par saccades les vitres défilent les gifles des arbres  
mille chiens lapent la tombée de la nuit des rafles  
feuillettent les immensités des montagnes  
derrière leur paix qu'y a-t-il sinon la lettre vorace  
meurtrie déchirée une nouvelle voyance  
une clarté de silence jouant sur le velours des forts  
le vide ébloui pour une ride ardente  
telle va la nuit des montagnes

V

Sur un pied d'égalité le soldat se mit à rire. Que lui importe le tunnel transvasé dans la cruche de la poitrine, l'arbre ruminant, la faim d'escaroles et le crépitement menu de la peau de montagne ? Brique, tout n'est-il que brique et l'écho ne s'est-il pas caillé dans un garde-à-vous d'albumine ? Le cuir velu double sa mine et le figement de l'oeuf le ravit à merveille. Cela lui sied. Il se fiche pas mal de la mer, il lui fait du pied. Risette, risette, la pelisse de la mort lui tient chaud. Il entre, il en sort, le mouvement gommé lui fait du bien. Pense donc, ça le chatouille, le chavire, le rafle et l'emboîte. Quant à la crise de raisin, il préfère les cerises. Et de cerise en cerise, de noyau en aiguille, le voilà devant la porte jugée. Jugulé, jugé et jaugé, le nez aplati contre l'indifférence de la vitre. Il s'agit de jouer sa chance sur la corde raide des chancelleries. Mais l'angoisse n'a-t-elle pas déjà mûri le ressac de l'impatience sur le chemin des chèvres ? D'un saut à l'autre, il éprouve la stabilité de la fumée enfermée dans la pierraille tenace.



## VI

La citrouille se renverse les quatre pattes en l'air sur un lit de pure rosace et le trèfle guigne à la fenêtre. Tu viens, mon chéri, et le charbon boutonneux se répand en mille imprécations de veaux. A force de jouer aux ouvertures de chasse, le chien qui l'habite de la tête aux pieds émerge sous la botte de foin rondouillard. Et le soldat dans tout cela, voilà que le piétinement se met à susurrer, avec une cassure de bruit dans la gorge et le glissement d'un médicament particulièrement difficile à avaler la hâte de la hutte à accomplir son retour sur elle-même. Petites fuites, exactes cachotteries du temps, nous voici

minuscules pies  
sous les limbes de routes  
lampant la vergogne  
des arbres glabres

une souris fuit  
le museau cousu  
l'air vilipendé  
finement compris

quels sont ces enfants  
le rire petit  
ni vus ni connus  
partis de bonne heure  
pour d'autres aurores

Tel est le prestige des disparitions subites que l'air lui-même, s'engouffrant avec un bruit de liège dans la bouche de la montagne, murmure des paroles mousseuses au bord du doute profond. Que dire alors des mal intentionnés, de ces hurluberlus jouant au cinq à sept avec la désinvolture des néophytes et des candidats à la supercherie, les éternels payeurs des pots cassés ? Tous engloutis dans la peur des dortoirs. Mieux vaut se plonger dans l'obscurité des rues transversales parmi les triporteurs et les marchands de cascades ; mais encore faut-il savoir, en guise de vacances payées, faire miroiter aux yeux des enfants les alouettes parfumées des rapides promesses.

## VII

c'est le monde éternuant des petits  
pour eux aussi le métal de l'audace sonne dans le livre du départ  
le roulis agrippé aux portes aurorales  
le grouillement des rides d'eau sur la surface morte  
déchirent l'histoire de ton visage  
là j'ai passé j'ai nettoyé les souliers de l'oubli  
là — qu'importe l'écriture enchevêtrée de l'obscurité à venir —  
j'ai posé un pas subtil sur la croyance de savoir  
pensé au bracelet de vie la vie donnée la vie à prendre  
non le triste hangar de la vie à chercher  
la fièvre avançait dans l'épaisseur  
de tout le poids de sa nature de mémoire

face crucifiée de l'abnégation totale  
par-delà la pierraille moitié ensemencée  
du ciel de ma race  
le reste à l'abandon  
il est bon de se souvenir que dans la grandeur première  
déjà la mort invisible purulente frayeur  
répandait la puanteur violente de son projet fini  
en faisant semblant de se moquer  
cependant j'allais démasquant la vigueur de la roche  
à l'agile fluorescence des empreintes d'eau pâle  
mille ans d'angoisse se disputaient la proie du carnage  
et les nuits prolongées dans mes veines pesaient d'un jeu sourd  
sur la force chaque jour défaillante au commencement de la flamme

que n'as-tu su rompre les amarres  
toi qui derrière la montagne muette absente  
attendais je ne sais quelle mémoire d'une marée fabuleuse  
sans poids ni mesure  
qu'à travers les ans de chair meurtrie  
mon salut t'atteigne dans la gloire de ta nudité  
pour avoir sur la route dure montré l'heure et la rive  
à ceux qui de leur corps ont fait un pont à la douleur

ils ont connu la force ascendante de l'oubli lucide conquérant

et sur leurs pas les morts se sont fondus dans l'apparence  
en inventant des gestes exorbitants mais pour rire  
le fleuve caressait les crinières d'herbe douce  
de l'arbre de flûtes tombaient les voyelles  
la pluie polissait le matin éclaté au silex de ses ongles  
c'était une fois de plus disait-on le printemps

## VIII

passées les trompettes les tromperies de l'attente  
l'horizon s'est ouvert sur une forêt de miroirs  
je suis toujours à la même place  
rien ne trouble le silence  
la misère l'illusion  
sous le cliquetis des sabres  
aux lumières des cascades  
les lenteurs de plein midi  
l'effeuillage de la jeunesse de neige  
la route sombre dans la cendre  
et l'oubli

blanc cadran vide de toute minuterie  
impossible de faire bouger la masse du temps  
moi toujours à la même place  
comme un boeuf sur la langue et une lente fruiterie  
les étoiles crépitantes dans le verre  
une gorgée rompt l'espace  
se dispersent les jointures aux mémoires de sablier

par étages l'âge croule  
au bruit bleu des acropoles  
dans la mer sans sépulture  
les chevaux de craie adulte  
le soleil silence au front  
je te vois te réveillant  
secouer les eaux dormantes

où cours-tu la tête en feu  
et la nuit derrière toi  
sous le vent secret de glace  
chevauchant l'espoir immense

## IX

Le linge tendu jusqu'à craquer entre deux arbustes faméliques mais vigoureux, l'oubli en a fait un fragment de squelette et les fourmis ont découvert la blancheur immaculée de son dévergondage de stalactites et d'arthritismes.

La neige tombait de bas en haut et les gens avançaient avec des difficultés de bégayement dans la substance floconneuse. Ils marchaient à reculons, tant les coups de chapeau battaient l'air en sens inverse. On échangeait des bonjours gras comme si l'on mangeait avec les mains, comme si l'on gardait les pourceaux à la lumière électrique et les langues avaient des familiarités de charcuterie. De chaque porte basse de la ville un dimanche était sorti tout de noir vêtu, court sur sa canne, agile aux moulinets. Les chiens tenaient leurs queues de profil pour les besoins de la neige, les arbres, plus solennels que jamais, montraient un mépris de bois pour les piétons sentencieux ; une fade odeur de cuisine régnait sur ces lieux, cuisine d'arbres, de sports, d'étangs et de moustaches.

Que venais-tu faire dans cette galère ? Le repos vaquait à ses occupations de branches on n'arrivait pas à le faire entrer dans la chambre. Pourtant les alléchants chants, chants, chants, le disque est cassé, les alléchants appels ne laissaient de lui présenter le sel à saupoudrer la queue des alouettes et l'hiver battait son plein, tant nous étions-nous attardés dans les tubulures de la raison mordante.

Visqueuses réalités de sucre rond, les enfants lèchent le contour des choses et personne n'a encore retiré l'échelle par où se faufilent les alphabets quand ils fuient les ardoises et puisent dans les trésors des endormis.

X

il y aurait certes beaucoup à dire à redire  
la flèche ruisselante attrapée en pleine dorure  
bruisante de nuit grincement de corde marine  
jeunesse aux mille grimaces les coudes sur la table  
il y aurait certes beaucoup à dire  
à tordre l'hiver dans le feu lentement cardé à la fenêtre  
aux torsions tournesols filles de pique  
la maison sans portes de la conscience en herbe  
les mains bondissantes toujours pleines de grelots  
et les animaux au pied de la table

j'ai frotté mes semelles sur la boue de silence  
la haine m'a porté dans ses bras de parfum  
toute ma croyance sur les cimes de fer  
l'or du ciel hagard aux plantes de mes peines

ronfle nuit absurde à la poitrine close  
grince verte ignorance de tige  
la flûte assemble les poissons disparates aux joues d'enfer  
dents de glacier aux empreintes de fougères  
et la machine tourne il n'y a d'arrêt pour personne  
sauf arrêt de mort mais ce n'est pas ce jour-là  
ce n'est pas pour aujourd'hui lendemain de cristal couru  
à la chance de longue date comme un coq à sa crinière  
suspendu dans l'horizon béant  
ce n'est pas aujourd'hui  
que l'outré comique bondira sur le pavé des rues  
non — le pont passé bagages au dos  
le jour passé la nuit à voir  
tout va d'un pas perdu border le lit de la conscience  
sur les traces violentes  
que la joie des rescapés imprima aux neiges lasses

architectures rayonnantes à l'intérieur d'un front têtu  
vastes prolongements d'adolescences  
vous fûtes aussi de la fête

## XI

Et personne n'est venu. Personne. Il sonnait creux dans l'antichambre de l'hiver et la craie s'effritait sur un mur de têtes. La balustrade arrachée d'impatiences poursuivait toujours une langue de paroles amères dans la bouche de la ville. Mais il y avait l'arbre avec lequel il fallait compter. Pieds nus, les feuilles déjà glissaient dans une brume à incendies. Le ciel s'éclairait de la mort des oiseaux. Zizanies et mascarades. Personne n'est venu. Le poids de l'homme passait et repassait chargé des cendres de la veille, illuminant l'avenir d'une flammèche jaune. J'ai vu l'œil morne décrystallisé. Qu'une nouvelle haleine de monde vienne à passer et tout est à recommencer. Tel je me voyais sur le trottoir, gorgé d'attente, tel j'étais planté dans un avenir de poissons.

L'eau ne cessait de monter que déjà le colibri se fit savoir, la présence d'une sorte d'immortalité d'oeuf garrottait le piétinement voulu. Les lampadaires s'allumaient pour des trains en partance et les rues défilaient vides, mouture de ferraille sur une pauvreté de moutons. Et la douleur se couronnait d'une gloire insensée. Seul, seul, seul dans la solitude, le train se mit en marche. J'aime mieux ne plus m'en souvenir, tant la terre devint lourde de ce jour qui définitivement courba la tête. Depuis lors, rien ne savait plus entrer dans l'ordre découvert de la mer de misère, pauvre soleil de sel que je ne pouvais regarder en face sans que la terre me pesât, celle que je portais dans mon gosier, accompagnée d'un goût sourd de poussière et de poutre.

## XII

te souviens-tu — c'est à moi que je parle  
si je parle ce n'est pas dit ce n'est ni bien ni mal  
mais il y avait toujours pour l'œil une bonne parole  
un grattement d'oiseau sur la joue fine  
pourquoi dès lors de tous les grincements d'apocalypse  
choisir le mot amer coupant le pont derrière lui  
j'étais celui pour qui est dit que seul dans la solitude  
grandit le blé de la douleur  
et la douleur voyait sa face meurtrie  
sous le signe des prairies  
ô cœur saisi entre bien d'autres  
et la mer toujours plus belle à se moquer de l'avenir  
soleil en tête mille oiseaux et les palmiers  
les sabres palpitants de leur langage  
jouant à pile ou face la lumière et le savoir



### XIII

À la fin, après avoir fait le tour d'une mémoire saccageante, il se vit à nouveau sur le pavé gras en train de farcir l'aigre viande de son temps de douceurs imaginaires. Ce n'était pas plus agréable que remuant, ainsi vont les choses, on le sait puisqu'on en parle. Certain de l'effet, il brancha sa détresse visible sur la sauvagerie des nues, en faisant virevolter les aubépines jusqu'à oublier le maïs de la sécheresse, le pied fourchu, la crise dépassée. Pluie, tu saignais de tous tes pores. Une infinie paraffine suintait des nuages qui, eux, coulaient à qui mieux mieux. Des chants de chaux tombaient sur l'amer plaisir des os abandonnés, tandis que l'image de l'amour prenait l'aspect d'une prison. Qu'a-t-il fait pour ne plus savoir se servir de la clé, celui qui défiant son propre avenir s'était enfermé derrière les barreaux de l'avarice ?

Hors du brouillard, une vie active, ouverte à l'amour, découvre ses dents de jeunesse, ranime le pouvoir de la conscience. Que faut-il de plus pour que la forêt de flammes emplisse les poitrines de son unanime palpitation, en épousant l'ordre de son jour profond ?

XIV

jour par jour l'écho se fit plus court  
plus pure l'annonce par l'éloignement de ses ailes  
sonnait le vide dans les parois  
l'appel des vagues harnachées et tout armées arrimées  
cousait une longue parole de nacre à la route aveugle  
elle ne dit plus ce qu'elle pense  
pense-t-elle ce qu'elle ne sait  
de ne plus savoir partir  
elle grince elle croupit elle déchire les promesses

j'ai vu la pêche au retour de la bataille  
sécher sa misère d'écailles sur des plages abandonnées  
à travers la vitre la nudité du repas le soir  
le temps laissait couler sa langue obscure  
le long des trottoirs brûlés par la hâte des hommes  
j'étais assis à même la honte rude  
parmi les mauvaises herbes les souvenirs de sang  
la douleur avait usé sa lame  
de tant couper le bois mort de la durée  
au ballotement des mers  
j'ai laissé aller ma tête et dans le berceau balbutiant  
un vin épais malédiction sur le commencement du souffle  
répandait ses présages aux lumières de fête  
honte honte sur les blés du désespoir  
paix sur ses récoltes pures de silence et de feu

que fais-tu aux confins désaffectés des redites et des vérités  
la langue au chat  
la tête baissée

*LE DÉSERTEUR*

\*

Un bonheur insensé le suivait comme son ombre tandis qu'un gouffre se creusait à chaque pas entre lui et son entourage. Mais à quoi bon se buter contre le mur de la tête puisque de toute évidence rien ne l'empêchait de sauver la face ? Par ailleurs, ses démarches ne prêtaient pas à confusion ; mais, tout compte fait, s'il avait un souci, c'était celui de courses et de pommes. Il n'avait pas à en rougir. Aussi ne se pressait-il pas de confronter les produits de son imagination avec les malentendus des promenades.

Il était à la recherche d'enfances cachées. Des nids douilletts abritaient des oeufs de néon, de douces radiographies rayonnaient à travers des membres velus et des cils palpaient dans les charnels interstices des noeuds. Que les regards ingénus à l'affût se fassent connaître ! Et, en effet, les caresses imaginaires de quelque langue prisonnière en son palais laissaient de temps à autre échapper une parole de laine comme, à l'improviste, un dimanche ganté de forêts sortait tout armé de la bouche de l'enfant. Mais vous, belles enchanteresses, où étiez-vous, traînez d'aube, émerveillées veilleuses, vous disiez la bonne aventure à la lumière des nuits trop vite traversées.

Pourtant, c'est l'enfance cachée, princesse toujours enfermée dans un réduit à la fois somptueux et misérable, qui seule hantait son esprit, le fouettant jusqu'aux larmes. Non pas que le courage d'accepter le durcissement de l'âge lui manquât, mais, pouvait-il, en toute conscience, s'adonner aux plaisirs de la chasse avant d'avoir épuisé les ressources des larmes ? De là l'idée, pas si saugrenue qu'elle en avait l'air, d'errer tout en restant sur place, de gaspiller les richesses accumulées dans le vide, de devenir la proie facile des plaies et des chambardements dont la nature, jour après jour, se chargeait de lui fournir la manière de s'en servir.

Si près des choses qu'on croyait qu'elle les touche, la vie dans toute sa force de cohésion lui apparut dès lors contiguë à la faiblesse de ses moyens de faire le point. Une embarcation perdue en haute mer ne dirait pas plus pour la désolation de celui qui en a perdu le gouvernail.

Blanc plus blanc que cela ne peut pratiquement exister, une sorte de désir sans consistance plongeait notre homme dans le bain de volupté d'une conscience laiteuse. S'était-il vraiment engagé à quoi que ce fût ? Plutôt, y a-t-il lieu de penser, se laissât-il aller à quelque vague formulation de devoirs inconsistants. Point de contrat, point de secours ! Il baignait dans la vie affadie avec le naturel des pis nourriciers. Y a-t-il pis que le pis-

aller? Après tant de cailloux dont les routes affligeaient son soleil quotidien, que sa raison en subissait le contre-poids, la vie des vaches lui sembla la plus douillettement conforme à l'absence de heurts, à l'harmonie des concombres. Avait-il, en fait, souscrit à quelque engagement? Il n'y a pas lieu ici de décanter l'aérien résidu des contes de son enfance, puisqu'on sait que celle-ci fut bientôt suivie des sauvages volontés d'en découvrir l'illustration. Nous en savons quelque chose, nous autres, les découpeurs de stylos en quatre, les abonnés au zénith, les interdits de l'aller retour. Les effets sont à retardement, même coupés. A peine les loups entraient-ils en contact avec la réalité des bivouacs, que déjà une armée de blancs-becs se destinait au commerce violonneux des boutons de culotte. Violonneux comme cigale il n'y a pas de pareil. Telle fourmi se disant argentine se dépense en pure perte, telle autre se rend aux champs. C'est la menue monnaie du personnel de sacristie qui va à l'encontre des intérêts de bourse. Les grands sont tous princes, évêques, banquiers, sangliers ou même pharmaciens. Qui n'a pas connu le mage à crinière de lion, le lys à la main qui, autour des années de notre jeunesse, hantait les cafés de la place Maubert? Paris était alors voué aux jeux de canifs et le moindre m'as-tu vu, comme chacun sait, découpait des tranches de lard dans la cuisse de l'éternité. Il n'y avait plus de pauvres, ainsi en avaient décidé les nénuphars avoués. On pouvait par ailleurs le constater, des Halles à Neuilly de bâbord à tribord, sur le parcours de la ville, l'eau à la bouche, toutes voiles dehors. L'entente régnait comme champignons en salade. Malheur aux pissenlits, ils étaient littéralement déchiquetés par les jeunes, dignes descendants des pétroleuses de jadis.

Comment voulez-vous, lorsqu'on a connu ce Paris de cocagne, réduire au prix du beurre la haute existence des navigateurs lactescents? Sur les berges de la Seine, de subtils individus enveloppés de brume arpentaient en vain l'espace des soliloques en partance. Aux nez de leurs souliers pendaient les lacets défaits. Rien ne les aurait distingués des réverbères, n'étaient leurs moues contrites qui, glissant le long de leurs corps, se disputaient les meilleures places au soleil. Mais à quoi bon déchiffrer la virginité de ce temps irréfléchi, dont le moins qu'on puisse penser est de nature à nous rendre plus voraces que nous ne sommes?

Il suffit de constater que notre personnage qui aurait pu se trouver dans la champignonnière inspirée non seulement en tant que digne consommateur, mais aussi comme menu fretin, n'avait jamais franchi les limites potagères. Ce sera assez définir notre sentiment à son égard que de bannir du nôtre le monde douteux où, sous couleur de litiges, il

camouflait son inconsistance. Ce monde ne nous inspirait-il pas un mépris au moins égal à la contredanse de contrebande dont il se cachait soigneusement d'être le ferment attristé ?

Et, pourrait-on ajouter, trop poli pour être honnête, il donnait prise aux soupçons les plus arrachants.

\*

Je me suis assez vautré dans la promiscuité des contraires où une certaine prostitution de l'identité des sentiments se donnait à cœur joie, pour avoir le droit de percer la chair flasque du rêve en ouvrant aux oiseaux séditieux les portes de la liberté. Mais pour moi le soleil n'a jamais été qu'une maigre ressource. Que m'a-t-il enseigné d'autre que je n'eusse déjà reconnu dans la moisissure du doute ?

C'est le printemps, on l'a assez tiré par la barbe pour le savoir, mais est-ce le printemps qui dit que le printemps des tortues gemmipares s'avance le majordome il dit c'est le printemps qui dit que la tortue jouait avec la souris et des montagnes s'effondraient et les arbres pissaient, les myosotis ronflaient, tandis qu'une courte mais virulente électricité inondait le paysage de son doux conformisme. Ni l'intimité, ni le sommeil de la gestation n'étaient exclus de cet enveloppant bienfait. Il était toutefois imperceptible à l'œil nu, à cet œil dévergondé qui se met au lit avec la chaude immensité quand l'amour s'y confond, empêtré dans les mille pattes d'une herbe molle et moite et secoué jusqu'à la limite de la frayeur par sa turbulence originelle.

C'est alors que les tortues sortent et que les épines pointent. Leur feu est acidulé, gazeux, tentaculaire, et si un gazouillis de serrure déglinguée s'empare de la nuit, d'un bout à l'autre parcourue par la persistante oraison, de grandes oreilles de caméléon battent l'espace et des nourrissons voltigent en laissant des traces de fumée dans l'air frais du matin.

Pourquoi fallait-il que, insensible au remue-ménage des phrases à chapeaux fleuris, je prisse la nature ambiante pour ce qu'elle ne pouvait en aucun cas substituer à la mienne à la tienne mieux vaut ne plus penser au cas où le pleur et la couronne aux pieds plats il y en a de plus mauvaises au dire du facteur qui, lui, en a vu de toutes les couleurs On l'a du reste assez répété, les enfants eux-mêmes s'en sont fait un plaisir de tignasse, un sujet de grattement, une consolation de bas étage. Ce printemps ! Il y en aurait à raconter ! En plein jour les pains se mettaient à scintiller, comme si de rien n'était, comme à la foire, et les cailloux

sautaient sur la route, en tas, dans la poêle à frire d'un éternel encombrement, mais personne n'échappait aux rigueurs de la compagnie qui infestait l'air de sa musique granulaire, répandue sur la surface de tout ce qui respirait et savait se faire respecter.

Aussi fallait-il y songer, la représentation était continue, persistante, elle avait lieu à travers les gens, les pénétrait au comble de leur bonne mine et personne ne savait séparer en lui l'acteur du spectateur ni le plaisir des mouvements divers sur les bancs de l'opposition, rires suivis d'applaudissements nourris. C'est une grande chance qui nous était accordée d'entendre miauler les papillons et à travers ce printemps de bimboloterie de voir la comédie saper les assises même de la société des cactus et des rusés madrépores.

Tout était désordre et ferveur. Une chèvre se rassasiait de répliques visqueuses. Un singe lanternait. Un boeuf faisait la corde raide Une rose passait dans un carrosse de lentilles. La mer s'était retirée. Et pourtant tout s'y frottait. Mais moi dans ce tintamarre ? J'étais loin derrière ce qui se passait, la joie n'était pas de mon goût, le somptueux printemps qui s'était introduit dans les moindres recoins que l'oubli lui-même négligeait, ne touchait de ma personne que la portion absente, le calque de ce que j'étais censé représenter, un écho saturé des sucreries de l'espace.

Alors j'ai fui.

À ma honte, je dois l'avouer, je m'étais pris pour le centre corrosif du monde, moi qui ne cherchais qu'effacement, cachette et polie désaffection à l'exemple de l'aï dont j'avais emprunté les allures gommées.

\*

Ici dans la forêt je vis tapi sous les bras durs et gras qui me font un pont. Heureusement c'est l'été. Comme c'est bête, c'est une mère pour moi la chaleur ; et l'eau fraîche quand elle passe à travers mes mains ouvertes, le lait des feuilles sourd de la terre par mille pores de souvenirs. La table était mise. Les chevaux abreuvés. La paille douce du sommeil. L'odeur folle du zéaiement des insectes. Grandeur de l'amitié chaude de ces jours. Amis, amis, les jeux ne font que commencer. Le songe serait creux sans le rire provocant. Et les jeunes filles avant l'âge rougissent des paroles adultes qui courent dans leurs têtes de tétines. La chair éclatante de tant de vie qu'elle touche à la mort par le lent inassouvissement, gros de son impatience. Et la pêche de nuit où l'étoile interdite pique le

silence charnu de la bête. Virevoltante, papillotante densité, luisante marne au soleil de la recherche. Et partout la présence pleine, susurrante, l'espace tendu et dans le silence coupé par le cri d'un hibou, un chien de solitude, un seul ; mais les fenêtres brillantes d'un or assoupi sur la table, le chien inspectant le domaine bas des meubles, flairant le sommeil au museau froid, vivre dans le repos de son sang et les paroles de temps à autres légères, on se demande si elles ont un sens caché ou si seulement le son de la mémoire les effleure d'une haleine de durée, comme ça, en passant, et pourtant il fait bon s'impatienter du contentement de leur simple existence, comme ça, tout près de l'oubli, blotti au bord du sommeil.

Maintenant le silence saigne autour de moi et l'espace se brise de ne pouvoir se faire comprendre. Chaque rat qui court. Chaque feuille qui tombe. Un oiseau qui appelle. L'eau qui rumine. La nuit animée qui gonfle sa poitrine. Un hérisson visse sa peur. La peur partout des cœurs qui battent vite. Proie ou vainqueur. Général ou chair à canons. Chevaux, chevaux, courez sur la piste de ma tête. Les coups de fouet, c'est moi qui les reçois. Même que je n'en suis pas mécontent, au moins se passe-t-il quelque chose dans ce sale désert de putain de chose de vie de mort de terre vide où s'enracine mon poids de toute l'injustice de pierre, celle qu'on me fit attacher au cou, un grelot sourd et son battement de veine si ce n'est pas à la mort du moins qu'elle pousse ou je tombe.

\*

Le déserteur s'est endormi. Par mille papillons, la mort s'était fait entendre. Qu'il rêve ? A quoi bon le raconter ? Sous le rêve de chaque parole, n'y a-t-il pas toujours le temps qui court ? Et la révolte contre ce temps et cette course, n'est-ce justement ce que saisir veut dire à l'approche du midi de chaque chose ? Il s'est dressé contre le temps et la vie a couru un peu plus vite. Il a voulu ralentir le temps et les jours ont passé par là. Il a voulu égrener la journée et elle s'est évanouie. Il a voulu chaque fait de la vision l'encadrer joliment, le séparer, l'un après l'autre, joliment, le mettre face à face et pour pouvoir le regarder longuement, l'étudier dans sa saveur cachée, l'éplucher, le nettoyer. Il a voulu vivre le temps. Et voilà que de tant vouloir, il l'a perdu. Il a perdu le temps. Il s'est révolté et a déserté. Après l'avoir longtemps cherché (n'as-tu pas vu mon temps ; n'as-tu pas trouvé un temps, ce devait être le mien ?), il a fui en cachette et s'est réfugié dans la forêt. Des marchands d'hiver s'apprêtaient à visiter les villages pour le profit de leurs besaces et le



scintillement de nouvel an de leurs objets crédules. Ils n'avaient pas de temps. Du craquement de meubles, du sable pour mettre dans les souliers, de l'aboïement de chien au soleil, du vol lent de lentilles, de la peur blanche pour lampes à pétrole, des longueurs pour couloirs de château, du lézardage de murs, des blanches neiges en poudre à éternuer, des liquides en cubes, du manquement, de l'amertume pour rhumes d'automne et des cerveaux solides, du grattement de vieille, des lettres qui n'arrivent pas, des vacances payées, des sommeils réveillés, des bois de froidure, des pâtes à mentir et des pastilles d'eau pure, des boucles d'oreille de sourd, des myopies à tant le mètre, des cils d'aveugle, des poignées de tombeaux, des plumes de fumée, de l'invisible, des cartes à lécher, des clous d'air, des couleurs de girofles, des boutons pour pochettes-surprises, de la paresse et bien d'autres articles, tout cela pour pas très cher, mais du temps, non, ils n'en avaient jamais. Aussi étaient-ils très pressés et les jours brulaient sous leurs semelles. Ils allaient de village en village proposer le vent de leurs allures presbytes, guérissant et chantant, croquant du violon et bombant le torse et secouant les mal mouchés. Tout cela pour peu de sous. Mais du temps, non, ils n'en avaient jamais. Maintenant le bois mourait pour l'hiver des âtres. Les ours creusaient la longue pamplemousse de leur sommeil d'hiver. Les mouches elles-mêmes ne savaient encore sous l'aisselle de quel toit elles allaient abriter la liberté de leur impudique façon d'agir. Tout allait se coucher dans le dénûment et la démence. Seul il était encore à abreuver de silence la bise infinie qui fouettait sa poitrine. Devait-il comme la feuille sèche amasser la paperasse de ses lambeaux de souvenirs ou déployer au vent la crinière de son expérience de pacotille ? Il restait les yeux figés car, ayant perdu le temps, la terre somnolait par à-coups irréguliers de cailloux dans la bouche et, tout en mastiquant le clapotis de l'eau, il pensait avec horreur au jour où il n'aurait plus rien à se mettre sous la dent de sagesse. Et sans qu'il s'en aperçoive, ce jour était déjà là, dans sa nudité inapercevable, dans sa grosseur nerveuse, lymphatique et somnolent, écrasé d'escargots, collant et juteux mais néanmoins droit, le regardant par-dessus l'épaule. Alors ? Mais il ne bougea plus. C'est ainsi que finit ma chanson de celui qui a perdu son temps.

Jeunes gens affiliés aux sociétés secrètes de la durée, vieillards apocryphes aplatis dans le nez des journaux, femmes aux fastueuses facettes devinées sous la graisse des omoplates, vous tous, piétons ou pleurnichards, regardez la neige, elle s'écrase à pas lents et les chemins vicinaux lèvent leur nez apathique vers de nouvelles tombées de

gazouillis à plumages, forts de leur croyance en un avenir plus nu.

*LE BŒUF SUR LA LANGUE*

## I

La vie se découvre aux dents. Ainsi les roches qui pointent dans la baie parlent d'âge et la multitude des existences piétine négligemment dans leurs eaux. À des morts successives, de vastes mâchoires calcaires superposent leur abandon, en s'y confondant.

Terre résumée, tes blessures font sourire et les corps tombent en poussière dans l'indifférence des ossements. Tant mieux pour ceux que l'acharnement de vivre engagea sur la voie de l'oubli.

Le temps est venu de déterrer les souvenirs. Les morsures passées brûlent encore sous la peau. Déballez en plein jour le feu brisé de vos armoires midi saura en tout état d'abondance épingle le lot de papillons dans la boîte hétéroclite des cages et des violons.

Alors seulement le départ aura un sens, les scories à l'écart, le temps vaporisé, le but consolidé. Il sera doublé d'un courage qui, dépassant les sentiments, aura atteint la somptueuse mémoire commune aux hommes sur le parcours de leur résolution. Déjà celle-ci s'exerce sur les cordes à venir des victorieuses rades.

La liberté est à ce prix et la force de l'amour en marque les degrés. Terrestre certitude, au comble de la nudité tu conquerras l'amitié des hommes. Sur le coup de midi on ne compte plus les épis du ressentiment.

## II

Par un changement subit ma longue nuit s'ouvrit à l'or d'une souveraine chevelure. Pourquoi l'oubli s'efface-t-il à chaque instant harcelant mes réveils ? Réveils de plâtre, réveils de griffes, réveils de soude. Brulûres de criss et de chardons.

Il faut tuer l'œuf dans son sein. Prendre à la gorge le battement de la figure et secouer les cendres aux branches de mort. Je n'ai pas serré assez fort. En éteignant ma cigarette sur la peau misérable, je me souviens à regret qu'une pensée de bonté m'envahit par en dedans. Que n'ai-je coupé plus longuement, le grain de la flamme s'y serait accroché.

Chiennes de nuits, vous m'avez traîné devant les tribunaux des aboiements, la complaisance au cou, le miel promis du silence. Vous m'avez enchaîné aux barreaux des humiliations. Mais je me suis redressé dans l'arbre valide et d'un bond j'ai aperçu la densité du ciel. Je m'en tiens à l'évidence des surfaces. La feuille et la sève s'y trouvent saisies en un regard de plus loin.

### III

Au tilleul en fleurs j'ai souri comme tout le monde. Je me tenais au bord d'une présence comblée de paniers. Vivre n'exigeait plus ni fruits ni couronnes. Je me baignais dans une absence de corps. La légèreté était par elle-même substance. Un rire d'enfant et tout était dit. Chevaux somnolents aux œillères enduites de mémoire, têtes hautes de femmes d'où tombaient les perles, bars aux sonnantes paroles de zinc, fontaines sous le papillotement des lourdes chevelures de couleuvres, larmes de la nuit jaune des pôles, l'attente supprimée, la coulée filiforme sans heurt ni ongles et, par-dessus tout, le rire d'enfant auquel rien n'échappait.

Je veux dire que la laideur vint me chasser de ce pays. Il me devint haïssable à la mesure des paroles sifflantes qui m'atteignaient en pleine liberté. On a brisé le fil de la patience et des souvenirs de draps jaillirent des dépôts de moroses adultères. Monstrueuses figurations, vous chevauchiez dans les rues en fête. Tant pis pour le soleil; je n'en croyais pas mes yeux.

#### IV

Les grimaces allongeaient les perspectives. Ce ne pouvait être qu'une prison. Comme de tristes grouillements, des gémissements bougeaient dans son ventre. C'était impersonnel et propre, une longue vitre sous la pluie. La nuit se dévidait silence après silence et le chapelet des passants s'égrenait lentement. On s'enfonçait dans l'absence par la surdité montante des murs.

De là j'aperçus la reine déchue et son conseiller de marécage. A travers les paroles de sucre qu'ils se passaient de la main à la main, je devinais la mort aux gants de framboise au goût âcre des marchandages, je voyais fondre les jouets parfumés du venin. Une joie sans raison me prit à la gorge et l'envie de rire répandue soudainement comme un soleil avalé, la meute de chiens, l'éclat de ce jour s'ouvrit sur un horizon de pintades. J'ai passé une nuit exquise. Dans le conciliabule de mille lustres au plafond de la conscience. Tandis que la reine se laissait aller au souvenir alambiqué de sa démarche de poisson.

Ce n'était que justice sans trop pouvoir dire et la pluie, dehors, déchaussait les ravins.

V

Tout en haut, au centre du brouillard, un soleil pour pauvres.  
Plus loin, vers l'intérieur cadencé, où l'homme a rangé les défroques de  
son passé, un mot, un seul.  
Par-delà les abîmes, les usines, où sont les solennités du serment ?  
Rien ne désespère dans le buisson fripé. Des gouttes d'eau qui déjà  
tremblent se lève le géant espoir de la vie du têtard.  
Moi aussi j'ai tué le remords.



## VI

Gares, avez-vous jamais vu les gares s'affaisser sous le balbutiement des enfants? On vous rend les horizons. Que faites-vous du paquet de brises? N'oubliez pas la famille des foins. Famine. Je suis toujours à la même place. Voici vos soleils l'argent et tout le reste pourvu que vous ne criiez pas trop fort.

Les paysages vont de poumon en poumon et gémissent et les quais se gargarisent de fourmiliers de montagne. Mais lorsque l'enfant, serrant le cartable sur son cœur, fait défiler au tableau noir accroché comme une larme au bord de l'orgueil la conquête des fleurs, le doux troupeau des tendresses salines, les noms féminins prestigieusement resplendissants sous les feux de l'aventure, le train part en emportant parmi des sacs de victuailles les marchands humides, les bienheureuses souriantes dans la graisse des ripailles et les piailleurs, les éternels, les invincibles.

Ceux qui restent sur le trottoir voient le profil de l'éternité et entendent en songe les cloches du lendemain. Et les plages se remettent en branle. Pour l'honneur et l'amour et la vérité du déjà dit.

## VII

Effarées, les mains à peine distinguaient entre les affaires des uns et des autres, car l'heure du départ, où s'inscrivaient en tête l'urgence et l'éclatement des raisons, approchait de l'homme de rive comme une marée imperturbable. Balançantes séductions mêlées à d'abruptes grimaces, cahotants marchandages auprès des chapeaux de vent, piétinantes pénitentes devant des portails minimisés, pensées gravides en bordure des larmes avalées miaulantes coiffures sur les rebords des fenêtres de chevaux, vous avez accompagné de vos opérations mentales le passager sur le chemin de la gare. Rien n'y manquait, depuis la tranche d'aubergiste repassée sur le pas de la porte jusqu'à la multiplication des trophées dans l'ancre des lessiveuses. La nuit jetait une poudre de phosphorescence sur l'alibi des gramophones et, bien que les trottoirs aient rongé sur le gâteau du temps le bord immatriculé de la gencive, la ville se dandinait en se donnant, pour la joie du cadastre, un air de parfait malentendu. Au débouché de la rue, deux chevaux comme des syllabes susurraient la fatigue de leurs pas à l'oreille de ce quidam de macadam, toujours là, couleur d'aubergine.

## VIII

Des instruments hétéroclites jonchaient la bouche du ravisseur. Avec le goût d'une confiserie en partance, l'odeur déjà moite sur le pied de guerre, voici l'attente installée dans le bocal des ronds remords de la corvée. Tournantes eaux des cirques pour poissons, les pensées allaient leur bon chemin de persécution et, quoique de crinière lasses, quelle ne fut leur surprise lorsque la pluie se mit à trébucher sur le pavé gras, au cœur de l'alluvion, au déplaisir des rescapés. Ne vous dérangez pas, chère Madame, la concierge est dans l'escalier. Elle répond au nom de mille tonnerres, les accidents sont superflus, ainsi que les excuses éventuelles et si les enfants ne couraient pas sur les rails susurrant des lanternes, arborant des airs doux, il y a longtemps que le quai se serait soulevé d'horreur, de la placide horreur faite de la tarte à gifles et des appels immémoriaux à la beauté crachée de la nature.

Mais encore une fois le train s'étant défait à l'heure visible, la ville crut bon de se confiner dans la misère des cerises. Il y a pire pour le noyautage dévergondé des conversations maraîchères.

## IX

Crochu et hautement ganglionnaire, l'arbre se mit à secouer ses dents de rire. Jusqu'au lait de sa chevelure, la source d'amertume versa des pleurs surpris. C'était, sous le ciel des seins, un vaste sursis pour anémones. Mais où est passé le sang de notre présence ?

Tournez en rond, durs soucis d'aimer, l'herbe de ces jours n'a pas atteint la maturité des chevilles. Et pourtant la rive ancienne boit toujours à la bouche déraisonnable comme si l'eau avait changé en chair la fraîcheur de ce printemps de camomille.

Crudités, crépitez en paix. Les brindilles lucratives affluent vers les mandibules sucrées du feu.

X

Une maison en haut de la muraille, le tablier de roche noire et, au tremblement de l'orage, l'angoisse qui resserre les liens. Liens, liens, le soleil vous consacrait. A travers les causes perdues, dans la déroute des paroles, se faisait un chemin la plénitude, muette, comme elle se devait d'être, oublieuse de son existence.

Tout courait, les arbres et les vagues. La résine engluait les pas des branches sur le sable. Et nous, que devenions-nous, mûris dans l'immobilité?

## XI

Il y a un écho du nord placide, la maison longue et basse et la peluche des trop vastes figures, froides ou brûlantes, le calcaire mouillé, des vagues trop hautes et au creux de très lourdes pluies, le chemin de la nuit, serré au sein tendre de la promesse de mort.

Si personne ne s'y abandonnait, sûr d'une main nuageuse à la détente, je n'en dirais pas autant des pies.

## XII

Mais c'est à toi, pont aux lignes polies, au duvet de tendresse étalé sur les choses et sur les êtres, que je reviens, mendiant de lumière, honteux de la boue : poussière, tout retourne à la poussière. Et la fleur des champs.

### XIII

Esprit, illimité esprit et, pour chaque sourire, le monde qui sonne. C'est à toi que je retourne angoissé, à l'heure des collines passées. Que le poids du souvenir trouve le chemin de la perte et toutes les cloches vident leurs sébiles. Personne ne s'en soucie. C'est le fin oubli que le mirage n'a pas encore enseveli sous la cendre. Un nuage obscurcit l'amour et disperse la menue monnaie des fleurs et des raisins. Brûlez vignes du feu d'une vie sourde.



#### XIV

Clarté du marbre sur la table du ciel. Soleil difficile à pénétrer l'hiver des cailloux. Là aussi s'est épanouie la vie, une vie mélangée de détresse et de joies, de solitude et d'incertitude. A force de croire dans le bien, à force de croire dans le mal. Les cahots vous emportent vers une orchestration de veines et un système de crépitements stellaires. Les marchés où grouillent les paroles aux pétales de vent. Nous voilà, lèvres lisses des éternelles soifs.

XV

Rien que des nuits ; l'abandonné qui longe les quais manque d'assurance en lui-même et personne ne sait lui tendre la main. Aussi sème-t-il le malheur et l'insatisfaction sur son chemin. Mais y a-t-il des moissons ? Les lendemains sont lents à ouvrir les carreaux des rires. La lumière toujours en jachère. Les éventails bégayent, les enfants récitent par cœur l'alphabet du sommeil.

## XVI

Il y a des villages doués du vertige des broussailles rares, des terres meubles dans lesquelles on s'enfonce avec la fin de l'hiver, les nouvelles pousses du monde qui reviendra à une plus juste tendresse, à une maternité de sentiments plus dense, plus proche. Heureux souvenirs marmoréens, creusés dans la maturité des routes de ce monde. Avec des êtres à côté. Les fusils aux épaules.

## XVII

La jeunesse finit, le sens de la vie se rétrécit, la nuit grandit. Beauté de ce monde, serais-tu encore capable de venir en aide à ceux qui n'attendent que de la mort le seul mot pressenti ? Et la cruauté de vivre serait-elle à tout jamais nouée au désespoir nourricier, à la douleur ? Paix sur les têtes couronnées d'épines, la détresse de quelques-uns exalte l'insouciance des autres : beaux baigneurs, étalons des prairies sans foi.

## XVIII

Printemps, les fleurs n'arrivent pas à secourir l'angoisse : la maison de santé, ses mystères blancs craquements des parcs, doux gémissements de petits êtres obscurs, l'impuissance des regards et, dans la nuit des mots, l'atroce besoin de ne pas se sentir seul. Il n'y a pas que des pleurs pour étrangler la solitude ; mais marcher, marcher sans fin, au pas des têtes, à la tête des tempêtes. A vaincre, à sortir. Coûte que coûte. Au bout des forces la fenêtre neuve claque au vent des appels et des étendards.

## XIX

Elle est apparue la grande sécheresse, la tromperie de toutes les illusions. Pays aux plaines trop larges, vos arbres brillent en ma présence où se dresse leur raison finissante et toute la force de l'homme fonçant contre les murs. Vanité, vanité : le silex et la chaux ont inscrit la vanité du temps avec de lourds crayons de montagnes et d'années. Aussi les morts courent-ils plus vite que les fourmis vers le dédoublement des trajets. Braises d'une jeunesse trop neuve répandue dans les interstices, à la rupture de la terre.

## XX

Mais l'homme n'a pas fini de se débattre dans la multiplication de ses sentiments. Tête en avant, jusqu'à affronter le vide, il fonce dans le roc même de l'ordre des choses. Que lui importe dès lors sa vie, puisque la vérité en est plus forte et que, pour preuve de cette vérité, il faudra casser la coque de la vie? D'où surgira, simple et compréhensible comme la cachette de la sauterelle, l'évidence du choc. Ainsi, bouche cousue, la terre n'est-elle pas muette?

Profondeur du sentiment, lumière et ténèbres, il n'y a que dans ton eau que se reflète la face rétablie. Tout le reste est illusion. Passe-temps, oubli du réel transi de fureur.

Qu'importent les injures de l'écorce, jusqu'au bout des blessures, où de blessure en blessure s'éclaircit le bâti de la sérénité? Et dans sa paix l'eau claire. Sur l'eau, le nénuphar, la blancheur splendide de sa chair. L'existence n'est plus que profondeur avide: la signification redécouverte à la racine des hommes.

## XXI

L'eau avançait péniblement, tandis que la pierre glissait dans un malaise implicite. Ce fut ainsi tant que le feu de la méditation pouvait encore, en tout espoir de cause, faire danser les ombres sur le mur. Mais le taon vint rôder autour de l'embarcation, vrombissant, menaçant, l'imbécillité fixe de ses yeux implantée au front de sa raison. Des flots de contentement de soi. Pauvre, remuante matière à choses, matière à mastication, que rien ne troublait, où la peau organisait sa défense stupide au soleil, résistant à la pénétration de la nuit.

Oubli, j'ai invoqué la puissance rayonnante de ton temps, couvrant le monde pour mon compte personnel de la fine couche des germinations et de la moisissure.

L'air est venu frapper à la porte.

Veuve d'avenir, la conscience corporelle a envahi mes fibres de la douceur passagère d'une promesse impossible à tenir.

J'ai joué la nuit à la loterie des invectives.



## XXII

Chasseur de vent trouble, ta face bouffie s'est incrustée de colliers morts à l'aube spongieuse des poutrelles. Falbalas, falbalas, en veux-tu, que tout cela. Il y a de plus impressionnantes rafles de fleurs terrifiées par ici, au hasard des empreintes de bijoux. La plage étale sa bure de trottoir sous l'œil glandulaire des madones de lichens. Ce sont les forces matrimoniales qui prolongent les filaments permis jusqu'au pointillé des soutiens-gorge de petite forêt. En marge, que dirais-je des houx, des fous et des barrières, des garde-barbes et des chasse-temps, des trappes de chiourmes et des mers à tempérament ? C'est un maternel conseil de vigilance pointue qui se fait jour. Et le tire-bouchon entre en fonction par un surcroît d'indépendance, étant entendu que la vie des disques retrouve le gâtisme paraffiné des sous-bois et que voulez-vous que ça nous coûte de généraliser la calvitie de l'intelligence, celle qui pénètre et pèse et fuit et des montagnes se découvrent comme un seul homme au zénith, dures, barbues, fortes de leur croyance en l'avenir ensoleillé d'un meilleur fait divers.

Le bégayement des contours vide l'horizon de son euphorie dansante.

### XXIII

Il fait un drôle de boulot de temps par ces arbustes de vinaigre que de petits yeux malingres, souriants, heureux et fidèlement cruels couvent de leur sollicitude jardinière. En fin de compte la poitrine s'enfle de gentillesse, tant est superflue la méfiance de taffetas des fortes épouses, les mères aux créneaux.

Grignotant le fromage du soir, quel ne fut l'étonnement de la femme acidulée de tomber sur un bec, tandis que l'oiseau aux doigts habiles s'empiffrait de mélodie. Vacances, vertes maladies de la mémoire, vous vous êtes usées aux dents rapaces des beafsteacks.

Et voilà qu'à vouloir dénouer le canevas des mensonges, la porte s'ouvre aux oublis du merveilleux. Mon chou, mon lapin, ma tourte, ma farce. Mon éternelle révérence devant le bordel de bon Dieu de catalepsie géologique gagné au mouvement rotatoire des bousiers. Il a fallu mille hiatus de terre pour en arriver là, hors de cause et de brisement. Les clôtures saccagées dans la bouche du dentiste hantent le vrombissement nocturne des arracheurs de vagues. Mais la villa se paye. Le beurre monte t avec le prix des marionnettes. Et le paysage continue son bonhomme de chemin sans égards pour ceux qui marchent en sens inverse, tout à leurs affres dédiés, les jours en tête et des chiffres filandreux les tirant par la queue.

#### XXIV

Ce fut un soleil sans gloire sur le lobe émerveillé. On se demande par ailleurs d'où venait la joie. Et le bruit cadencé gelottait de froid à la porte du vin. Un jour de feu strident se fit entendre par-dessus la crêpe envoûtée de la ville molle. Coiffés à l'emporte-pièce, mille oiseaux dirigeaient l'eau concentrique de leur solitude sur le foyer de rayons dont on sait que les arêtes se grisent de la mine empruntée des souscripteurs. Folles journées, par les années de perdition et d'épingles, je vous ai fixées dans cette mémoire de poissonnerie qu'on dit de plus en plus vouée à la dessiccation, comme autant de noeuds dans la chevelure filiale qui dévale les montagnes en arborant des désirs d'arbustes. Les astres seuls s'y piquaient avec de courts frétillements réjouis. Mais à quoi bon remuer une marne ancienne, maintenant que l'eau s'est retirée, celle à laquelle me liait une pensée amoureuse et le jeune âge des porcelaines éteintes.

## XXV

La toupie humaine dont les bras de flamme s'éteignent doucement balaye de ses regards de flèches le cirque rendu à sa placidité. Attendries fraîcheurs du ciel tant attendues que l'aube pourrissante suintait de malices, vous les mangiez des yeux, troncs munis d'un minimum de sable à paroles. La pensée a tourné comme le lait, mais la multiplication des têtes la fera revenir. Il n'y a qu'à prendre patience. Pauvres têtelettes de rhubarbe, les moineaux sacristains ont dilapidé l'offrande lacrymale de votre aigre magnétisme. Je suivais avec plaisir les soins qu'ils mettaient à picorer les pains e. Mais à peine s'envolaient-ils que de misérables vagues cirées, pointues et hargneuses, véritables chienneries', venaient m'envahir de leurs courtes mémoires. C'est dans une âme malsonnante que j'avais mis mon espoir. Lorsque sous le coup du temps elle s'écrasa au sol, j'ai vu se répandre sa moelle de moutarde et grouiller dans la substance marécageuse les mille-pattes des chasseurs de dot. Mais la représentation continue dans un décor de matelas et de jambes h. Ce fut un beau chahut quand d'un coup de pied bien placé le sifflement de la vipère alla rejoindre le clapier d'où mieux il aurait valu qu'elle ne sortît jamais. Ainsi l'espoir peut refermer son circuit de pain frais à l'abri des fausses plantes.

## XXVI

Pas d'illusions ! Ce n'est pas encore ici que commence le monde. De recul en recul, les jours se sont élimés, nos antennes se raidissent et à l'hostilité de l'espace on devine sa joie de nous tromper. Ici, la pierre. Là, la boue. De grillage en grillage, la vie devient verte et la modestie du rire se mesure aux dents. Comment ne me souviendrais-je des gouffres à écraser les montagnes qui maniaient leur jeu d'enclume sous l'os décrépi ? C'est à la souffrance ténue qu'était liée la gerbe des faits. Et je vivais, pour en atténuer la tension, pauvre insecte dans le vrombissement stupide des rues. Je me voyais marchant devant moi-même comme une carotte de malheur. Qu'as-tu fait de la croix de moquerie, pauvre défroque soumise à la poussière des marchepieds ? Tu t'es lancée dans un gémissement de langue morte, les larmes déferées devant la cour des mastications. Il n'y a plus de porte dans l'oeuf de la cité. Blotti dans la laine adulte, tu écoutes l'évidence des pierres. Que de nouvelles scories puissent encore jaillir à travers la nuit du fer, le vin léger et le printemps des éternelles chevauchées ne réjouiront pas moins les voyageurs que nous sommes, réduits aux plaisirs des dernières voies de garage.

## XXVII

Il y a un étrange repas auquel nous participons habillés en sauterelles. On y sert du bois de repentir et l'orge d'orage. Les ours à miel et les mouches à buffles mettent une note de gaieté sur le mauvais manège des illusions retrouvées. Mais les papillons sont les plus âpres à déchiqueter la chair saignante du paysage. Un oiseau fut mon compagnon de route. Assourdissait-il les propos en l'air que déjà la fatigue des oreilles tournait à l'acide le disque indiscuté du raisonnant. Mais, enfin, ça pouvait encore aller, tant que le pot aux roses n'était découvert.

Nous marchions pourtant vers de sérieuses montagnes. La faim brisait la ferraille des échos. La tromperie des insectes était cousue de fil aigre. On la décelait sous la célérité de l'eau, à la clarté du fusil. Mille tonnerres catapultés du haut de la conscience tombaient sur la plaine des abcès.

Là j'ai vu un destin de paille flamber à la rapide joie des volets sous le vent.

On me dit : il y a encore des souvenirs.

Vérité conquise, venant des profondeurs de la durée, une nouvelle faim s'est répandue en moi. Déjà, haut perché entre la suie et la lumière, le feu du passé s'effeuille et se perd.

## XXVIII

Il y a un long grincement d'écorces qui déchire le désert des astres. Il parle d'arbres, mais point de salut. Là le crissement de la roue à souffles annonce la terre battue. Battue et rompue aux trahisons carnivores. Rien ne saurait plus la rendre aux bras soyeux des anciennes étreintes. Bras, je chante, sans arriver à me faire entendre, le puits profond de la mémoire des algues. Le velours ombreux de votre puissance d'oubli. La présence dramatique d'une précipitation de vie. La nouveauté de mon corps sorti des ténèbres de cadenas. La joie sans objet fini au seuil de toutes les portes, à la portée des mots, sur les joues et sur les mains, à fleur de perte, le temps devenu chair. Désirs, douloureux désirs, c'est en votre nom que j'ai enseveli la conscience d'être ce que j'aimerais saisir. Je retourne à la présence des duvets de peu de passé, à la durée vidée de son remords primordial, la nostalgie du feu. Ainsi, un nouveau chemin déploie ses battants devant la réinvention de la dernière chance.

*LE POIDS DU MONDE*

\*

à peine le vent eut-il cessé de remuer les épines  
couronne de pays à la portée de nos mains  
le vin de connaissance figé dans la solitude  
que déjà l'âcre mémoire montait dans la balance  
un cri coupé à même la racine

non ce n'est pas pour crier sur les toits  
ma peine présente le rire de la meule  
que le vent a vidé ses poches  
le feu des hauts parlers ensanglantés  
une forêt de crécelles suivant pas à pas  
la trace du loup sur la piste des rois  
se brise contre la nuit de silex

non ce n'est pas pour crier sur les toits  
ma haine ma joie  
que je me suis dressé parmi vous  
bitume du silence sur le corps de la nuit

les jours se broient d'eux-mêmes personne ne les voit  
leur grain ne suffit pas  
il n'y a qu'une pauvre vie  
une longue attente  
une lampe au loin  
le mince filet d'eau qui parfait la jeunesse  
le doux velours charnel de l'amitié  
j'ai bu l'attente d'un seul trait  
au centre même de la présence  
j'ai planté mon deuil crissant crispé  
et enterré son exigence de sang frais  
j'ai vu enfin le jour  
dans sa nudité d'oiseau ses ailes transpercées d'épées  
chantant pour moi un ciel splendidement humain  
la mer baignait ses pieds  
ma tête s'emplissait de l'oubli des courlis



non je n'oublie rien  
c'est vrai que des hommes perdaient le sens de leurs pas  
que des enfants riaient  
que d'autres se hâtaient de tomber dans le vide  
que des enfants riaient de leur faim  
tandis que de grands rêves déchiquetaient leurs corps  
en avez-vous rêvé eux aussi ils rêvèrent  
et leur songe meurtri épaissi dans la brume  
a épuisé la honte des années

ont-ils oublié le temps les a fuis  
la terre recouvre les bûches rouillées  
les parcs endormis brisés démunis  
mêlent leur sang pâle aux plâtras de la ville

enfants des déroutes leurs sur les ruines  
ils n'ont pas eu à juger les rois mages  
le poids des hommes sur la route  
nul ne se soucie de leur passage  
les villages engloutis sous un éternel après-midi  
l'air de plomb les a plaqués à terre  
une longue fermentation de sursis de fables  
doucement s'ébranle au terme des labours  
les couteaux sortent  
la vie se mange elle-même  
elle tourne en rond les morceaux se dispersent  
chacun est d'amour de tristesse d'absence  
orage maternité obscure de nos désirs tendus  
cruelle électricité vorace illusion  
sur les champs transis t des moribonds hivers  
des squelettes de bancs attendent les confidences des amoureux  
morts depuis longtemps ils n'ont jamais vécu  
la vue s'est pétrifiée dans le saisissement de sel  
l'homme n'est plus qu'un amas une averse  
l'homme a fini de se regarder dans le miroir  
buvant les gorgées de sa figure de source  
le dégoût l'a pris dans son manteau de neige  
une vaste pureté initiale l'a mis à l'écart de la vie  
immobile traqué

non ce n'est pas pour crier sur les toits  
la plaie sucrée de ma tristesse de sable  
figée devant la rivière montante  
que je suis debout au carrefour des questions insensées

éclate enfin mémoire de gouffre  
toi qui t'es gorgée du sang des sangliers  
brûlant ma jeunesse  
portant mes courtes victoires aux portes de boue  
éclate dans l'orage qu'attise la ronce  
les cris inassouvis des naufragés  
les regards offensés  
les bouches interdites aux paroles de feu  
tout ce qui n'a pas été dit  
et qui aurait pu s'enorgueillir de la lumière  
aux moments les plus sourds  
quel est ce temps cousu de fil blanc  
je le connais et je l'entends  
il se gargarise de mots sombres  
il dévaste les prairies le malin  
il nous mène par le nez  
il nous sert de passe-temps  
c'est le temps  
suis-je gai ou suis-je triste  
pleur d'à présent rire pressé  
avaleur d'étoiles fixes  
les faux pas suivent ma pensée  
et toute ma vie  
toute ma vie  
j'ai couru après moi-même  
sans savoir me rattraper

je me connais je suis le même  
je cherche encore  
je cours les pistes

\*

dans l'herbe voluptueusement corporelle  
collant à la peau de toute la fraîcheur satinée du ciel

réversible  
ô frustes rivières du passé  
les questions à vos troussees  
vous avez laissé ma jeunesse sur sa faim  
rien n'a su déjouer la fleur de mirage aux souffles de rêves  
les ruses glissant de nos mains aveuglées

des poissons de mots souples  
au gré du courant traînent leur enfance  
et à son corps défendant  
l'eau plie sous le doute du déclin confondu

alors il se fit un silence dans la mémoire  
et la mer recouvrit de blancheur immobile  
le monde arrêté sur la ligne de départ

eaux partagées les foules vous suivent  
joie et douleur fraternelles démarches  
la tête unique de dardé et de nuit  
la main dans la main vers le même espoir  
les étoiles montent la garde  
tu t'épies dans le miroir  
les jours ont dévoilé leur cruauté  
les nuits déposent leurs ailes translucides  
sur la suie des villes  
paupières mourantes des portiques

que l'inférieure symphonie de la justice  
se déverse enfin dans le bruit des chaînes brisées  
rompant le temps des oisifs  
de longues déchirures dans la neige  
ébranlent la vallée où dorment tes regards  
la nuit ne reconnaît plus l'amitié de tes gestes  
les pas qui n'aboutissent à rien  
les voleurs d'oubli  
le doux sommeil des caresses  
seul  
désuni  
démessuré

quelle force absurde sur les vitraux de basalte  
arrête tes pas au bord du ravin

certes je n'ai pas choisi de rester qui je suis  
feu et flamme sur la trace de mes pas  
m'ont suivi  
pauvre feu pauvre flamme  
à regarder de près  
bien mince le sillon des rêves ruinés  
ne m'a-t-il pas conduit à la bouche du jour  
au fracas du soleil  
tout empli de criantes illusions  
et des fragiles richesses que prodiguent les espoirs  
à l'approche de l'hiver

que n'ai-je dans la dévastation unanime  
mêlé mon amour à la neige fugace  
pour disparaître dans la tourmente des vitres  
cristal  
dure épreuve  
tu as veillé en quelque obscure retraite  
sur le corps du sommeil déchiré

\*

j'avance lentement  
j'ai connu les départs sans cause  
et les arrivées nulle part  
arrivées dans le vide nouveaux points de départ  
des sources jaillissaient et je n'étais nulle part  
les routes instables roulaient des avalanches  
espoirs traqués pour les plaisirs d'un soir  
les repos illusoire  
mensonge des années  
le temps se mit à courir plus vite  
que renards sous la lune  
les prés défilaient  
les poupées d'arbres morts  
dans les bras des rivières  
un peuple enfantin de rumeurs

le grouillement défait aux arêtes des songes  
enfants nous avons connu des défaites  
les fêtes noyées dans des lits sans issue  
les gorges serrées devant trop de beauté  
les femmes avançant dans un mépris de satin  
à la suite des reines invisibles pouvoirs  
les paroles serrées dans nos gorges rigides  
les yeux départageant le désir et la haine

infini levant des conquérants envols  
océan ta puissance ne connaît pas le rire  
ni le sommeil  
il brise ses limites  
et mord dans sa force  
c'est la haute marée qui déferle  
celle de l'homme  
mille ans de honte ont forgé sa dignité muette  
l'obscur confiance en son destin de fer  
lourdes déceptions vos blessures sont incandescentes  
flambeaux défiants sur des tours sans reproche  
il n'y a pas de défaite qui n'appelle sa revanche  
les pas se durcissent à la flamme d'appel  
nulle faim nul silence n'entame la clarté  
cependant les hommes vivent de leur vie vivante  
ils rient ils se battent  
le poids de leurs fardeaux est une marée sanglante  
ils montent à l'assaut du jour  
la tristesse au cœur le sommeil en bandoulière  
et l'amour laissé sur le compte d'un avenir nébuleux  
amour ferveur perdue au jeu des guerres  
amour conquis au plus fort des combats  
amour plongé dans le sang  
l'alcool les disputes  
fumée injure vieillesse au pas de la porte  
le temps passe amour lent à venir

éclair d'une nuit aux profondeurs de l'être à peine entrevu  
fuyante éclaboussure d'un soleil radieux  
les hommes sont pris aux pièges tournants

de leur vie de cirque  
la vie se mange elle-même  
de qui se moque-t-on  
la vie de bétail de chair à fusil  
crever à l'instant qu'on ne s'est pas choisi  
liberté de quatre saisons  
liberté à rallonges  
de qui se moque-t-on  
tant que la misère traîne  
de long en large dans les maisons les têtes  
tant qu'un misérable roule encore sa bosse  
entre la stupidité de vivre cette vie  
et la servitude sourde du mensonge  
où es-tu joie ô bien-aimée  
joie légère et libre promesse enfantine  
dressez le front de la promesse  
misère des jougs misère des terriers  
misères de tous genres aliments de l'obscurité  
de la veulerie de la chiennerie ô pauvres de ce monde  
la chanson océane a traversé vos fronts  
elle parle de la liberté  
des vagues de feu calme  
emplissent les poitrines  
des navires d'or sous le soleil ardent  
ressuscitent encore aux confins de la conscience  
font face aux sommeils que le passé apaise

à des moments perdus  
les yeux bleus des marins en savent la justesse  
et les mains dompteuses des paysans  
ont caressé aux fines proues leur victoire sur la nuit  
que par monts et vallées retentisse le salut  
l'avènement de l'amour  
fierté et droiture  
haute plus haute désespérément haute victoire  
sur le brouillard et la nuit  
vienne désormais la nuit qu'importe  
elle bordera le lit de nos ferveurs  
comme gel sur les moignons d'arbres rompus

l'amour chassera la douloureuse raison  
vienne la pluie aveuglant les jardins  
les fleurs u sonneront aux oreilles des enfants  
joie

joie  
seul mot au seuil de ton aurore  
s'arrête le souffle  
mot lourd de chaumières antiques  
d'usines haletantes au soleil  
des siècles de glaise ont longé tes frontières  
recouvré la fraternité des peines  
cependant les mouettes n'ont jamais cessé  
de nouer leurs proverbes à la mer  
tenant l'espace en haleine  
l'air figé le bleu béant toutes voiles au vent  
les chutes immobiles d'ailes

et plus léger que l'été planté en pleine poitrine  
un poignard de lumière traverse les vagues  
ton nom remue le fond dormant des puits  
les interrogations des nuits en suspens  
les cloches vont boire au diamant de ta source  
un seul cri et le monde change de face  
joie

couchées sur de longs prés il y a de lisses vies  
les enfants jouent le ciel glisse dans la rue  
cheminez regards par les ressources du soleil  
noyau secret saisi dans la chair et le sang  
plénitude des sourires où l'abeille court sa chance  
lentement j'avance vers une douceur incomparable  
le pavé incertain a usé la patience  
ô tristesse abandon  
étranger à moi-même  
j'ai cru déshabiller les choses  
je n'y ai vu que du feu  
obscur sont les chemins de la mémoire  
les rumeurs de sa parole parcourent les ivresses

les forêts de soleil  
les pleines forêts de l'amitié du monde

\*

j'avance lentement  
la colère l'allégresse reconnues  
jour pour jour et dent pour dent  
voici l'heure qui remue  
la nuit sonne  
ce sont les sabots de ceux qui s'en vont  
en mer marteler les vagues du poids de leur corps  
de leurs poings de toute leur croyance en la vie  
secouer les tiroirs sans fond  
leur vérité n'a pas de prix  
elle est le rire sans paresse  
elle conduit l'audace du monde  
elle fait monter à la lumière  
les monceaux de lumière  
arrachés aux louvoyants baisers du goémon  
elle est le chant armé aux franges de lumière  
il n'y a qu'un homme pour entendre  
au plus fort de la bagarre  
tendre cri du nourrisson  
l'avenir crier plus fort  
et les lames fulgurantes  
amoncellent les clartés montantes

entourée de mille langues promises  
joie j'ai pu te deviner  
réinventer ton éblouissement  
jusqu'à ton image sur terre  
me fut cachée sous les déchets des grimaces  
les lambeaux pestilentiels de la mort

j'avance lentement  
j'ai vu les yeux perdus la guerre  
les yeux suppliants détournés de la guerre  
les yeux écarquillés la guerre  
les yeux lâches les yeux bas ignobles



les yeux des petites filles des amoureuses  
et ceux des mères  
mais ne parlez plus des yeux des mères  
leur éclat à tout jamais  
a terni l'éclat des nôtres  
ils ont guetté mur de silence d  
le retour des pêcheurs  
le front collé aux vitres  
l'orage éclaté en mer  
un bouchon de champagne fermeture éclair  
et l'éclair tout au long d'un corps de femme nue  
debout sur la ligne d'horizon  
le champagne coule à flots  
c'est une fête à tout casser  
la grosse caisse renflouant la terre  
saute qui peut  
tourne tourne tête de pipe

la tempête autour de toi  
il y a gens de toutes sortes  
l'un a fait sauter la banque  
l'autre fait sauter sur ses genoux  
la petite  
la petite danseuse tu sais la petite  
la grande vie enfin la grande  
la plus grande saute aux yeux  
tandis que un à un sur les genoux  
tombent les bateaux  
c'est plus fort qu'aux abattoirs  
comme des mouches  
des corps ballottés  
bras arrachés  
des pleurs à n'en plus finir  
des cercueils  
figures sans nez que sais-je sans bouche sans oreilles  
remettez-moi ça en ordre  
et que ça saute  
à vos ordres général  
morts en pièces morts de rien

morts pour rire morts faciles  
que n'ont-ils pas attendu la grande danse  
celle que voici venir  
à peine perceptible  
guerre de boutons fermetures éclair  
guerre de néon valse hésitation  
la mort par le rire  
en avant la musique  
les morts en dentelle  
déchiquetés empaquetés liquéfiés  
jetés aux ordures  
qu'importe le chant particulier  
chant d'amour chant de détresse chant vivant  
à vos ordres général  
il n'y a plus de chant possible  
l'amour jeté à la poubelle  
suppression des douleurs guérison  
par le déchaînement des fermetures éclair  
on ne vous le fait pas dire  
c'est une danse frénétique  
tête de bois  
je vous demande  
c'est la valse expressive  
tête de bois  
robinetterie du diable  
tête de bique  
vous voulez rire  
déclenchement automatique  
tête de putain  
tête de billard  
tête de ligne tête de cochon  
tête de roi tête d'entêté  
la guerre par-dessus nos têtes  
quoi  
la guerre  
  
de qui se moque-t-on  
  
j'avance lentement

j'ai vu l'horreur gravée à même les rétines  
de ceux qui pour avoir voulu survivre  
sont morts mille fois au fond des yeux amis  
le fond d'une mer présente à toutes les mémoires  
fond de douleur  
les rêves y circulent vertes chevauchées  
aux longues traînes d'algues  
profond est le soupir du vent entre les roches  
et longue longue l'histoire des supplices  
j'avance lentement  
longue est la nuit  
l'histoire pour nous autres  
touche à sa fin  
bientôt aurons-nous fini de croire à la douleur  
il faudra de nouveau prendre la vie  
comme elle est  
face à face  
bonne et atroce  
toujours fraternelle  
la secouant de la tête aux pieds  
ou lui parler gentiment  
selon ce qu'elle dit selon ce qu'elle pense  
la prendre à bras-le-corps  
la secouer comme un prunier  
et peut-être faudra-t-il se battre  
pour que la vie reste à nous camarades  
que chacun y trouve sa mesure  
pétrie de rêves ensemencée d'enfances  
la clarté première  
commune à tous et qui n'a pas de nom

les blés n'ont pas encore mûri  
les bras plus pâles que chardons  
au vent d'automne

la vigne est encore en friche  
l'homme a couché sa magnificence  
au pied du gouffre

le soleil prépare de paisibles coupes  
les forêts vont blémir  
à l'explosive soif de la verdure

où es-tu jeunesse naissante  
les pourpres fleurs de l'innocence  
sur les joues fines

comme cri perdu de goéland  
je t'ai perdue peine profonde  
le vent la nuit

c'est vrai j'avance lentement  
mais dans chaque visage riant  
s'est découvert prunelle de mes yeux  
mon amour  
l'amour présent et l'avenir  
le poids du monde

*LA PREMIERE MAIN*

I

*à Max Ernst*

chants méchants c'est le vent dans la maison  
les lampions s'en vont aux champs  
et oh sont les champignons  
sous les ponts  
tout au long de l'arizona en fleurs

les paysages ont aussi bouches oreilles et boutons  
ils sont ours abeilles ou coyotes  
portent guêtres et pince-nez  
sous les ponts  
tout au long de l'arizona en fleurs

au nez des souliers laissez pendre les lacets  
les lassos lacèrent le ciel désossé  
assez de bassets qui menacent les nasses  
sous les ponts  
tout au long de l'arizona en fleurs

or les poissons les arbres pêcheurs  
comme les grives les souris et les loups  
marchent au pas des paroles d'amour  
sous les ponts  
tout au long de l'arizona en fleurs

II

*à Joan Miro*

des cœurs de lapins aux seins pleins de l'azur  
je te vois explorer le hasard défendu  
c'est la chasse aux contes à chacun son piège  
les loups piétinent les parterres d'étoiles

solitaire banjo sur une île de glace  
l'heure de la mort aux ruses d'arpège  
viendrait-elle déjà par qui sait quel détour  
nous mordre les fesses au plus clair de nos joies

rien n'est moins sûr que le songe amer  
imagier des prairies magiciennes verdeurs  
les ours aux terrasses où expire l'hiver  
sommelent parmi les garçons de café

III

*à Yves Tanguy*

montagnes on chérit le fruit de vos mamelles  
les pincés-monseigneur nous livrent leurs secrets  
mais l'aube de cristal— saisissement arctique  
démêle le larcin de nos passés brouillés

le temps des froids profonds s'installe à demeure  
dans le chantier des jours où chante et se plaint  
l'image que voilà puis tour à tour détruite  
cortège bourdonnant d'insultes et de jeux

magique jardinier sur des gazons de rire  
répands l'enchantement de nos géométries  
déjà aux quatre coins où peine le vieux monde  
surgissent hors du gel l'amour et l'amitié



*LA FACE INTÉRIEURE*

I

à la racine du village au centre de la durée de pierre  
j'ai vu la mélancolie tricoter la pierre  
tout autour des nids de clartés sauvages  
les lèvres de la peur mêlées au sommeil du seigle

amour dans ta forêt amour à tes sentiers  
la chute d'une hirondelle jeunesse de terre battue  
tu recueilles les brisures fines brisures d'arbuste  
soir après soir noircissent les feuilles

qu'as-tu fait de nous hommes aux mémoires de verre  
tombées des horloges comme des coups de poignards  
polies sous les nuages par les midis à têtes d'épingles  
à peine effleurant nos glissantes paroles de talus

tu nous tiens à une égale distance de la douceur de vivre et de l'angoisse  
à perdre dans le sable les jours et les jardins  
j'ai mis dans l'eau des nuits le sens amer du trèfle  
sous l'aile de l'oiseau pliant la taille finie

mes années de fièvre les mouettes ont frôlé leurs garrigues  
que reste-t-il d'amour des jours de cendre dans la bouche  
tournent sans pouvoir gagner le port d'attache  
les cordages de la lumière ont pourri dans l'attente

je me souviens c'était le feu de bois sec  
dans la chambre empruntée à d'autres souvenirs  
et l'amitié gardait encore sa manière d'être  
défigurée vivante aux roseaux du mot trahi

je me souviens dans la crypte aux séjours de Mélusines  
le passé se dissout plus vite que le noir ciment de la haine  
jusqu'aux cintres où s'arrime la déception de la légende  
la main tendue en vain morte d'avoir rompu les ponts

je ne plains pas je ne juge  
tout est là assis dans l'enfance

le voyageur pressé voyageur de fumée  
laisse tomber le repos étoilé de peu de sous  
tu peux tendre la main amère sur les routes  
les oiseaux ont déserté leur innocence

tout est là assis dans l'enfance couronnée  
la surprise à chaque tournant

l'aube passe passe l'amitié comme l'aube  
sur la solitude de l'île fondée en moi-même c'est l'amour  
seul au feu de la solitude perceptible seul à seul  
parlant à l'inconnu par la voix des miroirs

que chacun s'y reconnaisse et personne ne se retrouve  
tel la subtile fumée des vallées tu cours la campagne  
couvrant d'une certitude atroce le caillou de l'année  
que je suis planté au milieu du pays lourd de mousse

trop de mort amassée sur le parcours de nos patiences  
autour de nous matin tu déposais tes oeufs secrets  
désespoir ou ravissement qu'importe faim joyeuse  
voulait-ils vivre ceux que la mort a jetés nus  
en tas écorchés parmi les épluchures de l'espace  
elle m'a laissé hors de son cercle étroit  
toutes les raisons de m'enfoncer dans l'acier de son flanc  
étaient près de moi comme du gibier frappé par la lune

à force de serrer de broyer d'user  
la vie m'est apparue radieuse  
l'ami est mort  
la maison déserte  
qui chante sous les briques entassées où un cœur de braise  
vit de pierre en pierre  
le vent n'y passe plus

une femme m'a parlé tendre et violente  
la vie vint à passer de nouveau devant mes lèvres  
avec son goût de pureté avec l'oubli du temps

alors le feu partit entre les hommes  
Espagne mère de tous ceux que la terre n'a pas cessé de mordre  
depuis que dans la mort ils ont cherché la cruauté de vivre  
la force du soleil aux poutres des vieux pains

il n'y a pas de sourire qui n'ait fondu en sang  
les cloches se sont tuées les yeux écarquillés  
ce sont des poupées d'horreur qui mettent les enfants au lit  
l'homme s'est dépouillé de la misère des mots

les champs montrent leurs crocs les maisons éteintes  
celles restées debout dont les linceuls sèchent au soleil  
disparaissent images de pitié sous les dents dénudées  
les bêtes font sonner la monnaie des traîtres

que la ronce hideuse du sabre entre dans la ville  
et il n'y a plus de rire qui ne soit une roue de feu  
les pleurs ont effacé la pudeur des femmes  
avec des feuilles de lierre avec l'éclat des morts

silence sœur de lait silence à la mort  
silence fait de silence dans le berceau des bras  
partout le vide des yeux que personne ne sache  
la tendresse tourne en rond autour d'un bloc de lèvres

tel fut le sort de l'homme je l'ai vu plus pâle  
à la tombée du jour qu'un fruit tombé à terre  
et j'ai mêlé ma voix aux flammes éparses et dures  
dont souffle après souffle on élevait dans l'ombre  
un mur pour protéger le silence de marbre

pasteurs venant des blancs troupeaux de signes éternels  
vieillards recroquevillés dans les langes des sillons  
enfants ivres de mer  
l'amour et la beauté autant que grains de sable  
bâisseurs de vergers de champs de visions  
porteurs de fardeaux légère est la peine  
qu'importe la douleur dont on connaît le nom  
quand le sens brille plus fort que l'éclat de la vie même

pétri d'amour de fuites insensées  
la toile d'araignée laisse échapper son fruit

bâtisseurs de villes millénaires  
venus des libres étendues de la marée des enfants

l'homme se souvient encore des pas de feuilles mortes  
devant le taureau de minuit agitant le foin des violentes croyances  
le mépris sur la corolle gainée de sa dalle  
sous le sceau des orties et des loques de printemps

les nuages caillés au rebours des troupeaux  
et déjà ton langage de plomb déshabille le monde  
nef du soleil coupant les draperies de la pluie  
ma force aveugle m'a porté loin

j'aurais eu la clarté pour moi  
sur la route de Joigny au soleil enlacé  
que suis-je à l'abri d'une apparence en marche  
onze ans de mort ont passé sur moi  
et la bruyère n'a pas attendu le prix de sa fougue

n'a pas attendu la récompense de son calme  
pour signifier à la vie les pompes du renouvellement  
tandis que rêche écorce montagne de rafales  
j'ai dépassé en course l'immortalité de l'illusion

folie de l'attente au faite de ce qui fut  
et qui jamais ne fut jamais d'acier jamais de vent  
rien ne bouge hurlez questions plus dures que les attentes  
les portes sont des murs

défaites-vous lisses crêtes glissez le long des givres  
il n'y a qu'une transparence la nudité de la douleur  
et tu es là visible dans l'enfance couronnée  
la solitude à chaque tournant

ce ne sont plus des châteaux d'Espagne  
que les enfants arrachent au pouvoir des pentes

mais les os collés à la terre d'Espagne  
précoce qui remplace la douceur maternelle

j'ai embrassé le moellon natal à la limite de la vie  
Madrid fleur entre la fleur des éternelles

douleur jamais plus ton nom ne devrait être prononcé  
tu as pris sur les berges de l'être l'air sauvage  
de l'indignité du couteau sur la gorge  
qu'est donc le chant pleureur  
qui empourpre les couches livides des amants séparés  
mort dont on a payé le temps  
servante de la roche affamée

je viens du haut des sources incompréhensibles  
avec de disparates mémoires traînant après moi  
humides et verdâtres sorties d'une eau misérable  
lointaine dont on a perdu la trace de raison  
je viens des merveilleuses eaux merveilleuses  
leur tumulte départageait le vin et la montagne  
par grands fonds circulait la conscience vaincue  
l'ordre n'avait plus besoin de la paix des choses  
je descendais les hauteurs de l'absence des choses

alors tout à coup il se fit une trouée de lumière  
la croisée des chemins me prit dans la vigueur de ses bras  
d'un bond de fauve délivré des servitudes  
un pont me traversa en pleine poitrine

une fine main traçait l'invisible écriture  
et courant de l'un à l'autre découvrait des veilles d'amitié  
les êtres fidèles à leur herbe première  
sont les ponts invisibles qui reliaient les poitrines

j'ai compris la présence des hommes dans leur grandeur terrestre  
la sourde audace grignotant aux astres de leurs têtes  
la souffrance tacite des siècles d'épaules  
et perdue la rare mélodie comme d'une fleur de montagne  
l'issue solitaire ne sachant où donner de la tête

j'ai vu la misère à toutes les fenêtres

mais la peur ne s'est brisée contre le mur de silence  
que déjà la trahison aux frontières de sang  
reconnaissait les bornes de ses masques  
la soif féroce inassouvie

trahison j'ai touché aussi au dégoût du frère  
la plaie de l'oubli s'est fermée sur sa porte

j'ai vu la misère à toutes les portes

j'ai vu la honte de l'homme se faire passer pour l'homme  
j'ai vu de près la cruauté faite homme  
l'indicible laideur de l'homme devant ses objets de proie  
embrouillée dans la sécheresse de se savoir murée  
vanité de toutes les vanités  
j'ai vu la misère à toutes les fenêtres

plus loin j'ai vu des yeux clairs  
des yeux clairs de bâtisseurs de villes  
bâtisseurs d'intarissables villes  
ils donnaient leurs vies et leurs morts comme le blé  
la substance même dont resplendit la chair de l'homme  
la joie venait toujours fleurir dans leurs mains pleines

comment croire à la perfection à la friable dentelle  
trahison mensonge de la faiblesse sables mouvants  
n'êtes-vous apparus lorsque se dressait la confiance entière  
fleur offerte où pouvait reposer la paix en sa raison de fer

tant ne se posait plus de question à la fleur offerte  
que la sécurité semblait planer  
pareille au duvet de la prunelle dérobée à sa chair  
dans l'air qui n'aurait été rien autre que la tendresse d'homme à homme  
comme seuls peuvent en respirer ceux qui ont charge de poésie sans  
défaillir

nous savons la bête bouscule l'homme en son choix à la racine  
la détresse durcit sa peau  
tant va le sort à la défaite nous en savons bien davantage  
et pourtant je n'ai pas cessé de voir en bâtissant les vertus enfantines des  
yeux clairs à venir

tels je vous ai vus tels vous êtes venus  
tel je m'en irai rejoindre la cachette de la cigale  
à l'aube venue je le sais ce sera dans la clarté  
les aigles des mots connaissent la dévastation de l'abîme  
d'où surgit la fournaise au berceau des chantiers arables

d'autres graines peuvent chercher leur nourriture de sable  
en moi-même brillent toujours des yeux des yeux la vivante liberté de la  
découverte  
trop tard a dit une voix serrée dans des mâchoires de glace  
c'était hier à peine museau fleuri de la fraîcheur dernière  
aujourd'hui flaire de nouvelles récoltes

tu m'as appris dédain de la candeur ma joie ma joie des morts  
sur les genoux j'en porte les marques l'insolence de la faillite  
et tu es toujours là enfance couronnée  
la surprise à chaque tournant

ainsi passent les ans les rires et les socs  
passent les amours l'angoisse de leur survivre  
passez chapelets d'informes animaux  
fleurs beautés maîtresses de la terre

passez mortes mémoires au son des tambourins de grêle  
qui parlent de tristesse qu'ils parlent des bonheurs  
les enfants ont grandi d'autres pas viennent sur la neige  
coudre pas à pas l'amour à l'allégresse

bâtisseurs de villes immémoriales  
hautes frondaisons vous bâtisseurs d'été  
rayonnantes figures aux fronts de plénitude  
comme les fruits intacts de l'humaine mesure



invraisemblables présences des quatre coins du monde  
bâtisseurs de silence au recommencement du monde  
vous êtes là quatre points cardinaux de la vérité du feu  
transparences retrouvées aux sources du romarin

et sous la robe des fêtes cache de la cigale  
tu es là tu marches avec la forêt humaine  
à la cadence des faits dont nous sommes les maîtres  
chaque face jaillissant au détour de l'éclair  
soudée à la joie qui tient lieu de mémoire

or soeurs égarées soeurs attendues les myrtilles  
vont aux champs secouer des brises acides

## II

cœur défendu abrège la chaîne de cerbère  
aux portes de plomb l'écho des vies douloureuses s'arrête  
et la dérision sonne parmi les morsures de porcelaine  
mépris j'ai capté le dur apaisement de ton souffle

ce n'est qu'un moment et je sais qu'il est de fer  
dans la soie aimantée de sa corolle vit le feu  
comme la flamme lucide ma joie je la joue pour de l'air  
et de la fine enfance bientôt il ne reste que le goût du remords

enfance mensongère je hais la couronne de soufre  
l'or de ton désir fondu dans l'univers  
qui m'a porté vers toi voile désemparée  
les deux mains de ma vie liées à la racine de ton souvenir

à l'endroit de ta perte s'est figée la boussole  
aucune herbe aucune sur le sourire de l'horizon  
et sans face comme sans rire tombe le raisin de vie  
de la vie défaite par la lèpre de tes doigts

qu'importe vienne la mort dameur brisée au quai  
il n'y a pas de port pour ceux que ronge le large  
chiens de ce monde affamés de repos  
les yeux pleins du bonheur promis et volé sous les yeux

nuit j'appelle ton mal et c'est encore du bien  
ce que j'attends du vide n'a pas de nom plus tendre  
le cœur va s'égrenant sur l'eau de mon regard  
que les noyés traversent par flaques chantantes de sang

et c'est une longue musique qu'on aime et que l'on craint  
celui qui a goûté à son destin secret  
figure de statue ascète indomptable  
a vu mourir d'attente le doute en son âme

rivé à l'attente d'une éternelle tendresse  
et ne franchir bord de l'enchanteur appel

tout sens est interdit à ceux qui vont aux sources  
puiser l'amour du monde et la limpidité des choses

une âme sans demeure flotte sur ces eaux  
un son incomparable dans l'ombre prodigue  
un son déchiqueté une infinie attente  
et l'arbre de la terre dans sa raison de joie

brisez en vous les fastes de ces tardifs éclats  
le roc regarde en face la peine sans retour  
où un oiseau de deuil déploie la riche nostalgie  
du paysage vaincu par l'impudeur des ans

il a traîné tes soirs dans la poussière des regrets  
et les sanglots derrière le vide des montagnes  
à peine étouffaient la cruauté tranquille  
aux griffes amères sur le cou de la proie

rien n'a ébranlé le silence de puits  
et sur la désolation tu as craché hautain  
la mort a effleuré la seule raison de croire  
et la douleur gisait au creux même de tes mains

la désolation s'enfonçait si profondément  
qu'on ne pouvait la voir qu'avec des yeux d'oubli

noir oiseau de proie danse sur des débris  
toi éternelle jeunesse de la souffrance tu vis  
où l'homme s'est perdu serrant son bien défunt  
contre la nuit du cœur drapé de rêves antiques

il y a eu une fois un son inimitable  
il a passé par-ci il a passé par-là  
dans sa démarche légère vivaient de lentes fontaines  
les lèvres du matin veillaient son lit de larmes

durs pavés des rues mettez des pas d'acier  
dans ma volonté raidie prête et à affronter les vents  
et les marées de boue les larmes nues de la cruauté

l'âge de l'impudeur  
les mains salies d'avoir écarté la pureté  
de son radieux chemin tapissé de lavande  
les mémoires souillées brillantes comme l'or  
vendues au plus offrant mensonges lâchetés  
pavés sonnez plus fort dans ma poitrine aveugle  
et que vos durs v échos répondent à ma peine  
de pierre soit mon refus du monde  
la haine ma réponse mort douce seul ami  
et profondeur toi solitude de mon oubli parmi les choses et les êtres

ainsi parla l'homme au milieu du chemin  
et j'écoutais les lents soleils des voix  
qui côtoyaient la pierre l'ombre et la cendre  
le sang des insoumis

j'ai écouté la plainte j'ai vu passer les gens  
courbés insouciant sous la surdité de la pluie  
chacun portait en lui une part de la clarté  
mettait un frein aux joies œillères aux souffrances

ô vies humiliées enveloppées d'angoisse  
vos blessures me blessent vos regards de couteaux  
réveillent des vies vaincues pour vous humilié  
je porte la honte ancienne de vivre sans rougir  
de porte en porte je porte la honte et la haine  
ombre pour cette terre la mort mûrit en moi  
ses germes de cristal sertis dans ma mémoire  
ses fous reflets poignardent la vie en son espoir

y a-t-il encore des rires j'ai entrouvert la porte  
où la jeunesse nous jette l'aumône du passé  
les chambres toujours pleines de grappes de soleil  
que la douleur partage aux pauvres de la ville

encore je n'ai rien dit je fuis entre les doigts  
ma vie a dépassé l'attente meurtrière  
de mon désir une flamme aveugle et fine  
court d'œil en œil et tue l'automne de chaque soir

ainsi parla l'homme au milieu de son champ  
tout autour les herbes allaient traire la lueur des derniers rayons  
et la sagesse éveillée comme un nouveau-né au sein  
s'éparpillait en l'air qui pesait lourd  
lourd d'une richesse à peine supportable

mais les lents soleils de sa voix roulaient par terre  
parmi les pêches 1 et les luzernes  
c'étaient des amitiés vieilles et fidèles

frères grains de sable ou de mil et de cytise  
frères ensoleillés dévidant leur certitude  
naissante à fleur de la vitre fine de l'absence

à chaque sort son ombre et pour garder chaque tombe une main  
en moi il n'y a qu'absence  
je n'étais nulle part

je ne te connais pas dit à l'âme claire  
celle dont on parle où la parole est reine  
et dont on parlera tant qu'il y aura lumière  
pour les perdus de vue et l'innocence sereine

seule clarté seule qui te condamne à vivre  
la pluie t'a encerclé  
ton sang s'est éteint  
le ver de la détresse visse tu es loin

toi longuement nouée autour de ma colère  
serpent des roses des vents sur les préaux des contes  
imbue d'odeurs sauvages de directions à suivre  
blanche comme la pureté saignée au fer des foudres

tes yeux me suivent encore  
tout près des miens plus vrais que la lumière  
leur blé porte des vacances qu'ignore le soleil  
des plaines élevées sur la gloire de la mer

j'ai vu les lents soleils des voix rouler par terre  
je n'étais nulle part

trop de fois sous la fenêtre  
j'ai usé ma tête pleine contre le mur de la tête  
j'ai mis l'enfance au trot des chaînes aux poignets  
et j'ai cherché en vain l'image vaine et sourde

mais la fenêtre est sourde  
derrière je ne sais quel enchantement  
de lierre et de lumière de mots craintives ailes  
épaississant l'air clair du velours des tendresses

fleur de lumière

je n'étais nulle part

là où j'ai cru vivre le vide se durcit  
les oiseaux chassent l'espace des règnes illusoires  
mirage des séjours et sécheresse et sable  
emportez vos vendanges mémoires invincibles

féerique tempête délivre-nous des craintes  
plus haut que le hasard et que les combles de neige  
j'ai pu grandir en toi ma peine foudroyée  
dévore ses limites et l'air s'emplit de peur

l'été est sur nos pas dit-on des nuits de glace  
je n'ai connu que glace où l'herbe folle se frotte  
à peine une étincelle mais des milliers de nuits  
ont vu sous le même toit l'amour fermé à clé

il fait un lourd jardin d'orage sous la pluie  
le jour viendra je sais je parle de ce jour  
j'écoute son remous et je connais son heure  
éclatante de la beauté plus belle que l'attente

elle viendra vivante parmi les vies perdues  
souffrance après souffrance c'est la maison bâtie

où devinant sa place entre les décombres  
l'homme a détourné le cours de l'espérance

tout est à sa place  
il n'y a qu'une seule présence et elle n'est pas pour moi

ô rêve d'une douceur telle qu'on y perdrait son ciel  
vin de cette entente qui fait tourner le monde  
déchirez-vous cœurs au long des chants divins  
sur vos lambeaux les filles s'essuieront les pieds

roches parmi nous qu'aucun secret ne lie  
rompez cassez tout ce qui coupe votre route  
je ne vous connais plus paroles lourdes de cœur  
mensonges aux mensonges cousus avec le fil des fleurs

j'ai vu la mort tapie derrière les volets  
j'ai vu les lents soleils des voix rouler par terre  
je n'étais nulle part

le brouillard velu du minuit des cavernes  
descend au fond têtue de ma mémoire  
puis la douce grisaille d'un devenir flûté  
où couche dans le foin une allégresse nouvelle  
j'ai compris la joie cachée entre de secrètes rives  
n'a jamais vu la terre elle coule dans un lit aveugle

il y en a une autre pour ceux de la passion  
naissante à fleur de la vitre fine de l'absence en moi

victoire victoire au prix d'une paix fêlée  
étoile des fugitifs j'ai pu serrer ta main  
c'était une courte pensée qui a troublé la chaîne  
des sûrs passés dévisageant nos âmes

je vous vois briques de Céret nudité de la Nouvelle  
et vous Albères silences serrés dans des bouquets de soirs

je te vois Collioure tes routes courent autour des miennes

et dans le piège de leur couronne d'épines  
mon sort retourne désespérément  
au temps qui n'a cessé de marcher de tuer

mais autour d'un tombeau aimé il y a de sèches prisons  
là même où naquit la lumière ma lumière

des sacs de nuits entières et l'or sauvage des tours  
s'entassent autour de moi et dans leur pauvreté  
de lentes agricultures sonnent les jours anciens  
et glissent sur les écailles d'eau et de sévères fruits

à quoi bon retourner la terre promise et reprise  
tour à tour chargée de goût de malheur  
et du temps qu'il va faire lorsque la bonté  
aura mis la constance sur les choses qui l'entourent

assez levé de plaintes dans l'orge du matin  
vous qui écoutez que guette la fumée  
où d'autres se sont pris dans des cordes de rêves  
tournez votre regard vers l'avenir des pierres

là tout se meut dans de candides faces  
impassibles les yeux des enfants abandonnés  
connaissent déjà la pierre qui pèse sur le ciel  
le plomb revenu dans les poignées de mains

en bas les blancs troupeaux peuvent toujours cheminer dans les plis  
rapides  
laissez près des ruisseaux pleurs et mélancolie  
c'est le soleil qui tisse la couronne vivante  
les taureaux de vent pur emporteront la peine

ainsi parla l'homme au milieu du chemin  
j'étais parmi les feuilles et les figues et les abeilles  
et ce qu'on ne voyait pas

puissance de l'être je ne désespère pas de te retrouver  
à ces limites finissantes qui nous tendent les mains



naissantes à fleur de la vitre fine de l'absence en moi

je pense à des pays entiers qui sûrement avancent  
à la conquête de la grâce et à la lumière du monde  
ils n'ont jamais cessé  
multitude j'ai vu les soleils des saveurs premières  
intactes parmi nous auprès de nous la joie

mais à peine le monde devint souffle  
à peine respirait-il la fleur de son devenir  
l'homme dépouillé de ce qu'il crut être l'homme  
des oripeaux déchus anges aux fenêtres  
que déjà la bête aux masques de monde  
vint mettre l'acier de sa patte au collet de l'enfant  
et de ses mille ruses de mère d'épouse d'amante  
fit le signe amer de la moquerie comme une croix sur son front

le temps de la dureté  
ce fut ainsi et je regarde en arrière en avant  
il n'y a plus rien à dire  
un bloc de solitude repose où le soleil  
avait à faire frémir les ventres maternels  
promis des jours de rire aux enfants que nous sommes

mais les jours sont venus où les mères de printemps  
tueraient les enfants pour le plaisir de leurs yeux  
le mensonge est roi la bête a vaincu  
je ne reconnais plus le monde de ces jours  
que j'ai cru voir resplendissants à l'orée du bonheur  
où l'on tue désormais les enfants sur les prés des agneaux

mes yeux sont pleins encore des lents soleils des voix  
plénitude du cœur puissance de l'homme retrouvé  
naissante à même la fleur de la vitre fine de l'absence

rien n'empêchera que des étoiles fragiles  
descendent parmi nous dans la mer de grillons où nous sommes plongés  
et la fraîcheur attendue dans la force de l'innocence  
qu'elle sonne l'heure grave

où le sommeil lui-même ne saurait pénétrer

tant l'appel irrésistible de l'aube s'annonce frémissant  
pour la terre qui nous porte et la nourriture de la révolte  
que l'unique feuille d'arbre de la conscience dresse la tête  
et tant qu'il fera jour au creux des pains tendus  
l'insecte lent du réveil tourne la rose des croissances  
un avenir une croyance  
la sauge le fenouil la brise dans le mûrier  
et la conduite de l'homme sur la voie de sa maîtrise

mais déchirant bu déchiré frère du vent  
tu te faufiles dans nos demeures les plus secrètes  
où vit toujours debout le brin d'herbe celui qui luit  
et nous conduit comme une lanterne dans l'obscurité de la lutte

je t'ai reconnu mon frère entre toutes les présences  
témoin d'une grave intimité entre la joie et la déroute  
sur la braise de la vague phosphorescente du matin  
tu brilles déjà la crinière en feu ô taciturne

### III

Aravis Aravis grand blessé de la tête  
tu arrives dans le craquement de la nuit des parois  
le sourire fixé sur l'avenir de la poitrine  
ardoise de l'insecte lent

tu te plais au vin clair du matin chauffant  
chaque feuille habillée de cascades en plein cœur  
se replie sous le crépi de l'ardeur d'exister  
à force de s'élever jusqu'à la conscience d'elle-même

durs escarpements vous ne vous êtes arrêtés  
comme une fumée de mi-chemin à l'instant dévolu  
où la tendresse et l'amour partageaient leurs voix lourdes  
entre la complicité de mourir et la tristesse de se survivre

qu'importe tu es passé par là comme la fraise puis la neige  
intangible pureté boue d'été pluie de printemps  
tu t'es mis en tête à défaut de remparts  
la fuite du temps sur les arêtes des gorges

ici la mort accrochait son aile brève  
après la bataille là le bouclier de schiste  
et au bâton du pèlerin obstiné  
le paquet de silence toujours toi l'éternel

tu échappes aux étreintes du vent envahisseur  
ta main s'est débattue avec le mouvement de la truite  
contre le courant que le refus de l'aveugle  
reflète dans le miroir des crêtes absurdes

ainsi se ramasse la fougère sur elle-même  
au déclin des poutres en travers du ravin  
âpre route il fait bon s'en souvenir  
ta place est restée loin derrière ce qui t'appelle

puis tu reposes tes genoux endoloris  
que la peine soit éternelle dans les granges et sous le ciel

aucune peine  
si n'était toujours à l'affût de ton angoisse  
l'angoisse de tous les autres qui te guette

mais la mémoire brille encore de tous ses yeux

quel est l'attachement aux broussailles haïssables  
que je porte en moi des mondes aux larges semelles de plomb  
des places vides et d'hommes et de platanes  
les herbes sèches où gît l'épave des heures parcourues

j'ai vu des mers plongées dans les larmes des montagnes  
j'ai vu les villes plier leur orgueil sous la solitude du pain humble  
le poids du silence où tous les arbres font revivre dans mon corps  
leur fraîcheur attendrie de première lueur

de toutes les vies à ma rencontre je n'en ai pris que le regret

vide ta besace temps hétéroclite  
vide tes villages tes champs séjours de chapiteaux  
perdus parmi les grandeurs de la terre sans nom  
les hautes collines de la tendresse devant l'adversité des mots

pourrai-je à jamais écharpe des souffrances ô souvenir  
pour prix de ces bonheurs détruire ta mer étale  
enlever aux fleuves aux champs et aux minuits  
la cruelle présence fidèle à ton charme

autant de vies que d'herbes sous le passé brûlant  
brillent encore de tous leurs yeux

je n'en ai pris que le regret les fruits qui nous regardent fuir  
automne pourrissant vent grêle sur la ville  
autant de rudes routes courues à mon secours  
que de départs hâtifs cassés en mille morceaux  
amoncelez-vous neiges  
sur la dévastation des bruits anciens  
il chante encore des phrases de cristal  
des infinis serments des noeuds de larmes

et que d'amour d'eaux calmes  
de tendres mains posées sur les tempes des vacances

légères échappées sur des soupirs à peine de sentiers  
dans l'arbre frémissant de magnétismes  
sous la coupole où brûle sans savoir le poids de l'homme  
et son chant poignardé au fil de l'eau mauvaise

j'ai eu une part de mon amour entre la Vltava et le Hrâdchin  
Guillaume ta voix résonne encore mêlée au pas des gros bourdons  
entre le pont où les passants se sont figés sous l'auréole  
et le printemps de fer aux passerelles de passereaux  
j'ai eu une part de mon amour entre la Vltava et le Hrâdchin

il y eut une joie aux doigts rapides  
j'ai mis mon cœur sur ta balance ville où veillent les rois mages  
les yeux rieurs porteurs de poésie aux blonds cheveux  
des pierreries sous la poussière où les routes se sont perdues  
de tant envenimer la marche des grands enfants de l'impossible  
que nous fûmes

j'ai eu une part de mon amour entre la Vltava et le Hrâdchin  
Vitezslav je vois ton rire qui s'efface sur la vitre de l'école  
les pleurs ont envahi le long tunnel où l'homme passe  
voûté mille ans de vides mains s'arrachent de chaque poitrine d'homme  
qui passe  
se cachant sous sa figure

aujourd'hui — faut-il que le jour soit long —  
le deuil au flanc du jour jour qui me tend la rude main  
ce jour de deuil honte prends-moi à la gorge  
plutôt que de permettre au frère d'entendre le gémissement du frère

si frère il y a

si frère il y a tristesse mère soeur du monde  
tristesse de chaque heure s'il y a une voie plus pure  
porte-moi vers elle ici la force du traître  
a mis sa lourde main sur chaque poignée de porte

si frère il y a

le deuil couvre le tronc cassé du jour  
jamais la mer ne fut plus éclatante  
le frère jette son épouvante à la face du frère  
un chant dépose visage après visage sur les vagues que l'oubli déchire

ville aux mille raisons qui parlent qui me parlent  
toi découverte au plus profond de moi-même  
je pense à une antique intimité où tour à tour  
se partagent et se confondent les eaux aimées de la lumière

et des soleils versant les longs midis de chevelures  
qu'aurons-nous su l'indignité des proies  
la mort a pris pour ailes la force de la haine  
et mis l'injure aux vitres des temps passés à voir

mais la mémoire brille encore de tous ses yeux  
autant de vies que d'herbes qui l'appellent

c'est l'eau figée dans le silence de l'iris  
et des Noël's tardifs en tête de nos vies  
marchent désormais soleils de somnambules  
au givre des fenêtres assourdissant les plaintes

où sont les figuiers des jeunes crépuscules  
la joue de l'eau sauvage aux premiers froids moqueurs  
et ses senteurs de pins de pêches et de thym  
volant par les sentiers à la lueur des âmes

ce sont de ces lumières qui ont beaucoup souffert  
nous les sentons parfois monter des bois profonds  
où court un sang vif à la solitude  
j'entends encore sonner le cristal de cette jeunesse

trop d'années défaites par des doigts de fièvre  
tombées en poussière parmi les durs cailloux  
que le marcheur rencontre dans le désert des yeux

les rires les plus simples y ont perdu leur source

autant de vies que d'herbes sous le passé  
brillent encore de tous leurs yeux qui nous voient fuir  
et la colère

tu écoutes toujours verrouillé derrière le mugissement des ténèbres  
un son fidèle étrangement où sourd la joie clarté de cerf

c'est d'un mur que je parle il écrase des heures lourdes  
c'est d'un mur qui dresse son poids entre la vie et les vivants  
tu es aussi de ceux qui fuient le mur pleurent les vivants  
seul un avenir une vie prise au piège de la joie

qui a renversé les chaises dans le parc  
les enfants dispersés l'obscurité les happe  
plaqués contre le mortier des noires danses  
leur souvenir agite toujours la peur des feuilles

et toi tu vas du pas du vent cueillir le fruit vaincu  
chaque fois plus humilié devant la porte avare  
des troupes d'enfants gisent avec des armes mortes  
à l'ombre de ta tête ils mendient l'espoir

la lourdeur des mots a maudit ta solitude  
tu es ce que je fuis au lieu de ce qui cherche  
la place est vide de sens  
toute chair a suspendu la fougue de ses abeilles

mais toi grand Panda étonnement des neiges  
venu parmi nous pour la honte de nos pas pressés  
et de la boue basse au plomb de nos vallées  
toi qui échappes au misérable rire des castagnettes  
la lumière blémit au seuil de ton vertige

je t'ai reconnu grand Panda des calmes jeux des cimes  
seul solitude pour solitude j'ai étalé le feu des souvenirs  
devant moi et j'ai compté les ans pesants  
les orages de larmes attelés aux nains printemps

que le présent balaye d'une main dédaigneuse

je t'ai reconnu grand Panda en ton austère enfance  
et devinant les craintes au cœur des yeux conquis  
j'ai saisi départs fouillant les heures usées  
la feinte des forêts massées autour de ton silence

j'ai rêvé d'un printemps à mesure himalayenne  
nos joies et nos peines éblouies à ses pieds

malheur à celui qui se moque du brin d'herbe  
quand il pousse dans le désert  
seul signe enchanté sur l'audace de la solitude  
et le courage plus pur que celui du géant

angoisse l'heure n'a pas encore sonné du désespoir ni de l'abandon  
la mémoire brille de tous ses yeux aux mille épis de flamme

misérable être enfoui dans la terre jusqu'aux oreilles  
le froid déchiqueté aux scies des dents lunaires  
ne mord que la poussière sous l'or dormant d'une vie  
la chair désemparée vissée aux planches du naufrage

colère que la foudre éclaire le désordre  
qu'elle ouvre à la pensée entremêlée d'effrois  
de bêtes impuissantes à dénouer le crime  
la route par laquelle les rois viendront nous visiter

j'attends j'attends promesse quel vent t'a effacée  
la vie ne m'attend pas  
et d'une voix de plâtre répond la sourde absence  
où déraisonnent encore les clairs débris d'antan

ce fut à la fraîcheur d'une chevelure éparse  
le cruel paysage dans le creux de la main  
porté à la bouche une source vivante  
riche des regards qu'on lui avait prêtés

ce fut la joie vieille toujours plus maternelle



de chaque soleil couchant dans des bouquets de bras  
tendus à sa ferveur enfant du jour en herbe  
éclaire-nous tendresse au loin des terres mortes  
de drus ravins voltigent dans la nuit qui gronde

ce fut vidant la peur un long trésor de patience  
où la fleur dépassait l'arbre et l'arbre devinait sa force  
couleur de caresse la plante d'amitié  
profondément lacée dans la poitrine altière

ce fut encore que la mémoire  
brille toujours de tous ses yeux  
comme une fête sauvage sans gestes et sans paroles  
traversant les lenteurs de la vie haute de son éclat d'épée

et tout cela ne fut que sable et paille  
sable pour disperser le temps prunelles enfantines  
paille pour reposer les étoiles meurtries  
tu dis que ce ne fut que sable et paille

la vie mêlée aux branches  
les jours à la passion  
et la pauvreté du sort de l'homme jetée à son visage  
où l'amour a dépassé la croyance en la vie  
dans toute sa verdure défigurée mourante

que tout cela ne fut qu'un long mensonge  
honte prends-moi à la gorge  
honte fends la terre de ton hideuse profondeur  
et que mon pas m'entraîne dans l'éternité de ton oubli

comme corde égarée  
d'une tristesse à l'autre j'erre et me retrouve  
parmi les pauvres loques dépareillées passées  
sont-elles encore présentes au bord du sentier  
à la limite d'un cercle de lumière parcourant les mots herbeux

je traîne le sourire de l'unique pensée  
dans une forêt de sel aux yeux de fruits d'appel

comme corde égarée au lit de solitude  
quand la présence n'arrive à combler le puits du doute  
et que le soleil crépite dans l'os des blanches nuits  
où grain à grain s'effrite le jardin refusé

j'ai longé la terre de la durée obscure  
hachée par la douleur serrée au vif des rides  
avec pour certitude le sens du sûr pigeon  
de découvrir aux ailes la vérité du joug

noyée à une présence meurtrie dans sa lumière  
quel soc donnera à l'âme signal de proche retour  
j'ai vu tant de bassesse puiser aux pures alarmes  
tendues à l'innocence  
que j'ai honte de vivre  
honte pour la vie  
honte de l'abîme à face humaine  
honte bénie soit ta dévorante force  
de pouvoir encore nous faire sentir des hommes  
les mains pleines malgré la légèreté de l'espoir et du temps  
les mains pleines et souveraines  
la claire confiance du mendiant trahi  
les mains pleines du temps ensanglanté sali

j'ai connu l'angoisse aux yeux de ceux qui partent  
j'ai vu des bêtes féroces crouler dans leurs yeux clairs  
je connais la fuite aux yeux de fer cernés  
les routes au guet la proie secrète agenouillée  
les pleurs des longs colliers tombant isolément  
des pierres au cou des femmes  
l'eau calme à leurs voix  
ne dirait-on l'été un vain bourdonnement

j'ai vu le sang nouveau  
comme si c'était une danse la peur monter des foules  
envahissant l'espace dans un délire de masques  
les heures cadencées aux souches des cachettes  
et la misère  
trottant au plus pressé

j'ai vu ceux qui ne voient plus  
grésille grésille obstinée beauté  
et puis je n'ai plus rien vu de tant de force vaincue

ce n'est plus la mort qui vient nous prendre sous son aile d'envoûtement  
sous la mûre protection de sa douceur de mère  
mère de nous tous mères soeurs épouses  
disséminées le long des arbres et des torrents  
c'est une affreuse grimace  
l'amère vendange mort parmi nous  
nous qui avons trop voulu vivre hautement  
emplir l'audace céleste des cris de l'allégresse  
et des jardins comblés d'étoiles et d'enfants  
mort parmi nous tu nous laisses seuls  
courant à perdre haleine  
dans le trèfle de l'obscurité  
c'est une affreuse grimace qui roule dans nos veines  
et mêle parmi nous la mort à l'existence

l'homme se réveille dans les blessures molles  
du rêve coagulé de boue et de douleur  
il purifie sa haine

une forêt soudain raidie de la tête aux pieds  
un feu bas qui reconnaît l'emportement de sa face

par foules intactes l'homme lève sa face  
et la candeur frémit et le dégoût le brise  
au fond du gosier écrasant la mémoire  
morte dans tous ses yeux de pacotille  
un trou béant où gratte le froid  
puis s'étend le silence aux larges pelouses  
la fin des choses visibles menée au bout des sens  
homme plié aux durs besoins de lutte  
ta clarté reconquise à la fumée rampante  
amère feuille mâchée le long d'une vie soumise  
route égarée sous tes jambes  
à la force des bras tu t'arraches aux griffes  
aux entraves aux cloaques aux ignobles

mais toi oiseau pétri d'un moellon rebelle  
de vastes intempéries  
à tout bout de chemin où ta force s'agrippe  
tu fais surgir l'annonce immaculée et fine  
de la splendeur devant chacune de nos portes  
du feu enfin frôlant nos souffles fraternels

des chantiers de lumière aux tempes nouvelles  
monte un chant ravi  
Aravis Aravis grand blessé de la tête  
et des profondes montagnes aux épaves des villes  
des tendresses d'agneaux des hivers noirs de loups  
dans des poings de colère dans l'ivresse du vent  
toujours plus vivante la haute droiture  
vorace du feu

*LA BONNE HEURE*

I

tu te penches sur le puits ouvert au plus profond de ta poitrine  
au centre du remous respiratoire tournant autour de ton regard  
c'est le sommeil qui te happe dans les entrailles de son remords  
chaque nuit une porte de chiens montre des dents jaunes d'effroi  
parmi les langues incomprises  
une mort fugace effleurée

tais-toi angoisse au bord du pacifique muet  
que les innombrables voix tissent à nouveau la mer de précipices  
l'enfantement d'un monde vigoureux porté au comble de l'innocence  
chaque nuit par de nouveaux chemins

je me souviens mille éclats passèrent par mes mains  
j'ai cultivé une cendre sourde aux fruits pesants  
pour que le front baigné dans la lumière des oiseaux  
par la fraîcheur du ciel atteigne à l'arctique sérénité  
les mots lourds de jardins  
la substance de leur certitude

je me souviens fenêtres d'or ouvertes l'arbre ami  
dans la chambre aux paupières de cristal  
chaque heure emplissait son jeu profond  
matins matins de ces regards  
c'était la marche par un soleil de mur cruel de tant de blanc

que les couteaux saignaient la lumière  
les yeux fixés sur le présent n'avaient plus besoin de voir  
nos nudités intérieures se passaient des mots brisants  
légers légers aux flammes neuves  
les désirs au cœur de transparence  
tout le feu de l'avenir offert dans chaque visage riant

j'ai su rire avec mille images en tête  
de palais ou de ruisseaux  
couronner d'immenses coupoles le songe mûr  
les enfances parcourues par les troupeaux de bêtes sauvages  
aux perspectives renversées dans un espace de flacons

la neigeuse matière à retardement  
pourquoi t'ai-je tant aimée ma jeunesse ma raison  
mon amour face au soleil ma pensée ma crainte ma joie  
je me suis pris dans ta démarche  
dans les branches dans les lierres  
les cheveux de la nuit comble  
ruisselant de ton silence

mes instants se sont usés sur la trace de tes pas  
et ton ombre sur la mienne reposait dans la lenteur  
des flocons de jours ravis  
les cristaux des blancs dimanches  
cachetant aux commissures des fontaines leurs sourires  
un à un venaient se fondre  
dans la paume des présences

temps passés traversés  
où le sang s'est humilié de tant vivre à l'écart du monde  
on ne sait plus les compter  
ils ont emporté les rives  
sans savoir où va le flot  
sans boussole  
les mains vides sous les ponts

mais les yeux sont toujours pleins des promesses de victoire  
tard la nuit je m'en souviens  
on vit poindre dans les cimes la brûlante floraison  
profondeur d'un âge mûr

## II

les fruits ruinés  
les murs déchiquetés  
la neige morte  
les heures souillées  
les pas verrouillés  
ont rompu les rues  
la honte de vivre  
inonde mes yeux

les foyers éteints  
le rire édenté  
les places écrasées  
la vieille harcelée  
profilée dans l'âtre  
toute la misère  
pour marcher dessus  
les chevaux éventrés  
dans l'arène des têtes  
les volets volés  
les maisons ouvertes  
les enfants dehors  
les paroles de paille  
pour seule vérité  
vide matelas  
pour ne pas dormir  
ni rire ni rêver  
le froid aux entrailles  
le fer dans la neige  
brûlant dans la gorge

qu'avez-vous fait qu'avez-vous fait  
des mains chaudes de tendresse  
avez-vous perdu le ciel  
dans la tête par le monde  
dans la pierre dans le vent  
l'amitié et le sourire  
comme les chiens à l'abandon



comme des chiens

### III

pommes voici l'hiver  
couvrez-vous de blanc sommeil  
allumez les mille bougies  
aux clochettes des paroles

et de branche en branche l'étoile  
déchiffrant les noms surgis  
sous la glace de l'armoire  
à chaque chose prête sa place  
l'épaisseur de la conscience

encore une chance de clarté  
à travers les hurlements  
une chaleur donnée à croire  
dans la pomme et l'étoile  
pour le pur couronnement  
de nos chants arborescents

viernes c'est l'hiver qui parle  
parle parle sans savoir  
ensevelissant l'oubli  
dans la surdité des rues

L'ŒIL secoue le jeu des neiges  
il nous couvre d'insolence  
et secret l'appel d'une femme  
vient à bout de la mémoire

qu'on ne cherche plus ma trace  
sous la peine des rivages  
les greniers des amoureuses  
lampes mortes saccagées

le silence l'introuvable  
égrené au fil des phares  
fer sauvage ô charbons ô voix  
c'est le temps

des promesses des naissances  
à l'affût des murs combats

## À HAUTE FLAMME

j'avais cent ans mille ans  
et me voici troupeau et me voici feuille morte  
et me voici jeune arbre hochant la tête  
devant celui que je suis passant parmi les autres

L'azur filait la laine ô foules emmêlées  
et je suivais docile l'étoile drôle d'étoile  
vers quels tardifs rois mages menait l'espoir rompu  
la dure chaîne aux poignets des routes  
étoile de malheur lumière cardinale  
étais-je ou je n'étais plus je ne savais que dire  
tant la tristesse conquise sur des paroles simples  
barrait le chemin de la raison fuyante

jamais été plus éclatant  
jamais aveuglante beauté ne nous trouva plus bêtes  
que nous étions alors sur la route sans fin  
on disait il fait beau on ne croyait pas ses yeux  
et n'en pensait pas moins et c'était inutile  
dans des flocons de lumière sombrait la raison  
virevoltant miroitement de la mémoire  
qu'aurions-nous fait des ébats de nos amours  
enfouis dans l'éblouissement muet de la cohorte

l'oiseau aux bagues de son chant  
enfilait d'interminables promesses de fiançailles  
et dans l'ampleur de tout un peuple  
au centre des merveilles sonores et vives  
j'étais seul couvert de solitude

allant nous allions accablés de beauté  
déchirés dans nos mains chacun sa solitude  
fleur solitaire invisible candeur  
cachant le regret et la peur sans savoir  
seule la fatigue de nos corps envahis  
retenait la pensée sur cette terre maudite

au diable souffrances et que s'effrite le cœur  
longues lézardes au cœur des murs implicites  
mince espoir sur le fil de ces jours  
pourquoi la mort unanime ne nous a-t-elle compris  
dans le lot désigné aux marées de l'oubli  
engloutis-nous vagues absurdes dans le lit de l'oubli  
douce douceur de l'oubli

mille ans ont passé et ce n'était qu'un jour

sommeil prends-le par les pieds  
jette-le aux ordures  
dans le foin de sa tendresse emmitoufflé  
poignarde la vie  
que le pinard répandu dans l'étable salisse le sang  
cartes sur table rien dans les poches  
rien dans les mains rien rien rien plus rien

mille ans ont passé et ce n'était qu'une nuit

un poisson fendu dans sa longueur tiède  
et le rêve nous happe dans ses entrailles ouvertes  
les klaxons n'ont plus de force  
les camions se sont rangés  
aux horloges nulle feinte

minuit passé le monde passe  
et je passe tout passe entassons-nous couvre-feu  
dans la foule dense lente il n'y a pas d'autre issue  
il fait froid il fait chaud et le rêve est un papier buvard  
encore un tas de ferraille parmi les invincibles saluts de l'aurore  
parmi les hardes infamantes des exquises enfances du souvenir  
lessiveuses en tête matelas matelas sur le toit des autos  
je vous ai vus en Espagne et la douleur me fait encore frémir  
de toute la puissance ridicule que l'homme croit avoir domestiquée  
on en a vu bien d'autres  
la paille et la poutre la caille et le fusil  
des fauteuils Louis quinze à brandebourgs sur la poitrine

et des cages et des gages des bagages tout le fourbi tassé enlisé  
des taches de sang sur les draps les regards fouettés  
perdus dans les refrains adultérins des traces de pas dans la boue  
que savons-nous des maisons abandonnées  
de la moelleuse intimité débordant des viscères du poisson éventré  
des ramassis des pensées défroquées  
des maniaques moisissures des répétitions  
et des loques cultivées dans des jardins suspendus  
de toutes les misérables grandeurs et du lait obscur de la passion  
la vie multiple des humains naufragés que nous sommes  
tas d'imbéciles abandonnés à l'insouciance des solstices

tendre tendre est la nuit  
aux rescapés de la frayeur  
le sommeil immobile  
la pierre au cou

mille ans ont passé et ce n'était qu'une nuit

ce ne sont pas des rois mages que j'entends sous la fenêtre  
ce n'est pas de bonnes nouvelles que j'entends gorger l'espace  
ce n'est pas la porcelaine des ramages dans les branches  
joie ouverte aux enfants  
que j'entends dans ma misère  
je suis nu de tout espoir  
noué à l'arbre vertigineuse frondaison  
j'attends la foudre et l'éclat  
je m'offre à la hache du bûcheron  
de haut en bas et d'un seul coup  
que craque la vengeance de la terre  
et se ranime la foudre aux abords de ma détresse

mille ans ont passé et ce n'était qu'une nuit  
et encore cette nuit les rois mages vont cheminant  
réchauffer la joie des cheminées chantant  
transformer le sable en herbe douce  
la pierre en sources les orties en cristal  
dans les coquillages il y a toujours le rire lointain  
séjour des caravelles de brigands

mille ans de rire en une seule coquille  
et mille coquilles enfermées dans le cœur de ma bien-aimée

où es-tu tête de brochet  
dans quelles vagues de velours s'est perdu le rêve absurde  
de nouveau les routes se sont levées avec le soleil  
lentement lentement les yeux battus  
le brouillard en tête la foule dans le ventre  
combien de kilomètres de la Porte de la Muette  
tout un monde nous sépare  
il fait jour à Paris il n'y a plus de marchands d'habits  
Paris est aveugle et les poubelles sont vides  
les marchés couverts de copeaux de silence  
le Flore tapissé des roses du désert  
nuit noire je ne reconnais plus les rues de mon quartier  
avance donc tête d'empaillé  
à Paris il n'y a plus de frites  
il fait nuit noire en plein midi  
voici l'artillerie débouchant en sens inverse  
elle est éteinte morne pareille à notre marche en avant  
allez allez tête de cochon  
c'est le crépitement de ma jeunesse  
qui fuse à travers les mitraillettes légères  
elle aussi éteinte  
miroir désemparé

Paris Paris ma ville ouverte je retourne en arrière  
ville ouverte aux assassins endimanchés  
ville interdite vendue ville souillée tuméfiée  
dant la lumière indéracinable de ta fierté première  
la Tour Saint-Jacques demeure où résonne le rire de Desnos  
et le rire tombe mille pétales de poussière  
soulèvent sur les quais l'effarement des rossignols  
ce sont les bateaux lavoirs qui vont à la dérive  
c'est l'Île de la Cité où s'embrouillent les ailes  
les chants sont atterrés dans des poses éternelles  
les gestes familiers retrouvés à cette heure  
il est dit que jamais nous ne la reverrons

Rigaud gare Montparnasse Bienvenue gare à toi  
ainsi vont les choses à l'immortalité  
si croire au bon départ ne fait mal à personne  
les nôtres sont partis en emportant nos cœurs  
morceau par morceau et brique après brique  
se déshabille la cité des pleurs

Crevel Passy Concorde ô déchirures démentes  
nous fûmes de ce monde où des poignées de mains  
naissait l'envol ami des libertés tenaces  
la Seine entre les rues de Beaune et des Saints-Pères  
que d'enivrements coulèrent dans nos veines  
et s'en allèrent grossir les dettes de l'aurore  
ô Closerie cette nuit j'ai vu sombrer tant de lilas  
dans le tombeau ouvert que mon regard se brouille

tant d'autres l'ont connu Unik rue Vaugirard  
l'Île Saint-Louis Montmartre Auteuil Porte Saint-Denis  
c'était la guerre d'Espagne au temps de la pureté  
et nous courions au centre incandescent des braises  
aucune horreur au monde ne nous eût arrêté  
tant nos cœurs martelaient à la même cadence  
la tragédie sereine jonchant le sang des routes

Madrid pierre scellée dans ma douleur ancienne  
ville fermée à l'amour comme mon amour trahie  
Paris ma ville ouverte je retourne en arrière  
les sentiers battus de mes jeunes étés  
où sont les promenades et découvrant Paris  
la Ferme de Belleville ou le livre des heures  
page après page au tournant des rires  
Paul je te vois encore entre l'affiche LU et celle de Bovril  
la Porte de la Villette que tu aimais comme une devinette  
la ville se gargarise des trompes d'autobus  
les rames de métro jaillissent des geysers  
les femmes sont des reines elles vont comme des péniches  
sans savoir leur beauté leurs têtes sont ailleurs

en avons-nous compté les cargaisons secrètes



impalpables trésors passant au fil de l'eau  
passages ô passages patients impatients  
passons sur nos amours ça mènerait trop loin  
les flammes sont éteintes aux quatre coins du monde  
et mes amis sont morts au cœur même de Paris

quel est ce rêve stupide  
avance foule grossie jusqu'aux abords des champs  
les villes les villages se joignent à la route  
et marchent pris dans la somnolente absence  
mille ans mille ans passèrent je suis toujours la file  
je passe tout passe passe jusqu'à la nausée  
sur les routes se vident les entrailles de la terre  
mille ans ont passé et ce n'était qu'un jour  
et mes amis sont morts au cœur même de Paris

je ne suis pas né d'hier  
et les rimes autour des tailles le soleil en bandoulière  
les doux herbages trottant à mes tempes  
l'air de fête traversant la poitrine  
la gaité charnelle qui se lève offrande  
en l'honneur de cette lumière  
toutes les beautés de la terre je les connais  
chaque jour plus fraîches et nouvelles  
elles ne m'ont pas attendu  
que je vienne les fouler aux pieds  
elles n'ont pas attendu que l'étoile plie sous la couronne misérable  
pour clamer la force présente celle de vivre  
celle absente  
et qu'était donc celle du doute  
de l'abîme  
celle qui nous précipitait dans l'inconnu  
mains liées  
le mépris cloué au front  
la colère entre les dents  
la forêt avance les routes se rejoignent  
Sologne assise sur les ceps du savoir  
la Loire ô clairons ses berges bondissantes  
des gosiers de tonnelles et des ponts écroulés

longtemps nous en avons gardé le goût nocturne  
les langues se délient  
on n'a rien à se dire  
ô noires cathédrales d'Auvergne  
encombres à l'entrée des villes arrêtées  
voici les meules de foin encore douceur des champs  
la route passe compacte  
le temps de la moisson  
la cruauté de vivre  
vaisseau de malheur croissante intransigeance  
tant l'alarme frémit tout au long du convoi  
que le corps de la foule comme un seul homme  
se jette à terre  
combien de fois avons-nous renouvelé l'exploit  
de la peur terrassant les faibles et les forts  
oiseaux versant le feu par seaux de mort honteuse  
je ne suis bon à rien  
la marche a repris dans l'ordre de la solitude  
fuyards en perdition sur une mer étale  
débris dépayés  
et toujours derrière nous rêve que je traîne  
un chien en laisse  
une vieille habitude  
huile sur le feu  
mille ans mille ans que sais-je  
nous sommes à Saint-Benoît nous fîmes le détour  
Max n'y était pas mais les gens sur la place  
attendaient pour savoir ce qui se passait  
l'odeur de catastrophe avait contaminé leurs prés  
ils nous entouraient branlant des têtes furtives  
au bout des mains pesant des certitudes calleuses  
et le venin fit souche à Saint-Benoît-sur-Loire  
des diables s'en moquaient sur le parvis de l'église  
le rire nous atteignit en pleine force pensante  
et rayonnant au-delà des soleils pénétrants  
s'incorporait à la tristesse

Max la route est longue qui mène à Drancy  
qu'on puisse s'en souvenir

qu'on puisse en rougir  
la route est parsemée des clous de la souffrance  
et les épines pénètrent nos quotidiens effrois  
mille mille ans qu'importe et je suis toujours là

Paris de ma jeunesse Paris ô mes amours  
faut-il que je revoie sur le parcours pesant  
la joie naissant à chaque pas  
la douleur penchée sur chaque herbe lustrée

où êtes-vous contes de l'enfance  
sertis dans des diadèmes de stalactites  
sur le sourire couronné de nos hivers  
il y a encore de l'herbe fraîche de gazon  
vous simulez des servitudes fabuleuses  
peuplez les mobiles de nos amours  
dieu sait qui les a fait tremper dans la défaite  
et saupoudrées de joie remis en lumière  
on n'en compte plus les hauts on ne mesure les bas  
nos paroles étaient pleines et les têtes en bourdonnent  
dégrisez-vous routes vagabondes  
allons allons pressons  
on n'est pas au cinéma  
les queues pour le poisson et les choux-fleurs sur les marchés  
on connaît ça  
depuis bien d'autres  
la queue des femmes et des enfants  
devant l'église d'Oradour  
ils tapotaient dit-on les joues roses des enfants  
ceux qui leur voulaient du bien  
du bien de feu  
du bien de sang  
du bien qu'on n'oubliera pas de sitôt  
et s'ils ne salissaient pas volontiers leurs mains  
ces bienfaiteurs  
c'est la honte désormais qui salit notre mémoire  
les porcs pourraient-ils revêtir figure humaine  
autrement que dans les contes  
et je demande pardon aux porcs

si tant est qu'au pouvoir des bêtes fauves les immondes  
mêlent le divin accent des hommes

en ce temps-là les bords ravis de la Dordogne  
suivaient au fil des heures des corps de femmes nues  
nous insérions les nôtres parmi les songes vides  
caresses inventées que charriaient les flots

saisons qui protégez les joies de l'imposture  
les sens imaginaires dont se paraient nos fronts  
faites arrêter l'horloge et qu'on n'en parle plus

déjà l'éternité prenait en nous racine  
et c'est alors frappées de la fureur d'airain  
que les nouvelles mirent le feu dans les poitrines

au comble enfin atteint de l'amitié comprise  
les cloches ont sonné  
mais que valent ces signes d'un espoir solidaire  
quand on connaît le crime

je séparais les flammes du nombre des ténèbres  
pour mieux pouvoir en vivre douleur dissimulée  
les eaux de la Dordogne appellent les amoureux  
et glissent à leurs oreilles la fleur des airs connus  
vas-y si ça te chante  
moi je retourne en arrière dans la poussière des routes  
à ma frileuse musique  
je trouve l'aumône du rêve aumône à ma fatigue  
à chaque pas où la vie perd un peu de sa face  
et au-delà des routes me guette l'inconnu

allant nous allions chacun sa solitude  
dans la main fraternelle le vide et la nuit  
passez passez beautés et quel regret fondé  
vous plonge en plein juin dans le fossé des morts

allez allez frappez plus vite et plus dru  
détresse attendue sur le bord du chemin

Saint-Christophe-en-Bazeilles ces jours dénaturés  
ont duré des années le nom me fait pleurer  
et me fait espérer me poursuit en secret  
Vierzon sous le feu s'accrochait aux collines  
il tonnait des tonnes d'échos de terre sourde  
les mots sont dans la gorge l'amorce d'un tonnerre  
ils bouchent l'horizon  
brouillard répandu sur les sens quotidiens  
où quelque conscience veille l'abandon  
la meurtrissure de nuit que vivifie nos corps  
à nos chevets grandissent les rires des corbeaux

à mots couverts sous la paille  
gît un songe affreux  
enfance enfance j'appelle ton secours  
nos têtes ballottées d'un caniveau à l'autre  
roulent dirait-on des bidons attachés  
à la queue on ne sait de quel temps monstrueux  
il court il court il court il court à perdre haleine  
âne assourdi dans le clapier du sang  
il se précipite tête en avant  
contre les poteaux ce sont des siècles aveugles  
insensibles au doute intraduisibles au feu  
de roc est le présent  
pauvres sinueuses figures d'arabesques  
nous nous traînons au long ensanglanté des vignes  
crépîte sécheresse sur le sol calciné  
la sombre soif déchire les vérités acquises  
quand l'espace empli de forces désaltérantes  
fait tenir l'abondance dans le creux de la main

mais pour recoudre l'in vraisemblable histoire des insultes  
il n'y a pas de temps à perdre  
la route chavire au zénith  
charivari sur le Ponant  
les rois mages sont en loques  
leur regard tranquille hâte  
va de fil en aiguille  
une tempête dans le verre

elle n'annonce aucune naissance  
briques pierres crevassées  
miettes d'un espoir nourricier  
soldes après inventaire  
l'alouette au pas de neige  
s'en réjouirait à peine  
et souvent à coup de nuits  
son chant plante des banderilles  
entre les cornes de l'aurore  
arbre de la violence  
calme après incendie  
resurgi des cendres pâles

mille ans mille ans passèrent et ce n'était qu'une nuit  
un peu plus un peu moins à coup sûr et profond  
sur la route s'engouffre que sais-je le passé  
le souci d'aujourd'hui me conduit en avant  
allons toujours plus loin plus loin en arrière  
à Zurich dans la brume de l'adolescence  
je me vois éclore dans la lumière d'oeuf  
ô mes jeunes années  
la guerre faisait rage la route tournait en rond  
je tournais sauvage disque sans chanson  
autour de moi la vie tournait battant de l'aile  
étais-je lion en cage ou passereau des bois  
et que poussait en moi ce désir ce courage  
par le cri de ce jour qui rejoint ma démarche  
je découvrais l'amour  
un sentiment aigu dont on ne sait le nom  
double ma détresse souligne le sillage

question illimitée un souffle insensible  
maintient à la surface mon être indocile  
les vagues complotaient la perte du navire  
et tout était juré pour le laisser sombrer

mille ans mille ans passèrent l'éclair d'un jour d'été  
vierges immolées sous la blancheur du mythe  
en a-t-on discoursu sur la sagesse folle

les armes dédiées aux vanités du doute

je vais à la rencontre d'une innocence nue  
je suis à la croisée de mes ans confondus

jamais je ne dirai assez la tendre force  
le sens velouté des phrases un peu sourdes  
Paul je pense à toi nourrice des étoiles  
ma jeunesse alors coulait à fonds perdu  
la rue du Cherche-Midi et la rue Ordener  
nous cherchions midi au coup de quatorze heures  
sur les grands boulevards aux sorties des bureaux  
les filles et les garçons s'enlaçaient s'en allant  
comme des gifles la beauté me frappait au visage  
je ne savais où donner du regard  
de tous côtés à la fois affluaient les jeunes filles  
offrant dans leurs cheveux le printemps tout entier  
il y en avait de grandes de rousses et de brunes  
et toutes étaient jolies

les belles de jadis sont aujourd'hui grand-mères  
et à travers leurs rides il n'y a que moi qui sache  
redécouvrir la grâce inscrite dans leurs rires  
la poussière vive des rêves endormis

que dirais-je des nuits que nous bûmes tranquilles  
des heures trop courtes des ensemencements enfiévrés  
tout à coup ramassés dans des crues concentriques  
Paris mon beau tourment sur les digues fleuries  
aux carrefours des eaux battement de drapeaux  
tous ces quatorze juillet aux éclairs suraigus  
je me souviens de la grise matinée avançant  
lentement un vaisseau dans le port de nos bras  
j'ai embrassé la vie aux sources les plus sûres  
fidèle j'ai multiplié mes promesses tenues

saveur des temps savants  
je me vois à Marseille me voici au Tyrol  
où suis-je Barcelone je me baigne à Naples

à Weimar je salue la statue des deux frères  
tes remous poésie ont ravagé les miens

je marche sur tes traces étincelantes  
où mène ce chemin aux portes de l'amour  
chacun peut y entrer ou revenir bredouille  
s'arrêter sur le seuil familial riant  
mais à nul n'est donné d'ignorer sa clarté

encore n'ai-je quitté la route de la guerre  
que déjà s'animaient les chemins affluents  
j'étais à Collioure plongé dans la constance  
et je suis à Valence en route pour Madrid  
des mottes de terre forte les réfugiés vont vite  
s'ils ne reculent point et c'est la même chose  
leurs mots ont profondeur de grottes minérales  
le son de la vengeance  
la peur est pudique elle ne voile pas les faces  
et les larmes des femmes ont raison du courage  
ce sont des lucioles dans l'obscurité de la douleur  
dans des tranchées creusées à même la mémoire  
la glaise maternelle germe un doux enfantement  
nouveau celui-là il s'agit des hommes  
il s'agit de justice exaltation géante  
les hommes tenaillés par le panique vertige  
le grain de ces jours a pris corps dans ma chair  
ô semailles tragiques  
ô fraternelles barricades  
face à la nuit  
marées montantes de l'éternité  
à partir des vagues humaines  
je vous retrouve parfois aux postes de combat  
je vous fais confiance  
et c'est un mot nouveau une pensée contenue  
elle éclaire mon souffle et honore ma peine

vers toi je tourne ma vue noyée dans le bercement de la voix  
Paris Paris perd pied  
Paris appelle avec l'angoisse de l'enfance abandonnée



ce n'est pas vrai Paris résiste  
à la canaille  
canaillles je vous ai vues à l'oeuvre  
ma tête se brise contre le mur d'injure  
quand j'y songe et la folie faite homme  
j'ai pu la mesurer Cb  
mais le temps est venu de nous secouer  
il est temps de laisser tomber les fruits pourris  
il est temps de ramasser ce qui nous reste  
d'enlever les vers de ranger notre vie  
et l'armoire à linges de nettoyer la maison  
il est temps pour moi de finir ce poème  
au moment indécis où se tait l'heure traquée  
allumons les lampes qui nous restent  
mettons le feu aux baraques branlantes  
et si la souffrance n'épuise encore nos gestes  
et notre lendemain n'est pas plus assuré  
la mer et les rochers aux rumeurs multitudes  
résonnent des paroles enchanteresses et dures  
je suis à l'écoute  
j'écoute et je veille  
chaque pas de mon jour est une âpre bataille  
et quoique l'amour se mêle encore à la dérision  
au revers des médailles  
rien n'est perdu  
j'ouvre les yeux  
déjà le loup se met en quête d'impossible  
fait battre le rappel des futures beautés  
sur la montagne palpite une lueur pressentie  
le réveil le cri au retour de la flamme  
tourne court  
bonjour ma vie  
bonjour bonjour à haute voix  
à haute flamme

MIENNES

## ARRIVÉE

La grande ville vacillait dans la tête. Ses remous se brisaient contre la digue que tu lui opposais. Non pas l'hostilité de l'inconnu, mais l'appréhension du trop espéré, le havre éteint la fin brusquée de l'impatience et de l'effort tendu.

Étranges personnes celles qui s'adressaient des sourires ; tu comprenais à peine ce qui se passait. La beauté d'une femme pouvait dès lors éblouir, étendue devant le miroir lointaine agitation, intangible image offerte à la nuée de ta surdité. Tu te refusais aux tentations qui surgissaient de partout ; la facilité de leur approche a rendu plus âpres les exigences du désir. De haute lutte tu entendais conquérir ce qui t'était dû. Et voilà le seuil de l'obscurité comblée. La ville s'épuise et le navire est écartelé.

### LE GRENIER ENCHANTÉ

Enfant, je gravais sur une planche, à l'aide d'un clou, les dates mémorables où la colonne des désillusions, au détriment de celle des plaisirs, se gonflait sous l'empire d'un pouvoir bouleversant. Je suivais des yeux le parcours des larmes triomphantes. Des trésors de durée s'offraient au partage des futures comptabilités.

Mystérieux colis de ciel — ni expéditeur, ni destinataire — , et, mêlé à l'odeur poivrée du plancher, le temps battu, le temps vaincu, celui où la folle joie s'imbibait de la désolation enfin libérée.

## ALLUVIONS

C'est tout un monde d'images qui repose, par couches stratifiées, par paliers de mémoire, dans le lit des obscures illusions. Diaphane substance, le fond raréfié est traversé de correspondances, et, par plaques d'oubli, tel un sommeil de lumière froide, tu descends dans l'agglomération rayée de crissantes zébrures. Tu retrouves enfin, parmi les cailloux, l'enfantin plain-chant de l'imagination.

C'était le jour de la peur. L'émeute grondait et, au loin, la fumée des incendies tordait le linge du ciel. Des mères couraient, des enfants sur les bras. Refuges, dans la somnolence de vos paroles d'ombre, combien douce était la détente de la chair ! Mais la mémoire en resta blessée, même lorsque la paix fut revenue avec le soleil, lui qui absorbait les brûlures et effaçait le sang.

Ainsi, le temps teinté d'une mort provisoire affleurait l'immense chantier de la jeunesse de vivre. Et il est bon de se répéter que rien n'est donné de surcroît, à tout jamais intact et immuable.

## LIBERTE

À l'ombre du noyer chargé de l'orgueil jardinier, je sentis des larmes me venir à la bouche. Leur goût les précédait, fondu dans tout le corps. Pourquoi pleurais-je ? La nostalgie ne supposait aucune référence au passé, fluet passé, insaisissable et mobile, il n'y avait que l'avenir en tête, la sourde impatience se butait contre l'étroitesse des perspectives.

C'est à travers la loupe grossissante des larmes que je m'évertuais à dénombrer les perfections du trèfle, de la paille, des brindilles sans nom et du travail incessant des insectes sur un terreau élevé à la hauteur de la conscience.

Encore aujourd'hui la tendresse de ce souvenir est capable de vaincre le ciment de la prison qui parfois prend corps autour de moi. Liberté, depuis lors, je n'ai pas cessé d'ouvrir largement les portes, des portes.

## JEUNES LAMPES

Voler le temps aux étagères de pommes, rien n'éveille autant de regards dans le lit velouté de l'automne que la mémoire retrouvée à la fraîcheur du soir. Plongé dans l'obscurité des draps, j'égrenais de courtes perspectives sur l'allée touffue d'architectures blanches. Les vertèbres des arbres se rangeaient dans un désarroi de dentelle. L'incandescence des rires réglait les pas du lendemain. Au long des blancs dortoirs bordés de livres ouverts, j'ai poursuivi un silence ancien. J'ai mesuré la force universelle, mais latente, de l'oubli. À travers le terreau familier, ses racines, déjà, enrobaient le présent endormi.

### BLESSURES À REBOURS

Aussi loin que je regarde en arrière, avec les gestes qui s'effritent et les voix à tout jamais englouties je trouve la saveur lactée du ciel au-dessus de moi. Ciel, ciel, ciel !

Comme le cri du marin revenu, marin des terrestres obscurités, jour et nuit retentit des profondeurs l'appel et la promesse : ciel, ciel, ciel !

L'injustice je ne l'ai connue qu'à mes dépens. Je n'ai pas su la voir autour de moi où pourtant mille langues vipérines attisaient les flammèches de l'appétit. Vanité lésée bousculée, et amertume éclosée dans le silence velouté de la nuit. Par attendrissement envers quelles paroles coupées à même la peau me suis-je laissé aller à d'illusoires naufrages ? Il m'a fallu reconnaître que l'amour ne prend pas le chemin du devoir et de la dette, mais qu'il est continuelle projection, jet sans ambages, même si l'injure est au bout du compte. Une sorte de joie à fonds perdu, un manque à gagner sans esprit de retour.



#### PAR LES VIGNES

La confiance régnait sur toutes les braises répandues à l'horizon. Je me chauffais à la couleur ronde qu'elle répandait sans compter. Je me pénétrais de la continuité de sa tension. Seul, comment ai-je pu supporter le luxe de cette joie ?

Heures immobiles, sous votre palpitante unanimité, j'ai découvert la plénitude. Sur les collines, un seul sourire prolongeait l'inconscience de mes pas. Mais sur l'invisible chemin de la perte, le cristal incrusté dans la chair de la nuit s'ouvrit sur des marches sans fin, toujours descendantes, le goût âcre des défaites étalé en plein vent sur les champs de bataille abandonnés.

## PLEINE NEIGE

C'était un pauvre trésor que tu serrais contre la poitrine. N'avais-tu pas abandonné la lumière aux déchiquètements des insurrections ? Les loups s'y attaquaient et de lancinantes défroques pendaient en balayant le sol. Aussi profond, aussi lourd que la nuit, tu t'enfonçais dans la tanière de la vivante présence. Les cloches et les enfants pouvaient bien s'inscrire dans la trajectoire du hasard, aucun brin d'herbe n'arrivait à effleurer le sommeil intérieur. Des fenêtres noires, telles des bêtes traquées, s'ouvraient sur un avenir défendu.

Et dans la splendeur des champs de rire, tourbillons de soleil, paroles exaltées, le feu amassé était cette fois encore voué à la clarté de la solitude.

### LE PONT ÉCARTELÉ

Le soleil avait poli le parapet de pierre et par la paume de la main sa chaude caresse montait dans le corps. Tu t'enivrais aux infinies promesses de la légèreté de vivre. L'automne, on se souviendra de son enveloppante insistance, étalait comme un postulat le principe de la paix infuse, sa beauté ardente. Tu aimais la vie.

D'une rive à l'autre du ravin, le chemin n'était pas long. Mais de l'autre côté, avec la continuité de la vie, se poursuivait la route pas encore parcourue jusqu'au bout, la route inscrite dans les coups qu'avait frappés à ta porte l'inconscience de la trahison. Tu étais loin de penser que l'amour pouvait avoir une fin.

## LE CHEVAL

C'est vrai que je croyais en la ferveur immense de vivre. Chaque pas amplifiait en moi de vieilles mais toujours mouvantes adorations. Ce pouvait être un arbre, la nuit, c'étaient des forêts de routes, ou le ciel et sa vie tourmentée, à coup sûr le soleil.

Un jour je vis la solitude. Au faite d'un monticule, un cheval, un seul, immobile, était planté dans un univers arrêté. Ainsi mon amour, suspendu dans le temps, ramassait en un moment sur lui-même sa mémoire pétrifiée. La vie et la mort se complétaient, toutes portes ouvertes aux prolongements possibles. Pour une fois, sans partager le sens des choses, j'ai vu. J'ai isolé ma vision, l'élargissant jusqu'à l'infinie pénétration de ses frontières. Je laissais à plus tard le soin de voir ce qu'on allait voir. Mais qui saurait affirmer que les promesses ont été tenues ?

#### D'UN MONDE OBSCUR

Oublié des routes velouté et barbouillé de mousse, un village pour enfants apparut tout à coup. Nous nous arrêtâmes dans l'herbe à l'orée de la forêt. Mais voilà que déjà nous suivions le large sentier coupé dans la masse d'ombre qui s'ouvrait devant nous comme un récit effacé. Belle insouciance ! Bientôt la nuit tombait, mille bruits cassaient des voix à nos pieds et le bois parlait, de cascade en cascade la durée brisait des verres et la lucide ivrognerie des arbres, tournant en rond, nous mettait à la merci des vagues de moquerie qui nous poussaient toujours plus loin.

Lorsqu'enfin nous aperçûmes un horizon stable, toutes voiles gonflées, nous avançons déjà au-devant d'accueillantes affirmations. L'amour, de nouveau, ne vacillait plus sous les yeux, lui qui nous avait enchaînés à la dérive.

### INTROUVABLE PASSÉ

Serrée dans les tenailles de pierre, la mer hurle, les bateaux résonnent sous l'archet de l'inquisiteur. Il n'y a qu'une zone de maîtrise autour du phare à la puissante mâchoire.

L'hiver est sur les dents, notre chair en ressent le silence l'ennemi n'est pas loin.

Sur la colline, et jusqu'en haut de la citadelle, les pins n'ont pas changé. Là était accroupie, dans la douleur, une lointaine présence d'impénétrable mémoire. Par quels obliques détours était-elle liée à des chances inavouables ? Nous défions les ans, jeunesse bafouée . Maintenant, coupés des racines , dépassés par la distance des légendes, nous ne sommes plus que la brousse indéchiffrable, l'inextricable fouillis d'une mythologie de chiendent.

## CHAPEAUX

Cheveux de flamme, cheveux tordus, cheveux brisés, cheveux rompus, cheveux crispés, couronne d'arbre ; de la floraison des visages à la placidité du ciel, il y a un long chemin parsemé d'audace. Les oiseaux voltigent invisibles autour des branches et déjà les papillons d'air répandent le scintillement de leurs pierreries sur la surface embrasée.

Au-dessus de la dignité de la tête le ciel tient conseil. Il est dit, une fois pour toutes, que le jour allume son fruit. C'est pour laisser à la nuit sa fonction de terre profonde où même la mémoire s'engloutit avec la conscience justement ouverte sur des mondes imprévus. Ainsi la beauté se passe du savoir de la flétrissure qui pourtant y est incrusté comme une graine indélébile.

#### LUMIERE D'HOTEL

Quel est ce silence étale sur une lourde proie, engloutissant et avare, serré dans les parois de la résignation ? Maintenant que la blessure est cicatrisée, on peut se rire de l'importance que tu lui attribuais . Tu te souviens de la fuite douloureuse qui t'avait mis en travers de ton corps. Ta tête de poutre pesait sur de frêles feuilles d'hiver. Les mains ne retrouvaient pas la mesure des répliques. Ployé sous la force de l'impatience, rien ne savait plus redresser le temps de la mémoire. L'humidité de la solitude pénétrait dans les recoins des plus pauvres pensées. Seul le chemin de halage montrait la ligne droite que tu t'évertuais à suivre ; tandis que chaque rue qui débouchait t'arrêtait devant un mur pourri surgi à l'improviste et définissait l'impossibilité de déceler la raison et le savoir.

Que fuyais-tu, sinon tes propres pas ?



### GARE PAR TEMPS D'ÉGAREMENT

Les réverbères suintaient, des gouttes profondes sur le front, sous l'accablement d'une nuit impérieuse. Mollement accrochés à l'espoir qui la peuplait les gens dont l'accalmie couvrait mal les haillons de l'attente se groupaient par grappes informes. Ce qui subsistait de l'immense silence pagayait à la dérive dans un pays désert. L'aveuglement faisait mal et comme une eau égarée nous circulions dans un espace fermé avec une seule pensée en tête, celle de fuir, briser la vitre derrière quoi on savait la distance aux abois, sa fluide chaleur de bête à la portée de nos bouches, la soif, les sommeils et le torrent de lumière resté intact dans la montagne de la mémoire.

## ÉTERNEL RÉVEIL

Au couchant de l'âtre tu es sur la piste du retour. On y cloue les peines et leurs souvenirs et c'est toute une menuiserie de rêve qui emplit l'espace. Là commence le chemin, mais ni l'issue, ni la serrure qui la commande, ni le but, ne nous sont connus.

Certes, personne ne connaît le mot qui t'ouvrira la porte d. La clé est en toi et tu t'es perdue. Mais encore un effort, patience endormie sur le bord de la route, et la traversée prend fin. A plein bord on débouche et, avec toi, une multitude de questions inassouvies, sevrées de la lumière du soleil.

Mariés au rythme ascendant, des cœurs battent encore, sûrs de la pérennité des matins. Ils battent le fer tant qu'il est brûlant et chaud le vertige qui conduit leur char triomphal. Jusqu'à quelle halte, quel bond inattendu ?

## L'ÉTENDUE

La chanson d'une petite fille— ni rire, ni pleurs— sur le sentier uniforme d'un récit gambadant et brusquement abandonné. Les filles aiment coudre la chanson qui s'étire tout au long de la ligne sans horizon. Elle met en sourdine la coutumière évidence du réveil.

Je suis là, dit-elle, devant l'étendue sonore. Ni mélancolie, ni excessive gaieté. Mais une légère nostalgie, nostalgie d'un avenir inconnu, à atteindre, à étreindre.

Moi aussi, à l'ombre du tilleul, les yeux fermés, je pénètre dans l'enceinte de la magique impatience, tandis que, devant moi, la permanence de la mer redresse les torts et dévoile la vanité des projets.

## NAISSANCES

Nous passons à côté d'indicibles attentes. Le miracle se produit sans que nous élevions la voix, sans sourciller. Silence et aveuglement, aucun émerveillement, les forces branchées sur l'agitation et la vanité du moment.

Le jour vint où je ne pus contenir ma jalouse ferveur. Subitement escamotée à l'inconnu, la palpitante présence de l'enfant portée devant le jugement d'une fulgurante conscience m'a bouleversé jusqu'à l'oubli de moi-même. Au mystère naissant j'ai dédié le cep de vigne et la subtilité du cerfeuil. Avoir toujours présente à la mémoire la promesse, celle qui, rien moins qu'humaine, ne saurait compter qu'à partir d'un certain ordre de grandeurs.

Mais le secret est de rigueur en cette matière. Ou, du moins, c'est ainsi qu'il y va de la fierté de l'homme.

LE FRUIT PERMIS

## À BOIRE ET À CHOISIR

il y a une blanche servitude qui s'étend sur la fuite des temps  
il y a tout au long de son impulsion la dette de sang qui s'imprègne  
il y a un nuage un seul mais il pèse plus lourd que la terre sur  
l'inconscience des ans  
il y a dans l'aigreur des cris stridents de lait l'aiguille d'une voix qui monte  
tropicale  
il y a l'infatigable couture des arbres sur le parcours envenimé  
il y a une horreur indicible sur le front de ceux qui ricanent  
il y a pour le tremblement de montagne le cerf rebondi la tête hurlante  
l'oiseau à fusil  
il y a la feuille de mort dans l'iris de la pluie le regard de nervure et le foin  
pardonné  
il y a mille têtes en un chiffre et le remords à cloche-pied  
il y a celui qui s'embrouille dans la pourpre de ses propos de fil  
il y a la laine empoisonnant la cruche vide des crânes  
il y a ceux qui dans l'eau laissent tremper leurs subtiles savonneries de  
mémoire  
il y a l'étonnement stupide de tous ceux qui regardent qui ne font que  
regarder pendant le défilé de la vie des autres  
il y a le gémissement fait bête de somme  
il y a l'œil frais à la cascade  
il y a que n'y a-t-il pas la jeune tendresse flûtée sur ma joue  
celle de l'enfance à l'oreille perdue  
sombrez dérèglements chimiques des sonneries du couchant  
dans l'océan jonché d'étoiles mortes  
je reste sur ma faim

nos jours se regardent  
sans se connaître et ne se quittent plus  
tête piétinée regard écumant des algues de la solitude  
il suffit à un seul éclat de recueillir le son humain  
pour que l'eau monte à la bouche  
que les chevaux se dressent dans les veines  
fulgurants de mille suppositions de diamant

alors la reine enrobée dans les écailles du sommeil  
reine de nos peines neige pour nos mains

dresse aussi la tête sous l'injure des rues et le feu des semelles  
que le vent d'hiver nous jette à la figure  
au cœur des nuits vacillantes comme une seule frontière  
s'est incrustée l'éternelle blessure des pays de l'enfance

qui a brûlé son sang  
à la longue lampe des désirs suppliants  
doublant sa douleur  
a vu naître la lucidité des loups sur un espace d'oubli  
et la joie conduisant la lumière

## LA SOURCE VOILÉE

le collier des fenêtres a vu mourir son poids  
et la poitrine de l'espace faire le tour sur elle-même  
je vis au milieu de mes jours renouvelés  
ils passent et n'arrivent pas à périr  
ils me suivent je tourne opaque  
dans la cohue hilare de leurs soupçons d'éveil  
depuis que je m'en souviens ils chantent  
chacun dans son langage prisonnier de sa clarté

où j'avance il n'y a plus de lumière  
que celle dans mes yeux qui cache son secret

les jours se suivent à mes côtés  
ils collent à mes pas aux heures des visages  
leur croissance dresse l'insulte du temps à escargots  
titubante mystérieuse apparence  
la loi de la faim y imprime ses signes violents  
de vraisemblance et de liberté

instants incendiaires sur les hauteurs de l'homme  
à la lueur de l'oscillation désinvolte du vouloir  
que l'étoile à tête de taureau  
fronce enfin les sourcils de son brouillard devant l'issue  
laissant les jours dans le profond effacement de leur sillon

les portes ouvertes au sommeil  
j'atteins le seuil où rit la flamme  
de se savoir encore le fruit permis  
et la saveur de l'eau jaillit à même la pluie  
en franchise de roche et de soleil pour la nudité de ce monde



## PROFONDEUR DU PRINTEMPS

### LA CONSCIENCE

tu vas dans l'ivresse de l'eau chercher la clarté de la ruche  
à l'arbre vivant tes cris se nouent pour l'écharpe de meurtre  
la cruauté du bois se mesure à la multiplication de la roche vorace  
sur le corps frémissant s'abat le ciel aux ailes de soufre  
tel le sommeil ravagé par les usines de misère  
tu avances péniblement dans la boue des sourires brisants  
les dents sifflent à la lune ébréchée du ruisseau  
où le matin déjà lape le sang moribond des chiens durcis dans la honte

### L'AMIE

cloches clochettes ronrons et tulipes  
qu'as-tu fait de l'amitié eau fraîche aux tempes du temps  
de la voix profonde où tintait la fleur visible au cœur de verre  
du champ couvert de nuits où les enfants coupaient l'herbe de la  
mémoire

### LE PÉNITENT

j'ai oublié le temps j'ai oublié le règne j'ai coupé l'herbe sous les pieds des  
enfants  
j'ai enseveli mon corps dans un présent déchiré sali par les bouches  
malsaines  
j'ai attaché la pierre à mon cou j'ai mis la cendre sur ma tête  
ma main de pierre la pudeur sur ma langue la rivière empoisonnée devant  
moi

### L'AMIE

lève la tête des pures profondeurs qu'a atteint ton souffle  
aux limites de la mort injuste tu as bu le vin de la peur  
crispé entre des dents broyeuses les ongles durs de la conscience  
que l'amitié du pardon vienne à pas veloutés  
ajouter le matin de sa face au splendide jugement des fenêtres

### LA CONFIANCE

il a dit et on vit la vie de la forêt se déchirer par le milieu  
et par le passage ouvert avancer la blanche cohue de mille ans de contes  
à travers l'avenue des poitrines de glace le monde rejoint aux

commissures de la source  
et l'enfant surgi de la flamme aux étoiles de rue  
pareil à un soleil de marchand ambulant

## L'ÉCOT DE FEU

LE BÛCHERON

je parle des arbres je n'en crois que l'écorce  
la hauteur scintillante devant le maître de raison  
la raison déchirante des blessures prend feu à la gorge  
le meurtre flotte dans l'abondance saisie des abeilles  
ni boue ni soleil rien que terre de branches  
et le cri vaporeux répandu dans le sang  
la mort nous talonne nous la donnons aux autres  
géante de vagues elle désarme l'avare

L'OISELEUR

c'est de vie qu'est bâti le lit de réveil  
des gouttes de cris transpercent les mains  
tends-les somnolence de corps palpitant  
aux minuscules étroites ravies de se voir

LE BATELIER

il est dit de l'herbe comme de l'or des cloches  
la lumière ne s'endort ni l'instant ne survit  
l'onde lasse des flûtes subtiles  
dans la ronde violence des pierres assises

LE BÛCHERON

les cymbales de mille surdités enfouies

L'OISELEUR

cruauté vagissante aux yeux tendres de feuilles

LE BATELIER

où je passe la conscience perd son aveu

L'ENFANT

qui danse mange son pain vivant  
les yeux dans la bouche des bonbons  
qui court voit son cheval monter à reculons  
l'écriture de fourmis entre les pattes  
à l'école des quatre vents de loterie

il y en a chez la voisine à crinoline  
fume la pipe escargot gagnant  
je suis un arbre ver luisant oiseau  
la rivière est dans ma tête  
si le bûcheron me tue  
l'oiseleur prend ma maison  
le pêcheur fouette mon flanc  
je connais ma vie par cœur  
je mange ma faim je danse ma peur  
je la brise sur l'amadou des espadrilles

## PASSANT

### I

une femme est assise devant la patience du travail  
c'est l'heure de plomb et d'argent qui répand sur la neige orale  
mille ans de feu dans l'âtre et d'enfants sous la table  
des bras sont tombés sous la coupe de l'avare  
et le bois dans la grange— faites sonner le feu  
découvrez les fenêtres tenez-vous à l'écoute  
des tas de ferraille se lèvent la nuit  
la ronde amère des loups passera encore dans vos cours  
frottant le rire absurde au silex de la mort

## II

imperceptible au brouillard dompteur de vitres folles  
le fusil de chasse droit sur l'épaule du mur  
l'homme est crucifié dans la vigueur de l'attente  
et la mer à ses pas hachurée d'appels enfantins  
lui jette à la figure le mépris visqueux du temps  
comme personne n'est venu  
et que le temps se fit déchirer par le moqueur  
mille tronçons de nuit à la fois pris pour témoins  
le noir à jamais enfourné en silence  
tu vois ça ne va plus tu sors doucement  
à la porte du sommeil remuer le néant

### III

qu'elle s'effondre qu'elle mûrisse le lit sombre  
où l'enfer circule à l'aise par fonds bas  
pourvoyeuse de morts tendres  
tendres pousses vous n'êtes pas de ce pays  
le reflet des fruits d'acier  
vagissante cruauté dans les regards des filles blondes  
le miel de vos promesses prend la route des absents  
la nuit suinte des parois aveugles  
le rêve gèle dans son lit  
et pourtant un cri de femme  
fait crouler le seuil des morts  
arraché au flanc muet  
la rosée et le sourire

## CRÉDULE

douleur je reconnais ton pas terreux  
la brise qui colore ta face de remous  
l'acier sillonne tes rides chancelantes  
tous les regards refusés  
défaits dans l'eau des moqueries

secoue les scories aux griffes de proie  
éblouissante vague aux abords de la peur  
constance j'ai vécu du souffle chaud des mers  
sous l'aile de ton signe  
réverbéré au cœur du plein midi crucifié  
j'ai attendu le temps

voici la demeure d'où l'ombre est chassée  
de mille éclats parée sous des ruisseaux amis  
elle s'ouvre aux échos portés par les étoiles  
à des matins absents pour l'heure de cette gloire

le rêve s'est éteint dans toutes les mémoires  
il montre les mains vides  
la maison bafouée tristesse engourdie  
la somnolence par flaques en profondeur  
enfouie jusqu'au mépris de la parole

et personne et personne  
derrière les volets raidis



## PRINTEMPS À L'EST

au matin de ce monde démasquant dans ma chambre  
la nuit vaste des loups qu'égorgea la colère  
je vis lever l'ancre  
c'était le soleil aux amarres de flammes  
c'était aux poitrines des quais déchirants  
un seul cri de lumière  
le combat reconnu dans l'or fou des fenêtres

c'était — pour la peine le temps revenu —  
un homme un seul la marée des forêts  
et la foule couronne au souffle unique  
la terre grondait sous la joie retrouvée  
dans le blé se levait son sourire de feu

j'ai pu contempler d'anciennes prairies  
et l'enfance de l'eau égarée parmi nous  
la tenir à mon sein

j'ai pu remonter les torrents désunis  
accrocher mon regard aux rocailles de peur  
qu'importe les hauteurs où l'homme a fui  
mon chant a suivi le cristal de sa force  
qu'importe la peine et qu'importe la mort  
si la vie doit poursuivre son vol conquérant  
et déjà pas à pas sur la voie de la fleur  
la lumière rejoint sa couleur fraternelle

terre terre terre — et vogue le navire  
vague après vague te tend la main promise  
homme sur la terre à l'amitié blessée  
ce sont les aubépines en robes de réveil  
les feuilles insensées et les oiseaux perdus  
le ciel de leur beauté soudainement visible  
qui marchent avec toi par de nouveaux sentiers

## TON CRI ESPAGNE

écharde d'acier poignard sournois  
ma blessure est toujours entière  
par tant d'autres dépassée cicatrisée  
remise à vif chaque fois qu'une plainte se déchire  
par le parcours de ma mémoire

Espagne ta douleur m'atteint en pleine poitrine  
ton cri sans voix s'enfonce en moi profond  
il est présent à chaque tournant de rue  
dans chaque maison devant chaque porte  
sous la goutte de pluie qui tombe  
dans l'espoir de chaque matin

il traverse les montagnes  
il me traverse de part en part  
il me poursuit dans mon sommeil  
l'été il brûle dans ma chambre  
avec le froid il mord la chair  
il fait le vide dans mon corps  
et c'est encore l'amour dans sa langue de déchirement  
l'amour battu et dans la boue traîné  
qui crie resurgissant de la poussière du spectacle  
dans toute l'ampleur de sa détresse mûre

il n'y a pas de paix au monde  
qui ne sache rêver à toi  
sur les vastes routes du monde  
tu te dresses et plus loin que l'espérance  
va la force à ta rencontre  
c'est la part de notre vie la première  
que tu gardes entre tes mains Espagne  
la frontière sourde et le bruit des armes  
ont forgé ta coque de silence

mais pour avoir connu le poids du sang  
nous n'avons pas désarmé nos cœurs  
les voiles brillent sous le vent

déjà se brisent les amarres  
l'oubli ne joue pas dans nos cordes  
nous sommes aux ordres de l'attente  
c'est la part de notre vie la plus profonde  
prisonnière de tes bourreaux Espagne

## ÉLÉGIE AU BORD DE LA MER

les années ont passé petite fille au rire d'algues  
je te vois à la limite où le temps de la chair  
à peine ramassa ses éléments furtifs  
je te vois subissant sa vérité acquise de jongleur  
tandis que la jeunesse trompe ton attente  
cueillie aux branches mortes  
elle pèse du poids des aubépines qui t'ont vu passer  
tu es devant la table et la royauté du silence  
avance sa main blanche  
imbriquant les objets en une obscure danse  
une langue oubliée s'est prise dans la pente de ton souvenir  
tirant une longue traîne derrière elle  
rien n'est immobile rien ne nous surprend  
ni l'amitié de la mémoire ni la douceur de l'oubli

peut-on retenir sur la vaste prairie  
un souffle l'herbe folle de soleil ou le rongeur fuyant  
dans la course précipitée en une commune féerie de séduction  
ainsi le temps qui a choisi sa proie  
serre dans sa main géante l'être frêle  
frôlant de près la vanité de son sourire  
où se débat un rêve gémissant

le temps dit-on n'est pas encore venu  
qui ferme toutes les portes au nez des visiteurs  
la nouveauté à fleur de mots  
craquant dans le cristal de la conscience  
la pluie ternit les profondeurs sonores  
où lampes et servantes oublient leurs gestes doux  
les phares se sont tus sur la longueur des pistes  
les arbres dépouillés des ans de leur sagesse  
les liens qui se dénouent

tu es assise à l'intersection des routes  
tu es l'immobilité des champs  
la chambre se dissout dans la démesure ronde de l'espace  
qu'importe sur la table l'heure des présences

le sel le pain premier de l'alphabet des jours  
le livre s'est fermé sur un bonheur offert  
dans l'entrebâillement des portes éclairées  
l'homme est rentré après une longue absence  
il trouve la tendresse au bord des lèvres closes  
les rives sont peuplées de jeux audacieux  
l'amour conduit sa vague par la marée naissante  
il plonge son regard comme un couteau de sang  
dans l'eau soudain blessée de son silence nu

il y a de longues distances dans les paroles aveugles  
la tête roule des phrases inachevées  
la houle sur la plage découvre les cachettes  
les mots ne valent rien si forte est leur joie  
le lourd rayonnement des choses autour d'eux

mensonge  
tout est là assis dans l'inconscience  
tu es devant la table enfant que l'âge plie  
sur la couronne morte de tes splendeurs de brume  
les toiles d'araignées ont mis leur âcreté

la chambre se referme sur l'oeuf d'un songe vide  
la lampe a éclaté comme un cheval éteint  
sur les tronçons de cirque les sources englouties  
désastres sur désastres s'amassent et se suivent

le monde tend ses bras vers de nouveaux sourires  
qui viendront confondre l'éternité des pas  
l'éternité des pas qu'efface le vent ivre  
suivant le jour qui passe  
passant passant sans trace l'amour fuit avec toi

## LA ROSE ET LE CHIEN

— poème perpétuel —

C'est une orange  
où tout s'assemble  
c'est la grande porte  
en un tournemain  
soleil ou mensonge  
moulin d'innocence  
sur le front de l'orage  
horloge sans fin  
en voiles à terre  
terre sans retour  
Cendres sur les têtes  
mots sans souvenir

de tout un peu  
c'est l'ombre  
en haut en bas  
c'est l'arbre  
l'eau et le feu  
quand même  
qui dit mieux  
été tremblant  
homme sans lieu  
le nord perdu  
mémoire  
le pont sanglant  
l'air convenu  
à jamais

Ainsi vont les choses dont  
on ne sait rien  
pas plus aujourd'hui ni  
moins que demain  
ô rosés ô chiens  
Tournez tournez les têtes

Têtes d'hommes ou d'arbres  
chênes verts ou hêtres  
serpents salves  
sur le dos de l'innocence  
nous multiplié  
dans des sources imaginaires  
l'eau de la  
le mensonge et la science  
C'est une orange où tout s'assemble  
en un tournemain soleil ou mensonge  
sur le front de l'orage horloge sans fin  
c'est la grande porte  
moulin d'innocence

JUSTE PRÉSENT



## DES PROFONDEURS

### I

cristallin cristal promis  
de la colline de Chaillot au bas du Sacré-Cœur  
j'ai mis de longues années l'espoir et la ferveur  
à traverser l'étroite darse  
comme des bateaux des hommes avancent et se ressemblent  
ils pénètrent dans la grisaille des marées  
leurs cheveux en portent la marque  
et l'âpreté des temps brûlés

je suis comme eux insouciant  
la coque alourdie de coquillages et d'algues  
dans l'eau dormante à même l'arc-en-ciel  
se reflétant par taches miroitantes lasses

au havre des hommes seuls  
une mince lueur fanal de l'amitié  
clignotant cliquetis de chaînes et de barils  
à voix grave bombille sur le tambour du vide  
un mot un seul pétri d'ombre et d'oubli

je suis seul sur le quai  
au pourtour des choses encerclées dans un tonneau  
la peau tendue jusqu'au craquement sourd des paroles  
j'attends enlisé dans le banc de sable  
que le matin fasse résonner à mes paupières  
une nouvelle certitude de la parole donnée

que diable  
suis-je venu faire dans cette galère  
échouer enchaînant des fragments de pensée  
à la marche indifférente des choses de cette terre

## II

ô courses à l'envers du temps  
stations brûlées sur l'ample trajectoire  
temps généreux durée avare de détails  
et brusques atterrissages dans la meute encore non démêlée  
des anciennes souffrances  
toujours humides de rosées aux commissures des paupières  
ô stations brûlées  
terres brûlées derrière les reculs de la mémoire  
aride puissance de vivre  
soumise à la dévastation saisonnière de l'amour  
stations dévorées dans l'arrachement impavide  
arrachement sans retour  
ô dévorantes stations qui croupissez dans ma mémoire  
pour combien de temps encore  
bercées dans les eaux dormantes des complaisances  
à peine je pense à vous que déjà les âcres saveurs  
montent à la gorge  
et de tout le long de son passé mon corps  
se dresse contre le vide

### III

une traînée de pays une traînée de poudre  
une pensée tragique qui vient pas à pas  
que valent ces rumeurs de derrière la mémoire  
foule infinie l'homme dans son centre  
où des milliers de têtes forgent la douleur  
un grain de poussière et le soleil au ventre  
que suis-je dans l'immense réverbération  
de la colère infuse prenante transparente  
à peine une clarté visible aux yeux nus  
et pourtant nul ne peut dire de son cri premier  
qu'il sut à la fierté de vivre donner le sens voulu  
et quoi encore la force de l'air pur qu'on respire  
ô liberté surgie au cœur des profondeurs  
tendre pousse au support fragile  
toujours tendue entre la vie et la mort  
que l'amour illumine  
et déjà le monde se peuple de l'amitié promise et tenue

## ÉPIGRAMME

j'ai couru vers toi au cœur de mes promesses  
comme un  
empli d'illusions et brûlant de l'attente  
du vin dans la cruche des rois  
et me voilà assis sur des chaises diverses  
en train de réchauffer le tour permanent de ma pensée  
le feu des astres vides

que sais-je rien de moi rien ne me retient  
je n'ai rien appris et je n'en suis pas fier  
il y a comme ça de jeunes heures fixes  
où les oiseaux déments vont boire à leur plaisir  
que l'eau en soit limpide ou trouble l'avenir  
la fin toujours la même  
devant le mur stupide s'épaissit le gouffre  
la douleur enfouie telle une des sources de l'éternité

à regarder le fond où tournent les étoiles  
dans le bocal muet parmi de doux poissons  
que passe le passe-temps il fait un temps de chien  
et c'est toujours la mer à boire e

## UNE LONGUE ABSENCE

seul cœur de la terre quelqu'un reste-t-il seul  
la rage du soleil dévastant le champ vaste  
de sa vision première  
que déjà arraché à l'absence lucide  
il s'achemine vers les pâturages de la nuit

frère de la nuit parapet à toute épreuve de la douleur  
chaleur des incantations et des mots permis  
les seuls dont on dispose  
à l'heure où la douceur du ciel bordé d'enfances  
et de sommeils de cerf  
tout au fond du jardin confond l'air et la danse

il y avait une flûte une eau inconnue  
de longs filets de soie coulant au long du corps  
il y avait un songe qui se mêlait de tout  
à démêler sa face j'ai perdu la mémoire  
chemins chemins  
j'ai retrouvé l'amour  
et je rejoins ma force

## LA VOIX

un regard luit dans la voix  
qui éclaire l'impossible  
tant de splendeur tant de caresses  
que nos paroles en pâlissent

c'est une flamme insidieuse  
ceux qui l'approchent oublient de vivre  
elle s'éprend en leurs racines  
elle fait taire la tristesse

celui qui dit profond espoir  
et va chantant au plus pressé  
j'entends sa voix dans ce que j'aime  
il se confond avec moi-même

## FIN D'UN ÉTÉ

un lourd amour couvert de mousse  
partage l'or de ma pensée  
tonneau où sonne la mémoire  
ivresses songes sourdes nuits

la sauge vive le réveille a  
et le fenouil se moque de lui  
au vent il verse la folie  
où sombre l'eau de ses cheveux

mais que folie ou douceur  
retourne l'ordre dans ma tête  
c'est tour à tour un seul chagrin  
qui va et vient d'un jour à l'autre

## SAISON

tout semblait clair mais personne  
ne savait pourquoi allant  
au grand vide uniforme  
je puisais ma vie d'ahan

ô jeunesse tendre lente  
et à peine interrompue  
temps des joies arborescentes  
flûtes gravissant les nues

vos serments se débandèrent  
vers les cimes avançant  
j'ai remis mes pieds sur terre  
et je vis dans le présent



AUJOURD'HUI

*pour Aragon*

jours gagnés sur la colère  
jours perdus pour un printemps  
éternel — jours téméraires  
j'ai connu la joie d'antan

dans le puits de la mémoire  
jours d'orage jours figés  
jours faillis de la victoire  
j'ai revu la joie passée

jour plus lisse qu'un poignard  
c'est sur la douceur des lèvres  
qu'en ce temps fruit du hasard  
j'ai cueilli ma joie en herbe

lors mes songes s'engluèrent  
dans les nues aux ors pensant  
je ne trouve que sur terre  
l'amitié aux sources profondes

## À UNE MORTE

tu avances toujours aux confins de la nuit  
le feu s'est éteint où finit la patience  
même les pas sur des chemins imprévus  
n'éveillent plus la magie des buts

braises braises  
l'amour s'en souvient

rien ne nous distrait de l'attente assise  
sur les genoux enfant aux plénitudes chaudes  
pourrais-je oublier le son de cette voix  
qui continue à répandre la lumière  
au-delà de toute présence

fraises fraises  
à l'appel des lèvres

comme la mer contenue  
toute une vie enlacée  
et sur les innombrables poitrines des vagues  
l'incessant froissement des jours effleurés

rêves rêves  
aux silences de braise

pourrais-je oublier l'attente comblée  
le temps ramassé sur lui-même  
le jour jaillissant de chaque parole dite  
le long embrasement de la durée conquise

sèves sèves  
ma soif s'en souvient

## JUSTE PRÉSENT

le pavé retentit au couchant des foyers  
les poignards sous la danse de la pluie perdue  
personne n'en découvre la face incertaine  
tu restes sur place le repas terminé  
la lumière aux ordures et la faim transpercée  
d'un éclat du nom d'une gare confondue  
d'une douleur dont on a oublié la raison  
tu caches ta figure dans des mains de cendre  
une autre vraisemblance joue avec le feu

enfant voici celui qui de se voir ainsi  
dépouille de soi-même arrache son souffle  
au sein des choses épaisses autour de lui  
l'écharde du mépris à l'abandon des rues

ouvrez ouvrez ce cœur inassouvi  
qu'en des heures plus jeunes on aurait pu conquérir  
n'est-ce pas assez que je crie que j'appelle  
de toutes les fontaines affluent les porteuses de désirs  
sur tous les puits plongés dans leur langueur de lèvres  
j'ai posé la fraîcheur de mes yeux assoiffés

ouvrez ouvrez ce cœur inassouvi

n'est-ce pas assez qu'un chien gorgé de lune  
longuement grinçant dans les essieux du soir  
montre des crocs blancs où le venin s'allume  
de tant secouer les gonds du départ

il pousse à la roue grimace pétrifiée  
il ronge l'écho de la lèpre routière  
des morceaux disparates des distances de pierre  
lourde lourde défaite de chaque soir  
je frappe à la lueur aveugle incomprise  
d'où l'espoir s'est enfui

à toutes les œillères se ferme l'innocence

j'ai vu d'obscures mains  
fermer en hâte la vieillese furtive  
derrière les volets

de toutes les œillères monte la torpeur

j'ai vu des os croupir dans le partage des nuits  
l'eau refusée au passant de la nuit

sur tous les fronts les rideaux de l'oubli

qu'avez-vous fait scintillements d'été  
de vos splendeurs palmées  
à vos jeunes forces l'étoile de vos mains  
aux arbres indécis sur le parcours des ans  
la transparence couplée des rires alezans  
la raison est courte et pure l'insouciance  
tant que dure la flamme mêlée à la mer

la maison condamnée  
les vitres cassées  
mon cœur ne s'en soucie  
ni ne tend la main  
les plafonds sont bas  
le sang moisi  
les mains putréfiées  
tant de boue ralentit  
la marche de l'homme  
que la langue pâlit  
s'effritent les murs  
les genoux à terre  
maîtres esclaves  
toute la compagnie  
vouée à la haine  
de se voir baissés  
aux mêmes mangeoires  
à la honte commune

au sang désappris  
cris mouillés de bêtes  
prêtes pour la nuit  
la nuit un abattoir  
la nuit des putains  
la nuit des lâches  
seuls lèchent leurs songes  
les chiens sous la table  
et cela me suffit  
cela me console

ainsi parla celui qui au seuil de la pureté  
trouva la porte fermée  
tandis que les usines dans le fer de leur hâte  
crachaient leur bruit infâme  
les hommes se taisant  
et au cœur de chacun comme une fleur adulte  
quand d'autres ignoraient le secret de la fête  
s'enracinait l'honneur de déchiffrer la joie  
dont ils étaient les maîtres

ouvrez ouvrez ce cœur que le feu n'entame  
les portes sont ouvertes personne ne sort ni n'entre  
je suis seul dans ma chambre  
mille confiances m'ont pris pour demeure  
elles débattent en moi leur ferveur infinie  
en mon silence crient mille sirènes marines  
les bateaux vont partir les étendards au vent  
il vente un rire déchirant d'albatros  
qui dit seul dans ma chambre personne ne sort ni n'entre  
que celui-là montre sa plaie  
qu'il se fasse connaître  
aux plages déchaînées le combat se poursuit  
sur les sentiers nouveaux la mer avale sa salive d'angoisse  
quelle est soudain cette rumeur imprévue  
qui grandit et dépasse le poids de son nom  
victoire  
imperceptible aboi du côté du printemps  
victoire

j'entends se lever la battue de sang  
derrière le mur des mémoires  
la meute des brumes dissipée  
l'incandescence du temps  
et le sourire haut de l'homme tout autour  
sur le coup de midi

que les cloches encore retentissent  
de la tendre sollicitude des chevrettes

40 CHANSONS ET DÉCHANSONS

I

vagues vagues roses roses  
j'ai banni le vague des choses  
ce n'est pas de vague à l'âme  
que fait montre  
mon souci précis comme une montre

je dis comme je vois  
je parle par cœur  
je parle par le cœur

II

après avoir pensé trente ans  
à l'enrichissement des rimes  
je dis  
la meilleure la plus sûre  
est le mot qui rime avec lui-même

chose et chose  
n'en font deux

III

eau claire bon rêve  
les bouches des choses  
cousues de fil blanc

moi je les comprends  
je saisis leurs mots  
leurs gestes si lents  
qu'ils mettent des siècles  
à parfaire leur cycle

IV

ils sont plus de deux  
les amoureux  
ils n'aiment pas qu'on parle d'eux



mine de rien  
j'en extrais des poèmes

V

si les mots n'étaient que signes  
timbres-poste sur les choses  
qu'est-ce qu'il en resterait  
poussière  
gestes  
temps perdu  
il n'y aurait ni joie ni peine  
par ce monde farfelu

VI

légère fine  
chair de datte  
mon beau sourire  
qu'est-ce que c'est  
souple rapide  
pesante riante  
qu'est-ce que c'est  
c'est à moi de le deviner

VII

je dis comme je vis  
je vois comme la voix  
je prends comme j'offre  
ma vie est ainsi  
je ne dois rien à personne  
je dois tout à tous les hommes

VIII

deux par deux  
les vers a soie  
sac au dos  
peine et joie  
filent doux

la patience des amoureux

IX

j'ai un cheval dans ma tête  
il bondit et me bouscule  
j'ai une abeille dans mon sang  
elle me dit des mots d'amour

mais l'abeille pique le cheval  
qui me dit merde à moi  
je n'y suis pourtant pour rien  
c'est peut-être le printemps

X

au plus sombre au plus profond  
de l'hiver  
moi je vois des fleurs la mer  
j'entends rire les baigneurs

ce n'est pas que je sois fou  
je sais voir l'envers des choses  
multiplier leur avenir  
par la force du passé

c'est d'amour qu'il est comblé

XI

de chapitre en chapitre  
avançons toujours  
page après page  
changeons de paysage  
et ainsi avançant  
nous voici vers la fin  
ça y est

XII

le patron dit à la patronne  
nous patrons

je veux dire nous partons

partez partez fit l'employé  
qu'on ne vous revoie jamais

XIII

j'apprivoise des castagnettes  
tu comprends  
je fais frir des guitares  
dans le feu de la bagarre  
tu comprends  
ces Andalous

XIV

il a pris la clé des champs  
pour ouvrir l'horizon  
est entré dedans vivant  
n'en est jamais revenu

XV

frère bois  
et soeur pierre  
les malins  
vont au bois  
cueillir des pierres

sur les douves  
dans les prés  
on ne trouve  
que regrets  
paraît-il

XVI

le vin des amoureux  
tient dans un dé à coudre  
le venin des grincheux  
éclabousse le monde

ô pailles ô poutres  
ô raison de nos yeux

XVII

le poisson de ta main  
dans l'eau de ma mémoire  
il dort ou c'est comme  
à la belle étoile

les pêcheurs les astronomes  
le convoitent les malins  
leurs calculs leurs hameçons  
tentations ou tours d'adresse  
ne sauraient avoir raison  
du souci de ma tendresse

XVIII

tu ouvres les ailes  
pour partir en voyage  
tu te moques de nous  
cheval  
à ton âge

XIX

au grand scandale  
des voisins  
monsieur Machin madame Caha  
se sont mis  
en plein midi  
à battre le tapis du vent  
c'était signe de printemps

XX

un rossignol chantait naturellement  
par un jour d'été  
à faire fondre la mémoire  
à la source des étoiles

compris  
rompez  
dit l'adjudant

ainsi vont les choses  
incommensurablement

XXI

frotti frotta  
mon allumette  
attention à la serrure  
du feu  
ne jouez pas avec les enfants  
dehors est froid dehors est nu  
ils pourraient tomber dedans

XXII

tard levé  
tôt couché  
soleil frileux  
parle-moi de Botticelli

XXIII

il y a au fond des yeux  
que n'y en a-t-il pas  
il y a un beau voilier  
et mon amour dedans

mais il n'y a plus de vent  
que n'y en a-t-il pas  
je suis seul sur le banc  
en attendant mieux

XXIV

madame Midi  
à quatorze heures  
pleure pleure

dans la rue du Cherche-Midi  
qu'a-t-elle fait de son ami

il se marre  
le mari

XXV

ce n'est pas à l'envers  
que j'écris  
ce n'est pas à l'endroit  
que je vois  
ce n'est pas de vers  
que je vis  
de quoi de quoi

XXVI

que c'est drôle voyez-vous  
ça ça et ça  
trois jeunes filles dans la tour  
ça ça et ça  
ont changé la nuit en jour  
ça ça et ça  
sont venues me mettre en tête  
ça ça et ça  
puis s'en sont allées ailleurs  
joliment conter fleurette

XXVII

nous sommes dans de beaux draps  
le lit est merveilleux  
la vie est magnifique  
et malgré tout cela  
nous sommes dans de beaux draps

XXVIII

blancs ruisselets  
comme chats dans la neige  
vous jouez avec le soleil

patte de velours  
dans le gant de la mort

XXIX

comme des chevaux  
les mots emballés  
courent les rues  
et les pauvres pensées  
se cognent aux murs  
cassent les carreaux

et nous dans tout cela  
on ne nous la fait pas

XXX

va-t'en  
je te déteste  
reviens  
c'est pour toujours  
ainsi va et vient  
l'eau à la bouche  
et de la coupe aux lèvres  
que reste-t-il des rêves  
assez pour nos amours

XXXI

avez-vous vu le cheval blanc  
sur le sentier de l'orage  
avez-vous vu l'orange bleue  
dans la main de l'amoureux  
avez-vous vu le pain béni  
sur la couronne de la reine  
avez-vous vu la mort honteuse  
sous le masque de la guerre  
l'horreur mêlée à la menace  
et la beauté à toute la terre

XXXII

à la barbe des douaniers  
en dépit de tout bon sens  
il a fui en maudissant  
cette terre inutile

que ne s'est-il contenté  
des cailloux de son pays  
aujourd'hui il serait neige  
pluie orage vent que sais-je  
l'imbécile

XXXIII

chante chante dans les cours  
mon amour réveille Paris  
seuls les dormeurs endurcis  
savent le prix de l'aurore

quand ils jettent la petite monnaie  
du sourire sans rancune  
qui dirait qu'au plein des songes  
ils amassent des fortunes

XXXIV

simple comme bonjour  
droit  
sur un pied d'égalité  
gauche  
comme une lettre à la poste  
à pas lents  
tu passes tu repasses  
tu te vois venir  
de très loin de très loin

XXXV

sur les marches de l'amphithéâtre  
sur les voiles du bateau  
tout en haut de l'espérance



mon beau navire mon beau château  
j'ai confondu mer et terre  
pour enfin pouvoir me taire  
on dit ça

XXXVI

le chien et la chienne  
le boeuf et la beuve  
le rien la rienne  
le pot et la potte  
le mât les mâtereaux  
vivent les matelots

XXXVII

à la courte paille  
j'ai joué le jeu  
la poutre dans l'œil  
et la joue en feu

l'oiseau piaille  
la rivière est morte  
qu'importe qu'importe  
l'amour me tenaille

XXXVIII

qu'il vente qu'il neige  
où suis-je où vais-je  
un même refrain  
nous prend à la gorge  
c'est un feu sans fin  
que l'amour se forge  
et c'est sa raison d'être  
nous en sommes les maîtres

XXXIX

chanson de proue chanson d'épée  
chanson de peu chanson mêlée  
chanson de cape et de pneu

chanson de fil et de quenouille  
chanson de tête ou de queue  
chanson d'arrêt et cran de poche  
chanson coriace ou bizarre  
que je les chante à tue-tête  
ou sous le silence je les passe  
on en a marre marre

XXXX

minuit sonne dans les choses  
il est temps de se coucher  
la fontaine est tarie  
ma chanson désemparée

n'ai-je vu qu'à tout moment  
le plaisir a deux tranchants  
si je mets mon cœur en jeu  
il vous prend l'envie de rire

vérité ma main au feu  
pour le mieux et pour le pire

## APPENDICE

### POÈMES, DRAMES, ADAPTATIONS

#### POÈMES ROUMAINS

##### SUR LA RIVIÈRE DE LA VIE

###### I

Ils marchent, ils marchent voguant avec nonchalance  
Sur la rivière de la vie, combien triste.  
Et malpropre,  
Ils marchent, ils marchent sans relâche en avant,  
Car ils aperçoivent toujours devant eux  
Les horizons bleus  
Et les aurores  
Tissés dans l'or brillant,  
Ils marchent vers les mers  
Vers les mers imaginaires.  
De temps en temps  
Se distinguent  
Sur la rivière de la vie, combien triste.  
Et malpropre  
Tantôt un corps  
Un cercueil,  
Et des barques abandonnées  
Qui de loin  
Ressemblent à des fantômes,  
Et sont traînées en silence  
Par un triste et invariable destin,  
(De vagues noires et de vent)  
Mais d'autres  
Flottent, flottent, toujours en avant  
Portées par une éternelle idée  
De « plus loin »  
Et— un élan  
Les pousse sans relâche en avant

Vers le pays des mers bleues  
Là où le ciel est sans nuages,  
Et ils ne pensent point  
Aux morts et aux barques brisées...  
Et pourtant ils aperçoivent de temps en temps à l'horizon  
(à l'horizon tout est cependant vide)  
Un noir, grandiose, froid et monstrueux symbole  
Le messenger de la mort  
Un cercueil  
Et alors, telle la nuée des oiseaux noirs  
Se pressent des pensées noires — les souvenirs  
Des morts  
De la mort  
De bateaux brisés  
Dans la course vers « toujours en avant »  
Dans la course folle de perpétuels « plus loin »  
Et seuls alors ils se demandent  
Pourquoi vont-ils perpétuellement en avant  
En sachant qu'à l'horizon tout est vide... ?  
Pourquoi vont-ils toujours en avant  
Alors qu'ils ne savent pas quel est leur but  
Alors qu'ils ne savent pas ce qui les attend à l'horizon  
Alors qu'ils ne savent pas où ils veulent atterrir...  
Mais les mêmes énigmes, élans blancs et ardeurs  
Les appellent perpétuellement — ou les éloignent —  
Vers les mêmes pays inconnus,  
Vers les mêmes rivages jamais vus,  
(Éternellement les mêmes idéaux)  
Vers les mêmes lointains  
Vers les mêmes horizons  
Spectraux.

## II

Le voyageur partit comme d'autres à l'aube  
Poussé par un profond et impulsif élan,  
Lorsque le soleil d'or déversait dans la mer,  
Son entier trésor  
D'or  
Et de lumière ;  
Le voyageur partit vers l'or du lointain,

Mais il se cogna à la funeste falaise de la Chance  
Laquelle toute droite se tenait devant leur chemin  
Et ils ont péri  
Et lui, et la barque, et l'élan  
Dans les vagues noires, froides, de la mer...  
(Toi voyageur, qui as erré  
Sur la rive de la Vie, ne fais pas confiance  
A l'or réfléchi de la mer  
Aux chimères  
Et aux illusions creuses.)  
Et à présent encore  
Flottent sur les vagues les dépouilles abandonnées  
D'une vie  
D'un élan  
Et de la barque brisée  
Par une falaise.  
Mais voilà, un autre s'avance à présent vers la mer,  
Vers la mer-évocatrice de morts et de navires brisés  
Victorieux  
Car il a dépassé la fatale falaise  
Il flotte gaîment l'heureux voyageur  
Toujours plus loin  
Sur l'eau bleue, l'eau dorée, l'eau verte  
On aperçoit à peine le lointain  
Et dans l'infini (limité) des eaux  
Il se perd.

## CHANSON

Il pleut...  
Le Temps pleut en cadence à la fenêtre de ma bien-aimée...  
Il pleut...  
Et notre amour passe  
Ainsi le Temps qui frappe à la fenêtre de ma bien-aimée ;  
Il pleut...  
Mais le Temps étend sa lourde et grise mantille  
Sur notre amour blanc...  
Pleure la pluie...  
Et le noir Oubli pénètre furtivement dans notre maison...  
Pleure la pluie...  
Il pleut...  
Il fait nuit...  
Et notre amour meurt...  
Pleure la pluie à la fenêtre...  
Le vent murmure une psalmodie...  
Le Temps pleut en cadence à la fenêtre de ma bien-aimée...  
Il pleut..

## CONTE

Trois princesses sont parties  
Pour trouver trois amoureux  
Trois princesses  
Trois princesses — ayant dans leur cœur  
Trois amours incomprises  
Sont parties à l'aube  
Vers la mer,  
Vers la mer bleue, agitée, perpétuellement agitée,  
Elles sont parties  
Pour que chacune des trois princesses  
Trouve celui qui lui a été prophétisé  
Celui que chacune  
Des trois princesses  
Avait aperçu en rêve.  
Et elles s'en sont allées, sont allées, ont marché  
Tel le rythme d'un vers  
Vers la mer  
Vers la mer bleue, agitée, perpétuellement agitée,  
Et ont aperçu à l'horizon  
Vers le crépuscule  
Lorsque les lumières d'or telles les vagues qui affluent  
Sur un fond  
D'azur  
D'or  
Et du vert de l'espoir,  
S'élançant orgueilleuse dans le chemin vers la mer  
La Tour de Vie dressée...  
La Tour de Vie était ouverte...  
Les trois princesses qui cherchaient trois princes aimés,  
Aperçurent sur un balcon  
— Le plus grand et le plus beau —  
De leurs amoureux de rêve.  
Elles entrèrent dans la Tour de la Vie...  
Trois princesses  
Qui portaient sertis dans leur cœur  
(Comme dans un cercueil d'argent)  
Trois amours incomprises

Sont entrées dans la Tour de la Vie...



## DANSE DE FÉE

... Symphonie de lumière  
Symphonie de couleurs...  
Les sandales brodent  
Des symphonies en dentelle  
Elles sont rythmées dans le rose-bleu  
Des couleurs parfumées  
Dans des rythmes bleu pâle  
Blondes, blanches, vert clair  
La harpe brode doucement  
Sa lente mélodie ;  
Dans des accords colorés  
Pleure une Iyre parfumée  
La folie musicale  
D'accords violets  
Pour le dieu Osiris  
Un violon, en sourdine  
Psalmodie la folie  
D'une reine antique  
Et en rythmes larges, malades,  
Un poète récite des galanteries  
Dédiées à la volupté  
Et aux amantes de rêve.

Les sandales brodent  
Des symphonies bizarres  
Brillantes, chatoyantes :  
Le poème et le chant  
Des plaisirs sybarites ;  
En cascades d'accords  
Et de bonds élégants  
Dans des chants aphrodisiaques  
Des rythmes violets  
Dans des arômes de fleurs bizarres  
Des cyclamens et des mimosas  
Des orchidées et des iris  
Des petons blancs et nus  
Sur les tapis de Perse

Esquissent des rythmes neufs

Dans les lumières aveuglantes  
Profilées et bronzées  
Par des candélabres en argent  
Colorées en pâles couleurs  
De saphirs et d'agates  
D'opales et de rubis,  
Dans des regards incandescents  
La fée pâle montre  
Sa richesse architecturale  
Ses brillants éclairs.

Et danse la blonde fée  
Sur des tapis de Perse  
Tout ce que les poètes du monde  
Ont transcrit dans leurs vers,  
Et dans la danse de Salomé  
Lorsque convulsivement elle étire  
Dans des accords diaphanes  
Délirant, son fin corps  
Dans le délire et l'amour  
Dans le chant et la poésie  
La pâle fée  
Est morte.

## HAMLET

### Fragments d'ébauches

#### I

Quel genre de femme était Ophélie ?  
Était-elle blonde aux cheveux ébouriffés telle la lune dans le coussin de  
nuage défait  
Telle la lune à travers le chaudron de l'eau aperçu au monastère et elle  
était grande et elle était mince

Chimère de glace  
Comme le bouleau attaché bague fixée au milieu  
Comme l'insecte (...) sans bourdonnement avec robe blanche tel le sein  
de la nourrice  
Manches suspendues ailes jusqu'à terre  
Et s'ouvrent les portes du ciel  
Lorsqu'il étreignait quelque parent dans ses bras et lorsqu'il venait le  
matin à la fenêtre

Avec... ils arrivaient lentement et gravement telle la démarche des  
cannes  
A son père il disait qu'il soignerait bien ses enfants  
Qu'il remplirait son rôle dans le monde  
(...) avec sa mère qui a eu beaucoup d'enfants  
Qu'il est bon d'être la dernière restée à la maison et  
Belle. Être regardée avec la douleur de l'abandon  
Compassion pour le ventre qui s'arrondira/ la taille épaisse  
Souvenir pour des sœurs ménagères et joies habillées (...)  
Avec des hôtes de différents pays dans des chambres spécialement  
préparées

Hamlet avait des rêves avec des hommes qui entraînent à genoux  
Avec chien qui lèche la soupe épaisse de légumes restant du repas  
Qui se pouléçait avec délice pour les restes  
Et qui s'étonnait en s'élevant sans  
Dégoût de la vie  
La sorcière lui a dit : amour  
Lui a cousu l'âme avec du fil  
Mais pour le lecteur cela manque totalement d'importance

Le prince plaçait un navire avec chargement de passé  
Il mettait des chargements non-écrits. Enterrements. Visites. Livres  
Le navire sans destination devait se noyer et les matelots pouvaient nager  
Ils apparaissaient de différentes parties de la mer tels les moulins  
imaginés par le vaillant Don Quichotte

Variante I (ébauche)

Quel genre de femme était Ophélie ?  
Elle était blonde, sa chevelure éparsse telle la lune au coin d'un nuage  
Il avait des rêves d'hommes qui entrent dans un angle aigu  
Il possédait des cœurs (nourriture) (...) potage épais et se pourlèchent  
ensuite avec délice leur mufle  
Un deux trois Hamlet fait un long pas  
Ce sont (...) des choses sans importance  
De la grande salle on entend les pas de la domestique qui a volé une  
paire de boucles d'oreilles  
On le devine mais on a honte de le dire  
On entend sortir de terre une romance  
Tel un lièvre de la meule de foin  
Telle l'eau du rocher après le heurt de l'Israélite  
Comme le bourdonnement des papillons de la boîte, ouverte par erreur  
Une deux trois. Il se retourne sans regret  
(...)

Variante II (ébauche)

Entends comme tout d'un coup est sorti de terre une romance  
Tel un lièvre de la meule de foin  
Telle l'eau du rocher après le heurt de l'Israélite  
Comme le bourdonnement des papillons (de) la boîte ouverte par erreur  
Comme le matin du cocon — comme la peur (...) de la cachette  
Une fois on a attrapé un voleur dans un poulailler et j'ai appelé les  
voisins pour regarder  
Je conduis par la grande porte de la cour  
Il a donné un bonjour respectable (les domestiques tenaient l'aboïement  
du chien)  
A mes côtés tu es petite dans la rareté des peupliers et crois-moi sans  
peur  
Hamlet échalas pour des raisins pauvres  
Tu dois simplement me demander et je t'apporterai des nénuphars

Du lac du ciel et des coquelicots du moulin du sommeil  
Jardin de coquelicots. Et passe la procession: — regarde comme  
merveilleusement  
Est arrangé comme les pommes de l'arbre, regarde quel collier le dos, le  
serpent  
Dis : clairière le monastère du printemps  
Le palais m'ennuie, également l'âme des courtisans remplie des piailleries  
des crapauds  
Et j'ai peu de la résolution impériale  
Peut-être devrais-je mourir, peut-être devrais-je partir  
(Ophélie bâille)  
Peut-être devrais-je me noyer lorsque les poiriers fleuriront  
Et si les medecins disent que je ne (...) devrais-je faire plaisir à l'empereu

## II

C'était la clef de la sagesse de Hamlet  
C'était corbillard lent sur le chemin de celui-ci  
on lui a enfoncé des clous dans l'âme et on a suspendu des petits  
bouquets de fleurs  
Pour ne pas voir les pleurs blessés et la douleur framboisr qui se  
déversent  
Telle la lune lorsque le jour apparaît, quand grincent les fontaines, se  
promènent les oies sortent les charrettes  
L'amour, divin, s'étend et soupire lorsqu'il demande ce que je dois faire  
Pour plaire à l'empereur ?  
C'est ainsi que prennent fin les caresses du printemps  
Ophélie tu te tais pour que je mette désirs de cailles pour l'appel chiens  
dressés qui n'aboient pas— et j'aime : des objets inutiles  
Ta pensée est d'être éléphant en pierre  
Ma pensée chevrette de tissu marron  
Notre amour agneau de laine  
Ecoute le glouglou de la soif de la fontaine  
Le violon du grillon  
Égalisés alternativement avec la promenade obligatoire de la sentinelle de  
la porte  
La vache soupire enroué le veau de farine avec la rouille du pain cuit  
Voici une caille où s'arrêtèrent les charretiers (...)  
Sur une feuille de papier comment sera ta vieille chair : vieille et triste

## POÈMES NÈGRES

LORITJA

*le Kangourou*

Il écarta la queue mouvante  
dans la queue il l'écarta

L'herbe les fait trébucher  
l'herbe outoungou

ici nous deux sur la bonne plaine  
ici nous deux sur la bonne terre

bu se baisser s'agenouiller  
se mouiller

le gravier cliquette  
dans le creek

ils mangent des fleurs en claquant la langue  
et courbent le dos

sur la montagne blanche la montagne blanche  
ils sautillent vite

peut-être c'est feu, peut-être c'est feu  
qui s'élargit montant sur la colline

ce sont des ventres  
sous un arbre mouлга

là c'est leur couche, leur couche  
ils ont gratte la terre et l'ont jetée loin

avec leurs bâtons en ouest  
ils donnent des nouvelles

une autre lune devient évidemment chemin  
lune les hommes s'en vont

corps rouges  
rouges

roc de granit  
est sur

les dos pointus, les dos pointus  
entrez dans la caverne

leurs cheveux épars, longs  
tombent, tombent  
ils courent, ils courent  
sous les arbres pounpou  
où sont ces arbres gommiers  
battre avec la queue battre avec la queue  
contre les arbres gommiers à l'écorce épaisse  
ils poussèrent les coudes

#### FIJI

Serpent qui rampes, daigne descendre bien vite  
le chant des femmes (que voici) est pour t'inviter  
envoie la vague du vent du sud  
Que Rukuatusenileba puisse vaguer dessus  
enlève le pendant du petit buli  
pour être un ornement de la jeune fille  
prends la rame courte  
et tous deux ramons vers le commencement de la passe

\*

De Vunivutu  
se dirige peu à peu Luduriku.  
Enfants quelle est la nouvelle ?  
Dieu de la montagne, donnez-nous la nouvelle  
De grand matin il s'est noyé

S'est noyé il a rendu le dernier soupir  
L'eau lui a rempli le ventre

*Choeur:*

Au loin la crainte n'est-ce pas vrai ?  
Que l'on chante

#### Danse

Le maître de danse s'amène  
Elle s'amène la dame  
Lève la dent de baleine bifurquée  
Arrache-la comme présent d'arrivée

#### Chant qui amène les danseurs sur la place publique

J'étais couché à l'ombre d'un sandalier  
Lorsque arrive le joueur de tambour  
Mon casse-tête je le porte en l'air  
Puis je le jette au milieu de la place  
Le tambour joue tabataba  
Le casse-tête je vais le relever  
Je le mets sur l'épaule et puis je le lève  
Mon casse-tête en Doua vous autres les mâles

#### WAPARE

Komboi — komboi  
hoi  
Il y a une vache que l'on doit traire-hoi  
La forêt au Gonja est ouverte  
Aucune poutre ne tombe sur un homme

\*

Qu'avez-vous mangé hier soir chez votre beau-frère hee hee  
Le mille patte dévore maison et cour  
— Uh  
hee  
Uh  
— hee  
Les hommes de la tribu Schube



Oui de la tribu Schube  
Hommes donnez-moi la fête  
— Quelle fête ?  
— Celle de la forêt, pour que mon enfant puisse aussi pénétrer dans la  
forêt, pour que je puisse le ramener chez sa mère, pour qu'il puisse lui  
aussi fréquenter des femmes comme les autres.

\*

Je vais m'arracher une pomme de terre  
Une marmotte a des fraises  
Horere hehe  
haramnyanga he he  
La femme ici est l'enfant  
Il est arrivé avec le bétail  
Horere he he  
La femme ici est l'enfant  
Il est arrivé avec le bétail  
Horere he he  
haramnyanga he he  
Femme nous apportons ton enfant  
Abandonne tes préoccupations ton enfant est là.

#### Chanson des jeunes filles

Je passe toujours devant, devant toi  
Karishoto, juste devant toi  
Brûle donc, brûle donc pour moi  
hende muyombeke  
Mon enfant a été abaissé  
J'ai porté l'oracle, hee, un petit oracle pour l'enfant  
Hinda kulunghi mon enfant est guéri.

#### HERERO (OWA-HERERO)

##### Le dit d'Omumborombongo

L'on dit que les hommes viennent de Omumborombongo, c'est au  
Kaoko, et il y a un très grand arbre et il a un trou, et il est à l'origine des  
hommes. Et les hommes lorsqu'ils viennent à l'Omumborombongo ils  
font le feu et ils sacrifient là et ils l'invoquent. Et celui qui passe devant  
qu'il ne repasse pas à nouveau devant avec un homme sous peine de  
mourir, qu'il ne blasphème pas lorsqu'il atteint cet arbre. Quelques-uns

sacrifient ici des colliers de perles de verre et de fer mais d'autres sacrifient les animaux de sacrifice. C'est ce que l'on dit. Et nous, tel que nous vous entendons, vous entendons, que là à côté de la mer là à Kaoko il est nommé le omundjavaira. Mais le petit bétail on dit qu'ils sortent d'un rocher, et les boeufs et les êtres vivants qui sont parmi les hommes. Mais ces choses sont dites comme un mystère.

#### NAURA

##### Mariage

Nous montons et nous arrivons en haut en rang, je regarde du haut de la montagne Yoai j'ai reçu une bonne dent nous serons des pierres également grandes, nous aurons même grandeur, car tu prends notre fille, tous les deux ont le même âge, ton époux soit tel Tereregea qu'il soit bon tel Tanuinuorro, bon, bon, tel Tanuihoho.

#### HAIN-TENY (Malgaches)

L'eau sur le roc : vue de loin elle brille,  
Si l'on y puise on n'en trouve pas  
Ne déliez pas la parenté  
Car la parenté est comme les figues  
on les ouvre il y a les fourmis  
Les parents des autres  
sont pareils à l'eau sur le roc.  
Vue de loin elle brille,  
Si l'on y puise on n'en trouve pas.

\*

Dites-moi seuil  
dites-moi porte  
Rasoavangaina était-elle ici ?  
— Elle était ici avant hier  
— Et quelles furent ses paroles ?  
— Vous et elle, a-t-elle dit, êtes les gouttes d'eau sur la feuille d'arum  
joyeuses elles se font toutes face  
Irritées elles roulent ensemble à terre.  
Où laverons-nous les lambas ?  
— À Ankatso  
Que porterons-nous pour jouer

des citrons des limons  
Quand viendra le moment de laver  
Nous serons tous deux parfumés

MALGACHE

Peut-être vous étiez-vous cru la grande roche  
Que le ciseau n'entamera pas  
Peut-être vous étiez-vous cru la grande roche  
Que l'eau n'entamera pas  
Ou vous étiez-vous cru les broussailles sèches  
Que le feu ne brûlera pas  
Où trouverez-vous  
Le forgeron qui ne se brûlera pas  
Où trouverez-vous  
Le porteur d'eau qui ne sera pas humide  
Où trouverez-vous  
L'attiseur de feu qui ne sera pas en sueur ?

SOUBIYA (Zambèze)

Chant de Tchabalanda

Tchabalanda  
Nous venons épouser Tchabalanda  
— Lesquelles épousez-vous Tchabalanda  
— Qu'elles m'écoutent seulement Tchabalanda  
— Elles ont été chez elles Tchabalanda  
— Amenez-les Tchabalanda  
— Les chemins sont fermés Tchabalanda  
— Rouvrez-les donc Tchabalanda  
— Ils sont fermés fermés Tchabalanda  
— Celle-ci à qui est-elle Tchabalanda  
— Celle-ci est mon enfant Tchabalanda  
— Celle-là à qui est-elle Tchabalanda  
— Celle-là est à toi Tchabalanda

TOTELA

Chant de deuil des Ba-Totela

Quand une personne est morte les hommes apportent leurs petits

tambours.

Mères de Monga yo yo priez pour Monga  
La guerre l'a écrasé comment la guerre l'a-t-elle écrasé ?  
Pleure mon gosier, mère de Monga yo yo priez pour Monga  
La guerre l'a écrasé comment la guerre l'a-t-elle écrasé ?  
Quand ils ont fini de pleurer, ils dansent et chantent toute la journée

#### EWHE (Dialecte Gè)

Fer devenu feu bat le forgeron. Pensez à cela forgerons de la terre.  
Vous le laissez libre. Akuesihu dit « Vous le laissez libre cette année encore ! » Lorsque Akuesihu fut malade, les sorciers disaient « Il mourra ! » Mais la paresse tue les vautours. Le vautour même dit « c'est comme ça une question du corps ! » On dit « un balai pour la pierre de la meule ne nettoie pas dans la rue ». Il demeurera cette année encore !

#### MOSSI (Soudan Occidental)

Chanson pour la nomination du chef du village  
Celui qui n'a pas été élu, glanera les arachides. Leur naba est comme le petit de la sarcelle, il ne craint pas le froid, il joue dans l'eau.  
Venez à la rencontre de l'éléphant, pour le saluer.  
Quelqu'un veut-il tuer le caïman, le serpent vient de suite.

#### LOUNJI

##### Chanson des pêcheurs

Poisson, poisson, quel est l'animal qui a mangé mon enfant  
Un animal à la queue bruyante, poisson, poisson à la queue bruyante  
Quel animal à la queue bruyante mangerai-je aujourd'hui

##### Chant des enfants des enfants de Libounda

Les hippopotames mangent les feuilles des citrouilles, les taupes  
mangent les feuilles des patates  
L'hippopotame est l'enfant des multitudes, il plonge dans les eaux  
profondes  
Le sable trompeur quand il se promène en nageant

## ARANDA

### Chanson du cacadou

ici pointes de branches certainement  
ici des grains mêlés à la balle certainement  
sur la place creusée les poser  
des amas des amas y poser  
beaucoup d'amas poser  
des amas des amas poser  
de grands amas poser  
profonds amas poser  
de grands amas poser  
sur un amas verser  
des noyaux germés des noyaux germés  
des noyaux germés couchés brunir  
des noyaux germés couchés brunir  
des noyaux germés veulent froter  
des noyaux germés veulent lecher  
ronde celle sur les collines de sables  
ronde celle sur le sable  
des gousses sont là  
avec des cicatrices fouettées il y a beaucoup qui dorment là  
dans les gousses sont là rangées  
avec des cicatrices piquées couchées en ordre en lignes  
« mords vraiment oo blanc cacadou  
beaucoup beaucoup mange vraiment oo blanc cacadou »

## TRIBU LORITJA

à l'ouest des nuages végètent  
se répandre à l'est  
fleur se délia  
blanc nuage se délia  
des branches de gui — pissat couler  
éclair branches de gui  
coulent arbres ilbara touffus  
tua  
véhée  
pleurant immobile  
plus large s'étend feu serre

feu ayant vu presse feu  
charge du bois pour le feu  
couche élargir  
éclair  
frappe casse  
eau sur la surface d'argile  
il rugissa continuellement  
éclair  
tonnerre garde rancune

#### Chanson du serpent

serpentant jeter en avant  
se tordant jeter en avant  
peau de serpent se lève  
au ciel se lève  
cœur battre continuellement  
queue battre continuellement  
queue veut s'éteindre  
queue veut remuer  
tremblant

#### Un héron est avalé à l'ouest

Un héron est avalé à l'ouest par un monstre de l'eau. La bête part avec lui vers l'est. Pendant ce temps là il allume le feu dans le ventre, et coupe un morceau de cœur qui pend, parce qu'il a faim. Il observe que le poisson glisse sur terre ; il commence aussitôt à couper l'animal de l'intérieur à l'extérieur ; puis il glisse et échappe. Dans le ventre du poisson il faisait tellement chaud que tous ses cheveux sont tombés. — Le héron libère en même temps tous ceux qui furent avalés auparavant et qui s'échappent aussi le héron coupe le ventre du poisson du roi et glisse dehors. Il glisse dehors et voit un éclat. Et il s'assied et pense : « Je m'étonne où je suis ? dit-il. Alors le soleil monta d'un coup et se jeta de l'autre côté. »

#### NTUCA

#### Hiver tropique

La couleur se recompose coule entre les espaces  
comme un pendu liquide se balance

l'arc en ciel  
les vers de lumière circulent dans ta diarrhée  
là où poussent les clarinettes  
femme enceinte toucanongonda  
comme la boule verte  
femme enceinte culilibilala produit de satellite  
la sonnerie glisse sous la barque  
boule verte brûlante  
en bas la ville bandages de flammes caressant la plaie centrifugale  
serre serre fortement — haut les ventres et infuser l'acide des plantes  
le feldspath luit dans ta vitesse intérieure ange mec mec mécanique  
O mécanicien des nécrologies  
elle jette à la tête de son mari un bol de vitriol  
allons vers les autres meeeetéeéerroooooologies  
par exemple au Cambodge  
tandis que le soleil glisse tangente de l'atmosphère  
à poupaganda je glisse auréole ganda ganda gandanpalalou  
patinage conduisant à la ménagerie des mamouths insoucieux

#### MAORI

Toto-Vaca

#### I

Ka tangi te kivi  
kivi  
Ka tangi te moho  
moho  
Ka tangi te tike  
ka tangi te tike  
tike  
he poko anahe  
to tikoko tikoko  
haere i te hara  
tikoko  
ko te taoura te rangi  
kaouaea  
me kave kivhea  
kaouaea  
a-ki te take

take no tou  
e haou  
to ia  
haou riri  
to ia  
to ia ake te take  
take no tou

II

ko ia rimou ha ere  
kaouaea  
totara ha ere  
kaouaea  
poukatea ha ere  
kaouaea  
homa i te tou  
kaouaea  
khia vhitikia  
kaouaea  
takou takapou  
kaouaea  
hihi e  
haha e  
pipi e  
tata e  
a pitia  
ha  
ko te here  
ha  
ko te here  
ha  
ko te timata  
e — ko te tiko pohue  
e — ko te aitanga a mata  
e — te aitanga ate  
hoe-manuko

III

ko aou ko aou  
hitaoue  
make ho te hanga



hitaoue  
tourouki tourouki  
paneke paneke  
oioi te toki  
kaouaea  
takitakina  
ia  
he tikaokao  
he taraho  
he pararera  
ke ke ke ke  
ne pararera  
ke ke ke ke

#### ILES KEJ

##### Chant de l'absent

Ennemi (je suis) (avec) village à ennemi. Ennemi du village là-bas.  
Ennemi ennemi va raconter (la victoire) nom les amis comme une rumeur. Amis rumeur : sa mère la colporte à la fête de danse Sa mère la colporte à la fête de danse  
La Fête : sa mère et toutes elles la colporte à la fête de danse  
A la fête : ses amis vont raconter comme une rumeur  
Ses amis ont raison pour ce qu'ils racontent comme rumeur (femme à)  
Kadan va reconnaître sa longue chevelure  
La longue chevelure trainante va piétiner notre terre qui grince sous les pieds  
Grince sous le pied : déserte est sa maison vide.  
Le pigeon peut-être reste à garder la maison  
Mais fais comme si autre personne ne gardât notre maison  
Gardée est notre maison ; Babooi se trouve à Séram  
Baboi ne te plaît pas, hé, Nengai trouve a Banda  
Celle de Banda ne te plaît pas, hé, choisis donc Movien de Amboine  
Amboine : construis dans ta maison sa chambre  
Maison, chambre, chambre construis dans ta maison sa chambre, sa chambre  
Ta besogne est d'aller où tu la retrouves.  
Même un Hollandais sa besogne est d'aller où pour la retrouver  
Après les Hollandais les gardes vont pour la retrouver

Où vont-ils pour la retrouver ?  
Iront-ils la maison dedans ?  
La maison au dedans le pays qu'ils le visitent  
*Finale*  
Je visiterai comme loin un peu Aios et Keij  
J'irai au loin loin nous engagerons la barque à feu qui se meut au  
moyen de roues  
Au moyen de roues mouillera dans notre rade Nammêo

#### I LES KEJ

Je suis un passager de sang humble un passager  
Un passager qui suit les autres qui suit  
De femme Reeuw, de bonne famille, le fils cadet  
De femme Reeuw, femme A. le sang cadet  
Le cadet pendant à la mamelle qui pour la première fois vient a Dobo  
Qui pour la première fois vient à Dobo il reste à contempler les  
étrangers qui vont faire le commerce  
Les Hollandais et les étrangers vont faire le commerce  
Le commerce fait avoir des trésors, à moi de l'argent point  
À moi de l'argent point, je berce les mains vides  
Mains vides ; mais le gouvernail y a, je le cherche  
Le gouvernail et la voile y vont, je les cherche  
Je désire le muscadet qui se tient près de l'eau de Bongraad  
La fleur qui se tient près de l'eau de Bongraad  
Le parfum se répand depuis Bal  
*Finale*  
Ancêtres venez et gardez, je vous offre, ancêtres dont les mânes  
demeurent ici  
Esprits de la mer ouverte là-bas, protégez les navigateurs qui sont tous  
de bonne famille

#### Le rongué à Chiriyudja vivoga

*I. La procession des vieux*  
Je cherche des gens pour me poser des ventouses ! cette maladie terrible  
Dans notre village ma mère, we ! maladie m'empêche de marcher  
Je prends le manche, m'en vais aux champs labourer  
La voilà qui m'empêche d'aller  
Et voilà que cela fâche de me voir assis  
Et peut bien se fâcher la belle la belle marcheuse.

*II. Le gendre*

Je m'en vais je m'en vais je m'en vais dégoûté  
Qu'on la chasse et qu'elle aille mourir dans la brousse

*La fille*

J'ai pitié la petite vérole s'est aplatie sur nous et perce le visage ciel  
nocturne  
ici chez nous au village de Mpatchiki, nous ne vivons plus  
nous ne sommes plus bons les uns pour les autres, entre parents  
à cause de cette affreuse maladie  
Cette maladie est vraiment terrible mon Dieu  
Elle a chassé le gendre de chez lui. Il part. Mais revient en proférant  
des propos méchants. La vieille passe par ici, on la chasse, elle s'en va, va  
mourir dans la brousse.

*III. Gebouza el Mahlahlane :*

Mon ami Mahlahlane  
— Dis toujours mon frère  
Danse mon frère  
Tu dances bien mieux que moi  
mon frère mais cela ne fait rien  
Il ne serait pas que  
Quand même tu es mon frère  
J'aurais pu te réjouir par ma danse  
Nhaviyana  
C'est cela Ree !  
Nhaviyana les gens du village et le chef  
Ree ! c'est cela  
Nhaviyana les musulmans  
Cela fait des miracles  
Khoumbou — Khorumboudja Mayingamdleda  
le jour d'hier  
Je me retourne voilà ce que je fais  
Koupa — Koupa ha

*IV. Chiumbelane* hatterments de mains

Ma mère que dirai-je ?  
Eh oui ! Glorifions notre chef, Mpatchiki celui qui aime jouer avec les  
petits enfants  
Nous dansons le Rongué, Mpatchiki  
L'écho rappelé par les dieux tout le long de nos villages.

*V. Gebouza*

Laissez-moi vous dire.

*Le chœur*

Quelles bêtises veux-tu raconter ?

— Laissez-moi vous dire

Nous autres de chez Bidjankomo :

il y a un jour pour les chansons c'est aujourd'hui

Quant aux labours, tu n'es pas capable

Gebouza, toi qui planes, sous ton grand ukagne

aux fruits amers ! Il y un jour pour les chansons : c'est aujourd'hui

EWE

L'oiseau qui a vu chante

L'enfant de Tseutsé est mort

Qu'elle mange, dit-on

manger je ne veux pas dit-elle

Dieu lui-même les salua

Et dit, qu'elle mange

Mais Tseutsé refusa et dit :

je ne mangerai jamais

La terre alors les salua

et dit, qu'elle mange

Tseutsé dit pourtant jamais je ne mangerai

Foufou désirait-elle

et dit cependant, manger elle ne veut pas

la bouillie était son envie

et dit toutefois, manger elle ne voudrait pas

Mais cependant vola les fruits mûrs et les mangea.

SOTHO

Mosimoli Mosimotsane

Mets la cruche sur la tête, laisse-moi t'aider

Mais tu m'as trompé

Mosimoli ; Mosimotsane

Ton père et ta mère

m'ont (noussu) avec la meule

le petit hippopotame et le crocodile

voulaient me façonner animal, je ne voulais pas

ils disent, que je sois homme, de nouveau je ne voulais pas

ils disent que je suis un oiseau avec des ailes pour voler, je ne voulais  
pas  
et pensèrent à la fin que c'est mieux  
de dire que je sois femme  
alors je consentis

#### KINGA

Toi qui laisses l'eau glousser dans laalebasse  
Doudwa Doudwa  
Es-tu ma soeur ?  
Es-tu celle qui m'a accusée ?  
Et tu m'as jeté en air, après ?  
Vint une pluie déchirante  
Qui me porta dans le Talsenkoung

#### NAUDI

Qui veut me jeter le Zigendung  
Zigendung  
Que je veux jeter dans le ciel  
Ciel  
Qu'il laisse tomber un peu d'eau sur moi  
peu d'eau  
Que l'herbe brûlée croise un peu  
fraîche herbe  
Que ma vieille vache mange  
Vieille vache  
Je veux la tuer pour les vautours là  
Les vautours là  
Qu'ils me donnent leurs plumes  
plumes  
Ceux-là je veux les attacher à ma flèche  
flèche  
je veux chasser les boeufs de l'ennemi  
boeufs  
pour recevoir ma femme  
femme  
Qu'elle me donne un enfant  
enfant

qu'il cherche mes poux  
poux  
pour que je puisse aller vieil homme et mourir ave eux.

La danse des femmes graissées

éboulis de nouveaux signes mettant  
courtes mettant de nouveaux signes  
signes tête étendre  
points blancs elles tâtent le long des bandes larges  
jumeaux sur un monceau dites  
jumeaux un monceau dites  
seins des filles crient fort  
du ciel fortement dire  
alors les femmes pavées avancent en ligne droite  
les porteurs d'eau marchent autour  
lacs de sel aux rivages debout  
porteurs d'eau hautes debout  
de l'eau des plants verts d'herbe viennent  
le flambeau arrive  
pieds vite viennent  
les femmes du passé viennent  
herbe épaisse sortent  
des broussailles épaisses viennent dehors  
sur le chemin des dieux être toujours étendu  
le paré les menent  
par les ouvertures des rocs mène  
le pare les mènent  
femme du passé (moi) je soupire après ma maison  
de la profondeur je desire rentrer  
dans la joie je soupire apres la maison  
les broussailles je soupire après la maison  
dans la gorge je desire  
dans le ventre le soupir après la maison  
dans le ventre je tremble continuellement  
dans la joie je tremble  
dans la joie je suis en deuil  
dans le ventre je suis en deuil  
les femmes tremblent continuellement  
les femmes fécondes

Flammes de feu sont courbées sont courbées  
la lame du rocher est voûtée est voûtée  
le convoi des hauteurs est bien courbé est bien courbé  
le feuillage de l'eucalyptus est voûté est voûté  
le tronc de l'agia est courbé  
le tronc de l'agia est courbé est courbé  
l'eau est voûtée est voûtée  
le cours de la rivière est courbé est courbé  
les ficelles chargées s'approchent  
les femmes passées avancent  
les rangées avancent  
marchant vite marchant dans une ligne proche  
sur un monceau s'assoient  
sur les blocs de rocher s'assoient  
la flamme de feu avance  
la grande flamme  
le pavé avec des roues s'approche  
la flamme  
Inteer angoulba reste debout immobile  
la flamme de feu reste debout

#### KINGA

##### Chanson de louange pour le chef

Bawhoe  
Oui mon seigneur !  
Oui mon ami  
oui ma mère  
Oui mon Dieu  
Oui mon distributeur de bénédictions  
O tu donnes une chèvre grasse, aha et elle agnèle ensuite, et toi  
O tu ne la redemandes plus  
la redemanderais-tu, le monde pourrait plutôt se casser  
O toi mère des forêts, chèvres, que tu as semé fait présent comme  
dieu  
ça c'est comme une pierre qui est enfouie et n'enfle jamais

## DSCHAGGANGER

### Chanson de berger

Les marchés des hommes sont guerres et combats  
Les marches des hommes sont des lances luisantes  
O le bouclier du père est là sur le chemin  
O le bouclier du père est là sur le sentier  
Oui, la guerre ne connaît pas la femme du pauvre  
Oui la lance ne sait rien de la femme d'un riche

### Chant de guerre de Coucoutlé

Je suis Coucoutlé  
Les guerriers passèrent chantent  
L'hymne des combats, file d'animaux, a passé près de moi  
Elle a passé méprisant mon enfance  
Et elle allée s'arrêter devant la porte de Bonkougou,  
Je suis le guerrier noir  
Ma mère est Bosséléso  
Je m'élancerai comme un lion  
comme celui qui dévore les vierges  
près des forêts de Foubasequoi  
Mapatsa est avec moi  
Mapatsa, le fils de Télé  
Nous partons en entonnant le chant du Tial  
Ramakoala, mon oncle crie :  
Coucoutlé, où combattons-nous ?  
Nous combattons devant les foyers de Makossé  
Nous arrivons...  
Les guerriers ennemis rangés en ligne  
Lancent ensemble leurs javelots  
Ils se fatiguent en vain  
Le père de Moatla les élance au milieu d'eux  
Il blesse un homme au bras  
Devant les yeux de sa mère  
Qui le voit tomber  
Demandez où est la tête du fils de Sébegoané  
Elle roula jusqu'au centre de la ville natale  
Je suis entré victorieux dans sa demeure  
Et me suis purifié au milieu de sa bergerie



Mon Œil est encore entouré de l'argile de la victoire  
le bouclier de Coucouulé a été percé  
Ceux de ses ennemis sont intacts  
Car ce sont les boucliers des lâches  
Je suis la poudre blanche  
après la pluie  
prêt à retourner vers mes enfants  
Je rugis il me faut une proie  
je vois des troupeaux qui s'échappent  
à travers l'herbe touffue de la plaine  
Je les enlève au berger au bouclier blanc et jaune  
Montez sur les rocs élevés de Macaté  
Voyez la vache blanche courir au milieu du troupeau  
Makossé ne méprisera plus ma massue  
L'herbe croît de ses parcs déserts  
Le vent balaie le chaume  
De ses huttes détruites  
Le bourdonnement de moucherons est le seul bruit qu'on entende  
Dans son village fut bruyant  
las et mourant de soif, j'ai passé chez Entelé  
Sa femme battait un lait délicieux  
Dont l'écume blanche et mousseuse  
Comme le crachat d'un petit enfant  
J'ai ramassé à terre un éclat d'un pot cassé  
Pour puiser dans le vase  
Que j'ai bientôt laissé vide  
La vache blanche que j'ai conquise  
a la tête noire  
Son poitrail est haut et bien ouvert  
c'était la nourrice de la fille de Matayané  
J'irai l'offrir à mon chef  
le nom de mon chef est Makao  
et Makao c'est Makao !  
J'en jure par le boeuf bigarré  
de Mamassiké

Chants de guerre de Goloané

Goloané va combattre  
Il part avec Lerzié

Il court à l'ennemi  
Celui contre lequel on murmure  
Celui auquel on ne veut jamais obéir  
On insulte à son petit bouclier rouge  
Et c'est cependant encore le vieux bouclier  
du boeuf de Goloané  
Comment Moschesh ne vient-il pas dire :  
Cessez de braver Goloane le vétérane ?  
Quoi qu'il en soit, voilà des chevaux qui viennent...  
Goloane ramène des combats  
Un cheval gris avec du rouge  
Tes chants de triomphe vont dans les montagnes  
vont jusque dans la vallée  
Où l'ennemi s'est mis à genoux devant toi  
Les lâches guerriers ! ils prient !  
Ils demandent qu'on leur donne de la nourriture  
Ils verront qu'on leur en donnera !  
Donnons à nos alliés  
Aux guerriers de Makaba  
ceux que nous ne voyons jamais venir nous attaquer  
Goloane revient boiteux des combats  
il revient et sa jambe ruisselle  
un barrage de sang noir  
s'échappe de la jambe du héros  
de compagnon de Kantsoapé  
Saisit une génisse par l'épaule  
C'est Goloané fils de Makao  
représentant de Malissé  
qu'on ne dise plus d'insolence  
Hamakamané se plaint  
Il gémit, il dit que sa génisse  
lui a brisé sa blanche épaule  
Le compagnon des braves  
Goloané s'est mesuré avec Empapang et Kabané  
Le javelot est lancé  
Goloané l'évite avec adresse  
et le dard de Kabané  
va se fiche en terre  
Ceux-ci ne retourneront plus à leurs maîtres

le boeuf sans cornes ne sera pas vendu  
Aujourd'hui la guerre a éclaté  
plus terrible (que jamais)  
C'est la guerre de Pontsam et de Masétélié  
Le serviteur de Makato  
Goloané a lancé un roi  
Il a frappé le guerrier au bouclier jaune  
Voyez-vous les lâches compagnons de ce guerrier terrassé  
Se tenir immobile auprès d'un rocher  
Pourquoi leur frère ne peut-il aller leur enlever  
Les plumes dont ils ont paré leurs têtes ?  
Goloané, tes louanges sont comme la brume épaisse  
qui précède la pluie.

\*

« Luttons avec le boudier qui a été pris à ce boeuf  
immolé pour nous, qui est Jésus-Christ »

Chrétien de Ba-Ronga

#### BA-RONGA

Le lac sèche par ses bords  
L'éléphant meurt par une petite flèche  
les piailleries du verdier  
Tu mourras avec ton mensonge  
Je sculpte encore un bâton de bois de fer  
j'y pense encore  
Le bruit que fait une défense d'éléphant fêlée  
La colère d'un homme affamé  
Une courge qui allonge ses rameaux à travers la plaine  
Un chef qui se traîne à travers la place de son village  
Le bruit strident de la tige sèche de sorgho  
La colère d'un homme affamé  
Un petit arbre couvert de pigeons sauvages  
Ton père, couvert de bracelets pesants  
La feuille de palmier aux nombreuses folioles  
Le vieux tombé a passé le fleuve  
Les gens contre la muraille  
Ah si seulement je mourais  
Un bâton court qui porte une massue à son extrémité  
se refuser la nourriture des uns aux autres

dans un même village, c'est une faute pour laquelle  
on peut être mis à l'amende.  
J'ai jeté au loin mon KouaKoua il a été rouler au bout du monde  
J'ai accepté des pioches qui venaient des Ba-labi.

\*

Le moineau pillard a mangé tout mon millet  
Le voici qui revient. Il nie (avoir reçu de moi)  
Où irons-nous nous réfugier (puisque la famine maintenant nous  
ronge)  
Va chez Mougondja (ou chez Modjadji la reine faiseuse de pluie qui  
demeure dans le Nord).  
Va chez Maouéoué  
Où irons-nous nous réfugier ?  
Eyéyé! é ! é ! é !

\*

Ne veux-tu pas acheter chez nous une nouvelle femme ?  
plus tard tes filles t'apporteront un domaine qui te vaudra quinze argent

\*

Enfile-nous dans les cheveux la vésicule biliaire de la chèvre  
Nous nous en retournerons chez nous (et les passantes verront que  
nous avons été fêtées)

#### Chant de Rongué

Le beau danseur à la taille élancée  
— Voilà que je n'ai point de compagnon de danse  
Les jeunes filles : notre cœur est vraiment tout triste  
— Peu importe Mon frère Nouakoubyélé, car il brille autant qu'une  
pièce d'argent blanc  
Nouahangoua ! Nouahangoua ! quand on le voit. Sa belle taille.  
C'est lui qui exécute avec perfection les  
nombreux chants de Rongué

\*

— Tu dances Guilela ! Tu dances et ta taille n'est pas  
plus grosse qu'une ficelle  
Fils de Tschimbéni. Danse Danse. C'était trop peu.  
Nous n'en avons pas encore assez.

\*

Le chant des fuyards

Passons l'eau, passons l'eau, O Tembé ;  
Passons l'eau, laisse-moi passer l'eau  
Je passe l'eau, je passe l'eau O Tembé  
je passe l'eau, laisse-moi passer l'eau  
Je tire les bateaux ; je m'enfuis jusque chez moi  
Au village de Monha  
Laisse-moi passer l'eau

POUHMA OU HARI

Tire, O Taïnoni, tire la barque  
La laisser ou (slapul) dans la mer

TOTO VACA

— Kivi crie (l'oiseau)  
— Kivi  
— Moho crie (l'oiseau)  
— Tike crie (l'oiseau)  
— Tike  
Un ventre seulement  
Gubet hi ihm auf gubelt ihm  
Tenez lui le chemin  
C'est la seconde année  
Car, mes hommes  
c'est le (...)

MAORI

Chanson pour le tatouage d'un homme

Nous sommes ensemble  
et mangeons ensemble  
nous regardons les signes  
les yeux, le nez  
de toute tava  
qui serpentent pendant à droite et à gauche  
comme des foeds

## BA-RONGA

De la farine de cyclamen  
Ce chef-ci est méchant  
Deux souris se courent après autour d'une termitière  
Deux chefs disent du mal d'un sujet.

### Chanson de cornes d'antilope

Je prends un anneau je le donne à une jeune fille  
Comme il brille, Tchaka !  
— Mère voici les Ba-Ngoni. Allons voir ce que deviennent les enfants  
sur la colline  
Comme il brille Tchaka

\*

Le joli oiseau au cou de corail dans l'herbe  
Jeunes filles enduisez-vous d'ocre

### Chanson des marchands

Hoho hoho tu nous conduis au nom de notre mère  
hoho hoho casse le plat et rentrons  
la femelle de l'éléphant n'abandonne pas son petit

### La tige du chanvre

Les zoulous marchent à la suite les uns des autres  
J'ai marché tout le long d'une grande plaine pour raccompagner  
Némaleyane  
J'ai labouré un champ immense et n'y ai planté qu'un pois  
J'ai trouvé deux épis de maïs dans un panier  
j'ai rencontré deux Ma-Khoça qui s'en allaient à Khocène

\*

Nous avons trouvé un arbre qui mûrit mûrit  
il ne lui reste plus qu'une amande  
nous avons trouvé un Blanc qui maigrit maigrit  
il ne lui reste plus qu'un poil de barbe

\*

Je fais le tour de ma hutte et je vais couper ma branche d'acacia  
Je fais le tour de ma hutte et je vais déterrer ma défense d'éléphant

## BA RONGA

### Mariage du chef

Eh bien vous les chefs  
de Npouma vraiment signons  
Nous sommes réunis aujourd'hui  
Nous avons bien vu  
qu'en effet il faut  
élever le chef  
et lui donner la femme  
du pays lui donner  
Il n'y a pas d'autre affaire  
vous les chefs.  
En nous exposant l'affaire  
As-tu été au-dessus de la tâche  
Et nous quelles autres paroles  
pourrions-nous ajouter ?  
Il ne reste rien à dire  
vous donc dites-nous  
ce que nous avons à donner  
vous autres habitants de la capitale.

## YAO

Tenons bon, nous les vieux.  
Qu'est-ce qu'une guerre, qu'est-ce ? Ils disaient :  
Monsieur Sulia n'est pas encore né ?  
Alors arrive le Massiliu. Les Gemehoré  
sont abattus (énormément).  
Ensuite ils se sont enfuis. Mais les  
Allemands sont venus, et voilà  
le danger. Tout le bois est brûlé,  
Les fourmis furent brûlées, les chèvres  
furent brûlées, les poules furent  
brûlées ; tous les gens furent tués.  
Ce fut la levée des impôts ; ils durent apporter  
des roupies par centaines. Ce n'était pas encore  
assez. Le cœur fut serré d'angoisse. Nous  
préférons rester de l'autre côté  
du Lunga. Monsieur Sulia

télégraphia à Monsieur le sous-préfet : il vint  
pour me tondre la laine sur le dos  
et en faire un sac pour ses pesos.  
Maintenant je suis las.  
— Les crânes ne jouent pas, seul joue celui qui a des cheveux.

#### YAO

Chakalakale enfant de Dieu voyage chez le père  
Montrez le chemin chez le père Koumampaye  
Allez au lit de la rivière où Chenampaye travaille le champ  
Vint dans le pays et chez son père  
puis on tira on lui donna le village  
Et il resta chez soi

#### WANYAMWEZI

Nous faisons feu, nous faisons feu avec les yeux,  
sur les Mamuki nous faisons feu avec les yeux,  
sur les Wambungu nous faisons feu avec les yeux  
sur les Mamuki nous faisons feu avec les yeux  
Ki ! nous faisons feu avec les yeux.  
sur les Wawnera nous faisons feu avec les yeux  
Ki ! nous faisons feu avec les yeux  
Sur les Wakumbma nous faisons feu avec les yeux.

#### YAO

Voyage de Linda ; il se mit en route pour Mossassi et cria  
de toutes ses forces : informez les Bwana  
Mkubwa : la guerre est arrivée et je me suis  
sauvé, sans me retourner. Informez  
le Akiden Mataora : la guerre est  
arrivée et j'ai battu du tambour de guerre.  
Ensuite nous nous sommes rendus à Mossassi ; les Mwera se rendent  
battus  
jusqu'à Lindi. Alors ils reçurent l'autorisation : retournez dans  
votre patrie ; plantez du millet.

#### Chanson pour une femme

Toi, arbre, tu t'appelles Sayalassi



Joie  
Apporte-moi cette jeune fille ;  
mais en signe qu'il doit en être ainsi  
vois, je martèle mes paroles en toi.

#### WANYAMWEZI

Nous étions jour et nuit jusqu'au jour clarté  
au bord nous avons jeté l'ancre. Les baharias au bord,  
les matelots  
ont dit :  
Vous Schensi de l'intérieur vous vous cracherez à mort.  
Mais nous sommes quand même venus à Lindi sains disons  
vous avez insulté Dieu mais nous sommes  
quand même arrivés  
sains. Tous sains.

#### BASSOUTOS

Ces oiseaux blancs  
bariolés de noir  
que mangent-ils en haut  
Ils mangent la graisse  
la graisse d'un zèbre  
du zèbre aux couleurs  
bigarrées  
aux naseaux bruyants  
aux pieds alertes  
au loin là-has  
la bruine est épaisse lorsqu'elle se dissipera  
il est une poitrine qui retentira  
le lion

#### YAO

Toi, mon élève, maintenant tu es circoncis.  
Ton père et ta mère, honore-les. Chez eux  
ne va pas sans t'être annoncé ; sinon tu pourrais les surprendre  
dans une tendre étreinte. De la jeune-fille n'éprouve aucune crainte ;  
dormez ensemble ; baignez-vous ensemble. Quand tu es prêt,

qu'elle te masse ; quand tu es prêt, qu'elle te salue :  
Masakam. Alors réponds : Marhaba. À la nouvelle lune, sois  
sur tes gardes. Alors tu pourrais facilement tomber  
malade. À cause de la cohabitation  
pendant les règles, des maladies en grand nombre.

#### UNYAGO

##### Danse I

Partons partons mon cher enfant  
Partons partons mon cher enfant.  
Le hihou crie dans la Schamba  
La petite corbeille de Livile est  
portée de bonne heure hors de la maison.

#### WAURU

Jeune-fille  
reste là-haut  
reste sur la chaise Däbanne  
le Däbanne là-haut  
Dirige ta barque bondis de la mer sur la rive  
Reste fiché dans les parties honteuses de la...  
baise-la, dans ses parties honteuses fais rage comme  
l'éclair et le tonnerre, le tonnerre gronde  
le tonnerre gronde en jaillissant de son sexe.  
... O !  
Montre, ouvre, largement ses organes intimes,  
bois le vin de palme  
écume en elle  
bois le vin de palme.  
... ton sexe pue comme la bile du requin,  
la bile du requin pue effroyablement  
et tout ce qui s'en écoule  
Je veux aller vers Tararuru  
chercher Tararuru  
ouvrir ouvrir  
sentir sentir  
cueillir des fleurs  
secouer des pétales

é é regarde le clitoris

(Danse)

En avant, en route  
Femme, fais attention à tes affaires  
Je ne les ai pas suspendues  
car moi-même j'ai cherché à me sécher.  
Je t'ai donné une promesse et j'ai confiance  
frotté d'onguents et je t'attendais, toi, mon petit poisson d'argent,  
car plus je me frottais d'onguents plus je me répandais  
toujours je te faisais confiance à toi, je frottais d'onguents mes vieilles  
noix  
elles t'appartiennent, mon collier,  
chacun voulait voir la jeune fille  
belle comme mon collier  
belle comme le soleil  
Elle est toute splendeur  
O comme le poisson argenté dans l'eau  
tu es belle, jeune fille mienne.  
Ebo Ebo le poisson argenté vient d'arriver  
du récif il est arrivé  
Ebo Ebo elle veillait sur le fond de la mer  
Ebo elle nage sur le Baweln  
Ebo Ebo elle nage sur le dos Ebo elle nage sur le dos

Chant de puberté pour jeunes filles

Vous jeunes filles, toutes ensemble oo  
Levez-vous et venez ici  
car le soleil se lève oo.  
Les vagues s'approchent en déferlant et se brisent avec un grondement  
de tonnerre  
l'eau se déride et reflue, reflue vers le grand rocher  
et nous dansons autour de toi pour toi  
Une corbeille tombe du rocher  
Sais-tu encore comment nous pêchions avec le filet le filet ?

(Danse)

Hommes, divisez-vous en deux groupes oo  
Tu me chuchotes à l'oreille que je vienne vers toi  
que veux-tu de moi

que veux-tu de moi  
ne me regarde pas  
sinon te grifferont et te blesseront les dents du requin  
que veux-tu de moi  
que veux-tu de moi  
aujourd'hui approche  
j'irai avec toi  
troussez vos jupons troussés vos jupons bien haut  
venez voir venez voir venez voir

\*

Deux Ebo jouent ensemble  
un Ebo est fort mais l'autre faible.

(Danse)

Nous contourignons l'île et chantons  
nous allons à la danse  
(nous voulons aller sur le lieu de la danse)  
car chacun doit venir et assister au spectacle  
nous voulons aller vers le lieu de la danse, accourez  
nous contourignons l'île et chantons  
nous poussons ici nous poussons là des cris d'allégresse  
De joie nous ne pouvons plus nous contenir  
mettez la parure autour de nos membres  
lentement lentement  
et nous avons beaucoup à faire avec notre fardeau  
pour avancer un peu un peu  
Nous nous tenons sur une jambe nous jeunes filles toutes au bord du  
rivage  
nous jeunes filles toutes au bord du rivage oo  
Tends aujourd'hui tends aujourd'hui que certains d'entre—  
vous apportent des guirlandes de feuilles, des dents de requin  
apportez tout dans la maison de la jeune fille  
mais que personne ne palpe ne palpe ses organes intimes.

Chanson de Tregattrogel

Femme du sud oo  
Femme du nord oo  
Approchez oo  
approchez

et voyez une quantité,  
juste terminée et mangée,  
de boîtes de conserve de sucre de pandanus  
et de la mélasse de pandanus  
et des noix mûres  
du côté du Nord  
du côté du Nord  
Eoradetà Eoradetà o  
éveille-toi éveille-toi  
je n'ai guère dormi de la nuit  
tu cries et tu gemis  
cherche de l'eau et bois  
car tu as soif.  
viens, approche-toi  
le jour pointe et le matin devient jour.  
purifie-toi la bouche  
Ecoute allons vers le sud  
comme un couple, ensemble, là-bas  
Et folâtrons comme les papillons.

#### Chant de noces

Accompagnons-là, mais retournons chez nous  
où vas-tu notre mère  
Où vas-tu ?  
Ils t'apporteront le panier  
et le van, o ma mère !  
Quand tu l'auras écrasé,  
ils t'en feront écraser à nouveau o ma mère  
quand tu auras plâtré le plancher  
ils te feront de nouveau ma mère  
Nous sommes une petite troupe,  
Jeune-filles ; nous sommes peu nombreuses  
Nous allons chercher  
un morceau de viande à la broche ;  
autrefois nous n'aurions pas su où en trouver, o notre soeur...  
C'est notre soeur qui nous en procurera auprès de son mari  
Où allons-nous en traînant ainsi  
le crochet après vous  
Nous sommes des gens qu'on déteste

Nous marchons dans le malheur, un malheur qui atteint notre maison  
 Vas-y seulement en clopinant et t'appuyant sur ton bâton,  
 grand-mère, jacasse... Elle fait Kowé, Kowé kowé !  
 Descendez jeunes-filles, allons boire de l'eau dans la combe  
 on refuse l'assiette à moudre quand elle l'emprunte  
 on lui refuse le petit mortier et le petit pilon  
 on lui dit : va les chercher chez vous et reviens écraser ton mari  
 Elle fait des cachoteries, cette femme-là  
 Quels propos elle tient ! nous sommes mortes ! nous sommes perdues !  
 Est-ce toi le maître du village ?  
 Ne nous donnes-tu pas de l'eau afin que nous puissions boire  
 Nous n'entendons pas l'eau du puits ; nous voulons boire de la bière  
 et de l'eau de vie  
 Nous ne voulons rien de ce qui fait Kouée  
 Nous voulons la bête qu'on amène avec une ficelle.

\*

Eh ! voyez comme il nous évite !  
 Quand il nous voit, il va se cacher derrière les maisons  
 Nous voulons ce qui satisfait le cœur ! nous exigeons de la graisse  
 bien grasse.  
 Serpent que tu es ! Chien que tu es ! Tu fais oua-oua !

EWHE

(Dialecte Ge.)

Chant du chanteur Holonu-Adynyo à Alecho

Le léopard plein de tiques ne fuit pas le chasseur  
 Nous sommes des moutons mâles qui n'esquivent pas la lutte  
 Le prêtre féticheur appelle : fidèles, ne restez pas cachés  
 Kuaku vous exhorte : Adynyo nous lance un défi  
 la ville d'Adygo est certes une ville, c'est vrai  
 Mais que vous importe ?  
 Au temps où Alowohu vint, où Hotuso vint  
 À Anecho certes vous êtes allés habiter  
 votre oncle Gbadoe a échappé aux Français  
 et ils prirent Gbadoe le couvrirent de liens  
 ils battirent Gbadoe au point qu'il en lacha sa merde  
 Roi Agbewe ils vous chassèrent d'Anecho  
 vous partîtes et vous voilà au Togo. La ville de Tofo dit : les affaires

que vous apportez  
putasserie enfant et mère ils les portaient sur la tête  
vous êtes allés les vendre la ville de Togo vous a chassés  
vous vous en êtes allés et vous voilà à Glidy  
le fouet de Kloma est long comme une carabine c'est une carabine  
danoise  
la nuit debout, en route, et vous voilà à Dyete  
là des porcheries, vous y logez  
fils de chien fils de porc vous voilà en route mangez porchers  
Le léopard plein de tiques ne fuit pas le chasseur  
Nous sommes des moutons mâles qui n'esquivent pas la lutte  
Le prêtre féticheur appelle : fidèles, ne restez pas cachés  
Kuaku vous exhorte : Adynyo vous lance un défi  
La ville d'Adyigo est une ville c'est vrai  
mais que vous importe.

#### Chant du chanteur Kanyi à Adydo. Ingratitude

Mes excuses envers vous, mauvaises femmes  
vous vous corrompez à Lomé  
Kanyi, fils de malheur, s'engagea sur le chemin de la misère, il y chemine  
déjà  
Vous enfants-tambour  
Kanyi devint à nouveau un vaisseau de guerre parmi les chanteurs  
Latevi disait : c'était pourtant là  
une affaire réglée  
Danseurs Abalo disait / il entendait une parole, il vint il alla vint chez  
Tonu sur terre Tonu gémit, ne dit mot Kanyi est déjà engagé sur le  
chemin de la misère ; pourtant les hommes sont de nouveau desireux  
Le jour où meurt Kanyi, on épousera sa veuve  
Un bélier ne meurt pas si facilement ; Tonu dit :  
Le belier ne meurt pas, et, va-t-on briser sa corne si facilement ?

#### Chant de la jeune fille Anecho pour un jeune homme

Tu travaillais jadis  
Tu travaillais jadis  
tu couvrais l'arbre d'un vêtement  
La fourmi mangeait ayo oho  
Tu travaillais jadis  
Tu travaillais jadis

Tu couvrais l'arbre d'un vêtement  
La fourmi mangeait ayo oho.

Chanson de congé de la jeune fille Anecho

Je te méprise ; fais les comptes  
Je te méprise ; fais les comptes  
un trésor se trouve au loin  
il parle à mon âme te mettra en courroux  
Je te méprise ; fais les comptes  
Je te méprise : me tuer tu veux me tuer  
me vendre tu veux me vendre  
me clouer tu veux me clouer  
me rôtir tu veux me rôtir  
me mettre en pièces tu veux me mettre en pièces  
me poignarder tu veux me poignarder.

Chant de louanges du chanteur Kanyi

I

Il se dresse comme un rocher  
que personne ne se mesure avec lui  
Aziagbenyo dit : être roi si c'était affaire d'argent  
disent-ils  
Certes si Ayite régnait en roi  
Chico et Antonio, eux, seraient  
ses portiers à Anecho

II

Une chose qui n'est jamais arrivée arrivera, se produira  
un jour, Kuadyo retournera au royaume des morts retrouvera sa voix,  
dit l'ennemi rassemblé le fétiche ne cuit pas de pierre  
Les gens d'Anecho du côté du poisson. Les gens d'Adyavo soupirent  
les gens iront au royaume des morts dans le pays d'en bas.

\*

Il séjourne, Taarao son nom  
dans les espaces du monde infini  
pas de terre encore, pas de ciel encore  
pas de mer encore n'existait ; pas de créatures.  
De là-haut Taarao appelle  
En des formes nouvelles chemine  
Taarao, Lui, comme fondement de la racine



comme soubassement du rocher  
Taarao comme élaboration des plus lointaines  
Taarao fait irruption comme lumière  
Taarao règne au tréfonds  
Taarao alentour;  
Taarao ici-bas.  
Taarao la sagesse.  
Née la terre de Hawaï  
Hawaï grande et sacrée  
comme enveloppe de Taarao.

#### YAO

##### Chungulugula

Chez le vieux chef Wayao, Mtarika, on a vu une grande merveille : les graines Usanyé, les fruits rouges pleuraient dans la corbeille où elles se trouvaient. Et cela arriva de la façon suivante. Ils avaient haché (les graines) Usanye dans le « Schambé » et les avaient disposées dans la corbeille. Et tandis qu'on les pressait, les graines se mirent à crier et elles gémissaient dans la corbeille. Les gens ne savaient pas d'où venaient ces cris et jetèrent les graines de Usanyé hors de la corbeille pour examiner la corbeille en tous sens. Mais ils ne trouvèrent rien. Maintenant ils n'entendaient plus rien. Là-dessus ils remirent les graines dans la corbeille et de nouveau le cri jaillit et tout le peuple s'enfuit, effrayé, et chercha d'autres gens. Ceux-ci examinèrent également la corbeille et ne trouvèrent rien. Et tous s'en allèrent, extrêmement surpris. Mais lorsqu'ils arrivèrent chez eux, voici que le mortier se mit à danser ; les grandes mbales et les conques sonores se mirent, elles aussi à danser : et Yongola aux cent pieds se mit à construire des maisons. Le lendemain matin tout le monde se rassembla pour s'interroger sur ce que cela signifiait. Et trois jours après mourut Mtarika. C'était un présage.

#### SUAHELI

##### Chant des porte-faix

Aujourd'hui c'est le commencement, voici le commencement  
Tôt le matin aujourd'hui  
Nous parlerons à Dieu  
Creuse creuse  
la fille du Hemedi

qu'elle cultive le champ de clous de girofle  
creuse creuse  
Nous irons chez Mama Yaya  
aujourd'hui chez Mama Yaya  
et boirons du Kassawa avec du vin de palme doux  
chez Mama Ya ya.

#### ZANZIBAR

o mam re de mi ky  
nous avons échappé au Wahha, ha ha  
Les wawinza ne nous tourmenteront plus oh oh  
Mionwu ne recevra plus de tissu de nous hy hy  
et Kiala ne nous reverra plus jamais he he

#### SOTHO NEGRE

Chant pour construire

a ee ea eeeea ee ee, ea ee, ea ee, a ee  
ea ee ee, ea, ee,  
ea ee ee, ea ee ee,  
voici que nous bâtissons les pieux de la cour pour le chef  
nous bâtissons pour le chef.

#### WANYAMWEZI

Chant pour hacher

I

Pour travailler je suis paresseux mais pour manger ah pour manger  
je suis prompt.

II

Viens la pluie est là- je suis fatigué je suis fatigué de travailler  
allons en hâte à la besogne nous asseoir et manger.

III

Pourrais-tu me mesurer une toute petite mesure de bracelets  
Roi, pourrais-tu me forger certaines espèces européennes  
de bracelets, le tambour de la danse t'appelle.

IV

Yamalila oh, lui c'est un chasseur d'éléphants, nous allons manger avec

vous, gens édentés, nous ne sommes plus en état de vanner le grain pour les autres, nous n'en sommes plus capables.

#### SUAHELI

Nous balancer iyo nous balancer  
Nous balancer iyo nous balancer  
toi Maassiti viens sur la balançoire  
assieds-toi et balance-toi.  
Quand le temps du millet balance  
alors nous voulons balancer le millet frais  
le millet et nous balancer  
de joie nous balancer  
Ma mère m'a dit chasse les poules  
mais les poules je ne puis les chasser  
Je suis assis ici sans pieds  
et le riz de la mère est dévoré par les oiseaux  
isch isch.

#### TAHITI

##### Chant pour le homard

Varo, varo, bouge ta queue  
Afin qu'on puisse te prendre par la tête ou par les jambes  
avale ce bon morceau de poisson  
es-tu mâle viens à la surface  
es-tu femelle viens à la surface  
un esprit te poursuit hâte-toi  
un esprit te poursuit hâte-toi.

#### NOUVELLE-ZÉLANDE

##### Tukiwaka

maintenant tirer  
maintenant pousser  
maintenant plonger  
maintenant tenir  
en avant en avant, en route  
en route vers Waipa  
maintenant souquer

les r miges de son bateau ne sont pas belles  
coup rapide  
coup rapide  
souque  
souque  
enfoncez  
entonnez un chant  
piquez  
une rame dans l'eau  
profondément  
  long trait  
ae ae  
un coup de rame  
pousse, si dur que ce soit  
un vieil homme se signale par son coup de rame  
plus loin  
virage  
cap  
au large  
au large

#### MAORI

##### Chanson pour le tatouage d'un homme

Nous voici réunis  
pour festoyer  
nous regardons les signes  
sur les yeux sur le nez  
de Tutetawa  
enroulement d'arabesques  
les pieds du lezard  
burine-le avec le ciseau de Mataora  
n'aie pas la nostalgie  
que les femmes veuillent te regarder  
veuillent cueillir  
le jeune feuillage de la Warawara  
je suis le maitre  
de vos signes splendides  
l'homme qui te paie bien

tatoue-le artistiquement  
l'homme qui ne te paie pas  
ne lui fais pas un beau tatouage  
laisse retentir le bougonnement  
lève-toi Tangaroa  
dresse-toi Tangaroa.

#### NOUVELLE-ZELANDE

Chant pour haler les troncs d'arbre

Puhwa (Hari)

Tirez o Tainui tirez la Arawa  
lancez-la à la mer  
la foudre est tombée droit sur le but  
est tombée sur mon jour sacré.

#### TOTO WAKA

Kiwi crie l'oiseau  
Kiwi  
Moho crie l'oiseau  
Moho  
Tieke crie l'oiseau  
Tieke  
seul un ventre  
s'élève dans l'air s'élève dans l'air  
poursuis ta route  
s'élève dans l'air  
voici la seconde année  
Kauaea  
voici le capteur d'hommes  
Kauaea  
faites place et traînez-le  
Kauaea  
traîner où  
Kauaea  
Ah la racine  
la racine du Tu  
Eh le vent  
traînez plus loin

vent rageur  
traînez plus loin la racine  
la racine du Tu  
Donc pousse, Rimo  
Kauaea  
continue Totara  
Kauaea  
continue Pukatea  
Kauaea  
donne-moi le Tu  
Kauaea  
donne-moi le Maro  
Kauaea  
tendre fortement la corde de hâlage  
kauaea  
mon ventre  
kauaea  
kihi, e  
haha, e  
pipi, e  
tata, e  
apitia,  
HA ;  
ensemble  
ha  
moi la corde  
ha  
moi la corde  
moi le javelot  
moi l'enfant-silex  
moi l'enfant de l'aviron-Manuka  
Je suis je suis  
un long cortège  
morte est la chose  
un long cortège  
continue à glisser continue à glisser  
à te couler à te couler  
brandissez la hache  
Kauaea

seul un coq  
seul un oiseau Taraho  
seul un canard  
ke ke ke ke  
seul un canard  
ke ke ke ke.

POÈMES SIMULTANÉS

1. L'AMIRAL CHERCHE UNE MAISON A LOUER

Remplacer par cliché ?

Poème simultan par R. Huelsenbeck, M. Janko, Tr. Tzara  
HUELSENBECK Ahoi ahoi Des Admiralsgwirktes  
Beinkleid schnell  
zerfällt Teerpappe macht Rawagen in der Nacht  
JANKO, chant Where the honny suckle wine  
twines ilself  
around the door a swetheart mine is waiting patiently for me I  
TZARA Boum boum boum Il déshabilla sa chair quand les  
grenouilles humides commancèrent à bruler j'ai mis le cheval  
dans l'âme du  
HUELSENBECK und der Conciergenbäuche Klapperschlangengrün  
sind  
milde ach verzerrt in der Natur chrza prrrza chrza  
JANKO, chant can hear the weopour will arround arround the hill my  
great room is  
TZARA serpent à Bucarest on dépendra mes amis dorénavant  
et c'est très  
intéressant les griffes des morsures équatoriales  
HUELSENBECK prrrza chrzza prrrza Wer suchet dem wird  
aufgetan Der  
Ceylonlöwe ist kein Schwan Wer Wasser braucht find  
JANKO, chant mine admirably confortably Grandmother  
said I love the  
ladies  
TZARA Dimanche : deux éléphants Journal de Genève au restaurant Le  
télégraphiste assassine  
HUELSENBECK hihi Yabomm hihi Yabomm hihi hihi hihiiii  
ff p cresc ff  
TZARA rouge bleu rouge bleu rouge bleu  
P f cresc  
SIFFLET (Janko)  
ff m  
CLIQUETTE (TZ) rrrrrrrrrr rrrrrrrrrr rrrrrrrrrr f decrsc  
fff uniform



GROSSE CAISSE (Huels.) O O O O      OO  
 ff            p  
 HUELSENBECK im Kloset zumeistens was er nötig hatt ahoi iuché  
 ahoi iuche  
 JANKO, chant I love the ladies I love to be among the girls  
 And when it's five  
 TZARA            la concierge qui m'a trompé elle a vendu l'appartement  
 que j'avais  
 loué      Dans l'église après la messe le pêcheur dit a la comtesse : Adieu  
 Mathilde  
 HUELSENBECK hätt' O süss gequolines Steldichein des Admirals im  
 Abendschein  
 uru uru    uro uru uru uro uru uru uru uro pataclan patablan pataplan uri  
 uri uro  
 JANKO, chant o'clock and tea is set I like to have my tea with some  
 brunet shai shai  
                   shai shai shai shai shai shai Every body is doing it doing it doing  
 it Every body is  
 TZARA            Le train traîne la fumée comme la fuite de l'animal  
 blessé aux  
 intestins écrasés  
 HUELSENBECK Der Affe brüllt die Seekuh bellt im Lindenbaum der  
 Schräg zerschellt  
 taratata taratata tatatata In Joschiwara drohnt der Brand und knallt mit  
 schnellen  
 JANKO, chant doing it doing it see that ragtime couple over there see  
 that throw  
 there shoulders in the air She said the raising her heart oh dwelling  
                   oh  
 TZARA            Autour du phare tourne l'aureole des oiseaux bleuillis  
 en moitiés  
 de lumiere vissant la distance des bateaux Tandis que les archanges  
 chient et les  
 oiseaux tombent Oh ! mon  
 HUELSENBECK Peitschen um die Lenden Im Schlafsack grbhit der  
 alte Oberpriester  
 und zeigt der Schenkel volle Tastatur L'Amiral n'a rien trouvé  
 JANKO (chant) oh yes yes yes yes yes yes yes yes yes oh yes oh  
 yes oh yes oh

yes yes yes oh yes sir L'Amiral n'a rien trouvé  
TZARA cher c'est si difficile La rue s'enfuit avec mon bagage à  
travers la  
ville Un métro mele son cinéma la proie de je vous adore était au casino  
du sycomore

L'Amiral n'a rien trouvé

#### NOTE POUR LES BOURGEOIS

Les essais sur la transmutation des objets et des couleurs des premiers  
peintres cubistes (1907) Picasso, Braque, Picabia, Duchamp-Villon,  
Delaunay, suscitaient l'envie d'appliquer en poésie les mêmes principes  
simultans.

Villiers de l'Isle Adam eût des intentions pareilles dans le théâtre, où l'on  
remarque les tendances vers un simultanés schématique; Mallarmé  
essaya une réforme typographique dans son poème: Un coup de dés  
n'abolira jamais le hasard; Marinetti qui popularisa cette subordination  
par ses " Paroles en liberté "; les intentions de Blaise Cendrars et de  
Jules Romains, dernièrement, amenèrent Mr Apollinaire aux idées qu'il  
développa en 1912 au " Sturm " dans une conférence.

Mais l'idée première, en son essence, fut extériorisée par Mr H. Barzun  
dans un livre théorique " Voix, Rythmes et chants Simultanés " où il  
cherchait une relation plus

étroite entre la symphonie polirythmique et le poème. Il opposait aux  
principes successifs de la poésie lyrique une idée vaste et parallèle. Mais  
les intentions de compliquer en profondeur cette technique (avec le  
Drame Universel) en exagérant sa valeur au point de lui donner une  
idéologie nouvelle et de la cloîtrer dans l'exclusivisme d'une école,—  
échouèrent.

En même temps Mr Apollinaire essayait un nouveau genre de poème  
visuel, qui est plus intéressant encore par un manque de système et par sa  
fantaisie tourmentée. Il accentue les images centrales,  
typographiquement, et donne la possibilité de commencer à lire un  
poème de tous les côtés à la fois. Les poèmes de Mrs Barzun et Divoire  
sont purement formels. Ils cherchent un effort musical, qu'on peut  
imaginer en faisant les mêmes abstractions que sur une partition  
d'orchestre.

\*

\*\*

Je voulais réaliser un poème basé sur d'autres principes. Qui consistent  
dans la possibilité que je donne à chaque écoutant de lier les associations

convenables. Il retient les éléments caractéristiques pour sa personnalité, les entremêle, les fragmente etc., restant tout-de-même dans la direction que l'auteur a canalisé.

Le Poème que j'ai arrangé (avec Huelsenbeck et Janko) ne donne pas une description musicale, mais tente à individualiser l'impression du poème simultanément auquel nous donnons par là une nouvelle portée.

La lecture parallèle que nous avons fait le 31 mars 1916, Huelsenbeck, Janko et moi, était la première réalisation scénique de cette esthétique moderne.

TRISTAN TZARA

#### DADA DIALOGUE ENTRE UN COCHER ET UNE ALOUETTE

Huelsenbeck (cocher) : Huho huho. Ich grüsse Dich, o Lerche.

Tzara (alouette) : Bonjour Mr Huelsenbeck !

Huelsenbeck (cocher) : Was sagt mir Dein Gesang von der Zeitschrift Dada ?

Tzara (alouette) : Aha aha aha aha (f.) aha aha (decrsc.) cri cri

Huelsenbeck (cocher) : Eine Kuh ? Ein Pferd ? Eine Strassenreinigungsmaschine ? Ein Piano ?

Tzara (alouette) : Le hérisson céleste s'est effondré dans la terre qui cracha sa boue intérieure je tourne auréole des continents je tourne je tourne je tourne consolateur.

Huelsenbeck (cocher) : Der Himmel springt im Baumwollfetzen auf. Die Baume

gehen mit geschwellenen Bäuchen um.

Tzara (alouette) : Parceque le premier numéro de la Revue Dada parait le 1 août 1916. Prix : 1 fr. Rédaction et administration : Spiegelgasse 1, Zurich, elle n'a aucune relation avec la guerre et tente une activité moderne internationale hi hi hi hi.

Huelsenbeck (cocher) : O ja, ich sah — Dada kam aus dem Leib eines Pferds als Blumenkorb. Dada platzte als Eiterbeule aus dem Schornstein eines Wolkenkratzers, o ja, ich sah Dada als Embryo der violetten Krokodile flog Zinnoberschwanz.

Tzara (alouette) : Ça sent mauvais et je m'en vais dans le bleu sonore antipyrine j'entends l'appel liquide des hyppopotames.

Huelsenbeck (cocher) : Olululu Olululu Dada ist gross Dada ist schon. Olululu pette pette pette pette pette...

Tzara (alouette) : Pourquoi est-ce-que vous petez avec tant d'enthousiasme ?

Huelsenbeck (ein Buch des Dichters Daubler aus der Tasche ziehend) :  
Pffft pette pFffft pctte pffft pette pffft pette...

O Tzara o!

O Embryo!

O Haupt voll Blut und Wunden.

Dein Bauchhaar brullt—

Dein Steissbein quillt—

Und ist mit Stroh umwunden...

Oo Oo Du bist doch sonst nicht so!

Tzara (alouette) :

O Huelsenbeck, O Huelsenbeck

Quelle fleur tenez-vous dans le bec ?

C'est votre Talent qu'on dit excellent

Actuellement caca d'alouette

Quelle fleur tenez-vous dans le bec ?

Et vous faites toujours : pette

Comme un poète allemand

R. HUELSENBECK

TR. TZARA

#### [CACADOUFARBIGE]

Cacadoufarbige Butzenscheibenohren rennen um Klumbumbus gelber Stern Bauch quer durch Hund zellen platzen. Gut. Cacadou wird Butter Jamaïka Cognac Stahl wird Tanz Butterweg ist Korkenzieher für infantile Oteros in Säcken Chinesen speien jahrelang nach Petrol. Einer aus Confidence mastet einen Strichpunkt rot. Apoplexie. Drachensalat, telegraphisch, wie doch. Toreadore de la verte cravatte sous les yeux gâteaux empaillés au bout des fils névralgiques pette pette dit le poète la tribune du cœur et de Genève par excellence pâques. Es ist nicht leicht, Geschwindigkeiten ein gutes Gewissen zu besorgen. Ueberhaupt heftige Seiten. Ist zu kaufen.

H.A. W.S. T. T.

#### RATTAPLASMA

horoscope satanique se dilate sous ta vigueur  
vigilance de virgile vérifie le vent virile  
schlagbaume schlagen riesenwirbel  
wappenuhle brennt am gratenviadukt  
der samenrauber ast in flitzender kammerkruste

und grunt die laiber verrosteter dromedare zur ganze  
ruf den gefrasten zwerg aus dem spiegel  
er wirft mit seinem loffel zwei sonnen in den tiegel  
concert vocal  
musique météorologique  
subtil animal la clé du vertige  
ratterkasten im schenkelloch versturzt  
das hammellachen der halsmandeln  
groBartig und hingebungsvoll  
rippende ritter erbrechen die traumsiegel

[Arp, Serner et Tzara]

#### BALSAM CARTOUCHE

kocht der adam seine maus zu mus  
blattern leicht steinvogler in granit  
kratzt das milde gnu die geigennusz  
le gendarme amour qui pisse si vite  
wattehufe tragen dornenmann  
esel treibt in sonnenschwamm am tor  
coq et glace se couchent sous l'œil galant  
trauern kommt der cactus seltsam vor  
grande lampe est claire vierge marie  
wassersattel tragt den schatten fort  
rue saint jacques s'en vont les petits jolis  
vers les timbres de l'aurore marine morte  
purgatoire annonce la grande saison  
hat sie je mit katzenleim gebuhlt  
l'eau du diable pleure sur ta raison  
pfau und stern signieren « katapult »

Arp et Tzara

#### MONTGOLFIER INSTITUT FUR SCHONHEITSPFLEGE \*

minuit définitif  
acolade des coucous  
progression des coucous  
cacadou oxygéné  
daumenhalt auf mist  
riechbohne singt

schmierkringel ist  
drutfrau beringt  
vivisection géométrique des laryngites saturnales  
robinson sur mer camouflée  
journal amer pour lire à la chandelle  
l'amour en profil le cœur sous le lit écoute  
auf kissen kosen die zwerge die kassen  
und belecken die blumen  
wessen fleisch gehört noch hierher  
wessen hut gruBt noch diese wehmutsanstalt  
er rief das luder an  
des besenstielknopf kann  
den giftkoch anton nicht betoren  
und eine nieswurz glotzt  
wie ein bonbonmalheur  
sehr  
herzleiden massieren den lasziven rosenknochen  
\* für tropische lander plakate ausgeschlossen

[Arp, Serner et Tzara]

#### KOKOSKOTTEN

bringen sehr viel ein lotkolben er lautet leodegar thoma und sein trager  
war ein burgerssohn von todman im betriebsamen schwarzwald bald  
kam er auf den gedanken ein stück holz zu durchbohren bald nahm  
die ganze familie an der arbeit teil er wird weit in californien sein di  
moderne unruhe setzt ein und zwar nachdem alle meere befahren  
und ausgelaugt das graben nach gold hat sich alfo namlich für immer  
aus dem kopf geschlagen doch das menschliche eisgewolbe schmolz  
hinter den nachtigen hosenlatzen prächtige vollbluter zugelten auf  
dem kai ohne an dem tempel zu scheuern john gilping eine art hampel  
mann die adernden leichenblätter lassen sich keusch zu den augen der  
hasenhorner addieren simplex eisenbahnwagen für diabolospieler le  
diable est douceur bénéfice pater noster qui es in coelo

[Arp, Serner et Tzara]

#### DIE UNGESUNDE FLOTE

le sucre alluma la vision intestinale  
le catarrh des chalumeaux reste infatigable

die eulen stauben flitter in die stichfeste tuchbrunne  
die perpetua mobile pflanzen sich in den opferstocken zu kolibris fort  
asphaltplaster masten sohlenprotuberanzen  
inondation de sang parmi les colliers des villes  
der concours international lépine hat 11 francs eingebracht  
on est prié ne pas cracher sur l'escalier  
e pericoloso voi ch'entrate  
denaturalisierter unterengel in frack und adamsapfel  
zudem heulen die kuvertkopfe und die underwoods  
alter ruhrieger perser  
telegr. adr. A.R.P.

[Arp, Serner et Tzara]

#### DAS BESSERE NEGERDORF MIT GLASSCHUPPEN

voilà sagte der graf denn er sprach gelaufig französisch das milchlied jese  
füsse wundermild bricht der gischt 'aus dem darm der falben kuh und  
jetzt noch immer sind die weine blau der apis lok den stachel von der  
ziegelecke in diesem sinne sparen dasz man die feuerwerkszigaretten  
nicht als cumulus verwendet stets noch haben mandrille zum fruh- stück  
geschwacht second robinet de douleur froide au music-hall auf den  
gekalkten hühnergittern kleben die kometenschwanze und das brot  
christian séance und der bleistift und das weitere doch schieszen  
tannenrocken gegen die blechsterne und die wollknauel zwischen  
kutschern astronomen und laternen steht es fest high-life-serpentina die  
hahnenkamme werden rasiert und nach mitternacht bilden sich aus  
pfeifen die baume an denen die streichholzschachtelfruchte die  
abenteurer mit strohbarten beherbergen tabac aromatique et léger die  
kleinen gummiballe führen doch ein eigenes leben bald klappen sie das  
eine auge zu bald das andere auf die turnermutter klemmen die monokel  
ihren toten söhnen unter die achseln und singen it's a long way jusqu'au  
bout im stuhl sitzt arp mit einer kasemilbe auf dem schoß die trägt in  
den handen zwei minarete und senkt die kleinen anker gegen die nebel  
tzaras croix d'honneur und schraggestellte pupillen wachsen auf  
unregelmäßig geöffneten meterphilosophen und zentnermassen und da  
sitzt serner den spazierstock hinterm ohr und überhaupt wie gelernt  
diejenigen straszen der stadtteile rotfarbend poussez poussez in denen  
binnenlandschaften sich ernähren und mude ist er und wieder sitzt  
serner da magenweh im globus und denkt an jene leiter welche eins zu  
tausend typographisch auf tapeten the mistres schambarte und berge und

arp sitzt da mit einem wischer vor der tunnelbraut le pantoufle voilà  
sagte er und dada sind serner und tzara ist da und meinte im hotel  
nel)enbei konnte man zum beispiel die restbestandteile rubiners die der  
flieger white nicht aufarbeitete zu einer neuen vorspeise vorkitzeln als  
der lauf in seinem myrthenkranz. am linken knie zu streusandwichtig  
sauste marque déposée

[Arp, Serner et Tzara]

#### DER AUTOMATISCHE GASCOGNER

kurbisbauche auf hinterlandern flachgrosze hühner entliehen in die  
maelstrome die tempel aus amberfleisch bebruten den steinsimson in der  
gieszkanne von unten wahrscheinlich storen die wasserleitungen unter  
den sauherden den naebelvirtuosen der mit dem getreidesieb die  
entfernung von seiner nurse miszt wer erfindet ein mittel gegen ebbe  
und flut und billige embryos absolut praktische zeitungshalter solche  
fehlen trotz der verschiedenen systeme immer noch zwischen den zitzen  
eine reinigungsmaschine für schaufenster und dammerung zwischen den  
anderen eine fischraucherel modell auf einer freske in pompei und  
obendrein den sogenannten juxartikel

[Arp, Serner et Tzara]

#### DIE HYPERBOL VOM KROKODILCOIFFEUR UND DEM SPAZIERSTOCK

das elmsfeuer rast um die bärtige der wiedertäufer  
sie holen aus ihren warzen die zechenlampen  
und stecken ihre steisze in die pfützen  
er sang ein nagelknödel auf treibeis  
und piff sie so hold um die ecke das lotterliche  
daz ein guszgitter glitschte  
4 eugens auf tour skandinavien millovitsch blaue kiste  
ist bombenerfolg  
zwischen dem haarramm des kanaltrotters  
erstiefelte der saumseligste zeisig den breipfahl  
eines buttersackes im zinngefieder  
schreckensfahrt an steiler wand  
der gute vater senket  
ins haupt den tomahawk  
die mutter ruft vollendet



zum letzten mal ihr quak  
die kinder ziehen reigend  
hinein ins abendrot  
der vater steigt verneigend  
in ein kanonenboot  
auf dem marmeladengurtel turnen  
hinein ins abendbrot  
glitzerblode affenbolde  
wiener hintere zollamtsvokabeln voll grauslichkeit  
der zirkusfeindliche kiel  
hfinge das profil  
im internationalen  
kanfile  
abendmahlmarschfil|le  
quartettmephistophele  
skandierskandfile

[Arp, Serner et Tzara]

*MPALA GAROO*

LA FEMME DAMNÉE

sens tes genoux s'éloigner lumineusement  
d'où sort l'obscurité écarlate et parfois la clarté  
et ne regarde pas le médecin qui s'approche avec les instruments

ta pensée ne peut pas s'auréoler  
retourne au plus intérieur centre  
cherche le plus intérieur centre  
sur le centre il y a un centre  
et sur le centre il y a un centre  
et sur le centre il y a un autre centre  
et sur chaque centre il y a un centre  
il y a l'arbre  
le medecin fouille

tire lentement la barque rouge et criante  
et la femme saute du lit boumbarassassa  
et la femme saute tout à coup du lit boumbarassassa  
et la femme saute du lit boumbarassassa et court avec la langue entre les  
jambes  
regarde la pendule qui devient lampe  
quelle langue éloquente nous dira son malheur Kou timpoco bo  
s'élève en boules vertes  
il arrache la forme qui est  
la tête de l'hippocampe aux yeux hémoroides appuyés  
sous la coque frontale  
l'un grand ouvert comme un ballon et l'autre clos comme un bateau  
garrarorombogogo ndjarando goudo nfoù  
les oreilles respirant en raies bouclées ou étendards  
mouillés le rire noir et large sans dents les bras sortant des mâchoires  
tournant moulin à vent grangragra  
sur la partie centrale une draperie tirée de l'estomac  
tandis que son époux (jaunâtre) brule la lanterne professionnelle  
épouvantail du charcutier le lait le programme  
gragra choléra transcaspienne  
à droite se trouve la maison du vendeur de marrons

à gauche se trouve la maison de l'architecte ounfa gada daara  
Mr Edranganella prend la décision définitive de rester célibataire  
(ton sentiment est chaud comme une vulve de truie autour de la brosse à  
dents)  
Zdanga zdanga nloganda zdonga francatrippa sort ressort  
chromatique passagère

#### SAMEDI SOIR

de sa bouche glissent lentement les crachats en forme  
de lampions  
tu es aimable et mince seigneur  
tes bouches de lumière t'ont bâti dans des tours  
morceau de malheur  
badaba badaba badaba gorille  
dans le wagon lit j'ai caressé la perspective de notre intensité  
toutes les perspectives pend en lambeaux comme un glacier putride  
car nos entrailles sont transparentes comme les protozoaires longs  
longs longs longs ochoca enangajela  
un de ses yeux le plus vert coule et reste opaque  
entre les rails d'un violoncelle crevé nerfs de poisson  
entrecoupé danse  
bokeri micaula le plus rusé le plus protestant le plus alerte médecin  
dadad dadad dadad moubimba dadadi  
regarde le contenu de nos commodités  
les fonctionnaires couchent avec les grues  
Katchpouki mgaga mgagavé je suis très gai  
les princes pissent dans les rues  
on a concentré la lumière en sphères plus blanches que l'étréouesse des  
anges  
les pôles s'éloignent s'éloignent en éclipses fructifères  
mécanisme de la scolopendre  
allez au pays des bantous et prenez les précautions nécessaires  
aa l'ont casse-heure  
une flamme quitte le nid des ténors  
avec la plante marine pour obtenir  
une larve de tout va bien

### DADA 3 1915

au bout des couleurs j'ai vu notre Seigneur  
mais le dompteur possédait des pantoumes et les lions étaient en  
vacances  
rorira rorira rorira rorira rorirararararararara  
méfiez-vous des chinois le facteur avale des souris  
les grenouilles des canons en pyjama au  
himalaya on a mangé rachat  
alors l'israélite empocha son caractère car il en avait  
la chansonettiste de tombouctou a soufflé 3 fois de suite  
dans les oreilles du jésuite  
vos intentions crèvent comme des jambons  
un bas se déroule sur le mur et il y a un lézard  
pourri dessous apôtre des gentils  
tu es le moulin de mon courroux le houblon tu es  
madame la santé tu es l'architecte tu es la couleur  
de ma faim tu es marcel georges nicolas jules narcississe  
tu es calorifère table caoutchouc arbre tram eau de cologne  
pervanche  
mon papa disait  
hahé hiho hého aha héhi hahé hého

### DÉCOMPOSITION 1916

pour h arp  
vlan blan lalala blan plan bla  
traversons la forêt voilà notre parasole  
mon âme parasole bim bam bame  
dans les vautours il y a des serpents qui continuent  
les estomacs  
de mon corps ils ont arraché la partie principale  
qui est longue comme un assaut  
douce comme la voyelle criée avant l'assaut  
Ouboudjouve  
notre pays troue  
et noire noire noire sur les sommeils d'encre violets  
marguerite  
si tu veux faire mon bonheur  
tu es trop intelligente

et je te remercie pour ta gentillesse  
mes sensibilités se déchirent dans l'armoire mon ami  
comme les vendeuses crachées par les grands  
magasins à midi  
je suis fatigué brisé écrasé  
incontestablement  
je suis fatigué brisé fatigué  
je suis sain comme une horloge  
hippopotame renversé vibre encore  
quoiqu'il est mort depuis longtemps  
ses ongles bleues sont des glaciers où les bêtes  
se mirent  
les bêtes qui se promènent sur la colline de son ventre  
et l'hippopotame représente dans mon esprit le passé  
— vendeur de lampions chinois  
et toi fabriquant de violoncelles  
et toi directeur de cirque  
mes anges sont des nègres  
ténèbre  
verte alerte  
vertèbres  
brèves  
allègres  
merde  
chèvre

#### DADA 5

pour Marcel Janko

Je suis toujours gai comme un pisseoir au soleil  
Tu t'approchais comme un navire malheureux  
J'ai égorgé la hollandaise  
Je suis fatigué comme une chevauchée  
L'idéal est l'âme de l'avorton que j'ai lié à ses  
intestins et que j'ai pendu et que les moelles percent  
Mon dieu o mon cher mr antipyrine o mon cher  
Mr antipyrine o mon cher m antipyrine o mon dieu  
Il y a autant de sages femmes à Genève que des  
allumettes en norvège  
Et tous les petits qui font caca

Dans les cerveaux là où chez nous autres logent l'amour et l'honneur



## LES MERES

Mes amis sont en vacances  
Là où poussent les voyelles et les médicaments  
la lumière mange les couleurs  
Vous êtes réunies plantations choucroutes  
Dans votre intérieur pousse la sonnerie électrique  
Là où les pierres brûlent  
ooo ooo les crapeaud les crapeauds  
Le télégraphiste de la gare devient transparent puis opaque  
Envoyez-moi les sons tzaca tzaca tzaca tzac  
Les arcs en ciels des pendus  
Les lumieres  
elles sont sucées par les paratonnerres  
gmatouco matrapozlacar  
Il a perdu son caractère  
Reverbère bère bère  
bere bère  
cahier violon chèvre pense  
explosion bleue et chaldée au café  
Les fourmilles circulent dans la brume éruption  
tourment et crèvent sur nos récoltes

## MARCEL JANCO

nerfs zigzagés en harmonica cosmique tire tire la ligne à travers feuillage  
et pauses  
dans la lumière noire l'oeuf chaude et malade-joyeuse allonge le grillage  
pour lui  
l'art est stable sensibilité sérieux compte du temps feuilles et points  
sériosité des nécessités immuables dans la fantaisie rangée  
grand règle  
vif réglé  
il a fait des sculptures de surface jusqu'à lui on faisait des superpositions  
de corps  
et employa le fil de fer comme dessin dans l'espace (pour la première  
fois) la partie supérieure de la construction 3 donne la possibilité  
à la matière de montrer sa vie fil de fer tremble sensible lune  
soleil hippocampe bleu au fond de la mer  
il fait des reliefs pour être construits dans le mûr totalité architecturale



productive protestation contre le cadre et le baroque  
poursuit la tradition de l'art pur après 5 siècles de siropeuse rêverie  
directe réalité spécialisation sans influences extérieures ni compromis  
verticale, joie je nomme naïveté, la vue de l'objet même dans l'âme  
dans le sang  
douloureux souvenir du fer de la maladie de la pierre  
des violons de l'étoffe de la pluie  
des soldats des meubles du feu  
qui poussèrent dans les siècles passés  
rouillés religieux amer  
clair ordre dans le complexe total riche  
sans transformation, sans décomposition : directe clair ordre réalité  
tableaux avec les éléments purs : couleurs dans la forme ligne point  
surface nécessité  
dans son ordre lutte contre son tempérament  
squelette-arbre-allumettes frotte humanité  
partagée en plans larges bandes grandes  
là où les sondes et la fumée sont des pinceaux et le cristal se dissout  
en mouvement

#### PAYSAGE

nerfs zigzagés en harmonica cosmique tire tire  
la ligne à travers feuillage et pauses  
dans la lumière noire d'oeuf chaude et malade  
joyeuse allonge le grillage  
pour lui :  
le compte-gouttes du temps touche les feuilles et les points  
la nécessité immuable de la fantaisie rangée  
réglé vif  
la partie supérieure de la construction donne la  
possibilité à la matière de  
montrer sa vie de fil de fer tremble  
sensible lune soleil hypécanthrope  
bleu au fond de la mer  
verticale joie je nomme naïveté la vue de l'objet  
dans l'âme et dans le sang  
douloureux souvenir du fer de la maladie de la pierre  
de l'étoffe de la pluie  
des violons des soldats des meubles du feu

qui poussèrent dans les siècles passés  
rouillé religieux amer  
squelette-arbre-allumette frotte l'humanité  
partagée en plans larges bandes en marche lente  
là où les tuyaux les sondes et la fumée sont  
des pinceaux et le cristal se  
dissout en mouvement

#### DANSE OBSCURE BRISER

Je vous apporte le petit jésus sur un pain  
dans le magasin de comestible. Neige.  
Le poteau indique la clef. Ouvre la fleur de terre  
encerclée par les lièvres du nord.  
Verre monte comme la robe pour les lèvres  
Chasser le verre liquide de ses bras, de sa poitrine, de sa tête,  
Bâtons de verre courts, minces dans le sang  
Car depuis que j'ai libéré les lions derrière la gare  
Dors Dors dans l'ornement de chaque arrivée  
Déchire  
Bois d'or  
Morne, Mords, fumée de mort, chaque matin tu te réveilles dans la boue

Les déréglés par la porte étroite habillés de chiffres  
Enfermons avec eux le bouquet de cuir  
et le cuivre du cirque et c'est fini.  
Cuire le goudron dans l'amphithéâtre et c'est fini  
fini  
recommençons par ascendance de la double féerie du phare  
chaque matin tu te réveilles dans la boue, vois-tu.

Je coupe en morceaux l'auréole du saint et je la mange comme un  
gâteau

#### **BILAN**

#### B I L A N

virement crustacée long bleu règlement  
saigne la parodie et touche A BAS

étale lentement la taille paradis- A BAS cataphalque  
étalon sur les rails à travers hypocrisie ressorts ressemblant sur mes dents  
sur tes dents  
j'écoute sentis dans les os qui baille extasié extraction de hameçon  
ou corridor

tricolor

hamac perforé et les insectes du vide (soude)  
des nombres on réveille le nombril (sonde).  
fini le paragraphe et la seringue pour phosphore  
voisinage du fer bravoure gymnastique balustrade  
les chiffres astronomiques acclimatés

SURBILLARD A T O U S L E S V E N T S

gratuitement

AVANCE LA COULEUR EN LANGUE DIFFERENTE

v i v i s e c t i o n

E X - C A T A P L A S M E P L A I T A U X A M O U R E U X

à 3 fr. 50 ou 3 h. 20 invincible martyrologiste

syphilis blanchissant sur les bancs des glaciers

joli T A M B O U R crépuscule

auto gris autopsie cataracte

ô nécrologues prophylactiques des entr'actes antarctiques régions

TRISTAN TZARA

#### CHRONIQUE

Révolution anges derniers

animaux sortis du règne

humain supr. chronometr

de 5 kilomètres sensibilité

3 % amoniaque

Pierre phil. invention

Dada accepté

phrase périphrase antiphrase parapluie paraphrase

l'anti-Aragon Radiguet et pro-Jacob

Max dans le vase sous l'axe d'Halifax

ici le viril cramoisi au futur Reverdy

Pierre des prières primaires arabesque

Pierre-Albert- halo réponse métro Biro

serpentant circonflexe des cerveaux vers le Nord

rustique alphabet civique civilisé siffle

la route à travers et jardin alcalin Dermée  
Paul sur le pôle solo rode sud  
Picabia harmonise en ascendance transchromatique  
et Francis est assis le monde sur la barbe ronde  
dans la barque de Pétrarque sur la vague Braque  
acrobate léger sur les cartes Léger  
synthèse antithèse thèse paranthèse tristesse  
guerre poèmes c'est scandaleux

\*

Le chemin de la respiration se termine dans un arbre d'où l'on extrait  
l'encre de chine et cela finit toujours par un poème et un dessin.

### UNE NUIT D'ÉCHECS GRAS

Insérer cliché

[UN CROISSANT D'ALBUMINE]

a  
un croissant d'albumine émeraude  
sur une libellule rôtie  
tartare dévore la vertèbre de pouces et de bec

b  
*jadis hélas gabardine*  
enfant garage emprunt  
étouffe bock maîtresse  
concert croque biscuit  
touriste gazomètre

c  
voilà la grille de l'ascenseur  
au 3e stade chaud du camphre  
qui a été nommé président

d  
tournant bizarre  
clairon dangereux  
la sirène désordonnée hésite  
dans l'eau de perversité encombrante les concitoyens

e  
le tressaillement des boucles  
n'était que :  
les pistils s'agitent à l'approche du chiromancien

f  
myosotis a été nommé président de la république.

[UN CRI CLAIR]

Un cri clair comme de l'ivoire et aux longues résonances  
et le vaisseau paré de fleurs glisse  
sur les souples vagues sonores de la blanche mer floconneuse  
Puis le vaisseau s'enfonce et sombre.  
Des passagers enivrés pressentent et rêvent et deviennent pur réseau de  
nerfs  
faisceau de rayons.  
Les calottes crâniennes fondent et les âmes de ceux qui goûtent la  
jouissance  
s'unissent en rêve  
Chaque cerveau est œil, en un vertige solitaire et pourtant présent  
partout  
intimement uni à tous les événements.  
La pensée coule en fils télégraphiques au grésillement blanc  
d'îles exotiques par delà les océans vers des îles jamais contemplées.  
Dans la hutte vespérale les yeux de plomb de l'enfant chavirent dans  
le sommeil léthal  
et une bouche encore jamais désaltérée blêmit  
Une faucheuse se penche sur le feu de l'âtre  
Un plat de lentilles murmure une litanie.  
Et la nostalgie plane, drapée de fumée bleue  
vers les royaumes champêtres du soir.  
La modulation chantante d'une flûte traverse en tremblant la bombe de  
fleurs  
Note chantante, se plaint, gémit, s'enfle, jubile  
L'accord pascal qui trouble le ciel mugit  
La bombe florale éclate sous les flots d'orgue victorieux  
Dans toutes les artères c'est le triomphe !  
Voici que le rouge martyr vaincu sainte du blanc sacrificiel

Tous les liens tombent en pluie de roses  
O poison solaire bondissant dans le sang inguérissable  
Paradis de délires, labyrinthes de la volupté  
O, bienheureux déclin en des extases chantantes...

#### UNE MUSIQUE PICTURALE

Sont assis les dieux de bois sur des trônes anguleux  
Millénaires, le doigt levé, accorde ses faveurs le vert génie  
Aimez ce qu'il méprise— méprisez ce qu'il aime—  
Femme ennuyeuse et oisive— dois-je t'instruire ?  
Ton violoncelle te maîtrise  
Le violoncelle entre tes genoux te rend divine et sourde  
Tu es ignorante et mal dégrossie  
Le violoncelle te subjugue  
Le violoncelle te terrasse et te violente  
Plein de pressentiment tes cuisses perdent leurs bourgeons  
Et une chaude note brune de violoncelle jaillit en ton corps  
Un accord fondant de violoncelle/ /gémit ton chant funèbre

**CALLIGRAMME**

Insérer cliché

PILE OU FACE

(pantomime en trois actes)

ACTE I

Au milieu de la scène se trouve une échelle en forme de V renversé. En haut, à cheval, est assis le Directeur. Sur la scène, un fauteuil. A droite et à gauche 2 paravents. Hélène, Paris et Écume ne paraissent que quand le directeur les appelle.

LE DIRECTEUR

Je suis le directeur du spectacle. (*Bruits à l'orchestre.*)

Je conduis l'action.

Je représente ici l'auteur, sa pièce et ses idées. (*Bruits à l'orchestre.*)

Qui est l'auteur ?

Un jeune homme qui a assez souffert pour se permettre de porter monocle et même d'être frivole. (*Bruit...*)

Qu'est-ce que c'est que sa pièce ?

Une partie de billard appliquée aux sentiments humains. (*Bruit...*)

Quelles sont ses idées ?

Mettre en mouvement les boules et laisser au hasard le dénouement qui en résulte. (*Bruit à l'orchestre.*)

C'est moi le directeur du spectacle. (*Bruit...*)

Je vous présente Hélène. (*Elle s'avance et s'incline.*) Elle pourrait s'appeler Hélène Durand ou Rockefeller ou autrement, mais elle ne s'appelle qu'Hélène.

Ce rôle est joué par Mme X. dont l'évidente coquetterie nous a mis bien des bâtons dans les roues. L'auteur a donné une tournure d'esprit curieuse mais véridique au caractère contenu dans ce coquillage que nous appellerons dorénavant Hélène.

Ce Monsieur s'appelle Paris. (*Il s'avance et salue.*) Il est la crème de son milieu. Ses origines remontent dans la mythologie, et sa beauté tire une sève savoureuse par de si longues et illustres racines. M. Y. interprète ce rôle difficile qui ne l'a pas vieilli. Il mettra ses étincelles au service de la flamme commune.

Voilà Écume (*il arrive et se présente*), ou M. Écume, ou Signor Écume, ou mister Écume. Écume, tempérament fougueux, dont le savoir acquis au prix de son âme n'exclut pas les besoins ni l'intelligence en amour. Z. est Écume ce soir, mais il est payé pour cela. Comme moi qui dirige l'action.

Il n'y a que l'auteur qui soit tout-à-fait propre dans cette affaire. Il a pris une table verte qui limite une situation morale, dans un milieu quelconque, de préférence hétéroclite. Sur cette table il place 3 boules, dont 2 blanches et une rouge. Elles sont mises en mouvement d'après les règles du billard. La première doit effleurer la seconde, et par un mouvement habile, calculé à la source de la géométrie et de la mécanique, aller vers la troisième, et la rencontrer dans un choc triomphateur.— L'auteur a gagné. Mais l'auteur gagne aussi en se trompant de calcul. Cela s'appelle un raccroc. Il vise la seconde boule, mais par un jeu surprenant de la nature, indépendant de sa volonté, sa boule va vers la 3e et retourne vers la seconde, qui bénéficie ainsi d'un heureux hasard. Le jeu commence. (*Paris sort.*) La scène se passe sur la scène du théâtre.

Écume, va vers Hélène et dis-lui ce que l'amour a caché dans le nid de ton crâne.

ÉCUME

Madame, malgré la sommaire présentation faite ici au nom de l'auteur, publiquement, je tiens, avant de vous présenter quoi que ce soit du domaine de mon affection, à raconter moi-même ma timide et jeune biographie. Je m'appelle Écume.

LE DIRECTEUR

Tout le monde le sait déjà.

ÉCUME

Tout le monde le sait déjà. Je m'appelle Écume. Né du frottement de l'eau contre la vague. Mon père fut grec, ma mère internationale.

HÉLENE

Quel être exquis! Quel charmant garçon!

LE DIRECTEUR

Laissez-le parler d'abord, Hélène. Vos remarques après la déclaration d'Écume.

ECUME

J'ai fait mes études à la source de la lumière.

LE DIRECTEUR

Ce n'est pas vrai.

ÉCUME

Ce n'est pas vrai. J'ai fait mes études à la source de la lumière.

LE DIRECTEUR

Ce n'est pas vrai.

ÉCUME



Ce n'est pas vrai. J'ai fait mes études à la source de la lumière.

LE DIRECTEUR

Ce n'est pas vrai.

ÉCUME

Ce n'est pas vrai. J'ai fait mes études à la source de la lumière.

LE DIRECTEUR

Idiot, imbécile, crétin Ne comprenez-vous pas ? Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai. Je vous retire la parole.

HÉLENE

Où Quel dommage, il est si gentil... Pourquoi ne le laissez-vous pas continuer ?

LE DIRECTEUR

Est-ce moi ou vous qui dirige l'action ? Si vous insistez je vous cède ma place. Vous viendrez vous percher dans cette posture inconfortable et moi je me faufile dans votre ridicule costume de poule de dimanche mythologique.

HÉLENE

Mon Dieu, qu'il est sévère !

PARIS (*entre*).

Et inébranlable

LE DIRECTEUR

Écume, sortez ! (*Il sort.*) Paris, commence !

PARIS

Chère Madame, je ne suis pas un produit négligeable de l'embouteillage des foules. Je ne suis pas le fils naturel d'un faubourg parisien avec une machine à coudre anonyme. Je suis sans parents et sans histoire. Issu de la fantaisie fiévreuse d'un poète qui est loin, je travaille pour compléter son imagination.

LE DIRECTEUR

Plus de modération, Paris.

HÉLENE

Il est si gentil, si charmant !

PARIS

J'ai fait mes études à la source de la lumière.

ÉCUME (*entre*).

Cela est injuste. Directeur, vous êtes partial.

PARIS

Pardon, je vous demande pardon. J'ai fait mes études à la source.

ÉCUME

Directeur, je proteste, et s'il continue...

PARIS

Pardon, je vous demande pardon. J'ai fait mes études.

LE DIRECTEUR

Très bien !

PARIS

J'ai fait mes études. Je vous ai vu et je vous aime.

LE DIRECTEUR

C'est tout ?

PARIS

C'est tout.

LE DIRECTEUR

Hélène ne sera peut-être pas très contente de cette brève explication...

HÉLENE

Mais si, mais si, je le trouve tout-à-fait charmant.

LE DIRECTEUR

N'embrouillez pas les choses, Hélène. Je vous dis : ne soyez pas contente de cette brève explication.

HÉLENE

Où, en effet, Paris, n'avez-vous rien d'autre à me dire ?

PARIS

Il va peut-être pleuvoir ce soir... J'avais l'intention de rentrer à pied... Je ne pourrais pas fumer ma pipe...

LE DIRECTEUR

Mais voyons, voyons...

HÉLENE

Mais voyons voyons...

PARIS

Mais oui, parce que la pluie va éteindre le feu.

ÉCUME.

Moi j'ai quelque chose à dire.

LE DIRECTEUR

Allez-y !

ECUME

Je passe sur l'époque de mes études qui fut peut-être triste à cause du régime dont nous avons tous souffert dans notre jeunesse, la tyrannie de la famille en premier lieu, dont je sus me débarrasser, à l'approche de la virilité, comme d'une chemise sale...

LE DIRECTEUR

Très bien !

HÉLENE

Mais j'espère que depuis, vous avez encore changé de chemise.

ECUME

... comme d'une chemise sale, dis-je, pour arriver au carrefour de ma vie où la route doit se continuer sous le vibrant auspice de l'amour incandescent.

PARIS

J'ai quelque chose à dire.

LE DIRECTEUR

Laissez-le finir pour que Hélène puisse répondre.

ÉCUME

Ainsi, je viens déposer mon humilité, l'épave de mon espoir recueillie à l'écluse de la critique, à vos pieds dont les mouvements dans l'antiquité doivent avoir appris aux oiseaux la grâce exquise qui enrichit leur chant.

HÉLENE (*coquette, fait un tour*)

Puis-je parler ?

LE DIRECTEUR

Allez-y !

HÉLENE

Monsieur !

LE DIRECTEUR

Non.

HÉLENE

Cher Monsieur !

LE DIRECTEUR

Non !

HÉLENE

Cher et distingué Monsieur !

LE DIRECTEUR

Non !

HÉLENE

Camarade ! Quelle différence y a-t-il enfin... (*à Paris qui vient d'entrer*).

Il faut se plier, que voulez-vous ? (*à Écume*). Camarade, je suis charmée de ce que vous venez de me dire.

LE DIRECTEUR

Sortez, Ecume ! Parlez, Paris !

PARIS

Hélène, de toute la force de ma jeunesse je vous propose de venir avec

moi. Je vous promets des habits neufs, en soie et en broderies, je vous conduirai dans les bars et nous danserons le tango, je vous donne toute ma beauté jusqu'à l'âge extrême et ma fortune est à votre disposition.

ÉCUME (*entre*).

Mais moi je n'ai pas encore fini de parler.

LE DIRECTEUR (*à Paris*).

Ça a assez duré. Vos propositions sont immorales.

HÉLENE

Mais je le trouve tout-à-fait sympathique.

LE DIRECTEUR

Sortez, Paris.

ECUME

Vous êtes belle, Hélène et mon admiration n'a pas de bornes. Pourquoi faut-il que votre beauté glissant au niveau de mes yeux comme un timide voilier et que mes bras comme le vent, soient impuissants à la retenir, serrée contre leur force ?

HÉLENE

Mais vous êtes aussi tout-à-fait charmant.

ÉCUME

Je vous tends, à travers ma main, mon cœur, les fines possibilités qui y germent.

HÉLENE

Je demande à réfléchir.

LE DIRECTEUR

Très bien, elle a raison. Laissez-la seule, Écume. (*Écume sort.*)

HÉLENE

Écume est intelligent. Paris ne l'est pas. Écume est pauvre, mais Paris est riche. Le choix est difficile, mais il faut prendre une résolution. Paris est beau mais Écume a un cœur. Écume est simple mais Paris est élégant.

Quoi faire ?

LE DIRECTEUR

Il faut prendre une résolution.

HÉLENE

Mais je ne sais pas laquelle. Quand mon cœur va à droite, des ficelles invisibles le tirent à gauche, et le contraire. Prenez une résolution pour moi. A moi d'ailleurs cela m'est tout-à-fait égal.

LE DIRECTEUR

Cela m'est tout-à-fait interdit. C'est contraire à la pièce et je suis honnête, Madame. Je ne puis pas substituer ma volonté à la vôtre et vous devez

absolument en avoir une. Eh bien, décidez de votre sort avec une pièce d'un franc. Vous la jetez par terre. Pile ou face. Pile est Écume, face est Paris. Mais vous devez vous obliger à tenir l'engagement que le hasard vous dictera.

HÉLENE

Oh, je suis ravie et j'accepte d'avance. Pile : Écume, face : Paris.

*(Elle jette la pièce.)* Écume !

LE DIRECTEUR

C'est entendu. C'est entendu, Écume sera votre mari. *(Appelle.)*

Entrez, Messieurs !

PARIS *(se précipite)*.

Madame !

ÉCUME *(se précipite)*.

Hélène, mon cœur...

PARIS

Je vous aime, et...

LE DIRECTEUR

Plus de calme ! Hélène, cher enfant, sortez un instant pour que ces

Messieurs se mettent d'accord. *(Elle sort.)*

PARIS

Si vous la prenez, je vous tue !

ECUME

Si vous faites agir des insinuations malveillantes, je dévoile le secret !

PARIS

Si tu me calomnies, je t'envoie cette canne à la tête !

LE DIRECTEUR

Assez, assez. Votre dispute est inutile. Hélène a pris toute seule une décision que vous connaîtrez bientôt. Calmez-vous et écoutez le verdict.

*(Appelle.)* Hélène !

HÉLENE *(entre)*.

TOUS LES QUATRE chantent :

La rue s'allume au son de l'autobus

Les oiseaux s'envolent comme la neige à l'envers

Mais les spectateurs qui ont écouté nos bêtises sauront

Que moi j'aime

PARIS ET ÉCUME

Hélène.

HÉLENE

Que moi je n'aime que PARIS !

*(Paris se précipite à ses pieds. Consternation générale.)*

LE DIRECTEUR

Trahison ! Trahison ! Écume sors ton revolver ! *(Écume sort son revolver.)*

Eh bien, qu'attends-tu ? Tue-la !

ÉCUME *(hésite et crie :)*

Ah, non ! *(Il fait feu sur le Directeur, qui monte vers le ciel. Les 3 acteurs étonnés tombent sur leur derrière, se relèvent et prennent la fuite.)*

### ACTE III

La toile de fond représente, en lignes striées horizontales, des fragments de maisons, champs, intérieurs, usines, rues, magasins, paysages, machines, etc. Six bandes horizontales, auxquelles on a attaché des fragments d'objets, de toiles peintes, de formes et couleurs très différentes,

peuvent être déroulées alternativement de droite à gauche ou de gauche à droite, dans le sens opposé à la fuite des acteurs.

Un grand écran sur lequel on projette les textes.

UNE ROUTE

Les 3 acteurs courent sur place, poursuivis par le gendarme qui court aussi sur place derrière eux. Texte :

UN PATURAGE

La femme et un acteur se mettent à 4 pattes en imitant les vaches, le 3e fait le pâtre. Ils sont tous immobiles sauf le gendarme qui continue sa course et passe devant eux. A ce moment les 3 acteurs se mettent à courir dans le sens contraire, sur place (les bandes tournent aussi dans le sens contraire) poursuivis par le gendarme qui s'est aperçu de la manoeuvre et qui s'est retourné derrière eux (sur place aussi). Texte :

UN MAGASIN DE VETEMENTS

Ils se transforment en mannequins immobiles. Le gendarme ne s'aperçoit pas et traverse la scène, en courant devant eux. Même jeu que dans la scène précédente, mais en sens inverse. Texte :

PLACE X...

Les 3 acteurs s'immobilisent en attitudes de bêtes ; même jeu que la scène précédente. Texte :

UNE COURSE DE BICYCLETTES

Les 3 acteurs font semblant de pédaler. Même jeu que la scène précédente.

Texte :

PLACE X.

Les 3 acteurs imitent, immobiles l'attitude d'un monument public connu. Pendant que le gendarme traverse la scène, ne s'apercevant pas de la manoeuvre des acteurs, le plateau est envahi par les 8 diables qui courent à petits pas dans des sens différents et qui à un moment donné lèvent sur leurs épaules le groupe immobile des acteurs qui faisaient leurs statues vivantes sur un morceau démontable du plateau, de sorte qu'ils laissent derrière eux un trou, en sortant de scène ; le gendarme se met à leur poursuite et tombe dans le trou.

FIN

*FAUST*

FAUST

Enfreins, Faust, la passion de tes études et sonde  
L'inquiétude de ce que tu veux approfondir  
Et pour le titre, reste docteur en théologie ;  
Mais cherche jusqu'au fond caché de chaque science  
Vis, meurs, travaille et pense dans l'oeuvre d'Aristote  
O, douce Analytique tu m'as ravi d'abord  
« Bene disserere est finis logices »>  
Bien discuter est-ce donc le but de la Logique ?  
Cet art ne tient-il pas de plus variés miracles ?  
Alors ne la lis plus ; tu l'as atteint ce but.  
L'esprit de Faust est fait pour de plus grands sujets  
Adieu Philosophie, et que Galien vienne  
Car : « Ubi desinit philosophus, ibi incipit medicus. »  
Fais-toi donc médecin, Faust, sois riche, entasse de l'or  
Invente une cure nouvelle qui te rendra célèbre  
« Summum bonum medicinae sanitas »  
Santé du corps c'est tout le but de la médecine  
Eh bien, Faust, n'as-tu pas déjà atteint ce but ?  
Ne prend-on pas tes simples mots pour des proverbes ?  
Tes ordonnances ne sont des monuments publiques  
qu'affichent des villes entières dont tu chassas la peste  
Et que tu sus guérir de mille autres fléaux ?  
Et cependant tu n'es toujours que Faust, un homme I  
Si tu rendais la vie des hommes immortelle  
Ou si lorsqu'ils sont morts, pouvais les ranimer  
Alors voilà une oeuvre valant ta dignité I  
Adieu, Médecine, va-t-en !... mais que dit Justinien ?  
« Si una eademque res legatur duobus  
Alter rem, alter valorem rei, etc. »  
Puérile histoire de testaments mesquins !  
« Exhereditare filium non potest pater, nisi etc.  
Tel est le contenu de toutes les Institutes  
De l'édifice même, la Loi, son corps entier.  
L'étude est bonne pour un rustre, un vaurien mercenaire  
Qui ne peut envier que la richesse des autres



Le but est trop servile et trop étroit pour moi.  
 Après tout on revient à la théologie.  
 La bible de Jérôme ; regarde-la bien  
 « Stipendium peccati mors est », ah, stipendium etc.  
 Le prix de nos péchés est seul la mort, c'est dur !  
 « Si peccasse negamus fallimur  
 Et nulla est in nobis veritas »  
 Si nous nions avoir péché, nous nous trompons ;  
 jamais il n'y aura de vérité en nous.  
 Alors, il faut pécher, par conséquent mourir,  
 Mourir d'une mort stupide profonde et éternelle.  
 Sais-tu quelle doctrine dit : che sera, sera...  
 Ce qui sera, sera ? Adieu Théologie !...  
 Les lois métaphysiques, ouvrages de magie  
 Nécromancie et autres, voilà qui est divin !  
 Figures, lignes, points ou cercles, caractères  
 Voilà ce qui enflamme les grands désirs de Faust !  
 Quel monde de plaisir, d'honneur et de puissance,  
 De gain, bonheur, délices, richesse et pouvoir  
 Promet ici la science à l'artisan adroit...  
 (Entre Wagner.)  
 Wagner, va présenter mes saluts à mes chers amis Herman Valdès,  
 et Cornélius. Dis-leur de venir me voir le plus vite  
 FAUST  
 Le vin de cette pensée m'enivre, me dévore  
 Pourrai-je aux esprits dicter de m'apporter  
 toute chose que je convoite, qui plaise à mon désir ?  
 Pourront-ils m'indiquer la solution exacte  
 Des ambiguïtés, réaliser mes vœux  
 d'hardies initiatives ; piller aux Indes leur or,  
 chercher au fond des mers la perle d'Orient  
 Fouiller les coins obscurs du vaste Nouveau Monde  
 m'en apporter les fruits exquis et inconnus  
 Les mets princiers dont nul n'a su le goût  
 Ils me liront d'étranges ouvrages philosophiques  
 Et me diront des rois les lointains secrets.  
 Autour de l'Allemagne, un mur d'airain solide  
 je leur ferai construire ; la belle Wittenberg  
 Aura le Rhin rapide comme une ceinture autour

je leur ferai remplir toutes les écoles publiques  
De gens bien habillés de soie et de talents.  
Avec l'argent pourrai-je lever de braves légions  
Chasser de notre terre sacrée le Prince de Parme,  
Alors, unique roi, j'aurai toutes ces provinces  
Et pour les chocs des guerres les mêmes esprits adroits  
Sauront créer pour moi de plus étranges engins  
que ne fut le carème brûlant le pont d'Anvers.  
Tout ce qui bouge et vit entre les pôles tranquilles  
Sera de mon pouvoir ; les rois, les empereurs  
Ne sont qu'en leurs provinces les maîtres obéis  
Peuvent-ils briser le vent ou fendre les nuages ?  
Mais qui triomphe ici, est le gagnant suprême  
De l'éternel empire dont l'étendue atteint  
L'incalculable marge de tout esprit humain  
Qui est bon magicien est donc un demi-dieu.  
Faust, creuse ton cerveau, la peine en vaut l'empire.  
(Entrent Valdès et Cornelius.)  
Entrez, ami Valdès, venez Cornelius  
Et donnez-moi le sage plaisir de vos conseils.  
Valdès, mon cher Valdès, ami Cornelius  
Sachez que vos paroles enfin m'ont convaincu  
A pratiquer les arts occultes et la magie.  
Mais non seulement vos mots, ma fantaisie aussi  
Ne supportant rien d'autre, m'a décidé, voici :  
Ma tête ne rumine que la nécromancie  
L'obscur philosophie m'ennuie, je la déteste,  
Le droit et la médecine sont bons pour les bornés  
Plus pauvre encore que tout est la théologie  
Elle est sévère, triste, avare de plaisirs  
Magie, magie, toi seule as pu m'enthousiasmer  
Oui, moi qui dans des fins et vastes syllogismes  
Ai pu embarrasser l'église et ses pasteurs  
Forçant l'orgueil des jeunes, la fleur de Wittenberg  
A se presser autour des ruches de mes problèmes  
Comme les esprits damnés le firent autour du chant  
D'Orphée quand il gagna les antres des enfers ;  
Savant comme Agrippa serai-je et fêté  
Comme l'est encore son ombre par toute la fleur d'Europe.

VALDES

Ces livres, ton génie et notre expérience  
Élèveront nos gloires parmi les nations.  
Comme les esclaves maures aux maîtres espagnols  
Ainsi obéiront tous les esprits serviles  
Des éléments, aux ordres que nous leur enverrons.  
Ils nous feront escorte comme de vaillants lions  
Ils veilleront sur nous comme des réîtres forts  
En brandissant les lances des chevaliers allemands  
Comme des géants lapons trottant à nos côtés  
Ou même parfois en femmes ils se transformeront  
Portant sur la blancheur du front plus de beauté  
qu'en ont les seins radieux de la déesse d'Amour.  
Venise leur cédera sa mer de caravelles  
Ils traîneront avec la toison d'or fertile  
Dont l'Amérique remplit chaque an le riche trésor  
Du vieux Philippe. Cela, Faust, si tu te décides.

FAUST

Comme tu es résolu à vivre, je le suis  
A tout cela, ne fais plus donc d'objections, Valdès.

CORNELIUS

Les dons miraculeux que la magie peut faire  
T'enchaîneront bientôt à son étude profonde  
Qui est comme toi à cheval, fort en Astrologie  
Et riche en connaissances de langues et minéraux  
Possède les principes qu'exige la magie.  
Ne doute pas, Faust, d'avoir une renommée nouvelle  
Et d'être fréquenté pour cet art mystérieux  
Plus que, jadis, ne fut l'oracle delphien.  
Je sais que les esprits peuvent mettre à sac la mer  
Et arracher aux nuits l'or des naufrages anciens  
Ainsi que les trésors que nos aïeux cachèrent  
Dans les massives entrailles des terres aux fonds soignés  
Faust, rien ne manquera pour le bonheur des trois.

FAUST

Rien, mon ami, rien, mon âme en est heureuse  
Viens et m'apprends les signes magiques, que je puisse  
Dans l'ombre d'un bocage tranquille, conjurer,  
Et boire la divine mesure de ces joies.

VALDES

Hâte-toi vers quelque bois touffu et solitaire  
N'oublie pas les ouvrages de Bacon et d'Alban  
Et d'emporter les Psaumes, le Testament Nouveau ;  
Et quant au reste, attends, ne sois pas inquiet,  
Nous t'en informerons avant notre départ.

CORNÉLIUS (à Valdès)

Enseigne lui d'abord les termes de nos arts  
Et puis, ayant appris toutes les cérémonies,  
Faust prouvera lui-même l'action de son savoir.

VALDES

D'abord je te ferai connaître les prémisses  
Après tu sauras plus que sait ton professeur.

FAUST

Alors, venez dîner chez moi ; après dîner  
Nous examinerons les bases de la chose  
Et ses subtilités. Avant d'aller dormir  
Je veux prouver ma force, dussé-je en périr.

*(Exeunt)*

FAUST

Eussé-je encore plus d'âmes qu'il n'y a d'étoiles au ciel  
Je les donnerai toutes à Méphistophilis  
Par lui je serai roi du monde, je ferai  
Un pont dans l'air mouvant, et qui pourra porter,  
Pour traverser l'Océan, mes bataillons ardents  
Je joindrai les monts de la côte africaine  
Au continent d'Espagne, le tout devra payer  
Tribut à ma couronne, la vie de l'empereur  
Des autres rois aussi, sera en mon pouvoir.  
Ce que depuis longtemps j'ai désiré, je l'ai  
Je sais m'approfondir dans des pensées autour  
De Méphistophilis attendre le retour.

FAUST

Ah, Faust, il ne te reste qu'une heure encore à vivre,  
Et tu seras damné à perpétuité (pour toute l'éternité)  
Arrête, sphère mobile du ciel, ta course avide  
Pour que le temps aussi s'arrête avant minuit.  
Nature, lève encore une fois la paupière

De ton splendide œil sur un jour éternel  
 Ou fais que l'heure devienne un an, c'est trop, un mois  
 ou une semaine, sinon un jour, un simple jour  
 Que Faust puisse repentir sa faute, sauver son âme  
 « O lente lente currite noctis equi ! »  
 Les astres passent, le temps s'en va, l'horloge bat  
 Et sonnera, le diable s'approche, l'enfer  
 va bientôt s'ouvrir pour m'engloutir vivant.  
 Bondis vers le ciel ! Mais qui te retient ?...  
 Regarde comme là-haut le sang du Christ ruisselle  
 Une goutte sauverait mon âme O, mon Christ !  
 Ne me déchire pas l'âme si je t'invoque mon Christ  
 J'appellerai quand même— pardonne Lucifer !  
 Où est-il maintenant ?— le sang du Christ s'efface.  
 Là-bas est Dieu ; son bras, son front est menaçant  
 Montagnes, lourdes collines, venez tomber sur moi,  
 Cachez-moi aux atroces colères du ciel.  
 Non ?— Bien alors, je veux plonger au fond des terres  
 Terre ouvre-toi Ah Ah, elle ne veut pas ma peau  
 Vous, astres, qui avez régi ma naissance  
 Dont l'influence m'assigne la part de mort, l'enfer,  
 Pouvez-vous attirer Faust, telle une brume légère  
 Qu'il passe aux entrailles de ce nuage enceint  
 Pour que, quand vous l'aurez voué au firmament  
 Ses membres puissent tomber des gueules vaporeuses  
 Quand la tempête aura rompu leur harmonie,  
 Mais que mon âme seule atteigne le ciel.  
 (L'horloge sonne 11 h 1/2-)  
 Une demi-heure est morte ; et l'autre va mourir  
 S'il faut que l'âme souffre, aie pitié mon Dieu  
 Au nom du Christ qui sut verser son sang pour nous  
 Impose un terme aux durées de mes souffrances.  
 Que Faust vive en enfer mille ans, si tu le veux  
 Ou cent mille, mais qu'enfin son âme soit sauvée  
 Non, aucune fin ne donne le ciel à l'âme damnée  
 Pourquoi ne fus-tu pas une créature sans âme  
 Pourquoi l'âme que tu as ne fût-elle pas mortelle  
 O, Pythagore si la métempsychose était,  
 Cette âme me quitterait, je changerais en bête.

Les bêtes sont heureuses, car lorsqu'elles meurent, leurs âmes  
se fondent dans la masse de tous les éléments.  
La mienne, il faut qu'elle vive, pour être torturée.  
Maudits soient les parents qui m'ont donné la vie.  
Non, Faust, maudis toi-même, et Lucifer maudis  
qui sert de dérober aux jouissances du ciel  
(L'horloge sonne minuit.)  
Minuit, minuit— change vite en air, évanouis !  
Sinon va Lucifer cracher l'enfer sur toi !  
O, âme, transforme-toi en quelques gouttes d'eau  
Tombées dans l'Océan, que nul ne trouvera !  
(Tonnerre.)  
Pitié, pitié, mon Dieu, ne sois pas si fier !  
Couleuvres et serpents laissez-moi respirer  
L'Enfer béant s'éventre— n'approche pas Lucifer  
Je veux brûler mes livres,— trop tard, voilà l'enfer.  
LE CHOEUR

Coupée est donc la branche pouvant grandir hautaine  
Brûlé est le laurier antique d'Apollon  
Dont maints rameaux germaient au sein profond de Faust.  
Faust n'est plus ! Voyez-vous ce que sa chute horrible  
Et l'inferral destin doivent interdire au sage :  
De suivre confiant, les trop secrètes < études > foi  
Qui dans sa profondeur attire le vaillant  
Mais sait lui imposer ce que le ciel défend.  
Faust, te voilà maintenant certainement damné  
A quoi bon songerais-tu au Ciel et à Dieu ?  
Arrière le désespoir et les chimères vaines !  
Ne crois plus en Dieu, ne crois qu'en Belzébub !  
Faust, ne recule pas ; non, Faust, sois résolu !  
Vacille-tu ? Une voix murmure à mon oreille :  
« Abjure cette magie, retourne à Dieu ! »  
Retourne à Dieu ?... Mais Dieu ne t'aime plus  
Ton appétit est seul le Dieu que tu honores  
Et là ne règne que l'amour de Belzébub  
A lui j'élèverai église et autel  
Et j'offrirai tiède le sang des nouveaux-nés.  
FAUST  
Richesse ! Quoi ! j'aurai la seigneurie d'Embsen

Par Mephistophilis ! Tant que j'aurai son aide  
Personne ne me nuira. De quoi doutes-tu encore ?  
Viens Mephistophilis ! Apporte-moi de bonnes  
Nouvelles de Lucifer. Minuit n'a pas sonné ?  
O, veni, veni, veni, O Mephistophilis.

MEPHISTO

Le mariage n'est qu'une farce cérémonieuse  
Et si tu m'aimes encore, ne pense plus à cela  
Je choisirai pour toi les plus belles courtisanes  
Et te les conduirai chaque jour à ton réveil  
Celle que ton œil désire, ton cœur l'aura aussi  
Eût-elle de Pénélope la ferme chasteté  
Fût-elle plus sage encore que la reine de Saba  
Ou plus radieuse qu'avant sa chute Lucifer.  
Tiens, prends ce livre, Faust, médite profondément  
Ces lignes répétées produisent de l'or, ce cercle  
Tracé par terre produit et ouvre la tempête,  
Les trombes, l'ouragan. Prononce ceci trois fois

LE CHOEUR

Le très savant docteur, afin de déchiffrer  
Les mystérieux secrets astronomiques gravés  
Sur le céleste livre du sage Jupiter  
Monta, escaladant le pic du haut Olympe  
Assis sur un chariot de feu éblouissant  
Traîné par la vigueur de deux dragons puissants  
Et le voilà parti dans la cosmographie  
Mais je devine qu'il ira d'abord à Rome  
Pour voir le Pape, les règles et les moeurs de sa cour  
Et prendre part aux fêtes données à Saint Pierre  
Qui solennellement auront lieu ces jours-ci.  
Il fait un rude jardin d'hiver dans ton passé  
Qui ne sait passer ni revenir  
Il n'est pas de chair absurde qui te garde  
Pietine le clair devenir  
d'une enfance plus lourde que mer  
Laisse vivre au champ des certitudes  
jusqu'au plus perfide pli  
Où échoue ton ombre en beauté  
qui perd son herbe

des cavernes noires  
Que l'homme a oublié au plus profond de lui-même  
de déblayer des fruits de lumière  
de gros morceaux de lumière jetés en vrac  
la tendresse même au cœur du lent rocher  
O seins inimitables dans l'aube  
et tendres naissances de ressorts fugitifs  
O naissances d'hésitations printanières  
Les routes sont en germe les plaintes en tête  
et les feuilles marcheront d'un pas sans remords  
à l'abîme des yeux  
aux douleurs victorieuses des absents.



POÈMES INÉDITS

*JONGLEUR DE TEMPS*

## À PICASSO

tu as toujours été sur mes chemins  
tu l'es toujours  
chemins de fronde routes brûlantes  
l'azur au pied des promontoires  
la beauté et la misère se bousculent dans la tête  
que faut-il voir  
que toucher  
comme sable l'amitié du monde  
et le ciel pur d'un grand visage  
ou les yeux voguent  
sur l'arrachement des vagues

je me demande tu te demandes  
et la réponse est ailleurs  
sur le feu de porcelaine  
entre les cornes du taureau  
dans l'amande douce amère  
sur la paix des chèvres lentes  
boîtes de conserve éventrées  
cageots de fruits désemparés  
papiers papiers les pas pressés  
papiers froissés rengaines d'orage  
vieilles défroques endiamantées  
la vie partout présente neuve  
et le sel de l'amour jeté à pleines poignées  
dans le creuset de ce qu'on est  
en train de devenir de changer de penser

à déchiffrer d'anciennes blessures  
comme écureuil s'est envolée l'envie de rire  
je suis aussi de ceux qui passent  
passants passant à d'autres tâches  
aussi urgentes que chargées d'éternité  
les choses de ce monde qui nous regardent  
et nous étonnent

des chemins de toutes sortes

viennent nous chercher jusqu'à nos portes  
l'amour entier

À JOAN MIRÓ

avec la poussière des étoiles pilées  
sous toutes les portes de l'abondance  
dans les troncs des gorges chaudes  
mon amitié

par-delà la vraisemblance  
pour les neiges à venir  
sur les nappes de nouvel an  
mon amitié

dans les corbeilles des sourcils  
sous le feuillage des bouteilles  
dans l'alcool des vraisemblances  
mon amitié

et pour que toute chose sur terre  
ait la clarté de ta couleur  
le fruit des contes irremplaçables  
mon amitié

à la nuit ferrée de rumeurs enfantines  
aux applaudissements dans les ruelles de sabots  
à la reine détrônée sous le voile de névé  
au plus fugace serein souffle de tendresse  
à toi à jamais perdue dans le fréuissement de la ville  
j'ai voué l'aurore de mon chant

des siècles opaques de mémoire et d'hublots  
ont obscurci le limon de l'expérience  
il n'y a de vie qu'amorcée au plomb des quais  
de vastes multitudes  
remuent encore sous la cendre du regard  
et brûlée au vif soleil des douleurs océanes  
par quel étrange biais il y a encore des parts de conscience  
ramenées à terre gardées en lieu sûr à l'abri du crime

comment pourrais-je oublier  
je ne suis qu'un homme fait de tissus et d'années  
de jours dépassés au gré de la tourmente

Ah que la journée est courte ! A peine on se lève que déjà il faut se laver les dents avant de se coucher. C'est vrai que je n'ai pas fait l'amour aujourd'hui. Ainsi l'amour exprime la durée. L'amour est durée.

\*

J'ai duré jusqu'à présent. C'était dur. Au diable ce qui est derrière moi ! Au diable la mémoire. Au diable l'idée que c'était dur ! La durée est dure.

\*

Pas d'amour, pas de souvenirs. A quoi s'accrocherait la mémoire sinon au support de l'amour ? Sans lui, le passé se dissout. À quoi ont-ils servi les jours s'ils ne doivent plus se distinguer les uns des autres ? La mémoire est amour.

\*

Ce n'est pas vrai que la durée est continue. Il n'y a qu'à penser au sommeil. Même si elle subsiste en dormant, c'est sous des formes incomprises. De même l'amour. Il est affaire de veille. Au sommeil, les monstres.

\*

Il est bon de rappeler que les monstres imitent la nature. Autrement, seraient-ils des monstres ? Les inventions pures existent-elles, ont-elles le pouvoir de vivre ? L'amour est un monstre ; il imite la nature.

\*

L'amour est la source du temps. Qu'ils en boivent ou non le lait, ceux qui ne savent pas qu'il se manifeste à leurs dépens ont reconnu dans l'amour l'air qu'ils respirent. Et aussi que l'amour passe. Il n'existe que par sa faculté de passer. Voici le temps des amoureux. Il passe.

## DE GAITÉ DE CŒUR

Si la nuit n'était pas noire, on pourrait s'entendre. Mais qui voudrait s'entendre dans la nuit qui nous annule ? Si la montagne était descendue jusqu'à nous, on lui aurait tendu la main. Ou tordu le cou. On dit ça. Et pourquoi pas ?

Nos vies sont des plaines lentes quand tout tend à monter, monter. Si la croissance de l'arbre est limitée, si le vol de l'oiseau nous prend au dépourvu en enlevant à nos cœurs les intentions les meilleures de nous dépasser, c'est cependant la marche haletante qui fait passer de l'un à l'autre le flambeau des ancestrales audaces.

Il est interdit de cracher par la fenêtre. Il est interdit de monter. Le regard doit être vissé dans la terre, tel qu'en fin de compte il puisse être sucé, englouti par elle, confondu dans le poids de sa force d'attraction. N'y aurait-il pas à se demander si cette force n'est pas une farce, tant il y va de la vie impudemment ployée. La honte marque les pèlerins des mauvais lieux. Je veux dire ceux qui croient aux placements de bons pères de famille, ces éternels rêveurs aux têtes enfouies dans les traversins de l'au-delà.

Des curés des curés des curés décorés  
décollés  
des agents des agents des agents argentés  
des renards des renards des renards ardennais  
des banquiers des banquises des  
bonbonneux



## DÉSERT

Nous fîmes un long voyage  
et le sang de l'angoisse encore battait aux tempes  
et son écho suivait me poursuivait vivait  
nous fîmes un long voyage  
aux limites de l'écho  
plus loin toujours plus loin à la recherche du hâvre  
hâvre des navrantes entraves  
vrombissements des nerfs parures des feuilles vertes  
les chemins jonchés de tant d'obscurs cadavres  
que les arbres noircissaient dans le néant de nos mémoires  
c'était en plein été  
c'était pourtant le jour  
encore c'était jeunesse  
c'était un peu d'amour  
un peu ô non c'était le monde entier  
pesant de toute sa lourde multitude  
sur la poitrine confuse  
amour se confondant en mille appréhensions  
et les élans plus grands à la mesure des chutes  
la belle échappée  
nous l'avons échappé belle  
que sont ces vies confuses  
où est notre présent  
Paris présent absent qui sait encore l'histoire  
la vie de chaque instant s'écoule se répand  
et le pays entier résonne de cette impatience  
je parle avec l'un j'écoute et je me tais  
ou je crie sans voix j'essaie de comprendre  
il n'y a rien à comprendre  
Désert  
Désert  
vache morte  
auto mise au rancart  
valises déchiquetées des souvenirs de femmes  
rubans et soutiens-gorge, médailles pantalons  
il y a à rire à hurler de rire  
devant tant de chaussures pour un seul pied aux Puces

marché de la détresse achat comptant à l'œil  
personne n'en veut pressons, passons  
les folles enchères au diable à la rivière  
                                elles montent elles descendent  
et la criée a lieu en chacun d'entre nous  
pour le désert  
la pierre et le sable  
c'est seulement demain qu'on rasera gratis  
et il y a encore de longs milliers de nuits à boire  
gorgée après gorgée pour aborder l'aurore.  
Gorgée d'eau pure Pinsac la terre sous mes pieds  
enfin solide et fraîche pour un instant trouvée  
les fleurs sont en place les hommes dans les champs  
ils sont présents dans leur passé sans choc  
et sans rupture s'enchaînent à la future vie  
de ceux encore enfants  
j'ai respiré au rythme ample uniforme  
de la claire Dordogne et dans son large manteau  
j'ai pu envelopper mes plus fraîches blessures

Étincelles de connaissance  
miroirs déambulant entre  
mensonges et vérité. Ramasseurs d'in vraisemblables fortunes  
sur le parcours flairant la mort ou de sordides lamentations  
au long des chemins aphones de l'indifférence, c'est un  
vaste panorama de découvertes qui en fin de compte  
subsiste déployant ses merveilles dans les perspectives qui  
jusqu'à l'infini se prolongent et se développent en chaîne.  
Tant bien que mal, dans cette mer d'approximations, nous  
essayons d'installer nos évidences journalières.

les fenêtres s'ouvraient sur une herbe de rêve  
enchevêtrées parmi les courses de l'eau  
au feu des briques sauvages trempaient dans le vin  
les épais triomphes des couchants morcelés  
bientôt la douleur ne sera plus vivante  
et la dernière lueur fauchera et son trouble  
et la dure amitié qu'un ressort tendu  
liait à son ombre — je n'étais que son ombre

## FILE-DOUX

le cirque tourne sur lui-même  
il se change en poussière  
chevaucheuse de vent  
l'heure est prête  
les couteaux sont dans nos poches  
ils pourraient avoir des ailes  
et atteindre l'infidèle  
mais les anges ne sont plus  
de ce monde surpeuplé  
les semelles sur la terre  
et les cœurs dans leurs fourreaux  
nous avons appris par cœur  
la rigueur des politesses  
la distinction des hautes sphères  
et l'indiscrétion des transes  
ou la mort paraît toute nue  
transmettant de proche en proche  
des langueurs d'assassinats  
douces fleurs de la mémoire aux doigts de laine  
les désirs vont sur nos traces  
lévriers assagis  
aux distances faites de larmes  
l'aubépine aux boutonnières  
et la canne à nos côtés  
à chaque pas un moulinet  
la poitrine empesée  
la parole au bout des lèvres  
les regards en cul-de-sac  
et le cœur dur sous la main  
pour les joies du lendemain  
c'est le printemps le printemps  
l'oeuf nouveau étincelant

âmes closes des trottoirs  
fleurs assaisonnées  
du sommeil des justes  
des ajustements de songes

valeurs d'images fortes  
et d'accords imparfaits  
yeux de Desdémones  
poudres à éternuer  
rires en sourdine  
ressorts en boîte  
boîtes de sardines  
fonte des neiges  
sur des crânes ravis  
rivières de diamants  
et des fosses aux ours  
qui ont le mal de terre  
et le mal du sourire  
au feu des enchères  
aux amours prochaines  
aux années qui vont venir  
délivrer les anciennes  
vive la mariée  
dans ses souliers  
les souliers du soleil  
au sommeil des morts  
à leur tendre tendresse  
aux racines à la beauté  
à la santé  
les pieds sur la terre  
Anaïne et Intrisaire  
la terre du promis  
qui a fait passer au claquement de fond  
les années les unes après les autres  
comme si elles appartenaient  
à nos écuries de rêves  
carrousel de gardénias  
dans une course effrénée  
ranimeuse de mémoire  
les puces savantes  
plus nombreuses que les ans  
Pulcinella, Henriane, Gonzalvie  
Lucilinda, Sigismonde, Antonise  
Maribosa, Vintimille, Runiseda

ont peuplé de lents espaces  
de musiques de canons  
les carrosses de Noël  
les moustaches du sapin  
les chapeaux de cheveux  
et les fesses des pouliches  
toute une vie de cavalcades  
sur des bords de Riviéras

ventaux à cracher  
vents où se nicher  
des gants de peau de prune  
alcools à brûler  
cœurs de soutanes  
tristes sires en cire  
mannequins de poissons  
que l'on joue du violon  
jusqu'à ras de terre  
jusqu'au bord de la chanson  
Anaïne et Intrisaire  
perdent sur l'archet de l'eau  
l'ordre et le sens des mots  
ils ont vu bien d'autres morts  
pauvres mots embarrassés  
les cerceaux de la jeunesse  
empêtrés dans les cerveaux  
les vacances dans le lac  
et le lac sous la pluie  
le soleil du tic au tac  
répondant à la tristesse

comme des arêtes j'ai extrait la saveur de tes délices  
jour de mes joues en feu  
aux ailes de flammes à jamais les échos révélés  
répond ton image de houle

## LA GRANDE PORTE

plus long qu'un jour sans pain  
à peine la journée se couche à nos pieds  
que déjà déballant les souvenirs brisés  
le rêve raccommode les instruments de la patience  
et introduit le feu dans nos demeures closes

avant que le sommeil n'ait retiré sa plainte  
au jugement des portes et barré le chemin  
quel est ce cri aigu pourtant imperceptible  
aiguille qui traverse de part en part nos corps

une tenace attente  
de cadeaux aux lèvres  
le sang nous bouche l'issue  
je ne suis pas de ceux qui se disant limpides  
répandront la clarté par pelletées de mots  
s'il y a de la lumière dans ma pensée secrète

elle est dans le corps gagnée sur la misère  
de toutes parts déborde l'obscurité naissante  
envahissant la terre où notre amour prend pied  
aboie à l'inconnu espace démesuré

tant d'autres voix levèrent les voiles  
que retentit l'espace vers le large de la frayeur d'antan  
la mienne a suivi la trace paternelle



Il neige il beugle il machine  
l'azur est tombé d'un tonneau de misère  
tombé mort veillez la chambre  
gardez la terre au chevet du toit  
ne voyez-vous pas le feu de glace qui s'emballé  
menace de tout emporter  
ça tourne dans le froid le beige  
tête de pont dans la poitrine  
nous avons quitté le glissement fidèle  
où univers sur univers  
huilaient les moments sans poids  
pour des fracas d'ardoises tournantes  
et l'immortalité du silence b  
venez par ici venez par là  
venez en vrac  
hommes emmitouflés dans les fracas des cris  
passez tournez à gauche à droite  
les têtes vissées dans des montagnes de manteaux

Te voilà maintenant près d'arriver  
et tes bagages ne sont pas encore rangés  
ni la parole n'est vite celle que tu prépares  
celle qui avant même que tu saches ce qu'elle devait contenir  
prit la forme sonore à peine devinée à peine saisie  
tu es en train de te préparer  
sans même savoir si tu arrives  
et si tu devras descendre ou rester continuer dormir vivre encore  
enfin impatient à la fois et troublé profondément  
tu te demandes tu te le demandes  
tu demandes l'heure et le temps et le pourquoi  
le pourquoi de toutes les choses dont la réponse n'est nulle part  
Nulle part  
il y a enfin quelque chose qui se pose la  
comme une tranquillité brumeuse à l'heure du combat  
dont on n'a pas su la raison qu'on a pourtant mené  
et de son mieux arraché à l'oubli de la solitude

j'ai payé comptant mes ans les uns après les autres  
aucune dette ne m'entraîne au temps libre aux promesses  
ô ferveur  
souvenir douleur et toi ô cruauté infuse  
le cœur y a passé par secousses et par bonds  
cassé brisé concassé réduit à une bouillie informe  
je plonge parfois mes bras dans le baquet empli d'une eau lasse  
et j'en retire des lambeaux  
comme linge oublié  
dans un passé lointain gît l'ordre défait  
et cependant je suis toujours entier  
recomposé dans l'ardeur des combats imprévus  
je suis debout devant vous  
à la disposition des hommes comme moi  
mes frères

je me suis imprégné de ta présence  
je me forme en toi et me transforme  
je baigne dans le parfum sédentaire de tes vins  
mais mille chèvres basculent dans le vide  
et s'accrochent aux parois de ton chant  
quand se lève l'aurore de ta voix  
il n'y a plus de nuit puisque tout est conscience  
et ferveur scintillante  
c'est à travers toi que les arbres sont en fleur  
et déjà le printemps se réveille grelottant du froid dépassé  
tout oublié prend sa racine dans ton rire  
tête haute je m'enfonce dans la forêt frémissante de ta joie

## HÔTEL

il y a sur le pont lent limpide  
une eau pensée aux flûtes du temps  
que ne chante-t-elle elle dort  
elle nous fixe avec des yeux frileux  
la terreur polit la pluie ou les vitres se suffisent  
sur les fruits les marques de mort  
sur les langues une longue patience  
la lumière même s'y perd  
vie courante dans toutes les chambres  
les fous rires et les grimaces  
portes ouvertes portes vides  
c'est toujours la même blessure  
qui nous guette et nous plie  
et sa dure incandescence  
sur un lit de terre battue

à quoi bon s'en réjouir  
nulle voie n'est plus directe  
que la seule celle à quoi je  
pense toi toujours  
devant et accessible  
fine et légère et toujours  
renouvelée  
liberté mon amour s'est confondu en toi

lorsque l'eau te prend par les pieds  
ferme sur toi les mâchoires des vagues  
et te tire vers quel chantant abîme de patience  
lorsque la pierre la fruste apparition de l'inébranlable  
a vaincu l'immensité énergétique du phosphore  
sous le lent glissement jamais coupé de l'universel  
qui de la mer jamais interrompu à la mort jette un pont pour chacun

et nous ensevelit  
ô mer  
lorsque ta voix s'inscrit dans la mienne  
et que pareille à ta rugueuse fureur  
elle voudrait ébranler les lois  
l'impiété de la justice piétinée  
injurée mise hors du monde  
je me tourne vers toi vers ta force tranquille  
et vengeresse  
et sur le velours des moisissures aux jupes multipliées par le vol insensé  
des papillons  
dureté des tombes sur l'honneur de toutes pièces inventée  
à la tombée des mois des innombrables mureaux du crépuscule  
nous nous sommes entendus  
ô mort ancienne  
au doux pelage de chevreau  
ô mort cabrée  
dans le sel raisonnant des géométries figées  
mort courte aventure

la mer ouvrait le poids de son abside sonore  
aux souffles conquérants de l'aube  
j'étais assis en marge du spectacle  
attente incrustée à la surface du monde  
le vent qui inventait des pas de cadenas  
rongeait la rouille du silence  
personne autour de moi  
rien que blancs replis de la mémoire  
cailloux de rêve moutonnant sous le soleil sauvage  
quelle courte peine sur le cœur brisé  
répand sa brume à la source de l'ombre  
il n'y a pas de détresse plus profonde  
que celle où l'amour perd sa raison de s'élever  
et jusqu'aux cimes de l'adolescence pure  
de clamer sa foi en l'innocence



Nocturne et mathématique, l'air vieux comme le cuir des montagnes, l'air empli de binious sauvages dont on boit le surplus de sourire et le bruit d'étamine à la racine du lac prend la forme des dents de retour, l'air des lampadaires, celui des infirmières, l'air grave et bedonnant de la bêtise, l'air du désert où le dernier service a eu lieu, le chef ayant éteint la cuisinière et le feu des casseroles clignent d'un œil sous-entendu, la malice découverte, l'air qu'on se donne pour que quelque chose arrive, tout cela, merveilleusement, ouvertement, généreusement offert à la gloire de l'homme tel qu'il se veut dans sa profonde et vivante innocence.

Cendreaux, les minarets marchent avec des pieds de lianes en fer-blanc tranchent les beaux fruits des condamnés, les têtes en l'air, cet air bondissant, l'air à cerf aigret, l'air cristallisé, l'air compact et lourd qui nous conduit à un horizon de cyclope et les bateaux à côté que nous connaissons bien pour en avoir touché l'œil de Phénicie, celui qui toujours reconnaît le bon port à travers les scories des tempêtes et les virginales cruautés des crustacés, l'air que l'on boit vaporeux et gazeux, l'air à la croupe de lionceau, aux légères sandales de salamandre, l'air de l'applaudissement, l'air à chapeau de paille, l'air à grosses moustaches, l'air triple-sec, à farandoles, à imperméable, l'air chauve, l'air manucuré, crotté, botté, battu et choyé, l'air toujours le même de vitre à masturbation, au mufler de glace, aux couloirs dévoyés, aux voyelles en zigzag et aux poissons rouges de vin blanc, poissons à voiles déployées, l'air de deuil et de marécage, anecdotique et gourmand, l'air fin, l'air de voie de garage, nettoyé comme revolver, vide civil et militaire sur le champ de bataille de la vision des objets bivouaquent sous l'œil bienveillant du soleil. Autour de quelques monticules, le vent a amassé des instruments hétéroclites destinés à l'usage lunaire de quelque seigneur du dépaysement. Mais c'est étrange comme tout cela tient à la terre, avec l'aisance solide de nos souvenirs familiers. L'enfance aussi y a son prix, mais c'est là une enfance conduite tout au long d'une vie musicale, sur les cordes fuligineuses d'une radiographie universelle. C'est comme le fond de la mer ; rien ne le distingue de ce que la mémoire a gardé dans la stratigraphie de son sel, ou le néon irradié de magiques révérences. Les bords des robes brûlent sur les montagnes de jeunes filles

## ODE À L'OUBLI

en quoi se recomposent les faces écartelées  
au centre de ton être éparpillé rompu  
quel doute envenime la voix de la misère  
le ciel tombé tel une paupière froide  
ensevelit la mer transie dans son étroite pâleur  
la mort mes soeurs mes frères la mort renouvelée  
la mort porte des œillères  
pour ne pas hésiter, pour ne pas transiger  
la mort mes soeurs mes frères, la mort renouvelée  
qu'importe puisque l'aube des fraternels sourires  
a su désemperer la meute des soupçons  
elle frappe elle m'a frappé dans l'être le plus cher  
et dans le fourmillement des heures et des cascades  
je cherche encore qui sait quelle drôle d'obéissance de  
soumission  
aux souvenirs éteints  
été de feu de faims tranchants de vagues folles  
la longue insouciance du sable sur les maisons  
les paysages brûlent ce sont des langues nouvelles  
et les enfants s'enlisent dans la douceur courante  
les plages confondues aux torches des chevelures  
les feuilles gardent l'or des crépuscules humides  
pendant les courts désastres des nuits à n'y pas croire  
tout près de larmes vise merveilles à merveilles  
j'offre à l'amour mon cœur émerveillé  
amour il a fallu que les années s'égarant  
qu'aux sables de mes ans se joignent ceux des dunes  
que près de la terre je reconnaisse l'enfance  
des origines bâties de mille tendresses mortes  
qu'aux mouvements des larmes s'avive la conscience  
pour que je contemple la splendeur intime  
le lourd rayonnement des sources véridiques  
qu'à pleines mains je puise à ta fraîcheur naissante  
amour ma joie présente

j'ai parcouru la peine de toutes les impostures  
j'ai tamisé les joies que m'a promis pour vivre

L'amour profond souci  
dans l'ample obscurité de mon ami mon frère  
j'ai découvert la langue des trahisons furtives  
j'ai poursuivi la chasse des nuits d'une colère  
je vis au jour ouvert sur des fourrés sanglants  
ombrage du passé tu gardes ma rancune  
tes yeux brillent encore au coin des chambres nues

je ne suis pas celui que tu attends  
je suis celui que l'on dépasse  
sans voix sans gestes feu mourant  
le don de l'amitié renie mes pas anciens  
les yeux fermés à la surprise  
seuls les regards fouettent l'espace  
je ne suis nulle part et j'erre par le monde  
tout en restant sur place

qui parle ainsi au creux de la mémoire  
la douleur est féconde et profond son sillon  
tu te reconnais à chaque tournant de rue  
au plus caché de chaque homme rencontré  
tu es la voix scellée promesse engloutie  
la main épouse le miroir semblable  
à ta confiance à vérité serrée de près  
de peu de force serrée de près  
tu passes de l'un à l'autre à peine insistant  
le souffle de l'amour n'a pas prise sur tes jours  
l'amour n'a pas de prise sur l'ordre de tes jours

qui parle d'amour qui parle d'inconstance  
qui parle de tristesse et de sa démesure  
à quoi se reconnaît l'abîme de tes yeux

tu mords dans mon repos tu ravis les vents tu retournes la terre des nuits  
où je me trouve  
ta tombe vivante chaque jour dissipée  
je n'ai pas fait le voeu de rester immobile  
je ne regrette rien ma douleur inutile  
les blessures guéries et celles à fleur de peau

pleurant dans les sursauts de ma colère mûre  
pourrais-je reconstruire les raisons de me taire  
l'édifice de larmes où circule ma peine  
la honte est pour ceux qui s'en font la parure  
oubli ton règne est sur terre

## LES ORDURES DE PARIS

poème épique

où dans la lumière irisée que le Dante aurait dû connaître l'indéfinissable  
odeur de sacrifices  
on remonterait aux origines  
pauvres épiluchures maisons de travailleurs  
flacons de parfum des courtisanes  
marquises incrustées dans la vieillesse des fauteuils  
jouets cassés l'air plein de ciel des enfants dépités  
instruments cassés des tragédies de clous et d'emballages  
faméliques  
chiffons chiffons des tonnes de papier publié  
lettres quelles joies vers quelles tristesses  
quels lourds accabllements mène ce chemin sur des charbons ardents  
des notes non payées ou pire saignées du souffle froid des têtes perdues  
couronnes de deuil vos larmes sont des perles  
dans l'embrasement de Paris  
Les ordures de Paris poème épique qui reste à conduire  
dans le sang des égouts où comme dans le suprême adieu  
palais et masures communiquent en une même absence de paroles  
ô abandons, ô trottoirs, solitudes des amoureux  
et le cahotement immense des chaudières humaines  
feu feu  
feu sur l'automne briseur de feuilles sèches  
feu au firmament de nos joies quotidiennes  
Paris brûle dans les yeux des amoureux  
et que passent nos pas et revienne l'espoir  
tout au commencement du monde de chaque jour de printemps  
y a-t-on assez pensé  
assez dit feu  
la vie bondit gagne tous les records de vitesse  
records d'endurance toutes catégories  
elle entraîne la foule et le monde bondit  
et le rire enfin déchaîne la victoire de la vie  
sur le passé  
sur toutes les places où la vie court si vite qu'à peine annoncée  
déjà elle passe, elle passe à travers vers d'autres certitudes  
ordures de Paris je chante la vie neuve

chaque jour enfiévrée par les mots à venir  
au fronton de ses édifices  
les plus nouveaux empreints d'espoir et de violence  
ordures de Paris où se vident les cœurs  
défaillances flots lents de lassitudes, espoirs sans retour  
passions acides et vénérables somnolences  
tous de la même encre  
rude pesante et jamais séchée  
tous les mêmes tous les mêmes  
un feu qui ne finit jamais

où en es-tu vie scindée  
à la rupture du tronc à t'attendre  
tendre appel  
par quels bruissements de forêts  
éclairée tel un écho non formulé  
à la base de quelle confiance incertaine  
blottie parmi les feuilles de l'automne  
le lait crépite dans les mamelles de la louve  
cassée aux vitres folles de l'aventure  
et moi aussi brûlante électricité  
sur une terre aride je joue mes heures vides  
aucune réponse rien d'humain ni de fraternel  
ne me parle ne me sort de là  
passion où est la fin de mon amour sans but  
le monde entier dans ses vastes parois  
est entré pour l'aveuglement de mon corps  
pour le malheur de mes jours  
brisé je me cogne a des surfaces mortes  
je sais que derrière elles la lumière brille de toutes ses voix  
tendresse et vérité profondeur où brille le sourire  
le sourire qui enfin pourrait me délivrer des chaînes  
le cliquetis du rire jeté à terre  
pèse sur ma chair  
mais toi clarté légère souple inflexion  
regard du blé en herbe ô joie surnaturelle  
lointaine et si proche que le battement  
du souffle à l'aile de l'oiseau fait trembler l'espace  
toi désunie et seule

palpable comme le feu palpitant sous la cendre  
quel vent t'a emportée hors de ma force  
chaque jour je perdais un peu de ma force de t'attendre  
le feu fendant le bois sec des surprises  
dans l'âtre ô maternelle paix du sol calciné  
j'ai mis l'obéissance de mon chant  
dans les mains des grands vents de partout et déjoué des serments  
ô vaine attendue que mon regard ne rencontre plus le tien  
et qu'au mur du silence la langue se dessèche  
qui aurait pensé que le mensonge frappât de si bonne heure  
la neige de l'innocence  
l'eau vivante de la mémoire

Danse danse ma belle insouciance  
le monde brûle et toi ris ris jaune  
défais-toi du morne souci frère de la mort  
danse dans la gueule ouverte de la terre mauvaise  
parmi les flammes et les cris et les pleurs des femmes  
danse sur les malheurs ouverts comme sources chaudes soufrées  
l'eau du diable dans les larmes s'abîme  
danse danse vertige de minuit  
le sang épais durcit dans chaque pierre  
et les veines des riches coulent dans nos vies  
pétrifiant le souvenir  
danse danse sur les bords béants des catastrophes  
le cheval de la mort horreur volante  
traverse ces champs de bataille aux chairs mêlées de ronces  
danse danse danse sur les lambeaux de chair mourante  
et des meutes aveugles de bétail

PETIT POÈME

amour — sport ou réquisition sommaire des bottines d'amour —  
amour accumulé par les siècles des poids et des nombres  
avec ses seins de cuir et de cristal  
Dieu est un tic nerveux des dunes inexactes  
nerveux et agile feuilleter les pays et les poches des  
spectateurs  
au dehors neuf  
amitié à tort juxtaposée en délicatesse



#### PUISQUE DES MURS SE LOVENT AUTOUR DE L'HOMME

Car homme j'appelle celui qui tend à la plénitude de ses facultés et non pas celui qui se restreint et coupe dans la chair pour le seul plaisir de réduire le monde à la petitesse de sa vue puisque des murs se lèvent autour de l'homme, des murs que construisent à la hâte mensongère ceux qui vivent dans la peur qu'une parole plus forte qu'eux ne vienne abîmer leur volonté de se restreindre puisque tant de murs se lèvent autour de l'homme que le monde lui est devenu une prison multiple et dure, il est bon que l'homme qui a souffert les restrictions que d'autres lui imposent vienne toucher, tangible et toujours présent, ce Mur, ce Mur qui résume et englobe tous les murs. Murs devant l'enfance vive et gaie, murs devant l'être jeune qui s'apprête à la joie, à l'amour insouciant, murs devant l'inaltérable soif de savoir et de devenir, murs devant l'appréhension de l'être jeune de se libérer de la contrainte, murs devant la volonté de dépasser l'incertitude du lendemain, murs devant l'homme sentant en lui vibrer la commune mesure qui lie les hommes à la terre, et la terre au paysage et le paysage qui retourne à sa vue, murs devant la femme qui désire enfanter et revivre dans sa tendresse les joies qu'on lui refuse par de subtiles manoeuvres, invisibles et cruelles, murs devant la joie, devant l'accomplissement de la pureté du désir, murs devant la beauté, l'air frais et la réalité du monde extérieur, murs devant la vérité à peine soupçonnée qui pourtant se dresse toujours au-delà de ces murailles, murs, murs, murs, je vous ai vus tous réunis en un seul mur au pied duquel nous fûmes vaincus, au pied duquel chaque jour encore nous sommes vaincus, qu'importe car la solitude devant les murs qu'on a bâtis autour de chacun d'entre nous, c'est pour que nous voulions nous réunir et les abattre et derrière eux il y a la certitude et la lumière et l'objet de cette liberté qu'avant tout au monde il importe de ramener au rang des choses familières.

Illimitée puissance de vouloir, telle est la dignité de l'homme aujourd'hui: lutter pour démanteler les fortifications autour de lui, saper leurs misérables fondements, en attendant qu'elles s'écroulent de tout leur poids de leur misère absurde qui fait encore que l'homme rampe parmi les détritiques des trop stupides préjuges. Et, comme un éternel témoin, comme un étalon de mesure, un seul mur restera debout pour qu'il fasse revivre la haine et engendrer l'amour.

Là où il y a eu l'asservissement des hommes lorsque l'indignité du fer ne régira plus les rapports entre les hommes et les échanges de leurs

sentiments.

qu'avez-vous fait de nous des jours de cendre  
prairies de marguerites à peine de plaisirs  
sons que d'un pouce change la détestable force  
vissée en nous au comble des ferveurs  
nous sommes au carrefour des heures de l'attente  
qu'avez-vous fait de nos insidieuses attentes

déjà le jour se lève implacable  
à son murmure de jeu j'ai reconnu ma joie  
qu'un jeu léger d'enfant parcourt mon réveil  
naissance clarté à peine partagée  
déjà rend sa mémoire au temps confondu  
toutes portes ouvertes

du préau de l'école montent les voix nues  
dans la rue s'alentit le pas du solitaire  
nulle heure n'est plus juste pour celle qu'on attend  
tandis qu'à la fenêtre que le ciel découpe  
l'amour donne l'appel par braisées de soleil  
l'attente accomplie le jour au trot vivants en vue  
et je n'ai plus rien à dire  
toute l'ombre du monde tombe en poussière  
le sourire revit dans la nécessité des regards

qu'avez-vous fait de nos chargements d'angoisse  
flottant sur des mers étales indifférentes  
débris d'un jour d'orage  
scintillements d'épave  
pour qu'à la hâte des fruits à mûrir à mourir  
nous éprouvions la nôtre toujours plus attentive

je chante je m'écoute j'écoute pour qui chante  
ce que je chante l'homme racine d'aujourd'hui  
sous la tente ou au zinc du bar debout  
temps passés  
détournés des heures vives qui nous plantent des couteaux en plein cœur

temps passés

temps de sel statues assises  
vent debout moutons de vagues  
le troupeau s'en va collant  
d'un rocher à l'ivre rive  
je suis là qu'importe  
roule roule c'est le monde porte à porte  
qui se dit la bonne nouvelle  
il a un hérisson  
il se chauffe au soleil  
c'est un cocher barbu  
la nuit ramone les borgnes cheminées  
les gestes aux oiseaux  
battent l'air des paupières  
ce sont les ailes vives  
de nos amours passés  
mais que vaut votre monde  
de plumes et de ventres

Sur tous les grands chemins l'été sortait des arbres  
et le serment brûlait au cœur des amoureux  
bouteille après bouteille l'air se montait la tête  
hauteurs et profondeurs fondaient dans le chant clair  
à chaque instant bâti sur l'ombre et la peine  
j'ai fait ma part au rêve demeure au sourire  
et que me vaut l'ivresse de ces rappels ténus  
quand rien n'est à refaire  
au comble de mon temps blanchi dans ta ferveur  
n'en suis-je pas guéri l'amour n'est-il venu  
clamer son calme empire  
paysages à mes côtés au long des chaînes enneigées  
semées à tous les vents aux nuits

je brûle les stations dans mon passé trahi

passez passez villages passez amours enfants  
passez sentiers rivières passez à pas de loup  
s'enfoncent mes pensées dans le limon des heures  
nuit après nuit noirci l'automne colle aux os  
ou pliez-vous au rythme des bottes conquérantes  
dans le limon des heures s'enfonce mon passé  
nuit après nuit l'automne se brouille dans ses mots  
c'est par de noirs ravins où plane l'amertume  
que vont en se perdant vos clairs espoirs transis

quelle ombre a frappé les ailes de la joie  
la nuit de quelle débâcle déverse sur nos rêves  
l'angoisse des veillées  
ô durs escarpements d'une nostalgie glissante  
pourquoi faut-il encore que je retourne aux sources  
quand tout semble perdu  
ô sources d'homme apaise l'obscurité tenace  
de ta soif de mondes aux illusions premières du feu entretenu  
à grands frais de mémoire sous le soleil couchant  
enfance ô enfance sauvée des eaux mauvaises  
je tourne autour de toi  
sans pouvoir t'atteindre chandelle vacillante

toujours plus éloignée dans la terreur du temps  
que le poisson ne court au néant de sa certitude à sa perte  
prochaine  
enfance vacillante  
je sens pourtant qu'elle brille à mon chevet d'hiver  
tendresse maternelle bordant le lit chaque soir  
c'était à la campagne et la forêt frémit  
dans mon sommeil de mousse épaisse fulgurante  
lourde de présences et j'ai aimé cette terre  
et chaque brindille brillait de mille splendeurs lointaines  
je me forgeais le songe d'un avenir coupant  
cristal de cette lumière à lointaines heures  
à peine effleurées ô molles laines des distances  
dispersées par les vents à tous les vents jetées  
à tout jamais perdues

POEMES RETROUVÉS

Insérer ici les clichés de Froid Lumière

À MARCOUSSIS

confluent de deux sourires vers  
l'enfant — une roue de ma ferveur  
le bagage de sang des créatures  
incarnées dans les légendes physiques — vit

les cerfs agiles des orages se troublent  
la pluie tombe sous les ciseaux du  
coiffeur obscur — de grandes allures  
nageant dans les arpèges disparates

dans la sève des machines d'herbe  
pousse autour des yeux aigus  
ici le partage de mes caresses  
mordues et parties avec les flots

s'offre au jugement des heures  
séparées par le méridien des chevelures  
midi sonne dans nos mains  
les piments des plaisirs humains

Monsieur le tailleur  
cousez-moi le cœur  
à la place d'honneur  
il n'est pas content  
et s'en va partout  
je ne sais comment  
de fil en aiguille

l'heure sonne  
personne  
le train arrive  
vide

mais je pense à toi  
le monde se repeuple  
l'amitié  
la joie



## ADAPTATIONS

### DE « LA POMPE DES NUAGES »

des animaux rians écument par les pots de fer les rouleaux denuagesfont  
sortir les animaux de leurs noyaux et des pierres en fers àchevalse lèvent  
de vieilles pierres pierres à entendre une souristrotter dansles branches et  
des arêtes d'arbres percent les boules de neige sur leschaises les rois  
galopent dans les montagnes et prêchent le cordedécembre baissez les  
ponts de paille jetez à la boîte des lettresde ferqui ne font pas de bruit et  
qu'on entend bien dans la bouteilledes glaceles tourterelles gèlent  
en janvier neige du graphite dans la peau de chèvre en févrierapparaîtle  
bouquet de craie blanche lumière et d'étoiles blanches en marsl'ange  
étrangleur entre en rut et les tuiles et plis flottent etles étoillesse balancent  
dans leurs anneaux et les fleurs de chasse de ventsecouentleurs chaînes et  
les princesses chantent dans leurs pots de brume qui part sur de petits  
doigts et ailes à la poursuite des vents dumatin

EXTRAIT DE « PERROQUET SUPÉRIEUR »

sur les chaires d'eau les cascadeurs agitaient leurs petits  
étendards comme le montre la figure 5  
les aventuriers à fausses barbes montés sur des fers de diamant à l'aide de  
peaux de baleine gonflées neigeant l'estrade  
le grand lion fantôme haroun-al-raschid prononcez aroung-al-radi bâilla  
trois fois et montra ses dents qu'il avait noires à force de fumer  
les serpents à sonnettes mercerisés se déroulèrent de leurs bobines  
moissonnèrent leur récolte et l'enfermèrent dans des pierres  
de la bordure de la mort s'avançaient les yeux des jeunes étoiles  
après la flagellation sur la joue du soleil les fers de l'âne dansaient sur des  
goulots de bouteilles  
sang et mort tombaient comme des flocons des tours de cuir  
combien de squelettes tournaient les roues des portes  
lorsque la cascade eut poussé trois fois le cri du coq sa tapisserie blêmit  
jusque dans le sang et la matrice du marin éclata  
les armoires montèrent de la profondeur et éclatèrent leurs ancres  
enfin la mer risque l'évanouissement des compas amers

EXTRAIT DE « LA COUILLE D'HIRONDELLE »

quoique la lune soit accrochée en face comme une glace l'ange dans  
l'ŒIL me fait mal  
sur les tables les semences gonflent et si tu frappes aux plantes leurs  
fleurs sautent  
les lions succombent devant leurs guérites avec des arrosoirs pleins de  
diamants entre leurs griffes  
les guides portent des tabliers de bois  
les oiseaux portent des bottines en bois  
les oiseaux sont pleins d'échos  
leurs oeufs roulent sans cesse de leurs petits cœurs  
leur raie supporte le mât du ciel  
leurs semelles sur les flammes qui marchent  
la chaîne de neige brisée ils invoquent dieu  
la roue du ciel baissée leurs fers à cheval marchent sur des graines noires  
les scies à chantourner des oiseaux avariés grésillonnent dans les forêts  
de scies  
les animaux à cornets vermillon glissent les uns dans les autres comme  
des boîtes chinoises  
les étoiles pantins les fleurs pantins et les hommes pantins coupent leurs  
ficelles  
les plongeurs cartésiens traversent en sifflant les salines qui sont plus  
belles que les jardins de Louis XIV dans les carrosses de maroquin  
lentement je monte la perche kilométrique  
je pose mes oeufs dans les trous d'arbre des pierres kilométriques  
de tous les coins du monde se lèvent maintenant des dadaïstes  
mais au fond ce ne sont que des meissonniers masqués ils imitent le coup  
de la langue et la convulsion de la langue de la pompe des nuages  
un terrible mané tekel zeppelin leur sera préparé et l'orchestre privé des  
dadaïstes leur soufflera quelque chose  
on les jettera aux chenilles comme nourriture  
on leur plantera des barbes dans de faux endroits  
ils se balanceront aux lassos des étoiles

LES VRAIS DADAÏSTES SONT SEULEMENT LES DADAÏSTES  
DE LA RUE DES MIROIRS

méfiez-vous des imitations

demandez dans les magasins de livres seulement les dadaïstes de la rue  
des miroirs ou au moins les oeuvres qui ont été mouillées avec  
aquadatatinta par le raspoutine dadaïste et spiritus rector tzar tristan

ATTILA JOZSEF

MÉDAILLONS

I

Bien pauvre et niais, j'étais un éléphant.  
J'ai bu aux rivières fraîches et tranquilles.  
Avec ma trompe sur le haut de la colline  
Je caressais, content, la lune, le soleil.

Je leur montrais d'ici et l'arbre et les plantes,  
Le vert capricorne, le serpent, le silex.  
Mon cœur est maintenant humain. Or j'ai perdu  
Mon ciel. Et mes oreilles bougent et m'éventent.

III

Le pêcheur de sangsues trotte en trotinant  
Le pauvre porcher s'étonne en s'étonnant  
Sur l'étang, le héron plane en planant  
Et la bouse de vache fume en fumant.

La pomme se balance au-dessus de moi.  
Le ver en la rongant pénètre dans son cœur  
Et de sa lucarne, il peut tout observer.  
Ce chant fut une fleur, une fleur de pommier

IX

Vingt-trois rois vont cheminant  
Leurs couronnes tout en jaspe  
Grignotant des melons jaunes  
À leur gauche luit la lune.

Vingt-trois gars traînent par là  
Éculées sont leurs savates  
Croquent croquent des pastèques  
Le soleil brille à leur droite.



## TABLE

Poésies Complètes.....	1
PREMIERS POÈMES.....	2
LA PREMIÈRE AVENTURE CÉLESTE DE MONSIEUR ANTIPYRINE.....	49
VINGT-CINQ POÈMES.....	56
VINGT-CINQ ET UN POÈMES.....	56
CINÉMA CALENDRIER DU CŒUR ABSTRAIT.....	86
MAISONS.....	86
LA DEUXIÈME A VENTURE CÉLESTE DE MONSIEUR ANTIPYRINE.....	101
LE CŒUR À GAZ.....	109
DE NOS OISEAUX.....	128
SEPT MANIFESTES DADA.....	180
MOUCHOIR DE NUAGES.....	212
INDICATEUR DES CHEMINS DE CŒUR.....	245
L'ARBRE DES VOYAGEURS.....	257
L'HOMME APPROXIMATIF.....	298
OÙ BOIVENT LES LOUPS.....	381
L'ANTTTËTE.....	461
GRAINS ET ISSUES.....	584
PERSONNAGE D'INSOMNIE.....	702
MIDIS GAGNES.....	766
LE SIGNE DE VIE.....	886
TERRE SUR TERRE.....	910
LA FUIITE.....	940
PHASES.....	993
DE MEMOIRE D'HOMME.....	1048
À HAUTE FLAMME.....	1156
MIENNES.....	1170
LE FRUIT PERMIS.....	1189
La rose et le chien.....	1206
JUSTE PRÉSENT.....	1208
40 CHANSONS ET DÉCHANSONS.....	1223
APPENDICE.....	1235
Poèmes, drames, adaptations.....	1235
POÈMES ROUMAINS.....	1235
POÈMES NÈGRES.....	1246

POÈMES INÉDITS..... 1329



Poésies Complètes	1	
PREMIERS POÈMES	2	
LA PREMIÈRE AVENTURE CÉLESTE DE MONSIEUR ANTIPYRINE	45	
VINGT-CINQ POÈMES	52	
VINGT-CINQ ET UN POÈMES	52	
CINÉMA CALENDRIER DU CŒUR ABSTRAIT	82	
MAISONS	82	
LA DEUXIÈME A VENTURE CÉLESTE DE MONSIEUR ANTIPYRINE	100	
LE CŒUR À GAZ	108	
DE NOS OISEAUX	127	
SEPT MANIFESTES DADA	177	
MOUCHOIR DE NUAGES	207	
POÈMES ROUMAINS	239	
POÈMES NÈGRES	251	
FAUST	324	
INDICATEUR DES CHEMINS DE CŒUR		333
L'ARBRE DES VOYAGEURS	345	
L'HOMME APPROXIMATIF	381	
OÙ BOIVENT LES LOUPS	465	
L'ANTTTETE	542	
APPENDICE	660	
GRAINS ET ISSUES	666	
PERSONNAGE D'INSOMNIE	784	
MIDIS GAGNES	848	
LE SIGNE DE VIE	968	
TERRE SUR TERRE	992	
LA FUIE	1022	
PHASES	1075	
DE MEMOIRE D'HOMME	1130	
À HAUTE FLAMME	1238	
MIENNES	1252	
LE FRUIT PERMIS	1271	
JUSTE PRÉSENT	1288	
40 CHANSONS ET DÉCHANSONS		1303
POÈMES INÉDITS	1315	